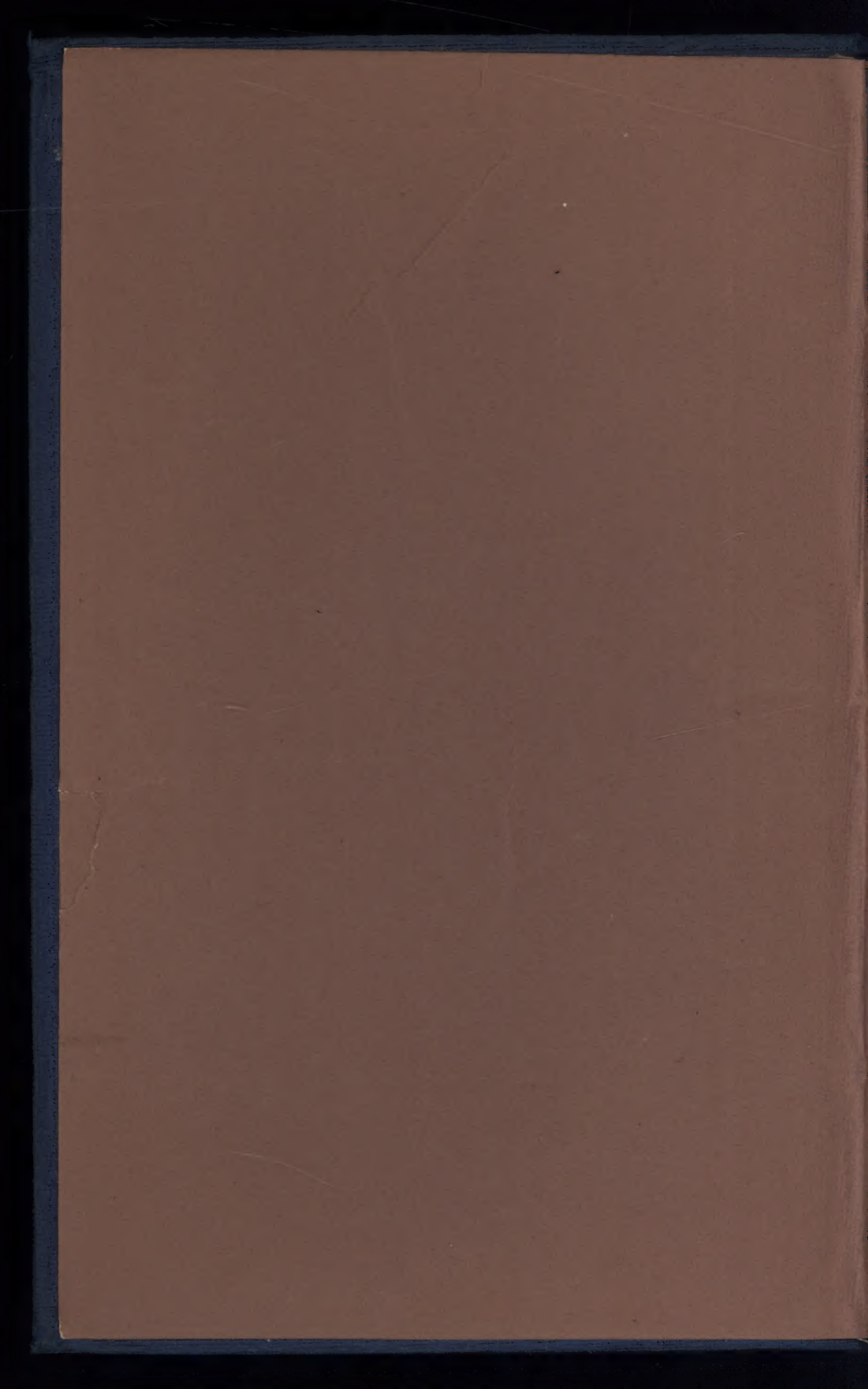
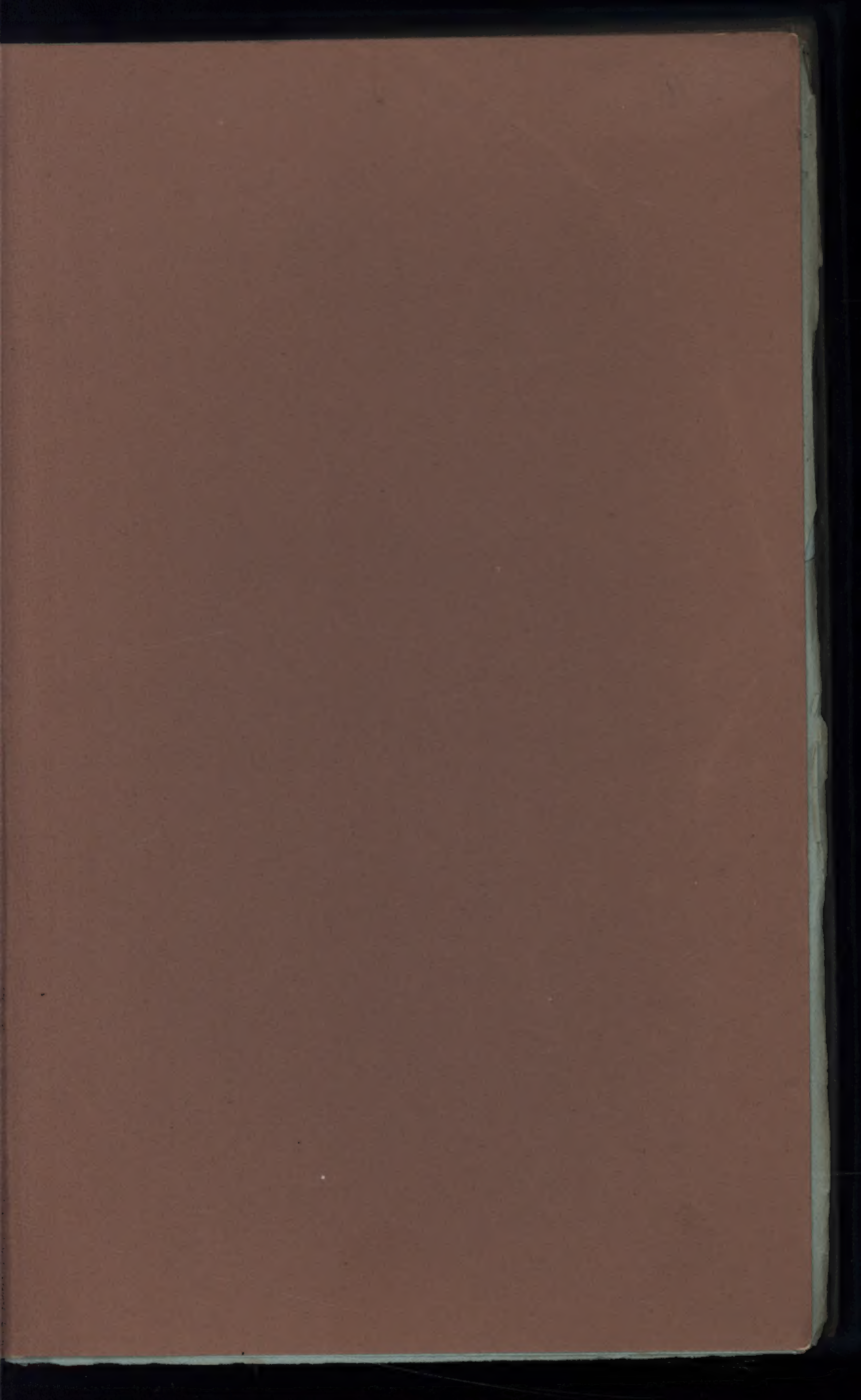
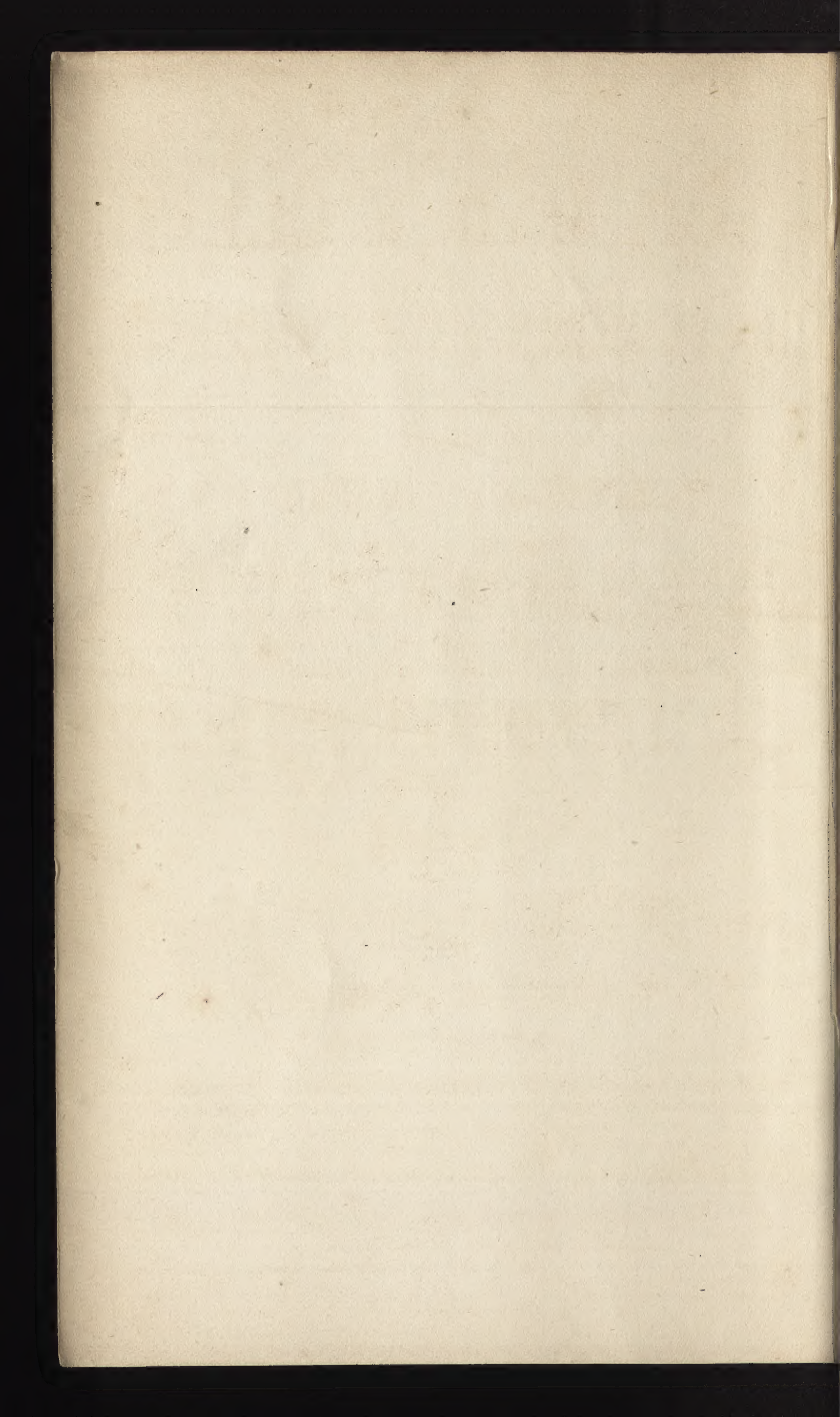
PIESSE

ITINÉRAIRE
DE
L'ALGÉRIE

HACHETTE & Cie







DE MARSEILLE

EN ALGÉRIE ET EN ORIENT

ALGÉRIE — TUNISIE

TURQUIE D'EUROPE — ÉGYPTE

ÉTABLISSEMENTS DIVERS

LLOYD AUTRICHIEN — MOUVEMENT DES PAQUEBOTS ENTRE

1881.

	Pour TRIESTE	Pour PORT-SAID	Pour ATHÈNES (Pyrée)	Pour SMYRNE
De TRIESTE	☞ *Il y a transbordement dans tous les ports précédés du mot* viâ.	Chaque vendredi à midi, *viâ* **Alexandrie** — Arrivée le 2e samedi à 5 h. du matin.	Chaque sam., 4 s., *via* **Syra**. Arr. jeudi suivant à 8 h. matin. — Le 2e jeudi du 13 janv. 5 soir, direct, touchant **Corfu** et **Patras**. Arr. mercredi suiv., 3 soir.	Chaque samedi à 4 h. soir, *viâ* **Syra**. Arr. jeudi suivant à 9 h. matin. — Chaque mardi, 6 h. s. touchant **Fiume**, **Brindisi** et **Syra** Arr le 2e jeudi à 2 h. s.
De PORT-SAID	Chaque sam. matin, *viâ* **Alexandrie** et **Corfou**. Arrivée le 2e lundi à 11 h. mat. — Le second sam. du 10 janv., midi, *viâ* **Alex. Smyrne** et **Syra**. Arr. le second jeudi 6 h. s.	—	Le 2e samedi du 1er janv., 5 soir, *viâ* **Syrie Smyrne et Syra**. — Le 2e sam. du 8 janv., midi, *viâ* **Alexandrie Smyrne et Syra**. Arr. le 2e lundi, 8 m.	Le 2e samedi du 1er janv., 5 s., *viâ* **Syrie**. Arr. vendr. suivant à 11 h. matin. — Le 2e samedi du 8 janv., midi, *viâ* **Alex**. Arr. vendr. suivant à 9 30 matin.
D'ATHÈNES (Pyrée)	Chaque sam. 8 soir, *viâ* **Syra**. Arr. jeudi suivant, 6 h. soir. — Chaque 2e samedi du 8 janv., à 6 mat., direct touchant **Patras**. Arrivée jeudi suivant à minuit.	Le 2e mardi du 11 janv., 8 soir, *viâ* **Syra** et **Smyrne**. Arr. le 2e vendr. à 8 45 mat. — Le 2e mardi du 4 janv. 8 s., *viâ* **Syra, Smyrne** et **Alexandrie**. Arr. le 2e samedi à 5 mat.	—	Chaque mardi, 8 h. s. *via* **Syra**. — Arr. jeudi suivant à 2 h. du soir.
De SMYRNE	Chaque samedi à 4 h. soir, *viâ* **Syra**. Arr. jeudi suiv. 11 m. — Chaque samedi à 4 h. soir, touchant **Syra**, **Brindisi** et **Fiume**. Arr. le 2e lundi à 6 30 m.	Le 2e samedi du 1er janv. à midi. Arr. vendredi suiv. à 8 45 m. — Le 2e samedi du 8 janv., 4 h. soir, *viâ* **Alexandrie**. Arr. le sam. suivant à 5 h. m.	Chaque samedi, 4 s., *viâ* **Syra**. — Arrivée lundi suivant à 8 h. matin.	—
De CONSTANTINOPLE	Chaque vendredi à 5 h. du soir. — Arrivée jeudi suivant à 11 h. matin.	Le 2e jeudi du 13 janv., 4 soir. Arr. le 2e vendr., 8 45 m. — Le 2e jeudi du 6 janv., 4 h. soir, *viâ* **Alexandrie**. Arr. le 2e samedi à 5 h. m.	Chaque vendr., 5 s., *viâ* **Syra**. Arr. lundi suivant à 8 h. matin. — Le 2e samedi du 1er janv., 2 h. soir, direct. Arr. vendredi suivant à 4 h. soir.	Chaque jeudi à 4 h. du soir. — Arrivée le samedi suivant à 3 h. mat.
De BEYROUTH	Chaque mercr. soir *viâ* **Alexandrie**. Arr. le 2e lundi à 11 h. mat. — Le second lundi du 3 janv., 7 h. soir, *viâ* **Smyrne** et **Syra**. Arr. le second jeudi, 6 soir.	Le 2e mercredi du 5 janv., 7 soir. Arr. vendredi suiv. 8 45 m. — Le 2e mercredi du 9 janv., 7 h. matin. Arr. vendredi suivant à 8 h. 30 m.	Le second lundi du 3 janv., 7 h. soir, *viâ* **Smyrne** et **Syra**. — Arrivée lundi suiv. à 8 h. m.	Le second lundi du 3 janv. à 7 h. soir. — Arr. vendr. suivant à 11 h. du matin.
D'ALEXANDRIE	Chaque mardi, à 5 h. soir. — Arrivée lundi suivant à 11 h. matin.	Chaque vendredi mat. — Arrivée le lendemain à 5 h. du matin.	Le 2e mardi du 11 janv., 6 s., *viâ* **Smyrne** et **Syra**. Arr. lundi suiv. à 8 h. matin. — e 2e vend. du 14 janv. 11 matin, *viâ* **Syrie, Smyrne** et **Syra**. Ar. le 2e lundi à 8 h. m.	Le 2e mardi du 11 janv., 6 s. Arr. vendr. suiv. à 9 h. 30 mat. — Le 2e vendr. du 14 janv., 11 m., *viâ* **Syrie** Arr. vend. suivant à 11 h. matin.
De SALONIQUE	Le 2e mercredi du 5 janvier, 4 soir, direct ou *viâ* **Pyrée**. — Arrivée le 2e jeudi dans la nuit.	Le 2e merc. du 5 janv. à 4 soir, *viâ* **Pyrée, Syra** et **Smyrne**. Arr le 3e vendr. 8 45 m. — Le 2e dim. du 9 janv. 8 mat, *viâ* **Constantinople** et **Syrie** Arr. le 2e vend. 8 45 m.	Le 2e mercredi du 5 janv., 4 h. soir. — Arr. le vendr. suivant à 4 h. soir.	Le 2e mercredi du 5 janv., 4 s. *viâ* **Pyrée** et **Syra**. Arr. le 2e jeudi à 9 h. matin. — Le 2e dimanche du 9 janv. *viâ* **Constantinople**. Arr. samedi suivant à 3 h. matin.

LES PORTS INDIQUÉS CI-DESSOUS 1881.

LLOYD AUTRICHIEN

Pour CONSTANTINOPLE	Pour BEYROUTH	Pour ALEXANDRIE	Pour SALONIQUE
Chaque samedi à 4 h. du soir. — Arrivée vendredi suivant à 6 h. du matin.	Le 2e vend. du 7 janv., midi, *via* **Alexandrie.** Arr. le 2e lundi, 4 30 s. Le 2e sam. du 8 janv. 4 s. *via* **Syra Smyr.** Ar. 2e mercr. 5 h. m. Le 2e vend. du 14 janv., midi, *via* **Alex.** Arr. le 2e mardi, 9 h. 30 s.	Chaque vendr. à midi. — Arrivée jeudi suivant, à 6 h. du matin.	Le 2e sam. du 1er janv., h. soir. *via* **Syra** et **Pyrée.** Arr. samedi suivant 8 30 m. — Le 2e jeudi du 13 janv., 5 s. Arr. le 2e sam. à 8 30 matin.
Le 2e sam. du 1er janv., 5 s., *via* **Syrie.** Le 2e sam. du 8 janv., midi, *via* **Alexandrie** — Arr. le 2e lundi à 2 30 matin.	Le 2e sam. du 1er janv., 5 s. Arr. lundi suiv., 4 30 m. Le 2e dim. du 9 janv., midi, Arrivé le mardi suivant 9 h. 30 m.	Le 2e samedi du 8 janv., midi. Arrivée le lendemain, à 6 h. m. — Le 2e samedi du 1er janv,, 10 h. m. Arr. le lendemain à 6 h. m.	Le 2e samedi du 8 janv., midi, *via* **Alexandrie, Smyrne, Syra** et **Pyrée.** Arr. dans 14 jours (samedi) à 8 30 matin.
Chaque mardi, à 8 s. *via* **Syra.** Arrivée vendr. suiv. à 6 m. — Le 2e jeudi du 6 janv. 10 m., direct. Ar. jeudi suivant, à 10 h. m.	Le 2e mardi du 11 janv. 8 s. *via* **Syra Smyrne** Arr. le 2e merc. 5 m. Le 2e mardi du 4 janv., 8 s. *via* **Syra, Smyrne** et **Alexandrie.** Arr. le 2e lundi, 4 30 m.	Le 2e mardi du 4 janv. 8 s, *via* **Syra Smyrne** Ar. mardi suiv. 7 30 m. — Le 2e mardi du 11 janv. 8 s., *via* **Syra Smyrne** et **Syrie.** Arr. le 2e dim. à 6 h. matin.	Le 2e jeudi du 6 janv., 10 h. matin. — Arrivée samedi suivant, à 8 30 matin.
Chaque samedi à 3 h. soir. — Arrivée lundi suivant, à 2 30 matin.	Le 2e sam. du 1er janv., midi. Arr. mercredi suivant, 5 h. matin. Le 2e sam. du 8 janv., 4 s. *via* **Alexandrie.** Arr. le 2e lundi à 4 30 matin.	Le 2e sam. du 8 janv., 4 s. Arr. mardi suivant à 7 30 matin. — Le 2e sam. du 1er janv., midi, *via* **Syrie.** Arr. le 2e dim. à 6 h. m.	Le 2e sam du 1er janv. 4 h. s., *via* **Syra** et **Pyrée.** Arr. samedi suivant, à 8 30 matin.
—	Le 2e jeudi du 13 janv., 4 s. Arr. mercr. suivant, 5 h. matin. — Le 2e jeudi du 6 janv. 4 s., *via* **Alexandrie.** Arr. le 2e lundi 4 30 m.	Le 2e jeudi du 6 janv. 4 s. Arr. mardi suiv. à 7 30 matin. — Le 2e jeudi du 13 janv., 4 s., *via* **Syrie.** Arr. le 2e dim., 6 m.	Le 2e sam. du 1er janv., 2 h. soir. Arr. mardi suivant, à 3 h. soir.
Le 2e lundi du 3 janv., 7 h. soir. Arr. lundi suivant, à 2 30 m.	—	Le 2e mercr. du 5 janv., 7 soir. Ar. dim. suivant, à 6 h. m. Le 2e mercr. du 12 janv., 7 h. matin. Arr. dim. suiv., à 6 h. m.	Le 2e lundi du 3 janv. 7 soir, *via* **Smyrne, Syra** et **Pyrée.** Arr. le 3e sam. à 8 30 matin. Le 2e lundi du 3 janv. 7 s., *via* **Constantinople** ou **Dardanel.** Arr. le 3e mardi, 3 h. s.
Le 2e mardi du 11 janv., 6 s. Arr. lundi suivant à 2 30 m. — Le 2e vend. du 14 janv. 11 m. *via* **Syrie.** Arr. le 2e lundi à 2 30 m.	Le 2e vendredi du 14 janv., 11 h. m. Arrivée lundi suiv. à 4 30 m. Le 2e vendr. du 7 janv., 9 h. m. Arrivée mardi suiv., à 9 h. 30 m	—	Le 2e mardi du 11 janv., à 6 h. soir, *via* **Smyrne, Syra** et **Pyrée.** Arrivée le 2e samedi, à 8 30 m.
Le 2e dim. du 9 janv. 8 h. matin. — Arrivée le jeudi suiv. à 10 h. matin.	Le 2e merc du 5 janv. 4 s. *via* **Pyrée, Syra** et **Smyrne.** Arr. dans 14 jours (mercr.) 5 m. Le 2e dim. du 9 janv. 8 m. *via* **Constantinople** et **Smyrne.** Arr. le 2e mercr. 5 m.	Le 2e merc. du 5 janv. 4 s. *via* **Pyrée, Syra** et **Smyrne.** Arr. le 3e dim. à 6 h. m. Le 2e dim. du 9 janv. 8 m., *via* **Constantinople** et **Syrie.** Arr. dans 14 j. (dim.) 6 h. m.	—

ITINÉRAIRE

DE L'ALGÉRIE

A LA MÊME LIBRAIRIE

I. — GUIDES DIAMANT

FORMAT IN-32

France, par ADOLPHE JOANNE (1 vol., 1,054 pages, 8 cartes) . . . . . . 6 fr.

Marseille, par ALFRED SAUREL (27 grav., 1 carte, 2 plans) . . . . 2 fr.

Stations d'hiver de la Méditerranée, par P. JOANNE (59 gr., 3 c., 1 pl.) 3 fr. 50

Espagne et Portugal, par GERMOND DE LAVIGNE (1 carte, 4 plans). . . . 5 fr.

II. — GUIDES

FORMAT IN-16

Itinéraire général de la France, par AD. JOANNE :

I. *Jura, Alpes françaises* . . . 15 fr.
II. *Provence, Alpes-Maritimes, Corse* . . . . 11 fr.
III. *Auvergne, Morvan, Velay, Cévennes*. . . . . 10 fr.
IV. *De la Loire à la Garonne*. . 14 fr.
V. *Pyrénées*. . . . . 15 fr.
VI. *Bretagne*. . . . . 10 fr.
VII. *Nord* . . . . 9 fr.
VIII. *Normandie*. . . . . 12 fr.
IX. *Vosges et Ardennes*. . . . . 11 fr.

France, par RICHARD (8 cartes). . 12 fr.

De Paris à Lyon, par AD. JOANNE (124 grav., 1 carte, 2 plans). . . . . 5 fr.

De Lyon à la Méditerranée, par le même et J. FERRAND (138 grav., 1 carte, 4 plans) . . . . 5 fr.

De Paris à Lyon et à la Méditerranée, par les mêmes (262 grav., 4 cartes, 6 plans) . . . . 9 fr.

Espagne et Portugal, par GERMOND DE LAVIGNE. . . . . 18 fr.

Paris. — Typ. Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19. — 10595.

COLLECTION DES GUIDES-JOANNE

ITINÉRAIRE
DE L'ALGÉRIE
DE TUNIS ET DE TANGER

PAR LOUIS PIESSE

---

7 CARTES

PARIS

LIBRRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

Toutes les mentions et recommandations contenues dans le texte des Guides Joanne sont entièrement gratuites.

TABLE MÉTHODIQUE

ITINÉRAIRE DE L'ALGÉRIE, DE TUNIS ET DE TANGER

PREMIÈRE SECTION. — PROVINCE D'ALGER.

DEUXIÈME SECTION. — PROVINCE D'ORAN.

TROISIÈME SECTION. — PROVINCE DE CONSTANTINE.

QUATRIÈME SECTION. — TUNIS.

CINQUIÈME SECTION. — TANGER.

CARTES

PRÉFACE

Cette nouvelle édition de l'*Itinéraire en Algérie,* complétement refondue, comprend 74 routes au lieu de 59, chemins de fer, routes de diligences, routes carrossables et chemins muletiers. Tous les centres de population, villes, villages, hameaux anciens, nouvellement créés ou en voie de création, figurent dans cet Itinéraire avec le chiffre de leurs habitants, d'après le recensement de 1876.

Cet ouvrage est le résultat de consciencieuses études personnelles qui m'ont coûté beaucoup de temps et de peines; mais il est aussi le résumé de travaux considérables sans lesquels il m'eût été impossible de compléter ma tâche. Citer pour l'Algérie MM. Berbrugger, Brosselard, Cherbonneau, de Slane, A. Fillias, Mac-Carthy, le général Daumas, les docteurs Bertherand et Leclerc, les généraux de Colomb et Colomieu, le consul L. Féraud, E. de la Primaudaie, A. Devoulx, et pour la Tunisie MM. Falbe, Pélissier, Franck, Marcel, Berbrugger, Beulé et V. Guérin, c'est assez indiquer l'importance des sources dans lesquelles j'ai largement puisé.

M. le capitaine Bardol et M. Guin m'ont obligeamment communiqué leurs travaux manuscrits, le premier sur Tebessa, le second sur Orléansville et le Dahra.

M. Cherbonneau, l'un des fondateurs de la Société archéologique de Constantine et l'éminent orientaliste, a bien voulu relire les épreuves de cette édition et m'indiquer les changements survenus depuis mon récent voyage, au printemps de 1878, en Algérie et en Tunisie.

Le catalogue spécial des produits agricoles et industriels de l'Algérie, figurant à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, rédigé sous la direction de M. Ch. Brosselard, ancien préfet d'Oran, renferme d'excellentes notices qui m'ont permis de rectifier l'inventaire que je donne, dans l'Introduction, des richesses de notre colonie.

Les cartes qui accompagnent l'Itinéraire ont été dressées par M. Thuillier, sur mes indications et d'après les cartes du Dépôt de la Guerre, et les cartes de MM. le colonel Loizillon et les ingénieurs Gaillard et Bouchet qui ont servi au tracé des nouveaux chemins de fer d'Arzeu à Saïda, de Bône à Guelma, de Guelma à Constantine, de Duvivier à Souk-Ahrras de Tunis à Souk-Ahrras, de Constantine à Setif, et de la Maison-Carrée à l'Alma.

L'*Itinéraire de l'Algérie* est loin d'être aussi exact et aussi complet que je l'eusse désiré. Je me range à l'avis de C. Leber : « Les erreurs, dit-il, naissent de l'excès comme du défaut d'application de l'esprit. »

Je prie ceux de mes lecteurs, colons ou commerçants, simples touristes ou savants, qui trouveront des erreurs ou des lacunes dans mon travail de vouloir bien me les signaler pour que je les fasse disparaître dans une nouvelle édition.

LOUIS PIESSE.

BIBLIOGRAPHIE

Le *Tableau* de la situation des établissements français dans l'Algérie, année 1840, publie un travail bibliographique de M. C. Brosselard, ancien préfet d'Oran, et comprenant la nomenclature de près de 700 livres, brochures, articles de revues et journaux, sur l'histoire, la géographie, les voyages, les opérations militaires, le gouvernement, l'administration et la colonisation de l'Algérie. De 1840 à 1879, c'est-à-dire depuis 39 ans, le nombre de ces ouvrages s'est encore accru, et beaucoup d'entre eux ont contribué à compléter et à étendre les connaissances que nous possédions sur l'Algérie.

Nous donnons ici la bibliographie des livres que nous avons consultés pour notre *Itinéraire*. Si le nom de quelques auteurs, historiens ou voyageurs, ne s'y rencontre pas, c'est que ces auteurs ont puisé aux sources que nous indiquons, et que, dès lors, il n'y aurait aucun profit à les citer.

Della descrizione dell' Africa, etc., par Léon l'Africain, traduction française par Jean Temporal; in-folio. Lyon, 1556.

La navigation et pérégrinations orientales, de Nicolas de Nicolaï, seigneur d'Arfeuille, valet de chambre et géographe ordinaire du roi Charles IX, avec des gravures exécutées sur les dessins du Titien; in-folio. Lyon, 1566.

Topografia et istoria general de Argel, par Haëdo; grand in-4. Valladolid, 1612.

Les cruautés exercées sur les chrétiens en la ville d'Alger, etc., par J.-B. Gramaye, vicaire général en Barbarie; in-12. Paris, 1620.

Relation des voyages de M. de Brèves, tant en Grèce... qu'aux royaumes de Tunis et d'Alger...; in-4. Paris, 1628.

Histoire de Barbarie et de ses corsaires, par le R. P. Dan.; in-4, Paris, 1637.

Les larmes et les clameurs des chrétiens, Français de nation, captifs en la ville d'Alger, en Barbarie, par le R. P. François Héraut; in-8. Paris, 1643.

Les victoires de la charité, ou la relation des voyages de Barbarie faits en Alger, etc., par le R. P. Lucien Héraut; in-12. Paris, 1646 et 1648.

Le miroir de la charité chrétienne, ou relation des voyages que les religieux de l'ordre de N. D. de la Mercy du royaume de France ont faits à Alger en 1662, par l'un des pères rédempteurs du même ordre; in-12. Bruxelles, 1662.

Description générale de l'Afrique, par Marmol Caravajal, traduction de Nicolas Perrot d'Ablancourt, enrichie de cartes par M. Sanson, géographe du roi; 3 vol. in-4. Paris, 1667.

Description générale de l'Afrique, traduite de Dapper; in-folio. Amsterdam, 1686.

Voyages dans les régences d'Alger et de Tunis en 1724 *et* 1725, par Peysson nel,

et de 1783 à 1786, par Desfontaines, publiés par M. Dureau de la Malle; 2 vol. in-8. Paris, Gide, 1838.

Histoire du royaume d'Alger, par Laugier de Tassy; in-12. Amsterdam, 1725. Cette histoire a paru plusieurs fois sans nom d'auteur, et a été traduite en anglais, en allemand, en espagnol et en italien.

Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant... avec des cartes et des figures, par Shaw, traduits de l'anglais; 2 vol. in-4. La Haye, 1743.

Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes, composée de différents manuscrits arabes de la Bibliothèque du roi, par Cardonne; 3 vol. in-12. Paris, 1765.

Voyages en Barbarie, ou lettres écrites de l'ancienne Numidie pendant les années 1785 *et* 1786, par Poiret; 2 vol. in-8. Paris, 1789.

Géographie d'Édrissi, traduite de l'arabe en français, par M. A. Jaubert (tomes V et VI du Recueil des voyages et mémoires de la Société de géographie de Paris); in-4. Paris, 1836.

Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes, par Ibn-Khaldoun, traduite de l'arabe par M. de Slane; 4 vol. in-8. Alger, imprimerie du gouvernement, 1852 à 1858.

Description de l'Algérie, par Abou-Obéïd-el-Bekri, traduite par M. de Slane; in-8. Paris, Duprat, 1859.

Relation d'un séjour à Alger, par Pananti; in-8. Paris, 1820.

Histoire de la domination des Arabes en Afrique et en Espagne, par Conde, traduite par M. de Marlès; 3 vol. in-8. Paris, 1825.

Esquisse de l'État d'Alger, par W. Shaler; in-8, avec un plan. Paris, 1830.

Anecdotes historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger en 1830, par J.-T. Merle; in-8. Paris, 1831.

Voyage dans la régence d'Alger, ou description du pays occupé par les Français en Afrique, par M. Rozet, capitaine d'état-major; 3 vol. in-8, avec un atlas. Paris, 1833.

Recherches sur l'emplacement de Carthage, par C.-T. Falbe; in-8. Paris, 1833, avec atlas.

Voyage pittoresque dans la régence d'Alger, grand album in-folio, avec notices, par MM. Wild et Lessore. Paris, 1835.

De l'établissement des Français dans la régence d'Alger, par M. Genty de Bussy; 2 vol. in-8. Paris. 1835.

Esquisse générale de l'Afrique, par M. d'Avezac; in-8. Paris, 1837.

Fondation de la régence d'Alger, par MM. Sander Rang et Ferdinand Denis; 2 vol. in-8. Paris, J. Augé, 1837

Description nautique des côtes de l'Algérie, par M. Bérard, capitaine de corvette; in-8. Paris, Imp. royale, 1837.

Annales algériennes, précis historique de l'administration française depuis 1830, par M. E. Pélissier, capitaine d'état-major; 3 vol. in-8. Paris, 1836-1839.

Description du pays de Mar'reb, par Abou'l-Feda, accompagnée d'une traduction française et de notes par M. C. Solvet; in-8. Alger, 1839.

De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger, par le colonel Walsin Esterhazy; in-8. Paris, Ch. Gosselin, 1840.

L'Algérie, par le baron E. Baude; 2 vol. in-8. Paris, A. Bertrand, 1841.

El-Zohrat-el-Nayerat, chroniques de la régence d'Alger, traduites d'un manuscrit arabe, par M. A. Rousseau; in-4. Alger, Bastide, 1841.

Alger, voyage politique et descriptif dans le nord de l'Afrique, par E. Bavoux; 2 vol. in-8. Paris, 1841.

Journal de l'expédition des Portes de Fer, rédigé par C. Nodier; in-4, avec gravures. Paris, Imp. royale, 1844.

Icosium, par A. Berbrugger; in-8. Alger, Bastide, 1844.

L'Algérie, par M. Berbrugger; 3 vol. in-folio, avec figures. Paris, Delahaye, 1842 à 1845.

Voyages dans le sud de l'Algérie, traduits par A. Berbrugger; petit in-4. Paris, Imp. royale, 1846.

Les Khrouan, ordres religieux chez les musulmans de l'Algérie, par le général de Neveu; in-8. Paris, A. Guyot, 1846.

Notice historique du Makhrzen d'Oran, par le général Walsin Esterhazy; in-8. Oran, Perrier, 1849.

Souvenirs de l'Algérie, notions sur Orléansville et Tenès; in-8. Valenciennes, 1850.

Archéologie de l'Algérie, par le commandant de Lamarre; in-4, avec gravure. Paris, Imp. nationale, 1850.

L'Univers pittoresque. Afrique moderne, Tunis, par le docteur Frank, in-8. Paris, 1850.

Tachrifat, recueil de notes historiques sur l'administration de l'ancienne régence d'Alger, par M. A. Devoulx; in-8. Alger, imp. du gouvernement, 1853.

Histoire des Beni-Zeïan, rois de Tlemcen, traduite par M. l'abbé Bargès; in-12. Paris, B. Duprat, 1853.

Description de la régence de Tunis, par E. Pelissier; 1 vol. gr. in-8. Paris, 1853.

Mœurs et coutumes de l'Algérie, par le général E. Daumas; in-12. Paris, Hachette et Cie, 1854.

Geronimo, le martyr du fort des Vingt-Quatre-Heures à Alger, par M. A. Berbrugger ; in-18. Alger, Bastide, 1854.

Tableau de l'Algérie, manuel descriptif et statistique, contenant le tableau exact et complet de la colonie, sous les rapports géographique, agricole, commercial et industriel, par M. Jules Duval; in-8. Paris, Hachette et Cie, 1855.

Les chevaux du Sahara, par M. le général E. Daumas; in-12. Paris, Michel Lévy frères, 1855.

Souvenirs de la vie militaire en Afrique, par le comte P. de Castellane; in-12. Paris, Hachette et Cie, 1856.

Richesses minérales de l'Algérie, par M. Henri Fournel; in-4. Paris, Imp. impériale, 1856.

Lettres sur un voyage dans la partie méridionale du Sahara de la province d'Alger, par le docteur V. Reboud; broch. in-8. Paris, 1857.

Inscriptions romaines de l'Algérie, par M. Léon Renier; grand in-4. Paris, Gide et Baudry, 1857.

Exploration des K'sour et du Sahara de la province d'Oran, par M. le commandant L. de Colomb; in-8. Alger, Dubos frères, 1858.

Mémoire sur la constitution géologique des Ziban et de l'Oued-Rir', etc., par M. Dubocq, ingénieur des mines; in-8. Paris, Carillan-Gœury et Victor Dalmont, 1858.

Géographie physique, économique et politique de l'Algérie, par M. O. Mac-Carthy; in-12. Alger, Dubos frères. 1858.

Études sur les eaux minérales de l'Algérie, recueillies par M. le docteur A. Bertherand; in-8. Alger, Tissier, 1858.

Récits de la Kabilie, par E. Carrey; in-12. Paris, Michel Lévy frères, 1858.

Les oasis de la province d'Oran ou les Oulad-Sidi-Cheikh, par M. le docteur Leclerc; in-8. Alger, Tissier, 1858.

Un été dans le Sahara, par M. E. Fromentin; in-12. Paris, Michel Lévy frères, 1858.

Souvenirs d'un chef de bureau arabe, par M. F. Hugonnet; in-12. Paris, Michel Lévy, 1858.

Histoire d'Oran, par M. Léon Fey; in-8. Oran, Perrier, 1859.

Les Khrouan, de la constitution des ordres religieux en Algérie, par M. C. Brosselard ; in-8. Alger, Bourget, 1859.

Une année dans le Sahel, par M. E. Fromentin ; in-12. Paris, Michel Lévy frères, 1859.

Tlemcen, sa topographie, son histoire, etc., par M. l'abbé Bargès ; in-8. Paris, B. Duprat, 1859.

Les fouilles de Carthage, par M. Beulé. Journal des savants, in-4. Paris. Année 1859.

Le commerce et la navigation de l'Algérie avant la conquête française, par M. Élie de la Primaudaie ; in-8. Paris, imp. de Ch. Lahure et Cie, 1860.

Voyage archéologique dans la régence de Tunis, par V. Guérin ; 2 vol. in-8. Paris, 1862.

Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie, de 1838 *à* 1866, publié par le ministre de la guerre ; in-4. Imp. nationale.

Exploration géologique du Beni-Mzab et du Sahara, par M. Ville, ingénieur en chef des mines ; in-4. Paris, Imp. nationale, 1872.

La Kabilie et les coutumes kabiles, par MM. Hanoteau et Letourneux ; 3 vol. in-8. Paris, Imp. nationale, 1872.

L'Algérie pratique, par V. Loizillon ; in-8. Alger, J. Curiel, 1876.

Mémoire sur les tombeaux des émirs Beni-Zeiyan..., par C. Brosselard ; in-8. Paris, Imp. nationale, 1876.

Guide du planteur d'Eucalyptus, par A. Certeux ; in-8. Alger, Jourdan, 1877.

Rapport sur la mission des Chots, par le commandant Roudaire ; in-8. Paris, Imp. nationale, 1877.

Archives des missions scientifiques, in-8. Paris, Imp. nationale, périodique.

Revue de Géographie, par L. Drapeyron, in-8. Paris, Ch. Delagrave, périodique.

Géographie de l'Algérie, par O. Niel ; 2 vol. in-12. Bône, Legendre, 1878.

Dictionnaire des communes, villes et villages de l'Algérie, par A. Fillias ; in-12. Alger, imp. Lavagne, 1878.

Annuaire administratif de l'Algérie, in-12. Alger, Cursach et Cie, 1878.

Indicateur général des chemins de fer, etc..., in-12. Alger, L. Chappuis fils.

État actuel de l'Algérie, d'après les documents officiels ; in-8. Alger, 1878.

Catalogue spécial des produits agricoles et industriels de l'Algérie, etc. ; in-8. Paris, Imp. nationale, 1878.

Exposition universelle de Paris en 1878. Série de brochures in-8 publiées par les soins du gouvernement général de l'Algérie, sur l'agriculture, les arts, les lettres, les sciences, etc., etc.

L'Illustration, journal avec gravures, paraissant toutes les semaines depuis 1843 ; grand in-4. Paris, Paulin et Lechevallier.

Le Tour du monde, nouveau journal des voyages, publication hebdomadaire grand in-8. L. Hachette et Cie.

La Revue africaine, journal des travaux de la Société algérienne, paraissant tous les deux mois par cahier in-8 de 5 feuilles. Alger, Jourdan, 1856 à 1879.

La Revue archéologique, mensuelle ; in-8. Paris, Leleux, et maintenant Didier.

Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine ; in-8. Constantine, Arnolet, paraissant tous les ans depuis 1853.

Cartes et plans des villes de l'Algérie, faisant partie du Tableau des établissements français dans l'Algérie, publié par le ministre de la guerre.

Topographie de l'Algérie, recueil de plans et vues de villes et de batailles, collectionnés ou mis en ordre par A. Devéria ; ces plans et vues, manuscrits, gravés ou lithographiés, font partie de la collection du Cabinet des Estampes, à la Bibliothèque nationale.

Carte de l'Algérie, à l'échelle de 1 mètre pour 400,000 mèt., publiée d'après les levés et les reconnaissances des officiers d'état-major, par le Dépôt du ministère de la guerre. 6 feuilles.

Carte de la région de l'halfa, etc., par O. Mac-Carthy. Alger, 1875-1876.

Carte de l'Algérie, à l'échelle de 1 mètre pour 800,000 mèt. dressée au Dépôt de la Guerre, d'après les travaux de

MM. le commandant Titre et les capitaines Derrien et Parisot. 4 feuilles, 1876.

Carte agricole et industrielle de l'Algérie, Alger, A. Jourdan, 1877. 1 feuille.

Carte du chemin de fer d'Arzeu à Saïda au 400,000ᵉ, éditée par la Compagnie Franco-Algérienne, 1878. 1 feuille.

Carte du chemin de fer de Duvivier à Souk-Ahrras au 50,000ᵉ, éditée par la Compagnie de Bône-Guelma, 1878. 1 feuille.

Carte du chemin de fer de Guelma au Khroub au 80,000ᵉ, éditée par la Compagnie de Bône-Guelma, 1878. 1 feuille.

Carte du chemin de fer de Constantine à Setif au 40,000ᵉ, éditée par la Compagnie de l'Est-Algérien, 1878. 1 feuille.

Carte du chemin de fer de la Maison-Carrée à l'Alma au 40,000ᵉ, éditée par la Compagnie de l'Est-Algérien, 1878. 1 feuille.

Carte de la Tunisie, à l'échelle de 1 mèt. pour 400,000 mètres, par M. Pricot de Sainte-Marie. 2 feuilles.

AVIS AUX TOURISTES

Les renseignements pratiques (hôtels, omnibus, guides, voitures, etc.) disséminés précédemment dans les Guides-Joanne, en tête de l'article consacré à chaque localité, se trouvent maintenant réunis à la fin de chaque volume. Ces renseignements, qui varient quelquefois pendant une saison, sont réimprimés dès que la correction en est devenue nécessaire. MM. les touristes devront donc les chercher, quand ils en auront besoin, non dans le texte même du Guide, mais dans la table alphabétique, à la fin du volume.

Ce signe *, placé à la suite du nom d'une localité quelconque, indique qu'il y a un hôtel ou des hôtels dans cette localité.

ABRÉVIATIONS

alt.	altitude.	h.	heures.
aub.	auberge.	hôt.	hôtel.
ch.-l. d'arr.	chef-lieu d'arrondissement.	kil.	kilomètres.
ch.-l. de c.	chef-lieu de canton.	mèt.	mètres.
com.	commune.	min.	minutes.
corresp.	correspondance.	N.	nord.
dép., départ.	département.	O.	ouest.
dr.	droite.	R.	route.
g.	gauche.	s.	siècle.
E.	est.	S.	sud.
env.	environ.	V.	ville.
hab.	habitants.	v.	village.
ham.	hameau.	*V.*	voir.
		voit.	voitures.

N. B. — A défaut d'indication contraire, les hauteurs sont évaluées au-dessus du niveau de la mer.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

ET CONSEILS AUX VOYAGEURS

A. ITINÉRAIRE ET BUDGET DE VOYAGE.

Il y a plusieurs manières de voyager en Algérie. On peut d'abord prendre le chemin de fer et les diligences, qui conduisent dans toutes les villes. Il est facile alors de calculer la durée de son voyage et la dépense qu'il occasionnera.

Mais, si l'on veut bien connaître le pays que les chemins de fer et les grandes routes praticables pour les diligences ne traversent pas encore entièrement, il faudra se servir de mulets ou de chevaux, s'approvisionner de vivres et d'effets de campement, ne compter enfin que sur ses propres ressources, malgré les quelques villages et les caravansérails qui jalonnent les routes dites stratégiques, routes ouvertes par l'armée pour le passage de l'artillerie et des fourgons, routes destinées à être modifiées, ou à devenir de simples chemins de traverse.

Il y a enfin le voyage qui se fait avec l'aide et la protection du gouvernement, c'est-à-dire avec le droit à la *diffa* et à l'*halfa :* la diffa est l'hospitalité pour les gens, et l'halfa l'hospitalité pour les bêtes. Dans ce cas tout sera pour le mieux, si le touriste a la bonne fortune de faire route avec un officier en expédition ou en tournée administrative dans nos tribus des frontières sahariennes.

Les paquebots de la Cie Transatlantique et de la Navigation mixte faisant le service d'Alger à Bône, et d'Alger à Tanger, par Oran, offrent, sur le littoral algérien, le confortable des paquebots allant de Marseille à Alger.

Les chemins de fer d'Alger à Oran, d'Oran à Sidi-Bel-Abbès, d'Arzeu à Saïda, d'Alger à l'Alma, de Philippeville à Constantine, de Constantine à Setif, de Bône à Guelma, au Khroub et à Constantine et de Bône à Souk-Ahrras par Duvivier, donnent de nouvelles facilités de parcours et font économiser le temps.

Un voyage à peu près complet en Algérie demanderait au moins un an ; mais, si l'on ne peut parcourir qu'une province (et à la rigueur un mois ou six semaines suffiront pour cela), on visitera :

Dans la province d'Alger : Alger et ses environs, Blida, Medéa, l'oasis

de Lar'ouat, la forêt de cèdres de Teniet-el-Hâd, Miliana, Cherchel, Koléa, Fort-National (Napoléon), au centre de la Kabilie, et la route des Beni-Aïcha à Palestro.

Dans la province d'Oran : Oran, Tlemcen, Mostaganem, Maskara, les barrages de Saint-Denis-du-Sig et de l'Habra, Géryville et une partie des oasis du Oulad-Sidi-Cheikh.

Dans la province de Constantine : Constantine, le Châbet-el-Akhra, Bougie, Philippeville, Bône et les forêts de l'Edour', l'Aurès entre Tebessa et Lambèse, Biskra et Tougourt.

Mais le mieux serait de visiter les villes arabes d'Alger, de Tlemcen et de Constantine, les anciennes villes romaines de Cherchel, de Tebessa et de Lambèse, les oasis de Lar'ouat, celles de Biskra et de Tougourt, entre lesquelles doit commencer la mer intérieure du commandant Roudaire, les forêts de cèdres de Teniet-el-Hâd et de Batna, Bône et les forêts de chênes-liéges de l'Edour' et des Beni-Salah.

Un voyage à Tunis peut être fait en trois semaines; en deux, si le voyageur ne tient pas à visiter les ruines d'Ed-Djem et la partie desservie par le chemin de fer entre Tunis et la frontière française.

Abordons maintenant la question du budget. Le voyage, et nous supposons que l'on part de Paris, coûte :

1° De Paris à Alger :

	1re classe.	2e classe.	3e classe.
Chemin de fer de Paris à Marseille . . .	106 f. 30 c.	79 f. 75 c.	58 f. 45 c.
Paquebot de Marseille à Alger	80 »	60 »	25 »
	186 f. 30 c.	139 f. 75 c.	83 f. 45 c.

2° De Paris à Oran :

	1re classe.	2e classe.	3e classe.
Chemin de fer de Paris à Marseille . . .	106 f. 30 c.	79 f. 75 c.	58 f. 45 c.
Paquebot de Marseille à Oran	90 »	65 »	30 »
	196 f. 30 c.	144 f. 75 c.	88 f. 45 c.

3° De Paris à Philippeville :

	1re classe.	2e classe.	3e classe.
Chemin de fer de Paris à Marseille . . .	106 f. 30 c.	79 f. 75 c.	58 f. 45 c.
Paquebot de Marseille à Philippeville. .	85 »	65 »	28 »
	191 f. 30 c.	144 f. 75 c.	86 f. 45 c.

4° De Paris à Tunis :

	1re classe.	2e classe.	3e classe.
Chemin de fer de Paris à Marseille . . .	106 f. 30 c.	79 f. 75 c.	58 f. 45 c.
Paquebot de Marseille à Tunis.	148 »	118 »	57 »
	254 f. 30 c.	197 f. 75 c.	115 f. 45 c.

Les prix des passages, qui sont ceux de la Cie Transatlantique, comprennent la nourriture pour toutes les classes.

La Compagnie de Navigation mixte offre de notables réductions dans ses prix de passages pour toutes les classes; ainsi pour Alger 55 fr., au lieu de 80 fr., 40 fr. au lieu de 60 fr., etc., mais la durée de la traversée est plus longue et l'installation des paquebots moins confortable.

Les hôteliers de l'Algérie sont nombreux, surtout à Alger. Voici un aperçu des prix dans les trois principaux hôtels de cette ville :

	Déjeuner.	Dîner.	Chambre	Appartement
Hôtel de la Régence.	4 f. » c.	5 f. » c.	depuis 3 f.	de 10 à 40 f.
— d'Orient.	3 50	5 »	5	»
— d'Europe	3 »	4 »	3	»

A Oran, à Tlemcen, à Philippeville, à Bône et à Constantine, le prix varie entre 7 et 8 fr. Il est bien entendu qu'il y a des hôtels à meilleur compte. Les malades ou les convalescents, qui viennent passer l'hiver à Alger, trouveront, en ville ou à la campagne, des appartements meublés ou non meublés.

Le prix des places, dans les diligences, peut être calculé sur le pied de 10 à 14 c. par kilomètre.

Nous pouvons conclure, d'après notre propre expérience, que pour voyager convenablement en Algérie, sans grands frais comme sans parcimonie, il faut dépenser de 20 à 25 fr. par jour.

Le séjour à Tunis coûtera plus cher, si l'on veut faire des excursions ; il n'y a pas, sauf les chemins de fer du Bardo à la Goulette, et de Tunis à la frontière algérienne, de route proprement dite et desservie par un service de diligences ; on doit louer une voiture (15 fr. par jour) ou un cheval (9 fr. par jour).

Maintenant, à quelle époque doit-on voyager en Algérie et à Tunis ? Nous répondrons : à ceux qui craignent la chaleur, au printemps et à l'automne ; mais à ceux qui ne la redoutent point et veulent voir le pays sous son véritable et splendide aspect, en été. Quant à la traversée, souvent très bonne en été et fatigante en hiver, elle dure trop peu de temps pour qu'on ait à s'en préoccuper autrement que pour savoir comment on passera sa journée à bord. L'installation des paquebots à vapeur offre, à cet égard, les ressources suivantes : la lecture, la musique ou le whist, et enfin la promenade sur le pont.

B. PASSE-PORTS.

Le passeport n'est obligatoire que pour la Tunisie. On le fait viser à Paris au ministère des Affaires étrangères, gratuitement, et à la chancellerie de l'ambassade ottomane, coût : 3 fr. 50 c.; on le retire, à Tunis, à la chancellerie du consulat de France.

C. MOYENS DE TRANSPORT.

1° Bateaux à vapeur.

MESSAGERIES MARITIMES.

De Marseille à Alger et vice versâ.

De Marseille, le samedi, 5 h. du soir; à Alger, le lundi, 8 h. du matin.
D'Alger, le mardi, 5 h. du soir ; à Marseille, le jeudi, 8 h. du matin.

PRIX DES PLACES :

1re classe.	2e classe.	3e classe.	4e classe.
80 fr.	60 fr.	20 fr.	12 fr.
Coucher et nourr.	Coucher et nourr.	Couch. sans nourr.	Sur le pont s. nourr.

La Cie des Messageries maritimes a supprimé son service des paquebots de Marseille à Oran; mais, d'accord avec la Cie des chemins de fer algériens, elle délivre des billets à prix réduits pour l'allée comme pour le retour sur le paquebot de Marseille à Alger, et le chemin de fer d'Alger à Oran et aux gares intermédiaires, de Relizan, de Saint-Denis-du-Sig et de Sainte-Barbe-du-Tlélat. La délivrance des billets se fait à Paris, rue Notre-Dame-des-Victoires, 28, à Marseille, rue Cannebière, 1, et à Lyon, place des Terreaux.

1re cl., chemin de fer.	2e cl., chemin de fer.		3e cl., chemin de fer.	
1re cl., bat.	1re cl., bat.	2e cl., bat.	3e cl., bat.	4e cl., bat.
105 fr.	90 fr.	70 fr.	34 fr.	27 fr. s. nourr. sur le pont.

Les billets sont valables pour le premier train partant d'Alger le matin pendant les quatre jours qui suivent l'arrivée des paquebots.

A Oran, les billets seront délivrés au premier train du matin à partir du mercredi et donnent la possibilité de s'arrêter trois jours à Alger, non compris celui du départ.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

1° *De Marseille à Alger et vice versâ.*

De Marseille,	le mardi,	5 h. du soir;	à Alger,	le jeud.,	à 4 h.	du matin.
—	le sam.,	5 h. —	—	le lund.,	à 4 h.	—
D'Alger,	le vend.,	5 h. —	à Marseille,	le dim.,	à 4 h.	—
—	le mardi,	5 h. —	—	le jeud.,	à 4 h.	—

PRIX DES PLACES :

1re classe.	2e classe.	3e classe.
80 fr.	60 fr.	25 fr.

2° *De Marseille à Oran, par Carthagène et vice versâ.*

De Marseille, mercredi, 5 h. s.; à Carthagène, vendredi, de 8 h. à midi; à Oran, vendredi, de 1 h. 30 du soir à 10 h. du soir.

D'Oran, samedi, 5 et 10 h. du soir; à Carthagène, dimanche, 7 h. 30 du matin; à Marseille, lundi, 1 h. 30, et mardi, 3 h. du matin.

PRIX DES PLACES :

1re classe.	2e classe.	3e classe.
90 fr.	65 fr.	30 fr.

Coucher et nourriture pour toutes les classes.

3° *De Marseille à Philippeville et Bougie, et vice versâ.*

De Marseille, le lundi, 5 h. du soir; à Philippeville, mercredi, 2 h. du matin.
— le jeudi, 5 h., s.; — samedi, 2 h., m.
De Philippeville, le mercredi, 4 h. du soir: Marseille, samedi, 5 h. du matin.
— le dimanche, midi; — lundi, 9 h. du soir.

PRIX DES PLACES POUR PHILIPPEVILLE OU BOUGIE :

1re classe.	2e classe.	3e classe.
85 fr.	65 fr.	28 fr.

Coucher et nourriture pour toutes les classes.

4° *De Marseille à Bône par Ajaccio et vice versâ.*

De Marseille, le mardi, 5 h. s.; à Ajaccio, le mercredi, 8 h. 30, m.; à Bône, le jeudi, 2 h. s.
De Bône, le vendredi, 6 h. s.; à Ajaccio, samedi, 8 h. s.; à Marseille, dimanche, 1 h. 30 s.

PRIX DES PLACES :

	1re classe.	2e classe.	3e classe.
Ajaccio :	28 fr.	18 fr.	15 fr.
Bône :	90 »	70 »	30 »

Coucher et nourriture pour toutes les classes.

5° *De Marseille à Tunis, par Bône, et vice versâ.*

De Marseille, le vendredi, 5 h. du s.; à Tunis, le lundi, 9 h. du m.
De Tunis, le mardi, 5 h. s.; à Marseille, le vendredi, 9 h. m.

PRIX DES PLACES :

1re classe.	2e classe.	3e classe.
148 fr.	118 fr.	67 fr.

Coucher et nourriture dans toutes les classes.

6° *D'Alger à Bône et vice versâ.*

STATIONS.	ARRIVÉES.	DÉPARTS.	PRIX DES PLACES avec nourriture.		
			1re cl.	2e cl.	3e cl.
Alger	»	»			
Dellîs	Mard. 4 h. 30 s.	Mardi, midi.	16 f. »	12 f. »	10 f. »
Bougie	Merc. 3 h. m.	Mercredi, midi.	28 f. »	18 f. »	13 f. »
Djidjelli	Merc. 3 h. s.	Merc. 6 h. s.	44 f. »	29 f. »	18 f. »
Collo.	Merc. 11 h. s.	Jeud. 2 h. m.	54 f. »	35 f. »	23 f. »
Philippeville. .	Jeud. 4 h. m.	Jeud. 10 h. s.	66 f. »	43 f. »	26 f. »
Bône	Vend. 4 h. m.	Vend. 5 h. m.	80 f. »	54 f. »	33 f. »

On donne également des billets sans nourriture. Le transbordement des passagers pour Tunis se fait à Bône, sur le paquebot parti directement de Marseille à Tunis, avec escale à Bône.

7° Ligne de Malte, Tunis, Tripoli, voyage circulaire.

STATIONS.	ARRIVÉES.	DÉPARTS.	PRIX DES PLACES avec nourriture.		
			1re cl.	2e cl.	3e cl.
Malte	»	Dim. 9 h. m.	60 f. »	40 f. »	31 f. »
Tunis	Lund. 6 h. m.	Lund. 5 h. s.	73 f. »	55 f. »	43 f. »
Sousse	Mard. 6 h. m.	Mard. 10 h. 30 m.	78 f. »	58 f. »	46 f. »
Monastir . . .	Mard. midi.	Mard. 2 h. s.	78 f. »	58 f. »	46 f. »
Mehedia	Mard. 5 h. s.	Mard. 7 h. s.	95 f. »	74 f. »	55 f. »
Sfax.	Merc. 10 h. m.	Merc. 6 h. s.	100 f. »	80 f. »	58 f. »
Djerba	Jeud. 4 h. m.	Jeudi. 4 h. s.	110 f. »	85 f. »	62 f. »
Tripoli	Vend. 6 h. m.	Vend. 9 h. s.			
Malte	Sam. 11 h. m.				

On donne des billets sans nourriture.

8° Ligne d'Oran à Tanger par Gibraltar.

STATIONS.	ARRIVÉES.	DÉPARTS.	PRIX DES PLACES avec nourriture		
			1re cl.	2e cl.	3e cl.
Oran	»	Sam. 8. h. s.	21 f. »	15 f. »	12 f. »
Nemours	Dim. 5. h. m.	Dim. midi.	35 f. »	30 f. »	20 f. »
Melila	Escale facultative.		62 f. »	43 f. »	26 f. »
Malaga	Lund. 6 h. m.	Lund. 4 h. s.	76 f. »	55 f. »	36 f. »
Gibraltar	Lund. minuit.	Mard. 11 h. m.	84 f. »	61 f. »	44 f. »
Tanger	Mard. 2 h. s.				

On donne des billets sans nourriture.

COMPAGNIE DE NAVIGATION MIXTE

1° De Marseille à Alger, et vice versâ.

De Marseille, le jeudi, 5 h. du s.; à Alger, le samedi, 8 h. m.
D'Alger, le jeudi, midi, été; à Marseille, le samedi, 6 h. m., été.
— le jeudi, 5 h. s., hiver; — le samedi, midi, hiver.

PRIX DES PLACES :

1re classe.	2e classe.	3e classe.
55 fr.	40 fr.	14 fr.
Coucher et nourr.	Coucher et nourr.	Sur le pont, sans nourr.

2° *De Marseille à Oran, et vice versâ.*

De Marseille, le mercredi, 5 h. s.; à Valence, le vendredi; à Oran, le samedi, midi.
D'Oran, le mercredi, 10 h. m.; à Valence, le jeudi; à Marseille, le samedi.

PRIX DES PLACES :

1re classe.	2e classe.	3e classe.
70 fr.	55 fr.	18 fr.
Coucher et nourr.	Coucher et nourr.	Sur le pont, sans nourr.

3° *De Marseille à Bône, et vice versâ.*

De Marseille, le vendredi, 5 h. s.; à Bône, le dimanche dans la nuit,
De Bône, le mercredi, 5 h. s.; à Marseille, le vendredi dans la nuit.

PRIX DES PLACES :

1re classe.	2e classe.	3e classe.
65 fr.	45 fr.	18 fr.
Coucher et nourr.	Coucher et nourr.	Coucher et nourr.

4° *D'Alger à Bône, et vice versâ.*

STATIONS.	ARRIVÉES.	DÉPARTS.	PRIX DES PLACES		
Alger	»	Mard. 8 h. s.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
Bougie	Merc. 8 h. m.	Merc. 2 h. s.	23 f. »	16 f. »	8 f. »
Djidjelli.	Merc. 6 h. s.	Merc. 10 h. s.	30 f. »	26 f. »	10 f. »
Philippeville . .	Jeudi. 7 h. m.	Jeudi. 4 h. s.	45 f. »	30 f. »	16 f. »
Bône	Jeudi. 10 h. s.		60 f. »	42 f. »	23 f. »
			Couch. et nourr.		sur le pont sans nour.

5° *D'Alger à Tanger, et vice versâ.*

STATIONS.	ARRIVÉES.	DÉPARTS.	PRIX DES PLACES.		
Alger.	»	Merc. 7 h. s.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
Ténès.	Jeudi 6 h. m.	Jeudi s.	23 f. »	16 f. »	9 f. »
Mostaganem . .	Vend. m.	Vend. midi.	30 f. »	20 f. »	12 f. »
Oran.	Vend. 4 h. s.	Sam. 8 h. s.	40 f. »	30 f. »	16 f. »
Nemours	Dim. m.	Dim. midi.	55 f. »	38 f. »	24 f. »
Gibraltar	Lund. 7 h. m.	Lund. 4 h. s.	115 f. »	80 f. »	40 f. »
Tanger	Lund. 8 h. s.	»	125 f. »	87 f. »	45 f. »

Observations : La nourriture est comprise dans les passages de première et de

seconde classe, sauf pendant le séjour à Oran. Les voyageurs pourront prendre leur repas à bord, en réglant directement avec le pourvoyeur, d'après les tarifs de la Compagnie.

6° *D'Oran à Tanger et vice versâ, par Nemours et Gibraltar.*

Tous les 15 jours. — Départ d'Oran le samedi; arrivée à Tanger le mardi.
— — Départ de Tanger le mercredi; arrivée à Oran le samedi.

PRIX DES PLACES :

	1re classe.	2e classe.	3e classe.
Nemours :	21 fr. 45 c.	16 fr. 05 c.	9 fr. 30 c.
Gibraltar :	95 fr. 20 c.	68 fr. 40 c.	32 fr. 40 c.
Tanger :	105 fr. 70 c.	75 fr. 90 c.	35 fr. 40 c.

La Compagnie de Navigation mixte fait coucher dans l'entre-pont les femmes et les enfants qui sont aux troisièmes classes.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE TRANSPORTS MARITIMES A VAPEUR

Rue de la Bourse, 3, Marseille.

Service régulier hebdomadaire. — PRIX RÉDUITS

Agent à Alger, M. J. VAILLS.

Départ de Marseille pour Alger (directement), le samedi de chaque semaine.

Départ de Marseille pour Bône (directement), presque tous les jours.

Départ de Marseille pour Philippeville et Bône, tous les mercredis et dimanches matin.

Départ d'Alger pour Philippeville, Bône et Marseille, le mercredi de chaque semaine.

PRIX DES PASSAGES :

	PHILIPPEVILLE.	BÔNE.	ALGER
Passages de chambre. .	45 fr.	45 fr.	40 fr.
		nourriture comprise.	
Passages de pont	14 fr.	18 fr.	10 fr.
		sans nourriture.	

Pour fret et passage, s'adresser au bureau de l'Agence, sur le quai, voûte 53, boulevard de la République, en face du premier bassin, Alger.

2° Diligences.

Toutes les lignes aboutissant aux grands centres administratifs sont parcourues par les diligences. Nous avons déjà dit que le prix des places variait de 10 à 14 c. par kilomètre. Du reste, ce prix, comme l'heure du départ, est modifié suivant les saisons. On trouvera plus loin, pour chaque route, l'indication du service des diligences et de leurs prix pour les différentes places. Consulter à cet égard les guides L. Chappuis fils et Jourdan.

3° Chevaux et mulets.

Pour les routes dites stratégiques, sur lesquelles les diligences manquent complètement, on louera quelques voitures légères à 4 places au plus, avec des chevaux et des mulets, bêtes de peu d'apparence, mais assez solides cependant pour transporter les voyageurs et leurs bagages. La location d'un cheval ou d'un mulet, guide compris, peut varier de 4 à 6 fr. par jour.

4° Chemins de fer.

I. *Chemins de fer algériens.*

En attendant que l'Algérie possède un réseau complet de chemins de fer dont le principal sera relié au Marok et à la Tunisie, et sur lequel viendront s'embrancher les nombreuses lignes allant du littoral au sud des trois provinces, voici la nomenclature des lignes exploitées ou qui seront prochainement en exploitation.

1° D'Alger à Oran, 421 kil.; ouverte en 1871. Comp. P-L-M.

2° De la Maison-Carrée à Ménerville (Col des Beni-Aïcha), section de la Maison-Carrée à l'Alma, 29 kil.; ouverte en 1879. Comp. de l'Est-Algérien.

3° Du Tlelat à Sidi-Bel-Abbès, 51 kil.; ouverte en 1877. Comp. de l'Ouest-Algérien.

4° D'Arzeu à Saïda, 171 kil.; ouverte en 1879. Comp. Franco-Algérienne.

5° De Philippeville à Constantine, 87 kil.; ouverte en 1870. Comp. P-L-M.

6° De Constantine à Setif, 156 kil.; ouverte en 1879. Comp. de l'Est-Algérien.

7° De Bône à Aïn-Mokhra, 32 kil.; ouverte en 1862. Comp. de Mokhra-el-Hadid.

8° De Bône à Guelma, 89 kil.; ouverte en 1877. Comp. de Bône-Guelma et prolongements.

9° De Guelma au Khroub, 116 kil.; ouverte en 1879. Comp. de Bône-Guelma et prolongements.

10° De Bône à Souk-Ahrras par Duvivier, 110 kil.; en exploitation. Comp. de Bône-Guelma et prolongements.

V. aux indicateurs spéciaux pour les heures de départ et les tarifs.

II. *Chemins de fer tunisiens.*

1° Chemin de fer de Tunis à la Goulette avec embranchement sur le Bardo et la Marsa : Trains correspondants avec l'arrivée des paquebots. 1re classe, 1 piastre d'argent ou 1 fr. 10. — 2e classe, 1 piastre de cuivre ou 60 c.

2° Chemin de fer de Tunis à la frontière algérienne, 195 kil.; ouvert en 1879 jusqu'à Souk-el-Arbâ. Ce chemin se raccordera avec celui de Souk-Ahrras à Bône.

D. POSTES.

1° Algérie.

Le service des postes en Algérie est identiquement celui de la métropole pour l'affranchissement des lettres, 15 c. par 15 grammes ou fraction de 15 gr.; cartes postales, 10 c.; journaux, brochures, échantillons, la déclaration et l'envoi des valeurs.

2° Tunisie.

Un décret, en date du 15 mai 1872, fixe ainsi qu'il suit la taxe des lettres entre la France et la Tunisie :

Les lettres affranchies, par 10 grammes. . . . . 40 c.
Les lettres non affranchies, par 10 grammes. . . . 60 c.
Imprimés, les 40 grammes. . . . . 08 c.
Échantillons, les 10 grammes. . . . . 08 c.

Bureaux de poste, français et italiens, à Tunis et à la Goulette. Distribution et affranchissement des lettres.

E. TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

TARIF.

1° Voie de terre.

En deux bureaux quelconques de l'Algérie et de la Tunisie, 5 centimes par mot sans que le prix de la dépêche puisse être inférieur à 50 centimes.

2° Voie sous-marine,

par le cable immergé entre Alger et Marseille.

Entre l'Algérie, la Tunisie et la France, 10 centimes par mot. Le minimum de perception par dépêche est fixé à 1 fr. (dépêche de 10 mots).

F. MONNAIES, POIDS ET MESURES.

1° Algérie.

1° **Monnaies.** — La monnaie française, sauf la piastre ou douro d'Espagne valant 5 fr. 40 c., est la seule en usage en Algérie ; les Arabes la connaissent très bien, ainsi que les billets de la Banque Algérienne qui portent, en caractères arabes, l'énonciation de leur valeur. Le voyageur devra se munir principalement de menue monnaie, qui est partout assez rare, et sans laquelle il lui serait difficile de donner ou de recevoir des appoints. A Bougie, en 1878, on se servait de monnaie arabe.

Le payement dans les villes, entre Européens, peut se faire avec les billets de la Banque de France, ou des succursales d'Alger, Oran et de Constantine. Le Trésor délivre, au pair et à 10 jours de vue, des coupures de 100 à 5,000 fr., payables à Paris, au Trésor, ou à Marseille, à la recette générale.

2° **Poids, mesures de capacité.** — Notre système est rigoureusement adopté en Algérie.

3° **Mesures linéaires et itinéraires.** — Même adoption.

4° **Mesures itinéraires en mer.** — La *lieue marine française* de 20 au degré est de 5,556 mèt.

Le *mille marin* de 60 au degré, ou d'une minute, tiers de lieue marine, est de 1,852 mèt.

La *brasse*, 5 pieds, ou 1^m,624.

Le *nœud*, 1/120 de mille marin, 15^m,423. Chacun des nœuds du loch parcourus dans les 30 secondes du sablier ou dans la 120e partie d'une heure, correspond à une marche d'un mille par heure. Ainsi, 9 nœuds filés en 30 secondes indiquent une marche de 9 milles, ou de trois lieues marines, ou 16 kil. 668 mèt. par heure.

L'*encablure* de 100 toises, 194^m,904.

L'*encablure* nouvelle, 200 mèt.

2° Tunisie.

Monnaies. — L'unité monétaire de Tunis est la *piastre* ou *rïal* d'argent, dont la valeur rigoureuse est de 60 c., mais dont le cours varie de 60 à

65 c. La piastre de compte, piastre de cuivre pour les usages de la vie domestique, ne vaut que 40 c.

Billon. La monnaie de billon est fort lourde ; elle pèse le double de la nôtre.

1/2 *kharrouba*, 0,01 1/4 ; *kharrouba*, 0,02 1/2 ; 2 *kharroubtin* ou 12e de la *piastre*, 0,05.

Argent			*Or*		
1/2 piastre *nous-rïal* . . .	0 fr.	30 c.	5 piastres	*bou khramsa* . . .	3 fr.
Piastre ou *rïal*	0	60	10 —	*bou achra*	6
2 piastres ou *rïalin*	1	20	25 —	*bou khramsa* ou *achrin*	15
3 piastres *tlata rïalet* . .	1	80			
4 piastres ou *arba rïalet*.	2	40	50 —	*bou khramsin* . . .	30
5 piast. ou *khramsa rïalet*	3	00	100 —	*bou mïa*	60

Notre pièce d'or de 20 fr. vaut donc rigoureusement, en piastres, 33, 33. S'adresser à toutes autres personnes qu'aux changeurs juifs, pour avoir son compte en changeant son or.

Poids.

Le *rottel*, unité de poids,	varie de 16 à 20 onces.
L'*attari*, pour les essences,	— 16 onces
Le *souki*, pour l'épicerie,	— 18 onces.
Le *khedari*, pour les légumes,	— 20 onces.

Mesure de capacité.

Le *saâ* . . . . 3 litres 385.

Mesures de longueur.

Le *draâ* . . . . variant de 473 à 672 millim.	
Le *draâ-arbi*, pour les tissus de coton.	473 millim.
Le *draâ-tourki*, pour la soierie	630 —
Le *draâ-endessli*, pour la draperie	672 —

Mesure géographique.

Le *mille*, variant de 1,300 à 1,452 mèt., selon les localités.

G. CALENDRIER MUSULMAN.

« Les musulmans, dit M. L. Chaillet, font commencer leur ère du jour où Mohammed, se dérobant au poignard des Koraïchites, s'enfuit de la

ekke, accompagné d'Abou-Bekr, pour se réfugier à Médine. Cette fuite, a arabe *hidjira*, d'où est venu le mot *hégire*, eut lieu, selon l'opinion la lus accréditée, le vendredi 16 juillet 622 après J.-C. Les astronomes rabes et quelques historiens la placent au jeudi 15 juillet. Nous avons dopté la manière de compter des Turcs, c'est-à-dire le 16 juillet.

« Les musulmans règlent la période annuelle sur le cours de la lune, et rennent pour durée de leur mois une lunaison. L'année se compose de ouze mois ou lunaisons, dont chacune s'effectue en 29 jours et demi et ne fraction. Douze lunaisons de 29 jours et demi donnent un total annuel e 354 jours.

« D'après ces bases, les mois sont alternativement de 30 et de 29 ours.

« Ces mois s'appellent :

Moharrem, 30 jours.
Safer, 29 jours.
R'bi-el-ouel, 30 jours.
R'bi-el-t'sani, 29 jours.
Djoumad-el-ouel, 30 jours.
Djoumad-el-t'sani, 29 jours.
Redjeb, 30 jours.
Chaban, 29 jours.
Ramdam, 30 jours.
Chaoual, 29 jours.
Dou'l-kada, 30 jours.
Dou'l-hadja, 29 jours.

« Si l'on ne compte pour chaque lunaison que 29 jours et demi, la fraction négligée produit au bout d'un certain temps une augmentation notable ui forme des jours. Pour rétablir l'équilibre, les astronomes arabes ont maginé une période de 30 années dans laquelle ils intercalent 11 années le 355 jours. Le jour complémentaire s'ajoute, tous les deux ou trois ans, à la fin du mois Dou'l-hadja, qui termine l'année. Cette addition s'appelle *mbolisme*.

« L'année ordinaire de 354 jours se nomme *sena bacita*, année plate, et elle de 355 jours, *sena kabiça*, année remplie.

« Les années embolismiques, dans la période de 30 ans, sont : la 2e, a 5e, la 7e, la 10e, la 13e, la 16e, la 18e, la 21e, la 24e, la 26e, la 29e. »

Nous ne donnons pas ici les tables dressées par L. Chaillet dans la *Chrestomathie* de M. L. Bresnier, pour la concordance des calendriers musulman et chrétien, parce que nous avons toujours indiqué cette concordance quand nous citons une date musulmane.

Le premier jour de l'ère musulmane correspond au vendredi 16 juillet 622 après J.-C.

(*V.* au vocabulaire pour les jours et la division du jour.)

H. VOCABULAIRE.

Nous n'avons pas la prétention de donner un vocabulaire complet de la langue arabe, encore moins un guide de la conversation, mais seulement quelques mots indispensables en voyage, et dont plusieurs sont pour

ainsi dire francisés, tels que *djebel*, montagne ; *oued*, rivière ; *kantra* pont, etc., etc.

Le temps.

Le soleil . . . . *chems.*
Le jour . . . . *nhar.*
Le matin. . . . . . . *sbah.*
Le midi. . . . . . . *dohor.*
L'après-midi . . . . *eulam.*
La lune. . . . . . . *komar.*
L'étoile. . . . . . . *nedjma.*
Le soir. . . . . . . *eucha.*
La nuit. . . . . . . *lila.*
La chaleur. . . . . *sr'ana.*
Le froid . . . . . . *beurd.*
Le vent. . . . . . . *rih.*
Le nuage. . . . . . *shaba.*
La pluie . . . . . . *cheta.*
L'orage. . . . . . . *rad.*
La boue . . . . . . *rerka.*
La neige . . . . . . *tseldj.*
L'année . . . . . . *sena.*
Le mois . . . . . . *cheher.*
Le jour. . . . . . . *ioum.*
L'heure. . . . . . . *sàa.*
Lundi. . . . . *ioum-el-etnin.*
Mardi . . . . *ioum-el-telata.*
Mercredi . . . . . . *ioum-el-arbà.*
Jeudi. . . . . *ioum-el-khramis.*
Vendredi . . . . . . *ioum-el-djema.*
Samedi. . . . . . . *ioum-el-sebt.*
Dimanche. . . . . . *ioum-el-hàd.*
Hier . . . . *el-bara.*
Aujourd'hui. . . . . *el-ioum.*
Demain. . . . . . . *redoua.*
Après-demain. . . . *bad-redoua.*

Le voyage.

Le cheval . . . . . . *aoud.*
Le mulet. . . . . . *beurhel.*
L'âne . . . . *hamar.*
Le chameau . . . . *djemel.*
La selle . . . . . . *serdj.*
Le bât . . . . *berda.*
La couverture . . . *djelal.*
La bride . . . . . . *ledjam.*
L'étrier. . . . . . . *rekab.*
Le fer. . . . . *nàl.*
Le fouet . . . . . . *kerbadj.*

Les vêtements.

Le pantalon . . . . *seroual.*
La veste . . . . . . *djabadoli.*
Le burnous. . . . . *beurnous.*
Le chapeau. . . . . *berrita.*
La calotte . . . . . *chachia.*
Les bas. . . . . . . *cherkacher.*
Les souliers . . . . *sebabet.*
Les bottes . . . . . *temak.*

Les armes.

Le sabre . . . . . . *sif.*
La hache. . . . . . *chakour.*
Le fusil. . . . . . . *mekhala.*
Le pistolet . . . . . *kabous.*
La poudre . . . . . *baroud.*
Le plomb. . . . . . *chatma.*

La route.

Le nord. . . . . . . *dahra.*
Le sud. . . . . *kebli.*
L'est . . . . *cherki.*
L'ouest. . . . . . . *r'arb.*
Le chemin . . . . . *trik.*
La terre . . . . . . *ardh.*
La plaine. . . . . . *outa.*
La montagne. . . . *djebel.*
Le col . . . . *tenia.*
Le rocher. . . . . . *kef.*
La grotte. . . . . . *r'ar.*
L'herbe. . . . . . . *hachich.*
L'arbre. . . . . . . *chedjera.*
La forêt . . . . . . *rhaba.*
L'eau. . . . . *ma.*
La mer. . . . . . . *bahar.*
La rivière . . . . . *oued.*
Le canal . . . . . . *sakia.*
Le lac . . . . *guelt.*
Le lac salé. . . . . *chot, sebkhra.*
La fontaine. . . . . *aïn.*
Le bain. . . . . . . *hammam.*
Le puits. . . . . . . *bir.*
Le pont . . . . *kantra.*
Le bateau . . . . . *chekaf.*
Le filet. . . . . . . *chebkra.*

L'homme et les animaux.

Le vieillard. . . . . *cheikh.*
L'homme. . . . . . *radjel.*
Le garçon . . . . . *ouled.*
La femme . . . . . *mra.*
La fille. . . . . . . *bent.*
Le lion. . . . . . . *sba.*
La panthère . . . . *nemr.*
L'hyène . . . . . . *dhebaa.*
Le chacal. . . . . . *dib.*
Le sanglier. . . . . *hallouf-el-rhaba.*
L'antilope . . . . . *begueur-el-ouach.*
La gazelle . . . . . *r'ezale.*
Le lièvre. . . . . . *arneb.*

e chien	*kelb.*
e chat	*kat.*
autruche	*nàm.*
outarde	*houbara.*
perdrix	*hadjela.*
cigogne	*bellaredj.*
e canard	*berk.*
e grèbe	*haïkel.*
aigle	*nser.*
e faucon	*thair-el-horr.*
a tortue	*fekroun.*
a vipère	*lefà.*
e scorpion	*akrab.*
e lézard	*deb.*
a sangsue	*alka.*
e moustique	*namous.*

L'arrivée.

a tente	*guitoun.*
a ferme	*haouch.*
e poste fortifié	*bordj.*
e marché	*souk.*
a ville	*belad.*
a maison	*dar.*
a chambre	*bit.*
a porte	*bab.*
a serrure	*kafl.*
a clef	*mefta.*
a cour	*oust.*
'écurie	*makhrzen.*

Le repas.

e pain	*khrobs.*
'eau	*ma.*
e vin	*cherob.*
e lait aigre	*leben.*
e lait doux	*halib.*
e beurre	*zibda.*
a viande	*lahm.*
e mouton	*kebach.*
es œufs	*bida.*
a poule	*djadjadj.*
e poisson	*houta.*
e maïs	*bechena.*
'huile	*zit.*
e vinaigre	*khral.*
e miel	*asel.*
e poivre	*felfel.*
e sel	*melh.*
L'oignon	*basal.*
La figue	*kermous.*
Le raisin	*âneb.*
La datte	*temer.*
L'orange	*china.*
La banane	*mouza.*
L'assiette	*tebsi.*
Le couteau	*mous.*
La cuiller	*mrherfa.*
L'outre	*kerba.*

La serviette	*foutha.*
Le savon	*seboun.*

Le café et le tabac.

Le café	*kahoua.*
Le sucre	*sekkeur.*
La tasse	*fedjel.*
La pipe	*sebsi.*
Le tabac	*dokhran.*
Le briquet	*kedah.*
Le charbon	*afia.*

Pour dormir.

Le lit	*frach.*
Le matelas	*metrah.*
Le tapis	*besath.*
La couverture	*lehhaf.*
La chandelle	*chema.*
L'allumette	*keda.*
La lampe	*mesbah.*

Pour écrire.

Le papier	*karheth.*
La plume	*kalam.*
L'encre	*haber.*
La cire	*louk.*
Le cachet	*thaba.*
La lettre	*mektoub.*
Le livre	*ketab.*

L'argent.

L'argent	*draham.*

Les couleurs.

Le blanc	*abiod.*
Le noir	*akhal.*
Le rouge	*ahmar.*
Le jaune	*assfar.*
Le vert	*akhredar.*
Le bleu	*azreg.*
Le violet	*mour.*
Le gris	*rmadhi.*

Pour compter.

Un	*ouahhed.*
Deux	*zoudj.*
Trois	*tlata.*
Quatre	*arba.*
Cinq	*khramsa.*
Six	*setta.*
Sept	*seba.*
Huit	*tmenia.*
Neuf	*tesâa.*

Dix	*achra.*
Vingt	*achrin.*
Cinquante	*khamsim.*
Cent	*mia.*
Mille	*elaf.*

Quelques adjectifs, adverbes et prépositions.

Combien	*kaddach.*
Beaucoup	*bezzaf.*
Assez	*barka.*
Peu	*chouïa.*
Ensemble	*soua-soua.*
Dessus	*ala, fouk.*
Dessous	*tahhat.*
Devant	*koddam.*
Derrière	*ouera.*
A côté	*fi djeub.*
Au milieu	*oust.*
En haut	*fouk.*
En bas	*esfel, tahhat.*
Dedans	*dakhrel, fi.*
Sur	*ala.*
Dehors	*berra.*
A droite	*imin.*
A gauche	*chemal.*
Ceci	*hada.*
Cela	*dak.*
Ici	*hena.*
Long	*thouil.*
Rond	*medouar.*
Carré	*merebba.*
Petit	*ser'ir.*
Grand	*kebir.*

I. HYGIÈNE

Avant de parler de l'hygiène en Algérie, peut-être faut-il dire quelque mots du *mal de mer*, qui attend inévitablement la plupart des voyageur qui font la traversée de Marseille à Alger, à Oran ou à Philippeville.

Existe-t-il un moyen de prévenir ou de combattre cet affreux mal? D l'avis du docteur Louis Hébert, chef de service à l'Hôtel-Dieu de Paris voici les moyens, sinon de supprimer complètement, du moins d'atténue beaucoup les douleurs du mal de mer :

1° Se coucher en arrivant sur le paquebot, sans attendre qu'il ait pris l large;

2° Ou bien respirer continuement de l'éther sulfurique (en emporter u flacon d'environ 125 gr.);

3° Enfin, se faire faire par un médecin, au moment de partir, une injec tion sous-cutanée d'un centigramme de morphine. Ce dernier moyen es assurément le plus efficace, et les vomissements, lorsqu'ils se produisent ce qui est rare, ont lieu presque sans douleur.

Les médications les plus générales sont les suivantes : se coucher, o prendre du thé, ou beaucoup manger, ou sucer un citron.

Abordons maintenant le chapitre de l'hygiène en Algérie.

Le climat de l'Algérie est très sain. L'inculture du sol et la présenc des marais étaient, dans l'origine de l'occupation, les principales cause des maladies pour les Européens. Ces causes ont disparu en grande par tie, et elles auront bientôt disparu entièrement, grâce aux travaux d colonisation. Les affections aujourd'hui les plus ordinaires sont dues à l chaleur prolongée et au brouillard des nuits. On évitera aisément ces affec tions en se conformant aux simples prescriptions qui suivent.

Vêtements. — Les vêtements inférieurs, pantalons et chaussures, doi vent être larges, de manière à ne pas gêner la circulation. La chemise d toile, si glaciale quand elle est humectée de sueur, devra être remplacé par la chemise de coton, et mieux encore par une chemise en laine léger

l'imitation des indigènes. On doit porter des coiffures, casquettes et hapeaux, à larges bords ou à visière, de façon à abriter les yeux et la te contre le soleil ou la poussière. L'usage du parasol est encore ce qu'il a de mieux pour la promenade au soleil. L'habillement par excellence, elui qui préserve le mieux contre la chaleur, le vent, la pluie, la pousère, c'est le caban ou paletot à capuchon. Il est utile d'avoir avec soi n paletot supplémentaire, que l'on quitte quand on a chaud et dont on se ouvre lorsque l'on craint un refroidissement. Une ceinture de laine de à 5 mèt. de longueur est encore nécessaire contre les refroidissements ubits ; en s'en entourant le ventre et les reins, on se prémunit contre les hances de dyssenterie.

Bains, ablutions. — Les bains maures, dont le massage excitant nettoie arfaitement la peau, doivent être préférés aux bains tièdes, qui sont ébilitants. Les bains d'eau froide seront pris dans l'eau courante, mais eulement lorsque la sueur ne mouillera pas le corps. On se fera, en été, le fréquentes ablutions sur le corps avec un linge mouillé. En été égalenent, quand le sommeil sera rendu difficile par des picotements sur a peau, quelques lotions à l'eau froide combattront cette cause d'inomnie.

Alimentation. — Un régime mixte, composé autant que possible de iandes rôties, de volaille, de poisson associé aux légumes, comme font s indigènes aisés du littoral, est le plus convenable à suivre. L'alimentation sera donc légèrement tonique. La viande de porc doit être prohibée endant les chaleurs de juillet et d'août. Il faut éviter de charger l'estoac de substances peu nutritives. Les fruits mûrs, pris avec modération, onstituent à la fois un aliment et une boisson agréable et rafraîchisante; mais, ingérés à forte dose et sans avoir atteint leur complète aturité, ils occasionnent la diarrhée et la dyssenterie. Contrairement au réjugé populaire, il faut s'abstenir en pareil cas de prendre, pour se uérir, des *figues de Barbarie ;* l'ingestion de ces fruits, dont les grains ont très nombreux, a souvent occasionné des constipations douloureuses t opiniâtres.

Boissons. — La meilleure boisson, celle qui convient à tout le monde et toutes les positions, est le café léger. Il diminue les transpirations, alme la soif, les fatigues provenant de la chaleur ou du froid. On se trouera fort bien encore de l'usage du thé. On boit en Algérie beaucoup d'abnthe ; de toutes les liqueurs alcooliques fermentées, c'est la plus dangeeuse, car elle contient des huiles essentielles qui sont de nature à léser système nerveux. La bière, le cidre et toutes espèces de poirés ne doient être bus qu'accidentellement. L'usage modéré du vin est utile, ainsi ue le mélange aux boissons de doses minimes d'alcooliques. On ne boira ue des eaux connues et réputées de bonne qualité ; il faudra savoir ésister au besoin d'étancher la soif et s'habituer à boire peu. Dans les ocalités marécageuses, il faut, avant de se servir de l'eau, la purifier en faisant passer dans un filtre à charbon. Lorsqu'on n'a qu'une mauvaise au pour se désaltérer, on doit se borner à s'en humecter la bouche.

Préceptes généraux. — Pendant les chaleurs, faire une sieste au milieu u jour.

Eviter de se baigner dans les eaux stagnantes des marais, car elles

renferment des miasmes paludéens qui occasionnent des fièvres perni-cieuses.

Si l'on se couche en plein air ou sous une tente, éviter le refroidisse-ment la nuit. En conséquence, se couvrir de vêtements de laine, burnou ou paletot à capuchon. Dormir le visage enfoncé dans un capuchon ou le yeux recouverts d'une étoffe quelconque. On se préservera ainsi des oph thalmies.

Boire et manger peu avant et pendant la marche ; faire un repas répara teur quand l'étape est terminée.

Si l'on est surpris par le siroco et si l'on se trouve sur un terrain déj échauffé, ne pas se coucher par terre ; se tenir debout, ou bien mieu continuer de marcher jusqu'à ce que l'on soit arrivé à un endroit moin brûlé par le siroco.

Ne pas passer la nuit sur le bord des marais, des flaques d'eau, de rivières encaissées et dans les vallées. Gagner les hauteurs de préférence on aura moins à craindre le miasme paludéen et les moustiques, deu inconvénients des lieux bas et humides.

Trousse. — Le voyageur devra se munir d'une petite trousse qu'il gar nira principalement de sulfate de quinine pour la fièvre, d'alcali, de phé nol et de nitrate d'argent pour les piqûres d'insectes, de taffetas gomm pour les coupures, d'une pince, d'une paire de ciseaux, d'un petit bistou et d'une lancette. Une paire de lunettes à verres bleus est indispensabl contre les fortes chaleurs de l'été, la réverbération des routes et des mai sons blanchies à la chaux.

INTRODUCTION

GÉOGRAPHIE.

SITUATION.

L'Algérie, divisée en trois provinces, d'Alger, d'Oran et de Constantine, répond, à l'est, à la *Numidie;* au centre, à la *Mauritanie sitifienne;* à l'ouest, à la *Mauritanie césarienne* des Romains et au *Mar'reb-el-Oust,* ou le couchant du milieu, des Arabes; elle est située entre les 30e et 38e degrés de latitude N., et les 7e de longitude E. et 5e de longitude O.

Sa limite N., formée par la Méditerranée, descend de l'E., entre les 38e et 37e degrés, jusqu'à l'O., entre les 35e et 34e, sur une étendue de plus de 1000 kilomètres, 250 lieues. Elle est bornée à l'E., par la régence de Tunis, qui comprenait sous les Romains la *Zeugitanie* au N., la *Byzacène* au S., et sous les Arabes l'*Afrikia* ou *Mar'reb-el-Adna,* le couchant le plus rapproché. Elle est bornée à l'O. par le royaume de Marok, la *Mauritanie Tingitane* des Romains, le *Mar'reb-el-Aksa,* le couchant éloigné des Arabes. Elle est bornée enfin au S. par le Sahara.

Si l'on prend l'oasis des Chambâ, comme limite S., la surface de l'Algérie peut être évaluée à 66 millions d'hectares représentant la surface de la France, de la Belgique, de la Hollande et de la Suisse réunies.

DIVISION NATURELLE.

« L'Algérie, dit M. Mac-Carthy, n'est pas, comme la France, composée de plusieurs parties qui, bien que différant très-notablement les unes des autres, n'en ont pas moins des caractères généraux qui leur

sont communs. Elle ne présente que deux grandes divisions, mais qui offrent les contrastes les plus frappants; elles diffèrent autant par leur aspect que par la nature de leur sol, de leur climat, de leurs productions, de leurs habitants.

« Ces deux divisions sont : le *Tell,* au N.; le *Sahara,* au S.

« Tell, pluriel Telloun, les Tels, est un mot arabe qui signifie butte, monticule, et par extension colline, petite montagne. Le Tell est donc le pays montueux, accidenté. Tell est aussi la forme arabe du mot latin *Tellus,* la terre par excellence, par lequel les Romains avaient traduit une des plus anciennes dénominations indigènes, qui servait à désigner cette grande contrée si différente du désert du Sahara. Le Tell est cette zone qui borde le rivage de la Méditerranée sur toute son étendue. Sa largeur est variable. A l'O. et au centre, elle est de 110 à 120 kilomètres; à l'E., de 260; sa surface comprend 15 millions d'hectares. Le Tell est en même temps un pays très-accidenté et le pays des grands labours, le grenier de l'Algérie.

« Par le mot de Sahara, les Arabes désignent ces terres plus dures, plus sèches que celles du Tell, où les eaux sont plus rares, où la culture n'est plus qu'un fait exceptionnel, où les parures de la terre semblent être tout entières à la charge de l'homme. Partout elles sont au S. du Tell, et partout elles sont en contact avec lui, tellement différentes d'ailleurs d'expression et d'aspect, qu'on peut suivre pas à pas les limites d'un bout du pays à l'autre. Mais elles ne revêtent pas de suite leur caractère, leur complète physionomie; sous l'influence des températures plus fraîches de la zone maritime, on les voit se couvrir d'un tapis indiscontinu de plantes qui en font d'immenses, de véritables *steppes* d'une étendue de 10 millions d'hectares.

« C'est au-delà seulement de cette zone de transition, entre les richesses de la nature et ses plus grandes pauvretés, que l'on entre dans le vrai Sahara, le pays de la stérilité, la région des oasis, comprenant 41 millions d'hectares.

« Le Mar'reb, dit à son tour M. Berbrugger, se divise naturellement en une certaine quantité de zones parallèles au littoral, qui sont le Sahel, El-Outa, El-Djebel (trois subdivisions du Tell), le Kibla, dont certaines parties portent le nom de Belad-el-Djerid, et le Sahara.

« *Sahel,* qui veut dire « rivage », s'applique en général au système de petites collines qui règnent le long de la mer, et qui sont ordinairement bornées au S. par des plaines. Quelquefois de la chaîne du petit Atlas se détachent des chaînons qui arrivent jusqu'au littoral.

Alors les collines et les plaines sont interrompues en ces endroits, qui n'en portent pas moins le nom de Sahel. Ces caps sont habités par les Kabiles. Le plus considérable s'étend entre le cap de Fer et le cap Bengut.

« *Outa*. Ce sont les plaines qui sur plusieurs points s'étendent au S. du Sahel. Ces plaines et ces collines, dont on a parlé tout à l'heure, sont essentiellement habitées par les Arabes.

« *Djebel*. La montagne proprement dite. Cette partie, qui s'étend jusqu'aux vastes plaines du Kibla, est habitée par les Arabes et par les Berbères; ces derniers se rencontrent surtout dans les lieux les moins accessibles.

« Sahel, Outa et Djebel forment le Tell ou la portion de terrain la plus susceptible de culture. On peut lui assigner une largeur moyenne de 120 kil. du N. au S.

« Le *Kibla*, au midi, est un ensemble de plaines, plus ou moins accidentées, coupées longitudinalement par la deuxième chaîne de l'Atlas. C'est dans la partie la plus méridionale de cette zone et dans les intervalles des chaînes que la montagne détache vers le S. qu'on trouve les pays de dattes. La largeur moyenne du Kibla est d'environ 300 kil. La partie montagneuse renferme les Kabiles; les Arabes se tiennent dans les plaines.

« Le *Sahara* est le désert proprement dit, pays de sables ou vastes solitudes dont l'aride uniformité est souvent interrompue par des oasis, au moins dans la partie septentrionale... »

CONFIGURATION DU SOL.

L'Algérie est bordée au N. par une zone montagneuse que M. Mac-Carthy, sous la dénomination de Massif Tellien, divise en onze groupes distincts, quelquefois très-nettement séparés par de grandes vallées ou de vastes plaines, mais tous liés entre eux de manière à former comme un réseau de terres basses et de parties hautes.

Ces groupes ou massifs sont, en se dirigeant de l'E. à l'O. :

Le *Massif Africain*, entre la mer, la Seïbouse, l'oued-Cherf et l'oued-Medjerda, dont le principal sommet, le Serdj-el-Aouda, la Selle de la Jument, est à 11 kil. S. S. O. de Guelma.

Le *Massif Numidien*, comprenant les vallées de la Seïbouse, du Bou-Meurzoug, du Roumel, de l'oued-el-Kebir, et ayant pour montagne principale l'Edour' ou Edough.

Le *Massif Sitifien*, entre l'oued-el-Kebir, l'oued-Sahel et la mer. Le

Guergour à l'O.-N.-O. de Setif; le Magriz et les deux Babour au N. de la même ville en sont les montagnes les plus remarquables.

Les *Massifs du Dira* et *du Ouennour'a,* le premier à l'O. et le second à l'E. d'Aumale.

Le *Massif du Djurdjura,* au N. du précédent, entre la mer, l'oued-Sahel et l'Isser. Le pic le plus élevé du Djurdjura est le Lella-Khedidja, 2308 mètres.

Le *Massif Algérien,* entre la mer, l'Isser et le Chelif, comprend le djebel-Aïn-Talazid, au sud de Blida; le Mouzaïa, entre la Mitidja et Medéa; le Taguelsa, à l'O. de Bor'ar; le Zakkar, au N. de Miliana.

Le *Massif du Ouarensenis* ou Ouanseris, limité par le Chelif au N., à l'E., au S. O., et par la Mina à l'O.

Le *Massif Saïdien,* du N. à l'E. entre la Mina et la Mekerra ou Sig à l'O.

Le *Massif du Tessala,* entre la Mekerra ou Sig et la Tafna, comprenant le Tafaraoui entre Oran et Sidi-Bel-Abbès, le Tessala et le djebel-Seba-Chioukhr à l'O. de Sidi-Bel-Abbès.

Le *Massif Tlemcénien,* entre la Mekerra supérieure et le Marok, ayant pour points culminants : le djebel-Ouargla du côté de la Mekerra, et le Toumzaït du côté du Marok.

Le *Massif des Trara,* entre la Tafna et la Mlouïa, ayant pour sommets principaux le djebel-Four'al et le Tadjra.

Quoique généralement montagneuse et ravinée, la zone du littoral renferme cependant quelques plaines assez étendues; on signalera comme les principales exceptions de ce genre : la plaine de Bône, la plaine de la Mitidja, la plaine du Chelif et la plaine d'Oran.

Au-delà de cette première zone, la configuration générale du sol prend un caractère tout différent. De l'E. à l'O., depuis la frontière de Tunis jusqu'à celle du Marok, règne une autre zone, presque aussi large que la première, formée d'immenses plaines qui doivent, dit M. Mac-Carthy, à leur végétation dominante et à leur aspect le nom de steppes.

Ici les eaux captives ne trouvent plus d'issues vers la Méditerranée; elles s'écoulent par des pentes douces vers de grands lacs salés appelés *Chott* ou *Sebkhra,* qui occupent le fond des plaines. Le Chelif seul fait exception à cette règle, en ce qu'il traverse à la fois et la zone plate de l'intérieur et le bourrelet montueux du littoral.

Cette série de bassins larges et plats fermés, en y joignant la vallée supérieure du Chelif, détermine cinq régions que les indigènes dési

gnent sous les noms suivants : 1° les Sbakhr, pluriel de Sebkhra; 2° le Hodna; 3° le Zar'ez; 4° le Sersou; 5° les Chots.

La plaine des *Sbakhr* s'étend entre les montagnes d'où sort la Medjerda, et le plateau de Medjana, d'où sort le Bou-Sellam. Elle comprend une série de petits lacs adossés aux trois plateaux de la Seïbouse, du Roumel et du Bou-Sellam. Le *Hodna* est la grande plaine formée par le lac salé de Msila. Le *Zar'ez* est la plaine formée par les deux lacs salés du même nom. Le *Sersou* est la plaine traversée par le Haut-Chelif. La plaine des *Chots* est celle que déterminent les deux lacs salés désignés sous les noms de Chot-ech-Chergui ou de l'Est, et Chot-el-R'arbi, ou de l'Ouest, dans la province d'Oran.

Cette seconde zone est traversée par quelques montagnes qui marquent la séparation des bassins. Les principales sont : la chaîne du *Metlili,* entre les Sbakhr et le Hodna; la chaîne du *Nador,* entre le Sersou et le Chot.

L'horizon de la seconde zone est borné au S. par un long rideau de montagnes, tendu encore de la frontière orientale à la frontière occidentale de l'Algérie. Les principales masses de ce second bourrelet sont :

Le *Djebel-Aurès,* au S. des Sbakhr; son pic le plus élevé, le Chelia, a 2312 mètres.

Le *Djebel-Bou-Kahil,* au S. du Hodna;

Le *Djebel-Sahari,* au S. du Zar'ez;

Le *Djebel-Amour,* au S. du Sersou;

Le *Djebel-Ksan,* au S. des Chots.

C'est ce second bourrelet que M. Mac-Carthy désigne en grande partie sous le nom de Massif Saharien.

Au S. de ce second bourrelet de montagnes s'étend une autre zone de plaines, se composant, comme la première, de bassins fermés, au fond desquels règnent de larges lacs de sel.

Les principaux bassins sont : 1° celui du lac *Melr'ir*, au S. de l'Aurès du Bou-Kahil, du djebel-Sahari et du djebel-Amour; 2° celui des *Oulad-Sidi-Cheikh*, dont les eaux descendent des versants méridionaux de la chaîne du djebel-Ksan et vont aboutir à un vaste lac salé situé dans le Sahara marokain; 3° celui de *Ouargla*, auquel appartient l'Ouad-Mzab.

Cette seconde zone de plaines renferme, exceptionnellement encore, des massifs de montagnes parmi lesquelles il faut citer : les montagnes

sablonneuses de l'*Oued-Souf*; le *djebel-Tala*, dans l'Ouad-Rir'; le *djebel-Mellasa*, près de Ouargla, et enfin le *djebel-Mzab*.

Ainsi, au point de vue de la configuration extérieure du sol, l'Algérie se partage du N. au S. en quatre zones sensiblement parallèles à la côte :

Deux zones généralement montueuses : la première, qu'on peut appeler *massif méditerranéen*; la seconde, *massif intérieur*.

Et deux zones généralement planes, qu'on appellera, la première, *zone des landes* ou *des steppes*; la seconde, *zone des oasis*.

Toutefois, il ne faut point attacher à ces mots un sens trop absolu. La zone des landes ou des steppes contient quelques espaces accessibles à la culture, et la zone des oasis contient de vastes espaces couverts de landes ou de steppes.

En résumé, la configuration générale de l'Algérie présente l'aspect de deux larges sillons qui la traversent de l'E. à l'O. sur toute sa longueur; le massif méditerranéen et le massif intérieur en forment les parties saillantes; la zone des landes ou des steppes et celle des oasis en forment les parties creuses.

HYDROGRAPHIE.

Le territoire de l'Algérie peut être divisé en deux versants principaux, dont l'un comprend toutes les eaux qui viennent se jeter dans la Méditerranée, et l'autre toutes celles qui vont aboutir au Sahara. « Si l'on maintenait, dit M. Fournel, ingénieur en chef des mines, la distinction du petit et du grand Atlas, ce dernier devrait être défini : la suite des crêtes qui forment la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et le grand désert, les rivières du Tell se jetant dans la Méditerranée, et les rivières du Sahara se jetant dans les chots et les sebkhras. Cette distinction étant faite, il reste peu de chose à dire sur le système général de ces eaux qui se trouve par cela même déterminé.

Les principales rivières du Tell se jetant dans la Méditerranée sont, en venant de l'est :

L'*oued-Medjerda*, prenant naissance au S. de Souk-Ahrras et allant se jeter dans la mer à l'E. de Porto-Farina, non loin des ruines d'Utique;

L'*oued-Mafrag*, ayant pour affluent l'*oued-Namous*;

L'*oued-Seïbouse,* s'appelant *oued-Cherf* dans son cours supérieur; son affluent principal est l'*oued-Zenati;*

L'*oued-Safsaf* ou *oued-el-Harrouch;*

L'*oued-el-Kebir* ou *oued-Roumel,* à Constantine, au-dessus duquel il est formé par la réunion de l'*oued-Bou-Merzoug* et de l'*oued-Zaouch;*

L'*oued-Sahel* ou Soummam, grossi par l'*oued-Bou-Sellam;*

L'*oued-Sebaou,* principale rivière de la Kabilie;

L'*Isser,* ayant pour affluents l'*oued-Malah* et l'*oued-Zarouat;*

L'*Harrach;*

Le *Mazafran,* plus haut l'*oued-Chiffa,* grossie par l'*oued-Djer* et l'*oued-Bou-Roumi;*

Le *Chelif,* la plus importante rivière de l'Algérie (*V.* p. 80);

La *Makta,* provenant des marais où se rejoignent l'*Habra* et le *Sig;*

L'*oued-Malah,* ou *Rio-Salado;*

La *Tafna,* ayant pour affluent l'*Isser* ou *Safsaf.*

Les principales rivières du Sahara sont :

L'*oued-Djedi,* descendant du djebel-Amour et allant se perdre au-dessus de Biskra, à Mellaga;

L'*oued-Mia,* prenant sa naissance au djebel-Baten et dont le parcours finit à la sebkhra de Ouargla;

L'*oued-Nsa,* coupant en deux le Mzab et finissant à Ngoussa;

L'*oued-Mzab,* descendant du djebel-Mahîguen et allant comme l'oued-Nsa se perdre à Ngoussa.

D'autres rivières coulent souterrainement et alimentent les puits artésiens; ce sont l'*oued-Rir',* l'*oued-Souf,* l'*oued-Itel,* l'*oued-Ousen.*

LES CENTRES DE POPULATION.

Les villes, villages, hameaux sont suffisamment décrits dans l'Itinéraire; il est donc inutile d'en donner ici une classification.

CLIMAT

Le climat de l'Algérie est doux et salubre. La température moyenne sur le littoral est de 12° au-dessus de zéro dans les mois de janvier, février et mars; elle s'élève habituellement à 25, 28 et 30 degrés dans les trois derniers mois de l'année. Il n'en est pas de même sur les

hauts plateaux, où les chaleurs de l'été sont moins tempérées et où les hivers rigoureux ne sont point rares; mais, pris dans son ensemble, le climat est à la fois agréable et sain. Au surplus, sa réputation n'est plus à faire en Europe. Alger, entre autres villes du littoral méditerranéen, reçoit, chaque année, un grand nombre de visiteurs étrangers, empressés de venir goûter, sous un beau ciel, les douceurs d'un hiver exceptionnel.

REGNE VEGETAL

FORÊTS.

La dernière statistique (1877) donne, pour l'étendue et la nature du territoire forestier domanial, les chiffres suivants dans les trois provinces :

ESSENCES.	PROVINCES. D'ORAN.	D'ALGER.	DE CONSTANTINE.	TOTAL.
	Hectares.	Hectares.	Hectares.	Hectares.
Superficie des forêts où dominent les essences suivantes :				
Le chêne-liége	14 558	36 393	198 429	249 380
Le chêne-zéen			60 548	60 548
Le chêne-vert	228 298	104 634	208 480	541 412
Le pin d'Alep	273 747	233 959	261 700	769 406
Le cèdre		2 138	74 411	76 549
Le thuya	19 128	11 546		30 674
Le pin maritime			1 524	1 524
L'orme et le frêne, Le lentisque, L'olivier sauvage et caroubier, L'eucalyptus, Essences diverses	40 078	59 242	223 463	322 783
Total	575 809	447 912	1028 555	2052 276

Ainsi le domaine forestier algérien est, en chiffres ronds, de 2 millions d'hectares, c'est-à-dire supérieur à celui de la France.

En ajoutant à ce chiffre : 1° 153,865 hectares de forêts de chênes-

lièges qui ont été livrés en toute propriété, par le décret du 2 février 1870, à ceux qui étaient concessionnaires de l'exploitation; 2° 74,000 hectares abandonnés aux tribus ou villages, comme propriété communale, la surface totale des forêts actuellement reconnues en Algérie s'élève à 2,280,087 hectares, c'est-à-dire à plus des deux tiers de celles de la France.

Les produits les plus importants des forêts algériennes sont les lièges, les bois de construction, de charpente, de charronnage et d'ébénisterie, les écorces à tan et les matières colorantes.

L'industrie du *liége* a pris depuis dix ans une extension toujours croissante, malgré les incendies qui, à plusieurs reprises, sont venus dévaster certaines forêts. L'exportation du liége qui, en 1867, n'était que de 896 tonnes de 1000 kilog., représentant une valeur de 1 million, atteignait, en 1876, le chiffre de 4350 tonnes représentant une valeur de plus de 5 millions de francs. La surface totale occupée par les forêts de chêne-liège peut être évaluée à 400,000 hectares, dont 275,000 sont dans la province de Constantine, 250,000 hectares appartiennent à l'État, qui a vendu ou cédé le reste aux concessionnaires. Ces forêts, dans leur ensemble, représentent un capital de plus de 100 millions, dont la valeur s'accroît, chaque année, par les aménagements.

Le *chêne-zéen*, qui était déjà fort apprécié des Turcs pour la construction des navires, a été signalé comme très-propre à cet usage par M. l'ingénieur Legrand. On exploite environ 18,000 hectares de massifs de chênes-zéen pour la marine, la tonnellerie et les traverses de chemins de fer, au prix moyen de 55 fr. le mètre cube en forêt.

Le *cèdre*, dont la colonie possède de très-beaux spécimens, le *frêne austral*, le *pin d'Alep* offrent les mêmes qualités de résistance qu'en Italie et en Turquie; le *thuya*, l'*olivier*, le *pistachier*, le *genévrier*, le *citronnier* et le *chêne-yeuse* fournissent de beaux et excellents bois pour l'ameublement, et sont, chaque année, appréciés davantage.

L'*eucalyptus* (blue gum de Tasmanie), dont les variétés les plus utiles ont été importées et surtout vulgarisées dans toute l'Algérie par l'énergique persévérance de M. Ramel, commence à donner des produits d'une réelle valeur industrielle. Cet arbre, dont la croissance est très-rapide, fournit, dès l'âge de dix ans, un bois presque aussi dur et aussi résistant que celui du chêne, excellent pour les poteaux télégraphiques, les traverses de chemins de fer, le charronnage, les pilotis à la mer et dans l'eau douce, la charpente, la tonnellerie, l'ébénisterie. Plus de 2 millions d'eucalyptus ont déjà été plantés en Algérie, et l'on

peut considérer comme un fait acquis l'influence hygiénique et fébrifuge de cet arbre dans notre colonie. Les feuilles sont employées avec succès dans le traitement de la fièvre et de certaines affections typhiques; elles fournissent à la distillation une essence qui jouit de propriétés balsamiques très-dignes d'être étudiées et appliquées.

Les *écorces* de diverses espèces de chênes d'Algérie, celles de l'eucalyptus et de certains acacias australiens, renferment du tannin en proportions variables, mais considérables. L'écorce du chêne-liége, la plus riche de toutes, s'exploite sur une vaste échelle et est surtout achetée par l'Angleterre et l'Italie. De 1873 à 1876, en cinq ans, la moyenne de l'exportation atteint par an 13,000 tonnes, représentant une valeur de 2,500,000 fr., et elle va en s'accroissant.

Les *bois de teinture* les plus importants sont : le sumac, utilisé pour teindre en rouge les cuirs du Marok; le grenadier, dont l'écorce fournit une couleur jaune solide; le caroubier, dont les graines donnent une teinture jaune; l'épine-vinette, le frêne, le noisetier, le sureau, etc.

ARBRES A FRUITS.

L'*olivier* croît spontanément en Algérie. De tout temps il a fourni aux indigènes des fruits abondants, qui, grâce aux procédés modernes, peuvent donner, comme les oliviers de Provence, une huile excellente.

L'olivier sauvage, qui se reproduit à l'infini dans notre colonie, pourrait, à la rigueur, être exploité pour lui-même; mais il est certain qu'en y greffant les bonnes espèces connues, on augmente dans des proportions considérables la production du fruit et, par suite, son rendement en huile. Il y a cependant avantage à conserver exempts de toute greffe les arbres qui portent des fruits dont on peut retirer au moins 8 à 10 pour 100 d'huile.

Assez généralement les indigènes, par suite des procédés défectueux qu'ils emploient, n'obtiennent qu'une huile inférieure, qui n'est pas acceptée comme comestible par le commerce. Cependant, dans certaines parties de la Kabilie, dans les environs de Dellîs et de Bougie, notamment, grâce aux exemples de bonne fabrication donnés par les industriels européens, la production s'est sensiblement améliorée et étendue depuis quelques années. Il est tel propriétaire kabile qui livre à la consommation plus de 4,000 hectolitres d'huile comestible par année, et il ne manque pas d'imitateurs.

Les usines européennes établies particulièrement à Tlemcen et en Kabilie, donnent aujourd'hui des produits très-estimés sur les marchés de la métropole. Mais la France envoie encore chaque année en Algérie une quantité assez notable d'huile comestible pour la consommation des Européens.

Les importations donnent pour une période de 10 années, de 1867 à 1876, une quantité de 10,545,497 kilog., représentant une valeur de 8,336,380 fr. Les exportations, pour la même période, sont de 34,255,589 kilog., dont la valeur est de 43,906,446 fr.

Le *palmier-dattier* (phœnix dactylifera, *Linn.*) forme la richesse des oasis, surtout des oasis de la province de Constantine. (*V.* p. 423, l'extrait de la notice de M. Hardy.)

Il est un autre palmier, l'effroi des défricheurs, qui couvre une partie des provinces d'Alger et d'Oran, nous voulons parler du *palmier nain* (chamærops humilis, *Linn.*), mais dont l'industrie a fini par s'emparer pour la confection de la sparterie et pour la fabrication du crin vegétal et du papier.

Les *oranges* de l'Algérie sont justement renommées; celles de Blida et de la Mitidja alimentent depuis longtemps les marchés de Marseille et de Paris. (*V.* p. 73.)

En moyenne, le rendement annuel d'un hectare de terrain planté en orangers n'est pas moindre de 3,000 fr., et la dépense ne dépasse pas 800 fr. Malheureusement l'exportation est encore limitée par les frais de transport assez élevés qu'exigent nos grandes lignes de chemins de fer. Un équitable abaissement de tarif permettrait plus tard à l'Algérie de lutter avantageusement avec l'Espagne et l'Italie.

Le *bananier*, le *goyavier*, le *néflier du Japon* sont cultivés avec succès en Algérie.

Tous les *arbres à fruit* de l'Europe poussent spontanément en Algérie, ou y sont acclimatés depuis longtemps au moyen des pépinières.

La *vigne* trouve en Algérie un sol et un climat dont la nature lui convient à merveille. La province d'Oran est la plus avancée dans la culture de la vigne; le rendement est généralement, en moyenne, de 50 hectolitres à l'hectare, et le prix courant du vin varie dans les limites de 25 à 35 fr. l'hectolitre. C'est donc là un produit moyen annuel de 1,200 à 1,500 fr. par hectare. Dans le principe, chaque colon importait en Algérie les cépages et les procédés de fabrication de son pays d'origine. L'expérience n'a pas tardé à faire la lumière; ainsi les

cépages qui réussissent le mieux sont ceux du Languedoc : le *mourastel*, la *carignane* et l'*espar*. On y joint aussi l'*alicante* et l'*aramon*.

Les vins marquent en moyenne de 11 à 13 degrés. On ne peut encore les considérer comme vins de garde, et c'est ordinairement dans l'année qu'ils doivent être consommés. Ceux qu'on réussit à garder acquièrent un très-bon goût.

Indépendamment des vins rouges des environs d'Oran, de Maskara et de Tlemcen, qui sont très-appréciés, il convient de signaler certains vins blancs des territoires de Bône et de Douéra, les vins de dessert, secs et doux, des vignobles de Medéa et de Pélissier.

La superficie des terrains plantés en vignes était, en 1876, de 12,868 hectares.

La richesse des vins algériens en alcool est un gage sérieux pour l'avenir de la distillation, qui constitue déjà une branche importante de l'industrie locale.

CÉRÉALES.

Tout le monde sait que l'Algérie était le grenier de Rome.

La production des céréales, avant notre arrivée à Alger, consistait en *blé dur*, en *orge*, en *maïs*, et en *bechena* ou millet.

L'histoire de la Compagnie d'Afrique nous apprend que le blé et l'orge étaient, sous la domination turque, les principales denrées d'achat ou d'échange qui alimentaient le commerce de cette compagnie au Bastion, puis à la Calle.

La culture du *blé tendre*, du *seigle* et de l'*avoine* a été introduite en Algérie depuis la conquête.

Les Européens cultivent le blé dur, dont les qualités sont grandement appréciées, surtout pour la fabrication des pâtes dites d'Italie.

Au surplus, en 1848, l'Algérie, cette terre fromenteuse par excellence, demandait à la France et à l'étranger pour 23,014,267 fr. de céréales et de farines. Depuis 1851, qu'une législation douanière a brisé une partie des entraves qui s'opposaient à sa production, non-seulement elle se nourrit elle-même, mais elle exporte.

La superficie cultivée en céréales, en 1876, était de 2,959,069 hectares; la récolte était de 18,319,707 quintaux métriques. La récolte pour les cinq années 1872 à 1876 était de 78,561,682 quintaux mé-

triques. Pendant cette même période de cinq années, les quantités de céréales livrées à l'exportation atteignaient les chiffres ci-après :

Blé	4,908,853	quintaux métriques.
Orge	3,404,904	—
Avoine	615,935	—
Total	8,929,692	quintaux métriques.

La valeur en argent de cette exportation était de 207,178,692 fr.

LES LÉGUMES.

Tous les légumes réussissent en Algérie. Quelques-uns même s'y reproduisent spontanément et presque sans aucun soin. A cause de la fertilité prodigieuse de son sol, l'Algérie voit ses champs couverts en décembre des légumes les plus recherchés à Paris vers la fin de mars, et est en mesure de fournir de primeurs les marchés de la capitale, qui les faisait jusqu'ici venir de l'Italie. Il faut citer, parmi les principaux légumes, l'ail, les artichauts, les différentes espèces de choux, les asperges, les concombres, les courges ou citrouilles, les melons, les pastèques ou melons d'eau, les potirons, qui sont une excellente nourriture pour les hommes et pour les animaux, les fraises, les fèves, les haricots dont on cultive en Algérie onze espèces, les laitues, les navets, les panais, les oignons, l'oseille, les petits pois et les pommes de terre, dont on fait jusqu'à trois récoltes par an, dans les terres irrigables.

Dans la période quinquennale 1872-1876, l'Algérie a exporté pour 1,223,860 fr. de légumes verts et pour 11,443,296 fr. de légumes secs.

LES FOURRAGES.

Outre les foins d'Europe, qui viennent à peu près sans culture en Algérie, cette terre féconde produit encore une grande quantité d'herbes fourragères, toutes excellentes pour la nourriture et l'engraissement des bestiaux. On compte près de cent trente de ces dernières.

« Dès les premiers jours de pluie, en novembre, les plaines, les vallées, les coteaux et les plateaux se couvrent d'une abondante végétation spontanée, qui, au printemps, atteint de un mètre à un mètre

cinquante de hauteur. Sur les terrains humides dominent les plantes appartenant aux familles des graminées; sur les terrains secs et les coteaux, les plantes appartenant aux légumineuses; parmi les graminées les plus communes, sont les lygées et les stypes, connues des Arabes sous le nom d'*halfa* (voir encore aux Plantes industrielles). Viennent ensuite les avoines, les dactyles, les paturins, les alpistes, les brômes, les fétuques, le mil, le *dis* des Arabes (*arundo festucoïdes*) et le lolium perenne ou ray-grass. Parmi les légumineuses, ce sont les gesses, les lentilles, les luzernes, les lupins, les vesces, les orobes, quelques trèfles et des sainfoins, dont certaines espèces, entre autres l'*hedysarum coronarium* et l'*hedysarum flexuosum,* atteignent une hauteur de 3 mètres. » (*M. E. Cardon.*)

PLANTES INDUSTRIELLES

1° Tabac.

La culture et la préparation du tabac sont complètement libres en Algérie. L'État n'intervient que par les achats que font aux producteurs les représentants de la Régie.

Introduite, en 1844, par trois colons, la culture du tabac fut faite sur une superficie de 1 hectare 42 ares, donnant une récolte de 2007 kilogrammes. En 1856, la récolte était de plus de 3 millions de kilogrammes. L'espèce la plus cultivée est le *chébli.*

Pendant l'année 1877, la culture du tabac s'est étendue sur 7,141 hectares, dont le rendement total a été de 5,105,929 kilogrammes.

On évalue à 6 ou 8 quintaux par hectare le rendement des tabacs fins et du chébli; les autres donnent de 10 à 12 quintaux, rapportant 1,000 à 1,500 fr. par hectare (revenu brut).

Le rapport officiel de l'exposition de Vienne, en 1873, constate : « que l'art de préparer le tabac est arrivé, en Algérie, à une très-grande perfection, et que nulle part ailleurs on ne fabrique mieux et à meilleur marché. »

En 1867, l'exportation des tabacs fabriqués était de 350,000 kilog.; en 1873, elle a atteint le chiffre de 776,000 kilog., et, en 1875, elle fut de 471,000 kilog. Pendant la période décennale écoulée de 1867 à 1876, la douane accuse une exportation totale de tabacs fabriqués de 5 millions de kilog. représentant, en argent, une somme de 32,300,000 fr.

Ces chiffres donnent une idée de l'importance déjà acquise par l'industrie des tabacs en Algérie.

L'État a acheté pendant les quatre années suivantes :

En 1874..........	4,850,000 kilog.	pour	3,531,000 francs.
En 1875..........	3,300,000 —	—	2,500,000 —
En 1876..........	4,300,000 —	—	3,230,000 —
En 1877..........	3,200,000 —	—	2,630,000 —
	15,650,000 kilog.	pour	11,891,000 francs.

Le tabac rend, dans de bonnes conditions, jusqu'à 800 et 900 fr. par hectare, déduction faite de tous les frais.

2° Coton.

La culture du coton n'est pas, comme la culture du tabac en Algérie, d'importation française. Les géographes ou historiens arabes nous apprennent que notre future colonie était couverte de magnifiques plantations de cotonniers, et Edrissi parle avec admiration de celles qui entouraient la ville de Tobna dans le Hodna.

Sans remonter aussi loin, on sait qu'au temps des Turcs la culture du coton était pratiquée dans plusieurs localités du Tell. De nos jours et avant nous, les tribus des environs de Collo en récoltaient ce qui leur était nécessaire pour la fabrication de leurs vêtements, et, s'il faut en croire certaines traditions, les plaines du Sig et de l'Habra étaient aussi couvertes de cotonniers.

Après l'occupation française, plusieurs essais ont été faits dans les départements d'Alger et d'Oran, mais une étude attentive de la nature de la plante et des conditions dans lesquelles elle peut prospérer a conduit à reconnaître : 1° que la production du *coton courte soie* est appelée à disparaître en Algérie ; 2° que les provinces de Constantine et d'Oran doivent se livrer exclusivement à la culture du *coton longue soie*; 3° que le peu de résultats obtenus jusqu'ici dans la province d'Alger est de nature à en éloigner les planteurs de coton de deux espèces. On peut évaluer à 400,000 hectares l'ensemble des terres susceptibles, en Algérie, de produire le cotonnier dans de bonnes conditions. Ce sont surtout les terres basses où parvient la brise de mer ou qui avoisinent les lacs salés, qui sont favorables. Nous pouvons citer dans la province d'Oran : les plaines basses du Chelif, celles de l'Habra,

de la Makra, du Sig, du Tlélat, de la Mléta, de la Tafna, etc.; dans la province de Constantine : les environs de Bône et les rives du lac Fetzara, les plaines de Guelma, le lac Oubeïra, l'oasis de Tougourt.

Les Algériens, impuissants à lutter avantageusement avec les pays producteurs des cotons à bon marché, doivent concentrer leurs efforts et leurs capitaux sur la production du coton de luxe, dit *longue soie*, qu'ils peuvent obtenir à un degré de qualité très-supérieure, à la condition de faire un choix scrupuleux des graines et d'améliorer les procédés de culture.

La vérité est que l'exportation des cotons de l'Algérie, qui était encore en 1870 de 347,000 kilog., représentant une valeur de 700,000 fr., est tombée en 1876 à 75,300 kilog., valant 150,000 fr.

3° Lin; Chanvre; Ramie.

La plante du *lin* est maintenant répandue et cultivée en Algérie sous ses deux espèces les plus recherchées : le lin de Sicile qui fournit beaucoup de graines, et le lin de Riga que l'on récolte surtout pour la filasse. Bien que ce dernier soit plus apprécié depuis 1873, la production de la filasse est encore loin d'atteindre le développement qu'elle prendra le jour où les colons auront trouvé un débouché assuré pour leurs produits. Plusieurs industriels sont venus en Algérie, depuis une année, dans le but de rechercher si la production et la préparation du lin pourraient servir à l'alimentation des manufactures du nord de la France. En 1867, la culture du lin s'étendait en Algérie sur une superficie de 3,000 hectares. Pendant l'année 1876, 1,177 planteurs ont cultivé 5,555 hectares de lin, qui ont rapporté 3,700,000 kilog. de graines, et 16,200 kilog. de filasse. Le commerce de graines de lin a donné lieu, depuis 1867, à une exportation régulièrement croissante, marquée par les chiffres suivants :

1867	1,140,000 kilog.,	dont la valeur officielle est de	825,000 fr.
1873	3,000,000 —	—	2,250,000 fr.
1875	4,400,000 —	—	3,300,000 fr.

Le *chanvre*. — La culture de quatre variétés de chanvre a été tentée en Algérie et a donné des résultats encourageants.

Ces quatre espèces sont : le chanvre géant de la Chine, le chanvre du Piémont, le chanvre ordinaire et le chanvre indigène.

Le chanvre géant de la Chine acquiert des proportions qui étonnent, car il produit des tiges de 6 à 7 mètres de haut, ramifiées en branches de 1 mètre 50 centimètres de développement, et de 15 centimètres de tour à la base. Son bois très-consistant peut servir à confectionner des fagots et produit un charbon léger propre à la fabrication de la poudre à canon. Sa filasse a été complètement assimilée, par la chambre de commerce de Paris, à celles provenant des chanvres de Maine-et-Loire et de la Sarthe. Semé dans les premiers jours de mai, il peut être arraché vers le milieu d'octobre.

Le chanvre de Piémont, que la chambre de commerce de Paris a considéré comme ayant de l'analogie avec les chanvres de Maine-et-Loire et de la Sarthe, donne un rendement de 1250 kilog. de filasse à l'hectare.

Le chanvre ordinaire peut donner 1025 kilog. de filasse à l'hectare; sa réussite en Algérie est aussi facile qu'en Europe. On sème en mars et l'arrachage se fait en août.

Enfin le chanvre indigène, dont le rendement textile est sans valeur, est désigné par les Arabes sous le nom de hachich, et produit, comme on sait, des effets enivrants.

La *ramie* (bœhmeria tenacissima, ou rustica utilis), connue dans les colonies anglaises sous le nom de *china-grass*, est une plante textile remarquable dont la culture commence à se répandre en Algérie. La tige de cette plante fournit une fibre qui peut, suivant le cas, remplacer avantageusement le chanvre, le lin, le coton et même la soie. On peut en Algérie faire jusqu'à quatre coupes par an, fournissant un bénéfice net d'environ 800 fr. par hectare.

4° Halfa et Palmier-nain.

L'halfa, *macrochloa tenacissima* ou *lygæum spartum*, sert depuis une haute antiquité à la confection de menus ouvrages d'économie domestique dits de sparterie, tels que paniers, corbeilles, nattes, chaussures, balais, sacs, cordages, etc. Mais l'emploi de l'halfa à la fabrication des pâtes à papiers et des cartons est d'origine toute moderne, et a pris naissance en Angleterre vers 1856. Actuellement l'Angleterre consomme des quantités énormes d'halfa; elle a presque épuisé les peuplements d'Espagne, et vient s'adresser à ceux de l'Algérie, qui couvrent, sur les hauts plateaux, une surface de près de 5 millions d'hectares. L'élévation croissante du prix des chiffons détermine actuellement certains

industriels français et américains à imiter les Anglais et à faire entrer l'halfa dans la composition de leurs pâtes à papier. Il en résulte que les halfas algériens ont acquis, depuis quelques années, une valeur considérable, et leur exploitation est devenue une véritable source de fortune. C'est ainsi que la Compagnie Franco-Algérienne a entrepris la construction d'une voie ferrée de 212 kilomètres, d'Arzeu à Saïda, en demandant comme garantie de ses capitaux la concession de l'exploitation régulière des halfas, dans une région d'une étendue de 300,000 hectares. (*V.* R. 39, p. 278.) Une autre compagnie est en instance pour faire la construction du chemin de fer de Mostaganem à Tiharet, aux mêmes conditions.

Les principaux centres de production et de vente de l'halfa en Algérie sont : Sidi-bel-Abbès, Tlemcen et le Sig, dans la province d'Oran; Batna, dans celle de Constantine. La presque-totalité de la récolte est exportée en Angleterre ou en Espagne; une petite portion, 4 pour 100 environ, est envoyée en France et en Belgique. L'halfa sec se vend sur le marché de Sidi-Bel-Abbès, de 6 à 8 fr. le quintal; il vaut 12 fr., en moyenne, livré en balles pressées, sur le marché d'Oran, c'est-à-dire 120 fr. la tonne de 1000 kilogrammes.

Pendant la période décennale qui vient de s'écouler depuis l'exposition de 1867, l'Algérie a exporté 400,000 tonnes d'halfa, représentant une valeur totale de plus de 50 millions; les 4/5 de cette valeur portent sur les cinq dernières années.

Le *palmier-nain*, chamærops humilis, pousse spontanément en Algérie; sa feuille se vend de 2 à 2 fr. 50 le quintal. Sa fibre résistante lui fait trouver un emploi pour la fabrication de pâtes à papier et à carton, mais surtout pour la fabrication du crin végétal. L'exportation de ce dernier a été, en 1876, de 84,000 quintaux représentant une valeur officielle d'environ 2 millions de francs.

5° Plantes tinctoriales.

La production des matières tinctoriales n'a encore pris que peu d'importance en Algérie; elle porte principalement sur la garance, le henné, le carthame et d'autres plantes de moindre intérêt.

Bien que la chimie ait déjà pu reproduire l'alizarine, qui constitue le pouvoir colorant de la *garance* (rubia tinctoria, L., en arabe fouah), la production de cette racine demeure toujours aussi vivace, et il est fâcheux que sa culture fasse aussi peu de progrès en Algérie. Son rendement

est pourtant de 30 à 40 quintaux de racines pouvant valoir de 70 à 80 fr. Mais cette culture, qui fait la prospérité d'Avignon, ne pourra s'établir, avec chance de succès, en Algérie, qu'en empruntant son moteur aux chutes d'eau et en se combinant avec d'autres industries agricoles, notamment la distillerie.

Le *henné* (lawsonia inermis, *Linn.*) jouit d'une grande faveur parmi les Arabes de l'Algérie. Ses feuilles, réduites en poudre, puis délayées dans l'eau, donnent une couleur rouge orangé que les indigènes appliquent aux usages les plus variés. Ainsi les femmes s'en servent pour se teindre les ongles, les doigts, la paume et le revers des mains; le dessous des pieds, les orteils, quelquefois les lèvres et les gencives. On voit souvent les cheveux des enfants teints en rouge orangé par le henné, qu'on emploie aussi pour colorer la queue et les crinières des chevaux, parfois le dos et les jambes. Les indigènes l'utilisent encore pour la teinture de la laine et des cuirs. L'arbuste qui produit le henné, peu cultivé dans le Tell et seulement aux environs de Mostaganem et de Blida, trouve son terrain dans le Sud, à Biskra, dans les Ksour et au Touât. Une plantation bien entretenue à Biskra, arrive à rendre dans sa quatrième année 45 quintaux de feuilles; elle dure de 15 à 20 ans et même plus, et la qualité du produit va en s'améliorant avec l'âge. Le henné contient un principe tannant très-énergique qui l'a fait rechercher par la maison Gillet et Farron de Lyon, pour la teinture des soies en noir; mais son prix assez élevé, 150 à 200 fr. le quintal, empêche l'industrie d'utiliser ses remarquables propriétés.

Le *carthame* ou safran bâtard, qui paraît rivaliser, pour la qualité et la puissance colorante, avec les carthames de l'Espagne, de l'Égypte et des Indes, n'a point encore pris une grande extension de culture, bien qu'il soit susceptible de bons rendements.

Quant à l'*indigo* et au *sumac*, dont les principes colorants sont de bonne qualité, ils ne sont encore qu'à l'état d'essais de culture et se récoltent, soit dans les pépinières, soit dans les forêts.

Voir p. XL, aux Forêts, pour les bois de teinture.

6° Plantes diverses.

Voici maintenant l'énumération des plantes diverses dont la culture donne déjà ou promet de bons rendements dans un avenir plus ou moins prochain.

Plantes oléagineuses. En dehors de l'olivier, l'Algérie produit plu-

sieurs variétés de graines oléagineuses : le lin, le ricin, l'arachide, le colza, le sésame.

La graine de *lin* dont l'Algérie exporte chaque année, en moyenne, 35,000 quintaux, donne, traitée à chaud, 22 pour 100 d'huile. — Le *ricin* vient admirablement en Algérie. Un ricin de 2 ans donne 900 grammes de graines; sa production est de 3 kilogrammes au bout de 5 à 6 ans. Le rendement moyen est de 3,500 kilogrammes à l'hectare. Le rendement en huile est de 30 à 52 pour 100. Les graines se vendent entières, à Alger, environ 18 fr. le quintal; 28 à 30 fr. quand elles sont décortiquées. — La graine d'*arachide*, ou cacahuettes, donne, à froid, 40 pour 100 d'une huile qui est comestible lorsqu'elle est fraîche. L'arachide donne un produit brut de 1,000 fr. par hectare. — Le *colza* fournit de 30 à 32 pour 100 d'huile pour l'éclairage. — Le *sésame* rend par hectare de 1,000 à 1,500 kilogrammes de graines fournissant en trois pressions de 50 à 75 kilogrammes d'huile.

Plantes à alcool : le sorgho sucré, l'asphodèle, la canne à sucre, le cactus ou figuier de Barbarie.

Plantes médicinales : l'opium, le pavot somnifère, la salsepareille, la moutarde, le ricin, le safran, le séné, le hachich ou chanvre (*cannabis sativa*).

Plantes et arbustes pour la parfumerie. Cheraga est le berceau de la fabrication et du commerce des essences propres à la parfumerie: M. Mercurin est son initiateur. On compte aujourd'hui des centres de fabrication de premier ordre à Blida, Bou-Farik, Cheraga, Mostaganem, Bône et Philippeville. Parmi les végétaux propres à la préparation des essences, les orangers et toute la famille des aurantiacées se placent en première ligne. On en extrait le néroli, les essences de petit grain, de cédrat, de bigarade, de Portugal, de citron et d'eau de fleur d'oranger. Parmi les autres végétaux cultivés, il faut noter le jasmin, la cassie, la tubéreuse, la verveine, le rosier, la menthe poivrée, etc. Mais la plante qui occupe la plus large place, c'est le géranium-rosa donnant une essence qui remplace l'essence de rose dont le prix est beaucoup plus élevé. Il faut ajouter à cette nomenclature les plantes qui croissent spontanément et sans culture : le thym, la lavande, l'absinthe, le myrte, le romarin, le fenouil, la sauge, la marjolaine, la menthe pouliot. La plus grande partie des produits fabriqués est expédiée sur Grasse, Paris, et quelques villes d'Angleterre et d'Allemagne.

Plantes tropicales : le café, la vanille, le riz sec de Chine, le thé, le

caoutchouc, le poivrier. On ne saurait pourtant affirmer que ces dernières plantes puissent définitivement s'acclimater en Algérie; les expériences faites dans les différentes latitudes de notre colonie, soit par les colons, soit par les directeurs des pépinières du Gouvernement, ne sont pas encore concluantes.

RÈGNE MINÉRAL

MÉTAUX.

Les minerais les plus répandus en Algérie sont : pour le *fer,* les oxydes magnétiques, les hématites rouges et brunes, les carbonates ; pour le *cuivre,* les pyrites contenant du plomb ou de l'argent; pour le *plomb*, des galènes argentifères; pour l'*antimoine,* des oxydes et des sulfures; pour le *mercure,* des oxydes et du cinabre; pour le *zinc,* des calamines et des blendes. Le *manganèse* accompagne la plupart des minerais de fer; le *nickel,* le *cobalt,* l'*arsenic* se rencontrent aussi, mais assez irrégulièrement, et toujours associés avec d'autres métaux.

On compte en Algérie 183 gîtes métallifères reconnus, dont 25 mines métalliques concédées régulièrement, 121 non concédées et 37 minières de fer.

La marche à suivre pour obtenir en Algérie une concession de mine est la même qu'en France, puisque la législation de la métropole, sous ce rapport, est aujourd'hui complétement applicable à la colonie. La concession d'une mine ne peut être accordée que lorsque des travaux de recherches, suffisamment développés, ont démontré que la mine est susceptible d'une exploitation sérieuse et durable.

On trouvera, plus loin, dans la description des routes de chaque province de l'Algérie la mention des mines les plus considérables en exploitation.

Le nombre des ouvriers mineurs employés dans la colonie aux travaux d'exploitation ou de recherches était de 1,292, en 1867, et de 4,108, en 1876; il a donc quadruplé en dix ans.

Les moyennes d'exportation du minerai, depuis 1874, se maintiennent chaque année au-dessus des chiffres suivants :

Pour le fer	460,000	tonnes,	valant environ	5,000,000 fr.
Pour le cuivre.	5,000	—	—	500,000 fr.
Pour le plomb.	2,500	—	—	500,000 fr.
Total	467,000	tonnes,	valant environ	6,000,000 fr.

C'est-à-dire que l'exportation annuelle de l'Algérie, en minerai, est actuellement supérieure à 6 millions de francs.

EAUX THERMALES ET MINÉRALES.

L'Algérie possède de très-nombreuses sources thermales et minérales, qui, par leur composition et leurs vertus thérapeutiques, peuvent aisément soutenir la comparaison avec les meilleures eaux de l'Europe. D'après la notice publiée par feu M. Ville, inspecteur général des mines, en 1876, l'Algérie possède :

33 sources *thermales simples,* dont 27 se trouvent dans le département de Constantine ;

52 sources d'eaux *minérales et thermales sulfureuses,* dont 38 sont dans le département de Constantine.

37 sources d'eaux *minérales ferrugineuses et gazeuses*, dont 21 dans le département de Constantine et 14 dans celui d'Alger ;

21 sources d'eaux *salines et thermo-minérales*, ce qui donne un total de 143 sources.

Les plus remarquables sont : 1° dans le département d'Alger : *Hammam-R'ira, V.* p. 75 ; *Hammam-Melouan, V.* p. 135 ; *Hammam-Berouaguïa, V.* p. 112 ; *le Frais-Vallon, V.* p. 50 ; — 2° dans le département d'Oran : *le Bain de la Reine, V.* p. 193 ; — *Hammam-bou-Hadjar, V.* p. 256 ; *la Source d'Arcole, V.* p. 275 ; *Hammam-ben-Hanefia, V.* p. 266 ; — 3° dans le département de Constantine : *Hammam Meskhoutin, V.* p. 472 ; *Hammam-el-Biban, V.* p. 358 ; *Hammam-bou-Sellam, V.* p. 388 ; *Hammam-Salehin, V.* p. 420.

Les eaux minérales de l'Algérie méritent d'être étudiées très-sérieusement. Les notices de M. Ville, du docteur Bertherand et de MM. Pouyanne et Tissot, renferment les renseignements essentiels que l'on a pu recueillir jusqu'à présent sur cet intéressant sujet.

SALINES, SOURCES SALÉES, SEL GEMME.

On compte dans les trois provinces 26 salines naturelles ou lacs salés, 21 sources salées, 7 gîtes de sel gemme. Les plus remarquables sont, dans la province d'Alger la *Sebkha-Zarez-Chergui,* qui occupe 50,000 hectares, et la *Sebkhra-Zarez-R'arbi*, qui occupe 32,000 hectares.

Les sources de *Kasba*, au Sud d'Aumale, de *Rbaïa,* au N.-E. de

Bor'ar, de l'*oued-Melah,* à 40 kilomètres O. de Bor'ar, et de *Dellis,* renferment toutes du sel en abondance.

Le rocher de sel de *Khang-el-Melah*, à 22 kilomètres N.-O. de Djelfa, et le rocher d'*Aïn-Hadjera,* à 48 kilomètres O. de Djelfa.

Dans la province d'Oran, on trouve la saline d'*Arzeu,* la *Grande Sebkhra,* à 24 kilomètres d'Oran, qui a 22,000 hectares de superficie, et les *deux chots du Sud,* dont la superficie dépasse 200,000 hectares.

Les dépôts salins de la province de Constantine sont encore plus nombreux : on y compte 16 lacs salés dont les principaux sont le *Guerra-el-Tarf*, 20,000 hectares, le *chot du Hodna,* 84,000 hectares, et le *chot Melr'ir,* 200,000 hectares.

Un grand nombre de sources salées sont exploitées par les indigènes de la subdivision de Bougie; enfin les masses du sel gemme de *ouled-Kebbab,* près de Mila, de *Metlili,* d'*El-Outaïa,* au N.-O. de Biskra, qui renferment en moyenne 90 pour 100 de chlorure de sodium pur, sont l'objet d'une exploitation très-active de la part des indigènes et alimentent le commerce du Sud.

MARBRE ET PIERRE.

Le marbre le plus remarquable de l'Algérie est l'*onyx translucide* d'Aïn-Tekbalek, dans le département d'Oran. On a trouvé des échantillons d'onyx aux environs de Nemours.

La carrière de *Filfila* à l'E. de Philippeville, contient six gisements donnant des marbres de qualités variées. On y trouve le marbre blanc statuaire, d'une finesse comparable à celle du Carrare, des marbres noirs veinés de blanc, des marbres bleu clair, bleu turquin, bleu fleuri, etc. Les couches sont très-épaisses et s'étendent sur une superficie de 68 hectares.

On peut citer les carrières de l'*oued-el-Assel*, à 28 kilomètres de Bône, qui fournissent des calcaires saccharoïdes blancs, bleuâtres ou veinés; les marbres du *Fort-Génois;* les brèches du *Mont-Chenoua,* près de Cherchel, et les marbres du Fondouk, Alger; les marbres verts siliceux du *Cap-Falcon*, près de Mers-el-Kebir; les serpentines de l'*oued-Madar'* et les marbres du *djebel-Orous*, dans le département d'Oran.

Pierres à bâtir. Les villes algériennes se sont toutes édifiées à l'aide de matériaux tirés de carrières environnantes. Alger prend ses pierres

à bâtir dans la montagne du *Bou-Zarea,* dont le calcaire fournit aussi une chaux excellente. Les villes et villages qui peuplent la Mitidja ont emprunté leurs matériaux aux calcaires tertiaires du Sahel d'Alger. Oran, Tlemcen, Mostaganem, Maskara, Bône, Philippeville, Constantine, se procurent avec la même facilité des pierres à bâtir, la chaux et le plâtre. Il existe, surtout aux environs du littoral, à Collo, à Bône, des gîtes de granit qui peuvent être utilisés dans les constructions monumentales; à Stora et sur quelques points de la province d'Oran, on rencontre des porphyres, des diorites et des jaspes dont on peut tirer parti pour la décoration des édifices.

AUTRES MATÉRIAUX.

Pierre lithographique d'El-Kantra, à Constantine.

Pouzzolane de l'île de Rachgoun, d'Aïn-Temouchent, d'Husseïn-dey, de Guelma et de l'oued-N'sa.

L'*Argile* pour briques, tuiles et poteries, très-répandu en Algérie.

Le *Gypse*, à l'oued-Djema, au S. de l'Arbâ, à Fleurus et à la Tafna, dans la province d'Oran; au Chettabâ, dans la province de Constantine.

Ardoises de Mers-el-Kebir.

Terre à porcelaine signalée par M. Mac-Carthy à Nedroma et à Lella-Mar'nia.

Soufre de El-Kebrita (la soufrière), à 32 kilomètres sud-ouest de Bor'ar, et de Millesimo, province de Constantine.

Pétrole, aux Beni-Zentis et aux Beni-Zeroual, dans la province d'Oran.

Salpêtre. Les Arabes du Sud (Ziban et Oulad-Naïl) fabriquent du salpêtre avec des lessivages de terre provenant de ruines d'anciens ksours et de grottes naturelles ou artificielles servant de refuge aux troupeaux des Arabes. La présence des matières organiques donne lieu à une production spontanée du salpêtre.

Lignite. Indices de lignite au Fondouk, à Dellis, à Aumale. Les lignites d'Hadjar-Roum, dans la subdivision de Tlemcen, et de Smendou, près de Constantine, ont des assises d'une certaine puissance; les lignites de Smendou ont été concédées tout récemment, et sont en pleine exploitation.

REGNE ANIMAL

ANIMAUX.

1° Animaux sauvages.

Nommons-les d'abord; puis nous reviendrons à ceux dont l'espèce est particulière à l'Algérie, ou moins connue en Europe : le lion, la panthère, l'hyène, l'once, le chat-tigre, le lynx, le caracal, le serval, l'ichneumon, la mangouste, le furet, la belette, la gerboise, le porc-épic, le renard, le chacal, le hérisson, le rat tigré, le sanglier, le lièvre, le lapin, le singe pithèque de la Kabilie et de la Chiffa, le begueur-el-ouahach, l'aroui, la gazelle.

Le *lion* et la *panthère* sont suffisamment connus.

« Le *chacal*, le *canis aureus* de Linné, le *dib* des Arabes, tenant du chien et du renard, est très-commun en Algérie; il vit des cadavres de tous les animaux et des fruits qu'il peut atteindre. Il est bien rare que le soir on n'entende pas autour des douars, des villages et même des grandes villes, ses tristes hurlements.

« Le *begueur-el-ouahach,* ou bœuf sauvage, est assez répandu dans les montagnes du sud de l'Algérie. C'est le bubale des anciens, l'*ant. bubalis* de Linné, la vache de Barbarie. Cette antilope a les cornes annelées, à double courbure, la pointe en arrière. Une particularité anatomique de la tête le distingue de toutes les autres : c'est l'existence d'un bourrelet saillant du pariétal, dirigé dans le prolongement du chanfrein, et au sommet duquel s'élèvent les cornes. La taille du begueur-el-ouahach est à peu près celle d'un veau d'un an à dix-huit mois; son pelage est fauve; la queue est courte et terminée par une touffe de poils noirs.

« Le *fechtal,* le *leroui* ou l'*aroui,* est assez bien connu en Algérie aujourd'hui; plusieurs individus ont même été élevés en domesticité dans quelques localités. On l'a chassé dans le djebel-Amour, où il vit. On le trouve dans les montagnes du Sahara, au sud de Bou-Sada. Le leroui est le mouflon à manchettes, l'*ovis ornata* de Geoffroy Saint-Hilaire; le mouflon d'Afrique, que Cuvier, qui l'appelle *ovis tragelaphus*, et Desmarest ont réuni avec raison avec le mouflon barbu (bearded sheep) de Pennaut. Le leroui est une espèce de mouton beaucoup plus fort que le gros bélier, dont il surpasse le volume et la hauteur du double peut-être; le poil varie du fauve roussâtre au brun roux,

quelquefois foncé et comme celui de la gazelle; le dessous du corps et les parties internes des membres sont de couleur blanche; des poils de 15 à 20 centimètres et plus de long couvrent les parties antérieures du corps et des membres. C'est cette disposition remarquable qui a fait donner à cet annimal la dénomination de mouflon à manchettes. La queue est courte, elle n'a que 18 à 20 centimètres; elle est terminée par un pinceau de poils comme chez les gazelles. Les cornes sont volumineuses, très-rapprochées à leur base et séparées à peine par un peu de poil; elles sont recourbées, divergentes, dirigées en dehors, s'écartant l'une de l'autre moins rapidement que chez le mouton ordinaire; leur longueur est souvent de 50 centimètres; leur surface est couverte de rides peu marquées.

« La gazelle de l'Algérie est l'antilope, l'*antidorcas* de Linné, de Buffon, de Cuvier, la *r'ezala* des Arabes. Les gazelles, qui vivent dans tout le nord de l'Afrique en troupes nombreuses, ont les cornes rondes, variables pour leur courbure; les unes sont tournées en avant, les autres en arrière, d'autres en dedans. Elles ont des espèces de poches à chaque aine; ces poches se remplissent d'une matière sébacée qui n'a pas d'odeur particulière. Leurs excréments, qui ressemblent beaucoup à ceux des moutons, mais qui sont plus petits et plus effilés, ont une odeur de musc très-prononcée. Les Arabes disent qu'il existe trois espèces de variétés de gazelles : 1° le *rin :* les individus de cette espèce sont grands, ont le ventre blanc et les cornes tordues, annelées sans doute; il se tient principalement dans les pays de sable ou dans les plaines; 2° le *ledmi :* les individus de cette espèce sont plus petits que les précédents, ont aussi les cornes annelées et une couleur fumée; 3° le *sin :* c'est la plus petite des trois espèces; c'est celle que l'on a l'habitude de voir et d'élever en Algérie.

« La *gerboise* est le gerbe, le *dispus gerboa* de Gmelin, le *mus sagitta* de Pallas. Ce mammifère rongeur est remarquable par la légèreté de sa course; la longueur considérable de ses tarses lui permet d'exécuter de grands sauts, de franchir de grandes distances et avec une extrême rapidité; la queue est longue, armée d'un bouquet de poils bruns au centre. La gerboise ne sort des trous qu'elle habite sous terre qu'à la brune. Elle est si agile dans sa course qu'on l'aperçoit à peine; il faut une grande attention pour la suivre des yeux pendant qu'elle se livre à ses courses rapides. Elle habite les lieux secs, les terrains crayeux; le tuf calcaire recouvert d'une légère couche végétale paraît lui convenir. » (*M. le docteur Lacger.*)

2° Animaux domestiques.

Les animaux domestiques en Algérie sont : le cheval, le mulet, l'âne, e chameau, le bœuf et la vache, le mouton, la chèvre et le porc.

Le *cheval* algérien appartient, comme on sait, à la race barbe qui est une des branches de la grande famille orientale dont il réunit, dans une certaine mesure, les précieuses qualités : force, agilité, sobriété, et une merveilleuse facilité à supporter les fatigues et les privations. La création de dépôts d'étalons, dès 1844, a amené une amélioration graduelle dans l'élevage, dont la production a été telle, pendant une ongue période d'années, qu'on put remonter en chevaux arabes, de bonne qualité, non seulement l'armée d'Afrique tout entière, mais encore un certain nombre de régiments de France.

Les dépôts d'étalons répartis dans les trois départements possèdent nsemble plus de 630 étalons sur lesquels 511 sont barbes, 70 syriens t 49 fils de syriens. Les saillies, pour l'ensemble, s'élèvent annuellement à près de 27,000.

La statistique de 1876 établit que la population des diverses espèces l'animaux, chevaux, mulets, etc., peut être évaluée comme il suit :

	Chez les Européens.	Chez les indigènes.
Chevaux	16,898	142,160
Mulets	13,102	124,265
Anes	6,418	169,360
Chameaux	29	185,814
	36,447	621,599
	658,046	

Jusque dans ces derniers temps l'agriculture algérienne se servait u bœuf pour ses travaux; le prix en était peu élevé alors et les fourages se vendaient aussi à bon marché. Le bœuf satisfaisait à peu rès à tous les besoins. En dix ans, toutes ces conditions ont été raicalement changées, ce qui montre bien les progrès réalisés dans les rocédés de culture pendant cette période.

Fourrages et bétail ont atteint aujourd'hui leur valeur normale. Il ésulte de cet état de choses qu'entre le coût de la nourriture du bœuf t de celle du cheval il n'existe plus une disproportion assez grande our favoriser l'un à l'exclusion de l'autre. D'autre part, la culture, en 'améliorant, a adopté des méthodes qui réclament plus de célérité dans allure des bêtes de trait, c'est-à-dire l'emploi absolu du cheval. Enfin

une des causes qui entraînent plus particulièrement l'introduction du cheval dans les fermes de la colonie, c'est le bien-être sans cesse grandissant qui permet à chaque colon d'avoir sa voiture ou tout au moins un cheval de selle.

Les mêmes raisons qui ont favorisé l'avènement du cheval dans les cultures algériennes veulent que celui-ci ait plus de poids, plus de force et aussi plus de précocité. Trois modes de création d'une race de trait s'offrent aux expériences : d'abord la spécialisation de la race actuelle par voie de sélection, puis le croisement de la jument barbe par le cheval français, et enfin l'élevage direct du cheval européen, notamment du cheval breton.

Le *chameau,* ou plutôt le *dromadaire,* est désigné sous le nom de *djemel* par les Arabes. Le mâle s'appelle *beir,* la femelle *naga,* et la réunion d'une centaine de ces animaux *ibel.*

Les Arabes n'évaluent pas la richesse par un nombre de pièces de monnaie, mais par le nombre de dromadaires qu'ils possèdent. Le dromadaire est le plus domestique de tous les animaux. En Afrique, on ne le connaît pas à l'état sauvage : on le conduit par la douceur et la patience, et non comme les autres animaux par la brutalité et la force. Il vit de trente à quarante ans. Sa gestation est d'un an. Il marche dès sa naissance. La *naga* ne porte qu'un seul petit, ainsi que cela a lieu chez tous les animaux d'une taille plus élevée que celle de l'homme.

Dans quelques tribus, on ne charge les dromadaires qu'après l'âge de cinq ans. Lorsqu'il doit marcher pendant longtemps, on le charge, s'il est robuste, de 300 kilogrammes et plus, et, s'il est de moyenne force, de 200 kilogrammes.

Le dromadaire peut devenir un animal de guerre dans la plaine et les pays peu accidentés. Il pourrait, moins utilement, il est vrai, servir dans le Tell. Par une raison inverse, le cheval ne peut rendre que peu de services dans la plaine sablonneuse du sud de l'Algérie : il sert dans les pays de montagnes; le dromadaire a l'espace déjà immense qui, partant de Bor'ar, conduit jusqu'à Lar'ouat et jusqu'au-delà des Beni-Mzab; le pays du cheval n'est que de vingt-cinq lieues de large, le pays du dromadaire en a plus de cent et doit s'augmenter chaque année.

Le dromadaire d'Algérie ne saurait faire, sans s'arrêter, plus de 12 à 15 lieues par jour. Quant au *mehari* et à sa grande vitesse, voici ce qu'en dit le général Carbuccia, de l'ouvrage duquel nous avons déjà

extrait ce qui précède : « Le mehari est plus grand que le dromadaire; on prétend qu'il est, par rapport à ce dernier, ce que le cheval de course est au cheval de trait. Sa bosse est petite : elle ne dépasse presque pas le garrot. L'extrême maigreur du corps et les fortes proportions des cuisses sont le seul signe de sa grande vigueur à la course. Les Arabes disent que le mehari va comme le vent; mais c'est là certainement une grande exagération. Cet animal ne marche qu'au trot; mais son trot est allongé, et il peut le maintenir pendant 12 heures. Il parcourt de la sorte 30 à 40 lieues par jour, et cela pendant plusieurs jours de suite. Il mange de l'herbe ou du bois comme tous les dromadaires. On est, en outre, dans l'usage de lui donner une ration de blé, d'orge, de dattes ou de noyaux de dattes, suivant les cantons. Cette ration supplémentaire contribue beaucoup à accroître son agilité. »

Le dromadaire de 25 ans ne sert presque plus à la charge; on l'engraisse, puis on le vend 35 à 40 francs pour en faire manger la viande, qui est aussi bonne et aussi saine que celle du bœuf, mais dont le goût est légèrement musqué. La peau de l'animal abattu se vend encore 20 francs à Alger. Enfin le poil du dromadaire, qui sert aux Arabes pour la confection des tentes, des burnous, des haïks et autres tissus à leur usage, a été essayé par la manufacture française et donne des résultats extrêmement remarquables. Un de nos filateurs, M. Davin, a fait préparer et filer du poil de dromadaire, qu'il a fait ensuite tisser par la maison Montagnac, de Sedan. Il a obtenu ainsi divers produits de premier ordre, surtout un drap de velours haute laine fort chaud à l'usage, propre à faire de riches vêtements d'hiver pour hommes et pour femmes.

Le *bœuf*. Les animaux de l'espèce bovine algérienne peuvent être rangés en deux types distincts. Le premier, appartenant plus particulièrement au département de Constantine, comprend des sujets qui sont relativement de haute taille, 1^m,25 à 1^m,35, et dont les formes sont assez bien charpentées. Le poil est généralement gris ou fauve. Le poids de ces bœufs à 5 ans est de 400 à 450 kilogrammes. A ce type qui peuple principalement les environs de Guelma se rattachent des sujets de plus petite taille, 1^m,15 à 1^m,20 : ce sont les bœufs kabiles qui vivent dans les contrées montagneuses où l'herbe est moins rare et plus persistante pendant la saison estivale.

Le second type, moins homogène, semble avoir subi l'influence de nombreux mélanges espagnols ou marokains. On le rencontre principalement dans la province d'Oran; sa taille est de 1^m,40; le pelage est

gris fauve ou froment; le poids moyen à 5 ans est de 350 à 400 kilo-
grammes.

Avec la race qu'on vient de décrire se confond une variété qui vi
dans les parties déclives des environs de Medéa, de Miliana, du Djen
del et d'Aumale, dans la province d'Alger. Cette variété, de l'espèc
vulgairement connue sous le nom de *Beni-Sliman*, a moins de poids e
de taille, mais est mieux conformée. Avec d'autres variétés qui s'e
rapprochent plus ou moins, les deux types constituent l'ensembl
de l'espèce bovine de l'Algérie dont le chiffre est ainsi réparti : che
les Européens, 122 à 882; chez les indigènes, 1,035,101.

La race indigène n'est pas bonne laitière; il y a donc nécessité d
recourir à une race supérieure qui lui donne cette faculté. Dans l'ar-
rondissement de Setif, dont l'altitude dépasse 1,100 mètres et où s
température se rapproche de celle du centre de la France, c'est l
taureau suisse de Schwytz et de Fribourg qui est employé comme re
producteur; on obtient ainsi des animaux dont le poids atteint 500
600 kilogrammes et des vaches qui donnent jusqu'à 20 litres de la
par jour, chiffre considérable pour le pays. Ailleurs on a acclimat
l'excellente vache bretonne dont on obtient de bons résultats, mêm
dans les parties chaudes du pays. D'autres essais ont été tentés; gé-
néralement les étalons durham-charollais, durham-cotentin, taren
tais, charollais, bazadais, ont donné de bons résultats. L'exportatio
de l'espèce bovine a été, en 1877, de 12,345 bêtes, les besoins de l
consommation locale étant satisfaits.

Le *mouton*. Depuis le gouvernement du maréchal Randon, et à so
instigation première, de grands efforts ont été faits pour amener l'amé
lioration progressive des troupeaux algériens. La création des berge
ries modèles, renfermant des reproducteurs de choix, a été une de
premières préoccupations. Dès 1857, on forma le troupeau de La
ghouat choisi parmi les plus beaux types indigènes auxquels on adjoi
gnit plus tard des béliers-mérinos tirés du dehors. Quelques année
plus tard, ce troupeau s'est fondu dans l'établissement de Ben-Chicao
près Medéa, où l'on adopta d'abord comme étalons les béliers de l
race transhumante de la Crau. Le beau mérinos de Rambouillet a ét
aussi introduit à Ben-Chicao, et les résultats qu'on a obtenus ont ét
tout aussi satisfaisants.

Depuis le 1er janvier 1878, la bergerie modèle a été transférée
Berrouaguïa, près de Bor'ar, sur un domaine de 600 hectares admi
rablement approprié à sa destination. Là, comme à Ben-Chicao, l'o

ganisation agricole est basée sur l'emploi de la main d'œuvre indigène dressée et conduite par des cadres européens. 22 élèves, bien dirigés, fournissent déjà de précieux initiateurs à la colonisation.

L'élément européen, manquant d'espace pour l'élevage en grand du mouton, n'a pu coopérer que dans une faible mesure au mouvement qu'on s'efforça d'imprimer à cette branche de l'agriculture. On pourrait cependant citer plusieurs exploitations où il existe des troupeaux de choix qui feraient honneur aux plus belles fermes de la métropole.

L'Algérie possède environ 10 millions de bêtes ovines disséminées sur toute la surface du pays, particulièrement dans le Sud, et qui se répartissent comme il suit entre les Européens et les indigènes :

Européens.	173,036
Indigènes	9,305,217
Total.	9,478.253

L'exportation, qui varie de 3 à 400,000 bêtes par an, a été, en 1877, de 387,000.

L'exportation des laines a été, en 1876, de 100,000 quintaux; elle a été, pour la période de 1872 à 1876 inclus, de 426,000 quintaux valant 64 millions de francs.

La *chèvre* indigène est, en général, mauvaise laitière; son poil est rude et peu utilisable pour l'industrie; sa peau seule est de bonne nature et sert à fabriquer ces cuirs marokains qui jouissent encore d'une certaine réputation.

L'Européen, qui élève la chèvre pour la production du lait, a porté son choix sur la chèvre maltaise qui produit du lait en abondance. Quelques colons se sont aussi adonnés à l'élève de la chèvre d'Angora qui ne dégénère pas en Algérie, et dont la toison est la plus belle, la plus fine et la plus soyeuse que l'on connaisse.

L'Algérie nourrit près de 4 millions de chèvres ainsi réparties :

Chez les Européens	54,954
Chez les indigènes.	3,598,593
Total.	3,653,547

Dans l'énumération des animaux domestiques, nous n'avons pas parlé du *chat* et du *chien*. On compte pour la race canine deux principales espèces : le chien de couleur fauve, à poil ras, que l'on ren-

contre en grand nombre aux abords des douars, hurlant et la gueule menaçante; puis le lévrier ou *slougui.* « Dans le Sahara, comme dans le pays arabe, le chien n'est pour l'homme qu'un valet disgracié, importun, rebuté, quelle que soit d'ailleurs l'utilité de son emploi, qu'il garde le douar ou veille sur le troupeau. Le lévrier seul a l'estime, la considération, la tendresse attentive de son maître; c'est que le riche ainsi que le pauvre le regardent comme un compagnon de leurs plaisirs chevaleresques auxquels ils se plaisent tant; pour ce dernier, c'est aussi le pourvoyeur qui le fait vivre... Le slougui du Sahara est de beaucoup supérieur à celui du Tell; il est de couleur fauve, haut de taille; il a le museau effilé, le front large, les oreilles courtes, le cou musculeux, les muscles de la croupe très-prononcés, pas de ventre, les membres secs, les tendons bien détachés, le jarret près de terre, la face plantaire peu développée, sèche, les rayons supérieurs très-longs, le palais et la langue noirs, les poils très-doux. Entre les deux iléons, il doit y avoir place pour quatre doigts, il faut que le bout de la queue passée sous la cuisse atteigne l'os de la hanche. On met ordinairement cinq raies de feu à chaque avant-bras, pour consolider les articulations. Les lévriers les plus renommés du Sahara sont ceux des Hamïan, les Oulad-sidi-Cheikh, des Harar, des Arbâ, des Oulad-Naïl. » (*M. le général Daumas.*)

OISEAUX.

L'aigle, le vautour, le faucon, le milan, l'émouchet, le hibou, le corbeau, la corneille à bec rouge, le pigeon, la tourterelle, la perdrix, la poule de Carthage, la caille, l'ortolan, l'alouette, le rossignol, le chardonneret, le merle, le loriot, le geai, le moineau, le flamant, la grue, la cigogne, la demoiselle de Numidie, l'étourneau, la grive, le vanneau, le pluvier, la bécassine, la bécasse, la macreuse, le cygne, le canard, le grèbe, le goëland, la mouette.

« L'*autruche, strutho-camelus* de Linné, est appelée en arabe *nama* au singulier, *naam* au pluriel. Le mâle est désigné sous le nom de *delim,* la femelle sous celui de *remda,* et les petits sous celui de *cherata.* Les anciens Arabes croyaient l'autruche fille d'un oiseau et d'un chameau. Aussi l'appelaient-ils oiseau-chameau, dénomination usitée même dans les langues anciennes. Son cou, flexible, long de trois à quatre pieds, sa tête chauve et aplatie, ses grands yeux ouverts lui donnent un air stupide; c'est ce qui a été observé dans tous les temps.

Les naam sont très-répandus dans le Sahara... » (*M. le docteur Lacger.*)

La presque totale disparition de l'autruche du nord du Sahara a ralenti, en Algérie, le commerce des plumes et des œufs. Les dispositions prises au jardin d'essai, par M. C. Rivière, pour augmenter le nombre des autruches domestiquées donnent déjà de bons résultats : un jeune autruchon de 4 mois se vend 250 fr. Un mâle reproducteur vaut 600 fr. ; le couple se vend 900 ou 1,000 fr. Les couples pondeurs donnent en moyenne 25 œufs valant 14 fr. la paire. La récolte des plumes donne en moyenne, par couple, un revenu brut de 200 fr.

Le *casoar,* dont la domestication se fait également au Hamma, promet encore d'excellents résultats. On sait que la chair du casoar donne une très-bonne viande de boucherie.

Le *faucon,* l'oiseau de race par excellence, *thair-el-hoor,* complète l'équipage de chasse d'un noble dans le Sahara. « Les Arabes, dit l'émir Abd-el-Kader, connaissent quatre espèces d'oiseaux de race qu'ils emploient à la chasse. Ce sont : *el-terakel, el-berana, el-hebala, el-bahara.* Le berana et le terakel sont les plus estimés ; le terakel surtout, qui est le plus grand, et dont la femelle atteint quelquefois la taille d'un aigle ordinaire. Le *terakel* a les ailes noires, le dessous des ailes gris, le ventre noir et blanc, la queue noire, la tête noire dans son jeune âge, tirant sur le gris, puis sur le blanc à mesure qu'il vieillit. Son bec est très-dur, très-acéré, les serres solides et vigoureuses. Le *berana* est un peu moins fort et de moindre taille que le terakel. Les ailes sont d'un blanc grisâtre, la poitrine est blanche, la queue grise et blanche, le blanc domine, la tête est multicolore, mais le blanc est encore la couleur dominante. Le *bahara* est presque entièrement noir, à part quelques teintes blanches à la poitrine : « C'est un nègre, il ne vaut pas grand'chose. » Le *hebala;* la couleur grise domine, quelques teintes blanches sur les ailes, les pattes sont jaunes. » On paye un faucon d'un chameau, de cent boujous, quelquefois d'un cheval.

Le *grèbe,* que l'on rencontre principalement au lac Fetzara, et qui, malheureusement tend à disparaître, est l'oiseau qu'El-Bekri désigne sous le nom de *kaïkel* : « Oiseau singulier par son industrie de faire des nids flottants. » Le grèbe est très-prisé dans l'industrie ; sa peau, couverte d'un duvet blanc ou gris argenté, s'emploie comme fourrure.

Les *oiseaux de basse-cour* de l'Europe sont également ceux de l'Algérie ; on a de plus, dans ce dernier pays, la pintade.

REPTILES, INSECTES, MOLLUSQUES, POISSONS, ETC.

Les principaux reptiles sont la tortue de terre, qui est comestible, la tortue d'eau douce, le crapaud, qui atteint d'énormes dimensions, le caméléon, le lézard, la tarente ou gecko et la vipère.

« Les Arabes appellent *deb* une espèce de gros lézard, qui vit dans le Sahara. Dans le grand ouvrage sur l'Égypte, Geoffroy Saint-Hilaire décrit un scinque monitor ou crocodile terrestre d'Hérodote, le *tupinambis arenarius* de Noblet, et le *varanus scincus* de Merrem, et dit que les Arabes l'appellent *ouaran-el-ard,* ouaran de terre, par opposition à *ouaran-el-bahar,* ouaran de mer, autre espèce qui habite le Nil, le *tupinambis niloticus.* Dans le Sahara de l'Algérie et de toute l'Afrique septentrionale, le crocodile terrestre d'Hérodote existe, et les indigènes lui donnent le même nom qu'en Égypte, *el-ouran.* Nous en avons vu, dans le Hodna, un qui atteignait une longueur de près de trois pieds; mais généralement ils n'ont pas cette dimension, du moins à en juger par les peaux que conservent les Arabes, et dont ils font des bourses et des blagues à tabac. Le mot *deb* est bien connu en Algérie; s'il n'est pas synonyme d'*ouran,* c'est le nom d'une espèce bien voisine de ce lézard.

« *El-lefaa* est le nom que les indigènes donnent à la vipère; on en compte deux espèces : 1° la *vipère céraste,* vipère cornue, ainsi nommée à cause des deux cornes qu'elle porte au-dessus de ses yeux et sur son front. Elle est très-répandue dans la région des steppes ; elle habite les lieux boisés et les sables, où elle se creuse des trous; elle ne dépasse guère une longueur de 50 centimètres; elle rampe en formant cinq ou six replis rapprochés; et, lorsque pour une cause quelconque elle veut atteindre un objet, elle s'allonge tout à coup comme par l'effet d'un ressort. Sa morsure est, comme celle de toutes les vipères, suivie d'accidents très-graves ; les indigènes disent qu'elle est souvent suivie de mort, mais que l'on n'en meurt pas toujours. Les moyens employés par eux, pour arrêter l'action du venin, sont la ligature et les incisions, les bains de sable, les tiges de genêt pilées, etc. — 2° La *vipère minute,* vipère à courte queue (*vipera brachyura,* Cuv.). Cette vipère est plus grosse et probablement plus dangereuse que le céraste. On la rencontre dans la province d'Oran. » (*M. le docteur Lacger.*)

Les coléoptères et les insectes sont fort nombreux en Algérie; mais

en général ils appartiennent à des espèces connues en Europe. A côté des insectes venimeux ou nuisibles comme le scorpion et la sauterelle, on trouve le kermès, la cochenille, l'abeille, le ver à soie.

Le *kermès* et la *cochenille*, dont on s'est beaucoup occupé dans un temps, ne pouvaient donner un prix rémunérateur à cause de l'introduction dans l'industrie de la teinture des matières colorantes tirés des goudrons de houille. On a donc renoncé à l'élevage de ces deux insectes.

L'industrie de l'éducation du *ver à soie* a subi, pendant quelques années, un arrêt par suite du manque de débouchés et surtout de la maladie qui a sévi sur le ver et la graine en Algérie, en France et en Italie. Les primes accordées pour une période de 3 ans et une subvention donnée aux filatures ont amélioré la situation de cette industrie. A la fin de 1876, le nombre des éducateurs était de 150; ils ont récolté 6,156 kilogrammes de cocons dont 5,268 ont été vendus pour le filage à raison de 3 fr. 89 le kilogramme.

Le *bombyx cynthia*, ou ver à soie du ricin, a été importé de Turin et de Chine vers le milieu de 1854. Il n'est encore qu'à l'état d'essai. Les tentatives pour le faire vivre sur le ricin même n'ont pas, jusqu'à présent, été couronnées de succès.

L'apiculture ou éducation de l'*abeille* est pratiquée par les Arabes et par les colons. L'exportation de la cire était, en 1867, de 43,000 kilogrammes; en 1875 et 1876, elle a été en moyenne de 84,000 kilogrammes, d'une valeur d'environ 250,000 fr.

La *sangsue* d'Afrique, connue sous le nom de *dragon*, longtemps classée par le commerce, aussi bien que par la science, parmi les espèces bâtardes les moins estimées, est reconnue aujourd'hui aussi bonne que la sangsue bordelaise.

Parmi les mollusques terrestres on trouve l'escargot ou hélice chagrinée; les mollusques de mer sont l'huître, le praire, la moule, le clovis, l'oursin.

Les poissons d'eau douce n'offrent pas une grande variété; le barbeau et l'anguille sont à peu près les seuls que l'on pêche dans quelques rivières quand il y a de l'eau. Cependant l'oued-Zhour à l'E. de Collo contient dans ses eaux torrentueuses d'abondantes truites parfois saumonées. Les poissons de mer ont beaucoup d'analogie avec ceux du littoral français méditerranéen, ainsi : le saint-pierre, le loup, le pajot, le rouget, le mulet, le thon, l'alose, la murène, la dorade, la sole, la bonite, et surtout la sardine; la langouste et la crevette abon-

dent également. Voir p. 353 pour les sardineries établies sur le littoral algérien.

Le *corail,* un des plus beaux polypiers, se pêche principalement entre La Calle et Bône (*V.* p. 482). L'*éponge* se pêchera plus tard sur les côtes algériennes.

POPULATION

La population a été recensée en 1876; elle s'élevait à 2,816,575 habitants Européens et indigènes. L'effectif de l'armée, 51,051 hommes, ne figure pas dans ce dénombrement. Le tableau ci-après indique par département, en territoire civil et en territoire militaire, la répartition de la population par nationalités :

		FRANÇAIS.	ISRAÉLITES NATURALISÉS.	INDIGÈNES MUSULMANS. SUJETS FRANÇAIS.	ÉTRANGERS.	TOTAL.	TOTAL.
Alger......	Territ. civ.	63,432	11,313	341,536	47,575	463,856	1,048,463
	— mil.	1,409	687	582,153	358	584,607	
Oran........	— civ.	43,516	11,620	279,351	69,131	403,618	635,760
	— mil.	1,804	792	227,336	2,210	232,142	
Constantine	— civ.	44,001	8,609	311,703	34,913	399,226	1,123,462
	— mil.	2,203	291	720,857	885	724,236	
TOTAUX.........		156,365	33,312	2,462,936	157,072	2,807,685	2,807,685
		Population en bloc.......				8,890	
		TOTAL GÉNÉRAL.......				2,816,575	

On désigne sous le nom de population en bloc le personnel des établissements où sont réunis temporairement un certain nombre d'individus n'ayant pas dans la localité leur résidence municipale : prison, hospices, lycées, collèges, écoles, séminaires, communautés religieuses, etc.

Le tableau ci-après indique le chiffre des différentes populations de

l'Algérie et les accroissements ou diminutions qui ont eu lieu de 1872 à 1877, d'après les recensements officiels :

NATIONALITÉS.	1872.	1876.	AUGMENT.	DIMINUTION.
Français	129,601	155,727	26,126	»
Israélites naturalisés	34,574	33,287	»	1,287
Espagnols	71,366	92,510	21,144	»
Italiens	18,351	25,759	7,408	»
Anglo-Maltais	11,511	14,220	2,708	»
Allemands	4,933	5,722	789	»
Autres nationalités	9,354	17,524	8,170	»
Musulmans	2,125,052	2,462,936	337,884	»
Population en bloc	11,482	8,890	»	2,592
TOTAUX	2,416,225	2,816,575	404,229	3,879

C'est donc, au total, une augmentation de 404,229 habitants, dont 66,345 Européens et 337,884 musulmans.

On trouvera plus loin le chiffre de population afférent à chaque ville, village, hameau ou centre indigène.

POPULATION INDIGENE

La population indigène de l'Algérie comprend différents groupes reconnaissables plutôt par leurs mœurs et leurs coutumes que par le type ; car les invasions dont l'Afrique a été le théâtre ont dû généralement le modifier, sinon l'altérer. On compte en Algérie les *Berbères* ou *Kabiles,* ce sont les aborigènes ; les *Arabes;* les *Maures* ou Arabes des villes ; les *Koulour'lis,* fils de Turcs et de femmes mauresques ; les *Nègres* venus de l'Afrique centrale, et les *Juifs,* appartenant à tous les pays.

LES BERBÈRES OU KABILES.

Ibn-Khaldoun cite les écrits de plusieurs savants arabes qui ont traité des origines berbères ; mais tous ces auteurs, à l'exception d'un seul, le célèbre Ibn-Koteiba, composèrent leurs ouvrages postérieurement au IIIe siècle de l'hégire. A remonter de cette époque jusqu'à la chute

de Carthage, on trouve plus de 200 ans, période de combats et de révolutions, pendant laquelle les souvenirs nationaux du peuple berbère ont dû s'altérer et même s'effacer sous l'influence de l'Islamisme. C'est cependant aux Berbères que ces écrivains ont dû emprunter les renseignements qu'ils rapportent. On prévoit d'avance le désaccord qui doit régner entre ces indications ramassées au hasard et provenant de diverses sources... Ibn-Khaldoun dit hardiment que le fait réel, fait qui dispense de toute hypothèse, est ceci : « Les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé ». Mais son assertion ne vaut pas plus que celle de ses devanciers.

« Depuis les temps les plus anciens, les Berbères habitent le Mar'reb, dont ils ont peuplé les plaines, les montagnes, les plateaux, les régions maritimes, les campagnes et les villes. Ils construisent leurs demeures soit de pierres et d'argile, soit de roseaux et de broussailles, ou bien encore de toiles faites avec du crin ou du poil de chameau. Ceux d'entre les Berbères qui jouissent de la puissance et qui dominent les autres, s'adonnent à la vie nomade et parcourent, avec leurs troupeaux, les pâturages auxquels un court voyage peut les mener; jamais ils ne quittent l'intérieur du Tell pour entrer dans les vastes plaines du désert. Ils gagnent leur vie à élever des moutons et des bœufs, se réservant ordinairement les chevaux pour la selle et pour la propagation de l'espèce. Une partie des Berbères nomades fait aussi métier d'élever des chameaux, se donnant ainsi une occupation qui est plutôt celle des Arabes. Les Berbères de la classe pauvre tirent leur subsistance du produit de leurs champs et des bestiaux qu'ils élèvent chez eux; mais la haute classe, celle qui vit en nomades, parcourt le pays avec ses chameaux, et, toujours l'arme en main, elle s'occupe également à multiplier ses troupeaux et à dévaliser les voyageurs. (Tous ces détails s'appliquent beaucoup mieux aujourd'hui aux Arabes conquérants.)

« Leurs habillements et presque tous leurs autres effets sont en laine. Ils s'enveloppent de vêtements rayés, dont ils rejettent un des bouts sur l'épaule gauche, et, par-dessus tout, ils laissent flotter des burnous noirs. Ils vont en général tête nue, et de temps à autre ils se la font raser.

« La langue des Berbères, dans son état actuel, renferme un grand nombre de mots arabes; cette race africaine, ayant accepté la religion du conquérant, a toujours tâché d'en adopter le langage. Plusieurs tribus berbères ont fini par oublier leur idiome; et les autres, à l'excep-

tion toutefois des Touareg, se sont formé des dialectes hybrides dans lesquels l'élément arabe tend graduellement à prédominer. Partout où l'Islamisme s'est introduit, la langue nationale a subi l'influence de la langue arabe au point de s'en laisser saturer ou de se neutraliser. Le berbère s'est assimilé l'arabe avec une grande facilité; il a même accueilli des mots appartenant au turc et aux langues européennes; de nos jours, il reçoit sans difficulté certains termes français et espagnols.

« Passons au mot *Kabile*, qui sert encore à désigner une partie de la race berbère. Pour exprimer l'idée d'une tribu, de peuplade nomade, les Arabes emploient le mot Kabila et au pluriel Kabaïl. Pendant les quatre siècles qui suivirent la conquête de l'Afrique septentrionale par les musulmans, tous les nomades appartenaient à la race berbère; aussi, dans les ouvrages historiques et géographiques qui traitent de cette époque, le mot *kabila* veut dire tribu berbère. Les Arabes nomades arrivés en Afrique étaient aussi organisés en tribus *kabaila;* mais, voyant employer ce terme pour désigner une race qu'ils méprisaient, ils appliquèrent à leurs propres tribus le nom d'*arch,* qui signifie maison, pavillon, tente. Les historiens arabes respectent trop leur langue pour se servir du mot *arch* avec le sens de tribu; ils s'en tiennent au terme consacré et disent également *kabaïl-el-Arab,* tribu des Arabes, et *kabaïl-el-Berber,* tribu des Berbères. Dans les provinces d'Alger et d'Oran le mot kabila sert à désigner les Berbères, et ceux-ci l'ont accepté; dans la province de Constantine on emploie le mot arabe *chaouïa,* bergers, ou bien le mot *Zenatia,* Zénatiens, en parlant de ce peuple.

« Les peuplades qui forment la race berbère se rencontrent dans presque toutes les parties de l'Afrique septentrionale; on les trouve depuis la Méditerranée jusqu'au Niger et depuis l'Atlantique jusqu'aux oasis égyptiennes. Les unes habitent les montagnes et cultivent les jardins qui entourent leurs villages, ou bien ils s'adonnent à l'exercice des arts utiles; les autres demeurent dans les plaines et s'occupent de l'agriculture et de l'éducation des troupeaux; d'autres se tiennent dans les bourgades situées entre le Tell et le grand désert, où ils s'occupent de commerce; quelques branches de la grande famille des Touareg passent leur temps à piller les caravanes, à escorter les voyageurs et à combattre les Arabes et les Nègres leurs voisins. On a remarqué qu'en Algérie les Berbères occupent les montagnes, et les Arabes les plaines. » (*M. de Slane.*)

Les Berbères ou Kabiles de l'Algérie actuelle sont, dans la province d'Alger : les *Zouaoua,* les *Flissa,* les *Guechtoula,* les *Nezlioua,* les *Beni-Raten*, occupant, entre l'Isser et l'oued-Sahel, le pâté montagneux désigné par nous et d'une manière purement conventionnelle sous le nom de Grande Kabilie; les *Beni-Aïdel,* dépendant du cercle d'Aumale; les *Mouzaïa* et les *Soumata,* au nord et au sud de Medéa; les tribus des cercles de Cherchel et de Tenès; les tribus de l'Ouaranseris, au sud d'Orléansville. Et dans le Sahara, les *Beni-Mzab,* les *Ouargla,* les *Touareg.*

Dans la province d'Oran : les tribus du Dahra; les *Beni-Ourar'*, les *Flita,* les *Oulhasa,* les *Trara*, les *Msirda*, les *Beni-Snous.*

Dans la province de Constantine, de l'oued-Sahel à la Seïbouse, c'est-à-dire dans l'espace désigné, toujours par les Français, sous le nom de Petite Kabilie : les *Beni-Mehenna* et les *Beni-Tifout,* du cercle de Philippeville; les tribus du *Ferdjioua,* du *Zerdeza,* du *Zouar'a ;* les tribus du sahel de Djidjelli, les tribus du *Babor* et du *Guergour*, au nord et à l'ouest de Setif : les *Beni-Abbès*, dans le bassin de l'oued-Sahel ; les *Mzaïa,* les *Toudja*, les *Fenaïa,* les *Aït-Ameur*, du cercle de Bougie ; les *Chaouia,* dans l'Aurès ; les *Zibanais* et les *Rouar'a,* dans le Sahara.

Nous prenons le Berbère ou le Kabile de l'est d'Alger comme type général de la race.

Le Kabile est d'une taille moyenne, bien prise ; sa constitution est robuste ; l'ensemble de sa physionomie, à l'encontre des races conquérantes venues de l'Arabie, est germanique : il a la tête volumineuse, le visage carré, le front large et droit, le nez et les lèvres épaisses, les yeux bleus, les cheveux généralement rouges, le teint blanc.

Ses vêtements sont la *cheloukha* ou chemise en laine qui dépasse les genoux, les *haïk* et le *burnous;* il porte pour le travail un large tablier de cuir ou *tabenta;* sa tête est presque toujours nue ; il recouvre ses jambes de guêtres sans pieds, en laine tricotée, *bour'erous.*

Son dialecte qui, on l'a dit plus haut, a traversé la domination romaine, vandale, arabe et turque, donne justement à penser que le Kabile est autochthone.

Le Kabile tient à la maison. Il est sobre, habitué au travail, rompu à la fatigue ; il est laboureur, horticulteur, pâtre ; doué d'une rare intelligence, il exerce aussi avec beaucoup d'adresse les professions industrielles nécessaires à son existence : il fabrique la toile et les tissus de laine, les moulins à huile, les pressoirs, les paniers ou corbeilles,

les armes à feu, les armes blanches (entre autres le terrible yatar'an appelé *flissa*, du nom de la tribu où il se fabrique), la poudre, le plomb, le soc de charrue, la bêche, la faux, la serpe, la pioche. Le Kabile possède encore un rare talent pour la fabrication de la fausse monnaie. L'exposition permanente des produits algériens, à Alger, montre quelques spécimens de l'industrie des faux-monnayeurs du village d'Aït-el-Hassen.

Le Kabile est peu instruit : l'écriture et la lecture sont du domaine du plus petit nombre : les traditions arabes et les chants de guerre lui meublent suffisamment la mémoire.

Le Kabile ne connaît point la médecine ; s'il souffre d'une maladie interne, il emploie le suc de quelques végétaux ; s'il a une blessure ou une fracture, il compose un amalgame de soufre, de résine et d'huile d'olive, qu'il applique sur la blessure ou sur la fracture ; une amulette contenant quelques versets du Koran ou des signes cabalistiques fait le reste.

Le Kabile a les idées de la famille ; il n'a généralement qu'une femme à laquelle il s'attache sincèrement et qui ne vit pas dans l'état d'infériorité où vit la femme arabe. La *femme kabile* travaille avec son mari, l'excite contre l'ennemi, le panse ou le rapporte s'il est blessé, prend son fusil s'il meurt, et se fait souvent tuer en le vengeant. N'est-ce pas assez dire que la femme kabile jouit d'une grande considération ? Aussi, de tribu à tribu, quand la moisson est rentrée et que la poudre parle, la femme obtient-elle souvent plus que l'homme pour la pacification. Si la Kabilie a ses marabouts, elle a aussi ses maraboutes !

Le Kabile est loyal, hospitalier ; l'*anaïa*, dont il est fier à juste titre, est le droit que possède tout Kabile de rendre inviolable la personne compatriote ou étrangère qui se réclame de lui. Il connaît peu la *dïa* ou impôt du sang ; la vendetta lui est commune avec le Corse, elle se transmet de père en fils.

Le Kabile aime sa patrie. Ce noble sentiment lui a fait faire naguère cause commune avec Abd-el-Kader contre nous, et avec El-Mokhrani dans l'insurrection de ce dernier au commencement de 1871, mais pour dominer lui-même, et non pour satisfaire l'ambition d'un sultan qu'il sut toujours éloigner dès que ce dernier voulait lui imposer sa volonté. Il est religieux et quelquefois fanatique ; il écoute volontiers les marabouts : Bou-Bar'la, en Kabilie, et Bou-Maza, dans le Dahra, en sont des exemples. Mais l'amour de la religion et de la patrie ne

l'empêche cependant point de vivre avec l'Européen, dès que ses intérêts le mettent en contact avec lui.

La *djemàa* ou municipalité résume, comme on le sait, les pouvoirs administratifs et judiciaires qui régissent les populations de la Grande Kabilie. Voici, sur le fonctionnement de ces assemblées, quelques détails fort intéressants, tirés des rapports des chefs des bureaux arabes de Fort-Napoléon et de Tizi-Ouzou.

Chaque village est administré par sa djemâa. La djemâa se compose d'un *amin,* président, d'un *oukil*, agent financier, de *dahmans*, adjoints de l'amin, et d'*euquals* ou conseillers.

Les villages kabiles se décomposent en *kharoubas.* La *kharouba* est la réunion des maisons d'une même famille; elle comprend tous les individus rapprochés entre eux par des liens de parenté ou d'alliance, et se trouve représentée dans les assemblées par son *dahman.* Quant aux *euquals,* le nombre en est proportionné à celui des habitants du village; chaque kharouba en désigne un ou plusieurs, suivant l'importance de son effectif; on les choisit parmi ceux qui sont renommés pour leur sagesse et leur expérience.

L'*amin,* sauf en ce qui concerne les amendes qu'il prononce d'après le kanoun, ne peut rien faire par lui-même; résumant le pouvoir exécutif, il est le bras de la djemâa, mais il doit la consulter sur toutes les affaires. L'*oukil* est, nous l'avons dit, l'agent financier de la commune; il tient un registre sur lequel il doit inscrire toutes les recettes et dépenses concernant la commune, en présence de la djemâa qui le contrôle. Les *dahmans* aident l'amin dans l'exercice de ses fonctions; ils servent d'intermédiaire entre lui et la kharouba, et sont responsables devant la djemâa de l'exécution des décisions qu'elle prononce. Les *euquals,* véritables conseillers municipaux, sont très-considérés; leur avis est d'un grand poids; ils sont consultés sur tout.

La djemâa ainsi consultée se réunit une fois par semaine, généralement le vendredi soir, et extraordinairement si les circonstances l'exigent. Ces assemblées nombreuses sont, comme toutes les réunions populaires, souvent bruyantes; mais on tomberait dans une grave erreur si l'on croyait que la confusion seule y règne. Le Kabile a l'habitude de la vie politique, et la police des séances est réglée. Les pouvoirs judiciaires et administratifs de la djemâa sont parfaitement déterminés par le *kanoun* établi. Comme tribunal, elle rend la justice en appliquant les règles tracées par l'*curf* ou l'*ada,* c'est-à-dire par la coutume, et, par parenthèse, ce droit coutumier est aussi

différent du Koran que le peuple kabile est différent du peuple arabe.

Cette organisation, qui a toujours existé, a été respectée par notre gouvernement. Telle elle était avant l'arrivée de nos colonnes, telle elle est encore, sauf quelques modifications que réclamaient essentiellement les droits de notre politique.

Ainsi, les djemâas sont les seuls tribunaux civils et administratifs reconnus. L'autorité éventuelle que le fanatisme déférait parfois aux marabouts a dû cesser. Il n'existe plus au-dessus de ces tribunaux que la haute surveillance de l'autorité française, à qui les amins doivent rendre compte de ce qui se passe. Quant à l'autorité des Mar'zen, toujours sage et prudente, elle n'intervient que pour prévenir les désordres et les conflits qui, comme on peut le penser, ne sont pas rares dans les sociétés turbulentes du Djurjura. (Voir, p. 158 à 160, la description de la Kabilie.)

LES ARABES.

Les Arabes nomades, s'étant emparés du pays plat, contraignirent les Berbères à se retirer, les uns dans les montagnes, les autres vers les contrées occidentales du Mar'reb. Depuis lors seulement, c'est-à-dire vers le milieu du XIe siècle de Jésus-Christ, l'Afrique septentrionale posséda des Arabes nomades. « Les premiers conquérants musulmans, dit Ibn-Khaldoun, ne s'y établirent point comme habitants des tentes; pour rester maîtres du pays, ils durent rester dans les villes. Ce ne fut qu'au milieu du Ve siècle de l'hégire que les Arabes nomades y parurent pour la première fois et s'y dispersèrent par tribus, afin d'aller camper dans toutes les parties de cette vaste région. » Répétons encore qu'avant cette époque, les plaines de l'Afrique septentrionale appartenaient exclusivement à la race berbère.

« La société arabe repose sur trois caractères généraux, qui se trouvent jusque dans ses plus petites divisions. Ce sont : l'influence de la consanguinité, dérivant de l'interprétation que les Arabes ont adoptée de la loi de Mohammed; la forme aristocratique du gouvernement, résultant à la fois des préceptes religieux et des habitudes nationales; l'instabilité des centres de population, qui ne tient absolument qu'au caractère du peuple arabe, à des raisons tirées de la culture et de la nature du pays que ce peuple habite...

« C'est la réunion de familles qui se croient généralement issues d'une souche commune qui forme la tribu arabe. Ce qui distingue

cette petite société, c'est l'esprit de solidarité et d'union contre les voisins, qui, de son berceau, a passé à ses derniers descendants, et que la tradition et l'orgueil, aussi bien que le souvenir des périls éprouvés en commun, tendent encore à fortifier... Ceci paraîtra encore plus vrai, si l'on considère la forme du gouvernement de ces tribus où la noblesse joue un si grand rôle. Ainsi, toutes les familles nobles d'une tribu se regardent comme unies plus particulièrement par les liens du sang, alors même qu'à des époques très-reculées elles auraient eu des souches très-distinctes...

« Le sort des tribus a été extrêmement variable; quelques-unes sont entièrement éteintes; d'autres sont très-réduites; d'autres encore sont restées puissantes et nombreuses. On peut dire que le nombre des individus formant une tribu varie de cinq cents à quarante mille; il est en tout cas fort inférieur au chiffre de la population que les terres occupées par la tribu pourraient nourrir. Il n'est point difficile de se rendre compte de cette inégalité de population dans les tribus; leur genre de vie les soumet à mille vicissitudes, et nous avons vu nous-mêmes, en peu d'années, plusieurs exemples de tribus qui, naguère puissantes et nombreuses, sont éteintes aujourd'hui...

« Les tribus sont divisées en un plus ou moins grand nombre de fractions, selon leur importance. De même que la tribu est un élément politique et administratif dans le gouvernement, de même le douar est l'élément de famille dans la tribu. Tout chef de familles propriétaire de terres, qui réunit autour de sa tente celles de ses enfants, de ses proches parents ou alliés, de ses fermiers, forme ainsi un *douar*, rond de tentes, dont il est le chef naturel, dont il est le représentant ou cheikh dans la tribu et qui porte son nom. L'autorité de ce cheikh, comme on le comprend déjà, est indépendante de toute délégation extérieure; ni l'État ni la tribu ne peuvent intervenir dans sa nomination, si on peut appeler ainsi l'acte qui, d'un consentement tacite mais unanime, confère l'autorité à un seul. Les besoins de la vie nomade, aussi bien que les préceptes religieux, expliquent, du reste, la fonction du douar et sa constitution. Le désir de sécurité pour les individus, la garde des richesses et des troupeaux, ont porté les hommes d'une même souche à se réunir, à voyager ensemble, à se soumettre à une autorité non contestée. L'histoire de tous les peuples nomades nous offre des faits analogues.

« Le peuple arabe a non-seulement des chefs militaires, mais il a encore des chefs religieux. Il existe chez eux trois sortes de noblesse :

1° la noblesse d'origine; 2° la noblesse temporelle ou militaire; 3° la noblesse religieuse. On appelle noble d'origine, *cherif,* tout musulman qui peut, au moyen de titres en règle, prouver qu'il descend de Fatma Zohra, fille du prophète, et de sidi-Ali-Abi-Taleb, oncle de ce dernier. On peut dire que c'est Mohammed lui-même qui a fondé cette noblesse, très-considérée chez les Arabes. Il prescrit en effet, dans plusieurs passages du Koran, aux peuples qui ont embrassé sa foi, de témoigner les plus grands égards aux hommes issus de son sang, en annonçant qu'ils seront les plus fermes soutiens et les purificateurs futurs de la loi musulmane... Les *cheurfa* jouissent de prérogatives plutôt morales que matérielles, et leur influence ne doit pas se mesurer sur les honneurs qu'on leur rend...

« Les membres de la noblesse militaire, chez les Arabes, portent le nom de *djouad.* Ce sont les descendants de familles anciennes et illustres dans le pays, ou bien encore les rejetons d'une tribu célèbre, les *Koraïche,* dont Mohammed et sa famille faisaient partie. Dans ce dernier cas, ils se désignent par le nom de douaouda et représentent une noblesse supérieure aux djouad ordinaires. La plus grande partie des djouad tire son origine des *Mehhal,* conquérants venus de l'est à la suite des compagnons du prophète. Les djouad constituent l'élément militaire dans la société arabe. Ce sont eux qui, accompagnés de leur clientèle, mènent les Arabes au combat. Par le fait, ces derniers sont presque leurs sujets...

« Les membres de la noblesse religieuse s'appellent *marabouts.* Le marabout est l'homme spécialement voué à l'observance des préceptes du Koran; c'est lui qui, aux yeux des Arabes, conserve intacte la foi musulmane; il est l'homme que les prières ont le plus rapproché de la divinité. Aussi ses paroles deviennent des oracles auxquels la superstition ordonne d'obéir, et qui règlent à la fois les discussions privées et les questions d'un intérêt général. C'est ainsi que les marabouts ont souvent empêché l'effusion du sang en réconciliant des tribus ennemies; c'est ainsi que leur protection, *anaïa,* a souvent suffi pour garantir de toute atteinte les voyageurs ou les caravanes. Bien des fois encore ils ont, le Koran à la main, prêché la guerre contre les infidèles... Un des caractères principaux de la noblesse religieuse est qu'elle est héréditaire comme les précédentes...

« On commettrait une grande erreur en tirant de ce qui précède la conséquence que tous les cheurfa, djouad ou marabout, occupent une position élevée dans la société arabe; on en voit au contraire journelle-

ment occupés à tous les métiers. Mais, si tous les membres de ces classes ne jouissent pas d'une part égale de considération et d'influence, on peut affirmer au moins que la puissance et l'autorité ne se trouvent que chez elles.

« Les classes inférieures, celles qui constituent la masse du peuple, n'offrent pas à beaucoup près, chez les Arabes, la même variété que chez nous. On ne trouve, en effet, au-dessous de l'aristocratie, que les propriétaires fonciers, les fermiers et domestiques ou manœuvres. Chez les tribus des Arabes pasteurs, où, à de très-rares exceptions près, la propriété ne consiste qu'en troupeaux, cette uniformité est plus grande encore. » (*Général E. Daumas.*)

Les tribus arabes les plus importantes de l'Algérie sont :

Pour la province de Constantine, dans le Tell : les *Hanencha*, les *Nememcha*, les *Haracta*, les *Oulad-Si-Yahaïa-ben-Taleb*, les *Sellaoua*, les *Segnia*, les *Telar'ma*, les *Oulad-abd-el-Nour*, les *Eulma*, les *Ameur-R'araba*, les *Oulad-Selem*, les *Oulad-Sultan*, les *Oulad-ali-ben-Sabor*; dans le Sahara : les *Oulad-Naïl-Cheraga*, les *Rahman*, les *Oulad-Zekri*, les *Oulad-Moulat*, les *Oulad-Saïah*.

Pour la province d'Alger, dans le Tell : les *Attafs*, les *Oulad-Kseïr*, les *Oulad-Khrouïden*, les *Sbeah*, les *Arib*, les *Beni-Djaad*, les *Beni-Sliman*, les *Beni-Khrelifa*, les *Khrachna*, les *Beni-Moussa*, les *Beni-Hassen*, les *Oulad-Moktar*, les tribus du *Titri*; dans le Sahara : les *Zenakra*, les *Oulad-Chaïb*, les *Rahman*, les *Oulad-Naïl-R'araba*, les *Larba*, les *Arazlia*.

Pour la province d'Oran, dans le Tell : les *Flita*, les *Hachem*, les *Sdama*, les tribus de la *Yacoubïa*, les *Djafra*, les *Beni-Ameur*, les *R'ossel*; dans le Sahara : les tribus du *Djebel-Amour*, les *Harar*, et les *Hamïan*, les *Oulad-Sidi-Cheikh*.

L'Arabe est de race blanche ; il est grand de taille, vigoureux ; il a le visage ovale, le front fuyant, les yeux noirs et vifs, le nez busqué, les lèvres minces, les cheveux et la barbe noirs.

L'Arabe a toujours la tête couverte ; il s'habille avec des burnous et des haïks ; l'ensemble de ces différentes pièces maintient sur le corps une température toujours égale, en les relâchant ou en les resserrant.

L'Arabe se couvre de talismans ; il en attache au cou de ses chevaux, de ses lévriers, pour les préserver du mauvais œil, des maladies, de la mort ; il est généralement vaniteux, humble, obséquieux, arro-

gant tour à tour; il est menteur, voleur; il est paresseux de corps et d'esprit.

L'Arabe est hospitalier.

L'Arabe vit sous la tente; il est nomade; il laboure; il possède de nombreux troupeaux qu'il fait paître; il ne plante pas d'arbres. Sans avoir d'industrie proprement dite, il confectionne des selles, des harnachements, des mors. Les femmes arabes tissent tous les vêtements et les étoffes servant à faire les tentes, les sacs, etc. M. F. Hugonnet a calculé que les Arabes, qui enfouissent une grande partie de leur argent, avaient distrait ainsi de la circulation plus de 300 millions qui, multipliés par le travail et le crédit, amèneraient un grand changement dans la face des choses en Algérie.

Il est certain que la femme arabe, femme de plaisir chez le riche, bête de somme chez le pauvre, ne jouit pas de la même considération que la femme kabile. Voici une anecdote, au sujet de l'émancipation de la femme arabe, que nous tenons de M. Cherbonneau, auquel l'a racontée le savant légiste musulman de Constantine, Si-Chadli. « Un chef de la tribu des Harracta, entre Aïn-Beïda et Tebessa, se rend à Constantine. A quelques jours de là, il rentre dans sa tribu au petit jour, appelle sa femme, lui dit d'apporter quatre pieux et quatre cordes. La chose faite, il jette sa femme par terre, l'étend entre les quatre pieux, lui attache les membres avec les cordes, et, prenant un long bâton, il frappe la malheureuse à coups redoublés. Les cris de désespoir et de douleur poussés par cette femme réveillant toute la tribu, on accourt à ce cruel spectacle, et c'est en vain qu'on cherche à arrêter le bras du mari. « Mais que t'a fait ta femme ? ose-t-on lui dire. C'est la « perle de la tribu, c'est une bonne mère, c'est le modèle des épouses. » — « Ce qu'elle m'a fait? Ma foi, je me soulage! » A bout de forces, il redevient plus calme. C'est alors qu'il raconte qu'étant parti pour affaire, il avait vu à Constantine une femme de cette ville, forte de l'appui de l'autorité française, traîner son mari chez le kadi pour se plaindre de lui; et le kadi avait donné raison à la femme. Chose inouïe, monstrueuse et qui avait tellement ahuri notre Arabe, qu'il était reparti, oubliant le but de son voyage et ne songeant qu'à venger sur sa pauvre femme l'affront fait au sexe fort! » *Ab uno disce omnes !*

LES MAURES.

On donne le nom de Maures aux Arabes citadins ou *hadar*. « Cette faible minorité vit aujourd'hui dans un milieu qui n'est pas exclusive-

ment le sien, et qui n'y a point formé société à part. » Une grande partie des Maures auxquels leur fortune l'a permis, ont émigré, lors de notre arrivée en Algérie, à Alexandrie, au Kaire, à Constantinople, et moins loin, en Tunisie ou au Marok ; la misère tend à faire disparaître de jour en jour ceux qui n'ont pu suivre les premiers; d'autres enfin, s'assimilant plus ou moins nos mœurs et nos institutions, se sont généralement adonnés au commerce, et leurs coreligionnaires leur donnent le nom de *skakri*, sucrier ou épicier, dont le mot *mercanti*, donné aux Européens civils, est l'équivalent injurieux.

Les Maures sont d'une taille au-dessus de la moyenne, leur visage est ovale, la peau est plutôt blanche que brune, le nez est aquilin, la bouche est moyenne et épaisse, les yeux sont grands et assez vifs, la barbe et les cheveux sont noirs et abondants. Les Maures ont un certain embonpoint, mais il est permis de douter qu'ils aient un type bien pur; et, comme le dit M. V. Bérard : « Ils sont les fils de tous les peuples poussés sur les rivages de l'Algérie, depuis les Argonautes jusqu'aux renégats du siècle dernier. »

Les Maures sont d'un caractère doux et indolent; ils sont très-religieux.

Le costume des Maures se rapproche beaucoup de celui des Orientaux : ils portent une culotte fort large, *seroual*, qui leur laisse les jambes nues; une veste, *djabadoli*, et deux gilets brodés en or ou en soie, *sedria*; ils ont pour coiffure un turban ou pièce de mousseline enroulée autour d'une calotte ou *chachia*; ils portent rarement des bas et ils ont pour chaussnres de larges souliers, *sebabath*, dans lesquels ils mettent quelquefois d'autres chaussures, c'est-à-dire des pantoufles de maroquin jaune ou rouges, *babouches*.

La Mauresque. — Quand la Mauresque vient au monde, on lui donne le nom de Fatma, qui est celui de la mère du prophète. Huit jours après, on fête la naissance de l'enfant, qui reçoit alors son nom définitif. On a le choix entre : Aïcha, Bedra, Djohar, Fatma, Halima, Haouria, Khredoudja, Khreira, Meriem, Mimi, Mouni, Rosa, Safia, Yamina, Zina, Zohra, etc., etc.

Si les parents sont pauvres, ils verront dans leur fille une charge de plus; si les parents sont riches, la mère n'aura pour son enfant que l'indifférence la plus complète; car, mariée à douze ou treize ans, quelquefois à neuf ou dix ans, l'instinct de la coquetterie étouffera en elle tous les bons sentiments; et, comme elle vieillit vite en raison de sa précocité, elle ne verra dans les soins maternels qu'un avertisse-

ment fatal à ses charmes. Quant au père, s'il n'avait à recevoir quelquefois une dot ou le prix de sa fille, à peine saurait-il que cette fille existe.

Les Arabes disent d'un garçon : « C'est une bénédiction ; » d'une fille : « C'est une malédiction. » Les Maures disent de même.

L'enfant grandira donc battue, rebutée, succombant sous la fatigue, si elle appartient à la classe pauvre; reléguée dans un coin, abandondonnée aux soins d'une négresse, si elle est de bonne maison.

Pauvre, elle n'aura qu'un seul désir, celui d'échapper au logis paternel pour se livrer à la prostitution, si toutefois ses parents ne l'ont déjà vendue. Riche, elle mangera, grandira, se mariera, n'ayant d'autre but que la coquetterie la plus effrénée et quelques intrigues.

La femme, par suite des préjugés musulmans, est une chose, un objet, un meuble que l'on possède et qui ne doit ni penser ni agir. De là sa profonde ignorance et son abrutissement.

Et cependant la Mauresque a toutes les aptitudes pour apprendre : une dame française a fondé à Alger, il y a trente ans, un pensionnat de jeunes filles musulmanes qui comptait plus de cent élèves de quatre à dix ans. Nous avons entendu plusieurs de ces enfants répondre, aussi bien que le feraient des Européennes de leur âge, aux questions qui leur étaient posées sur la grammaire, l'arithmétique, la géographie et l'histoire. Les ouvrages de couture, de broderie et de tapisserie leur étaient également familiers.

La Mauresque est donc aussi apte que toute autre à recevoir l'instruction et l'éducation.

Mais, comme on l'a dit plus haut, par suite des préjugés absurdes qu'ont les musulmans à l'endroit de la femme, ceux qui sont riches croiraient commettre un péché en faisant donner la plus légère instruction à leurs filles. Les nécessiteux seuls se décident à envoyer les leurs à l'école musulmane-française, parce qu'ils s'en débarrassent et qu'ils reçoivent une prime : double bénéfice !

Là encore est le mal, car les enfants dont l'intelligence est à moitié ébauchée, rentrant le soir dans leurs familles, font de tristes rapprochements entre la condition malheureuse à laquelle elles ne peuvent échapper et le bien-être qui leur manquera toujours. Trop supérieures aux hommes de petite condition avec lesquels elles pourraient se marier, elles sont dédaignées par les autres, et les malheureuses, méprisant les premiers, rebutées par les seconds, arrivent inévitablement

à faire, pauvres et instruites, ce qu'elles auraient fait pauvres et ignorantes.

Il est bien entendu qu'à toutes règles il y a des exceptions. Nous généralisons, voilà tout.

La Mauresque est-elle jolie? Comme dans tous les pays, elle est belle, ou elle est laide : plutôt belle que laide. Jeune fille, c'est la plus gentille créature que l'on puisse voir; femme, son visage est d'un ovale assez parfait; les traits sont un peu forts, les oreilles trop grandes; les cheveux, qu'ils soient lisses ou crépus, d'un noir de jais et épais comme des crins; la taille moyenne et assez bien prise; la gorge comprimée dans un gilet étriqué; les mains petites, les pieds trop grands.

Voici quels sont les costumes de la Mauresque. Le plus simple se compose d'une chemise en gaze à manches courtes et d'un pantalon, un caleçon (*serroual*) en calicot blanc ou en indienne, large, bouffant, descendant au-dessous du genou; les jambes sont nues; le pied est chaussé d'une babouche sans quartier; les cheveux, lissés en bandeaux, vont se joindre derrière la tête, dans une simple ou double queue qui tombe jusqu'à terre, au moyen de quelques rubans; cette coiffure supporte une calotte ou *chachïa* en velours qui s'attache avec deux cordons sous le menton. Ce costume est quelquefois complété par une veste, *djabadoli*, espèce de brassière étriquée qui ne dépasse pas les épaules et qui étrangle la poitrine.

Vient ensuite le *rlila* ou redingote en étoffe de soie brodée d'or. Avec ce costume, la coiffure devient différente; sur la calotte, qui sert alors de support, vient s'attacher une pièce de soie noire, puis un foulard de couleur vive, rayé or ou argent; nous parlons ici de la coiffure traditionnelle, mais qui a subi en partie de grands changements chez les Mauresques *civilisées*. Les femmes mariées portent le *sarma* ou hennin du XVe siècle, en Europe. Ce sarma, en filigrane d'or ou d'argent, est souvent admirablement travaillé et ciselé.

Les bijoux sont des bagues et des pendants d'oreilles en diamants mal taillés et plus mal montés, des colliers à six rangs de perles fines d'une grande valeur et quelquefois enfilées dans une simple ficelle, des bracelets en or qu'on nomme *m'saïs* pour les bras et *m'kaïs* pour les jambes.

Lorsque la Mauresque porte le rlila, elle noue au-dessus de ses hanches une large étoffe en soie rayée, appelée *fouta* et tombant jusqu'à terre ; elle enroule par dessus une ceinture en soie ou en or dont les

bouts pendent par devant; des babouches en velours vert ou ponceau complètent l'ensemble de ce costume fort riche et fort beau. Il est, du reste, facile de se rendre compte du costume des femmes indigènes dans leur intérieur, lorsque arrive le soir; elles se promènent alors sur les terrasses des maisons mauresques qui ont échappé à l'alignement ou à la démolition.

La Mauresque qui va au dehors quitte le fouta et garde ses autres vêtements; mais elle passe par-dessus son caleçon un large pantalon tombant jusqu'à la cheville, elle noue derrière sa tête un mouchoir qui lui cache la figure à l'exception des yeux; elle s'enveloppe le corps d'un *haïk,* pièce d'étoffe de laine très-claire et très-fine, et jette enfin par-dessus le tout un autre haïk plus épais. Vêtue ainsi, la Mauresque a l'air d'un paquet qui marche.

LES KOULOUR'LIS.

Les Koulour'lis, fils de Turcs et de femmes mauresques, disparaissent de jour en jour. Rien, du reste, ne les distingue des Maures : ils en ont le costume et les mœurs. Voulant jouir des droits qu'avaient leurs frères, fils de Turcs et d'esclaves chrétiennes, ils furent souvent un embarras pour les pachas, qui les firent massacrer ou exiler à plusieurs reprises.

LES NÈGRES.

L'abolition de l'esclavage tend à faire disparaître de jour en jour les nègres en Algérie. Les villes dont nous avons les représentants à Alger sont : Zouzou et Haoussa, Katchana, Sonoui, Tombouctou, Tombou, Bambara, Gourma, Bornou.

Les nègres forment une des corporations des Berranis ou étrangers.

Les nègres exercent généralement les métiers de marchands de chaux, de blanchisseurs de maisons, de fabricants de sparterie; puis, à l'occasion, ils sont manœuvres, terrassiers, portefaix. Les négresses sont masseuses dans les bains maures, boulangères ambulantes, servantes, filles publiques et sorcières.

Les nègres, en dehors de leurs occupations habituelles, ont le monopole du tapage. Aux fêtes musulmanes et à nos fêtes publiques, ils parcourent les rues, gambadant, gesticulant au son assourdissant de

la grosse caisse, du tamtam et des *karakob* (castagnettes en fer) ; puis ils stationnent sur les places publiques pour y exécuter des rondes sans fin, dont ils marquent la mesure avec des bâtonnets qu'ils lèvent et frappent en cadence au-dessus de leurs têtes.

Lorsque arrivait le premier mercredi qui, chaque année, suit l'époque du Nissam, au printemps, et quand la plante des fèves commençait à noircir, les nègres se réunissaient à une lieue d'Alger, sur le bord de la mer, au Hamma, à l'endroit appelé Aïn-el-Abiod (la Fontaine blanche), près de la koubba de Sidi-Bellal, enfouie à moitié dans les sables, et à côté de la fontaine de Lella-Haoua, qui est en grande vénération chez eux (*V.* p. 63).

Les Derdebas, fêtes particulières, ont lieu dans les rues du Darfour et Kattaroudjil, aux abords de la Kasba, dans des maisons appartenant aux tribus nègres. Là, au bruit de cette musique dont nous avons parlé plus haut, les négresses, quittant le voile bleu et vêtues de gaze et de soie brochées d'or et d'argent, commencent, lentement d'abord, une de ces danses dont le thème invariable est un poème d'amour. Enivrées, exaltées, furieuses, elles se livrent bientôt aux déhanchements, aux contorsions les plus incroyables. On ne sait en vérité ce qui doit le plus étonner du courage des musiciens, de l'ardeur des danseuses ou de la patience des spectateurs !

Il est un autre spectacle dont le tableau est le complément indispensable des mœurs et des superstitions grossières des nègres. Le mercredi matin de chaque semaine, sur la route de Bal-el-Oued à Saint-Eugène, on rencontre de nombreux groupes de femmes et d'enfants maures à âne ou à mulet, suivis de serviteurs portant des poules. Ils se dirigent vers la plage, au-dessous de l'ancienne koubba de Sidi-Yacoub, à Seba-Aïoun (les sept fontaines) ; là président, non pas les naïades traditionnelles, mais des génies dont l'influence est grande, il paraît, sur la destinée des musulmans. Les uns sont les génies blanc, vert, bleu, couleur fleur de pois : ce sont les bons génies ; les autres, rouge, noir et brun, sont les mauvais génies. C'est pour invoquer ou conjurer ces génies que les musulmans se rendent le mercredi aux sept fontaines. Qui conjurent ou invoquent ces génies ? Les négresses, sorcières, fabricantes de philtres, diseuses de bonne ou de mauvaise aventure, en un mot les *Guezzanates*.

Voici ce qui se passe : près d'une des fontaines, désignée d'avance, une négresse allume un réchaud, y fait pétiller des grains d'encens ou de benjoin dont la personne intéressée respire la vapeur : ensuite les

poules, apportées pour le sacrifice, sont égorgées à moitié et lancées sur le sable. Si les poules agonisantes vont, moitié voletant, moitié roulant, gagner la mer, le sacrifice aura été agréable au génie invoqué, et alors la réussite désirée est certaine, c'est-à-dire qu'une maladie sera guérie ou un vœu accompli. Si, au contraire, les poules meurent sur le sable, tout est à refaire; mais les négresses ont une trop grande habitude de la chose pour ne pas prévoir le dénoûment du sacrifice, dénoûment qui sera en raison de la rémunération des malades, des faiseurs de vœux ou de leurs représentants, s'ils n'ont pu quitter la maison.

Les poules sont quelquefois remplacées par un mouton, rarement par un bœuf, et alors c'est un nègre qui fait l'office de sacrificateur, mais sur place, et sans que la victime aille cette fois mourir dans la mer.

LES JUIFS.

L'histoire nous apprend que la Judée, dans laquelle les Romains étaient intervenus, l'an 40 avant J.-C., sous Hérode, fut conquise par Titus, l'an 70 après J.-C. Ce fut sous Adrien, en 135, que les Juifs furent dispersés. De cette époque date donc leur arrivée en Afrique.

Ibn-Khaldoun dit : « Une partie des Berbères professait le judaïsme, religion qu'ils avaient reçue de leurs puissants voisins, les Israélites de la Syrie. Parmi les Berbères juifs, on distingue les Djaraoua, tribu qui habitait l'Aurès... Idris, étant arrivé en Mar'reb, fit disparaître de ce pays jusqu'aux dernières traces des religions chrétienne, juive et païenne, et mit un terme à l'indépendance des tribus (172 de l'hégire, 788-89 de J.-C.)... »

Est-ce à cette époque qu'il faut faire remonter la légende suivante? *Djifa-ben-djifa*, charogne, fils de charogne, disent les musulmans en parlant des Juifs; et voici pourquoi : des Juifs ayant insulté la caravane qui conduisait les présents destinés annuellement à la Mekke, tous les hommes et les enfants mâles de cette nation furent immédiatement frappés de mort par Dieu. Mais les Juives l'ayant imploré pour que la destruction de leur race ne fût pas consommée, Dieu permit que les maris ressuscitassent pour une nuit seulement, et voilà pourquoi les enfants qui naquirent depuis furent appelés djifa-ben-djifa. Cette légende ne nous fait que trop savoir dans quel mépris les musulmans tiennent les Juifs.

Les Juifs d'Alger racontent sur leur venue dans cette ville une autre légende qui pour eux est article de foi : « Quand les musulmans possédaient l'Espagne, ils avaient permis aux Juifs de trafiquer et d'exercer librement leur religion. Lorsque les musulmans furent chassés de ce beau pays par les chrétiens, les Juifs, qu'on laissa tranquilles d'abord, ne tardèrent pas à être tyrannisés à cause de leurs richesses. En 1390, le grand rabbin, Ben-Smia, fut jeté en prison avec les principaux chefs des familles juives, et tous allaient être exécutés lorsqu'ils furent délivrés par un miracle. Ben-Smia semblait se résigner à son malheureux sort, mais tout à coup ses yeux se remplirent de feu, sa figure s'anima, et un rayon de lumière brilla autour de sa tête. Dans ce moment, il prit un morceau de charbon, dessina un navire sur la muraille, et se tournant ensuite vers ceux qui pleuraient, il leur dit : « Que tous ceux qui croient en la puissance de Dieu, et qui « veulent sortir d'ici à l'instant même, mettent avec moi le doigt sur « ce vaisseau. » Tous le firent, et aussitôt le navire dessiné devint un navire véritable, qui emporta les Juifs vers la rade d'Alger. Les musulmans leur accordèrent tous les privilèges dont ils avaient joui en Espagne. Toutes les conditions du traité furent écrites sur un parchemin; mais, lors de l'arrivée des Turcs, le peuple d'Israël devint encore plus esclave que jamais. »

Une législation sanguinaire les menaçait à chaque instant. L'insulte envers un musulman était punie par une mort soudaine, infligée arbitrairement et souvent d'après le caprice du Maure offensé. Si ce dernier était l'agresseur, il payait une amende au gouvernement, rarement aux parents de la victime. Les janissaires rachetaient de pareils forfaits avec une livre et demie de tabac qu'ils versaient dans les magasins de l'État. Le pacha voulait-il s'emparer de la fortune d'un Juif, il lui suscitait une mauvaise affaire qui l'envoyait à la mort. Tandis qu'un Turc recevait la bastonnade, un Juif était brûlé pour le même délit.

Les Juifs ne pouvaient sortir de la Régence sans donner un fort cautionnement, garantie de leur retour. Indépendamment de toutes les extorsions auxquelles ils étaient en butte, il leur fallait payer une sorte d'impôt de 28,000 boudjous (52,080 fr.) par mois, et comptables par quart, le jeudi soir de chaque semaine, avant le coucher du soleil. Le roi ou chef de la nation juive portait lui-même cet impôt à la Kasba.

Si un Juif, pour échapper à toutes ces infâmes avanies, à tous

ces horribles supplices, voulait apostasier, il devait d'abord se faire chrétien.

Comment l'élément juif a-t-il pu résister en Algérie à un pareil état de choses? Le voici : à des hommes aventureux, ne vivant que de piraterie, il fallait des intermédiaires qui pussent faire fructifier le produit de leurs courses; il les leur fallait souples, insinuants, façonnés à toute espèce de trafic, et les Juifs avaient un instinct particulier pour ce commerce de seconde main. Il y avait des spéculations qui leur étaient propres, qui ne pouvaient leur échapper, qu'ils attiraient à eux, parce que seuls ils étaient capables d'en assurer le succès. Doués d'une patience admirable, ne se rebutant pas plus devant les injures que devant les mauvais traitements, les Juifs se maintenaient auprès des indigènes par la seule raison, mais raison impérieuse, qu'ils leur étaient nécessaires.

On comprendra donc la confiance que les musulmans accordaient et accordent encore aujourd'hui aux Juifs. Les bijoutiers, les changeurs, les batteurs de monnaie, les argentiers des pachas, étaient des Juifs.

Le Juif, sous le rapport du caractère, était fourbe, avide; il joignait la bassesse de l'esclavage aux vices les plus dépravés; il était sans reconnaissance, sans sentiments généreux; il était et il est encore fanatique.

Cinquante années de domination française ont-elles relevé le moral des Juifs de l'Algérie? Oui et non; l'ancienne et la nouvelle génération vivent encore trop ensemble. Ce n'est pas notre costume que les Juifs doivent seulement adopter, mais bien nos idées, les bonnes s'entend.

Les Juifs d'Algérie, vivant sous la domination française, ont pu développer, en toute sécurité, leur génie du trafic, s'enrichir et devenir, dans les grandes villes comme Alger, propriétaires des plus beaux immeubles.

On rencontre des Juifs chez plusieurs tribus de l'Algérie. « Les Israélites, dit M. le baron Aucapitaine, très-nombreux dans la ville de Bou-Sâda, sont administrés par un rabbin qui leur rend la justice. Là, comme partout, la population juive se livre exclusivement au trafic ; le plus grand nombre exercent la profession d'orfèvres; on les voit constamment accroupis dans de petites boutiques enfumées, semblables à des antres, et, comme les alchimistes du moyen âge, soufflant dans leurs chalumeaux pour entretenir de mystérieux alliages. Dans le Sahara, les Israélites sont moins méprisés que dans les villes du Tell

et particulièrement à Bou-Sada, où quelques-uns portèrent les armes ; ils vont même jusqu'à citer orgueilleusement un certain Ben-Ziri, qui se distingua en brûlant de la poudre... Cette tolérance tient au caractère sédentaire des habitants des ksour et à l'esprit de lucre commun à tous ces entreposeurs du commerce saharien avec le Tell... »

Le type juif est en général un des plus magnifiques que l'on rencontre en Algérie : grand, bien fait, la figure ovale, le nez busqué, les yeux noirs et vifs, les cheveux et la barbe abondants. Le costume, taillé comme celui des Maures, est de couleur sombre ; le turban est noir, des bas et des souliers remplacent les chaussettes et les babouches des musulmans. Nous ne parlons pas de la jeune génération, qui s'habille à l'européenne, et des marchands que l'on rencontre à Paris ou dans les villes d'eau, s'habillant comme les Maures et prenant les noms des Maures.

Les Juifs vivant dans les tribus sont habillés comme les Arabes ; un mouchoir ou foulard noir, entourant la tête par-dessus le haïk, les distingue des Arabes.

« Les *Juives* sont belles, dit M. E. Fromentin ; à l'inverse des Mauresques, on les voit partout, aux fontaines, sur le seuil des portes, devant les boutiques ou réunies devant les boulangeries banales à l'heure où les galettes sont tirées du four. Elles s'en vont alors, soit avec leur cruche remplie, soit avec leur planche au pain, traînant leurs pieds nus dans des sandales sans quartiers, leur long corps serré dans des fourreaux de soie de couleur sombre, et portant toutes, comme des veuves, un bandeau noir sur leurs cheveux. Elles marchent le visage au vent, et ces femmes en robe collante, aux joues découvertes, aux beaux yeux fixes, accoutumées aux hardiesses du regard, semblent toutes singulières dans ce monde universellement voilé. Grandes et bien faites, elles ont le port languissant, les traits réguliers, peut-être un peu fades, les bras gros et rouges, assez propres d'ailleurs, mais avec des talons sales ; il faut bien que leurs admirateurs, qui sont nombreux, pardonnent quelque chose à cette infirmité des Juifs du bas peuple, heureux encore quand leur malpropreté n'apparaît qu'au talon, comme l'humanité d'Achille. De petites filles maltenues, dans des accoutrements plus somptueux que choisis, accompagnent ces matrones au corps mince, qu'on prendrait pour leurs sœurs aînées. La peau rose de ces enfants ne blêmit pas à l'action de la chaleur, comme celle des petits Maures ; leurs joues s'empourprent aisément ; et, comme une forêt de cheveux roux accompagne ordinaire-

ment le teint de ces visages où le sang fleurit, ces têtes enluminées et coiffées d'une sorte de broussaille ardente sont d'un effet qu'on imagine malaisément, surtout quand le soleil les enflamme. »

LES BERRANIS.

Au milieu des *Hadars* ou citadins indigènes de l'Algérie vivent les *Berranis* ou gens du dehors, gens d'origine et de race diverses dont nous ignorons souvent les antécédents, la moralité, ainsi que la langue, qui échappe même quelquefois au savoir de nos interprètes.

Ces étrangers ou Berranis sont les Biskris, les Kabiles, les Mzitis, les Nègres, les Mzabis et les Lar'ouatis; puis les gens de Tunis ou du Marok, connus plus particulièrement sous la désignation de *Berranis*. Tous viennent momentanément exercer leur industrie dans les principaux centres de population du Tell.

Avant la prise d'Alger, les Biskris, les Kabiles, les Mzitis, les Nègres, les Mzabis, les Lar'ouatis, formaient six corporations exerçant leurs métiers à part, et régies par un chef ou *amin* qui relevait du gouverneur turc. L'amin avait une prison, des chaouchs (espèce d'exempts); il condamnait à l'amende, à la bastonnade; la mort ou l'exil de ses subordonnés lui étaient interdits, ou du moins fallait-il, dans ces derniers cas, l'assentiment du pacha. Cet état de choses dura jusqu'aux premières années de la conquête.

Le personnel des corporations, rentrant dans le droit commun, est toujours administré par des amins, mais sous le contrôle de la municipalité.

Le *Biskri* est originaire du *Zab* (au pluriel *Ziban*), dont *Biskra* est la capitale. Le Zab fait partie du Sahara algérien, au S.-O. de la province de Constantine. Il y a longtemps que Léon l'Africain a dit de ce pays : « Cette province est assise en un lieu fort chaud, sablonneux, au moyen de quoi il s'y trouve fort peu d'eau et de terres labourables, mais il y a infinie possession de dattiers. » (*V.* p. 421 à 433.)

Le Zab n'échappe point à la loi commune : si frugale qu'y soit la vie, si minime qu'y soit la dépense, il comporte, cependant, un trop-plein de population. Les Zibanais sont laborieux, et ceux qui ne peuvent vivre au pays vont chercher du travail et du pain dans les villes de l'intérieur et du littoral de l'Algérie, jusqu'au jour où, riches de

quelques économies, ils pourront revenir pour acheter un jardin de palmiers et doter une femme.

Un bateau à vapeur vient de jeter l'ancre dans le port d'Alger. Au milieu des nombreux canotiers français, italiens, espagnols ou maltais, accourus pour débarquer les passagers et leurs bagages, on peut distinguer d'autres canotiers au visage hâlé, à la chachïa (calotte) jadis écarlate, au vêtement presque primitif, se composant d'un caleçon et d'un sarrau taillés dans un vieux sac ou une toile à voile ; ces canotiers, venus du Sahara, sont des enfants d'*El-Bordj*, oasis des Ziban.

Ces indigènes qui portent au galop cadencé de leurs jambes fléchis-chissantes, mais vigoureuses, de lourds fardeaux, au moyen de cordes et de longs bâtons ; ces autres qui gravissent les rues tortueuses de la vieille Alger, le front en sueur et la koulla ou cruche en cuivre, remplie d'eau, sur l'épaule ; ces cureurs de puits ou d'égouts sont encore des Zibanais.

Tous, canotiers, portefaix, porteurs d'eau, cureurs de puits, trouvent encore une source de gain dans le temps consacré au sommeil. Moyennant une modique rétribution, ils dorment en travers d'une boutique pour en écarter le voleur ; quelquefois, cas fort rare, le voleur tue le gardien !

Les Zibanais sont mieux connus sous le nom de Biskris (gens nés à Biskra). Cette dernière appellation a prévalu.

Faisons remarquer en passant que, pour l'Européen, Biskri est souvent synonyme de portefaix, quel que soit l'indigène qui exerce ce dernier métier. Benjamin Roubaud, qui a, le premier, donné une série de costumes de l'Algérie, est tombé dans cette erreur ; on lit sous un type de portefaix nègre : « Biskri. » L'artiste avait confondu l'indigène avec la profession. Cette rectification trouvait ici sa place.

La corporation des Biskris d'Alger comporte de huit à neuf cents individus. Les oasis des Ziban qui fournissent leur contingent sont :

1° Les Oulad-Djelal, les Khraldis, Ben-Thious, Ourlal, Melili, Bigou, dans le *Zab-Guebli* ou Zab de l'Ouest ; 2° El-Bordj, Tolga, Farfar, Zaatcha, Lichana, Bou-Char'oun, dans le *Zab-Darahoui* ou Zab du Nord ; 3° Sidi-Okba, dans le *Zab-Chergui* ou Zab de l'Est ; 4° les Souafa ou gens de l'oued-Souf, Bou-Sâda et Mdoukal, reconnaissent l'autorité de l'amin des Biskris. Comme on peut le voir, il n'est point ici question des habitants de Biskra ou Biskris proprement dits.

Les *Kabiles* (*V.* p. LXIX) exercent dans les villes les métiers de ma-

œuvres, de terrassiers, de maçons, de boulangers; ils se livrent dans
s fermes à tous les travaux de l'agriculture.

Les *Mzitis,* réunis aux Kabiles, viennent de Mansoura, non loin de
ordj-bou-Areridj. Ils sont, à Alger, marchands et mesureurs de blé.
uelques-uns sont baigneurs et portefaix.

Les *Nègres* (*V.* p. LXXIII).

Les *Mzabis* ou Mozabites appartiennent au Mzab, contrée située
ous le méridien et à 200 lieues d'Alger (*V.* p. 125 à 128).

L'étymologie de Mzab vient de la particule *Am* et du nom *Zab,* lit-
éralement *comme le Zab;* et, en effet, le Mzab ressemble au Zab par
aridité du sol mamelonné, et cette fois caillouteux au lieu d'être sa-
lonneux, aridité tempérée par les oasis de palmiers qui entourent les
entres de population.

Les Mzabis descendent, à ce qu'ils prétendent, des Moabites. Il
erait assez difficile d'appuyer cette tradition sur des preuves au-
hentiques; mais il faut toutefois constater que les Mzabis sont gé-
éralement blancs, et que beaucoup ont les yeux bleus et les che-
eux blonds. Nous laisserons aux ethnographes l'appréciation de ces
aits.

Les Mzabis, blonds ou bruns, ont le front haut, plutôt étroit que
arge, les yeux obliques et impénétrables, le nez long, busqué comme
elui des Juifs, la lèvre mince, dédaigneuse, estompée d'une légère
houstache, le menton pointu et couvert de quelques poils. Les Mzabis
ont plutôt d'une taille moyenne que grande; leurs membres sont
rêles et cependant robustes. Il est bien entendu que cette physiologie
st générale et qu'elle comporte ses exceptions.

Les Mzabis, reconnaissables par le signalement que nous venons de
onner, le sont encore par leur costume, qui se compose du burnous
lanc et du haïk, laissant le front à découvert, et dont la partie infé-
ieure cache presque toujours le menton et la bouche, par suite de
habitude que les Mzabis ont au pays, pour se garantir des vents
touffants du simoun. Quand ils ne portent point ce costume, ils le
emplacent par une espèce de gandoura ou épaisse chemise de laine
ayée, bleue, rouge et jaune.

Les Mzabis sont guerriers par nature; ils aiment à faire parler la
oudre, quelquefois avec leurs propres concitoyens, à plus forte
aison avec ceux qui ne le sont pas. 150 Mzabis, sous la conduite de
Ba-Ahmed, leur amin à Alger, firent avec nous, en 1835, la campagne

de Maskara; ils avaient de rudes représailles à exercer contre Abd-el-Kader, qui les avait mis à rançon à Miliana et à Medéa.

Les Mzabis sont schismatiques : ils appartiennent à la secte de l'assassin d'Ali, gendre du prophète. Ils sont donc en dehors des quatre sectes reconnues; on les appelle à cause de cela *khammès* ou cinquièmes, et c'est pour eux un terme de mépris. Jamais on ne les voit à Alger mettre les pieds dans une mosquée; ils ont leur cimetière à part, près de la koubba de Sidi-ben-Nour, sur un des mamelons de Bou-Zaréa et au-dessus de l'hôpital du dey.

Les Mzabis qui viennent à Alger exercent les professions de baigneurs, d'entrepreneurs de charrois, de bouchers, de meuniers, de traiteurs, de fruitiers, de marchands de charbon, et enfin de négociants et de banquiers au besoin.

Les bains maures, dans l'Orient et en Afrique, diffèrent essentiellement du bain pris dans la baignoire européenne en bois ou en cuivre étamé, et surmontée de deux classiques robinets d'eau chaude et d'eau froide que le baigneur fait couler à volonté.

Les bains maures ont une grande analogie avec les thermes anciens, réduits toutefois au seul bain de vapeur.

Une maison de bains maures, petite ou grande, en pierre ou en marbre, simple ou ornée de sculptures, se compose d'un vestibule, d'une salle dont le pourtour est couvert de nattes épaisses et les murs garnis de tablettes destinées à recevoir les vêtements (c'est l'*apodyptère*); d'un second vestibule précédant une dernière pièce, dont les parois sont garnies de robinets d'eau chaude, le milieu surmonté d'une large table en marbre, et enfin qui est couverte par une voûte en dôme percée de nombreuses ouvertures destinées à tempérer la chaleur entretenue par un foyer souterrain. C'est le *sudatorium* ou *caldarium*.

Le Mzabi remplit à la fois les fonctions de baigneur, de chauffeur, de gardien d'habits, d'épileur et enfin de masseur, que se partageait le nombreux personnel des thermes romains.

Voici maintenant comment on prend le bain :

Le patient, c'est le seul mot que nous puissions trouver pour celui qui prend un bain maure, le patient, arrivé dans la première salle, est bientôt entouré de Mzabis, n'ayant pour tout costume qu'un fouta ou pièce d'étoffe en cotonnade bleue qui leur ceint les reins. Quand, après avoir quitté ses vêtements, il revêt lui-même un fouta, cette fois blanc, il est conduit dans l'étuve ou dernière salle, et, couché sur la dalle de

able du milieu, il attend qu'une transpiration abondante le mette dans un état convenable pour se prêter aux opérations suivantes :

Deux Mzabis, tout en nasillant quelque chanson de leur pays, le massent et le pétrissent, puis, au moyen d'un gant en poil de chameau, espèce d'étrille humaine qui remplace le strigile (grattoir en corne ou en ivoire), lui enlèvent jusqu'au moindre atome d'impureté et, à défaut, l'épiderme, puis le savonnent avec une terre grasse, lui font craquer la colonne vertébrale, en glissant de tout leur poids de la nuque aux reins, lui brisent les genoux et les coudes, supplice atroce, mais plus tard bienfaisant. Enfin ils l'épongent avec des linges de laine douce, et, pour dernière cérémonie, l'empaquettent comme une momie.

Dans ce dernier état, le baigneur retourne à la place où naguère il s'est déshabillé ; on lui apporte un matelas sur lequel il prend un repos bien gagné, tout en savourant un sorbet ou une tasse de café, et en fumant une pipe chargée d'un tabac blond et odorant.

Un pareil bain coûte à peu près 25 centimes à un indigène ; et 1 fr. 25 à l'Européen, si l'on ne s'en rapporte à sa générosité.

Le bain est exactement le même pour les femmes ; les Mzabis font alors place aux négresses, du lever au coucher du soleil.

Il ne reste aujourd'hui que quatre ou cinq des nombreux bains que la ville d'Alger possédait avant 1830. A cette époque, les Juifs avaient leurs bains à part (*Hamman Koron*), rue de la Couronne, quartier de la place de Chartres ; et les filles publiques à l'entrée de la rue de la Kasba (*Hamman Yotto*), et rue Bab-Azzoun (*Hammam Fouïta*).

Les démolitions, les matériaux de construction, les immondices, etc., dont le charriage ne peut se faire dans le haut d'Alger par les voitures, sont enlevés ou apportés au moyen d'innombrables troupes d'ânes, animaux doux et patients à Alger comme partout, et plus sobres à Alger qu'ailleurs ; car, sans les détritus du coin de rue et de la place du marché, les pauvres bêtes pourraient bien mourir de faim.

Les Mzabis sont entrepreneurs de charrois, au grand ennui de l'Européen, souvent surpris, et au risque d'être écrasé, dans les rues étroites de la ville haute, par les bandes de bourricots (surnom de l'âne à Alger), dont les conducteurs stimulent l'ardeur à coups de bâton et en criant *arri !... arri !...*

Le Mzabi exerce l'état de boucher au carrefour des rues de Chartres et de la Porte-Neuve. Soumis désormais aux lois françaises, il n'égorge

plus en ville, pour empester tout un quartier, comme cela se pratiquait sous le gouvernement des Turcs, mais à l'abattoir civil, les bêtes destinées à la consommation des musulmans, puis il les rapporte dans sa boutique, ignoble et étroite échoppe où il dispute l'espace à sa marchandise découpée en menus morceaux enfilés avec un jonc ou une corde, et qu'il expose en guirlandes pour tenter la vue, nous ne dirons pas l'odorat, d'un acheteur peu dégoûté.

Le fruitier est aussi primitif que le boucher; il habite souvent une de ces excavations, moitié rez-de-chaussée, moitié cave, dont sont d'ordinaire percées sur la rue les maisons mauresques.

Quelques bottes de légumes, de piment rouge, des œufs, des poules, du lait aigre ou doux, des oranges, des balais en palmier nain, de petites bougies, de l'huile rance, des lanternes en papier, des sparteries, un peu de poteries grossières, telles sont les denrées principales et peu coûteuses qui alimentent le fonds du fruitier mzabi.

Celui que la prospérité favorise devient quelquefois fruitier-épicier; il descend alors dans le quartier européen, et la petite ménagère européenne ne dédaigne point de venir s'approvisionner chez lui.

Dans une boutique bien noire, dont la porte est barrée par un fourneau où pétille sans cesse un feu clair, se tient un Mzabi, luisant de chaleur et de graisse : c'est le traiteur. Il coupe de la viande en morceaux menus, qu'il enfile dans de petites brochettes en fer pour les offrir aux passants affriandés par ce genre de mets. Le kouskoussou, les poids chiches, les fritures de courges et de poissons, viennent varier cette sale et nauséabonde cuisine. Puis, à l'époque du Ramadan ou mois du jeûne, la boutique, fermée pendant le jour, se rouvre au coup de canon du soir, pour offrir cette fois aux affamés les zelabias ou rayons de miel enduits de pâte et frits!!!

Le meunier mzabi reçoit le grain et le moud à façon, au moyen d'un moulin grossier, dont les meules en pierre sont mises en jeu par un arbre que tourne un mulet, comme dans les manèges européens. La farine est d'assez belle qualité, quoique mélangée, mais ce luxe de mouture n'est guère connu que dans les villes. On sait que l'Arabe, vivant sous la tente, laisse aux femmes le soin de piler grossièrement le blé ou l'orge, dont il est difficile d'extraire le son.

Le commerce du charbon est accaparé par les Mzabis; l'un d'eux, qui a eu longtemps la fourniture des établissements publics, a fait une assez belle fortune. Il faut du reste la patience de l'indigène pour ce

genre de commerce, qui consiste, dans les achats, à guetter les Arabes apportant chacun sa mince provision de charbon.

Les Mzabis ne viennent pas tous à Alger. Poussés par la dure nécessité de vivre, quelques-uns arrivent dans les villes du littoral ou de l'intérieur pour donner plus d'extension à leur commerce, et pour surveiller eux-mêmes leurs opérations. On ne se figure pas les énormes quantités de tissus, d'articles de droguerie, de teinture, de quincaillerie, etc., etc., qui prennent la route du Sahara, par l'entremise des Mzabis, auxquels les complications du commerce et de la banque ne sont nullement étrangères.

Les *Lar'ouatis*, réunis aux Mzabis, comme les Mzitis l'ont été aux Kabiles, exercent généralement dans la ville la profession de mesureurs et porteurs d'huile; ils sont assez reconnaissables à leurs costumes graissés par l'huile.

Les *Berranis* proprement dits sont : les *R'araba* ou *Marokains*, *Rifiens* et *Chleuh*, exerçant le métier de charbonniers et de manœuvre; les *R'araba* ou Arabes de la province d'Oran, tous muletiers ou bouviers, et les Tunisiens, portefaix et manœuvres.

LES KHOUAN.

Quelques mots sur l'organisation des sectes religieuses en Algérie doivent trouver ici leur place. Nous voulons parler des *khouan* ou frères affiliés à ces différentes sectes, que nos soldats ont souvent eu à combattre dans des révoltes générales ou partielles, et il y a quelques années encore dans la formidable insurrection partie de la Medjana pour s'étendre jusqu'aux portes d'Alger.

Les *khouan* ou frères sont les membres d'ordres religieux musulmans dont les rites, les règles et les statuts, différents pour chaque ordre, sont essentiellement basés sur le mahométisme.

Les ordres auxquels sont affiliés les Algériens sont au nombre de sept : on compte ceux d'Abd-el-Kader-el-Djilani, de Moulaï-Taïeb, de Sidi-Mohammed-ben-Aïssa, de Sidi-Mohammed-ben-Abd-er-Rahman, de Sidi-Ahmed-Tedjani, de Sidi-Youcef-el-Hamsali, et des Derkaoua.

Le fondateur de chacun de ces ordres a reçu en songe, de Mohammed en personne, ses rites, ses règles et ses statuts. Ce fondateur est quelquefois un homme que ses vertus et sa piétié ont fait choisir par Dieu pour être *R'out*, c'est-à-dire l'homme chargé de prendre pour

lui les trois quarts des maux de toutes sortes, chutes, blessures, maladies et morts tombées du ciel sur la terre, au nombre de 380 000, pendant le mois de Safar. Le R'out affecté de 285 000 maux n'a tout au plus que quarante jours à vivre, quelquefois moins. Abd-el-Kader-ed-Djilani a été R'out.

Chaque ordre relève d'un *khralifa,* supérieur général ou grand maître, descendant souvent du marabout fondateur et résidant dans le lieu où l'ordre a pris naissance. Des *cheikhs* ou *mokkadems*, directeurs provinciaux, en nombre indéterminé, administrent chacun une circonscription plus ou moins étendue. Le *nekîl* est au cheikh ce que celui-ci est au khralifa. Le cheikh a sous ses ordres d'autres agents secondaires : messager, porte-bannière, chaouch. Le messager ou *rekkas* est l'intelligent intermédiaire entre le cheikh et le khralifa, que ses instructions soient écrites ou verbales.

Entrer dans un ordre s'appelle prendre le *Oueurd*, rose, de tel ou tel. Les khouan se reconnaissent entre eux par des mots particuliers. « Quelle rose portes-tu? demandera un musulman à un autre. — Celle de *Moulaï-Taïeb* ou de *Sidi-Ahmed-Tidjani,* » répondra l'interpellé. S'il n'appartient à aucun ordre, il dira : « Je suis un pauvre serviteur de Dieu et le prie pieusement. »

Le futur frère se prépare à prendre la rose par la prière, le jeûne et l'aumône. Introduit ensuite auprès du cheikh, il lui demande l'initiation, promettant soumission et fidélité à la règle et aux pratiques de l'ordre. Le cheikh prend alors les mains du postulant, les serre dans les siennes, lui donne la profession de foi et les instructions qui peuvent se résumer par la première : « Que ton attitude, en présence du cheikh soit celle de l'esclave devant son roi ; » et par cette dernière : « Sois entre les mains de ton cheikh comme est un cadavre entre les mains du laveur des morts qui les tourne et les retourne à son gré. » Il lui dit encore : « Mon enfant, tu serviras tes frères avec dévouement. Aime ceux qui les aiment ; déteste ceux qui les haïssent, pense avec eux d'un même esprit ; agis avec eux d'un même cœur ; exalte l'ordre auquel tu appartiens. »

Les femmes sont reçues dans les corporations religieuses ; elles ont alors pour chefs des femmes et prennent entre elles le nom de sœurs.

Les règles dont l'accomplissement détache les khouan du monde réel, les absorbe dans la contemplation, leur retire le libre arbitre et les rend parfaits, sont le renoncement au monde, la retraite, la veille

l'abstinence, l'oraison continue, les réunions à jours fixes pour célébrer les louanges de Dieu, de Mohammed et du fondateur de l'ordre. Les adeptes qui n'ont pas tous, il s'en faut, la foi et le zèle de l'ascète, observent peu la retraite et le renoncement au monde. Les vrais fervents sont les marabouts dont l'influence sait au besoin ranimer le zèle des autres frères. Du reste l'oraison continue, qui consiste à dire un certain nombre de fois des formules ou des invocations propres à chaque ordre, entretient ou réveille chez les khouan les sentiments d'exaltation religieuse. Négliger l'oraison serait se faire chasser à tout jamais comme un infâme de la corporation.

Les khouan se rassemblent généralement les vendredis dans la mosquée, dans la zaouïa ou chez le cheikh ou mokaddem de l'ordre. Ils viennent y raviver leur foi et leur enthousiasme dans la communauté de la prière, des chants et des pratiques étranges, comme celles qui sont particulières aux *Aïssaoua*. Le hachich fumé dans des pipes ou mangé, quand il est mélangé avec des pâtes sucrées, *madjoun*, ne contribue pas peu, dans certaines occasions, à la surexcitation des khouan.

Mais il est temps de parler des fondateurs des associations religieuses.

Abd-el-Kader-ed-Djilani vivait au VIe siècle de l'Hégire. L'ordre qu'il a fondé à Bar'dad est le plus ancien de ceux auxquels les Arabes de l'Algérie se sont affiliés. Abd-el-Kader, qui a été *R'out* avant de quitter la terre (nous avons dit plus haut ce qu'était un R'out), a pris après sa mort une forme nouvelle. Devenu invisible, il est partout, voit tout, entend tout, vient en aide à tous ceux qui l'invoquent, aux pauvres, aux affligés, qu'ils soient chrétiens, juifs, musulmans, mais surtout à ses khouan.

Les miracles faits par Abd-el-Kader sont nombreux. C. Niebur, dans ses voyages en Arabie (1776), raconte celui qu'on peut lire p. 33 de cet itinéraire.

Le Dr L. Leclerc raconte un autre miracle arrivé au XVIIe siècle, à propos de Sidi-Cheikh (*V.* p. 297).

Les koubbas élevées dans l'Algérie en l'honneur d'Abd-el-Kader sont innombrables. Celle que l'on voyait à Alger, au faubourg Bab-Azzoun, avait été élevée sur l'endroit même où, selon la tradition, le marabout enseignait, quand il vint en Algérie.

Moulaï-Taïeb. L'ordre des khouan de Moulaï-Taïeb a été fondé par un de ses ancêtres, Moulaï-ed-dris, de la famille impériale du Marok il y a environ trois cents ans.

Moulaï-Taïeb rendait la vue aux aveugles, faisait marcher les boiteux et les paralytiques et accomplissait encore d'autres guérisons. Ses miracles n'offrent pas assez d'intérêt pour qu'on les raconte ici ; on fera cependant exception pour le suivant, parce qu'il est arrivé de nos jours.

Un khouan en service, mécontent de son maître, vient en Algérie, s'engage dans les zouaves, prend garnison à Bougie et reçoit une balle dans une sortie contre les Kabiles. Près de mourir, il se repent d'avoir trahi sa foi religieuse et invoque Moulaï-Taïeb. Le saint, changeant de forme pour prendre celle d'un animal, d'un oiseau ou d'un poisson, se transporte auprès du mourant et lui pardonne au nom de Dieu, après lui avoir fait dire la profession de foi.

Moulaï-Taïeb a prédit à ses khouan leur domination en Algérie après la nôtre; mais nos soldats, et récemment les Espagnols dans le Marok, leur ont appris qu'il fallait compter avec les chrétiens et ajourner leur chute pour longtemps encore.

Les khouan de Moulaï-Taïeb comptent parmi eux les membres de la famille impériale du Marok, qui cherchent ainsi à contre-balancer l'influence du khralifa ou chef de l'ordre, dont la résidence est à Ouezzan, entre El-Araïch et Fez.

Sidi-Mohammed-ben-Aïssa vivait il y a environ 300 ans à Meknès, dans le Marok. Il était chargé de famille et encore plus de misère, quand Dieu, qu'il allait souvent invoquer dans les mosquées, se manifesta à lui par plusieurs miracles, en lui envoyant des secours, puis en le faisant riche. Mais Aïssa disait : « Ce que j'ai est le bien du Seigneur ; je n'en suis que le dispensateur pour ceux qui le craignent et le servent. »

Sidi-Aïssa eut ensuite un songe dans lequel Mohammed lui enjoignait de former des prosélytes et lui révélait en même temps la formule de prière qu'il devait adopter. Cent disciples ou khouan se groupèrent bientôt autour d'Aïssa.

Le sultan Moulaï-Ismaïl, jaloux de l'influence du marabout, en prit de l'ombrage. Mais il dissimula, en attendant l'occasion d'expulser de Meknès celui qui grandissait à ses côtés en autorité et en sainteté.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter. On était à l'Aïd-el-Kebir

ou fête de Beïram, lorsque Sidi-Aïssa invita ses khouan à venir chez lui le lendemain après la prière. Comme tous attendaient qu'on leur ouvrît la porte de la maison, Aïssa parut et leur dit : « Si vous m'aimez tous, si vous m'obéissez tous, si vos cœurs sont d'accord avec vos bouches, le moment est venu de me le prouver. Vous savez qu'il est d'usage d'égorger des moutons à l'occasion de l'Aïd-el-Kebir : eh bien ! je vous ai tous choisis pour tenir lieu de victimes !.... Entrez donc chez moi. »

Les khouan hésitaient, quand l'un d'eux cependant pénétra dans la maison avec le maître, et l'on vit bientôt le sang couler de la maison dans la rue. Des cent disciples, quarante, fidèles à leur serment, entrèrent, un à un, chez Sidi-Aïssa, et chaque fois, on vit le sang couler, tandis que les soixante autres khouan fuyaient avec épouvante.

La nouvelle de cet horrible égorgement, se répandant aussitôt dans tout Meknès, arriva jusqu'à Moulaï-Ismaïl. Celui-ci envoya ses chaouchs pour s'emparer de Sidi-Aïssa. Quand ils eurent envahi sa maison, ils virent les quarante khouan occupés à dépouiller et à dépecer les moutons. C'était le sang de ces animaux qui avait coulé dans la rue. Ismaïl, qui croyait trouver un coupable, n'exila pas moins Sidi-Aïssa.

Le saint allait avec sa femme, ses enfants et ses disciples vers un endroit nommé Hameria, quand un jour on ne rencontra rien qui pût rassasier les voyageurs. Comme les khouan se plaignaient à leurs maîtres : « Mangez du poison, » leur dit ce dernier. Ils se mirent à chercher sous les pierres des serpents et des scorpions qu'ils mangèrent.

De là la croyance encore répandue aujourd'hui que les Aïssaoua peuvent manger impunément tout ce qui leur plaît et qu'ils jouissent du privilège de guérir toutes les piqûres des bêtes venimeuses.

Ajoutons ici qu'on ne voit pas, en Algérie du moins, les Aïssaoua se livrer à leurs jongleries dans la zone saharienne où vivent les léfâas, vipères cérastes.

Les exilés, arrivés à Hameria, s'y fixèrent et construisirent des gourbis.

La légende nous apprend que le sultan Ismaïl essaya de lutter avec le marabout. Aïssa, protégé par Dieu, resta toujours le plus fort. C'est ainsi qu'il déposséda une fois le sultan de son empire en le lui payant dix-huit fois ce qu'il valait et ce que Ismaïl lui en demandait, pensant le mettre dans l'impossibilité de payer et le rendre la risée de sa cour

et des khouan. Sidi-Aïssa rendit l'empire à Ismaïl, mettant pour condition à cette généreuse restitution que chaque année, à la fête du Mouloud, naissance du prophète, les Aïssaoua sortiraient seuls pendant sept jours dans Meknès. La convention est encore observée aujourd'hui. Il est vrai que tous les gens de Meknès sont khouan de Sidi-Aïssa. N'était-ce pas, dès le principe, se faire de nombreux adhérents ?

Aïssa continua d'habituer Hameria. Il y fit élever une mosquée dans laquelle il fut enterré plus tard.

Moulaï-Ismaïl, apprenant la mort de Sidi-Aïssa, pensa que Dieu s'était retiré de ses hhouan et résolut de les faire périr tous. Il fit placer dans une vasque de son palais des scorpions, des serpents, des feuilles de cactus aux longues épines et des poisons violents. Il ordonna ensuite aux khouan qu'il avait fait arrêter, puis amener de Meknès, de manger le contenu de la vasque. Ceux-ci reculèrent d'abord ; mais, encouragés par la femme de l'un d'eux, ils se précipitèrent sur l'horrible festin, qu'ils eurent bientôt fait disparaître.

Moula-Ismaïl reconnut le doigt de Dieu, et laissa désormais en paix les khouan de Sidi-Mohammed-ben-Aïssa.

Sidi-Mohammed-ben-Abd-er-Rahman est mort au commencement de notre siècle. Surnommé El-Azhari parce qu'il avait longtemps étudié au Kaire dans la mosquée d'El-Azhar, il vint plus tard répandre en Algérie les doctrines des soufis, religieux musulmans dont l'institution remonte aux premiers temps de l'islamisme. Après avoir fondé l'ordre des Rahmaniens à Alger, il alla s'établir chez les Beni-Ismaïl, tribu centrale des Guetchtoula, dans le Djurdjura septentrional, où il mourut[1].

Les khouan de Sidi-Mohammed-ben-Abd-er-Rhaman sont très-répandus en Algérie, surtout dans l'est. Leur manière de prier est de réciter 3000 fois par jour, et plus s'ils le peuvent, la profession de foi : « La ilah illa Allah Mohammed rassoul Allah ! »

Sidi-Ahmed-Tedjani a fondé son ordre à Aïn-Madhi, ville du Sahara algérien, qui appartenait à sa famille. Comme il portait ombrage au gouvernement turc, le pacha, sans respect pour le marabout, fit atta-

(1) Lire p. 59 la légende qui valut à Abd-er-Rahman le surnom de *Bou-Kobrin* l'homme aux deux tombes.

quer Aïn-Madhi par le bey d'Oran, Mohammed-el-Kebir. La ville fut prise, pillée et rasée ; et pendant que Tedjani parvenait à s'échapper dans le Marok, le pacha Mohammed-ben-Otsman faisait pendre à Alger le mokaddem et les khouan qui y résidaient.

Le pacha, ayant rêvé qu'il était changé en femme et qu'Ahmed-Tedjani le menaçait de rester toujours femme s'il continuait à persécuter ses khouan, se repentit. Tedjani put rentrer dans Aïn-Madhi qu'il releva et fit entourer de murailles. On le retrouve ensuite de nouveau dans le Marok, à Fez, où il meurt en 1797. Le sultan lui fit élever une splendide koubba dans cette ville.

Husseïn, dernier dey d'Alger, craignant, comme ses prédécesseurs, l'influence des khouan de Tedjani dans les régions sahariennes, ordonna à Hassan, bey d'Oran, de reprendre Aïn-Madhi. Le bey ne put s'en emparer ; mais il se retira après avoir reçu une forte contribution en argent (1820).

Les Arabes savaient, comme les Turcs, mettre de côté les intérêts de la religion, car le dernier siège soutenu, en 1838, par Aïn-Madhi, fut fait par Abd-el-Kader. La ville fut prise et rasée de nouveau, sauf la maison dans laquelle l'émir avait demeuré.

Cependant Sidi-Ahmed désigna pour son successeur, comme khralifa des khouan de son ordre, Sid-Hadj-Ali de Temacin, oasis à trois lieues de Tougourt. C'est du vivant de Hadj-Ali qu'arriva une discussion entre les khouan de Tedjani et ceux de Moulaï-Taïeb, au sujet d'un petit territoire que les uns et les autres voulaient posséder.

Ben-Djellab, cheikh de Tougourt, soutenant ses frères de Moulaï-Taïeb, se porta avec eux et les siens sur Temacin. Hadj-Ali, ayant épuisé tous les moyens de conciliation, songea à défendre la ville. Mais il n'eut pas à verser le sang des ennemis. Les palmiers de l'oasis se chargèrent de la défense de Temacin en envoyant eux-mêmes une grêle de balles contre Ben-Djellab, qui prit la fuite. Voilà un miracle presque contemporain.

Hadj-Ali a eu pour successeur le fils d'Ahmed, son parrain, Mohammed-Sr'ir, qui, en 1844, fit accueil à la colonne du général Marey-Monge.

Les khouan de Sidi-Ahmed-Tedjani sont répandus dans tout le Sahara.

Sidi-Youcef-el-Hamsali est né dans la petite ville kabile de Zamoura, à 20 kilom. Nord de Bordj-Bou-Areridj. Youcef a fondé son ordre, il y

a environ 200 ans, dans le *Djebel-Zouaoui,* partie ouest du Chettâba, près de Constantine.

La maison de Sidi-Youcef existe encore ; après avoir été lieu d'asile pour les beys, elle sert aujourd'hui de zaouïa, école pour les enfants et les lettrés. Le khralifa de l'ordre, qui habite cette maison, compte peu de khouan.

Les Hamsala ne sortent pas du cercle de Constantine.

L'ordre des **Derkaoua** a été fondé, il y a une centaine d'années, dans le Marok, par *Sidi-Ali-ed-Djemal.*

On n'est pas fixé sur l'origine du nom des Derkaoua. Ces khouan prendraient leur nom de *Derka*, aujourd'hui Abd-es-Selam, petite ville du Marok, à trois journées de marche de Fez, ou de *Kharka,* chiffon, lambeau, d'où les déguenillés ; et encore de *Derka,* il a voilé, caché, intercepté la vue, les khouan Derkaoua déguisant, altérant la vérité de ce qui peut être favorable au gouvernement.

Les trois acceptions sont également bonnes : les Derkaoua étant d'origine marokaine, allant déguenillés et ayant pour doctrine de refuser l'obéissance à toute puissance temporelle, Dieu étant seul le créateur et le maître de l'univers. Mais cette doctrine, qui semble avoir pour but l'application pure du Koran, est celle de gens qui n'ont jamais réussi à se rendre puissants, malgré tous leurs efforts à soulever les tribus ou les villes contre l'autorité établie, qu'elle fût arabe, turque ou française.

Pour les habitants de Constantine et d'Oran, nous parlons de ceux qui ont vécu du temps des Turcs, Derkaoua est synonyme de révoltés. Ils se rappelleront toujours Bou-Daïli, Ben-Cherif et Ben-Arach.

Bou-Daïli, apprenant qu'Otsman, bey de Constantine, était allé faire rentrer les impôts chez les Oulad-Deradj, tribu arabe du Hodna, voulut profiter de son absence pour soulever les Kabiles et les conduire au nombre de 10 à 12,000 à l'assaut de Constantine. Le Kaïd-ed-Dar ou gouverneur de la ville en l'absence d'Otsman, ayant réuni ce qu'il avait d'hommes, se porta au-devant de Bou-Daïli ; battu par lui, il n'eut que le temps de rentrer dans Constantine, dont les Kabiles se fussent certainement emparés s'ils ne s'étaient arrêtés pour piller le Fondouk ou marché en dehors de la ville. Les canonniers, à l'abri derrière les remparts, firent une telle boucherie des Kabiles, que ceux-ci durent à leur tour prendre la fuite au plus vite.

Sur ces entrefaites, les Oulad-Derradj, croyant les Kabiles vain-

queurs, firent d'hostiles manifestations contre Otsman, qui regagna Constantine en toute hâte. A quelques jours de là, Moustafa-ben-Ibrahim, pacha d'Alger, envoyait dire à Otsman : « La tête de Bou-Daïli ou la tienne ? — J'aime mieux mourir d'une balle kabile qu'étranglé par deux Juifs dans la prison de Constantine, » fit répondre le bey. S'étant aussitôt mis à la poursuite de Bou-Daïli, il reçut la soumission des Kabiles qui s'engagèrent à lui livrer le derkaoui. Ce n'était qu'une ruse. Entraîné loin des siens, Otsman fut frappé d'une balle au front, sur les bords de l'oued-Zhour, dans un bourbier où son cheval s'était enfoncé jusqu'au poitrail (1804).

Un an plus tard, deux autres Derkaoua, Ben-Cherif et Ben-Arach, se présentèrent devant Oran. Le bey Moustafa-ben-Manzali en fit murer les portes, en attendant que le secours lui vînt par mer. Mais le pacha fit remplacer Moustafa par Mohammed-Mekallech. Celui-ci sortit d'Oran, battit les Derkaoua à plusieurs reprises et les força de chercher un refuge dans le Marok.

Des Derkaoua ont essayé, à plusieurs reprises, de s'opposer à notre pouvoir : Zer'doud dans la province de Constantine, tué en 1843, et Moustafa-ould-Mahi-ed-Din, frère d'Abd-el-Kader, dans l'Ouaransenis, en 1843 également.

Une des dernières tentatives est celle faite par les Oulad-Brahim contre Sidi-bel-Abbès, en 1845. Sidi-bel-Abbès, la jolie ville que l'on connaît, véritable oasis jetée sur la rive droite de la Mekkerra, était alors un poste avancé d'où l'on se portait rapidement sur les tribus dans lesquelles l'agitation pouvait se manifester (*V.* p. 258).

Les ordres religieux musulmans ont leur berceau en Orient. Les premiers remontent aux premiers temps de l'Hégire. Plus tard d'autres se sont formés, parmi lesquels celui des Hachaïchin (assassins), ou khouan-Ismaïliens, dont le chef est désigné par nos historiens sous le nom de Vieux de la Montagne.

C'est aux khouan de l'Orient que les khouan du Marok, de l'Algérie et de Tunis ont demandé leurs statuts. Tous se tiennent ainsi par des liens que resserre le commun pèlerinage à la Mekke.

Abd-el-Kader auquel Ed-Djilani, le marabout de Bar'dad, avait annoncé sa future domination en Algérie, Ben-Salem, Si-Hamza et leurs infimes imitateurs Zer'doud, Bou-Maza, Bou-Bar'la et tant d'autres agitateurs se prenant pour autant de Moul-es-Sâa (maître de l'heure), ont dû à leur affiliation aux ordres religieux la plus grande partie de leurs adhérents.

Espérons que, grâce aux études des hommes et des choses de l'Al-

gérie, de plus en plus répandues, les khouan ne seront plus un obstacle à nos idées de réformes.

Nous renverrons les lecteurs curieux d'approfondir l'histoire des khouan à MM. de Neveu et Ch. Brosselard. Le premier a décrit leurs pratiques extérieures; le second, puisant dans les livres et les rituels, a étudié leur constitution intime.

L'ESPRIT DE LA CONVERSATION CHEZ LES MUSULMANS DE L'AFRIQUE.

L'étude ethnographique suivante, que nous devons à la sympathique obligeance de M. A. Cherbonneau, complète tout ce que nous venons de dire sur les races musulmanes de l'Algérie :

« Il y a peu de nations dont la physionomie soit aussi tranchée que celle des musulmans de l'Afrique. Séparés du reste de l'univers par leur ignorance autant que par leur fanatisme, ils vivent dans une atmosphère de préjugés, qui leur sert, en quelque sorte, de rempart contre la civilisation. L'art de la vie consistant chez eux à se contenter des bienfaits de la terre, leur seule occupation est l'échange des denrées essentielles et la fabrication de certains objets d'utilité première. Le marché et la mosquée se partagent leurs journées : ils n'habitent le foyer domestique qu'après la chute du jour. Ce que nous appelons un intérieur leur est totalement inconnu. La société n'a pas non plus les mêmes bases, les mêmes liens qu'en Europe. A part les réunions que provoquent certains jours fériés et que nécessitent les cérémonies de famille, ils se bornent à des rencontres passagères dans les chapelles, sur les places ou dans les boutiques.

« Quelle peut donc être la conversation de gens qui se recherchent si peu et qui ne se mêlent point? La conversation, ce quelque chose de charmant et d'indéfinissable, cet élément né de la fusion des cœurs et de l'intimité des esprits, la conversation existerait-elle sur cette terre d'où la confiance est bannie, où chaque famille forme en réalité un monde à part? Nous avons remarqué que les musulmans de l'Afrique parlent beaucoup et possèdent le don de parler sans rien dire, comme ceux qui ne fraternisent que des lèvres. Leurs entretiens, on peut l'affirmer sans exagération, ressemblent à une marqueterie de lieux communs, sur le fond de laquelle s'agencent mécaniquement les

dictons et les maximes, les proverbes et les sentences. Chacun a autant d'esprit que son voisin : la mémoire seule établit une différence entre les individus. Mais ce qui enchaîne, ce qui amortit la pensée des musulmans de l'Afrique plus encore que le manque de culture, c'est l'interprétation vicieuse d'un dogme déjà fort exclusif par lui-même. La religion de Mahomet a été mal comprise par ceux qui ont pour mission de la propager, et il est avéré que l'influence des frères de la doctrine islamique, au lieu de relever le niveau des intelligences, ne contribue qu'à les asservir aux grains du chapelet. A les entendre, vouloir devient une impiété, puisque vouloir c'est se confier en soi-même ; avoir une opinion à soi devient un acte blâmable, car toutes les opinions doivent être conformes au code religieux. Au contraire, celui qui renonce à l'usage de ses facultés, à l'esprit d'examen, à la liberté du génie, celui-là est dans la bonne voie et les bénédictions l'attendent. Il accomplit les mouvements qui lui sont prescrits. Ses pensées ne lui appartiennent pas plus que ses actions ; ses pensées aussi bien que ses actions sont des ordres de la divinité qu'il exécute. Il est dispensé d'avoir un caractère particulier ; il se démet de cette originalité qui différencie une âme d'une autre âme ; en un mot, il possède l'avantage de n'être séparé de sa race par aucun signe reconnaissable. De là cette société monotone que nous avons sous les yeux, ce peuple qui, loin de supporter les individualités, les absorbe et se les incorpore « *unimodis compagibus unus* ».

« Ce qu'on nomme conversation, suivant l'acception moderne, c'est-à-dire le commerce des intelligences, l'expansion des idées, le jugement des faits, l'échange des impressions, les saillies de l'esprit, l'élégance du langage, rien de cela n'a une place dans l'agglomération musulmane telle qu'elle existe en Algérie. Il n'y a que des causeries sans couleur et sans forme ; les paroles y sont de convention, elles se trouvent dans la bouche de tout le monde, sans porter le cachet de personne, à telles enseignes qu'une phrase commencée par celui-ci pourrait être achevée par son interlocuteur. Nous voulons dire que la phrase toute faite remplace la phrase pensée.

« Loin de nous l'intention de confondre dans cette courte esquisse les indigènes auxquels un mérite exceptionnel assigne des fonctions parmi nous. Ceux-là pensent et raisonnent ; affranchis de la routine, ils sont entrés bravement dans la voie du libre arbitre et s'en trouvent bien ; ils savent formuler leur opinion dans les conseils, et quelquefois ils répandent la lumière sur les discussions les plus délicates,

avec ce bon sens pratique, cette conception vive, cette éloquence imagée qui furent l'apanage des Maures d'Espagne, leurs ancêtres. Ici, il est question de la multitude des villes et des campagnes, dont nous essayons de prouver le manque de relief par son manque d'initiative. On lit, dans les *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoun (tome III, p. 285), qu'une des marques distinctives de la civilisation mahométane est l'habitude d'enseigner le Koran aux enfants. Les vrais croyants l'ont adoptée et s'y sont conformés, parce que certains versets de ce livre, étant appris de bonne heure, établissent dans le cœur de l'élève la croyance aux dogmes de la foi. Donc le Koran forme la base de l'enseignement et sert de fondation à toutes les connaissances qui s'acquièrent dans la suite.

« Malheureusement, à partir de la destruction des dynasties berbères par les Osmanlis, l'instruction primaire reçut un si faible développement que les *zaouia* ou collèges avaient beaucoup de peine à recruter le nombre de *thaleb* nécessaire pour le fonctionnement des mosquées et des tribunaux. Insensiblement, les études dégénérèrent, et ce fait singulier se produisit que la masse du peuple, prenant exemple sur les marabouts, que l'on redoute en général plus que sa conscience, n'osa dépasser la récitation du Koran. Or, le style du livre révélé est si peu propre, selon l'avis des *ouléma,* à procurer la faculté de bien dire, que les hommes éclairés, reconnaissant l'impossibilité de rien produire qui soit comparable au Koran, s'abstiennent non-seulement d'en faire l'essai, mais de prendre pour modèles les phrases et les tournures de ce chef-d'œuvre inimitable. Quelle situation embarrassante pour un peuple qui a sans doute entendu vanter la gloire littéraire de ses aïeux ! Avoir pour maître des *thaleb* qui ne veulent que la quiétude absolue de l'âme, et pour manuel classique un livre dont le style ne se prête nullement à l'application ! Être condamné par la force des choses à se mouvoir sous une pression occulte, et languir dans un état presque végétatif, sans espoir d'un avenir meilleur ! Est-ce que le moment n'est pas venu de régénérer cette société tombée dans le marasme et de lui rendre la vie intellectuelle ? Ne devons-nous pas chercher à féconder les germes qu'elle a reçus en distribuant partout, et d'une main prodigue, les bienfaits de l'instruction ?

« Il a été dit plus haut que la mémoire joue un rôle singulier dans les habitudes des musulmans appartenant aux couches inférieures ; c'est en effet cette faculté qui fait les frais de la conversation et sug-

gère aux causeurs les matériaux qu'elle emmagasine avec une si merveilleuse facilité. Les observateurs ont constaté que les indigènes s'assimilent et s'approprient vite ce qu'ils entendent, notamment ce qui les frappe. Une sorte de classement s'opère dans leur cerveau, qui leur permet, à l'occasion, de placer leur mot dans l'entretien commencé sans qu'il y ait disparate. Il n'y a plus, dès lors, qu'un croisement de maximes communes, de traits généraux, qui s'appliquent à tout; rien de primesautier, rien de saillant; un courant de banalités dont s'accommodent ces bonnes gens, comme nos paysans du moyen âge. En vue de rapprocher cet aperçu de la vraisemblance et lui donner un air moins paradoxal, nous choisissons dans nos carnets un spécimen des éléments qui composent d'ordinaire ces causeries automatiques, que plus d'un arabisant a pu entendre en Algérie.

« S'agit-il de l'amour de la vie, ce sentiment si naturel à l'homme, on dit, suivant la circonstance : — La vie sous l'aile d'une mouche vaut encore mieux que le sommeil du cimetière. — Les avanies, j'y suis fait; mais la potence, sauvez-m'en !

« La nonchalance et l'amour du plaisir ont inventé des dictons tels que ceux-ci : — Paresse et sommeil sont plus doux que miel; si tu ne l'as pas éprouvé par toi-même, interroge ceux qui ont pratiqué la paresse avant moi ! — La pitance viendra, à quoi bon la fatigue ? Les jours de l'homme sont comptés, à quoi bon la crainte ? — Profite de ta jeunesse, la vie n'a qu'un instant. — Dissipe tes chagrins ce soir, tu ne sais pas ce qui t'arrivera demain. — *Carpe diem, quam minimum credula postero*. (Horace.)

« Lorsqu'on parle du séjour de l'homme ici-bas, la note prend un ton plus grave : — La terre est un trésor pour qui sait y amasser des provisions. — La terre est un marché, où les hommes vertueux gagnent le paradis. — La terre est le temple des prophètes, l'oratoire des anges, le but de la révélation divine. L'autre monde est une habitation dont le monde actuel n'est que le vestibule.

« Les sources de la richesse s'expliquent par une sentence fort bien appropriée à une nation nomade : — La richesse vient du labour, ou par héritage, ou du ventre des juments.

« Contre les imperfections morales, dont les Arabes ne sont pas apparemment plus exempts que nous, il y a un trait, une satire : — Tel qui engraisse aujourd'hui, maigrira demain ; tel qui plane dans les airs, demain tombera. — Il n'y a que le fumier qui s'exhausse. — Si la

fortune sourit à un homme, elle lui prête les qualités qu'il n'a pas. Si la Providence le favorise, il perd le souvenir de ses bienfaits. — Engraisse ton chien, il te dévorera. — Quand on trouve quelqu'un pour faire rôtir sa viande, à quoi bon se brûler les doigts ? — En face de toi, c'est un miroir, et par derrière, une paire de ciseaux. — Il pique l'âne, et se cache derrière le bât. — Il est partout comme le sel dans tous les mets. — Fréquente le forgeron, tu attraperas de la suie ; fréquente le parfumeur, tu emporteras l'odeur du bouquet. — Comment un baudet apprécierait-il des baklawas (sorte de patisserie au miel) ? — Quel effet produirait un voile au derrière d'un chameau ? — Quand on n'est pas ornithologue, on met tous les oiseaux sur le gril.

« Pour l'amitié, c'est une affaire de tempérament : — Mes amis sont comme la pluie ; on ne sait jamais si les premières averses valent mieux que les dernières. — On aime son ami, eût-il fait du mal à tout le monde. (D'autres disent : « Fût-il nègre ».)

« Le sentiment de l'amour, que les poètes anté-islamiques ont chanté en vers si tendres, est accueilli dans cette société, beaucoup moins imbue de poésie qu'on ne le suppose, par des boutades dues à la verve de quelque polygame désappointé : — Celui qui prend une femme n'a jamais la paix chez lui, mais celui qui en épouse deux, coule à fond. — Il n'y a pas de rivières sur les montagnes, pas de vent chaud dans la saison des frimas, pas de tendresse dans le cœur des femmes. — L'amour se passionnerait pour un morceau de bois sec. — Qui prend une femme pour sa beauté sera dupe ; qui l'épouse à cause de sa fortune est un être cupide ; mais celui qui la choisit pour son bon sens peut dire qu'il est marié. — Si elles vous aiment, que de portes elles vous ouvriront ! Mais, si elles vous détestent, avec un fil d'araignée elles dresseront devant vous une muraille de fer. — Il n'y a qu'une manière de vaincre une femme, c'est de lui conter de doux propos, avec un cœur foncé comme l'indigo. — (Le mot indigo, qui est amené là pour la rime, sert à indiquer la noirceur.)

« La maternité a ses plaisirs et ses peines ; on le voit ici : — Tout scarabée est aussi beau qu'une gazelle aux yeux de sa mère. — La jument disait : Depuis que j'ai des poulains, je n'ai jamais mangé mon picotin entier, ni bu mon eau pure.

« Les hommes de ressources, gent habile et si commune en pays arabe, sont quelquefois l'objet d'une critique plus plaisante que sévère, mais faisant image : — Il passe par le trou d'une aiguille e

s'écrie : Comme tu es large ! — Il ferait jaillir de la poix d'un navet. — Après avoir visité les lieux et bu de l'eau de Zemzem (nom du puits situé près du temple de la Mekke), il revient frais et dispos pour faire le mal.

« C'est une mode, il paraît, de frapper de réprobation les musiciens de profession. Nous n'y trouvons pas à redire, au point de vue de l'art; mais les indigènes jugent autrement la question. Considérant les artistes comme bohêmes sans foi ni loi, ils disent : — Au diable la barbe sur laquelle gazouille une flûte et sous laquelle résonne un luth ! — Même après avoir changé de vie, le musicien agite encore ses manches (comme pour battre le tambourin).

« Vienne la mention du vin, les amateurs se dérident au souvenir d'une partie de débauche où les prescriptions de Mahomet ont eu le désavantage; c'est un feu roulant de lazzis d'une saveur équivoque : — Le vin est le sang du cœur ; c'est le savon des soucis. — Le jus du raisin a la couleur de feu, c'est-à-dire la plus belle des couleurs; et la subtilité de l'air, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus subtil au toucher. — Il me demandait un flambeau. Va doucement, lui ai-je répondu, l'éclat du vin te suffira comme il me suffit (idée empruntée aux poésies bachiques d'Abou-Nouwas). — Il a manqué au Prophète de connaître la plus douce des extases, celle de l'ivresse.

« L'argent, c'est à peine si ce nom se prononce dans les cercles, tant il rappelle de discussions envenimées. Mais il ne déplaît pas de lui dire de temps en temps : — Argent prêté, où vas-tu ? Je vais à ma perte ; je pars en riant, et je reviens tout doucettement.

« L'horreur du déplacement et de l'exil se peint tout entière dans ces mots : — Mieux vaut être brûlé vif, que de quitter la patrie.

« La modération dans les désirs est un thème toujours fécond en dictons d'une teinte vraiment patriarcale : — Marche avec des sandales, jusqu'à ce que Dieu te procure des souliers. — Mange de l'oignon pendant une année, tu mangeras du miel pendant le reste de ta vie. — Une médiocre aisance avec la paix du cœur vaut mieux que l'opulence avec des soucis. — L'aisance rend l'homme frugal, la misère le rend cupide.

« On sait que les gens de la campagne se rasent entre eux, sans savon, avec le premier couteau venu. Après l'opération, il n'y a qu'un cri : — Mieux vaut être rossé que rasé par un Arabe !

« Les images clichées abondent dans les entretiens. S'il s'agit de la neige, vous entendez : — Il tombe une neige à habiller les pau-

vres ! — D'un individu qui se livre à une occupation inutile, on dit : — Il ramasse de la mousse de savon dans un filet ; ou bien : il enferme du vent dans des mailles de filet. — Celui qui se lance dans une entreprise hasardeuse « achète le poisson vivant en pleine mer ».

« Maintenant épuisons la liste déjà longue des proverbes et dictons usités dans le langage vulgaire, mais sans astreindre le lecteur à suivre une marche logique. Quel ordre pourrait être assigné à ce qu'amène le hasard dans les dialogues ? — L'ignorance fait deux fois le même chemin. — Combattre avec sa propre chance vaut mieux que combattre avec cent cavaliers. — Dans une bouche qui sait se taire, une mouche ne saurait entrer. — Qui paye ses dettes, ses yeux goûtent le sommeil. — Tâche d'éviter le destin : qui sait s'il te frappera ou s'il t'épargnera ? — On est riche quand on ne doit rien. — La prudence, c'est la moitié de la vie ; on dit même que c'est la vie tout entière. — La souris ne peut engendrer qu'un rongeur. — Il ne suinte d'un vase que la liqueur qu'il contient. — L'un pêche, tandis que l'autre gobe le poisson. — Entre l'oignon et sa pelure, on ne gagne que puanteur. — L'arbuste qui produit la rose produit aussi l'épine. — La poule qui picote le fumier ne se plairait pas en cage. — Un homme dépourvu de politesse est comme une terre sans engrais. — Roi sans justice, rivière sans eau. — Quand un bois est trop vieux, il ne peut pas servir à faire un harpon. — O maison, ne dis pas : Jamais je ne serai visitée ! — Celui qui plante sur la terre d'autrui, ne travaille ni pour lui ni pour ses enfants. — Prends conseil de celui qui te fait pleurer, et non de celui qui te fait rire. — Couche-toi avec la colère, au lieu de te coucher avec le remords. — Que Dieu me ménage en tout lieu une parente pour pleurer sur ma tombe ! — L'homme méchant est toujours puni, l'homme sincère réussit toujours. — Faire à propos, c'est le succès. — Quand la vache est abattue, les couteaux se multiplient autour d'elle. — Verse-lui à boire, puis fais-lui des questions. — Il y a trois qualités qui en valent trente : la beauté, la piété et la discrétion en amour. — Il a su faire cuire son pain, lorsqu'il n'y avait pas foule au four (banal). — Celui qui meurt le ventre plein, meurt heureux (en parlant d'un fonctionnaire disgracié après avoir fait fortune). — Un dîner sans légumes est comme une fête sans musique. — Correspondre par lettres, c'est se rapprocher à moitié. — Quand les pieds sont empêchés, les plumes trottent. — Les paroles prononcées la nuit sont du beurre : aussitôt que le jour luit, elles fondent.—

Il y a deux créatures qui ne sont jamais rassassiés : l'homme de science et l'homme d'argeut. — Le petit même du chameau essaye de papillonner. — Un mot de la bouche de ton ami a la force d'un tranchant de sabre. — Celui qui suit la chouette, elle le mène à des masures. — Epousez des filles de bonne maison, la fortune pourra changer. — Aux arbres la longueur, aux vaches la graisse ; à l'homme les belles proportions. — Il y en a qui savent psalmodier le Koran, d'autres ne savent pas mettre un mot en prière. — Quand le ciel s'empourpre le soir, prépare ta monture. — Celui dont le terme est venu n'a plus qu'à étendre les pieds. — Le jour où tu descendras dans la tombe, tu obtiendras l'explication.

« Les musulmans de l'Afrique ont de l'intelligence et même de l'ouverture pour les sciences ; mais ils les cultivent peu, soit par défaut de ressources, soit par l'absence de besoins, aimant mieux souffrir les maux de la nature que les peines du travail. Aussi ne trouve-t-on plus chez eux ni architectes, ni artistes, ni habiles industriels ; tout au plus comptent-ils un interprète de la loi dans chaque grande ville. La poésie a disparu de leur pays, même avant la domination turque, et l'on peut dire que cette perte ne laisse point un vide sensible dans la littérature, car l'âme y manquait, et le sentiment y était remplacé par ces imitations de la nature, ces comparaisons interminables qui sont le propre des époques de décadence. Méprisant tout ce qui n'est pas eux, les musulmans de l'Afrique ont le don de se dépraver sans que le sens religieux, ou plutôt la religiosité, s'altère dans leur cœur. Mais, si leurs vices ont des racines, leurs vertus ont peu de consistance. Qu'on ne s'y trompe pas : ces habitudes de dévotion, qui sont le trait caractéristique de la nation, forment en même temps un signe de ralliement. Pour peu qu'on y regarde de plus près, cette dévotion même est comme la source d'une sorte d'égalité dont aucune trace ne paraît ailleurs ; elle met le prolétaire presque au niveau de l'homme de grande tente ; on dirait un peuple d'adorants. Mais, par contre, l'esprit de la conversation s'est retiré de l'Afrique. Tel est le phénomène curieux que nous avons essayé d'expliquer en ethnographe fidèle. » (*Aug. Cherbonneau.*)

ADMINISTRATION DES INDIGÈNES.

L'organisation des tribus est déterminée d'après la fixation des circonscriptions militaires. Le *douar*, réunion de tentes en cercle, est

considéré comme la base de la constitution sociale des Arabes. Un certain nombre de douars réunis forment un *ferka* (section) obéissant à un *cheikh*. L'assemblage de plusieurs ferkas compose une *tribu*; la tribu ne renferme quelquefois qu'une ferka, qui alors est plus considérable ; elle est commandée par un *kaïd*. Plusieurs tribus groupées constituent, soit un grand *kaïdat*, soit un *aghalik*, sous les ordres d'un *kaïd-el-kiad*, kaïd des kaïds, ou d'un *agha* ou *ar'a*. Des aghaliks peuvent former une circonscription relevant d'un *bach-agha*, chef des aghas, ou d'un *khralifa*.

Le cercle comprend ordinairement plusieurs kaïdats, qui, lorsque l'état du pays le permet, sont placés sous les ordres directs du commandant supérieur, sans obéir à un agha. Le khralifa ou le bach-agha relève soit du commandant de la subdivision, soit du commandant de la division. A tous les degrés, les bureaux arabes ont pour mission de diriger et de surveiller les chefs indigènes, sous l'impulsion immédiate de l'autorité militaire. Le *douar* ne constitue pas une division administrative, mais seulement une réunion de familles formée par la communauté d'origine ou d'après des sympathies et des intérêts particuliers. Il suit l'impulsion d'un ou de plusieurs notables, investis par l'opinion d'une sorte d'autorité morale.

Le cheikh reçoit l'investiture de l'autorité publique ; à ce titre, il est fonctionnaire. Il est nommé par le commandant de la subdivision, sur la présentation du kaïd. Il agit sous la direction du chef de la tribu, règle dans sa ferka les contestations relatives aux labours, concourt aux opérations pour l'assiette, la répartition et la rentrée des amendes et de l'impôt ; il rassemble les bêtes de somme requises pour le service des convois militaires; il exerce enfin sur ses administrés une surveillance de simple police et des fonctions qui lui donnent une position analogue à celle du maire dans la commune française. La réunion des principaux notables des douars placés sous ses ordres forme un conseil (*djema*) qui l'assiste dans toutes les fonctions importantes. Il n'est point ici question du cheikh ou chef de famille.

Le kaïd est choisi parmi les hommes les plus marquants de la tribu ; il est nommé par le commandant de la division, sur la présentation du commandant de la subdivision. Ses attributions sont très-variées ; il est directement responsable de l'exécution des ordres du commandant français, qui lui sont transmis soit par les bureaux, soit par les grands chefs indigènes ; il perçoit l'impôt dans toute sa tribu, accompagné du cheik de chaque ferka. Il est chargé de la police intérieure ; il

préside le marché et juge les actes de désobéissance, les rixes et les contestations de minime importance dans lesquelles les intérêts soumis au règlement de la loi civile ou religieuse ne sont pas engagés. Comme sanction pénale de ses décisions, il peut frapper des amendes jusqu'à concurrence de 25 francs. Enfin il réunit les contingents de cavaliers demandés pour suivre nos expéditions. Les kaïds ne reçoivent pas de traitement fixe ; ils touchent des frais de perception sur le produit des impôts et des amendes.

Les aghas sont nommés par le ministre de la guerre, sur la proposition des commandants de division. Ils surveillent les kaïds, et reçoivent, en général, des ordres du bach-agha ou du khralifa; cependant, dans beaucoup de cas, ces ordres leur sont directement donnés par l'autorité française. Ils jugent avec les mêmes attributions que les kaïds, mais dans des causes plus graves, les individus appartenant à des tribus différentes. Ils peuvent imposer des amendes de 50 francs. Ils centralisent, pour les tribus placées sous leurs ordres, les opérations relatives à l'impôt, et commandent les contingents armés, convoqués par l'autorité militaire. Il y a trois classes d'aghas dont les traitements ont été fixés à 1,200, à 1,800 et à 3,000 francs.

Les khralifas, bach-aghas et aghas indépendants sont aussi nommés par le ministre de la guerre, sur la proposition du commandant de la division. Ces chefs exercent sur leur territoire une autorité politique et administrative. La plupart disposent d'une troupe indigène armée et soldée par la France, pour maintenir la tranquillité. Ces forces ne peuvent faire aucune opération sans l'assentiment du commandant de cercle ou de subdivision. Les khralifas et les bach-aghas prononcent des amendes jusqu'à concurrence de 100 francs contre ceux qui ont accordé l'hospitalité aux espions, aux rebelles et aux criminels poursuivis, contre les vendeurs et acheteurs d'armes et munitions de guerre, contre les détenteurs de biens ou d'objets appartenant à l'État. Les khralifas touchent un traitement annuel de 12,000 francs et ont des droits proportionnels sur la perception des impôts et des amendes. Lorsque, comme cela arrive dans la province de Constantine, ils ne sont pas rétribués, ils obtiennent une part plus forte dans les frais de perception. Le traitement des bach-aghas est de 5,000 francs.

Dans chaque tribu, à côté du kaïd, il y a un kadi qui rend la justice d'après la jurisprudence civile et religieuse. Il est nommé par le commandant de la subdivision, après avoir obtenu un certificat de capacité du tribunal supérieur indigène (*midjlès*) le plus voisin. Il règle les

contestations civiles, dresse les actes de mariage, prononce les divorces, procède à la liquidation des héritages. Auprès de chaque bureau arabe, il y a un kadi qui exerce ses fonctions sous la surveillance immédiate des officiers chargés des affaires des tribus. Les kadis des villes et des bureaux arabes reçoivent des traitements, ceux des tribus ne sont pas rétribués. Ils touchent les droits pour les actes qu'ils rédigent et jouissent, en outre, de certaines immunités pour les corvées imposées à la tribu. Ils rendent la justice sur les marchés, dans une tente dressée à côté de celle du kaïd ; ils prononcent des dommages et intérêts dans les causes civiles, mais ils ne peuvent condamner à la prison ou à des peines plus fortes, sans prendre l'attache de l'autorité française. On appelle du jugement des kadis devant un midjlès spécial, convoqué au chef-lieu de la division ou de la subdivision.

POPULATION CIVILE EUROPÉENNE.

La population européenne (*V*. p. LXVIII pour le dénombrement) présente la proportion suivante : les Français et les Israélites naturalisés, 57 pour 100; les Espagnols, 25 pour 100; les Italiens, 6 pour 100; les Anglo-Maltais, 4 pour 100; les Allemands, les Suisses, les Portugais, les Belges, etc., 8 pour 100.

Les Européens, sauf les Anglo-Maltais et les Espagnols des campagnes, n'offrent physiquement rien de bien tranché ; il sont en Algérie ce qu'ils sont en Europe.

Le *Maltais* ou l'Anglo-Maltais s'est implanté en Algérie depuis notre conquête. La langue arabe, qui est la sienne, les langues anglaise, italienne, française, qu'il baragouine, le rendent presque indispensable dans les rapports de chaque jour. Pêcheur, batelier, chevrier, marchand de bestiaux, boucher, cafetier, portefaix surtout, tels sont les divers métiers qu'il exerce. Le Maltais abdique au besoin son titre de sujet anglais pour venir se ranger avec ample compensation sous la loi française, à moins cependant que ses intérêts ne lui fassent revendiquer son titre de sujet anglais. Sobre, économe, intelligent, le Maltais réussit presque toujours dans ses entreprises. Quelques Maltais ont gagné, à Alger, une grande fortune dans la vente des bestiaux ou dans la boucherie.

Le Maltais est généralement reconnaissable à son pantalon serré aux hanches et large de jambes, à sa chemise bleue comme son pantalon,

à son bonnet brun en laine, qui recouvre une chevelure rasée par derrière et flottante en longs tire-bouchons sur les joues. Le Maltais est de taille moyenne, bien moulé, nerveux et brun : c'est un *Arabe chrétien.*

Les *Espagnols,* qui figurent pour une grande proportion dans les Européens étrangers, viennent principalement de Mahon et de l'Andalousie. Les *Mahonnaises*, coiffées gracieusement d'un foulard, sont bien connues à Alger, où elles sont domestiques et nourrices. Les *Mahonnais* s'adonnent à la culture maraîchère. Quant aux *huertolanos* ou jardiniers des provinces de Murcie, de Valence et de l'Andalousie, c'est généralement dans la province d'Oran qu'ils viennent se fixer. On les y retrouve avec le costume qui est resté arabe, sauf de légères différences : caleçons fort larges et ceintures très-apparentes, sandales de cordes, mouchoir sur la tête, quelquefois un chapeau, gilet croisé à boutons de métal, et enfin la couverture dans laquelle le dernier mendiant sait se draper si orgueilleusement.

ARMÉE.

L'armée d'Afrique forme le 19e corps d'armée ; elle se compose :

1° De régiments de toutes armes, envoyés de France, puis relevés par d'autres après cinq ou six années de séjour ;

2° De corps spéciaux créés dans le pays. Ces derniers se composent : pour l'infanterie, de quatre régiments de zouaves, de trois régiments de tirailleurs algériens (turcos), d'un régiment de légion étrangère, et de trois bataillons d'Afrique ; pour la cavalerie, de quatre régiments de chasseurs d'Afrique et de trois régiments de spahis.

Les trois départements de l'Algérie forment autant de divisions militaires. La division d'Alger comprend cinq subdivisions : Alger, Dellîs, Aumale, Medéa, Orléansville. — La division d'Oran comprend trois subdivisions : Oran, Maskara, Tlemcen. — La division de Constantine comprend quatre subdivisions : Constantine, Bône, Setif, Batna.

L'armée territoriale de l'Algérie, non compris sa réserve, se compose de : 8 bataillons de zouaves, 1 bataillon de chasseurs à pied, 14 batteries d'artillerie, 4 escadrons de chasseurs, 3 compagnies de train des équipages militaires.

Dans l'énumération des corps spéciaux appartenant à l'armée d'Afrique, il n'est point question des *Goums ;* on appelle ainsi les contingents de

cavaliers armés que les chefs de tribus peuvent réunir dans un temps donné. Ces contingents font eux-mêmes porter à leur suite, sur des mulets de bât, leurs vivres et tout ce qui leur est nécessaire pour camper. Ils sont réunis pour une expédition, pour un coup de main, une opération déterminée, et rentrent ensuite dans leurs foyers.

MARINE.

Les différents services de la station navale sont dirigés, sous l'autorité du gouverneur général, par un officier général de la marine.

La station se compose ordinairement d'une frégate à vapeur, d'une corvette à voile et d'un bâtiment à vapeur qui fait le transport des troupes, des chevaux et du matériel.

Il existe à Alger un arsenal maritime dirigé par un capitaine de frégate. Cet arsenal comprend : un atelier de mécaniciens, un atelier de charpentage, un atelier de voilerie, des magasins d'approvisionnements et de subsistances, des parcs à charbon, etc.

Des directions de port sont établies dans tous les ports de l'Algérie, ceux de Collo, Philippeville et la Calle exceptés.

HISTOIRE

La notice suivante n'est strictement écrite que pour relier les faits historiques épars dans l'Itinéraire de l'Algérie :

LES TEMPS FABULEUX.

Parmi toutes les populations qui existent dans le nord de l'Afrique, en est-il quelques-unes que l'on puisse regarder comme descendant plus particulièrement des autochthones ou premiers habitants du sol ? Il y a de grandes probabilités en faveur de ce groupe de populations confondues aujourd'hui sous le nom commun de Berbères, et qui s'étendent depuis les oasis d'Oudjila et de Sioua jusqu'au détroit de Gibraltar, soit dans les profondeurs du désert, soit dans les régions ardues et naturellement fortifiées du littoral. C'est à ces populations que doit s'appliquer l'antique dénomination des Libyens.

Les premières peuplades aborigènes qui, par leur nombre et leur importance, durent frapper l'attention des émigrants arrivés de Tyr ou de la Grèce, furent sans doute celles que les auteurs latins ou grecs ont désignées sous les noms défigurés de *Gétules*, de *Nomades* ou *Numides*, de *Garamantes.* Au-dessous de ces groupes, tous compris eux-mêmes sous la

dénomination générale de Libyens, se présentaient des associations de tribus moins importantes : tels étaient particulièrement, en allant de l'est à l'ouest, les *Maxyes,* les *Massiliens* et les *Massæsiliens*, les *Macæens* et les *Maurusiens;* puis se groupaient sur le rivage de la mer, dans le pays aride et triste qui borde les deux Syrtes, ces nations de mœurs bizarres et presque complétement sauvages, les *Lotophages* (qui se servaient du fruit du lotus pour nourriture et pour boisson), les *Psylles*, les *Nasamons*.

Quant aux populations mieux connues, qui occupaient le centre de la contrée comprise depuis la petite Syrte jusqu'au détroit de Gibraltar et qui ont été dénommées plus haut, elles rappelaient de tous points par leurs mœurs les tribus qui ont pris leur place et qui, pour la plupart peut-être, en descendent. Sous une forme légèrement altérée, le nom antique de *Gétule* se reconnaît dans celui de *Djedala* (branche importante de la grande famille berbère). Les *Maxyes*, *Maceæi, Macæi* (Mazikes de Ptolémée), dispersés alors sur divers points du littoral, rappellent par leurs noms celui d'*Amazir* (homme libre, en berbère), comme le mot *Frank* chez les anciennes nations germaniques, nom qui est encore aujourd'hui revendiqué par une notable portion des tribus berbères de l'intérieur.

A en croire une des traditions qui eurent cours dans l'antiquité, ces tribus, purement libyennes ou berbères, les Gétules, les Garamantes, les Maziques, par leur mélange avec les Perses et les Mèdes venus d'Asie au temps d'Hercule, avaient donné naissance aux Numides et aux Mauritaniens.

Jusqu'au moment où les Phéniciens apportèrent sur leurs rivages la civilisation asiatique, et où les Grecs s'établirent en Cyrénaïque (Barka), les Libyens n'ont pas d'annales régulières, mais des traditions fabuleuses, des légendes mythologiques. Tels sont les combats d'Hercule et d'Antée, les Atlantes, le jardin des Hespérides, etc., récits mystérieux qui cachent sans doute des allusions, soit à la constitution géographique de ces contrées, soit au souvenir perdu d'émigrations et d'invasions antiques.

LES CARTHAGINOIS.

C'est en 860 que Didon (*Elissa* Dido), venant de Tyr, aborda aux environs de Tunis. Ses premiers actes furent d'acheter des terres aux indigènes, et de bâtir la forteresse de Byrsa. Jarbas (Iarba) régnait alors sur les Maxyes et les Gétules (Amazir', Djedala); il voulut épouser Didon, qui déjà s'était soumise au payement d'un tribut en argent; Didon s'y refusa et mourut.

Après sa mort se présente dans l'histoire de Carthage un vide de trois siècles. Tout ce que l'on sait, c'est que la ville, située sur un emplacement heureusement choisi, grandit rapidement. Le gouvernement passe de la forme monarchique à la forme républicaine sans qu'on puisse assigner au juste l'époque ni la cause de cette révolution; mais cela ne paraît modifier en rien le cours de ses succès. Les éléments de prospérité commerciale et industrielle que renfermait Carthage, développés par le génie entreprenant et exercé des Phéniciens, la rendirent promptement redoutable. Dès le temps de Cambyse et de Cyrus, elle fait déjà des conquêtes en Sicile, en Sardaigne, et surtout fonde, le long du littoral africain, cette chaîne continue de comptoirs fortifiés au moyen desquels elle établit solidement sa

puissance, et se fraye un chemin vers l'Espagne et les côtes de l'Océan Atlantique.

De l'autre côté des Syrtes, s'élevait simultanément une colonie fondée par la race hellénique, qui venait apporter sur ces rivages des arts et des besoins jusque-là inconnus. Vers 675, une expédition de Doriens, expulsés de leur patrie, aborde en Libye, et s'établit sur cette portion du littoral connue aujourd'hui sous le nom de Barka. Elle y fonde la ville de Cyrène (R'enna); en 631, elle se recrute d'une nouvelle émigration venue de la mère-patrie. Sous les fils de Battus, Arcésilas II et Arcésilas III, la Cyrénaïque, souvent tourmentée par des guerres intérieures, trouve moyen de refouler et quelquefois même de soumettre les populations libyennes, d'entrer en lutte, souvent avec succès, contre les satrapes persans d'Égypte, et de s'enrichir de villes nouvelles. Ses relations commerciales avec l'intérieur et les côtes s'étendent chaque jour. Ce développement de prospérité excite la jalousie de Carthage. Les Cyrénaïques ont donc à soutenir contre Carthage plus d'une lutte ouverte ou cachée. L'une d'elles se termine par la mort de ces deux frères enterrés vivants par les Cyrénéens sur le territoire carthaginois, et dont les tombeaux (*aræ Philænorum*) marquaient la limite des États sur la rive orientale de la Grande Syrte.

Jusqu'à l'époque de ses premières guerres contre Syracuse (de 788 à 480 av. J.-C.), l'histoire de Carthage est tout entière dans ses luttes avec les populations indigènes, dont elle triomphe autant par la ruse que par la force; dans la colonisation de toute la lisière méditerranéenne et les petites îles qui lui font face; enfin, dans l'établissement de ses premières relations commerciales avec les côtes de l'Océan. C'est dans cette période que se développent sa constitution et son génie propres, et qu'elle fonde l'édifice de sa grandeur.

L'établissement carthaginois s'était formé pacifiquement, par occupation, si on peut le dire, et non par invasion. Il se présente d'abord aux indigènes moins pour conquérir que pour négocier; ses premiers efforts s'emploient à former des comptoirs, des stations, des échelles : aussi le voit-on s'étendre toujours le long des côtes, sans que son territoire semble croître jamais beaucoup; il ne pénètre pas en avant dans les terres et n'entame pas profondément le sol déjà occupé.

Quoique le commerce et l'industrie fussent mis au premier rang dans les préoccupations politiques de Carthage, elle ne négligea pas cependant l'agriculture. Tout autour de Carthage, dans un espace de soixante-quinze lieues de long sur soixante de large, rayonnaient, dans les deux districts de la Zeugitane et du Byzacium, des colonies agricoles moitié indigènes et moitié phéniciennes : c'est là que se recrutaient les premiers éléments des établissements lointains.

Ces établissements eux-mêmes, ainsi que toutes les villes dépendantes du territoire de Carthage, telles qu'Utique, Leptis, Hippozarytus, etc., jouissaient d'une grande liberté et se gouvernaient en général par des conseils dont l'organisation rappelait celle des conseils de Carthage. Quelquefois pourtant l'administration des provinces paraît avoir été confiée à un seul administrateur, qui portait un titre équivalent à celui de *stratégos* ou de *béotarque*, et qui réunissait à la fois les pouvoirs civils et militaires.

Sous le rapport du commerce, Carthage ne tirait pas moins bien parti des indigènes : outre les éléments de colonisation qu'ils fournissaient aux postes maritimes, entrepôts, etc., comme population coloniale, ils furent, à n'en pas douter, pour le commerce avec l'intérieur de l'Afrique les

meilleurs intermédiaires et les courtiers les plus efficaces. Il est aujourd'hui prouvé qu'ils entretenaient avec l'intérieur un commerce considérable, dont les principaux articles étaient l'or en poudre ou en grains, les dattes et surtout les esclaves noirs; c'est parmi ces derniers que se recrutaient particulièrement les rameurs de la marine carthaginoise, dont le nombre contribuait surtout à la vitesse renommée de ses vaisseaux. Hasdrubal acheta en un seul jour cinq mille de ces rameurs.

Carthage trouvait de nombreux débouchés pour ces produits de l'intérieur et pour ceux de sa propre industrie dans les diverses contrées de l'Occident, et particulièrement dans les îles de la Méditerranée, qui, peu à peu, étaient tombées toutes sous sa domination. Telles étaient la Sardaigne, où elle avait fondé Calaris (Cagliari), et qui était le second grenier à blé de la république; les Baléares, d'où elle tirait du vin, de l'huile, de la laine fine, des mulets, et auxquelles elle fournissait des esclaves; Malte, célèbre alors par ses tisseranderies et où Carthage entretenait deux mille hommes de garnison; Gozo, etc.

La conquête de la Sicile présentait des obstacles plus sérieux; mais il fallait que Carthage la jugeât bien nécessaire à sa grandeur, car elle y porta plus de constance que dans aucune de ses autres entreprises, et fit pour s'y maintenir d'énormes sacrifices. Quelquefois victorieuse et prête à s'emparer de l'île entière, Carthage se vit, aux jours de revers, menacée dans ses propres murs par les petits tyrans qu'elle avait souvent vaincus; mais elle finit par trouver sur ce théâtre des ennemis plus redoutables que les Grecs qui devaient l'anéantir elle-même. De l'autre côté du détroit de Messine s'élevait une puissance que désormais elle devait retrouver partout devant elle. La république romaine n'avait qu'un pas à faire pour entrer en Sicile; elle le fit, et la première guerre punique fut engagée (264-241 av. J.-C.). Jusque-là, les relations de Rome et de Carthage avaient été plutôt amicales qu'ennemies; elles s'observaient avec crainte peut-être, mais se surveillaient sans se combattre.

La première guerre punique se termina par l'évacuation entière de la Sicile; Carthage s'en retira avec des finances épuisées et une armée démoralisée. C'était là une première et rude atteinte à sa puissance, et elle dut, aux yeux des indigènes d'Afrique, lui porter un coup funeste. Ce motif ne fut pas étranger, sans doute, à la *guerre des mercenaires*, qui suivit immédiatement la conclusion du traité de Rome. Ce mouvement, favorisé par les secrètes sympathies, sinon par l'assistance directe des populations africaines, faillit mettre la république carthaginoise à deux doigts de sa perte. La guerre des mercenaires dura deux années (240-237), et fut étouffée dans le sang des principaux chefs : l'Africain Mathos et le Campanien Spendius; elle avait eu pour prétexte le retard apporté dans le payement des troupes, et pour cause réelle la composition des armées carthaginoises, qui se recrutaient presque tout entières de populations étrangères à la république.

La deuxième guerre punique, allumée au sujet de la conquête et de la possession de l'Espagne, que les deux puissances rivales se disputaient, comme elles s'étaient disputé la Sicile, ne tarda pas à embraser l'Afrique et l'Italie. Annibal, traversant les Gaules et passant les Alpes, vint la porter au sein même de la république ennemie, et fit trembler Rome elle-même. Malheureusement, l'issue de la guerre ne fut pas aussi favorable pour Carthage que l'avaient été ses débuts. Annibal fut vaincu par Scipion. Rome sut trouver en Afrique même des ennemis à Carthage ou grandir ceux qu'elle avait déjà. Après avoir envoyé au Numide Syphax,

alors son allié, Q. Statorius pour lui former un corps d'infanterie de jeunes Numides combattants à la manière des Romains, gardant leurs rangs et rompus à toutes les évolutions de l'art militaire, elle sut appliquer elle-même à son usage et faire combattre pour elle la cavalerie de Massinissa dont elle avait conquis l'alliance.

La guerre, qui durait depuis seize ans (218-202), se termina dans les plaines de Zama par la défaite complète de Carthage. Les conditions dictées par Scipion aux trente sénateurs carthaginois, qui vinrent le trouver à Tunis, étaient celles d'un maître plus encore que d'un vainqueur.

Il semblait que la haine des Romains eût dû sans doute être satisfaite ; mais Rome se sentait trop près de sa rivale pour vivre en paix avec elle, et Caton, jetant aux pères conscrits, dans le sénat, des figues fraîches d'Afrique, pour leur rappeler la courte distance qui séparait Rome de sa plus grande ennemie, trouvait un accord sympathique dans tous les sentiments populaires. Pour Carthage elle-même, les exigences toujours nouvelles de ses ennemis devinrent intolérables et rallumèrent dans l'âme des Carthaginois le courage du désespoir; mais la résistance, quoique longue et vigoureuse, fut inutile. Carthage fut prise, après un siège de deux ans, en 145, par Scipion Émilien, qui, sur l'ordre exprès du sénat, la réduisit en cendres. L'incendie dura dix-sept jours; d'horribles imprécations furent prononcées contre quiconque tenterait de rétablir la ville. Les 70,000 habitants qui en formaient, dit-on, la population furent dispersés; une grande partie fut envoyée à Rome et distribuée dans différentes provinces d'Italie. Les sommes recueillies par Scipion Émilien, et versées au trésor public de Rome, se montaient à 34 millions. Carthage avait duré 715 ans.

LES ROMAINS.

En détruisant Carthage, Rome ne se substitua pas immédiatement à son empire sur tous les points qu'elle avait occupés ; parmi les cités tributaires ou coloniales de la côte, celles qui s'étaient fait le plus remarquer par leur intime ailliance avec la métropole détruite furent démantelées. Pour quelques-unes, pour Utique par exemple, la ruine de Carthage fut le signal d'une prospérité nouvelle et d'un développement auquel elles n'étaient point arrivées jusque-là; elles durent hériter et héritèrent en effet des relations commerciales et des établissements industriels dont le siège avait été à Carthage. Utique reçut même d'abord de Rome un accroissement plus direct, de l'adjonction à son territoire d'une partie du domaine qui avait appartenu à Carthage.

Quant aux provinces de l'intérieur et à tous ces petits rois qui, dans la longue lutte de Rome et de Carthage, avaient pris parti pour l'une ou l'autre des deux républiques, le sénat romain continua de jouer à leur égard ce rôle de protectorat hautain par lequel il préparait les voies à une domination entière et réelle. Son premier soin avait été de récompenser largement ses alliés et de punir implacablement ses ennemis. Syphax, dépossédé, avait vu ses États passer aux mains de Massinissa, qui réunit alors la Massylie et la Massæsylie, c'est-à-dire toute la Numidie proprement dite, et qui se trouva ainsi le souverain le plus puissant de l'Afrique. Des députés numides vinrent devant le sénat pour le remercier, au nom de leur maître, du titre que Scipion avait bien voulu lui conférer,

et reconnaître que c'était de la république, et de la république seule, que Massinissa allait tenir sa puissance (*si ita patribus visum esset*). Ainsi se trouvait dès lors constaté le principe que Rome eut soin de ne jamais laisser oublier, et qui ne permettait pas que nul entre les Maures pût se dire roi avant d'avoir reçu des Romains les insignes du pouvoir.

Toute la portion de l'Afrique soumise au pouvoir de Massinissa jouit sous son règne d'une grande prospérité. Il prépara l'œuvre que la civilisation romaine devait accomplir plus tard. Soixante ans d'une administration énergique et éclairée opérèrent en quelque sorte une métamorphose complète du pays. Des campagnes jusque-là jugées infertiles se couvrirent de cultures florissantes; les villes s'enrichirent de constructions nouvelles, se peuplèrent et s'agrandirent; Cirta, qui devint sa capitale, après avoir été celle de son rival Syphax, s'embellit encore sous son successeur Micipsa. Celui-ci, en faisant venir dans cette ville une colonie de Grecs, familiarisa peu à peu ses sauvages sujets avec les arts européens.

Ailleurs, le long des côtes, Rome se substituait peu à peu à l'ancien commerce de Carthage. Quelques colonies italiennes, peu importantes d'abord, mais destinées à grandir, implantaient sur le sol africain l'usage de la langue latine, et commençaient avec les peuplades indigènes des relations indispensables au développement de la puissance romaine. Ainsi donc, de tous points, la situation de Rome en Afrique se consolidait; les ressources de la province proconsulaire, voisine à l'E. et au S. du royaume de Numidie, paraissaient déjà bien assurées, quand les tentatives de Jugurtha pour établir ou relever l'indépendance numide permirent à Rome de faire un pas de plus dans la domination de l'Afrique septentrionale.

La mort de Micipsa (119) avait donné lieu à un partage de ses États entre Adherbal et Hiempsal, ses deux fils, et son neveu Jugurtha. Cirta était échue à Adherbal. Jugurtha, mécontent de la part qu'il avait reçue, se révolte (117), et, s'étant emparé de Cirta, il égorge le fils de son bienfaiteur. Le frère de la victime, attaqué lui-même, en appelle au sénat de Rome; mais déjà les manœuvres corruptrices de Jugurtha ont gagné à sa cause une partie des sénateurs et les généraux envoyés contre lui (112). Par ruse, ou violence, ou corruption, il annule ou déjoue longtemps toutes les mesures que la république veut prendre contre lui; mais, l'or lui manquant peut-être, il se met en révolte ouverte. Le mouvement énergique imprimé par Métellus à la guerre décide Jugurtha à implorer le secours de Bocchus (109), souverain de cette portion la plus reculée de l'Afrique qui, avant qu'un siècle se fût écoulé, devait être réunie à ses possessions sous le nom de Mauritanie Césarienne et Mauritanie Tingitane. Avec l'aide de Bocchus, Jugurtha soutint encore quelque temps l'effort de Rome. A Métellus avait succédé Marius (108). Les talents militaires du nouveau chef et les habiles négociations de son lieutenant Sylla mirent fin à la guerre : Jugurtha, livré par Bocchus, expia, en mourant au fond d'un cachot, le tort d'avoir voulu entraver en Afrique le cours de la domination romaine.

Dans le partage qui suivit sa victoire, Rome se contenta de joindre à ce qu'elle possédait sous le nom de province proconsulaire, c'est-à-dire à l'ancien territoire propre à Carthage, quelques cantons limitrophes qui appartenaient à la Numidie. Au reste, de ce royaume elle fit deux parts : l'une à l'occident, qu'elle donna à Bocchus pour récompense de sa trahison; l'autre qu'elle laissa à Hiempsal et à Mandrestal, petits-fils de Massinissa (106).

Jusqu'au moment où s'engagèrent les guerres civiles qui portèrent César à l'empire, l'histoire de la province romaine d'Afrique se confond avec celle de la république. Cependant elle achevait peu à peu de s'organiser dans les limites qu'elle s'était imposées d'elle-même. Par la fondation, sur divers points d'une détermination aujourd'hui difficile, de petites colonies et de municipes, elle créait sur le sol africain une population romaine qui prit, à l'époque dont nous parlons, une part active aux guerres civiles de la république; les rois indigènes eux-mêmes, entraînés ou par des engagements antérieurs ou par leurs affections particulières, se mêlèrent avec ardeur à la lutte, et cette circonstance devint pour Rome une occasion nouvelle d'agrandissement. César vint combattre en Afrique les restes du parti républicain, qui, sous les ordres de Scipion et avec l'assistance de Juba, roi de Mauritanie, cherchait à recommencer la guerre sur ce théâtre. César triompha partout, s'empara de Leptis et de Cirta, et anéantit enfin à Thapsus les forces de Juba et de Scipion. Ce dernier, cerné dans le port d'Hippone par Sittius, se donne la mort; Caton meurt à Utique; Juba et Pétréius, lieutenant de Pompée, s'entre-tuent à la suite d'un repas splendide.

La mort de Juba ne tarda pas à être suivie de la cession de toute la Numidie à la province romaine, qui, dans sa composition nouvelle, fut donnée par César à Salluste, avec le titre de proconsul et la disposition d'un corps de troupes. Le nouveau gouverneur d'Afrique profita de son séjour en Numidie pour réunir sur les traditions du pays, et sur son histoire, tous les matériaux qu'il put trouver. Malheureusement, ce ne fut pas le seul usage qu'il fit de son pouvoir, et l'Afrique, livrée par lui à une exploitation dont l'exemple ne fut que trop suivi par ses successeurs, fournit sans doute une large part aux richesses de tout genre qui, plus tard, ornèrent dans Rome les jardins de l'ex-proconsul.

La nouvelle organisation donnée au gouvernement d'Afrique par César ne fut encore que provisoire : de graves modifications y furent apportées par la mort des rois Bocchus et Bogud. Ces deux princes laissèrent en mourant leurs États à l'empire (721 de Rome). Réunis d'abord en une seule province directement régie par Rome, ces États constituèrent de nouveau, quelques années après (729), un royaume, qui fut donné par Auguste à Juba II, prince éclairé, dont l'éducation romaine semblait une garantie de fidélité. Juba signala son règne par la fondation, sur l'emplacement de l'ancienne Iol, d'une ville nouvelle, à laquelle il donna le nom de Césarée, en commémoration des bienfaits qu'il avait reçus de l'empereur. Césarée (aujourd'hui Cherchel), embellie chaque jour par lui, devint la capitale de la province, et témoigne longtemps depuis par ses ruines du rang qu'elle a tenu parmi les villes d'Afrique. Enfin, sous l'empereur Claude (en 795 de Rome et 43 de J.-C.), cette portion de l'Afrique fut définitivement annexée à l'empire où elle forma deux provinces nouvelles, sous les noms de Mauritanie Césarienne et Mauritanie Tingitane, empruntés à leurs deux capitales, Césarée et Tingis.

Cependant, et malgré les testaments de Bocchus et de Bogud en faveur du peuple romain, les farouches populations qui habitaient les montagnes ou qui étaient voisines des déserts essayèrent de se dérober au joug de Rome : un premier mouvement de tribus (an 6 de J.-C.) avait été suivi bientôt de la tentative plus sérieuse de Tacfarinas (17), qui avait servi dans les légions romaines. Ce chef hardi, qui tient huit ans en échec les forces de Rome en Afrique, est enfin vaincu par les généraux Camille et Dolabella, envoyés contre lui par Tibère.

Un autre soulèvement, auquel donna lieu le meurtre du fils de Juba, Ptolémée, tué par les ordres de Caligula, amena sous Claude une expédition dirigée par Suétonius Paulinus dans la partie la plus occidentale de l'Afrique. Œdémon, affranchi de Ptolémée, soutint pour venger la mort de son maître (le dernier prince indépendant de la Mauritanie) une longue lutte, dans laquelle entrèrent une partie des tribus de l'intérieur. Dans cette guerre, les armées romaines s'avancèrent au-delà de l'Atlas, jusqu'au fleuve Djer (rivière de Tafilelt), et construisirent dans les hautes vallées de la Moulaïa une ligne de fortifications destinée à protéger contre les incursions des nomades les établissements que la civilisation envahissante de Rome commençait à y fonder.

A cette époque, en effet, la population romaine en Afrique commençait à s'accroître notablement. Les colons affluaient non-seulement d'Italie, mais même de Gaule et d'Espagne. Telle était la marche ascendante des établissements romains, qu'au commencement du règne de Vespasien, la seule Mauritanie Césarienne comptait 13 colonies romaines, 3 municipes libres, 2 colonies en possession du droit latin, et 1 jouissant du droit italique; et qu'au temps de Pline, la Numidie avait 12 colonies romaines ou italiques, 5 municipes et 30 villes libres. Ces deux provinces renfermaient en outre un certain nombre de villes tributaires.

Sous le règne d'Antonin le Pieux, les Mauritanies paraissent avoir été le théâtre d'une insurrection qui peu à peu gagna jusqu'à la province d'Afrique. Le danger sembla assez grave, puisque l'empereur substitua au proconsul un légat propréteur investi de tous les pouvoirs civils et militaires.

Dans les troubles qui agitaient l'empire, l'Afrique dut suivre généralement l'impulsion qui lui venait d'Italie. Quelquefois pourtant elle prétendit imprimer le mouvement au lieu de le recevoir. C'est ce qui eut lieu en 237, sous le règne de Maximin. Les habitants de la Byzacène se soulevèrent; ils s'établirent dans Thysdrus et revêtirent de la pourpre impériale le proconsul de la province, Gordien, qui subit le pouvoir, loin de le demander. Vaincu par Capellianus, Gordien se donna la mort. Carthage et la province rentrèrent sans résistance sous le pouvoir de Maximin.

L'administration de Probus, qui gouverne l'Afrique sous les empereurs Gallien, Aurélien et Tacite (268-280), est signalée par l'emploi des armées romaines en Afrique à des constructions d'utilité générale, voies publiques, temples, ponts et portiques, etc.

Un soulèvement de tribus comprises sous le nom général de Quinquégentiens (297), qui paraissent avoir occupé la partie centrale et montagneuse de l'Algérie actuelle, amena un nouveau changement dans les divisions administratives, dans les circonscriptions et la hiérarchie de l'Afrique impériale. Julianus s'était fait proclamer empereur dans Carthage : renversé du pouvoir, il se jeta dans les flammes. Maximin vainqueur profita de son triomphe pour opérer le déplacement des tribus rebelles. A la suite du mouvement de population qui se produit alors, l'ancienne province proconsulaire se scinde en deux parties, l'une sous le nom de Byzacène, l'autre sous le nom d'Afrique ou de proconsulaire proprement dite. La Numidie, assimilée à la Byzacène, est gouvernée comme elle par un consulaire, et prend le deuxième rang après la province d'Afrique. La Mauritanie Césarienne est partagée en deux provinces, l'une conservant le nom de Césarienne, et l'autre qui emprunte de son chef-lieu, Sitifis, le nom de Sitifienne; toutes deux sont régies par un *præses*. La partie comprise entre les deux Syrtes, conservant le nom

de Tripolitaine, est également placée sous la direction d'un præses. Quant à la Mauritanie Tingitane, elle est annexée à l'Espagne, dont elle forme la septième province.

Cette nouvelle organisation (312) ne devait pas maintenir longtemps en Afrique la paix et l'ordre, qu'il semblait si difficile d'y établir. Une révolte peu importante dirigée par Alexandre, paysan pannonien, qui aspirait à l'empire, devint pour l'avide et cruel Maxence l'occasion de déployer contre les principales villes d'Afrique, contre Cirta et Carthage même, qui avaient été rebâties avec magnificence, un luxe de rigueurs inouïes.

Mais ce qui plus que tout le reste maintenait l'Afrique dans un état permanent de troubles et d'agitation, c'étaient les querelles religieuses qui, à cette époque, éclataient dans toutes les parties de l'empire. L'Afrique, assez lente d'abord à recevoir la prédication de l'Évangile, semblait attendre, pour se passionner, que les hérésies eussent imprimé au christianisme une forme mieux appropriée au génie de ses habitants. Aussi, quand le sang des chrétiens eut coulé sur cette terre, quand l'ardeur des querelles théologiques s'y fut allumée, alors la propagation du christianisme, de ses actes divers et de tout ce qu'ils entraînaient après eux de discordes et de fureurs, se fit avec une rapidité sans exemple. Par ses martyrs et par ses saints le christianisme orthodoxe s'y produisit avec éclat, et parmi les sectaires ou les hérésiarques, quelques-uns des plus grands (notamment le Libyen Arius) y naquirent ou y vécurent. Dans les persécutions dirigées par les empereurs païens contre le christianisme qui s'étendait de jour en jour, l'Afrique joua également un rôle important, soit à cause du courage de ses propres habitants, soit comme lieu de déportation pour les chrétiens des autres provinces. La légende catholique a inscrit parmi les noms les plus illustres les noms de quelques martyrs d'Afrique. Dans ces épreuves, la foi grandissait par les supplices, et l'Afrique dut peut-être à ces exilés de Rome une partie de ses conversions. Grâce aux conquêtes rapides de l'Évangile, le nombre des circonscriptions ecclésiastiques devint prodigieux. Presque toutes, et si petites qu'elles fussent, elles prirent à cette époque le titre d'évêchés. Plusieurs de ces sièges furent occupés aux IIIe, IVe et Ve siècles par des noms que la science ou l'éloquence ont rendus célèbres non-seulement dans l'Église, mais dans le monde. Tels sont ceux de Saint-Cyprien, de Tertullien, de Lactance, de Saint-Augustin. Sous le proconsulat de Galerius Maximus, Cyprien expia par le martyre son refus de revenir au vieux paganisme et sa résistance à l'empereur.

Constantin, lors de son avènement à l'empire, trouva les provinces d'Afrique en proie aux plus violentes commotions religieuses. Une grande partie des habitants de la Numidie ayant soutenu l'hérésie donatiste, et se refusant à exécuter les lois de l'empire, Constantin fut obligé de les réduire par les armes (316-337). Mais cette hérésie, comme toujours, se propageait par la persécution, et, après avoir troublé l'Afrique pendant trois siècles, elle ne devait disparaître du sol qu'avec la religion même dans le sein de laquelle elle avait grandi.

L'organisation politique, imposée par Rome à l'Afrique, semble être arrivée, sous Constantin, à son apogée. Depuis cette époque et à la faveur des révolutions politiques et des discordes religieuses, les liens administratifs se relâchent de plus en plus. La force matérielle décline en même temps. La civilisation suit une décroissance progressive dont chaque phase peut être mesurée par le retour entre les mains des populations nomades d'une certaine portion des terres précédemment cultivées. C'est

donc ici qu'il convient d'examiner quelle était la place occupée par les provinces d'Afrique dans le système général de l'empire, et comment, dans son dernier état, se résumait la constitution administrative imposée à cette partie des possessions romaines.

Tant que l'empire se maintint dans son unité, les provinces d'Afrique se rattachèrent à la troisième des quatre grandes *préfectures* qui partageaient le monde romain, et elle venait dans cette préfecture à la suite des *diocèses* d'Italie proprement dits, de Rome et d'Illyrie. Le diocèse d'Afrique se divisait lui-même en cinq *provinces* qui étaient, en allant de l'est à l'ouest, la Tripolitaine, métropole Æa (Tripoli); la Byzacène, métropole Byzacium (Ber'ni); la Numidie, métropole Cirta (Constantine); la Mauritanie Sitifienne, métropole Sitifis (Setif); la Mauritanie Césarienne, métropole Césarée (Cherchel).

Quant à la province la plus occidentale, désignée sous le nom de Mauritanie Tingitane, elle dépendait du *diocèse* d'Espagne, lequel se rattachait lui-même à la *préfecture* des Gaules : sa métropole était Tingis (Tanger).

L'administrateur général du diocèse d'Afrique, placé sous les ordres du préfet d'Italie, portait généralement, à cause de cette circonstance, le titre de *vicarius,* qui avait remplacé celui de proconsul. Il avait sous ses ordres deux consulaires et trois *præses;* les deux consulaires administraient les provinces (districts) de la Byzacène et de la Numidie; les trois *præses* administraient les provinces de la Tripolitaine, de la Mauritanie Sitifienne et de la Mauritanie Césarienne.

Une séparation complète avait été établie entre l'administration civile et le pouvoir militaire. Celui-ci était confié, sous la direction des maîtres généraux de la cavalerie et de l'infanterie (*magister equitum, magister peditum*), à des chefs sédentaires qui portaient le titre de comtes (*comites rei militaris, comites militum*) ou de ducs (*duces militum*). Ces divers fonctionnaires correspondaient ainsi à nos commandants de divisions militaires.

Quant à l'administration de la justice et des finances, elle était absolument la même que dans toutes les autres parties de l'empire. Des fonctionnaires de même titre et de même ordre que ceux d'Italie étaient chargés de fonctions équivalentes.

Auprès du gouverneur civil se trouvaient trois employés supérieurs (*primates officiorum*) : le *princeps* ou *primicerius;* le *cornicularius;* le *commentariensis.* Le princeps dirigeait les bureaux du gouverneur : c'était en quelque sorte un secrétaire général. Les deux autres primats étaient les premiers fonctionnaires des bureaux de la justice. Un fonctionnaire nommé le *numerarius* dirigeait les finances.

Les impôts, sous les noms d'*indiction* et de *capitation,* étaient perçus par les *collecteurs des cités* et passaient par les mains des *préposés du trésor* ou *receveurs provinciaux* et des *comtes des largesses,* pour arriver dans celles du ministre du trésor public.

L'ensemble de l'organisation administrative ci-dessus énoncée ne se modifia plus sensiblement jusqu'à l'invasion arabe. Les Vandales eux-mêmes la respectèrent dans tout ce qu'elle avait de fondamental, et, lors de la reprise de possession par les Gréco-Romains de Byzance, on suivit, à peu de différence près, pour le gouvernement d'Afrique, les traditions qu'avait léguées l'empereur d'Occident.

Les révoltes successives de Firmus, vaincu par Théodose en 371, et de

Gildon, en 396, l'appui qu'elles avaient trouvé dans le pays, les ferments de haine que des répressions sanglantes avaient dû y déposer, le fanatisme religieux, violemment excité par les persécutions dont les donatistes, puissants dans les classes inférieures, ne cessaient d'être l'objet depuis longues années, mais surtout l'état général de l'empire, inondé par des flots de peuples barbares, semblaient préparer un succès facile à celui d'entre eux qui tenterait d'en détacher l'Afrique. Cette tâche allait échoir à la plus sauvage de ces peuplades du Nord qui, au v[e] siècle, se ruèrent sur l'Occident.

Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique et général, fut la cause première de l'invasion des Vandales ; irrité de voir accueillies par Placidie, qui régnait alors sur l'Occident, au nom de son fils Valentin III, les calomnies que propageait contre lui Aétius, son rival de gloire et de fortune, Boniface offrit à Genséric, chef des Vandales, de partager avec lui les provinces que Rome lui avait confiées (429).

LES VANDALES.

Genséric comprit quelles chances heureuses s'ouvraient pour les siens, et n'hésita pas un instant. Déjà l'Espagne n'était plus pour lui qu'une proie presque épuisée ; l'Afrique, au contraire, vierge jusqu'alors d'incursions barbares, semblait offrir au premier qui s'y présenterait d'inépuisables ressources, par le pillage de ses richesses et l'occupation de son territoire.

Partis du fond de la Germanie, ou peut être de la Sarmatie, les Vandales étaient entrés l'an 406 dans les Gaules et de là en Espagne ; partout, sur leur passage, ils avaient exercé d'horribles cruautés, par avidité d'abord, puis par fanatisme. Convertis au christianisme en Pannonie, ils avaient vite tourné à l'hérésie d'Arius, et l'ardeur sauvage avec laquelle ils l'embrassèrent devint pour les catholiques orthodoxes qu'ils rencontrèrent une source de calamités ; plus tard, en Afrique, cette hérésie devint pour eux un moyen de succès.

Genséric, à la tête de 80,000 ou, suivant d'autres, 50,000 campagnards, hommes, femmes et enfants, entra en possession de la portion de l'Afrique qui lui avait été concédée par le comte Boniface, c'est-à-dire des trois Mauritanies (Tingitane, Sitifienne et Césarienne), dont le territoire se bornait, dans la plus grande partie de son étendue, à une lisière étroite, le long des côtes, menacée perpétuellement par des peuplades barbares.

Le comte Boniface se repentit bientôt de sa faute, et chercha, mais en vain, à la réparer. Réconcilié avec Placidie, il voulut forcer les Vandales à retourner en Espagne. Mais, de ce côté, les Barbares se sentaient menacés par de nouvelles immigrations du Nord ; d'ailleurs, ils n'étaient pas en disposition de céder ce qu'ils avaient acquis. On recourut aux armes (430), et les Vandales se disposèrent à pousser en avant leur marche triomphante.

Boniface vaincu se retire à Hippone (Bône), où il est assiégé pendant quatorze mois ; il est enfin contraint à une paix qui assure à Genséric les premiers fruits de sa conquête, c'est-à-dire tout le pays depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux murs d'Hippone et de Cirta (435).

Genséric profita de la paix pour établir solidement sa puissance dans le

territoire qu'il occupait, chercha à se concilier les Maures, favorisa les Donatistes longtemps persécutés, et tenta de réunir les innombrables sectes d'Afrique dans le sein de l'Arianisme. Enfin, quand il se crut assez fort, il profita du moment où les invasions de Théodoric et d'Alaric accablaient l'empire d'Occident pour s'emparer de Carthage par surprise et en pleine paix (439). A cette conquête succéda immédiatement l'occupation de toute l'Afrique proconsulaire et de la Byzacène.

Lorsque Genséric eut ainsi réuni sous son pouvoir presque tout ce qui avait obéi à Rome dans ces contrées, il songea à organiser sa conquête et à asseoir, autant qu'il serait en lui, sur des bases régulières et permanentes l'état des Vandales en Afrique.

Son premier soin fut de procéder au partage des terres conquises. Les anciens habitants ne furent pourtant dépouillés ni de la liberté ni de leurs propriétés; ils continuèrent de jouir de leur législation, de leur jurisprudence ancienne. Les divisions provinciales de la hiérarchie administrative, qui dataient de Constantin, furent conservées, comme on l'a dit plus haut; la plupart des fonctionnaires romains furent même maintenus; les impôts restèrent les mêmes et continuèrent d'être perçus par les receveurs romains.

L'organisation féodale de l'armée vandale présentait une sorte de ban et d'arrière-ban. Les habitudes militaires de la nation se prêtant mal à la défense et à l'attaque des places, les fortifications des villes furent détruites; mais cette précaution, exagérée par Genséric, facilita plus tard la reprise de possession par Bélisaire.

Genséric, après avoir constitué son armée de terre, consacra ses soins à la création d'une marine et à la fondation de sa puissance dans la Méditerranée. La Corse conquise lui fournit des bois de construction; les côtes d'Afrique lui donnèrent des marins. Il s'élança de Carthage en Sicile, en Sardaigne et dans les Baléares; puis, dévastant de là les côtes de l'Italie et de la Grèce, il rendit les deux empires ses tributaires.

La plus belle proie qu'eussent jamais saisie les Vandales fut sans doute celle que leur offrit Rome dans les 14 jours de sac (du 15 au 26 juin 445) qu'ils firent subir à la ville éternelle. Plus tard, un puissant effort fut tenté par l'empereur Léonce. On put croire qu'une armée de 100,000 hommes, rassemblée sous les ordres de Basiliscus, suffisait pour ramener au joug les provinces conquises : cet espoir fut trahi, la flotte impériale fut incendiée par l'ennemi; Basiliscus, après avoir vu son armée presque anéantie, s'enfuit à Constantinople; la cour de Byzance fut obligée de s'humilier. Un traité conclu en 476 vint sanctionner d'une manière définitive toutes les conquêtes de Genséric. Ce traité le reconnaissait maître de tout le pays, depuis les frontières de la Cyrénaïque jusqu'à l'Océan, et lui conservait la Sardaigne, les Baléares, la Corse et la Sicile.

Genséric mourut peu de temps après ce traité (477). Or, en léguant à ses successeurs son vaste empire, il ne leur léguait pas ce génie politique et militaire qui avait su le fonder. Les Vandales, qui étaient venus châtier les vices et les crimes des Romains d'Afrique, ne tardèrent pas à les imiter et peut-être à les dépasser. La force de l'empire vandale décrut chaque jour sous les quatre premiers successeurs de Genséric : Hunerik, Gunthamond, Thrasamond et Hilderik. L'empire vandale présentait donc déjà de notables symptômes d'affaiblissement et de décadence, lorsque la chute d'Hilderik vint offrir à l'empereur Justinien un prétexte pour envoyer Bélisaire à la conquête de l'Afrique.

Hilderik, élevé à la cour de Constantinople, y était devenu l'élève et

l'ami de Justinien. Mais cette amitié même et le christianisme orthodoxe, dont il avait puisé les principes en Orient, devinrent la cause première de sa ruine, en lui attirant la haine de ses sujets. Gélimer, que quelques triomphes récents sur les Maures avaient illustré aux yeux de ses compatriotes, profita des sentiments de répulsion qu'inspirait Hilderik, pour le renverser du trône et l'y remplacer. Son usurpation fournit à Justinien l'occasion que peut-être il attendait depuis longtemps.

Bélisaire, chargé de la conduite de la guerre, débarqua avec 30,000 hommes de troupes aguerries et confiantes dans leur général, à Caput-Vada, sur les confins de la Byzacène et de la Tripolitaine, afin d'assurer au besoin sa retraite par la Cyrénaïque et l'Égypte.

Les succès de Bélisaire furent rapides. Carthage désarmée ouvrit ses portes; l'occupation s'en fit avec ordre, comme celle de toutes les villes par lesquelles on avait passé. Les soldats, astreints à la plus stricte discipline, payaient tous les objets consommés par eux; le commerce ne fut pas troublé un instant (533).

Cependant Gélimer, qui n'avait pas su défendre sa capitale, essaye de ressaisir l'empire et vient au-devant des Romains à Tricaméron. La victoire remportée par Bélisaire décida de la perte définitive de l'Afrique pour les Vandales. Dans l'espace de trois mois, la ruine complète de Gélimer et de son peuple s'était trouvée consommée.

Tandis que Gélimer s'enfuyait dans les monts Pappua (l'*Édour'*), Bélisaire prenait à Carthage toutes les dispositions nécessaires pour faire rentrer son maître en possession des îles de la Méditerranée et de tout le territoire vandale en Afrique. Enfin, après avoir rétabli les fortifications de Carthage, après avoir rendu à l'Église catholique la juridiction, les richesses et les privilèges que l'hérésie arienne avait retenus si longtemps; après avoir reconstitué l'administration sur ses bases anciennes, et complété, par la conquête de la Sicile, l'extinction de l'empire vandale, Bélisaire retourna à Constantinople jouir de son triomphe.

LES BYZANTINS.

La domination byzantine remit extérieurement l'Afrique dans l'état où elle se trouvait au moment de la conquête vandale. Sous des rapports importants, les représentants de Byzance en Afrique, les exarques (car c'est le titre nouveau qui ne tarda pas à désigner les gouverneurs investis du double pouvoir civil et militaire), allaient se trouver vis-à-vis des populations dans de moins bonnes conditions encore que les derniers gouverneurs envoyés par l'empire d'Occident. La soumission des tribus indigènes était devenue chaque jour plus précaire, et pendant le séjour même de Bélisaire en Afrique, les Maures de la Tripolitaine pressèrent tellement son lieutenant Pudentius, que Bélisaire dut détacher à son secours une partie des forces concentrées à Carthage.

Les administrateurs envoyés de Grèce ne tardèrent pas à livrer le pays à une avide exploitation. Les registres qui constataient les anciens tributs avaient été, pour la plupart, brûlés ou dispersés; les collecteurs (*exactores*) n'en furent que plus inventifs à en créer de nouveaux. D'un autre côté, les soldats qui avaient pris part à la conquête s'étaient unis souvent aux femmes et aux filles des anciens dominateurs; ils réclamèrent pour leur propre compte les terres qui avaient fait autrefois partie du domaine

de l'empire, et qui, partagées depuis entre les conquérants, portaient encore le nom d'*héritages des Vandales*. Les revendications exercées au nom de l'empereur devinrent l'occasion d'une grande révolte de l'armée, qui faillit arracher à l'empire les provinces qu'il venait à peine de ressaisir. Pour mettre un terme à des réclamations chaque jour plus gênantes, Salomon, successeur de Bélisaire dans le commandement de l'Afrique, dut prononcer un arrêt d'exil général contre les femmes vandales. Afin de compenser la diminution sensible causée dans la population par cette émigration et par les ravages de la guerre, on fit, à cette époque, passer en Afrique de nombreuses colonies d'Italie et de Sicile.

Les triomphes de Salomon remirent un instant au pouvoir de l'empereur d'Orient quelques portions intérieures du pays, qui déjà lui échappaient. Les monts Aurès, devenus le centre d'une résistance active de la part des indigènes, furent conquis par lui et fortifiés contre de nouvelles incursions; de là il pénétra jusqu'à Sitifis et peut-être jusque dans le Zab. En Numidie, le domaine des Byzantins n'allait guère au-delà des premières chaînes de l'Atlas; sur le littoral, les villes de Césarée, de Tingis et de Septem n'assuraient que très-imparfaitement la domination grecque en dehors de leurs enceintes.

LES ARABES.

L'autorité des Césars, bien que relevée par l'habileté de Bélisaire, et soutenue pendant quelques années par les armes de Salomon et de Jean Troglita, penchait cependant vers sa ruine définitive. Les populations de langue latine s'étaient concentrées autour de leurs places fortes, après avoir abandonné leurs riches campagnes aux Berbères; depuis l'an 618, la Tingitane était tombée au pouvoir des Goths d'Espagne. En l'an 645-6, le patrice Grégoire, préfet de l'Afrique, usurpa le pouvoir et s'établit à Suffetula, dans la partie de la Byzacène qui avait le moins souffert de tant de révolutions, pendant que Carthage, capitale de la province, et les autres villes de la Zeugitane restaient fidèles à l'empire.

Tel était l'état de l'Afrique septentrionale quand les Arabes, après avoir effectué la conquête de l'Egypte (641), occupèrent la Cyrénaïque (642), et une année plus tard soumirent la Tripolitaine. En 646-47, ils envahirent l'Ifrikia, sous la conduite d'Abd-Allah-Ibd-Sâd, tuèrent l'usurpateur Grégoire et s'emparèrent de Suffetula; mais, ne se croyant pas assez forts pour conquérir le reste du pays, ils évacuèrent la province moyennant une forte contribution d'argent. Vingt ans plus tard ils y reparurent encore, et leur chef, Moaouïa-Ibn-Hodeidj, s'empara d'Usalitanum (Djeloula). Son successeur, Okba, posa, à quelques lieues de cette ville, les fondements de Kaïrouan, future capitale de l'Afrique musulmane, et porta ses conquêtes au-delà du Fezzan, et ensuite jusqu'à l'océan Atlantique.

Pendant ce temps, les Berbères n'avaient vu dans les Arabes que des libérateurs. Obligés de cultiver les plaines de l'Afrique pour le compte de quelques grandes familles romaines, ils avaient à satisfaire aux exigences de leurs maîtres et à l'avidité du fisc impérial, quand la présence des envahisseurs les délivra d'une servitude devenue intolérable. Mais, avec ce changement, ils durent accepter les obligations qu'impose l'Islamisme, et, fatigués bientôt d'une religion qui leur prescrivait de fréquentes prières et leur enlevait près de la moitié de leurs récoltes à titre d'impôts, ils

s'allièrent encore aux Romains, écrasèrent les armées arabes (683) et fondèrent à Kaïrouan même le premier empire berbère. Pendant cinq ans, leur chef Koceila gouverna l'Afrique avec une justice qui mérita l'approbation des Arabes qu'il avait vaincus. En 688-9, Zoheir-Ibn-Kaïs, émir chargé par le khralife de venger la mort d'Okba, renversa le trône de Koceila; puis, en 691, Hassen-Ibn-Nôman prit la ville de Carthage et subjugua les Berbères, que la Kahina, reine de l'Aurès, avait rassemblés pour le combattre. Moussa-Ibn-Noçeir soumit les Berbères de l'Aurès, conquit la Tingitane et remporta, en 711, sur les bords de la Guadalète, la victoire qui livra l'Espagne à l'islamisme et mit fin à l'empire des Visigoths. Depuis lors les émirs qui gouvernaient l'Afrique eurent la double tâche de combattre les Berbères, race toujours impatiente du joug étranger, et de résister aux tentatives ambitieuses des chefs arabes qui commandaient sous leurs ordres. Pour accroître les difficultés de leur position, le *Khraredjisme,* doctrine d'une nouvelle secte, fut propagé chez les indigènes par les Khraredjites ou dissidents, qui, après avoir été vaincus en Syrie, en Arabie et en Irak, avaient fui en Afrique, et dont la doctrine n'était que le droit de choisir le chef de l'État et de la religion appartenant au corps entier des fidèles, et qu'en dehors de cette doctrine tout musulman était infidèle et méritait la mort.

Pendant près de quatorze mois les Khraredjites dominèrent dans Kaïrouan; les Eibadites, qui formaient une autre nuance de la même secte, y régnèrent ensuite pendant deux ans, et, pour que l'autorité du khralifat fût rétablie en Afrique, il fallut que les cadavres de 40,000 de ces hérétiques restassent sur un seul champ de bataille.

Pendant près d'un siècle et demi, de 45 à 184 de l'hégire (665-6 à 800 de J.-C.), les émirs de l'Afrique avait été nommés par les khralifes de l'Orient; mais ensuite l'autorité devint l'héritage des Ar'lebides, famille dont l'aïeul, El-Ar'leb, avait rendu de grands services aux Abassides, d'abord en Korassan, et plus tard en Afrique. Son fils Ibrahim reçut de Haroun-er-Rêchid le gouvernement de cette province, et transmit l'autorité à ses enfants.

Onze princes ar'lebides régnèrent successivement à Kaïrouan pendant plus d'un siècle, de 184 à 296 de l'hégire (800 à 909 de J.-C.). Ils avaient dompté les Berbères, courbé l'audace des généraux arabes, toujours disposés à repousser leur autorité; ils avaient même conquis la Sicile, quand leur dynastie fut renversée par un ennemi dont ils avaient à peine soupçonné l'existence. Les Berbères de la tribu de Ketama reconnurent pour khralife un prince fatemide, expulsèrent de l'Afrique Ziadet-Allah-l'Ar'lebide, et enlevèrent ce pays à l'autorité du khralife de l'Orient.

En l'an 138 de l'hégire (755 de J.-C.), après la chute des Oméïades, un membre de cette famille, descendant du khralife Merouan Ibn-el-Hakem, gagna l'Andalousie, où il fit revivre, avec plus d'éclat que précédemment, la dynastie fondée par ses aïeux. Ce fut de lui que sortirent les *Oméïades* ou *Mérounaides* de l'Espagne.

Trente-trois ans plus tard, Idris, arrière-petit-fils d'El-Hassen, fils d'Ali et de Fatma, se réfugia en Afrique, pour éviter la mort que lui destinait le khralife abasside El-Mehdi. Accueilli avec empressement par les Berbères de la province de Tanger, il fixa son séjour à Oulili (*Volubilis*) et fonda la dynastie *Idrisside.* Le royaume de ses successeurs eut Fez pour capitale et embrassa toutes les provinces qui forment l'empire actuel du Marok; mais il se morcela bientôt entre plusieurs membres de la famille royale. Attaqués alternativement par les Miknassa, les Mar'raoua, les

Zirides et les Oméïades d'Espagne, ces petits princes perdirent leurs États, et le dernier qui restait, El-Hassen-ben-Kennoun, devint le prisonnier du khralife de Cordoue, 375 de l'hégire (985-6 de J.-C.)

Les Miknassa et les Mar'raoua, qui avaient travaillé à renverser l'autorité des Idrissides, exercèrent alternativement le haut commandement à Fez, et cela presque toujours au nom du khralife oméïade, de 313 à 462 de l'hégire (925-6 à 1069-70 de J.-C.).

Nous avons dit plus haut que les Fatemides remplacèrent les Ar'lebides. Mais d'abord, continue M. de Slane, pour faire comprendre le prompt établissement de l'autorité fatemide et l'apparition subite de cette dynastie, il nous sera nécessaire de rappeler ici le grand dogme de la secte chîite. Parmi les partisans d'Ali, il s'en trouvait plusieurs qui non-seulement maintenaient ses droits à l'*imamat,* au commandement temporel et spirituel de tous les musulmans, mais qui croyaient, comme article de foi, que cette dignité devait rester pour toujours dans sa postérité. Empruntant alors l'opinion que les anciens Persans entretenaient au sujet de leurs rois, ils enseignaient l'incarnation de la divinité dans la personne de l'iman. Lors de la disparition mystérieuse de leur douzième iman, qui était un dixième descendant d'Ali, ils se persuadèrent qu'il reparaîtrait plus tard, afin d'établir l'ordre sur la terre et d'y faire régner l'islamisme.

Cette secte se propagea dans tous les pays musulmans par le moyen d'émissaires qui organisèrent des sociétés secrètes dans le but de soutenir l'iman que l'on attendait. Ce fut déjà par de semblables moyens que les Abbassides étaient parvenus à former le puissant parti qui les plaça sur le trône. Comme l'iman tant attendu (*El-Montader*) n'arrivait pas, une autre secte sortit de celle-ci et enseigna que c'était le *mehdi* ou *être dirigé* qui devait venir pour guérir les maux de l'islamisme. Selon les partisans de cette croyance, le mehdi serait un descendant d'Ali autre que celui attendu.

Cette croyance se répandit dans toutes les parties de l'empire, même dans les pays qui composent la province actuelle de Constantine. Les Ketama, tribu berbère qui habitait cette région, s'attendaient à la venue du mehdi, quand un missionnaire se présenta chez eux, en se déclarant précurseur de l'*iman dirigé*. Bientôt il appela ce peuple aux armes, renversa la dynastie des Ar'lebides, et porta sur le trône Obeid-Allah, descendant d'Ali et de Fatma. Telle est l'origine de la *dynastie fatemide*, 296 de l'hég. (909 de J.-C.).

El-Kaïm, fils et successeur d'Obeid-Allah, rencontra un ennemi redoutable dans Abou-Yezid, de la tribu des Beni-Ifren. Ce fanatique avait été initié aux doctrines khraredjites à Touzer, ville du Djerid tunisien, et, de même que tous les membres de cette secte, il avait puisé dans les enseignements de ses maîtres une haine implacable contre les descendants d'Ali. Ayant levé l'étendard de la révolte, il obtint l'appui de plusieurs tribus berbères que le gouvernement fatemide avait indisposées par sa tyrannie et par les exigences de ses doctrines religieuses. El-Kaïm fut défait dans plusieurs batailles et dut s'enfermer dans El-Mehdïa, sa capitale, où il mourut assiégé. Son fils, El-Mansour, défit les troupes d'Abou-Yézid, s'empara de leur chef et raffermit ainsi la puissance de sa famille. Son fils et successeur, El-Moez-Mâd, enleva Fez aux Idrissides, Sidjilmessa aux Beni-Midrar, Nokour à la famille Saleh, et passa ensuite en Égypte où il établit définitivement le trône de son empire. Il laissa pour lieutenant un chef sanhadjien, nommé Bologguîn-Ibn-Ziri, qui avait servi sous ses ordres, 362 de l'hégire (972 de J.-C.).

Bologguin, chef de la dynastie des *Zirides*, transmit à son fils El-Mansour le gouvernement des provinces que les Fatemides avaient confiées à sa garde. Son arrière petit-fils, El-Moez, répudia l'autorité de cette dynastie, rétablit dans ses États la religion orthodoxe, et y fit proclamer la suprématie du khralife de Bar'dad. Le gouvernement fatemide se vengea de cette usurpation en lançant contre l'Afrique septentrionale une horde d'Arabes nomades qui se répandit dans toutes les parties de ce pays en y portant le ravage et la dévastation.

Ce fut ainsi qu'une nouvelle population arabe remplaça, dans la Mauritanie, celle que la conquête musulmane y avait implantée et qui s'était totalement éteinte vers l'époque où Moez-Mâd transporta en Égypte le siège de son empire. Ainsi toutes les populations arabes qui habitent maintenant l'Afrique tirent leur origine de quelques tribus qui envahirent ce pays vers le milieu du XIe siècle de notre ère.

A cette époque, l'empire de Bologguin s'était partagé entre deux branches de sa postérité : les *Zirides*, qui régnèrent en Ifrikia, et les *Hammadites*, qui possédèrent les provinces de Constantine et de Bougie. Ceux-ci résistèrent vigoureusement aux Almoravides, peuple qui venait de renverser l'autorité des Mar'raoua à Fez; mais les Zirides laissèrent tomber leurs États au pouvoir de Roger II, roi de Sicile. Hassen, le dernier souverain ziride, fut détrôné en 543 de l'hégire (1448-49 de J.-C.).

Quant aux *Almoravides* ou marabouts (*al-morabetin*), il nous suffira de dire qu'une confrérie religieuse établie dans un îlot du Sénégal convertit à l'islamisme les Sanhadja ou Zanaga qui habitaient la région arrosée par ce fleuve et qui lui ont même laissé leur nom. Les néophytes portèrent la guerre dans le pays des noirs, subjuguèrent ensuite le Mar'reb (royaume actuel du Marok), une partie du Mar'reb central (province d'Oran), et envahirent l'Espagne où ils détrônèrent les petits princes qui s'étaient partagés les États des Oméïades, 447 de l'hégire (1055-56 de J.-C.).

Bientôt une nouvelle dynastie s'éleva aux environs du Marok, vainquit les Almoravides, s'empara du Mar'reb, de l'Ifrikia et de l'Espagne musulmane, 541 de l'hégire (1146-47 de J.-C.). Les Hammadites succombèrent devant les conquérants, 547 de l'hégire (1152-53 de J.-C.), et les Siciliens abandonnèrent leurs possessions africaines, 545 de l'hégire (1160 de J.-C.). Les *Almohades* ou *unitaires*, tel fut le nom que ce peuple adopta, se composèrent de plusieurs tribus berbères masmoudiennes qui habitaient la chaîne de l'Atlas marokain et qui avaient embrassé les doctrines d'un prétendu réformateur. Ibn-Toumert, homme aussi ambitieux que fanatique, se présenta chez elles en se donnant pour cet être mystérieux, le *Mehdi*, dont la venue est attendue par les musulmans afin que la vraie foi triomphe de l'infidélité et que la justice règne enfin sur la terre.

Les Almohades confièrent le gouvernement de l'Ifrikia à un lieutenant fils de l'un de leurs principaux chefs de tribus, et jetèrent ainsi la semence qui devait bientôt produire un empire indépendant, celui des *Hafsides*, dont les princes, qui gouvernaient les provinces de Constantine et de Bougie, se déclaraient de temps à autre indépendants et prenaient le titre de sultans. En Espagne, ils avaient remporté sur les chrétiens des victoires aussi éclatantes que celles de leurs prédécesseurs, les Almoravides; mais, comme eux, ils durent céder devant les bannières de Castille. En Afrique, un adversaire s'éleva pour les combattre, les *Beni Merin*, tribu zénatienne du désert, qui pénétra dans le Tell mar'rebin, occupa la ville de Fez, soumit les provinces marokaines et détruisit enfin les débris de la nation almohade, 667 de l'hégire (1269 de J.-C.). Une

autre tribu zénatienne quitta aussi le désert, s'établit dans Tlemcen et fonda l'empire des *Beni-Zian*, ou *Beni-Abd-el-Ouad*, 633 de l'hégire (1235-36 de J.-C.).

Les trois dynasties des Hafsides, des Beni-Zian et des Beni-Merin se maintenaient encore debout à l'époque où Ibn-Khaldoun, leur historien, terminait son ouvrage, à la fin du XIVe siècle. « Pour compléter l'histoire de ces peuples, dit M. de Slane, dans son introduction de l'Histoire des Berbères, il faut espérer qu'une plume habile continuera le récit d'Ibn-Khaldoun, en nous faisant connaître les vicissitudes de fortune qu'ils eurent à subir jusqu'à la conquête de Tunis et de Tlemcen par les Turcs et jusqu'au renversement du trône des Mérinides par les chérifs, ancêtres du souverain actuel du Marok. » (Voir pages 221 à 223 pour le complément sommaire de l'histoire des Arabes en Algérie.)

(Voir pages 6 à 14, 171, 172, 308 à 313 pour la période historique de l'Algérie sous les Turcs.) Les historiens qui jusqu'à présent ont écrit sur le gouvernement de l'Odjak disent invariablement, après avoir parlé de la fondation de la régence par les frères Aroudj et Kheir-ed-Din, et la désastreuse expédition de Charles V, en 1541 : « A partir de l'époque à laquelle nous sommes arrivés, les détails sur l'histoire intérieure de la régence manquent presque complétement. Cette série ne présente qu'une série de pachas qui se succèdent rapidement et une suite de faits monstrueux. D'une part, les expéditions armées destinées à opérer le recouvrement toujours difficile des tributs de toute espèce que le génie inventif des pachas impose aux populations arabes qu'ils exploitent; de l'autre, les prises opérées par les corsaires sur les bâtiments chrétiens et quelquefois sur les côtes d'Espagne, d'Italie, de Sicile, ou même de France : tels sont les faits dont se compose en majeure partie, aux XVIe et XVIIe siècles, l'histoire de la régence. Ces exploits, interrompus de temps à autre par une expédition de quelque puissance chrétienne, présentent un caractère trop uniforme pour que le récit en puisse offrir quelque intérêt. »

Nous croyons que le manque de nombreux documents, aujourd'hui connus, sur la régence d'Alger, est la cause du silence forcé de ces mêmes historiens. Les bulletins publiés par la *Société historique algérienne* et la *Société archéologique de Constantine* démontrent que l'abondance de ces documents politiques, commerciaux et même anecdotiques, est plus que suffisante pour présenter sous un nouveau jour l'histoire d'Alger sous les Turcs. Quelques savants sont depuis longtemps à l'œuvre : MM. Berbrugger, Brosselard et Cherbonneau ont ouvert la voie.

LES FRANÇAIS.

Conquête.

Le général de Bourmont. — 1830. — 14 juin, débarquement à Sidi Ferruch. — 19 juin, bataille de Staouéli. — 4 juillet, siége et explosion du fort l'Empereur. — 5 juillet, reddition d'Alger. — La commission des finances prend possession du trésor de l'Odjak, montant à 55,684,527 francs; les frais de l'expédition étant de 48,500,000 francs, le produit net est de 7,184,527 francs, plus 800 bouches à feu, les projectiles et les propriétés publiques. — Dans le même mois, un des fils de Bourmont pousse une reconnaissance sur Oran. — 23 juillet, reconnaissance sur Blida. — Du 2 au 18 août, première occupation de Bône par le général de Damrémont.

Le maréchal Clauzel. — 1830. — 2 septembre, le maréchal Clauzel vient à Alger pour remplacer le général de Bourmont. — 17 novembre, première occupation de Blida. — 24 novembre, première occupation de Medéa. — 1831. — 4 janvier, évacuation de Medéa; première occupation de Mers-el-Kebir et d'Oran par le général de Damrémont.

Le général Berthezène. — 1831. — 30 juin, pointe sur Medéa. Ben-Omar, notre bey, revient avec la colonne expéditionnaire. — 17 juillet, combat à l'Harrach. — 17 août, occupation définitive d'Oran par le général Boyer. — 13 au 29 septembre, première occupation de Bône. — Décembre, Sidi-Embareck, de Koléa, est nommé notre aga avec un traitement de 70,000 francs.

Le général de Rovigo. — 1831. — Décembre, le général Berthezène remplacé par le général de Rovigo. — 1832. — 10 avril, destruction de la tribu d'El-Oufia, près de la Maison-Carrée. — 3 mai, combat sous Oran. — 27 mars, prise de la kasba de Bône par les capitaines d'Armandy et Yussuf. — Mai, prise de Bône par le général Monk-d'Uzer. — Juillet, le Sahel est couvert de camps et de blockhaus. — 2 octobre, combat à Bou-Farik. — 22 novembre, Abd-el-Kader-ben-Mahi-ed-Din est salué émir par les Arabes dans les plaines de R'eris.

Intérim du général Avizard. — 1833. — 3 mars.

Intérim du général Voirol. — 1833. — 27 avril. — 8 mai, Abd-el-Kader attaque Oran. — 3 juillet, occupation d'Arzeu par le général Sauzet. — 28 juillet, occupation de Mostaganem par le général Desmichels. — 23 août, l'armée commence les routes du Sahel et de la Mitidja, — 29 septembre, prise de Bougie par le général Trézel. — 1834. — 20 février, traité signé entre le général Desmichels et Abd-el-Kader. — 18 mai, combat livré aux Hadjoutes par le général Bro.

Le général Drouet d'Erlon arrive à Alger le 27 juillet. — 1835. — 6 au 9 janvier, expédition chez les Hadjoutes, commandée par les généraux Rapatel et Bro. — Mars, établissement du camp d'Erlon à Bou-Farik. — 16 mars, établissement du camp de Maelma.— 28 mars, expédition à la Chiffa.

Intérim du général Rapatel, 8 avril. — 16 juin, les Douairs et les Smelas, commandés par Moustafa-ben-Ismaïl, se rallient à nous.

Le maréchal Clauzel arrive à Alger le 8 juillet. — 28 août au 6 octobre, combats de Mostaganem. — 18 octobre, combats livrés par le maréchal Clauzel à la Chiffa et à l'oued-Djer. — 18 octobre, occupation de Rachgoun. — 1er décembre, expédition de Maskara : le maréchal Clauzel et le duc d'Orléans. — 1836. — 13 janvier, première occupation de Tlemcen par le maréchal Clauzel. — 7 février, Tlemcen est laissée à la garde du capitaine Cavaignac avec 500 hommes. — 30 mars au 8 avril, expédition du Titeri, commandée par le maréchal Clauzel.

Intérim du général Rapatel, 13 avril. — 7 au 25 avril, expédition du général d'Arlanges dans la province d'Oran. — 6 mai, établissement du camp de Dréan, entre Bône et Constantine. — 6 juillet, combat de la Sikkak; Tlemcen débloquée par le général Bugeaud. — 15 juillet, occupation de la Calle.

Le maréchal Clauzel, 29 août. — 4 octobre au 30 novembre, ravitaillement de Tlemcen par le général de l'Etang. — Novembre, première expédition de Constantine : le maréchal Clauzel, le duc de Nemours. — 8, départ de Bône ; 21, à Mansoura ; 22 au 24, attaque de la ville; 24, retraite et combat d'arrière-garde par le commandant Changarnier; 30, retour à Bône.

Le général de Damrémont, 12 février 1837. — La première moitié de

l'année se passe en engagements partiels dans le Sahel et la Mitidja. — 3 mai, camp de Nechmeya ; le colonel Bernelle. — 20 mai, ravitaillement de Tlemcen par le général Bugeaud. — 30 mai, traité entre le même général et Abd-el-Kader ; traité qui devint la cause de guerres longtemps interminables, et par lequel la France ne garde que le littoral de l'Algérie. — 9 août, camp à Medjez-Ahmar. — Octobre, deuxième expédition de Constantine : généraux de Damrémont, de Nemours, de Valée, Perrégaux. — 1er octobre, départ de Medjez-Ahmar ; 6, arrivée devant Constantine ; 7, établissement des batteries ; ouverture du feu ; 12, mort du général de Damrémont ; le général Perrégaux blessé à mort ; le général Valée prend le commandement ; 13, assaut et prise de Constantine.

Le maréchal Valée remplace le général de Damrémont comme gouverneur général de l'Algérie. 1838. — Janvier et avril, reconnaissance de Constantine à Stora et à Msila par le général Négrier. — 26 mars, camp sous Koléa, commandant Cavaignac. — 3 mai, camp à l'E. et à l'O. de Blida. — 30 septembre, camp à El-Harrouch. — 7 octobre, création de Philippeville sur l'emplacement de Skikda, par le maréchal Valée. — 12 décembre, occupation de Djemila ; et 15, reconnaissance sur Setif par le général Galbois. — 1839. — 5 février, occupation de Blida par le colonel Duvivier. — 13 mai, prise de Djidjelli par le commandant de Salles. — 17 mai, occupation de Djemila par le général Galbois. — Octobre, expédition des Biban ou Portes de fer, au S. de la Kabilie, entre Alger et Constantine : le maréchal Valée, les généraux duc d'Orléans et Galbois. — 27 décembre, reconnaissance sur Cherchel. — 31, défaite des khralifas d'Abd-el-Kader à la Chiffa par le maréchal Valée. — 1840. — 2 au 6 février, défense de Mazagran par le capitaine Lelièvre. — 15 mars, prise de Cherchel par le maréchal Valée. — 11 avril, expédition sur les Haracta, général Galbois. — 9 au 20 mai, expédition et prise de Medéa par le maréchal Valée ; le général Duvivier reste avec une garnison à Medéa. — 7 au 15 juin, expédition et prise de Miliana par le maréchal Valée ; le colonel d'Hillens est laissé dans cette ville avec une garnison. — 5 au 10 novembre, ravitaillement de Miliana par le général Changarnier. — 1841. — 14 janvier, combat du Sig, général de Lamoricière.

Le général Schram fait l'intérim du 18 juillet au 22 février 1841.

Le général Bugeaud. — 1841. — 18 au 25 mai, destruction de Bor'ar et de Taza.— 18 mai au 15 juillet, expédition de Takdemt et de Maskara, les généraux Bugeaud, duc de Nemours, de Lamoricière, Levasseur. — 11 juin, occupation de Mila par le général Négrier. — 1842. — 30 janvier, arrivée du général Bugeaud devant Tlemcen, évacuée la veille par Abd-el-Kader. — 9 février, destruction de Sebdou. — 15, occupation de Tlemcen par le général Bedeau. — Mai et juin, opération du gouverneur général et du général Changarnier, de l'Isser à Cherchel. — Septembre et octobre, expédition en Kabilie. — Septembre, octobre et novembre, expédition entre le Chelif et la Mina, aux Beni-Ourar' et au Ouarensenis, le gouverneur général, les généraux duc d'Aumale, Changarnier, Lamoricière et Gentil. — Le général Négrier fait une reconnaissance sur Tebessa. — 1843. — Janvier, le gouverneur général au Ouarensenis. — 17 février au 11 mars, expédition du général de Bar aux Beni-Menasser. — 13 mars, le colonel de Saint-Arnaud chez les Beni-Menad. — 27 mars, fondation de Teniet-el-Hâd par le général Changarnier. — 19 avril, fondation de Tiharet par le général de Lamoricière. — 26 avril au 20 mai, fondation d'Orléansville et de Tenès ; expédition au Ouarensenis, gouverneur général et généraux Gentil et Pélissier. — 16 mai, prise de la Smala

d'Abd-el-Kader par le duc d'Aumale. — 31 juillet, le général Bugeaud nommé maréchal de France. — D'avril à décembre, la province d'Oran est en feu, Abd-el-Kader fuit devant les colonnes des généraux de Lamoricière, Bedeau, Gentil, Tempoure et colonel Géry. Le général Moustafa est tué dans une surprise, le 22 mai. — Allal-Ben-Embarek, le meilleur lieutenant d'Abd-el-Kader, est tué le 11 novembre dans un combat livré par la colonne du général Tempoure. — 17 au 27 avril, le général Yussuf au Djebel-Amour. — 1er avril au 23 mai, expédition du général Cavaignac chez les Oulad-Sidi-Cheikh de l'O. — 13 au 29 avril, expédition du général Renault chez les Oulad-Sidi-Cheikh de l'E. — 1844. — Février à mars, camp de Batna, colonel Buttafoco. — 4 mars, prise de Biskra par le duc d'Aumale. — 24 à 25, soumission de N'gaous et des Oulad-Soltan, général Sillègue. — 1er mai, soumission du Bellezma. — 3 mai au 17, prise de Dellîs; soumission des Flitta et des Amraoua, maréchal Bugeaud. — Du 1er mai au 30 juin, expédition de Lar'ouat, général Marey-Monge. — 30 mai, agression des Marokains, repoussée par le général de Lamoricière. — 15 juin, combat de l'oued-Mouila, général Bedeau. — 14 août, bataille d'Isly, le maréchal Bugeaud, les généraux de Lamoricière et Bedeau, les colonels Pélissier, Cavaignac du 32e, Gachot, Tartas, Morris, Yussuf. — 17 au 28 octobre, combats aux Flisset-el-Bahar, général Comman. — 1845. — Avril, apparition de Bou-Maza dans le Dahra. — Avril, le colonel Géry chez les Oulad-Sidi-Cheikh. — Mai, soumission des Ouarensenis par le gouverneur général. — 1er mai au 21 juin, expédition du général Bedeau dans l'Aurès. — 18 au 19 juin, destruction des Oulad-Riah par le colonel Pélissier, et soumission du Dahra.

Intérim du général de Lamoricière. — 25 septembre, massacre de la colonne Montagnac, à Sidi-Brahim.

Le maréchal Bugeaud revient avec des renforts. — Octobre, expédition du Ouarensenis; destruction de Goudjila, maréchal Bugeaud. — Octobre, expédition dans les Trara, général de Lamoricière. — 7 au 14 septembre, soumission des Hachem R'araba dans le R'eris, général de Lamoricière. — 16 au 30 décembre, soumission du Hodna, général Levasseur. — 1846. — 22 janvier, soumission des Flitta par le colonel Pélissier. — Le colonel Canrobert combat Bou-Maza aux environs de Tenès. — 6 et 7 février, Abd-el-Kader et Ben-Salem repoussés en Kabilie par le maréchal Bugeaud. — 21 novembre, fondation d'Aumale. — 1847. — 10 janvier, défaite des Oulad-Djellal et fuite de Bou-Maza, général Herbillon. — 7 février, soumission d'une partie des Nememcha, commandant de Saint-Germain. — 27 février, Ben-Salem et Bel-Kacem-ou-Kaci font leur soumission à Aumale entre les mains du maréchal Bugeaud. — 13 avril, reddition de Bou-Maza.

Intérim du général de Bar. — 14 mai au 30 juin, expédition du général Bedeau de Mila à Collo.

Intérim du général Bedeau. — 20 juillet.

Le duc d'Aumale. 11 septembre. — Abd-el-Kader se rend le 23 décembre au général de Lamoricière, à Sidi-Brahim. — 1848. — A la suite de la révolution de février 1848, le duc d'Aumale et le prince de Joinville quittent Alger, pour se rendre en Angleterre.

Intérim du général Changarnier, 3 mars. — 7 mars, soumission, à Aumale, du cherif Moulaï-Mohammed, qui avait soulevé la Kabilie entre Bougie, Setif et Djidjelli, l'année précédente.

Le général Cavaignac, nommé gouverneur général de l'Algérie, par le gouvernement provisoire, arrive à Alger le 10 mars.

Le général Changarnier, gouverneur général le 11 mai. — 5 juin, soumission d'Ahmed, ex-bey de Constantine.

Intérim du général Marey-Monge, le 22 juin.— 5 septembre, expédition chez les Beni-Senous, général de Mac-Mahon.

Le général Charon, gouverneur général, le 28 septembre. — 1849. — 14 juillet, le colonel Carbuccia à Biskra, et le 16 devant Zaatcha. — 17 septembre, mort du commandant de Saint-Germain à Seriana. — 7 octobre au 26 novembre, siège et prise de Zaatcha, le général Herbillon, les colonels Canrobert, de Barral, de Lourmel, Petit (mort). — 27 octobre au 15 novembre, soumission de Bou-Sada, colonel Daumas. — 1850. — 3 au 15 janvier, prise de Nahra et de Branès, les colonels Canrobert et Carbuccia. — Avril, le général de Mac-Mahon sur les frontières du Marok. — 14 mai au 27 juin, expédition en Kabilie, de Setif à Bougie ; le général de Barral tué le 21 mai chez les Beni-Immel.— 3 mai au 12 juin, expédition dans l'Aurès, le général de Saint-Arnaud et le colonel Eynard.

Intérim du général Pélissier. — Juin.

Le général d'Hautpoul, gouverneur général, 22 octobre.

1851. — 19 mars, apparition d'un nouveau cherif, Bou-Bar'la, dans la Kabilie. — 11 mai au 22 juin, expédition entre Bougie et Collo, généraux de Saint-Arnaud et Camou.

Le général Randon, gouverneur général, le 11 décembre.

1852. — Novembre, création du poste de Djelfa, général Yussuf. — 4 décembre, prise de Lar'ouat, généraux Pélissier, Yussuf, Bouscarin (mort). — 1853. — Mai, expédition en Kabilie, le gouverneur général, les généraux de Mac-Mahon et Bosquet. — 23 décembre, nos colonnes à Ouargla. — 23 décembre, Bou-Bar'la tué chez les Beni-Mellikeuch. — 1854. — Mai, expédition en Kabilie, le gouverneur général, généraux Yussuf, Deligny. — 5 décembre, entrée du général Desvaux à Tougourt ; il visite Temacin et le Souf.— 1856, 19 mars, le général Randon est nommé maréchal de France. — 2 et 4 septembre, expédition en Kabilie, à Drâel-Mizan. — 1857. — Mai et juin, soumission définitive de la Kabilie, création du Fort-Napoléon chez les Beni-Raten, au centre même du pays compris entre la mer et Djurdjura : le maréchal Randon, les généraux de Mac-Mahon, Renault et Yussuf.

Intérim du général Renault, 25 juin. — 15 juillet, prise d'Hadj-Ahmar,

1858.— 26 septembre, *Ministère de l'Algérie* ; *le général de Martimprey*, commandant supérieur des forces de terre et de mer. — 1859. — Octobre et novembre, expédition chez les Beni-Senous, frontière du Marok, généraux de Martimprey, Deligny, Yussuf, Thomas (mort).— 1860.— 25 mars, insurrection dans le Hodna.—Août, pacification de la Kabilie orientale.— 17 septembre, voyage de Napoléon III et de l'Impératrice.

10 décembre, décret supprimant le ministère de l'Algérie. Le gouvernement et la haute administration de l'Algérie sont centralisés à Alger sous l'autorité d'un gouverneur général. *Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff*, est nommé gouverneur général. — 1862. — 18 septembre, prise de Mohammed-ben-Abd-Allah, à Ouargla. —1862. — Juillet, 2,000 Tunisiens, conduits par un faux chérif marokain, sont dispersés dans le cercle de la Calle.— 1863.— 22 avril, décret réglant la constitution des douars arabes et la remise à ces douars de terrains à titre de propriété définitive.

1864. — Février, défection de Si-Hamza, khralifa des Oulad-Sidi-Cheikh. — Mars, insurrection dans la Kabilie orientale. — 8 avril, le colonel Beauprêtre tué à Aïounet-bou-Beker ; suite de l'insurrection des Oulad-Sidi-Cheikh. — 22 mai, mort du maréchal Pélissier, gouverneur

général de l'Algérie. — Insurrection de Si-Lazreg bel-Hadj, dans la province d'Oran, à Ammi-Mousa et à Relizan. — 7 juillet, modifications, dans quelques détails, apportées au décret du 10 décembre 1860.

19 septembre, *le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta*, est nommé gouverneur général de l'Algérie. — Insurrection de Si-Lala, réprimée dans le S. de la province d'Alger.

1865. — 4 février, soumission des Oulad-Sidi-Cheikh en révolte depuis un an. — 12 avril, nouvelle insurrection en Kabilie orientale, réprimée. — Du 3 mai au 7 juin, voyage de Napoléon III dans les trois provinces de l'Algérie. — 1866. — 27 décembre, décret réorganisant les municipalités de l'Algérie; les indigènes, administrés par l'autorité civile, sont rattachés aux communes; création en territoire militaire des communes mixtes (Européens et indigènes) ayant pour maires les commandants du territoire.

1867. — Janvier, tremblement de terre à Blida et dans les villages environnants.

1868. — Insurrection au S. de la province de Constantine, réprimée par le cheikh de Tougourt. — Kaddour-ben-Hamza, battu à Aïn-Madi par le colonel de Sonis. — 1870. — Juillet, le maréchal de Mac-Mahon quitte l'Algérie pour prendre un commandement dans la guerre contre la Prusse.

Le gouverneur général de l'Algérie sera désormais gouverneur *civil*, ayant sous ses ordres un général de division, commandant les forces de terre et de mer. — Juillet à octobre, intérim du *général de division Durrieu*, puis du *général de division Walsin-Esterhazy*. — *Le général de division Lichtlin.*

L'Algérie se trouve sans gouverneur général, M. *H. Didier*, nommé gouverneur général civil, ne peut se rendre à son poste, à cause de l'investissement de Paris. Commission municipale d'Alger sous la direction de *M. Vuillermoz*.—*M Charles Dubouzey*, nommé commissaire extraordinaire par la Délégation de Tours.— 1871. — Février, *M. Alexis Lambert*, nommé commissaire extraordinaire.—Mars, insurrection arabe et kabile dans les provinces de Constantine et d'Alger.

29 mars, le *vice-amiral Gueydon*, *gouverneur général civil* de l'Algérie. — L'année 1871 est remplie en grande partie par des faits militaires. Les généraux de La Croix, Lallemand et Cérez mettent fin à l'insurrection. Le séquestre est mis sur les biens des insurgés qui rendent 80,000 fusils et payent 30 millions de francs, dont 19 sont répartis entre les colons, comme indemnité de pertes mobilières, immobilières et prix du sang (*dïa*).

L'Algérie nomme ses conseillers généraux et 6 députés, 2 par province, et plus tard un sénateur et un député par province.

1872. — Colonisation, création de nombreux centres de population.

1873. — 10 juin, le *général de division Chanzy* est nommé gouverneur général civil, avec le commandement des forces de terre et de mer. — 1876.—L'insurrection des gens d'El-Amri, dans le Zab-Dahraoui, aussitôt reprimée par le général Carterez, est le seul fait militaire signalé pendant le gouvernement du général Chanzy. La colonisation fait de grands progrès: en 6 années, 176 villages sont créés et la population augmente de 50,000 hab. L'Algérie se couvre de chemins de fer, et son commerce avec l'Europe atteint le chiffre de 380 millions. — 1879, 18 février, le général Chanzy est nommé ambassadeur à Constantinople.

1879. — 15 mars, M. Albert Grévy est nommé gouverneur général civil. — 31 mars, le général de division Saussier est nommé commandant du 19e corps d'armée (Algérie).

ADMINISTRATION

L'Algérie se divise en trois provinces, qui s'appellent du nom de leur chef-lieu : province d'Alger, de Constantine et d'Oran.

Le gouvernement et la haute administration sont centralisés à Alger, entre les mains d'un gouverneur général civil, assisté d'un conseil de gouvernement et d'une direction générale des affaires civiles et financières.

Trois sénateurs et trois députés élus par la colonie la représentent dans les deux Chambres du Parlement.

Chaque province renferme un territoire civil et un territoire militaire. Le premier forme un département administré par un préfet qui exerce, sous l'autorité supérieure du gouverneur général, les attributions conférées aux préfets des départements de la métropole. — L'autre, territoire militaire, est administré par le général commandant la division militaire, et également sous la haute direction du gouverneur général.

Le territoire civil de chaque département comprend des arrondissements administrés, comme en France, par des sous-préfets. Les arrondissements sont divisés en communes de plein exercice et en communes mixtes.

On entend par communes de plein exercice les communes dont l'administration est soumise aux règles en vigueur pour les communes de la métropole, sous réserve de l'admission dans les conseils municipaux, par voie d'élection, des habitants indigènes et des Européens ; elles comprennent souvent des annexes ou sections de commune, constituées par les centres européens situés aux environs du chef-lieu, et dont la population est encore trop peu nombreuse pour justifier la création d'une commune spéciale. Des douairs ou fractions de tribus sont parfois rattachés aux communes. Dans ces territoires, la police et les services municipaux sont remplis, sous l'autorité du maire, par des agents nommés adjoints indigènes, spécialement chargés d'aider au recouvrement de l'impôt. Il n'y a de commune de plein exercice qu'en territoire civil.

On appelle communes mixtes les circonscriptions dans lesquelles la population indigène est dominante, et où la population européenne commence à fonder quelques établissements sous la protection spéciale de l'administration et du commandement. Il y a des communes

mixtes dans les deux territoires. En territoire civil les communes mixtes sont administrées par un fonctionnaire civil, administrateur qui a dans ses attributions : la sécurité publique, l'administration communale, le développement de la colonisation, les impôts arabes et la police judiciaire. En territoire militaire, elles sont administrées sous la haute autorité du général commandant la division, par une commission municipale que préside le commandant supérieur, maire, puis du général commandant la subdivision ; et sous son autorité directe est placé un adjoint civil chargé de préparer et de suivre, dans les formes prescrites par les lois ordinaires, toutes les affaires qui sont du ressort de l'administration civile.

Tous les grands services publics fonctionnent partout en Algérie, et suivent le même mode d'organisation que dans la métropole.

INSTRUCTION PUBLIQUE

Dans le tableau du mouvement général de la population scolaire en Algérie, de 1836 à 1877, dressé par M. de Salve, recteur de l'Académie d'Alger, on suit la progression croissante qu'a formée la fréquentation de nos diverses écoles : elles réunissaient déjà les 10 0/0 de la population totale en 1850, alors que parmi les colons le nombre des naissances couvrait à peine celui des décès, et en comptent aujourd'hui les 22 0/0. Aucun État de l'Europe n'est, à cet égard, aussi avancé. C'est que, en Algérie, comme dans tous les pays en voie de colonisation, la population, plus aventureuse et généralement plus intelligente qu'ailleurs, se trouve aux prises avec des besoins journaliers de toute nature et sent vivement le prix de l'instruction.

ENSEIGNEMENT DES EUROPÉENS.

Toutes les communes de l'Algérie possèdent aujourd'hui au moins une école publique. Le nombre des *écoles primaires* est de 662, dont 232 de garçons, 229 de filles, et 201 mixtes (garçons et filles) ; 544 sont publiques, 118 libres. Le nombre des élèves est de 51,592, celui des maîtres de 1,260. On compte 1 élève pour 5 Israélites, 1 élève pour 6 Français, 1 élève pour 9 étrangers. Le nombre des salles d'asile est de 156, dont 133 publiques (26 laïques et 107 congréganistes), et 23 libres (5 laïques et 18 congréganistes) ; elles reçoivent près de 17,000 enfants.

Les cours du soir ouverts gratuitement aux adultes par 180 instituteurs ont été fréquentés en 1876-77 par près de 3,700 personnes.

Il existe actuellement 122 bibliothèques scolaires disposant de 14,632 volumes.

L'*enseignement secondaire* est donné en Algérie dans 11 établissements publics (les lycées d'Alger et de Constantine, 9 collèges communaux et 4 libres), fréquentés les premiers par 3,017 élèves, les seconds par 330.

L'*enseignement supérieur* comprend : l'école préparatoire de médecine et de pharmacie d'Alger dont les cours sont suivis par près de 80 élèves ; les cours publics d'arabe établis à Alger, à Oran et à Constantine, qui comptent environ 60 auditeurs ;

L'observatoire, la bibliothèque et le musée d'Alger.

ENSEIGNEMENT DES INDIGÈNES.

L'enseignement des indigènes comprend en dehors des établissements tolérés : 1° trois *écoles supérieures*, organisées aux frais de l'État à Alger, Constantine et Tlemcen, où l'on forme des candidats aux emplois dépendant des services indigènes, des cultes, de la justice et des instructions publiques ; 2° des *écoles françaises* remises à l'Académie ou restées soumises à l'autorité militaire ; elles sont au nombre d'une quarantaine, et les indigènes les fréquentent peu. Treize écoles libres dirigées par des maîtres congréganistes, connaissant la langue arabe et soignant gratuitement les malades, ont été fondées sur divers points de la Kabilie et jusqu'à Ouragla, Laghouat et Metlili. Les élèves des deux collèges arabes fondés à Alger et à Constantine reçoivent désormais l'instruction dans les lycées de ces deux villes.

On trouvera mentionnés plus loin les sociétés et établissements scientifiques qui sont en Algérie l'affirmation plus prononcée qu'on ne le croirait du mouvement intellectuel.

On a dit plus haut et on a démontré par des chiffres quelles étaient les richesses de l'Algérie, au point de vue agricole ou industriel.

COLONISATION

Depuis les premiers essais de colonisation, qui datent de 1840, on a tenté bien des systèmes. C'est ainsi, par exemple, qu'il a été de mode

de préconiser la colonisation telle qu'elle se pratique aux États-Unis. Mais, au lieu de vastes contrées inhabitées que le Nouveau-Monde offrait aux immigrants venus d'Europe, nous avons trouvé en Algérie un sol partout occupé, où il a fallu nous faire une place, tout en tenant compte des droits et des besoins d'un peuple qui est resté tout entier, et qu'il s'agit de fondre avec celui de France. Problème difficile et qui s'impose à la méditation de nos gouvernants, depuis le premier jour de la conquête.

En fait de colonisation, les divers systèmes essayés tour à tour et successivement abandonnés ont été l'objet de critiques plus ou moins justes et sincères, mais n'ont pas donné, dans tous les cas, les résultats qu'on s'en promettait. La population coloniale s'est accrue lentement. Il faut attribuer, en partie du moins, la cause de cet insuccès à l'esprit peu colonisateur de nos populations rurales. Quoi qu'il en soit, on en arrive aujourd'hui, par la force des choses, à reconnaître que le moyen de réussir n'est pas d'innover sans fin, mais plutôt d'emprunter aux anciens systèmes ce qu'ils avaient de réellement pratique, en y ajoutant les améliorations dont l'expérience a démontré l'efficacité. Des notices substantielles et des programmes de colonisation sont, chaque année, répandus le plus possible.

La dernière réglementation mise en vigueur sur le mode de concession des terres domaniales date du 30 septembre 1878.

Les immigrants qui se rendent en Algérie pour s'y livrer au commerce, à l'industrie minière, forestière ou des chemins de fer et enfin à l'agriculture, et qui ne seraient pas fixés sur le choix de leur résidence, trouveront tous les renseignements qui pourront leur être utiles, en s'adressant dans les ports de débarquement aux bureaux des renseignements établis :

A Alger, à l'hôtel du trésor et des postes, boulevard de la République ;

A Oran, à la préfecture ;

A Bône, à la sous-préfecture ;

A Philippeville, à la sous-préfecture ;

Ou, avant leur départ de France, dans toutes les préfectures, et, à Paris, au Service de l'Algérie, 99, rue Grenelle-Saint-Germain.

Toutes les indications leur seront données de la marche à suivre pour demander et obtenir une exploitation agricole, forestière, minière, etc.

TRAVAUX PUBLICS

Les centres colonisés, dit la notice publiée par les commissaires délégués à l'Exposition de l'Algérie en 1878, sont généralement échelonnés sur les routes, ou placés tout au moins à leur proximité de manière à faciliter les relations quotidiennes de la vie, les échanges et l'écoulement des produits.

Bien qu'il reste encore à exécuter des travaux considérables pour compléter le réseau définitif des voies de communication, on ne saurait méconnaître que l'Algérie est déjà, sous ce rapport, un pays des mieux dotés, eu égard surtout au chiffre de sa population.

Cinq grandes routes nationales, vingt routes départementales s'embranchent sur les premières et desservent les principaux centres, cinquante chemins vicinaux de grande communication et autant de chemins vicinaux et ruraux qu'il en faut pour satisfaire aux besoins des communes et des propriétaires terriens, tel est l'ensemble des moyens de communication qui relient actuellement entre eux les centres colonisés. Leur développement total est de 7,267 kilomètres.

Pour accroître la prospérité de ces centres et préparer les voies à un peuplement européen plus étendu, l'État a fait dans le passé et fait encore chaque jour des sacrifices considérables. Près de 100 millions ont été dépensés depuis dix ans pour les routes, les ports de commerce, les phares, les travaux de desséchement, d'irrigation et de reboisement.

L'Algérie a déjà fait un grand pas dans la construction de son réseau de chemins de fer. Son développement actuel est de 1,148 kilomètres (*Voir* p. XXIII).

Quant aux projets à l'étude, il est permis d'espérer que, d'ici à quelques années, l'Algérie se trouvera définitivement en possession de la grande ligne centrale reliant la frontière du Marok à celle de Tunis, avec embranchement sur les points principaux du littoral. Ce progrès accompli, et toute proportion gardée, la colonie n'aura plus rien à envier, sous le rapport des voies ferrées, aux régions les plus favorisées de la métropole.

On a pu voir, aux *Renseignements généraux,* que les communications entre la France et l'Algérie sont devenues rapides et commodes. (*V.* les Services maritimes, postal et télégraphique.)

COMMERCE

Le tableau suivant du commerce général de l'Algérie offre le plus grand intérêt à tous les points de vue ; les exportations appartiennent presque exclusivement aux productions agricoles.

ANNÉES	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	TOTAL
1831	6.504.000 fr.	1.479.600 fr.	7.983.600 fr.
1835	16.778.737	2.597.866	19.376.603
1840	57.334.737	3.788.834	58.690.936
1845	94.642.605	10.491.059	105.133.664
1850	72.692.782	19.262.383	94.955.165
1855	105.452.027	49.320.029	154.772.056
1860	109.457.453	47.785.982	157.243.435
1865	175.275.763	100.538.461	275.814.224
1870	172.690.713	124.456.249	297.146.962
1871	195 002.045	111.700.672	306.703.517
1872	197.044.977	164.603.634	361.648.611
1873	206.737.200	152.216.366	358.953.566
1874	196.255.214	149.352.895	345.608.109
1875	192.358.426	143.932.422	336.390.848
1876	213.352.396	166.538.580	380.062.977

Les exportations prennent une marche ascendante régulière en rapport avec l'augmentation d'une population qui met en valeur les ressources du sol qu'elle occupe. On peut voir, ci-après, les importations et les exportations entrer dans le total du chiffre du commerce :

En 1840.	Importations pour 93 54 °/₀	et les exportations pour	6 46 °/₀.
En 1850.	— 79 26	—	20 74
En 1860.	— 69 61	—	30 39
En 1870.	— 58 12	—	41 88
En 1876.	— 56 71	—	43 29

Le rapide aperçu que nous venons de donner, dans notre Introduction, de la géographie de l'Algérie, de son climat, de sa population, de ses ressources inépuisables, parlera-t-il à l'imagination du plus indifférent, sollicitera-t-il sa curiosité et l'attirera-t-il? Oui, nous l'espérons, parce que la période de la conquête est terminée, parce que les grands travaux publics et la colonisation ont désormais dompté les influences insalubres, parce que, enfin, les progrès réels accomplis depuis vingt ans sont la véritable garantie offerte aux travailleurs consciencieux et persévérants.

ALGÉRIE

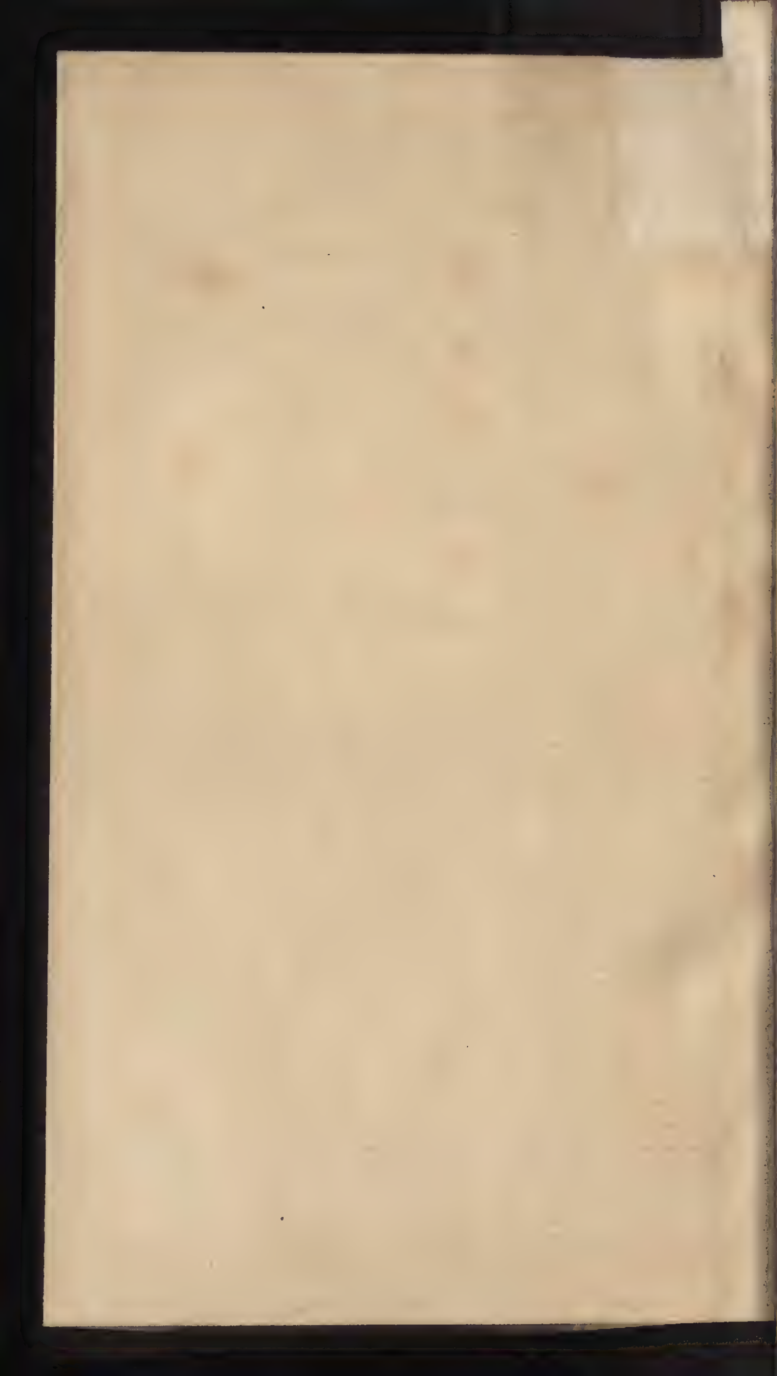
Les chiffres indiquent la hauteur en mètres au dessus du niveau de la mer



gravé chez Erhard 12 rue Duguay-Trouin

Hachette et Cie à Paris

Dressée par A. Vuillemin



ITINÉRAIRE

DE L'ALGÉRIE

PREMIÈRE SECTION

PROVINCE D'ALGER

ALGER

1° *Arrivée, situation, direction et aspect général.* — 2° *Histoire.* — 3° *Description :* — Port. — Remparts et Portes. — Places. — Rues. — Boulevards. — Passages et Bazars. — Marchés. — Maisons. — Édifices religieux. — Édifices civils. — Forts. — Casernes. — Bibliothèques et Musée. — Théâtres. — Fontaines. — Établissements d'instruction publique. — Académie militaire. — Société des Beaux-Arts. — Établissements et Sociétés de bienfaisance. — Industrie. — Exposition permanente.

SITUATION, DIRECTION ET ASPECT GÉNÉRAL

Dans le trajet de Marseille à Alger (750 kil.), on laisse à mi-route les îles Baléares, Minorque à gauche, puis Majorque à droite.

Le lever et le coucher du soleil, les nombreux marsouins faisant leurs culbutes à l'avant du paquebot, le vol des goëlands, des mouettes et des oiseaux de terre égarés, une voile à l'horizon, puis la lecture, la causerie, le cigare, sont à bord les distractions du passager aguerri contre le mal de mer : pour celui qui en est atteint, il n'est qu'un seul moyen de soulagement, se coucher.

Après une traversée de 32 à 40 h., la terre apparaît, d'abord comme une légère bande de brume, puis grandit, se dessine plus nettement et déroule enfin, de l'ouest à l'est et du nord au sud, ses montagnes, ses collines, ses plaines, ses fermes, ses villas, ses hameaux, ses villages et sa ville.

C'est d'abord le cap Caxine avec son phare ; puis la Pointe Pescade ; le village de Saint-Eugène, dominé par Notre-Dame d'Afrique, église bâtie sur un des contre-forts du Bou-Zaréa ; la cité Bugeaud ou faubourg Bab-el-Oued, séparée d'Alger par les fortifications ; le jardin Marengo et la jolie mosquée de Sidi Abd-Er-Rahman ; Alger enfin, qui de loin

ressemble à une carrière de marbre blanc ou à un escalier de géants. Après Alger se montrent le faubourg Bab-Azzoun, l'Agha, la cité d'Isly, les coteaux du Fort-l'Empereur et de Moustafa, parsemés de villas mauresques, et de Koubba, que domine la coupole du Grand Séminaire. Entre ces coteaux et la mer, c'est le chemin de fer d'Alger à Oran; c'est Husseïn-dey avec ses grands établissements industriels et son école d'artillerie, le Hamma avec son verdoyant jardin d'essai, avec ses villas, ses maisons de maraîchers dont les cultures s'étendent jusqu'à l'Harrach. Au-delà de cette rivière apparaît la Maison-Carrée, derrière laquelle on découvre la Mitidja, bornée au S. par l'Atlas; au-delà de la Maison-Carrée, se voient le village du Fort-de-l'Eau, la Rassauta et le cap Matifou, avec les ruines de Rusgunia, son ancien fort turc et son phare, tout moderne comme celui du cap Caxine. La vue s'arrête au S.-E., derrière Matifou, sur les montagnes de la Kabilie, s'étageant jusqu'aux cimes neigeuses du Tamgout et de Lella Khedidja, points culminants du Djurdjura.

Ce long panorama, inondé par la lumière du soleil, et se détachant entre l'azur du ciel et celui de la Méditerranée, est un des plus merveilleux spectacles que l'on puisse contempler.

Mais le paquebot approche, et le voyageur va pouvoir étudier la ville dans son ensemble.

Qui se souvient de la vieille Djezaïr, qui présentait, de Bab-el-Oued à Bab-Azzoun, ses maisons percées de rares ouvertures, ses mosquées s'élevant sur des rochers à pic contre lesquels la mer venait se briser, son port turc, son escalier conduisant à la porte de France, et, derrière ce premier plan, l'immense triangle de maisons en amphithéâtre dont la Kasba formait l'angle supérieur?

Aujourd'hui, de larges quais ont empiété sur la mer; les rochers à pic, depuis le fond de l'ancien port jusqu'au fort Bab-Azzoun, ont fait place à de vastes magasins voûtés, à plusieurs étages, reliés par des rampes pour la circulation des voitures; l'étage le plus élevé de ces magasins supporte une terrasse, bordée d'un côté d'hôtels à cinq étages et de l'autre d'une balustrade où viennent s'accouder les curieux, les oisifs ou ceux qui attendent l'arrivée des paquebots. Cette terrasse, nommée d'abord Boulevard de l'Impératrice, parce que celle-ci en posa la première pierre, le 19 septembre 1860, a pris le nom de Boulevard de la République. Ce sont donc ces quais et ce boulevard qui s'offrent à première vue, quand on aborde Alger; ils servent désormais de premier plan à la ville mauresque, qui n'a pas encore complètement changé dans son ensemble, mais que de nouvelles rues ont cependant bien modifiée dans ces derniers temps. Il ne faut plus chercher à Alger la ville des Berbères, des Arabes et des Turcs.

La population d'Alger, recensement de 1876, est de 52,708 habitants dont 18,216 Français, 16,381 étrangers, 7,098 juifs, 11,013 musulmans. C'est la capitale de l'Algérie, la résidence du gouverneur général, de l'archevêque, du directeur général des affaires civiles et financières, du général de la division, du préfet du département, et de tous les chefs supérieurs des services civils et militaires. Elle est située, par 36° 47′ de latitude nord et 0° 44′ de longitude est, sur la côte septentrionale de l'Afrique. Sa distance de Paris est de 1614 kil.; de Marseille, 750 kil.; de Port-Vendres (Pyrénées-Orientales), 659 kil.; de Constantine, 422 kil.; et d'Oran, 420 kil. Alger s'élève en amphithéâtre sur le versant oriental d'une ramification du Sahel, chaîne de hautes collines bordant la mer. Sa configuration est celle d'un triangle d'une superficie de 50 hectares, dont la Kasba forme le sommet ou angle

occidental, à 118 mèt. au-dessus de la mer, Bab-el-Oued l'angle N., et Bab-Azzoun l'angle S. Les maisons enveloppées par des fortifications, qui n'ont plus aucune utilité, s'étagent les unes au-dessus des autres; elles sont presque toutes terminées en terrasses et blanchies à la chaux.

Alger se compose de deux parties bien distinctes : la ville haute, conservant encore son cachet arabe, qui disparaît cependant de jour en jour, et la ville basse, bâtie à la française, poudreuse, animée. Tout a été dit sur Alger, sa position et son climat privilégié. Abou-Mohammed-el-Abdery, le Maure de Valence, le savant voyageur, écrivait un des premiers, au XIIIe s., à propos d'Alger : « C'est une ville qu'on ne peut se lasser d'admirer et dont l'aspect enchante l'imagination. Assise au bord de la mer, sur le penchant d'une montagne, elle jouit de tous les avantages qui résultent de cette position exceptionnelle : elle a pour elle les ressources du golfe et de la plaine. Rien n'approche de l'agrément de sa perspective. »

« On peut voir en Orient, dit M. X. Marmier, beaucoup de villes construites dans le genre d'Alger : maisons carrées comme des dés, façades blanchies à la chaux, galeries à terrasses; mais je n'en connais pas une qui présente, comme celle-ci, une masse si imposante de constructions, si serrée et si compacte, qu'on la dirait taillée d'un seul bloc dans une carrière de marbre. Et lorsqu'on pénètre dans son enceinte, c'est bien le tableau le plus bizarre, le plus étrange qu'il soit possible d'imaginer. La civilisation européenne, avec sa mobilité continue, s'y mêle à l'impassible physionomie des races orientales, y porte de tous côtés ses habitudes élégantes, ses fantaisies capricieuses et ses formes grotesques. Le quartier qui s'étend de l'Amirauté à la porte d'Azzoun est aussi français que le chef-lieu d'un de nos vieux départements. Rien n'y manque pour constater l'incessante activité de la France, avec son caractère entreprenant, ses tendances utiles et ses besoins vulgaires. De magnifiques hôtels s'élèvent sur les ruines de chétives maisons en plâtre qui jadis inondaient ce quartier; de larges rues à arcades ont remplacé les ruelles tortueuses où jadis deux matelots n'auraient pas passé de front. Ici la grue gémissante porte à un troisième étage les poutres d'un nouvel édifice; là, le hoyau et la pelle déblayent les avenues d'un carrefour. Ingénieurs et architectes, menuisiers et maçons, partout sont à l'œuvre. Puis au milieu de ce labeur, souvent très-habile et quelfois précipité, voici ce qui rappelle la vive empreinte de la population parisienne : restaurants à la carte et à prix fixe, cafés et divans, marchandes de modes et coiffeurs, et les omnibus, qui déjà séduisent les Arabes, et les diligences, qui ont leur service régulier (on peut ajouter aujourd'hui les chemins de fer, les tramways partant à chaque minute et les voitures de place), et les guinguettes de la barrière avec leurs enseignes symboliques. Mais, au milieu de cette cité française, les regards sont frappés par une variété de costumes, de types, de figures, par un mélange de races dont nulle autre capitale ne peut donner l'idée. Près du juif aux vêtements sales, au visage inquiet, voici l'Arabe à l'œil étincelant, à la démarche majestueuse; près du manœuvre, qui fléchit sous le poids de son fardeau, voici le jeune élève de Saint-Cyr, tout fier de sa fraîche épaulette et de ses éperons qu'il fait résonner sur le pavé. A côté de la femme maure, qui glisse timidement le long des murs, le visage voilé par sa tunique, passe, en sautillant, la légère enfant des boulevards, qui serait bien désolée qu'on ne vît pas son joli chapeau et son écharpe brodée. Kabiles des montagnes, Maures et Biskris, Espagnols et Maltais se croisent

sans cesse dans les rues avec nos officiers et nos soldats. Des spahis partent au galop chargés de dépêches ; des pièces d'artillerie roulent dans les rues ; des troupeaux d'ânes et de mulets apportent au marché les provisions du jour ; le tambour bat, les postes prennent les armes, les généraux traversent la ville sur des chevaux écumants. On dirait un immense campement, refuge d'une quantité de diverses tribus, vivifié par toutes sortes d'industries, et retentissant de tous les bruits de la guerre. La vieille enceinte d'Alger n'est plus assez vaste pour contenir tout ce monde, la population, qui s'augmente chaque année, déborde hors de ses premières limites. Pour lui donner l'espace dont elle a besoin, il a fallu démolir les remparts et les reporter en pleine campagne. » Le cadre a changé, mais le tableau est presque le même.

HISTOIRE

M. Berbrugger a déterminé d'une manière irréfragable la position d'**Icosium**, la ville à laquelle a succédé plus tard l'**El-Djezaïr** des Arabes, notre **Alger** actuel. Voici le texte d'une inscription romaine découverte par le savant bibliothécaire dans la boutique d'un cloutier d'Alger, et que le passant peut lire aujourd'hui dans le quartier bas d'Alger, sur un pilier d'angle, au coin des rues Bab-Azzoun et du Kaftan.

I OU P SITTIO MF QVIR
POCLAMIANO
ORDO
ICOSITANORUM
M. SITTIVS. P. F. QVI
CAECILIANVS
PRO FILIO
PIENTISSIMO
IIRIR.

Solin raconte ainsi la fondation d'Icosium : « Hercule (le Libyen), passant en cet endroit, fut abandonné par vingt hommes de sa suite qui y choisirent l'emplacement d'une ville dont ils élevèrent les murailles ; et, afin que nul d'entre eux n'eût à se glorifier d'avoir imposé son nom particulier à la nouvelle cité, ils donnèrent à celle-ci une désignation qui rappelait seulement le nombre de ses fondateurs : EIKOSI, vingt, » dont on a fait Icosion puis Icosium.

Le nom d'Icosium n'est pas souvent mentionné dans l'histoire romaine. Pline, un des rares écrivains qui en parlent, nous apprend que cette cité avait reçu de l'empereur Vespasien le droit latin, lequel était un peu plus favorable que le droit italique et un peu moins que le droit romain. A l'époque chrétienne, Icosium a possédé des évêques, ce qui ne prouve pas beaucoup en faveur de son importance, puisque, dans ces temps anciens, des bourgades fort peu considérables ont eu le même avantage, ces prélats n'ayant pas, dans la primitive Église, l'importance hiérarchique qu'ils ont acquise plus tard. Ammien Marcellin raconte comment le rebelle Firmus, fils de Nubel, sorti du Mont-Ferratus (Djurdjura), et menaçant la domination romaine, fit remettre à Icosium prisonniers, drapeaux, butin et trésors, puis conclut dans la même ville un traité de paix avec un général frère et homonyme de l'empereur Théodose, en 375 de J.-C. Enfin Paul Diacrer apporte que, du temps des Vandales, Icosium, ayant été pris et démoli, fut bientôt rétabli.

Lorsque les Arabes envahirent l'Afrique, — on désignait plus particulièrement sous ce nom la Tunisie actuelle, — la peuplade berbère des Beni-Mezr'anna était établie à Icosium, lieu de rendez-vous des tribus de la Mitidja, qui venaient trafiquer avec les marchands d'Hippone, de Césarée et de Carthage. Au IVe s. de

l'hégire, xe de l'ère chrétienne, sous la dynastie arabe sanhadjienne, Bologguîn, fils de Ziri, fut autorisé par son père à fonder trois villes : Miliana, sur la rive orientale du Chelif, Lemdia ou Médéa, et **El-Djezaïr-Beni-Mezr'anna**, les îles des Enfants de Mezr'anna, à cause des îlots, disparus aujourd'hui sous les travaux des Turcs, à la marine, et de la tribu qui occupait, selon la tradition algérienne, l'emplacement où fut élevée depuis la grande mosquée. Bologguîn, investi par son père du gouvernement des trois villes qu'il avait fondées, mourut en 984 (373 hég.), après avoir réussi à faire disparaître du Mar'reb la domination des Ommiades et à refouler les Zenata dans le désert. Cent ans plus tard, environ 1067 (460 hég.), El-Bekri disait d'El-Djezaïr : « Cette dernière ville également belle et ancienne renferme de magnifiques monuments d'antiquité, et des portiques d'une construction parfaite... le parvis du théâtre est pavé de petites pierres de diverses couleurs, qui ressemblent à de l'émail et qui représentent toute sorte de figures d'animaux. Ce travail, exécuté avec un soin et une habileté extraordinaires, a résisté aux efforts du temps et n'a, depuis une si longue suite de siècles, éprouvé aucune dégradation. Elle renferme des marchés, une mosquée.... La ville offrait jadis une église dont il subsiste encore une muraille bien alignée d'orient en occident, et qui sert aujourd'hui de kibla pour les musulmans ; ce mur est construit de cailloux et couvert de peintures et de figures de toute espèce. Le port est parfaitement sûr et renferme une source d'eau douce. On y voit aborder continuellement des vaisseaux de la province d'Afrikia, d'Espagne et d'autres contrées. »

Les ruines d'Icosium dont parle El-Bekri, retrouvées plus tard lors des fouilles faites pour les fondations de l'Alger français, disparurent dans le développement successif et considérable de la ville arabe, puis de la ville turque. En 1146-47 (451 hég.), les Almohades subjuguèrent l'Espagne et les royaumes de l'Afrique septentrionale. Plus tard leur cheikh, Abd-el-Moumen, entreprit une expédition en Afrikia ; arrivé devant Alger, il reçut la soumission des chefs de cette ville et reprit sa marche.

Quarante ans après, 1185 (581 hég.), Ali-Ibn-R'ania, général almoravide, s'empare d'Alger et y laisse un gouverneur que les habitants livrèrent bientôt à Abou-Zeid, général des troupes almohades envoyées par le sultan El-Mansour. Ib-R'ania reparaît longtemps après, 1225 (622-23 hég.), attaque les Mar'aoua à l'Oued-Djer, entre Mitidja (Blida) et Miliana, tue leur émir Mendil-Ibn-Abd-er-Rahman, et fait mettre son cadavre en croix sur les murs d'Alger qu'il venait de soumettre. En 1234 (633 hég.), Abou-Zekeria le Hafside s'empare du Mar'reb central et donne à son fils Abou-Yahya le commandement de Bougie et le gouvernement de toutes les localités qui dépendaient de cette ville, telles qu'Alger, Constantine, Bône et le Zab. En 1265-66 (664 hég.), les Algériens cessèrent d'obéir au sultan hafside El-Mostancer, et jouirent tranquillement, pendant sept ans, de leur indépendance. El-Mostancer fit étroitement bloquer Alger par terre et par mer, et, à la suite d'un long siège, la ville emportée d'assaut vit massacrer ses habitants, déshonorer ses mères de famille et violer ses vierges. Les cheikhs qui formaient le gouvernement d'Alger furent chargés de chaînes et conduits à la citadelle de Tunis, où ils restèrent prisonniers jusqu'à la mort du sultan. El-Ouathec, son successeur, ordonna la mise en liberté des cheikhs. Toutes ces luttes, qui faisaient passer Alger d'une autorité sous une autre, avaient nui, on doit le croire, au développement intellectuel de ses habitants, ou plutôt l'avaient arrêté, car Mo-

hammed-el-Abdery, qui faisait en 1289 (688 hég.) l'éloge d'Alger, sous le rapport de son admirable situation, comme on a pu le voir plus haut, ajoutait : « Cette ville est privée de la science, comme un proscrit est privé de sa famille. Il ne reste plus aucun personnage qu'on puisse compter au nombre des savants, ni un individu qui ait la moindre instruction. En mettant le pied dans l'intérieur de cette cité, je demandai si l'on pouvait y rencontrer des gens éclairés ou des personnes dont l'érudition offrît quelque attrait : mais j'avais l'air de chercher un cheval plein et des œufs de chameau, comme dit le proverbe. » (*Trad. de M. Cherbonneau.*)

En 1312-13 (712 hég.), on voit un cheikh algérien, nommé Ibn-Allan, qui avait secoué à son profit le joug des Hafsides, assiégé par les troupes d'Abou-Hammou l'Abd-el-Ouadite, se soumettre à ce souverain qui le fait interner à Tlemcen. En 1349 (750), le sultan Abou'l-Hassen, le Merinide de Tunis, débarque à Alger après avoir fait naufrage devant Bougie. Battu quelques mois après par le sultan de Tlemcen, il se jette dans le désert où il trouve un asile. Enfin, en 1366 (767), Abou-Zeiyan reprend Alger aux Abd-el-Ouadites.

Alger, après avoir appartenu à Tlemcen, puis à Bougie et de nouveau à Tlemcen, devint à peu près indépendante, lors de la décadence de cette dernière capitale, sous les Beni-Zeiyan, et fut alors gouvernée par les Beni-Teumi, fraction des Oulad-Taliba, établis dans la Mitidja. Après la chute de Grenade, les Espagnols étendent leurs conquêtes dans la Barbarie. Ils s'emparent successivement de Mers-el-Kebir en 1505, d'Oran et de Bougie en 1509. Dellîs, Mostar'anem, Tlemcen et Alger, n'étant pas en état de se défendre, deviennent tributaires de l'Espagne. Le port d'Alger, alors sans grande importance, offrait cependant aux corsaires un abri et un point de départ. Le premier travail fait par les Algériens pour leur port remontait à la fin du XVe s.; il consistait en une tour de vigie et de défense sur un gros îlot de l'ouest ; le comte de Navarre démolit cette tour, 1510, et bâtit une forteresse nommée le Peñon (de *peña,* rocher).

Vers cette époque, 1515 (918 hég.), deux frères, Aroudj et Kheir-ed-din, corsaires connus par leurs nombreux exploits, et soutenus par Mohammed, sultan de Tunis, songent à se créer une royauté ; ils portent leurs vues sur Bougie, mais sans succès. Aroudj perd un bras à l'attaque de cette ville : peu de temps après il prend Djidjelli aux Génois. Une seconde tentative sur Bougie échoue de nouveau. Kheir-ed-din est obligé de brûler une partie de ses galères ensablées dans l'Oued-Bou-Messâoud. 1515 (921 hég.), Selim-Bem-Teumi, émir d'Alger, fatigué de la domination espagnole, appelle Aroudj à son secours ; ce dernier s'empare d'abord de Cherchel, puis d'Alger, tue Sélim et se fait proclamer roi à sa place. Ici commence la domination des pachas qui ne doit finir qu'en 1830, et dont nous résumons chronologiquement l'histoire, surtout au point de vue de leurs relations avec la France.

Baba Aroudj, 1515 à 1518 (921 à 924). — Travaux ajoutés à la Kasba, seule citadelle d'Alger à cette époque. Expédition espagnole à l'instigation du fils de Sélim-Ben-Teumi, réfugié à Oran, et de Abou-Hammou, roi de Tlemcen. Diégo de Vera débarque aux environs d'Alger à l'endroit appelé aujourd'hui Husseïn-Dey ; 400 Espagnols sont fait prisonniers, et la tempête détruit une partie de leur flotte. — Aroudj, aidé de Bou-Zeiyan neveu de Abou-Hammou, s'empare de Tlemcen ; il nomme Bou-Zeiyan roi de cette ville, puis le fait tuer et prend sa place. Il laisse à Kalâ, point intermédiaire entre Alger et Tlemcen, une garnison de cinq cents Turcs commandés par son

lieutenant Iskander ; il s'empare de Miliana et rentre à Tlemcen. — Don Martin d'Argote, gouverneur d'Oran, et Abou-Hammou prennent Kalâ, Iskander est tué ; marche des Espagnols sur Tlemcen, fuite d'Aroudj; il est tué, malgré l'or qu'il fait semer derrière lui pour arrêter l'ennemi. Abou-Hammou, rétabli sur son trône, paye à l'Espagne un tribut de 12,000 piastres.

Kheir-ed-din, 1518 à 1535 (924 à 942 hég.). — A la mort de son frère, Kheir-ed-din, occupé dans l'est, revint à Alger. Elu chef souverain, il soumet, en profond politique, son élection à l'approbation du sultan Sélim Ier, qui le nomme pacha d'Alger, avec le droit de battre monnaie. — 1520 (926 hég.). Prise de Tenès et de Collo; soumission de Constantine qui devient le chef-lieu de la province de l'Est. — 1535 (942 hég.), Kheir-ed-din est rappelé à Constantinople, nommé capitaine-pacha (amiral) en 1543, il meurt le 5 juillet 1546, 6e djoumad-el-eouel 953.

Mohammed-Hassen, pacha, 1535 à 1545 (942 à 952 hég.). — L'année suivante, Jean de la Forest, ambassadeur de François Ier, conclut avec Soliman un traité de paix et de commerce dont voici les principales dispositions, qui ont depuis servi de base aux autres traités faits avec la Porte et les Etats barbaresques : « La libre navigation des deux puissances dans leurs mers respectives. — L'inviolabilité des consuls (il n'y en avait pas encore à Alger) considérés jusqu'ici comme otages; juridiction de ces consuls dans les affaires civiles de leurs compatriotes. La mise en liberté des esclaves. » — 1541 (948 hég.). Expédition désastreuse de Charles-Quint contre Alger. — 1544) 952 hég.). Mort d'Hassen pacha.

Intérim d'*Hadj pacha.*

Hassen-ben-Kheir-ed-din , pacha, 1545 à 1552 (952 à 959 hég.). — Hassen, fils de Kheir-ed-din, s'empare de Tlemcen, y laisse une garnison turque. — 1550 (957 hég.). La ville de Koléa est bâtie à l'ouest du Mazafran. — C'est sous le pachalik d'Hassen que furent construits l'hôpital chrétien dans le bagne du Beylik et le fort l'Empereur dont les noms arabes sont : Bordj-el-Taouss (du paon), Bou Lila, Moulaï-Hassen, et Sultan calassi.

Salah-Raïs, pacha, 1552 à 1556 (960 à 963 hég.). — Salah réunit à la régence d'Alger Tlemcen et Mostaganem. — 1555 (963 hég.). Une partie de la flotte algérienne est mise, par ordre du sultan, à la disposition de la France, alors en guerre avec l'Espagne. — Bougie est prise aux Espagnols; Péralta, son gouverneur, qui avait lâchement capitulé, est décapité à Valladolid. — 1556 (963 hég.). Salah-Raïs meurt de la peste. On attribue à ce pacha la construction de la Djenina, vaste bâtiment qui comprenait le palais du pacha, la manutention pour les troupes et les magasins pour les blés retirés des impôts.

Hassen, pacha, 1556 (963 hég.).

Mohammed-Kurdogli, pacha, 1556 (963 hég.). — Il s'empare d'Hassen le Corse son prédécesseur et le fait jeter aux ganches de Bab-Azzoun. Mohammed mourut, assassiné dans la koubba de Sidi-Abd-el-Kader, à Bab-Azzoun, par Youssef, gouverneur de Tlemcen et ami de Hassen le Corse.

Youssef, pacha, 1556 (963 hég.). — Meurt de la peste, six jours après sa nomination au pouvoir.

Yahya, pacha, 1557 (964 hég.). — Il gouverne de janvier à juin; la peste continue pendant son court passage au pouvoir.

Hassen-ben-Kheir-ed-din, pacha, 1557 à 1561 (965 à 969 hég.). — Nommé pour la seconde fois, 1558 (965 hég.), il délivra Mostaganem et Mazagran, assiégées par les Espagnols. — Thomas Linchès et Carlin Didier, citoyens de Marseille, fondent à la Calle et au Bastion des établissements pour la pêche du

corail. — 1561 (969 hég.). Hassen, chargé de chaînes, est renvoyé à Constantinople par la milice, à cause de la trop grande protection qu'il accordait aux Kabiles Beni-Abbès.

Ahmed, pacha, 1561 (969 hég.), meurt de la peste au bout de quelques mois, laissant la conduite du gouvernement à Yahya, précédemment pacha en 1557.

Hassen-ben-Kheir-ed-din, pacha, 1562 à 1567 (970 à 976 hég.), pour la troisième fois. — Ses tentatives sur Oran échouent, mais il crée dans l'ouest une autorité forte et homogène, capable d'attaquer comme de se défendre, et qu'il remet à un bey nommé Bou-Khedidja, dont la résidence est fixée à Mazouna, entre Mostaganem et Tenès. — 1564 (972 hég.). 17 septembre, Berthole, de Marseille, nommé consul à Alger, n'est point admis dans cette ville.— Hassen est déposé de nouveau.

Mohammed-ben-Salah-Raïs, pacha, 1556 à 1568 (974 à 976 hég.).

Ali, pacha, 1568 à 1571 (976 à 979 hég.). — Ali est connu sous les surnoms de El-Eudje (le renégat), El-Fortas (le Teigneux). Construction du Bordj-Sidi-Taklilt, dit fort des Vingt-Quatre-Heures, dans les murailles duquel fut enseveli vivant Geronimo (*V.*p.35).—1569 (977 hég.). Claude Dubourg, ambassadeur de Charles IX, renouvelle les capitulations de 1536, avec quelques dispositions pour la sûreté du commerce dans le Levant et dans la Barbarie, et pour étendre l'autorité des consuls.— 1571 (979 hég.). Ali, à la tête de l'escadre algérienne, dans le combat de Lépante, tint bon jusqu'à la fin, puis se rendit à Constantinople; nommé capitan-pacha, il réorganisa la flotte ottomane.

Arab-Ahmed, pacha, 1571 à 1573 (979 à 981 hég.). — Son règne est signalé par la peste. — Nommé beylerbey de Chypre, il meurt haché par les troupes que ses violences avaient poussées à la révolte.

Ramdan, pacha, 1573 à 1576 (981 à 984 hég.).—Philippe II, craignant que le sultan, pour se venger de la défaite de Lépante, ne fît inquiéter Oran et Mers-el-Kebir, avait résolu d'abandonner ces deux places, lorsque la mort de Sélim II fit ajourner ce projet. — Comme ses prédécesseurs, et au mépris des capitulations, Ramdan refuse le consul français, en disant qu'il en tiendra lieu.

Husseïn, pacha, 1576 à 1580 (984 à 988 hég.). — L'année suivante, Maurice Sauron, de Marseille, nommé consul à Alger, vend sa charge à un nommé Guinguighotte, qui n'est point admis; appuyé par la Porte, sur la réclamation de M. de Germiny, notre ambassadeur, il n'eut pas plus de réussite. — 1579 (987 hég.). Premières capitulations obtenues pour l'Angleterre par l'entremise de M. de Germiny. — Mission espagnole; rachat des captifs; délivrance de Miguel Cervantès, esclave du pacha, qui l'avait acheté au raïs Mami-Arnaute.

Djafar, pacha, 1580 à 1881 (988 à 989 hég.). — M. de Germiny renouvelle les capitulations avec Mourad III. « Préséance des ambassadeurs français; garanties pour les nations naviguant sous le pavillon français; défense d'inquiéter le consul de France à Constantinople et ceux des autres échelles. » — Le consulat d'Alger est acquis par les trinitaires de Marseille. Le premier titulaire, M. Bionneau, est admis.

Husseïn, pacha, 1581 à 1584 (989 à 993 hég.), nommé pour la seconde fois. — M. Bionneau, consul de France, est incarcéré, et de ce moment on perd ses traces.

Mami-Mohammed, pacha, 1584 à 1585 (994 à 995 hég.). — Le pachalik d'Alger et ceux des différents points de l'empire ottoman sont mis en ferme; les pachas se succèdent rapidement, et leur passage au pouvoir n'est plus qu'une suite d'exactions. Mami-Mohammed, renégat albanais, celui qui fit Miguel Cervantès prisonnier à Lépante, est le pre-

mier qui afferme le pachalik d'Alger.

Dali-Ahmed, pacha, 1586 (995 hég.).

Husseïn, pacha, pour la troisième fois, 1580 à 1588 (995 à 996 hég.); nommé capitan-pacha le 20 septembre 1588.

Kader, pacha, 1588 à 1589 (996 à 998 hég.). — Ordre du sultan, allié de Henri IV, de courir sur les bâtiments de Marseille qui avait pris parti pour la Ligue.

Hadj-Châban, pacha, 1590 à 1593 (999 à 1002 hég.). — M. de Vias, consul de France à Alger. Vers la même époque, arrivée des Anglais.

Moustafa, pacha, 1593 (1002 hég.). — Ne règne que trois mois.

Kader, pacha, 1594 à 1596 (1003 à 1004 hég.).

Moustafa, pacha, 1596 à 1599 (1004 à 1007 hég.). — M. de Vias, nommé consul, ne vient résider à Alger qu'à l'avènement de Dali-Hassen. — Dissensions entre les Turcs et les Courlour'lis (fils de Turcs et de femmes mauresques).

Dali-Hassen, pacha, 1599 à 1601 (1007 à 1009 hég.).

Soliman, pacha, 1601 à 1603 (1009 à 1012 hég.) ; l'année de son avènement est marquée par un tremblement de terre et la peste.—Plaintes à la France pour la capture d'un bâtiment naufragé à Antibes : Henri IV fait répondre qu'il a usé de représailles et il a l'assentiment du sultan, « premier exemple de réparation donnée par la Porte à une puissance étrangère, et dont l'histoire fasse mention. » (De Hammer.)

Kader, pacha, nommé pour la troisième fois, 1603 à 1605 (1012 à 1014 hég.). — Plaintes de M. de Brèves, ambassadeur à Constantinople au sujet des exactions du pacha envers les Français ; le sultan envoie à Alger Mohammed, qui fait étrangler Kader et le remplace.

Mohammed, pacha, 1605 à 1607 (1014 à 1016 hég.). — Renouvellement des capitulations par M. de Brèves. « Le roi de France peut se faire justice lui-même, en cas de nouvelles contraventions de la part des États barbaresques. Liberté rendue aux esclaves. Rétablissement du Bastion. » — 1606 (1015 hég.). Arrivée à Alger du corsaire Simon Danser; il opère de grands changements dans la marine algérienne.

Moustafa, pacha, 1607 (1015 à 1016 hég.).—Emigration en Afrique d'une partie des Maurisques d'Espagne ; ils sont repoussés ou massacrés sur certains points de la côte.

Redouan, pacha, 1607 à 1610 (1016 à 1019 hég.).

Koussa-Moustafa , pacha, 1610 à 1614 (1019 à 1023 hég.). — L'état de la marine à Alger est puissant à cette époque : on voit quarante corsaires attaquer la chrétienté.

Husseïn, pacha, 1614 à 1616 (1023 à 1025 heg.).

Moustafa, pacha, 1616 à 1619 (1025 à 1028 hég.). — 1618 (1027 hég.). M. de Vias quitte Alger et laisse à sa place M. Chaix, vice-consul. — Le baron d'Allemagne envoyé de France, et appuyé par la flotte du duc de Guise, ramène 200 esclaves.

Husseïn-Kaïd-Koussa, pacha, 1619 à 1621 (1028 à 1031 hég.).—La paix est signée à Marseille, avec le duc de Guise, le 21 mars.

Kader, pacha, 1621 à 1626 (1031 à 1035 hég.). —Les Marseillais ayant massacré les envoyés algériens, en représailles du massacre de tout un équipage, les hostilités recommencent, et M. Chaix, le vice-consul, est tué. — Expédition sans résultat de lord Mansel. — Capitulations renouvelées avec la Porte ; mais la diplomatie européenne du XVIIe s. ne rougit pas de conclure des traités particuliers avec des pirates. Le Bastion est abandonné.

Husseïn Khodja, pacha, 1626 à 1634 (1036 à 1044). — 1627 (1037 hég.). Balthazar de Vias, fils de l'ancien consul, est nommé à la place de son père ; il est remplacé, l'année suivante, par Nicolas Ricou. —

1628 (1028 hég.), 4 octobre, Sanson Napollon conclut la paix. « Les esclaves échangés pour ce qu'ils ont coûté. Le Bastion relevé, la pêche du corail rétablie. » — 1630 (1039 hég.). La milice refuse le nouveau pacha (Youssef) envoyé de Constantinople et garde Husseïn. — 1631 (1040 hég.). Le consul Ricou quitte Alger. M. Blanchard, député de Marseille, alors à Alger pour régler quelques différends entre les marchands, refuse le consulat; néanmoins il rachète cent vingt esclaves. — L'audace et l'activité des corsaires algériens, à cette époque, était sans exemple ; leurs prises montaient à plus de 20 000 000 de livres; de 1628 à 1634, la France seule avait perdu quatre-vingts bâtiments de commerce dont la valeur était de 4 à 5 millions de livres ; les captifs venant de ces prises étaient au nombre de 1331 ; 149 se firent musulmans. — 1633 (1043 hég.). M. Blanchard, sans accepter le titre de consul, rendait aux nationaux tous les services possibles ; il fut jeté dans les bagnes où étaient 3000 Français auxquels il ne manquait, pour être rachetés, que le renvoi des Turcs à bord des galères de Marseille.

Youssef, pacha, 1634 à 1645 (1044 à 1054 hég.). — Sanson Napollon tué le 16 mai à Tabarque. — 1637 (1047 hég.). Le cardinal de Sourdis envoie M. de Mantis et Sanson Lepage pour traiter de la paix. A la suite d'un malentendu fâcheux, Youssef fait saisir M. Pion, consul de France, et M. Mussey dit Saut, agent de la compagnie d'Afrique, et fait détruire le Bastion. — 1641 (1051 hég.). Le S[r] du Coquil arrive à Alger et conclut un traité indigne de la France. — Un autre traité, conclu presque à la même époque, stipulait le rétablissement du Bastion, dont le sieur Pequet devenait gouverneur. Le P. Barreau, trinitaire de Marseille, était alors consul à Alger.

Ahmed, pacha, 1645 à 1647 (1054 à 1056 hég.). — 1646 (1046 hég.). Saint Vincent de Paul fonde la mission d'Alger ; les PP. Barreau, consul à Alger, Novali et Lesage en font partie.

Youssef, pacha, 1647 à 1651 (1056 à 1060 hég.).

Mourad, pacha, 1651 à 1656 (1060 à 1065 hég.). — Révolte des chrétiens dans les bagnes. — Mort du P. Barreau ; le P. Levacher le remplace comme consul. — 1655 (1064 hég.). L'amiral anglais Blak brûle une flotte algérienne, il force Tunis, Tripoli et Alger à rendre les esclaves anglais et hollandais. — Paix entre l'Angleterre et Alger.

Bouzenak-Mohammed, pacha, 1656 (1065).

Ahmed, pacha, 1657 (1066 hég.).

Ibrahim, pacha, 1657 à 1659 (1066 à 1069 hég.). — Vers cette époque, les pachas, plus puissants que jamais, étaient devenus insupportables par leur tyrannie et leurs exactions ; un boulouk-bachi, nommé Khrelil, propose à la milice d'accepter le pacha, *par respect pour la Porte,* mais à condition que son autorité sera partagée avec un agha. Ce projet fut adopté par la milice et par le sultan, Ibrahim fut déposé, mis en prison, et remplacé par un autre pacha, nommé Ismaïl. Khrelil devint agha.

Ismaïl, pacha, 1659 à 1686 (1069 à 1098). — Khrelil, accusé de despotisme, est massacré par ceux qui l'avaient porté au pouvoir. — 1660 (1070 hég.). Le nouvel agha, Ramdan, fait de riches présents au sultan, qui adopte sans aucune difficulté le nouveau mode de gouvernement. — 1661 (1071 hég.). Montaga, envoyé par Colbert, retire le consul d'Alger et bombarde la ville. — La milice massacre Ramdan. — Par un retour de fortune, Ibrahim, l'ancien pacha, est nommé agha ; mais, au bout de quelques mois, il est chassé et remplacé par Châban, renégat portugais. — Le consul de France est alors le P. Dubourdieu, trinitaire de Marseille. — 1662 (1072 hég.).—

1664 (1074 hég.). — Le duc de Beaufort saccage Djidjelli. — Châban, agha, est tué dans une émeute ; il est remplacé par El-Hadj-Ali. — 1665 (1075 hég.). Le duc de Beaufort brûle des corsaires algériens devant Tunis ; — même succès devant Cherchel ; — 1666 (1076 hég.), 17 mai, traité signé avec M. Trubert, commissaire de marine. — 1670 (1079 hég.). — Articles ajoutés au traité de 1666 : « droit de visite aboli. » Le Bastion rétabli. — 1672 (1082 hég.). Destruction de corsaires devant Bougie par l'amiral anglais Sprag. A cette nouvelle, la milice assassine Ali, agha, qui s'était peu occupé des affaires de la mer. — La milice remplace l'agha par un autre chef qui prend le titre de dey. Président et organe du divan, le dey en exécute les ordres, administre et fait la paix. Le titulaire de cette nouvelle dignité est un vieux corsaire, Mohammed-Trik, ennemi de la France ; il abandonne le pouvoir à son gendre Baba-Hassen.—Ismaïl, pacha, est toujours maintenu dans sa nullité. — Différends avec M. d'Almeras, au sujet d'esclaves échappés à bord de ses vaisseaux ; il ramène le consul P. Dubourdieu. Le divan décide le maintien de la paix, et le P. Levacher gère le consulat de France. — 1677 (1087 hég.). Guerre déclarée à l'Angleterre.— 1679 (1090 hég.). Nouveau traité conclu par M. Dusault pour le rétablissement de la Calle. — 1681 (1092 hég.). Les Algériens battus dans l'Archipel par Duquesne. — Le consul d'Alger ramené en France. — Mohammed-Trik, fatigué du pouvoir, part secrètement pour Tripoli ; Baba-Hassen, son gendre, dey de fait, le devient de droit. — Juillet de la même année, armements de la France. Arrivée de Duquesne, il retire les nationaux de la Calle. — 4 au 12 septembre, bombardement d'Alger. — 1683 (1094 hég.), 26 juin. Duquesne bombarde Alger de nouveau. — Insurrection en ville ; le raïs Mezzo-Morto fait tuer Baba-Hassen ; il est nommé dey à sa place, et recommence le feu, interrompu un instant pour des négociations de paix.— C'est alors que le P. Levacher, consul de France, vieillard paralytique, et vingt-deux Français sont mis à la bouche des canons. — 1684 (1095 hég.). 23 avril. Traité de paix avec la France, conclu pour 100 ans, par le comte de Tourville. — Le Bastion est rétabli ; 500 esclaves de toutes nations recouvrent la liberté. — 1685 (1096 hég.). M. de Seignelay, propriétaire du consulat d'Alger, l'afferme pour 1500 livres à M. Piolle.

Hadj-Husseïn, dit *Mezzo-Morto*, pacha, 1686 à 1689 (1097 à 1100 hég.). Mezzo-Morto prend pour dey Ibrahim-Khodja, l'assassin de Baba-Hassen. — 1687 (1098 hég.). Le consul français, M. Piolle, mis au bagne. — 1688 (1099). Juin. Arrivée du duc d'Estrées ; du 1er au 16 juillet, il envoie 10 000 bombes sur Alger. Mezzo-Morto est blessé. Le P. Montmasson, le consul Piolle et quarante nationaux sont mis à la bouche des canons. L'amiral d'Estrées répond à son tour, en faisant mitrailler dix-sept Turcs, puis reprend la mer. Ibrahim fuit à Souce ; Mezzo-Morto réunit entre ses mains les deux pouvoirs de pacha et de dey, malgré l'arrivée d'Ismaïl, déjà pacha à Alger, que le sultan envoyait. — 1689 (1100 hég.). 24 sept. Paix avec la France conclue par Dusault. Le consul est M. Mercadier. — Mezzo-Morto fuit à Constantinople.

Moustafa, pacha, 1689 à 1694 (1100 à 1104 hég.). — Moustafa est nommé pacha, et Châban, dey. — 1690 (1101 hég.). M. Lemaire remplace, comme consul, M. Mercadier. — 1691 (1102 hég.). Ratification du traité de paix, conclu pour cent ans avec la France, en 1698. — 1694 (1105 hég.). Moustafa, soudoyé par l'Angleterre, devient l'ennemi de la France ; Omar arrive de Constantinople et le remplace.

Omar, pacha, 1694 (1105 hég.).—

Châban est maintenu dans ses fonctions de dey. — En désaccord avec le pacha, il est étranglé. — M. Hély traite pour les privilèges de la Calle.

Moussa, pacha, 1695 à 1698 (1106 à 1109 hég.). — Plusieurs deys sont nommés et massacrés dans la même journée. La milice convient d'élire le premier individu qu'elle rencontrera ; c'est un vieillard maladif qui raccommode ses babouches sur le pas de sa porte, et se nomme Ahmed-ben-el-hadj-Massli. — M. Dusault remplace le consul Lemaire, en attendant le nouveau titulaire. — Le consul anglais était à cette époque P. Robert Cole. C'est à lui que le dey répondit un jour, au sujet de réclamations : *Ne sais-tu pas que les Algériens sont une troupe de brigands et que j'en suis le chef?*

Omar, pacha, 1698 à 1700 (1109 à 1111 hég.).—Baba-Hassen nommé dey ; il encourage les corsaires, tout en leur enjoignant de respecter le pavillon de la France. — 1700 (1111 hég.). Conspiration contre Hassen, il se réfugie à la Kasba et se démet du pouvoir.

Baba-Hassen dit *Kara Barli,* pacha, 1700 à 1703 (1111 à 1114 hég.). — C'est un nommé Hadj-Moustafa qui remplace Baba-Hassen comme dey. 45 000 personnes meurent de la peste en Algérie. — 1702 (1113 hég.). — Hadj-Moustafa, battu par les Tunisiens, regagne Alger : le canon lui annonce la nomination de son successeur : il prend la fuite, mais il est atteint et étranglé. 1703 (1114 hég.). Husseïn succède à Moustafa. — 1705 (1117 hég.). M. Durand, consul de France, est remplacé par M. Clérembault, son chancelier. — Baktache, trésorier des janissaires, se fait proclamer dey à la place de Husseïn-Khodja.—Vers cette époque la Compagnie du Cap Nègre se réunit à celle de la Calle. — 1707 (1118 hég.). Mohammed-Baktache-ben-Ali, nommé dey. — 1708 (1119 hég.). — Prise d'Oran qui devient la capitale de l'Ouest. Arrivée d'un nouveau pacha, dont le dey réduit les émoluments de moitié, en lui laissant l'alternative de retourner à Constantinople. — 1710 (1122 hég.). Le dey, ne pouvant payer la milice, est assassiné par Deli-Ibrahim, qui se fait nommer dey et meurt assassiné au bout d'un mois ; il est remplacé par Ali-Chaouch.

Ali, pacha-dey, 1711 à 1718 (1123 à 1130 hég.). — Ali-Chaouch, ou Baba-Ali-bou-Seba, fait embarquer le pacha de vive force. Charkan-Ibrahim, successeur de ce dernier, surpris par une tempête, relâche à Collo où il meurt bientôt. Au mois de R'bi-el-Eouel 1123 (commencement de 1711), le sultan Ahmed, n'ayant plus de pouvoir sur l'odjak, lui abandonne le droit de nommer ses chefs, qui réunissent les deux fonctions de pacha et de dey, comme l'avait fait un instant Mezzo-Morto. — M. Clérembault remet le consulat à M. Beaumes. — 1718 (1130 hég.). Duquesne renouvelle le traité de 1689.

Mohammed-ben-Hassen, pacha-dey, 1718 à 1724 (1130 à 1136) hég.). — 1719 (1131 hég.). M. Dusault renouvelle pour cent ans (toujours!) le fameux traité de paix de 1689, renouvelé cependant récemment par Duquesne. — M. Durand, l'ex-chancelier, prend la direction du consulat. — 1724 (1136 hég.), 18 mai. Le pacha, revenant du port, est assassiné.

Abdi, pacha-dey, 1724 à 1732 (1136 à 1145 hég.). — M. Durand de Bonel, consul de France. — 1731 (1144 hég.). Duguay-Trouin vient exiger réparation de quelques griefs. M. Léon Delane, consul. — 1732 (1145 hég.). Paix conclue par M. Delane. Quelque temps après, il demande son rappel. — M. de Maurepas envoie à sa place M. Lemaire. — 1732 (1145 hég.). Mort d'Abdi.

Ibrahim-ben-Ramdan, pacha-dey, 1732 à 1745 (1145 à 1158 hég.). — Reprise d'Oran par les Espagnols. — 1735 (1148 hég.). Le consul Le-

maire remplacé par M. Taitbout. — 1742 (1155 hég.). Un nouveau consul, M. Devant, ne voulant pas baiser la main du pacha, est remplacé par M. Thomas, qui, d'après ses instructions, se conforme aux volontés du pacha. — 1745 (1158 hég.), 20 octobre. Le pacha abdique et fait nommer à sa place son neveu Ibrahim khaznadji.

Koutckouk-Ibrahim, pacha-dey, 1745 à 1748 (1158 à 1161 hég.). —

Mohammed, dit *El Retorto,* pacha-dey, 1748 à 1754 (1161 à 1168 hég.). L'année suivante, peste. Le consul Lemaire remplace M. Thomas. — 1754 (1168 hég.). Mohammed est assassiné à 70 ans, en faisant la paye de la milice.

Ali, pacha-dey, 1754 à 1769 (1168 à 1183 hég.). — 1757 (1171 hég.). Le consul Lemaire, mis aux fers pour refus d'un cadeau exigé par le pacha, recouvre sa liberté et laisse le consulat à M. Bossu, vicaire apostolique, en attendant l'arrivée du nouveau titulaire, M. Peron ; ce dernier est renvoyé, au sujet de ses réclamations pour un Français pris illégalement à bord d'un navire étranger ; intérim de M. Groiselle, vicaire apostolique. M. J.-A. Vallière est nommé consul de France à Alger. — 1764 (1178 hég.). Nouveau traité de paix conclu par le chevalier de Fabry. — 1766 (1179 hég.) Ali meurt de maladie.

Mohammed-ben-Otsman, pacha-dey, 1766 à 1791 (1180 à 1206 hég.). — 1771 (1185 hég.). M. Dupont, fondeur de canons, envoyé à Alger par la France ! — 1773 (1187 hég.). M. Vallière est remplacé par M. Langoisseur de La Vallée qui prend le titre de consul général. — 1777 (1191 hég.). M. de Meyfrund gère le consulat par intérim, en attendant l'arrivée de M. de Kercy. — 1783 (1198 hég.). Alger bombardé par les Espagnols ; 300 maisons détruites. — 1784 (1199 hég.). Nouveau bombardement, sans résultats. — 1785 (1200 hég.). Paix conclue avec l'Espagne. — 1789 (1204 hég.). Traité de 1689 renouvelé et modifié malgré l'opposition des Anglais. — 1791 (1206 hég.). 15 janvier, M. C-P. Vallière, nommé consul, notifie, trois mois après, le changement du pavillon national. — Mort de Mohammed-ben-Otsman, 12 juillet.

Baba-Hassen, pacha-dey, 1791 à 1799 (1206 à 1214 hég.). — Reddition d'Oran qu'un tremblement de terre venait de détruire en partie, et qu'assiégeait le bey Mohammed-el-Kebir. — 1793. Confirmation des traités avec la France. — 1796 (1210 hég.). Herculais arrive comme envoyé extraordinaire de la république française ; Jean-Bon-Saint-André remplace M. Vallière. — 1798 (1213 hég.) M. Moltedo remplace Jean-Bon-Saint-André, qui part pour Smyrne. « J'ai trouvé, dit ce dernier à son successeur, la France agenouillée, je vous la rends debout ! »

Moustafa-ben-Ibrahim, pacha-dey, 1799 à 1806 (1214 à 1221 hég.). — Expédition d'Egypte ; elle a pour conséquences, en Algérie, la destruction de la Calle, l'emprisonnement des consuls et des nationaux ; l'envoyé algérien est arrêté, et ordre est donné de courir sur les corsaires. — 1800 (1215 hég.). Dubois-Thainville négocie la paix ; elle coûte un million. La Calle est rétablie moyennant une redevance annuelle de 105,000 fr. — 1805 (1219 hég.). Rachat des esclaves français pour une somme de 400,000 fr. — 1806 (1221 hég.). Les Français abandonnent la Calle, ne voulant plus payer l'impôt d'une concession dont on avait distrait la pêche du corail, vendue aux Anglais. — Moustafa tué à coups de fusil dans la mosquée des Chaouchs à la Djenina.

Ahmed-ben-Ali, pacha-dey, 1806 à 1808 (1221 à 1223 hég.). — 1807 (1221 hég.). Les menaces de Napoléon font mettre en liberté 106 esclaves génois et sardes. — 1808 (1223 hég.). Ahmed meurt assassiné.

Ali-ben-Mohammed, pacha-dey,

1808 (1223 hég.), ne règne que quelques mois.

Hadj-Ali-ben-Khrelil, pacha-dey, — 1808 à 1815 (1023 à 1031 hég.). 1809 (1124 hég. — Le consul Dubois-Thainville est remplacé par le vice-consul M. Raguesseau de La Chainaye ; ce dernier est embarqué par surprise, l'année suivante, à la suite d'une altercation avec le ministre de la marine algérienne. L'intérim est fait par M. Ferrier. — 1810 (1225 hég.) Retour de Dubois-Thainville. — 1814 (1229 hég.). M. Menard vient annoncer le rétablissement des Bourbons. — Ratification des traités existants. — Dubois-Thainville reste consul. — 1815 (1231 hég.). Ali-ben-Mohammed meurt empoisonné.

Hadj-Mohammed, pacha-dey, 1815 (1231 hég.). — Mohammed, khaznadji de Hadj-Ali, tué après seize jours de règne, du 22 mars au 7 avril.

Omar-ben-Mohammed, pacha-dey, 1815 à 1817 (1231 à 1233 hég.). — Retour de Dubois-Thainville, il ramène le drapeau tricolore. La Porte fait signifier au divan qu'il ait à abolir l'esclavage ; le divan répond qu'il ne peut se passer d'esclaves pour sa marine. — 1816 (1232 hég.). Bombardement d'Alger par lord Exmouth; tous les esclaves sont rendus. M. Deval, nommé consul. — 1817 (1233) hég.)— Omar est étranglé.

Ali, pacha-dey, 1817 (1233 hég.). — Ne règne que quelques mois.

Hadj-Mohammed-ben-Ali, pacha-dey, 1817 (1233 hég.). — Règne quelques jours.

Ali-ben-Ahmed, pacha-dey, 1817 à 1818 (1233 à 1234 hég.). — Ali-ben-Ahmed, Ali-Khodja, Meguer-Ali, Ali-Loco (le fou). — Il s'aliène l'esprit de la milice ; il fait transporter nuitamment les trésors à la Kasba, et s'enferme avec une garde à lui, dans cette forteresse. Insurrection des janissaires en apprenant cette nouvelle. Ali en fait décapiter un grand nombre à la porte de la Kasba. — 1818 (1233 hég.). Ali meurt, le 1er mars, de la peste.

Husseïn-ben-Hassen, pacha-dey, 1818 à 1830 (1234 à 1246 hég.). — 1824 (1240 hég.). Tremblement de terre; destruction de Blida et de Koléa. — 1827 (1243 hég.). Déclaration de guerre à la France ; on en connaît la cause ; c'est la réclamation du dey, à notre consul, de sommes dues pour fournitures de grains faites, en 1796, par la famille Bacri, dont le dey était créancier; réclamation qui eut pour résultat le coup de chasse-mouche donné à M. Deval, au pavillon de la Kasba. — Départ du consul et des nationaux, sur les vaisseaux de l'amiral Collet. — Blocus d'Alger. — 1829 (1245 hég.). L'amiral de la Bretonnière continue le blocus. — 1830 (1246 hég.). Expédition commandée par MM. de Bourmont et Duperré. — 14 juin. Débarquement à Sidi-Ferruch. — 19 juin. Bataille de Staouéli. — 5 juillet. Reddition d'Alger. — A partir de cette époque, l'histoire d'Alger se rattache à l'histoire générale de l'Algérie (*V.* l'Introduction).

DESCRIPTION

Port

La ville d'Icosium a-t-elle eu un port ? Elle a subi de si grands désastres, tant de dévastations et de bouleversements y ont été accomplis par les peuples qui ont succédé aux Romains, que les dernières traces de quais, de jetées, de bassins ont bien pu disparaître. En tout cas, comme le fait observer M. F. Denis, les navires des Romains n'avaient qu'un faible tirant d'eau, et l'habitude où l'on était de les haler à terre faisait qu'on se montrait peu difficile sur le choix des ports et des lieux de mouillage,

Il faut le reconnaître cependant,

le port d'Alger présentait une disposition des plus favorables pour faciliter le travail des hommes ; ces îlots que l'on y remarquait et qui donnèrent plus tard leur nom à la ville arabe (El-Djezaïr, les îles), devaient simplifier la construction d'un port, et cette circonstance fixa sans doute l'attention d'Aroudj et de Kheir-eddin. Ces îlots et rochers formaient un T dont le pied, partant de la porte de la Marine, aujourd'hui détruite, et les branches dirigées du nord au sud, furent successivement occupés par les constructions enserrant le port d'Alger avant notre occupation.

D'après El-Bekri, le port d'Alger, qui recevait les bâtiments sous la domination des princes arabes, était parfaitement sûr, et il s'y trouvait une fontaine ou aiguade ; cependant on peut dire, au sujet des Arabes, ce qu'on a déjà dit à l'occasion des Romains : il ne paraît pas qu'ils aient, en aucune manière, cherché à améliorer le mouillage ; à la suite de leurs voyages, ils suivaient l'exemple de leurs prédécesseurs, et tiraient leurs bateaux à terre.

Les premiers travaux faits au port d'Alger, avant l'arrivée des Turcs, consistaient en une tour construite, vers la fin du xve s., par les Maures Andalous chassés d'Espagne. Cette tour, qui servait de point de reconnaissance pour le mouillage d'Alger, s'élevait sur l'îlot de l'Ouest. En 1510, l'expédition du comte de Navarre contre les Algériens eut pour résultat de soumettre Alger à un tribut annuel, et d'empêcher les corsaires d'y venir se ravitailler ou seulement déposer le fruit de leurs brigandages. Peu confiant dans la promesse des Maures, le comte de Navarre avait jugé prudent de fortifier les îlots d'Alger et d'y laisser une garnison : il fit alors bâtir sur l'emplacement de la tour des Maures, et en partie avec ses matériaux, ce fort circulaire qui, bien armé de soldats et de canons, acquit une certaine célébrité parmi les navigateurs ; on le désignait sous le nom de *Peñon* (de *Peña*, rocher). L'avantage de sa position dépendait, comme on peut le voir, de deux circonstances : son isolement, car il occupait presque entièrement tout l'îlot de l'Ouest ; puis sa proximité de la ville, qui permettait d'y atteindre avec le canon et même avec la mousqueterie.

A l'époque où les deux Barberousse s'emparèrent d'Alger, pour y asseoir leur domination, et en faire le point de ralliement des nombreux corsaires qui, sous leurs ordres et sous ceux de leurs affidés turcs ou renégats, ravagaient la Méditerranée, la possession d'un bon port devint nécessaire à leurs projets. Ils connaissaient tout le parti qu'il était possible de tirer des qualités naturelles de celui d'Alger, mais ils ne pouvaient entreprendre de grands travaux tant que les Espagnols occuperaient les îlots de la Marine. Pendant ce temps, les corsaires avaient dû chercher un autre mouillage : aussi n'abordaient-ils, après leurs courses, qu'à la plage Bab-Azzoun, loin de la portée de l'artillerie du Peñon ; et, dans le mauvais temps, ils se réfugiaient à Djidjelli, à Cherchel ou dans quelques-unes des rades voisines, selon la direction de la tempête.

Lorsque Kheir-ed-din succéda à son frère, il ne tarda pas à songer à la réalisation d'un projet formé depuis longtemps. Il pensa à enlever le Peñon, « cette épine » qui perçait le cœur des Algériens, à se débarrasser au plus tôt des Espagnols, et à fonder ce port, objet de tous ses vœux. D. Martin de Vargas, gouverneur du Peñon, défendit ce château contre la première attaque des Turcs, au temps de Sélim-Eutemi, et, lorsque Aroudj les commandait (1516). Kheir-ed-din cherchait donc un moyen pour faire le siège de cette forteresse, quand un Espagnol, trahissant ses devoirs, vint secrètement à la nage trouver les Algériens, auxquels il

apprit que la famine désolait la place, les secours que D. Martin de Vargas avait demandés à son souverain n'étant pas arrivés. Cette circonstance décida Kheir-ed-din à ne pas différer l'entreprise ; il essaya d'abord d'obtenir le Peñon par voie de négociations. En conséquence, il envoya un parlementaire à Vargas pour lui proposer de se rendre, lui promettant d'accepter une capitulation honorable pour lui et ses soldats. Martin de Vargas refusa avec fierté, et de manière à enlever au chef des Algériens tout espoir d'un arrangement. D'après d'Aranda, Kheir-ed-din avait d'abord pensé à un accommodement, mais, voulant se ménager des intelligences dans la place, il avait décidé deux jeunes Maures à se rendre dans le Peñon, sous prétexte d'embrasser le christianisme. Martin de Vargas s'empressa d'accueillir les deux transfuges et fit commencer leur instruction religieuse, afin de pouvoir leur donner plus tard le baptême. Le jour de Pâques, le capitaine espagnol et ses soldats entendaient la messe dans la chapelle, lorsque les deux Maures, montant sur une terrasse, firent des signaux aux Algériens, sans doute dans l'intention de leur apprendre que le moment était favorable pour l'attaque, puisque tous les chrétiens étaient occupés à la prière. Une femme au service de Vargas aperçut les signaux et en donna avis à son maître, qui fit pendre les deux espions en vue de toute la ville. Alors Kheir-ed-din, selon d'Aranda, aurait fait faire à Vargas des propositions de capitulation, repoussées énergiquement. L'attaque du Peñon, commencée le 6 mai 1530, se prolongea durant plusieurs jours et plusieurs nuits. Le 16 mai, les parapets étaient tout démantelés, les murs du château écroulés en plus d'un endroit ; parmi les assiégés beaucoup avaient succombé où se trouvaient hors de combat : ceux qui restaient étaient harassés de fatigue et mouraient littéralement de faim. Kheir-ed-din, à la tête de 1300 Turcs, se porta vers la brèche où il vit tout à coup Martin de Vargas seul, l'épée à la main, atteint de plusieurs blessures, prêt à défaillir ; on s'empara de lui sans que sa vie fût en danger. Kheir-ed-din pressa son prisonnier de renier la foi catholique, lui promettant honneurs militaires et richesses ; ses instances durèrent plusieurs mois ; mais, irrité à la fin du refus de Vargas, il le fit misérablement mourir sous le bâton. Quant à la petite garnison du Peñon, une partie avait été massacrée et l'autre jetée en esclavage.

Trois siècles plus tard, le 8 mars 1845, à 10 heures 1/4 du soir, une partie du rempart casematé, situé entre le Peñon et le port, était détruite par une terrible explosion dont la cause est encore restée inconnue, couvrant de ses ruines les maisons et les magasins de l'Amirauté. Le nombre des victimes fut considérable : près de 140 personnes dont la moitié, appartenant à l'artillerie, devait rentrer en France quelques jours plus tard.

Kheir-ed-din, devenu maître du Peñon, fit fermer le port d'Alger du côté nord, en se servant de la chaîne de rochers qui, partant de la ville, allait rejoindre le groupe d'îlots allongés du nord au sud sur l'un desquels était le Peñon. Un nombre immense d'esclaves chrétiens furent employés à ces travaux, et, en peu de temps, les lacunes qui se trouvaient entre les rochers furent comblées sur une largeur d'environ vingt-cinq mètres, et formèrent une longue chaussée de la porte de France au pavillon de l'Amirauté. Kheir-ed-din fit également combler les canaux, qui partagaient les îlots, de manière à créer le terre-plein sur lequel tant de travaux de défense se sont élevés depuis. Hassen, successeur de Kheir-ed-din, exécuta aussi d'utiles travaux au port d'Alger ; il commença, en 1544, les premières batteries qui

figurèrent sur l'île ; c'étaient d'abord de simples murailles, derrière lesquelles quelques canons se présentaient à d'étroites embrasures.

La jetée de Kheir-ed-din s'éleva de nouveau sous Salah-Raïs. Une chaussée fut bâtie sur toute sa longueur du côté du nord, de manière à la défendre des envahissements de la mer, dans les gros temps ; et ce travail eut encore l'avantage d'abriter un peu plus les navires amarrés dans la darse. Dès ce moment Alger avait un vrai port, plus sûr, mais trop petit, et surtout encore trop ouvert à l'est. Alors fut entrepris le grand môle dans les travaux duquel tant de pauvres esclaves chrétiens ont péri, et qui ne devait être terminé que trois siècles plus tard.

Les pachas, qui se succédèrent rapidement à Alger, apportèrent plus ou moins de soins à la continuation des ouvrages du port et à l'entretien de ceux qui étaient déjà faits. Ce n'était, la plupart du temps, que lorsqu'ils venaient d'être châtiés par quelques puissances chrétiennes, qu'ils songeaient à augmenter leurs moyens de défense, et toujours le canon ennemi leur indiquait le côté le plus faible de leur position. En 1683, par exemple, Duquesne, venant bombarder Alger, prouva à ses habitants, par le succès qu'il obtint, que les moyens de défense n'avaient pas été portés assez en avant ; aussi s'empressèrent-ils d'établir une batterie sur l'extrémité nord de l'île, à cent mètres environ des batteries du fanal; et, lorsque Duquesne reparut l'année suivante, ces dispositions endommagèrent plusieurs de ses bombardes. A chaque nouvelle expédition contre Alger, les deys imaginaient de nouvelles fortifications; aussi, après l'attaque de lord Exmouth, qui mit un si grand désordre dans les batteries de la marine, Omar et son successeur firent tellement bâtir et entasser de batteries, qu'il n'y eut plus qu'une ligne complète d'une extrémité à l'autre de l'île, et que cette ligne présentait quelquefois jusqu'à quatre étages de batteries.

Dès le commencement de l'occupation des Turcs, les pachas voulurent pourvoir eux-mêmes à la construction de leurs galères et des autres navires de course ; mais, la place manquant pour établir des chantiers à la marine, ils conçurent l'idée d'en former un dans la ville, tout près de l'ouverture de la darse. Ils consacrèrent à cet établissement un grand espace creusé dans le rocher au milieu des maisons et des mosquées voisines du rivage, puis ils fermèrent du côté de la mer ce nouvel arsenal par une batterie barbette couronnant deux grandes voûtes que l'on distinguait d'assez loin au large pour qu'elles n'aient été oubliées sur aucune vue, aucune carte d'Alger, à quelque époque qu'elles appartiennent. Ces voûtes ou cales couvertes abritaient les deux galères que l'on pouvait construire à la fois. On voyait au Marché aux poissons et sous la place du Gouvernement, avant la construction des nouveaux quais, les débris de la partie inférieure de l'une de ces cales.

Cependant le système des navires employés dans la navigation de la Méditerranée s'améliorant chez les puissances de l'Europe, les Algériens songèrent à opposer à ces nouvelles constructions des constructions égales ; ils voulurent avoir des corvettes, puis des frégates et même des vaisseaux. Leur ancien chantier, devenu trop petit, fut réservé aux navires du rang le plus inférieur ; un nouveau chantier fut formé dans le fond du port, sur la plage même du plus grand îlot, et bientôt des ingénieurs que la politique européenne cédait aux deys, construisirent de grands navires, que des puissances chrétiennes tributaires armaient de canons et d'agrès : de cette époque datent les grands armements des Algériens.

Ce fut seulement après le bombardement d'Alger, en 1816, que les Turcs bâtirent la grande voûte

qui recouvre le débarcadère du fond du port. Bientôt après ils la surmontèrent d'un large pavillon terminé par un dôme, et ce pavillon fut affecté au kobtan raïs ou amiral ; c'est aujourd'hui la demeure du commandant en chef de la marine. Déjà les deys, prédécesseurs d'Omar, avaient élevé, pour l'usage des armements maritimes, un grand nombre de magasins,et, entre autres, celui qui s'étend sur toute la jetée de Kheir-ed-din, et dont la hauteur est d'un secours si précieux pour abriter les navires dans la darse, contre les tempêtes du nord et du nord-ouest. On voit donc, par ce qui précède, quel prix les Algériens mettaient à la conservation, à l'agrandissement et à la sûreté de leur port : c'est que leur existence était là, car de leurs corsaires venaient toute leur puissance et toutes leurs richesses.

Voici quelques renseignements sur les forces navales des Algériens à différentes époques. — D'après le P. Dan, 35 galères, en 1588.— D'après Dapper, 23 navires de 30 à 50 canons et d'autres plus petits, en 1657. — D'après Ruyter, 22 frégates et 9 galères, en 1662. — En 1759, 21 navires dont 2 frégates de 30 à 60 canons. — En 1766, 24 navires de 10 à 52 canons portant un total de 680 bouches à feu. — La flotte algérienne incendiée dans le port par lord Exmouth, en 1816, comprenait 5 frégates, 4 corvettes et 30 chaloupes canonnières.

Les corsaires algériens, si funestes à la chrétienté, comptent quelques belles pages dans leurs annales maritimes. En 1565,ils assistent au siège de Malte avec Kheir-ed-din. Ali-Fortas, au combat de Lépante, 1571, commande l'escadre algérienne,et résiste jusqu'à la dernière extrémité. En 1645, 50 vaisseaux partent d'Alger pour le siège de Canée en Crète. En 1657, Husseïn, amiral de l'escadre algérienne, est fait prisonnier aux Dardanelles par les Vénitiens, après des prodiges de valeur. Les Algériens assistent au siège de Candie, en 1667. Hassen, battu à Tscheschmée, en 1770, avec la flotte turque, bat quelques mois plus tard l'amiral russe Orloff, à Lemnos. Enfin les Algériens figurent dans le désastreux combat de Navarin. Par suite de nos bonnes intelligences avec le sultan de Constantinople, une partie de la flotte algérienne est mise, en 1555, à la disposition de la France en guerre avec l'Espagne ; et, en 1589, ordre est donné de courir sur les bâtiments de Marseille qui avaient pris parti pour la Ligue.

Alger a été bombardée par Mansel en 1622 ; par Montaga en 1661 ; par Sprag, puis par Ruyter en 1662 ; par Duquesne en 1682 et en 1683, et enfin par lord Exmouth en 1816.

Les tempêtes, qui ont détruit en partie les travaux du port et les navires, sous les Turcs, ont eu lieu en 1590, 1619 et 1740.

Au mois de février 1835, une tempête couvrit les côtes de l'Algérie de débris de navires et mit dans un péril imminent les navires réfugiés dans le port d'Alger ; le souvenir en est consacré par un petit monument pyramidal flanqué de quatre canons, élevé sur le môle de la Santé, à la mémoire du capitaine d'artillerie Charles de Lyvois, mort victime de son dévouement en portant une amarre au trois-mâts russe *la Vénus*.

Le port d'Alger, tel que les Turcs nous l'avaient laissé, ne pouvait suffire au mouvement de la navigation de l'État et du commerce : après de longues études, de regrettables hésitations n'ont pas permis de lui donner toute l'étendue qu'il aurait dû avoir ; il se trouve pourtant dans des conditions assez satisfaisantes : il a actuellement quatre-vingt-dix hectares, grâce aux deux jetées dont l'une, celle du nord partant de l'ancien port turc, mesure 700 mètres, tandis que celle du sud, partant du fort Bab-Azzoun ou Ras-Tafoura, en a 1235. Un bassin de radoub, une douane, la gare du chemin de fer,

des bâtiments pour les différentes compagnies de paquebots à vapeur, et les magasins voûtés, docks gigantesques, qui supportent le boulevard de la République, complètent le port. Quant aux travaux de fortifications, bastions sur le port, forts terminant les jetées, et batterie du rocher (Algefna), l'ensemble en est formidable et défie toute attaque.

Remparts et Portes.

Les vieux remparts d'Alger, descendant de la Kasba à la mer, sur une longueur de 750 mètres du côté de Bab-Azzoun, et de 900 mètres du côté de Bab-el-Oued, consistaient en une double et quelquefois une triple muraille bordée de fossés dans certaines parties. Ces murailles couronnées de créneaux, percées de meurtrières et terminées en pyramidions, ont disparu du côté de Bab-Azzoun, dans l'espace compris entre le fort dit Toppanat-el-Beylik, près de l'ancienne porte, et la porte Neuve, aujourd'hui *Boulevard du Centaure,* et du côté de Bab-el-Oued, entre la Kasba et la porte de Sidi-Ramdan ; elles étaient percées de six portes : la *porte de la Marine* et la *porte de la Pêcherie* disparues dans le boulevard de la République ; — la *porte Neuve,* par laquelle notre armée fit son entrée dans Alger, en 1830, et que ce souvenir n'a pas protégé contre sa démolition ! — la *porte Sidi-Ramdan*, ouverte derrière la mosquée du même nom, au N.-O., et démolie avec le rempart ; — la *porte d'Azzoun* et la *porte de l'Oued,* démolies. Les deux portes ouvertes dans la Kasba sont de construction française; la *porte de France* élevée à côté de l'ancienne porte de la Marine a, comme elle, fait place au boulevard de la République. Les nouvelles fortifications, qui enveloppent les anciennes dans un circuit de près d'une lieue, mais qui agrandissent la ville du fort de Bab-Azzoun au sommet des Tagarins et de la Kasba, sont percées de cinq portes qui sont : au S.-O., la *porte d'Azzoun* ou plutôt une percée dans les remparts, à côté du fort Ras-Tafoura, près de la mer ; — un peu au-dessus, la *porte de Constantine* ou *d'Isly*, et la *porte du Sahel*, par laquelle passe la route d'Alger à Douéra ; au N.-O., la *porte de l'Oued* entre l'arsenal de l'artillerie et les ateliers du génie, et la *porte Valée* près de la Kasba.

Places.

La *place du Gouvernement,* élevée sur une partie des magasins de la marine, était occupée autrefois par la rue des Relieurs (El-Kissarïa), la rue des Teinturiers (El-Sebbarhin) et la belle mosquée d'Es-Saïda, en face de la Djenina, bâtie en 1662 (1072 hég.), sous le pachalik d'Ismaïl. Rues et mosquées ont disparu depuis longtemps ; quant à la Djenina, qui s'étendait du milieu du côté ouest de la place actuelle à la rue de la Djenina, dans la rue Bab-el-Oued, elle a été démolie en 1856 ; l'ensemble de ses constructions renfermait le palais des deys (magasin du campement jusqu'en 1845) ; la maison dite Dar Ahmed pacha, sur la rue Bruce ; les magasins pour le blé retiré des impôts ; les fours utilisés pour la manutention militaire ; et enfin la mosquée des Chaouchs, Djama-ech-Chaouach. Le nom de Djenina ou petit jardin était particulièrement celui du palais turc dont la construction est attribuée à Salah-Raïs, qui régnait de 1552 à 1556 (960 à 963 hég.). Tous les pachas l'habitèrent jusqu'à la nuit du 1er novembre 1817, pendant laquelle Ali-ben-Ahmed, l'avant-dernier pacha, se transporta à la Kasba, avec les trésors du Deylik, suivi d'une milice dévouée, pour échapper à la mort de ses prédécesseurs, châtiment qu'il avait provoqué par ses cruautés et ses extravagances. La Djenina, ce théâtre principal de l'histoire de la Régence d'Alger, la Djenina qui avait

résisté à l'incendie de 1845, a dû disparaître. Ce n'était certainement pas, à l'extérieur, un beau monument, mais son intérieur pouvait être restauré et approprié pour les services publics.

La place du Gouvernement entourée de platanes, sous lesquels sont les kiosques des marchands de journaux, est le cœur d'Alger; c'est là que le boulevard de la République, les rues Bab-Azzoun, Bab-el-Oued, de la Marine, et les rues qui servent de débouché à une portion de la ville haute, portent un flot de population sans cesse renouvelé. Plus longue que large, elle peut avoir un hectare environ. Elle est encadrée au N. par le café d'Apollon, la maison du libraire Jourdan et l'hôtel de la Tour-du-Pin ; à l'O. par de grandes maisons percées de passages et occupées par l'industrie privée, des hôtels et des messageries; au S. par les maisons Lesca et Duchassaing ; au N.-E. par une balustrade dominant la mosquée de la Pêcherie et par le boulevard de la République duquel on plonge sur le port et la rade. La maison de la Tour du Pin, occupée aux premier et second étages par l'hôtel de la Régence et au rez-de-chaussée par des magasins, est séparée de la place par une autre plus petite plantée d'orangers et de palmiers parmi lesquels figure celui de la mosquée d'El-Mocella dont la transplantation a parfaitement réussi; au milieu une vasque en bronze, entourée d'une corbeille de fleurs, épand ses eaux. La statue équestre du duc d'Orléans, élevée par souscription le 28 octobre 1845, sur la place du Gouvernement, est due au ciseau de Marochetti ; elle a été fondue par Soyez.

La *place Mahon*, entre la rue Mahon et la mosquée de la Pêcherie, a repris son animation d'autrefois depuis que le marché à la volaille, au gibier et aux primeurs et qu'une baraque pour les ventes à l'encan y ont été installés. C'est à peu près sur le même terrain qu'était du temps des Turcs le *badestan*, mieux connu sons le nom de *Batistan*, place carrée avec galeries découvertes, servant de marché aux esclaves ; là se faisait une vente fictive par surenchère, qui devenait définitive à la Djenina, devant le pacha.

La *place Malakoff*, séparée de la place du Gouvernement par les constructions qui ont succédé à la Djenina, est beaucoup trop petite pour le mouvement que lui donnent la cathédrale, le palais du gouverneur général et celui de l'archevêché.

La *place de Chartres*, entre les rues de Chartres et Bab-Azzoun, entourée de maisons à arcades sur trois de ses côtés, est ornée, au milieu, d'une fontaine en pierre, pourvue d'eaux abondantes. Il s'y tient chaque matin, jusqu'à dix heures, un marché aux légumes, aux fruits et aux fleurs. Le personnel bariolé et mouvant des maraîchers français, mahonnais et maures, des ménagères, des domestiques, des petits porteurs indigènes, des flâneurs rentiers ou employés, offre un spectacle assez curieux. On arrive à la place de Chartres par la rue de ce nom, ou du côté de la rue Bab-Azzoun, par un large escalier d'une trentaine de marches. La maison Herz et Catala, contre laquelle vient s'appuyer cet escalier, à g., a été élevée sur l'emplacement de l'ancien bagne chrétien, dit des Lions, dans lequel se trouvait également l'hôpital construit en 1552 (960 hég.), par le P. Sébastien Duport de Burgos, et réédifié en 1611 (1020 hég.).

La *place Bresson*. Qui se rappelle aujourd'hui le rempart Bab-Azzoun avec sa vieille et sa nouvelle porte, ses crochets sur lequels mouraient si atrocement des condamnés musulmans ou des esclaves chrétiens ; au dedans, sur la petite place, et dans l'impasse Massinissa, la koubba de Sidi-Mansour et son platane plus que centenaire, le corps de garde de la milice, bureau de la douane

de terre sous les Turcs, et les boutiques des semmarin ou maréchaux ferrants, forgeant leurs fers à froid; au dehors, après le fossé, toute une population de négresses marchandes de pain, de bateleurs, de musiciens, de sorciers, de mendiants, de passants à pied, à cheval, à âne ou à chameau ; sur une butte, des Arabes vanniers, vivant sous des gourbis; à côté, plus bas, le bureau central des affaires arabes, d'où sortaient et où entraient, à toute heure de jour ou de nuit, des officiers et des soldats de tous nos corps de troupes de l'Algérie, et des Arabes depuis le plus humble jusqu'au plus élevé; en face du bureau la koubba de Sidi-Betka, celui que Laugier de Tassy appelle improprement Sid-Utica, et qui, avec ses compères Ouali-Dada et Bou-Gueddour, contribua à la défaite de Charles V, en 1541, Betka et Ouali-Dada, en battant la mer avec des bâtons, Bou-Gueddour, en brisant des poteries débarquées sur le port? Il paraît qu'à chaque coup de bâton dans les flots, à chaque pot ou écuelle cassée, un vaisseau espagnol était submergé par la tempête : plus tard les corsaires algériens ne quittaient jamais le port sans saluer d'un coup de canon la koubba de Sidi-Betka, pour invoquer son intercession dans leur réussite de prises. Aujourd'hui koubba, platane, boutiques, bureau arabe ont disparu. Les petites places Massinissa, des Garamantes, du Burnous, ne forment que la seule et belle place Bresson, du nom d'un intendant civil de l'Algérie, 1836, traversée par le prolongement de la rue Bab-Azzoun, bordée d'un côté par le nouveau théâtre, de l'autre par un square planté de magnifiques arbres exotiques, palmiers, yuccas, bambous, lataniers. Au milieu du square on a élevé un pavillon, sous lequel la musique de la ville se fait entendre, le soir, pendant la saison d'été.

La *place d'Isly*, dans la rue de ce nom, un peu en avant de la porte de Constantine, est entourée de belles constructions parmi lesquelles on remarque : le quartier-général de la division, autrefois le collège français-arabe; le Mont-de-Piété. Au centre se dresse la *statue du maréchal Bugeaud*, représenté dans son costume populaire et bien connu de l'armée et des colons; elle a été modelée par M. Dumont, de l'Institut, et fondue par MM. Eck et Durand. Cette statue (il en existe une semblable à Périgueux) a été érigée au moyen d'une souscription et avec l'aide de l'État.

La *place de la Lyre*, au-dessus du théâtre, entre les rues de la Lyre et d'Isly, est une des plus animées d'Alger; là se tient le marché arabe; là encore les marchands forains et les bateleurs viennent s'installer.

La *place Randon* fait suite à la rue du même nom; sur l'un de ses côtés s'élève la Synagogue.

La *place de la Victoire* n'est que le prolongement de la rue de la Kasba entre la Kasba à dr. et l'ancien tribunal de l'Agha à g., tribunal dont le portique en marbre, muré aujourd'hui, a d'abord servi de café ; c'est maintenant le local de la maîtrise des enfants de chœur.

La *place Bab-el-Oued*, à l'extrémité de la rue de ce nom, n'est autre que l'ancien cimetière musulman dont la partie est-sud servait de sépulture aux pachas, et au milieu duquel s'élevait le fort des Vingt-quatre-Heures, que le martyre de Geronimo a rendu célèbre dans ces derniers temps (*V.* p. 35). La place ou esplanade Bab-el-Oued est circonscrite : au N. par la mer, au S. par le jardin Marengo et les ateliers du Génie, à l'E. par le Fort-Neuf et la caserne d'artillerie, à l'O. par les fortifications. Une longue et large banquette, garnie d'une formidable batterie, défend, du côté N., l'approche d'Alger par mer et domine l'abattoir militaire et l'établissement de bains de mer et restaurant Nelson, aux

quels on descend par un escalier pratiqué dans les fortifications. Le *jardin Marengo,* au S., conquis par les condamnés militaires sur les pentes abruptes qui étaient la continuation du cimetière musulman, est une des promenades d'Alger les plus agréables lorsque la brise s'y fait sentir ; des palmiers, des yuccas, des bellaombra et des plantes grasses de toutes sortes s'épanouissent dans ce jardin ; une colonne à la mémoire de la grande armée, des fontaines en marbre, des kiosques faïencés, concourent à la décoration du jardin Marengo récemment agrandi avec l'ancien jardin du préfet Lautour-Mézeray, devenu ensuite jardin zoologique avec le commandant Loche, puis jardin botanique avec le docteur Bourlier. A une de ses extrémités se trouve la jolie mosquée de Sidi-Abd-er-Rahman-et-T'çalbi.

Le grand bâtiment qui domine le jardin Marengo est une prison civile construite d'après le système cellulaire.

Le Fort-Neuf est décrit page 35.

Au delà, à l'endroit où était la vieille porte de l'Oued entre le lycée et la caserne d'artillerie, stationnent les corricolos qui conduisent les voyageurs à Saint-Eugène, et les mulets qui escaladent le Bou-Zaréa.

Les nouveaux remparts, à l'O., ont fait disparaître les fameux moulins à vent par-dessus lesquels, au dire d'un docteur célèbre à Alger, les gens assez fous pour venir en Algérie jetaient leur bonnet.

L'esplanade proprement dite a été longtemps occupée, en partie, par le rocher qui servait de base au fort des Vingt-Quatre heures. Ce rocher, dont il reste (est-ce comme souvenir?) quelques fragments, a fait place aux constructions de l'arsenal de l'artillerie, qui couvrent presque tous les terrains du côté de la mer.

C'est sur la place Bab-el-Oued qu'on fusillait et qu'on décapitait les condamnés à mort. C'est là que sont tombés les fameux Mansel, Pas-de-Chance et les assassins du Gontas ; c'est là qu'Abd-el-Kader-Bou-Zellouf-ben-Dahman monta le premier sur l'échafaud, le 16 février 1843, pour y être guillotiné ; un Français, Charles Grass, ayant été exécuté par un Maure, le 2 mai 1842, les circonstances épouvantables qui accompagnèrent son supplice (le bourreau se reprit à plusieurs fois pour lui scier le cou) déterminèrent l'adoption de la guillotine en Algérie. On décapite désormais devant la prison civile ; on fusille dans les fossés.

Rues.

Les musulmans cachent si bien leur vie privée qu'il leur répugne d'avoir un état civil ; le Beït-et-Mal, la chambre des biens, ou le fisc, qui est de tous les pays, ayant intérêt à reprendre des biens qui n'étaient quelquefois pas réclamés, faute d'héritiers, tenait un seul registre de l'état civil, celui des décès. Avant 1830 et même depuis, un Algérien, si l'envie lui eût pris de connaître la date de sa naissance, se serait rappelé, approximativement, qu'il était venu au monde lors de l'avènement ou de la mort de tel pacha, l'année d'un bombardement, d'un tremblement de terre, d'une invasion de sauterelles, ou d'une peste. Il importait donc tout aussi peu aux Algériens de savoir le nom de la rue, de la ruelle, de l'impasse où était leur maison ; chacun la connaissait, en sortait ou y rentrait sans qu'il lui fût besoin d'autres indications que celles qui apprennent à l'oiseau où est le nid, à la bête où est la tanière.

Alger cependant avait des rues *zankat,* pluriel *znoq,* portant le même nom dans tout leur parcours, mais elles étaient rares et prenaient généralement plusieurs appellations affectées à une partie de rue, d'un genre d'industrie, de métier, *souk ;* d'un moulin, *feurn ;* d'un four, *kouchet ;* d'une porte de ville, *bab ;*

d'une porte de quartier, *derb;* d'une mosquée, *djama;* d'une chapelle servant d'école, *zaouïa;* d'une petite école, *m'cid;* d'un rempart, *sour;* d'une fontaine *aïn;* d'une voûte, *sabath;* d'un marché, *fondouk;* d'un bain, *hammam;* d'une maison, *dar;* d'une montée, *akbet*, etc., etc.

Ainsi la *rue Bab-Azzoun* s'appelait, près de la porte, Souk-es-Semmarin, des maréchaux ferrants, Souk-er-Rahba, marché aux grains, Fondouk-el-Azara, des palefreniers; à son milieu, Souk-Kharratin, des tourneurs qui exerçaient leur industrie près de l'ancienne caserne de janissaires; et, près de la place du Gouvernement, Souk-el-Kebir.— La *rue Porte-Neuve* était connue sous les noms Bab-el-Djedid, la porte neuve, Aïn ou fontaine Ech-Cheikh-Hussein, Djama ou mosquée Ben-Chemmoun, Souk-es-Semen, le marché au beurre, Souk-el-Kittan, le marché au chanvre. La *rue de la Kasba,* Djama ou mosquée d'Ali-Bitchenin au coin de la rue Bab-el-Oued, Hammam hommir, le bain des petits ânes, Haouïnet ou boutique ez-Zian, Sabath er-r'ih, la voûte du vent, Bir-er-Roumana, le puits de la Grenade.—*La rue de la Marine,* Djama-Kebir, la grande mosquée. — La *rue Bleue* à l'un de ses bouts Djama-Mâalloq, la mosquée suspendue, et à l'autre Kouchet-Ali ou four d'Ali. On pourrait continuer ces citations,

La prise d'Alger devait nécessairement amener, au point de vue des habitudes européennes, une tout autre classification des rues de la ville. Très-peu de noms anciens furent conservés, et encore furent-ils grotesquement estropiés: d'Aïn-es-Sabath, fontaine de la voûte, on fit la rue du Sabbat; la rue El-Akhdar ou Verte devint la rue du Locdor, mot qui ne signifie absolument rien. Souk-ed-Djama, le marché de la mosquée, fut changé en rue Soggemah. Mais le plus fort en ce genre était l'impasse Orali dont l'emplacement est maintenant occupé par la nouvelle synagogue; son premier nom Ben-Kour-Ali, le fils d'Ali le boîteux, lui avait été conservé, chose exceptionnelle, on l'a dit plus haut: or, un arrêté du 18 août 1835 ayant enjoint aux habitants d'Alger « de faire rétablir sur leurs maisons les noms des rues et les numéros effacés, soit par le fait du blanchiment, soit pour toute autre cause,» il arriva que Ben-Kour-Ali, privé des quatre premières lettres de son nom, précisément par suite d'un badigeon peu intelligent ou ennemi des noms trop longs, devint Ourali et plus élégamment Orali! Au fait, il eût été plus rationnel de conserver ou d'étendre à chaque rue entière le nom principal par lequel elle était désignée. Ce n'était pas chose à dédaigner pour l'histoire, et, comme le vieil Alger disparaît de jour en jour, il sera peut-être très-difficile d'en reconstituer plus tard l'ensemble, faute précisément d'un puissant moyen d'investigation qui échappe désormais, les anciens noms des rues; il n'y a rien de futile en ce cas. L'administration a-t-elle eu la main heureuse, en tirant un peu au hasard dans le sac aux étiquettes, pour le nouveau baptême? on va en juger. La mythologie a donné les noms d'Hercule, de Médée, de l'Hydre, du Sphinx, du Sagittaire; l'histoire les noms d'Annibal, de Bocchus, de Cléopâtre, de Pompée, de Scipion, de Juba, de Bélisaire, les noms plus modernes de Ximenès, de Charles-Quint, de Doria, de Villegagnon, de Damfreville, de Duquesne, de d'Estrées, de Jean-Bart, de Renaud, de Tourville, de Napoléon, de Desaix, de Kléber, de Boutin, de Bisson, de Philippe, d'Orléans, de Nemours, de Chartres; après tous ces guerriers, souverains, généraux, amiraux ou capitaines viennent les historiens Salluste et Marmol, les géographes Ptolémée, Bruce, René Caillé; l'illustre poète Cervantès, le poète et voyageur Regnard, tous

deux prisonniers à Alger. Saura-t-on plus tard que les noms tout à fait contemporains de Citati, Duchassaing, Salomon, Mantout, Martinetti, Narboni, Gambini, Parcifico, Brémontier étaient ceux de bâtisseurs de rues et de passages ? La postérité souvent oublieuse verra autant d'énigmes dans ces noms. Les Abencerrages, les Gétules, les Kourdes, les Lotophages, les Numides, les Pithiuses, les Sarrasins, voilà pour les noms de peuples. Les noms des villes sont Alexandrie, Albukerque, Héliopolis, Mahon, Navarin, Palma, Tanger, Thèbes, Toulon, Tombouctou, Utique, Zama. L'Atlas, le Delta, la Mer-Rouge, le Mont-Thabor, le Nil, le Sahara complètent la topographie africaine. De près ou de très-loin, quand toutefois elle n'en dit rien, cette nomenclature a trait à l'histoire ancienne ou moderne de l'Algérie. La zoologie apparaît aussi avec le chat, la gazelle, le lézard, la girafe, l'aigle, l'antilope, la baleine, le chameau, le condor, le cheval, la bonite, le coq, le cygne, la grue, le lion, l'ours, le paon, le scorpion, le taureau, le tigre ; puis les végétaux, avec le chêne, le laurier, le palmier, les dattes, les orangers et la grenade. Encore une fois cette classification est fâcheuse ; les nouvelles rues et les nouveaux quartiers suffisaient pour des noms nouveaux et surtout mieux appropriés, si l'on voulait qu'ils rappelassent les annales anciennes ou modernes de l'Algérie !

Alger n'a conservé le type mauresque que dans son centre, sur les pentes rapides de la montagne qu'elle embrasse. L'épanouissement des ruelles forme le dessin le plus bizarre que l'on puisse imaginer. « Supposez un instant qu'un nouveau Dédale ait été chargé de bâtir une ville sur le modèle du fameux labyrinthe, le résultat de son travail aurait précisément quelque chose d'analogue à l'ancien Alger. Des rues étroites, de largeur inégale, offrant dans leurs nombreux détours toutes les lignes imaginables, excepté cependant la ligne droite pour laquelle les architectes indigènes paraissent professer un éloignement instinctif ; des maisons sans fenêtres extérieures, quelques lucarnes tout au plus, des étages avançant l'un sur l'autre, de telle sorte que vers le sommet des constructions, les deux côtés opposés d'une rue arrivent souvent à se toucher ; quelquefois même la voie publique est voûtée sur un espace assez considérable. Représentez-vous tout cela éblouissant de blancheur par suite de l'usage où l'on était alors de donner, chaque année, deux couches de chaux aux bâtiments, et vous aurez reconstruit le véritable Alger par la pensée. » (*Berbrugger.*)

Bien que le touriste puisse escalader au hasard la ville, pour y retrouver ce qui reste de la cité mauresque, nous indiquerons cependant le quartier si célèbre de Mohammed-Chérif à l'E., celui de Sidi-Abd-Allah au centre, et de Sidi-Ramdan à l'O.; ils ont conservé à peu près leur physionomie primitive. Les maisons des deux premiers sont percées de petites boutiques. Le quartier bas de la ville, de la rue des Consuls à la rue des Lotophages, est également à peu près intact. Quant aux rues Bab-Azzoun, Bab-el-Oued et de la Marine, qui ont existé depuis les Romains jusqu'à nos jours, en raison de l'emplacement d'Alger, au pied d'une montagne, sur le bord de la mer ; quant aux rues de Chartres, de la Lyre, Randon, d'Isly ; enfin quant au boulevard de la République, on n'a rien à en dire sinon qu'avec leurs arcades, leurs boutiques et leur éclairage au gaz, ils ressemblent aux rues et aux boulevards de nos grandes villes de France. Mais pourquoi ces quatrièmes et cinquièmes étages qu'on a construits sans prévision des tremblements de terre ? Ce n'était pas sans raison que les rues arabes, si fraîches en été, et garantissant si bien de la pluie en hiver, étaient bordées de maisons à

un étage, s'arc-boutant les unes contre les autres. On pouvait cependant reprocher à ces rues leur extrême saleté, disparue depuis par l'exécution de nos règlements de police et de voirie, et leur peu de largeur, impossible désormais dans la ville basse à cause du mouvement incessant de la ville européenne; mais, tout en refaisant des voies plus larges pour le passage des voitures et des piétons, il fallait n'élever, dès le principe, que des maisons à un étage; l'espace ne manquait pas.

Boulevards.

Le *boulevard de la République,* dont la longueur est de 1,200 mèt. environ, court d'abord de l'angle N.-O. du fort Neuf à la pointe S. E. dominant la tête de la jetée Kheir-eddin. Cette partie du boulevard, qui repose sur des rochers, a fait disparaître les rues des Lotophages, Bélisaire, Makaron avec sa caserne et sa mosquée, de la Licorne, des Numides, la vieille porte turque de la mer, et la porte de France à l'entrée de la rue de la Marine, par laquelle on entrait dans Alger. Le boulevard infléchit ensuite au S.-O. jusqu'à la place du Gouvernement, détruisant dans son parcours la perspective de la grande mosquée et de la mosquée de la pêcherie, cachées en partie par l'exhaussement de la chaussée.

De la place du Gouvernement aux magasins du campement, la ligne du boulevard revient un peu vers le S.-E. Les casernes turques (le trésor, les postes, l'ancien lycée), les marchés indigènes aux grains et aux huiles, le bastion Bab-Azzoun, les lavoirs, la Koubba de Sidi-Abd-el-Kader ont disparu dans cette partie pour faire place aux hôtels à arcades, élevés de cinq étages, parmi lesquels la maison Lesca, à l'angle de la place du Gouvernement, l'hôtel d'Orient, la Banque de l'Algérie, le Trésor, les Postes et le Télégraphe dominant la gare du chemin de fer. La dernière partie du boulevard revient au S.-E. jusqu'au fort Bab-Azzoun, sa limite de ce côté.

Avec la place du Gouvernement, le jardin Marengo et le square de la place Bresson, le boulevard de la République est la promenade la plus fréquentée d'Alger.

Le *boulevard du Centaure,* remplaçant les sentiers escarpés qui longeaient les vieilles murailles turques, de la Kasba à la porte d'Azzoun, commence à la place de la Lyre pour finir à la Porte-Neuve. Ce boulevard formant un immense escalier, espacé de plates-formes et bordé de maisons, est certainement une des transformations les mieux entendues du vieil Alger.

Le *boulevard de la Victoire,* vaste percée allant au-dessous de la Kasba, de la Porte-Neuve à la prison civile, ne présente encore dans son parcours que des maisons éventrées dans lesquelles on peut étudier l'ensemble comme les détails de l'architecture mauresque.

Passages et Bazars.

Le *passage Duchassaing,* entre la rue Bab-Azzoun et le boulevard de la République, est plutôt un large couloir destiné à donner entrée aux escaliers de la grande maison située entre la place du Gouvernement et la rue de Palmyre. Le café de la Bourse en occupe le rez-de-chaussée du côté de la maison Lesca, et le Cercle du commerce le premier étage.

Le *passage de la Tour-du-Pin,* dans le bâtiment du même nom, entre la place du Gouvernement et la rue Mahon, mérite la même qualification que le passage Duchassaing; il est toutefois mieux décoré et donne entrée à l'hôtel de la Régence.

Le passage de la République est situé entre la place du Gouvernement et la rue de Chartres. Les marchands juifs et maures y vendent des tissus,

des armes et des bijoux fabriqués dans le pays, à moins qu'ils ne viennent de France.

Le *passage du Commerce* est parallèle au passage de la République ; des marchands indigènes y sont également installés.

Le *passage Malakoff*, entre les rues du vieux palais et Bab-el-Oued, n'a de remarquable qu'un buste en bronze du maréchal Pélissier, qui en décore le milieu.

Le *passage Mantout*, entre la place de Chartres et la rue Scipion, et le *passage Narboni*, entre les rues Bab-Azzoun, du Kaftan et de Chartres, sont également occupés par les Maures et les Juifs et fréquentés par les Arabes du dehors.

Le *passage Gaillot* rend plus facile et plus prompte la communication entre les rues d'Orléans et des Consuls. Il a été construit sur l'emplacement d'une ancienne grande maison mauresque élevée par le pacha Hassen en 1683 (1094 hég.).

Les *passages* et *bazars d'Orléans* et *du Divan*, démolis pour la prolongation de la rue de la Lyre, méritaient seuls la peine d'être visites ; là se trouvaient les commerçants maures et juifs vendant tous les costumes, bijoux et objets de curiosité locale, et ayant depuis quelques années leurs succursales sur les boulevards et dans les principaux passages de Paris. Là encore, à certaines heures de la journée, on pouvait assister au curieux spectacle des encanteurs maures, espèce de commissaires-priseurs se promenant au milieu de la foule des curieux et des acheteurs, en criant la mise à prix des vêtements sous le poids desquels ils pliaient, ou des bijoux surchargeant leurs poignets et leurs doigts.

Marchés.

Place de Chartres, pour les fruits, les légumes et les fleurs. *Place Mahon*, pour les fruits, la volaille et le gibier. *Place d'Isly* et *place de la Lyre* pour les denrées apportées par les Arabes. Sous les voûtes du *boulevard de la République*, devant la Mosquée de la Pêcherie, pour le poisson. La *Rahbah*, marché aux grains, et le *Fondouk* aux huiles, tous deux autrefois à l'ancienne porte (Bab-Azzoun,) on été transférés dans un vaste local ayant son entrée sur la rue d'Isly, pour les grains, et sur la rue de Tanger, pour les huiles. Le *Marché aux bestiaux* amenés par les indigènes, se tient en dehors et à droite de la nouvelle porte (Bab-Azzoun.)

Maisons.

« De tous les arts, celui que les Maures entendent le mieux, c'est l'architecture. La chose à laquelle ils regardent le plus dans leurs bâtiments, c'est la commodité d'être logés au large : cependant leurs *mâallum*, c'est le nom qu'on donne à ceux qui font profession d'architecture, sont considérés comme des espèces d'artisans, non comme des gens qui exercent une science et un art libéral. » Voilà ce que Shaw dit des maçons ou architectes maures, sans ajouter que, le plus souvent, les maisons de quelque importance étaient bâties par des esclaves chrétiens qui, tout en respectant le plan d'ensemble des constructions mauresques, en modifiaient souvent les détails; de sorte qu'on ne saurait vraiment étudier le style pur de l'architecture arabe à Alger, si ce n'est à la Grande-Mosquée qui a subi bien des détériorations. « La maison mauresque n'est au fond que la maison antique du vieux Midi et du vieil Orient, ne portant que dans l'arc en fer à cheval, cintré en tiers-point, l'empreinte de sa nationalité. Contraire de la maison européenne du Nord, elle ne peut jamais être trop laide, trop pauvre, trop informe au dehors et trop délicieuse au dedans ; elle est le symbole de la vie musulmane qui a ses impénétrables

mystères. Quant aux forêts de porte-à-faux soutenant souvent les renflements des vieilles maisons et leurs saillies extérieures, elles étaient pratiquées en France, dans nos villes des XIVe et XVe siècles. Nous laisserons encore parler Shaw, tout en faisant nos réserves sur le rapport qu'il dit exister entre les maisons d'Alger et les bâtiments dont il est parlé dans l'Écriture sainte. « En effet, dit-il, de grandes portes, des appartements spacieux, des pavés de marbre, des cours cloîtrées, sont certainement des choses qui conviennent très-fort à la nature de ces climats où l'on ressent en été une chaleur étouffante. Ajoutez à cela que l'humeur jalouse des hommes de ce pays s'en accommode assez, en ce qui touche les fenêtres regardant sur une cour fermée, à l'exception seulement d'un balcon ou d'une seule jalousie qu'il y a quelquefois du côté de la rue. Encore ces jalousies et ces balcons ne sont-ils ouverts que pendant la célébration de quelques grandes fêtes, car alors on se donne plus de liberté, y ayant des divertissements pendant la nuit où se commettent les plus grandes extravagances, et tout le monde se fait un point d'honneur de décorer sa maison en dedans et au dehors, et de paraître magnifiquement habillé, vu que les hommes et les femmes, dans leur plus riche appareil, courent pendant ce temps par troupes, entrant et sortant partout où ils veulent sans aucune cérémonie ou contrainte. »

Toutes les maisons mauresques sont bâties sur le même modèle, aucune n'a de façade extérieure. La seule différence consiste dans les dimensions, car c'est toujours, partout, chez le riche comme chez le pauvre, un quadrilatère dont les étages sont surmontés d'une terrasse ou d'un toit plat. Sauf la saillie des balcons, les murs de la rue sont unis ; quelquefois, et c'est rare, des arcatures couvrent la façade, comme à Constantine. Les portes d'entrée massives, garnies de clous à grosses têtes, s'enchâssent dans des jambages en marbre ou en pierre, dont des rosaces forment l'ornement. Dans les grandes maisons, la porte est précédée d'un portique garanti par un auvent supporté par des poutrelles carrées en bois de cèdre, plus ou moins sculptées et peintes. Quand on a franchi la porte de la rue, qui généralement n'est jamais directe avec celle des appartements, on entre dans un vestibule ou skiffa garni de bancs des deux côtés ; c'est là que le maître de la maison reçoit ceux qui viennent lui parler, et expédie ses affaires ; peu de personnes, pas même les plus proches parents, ont la permission d'entrer plus avant, à moins que ce ne soit dans les occasions extraordinaires. « Ensuite on arrive dans une cour ouverte qui, suivant que le propriétaire est à son aise, est pavée de marbre ou d'autres matériaux qui sèchent facilement. Cette cour répond assez à l'*impluvium* ou aux *cava ædium* des Romains, les unes et les autres étant ouvertes par dessus et donnant un jour à la maison. Dans les grandes cérémonies, lorsqu'on est obligé de recevoir beaucoup de monde, comme pour un mariage, la circoncision d'un enfant ou autre semblable occasion, on se contente d'introduire la compagnie dans la cour dont le pavé est alors couvert de nattes et de tapis pour la commodité de la conversation. Comme cette partie de la maison est constamment destinée à recevoir grand monde, et que les Maures l'appellent *el oust* (ou le milieu), ce qui revient au pied de la lettre à l'expression de saint Luc τὸ μέσον, il est fort probable que l'endroit où Notre-Seigneur et les apôtres avaient coutume d'instruire le peuple, lorsqu'ils étaient dans quelques maisons, était une cour à peu près pareille. »

Autour de la cour il y a quatre galeries, puis les appartements bas,

salle de bain, cuisines et citerne : au-dessus de ces galeries soutenues par des colonnes en pierre ou en marbre, unies, à cannelures torses, ou octogones, qui supportent des arcades en fer à cheval, il y a quatre autres galeries soutenues également par des colonnes qui sont reliées par des balustrades à hauteur d'appui décorées de colonnettes ou de panneaux découpés ou pleins, mais alors sculptés. Nous avons vu, rarement il est vrai et dans de très-anciennes maisons, des balustrades en maçonnerie, déchiquetées en triangles ou en trèfles. Les portes des chambres, qui sont ordinairement de la hauteur de la galerie, sont à deux battants, et faites d'une infinité de petits panneaux unis ou sculptés. Des fenêtres carrées et grillées s'ouvrent à côté. « Les galeries soutiennent une terrasse qui sert ordinairement de promenade aux hommes le jour, et aux femmes la nuit, et pour étendre et faire sécher le linge ; à côté de la terrasse il y a ordinairement un pavillon pour y travailler à l'abri des injures de l'air et pour y observer ce qui se passe du côté de la mer ; car la plus grande attention des Algériens était d'observer si leurs corsaires revenaient avec des prises. »

C'est l'usage en été, quand la réception doit être nombreuse, de couvrir la cour contre les ardeurs du soleil ou contre la pluie d'un rideau ou *velum* qui, tenant par des cordes aux crochets fixés sur les terrasses, peut être plié et étendu suivant qu'on le trouve convenable. Le psalmiste semble faire allusion à cet usage lorsqu'il dit : « Il étend les cieux comme une courtine. » Ps. CIV, 2 (P. Isaïe XI, 22).

L'intérieur des chambres est généralement blanchi à la chaux , le plafond est formé par des poutrelles en bois de cèdre ; mais, dans les maisons riches, les murs sont ornés de faïences et les plafonds en bois sculpté offrent des rosaces, des fleurs, des fruits, des poissons peints en couleurs voyantes et dorés. Quant à l'ameublement, rien de plus simple : des nattes ou des tapis, quelques glaces et, à l'extrémité de la chambre, un divan servant de siège le jour, de lit la nuit ; de grands coffres en bois peint, historiés de clous, renferment les hardes et les bijoux des hommes et des femmes. Les carreaux de faïence ornent, avons-nous déjà dit, l'intérieur des appartements ; ils concourent également à la décoration des escaliers dont les marches sont en marbre ou en ardoise, et des arcades. L'usage des cheminées est inconnu si ce n'est pour les cuisines ; on a su en tirer un parti très-élégant : les conduits placés à chaque côté de la terrasse se terminent par une série de bouches ouvertes de côté, coiffées de pyramidons faïencés et ornés de boules. En somme, rien de mieux compris, sous un climat chaud, que la maison mauresque avec ses galeries, ses portiques, ses ventilateurs finement évidés, ses appartements oblongs ouverts sur une cour intérieure rafraîchie par une fontaine. Quand on a déployé le velarium antique, elle est harmonieuse, tempérée et douce audelà de toute expression; la chaleur y perd son énergie sauvage, et la lumière son intensité et ses reflets brûlants. Tout, dans l'existence, les goûts, l'architectonique des Maures, s'explique donc merveilleusement par les conditions climatériques sous l'influence desquelles ils sont placés; tout est le résultat des lois hygiéniques instinctivement pratiquées.

Dans les maisons mauresques de quelque importance, on trouve souvent une autre petite maison (douira) où l'on pénètre par un escalier donnant sur l'escalier principal ; c'est dans cette douira, appropriée au style général de la grande maison, que les Maures ou les Turcs se retiraient pour leurs travaux ou plutôt pour leurs plaisirs.

Il nous reste à signaler les maisons que l'on peut visiter :

Le *palais du gouverneur* (dar Hassen pacha) : sa véritable entrée est rue du Soudan : la façade et l'entrée sur la place sont l'œuvre du Génie militaire ;

L'*archevêché* (dar Bent-el-Sultan), en face du palais du gouverneur ; cette maison est particulièrement remarquable par l'ornementation de ses murs intérieurs ;

La *cour d'assises,* ancienne *intendance militaire,* rue de l'État-Major ;

L'ancien *secrétariat du gouvernement* (dar Ahmed-pacha), faisant autrefois partie des bâtiments de la Djenina, sur la rue Bruce ;

La *maison occupée par le service du Génie,* à l'entrée de la rue Philippe ; la *maison du premier président* de la cour d'Alger, rue Soggémah ; la *maison de Moustafa-Pacha,* rue de l'État-Major, 52, où sont installés la bibliothèque et le musée, et qui est l'un des types les plus complets et les plus parfaits de l'architecture mauresque à Alger ; et la *maison de la rue des Lotophages,* précédemment affectée à la bibliothèque et au musée, et destinée à disparaître complètement dans le boulevard de la République.

Édifices religieux.

Églises. — La *cathédrale Saint-Philippe*, place de l'Archevêché. La mosquée des Ketchaoua, dite aussi mosquée de Hassen, du nom du pacha qui la fit construire, en 1791 (1206 hég.), était, sinon un des plus grands, du moins un des plus beaux types de ce genre de monuments. Un rectangle carré recouvert d'une coupole retombant sur de belles colonnes en marbre, une galerie à hauteur de premier étage, et sur la rue du Divan un élégant minaret octogone, faïencé de carreaux noirs, verts et blancs, constituaient l'ensemble général de cette mosquée.— La mosquée devenue église, puis église cathédrale, ne pouvant plus contenir de très-nombreux fidèles, fut démolie et reconstruite ; elle forme un long vaisseau, avec transept surmonté d'une coupole. L'autel, contrairement à la tradition, est tourné vers l'O. Le chevet de l'église est terminé par des chapelles qu'éclairent des vitraux de couleur. La façade de la cathédrale se compose d'un portique à trois arcades, flanqué de deux tours carrées jusqu'à l'entablement, puis octogones. Cet entablement est terminé par un ornement dentelé bien connu en Orient : l'ensemble du monument est, du reste, copié sur l'architecture arabe. Un large escalier, d'une vingtaine de marches, conduit au portique. La voûte de la nef est couverte d'arabesques stuquées dues au ciseau de MM. Fulconis et Latour ; elle retombe sur une série d'arcades supportées par des colonnes en marbre, dont quelques-unes, appartenant à l'ancienne mosquée, ont servi de modèles aux autres. Les fenêtres sont en pierre sculptée ; le jour y arrive par des rinceaux d'un très-bon goût. C'est dans la chapelle de droite, en entrant dans l'église, que repose Geronimo, qui attend depuis trois cents ans sa béatification (il n'est encore que vénérable). Le bloc de pisé qui renferme ses ossements est masqué par un revêtement en marbre blanc sur lequel on lit :

OSSA
VENERABILIS SERVI DEI GERONIMO
ILLATAM SIBI PRO FIDE CHRISTIANA
MORTEM OPPETIISSE
TRADITVR
IN ARCE DICTA
A VIGINTI QVATVOR HORIS
IN QVA INSPERATO REPERTA
DIE XXVII DECEMBRIS ANNO MDCCCLIII.

« Ossements du vénérable serviteur de Dieu Geronimo, qui, selon la tradition, a souffert la mort pour la foi du Christ, au fort des Vingt-Quatre-Heures, où ses restes ont été retrouvés, d'une manière inespérée, le 27 décembre 1853. » (*V.* page 35.)

La *chaire,* en marbre de différentes couleurs, n'est autre que le *minbar,* chaire également, de la mosquée des Ketchaoua. Il est urgent que les travaux de la cathédrale soient terminés. La façade qui depuis trente ans attend le sculpteur, et l'escalier qui a grand besoin d'être consolidé, ne présenteront bientôt que l'aspect de ruines.

L'*église Notre-Dame-des-Victoires*, à l'angle des rues Bab-el-Oued et de la Kasba, est l'ancienne mosquée, bâtie en 1622 (1032 de l'H.), par Ali Bitchenin, père de Tchélébi, l'un des plus audacieux corsaires algériens. L'art n'a rien à voir dans l'appropriation de cette mosquée au culte catholique. C'est intérieurement un quadrilatère de 500 mèt. carrés de superficie, avec des piliers carrés, recevant plusieurs coupoles, dont une principale. Extérieurement, le monument a conservé de petites boutiques mauresques au nombre de sept sur la rue Bab-el-Oued et une fontaine placée au pied du minaret carré, rasé en partie dans ces derniers temps. On entre dans l'église par la rue Bab-el-Oued et par la rue de la Kasba ; la belle porte placée de ce côté était celle de la mosquée des Ketchaoua ; elle a été sculptée par Ahmed ben Lablabtchi, amin des menuisiers ; elle devrait être dans un musée et non en plein air, où elle se détériore de jour en jour.

L'*église Sainte-Croix,* en face de la Kasba, est également une ancienne mosquée dite Djama el-Kasba-Berrani et construite en 1817 (1233 de l'H.); elle est très-petite, et n'a rien de remarquable que sa position pittoresque au sommet de la ville.

L'*église Saint-Augustin,* remplaçant la chapelle du même nom, s'élève sur le côté droit de la rue de Constantine, ancien faubourg Bab-Azzoun. Le clocher est construit sur la façade au-dessus de la porte principale. L'intérieur du monument est divisé en trois nefs par de magnifiques colonnes monolithes en marbre blanc d'Italie, de 5 mèt. de hauteur. Commencée en 1876 et terminée en 1878, l'église de Saint-Augustin, de style roman, est certainement de toutes les églises d'Alger, celle qui répond le mieux à sa destination.

Les pères jésuites, rue de la Licorne et rue des Consuls, et les prêtres lazzaristes, rue du Vinaigre, ont plusieurs chapelles ouvertes aux fidèles. La *Chapelle* de la rue des Consuls se rapproche du style roman ; elle comporte une nef et deux bas côtés.

Le **temple protestant,** rue de Chartres, est un vaisseau terminé en hémicycle, entouré de galeries supportées par des colonnes. La façade du temple, fort simple comme tout l'édifice, se compose d'un portique terminé par un fronton que soutiennent quatre colonnes d'ordre toscan.

La **chapelle anglicane,** près de la porte d'Isly, a été construite dans le style anglo-saxon ; elle est d'un joli aspect et renferme de beaux vitraux fabriqués en Angleterre.

La **synagogue**, place Randon, est un monument dans le style mauresque terminé en coupole. Nous citons, pour mémoire, la synagogue qui était enfouie rue Bisson ; le peu qui en restait, il y a une quinzaine d'années, conservait les traces assez visibles d'une riche ornementation.

Mosquées. — Les musulmans ont pour prier : 1° la Mosquée, *djama* ou *mesjid*, grande ou petite ; 2° la chapelle, *koubba,* renfermant le tombeau d'un saint, *marabout;* 3° et la *zaouïa,* petite mosquée et koubba réunies, comprenant quelquefois une école pour les enfants, ou un cours de haut enseignement pour les lettrés, *tolba.*

Des 166 édifices de ce genre que possédait Alger avant l'occupation, 21 seulement sont restés affectés au culte musulman. Voici les principaux :

Djama Kebir, la grande mosquée, est la plus ancienne d'Alger. Suivant

M. l'abbé Bargès, une inscription, dont il possède une copie, se lisait anciennement sur le minbar ou chaire, inscription qui ferait remonter l'achèvement de ce minbar à l'an 409 de l'hégire (1018 de J. C.). La fondation de la grande mosquée elle-même n'a pas dû précéder de beaucoup l'installation de la chaire, à moins de supposer que cette chaire en ait remplacé une plus ancienne. Ne l'oublions pas toutefois, la fondation d'Alger par Bologguîn-Ibn-Ziri, suivit de près celle d'El-Achir, aujourd'hui détruite, et cette dernière fut fondée en 324 (935 de J. C.), ce qui ne peut faire remonter la fondation de la mosquée plus haut qu'à la moitié du xe siècle. El-Bekri en parle, en 460 (1067 de J. C.). Le minaret, à l'angle de la rue de la Marine, a été achevé, ainsi que le constate une inscription arabe placée intérieurement près de l'escalier, par Abou-Tachfin, sultan de Tlemcen, du dimanche 27 Doul Kada 722 au 1er Redjeb 723, c'est-à-dire en six mois (1322 à 1323). La grande mosquée, couvrant une superficie de 2000 mèt. carrés, présente, rue de la Marine, une galerie de quatorze arcades dentelées, de 3 mèt. d'ouverture, retombant sur des colonnes en marbre blanc provenant de la mosquée es-Saïda, bâtie en face de la Djenina, par Ismaïl-Pacha, en 1662 (1072 hég.). Une fontaine formée de deux vasques a été placée à la rencontre des lignes, qui font un angle obtus au milieu de cette galerie. On a remis au jour l'inscription romaine placée à la base du minaret et provenant des ruines d'Icosium dont les matériaux ont servi souvent pour la construction d'Alger.

. . . . VS RVFVS AGILIS F. FL.
. . . . ATVS D. S. P. DONVM D.

Le nom du donateur, figurant sur cette inscription, est rétabli, au moyen d'une seconde inscription gravée sur un autel votif découvert dans les démolitions du bureau de la police, rue Bruce, en face de la mairie. Ce nom est : Lucius Cæcilius Rufus, fils d'Agilis.

La grande mosquée faisant face : à la rue de la Marine au N., au boulevard de la République au S., à la rue du Sinaï à l'E., et à la maison Bisari à l'O., compte une série de travées séparées par des arcades dentelées, s'appuyant sur des piliers carrés, et supportant des toîts à angles obtus, dont les poutrelles, jadis sculptées et peintes, sont recouvertes par des tuiles creuses. La mosquée prend jour par les portes ouvrant sur la galerie de la mer, que masque désormais le boulevard de la République, et par les arcades de la cour, jadis plantée d'orangers ; la fontaine aux ablutions est adossée contre un côté de cette cour. Comme la mosquée est fort grande, il y règne une certaine obscurité favorable à la prière, à la méditation et au sommeil du plus grand nombre des musulmans. L'édifice blanchi à la chaux n'a d'autre décoration que des nattes étendues à terre ou déroulées autour des piliers, à hauteur d'homme. Rudement endommagée par les bombardements des chrétiens, la mosquée a été réparée ou reconstruite en partie; elle est affectée au culte musulman du rite maléki, qui est celui des Arabes et des Maures.

Djama Djedid, la mosquée nouvelle, plus connue sous le nom de mosquée de la Pêcherie, bâtie en forme de croix grecque, avec une grande coupole ovoïde et quatre petites, est située au bout de la rue de la Marine en face de la place Mahon ; on y entre par la rue de la Marine. Selon la tradition, l'esclave qui fit élever cette mosquée a été brûlé vif, pour ses honoraires, ayant osé donner à une mosquée la forme d'une église ! Nous doutons fort de ce fait ; les pachas d'Alger, renégats pour la plupart ou même musulmans, savaient fort bien ce qu'était un plan, et celui de Djama Djedid avait dû être préalablement soumis aux cri-

tiques du pacha qui la fit bâtir en 1660 (1070 de l'hég.), pour les Turcs du rite hanéfi. L'intérieur de la mosquée est fort simple ; nous signalerons aux visiteurs : la *chaire* en marbre blanc sculpté et un magnifique *manuscrit,* in-folio, du Koran, envoyé par un sultan de Constantinople à un pacha d'Alger et déposé avant dans la mosquée des Ketchaoua ; chaque page de ce manuscrit est un prodige d'ornementation ; ce Koran surpasse de beaucoup tout ce que nos moines du moyen âge et d'une partie de la Renaissance ont laissé en calligraphie enluminée. Djama Djedid avait, comme la grande mosquée, une galerie sur le port et que masque également le boulevard de la République. Le minaret carré abrite l'horloge de la ville, depuis la démolition de la Djenina.

Djama Sidi-Ramdan, dans la rue du même nom, sous l'invocation d'un marabout en grande vénération, a été bâtie avant l'occupation d'Alger par les Turcs. Sa disposition offre un parallélogramme que 18 colonnes partagent en 3 allées longitudinales et 9 latitudinales. L'édifice, peu remarquable du reste, est recouvert par 9 toits à double versant.

Djama Safir, rue Kléber, fondée par Safar-ben-Abd-Allah, renégat et affranchi de Kheïr-ed-din, en 1534 (940 de l'hé.), a été reconstruite par Baba-Hassen en même temps et sur les mêmes plans que la mosquée des Ketchaoua, 1791 (1206 de l'hég.) (*V*. p. 29).

Les mosquées de deuxième ordre ont été vendues par le domaine, occupées militairement ou démolies. Parmi celles qui restent, nous citerons *Djama Sidi-Bou-Gueddour,* rue Kléber, et *Djama Sidi-Abd-Allah,* dans la rue du même nom. Toutes deux possèdent une école d'enfants musulmans.

La *Zaouïa* (mosquée et tombeau) de *Mohammed-ech-Chérif* située au carrefour formé par les rues Kléber, Damfreville et du Palmier, est une des plus vieilles d'Alger. D'anciens plans nous la montrent isolée, au milieu da la ville, alors qu'Alger n'avait guère qu'un quartier bas : la Marine, les rues Bab-el-Oued, Bab-Azzoun ; et un quartier haut, la Kasba. Sidi-Mohammed-ech-Chérif, que les musulmanes implorent pour devenir mères, est enterré dans la koubba à côté de la mosquée qui porte son nom. Il est mort en 1541 (948 hég.), sous le pachalik de Mohammed-Hassen, et précisément l'année de la désastreuse expédition de Charles V. L'entrée de la mosquée est dans la rue du Palmier, à côté du café connu autrefois de tous les Européens, et que les nouveaux alignements ont rendu moins pittoresque.

La *Koubba de Ouali-Dada,* rue du Divan, renfermait également le tombeau du marabout qui, venu, selon la légende, de l'Orient et par mer, sur une natte, aborda à Alger avec son fusil et sa masse d'armes. Il contribua, ainsi que Sidi-Betka et Sidi-Bou-Gueddour, à la défaite de Charles V. Comme la zaouïa de Mohammed-ech-Chérif, la koubba de Ouali-Dada était fréquentée par les femmes. Le saint est allé rejoindre Sidi-Abd-er-Rahman à Bab-el-Oued. Quant aux bâtiments, ils ont servi à l'agrandissement du couvent de la Miséricorde.

La *Zaouïa Abd-er-Rahman-et-Tçalbi,* domine le jardin Marengo. Et-Tçalbi, aussi célèbre chez les musulmans par sa naissance que par la sainteté de sa vie, est auteur de plusieurs traités théologiques. Il naquit en 1387 (788 hég.), et mourut en 1471 (875 hég.). La construction de la mosquée, dans laquelle se trouve son tombeau, remonte à l'époque même de sa mort. C'est donc, après la grande mosquée, le plus ancien monument religieux d'Alger. Il a été restauré en 1697 (1108 hég.), sous Hadj-Ahmed-Dey. Cette mosquée est la plus curieuse et la plus riche de l'Algérie, toutefois après celle de Sidi-Bou-Medin, près de Tlemcen et

celle de Sidi'l-Kettani à Constantine. On y voit les tombeaux de plusieurs pachas et de hauts fonctionnaires ; le fameux Ahmed, bey de Constantine, qui fit dévorer par des chiens le ventre à quelques-uns de nos soldats faits prisonniers aux environs de Medjez-Hamar, lors de la seconde expédition de Constantine, y a été inhumé. Le gouvernement français, toujours magnanime, avait fait à Ahmed-Bey une pension de 12 000 fr., et il poussa la générosité jusqu'à lui rendre de malheureuses négresses esclaves qui s'étaient enfuies du palais de la rue Scipion à Alger, comptant sur le bénéfice du décret d'affranchissement des esclaves en Algérie ! La mosquée de Sidi-Abd-er-Rahman est entourée de tombeaux.

A peu de distance, à gauche, se voit la nouvelle koubba de Sidi-Mansour, enterré précédemment sous le platane de la vieille porte d'Azzoun.

La *chapelle* ou *koubba de Sidi-Abd-el-Kader-ed-Djilali,* au faubourg Bab-Azzoun, a été démolie pour l'alignement du boulevard de la République. Le personnage, en l'honneur duquel ont été élevées tant de koubbas en Algérie, a joué un rôle trop important, pour lui accorder une simple mention. Abd-el-Kader-ed-Djilali, vénéré dans tous les pays musulmans, était né à Bar'dad, où il fut enterré après avoir beaucoup voyagé. La koubba d'Alger aurait été bâtie à l'endroit même où il enseignait, lorsqu'il vint visiter cette ville. Les miracles faits par ce saint Roch de l'islamisme sont nombreux. B. Niebuhr, dans ses voyages en Arabie (1776), raconte le suivant : « Comme Abd-el-Kader tenait un jour, sur sa chaire doctorale, une harangue à une grande quantité d'auditeurs, il s'arrêta tout d'un coup, prit son kab-kab (galoche en bois), et le jeta contre la muraille, où il disparut. Quelques minutes après, il jeta son autre kab-kab, qui devint pareillement invisible. Les auditeurs ne savaient pas ce que cela signifiait, et ne pouvaient pas comprendre où les galoches de leur cheikh étaient restées. En attendant, voici ce qui était arrivé. Quelques marchands qui voulaient faire le voyage de Bar'dad, tant à cause de leur commerce que pour rendre hommage à Abd-el-Kader, furent attaqués et pillés en chemin par des Arabes. Dans cette triste situation, ils eurent recours, par la prière, au grand cheikh, et le kab-kab que celui-ci jeta, en présence de ses disciples, contre la muraille, avait donné à la tête d'un des principaux brigands. Les Arabes, qui croyaient d'abord que c'était la galoche d'un des voyageurs, devinrent encore plus inhumains. Mais bientôt ils virent le second kab-kab toucher la tête d'un autre Arabe. Aussitôt ils entrèrent dans l'idée qu'il y avait quelque grand saint, qui devait protéger ces voyageurs; ils leur rendirent tout et les laissèrent tranquillement continuer leur voyage. Quatre semaines après, ces marchands arrivèrent à Bar'dad, rapportèrent les kab-kab au saint, le remercièrent du secours qu'il leur avait accordé, et publièrent partout le miracle opéré en leur faveur. »

On comprend, d'après cela, pourquoi Sidi-Abd-el-Kader est le patron des voyageurs, des voleurs, ajoute-t-on, mais surtout des mendiants innombrables accroupis le long des chemins ou des rues, au coin des voûtes ou des portes, répétant sans cessse , en tendant leur sébile : « Donnez-moi, par la face de Sidi-Abd-el-Kader, pour l'amour de lui, pour l'amour de Dieu ! » *Thathini ala ouedjh Sidi-Abd-el-Kader ou ala khrather ou ala khrather Rabbi.*

Le plus ancien des ordres religieux existant en Algérie est celui d'Abd-el-Kader-ed-Djilali, mieux connu sous le nom de Moulaï Abd-el-Kader, auquel on a fait jouer un certain rôle lors de l'élévation de

son homonyme à Ersebîa, dans les plaines de l'Er'ris. Nous retrouverons plus tard Abd-el-Kader-ed-Djilali, dont la confrérie religieuse, comme les autres, du reste, fut si longtemps funeste à nos armes.

C'est dans la koubba de Sidi-Abd-el-Kader que Mohammed-Kurdogli, pacha d'Alger, en 1556 (963 hég.), mourut assassiné par Youssef, gouverneur de Tlemcen et ami d'Hassen le Corse, prédécesseur de Mohammed, qui l'avait fait jeter aux ganches de Bab-Azzoun.

Il sera peut être intéressant d'énumérer le personnel d'une mosquée.

On compte, pour le matériel, un *oukil* ou administrateur des deniers de l'établissement, deniers qui proviennent généralement de *habous* ou aliénations d'immeubles de tout genre en faveur de la mosquée, de la koubba ou de la zaouïa; un *chaouch*, agent subalterne, aidant l'oukil dans sa gestion; des *balayeurs* et des *allumeurs*. L'État, détenteur des habous, pourvoit désormais aux dépenses des mosquées.

Le service du culte comprend : un *imam*, récitant dans le mihrab les cinq prières obligatoires de chaque jour; un *khetib*, prononçant la *khotba*, prière pour le chef du pouvoir, le vendredi de chaque semaine; un *aoun*, portant la crosse du khetib; des *mouddenin* (pluriel de mueddin), appelant du haut du minaret les fidèles à la mosquée; des *hezzabin* (pluriel de hazzab), lecteurs du Koran; des *tolba* (pluriel de taleb), lisant des litanies et des recueils de traditions religieuses.

Le personnel varie selon l'importance de la mosquée. C'est à la grande mosquée, dans chaque centre populeux, que le *mufti*, chef de la religion, interprète et commente la loi.

La zaouïa et la koubba n'ont quelquefois qu'un hazzab ou un taleb, remplissant également les fonctions de mueddin et d'oukil.

Édifices civils.

Une grande partie des services publics, civils ou militaires, est installée dans des maisons mauresques, ainsi qu'on a pu le voir plus haut. Sauf la maison du gouverneur général, à laquelle a été appliquée une façade dont le rez-de-chaussée et l'entre-sol servent de cage à l'escalier conduisant à un beau salon au 1er étage, et à la cour de l'ancienne maison, toutes les autres, occupées par Mgr l'archevêque, les généraux commandant les différentes armes, l'intendant militaire, le premier président, la bibliothèque et le musée, ont conservé l'ensemble de leur physionomie; quelques aménagements intérieurs, nécessités par les exigences de leur appropriation, y ont été naturellement pratiqués.

Le *Palais de Justice*, rue de Constantine, presque en face de l'église Saint-Augustin, s'élève rapidement; il contiendra tous les tribunaux, cour d'assises, tribunal de 1re instance et justice de paix, installés jusqu'à présent dans des maisons mauresques.

La mosquée d'El Moçella, ombragée par un palmier, la koubba de Sidi-Salem, la fontaine et le café, ensemble de constructions mauresques qu'animaient les groupes si curieux de négresses marchandes de pains, de mozabites âniers et de biskris porteurs d'eau, véritable coin de l'Orient, a fait place au *lycée* auquel a été réuni le collège arabe-français. Des portiques à pleins cintres, encadrant deux des cours du lycée qu'ils flanquent à droite et à gauche, et à travers lesquels on admire la perspective des anciens remparts, de Sidi-Abd-er-Rahman et une partie du jardin Marengo, rachètent un peu la monotonie de l'édifice.

Le *trésor*, les *postes*, le *télégraphe* et le bureau des renseignements pour les colons sont installés dans un grand bâtiment carré, avec fa-

cade à arcades, sur le boulevard de la République. Il répond parfaitement à sa destination.

La *prison civile* entre les anciens et les nouveaux remparts à Bab-el-Oued, a l'aspect et l'aménagement qui lui conviennent.

Nous ne pensons pas qu'on puisse donner le nom d'édifice, si par ce mot en entend un monument, aux grandes maisons où sont installés le logement particulier et les bureaux du préfet, du maire et du directeur de la banque de l'Algérie. Nous en dirons autant du campement et de l'abattoir du faubourg Bab-Azzoun, de la manutention à Moustafa-Inférieur, du mont-de-piété, du quartier-général de la division d'Alger, place d'Isly, et de la gare du chemin de fer d'Alger à Oran, sur le quai, en contre-bas de l'hôtel du trésor et des postes.

Forts.

Le *fort Bab-Azzoun* ou mieux *El-Bordj-Ras-Tafoura*, le fort du cap Tafoura, relié maintenant à Alger par la nouvelle enceinte et terminant la partie sud du boulevard de la République, a été bâti par Husseïn-Pacha, de 1581 à 1584 (989 à 993 hég.); il défendait Alger, du côté de la route de Constantine; c'est aujourd'hui un pénitencier militaire.

Le *Bordj-ez-Zoubia*, le fort du Fumier, à cause des immondices qu'on jetait près de là, plus connu des Européens sous le nom de *fort Neuf*, a été construit à l'extrémité N. d'Alger, près de la mer, en face de l'ancien cimetière, aujourd'hui esplanade Bab-el-Oued, par Moustafa-Pacha, en 1806 (1220 hég.), sur l'emplacement d'un ancien bastion construit par Ramdam-Pacha, en 1576 (984 hég.). Ce fort est élevé sur plusieurs étages de voûtes solidement construites, dont une partie sert aujourd'hui de prison et de pénitentier militaires. C'est là également que M. Doyère a été chargé, par l'État, de faire ses belles expérimentations de l'ensilage des grains et de la destruction des charançons, sur des milliers d'hectolitres de blé; expériences si intéressantes au point de vue de l'alimentation de notre armée d'Afrique. Bordj-ez-Zoubia commande aujourd'hui, au Nord, la tête du boulevard de la République.

Le *Bordj-Setti-Takelilt* ou *d'Ali-Pacha*. Ce fort, connu des Européens sous les noms de *fort des Vingt-Quatre-Heures* ou *fort Bab-el-Oued*, a été commencé en 1567-1568 (975 hég.) par Mohammed-Pacha, ainsi qu'il résulte d'une inscription turque placée naguère au-dessus de la porte et qui figure au musée d'Alger, sous le numéro 29 ; mais Ali-el-Euldj, le Renégat, surnommé encore el-Fortas, le Teigneux, successeur de Mohammed, peut passer pour le véritable fondateur de ce fort qu'il a fait construire presque en totalité. Haëdo nous apprend que ce bordj s'élevait auprès du cimetière musulman, sur une petite roche, mais que, commandé par plusieurs points, dans la région du S., il pouvait être facilement battu. Son nom de Bordj-Setti-Takelilt, signifie fort de Notre-Dame-la-Négresse. En entrant dans ce fort, on trouvait, à droite, dans le vestibule, un banc en maçonnerie, qui s'étendait sous un arceau surmonté, sur un côté, d'une petite niche creusée dans la muraille. Selon la tradition locale, cette niche indiquait l'endroit où reposait la tête de la maraboute, qui était enterrée sous le banc. En démolissant la khaloua ou ermitage de Setti-Takelilt, on n'a pas trouvé d'ossements sous le banc, ni de tête dans la niche; peut-être avaient-ils disparu depuis l'occupation française. Bref, le fort, complètement démoli, ne nous arrêterait pas plus longtemps, s'il ne rappelait le souvenir d'un évènement qui a produit, ces dernières années, une émotion profonde chez la population algérienne. Nous voulons parler de Geronimo,

martyrisé dans ce fort, le 18 septembre 1569, et dont le squelette, retrouvé le 27 septembre 1853, dans le saillant N.-E., a été transporté en grande pompe, le 28 mai 1854, dans la cathédrale d'Alger. C'est M. Berbrugger qui, il y a une trentaine d'années, parcourant, puis traduisant une histoire d'Alger par Haëdo, appela l'attention sur Geronimo; ce Maure devenu chrétien, n'ayant point voulu renier sa foi nouvelle, fut jeté vivant dans une caisse à pisé, par ordre d'Ali-Pacha; deux siècles et demi après, les paroles prophétiques de l'historien Haëdo se trouvaient vérifiées : « Nous attendons de la bonté divine de pouvoir tirer un jour Geronimo de cet endroit et de réunir son corps à ceux de beaucoup d'autres saints martyrs, dont le sang et la mort bienheureuse ont consacré ce pays, afin de les placer tous en lieu plus commode et plus honorable pour la gloire du Seigneur qui nous a laissé, à nous autres captifs, de tels saints et de tels exemples. »

Le *Bordj-Ramdan*, dans le milieu des vieux remparts de Bab-el-Oued, dégagé aujourd'hui d'un côté, par la percée faite en face de la rue du Tigre, a été construit par Ramdan-Pacha, en 1576 (984 hég.), en même temps que le bastion remplacé par le Bordj-ez-Zoubia. Les casemates du Bordj-Ramdan, qui paraît avoir été important, sont occupées par un débitant de boissons.

La *Kasba* est un nom donné à plusieurs citadelles en Algérie, nom qui signifie citadelle; celle qui domine Alger, du point culminant de l'O. au sommet du triangle de la ville, a remplacé une kasba plus ancienne, la seule forteresse que possédait Selim-Ben-Teumi et qui ne serait autre que le bastion nº 11 du côté des remparts Bab-el-Oued. Aroudj fit commencer la Kasba actuelle lorsqu'il devint maître d'Alger, en 1516 (932 hég.). Le pacha Arab-Ahmed en fit nettoyer et recreuser les fossés, en 1572 (980 hég.). Elle fut incendiée sous Moustafa, à la suite d'une explosion de la poudrière, en 1616 (1025 hég.). Sous le pachalik d'Husseïn-Khodja, les Koulour'lis, fils de Turcs et de Mauresques, s'étant révoltés, se renfermèrent dans la Kasba où ils se firent sauter; ceux qui échappèrent à ce désastre furent massacrés ou jetés à la mer, 1629 (1040 hég.). Sous Moustafa Pacha, de 1799 à 1806 (1213 à 1220 hég.),un chaouch nommé Toubeurt décapita en un jour, devant la Kasba, 132 Arabes qui avaient déserté. Ce Toubeurt vivait encore en 1842. Ali-Ben-Ahmed, qu'on appelait aussi Ali-Khodja, Méguer-Ali, Ali-Loco (le fou), avant-dernier dey d'Alger, s'étant aliéné l'esprit de la milice, fit transporter nuitamment ses trésors à la Kasba, où il s'enferma avec une garde particulière, pour échapper au sort de ses prédécesseurs, 1er nov. 1817 (1232 hég.). Les janissaires des casernes Bab-Azzoun s'insurgèrent, en apprenant cette nouvelle, mais Ali les maîtrisa en en faisant décapiter un grand nombre. Le coup d'éventail donné par son successeur Husseïn à notre consul, dans le fameux pavillon, est le dernier épisode qui précède la reddition d'Alger, et par conséquent celle de la Kasba, en 1830.

A cette dernière époque, la citadelle d'Alger et le palais des deys étaient entourés de grands murs en briques, garnis de deux cents canons et mortiers qui menaçaient la ville et la campagne; on y entrait par une seule porte en marbre blanc, dans un angle formé par la réunion de deux rues. On remarquait, à gauche de cette porte, un corps de garde et une vaste volière fermée par une grille de bois, remplie de tourterelles et de pigeons blancs. Au-dessus et dans le milieu du mur, sortait d'une meurtrière la gueule peinte en rouge d'une énorme pièce de canon destinée à balayer la rue en cas de révolte!

Après avoir franchi la porte, on

arrivait sous une voûte noire à laquelle étaient suspendus, comme dans les casernes, des vaisseaux et des lanternes. Au point où cette voûte faisait un coude, se trouvait une fontaine en marbre blanc, sans cesse alimentée par un jet d'eau. Une allée découverte conduisait de là, à droite, au palais du dey et à plusieurs batteries, à gauche, à la poudrière et aux batteries dominant la ville. La cour assez vaste du palais, transformé en caserne, est pavée en marbre blanc, et entourée, comme toutes les maisons mauresques, d'une galerie couverte formée par une rangée d'arcades que soutiennent des colonnes de marbre blanc. Une fontaine, en marbre, serait le seul ornement de la cour, sauf un platane d'une grande beauté, placé à l'angle opposé de la fontaine, et que la tradition suppose contemporain de Barberousse.

A l'époque de la prise d'Alger, un des côtés de la galerie, celui de droite, beaucoup plus orné que les autres, était couvert de glaces de toutes les formes et de tous les pays. D'après le récit d'un des spectateurs de l'expédition, Merle, secrétaire du général de Bourmont, cette galerie avait pour tous meubles quelques tapis de Smyrne, une pendule de Boule, un petit meuble en laque dans les tiroirs duquel se trouvaient un Koran, un calendrier turc et quelques boîtes de parfums, enfin un baromètre anglais monté sur une table en acajou. Dans toute la longueur de cette galerie régnait une banquette, recouverte, à l'une de ses extrémités, d'un tapis de drap écarlate bordé d'une frange de même couleur; c'est sur ce tapis que se plaçait le dey, quand il tenait son divan, qu'il rendait la justice, ou qu'il donnait audience aux consuls ou aux marchands étrangers.

Au fond de cette même galerie, s'ouvrait la porte du trésor, armée de grosses serrures et d'un fort guichet en fer; elle donnait entrée à des corridors sur lesquels on creusait des caveaux sans fenêtres ni soupiraux, coupés dans leur longueur par une cloison de quatre pieds à peu près. C'est là qu'étaient jetées en tas des monnaies d'or et d'argent de tous les pays, depuis le boudjou d'Alger jusqu'à la quadruple du Mexique. Au-dessus du trésor, se trouvaient les appartements du dey et de ses femmes; la partie du palais qui regarde la ville renfermait deux salles remplies d'armes précieuses, et une autre salle pour les poinçons et instruments nécessaires à la fabrication des monnaies. La face N. du second étage, qui n'avait point jour sur la cour, servait de logement aux officiers du dey. La palais était enfin terminé par une terrasse garnie d'une balustrade en bois peint en rouge et en vert. C'est là qu'étaient le mât du pavillon et l'énorme lanterne allumée toutes les nuits. Les pachas Ahmed et Husseïn y avaient établi leur observatoire.

L'intérieur de la Kasba renfermait : une mosquée, salle carrée avec un dôme octogone retombant sur d'élégantes colonnes en marbre blanc, une salle d'armes, des bains, une ménagerie avec des tigres et des lions, des jardins avec des autruches, des treilles, une vaste poudrière dont le dôme avait été mis à l'abri de la bombe par une double couverture de ballots de laine, un parc à boulets, des pavillons pour les beys qui venaient rendre compte de leur administration, des écuries, des magasins, tout cela enclavé dans de hautes murailles de quarante pieds, terminées par une plate-forme à embrasures garnies de canons de tous calibres.

Telle était, en 1830, la Kasba dont le dernier dey n'était sorti que deux fois, pour aller à son jardin de Bab-el-Oued. C'est maintenant une immense caserne traversée par la route d'El-Biar, route qui a fait disparaître la plus grande partie des jardins qui vivifiaient cette agglomération de bâtiments de toute sorte.

Casernes.

« En 1650, dit Laugier de Tassy, on construisit cinq bâtiments ou corps de logis très-beaux, qu'on appelle casseries ; ce sont des casernes pour les soldats turcs qui ne sont pas mariés ; ils y sont logés de trois en trois, dans une chambre spacieuse, proprement et bien servis par les esclaves que le deylik donne à cet effet, parmi lesquels il y en a qui sont uniquement pour nettoyer et entretenir ces maisons. Il y a des fontaines dans les cours de ces bâtiments pour faire les ablutions avant la prière. Dans chaque caserne on loge six cents soldats ; ceux qui sont mariés, et ce sont ordinairement les renégats, logent où ils veulent et à leurs frais, et sont exclus des casernes du gouvernement. » Cette date de 1650 est probablement encore celle de la restauration d'une partie de ces casernes ; on en comptait sept en 1830.

1° *Dar-Yenkcheria-m'ta-Bab-Azzoun*, la maison des janissaires de Bab-Azzoun, près de la porte d'Azzoun ; démolie pour l'alignement du boulevard de la République.

2° *M'ta-el-Kharratin*, la caserne des Tourneurs, rue Bab-Azzoun, entre les rues Boza et de l'Aigle ; on la nommait ainsi, à cause de la grande quantité de tourneurs qui avaient leurs boutiques dans cet endroit de la rue Bab-Azzoun. L'alignement du boulevard l'a également atteinte.

3° *M'ta-el-Khoddharin-Kedima*, l'ancienne caserne de la rue des Fruitiers ou caserne de la rue Médée, n° 93, dite supérieure *el-Fokania*, par rapport à celle qui est située au-dessous.

4° *M'ta-el-Khoddharin-Djedida*, caserne neuve de la rue des Fruitiers et caserne dite de la rue Médée, inférieure, *esfelania* ou *tahtania*, par rapport à la précédente.

5° *Sta-Moussa*, au coin de la rue des Consuls et de la rue de la Marine. Les Turcs l'appelaient la caserne de Maître Moussa, parce que ce Maure andalous, auquel on attribue la construction de l'aqueduc du Hamma, y demeurait en qualité de janissaire. On la nommait encore m'ta-Bab-Dzira, Porte-d'Alger, à cause de sa proximité de cette porte. C'est aujourd'hui la caserne Lemercier, du nom du colonel de génie mort en mer, le 7 décembre 1836, à bord du *Montebello*, au retour du siège de Constantine, par suite des fatigues de la campagne.

6° *M'ta-Deroudj*, casernes des Escaliers, en face de Sta-Moussa :

7° *M'ta-el-Makaroun*. La mosquée construite par Abdi-Pacha, en face de Dar-Makaroun, a disparu avec la caserne pour le percement du boulevard de la République, dans sa partie N.-O. à S.-E. De ces sept casernes quatre ont disparu ; deux, celles de M'ta-el-Khoddharin-Kedima et Djedida ont servi à l'installation de l'Académie militaire, voir p. 42. Une seule a conservé sa destination première.

Nos troupes sont en outre logées dans la Kasba, aux Tagarins, dans la caserne d'Orléans, entre la Kasba et les Tagarins, et dans la nouvelle caserne Bab-el-Oued.

Bibliothèque et Musée.

Bibliothèque et musée publics d'Alger (ouverts tous les jours, excepté les jeudis, dimanches et jours fériés, de midi à cinq heures. Vacances pendant les mois d'août et de sept.). *La bibliothèque,* dont la fondation se préparait depuis 1835, fut définitivement constituée en 1838, au moyen de dons d'ouvrages faits par les divers départements ministériels, auxquels vinrent se joindre des manuscrits arabes, recueillis par M. A. Berbrugger, conservateur, tant à Alger que dans nos expéditions militaires de Maskara, de Tlemcen, et surtout à la prise de Constantine. Installée d'abord dans une dépendance d

l'ancienne caserne de janissaires de la porte d'Azzoun, elle le fut plus tard dans une maison mauresque de la rue des Lotophages ; elle l'est définitivement dans la maison de Moustafa-Pacha, rue de l'État-Major. Les collections de manuscrits et d'imprimés n'ont cessé depuis lors de s'accroître, tant à l'aide des achats effectués sur de faibles crédits (10000 f., dont la moitié pour le personnel), que grâce aux envois des divers ministères et aux dons provenant des particuliers.

Dans son état actuel, la bibliothèque d'Alger, sans pouvoir rivaliser encore avec les établissements analogues de France, où s'accumulent depuis des siècles toutes les productions des lettres, des arts et des sciences, possède déjà assez de livres en tous genres, 25,000 volumes, pour offrir des sujets d'études variées et de bons éléments de travail. Le nombre des lecteurs et des visiteurs, assez restreint dans l'origine, s'accroît, chaque jour, dans une proportion remarquable. Le chiffre moyen des lecteurs s'élève à une quarantaine par séance, dont un quart d'indigènes lettrés. Les visiteurs sont très-nombreux. La bibliothèque renferme : 1° des imprimés, 2° des manuscrits, 3° des cartes, plans et collections d'estampes. La bibliothèque possède aussi quelques collections de papiers, dont la majeure partie provient, ou d'archives des consulats, ou de la compagnie d'Afrique, documents fort utiles pour l'histoire des relations commerciales et diplomatiques des puissances européennes, et surtout de la France avec l'ancienne Régence d'Alger; elle possède également beaucoup de lettres originales, turques ou arabes, fort intéressantes, au double point de vue de l'histoire et de l'étude des langues. Les manuscrits arabes, au nombre de sept cents, renferment plus de deux mille ouvrages se divisant en plusieurs parties qui sont : la théologie, le droit, la langue, les belles-lettres et les sciences, et, dans ces dernières, cent et quelques ouvrages précieux, à tous les titres, sur l'histoire, la géographie, les voyages, la biographie et la bibliographie. Les cartes, collections d'estampes et plans, sans être nombreuses, n'en sont pas moins curieuses et importantes, puisque en grande partie elles sont relatives à l'Algérie.

Le *Musée*, commencé en même temps que la bibliothèque, et ouvert au public aux mêmes jours, a grandi et s'est développé successivement; il se divise en plusieurs sections : minéralogie, fossiles, inscriptions, statues, médailles et échantillons divers. La minéralogie offre plus de douze cents échantillons apportés des divers points de l'Algérie. Le nombre des fossiles est peu considérable; on y remarque des dents d'éléphant, trouvés dans la marne marine de Douéra, et des impressions de poissons provenant de la province d'Oran. Les inscriptions sont de deux genres : les unes, et ce sont les plus nombreuses, appartiennent à l'époque de la domination romaine, la plupart votives ou tumulaires; les autres sont arabes et turques, et, comme les premières, fort intéressantes pour l'histoire du pays.

Parmi les statues et fragments de statues, provenant de tous les points de l'Algérie, on remarque un Neptune, une Vénus, un Bacchus et un hermaphrodite trouvés dans des fouilles à Cherchel, un tombeau à bas-relief trouvé à Dellîs ; puis, dans un autre ordre d'antiquités, des fragments de mosaïques, des moulins, et une *sella balnearis*, des lampes, des lacrymatoires, de petits ustensiles en bronze, en terre, des pots, des plats, des briques et des tuiles romaines.

On ne verra pas sans intérêt le moulage de Geronimo, obtenu par M. Latour père, dans le bloc même où le martyr laissa son empreinte.

Les médailles, dont la collection

assez nombreuse augmente de jour en jour, appartiennent généralement au bas Empire. Une suite de monnaies arabes ne comprend encore que quelques anciennes pièces du Mar'reb, dont plusieurs en or, en argent ou en cuivre, remontent aux khalifes fatimites ; des monnaies indigènes frappées à diverses époques dans les différentes villes de l'Algérie ; des monnaies africaines ou européennes, qui avaient cours en Algérie. Le Musée possède également la collection à peu près complète de la monnaie dite chkôthi, dont la compagnie française de la Calle se servait dans ses transactions avec les indigènes. Fait avec des piastres d'Espagne, que l'on coupait à différents poids, le chkôthi correspondait identiquement à la valeur du rïal-boudjou et de ses subdivisions, dans les différentes provinces de l'Algérie.

Nous signalerons encore une curieuse collection de poteries provenant des doubles du Musée Campana, au Louvre.

Fondé dans le double but de réunir et de conserver les objets d'art antique épars en Algérie, ainsi que les documents qui sont de nature à jeter quelque jour sur les questions scientifiques et historiques ayant trait à ce pays, le Musée renferme des collections en tous genres, précieuses pour l'art, pour l'histoire et pour la science. Il pourra devenir un jour un établissement fort important et fort utile. Les dons des particuliers contribueront, sans aucun doute, à lui faire atteindre ce but si désirable sous tous les rapports, et c'est ici le cas de déplorer l'envoi fait dans le temps, à Paris, d'antiquités provenant, en grande partie, de la province de Constantine, pour former le noyau d'un musée algérien. Des inscriptions puniques, latines et arabes, des lampes en bronze, des fragments de statues, les admirables bustes de Ptolomée et de Juba, et surtout la elle et complète mosaïque de Constantine, figurent dans ce musée ouvert quelque temps au public, dans un long et froid corridor du Louvre, et fermé aujourd'hui.

Sous le titre de *Livret de la Bibliothèque et du Musée d'Alger,* M. A. Berbrugger a publié un catalogue descriptif des richesses que renferment ces deux établissements, dont le conservateur actuel est M. O. Mac-Carthy.

Théâtres.

Les Algériens ne connaissaient point d'autre théâtre que celui de *Garagousse,* le soir, pendant le mois du Ramadan. Ces espèces d'ombres chinoises avaient pour public des vieillards, des jeunes gens et surtout des enfants. M. Théophile Gautier, dans son voyage à Constantinople, rend compte d'une représentation de Garagousse qui, à Tophanè comme dans la rue de la Kasba, est identiquement le même impudique personnage. « La cour (à Alger l'intérieur voûté et enfumé d'un café) était remplie de monde. Les enfants et surtout les petites filles de huit à neuf ans abondaient ; de leurs beaux yeux étonnés et ravis, épanouis comme des fleurs noires, elles regardaient Karagheuz se livrant à ses saturnales d'impuretés, et souillant tout de ses monstrueux caprices. Chaque prouesse érotique arrachait à ces petits anges naïvement corrompus des éclats de rire argentins et des battements de mains à n'en pas finir ; la pruderie moderne ne souffrirait pas qu'on essayât de rendre compte de ces folles atellanes, où les scènes lascives d'Aristophane se combinent avec les songes drôlatiques de Rabelais ; figurez-vous l'antique dieu des jardins, habillé en Turc et lâché à travers les harems, les bazars, les marchés d'esclaves, les cafés, dans les mille imbroglios de la vie orientale, et tourbillonnant au milieu de ses victimes, impudent, cynique et joyeusement féroce. On ne saurait pousser plus

loin le dévergondage d'imagination obscène.... » Mais ce que M. T. Gautier n'a pu voir à Constantinople, c'est qu'à Alger, dans l'une des scènes de cette monstrueuse farce, Garagousse, et cela après 1830, luttait contre plusieurs soldats français et les envoyait à la potence, après les avoir vaincus à sa manière. Le scandale de cet étrange spectacle dura jusqu'en 1843. Les ombres chinoises disparurent enfin par ordre de la police. Ce Garagousse ou mieux Kara-kouche, oiseau noir, n'est autre que Boha-ed-Din, gouverneur du Kaire, sous Salah-ed-Din ; il avait fait démolir des mosquées et des tombeaux pour élever une citadelle sur leur emplacement, et les habitants se vengèrent en lui donnant ce nom de Kara-Kouche, et en le faisant le bouc émissaire de toutes les lubricités, si communes dans la vie orientale.

De tous les théâtres, salles de concert, cirques et cafés chantants, que comptait Alger, depuis 1830, il ne reste plus qu'un théâtre, construit sur la place Bresson, par MM. Chassériau et Ponsard ; sa façade (30 mèt.) est décorée d'un portique percé de 7 ouvertures ; des colonnes, des mascarons, des statues ornent cette façade ; deux foyers, dont un est réservé aux fumeurs, ont vue sur la mer ; remanié par MM. Dumay et Bullot, il contient 1534 places ; la décoration, de Cambon, est gris clair et or avec des draperies rouges ; l'éclairage au gaz est insuffisant. Le théâtre d'Alger est subventionné ; on y joue l'opéra, le drame et la comédie. Bornons-nous à mentionner le *Café-concert de la Perle*, boulevard de la République, et le *Théâtre Malakoff*, faubourg Bab-el-Oued.

Il est extrêmement fâcheux, qu'à propos de théâtre, on cite, comme grande attraction, l'exhibition des Aïssaouas, secte religieuse, s'adonnant à d'immondes jongleries. Les Aïssaouas, on ne devrait pas l'oublier, font partie de ces Khrouan ou frères de différentes sectes que nous trouvons devant nous dans les insurrections. Si on ne peut supprimer les représentations des Aïssaouas, qu'il soit au moins défendu aux Européens d'y assister.

Fontaines.

L'aménagement des eaux, leur distribution, ainsi qu'un bon système d'égouts, étaient des conditions essentielles d'hygiène et de salubrité, dans les centres de population en Algérie ; les Romains y ont laissé de nombreux vestiges de leurs constructions gigantesques, notamment des aqueducs et des citernes qui ont pu être rendus par nous à leur destination primitive. Les indigènes qui, d'ailleurs, construisaient peu d'ouvrages importants, ont utilisé, autant que possible, les eaux des sources voisines des centres d'habitation ; aussi existe-t-il, en Algérie, un très-grand nombre de fontaines et d'abreuvoirs de construction arabe.

Les aqueducs amenant l'eau dans les fontaines d'Alger étaient, avant 1830, et sont encore : à 5 kil. l'aqueduc du Hamma, dont la source est près du café des Platanes, entrant dans Alger par Bab-Azzoun ; c'est celui qui fut construit en 1662 par Sta-Moussa, le Maure andalous, janissaire de la caserne qui portait son nom, maintenant caserne Lemercier ; l'aqueduc de Telemli, à Moustafa supérieur, entrant par la Porte-Neuve, après un parcours de 2 kil. ; l'aqueduc d'Aïn-Zeboudja, dont la source est à 19 kil. aux environs de Ben-Aknoun, entrant dans la Kasba par les Tagarins, et l'aqueduc de Birtraria, amenant les eaux de la vallée du fort l'Empereur et entrant par Bab-el-Oued.

Mais tous ces aqueducs, tels que les Maures nous les avaient laissés, étaient mal tracés et mal construits ; au lieu d'avoir une pente continue, de leur source jusqu'à la ville, ils

offraient dans plusieurs parties des contre-pentes qui faisaient perdre à l'eau une partie de la vitesse qu'elle avait acquise et diminuaient ainsi le volume total débité. Les sections de ces aqueducs, construites en souterrain, étaient en général d'une exécution défectueuse ; les terres, mal soutenues, s'éboulaient souvent, engorgeaient les canaux et arrêtaient le cours de l'eau ; puis les tuyaux de poterie traversant Alger, suffisants pour la ville arabe, se brisaient sous le poids de nos voitures. L'aqueduc d'Aïn-Zeboudja, par suite de travaux de voirie nécessités pour le passage de notre armée, le siège et la prise du fort l'Empereur, ne fonctionnait plus.

Tous ces aqueducs ont été restaurés ou reconstruits en totalité ; leur parcours et leur pente ont été rectifiés, des tuyaux en fonte substitués aux tuyaux en poterie, et enfin, comme souvent, après des pluies abondantes, les eaux étaient troublées et un peu terreuses, des filtres ont été établis à chaque source, pour que ces eaux soient continuellement dans un état de pureté et de limpidité parfaites.

Les aqueducs d'Alger, et d'autres conduites moins importantes, fournissent un débit journalier de cinq millions et demi de litres d'eau, alimentant près de cent fontaines et des établissements publics et particuliers.

Les bornes-fontaines laissant couler l'eau pour l'arrosage, à certaines heures et au moyen d'une clef, sont, comme le gaz, connues à Alger. Les fontaines monumentales, si on peut leur donner ce nom, sont fort rares ; on compte celles de la place de Chartres, de la grande Mosquée à l'extérieur et à l'intérieur ; les quelques belles vasques en marbre sculpté, du jardin Marengo, sont mauresques ; leur appropriation seule est française. Les fontaines mauresques finiront par disparaître, mais on peut encore en étudier les différents types dans les anciennes casernes de la rue Médée (Académie militaire), dans les rues de la ville haute, où elles sont adossées contre les maisons, dans un enfoncement dessinant une arcature, et à la marine, près du pavillon de l'amirauté ; ces dernières sont ornées de marbre et de faïences. La belle fontaine adossée à l'ancienne douane, surmontée de son auvent peint en vert et rouge, était le type du genre ; elle a été malheureusement détruite comme bien d'autres.

Établissements d'instruction publique.

Alger possède une académie ; une Société historique algérienne publiant, tous les deux mois, un bulletin de ses travaux, sous le titre de *Revue africaine ;* une Société d'agriculture et une Société de climatologie publiant également des bulletins ; un observatoire, dirigé par M. Bulard ; une école préparatoire de médecine et de pharmacie ; une chaire pour la langue arabe, professée dans une des salles de la bibliothèque ; un lycée, près du jardin Marengo, auquel on a réuni le collège arabe-français de la place d'Isly ; des écoles françaises communales et privées, laïques et religieuses, pour garçons et filles ; une école municipale de sourds et muets ; la Ligue de l'enseignement ; des écoles maures françaises et israélites françaises pour garçons et filles également ; une école de dessin, etc.

Académie militaire.

L'Académie militaire d'Alger est installée dans les deux anciennes casernes de janissaires de la rue Médée. Elle a son entrée principale par un escalier monumental, sur un des angles de la place Bresson. Elle est certainement le type le mieux réussi de l'aménagement et du confortable. L'Académie militaire possède une bibliothèque, une salle de conférences où l'on retrouve les por-

traits des gouverneurs généraux de l'Algérie, des laboratoires de chimie et de physique, des salles de dessin et d'escrime, et enfin un café et des salles de restauration avec tables communes ou particulières. Il serait à souhaiter que tous nos centres militaires possédassent des établissements semblables à l'Académie d'Alger.

Société des Beaux-Arts.

Le siège et les salons de la Société sont installés rue du marché d'Isly, nº 2. L'exposition de peinture est ouverte au public les dimanches et jeudis, depuis 1 h. jusqu'à 4. Les étrangers, les artistes ou les amateurs, autorisés à s'occuper d'étudier ou de copier, y sont admis tous les jours dès 8 h. du matin.

Cours publics et gratuits de dessin, de modelage, d'architecture et de musique vocale et instrumentale. — Cours de chant et de dessin réservés aux sociétaires. — *Concerts intimes* tous les 15 jours : musique de chambre, soli d'instruments, musique vocale, airs, duos, chœurs. Ces concerts sont un des grands attraits d'Alger.

Une Société des beaux-arts, fondée prématurément en 1850, essaya une exposition de peinture à la Djenina : société et exposition furent bientôt oubliées. La nouvelle Société, fondée le 3 mars 1871, est divisée en 3 sections : arts de dessin, musique, sciences et lettres. Elle compte près de 500 membres, dont les quatre cinquièmes sont résidents. Le local de la Société comprend une vaste salle et quatre autres plus petites, renfermant la bibliothèque et les galeries de tableaux, aquarelles, dessins, gravures, photographies et plâtres artistiques au nombre de 1500, appartenant à la Société par acquisition ou dons, ou prêtés à la Société par ses divers membres, la ville et le musée d'Alger. Parmi les fondateurs de la Société, on ne saurait omettre feu M. Laperlier, si connu et si estimé des anciens et des nouveaux Algériens : non-seulement M. Laperlier avait fait de nombreux dons à la Société, mais il avait encore mis à sa disposition de rares et précieuses collections de tableaux et d'esquisses retirées plus tard.

Établissements et sociétés de bienfaisance.

Les principaux établissements de sociétés de bienfaisance sont : *l'hôpital civil,* à Moustafa inférieur, dont les baraques en bois viennent de faire place à de confortables pavillons en pierre, ayant chacun son installation particulière ; les pavillons des malades, de l'administration et la chapelle sont l'œuvre de M. E. Voinot, l'architecte bien connu des Algériens ; *le dépôt des ouvriers,* au faubourg Bab-Azzoun, où les ouvriers et les colons sans destination et sans travail trouvent, à leur arrivée de France, un refuge, des aliments et de l'ouvrage, en attendant leur placement ; *les bureaux de bienfaisance ; les maisons des sœurs de Saint-Vincent de Paul, des sœurs de Saint-Joseph, des sœurs de l'Espérance, des dames du Bon-Pasteur ; les sociétés de Saint-Vincent de Paul, de Saint-François-Régis ; le comité des secours pour les protestants ; la loge maçonnique de Bélisaire ;* plusieurs *sociétés de secours mutuels ; le mont-de-piété,* dont le taux est de douze pour cent, et enfin *une caisse d'épargne.*

Industrie.

Un peuple qui n'avait avec les autres que de rares communications, qui demeurait systématiquement étranger aux sciences et aux arts qu'il avait jadis cultivés avec tant d'éclat, dont le gouvernement, par sa nature propre aussi bien que par les ressources qui le faisaient vivre,

devait demeurer isolé au milieu des États qu'il mettait à rançon, ne pouvait jouir d'une grande prospérité commerciale et industrielle. La race turque, à qui appartenait le pouvoir, ne manifestait pas, sur ces côtes, plus de tendance au progrès que partout ailleurs; les Arabes, divisés, travaillés par des querelles intestines, rendus, depuis plusieurs siècles, aux habitudes de la vie agricole et pastorale, n'étaient point conviés par leurs maîtres à prendre part au mouvement des nations européennes. Dans un tel État les rapports des sociétés africaines avec les peuples étrangers étaient nécessairement fort limités, et, parmi les produits qu'ils empruntaient aux autres pays, on pouvait presque compter au premier rang les instruments de guerre et les moyens de destruction.

L'industrie était dans l'enfance, et à peu près au niveau des besoins auxquels elle devait pourvoir. Sauf la fabrication des étoffes de laine destinées aux burnous, aux haïks, que tissent les femmes arabes sous la tente, l'industrie manufacturière était renfermée dans les villes. Plusieurs localités étaient renommées pour la bonté de leurs étoffes appropriées aux usages du pays. La fabrication des tissus de soie, des tapis, des mousselines brochées d'or ou d'argent, du maroquin, des broderies plus ou moins riches pour les vêtements ou pour le harnachement des chevaux, tels étaient, avec les professions qui s'appliquent aux constructions, au travail des métaux et aux besoins de la vie civile ou de la guerre, les objets de l'industrie dans l'ancienne Régence. Dans les villes que nous occupons, quelques-unes de ces fabrications ont décliné, d'autres se sont perfectionnées par l'imitation.

Il existait dans ces villes un certain nombre de fondouks et de bazars, où les producteurs de l'intérieur et les marchands de produits indigènes ou exotiques vendaient à tout venant. Le trafic des marchandises de toute nature se faisait par les Maures et les Juifs, dans des boutiques étroites et basses, où le marchand, nonchalamment assis à côté de son maigre étalage, semblait craindre de montrer ce qu'il avait à vendre, tant il était dangereux de paraître posséder beaucoup. Quelques Maures, qui venaient acheter en Europe, revendaient aux détaillants les marchandises qu'ils avaient importées. Les Juifs, courtiers habituels de toutes les affaires d'argent, intermédiaires de presque toutes les transactions, travaillaient à peu près seuls les métaux précieux. Il est peut-être inutile de dire que les achats et ventes se faisaient toujours au comptant, que le crédit était inconnu aussi bien que les valeurs représentatives du numéraire; mais les Juifs, par leurs rapports avec leurs coreligionnaires d'Italie et de France, pouvaient et savaient en user.

Les professions manuelles étaient divisées par classes, entre diverses corporations ou associations homogènes, tout comme dans notre France féodale, et des rues ou parties de rue portaient aussi le nom des professions qui y étaient exercées. Chaque corporation avait à sa tête un chef nommé *Amin*. On comptait à Alger les corporations des maçons, des chaufourniers, des tailleurs, des passementiers, des brodeurs, des selliers, des fabricants de crosses, des armuriers, des chaudronniers, des étameurs, des forgerons, des tanneurs, des cordonniers, des fabricants de pantoufles, des fabricants de bâts, des teinturiers, des menuisiers, des tourneurs, des potiers, des épiciers, des parfumeurs, des barbiers, des fabricants de nattes, des pêcheurs, etc. Tous ces métiers appartenaient aux *Maures*. Venaient ensuite les corporations de Berranis ou gens du dehors: *les Mzabis,* bouchers, meuniers, âniers, baigneurs; *les Biskris,* bateliers, portefaix, por-

teurs d'eau ; *les Nègres* (ousfan), manœuvres et chargés du blanchiment des maisons ; *les Kabiles*, journaliers, jardiniers, cultivateurs ; *les Mzitis*, mesureurs de blé à la Rahbah ; *les Lar'ouatis*, porteurs et mesureurs d'huile. Les *Juifs* étaient orfèvres, bijoutiers, changeurs, et frappaient la monnaie d'or, d'argent, d'alliage et de cuivre, pour le compte du gouvernement, dans les bâtiments de la Djenina d'abord, et plus tard de la Kasba.

Par suite des modifications inévitables que cette distribution consacrée du travail a dû subir, et du mélange, parmi les professions diverses, d'Européens de presque toutes les nations, les corporations des Berranis ont seules été consacrées par des règlements plus récents, parce que c'était le seul moyen de contrôler une population étrangère à la ville d'Alger et sans cesse renouvelée. Quant aux autres corporations, l'arrivée et l'accroissement de la population européenne leur ont porté nécessairement dommage. La concurrence entre les indigènes et les Européens ne pouvait exister. Quelques petites boutiques occupées par des brodeurs, des tailleurs, des cordonniers, des épiciers, des marchands de tabac et des cafetiers, voilà tout ce qui reste du commerce algérien. On rencontrera encore dans la haute ville quelques teinturiers et quelques tisseurs indigènes, rue du Sphinx, par exemple. Nous ne parlons pas ici des quelques Maures et Juifs installés dans les bazars, et vendant, sous la dénomination d'articles indigènes, beaucoup plus de marchandises françaises que de marchandises importées de l'Algérie, de la Tunisie ou du Marok. Certains Maures ou Juifs, auxquels rien n'est étranger, ont installé çà et là, toujours dans la haute ville, des petites boutiques de bric-à-brac, où tout ce qui semble avoir un cachet d'ancienneté est moderne. Avis aux acheteurs de bonne foi !

Voir à l'Introduction pour le commerce des Européens.

Exposition permanente des produits de l'Algérie.

L'exposition est ouverte les mardis, jeudis et dimanches, dans un local occupant quatre immenses travées donnant sur le quai, et auquel on accède par l'escalier de la Pêcherie. Un catalogue comprenant près de 4000 numéros se vend 0,25 c. dans le local même.

La directrice est Mme Loche, veuve du chef de bataillon qui s'était entièrement voué à la création de cet établissement, auquel il avait ajouté une très-belle collection zoologique.

L'exposition permanente d'Alger, comme celle de Paris, au palais de l'Industrie, offre à l'étude des colons et des étrangers une collection complète de tous les produits du pays, en minéraux, végétaux et objets manufacturés.

Voici comment sont classés les échantillons :

1re SECTION. — *Règne minéral :* 866 échant., n°s 1 à 866.

2e SECTION. — *Règne végétal :* § I. Bois, 311 éch., n° 867 à 1177. — § II. Lièges, 59 éch., n°s 1178 à 1236. — § III. Céréales, 118 éch., n°s 1237 à 1354. — § IV. Plantes, graines, fruits alimentaires, 112 éch., n°s 1355 à 1466. — § V. Graines oléagineuses, 25 éch., n°s 1467 à 1491. — § VI. Plantes fourragères, 10 éch., n°s 1492 à 1501. — § VII. Plantes tinctoriales, 45 éch., n°s 1502 à 1546. — § VIII. Plantes textiles, 147 éch., n°s 1547 à 1693. — § IX. Plantes diverses, 18 éch., n°s 1694 à 1711. — § X. Tabacs, 104 éch., n°s 1712 à 1815. — § XI. Sucs et produits végétaux, 93 éch., n°s 1816 à 1909.

3e SECTION. — *Règne animal :* § XII. Produits et dépouilles d'animaux, 94 éch., n°s 1910 à 2003. — § XIII. Teintures animales, 8 éch., n°s 2004 à 2012.

4[e] Section.— *Fabrication :* § XIV. Armes, 78 éch., n[os] 2013 à 2090. — § XV. Bijoux, 31 éch., n[os] 2091 à 2121. — § XVI. Sellerie, équipements de cavalerie, 38 éch., n[os] 2122 à 2159. — § XVII. Chaussures, 26 éch., n[os] 2160 à 2185. — § XVIII. Vêtements, 72 éch., n[os] 2186 à 2257. — § XIX. Tapisseries, tissus, laines ouvrées, 132 éch., n[os] 2258 à 2389. — § XX. Instruments aratoires et autres, 25 éch., n[os] 2390 à 2414. — § XXI. Ustensiles de ménage, 93 éch., n[os] 2415 à 2507. — § XXII. Poteries, 133 éch., n[os] 2506 à 2640. — § XXIII. Sparteries, 90 éch., n[os] 2641 à 2730. — § XXIV. Objets divers, 91 éch., n[os] 2731 à 2821.

5[e] Section. — *Histoire naturelle :* Mammifères, 69 éch., Oiseaux, 357 éch. Enfin échantillons non classés. Œufs, 357 échantillons.

ENVIRONS D'ALGER

Itinéraire de l'Algérie par L. PIESSE.

L. HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.



Dressé par A. Vuillemin.

Topographie par A. Gérin. Trait par F. Lefevre. Lettre par Langevin.

Kilomètres

5 10 15 20 25 30

1881



ENVIRONS D'ALGER

LE SAHEL

'ramways, place du Gouvernement. — Corricolos à Bab-Azzoun, Bab-el-Oued et place du Gouvernement. — Omnibus à heures fixes, rue Cléopâtre. — Calèches à volonté, boulevard de la République (*V.* aux Renseignements généraux).

Le mot *Sahel* (rivage) s'applique aux massifs de collines qui règnent le long de mer, et qui sont bornées au S. par des plaines. Le Sahel d'Alger est compris itre la mer, au N., l'oued-Mazafran, à l'O., l'oued-Harrrach, à l'E., et la Mitidja S. Son point culminant est le Bou-Zaréa (402 mèt.). On peut y faire un grand ımbre de promenades charmantes, en voiture, à cheval ou à pied. Le promeneur pied se munira d'une canne, à cause des chiens arabes qu'il pourrait rencontrer ır les limites des propriétés.

D'Alger à Guyotville

PAR SAINT-EUGÈNE.

(Nouvelle route Malakoff.)

15 kil. — Tramways d'Alger à Saint-ugène. Omnibus d'Alger à Guyotville.

Les premiers Européens venus à lger peuvent se rappeler le *cimeère chrétien,* situé entre la mer et s fours à chaux, dont l'emplaceent avait été payé par un père pucin, confesseur de don Juan Autriche, avec le prix de la rançon ıe lui avait envoyée son impérial nitent. La vague a fini par ronger cimetière, et les hommes ont ıblié le nom du capucin.

Des cabarets, des fours à chaux, ıelques usines, des cabanes de pêeurs, des barques tirées sur la ève, bordent la route en avant et arrière de l'*oued-Meracel* (la rivière s blanchisseuses), qui a donné son nom au faubourg ouest d'Alger : c'est entre ce faubourg et le Jardin du Dey, que se trouve la cité Bugeaud, adossée aux dernières pentes du Bou-Zaréa et non loin des carrières dont les pierres ont servi, en grande partie, à l'enrochement des jetées du nouveau port d'Alger. Une *pyramide* dressée au-dessus de l'une de ces carrières rappelle le terrible évènement du 4 mai 1850. Une épouvantable explosion mit en deuil la population algérienne, conviée comme pour une fête, à l'expérimentation d'un nouveau procédé destiné à faire sauter les roches; 30 personnes furent tuées et 300 blessées!

Le *Jardin du Dey* et ses bâtiments ont été créés par Baba-Hassen, qui régnait de 1791 à 1799. Les constructions connues sous le nom de *Salpêtrière*, en avant et sur le bord de la mer, ont été terminées par M. Schultz, consul de Suède, en 1815 (1230 hég.), sous le deylik de El-Hadj-Ali-Amaciali. La maison de plaisance et la

maison de la poudre, *Dar-el-Baroud*, ou salpêtrière, servent aujourd'hui d'hôpital militaire.

Au-delà de la salpêtrière, on voyait, perchée sur un rocher schisteux que la route a taillé à pic, la koubba de *Sidi-Yacoub*, un de ces santons idiots, si communs dans les pays musulmans, santons parce qu'ils sont idiots, et auxquels tout est permis, y compris certains droits dont les maris sont si jaloux dans tous les pays, et dont l'usurpation est alors regardée par les musulmans comme une faveur inespérée, une bénédiction du ciel.

Les *fontaines des Génies* sont situées en face de la koubba, sur le bord de la mer ; le spectacle curieux qu'offre cet endroit, le mercredi de chaque semaine, a été décrit dans l'Introduction. Au delà, on voit une ancienne batterie turque, transformée en cabaret.

Le *fort des Anglais*, s'avançant sur une des nombreuses pointes rocheuses qui forment, d'Alger à Mers-ed-Debban, une série de petites anses, s'appelle en arabe *Bordj-Kalaat-el-Foul*, fort du Château des Fèves, et encore *Bordj-Ali-Pacha*. Il fut bâti sur la fin du règne d'Husseïn, 1580 (988 hég.), par le corsaire Djafar qui lui succéda la même année. Plus tard, le fort fut réparé par El-Hadj-Ali-Agha, sous le pachalik d'Ismaël, ainsi que le constate une inscription portant le nom d'Ali et le millésime 1079 de l'hégire (1770).

Les *cimetières* européen et juif sont en face du fort des Anglais. Au-dessus de ces deux cimetières, une chapelle et l'église de Notre-Dame d'Afrique couronnent un des contreforts du Bou-Zaréa (*V.* p. 49).

3 kil. **Saint-Eugène** *. Nombreux *restaurants* et *guinguettes*. Le village de Saint-Eugène, ayant une église et une synagogue, des écoles et une salle d'asile, commune de 1686 hab. dont 612 Français, 238 Israélites, 385 indigènes et 451 étrangers, est une agglomération de villas entourées de jardins et s'éparpillant de la vallée des Consuls à la mer ; c'est le Moustafa de l'O. d'Alger. A partir de Saint-Eugène, la route, parallèle à la mer, monte et descend jusqu'à la pointe Pescade, laissant à gauche les haies de joncs, de roseaux, d'aloès, de cactus, d'oliviers et de lentisques servant de clôtures à des propriétés isolées.

6 kil. *La pointe Pescade* ou *Mers-ed-Debban*, le port des Mouches (*Restaurants* très fréquentés par les promeneurs). La pointe Pescade dépend aujourd'hui du Bou-Zaréa. Le bordj qui couronne la pointe Pescade a été bâti, en 1671, par El-Hadj-Ali-Agha, le même qui construisit le fort des Anglais. Ce fut, dit la chronique, à l'occasion d'une galère chrétienne qui, jetée à la côte en cet endroit, remit en mer devant les Algériens. Le bordj, dont la petite garnison comptait 15 janissaires, a été restauré en 1724 (1136 hég.) et en 1732 (1145 hég.), en vue de faire face aux attaques des Européens, sans cesse insultés, malgré le renouvellement des traités de paix. De la pointe Pescade part un aqueduc jaugeant, par 24 h., 300 mèt. cubes d'eau, destiné à alimenter les fontaines, bassins et abreuvoirs de la route.

Les cavaliers et les piétons peuvent pousser plus loin leur excursion et s'enfoncer dans les gorges pittoresques de *Radjel-Afroun*, formées par les contre-forts boisés du Bou-Zaréa.

Entre la pointe Pescade et le Cap Caxine, on pénétrera, en se faisant remettre la clef de la porte par le cafetier du Cap Caxine, dans une grotte contenant des ossements d'animaux disparus, des silex taillés, des restes de foyers indiquant un repaire de l'homme primitif ou de l'âge de pierre.

10 kil. *Cap Caxine*, sur le sommet duquel s'élève un phare de première classe (64 mètres au-dessus de la mer ; portée : 25 milles).

15 kil. **Guyotville** (du comte Guyot, qui fut directeur de l'intérieur de 1840 à 1846), a été créé sur l'emplacement d'*Aïn-Benian*. C'est aujourd'hui un des beaux villages de l'Algérie ; les habitants y font des recoltes magnifiques. La population de Guyotville est de 595 hab. dont 249 Français, 9 indigènes et 337 étrangers.

Le touriste devra visiter, aux environs de Guyotville, la grotte préhistorique du *Grand-Rocher*. Tous les objets tels que celts, aiguisoirs, ossements d'animaux, objets de bronze découverts dans cette grotte, font partie du musée de la Société de climatologie d'Alger.

Un chemin vicinal conduit de Guyotville à Cheraga ; sa longueur est de 6 kil., à travers un sol mamelonné et couvert de broussailles qui commencent à disparaître pour faire place aux plantations de vignes.

A moitié chemin et à 2 kil. au S.-O., près du *Haouch-Kalâ*, ferme Sauné, on rencontre une trentaine de dolmens ; le nombre considérable des monuments de ce genre trouvés dans d'autres parties de l'Algérie, notamment dans la province de Constantine, a fait abandonner l'hypothèse d'après laquelle les dolmens du Haouch-Kalâ marqueraient la sépulture de soldats d'une légion celte, Ces monuments mégalithiques sont aujourd'hui attribués à un peuple inconnu d'une antiquité reculée. Des hachettes, des couteaux et des dards de flèches en silex ont été trouvés près de ces dolmens.

16 kil. *Ras Knater* (le cap aux Arcades). Ruines romaines, principalement celles d'un aqueduc.

D'Alger à Notre-Dame d'Afrique.

La montée de 3 kil. est fort rude. —Voiture 5 fr. aller et retour, avec indemnité de 2 fr. par heure de stationnement.

La route traverse la cité Bugeaud, passe derrière le jardin du Dey et fait ensuite de nombreux contours pour arriver à *l'église de Notre-Dame-d'Afrique* qui domine le chemin de la *Vallée des Consuls*.

L'église de Notre-Dame-d'Afrique, dont les plans sont dus à M. Fromageau, architecte diocésain, présente intérieurement la forme d'une croix latine. Sur l'intersection de la nef et des transsepts s'élève un dôme. Extérieurement, ce monument offre la complication d'un clocher carré à deux étages, en forme de minaret, donnant entrée du côté du chœur, puis des murs demi-sphériques, terminés par des demi-coupoles, alternés par des clochetons, et surmontés par le dôme que décore, à mi-hauteur, une colonnade et que termine une croix. L'église de Notre-Dame-d'Afrique, d'une architecture romane que l'on peut contester, est, en somme, d'un très-bel effet, surtout quand on aborde les côtes d'Alger.

Dans une des chapelles de Notre-Dame-d'Afrique on pourra voir, comme ex-voto, au bas d'une vierge noire, les épées du maréchal Pélissier et du général Yusuf. Dans une autre chapelle, un voile de soie qu'on peut faire retirer par le sacristain, recouvre une statue de saint Michel, en argent massif, d'une valeur de 100,000 fr., donnée par la corporation des pêcheurs napolitains. — (*Playfair.*)

En avant de l'église se trouve la chapelle consacrée par Mgr Pavy, le 20 septembre 1857 ; elle est construite dans le style roman. Intérieurement, c'est une nef flanquée de trois chapelles de chaque côté ; les parois de cette chapelle sont littéralement cachées par des ex-voto sous forme de tableaux, de béquilles, d'yeux, de cœurs, de chevelures et de bouquets.

A côté de la chapelle a été élevée une modeste maison, servant naguère à abriter les R. P. prémontrés, qui desservaient l'église de Notre-Dame-d'Afrique.

On peut revenir à Alger par la

vallée des Consuls, où les consuls de France, d'Angleterre et des Etats-Unis, avaient groupé leurs maisons de campagne. L'ancien consulat de France dans lequel le *Petit-Séminaire* est installé, sert de résidence d'été à Mgr l'archevêque.

D'Alger au Frais-Vallon

2 kil. 1/2. — Omnibus.

« Lorsqu'au sortir de la porte de l'Oued, on est arrivé, par la route du faubourg, jusqu'au grand ravin au milieu duquel s'étend la cité Bugeaud, tournant brusquement le dos à la mer, on a en face de soi la poudrière. De la base du mamelon qu'elle couronne, et de chaque côté, un chemin aux contours multipliés s'élève dans le massif du Bou-Zaréa. On ne quitte pas la rampe Est, la moins escarpée et la plus courte aussi des deux : elle conduit, en quelques minutes, à l'entrée du *Frais-Vallon*. A partir de ce point, la fissure de la montagne se resserre entre deux berges de plus en plus escarpées, retraite ombreuse et paisible, toujours abritée, comme l'indique son nom, des ardeurs du soleil. Un ancien sentier arabe, rendu carrossable par de récents terrassements, sans que la hache et la pioche en aient trop mutilé la voûte verdoyante, sillonne à mi-côte le flanc gauche de ce coin de nature suisse, qu'on dirait avoir été transporté, d'un seul bloc, des Alpes au fond d'une anfractuosité du Sahel. Bientôt, à 2,300 mèt. d'Alger, la voie s'abaisse et s'arrête brusquement, dans un défilé si étroit, que la place semble avoir manqué pour continuer le déblai. Un café indigène, de construction mauresque, avec une fontaine à ses pieds, borde l'oued, presque à sec l'été, et qui gronde, l'hiver, en franchissant la cascade, au-devant d'un moulin. Trois arêtes montagneuses, séparées par d'abrupts ravins, bornent tout à coup l'horizon. Un sentier sinueux escalade perpendiculairement le versant, derrière l'usine. Après une ascension de quelques minutes, se présente l'entrée d'une petite villa arabe. C'est l'avenue directe et naturelle d'Aïoun-Sr'akhna. Au bout d'un jardin couvert d'orangers, de grenadiers, de figuiers et d'amandiers, jaillissent plusieurs sources d'eau commune, filtrant librement à travers le gazon et le sable, ou encaissées dans des bassins. L'une d'elles, renfermée dans une petite koubba, d'où elle coule dans un puisard, se distingue par son isolement particulier et l'espèce de préférence qui lui a été visiblement accordée. La koubba est celle de Sidi-Medjber et mieux Djebbar, marabout vénéré des musulmans d'Alger. Une tradition, encore conservée, recommande aux femmes divorcées, qui veulent retrouver un mari, de faire trois voyages à cet endroit privilégié. Le résultat, assure la légende. n'a jamais déçu le vœu des pèlerines. Les eaux de la source de Sidi-Medjber sont ferrugineuses, alcalines, carbonatées ; sont-elles les restes actuels d'anciennes éruptions refroidies par le temps ou déviées par les convulsions géologiques de Bou-Zaréa ? Sans se prononcer témérairement pour l'affirmative, on admettra volontiers peut-être que les propriétés martiales, toniques de ces sources entraient pour beaucoup dans les bénéfices conférés, par la merveilleuse fontaine, aux veuves bientôt consolées et en quête de nouveaux hymens. La source d'Aïoun-Sr'akhna, par son heureuse composition et par sa proximité urbaine, offre désormais à la ville d'Alger les bienfaits d'un agent précieux, au double point de vue de l'hygiène et de la médecine. Comme moyen hygiénique, elle fournit une eau potable que nous appellerons de luxe. Comme moyen médical, elle constitue une richesse, ne fût-ce que locale, richesse ambition-

née par toutes les villes et qui doit contribuer à l'agrément et à la prospérité de la capitale de l'Algérie. Il est à désirer que l'exploitation de cette source soit bientôt autorisée et réglementée. » — (*A. Bertherand.*)

Non loin du Frais-Vallon, que domine un semblant de colline, s'élève l'*Asile des Vieillards*, desservi par les petites sœurs des pauvres.

On peut aller au Frais-Vallon par un autre chemin, qui, au-delà de la porte du Sahel, croise sur la droite le ravin de Bir-Traria, près de la fontaine du dey.

D'Alger au Bou-Zaréa

PAR EL-BIAR.

9 kil. — Omnibus et corricolos.

Deux rampes conduisent du bas d'Alger à la porte du Sahel, où commence la route d'El-Biar. L'une, du côté de Bab-el-Oued, dite rue Valée (gouverneur de l'Algérie, d'oct. 1837 à déc. 1840), suit le contour du jardin Marengo à g., laissant à dr. les ateliers du Génie et la prison civile. La route traverse ensuite la Kasba, puis passe devant une fontaine mauresque et le quartier d'artillerie, élevé sur l'emplacement des anciennes écuries du dey, à l'endroit dit *les Tagarins,* nom d'émigrés andalous. C'est là qu'aboutit l'autre rampe, dite rue Rovigo (gouverneur de l'Algérie, de déc. 1831 à mars 1833); cette rampe commence après le théâtre et monte en corniche, à partir de sa rencontre avec la rue d'Isly, à l'endroit où était la koubba de Sidi-Ali-Zouaoui, dont la fontaine, seulement fréquentée aujourd'hui par les lavandières européennes, possédait des eaux merveilleuses pour toutes les guérisons.

Quand on a franchi la porte du Sahel, on laisse à dr. l'emplacement du *fort de l'Etoile,* bâti en 1568 (976 hég.) par Moustafa, renégat sicilien, sous le pacha Mohammed-ben-Sala-Raïs, et détruit plus tard par l'explosion des poudres, auxquelles avait mis feu, par jalousie, une des femmes de l'agha qui commandait ce fort.

2 kil. Le *fort l'Empereur* ou Sultan-Kalassi, a été bâti en 1545 (937 hég.), par Hassen, successeur de Kheïr-ed-Din, au sommet du Koudiat-el-Saboun, la colline du savon, sur l'emplacement où Charles-Quint fit établir son camp et transporter son artillerie, le 25 oct. 1541, après en avoir chassé quelques Turcs et pris quatre pièces de canon. Ce fort fut réparé en 1742 (1155 hég.), sous Ibrahim-ben-Ramdan, à la suite d'un incendie occasionné par le feu du ciel. Plus tard, le 4 juil. 1830, avant de se retirer, les Turcs en firent sauter la tour ronde qui contenait la poudrière, et le général de Bourmont y reçut ensuite la capitulation du dey d'Alger. Le fort l'Empereur sert de prison disciplinaire pour les officiers. Cette citadelle s'appelait aussi *Bordj-Moulaï-Hassen,* du nom du pacha qui la fit élever; *Bordj-Bou-Lila,* le père de la nuit, peut-être parce que Charles-Quint s'installa sur son emplacement dans la nuit du 24 au 25 oct. 1541, et enfin *Bordj-el-Taouss,* le fort du paon, parce qu'un dey y faisait élever de ces oiseaux.

Le bâtiment terminé en dôme, au tournant de la route et au pied du fort l'Empereur, abrite le *regard* des eaux de l'aqueduc, qui alimentent la partie haute de la ville d'Alger.

5 kil. **El-Biar** (les puits), commune de 1770 hab., dont 452 Français, 15 Israélites, 345 indigènes et 958 étrangers. C'est une suite de maisons indigènes et européennes, cabarets ou boutiques bordant la route, villas ou fermes éparpillées, et dans de chamantes positions. Parmi ces dernières on remarque, à g., l'ancienne ferme Fruitié, transformée en *couvent des jeunes filles du Bon-Pasteur;* on y compte : 1° *la classe de préservation* pour les jeunes filles qui se trouvent exposées dans le monde et que leurs parents, la plupart sans

fortune, ne pourraient faire recevoir ailleurs; 2° *la classe de Saint-Louis,* où arrivent ordinairement, dénuées de tout, couvertes de haillons et dans un état moral et physique déplorable, des enfants de 8 à 14 ans, abandonnées et instruites au mal dès le berceau; 3° *la classe des pénitentes et Madeleines,* renfermant des jeunes filles qui viennent librement ou qui sont amenées par leurs parents, pour réparer par le repentir une vie déjà pleine de désordres. Quelques-unes ont été admises, après une épreuve plus ou moins longue, à se consacrer à Dieu, sous le nom de Madeleines.

Un chemin vicinal de 2 kil., partant d'El-Biar, au-dessous des anciens consulats d'Espagne et de Suède, va rejoindre la route de Birmandraïs, près de la *colonne Voirol.* A moitié chemin, un sentier conduit, en quelques minutes, au *café d'Hydra,* à côté d'une roche ombragée par d'énormes saules pleureurs et d'où s'échappe une source.

6 kil. D'El-Biar également, à l'endroit dit *Bivac des Indigènes*, une route conduit au *Bou-Zaréa* par *Bir-Semman,* en plongeant sur le *Frais-Vallon.*

9 kil. Le **Bou-Zaréa,** le lieu favorable aux céréales, l'endroit fertile. C'est une commune de plein exercice, comptant 1348 hab., dont 168 Français, 7 Israélites, 696 indigènes et 477 étrangers. Sa position sur le Bou-Zaréa, montagne de 402 mèt., en fait le belvédère des environs d'Alger; de quelque côté que l'on se porte, la vue s'étend sur un magnifique panorama; de là on aperçoit, à l'O., le tombeau de la Chrétienne.

On visitera, à 1 kil. au-dessus du village, la petite mosquée de Sidi Nouman et les koubbas ombragées par des palmiers nains.

On peut arriver au Bou-Zaréa par une route longue de 5 kil., passant devant les fours à chaux de Bab-el-Oued, la cité Bugeaud et les carrières de calcaire bleu dont les blocs ont été employés pour les travaux du port d'Alger. Au pied de la poudrière, la route se divise, allant à g. au *Frais-Vallon*, *V.* ci-dessus, et continuant à dr., par une montée rapide d'abord, au café arabe de *Bir-Semman*, et enfin au Bou-Zaréa.

D'Alger à Sidi-Ferruch

PAR CHERAGA ET STAOUÉLI.

25 kil. — Omnibus d'Alger à Cheraga. — Omnibus d'Alger à Staouéli. — Voitures particulières d'Alger à Sidi-Ferruch.

5 kil. d'Alger à El-Biar. *V.* p. 51.

6 kil. Le *Bivac des Indigènes;* la route se bifurque, à g. pour Douéra, à dr. pour Koléa. Jusqu'au village de Cheraga, on monte ou on descend à travers des haies touffues d'oliviers, d'aloès, de cactus, qui bordent d'anciens haouchs arabes, devenus autant de fermes françaises. Avant d'arriver à Cheraga, on découvre un vaste et splendide panorama sur le littoral, qui décrit, de Sidi-Ferruch au Djebel-Chenoua, voisin de la ville de Cherchel, une immense courbe jalonnée par les villages de Douaouda, de Fouka, de Castiglione, de Tefeschoun, le Tombeau de la Chrétienne et Tipaza.

12 kil. **Cheraga***, à l'entrée de la plaine de Staouéli, sur le territoire d'une ancienne tribu qui a disparu et dont il a pris le nom. Sa population, avec celle de ses annexes Sidi-Ferruch, Staouéli, Zeralda et La Trappe, est de 2,286 hab., dont 992 Français, 5 Israélites, 674 indigènes et 615 étrangers; elle a eu pour noyau des colons venus du département du Var, et principalement de Grasse, qui ont ajouté à la culture des céréales celle des arbres et arbustes odoriférants, dont on distille les produits. Plusieurs autres industries sont également en pleine activité dans ce centre, qui compte des moulins à huile et à blé, des briqueteries et des fabriques de crin végétal. On peut visiter à Cheraga un jardin

public fort bien entretenu, et la petite place dont le centre est occupé par une fontaine que surmonte le buste du maréchal Pélissier, duc de Malakoff.

Un chemin vicinal conduit de Cheraga à Guyotville. (Voir plus haut, p. 49.)

On laisse à 1 kil. à peu près de Cheraga, sur la g., les koubbas de *Sidi-Khralef:* c'est là que se livra, le 24 juin 1830, le combat qui suivit la bataille de Staouéli, et dans lequel périt un des fils du général de Bourmont. Aujourd'hui le champ de bataille est devenu une plaine fertile comme toutes celles qui avoisinent la Trappe; une croix plantée sur le bord de la route, à g., indique une des limites du périmètre concédé aux trappistes.

17 kil. **La Trappe de Staouéli.** Bonne aub. en face de la Trappe. Écurie et remise.

Lorsque, en 1830, l'armée française eut opéré son débarquement à la pointe de Sidi-Ferruch, elle aperçut l'armée algérienne campée sur un large plateau éloigné de 6 kil., qui domine de 150 mèt. environ la mer dont il est séparé par une chaîne de mamelons stériles et de dunes de sable peu élevées. Ce plateau, couvert d'une végétation assez active, et arrosé par plusieurs sources, était fréquenté de temps immémorial, pendant la belle saison, par les bergers arabes. Le capitaine Boutin, qui l'avait reconnu en 1808, lui avait donné le nom de *plateau des Tentes.* Son vrai nom est *Staouéli,* et c'est là que fut livré, le 19 juin 1830, le combat sanglant qui nous ouvrit la route d'Alger et commença la conquête de l'Algérie. Le plateau, redevenu désert, ne fut plus traversé que par quelques chasseurs ou touristes dont les pieds venaient souvent se heurter contre des boulets et des éclats de bombes et d'obus. Treize ans plus tard, un arrêté du 11 juill. 1843 autorisait les trappistes à fonder dans le voisinage du camp et du lieu où se donna la bataille, un établissement agricole; la concession du terrain comprenait une étendue de 1020 hect. limitée au N. par la mer, au S. par l'oued Bridia, à l'O. par l'oued Bou-Kara et la plaine, et à l'E. par la plaine. Le 19 août de la même année, les trappistes vinrent planter leur tente à l'ombre des bouquets de palmiers, près desquels s'étaient dressées les tentes luxueuses d'Ibrahim, gendre d'Husseïn-Dey, et des beys d'Oran et de Constantine. Le lendemain, ils célébraient sur un autel de gazon la mémoire des guerriers tombés glorieusement à Staouéli, puis commençaient, à leur tour, à livrer d'autres combats, ceux du travail, tout en priant et en faisant la charité. Les premières années furent rudes, malgré les subventions en argent, en bestiaux, en semences, le concours de cent cinquante condamnés militaires pour la construction et les défrichements, et enfin les aumônes pieuses et les ressources personnelles de quelques religieux. Mais, grâce au révérend père François Régis, aujourd'hui général de l'ordre, le désert de Staouéli fut transformé comme par magie. Une abbaye, une ferme, des ateliers, un moulin à farine où l'eau arrive par un aqueduc, un matériel considérable, un nombreux bétail, de belles plantations d'arbres, des vignes couvrant une étendue de plus de 100 hect., un verger, des cultures diverses sur une étendue de 500 hect. constituent la colonie agricole de Staouéli, où les trappistes pourront enfin, selon leurs désirs, distribuer autour d'eux, à tous ceux qui en auront besoin, les fruits de leurs économies, sans compter le bien qu'ils ont fait et qu'ils font en prêchant d'exemple la résignation et la patience aux malheureux, la charité aux riches, l'amour du travail et la persévérance aux ouvriers, et la vraie fraternité à tous.

Quand on a franchi la porte d'un

avant-corps dont l'entrée est formellement interdite aux femmes, ainsi qu'on peut le lire sur une des parois de la loge du concierge, on aperçoit en avant de l'abbaye le groupe célèbre des palmiers qui abritent désormais la statue de la sainte Vierge dont le nom, sous le titre de Notre-Dame de Staouéli, est le vocable de la Trappe, d'abord monastère, puis érigée en abbaye en 1846. L'abbaye proprement dite, dont la première pierre a été posée sur un lit de boulets et d'obus provenant du champ de bataille, forme un rectangle de 50 mèt. carrés ; le milieu est occupé par un jardin, entouré d'un cloître à deux rangs d'arcades au rez-de-chaussée et au premier étage; ce cloître est l'œuvre d'un frère, Italien d'origine, qui mourut après l'avoir achevé, en 1848. La chapelle, qui occupe toute une aile, la cuisine et le réfectoire au rez-de-chaussée, les dortoirs pour cent trappistes, et l'infirmerie au premier étage, sont d'une simplicité plus que primitive. Là on ne trouve que le strict nécessaire, et encore ! Des inscriptions qui rappellent le néant et les misères de la vie, celle-ci entre autres : *S'il est triste de vivre à la Trappe, qu'il est doux d'y mourir !* couvrent l'extérieur et l'intérieur des murs. Des écriteaux indiquent à chaque religieux les corvées du cloître ou les travaux extérieurs de la saison. Une des curiosités de la Trappe est le bureau sur lequel furent signées, en juillet 1830, l'abdication de Husseïn-Dey et la cession de l'Algérie à la France. Dans la bibliothèque, sont réunis des débris de mosaïque et de poteries romaines trouvées sous ce sol. A g. de l'abbaye, est la ferme proprement dite, grand carré de 60 mèt., avec son beau et immense matériel et ses troupeaux. Le cimetière est à dr. et bien des trappistes y reposent déjà ! Un mur clôt les 50 hectares qui renferment les bâtiments, le verger, une partie des vignes, l'orangerie et les cultures industrielles. *N. B.* Le frère concierge vend des médailles et des chapelets.

Le village de **Staouéli**, à 5 kil. N. de la Trappe, est une annexe de Cheraga. Situé au milieu de hautes broussailles, qui ont aujourd'hui fait place aux cultures, ce v. reçoit les eaux de l'oued-Bou-Kara, par une dérivation faite au-dessus du moulin des trappistes.

Revenant sur la route de la Trappe, on suit à droite, pendant la distance de 1 kil., jusqu'à une pyramide, la route de Koléa, puis on arrive à 25 kil. d'Alger, et 9 de la Trappe, à **Sidi-Ferruch***, et mieux Sidi-Ferredj, nom d'un marabout en grande vénération chez les Algériens. Au nombre de ses miracles, la tradition a conservé le suivant : Un matelot espagnol voulant emmener, par surprise, Sidi-Ferredj en Espagne, fut tout étonné, après une nuit de navigation, de se retrouver en vue de la presqu'île qu'il avait quittée. « Fais-moi remettre à terre, lui dit le marabout, et ton vaisseau pourra reprendre sa route. » Sidi-Ferredj fut débarqué, et, comme après une seconde nuit, le navire se retrouvait encore à la même place, et cela parce que Sidi-Ferredj avait oublié ses babouches sur le pont, l'Espagnol les prit, se hâta de les rapporter à leur propriétaire, et lui demanda, comme grâce, de rester auprès de lui et de le servir. L'Espagnol, devenu fervent musulman, vécut et mourut avec Sidi-Ferredj. Tous deux furent enterrés dans la koubba qui n'existe plus aujourd'hui. Les ossements de Sidi-Ferredj et de son compagnon ont été transportés dans la koubba de Sidi-Mohammed, près de l'oued-el-Aggar, dans la plaine de Staouéli.

La presqu'île de Sidi-Ferruch est célèbre par le débarquement de l'armée française, opéré le 14 juin 1830. Cette plage solitaire, qui n'était jusqu'alors qu'un point de reconnaissance pour les navigateurs, offrit alors l'aspect et le mouvement d'une

ville, dont les contingents algériens des trois provinces cherchèrent inutilement à inquiéter la population militaire. C'est de Sidi-Ferruch que partit notre armée, qui fit son entrée à Alger, après les étapes brillantes, mais sanglantes, de Staouéli, de Sidi-Khralef et du fort l'Empereur.

Sidi-Ferruch est aujourd'hui un village, créé le 13 sept. 1844, et annexé à Cheraga ; il est habité par des pêcheurs et des jardiniers-maraîchers ; ils ont remplacé, il y a une douzaine d'années, les cabaretiers et les petits détaillants dont l'existence était assurée par la clientèle des ouvriers civils et militaires employés à la construction de l'immense caserne-citadelle qui couronne le sommet de la presqu'île.

On pourra visiter à Sidi-Ferruch : 1° le *nouveau fort,* sur l'emplacement de *Torre-Chica ;* la caserne peut contenir 2000 hommes : un poste de douaniers et le service de la quarantaine d'Alger y ont été installés ; la porte monumentale du fort est surmontée de trophées dus au ciseau de M. Latour d'Alger ; on y lit cette inscription :

ICI LE XIV JUIN MDCCCXXX,
PAR ORDRE DU ROI CHARLES X,
SOUS LE COM. DU G. DE BOURMONT,
L'ARMÉE FRANÇAISE
VINT ARBORER SES DRAPEAUX,
RENDRE LA LIBERTÉ AUX MERS,
DONNER L'ALGÉRIE A LA FRANCE.

2° Les ruines de l'*église* de Saint-Janvier, située au N.-O. du fort, et dont il ne reste qu'une mosaique, le baptistère et l'abside. Des débris de poteries trouvés à Sidi-Ferruch et les ruines de l'église Saint-Janvier prouvent surabondamment l'existence d'un établissement romain sur ce point de l'Algérie. Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, a cru y retrouver les *Casæ Favenses* de Morcelli.

A 8 kil. de la Trappe et 25 kil. d'Alger, **Zeralda**, annexe de Cheraga, ne fut longtemps qu'un centre de bûcherons et de charbonniers ; c'est aujourd'hui un village agricole. L'administration forestière y a couvert de plantations une série de dunes qui bordent le rivage de la mer. Un rendez-vous ou maison de chasse, admirablement situé dans la forêt, est bien connu des touristes et des chasseurs.

D'Alger à Douéra

23 kil. — Omnibus d'Alger à Deli-Ibrahim. — Omnibus d'Alger à Draria et El-Achour. — Service de diligences de Bou-Farik par Douéra.

5. kil. d'Alger à El-Biar, *V.* p. 51.

6. kil. *Bivac des Indigènes.* On prend la route de g. ; celle de dr. mène à Koléa par Staouéli.

8 kil. *Ben-Aknoun*, altération des mots ben-Sahnoun. Dans cette propriété rurale a été fondé le premier orphelinat de garçons, ou maison d'apprentissage, sous la direction du P. Brumauld ; cette maison avait pour annexe l'ancien camp d'Erlon à Bou-Farik, qui n'existe plus. Ces établissements ont donné plus tard naissance à celui de Misserghin, province d'Oran, et à celui de Medjez-Hamar, province de Constantine.

A moitié route de Ben-Aknoun et de Deli-Ibrahim, on rencontre à g. un chemin vicinal conduisant à El-Achour, Draria et Kadous. **El-Achour** (à 14 kil. d'Alger), sur le territoire d'une ferme domaniale, à l'endroit où jaillissent les sources de l'oued-Kerma. C'est une commune de 272 hab., dont 171 Français, 4 indigènes et 97 étrangers. — **Draria** (à 16 kil. d'Alger), sur le territoire de tribus passées à l'ennemi en 1839. Sa population joint à l'industrie agricole l'exploitation de carrières de pierres. Elle compte 1010 hab., dont 219 Français, 539 indigènes, 252 étrangers. — **Kadous** (à 18 kil. d'Alger), est un ham. sur un terrain excellent, où, dit M. V. Bérard, on fabriquait, du temps des Maures,

une sorte de poterie pour les conduits et canaux dont le nom est resté à la localité. Kadous a été annexé à la commune de Deli-Ibrahim.

11 kil. **Deli-Ibrahim***. En 1832, sous l'administration du duc de Rovigo, des familles alsaciennes présentant un total de 416 individus, étant arrivées du Havre à Alger, par suite d'avis qui les avaient détournées de se rendre en Amérique, furent établies dans deux villages aux environs et formèrent les centres de Deli-Ibrahim et de Koubba. Créé sur un plateau élevé de 250 mèt., duquel on aperçoit la Méditerranée, et près d'un avant-poste plongeant dans les ravins des environs et surveillant la plaine de Staouéli, Deli-Ibrahim a eu d'abord une existence fort précaire. Plus tard, lors de la création du camp de Douéra et de l'ouverture de la route qui y conduit, l'exploitation de l'industrie des transports entre Alger, Douéra et les autres camps, répandit à Deli-Ibrahim une aisance, que lui assurent maintenant les seules et vraies ressources de l'agriculture. Ce village, qui possède une église catholique, un oratoire et un orphelinat protestants, compte avec ses annexes Ouled-Fayet et Kadous 652 hab., dont 368 Français, 97 indigènes, 187 étrangers.

A 800 mèt. de Deli-Ibrahim, un chemin vicinal, s'embranchant à g. sur la route de Douéra, conduit à El-Achour, Draria et Kadous.

A 2 kil. 1/2, et cette fois à dr., on arrive par un autre chemin vicinal à Ouled-Fayet, distant de Deli-Ibrahim de 5 kil. Le v. d'**Ouled-Fayet**, et plus correctement Ouled-Fayed, ancien avant-poste, occupe le territoire de tribus émigrées. Il a été créé sur une hauteur de laquelle on domine la plaine de Staouéli et la Méditerranée. Les habitants d'Ouled-Fayet se livrent à la culture maraîchère et à l'élève des bestiaux.

19 kil. **Baba-Hassen**, sur le territoire d'une ancienne ferme domaniale, commune de 300 hab., dont 146 Français, 5 indigènes et 149 étrangers.

23 kil. **Douéra*** (la petite maison) a d'abord été un camp établi en 1834, dans le but d'avoir des troupes à portée de la plaine, et pouvant la surveiller, ainsi que le marché de Bou-Farik où se réunissaient tous les lundis 3 à 4000 Arabes. Dans cette vue, on ouvrit, en même temps, une partie de la route traversant les marais et conduisant au marché. Cependant il s'était formé spontanément à Douéra, à l'abri du camp, une petite agrégation de maisons sans plan d'alignement, sans concessions régulières, servant aux cantiniers et petits marchands qu'attirent toujours une nombreuse garnison et le passage des troupes. Sa position centrale, son incontestable salubrité, la vaste étendue des terres qui l'environnaient et l'existence d'un camp et d'un hôpital permanents, firent de Douéra le chef-lieu administratif et commercial du Sahel, comme elle en était depuis quelques années le point militaire le plus important. Un centre de population y fut donc créé; son emplacement occupe une superficie de 30 hect., non compris les établissements militaires; il est entouré par un mur percé de créneaux et de trois portes: celles d'Alger, de Blida et de Maelma. Un commissariat civil et plus tard une justice de paix y furent institués. Douéra, chef-lieu de canton, compte, avec ses annexes Sainte-Amélie et Saint-Ferdinand, 2647 hab., dont 1066 Français, 9 Israélites, 1106 indigènes et 466 étrangers. « Douéra, dit M. Mac-Carthy, est une jolie petite ville toute agricole et l'entrepôt des contrées voisines. Sa principale rue, plantée d'arbres et qui n'est, du reste, qu'une partie de la route d'Alger, a presque tous les agréments d'une promenade très-animée. On peut facilement voir en la parcourant tout ce que Douéra a de remar-

quable, son église, l'ancien camp, et les bâtiments d'un moulin à vapeur assez importants. »

Douéra possède encore un temple protestant, un hôpital civil contenant 200 lits, un hospice pour les vieillards et les incurables, contenant 100 lits et un pénitencier militaire.

A 8 kil. O., **Maelma** (l'eau par excellence), bâtie par les condamnés militaires, compte 869 hab., dont 307 Français, 451 indigènes et 111 étrangers. En face de Maelma, se voit l'emplacement de l'ancien camp qui, dès les premiers temps de la conquête, fut élevé avec ceux de Douéra et de Bou-Farik, pour couvrir d'autres camps moins éloignés d'Alger, et pour se rapprocher de la Mitidja, afin d'en dominer l'étendue le plus possible. Ce poste commandant un pays accidenté et difficile, entre la mer et la plaine, a joué un certain rôle; les zouaves, chargés de sa défense, eurent à soutenir plusieurs engagements contre les Arabes, principalement le 16 mars et le 1er déc. 1835. A 5 kil. entre Douéra et Maelma, se trouve **Sainte-Amélie**, annexe de Douéra ; ce village a été construit par les condamnés militaires sur les terrains du Haouch Ben-Omar; quelques ruines romaines, avec leur pavage en mosaïque, ont été signalées à Sainte-Amélie. A 8 kil. N.-O., **Saint-Ferdinand**, annexe de Douéra, a été construit également par les condamnés militaires, à l'endroit dit Bou-Kandoura, sur un plateau entre Deli-Ibrahim et Douéra, où venaient se réfugier les partisans indigènes qui, de là, se répandaient dans le N. du Sahel et jusqu'au Bou-Zaréa. Saint-Ferdinand est divisé en trois groupes : le v. proprement dit, et les deux ham. de *la Consulaire* et du *Marabout d'Aumale*. On peut se rendre d'Alger à Saint-Ferdinand et à Sainte-Amélie par Ouled-Fayet; le trajet est plus court, mais on quitte la diligence à Deli-Ibrahim. A 3 kil. E. de Douéra, **Crescia**, sur l'emplacement de Ben-Kadri, commune de 519 hab., dont 156 Français, 262 indigènes et 101 étrangers.

26 kil. *Ouled-Mendil,* ham. dépendant de Douéra sur les pentes du Sahel. « De ce point la Mitidja se déroule entière aux regards. Large d'env. 5 lieues, la Mitidja s'étend jusqu'aux montagnes qui s'élèvent sur une ligne parallèle aux collines du Sahel de l'E. à l'O., de la baie d'Alger au fond de la plaine. A l'E., le voyageur aperçoit le Fondouk ; droit devant lui ; dans la plaine, les ombrages de Bou-Farik; à dr., au pied de la montagne, Blida et ses bois d'orangers ; puis la coupure de la Chiffa et le col de Mouzaïa, célèbre par tant de brillants assauts, dont le souvenir restera dans notre histoire militaire ; plus loin, l'oued-Djer et l'oued-Bou-Roumi qui ont vu couler le sang de nos soldats ; au centre, l'oued-Halleug, le tombeau d'un des bataillons réguliers d'Abd-el-Kader; enfin, la vallée qui mène à Cherchel, et à l'O., aux dernières limites de l'horizon, près du territoire de ces Hadjoutes fameux, l'effroi de la banlieue d'Alger, le Chenoua qui jette dans les airs son piton gigantesque, à quelques pas du tombeau de la Chrétienne. » (*Castellane.*) Une pierre tumulaire signale l'emplacement où ont été enterrés des artilleurs surpris et massacrés en 1841 par les Arabes.

28 kil. *Les Quatre-Chemins.*

Les hameaux de *Saint-Jules*, à 2 kilomètres nord-ouest des Quatre-Chemins, et de *Saint-Charles,* à 6 kilomètres ouest des Quatre-Chemins, dépendent de la commune de Douéra.

D'Alger à Birkhadem

PAR BIRMANDRAÏS.

Omnibus d'Alger à Moustafa Supérieur. — D'Alger à la Colonne Voirol. — D'Alger à Birkhadem.

Laissant à g. la chapelle anglicane, on sort d'Alger par la rue d'Isly

qui conduit à la porte monumentale de Constantine. La route, passant alors entre l'Agha et le pied des collines que domine le Fort-l'Empereur, et sur lesquelles s'échelonnent les villas du bourg d'Isly, ne tarde pas à s'engager par une rampe en lacets, au milieu de blanches villas mauresques entourées de jardins, dont l'ensemble constitue Moustafa Supérieur. Les principales propriétés se présentent dans l'ordre suivant en venant d'Alger : la villa Bourgeois, le couvent des dames du Sacré-Cœur, l'école normale primaire, l'ancienne campagne Yusuf, que signale un palmier, celles de MM. Baccuet, Joly, le palais d'été du gouverneur général, la villa Laperlier, la villa Bell, d'autres villas, hôtels confortables où le voyageur paye de 250 à 1,000 francs par mois, et enfin l'humble église, installée dans une maison mauresque.

3 kil. **Moustafa-Supérieur***, avec Moustafa-Inférieur, forme la commune de Moustafa, dont la population est de 8,844 hab., dont 5,166 Français, 115 Israélites, 459 indigènes et 3,104 étrangers.

5 kil. *La colonne Voirol* s'élève au point culminant de la route, entre Alger et Birmandraïs (210 mèt.) ; sur le socle de cette colonne entourée d'une grille, se lisent le nom du général Voirol et le millésime de 1834, année pendant laquelle la route fut achevée par l'armée. Alger, vue de ce point, offre, par un ciel pur, un tableau magique où la ville, son port, ses faubourgs, ont pour cadre la montée verdoyante de Moustafa. — A dr. aboutit le chemin vicinal d'El-Biar. A partir de la colonne, la route, taillée sur le flanc d'une montagne et bordée d'un ravin boisé au fond duquel coule l'oued-Khrenis, descend jusqu'à Birmandraïs.

7 kil. **Birmandraïs***, et mieux *Bir-Mourad-Raïs,* le puits de Mourad le capitaine, célèbre corsaire, rénégat flamand. Ce village compte 1009 hab., dont 187 Français, 6 Israélites, 227 indigènes et 589 étrangers. Birmandraïs est situé dans le fond d'un fort joli vallon. La place, complantée de hauts platanes, a pour décoration la mairie, l'école et une petite église ; et les restaurants installés près de la fontaine et du café arabe indiquent assez que cet endroit est fréquenté par la population algérienne. Un chemin parallèle à l'oued-Khrenis, connu sous le nom de *ravin de la Femme Sauvage,* à g. de Birmandraïs, conduit, à 5 kil. de là, *au Ruisseau**, entre le jardin d'essai et Koubba. C'est en remontant l'oued-Khrenis que l'on arrive au café arabe d'Hidra, installé sous des saules séculaires.

De Birmandraïs à Birkhadem la route monte et descend, laissant à droite et à gauche les cultures ou les jardins entourés de haies touffues, et au milieu desquels on aperçoit de blanches maisons mauresques.

10 kil. **Birkhadem***, le puits de la Négresse, est une agglomération de fermes et de villas arabes et françaises, constituant, avec Saoula, une commune de 2,054 hab., 408 Français, 5 Israélites, 1,020 indigènes et 621 étrangers. La place est ornée, en face de l'église, d'une fort jolie fontaine mauresque alimentée par un aqueduc, mais qui, comme celle de Birmandraïs, a été gâtée par des constructions parasites. — Au-delà de Birkhadem, pénitencier pour 4 ou 500 militaires. — Le village possède encore un orphelinat de jeunes filles arabes fondé par Mgr Lavigerie, après la famine de 1866-1867. A 2 kil. N.-O., par le chemin de ceinture, se trouve *Tixeraïn,* qui a possédé un camp se reliant à la première ligne de défense, après la prise d'Alger. On y voit une koubba et une fontaine au milieu d'une forêt de figuiers. A 2 kil. également, mais au S.-O., sur la route de Douéra. **Saoula,** annexe de Birkhadem, dans un pays fertile et bien arrosé, possède une importante fabrique de

crin végétal. Un omnibus conduit tous les jours par Crescia les voyageurs de Douéra à Saoula.

D'Alger à Husseïn-Dey.

6 kil. d'Alger. — Tramways et corricolos.

Quand on a franchi les remparts, la route court jusqu'à l'Agha, bordée de bella-ombra, d'aloès et de cactus, laissant à g., après le fort Bab-Azzoun, l'usine à gaz, l'ancien lazaret et les lavoirs militaires, et à dr. des plantations d'eucalyptus.

2 kil. **L'Agha**, à l'endroit dit Aïn-Rebot, petit ruisseau qui descend à la mer, est une annexe de la commune de Moustafa ; ses établissements industriels ont remplacé, en grande partie, les casernes de la cavalerie turque et l'ancien palais mauresque où logeait l'agha qui exerçait en ce lieu une juridiction à laquelle servaient les oliviers de la route ; quelques-uns de ces arbres, aujourd'hui centenaires, ont en effet été plus souvent chargés de pendus que d'olives! La route, se bifurquant à l'Agha, monte à dr. à Moustafa-Supérieur, et descend à gauche à Moustafa-Inférieur.

3 kil. **Moustafa-Inférieur*** s'étend des dernières pentes de Moustafa-Supérieur jusqu'à la mer. On y voit le quartier de cavalerie du 1er régiment de chasseurs d'Afrique, l'hôpital civil, dont les baraques en bois ont fait place à des pavillons en pierre parfaitement aménagés et à une chapelle construite sur les plans et sous la direction de M. E. Voinot, architecte d'Alger.

Au-dessus de l'ancien aqueduc arabe, M. Bulard a installé le matériel d'un observatoire qui lui permet de rendre de très-grands services en Algérie.

Plus loin avant le champ de manœuvres, baraque servant provisoirement d'*église*.

A deux pas de là, s'étend *le champ de manœuvres,* vaste plaine magnifiquement encadrée par Alger, la mer, le chemin de fer d'Alger à Oran, le Hamma et les plateaux de Moustafa-Supérieur. C'est là que les chasseurs viennent s'exercer à l'équitation et au maniement des armes. Le champ de manœuvres sert également de champ de Mars pour les revues, et enfin de *turf* sur lequel Français et indigènes se disputent le prix des courses.

4 kil. A droite de la route, *la koubba de Sidi-Mohammed-Abd-er-Rahman-Bou-Kobrin.* Ce marabout, originaire d'Alger, florissait sous Moustafa-Pacha, c'est-à-dire entre les années 1798 et 1805. Peu de temps avant sa mort, il s'était établi chez les Beni-Ismaïl, tribu centrale du pays des Guechtoula, la plus puissante de cette confédération du canton de Bor'ni. Cet homme avait fondé une confrérie religieuse qui eut d'autant plus de succès, qu'elle était toute nationale et ne dépendait pas, comme les autres, de chefs nés et vivant dans des pays étrangers. Aussi ses compatriotes, en apprenant sa mort, envoyèrent chez les Beni-Ismaïl quelques-uns de leurs frères algériens les plus résolus et les plus habiles, qui réussirent à rapporter son corps ; il fut enterré au *Hamma,* dans l'endroit où s'élève sa koubba, et où il demeurait probablement avant son départ pour le Djurdjura. Quand les Kabiles s'aperçurent que la tombe avait été violée, ils entrèrent dans une grande colère, mais ils ne tardèrent pas à s'apaiser lorsque, vérification faite, ils reconnurent que le corps du saint était intact et à la place où on l'avait inhumé. Et cependant ce même corps se retrouvait également intact au Hamma. L'illustre marabout s'était miraculeusement dédoublé, ce qui lui fit donner le surnom de *Bou-Kobrin,* l'homme aux Deux Tombes ! L'ordre religieux de Mohammed-ben-Abd-er-Rahman jouit d'une telle réputation dans le pays, et possède ou du moins a possédé une si grande importance politique, que l'émir Abd-el-Kader eut soin de s'y faire affilier, à

l'époque où il espérait encore faire entrer les Kabiles dans la vaste confédération hostile qu'il organisait contre nous (*V.* les ouvrages de MM. *de Neveu* et *C. Brosselard*).

La koubba, qui renferme la châsse de Bou-Kobrin, au-dessus de laquelle est placée l'inscription donnant la généalogie du marabout, est close, ainsi que la maison de l'oukil ou gardien, par un mur entouré d'un cimetière qu'ombragent des oliviers, des lentisques et des cactus. Le vendredi de chaque semaine, ce cimetière est animé par la visite de femmes mauresques plus ou moins mariées, qui peuvent certainement venir là pour faire leurs dévotions et songer aux morts; mais ces dévotions sont précédées ou suivies de causeries bruyantes et de festins joyeux; il n'est pas rare alors de voir beaucoup de ces Mauresques à visage découvert; honni soit qui mal y pense! A certaines époques de l'année, les Arabes viennent faire de brillantes chevauchées à la koubba de Bou-Kobrin.

5 kil. Le *Café des Platanes.* « Le lieu, dit M. E. Fromentin, est assurément fort joli. Le café, construit en dôme, avec ses galeries basses, ses arceaux d'un bon style et ses piliers écrasés, s'abrite au pied d'immenses platanes d'un port, d'une venue, d'une hauteur et d'une ampleur magnifiques. Au delà, et tenant au café, se prolonge par une courbe fort originale une fontaine arabe, c'est-à-dire un long mur dentelé vers le haut, rayé de briques, avec une auge et des robinets primitifs, dont on entend constamment le murmure, le tout très-écaillé par le temps, un peu délabré, brûlé du soleil, verdi par l'humidité, en somme, un agréable échantillon de couleur locale qui fait penser à Decamps. Une longue série de degrés bas et larges, dallés de briques posées de champ, et sertis de pierres émoussées, mènent, par une pente douce, de la route à l'abreuvoir. On y voit des troupeaux d'ânes trottinant d'un pied sonore, ou des convois de chameaux qui y montent avec lenteur et viennent plonger vers l'eau leurs longs cous hérissés, avec un geste qui peut, suivant qu'on le saisit bien ou mal, devenir ou très-difforme ou très-beau.... » En face du Café des Platanes sont établis quelques cafés restaurants.

Le *Jardin du Hamma,* ou *Jardin d'Essai,* a été créé en 1832, sous la direction de M. Hardy; son étendue primitive de 5 hectares est aujourd'hui de 80. Le décret du 11 décembre 1867, par lequel le jardin du Hamma a été concédé à la Société générale Algérienne, imposait à cette société, entre autres obligations, les suivantes : « La Société, dit l'article 3, sera tenue de conserver à la propriété la triple destination de *promenade publique,* de *pépinière* pour la production et la diffusion des végétaux indigènes, enfin de *jardin scientifique et d'acclimatation* pour les végétaux exotiques. »

Le Jardin du Hamma offre deux sections bien distinctes : l'une, la partie plane, entourée par un boulevard et les routes d'Alger à Aumale et d'Alger à Constantine; l'autre, la partie montagneuse, située au midi et séparée de la première par la route d'Alger à Aumale; son entrée est en face du café des Platanes.

La partie plane est divisée en carrés parallèles, où sont cultivées les plantes de pépinières, et en plates-bandes, larges de 3 à 4 mèt., réunissant par groupes de familles toutes les plantes d'un intérêt horticole reconnu; elle est de plus coupée par trois grandes allées longitudinales d'une beauté merveilleuse : l'allée des platanes, vis-à-vis de l'entrée principale; l'allée des palmiers, plantée en 1847, terminée par une oasis de 72 palmiers, bordée par le chemin de fer et la mer; enfin l'allée des magnolia et des ficus roxburghii. Ces trois grandes allées sont elles-mêmes coupées par d'autres allées transversales, parmi lesquelles l'allée des bambous, l'allée des chamærops

excelsa (palmiers à chanvre), et l'allée des lataniers.

Dans un angle, au midi, est dessiné un jardin anglais au milieu duquel est un lac d'assez grande dimension où prospèrent à l'envi des plantes aquatiques.

La direction a étendu ses recherches à quelques espèces d'animaux dont l'emploi serait utile en Algérie. Le problème de la reproduction de l'autruche est aujourd'hui parfaitement résolu, et le Jardin possède actuellement un troupeau de 50 individus, de toute beauté, dont il sera facile d'augmenter le nombre. Le casoar d'Australie, proposé comme viande de boucherie, s'est, après plusieurs essais infructueux, reproduit pour la première fois en Algérie dans l'année 1870. D'heureux résultats ont été également obtenus sur les alpacas, les lamas, les zèbres, les gazelles. D'autres questions indiquées à la direction sont à l'étude. La Société s'est particulièrement préoccupée de la recherche des moyens les plus propres à relever l'industrie de la soie ; les études séricicoles sont poursuivies avec ardeur ; de nouvelles soies sont l'objet d'expérimentations suivies, et tout fait espérer qu'elles pourront lutter avec succès contre l'épidémie, qui a si profondément troublé cette industrie.

Il reste à parler de la partie haute du Jardin, couverte de végétaux du plus grand intérêt forestier ; des allées s'entre-croisant permettent d'arriver au sommet. Les essences de végétaux acclimatés sont presque toutes de la Nouvelle-Hollande et du Cap. Parmi les espèces qui figurent dans cette partie élevée du Hamma, on remarque une quarantaine d'*Eucalyptus globulus,* ces arbres d'une végétation si extraordinaire dont nous avons déjà parlé dans l'Introduction.

Le Jardin du Hamma a pour directeur M. Ch. Rivière, fils de l'ancien directeur du jardin et des serres du Luxembourg ; il met avec talent et avec goût à exécution l'intention de la Société générale Algérienne ; « Faire du Hamma le réceptacle de toutes les plantes d'ornement ; livrer celles-ci au commerce dans des conditions relativement exceptionnelles de bon marché, particulièrement en ce qui concerne les végétaux européens destinés à être répandus ensuite à profusion, à l'effet de venir en aide aux populations de cette contrée ; propager les plantes reconnues d'une utilité incontestable pour la colonie. »

Les demandes de végétaux et de graines se font à l'administration de la pépinière centrale, au bureau de la comptabilité, et expressément au comptant ou contre des valeurs en remboursement. Tous les renseignements désirables : catalogue des végétaux et des graines, coût des emballages, frais de toutes sortes, sont donnés aux personnes intéressées.

C'est au Hamma, sur l'emplacement du Jardin d'Essai, que Charles-Quint fit commencer le débarquement de ses troupes, 24,000 hommes, le 23 octobre 1541 ; huit jours après, le 31, il rembarquait les débris de son armée sur les vaisseaux échappés à la tempête du 26, et ralliés à grand'peine par Doria, à Matifou.

6 kil. Le *Ruisseau** ou l'*Oued-Khrenis,* point d'arrêt des omnibus. A pied, à cheval ou en voiture, car la route est aujourd'hui carrossable, on peut de là continuer la promenade en longeant le ruisseau jusqu'à Birmandraïs (4 kil.), par le fond du ravin boisé de la *femme Sauvage,* sobriquet donné par antiphrase à une jeune débitante d'absinthe qui tenait un établissement en cet endroit, vers l'année 1844.

A partir du Ruisseau, la route monte jusqu'à Koubba, dominant à droite l'ancien sentier arabe bordé de lentisques et d'oliviers, et à gauche la route qui continue vers la mer, jusqu'à Husseïn-Dey, entre des

usines et de belles cultures maraîchères.

6 kil. **Husseïn-Dey**, deuxième station du chemin de fer d'Alger à Oran, et point d'arrêt des tramways d'Alger, est une agglomération de villas, d'usines, de fermes, de maisons de jardiniers et de guinguettes, dont la réunion forme une commune de 2,009 hab., dont 424 Français, 19 Israélites, 352 indigènes et 1,214 étrangers. Husseïn-Dey doit son nom au dernier pacha d'Alger, qui possédait en ce lieu une maison de plaisance, servant maintenant d'entrepôt pour les tabacs de la province. La caserne, où a été formé le 4e régiment de chasseurs d'Afrique, est devenue une importante métairie. Un parc et une école d'artillerie ont été installés dans ce village, non loin de la minoterie Narbonne frères, et de l'usine de ciments moulés et de pierres artificielles de M. Pavin de Lafarge.

Au centre du village s'élève l'église non loin de laquelle sont les écoles. Un puits artésien a été nouvellement foré, en face de l'église.

On ne quittera pas Husseïn-Dey sans avoir demandé à M. Trottier la permission de visiter sa propriété, remarquable par ses plantations d'eucalyptus : cet arbre géant de l'Australie a été introduit en Algérie par M. Ramel.

C'est à Husseïn-Dey que débarqua Diégo de Vera, à l'instigation du fils de Selim-ben-Teumi, réfugié à Oran. 400 Espagnols furent faits prisonniers et Diégo reprit la mer avec une flotte que la tempête avait détruite en partie, 1516 (922 hég.).

A quelques centaines de mèt. de Husseïn-Dey, sur la plage, entre la mer et une de ces batteries à fleur d'eau qui jalonnent le rivage, d'Alger à la Maison Carrée, est un petit cimetière musulman qui rappelle, ainsi que la batterie, une autre expédition espagnole, celle d'O'Reilly, aussi désastreuse que les expéditions de Diégo et de Charles-Quint. Arrivé dans la rade d'Alger, le 30 juin 1775 (1er Djoumad-el-Oued, 1189 hég.), avec 6 vaisseaux de ligne, 14 frégates, 25 galiotes à bombes et autres bâtiments de guerre, 344 navires de transport et 23,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, O'Reilly prit position entre l'Harrach et l'oued-Khrenis. Les Turcs d'Alger avaient disposé leurs forces à Aïn-er-Rebot (l'Agha) et au Khrenis, tandis que Salah, bey de Constantine, campait à l'Harrach et Mohammed, bey du Titeri, à Tementfous (Matifou). Au bout de sept jours, un jeudi, un grand nombre de navires tirèrent sur les batteries de l'Harrach et du Khrenis. Le samedi suivant, l'armée espagnole débarqua au Khrenis, et elle engagea le combat, en s'avançant jusqu'aux jardins où les Algériens s'étaient retranchés. Les beys de l'Est et du Titeri arrivèrent alors avec leur contingent, amenant avec eux plus de 500 chameaux dont ils se faisaient un abri. Les Espagnols furent culbutés, regagnèrent avec peine leurs navires, et laissèrent dans leur fuite un immense matériel de guerre, après avoir eu 600 hommes tués et 1800 blessés. Les musulmans perdirent 200 hommes qu'on enterra au pied de la batterie qui, pour cette raison, porte encore aujourd'hui le nom de *Toppanat-el-Moudjehadin*, batterie des champions de la guerre sainte. On a donné également ce nom à la batterie de la rive g. de l'oued-Khrenis ; mais sur la carte, en quatre feuilles, du Sahel et de la Mitidja, 1854, le cimetière des Moudjehadin est placé au-delà de Husseïn-Dey. L'année de cette expédition est appelée par les musulmans *Am-er-Remel*, l'année du sable, parce que O'Reilly débarqua sur la plage sablonneuse qui s'étend, comme on l'a dit plus haut, entre l'Harrach et l'oued-Khrenis.

En remontant la route d'Alger, sur la plage et non loin de l'oued-Khrenis, on voyait la koubba de Sidi-Belal, à moitié enfoncée dans les

sables. C'est là que les nègres d'Alger venaient chaque année célébrer l'*Aïd-el-Foul,* la fête des Fèves. Cette fête avait lieu un mercredi, à l'époque appelée Nissam par les indigènes, c'est-à-dire celle où commence à noircir la plante qui porte les fèves. Jusque-là, les nègres s'abstenaient de manger de ce légume. Les traditions ne sont nullement d'accord au sujet de Sidi-Belal, si fort en honneur parmi les nègres, mais il ne doit être autre que Sidi-Bellel, fondateur de Tombouctou. (*V.* la légende griotte dans les *Aventures au Sénégal,* par M. Verneuil.) L'Aïd-el-Foul pourrait n'être autre chose qu'une trace, persistante à travers les siècles, du culte rendu à Sidi-Bellel. Du reste, le sacré était mêlé au profane dans le cérémonial de cette fête, qui consistait d'abord à célébrer le *Fatha,* ou prière initiale du Koran, et à égorger ensuite un bœuf, des moutons, des poulets, au milieu des danses et des chants. Le bœuf destiné au sacrifice était préliminairement couvert de fleurs ; sa tête était ornée de foulards, et ce n'était qu'après que les sacrificateurs avaient exécuté des danses dans lesquelles ils tournaient sept fois dans un sens, et sept fois dans un autre, que la victime recevait le coup mortel. La manière dont l'animal subissait la mort, soit qu'il tombât subitement sous le couteau qui l'avait frappé, soit qu'il s'agitât dans une pénible et lente agonie, était le sujet de pronostics heureux ou malheureux qu'interprétaient aussitôt les aruspices noirs.

Après le sacrifice, commençait la danse nègre. La troupe des enfants du Soudan se dirigeait vers un bassin carré rempli d'eau, consacré à *Lella-Haoua,* sainte femme qui est également en grande vénération chez eux ; dans ce moment on voyait des individus hommes ou femmes, que le tremoussement appelé *djedeb* avait violemment impressionnés, se précipiter ruisselants de sueur dans les flots de la mer, d'où leurs compagnons avaient souvent grand'peine à les retirer. D'un autre côté et sous des tentes improvisées, les négresses s'occupaient à faire cuire les fèves, les premières que les nègres devaient manger de l'année, et qui servaient d'assaisonnement au mouton et au kouskoussou, base du festin. Tout le reste de la journée se passait en danses et en chants, auxquels la musique appelée *derdeba,* c'est-à-dire l'horrible tapage si aimé des nègres, servait d'accompagnement. Les autres musulmans, habitants d'Alger, s'abstenaient en général d'assister à ce spectacle. Il n'en était pas de même des femmes qui, probablement excitées par les récits de leurs négresses, y venaient en foule. Il est juste de dire cependant que les femmes qui appartenaient aux principales familles ne figuraient pas dans ces réunions.

D'Alger à Koubba.

9 kil. — Omnibus et corricolos.

6 kil. d'Alger au Ruisseau, *V.* p. 59.

La route monte jusqu'à Koubba, entre les jardins de nombreuses villas.

9 kil. **Koubba***, aujourd'hui commune de 1,426 hab., dont 325 Français, 367 indigènes et 734 étrangers. La position de Koubba sur une hauteur est des plus belles et des plus salubres. De là, on domine tout le Hamma, et la rade décrivant sa courbe d'Alger à Matifou, jalonnée par les villages de Moustafa-Inférieur, de Husseïn-Dey, de la Maison-Carrée et du Fort de l'Eau. Koubba, possède un *orphelinat* dit de la Sainte-Enfance, un *grand séminaire* et une *église* dont l'immense coupole s'aperçoit de loin. Koubba doit son nom à la koubba, ou tombe édifiée, en 1545, par Hadj-Pacha, qui sert de chapelle dans le jardin du grand séminaire. Au nord du même jardin, on a construit un Chemin de la

Croix avec grottes, chapelles et sculptures.

C'est au camp du *Vieux Koubba*, au S. du village, que furent formés les premiers bataillons d'Afrique avec des soldats sortant des compagnies de discipline, auxquels fut donné le nom de zéphirs. Voici l'origine de cette appellation que beaucoup de personnes, qui ont écrit sur l'Algérie, semblent avoir ignorée. Les bataillons d'Afrique, au nombre de trois aujourd'hui, en comptaient primitivement deux; la conduite plus qu'excentrique des soldats qui les composaient, fit donner, par une plaisante réminiscence d'un célèbre ballet mythologique, au premier bataillon le surnom de Flore et au second celui de Zéphir; ce dernier nom devint ensuite commun aux deux bataillons, et par extension, au troisième, dès qu'il fut créé.

D'Alger au Cap Matifou

PAR LA MAISON-CARRÉE.

27 kil. — Chemin de fer d'Alger à la Maison-Carrée.— Omnibus et corricolos d'Alger à Matifou.

La Maison-Carrée, le Fort-de-l'Eau et Matifou, quoique séparés du Sahel par la rivière de l'Harrach, sont toujours compris dans les excursions aux environs d'Alger.

6 kil. d'Alger à Husseïn-Dey. *V*. p. 59.

La route d'Alger au cap Matifou a, jusqu'à ce point, suivi le contour de la rade, entre une petite plage à g. et de verdoyants jardins et de belles cultures à dr.; mais, au-delà de Husseïn-Dey, des dunes de sable assez élevées succèdent à la végétation. Arrivée sur le bord de l'Harrach, la route traverse le chemin de fer, contourne à dr. la rivière (à sec en été, torrent en hiver), qu'elle va passer sur le pont bâti par Hadj-Ahmed dey, en 1697 (1108 hég.), et restauré ou reconstruit par Ibrahim-ben-Ramdan, en 1736 (1149 hég.), ainsi que le constate une inscription en turc, placée sur le parapet de dr.

12 kil. **La Maison-Carrée***, troisième station du chemin de fer. Les vrais noms de la Maison-Carrée de l'Harrach, qui n'a rien de commun avec celle de Nîmes, sont *Bordj-el-Kantra* (fort du Pont), *Drâ-el-Harrach* (le monticule de l'Harrach), *Bordj-el-Agha*, *Bordj-Yahhia* (le fort de l'Agha, le fort de Yahhia). Sa construction remonte à la première année du pachalick d'Abdi, en 1724 (1136 hég.). C'était, sous les Turcs, une espèce de caserne d'où l'Agha tombait à l'improviste sur les tribus, pour les châtier ou les forcer à payer l'impôt. Après 1830, elle fut appropriée par le génie militaire, pour défendre le passage de l'Harrach et surveiller le côté E. de la Mitidja qu'elle domine dans cette partie.

Ce poste militaire, qui pouvait contenir un bataillon, ne fut d'abord occupé que du mois de novembre au mois de juin de chaque année; pendant les autres mois, les exhalaisons des marais de la plaine le rendaient inhabitable. Aujourd'hui que la colonisation a pris définitivement racine en Algérie, les environs de la Maison-Carrée ont été assainis par des travaux de culture et d'écoulement des eaux. Le Bordj-el-Harrach est devenu une Prison centrale, et un joli village s'est élevé au pied de cette citadelle qui fut pendant 15 ans l'objet d'attaques et de défenses héroïques. La Maison-Carrée, chef-lieu de commune, compte aujourd'hui une population de 2139 habitants dont 385 Français, 923 indigènes et 831 étrangers. Un marché de bestiaux se tient tous les vendredis à la Maison-Carrée.

A l'entrée du village, s'élève une église. Plus au centre sont les écoles.

Les grands bâtiments, élevés entre le fort de la Maison-Carrée et la mer et entourés de nombreux eucalyptus, sont affectés à un *orphelinat* créé

par l'archevêque d'Alger, après la famine de 1867-1868, et à la maison-mère des *Missions Africaines* dont les futurs missionnaires portent le costume arabe. On admire en cet endroit le grand vignoble, les vergers et les plantations créées par l'archevêque Lavigerie.

Aux environs de la Maison-Carrée, minoterie importante et belles exploitations agricoles parmi lesquelles celle de M. Cordier, l'un des premiers propagateurs de l'eucalyptus en Algérie.

18 kil. **Le Fort-de-l'Eau.** De la Maison-Carrée au Fort-de-l'Eau, la route va droit à l'E. pendant une distance de 4 kil., puis remonte au N., jusqu'au village créé près du fort turc, *Bordj-el-Kifan* (le fort des Côteaux), bâti sur le bord de la mer, par Djafar pacha, en 1581 (989 hég.). Le beau village du Fort-de-l'Eau témoigne de ce que peut faire le petit colon venu en Algérie, non dans l'espoir chimérique de s'enrichir en quelques années, mais pour devenir possesseur définitif du terrain qui lui a été concédé, ou des jardins qu'il a exploités à loyer. Les Mahonnais du Fort-de-l'Eau, comme leurs compatriotes débarqués dans toutes les parties de l'Algérie, sont les premiers maraîchers du pays.

20 kil. **La Rassauta**, et mieux Ras-outa, compte avec les centres du *Fort-de-l'Eau* et du *Retour-de-la-chasse** ses annexes, 2025 habitants dont 215 Français, 888 indigènes et 992 étrangers.

24 kil. L'*oued-Khramis;* une de ces batteries basses qu'on a pu déjà voir, au sortir d'Alger, défendait l'embouchure de cette petite rivière, sur sa rive g.

26 kil. 1/2. **Rusgunia.** Les ruines de cette ville occupent un vaste espace de forme circulaire, mais un peu allongé, limité à l'ouest par la côte qui est légèrement escarpée. Quelques édifices, composés de demi-voûtes, et des tronçons de colonnes épars, semblent indiquer les restes d'anciens bains; des fragments de mosaïques, des pierres frustes, des inscriptions, des médailles, y ont été recueillis, à différentes époques. D'après les anciens itinéraires, la cité romaine, qui dut être assez considérable, était celle de Rusgunia. Les épigraphes assez rares, trouvées sur place ou transportées à Alger, et dont la provenance a été régulièrement établie par MM. Berbrugger, Renaudot et Karstensen, ont confirmé l'identité des ruines actuelles avec Rusgunia; la suivante a été publiée par M. Berbrugger.

L. TADIO L. FIL. QVIR
ROGATO
DEC. AED. IIVIR. IIVIR.
Q. Q. RVSG. ET RVSG.
CONSISTENTES OB
MERITA QVOD FRV
MENTVM INTVLERIT
ET ANNONAM PAS
SV.... SIT INCRESCERE
AERE COLLATO

« A Lucius Tadius, fils de Lucius (de la tribu) Quirina (surnommé) Rogatus; — les décurions, les édiles, les duumvirs et les duumvirs quinquennaux de Rusgunia et les habitants de Rusgunia, à cause de ses mérites [et parce qu'en faisant venir du froment, il a arrêté les progrès de la famine. Par souscription. »

Cette inscription est encastrée dans la voûte d'un des magasins de vins de la Pêcherie à Alger, bâtis avec des pierres apportées de Matifou. Un vieux Maure raconta à M. Berbrugger, quand il copiait cette inscription, qu'il l'avait bien remarquée lorsqu'on la posa, parce qu'elle causa alors une dispute entre les ouvriers musulmans et les esclaves chrétiens employés à la construction, les uns voulant cacher les lettres en dedans de la paroi, et les autres les placer en évidence. Ces derniers l'emportèrent fort heureusement.

Rusgunia était, selon Pline, une colonie d'Auguste, qu'il place immédiatement à l'E. d'Icosium (Alger). Une stèle phénicienne, recueillie dans les ruines, semblerait donner une origine encore plus ancienne à cette colonie maritime, qui fut, dit-on, célèbre; mais il n'y reste aucune trace de port. Il ne faudrait pas, du reste, juger de l'importance de Rusgunia par ce qu'on en voit aujourd'hui. Dès le commencement du XVIe s., Léon l'Africain constate que les pierres romaines de Matifou avaient été employées à relever « presque toutes les murailles d'Alger », et, depuis cette époque, les Turcs y ont pris des matériaux tout préparés pour les constructions publiques. Les indigènes, qui appellent les ruines de Rusgunia *Medina Takious* (ville de Takious), en font le théâtre de l'aventure des Sept-Dormants. (Voir, dans le Koran, le chap. XVIII : *De la Caverne,* verset 8.) Le même nom et la même légende ont été appliqués à d'autres localités des pays musulmans. Dans l'opinion des Arabes, qui ne voient que la recherche des trésors, là où l'archéologue recueille, quand il le peut, des documents historiques, les ruines de Rusgunia renferment d'immenses richesses. A 2 kil. E. de Rusgunia, on peut visiter la carrière qui en a fourni les matériaux.

27 kil. Le *Cap Matifou*, ou *Ras Tementfoust;* un phare y est installé. L'ancien fort turc de Matifou, *Bordj-Tementfoust,* bâti par Ramdan-Agha, sous le pachalik d'Ismaël, en 1661 (1071 hég.), et remis en état de défense en 1685 (1096 hég.), sous Mezzo-Morto dey, à la suite du bombardement d'Alger, était gardé par une petite *nouba* ou garnison de 15 hommes. De la terrasse de ce fort, aujourd'hui démantelé, partait le coup de canon qui signalait aux Algériens l'arrivée d'un nouveau pacha dont le prédécesseur, si toutefois il vivait encore, quittait la Djenina et se rendait dans une hôtellerie de la rue de la Marine. Selon Haédo, le pacha, arrivant de Constantinople, passait quelques jours dans cette même hôtellerie, en attendant le déménagement de l'ancien pacha.

C'est à Matifou que, il y a trois siècles, le puissant empereur Charles-Quint se rembarquait, après son expédition désastreuse contre Alger, en 1541, abandonnant aux rivages les débris de sa flotte et les cadavres de ses soldats, laissant aux captifs chrétiens le désespoir, aux pirates leur insolente impunité.

ROUTES DE LA PROVINCE D'ALGER

ROUTE 1.

D'ALGER A ORAN.

PAR BLIDA ET ORLÉANSVILLE.

420 kil. Chemin de fer.

Voir aux Renseignements généraux pour le tarif de chaque classe et de chaque station.

Indépendamment des rampes carrossables qui conduisent d'Alger à son port, des escaliers ont été ménagés aux piétons, dans les bastions qui flanquent le boulevard de la République. C'est entre la mer et le bastion en contre-bas de l'hôtel du Trésor et des Postes, que se trouve établie la gare du chemin de fer d'Alger à Oran. Cette gare, qui répond parfaitement à sa destination, est dans une situation pittoresque : « Cette mer à niveau, ces grands navires entrant, sortant ou immobiles, ces mâts bariolés de pavois, ces voiles blanches tranchant en lumière sur les pans verts du Sahel et le fond bleu de l'Atlas, arrêtent le regard du plus bourgeois, du plus insouciant, le captivent, l'enthousiasment ! » (*C. Desprez.*)

Le train, après avoir rasé la base du boulevard de la République, passe dans une petite voûte sous le fort Bab-Azzoun, puis laisse à dr. l'usine à gaz et l'ancien lazaret, et à g. l'établissement des bains de mer.

2 kil. L'**Agha**, *V.* p. 59.

De l'Agha à Husseïn-Dey, le chemin de fer est parallèle à la mer à g. et à la route d'Alger à Constantine à dr. Nous ne décrirons pas une seconde fois les sites merveilleux qu'on ne se lasse jamais d'admirer sur ce parcours.

6 kil., **Husseïn-Dey**. *V.* p .62.

A partir d'Husseïn-Dey, la voie s'enfonce dans une tranchée dont les sommets sont couronnés de cactus et d'aloès, puis débouche, en avant de l'oued-Harrach, à

11 kil., **La Maison-Carrée.** *V.* page 64.

La voie ferrée se bifurque, continuant vers l'E., jusqu'à Ménerville, en attendant qu'elle poursuive jusqu'à Constantine, par Sétif, et se portant vers le S.-O., entre l'Harrach, à g., et le pied du Sahel, à dr. On commence à voir se dérouler le panorama de la *Mitidja*, plaine vaste et féconde.

Au XIIIe s., la plaine de la Mitidja était couverte de cultures, de villages et de villes. A en croire les historiens, les habitants de cette région possédaient trente villes assez considérables pour pouvoir y faire la prière publique. Mendîl, chef des

Mar'raoua, l'envahit, y porta la dévastation, et ne s'éloigna qu'après y avoir tout ravagé. Quelque temps après, le même Mendîl livra bataille auprès de Mitidja (Blida), à Yahya-ibn-R'ania, partisan des Almoravides; mais, abandonné des siens, il resta prisonnier entre les mains de Yahya qui le fit mettre en croix, sur les murs d'Alger, qu'il venait de soumettre, 1225 (622 hég.). Au xive s., les Thâleba, venus du Titeri, s'étaient établis dans la Mitidja. Quand les Beni-Merin se furent emparés du Mar'reb central, les Thâleba demeurèrent maîtres de la Mitidja, en payant l'impôt aux chefs qui gouvernaient la ville d'Alger; mais, ayant pris part à plusieurs révoltes contre Abou-Hammou, sultan de Tlemcen, ce dernier les bloqua dans les montagnes de l'Atlas, les fit capituler, envoya leur chef à Tlemcen, où il le mit à mort, et la tribu fut bientôt ruinée par la confiscation de ses biens, l'esclavage et la détention. Au xve s. et au commencement du xvie, les Beni-Teumi occupaient la Mitidja; on a vu plus haut que Selim-Ben-Teumi, émir d'Alger et chef de la tribu, ayant appelé Aroudj à son secours contre les Espagnols, fut tué par celui-ci, qui se fit proclamer souverain à sa place.

La Mitidja, de Marengo, à l'O., jusqu'à la mer, au N.-E., décrit un immense quart de cercle ayant 100 kil. de long sur 22 de larg. moyenne; sa superficie dépasse 210 000 hect. Son altitude est généralement de 50 à 100 mèt. (250 au pied de l'Altas); elle est bornée au N. par la mer et le Sahel, au S. par l'Atlas, quatre fois plus haut que le Sahel, puisqu'il dresse au-dessus de la plaine des croupes de 1000 à 1640 mèt., tandis que le Sahel n'a que 402 mèt. d'altitude maximum. Les torrents qui débouchent de l'Atlas dans la Mitidja lui portent les eaux d'environ 226 000 hect. qui, suivant M. Ville, versent moyennement à la plaine au moins 42 mèt. cubes d'eau par seconde. Malheureusement, ces torrents baissent considérablement en été, et pour conserver, pendant cette saison, à la Mitidja les éléments d'irrigation qui décuplent sa fécondité, il faut recourir à des barrages-réservoirs. Quelques-uns de ces barrages sont commencés ou achevés, les plus importants ne sont encore qu'en projet. La population européenne de la Mitidja est en progrès constant : d'environ 10 000 âmes en 1852, elle montait à près de 20 000 en 1866, et elle est maintenant de 26 000. — M. Mac-Carthy divise judicieusement la Mitidja en trois parties très-distinctes : *la partie orientale,* limitée par l'Harrach, où se trouvent Rovigo, Sidi-Moussa, l'Arbâ, Rivet, le Fondouck, Saint-Pierre et Saint-Paul, Bou-Hamedi, la Maison-Blanche, le Fort-de-l'Eau, Rouiba, la Regaïa et mieux Rer'aïa, l'Alma, le Corso, Bellefontaine, et dont le territoire est occupé en outre par les Khrachna et les Beni-Moussa; *la partie centrale*, où l'on trouve Blida, Bou-Farik, Joinville, Montpensier, Dalmatie, Beni-Mered, Souma, Bouïnan, Chebli, Bir-Touta, les Quatre-Chemins et l'Oued-el-Halleug; sa population indigène forme la tribu des Beni-Khrelil; *la partie occidentale* comprend les villages de la Chiffa, de Mouzaïaville, de Bou-Roumi, d'el-Afroun, d'Ameur-el-Aïn, de Bou-Rkika et de Marengo, tous placés au pied de l'Atlas, et Attatba au pied du Sahel de Koléa; les Hadjoutes occupent le milieu de cette troisième partie. C'est la région centrale que parcourt la route de terre d'Alger à Blida, en décrivant, de l'oued-Kerma à Blida, un angle obtus, dont les Quatre-Chemins forment le point d'intersection.

15 kil. **Le Gué de Constantine**, près de l'Oued-el-Harrach, sur l'ancienne route arabe d'Alger à Constantine. Nombreuses fermes, briqueteries et usines à dr. et à g. entourées de plantations d'eucalyptus.

20 kil. **Baba-Ali**, nom d'un ancien

haouch ou ferme arabe à g. A partir de cette station, le chemin de fer quitte le pied du Sahel.

26 kil. **Bir-Touta**, le Puits du Mûrier, ou le quatrième *blockhaus;* chef-lieu de commune de 1713 hab. dont 306 Français, 1208 indigènes et 199 étrangers. Ce nom de 4e blockhaus rappelle qu'il y avait là une de ces huttes en bois, plus larges du haut que du bas, dans lesquelles on pénétrait par le sommet, au moyen d'une échelle qui, en cas d'alerte, s'enlevait, et alors les quelques hommes enfermés dans ce petit fort, dont l'enceinte en planches était à l'abri des balles, pouvaient résister à un coup de main, et défendre les environs, au moyen de meurtrières. Ces blockhaus, sorte de corps de garde composé de vingt à trente hommes, étaient jetés ainsi d'espace en espace, pour la sûreté des routes sur lesquelles, sans parler de la guerre d'Afrique proprement dite, circulaient des malfaiteurs et des maraudeurs isolés qui attaquaient les Français comme les Arabes eux-mêmes. Le ravitaillement des blockhaus ne se faisait pas toujours sans coups de fusil ; les annales militaires de l'Algérie gardent le souvenir des ravitaillements meurtriers et glorieux de 1836.

A 4 kil. de Bir-Touta, à g. du chemin de fer, sur la route de Bou-Farik à Sidi-Moussa, **Chebli**; cette commune compte 1957 hab., dont 304 Français, 1133 indigènes et 520 étrangers. Chebli a été renommé de tout temps pour l'excellence de ses tabacs ; on y fait de grands approvisionnements de palmier-nain pour le crin végétal.

37 kil. **Bou-Farik***.

Bou-Farik était, en 1830, un marais inhabitable, rempli de sangliers et de bêtes fauves; quelques rares sentiers le traversaient ; suivant les terrains les plus fermes, ils aboutissaient tous à un endroit un peu plus élevé, au milieu duquel se trouvaient « une blanche koubba dédiée à Sidi-Ald-el-Kader-ed-Djilani, et un puits ombragé par quatre trembles aux branches desquels flottaient de petits bouts de corde ; et quelquefois à ces cordes, un corps humain se balançait dans l'espace ; ces arbres étaient des gibets, la justice des kaïds. Deux figuiers et un palmier se dressaient sur le point où fut établi plus tard le cimetière de cette colonie, où longtemps le sulfate de quinine se débita à la cantine avec rang de *consommation.* » (*Dr Barthélemy*, Bulletin de la Société de Climatologie Algérienne.) Tous les lundis, les Arabes se réunissaient, comme ils se réunissent encore aujourd'hui, sur ce point central de la Mitidja, échangeaient leurs bestiaux, leurs marchandises, et se hâtaient de quitter ce lieu pestilentiel, pour retourner à leurs tentes avant la nuit, dont l'approche était redoutée par tout homme en possession de quelque argent.

En 1835, le général comte Drouet d'Erlon établit un camp à Bou-Farik, premier et principal poste de notre armée dans la plaine ; ce camp, entouré de parapets, pouvait contenir 1500 hommes et 600 chevaux. Quelque temps après, le maréchal Clausel décréta la création d'une ville appelée par flatterie Medina-Clausel. L'exécution première ne fut pas heureuse ; l'enceinte de Bou-Farik fut d'abord tracée sur de vastes proportions : un rectangle de 750 mètres sur 1100, fermé par des bastions en terre et entouré de fossés, comblés aujourd'hui. Les rues étaient alignées sur le plan, les hôtels construits ou projetés ; mais toutes les parties distendues de cette ville nouvelle, affaiblies, énervées, semblaient périr à leur naissance, tout comme les colons décimés par la fièvre. « En 1840, sur 400 habitants, le seul mois d'octobre enlève 48 fiévreux ; en 1841, on compte 450 malades et 106 décès, et l'on agite un instant la question de tout abandonner.... En 1842, 92 personnes meurent, sur une

population de 300 habitants ! Mais déjà, en 1843, le chiffre des décès n'est plus que de 42, soit un dix-septième; il est encore d'un quinzième en 1846, d'un douzième en 1847, puis il descend à un vingt-huitième en 1848, à un trente-cinquième en 1849. Enfin, en 1856, les naissances (139) dépassent les décès (77). » (*Dr Barthélemy.*) Aujourd'hui Bou-Farik, bâti sur un terrain malsain, dans un endroit où, selon le dicton, les corneilles elles-mêmes ne pouvaient vivre, Bou-Farik, à force de travaux d'assainissement, exécutés par des colonies sans cesse renouvelées, a fini par devenir très prospère. « Plus de malades, plus de fiévreux. Les Européens s'y portent mieux qu'ailleurs. Pendant que tant d'hommes y mouraient empoisonnés par la double exhalaison des eaux stagnantes et des terres remuées, les arbres, qui vivent de ce qui nous tue, y poussaient violemment comme dans du fumier. A présent c'est un verger normand, soigné, fertile, abondant en fruits, rempli d'odeur d'étable et d'activité champêtre, la vraie campagne et les vrais campagnards... Il a fallu, pour se l'approprier, dix années de guerre avec les Arabes et vingt années de luttes avec un climat beaucoup plus meurtrier que la guerre. » (*E. Fromentin.*) Les rues de Bou-Farik, largement espacées, abondamment arrosées d'eaux courantes et ombragées par de nombreux et magnifiques platanes, frappent d'admiration les touristes qui parcourent la Mitidja.

Bou-Farik, avec *Bouïnan* son annexe, compte 1969 Français, 76 Israélites, 3818 indigènes et 1730 étrangers, ensemble 7953 hab.; il tient le premier rang parmi les colonies de la Mitidja, dont il est destiné à devenir l'entrepôt. Le *camp d'Erlon,* érigé plus tard en pépinière, est aujourd'hui une propriété particulière.

Bou-Farik possède de nombreux établissements industriels parmi lesquels les distilleries de plantes odoriférantes de MM. Chiris et Gros, Leroux et le Dr Miergues.

Le *marché,* où se réunissent tous les lundis 3 à 4000 indigènes des tribus voisines, amenant des denrées de toutes sortes et principalement des bestiaux, où arrivent les bouchers européens et les colons des environs, se tient à g. de la route de Blida, en sortant de Bou-Farik. Un grand caravansérail réunissant des écuries, une mosquée, des cafés, des bureaux de perception, etc., a été construit sur l'une des extrémités du marché, dont le spectacle est fort curieux.

A 3 kil. entre Bou-Farik et Chebli, le hameau de *Souk-Ali* et la belle exploitation agricole que créa M. Borely Lassapie.

On se rapproche peu à peu du pied de l'Atlas. Au loin, sur le versant du Sahel, se montre la blanche Koléa.

42 kil. **Beni-Mered***, commune de 503 hab. dont 304 Français, 30 Indigènes et 169 étrangers ; église et école. Cette localité possédait, dès 1839, une redoute avec un blockhaus ; on y entretenait un petit poste de cavalerie pour la correspondance et la sûreté de la route entre Bou-Farik et Blida ; à la fin de 1841 le Génie militaire y construisit, en même temps qu'à Fouka, un village destiné à recevoir des militaires libérés, et à contribuer à la garde de *l'obstacle continu* dont les travaux venaient d'être commencés. Par arrêté du 16 janv. 1843, sa population était exclusivement composée de colons militaires ; par arrêté du 15 déc. 1845, le village fut agrandi et peuplé de colons civils. Beni-Mered est aujourd'hui un beau village que sa situation, à égale distance de Bou-Farik et de Blida (7 kil.), ne peut que rendre de plus en plus prospère. Sur la place du village, traversée par la route, on remarque une fontaine surmontée d'un obélisque ; ce monument, élevé par souscription à la mémoire de Blandan

et de ses vingt-deux frères d'armes, rappelle une des plus belles pages de nos annales militaires de l'Algérie. « Le 11 avril 1841, dit M. de Castellane, la correspondance d'Alger partit de Bou-Farik sous l'escorte d'un brigadier et de quatre chasseurs d'Afrique ; le sergent Blandan, seize hommes d'infanterie du 26e régiment de ligne, rejoignant leur corps, et un sous-aide major, faisaient route avec eux. Ils cheminaient tranquillement, sans avoir aperçu un Arabe, quand tout à coup, du ravin qui précède Beni-Mered, trois cents cavaliers s'élancèrent sur la petite troupe. Le chef courut au sergent et lui cria de se rendre. Un coup de fusil fut sa réponse ; et, se formant en carré, nos soldats firent tête à l'ennemi. Les balles les couchaient à terre un à un, les survivants se serraient sans perdre courage. « Dé« fendez-vous jusqu'à la mort, s'écria « le sergent, en recevant un coup de « feu ; face à l'ennemi ! » et il tomba aux pieds de ses compagnons. De vingt-trois hommes, il en restait cinq, couvrant de leur corps le dépôt qui leur était confié, quand un bruit de chevaux lancés au grand galop réveilla leur ardeur. Bientôt, d'une nuée de poussière, sortirent des cavaliers qui, se précipitant sur les Arabes, les mirent en fuite : c'était Joseph de Breteuil et ses chasseurs. A Bou-Farik, il faisait conduire les chevaux à l'abreuvoir, lorsqu'on entendit la fusillade. Aussitôt, ne laissant à ses hommes que le temps de prendre leurs sabres, M. de Breteuil partit à fond de train suivi des chasseurs montés au hasard. Le premier, il se jeta dans la bagarre, et, grâce à sa rapide énergie, il put sauver ces martyrs de l'honneur militaire. Aussi le sauveur fut-il compris dans la récompense glorieuse : la même ordonnance nomma membre de la Légion d'honneur M. de Breteuil et les cinq compagnons de Blandan. »

Le chemin de fer, courant toujours au S.-O., coupe, de l'angle N.-E. à l'angle S.-O., l'enceinte, à peu près démantelée aujourd'hui, dans laquelle les habitants de Blida voulaient reconstruire leur ville après le tremblement de terre de 1825.

De superbes orangeries, véritables forêts, annoncent l'approche de Blida. On franchit en omnibus (20 cent. par personne) la distance de 1 kil. qui sépare Blida du côté de Bab-el-Sebt, de la gare du chemin de fer.

51 kil. **Blida** *.

Situation, aspect général. — Blida est située à 260 mèt. au-dessus du niveau de la mer, par 0° 30′ de longitude O. et 36° 20′ de latitude N., sur l'oued-el-Kebir, tributaire de la Chiffa, à l'entrée d'une vallée très-profonde, à l'extrémité méridionale de la Mitidja, au pied de l'Atlas qui l'abrite du côté du midi. Le dernier contre-fort auquel elle est adossée, couvert d'arbres et cultivé jusqu'à son sommet, lui verse des eaux abondantes qui alimentent ses nombreuses fontaines et arrosent les jardins et les orangeries dont elle est enveloppée.

Histoire. — Blida, El-Boleida (la petite ville), ne remonte pas, comme bien des localités de l'Algérie, aux époques de la domination romaine ; nulle trace, nulle ruine, du moins, ne le font supposer ; c'est à tort que Shaw a vu dans Blida la *Bida colonia*, et que d'autres savants l'ont fait succéder à *Sufasar*. Dans la table géographique de l'histoire des Berbères d'Ibn-Khaldoun, M. de Slane cite *Mitidja*, ville située dans la plaine du même nom et sur l'emplacement de la ville actuelle de Blida. El-Bekri veut que Mitidja soit également *Kazrouna*, située un peu plus haut que Blida. Mitidja, Kazrouna et Blida étaient-elles une seule et même ville ? toujours est-il qu'elles furent ruinées plus tard par les tribus zénatiennes, ainsi que toutes les villes centrales du Mar'reb ; beaucoup restèrent inhabitées, on n'y trouvait plus un seul foyer al-

lumé, on n'y entendait plus le chant du coq ; elles finirent par disparaître complètement. Blida, la ville aux murailles blanches et étincelantes, visitée par le soleil, au milieu des massifs verts d'orangers et de citronniers dont le parfum la trahissait au loin, se releva plus tard.

Mohammed-ben-Yussef, de Miliana, le marabout voyageur, dont les dictons sont restés populaires en Algérie, a dit de Blida : « On vous appelle une petite ville, et moi je vous appelle une petite rose ! » Mais Blida la parfumée, séjour du plaisir, et du plaisir facile, s'appelait aussi « la Kabah (la courtisane) ». Quoi qu'il en soit, Blida, comme toutes les villes heureuses, n'avait aucun souvenir historique. Sous la domination turque, le chiffre élevé de sa population, ses relations commerciales avec la province du Titeri, l'étendue et la richesse de ses jardins témoignaient de son importance. Mais un terrible tremblement de terre la détruisit du 2 au 7 mars 1825, ensevelissant sous les décombres des mosquées, des synagogues, des maisons, la moitié de ses habitants, 7000! Après ce désastre, les survivants voulurent abandonner Blida et tracèrent à 2 kil. plus loin, au N.-O., une autre enceinte; mais les constructions de la nouvelle ville ne furent point continuées, car en 1830, le 25 juill., lors de l'excursion militaire du général de Bourmont, qui faillit avoir une issue si funeste, l'armée trouva Blida encore debout et rebâtie en partie. Le 19 nov. de la même année, le maréchal Clauzel n'y put pénétrer qu'après un combat sanglant, et l'évacua après son retour de Medéa. Le 20 nov. 1834, Blida, refuge des mécontents, fut prise, saccagée, puis évacuée par le duc de Rovigo. Le 3 mai 1838, le maréchal Valée l'occupa sans coup férir; afin de ne point provoquer l'émigration, les troupes s'établirent hors de l'enceinte, dans deux camps, l'un, dit camp supérieur, à l'O., sur l'emplacement où a été construit depuis le village de Joinville, et l'autre, dit camp inférieur, à l'E., à l'endroit où s'élève celui de Montpensier. Mais, en 1839, les nécessités de la guerre firent définitivement occuper Blida. Plus tard, avec la tranquillité, le moment étant venu de faire de cette ville un centre européen, un commissariat civil y fut créé par décret du 8 mai 1841, et son titulaire remplaça l'adjoint civil au commandant militaire, qui avait administré les quelques premiers colons, cantiniers ou petits marchands amenés à Blida par la concentration de nombreuses troupes. Ce noyau de population civile, qui ne comptait, en 1842, que 4 à 500 hab., s'élève aujourd'hui, y compris ceux des annexes de Joinville, Montpensier et Dalmatie, à 17937 hab., dont 3590 Français, 481 Israélites, 10727 musulmans et 3139 étrangers. Blida est le siège d'un conseil de guerre et d'un tribunal de 1re instance. Les cultes catholique, protestant, israélite et musulman y ont leurs officiants.

Description. — L'ancien mur en pisé des Arabes a fait place à un mur en pierre de 4 mèt. de hauteur, percé de 6 portes qui sont celles d'Alger, du Camp des Chasseurs, d'El-Zaouïa, d'El-Rahab, d'El-Sebt et d'El-Kebir ou Bizot. Le fort Mimich, sur une colline haute et escarpée de la rive g. de l'oued-el-Kebir, à 400 mèt. au-dessus du niveau de la mer, complète le système de défense de Blida. Ainsi que la plupart des villes de l'Algérie, Blida est un mélange de constructions arabes et françaises; ces dernières atteignent quelquefois un cinquième étage, mais le nouveau tremblement de terre de janvier 1867 est venu démontrer une fois de plus l'imprudence des architectes et des spéculateurs. Blida formait autrefois une ville compacte percée de quelques rues et de beaucoup d'impasses; elle possède maintenant des places et des rues bien alignées et quelques monuments. La

Grande rue, les rues *Bab-el-Sebt, Bab-el-Rabah* et *d'Alger* aboutissent à la *place d'Armes* ou Bab-el-Sebt entourée de maisons à arcades, occupées par les principaux cafés, entre autres celui de *Laval,* rendez-vous des officiers de notre armée.

L'angle S.-O. de la place d'Armes s'ouvre sur la *place Saint-Charles,* bordée par l'église, le *collège,* ouvert en 1874, et quelques jolies constructions européennes.

L'*église Saint-Charles* est construite dans un style qui n'est pas positivement le style roman; l'extérieur est plus monumental que l'intérieur; le chœur est peint et doré à neuf; des copies de tableaux de maîtres italiens, des fresques ou badigeonnages et des vitraux en verres de couleur, ou peints à la détrempe contribuent à enlaidir le monument.

L'*hôpital,* aux constructions importantes et bien aménagées, est entouré de beaux et vastes jardins. — Les *casernes,* avec les *bibliothèques militaires* et l'*école de tir* de la rue Bab-el-Sebt, méritent une visite. — Le *dépôt de remonte* occupe tout un quartier de la ville ; ce vaste établissement, répondant parfaitement à sa destination, a des boxes pour 500 étalons dont quelques-uns viennent de Syrie.

Les *magasins à tabac, extrà-muros,* pouvant contenir 1 million de kilog. de feuilles de tabac, sont encore d'importantes constructions. De la ville mauresque, il ne reste dans le centre de la ville que la *mosquée,* entourée de quelques maisons blanchies à la chaux ; mais on ne voit plus comme autrefois le minaret surgir au-dessus des vignes qui abritaient du soleil les cafés et les petites boutiques du quartier bien connu sous le nom de *Hakem.* C'est dans le haut de la ville, au-delà de la *place du Marché arabe,* qu'il faut chercher les quelques maisons mauresques à un rez-de-chaussée, qui constituent l'ancienne Blida, et dont quelques-unes sont occupées par des tisseurs de burnous.

Grâce à l'oued-el-Kebir, Blida qui, par les canaux de cette petite rivière est déjà une ville agricole, devient également une ville industrielle. L'oued-el-Kebir fournit, à l'étiage extrême, environ 150 litres par seconde d'une eau fraîche et pure, quantité qu'il a été question d'augmenter en versant dans l'oued les petits torrents qui sortent de l'Atlas, entre Blida et la coupure de la Chiffa. Comme elle a beaucoup de pente, la rivière est capable, malgré son faible volume, de faire marcher de fortes usines étagées. Depuis longtemps elle met en mouvement des moulins considérables qui peuvent fournir 1000 balles de farine par jour. En dehors de ses minoteries, Blida a des fabriques de pâtes alimentaires, de papier et des pressoirs à huile.

Environs et promenades. — On visitera : — au N., les *orangeries,* dont une grande partie a été détruite par les nécessités de la guerre et de la voirie ; mais celles qui restent encore, sont vraiment aussi belles à voir que productives pour leurs propriétaires. On compte, non compris 40 000 jeunes plants ou *pourettes,* près de 50 000 orangers, citronniers, limoniers, cédratiers et orangers chinois dont les produits sont bien connus aujourd'hui sur les marchés de Paris, et sont exportés au nombre de 5 à 6 millions d'oranges ; — à l'O., en sortant par la porte Bizot, le jardin public et le *bois sacré* d'oliviers séculaires, avec ses élégantes koubbas ; — sur la route d'Alger, à l'E., le *Tapis Vert,* Tivoli d'été à Blida, avec ses bals et son théâtre en plein vent ; — puis au S., et sur l'oued-el-Kebir, les minoteries françaises, les moulins arabes, et en remontant la même rivière, les trois Koublas de Mohammed-el-Kebir et de ses deux fils, but de pèlerinage des Arabes des environs. Nous indiquerons enfin aux touristes, en dehors de la porte d'el-

Sebt par laquelle on va au chemin de fer, l'immense panorama de la Mitidja constellée de villages et de fermes, terminée au N. par le Sahel que couronne à sa partie O. le Tombeau de la Chrétienne, et que l'oued-Nador sépare plus à l'O. encore du djebel-Chenoua.

Les annexes de Blida sont : à 2 kil. N., **Montpensier**, sur l'emplacement du camp inférieur de 1837 ; **Joinville**, à 2 kil. O., dans l'enceinte du camp supérieur, créé le 3 juillet 1843 ; **Dalmatie**, à 4 kil, N.-E., au pied de l'Atlas, sur l'oued-Beni-Aza.

Ascension du mont des Beni-Salah, ou Piton de Sidi-Abd-el-Kader (mulet 5 fr., guide arabe de 2 à 3 fr. Emporter ses vivres, le gardien du glacier ne vendant que de l'absinthe). Le Piton de Sidi-Abd-el-Kader n'a pas moins de 1640 mèt. d'altitude. Situé exactement au S. de Blida, il est, pour ainsi dire, le Pic du Midi de cette ville charmante, à laquelle il envoie les eaux qui font sa prospérité, car c'est de son massif que descendent les sources de l'oued-el-Kebir. La montée demande environ 5 h. 1/2, la descente, 3 h. 1/2 à 4 h. On suit des sentiers fréquentés par les charbonniers et par les indigènes, qui portent à Blida la glace provenant d'une glacière établie près du sommet du pic, bien connu sous le nom de *glacière Laval,* et l'on passe à *Talazid,* qui donne son nom à une forêt de 5600 hectares. Après avoir laissé à g. un ancien télégraphe à signaux et traversé un bois de vieux cèdres, on atteint le sommet, couronné par la koubba de Sidi-Abd-el-Kader-ed-Djilali. De là, on domine un territoire immense : on voit la mer, les monts de la Grande-Kabilie, le Dira, qui commande Aumale, les hauts plateaux d'où vient le Chelif, l'Ouaransenis ou Œil-du-Monde, que se partagent les provinces d'Alger et d'Oran, le Zakkar, etc.

Ou peut ascendre *le piton des deux cèdres* par un autre chemin : quand on est arrivé à la glacière Laval, on met pied à terre et l'on contourne à g. deux ravins pour arriver au sommet couronné par deux cèdres ; l'ascension peut se faire, sans fatigue, en trois quarts d'heure.

Reprenant la direction d'Oran, de Blida à El-Afroun, le chemin de fer court droit de l'E. à l'O. On suit de loin le pied de l'Atlas ; au loin, de l'autre côté de la Mitidja, on aperçoit, sur le Sahel de Koléa, la masse énorme du Tombeau de la Chrétienne. Le chemin traverse la Chiffa sur un pont métallique de quatre arches.

58 kil. **La Chiffa***, commune de 1691 hab., dont 406 Français, 1181 indigènes et 104 étrangers. La Chiffa a été détruite en partie par le tremblement de terre de 1867, dont les dernières traces sont aujourd'hui effacées. Ce village est entouré de beaux jardins d'orangers que traverse un canal de dérivation.

De la Chiffa à Medéa, R. 8.

62 kil. **Mouzaïaville***, entre l'oued-Mererou et l'oued-Gueroud, deux petits affluents de la Chiffa, compte 3,093 hab., ainsi répartis : 894 Français, 6 Israélites, 2,019 indigènes et 174 étrangers. Le grand marché du Sebt (samedi) a été transporté, en 1855, du Haouch-Smara au village de Mouzaïaville. Cette translation, lorsque Mouzaïaville n'avait pas les moyens d'irrigation qu'elle possède aujourd'hui, était avantageuse aux centres et aux fermes situés dans le rayon de Mouzaïaville, à cause de la facilité des communications, qui permettait à différents marchands de Blida, et notamment aux maraîchers, de fournir aux colons les légumes qu'ils ne pouvaient produire eux-mêmes. Le marché est en outre très-fréquenté par les indigènes, surtout par les Mouzaïa et les Soumata, qui y apportent les produits de leurs montagnes : chèvres, volailles, œufs, miel, cire, figues, et par les Ha-

djoutes, qui y amènent des bestiaux. Détruit par le tremblement de terre de 1867, le village de Mouzaïaville s'est promptement relevé de ses ruines.

On pourra visiter à 1/2 kil. S. de Mouzaïaville, à l'endroit dit *El-Hadjeb*, des ruines romaines qui seraient celles de *Tanaramusa castra,* que M. Léon Rénier place plus au S. à Berrouaguïa. Les fouilles faites jusqu'à présent dans cette localité, fouilles dues au hasard, ont amené la découverte d'un bas-relief plus qu'érotique, d'une assez bonne statue de Bacchus adolescent, offerte et déposée au musée d'Alger par le colon Nicolet, et d'une inscription tumulaire de l'évêque Donatus, tué dans la guerre des Maures et inhumé le 6 des ides de mai de l'année provinciale 456 (de J.-C. 493), sous le règne du roi vandale Guntamund.

Entre Mouzaïaville et el-Afroun, on passe devant **Bou-Roumi**, annexe de Mouzaïaville, au confluent de l'oued de ce nom et de l'oued-Bou-Chouaou.

Une voie ferrée du Bou-Roumi à Medéa, s'embranchant sur Aumale à l'E., et sur Boghar, au S. a été demandée par MM. Delessert et Cie, moyennant une concession d'halfa au S. de Boghar ; cette voie est aux enquêtes.

On traverse le Bou-Roumi (torrent qui descend des montagnes de Medéa et se jette dans l'oued-Djer), sur un petit pont métallique, au-dessous du pont de la route de terre.

69 kil. **El-Afroun**, ch.-l. de c. de 1,078 hab., 379 Français, 414 indigènes et 285 étrangers. El-Afroun est traversé par l'*oued-Djer :* l'oued-Djer, mince filet d'eau en été, torrent en hiver, coule sur un lit de cailloux, entre les oliviers et les lauriers-roses, et va se réunir avec la Chiffa pour former la rivière de Mazafran.

D'El-Afroun à Cherchel, R. 6.

C'est à El-Afroun que l'on quitte la Mitidja occidentale, occupée par les Arabes Hadjoutes, pour remonter la vallée sinueuse de l'oued-Djer, dans la direction du S.-O. et atteindre, à l'aide de remblais, de ponts et de tunnels, la station d'Adélia, près de laquelle on passe, par-dessous l'Atlas, de la vallée de l'oued-Djer dans le bassin du Chelif. On traverse l'oued-Djer avant d'atteindre la station de

77 kil. L'**Oued-Djer,** village futur. Des huttes de charbonniers, quelques gourbis d'Arabes, de belles maisons de cantonniers ou de garde-barrières, des cultures de céréales, des plantations de vignes disputant le sol aux lentisques, aux pins, aux chênes ballout et aux broussailles, de jolies petites montagnes boisées, l'oued-Djer que l'on franchit plusieurs fois, et trois tunnels, voilà ce que le voyageur rencontre de l'oued-Djer à

90 kil. **Bou-Medfa***, sur un plateau, commune de 584 hab., 219 Français, 25 Israélites, 305 indigènes et 35 étrangers. Deux mamelons couronnés, l'un par une redoute, l'autre par la koubba de *Sidi-Abd-el-Kader*, qui a donné son nom à un hameau dépendant de Bou-Medfa, dominent le village. Nous dirons, une fois pour toutes, que cet Abd-el-Kader, auquel on a élevé tant de koubbas ou petits bâtiments à coupoles, n'est autre que le marabout de Bagdad. *V.* p. 33.

De la station de Bou-Medfa, un service de voitures mène aux bains de

Hammam-Rir'a*, les *Aquæ calidæ* des Romains, situé à 7 kilom. de Bou-Medfa. La notice suivante sur cette localité et ses eaux thermales est empruntée à M. le docteur Lelorrain.

« Les eaux chaudes d'Hammam-Rir'a s'échappent du versant S.-E. d'une montagne, dont la hauteur mesure 600 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et qui se détache, par

une gorge profonde, des collines voisines. Au-dessus s'élance, à 1,500 mèt., le piton aigu du Zakkar, dominant tous les autres pics de ce massif de soulèvements.

« La partie supérieure de la colline présente un vaste plateau incliné, comme elle, vers le S.-E.; là s'élevait une ville romaine à laquelle les eaux chaudes avaient donné leur nom, *Aquæ calidæ*. Des restes de murailles, d'énormes blocs de pierres taillées, des débris de colonnes, de chapiteaux, de portiques, les ruines d'un temple et de thermes, de nombreuses pierres tumulaires qui ont conservé leurs inscriptions, etc., attestent encore aujourd'hui la prospérité et la puissance de cette cité. Sa fondation paraît remonter à 32 ans après J.-C., sous le règne de Tibère ; elle se rattachait à la ligne de défense, à laquelle on doit la ville de Miliana ; peut-être la richesse des sources thermales qui jaillissent des flancs S. du coteau sur le versant, l'avait-elle transformée en l'un de ces lieux de plaisance que l'on peut comparer à nos stations balnéaires modernes de France et surtout d'Allemagne : Vichy, Baden, Hombourg ; il est aisé d'en circonscrire le périmètre et l'étendue.

« On n'a point retrouvé les débris des aqueducs par lesquelles arrivaient les eaux prises à la rivière, ni la route qui descendait dans la vallée et se dirigeait sur Miliana, ni les communications d'*Aquæ calidæ* avec les ports de la côte. Quoi qu'il en soit, les édifices somptueux que les Romains élevaient partout où ils rencontraient des eaux minérales, leur passion pour les bains, dont on peut se faire une idée par la description qu'en a laissée Vitruve, nous obligent à reconnaître, même par ces ruines et ces débris informes, l'importance et la splendeur de la ville d'Aquæ calidæ, qui fut le rendez-vous général des malades et des amateurs de bains, à l'époque où florissaient *Cæsarea, Tipasa*, *Icosium*, etc. Aujourd'hui ce plateau est cultivé par les Arabes de la tribu des Beni-Menad ; la charrue passe au milieu de débris que l'insouciance des indigènes a respectés, et que les nouveaux habitants enlèvent pierre par pierre, pour construire de chétives cabanes.

« L'établissement thermal appartient au ministère de la guerre ; il est situé sur le flanc de la montagne, aux deux tiers de sa hauteur ; il a été construit sur les ruines d'anciens thermes romains. L'existence de piscines garnies de magnifiques dalles polies, la découverte d'une muraille en ciment romain, ne laissent aucun doute à cet égard.

« L'installation se compose de trois bâtiments rectangulaires parallèles, exposés au levant, à rez-de-chaussée simple. Le premier renferme les logements des officiers de santé et d'administration, la pharmacie, la dépense, la cuisine et autres dépendances ; le second est affecté aux malades ; c'est une assez belle salle qui peut contenir 40 à 45 lits.

« Les piscines, au nombre de trois, belles, spacieuses, assez commodes, peuvent recevoir facilement plus de vingt baigneurs ; l'eau s'y renouvelle sans interruption ; le bain ne subit aucune variation de température ; les principes minéraux se présentent aussi abondants qu'à la source ».

A 300 mètres de l'hôpital militaire, plusieurs sources thermales et froides ont été réunies dans un *hôtel civil* entouré de belles plantations. Trois corps de logis et deux vastes piscines y ont été établis pour hommes et pour femmes.

«Les eaux d'Hammam-Rir'a s'échappent des flancs de la montagne et du plateau qui la couronne, par dix ou douze sources : elles proviennent probablement de terrains primordiaux, et forment une nappe très-large et très-rapide, à en juger par l'énorme quantité qu'elle fournit. Elles sourdent d'un terrain calcaire

d'eau douce qui constitue la base de la colline, et, après avoir traversé les couches de terrains tertiaires, elles arrivent à la surface du sol par des fissures naturelles. Cette disposition explique la différence de température des sources ; elles perdent pendant ce trajet souterrain une partie de leur calorique, pour se mettre au niveau de température des couches les plus superficielles et de l'atmosphère. C'est également pendant ce trajet que, se faisant jour à travers des terrains remplis de minéraux, de sels, etc., qu'elles dissolvent, elles se chargent des principes auxquels elles empruntent leurs vertus médicales. Il est impossible d'indiquer l'endroit précis où se forment ces combinaisons.

« Les eaux minérales d'Hammam-Rir'a ne possèdent pas toutes les mêmes éléments et les mêmes propriétés thérapeutiques. Les unes, plus abondantes, peuvent être comprises dans la classe si variée des eaux salines ; les autres, réduites à deux sources, dissolvent des composés de fer, et doivent, par conséquent, être rangées parmi les eaux ferrugineuses.

« Les sources d'eau chaude saline sont nombreuses, et des travaux de sondage en feraient jaillir d'autres, si l'abondance de celles qui existent aujourd'hui n'excluait toute crainte pour leur avenir. Trois fontaines alimentent les piscines de l'établissement : deux sortent du même niveau, et à 2 mèt. de distance, d'une roche calcaire sur laquelle est assis l'un des murs du bâtiment. La première jaillit verticalement d'un puits assez profond, c'est la plus abondante ; sa température est de 45 à 46° ; elle donne à peu près 2,400 litres par heure ; la seconde s'échappe horizontalement ; sa température est de 42 à 43° ; elle jauge 1,560 litres par heure ; la troisième, plus élevée et moins riche, se rend dans le réservoir à douches ; elle n'a que 40° et fournit 250 litres. Il existe une quatrième source qui s'échappe à fleur de terre, au fond de la piscine inférieure, près du mur de séparation ; le Dr Lelorrain ne l'a aperçue que vers le mois de mai 1856 ; elle paraît aussi copieuse que la seconde source qui se déverse dans la piscine réservée aux officiers.

« Si l'on quitte les thermes pour prendre le sentier qui conduit dans la vallée, au S. de l'établissement, et rejoint la route de Miliana, on découvre, à 250 mèt., une source cachée par des massifs de lauriers-roses, et qui s'échappe de terre horizontalement ; sa température est de 44°. Cette eau chaude, assez abondante, ne paraît pas avoir été utilisée ; il n'y a là aucune trace de maçonnerie. Depuis, on a creusé un bassin grossier qui sert à baigner les ânes, les chevaux ou mulets atteints d'engorgements des extrémités inférieures. Du côté opposé, en remontant vers le N., à 250 mèt., une nouvelle source s'échappe horizontalement d'un terrain calcaire, et se perd, après un court trajet, dans un bassin carré, qui présente des traces de maçonnerie, et que le gardien de l'établissement a mis en état de servir. Cette source, l'une des plus riches, a, au point d'émergence, 50 à 51°, et dans le bassin 44° ; du reste, l'eau qui s'écoule du réservoir n'est pas en rapport avec la quantité qu'il reçoit, et tout fait supposer qu'une partie sort de terre, dans le bassin même, dont le fond est caché par des boues noirâtres : agitées, celles-ci laissent dégager de nombreuses bulles de gaz sulfhydrique. Cette piscine est spécialement réservée aux Arabes. Le Génie militaire se propose, dit-on, de construire là un bâtiment dans le style mauresque, pour les besoins des indigènes.

« Les sources ferrugineuses jaillissent à des distances plus éloignées ; elles sont au nombre de deux, l'une chaude et l'autre froide, et présentent cette particularité de donner

entre toutes ces eaux chaudes, tempérées ou froides, minérales ou naturelles, qui s'échappent des flancs de la montagne, les degrés extrêmes de la température.

« En suivant le sentier qui, de la source N. affectée aux Arabes, se dirige vers le sommet du plateau, on rencontre, au milieu des ruines de la partie supérieure de la ville romaine, la source ferrugineuse chaude que décèlent les vapeurs abondantes qui s'en dégagent. L'eau sort de terre verticalement, par dix ou douze petits jets; elle est claire, transparente ; sa température est de 69°, de 75° selon M. l'ingénieur Ville.

« La source ferrugineuse froide, distante de près de 2 kil. de l'établissement, et à quelques pas audessus du sentier qui rejoint la route de Blida, près du camp des Scorpions, s'échappe de terre horizontalement, protégée par un mur grossier de récente construction. Elle sert de but de promenade aux malades, qui vont puiser et boire à la source même. Cette eau, d'une limpidité parfaite, est froide à 17 ou 18° ; sa saveur fraîche et piquante laisse un goût atramentaire sensible, son odeur est nulle. A la source, on n'aperçoit pas de bulles de gaz ; cependant, mise avec soin en bouteille, l'eau laisse dégager une certaine quantité d'acide carbonique, quelquefois suffisante pour briser les flacons. Cet acide lui donne cette saveur aigrelette piquante, qui en fait une boisson rafraîchissante très-agréable, analogue à l'eau de Seltz. »

La saison des bains d'Hammam-Rir'a dure du 15 avril au 30 juin, et recommence au 15 septembre pour finir au 31 octobre.

M. le gouverneur général Chanzy a décidé la création, à Hammam-Rir'a, d'un centre agricole et industriel. Le village sera réparti en deux groupes d'habitations situés entre l'hôpital civil et la source ferrugineuse, et reliés par un boulevard servant en même temps de promenade pour les baigneurs.

Au delà de Bou-Medfa, on quitte l'oued-Djer pour remonter la vallée d'un de ses affluents, l'oued-Bou-Halouan. Les montagnes ne sont plus boisées, mais blanchâtres, nues et laides. Le chemin monte toujours, traversant des tranchées profondes, franchissant des précipices sur de nombreux ponts ; le djebel Zakkar commence à se dessiner à dr.

98 kil. La station de **Vesoul-Benian**, ou Aïn-Benian, est située dans la vallée du Bou-Halouan, à une assez grande distance du village, qui occupe un plateau élevé dominant le cours de l'oued-el-Hammam ou oued-Djer supérieur. Vesoul-Benian, dont le climat est fort salubre, habité de 1852 à 1853 par des transportés politiques, reçut ensuite un peuplement de Francs-Comtois et prit le nom de Vesoul ; sa population est de 301 hab., 194 Francais, 98 indigènes et 9 étrangers ; tous se livrent à la culture des céréales, de la vigne ainsi qu'à l'élève des bestiaux.

De Vesoul-Benian à Adélia, on remonte pendant longtemps la vallée du Bou-Halouan, dont les collines argileuses forment des massifs monotones, qui vont se rattacher à g. à la chaîne du Gontas ; la montée devient de plus en plus raide. On passe entre le Gontas (880 m.), à g., et les contre-forts hardis du Zakkar, à dr. Enfin, après avoir suivi quelque temps un ruisseau, provenant de nappes abondantes mises à jour par le percement du tunnel de l'Atlas, on arrive à ce tunnel, dont on sort à

110 kil. **Adélia,** commune mixte de 8,751 habitants, 83 Français, 8,633 indigènes et 35 étrangers.

On passe dans un dernier tunnel, puis le chemin descend rapidement en longeant le ravin de l'oued-Souffaï. Le voyageur, devant lequel l'horizon s'agrandit, peut alors admirer le splendide panorama de la vallée du Chelif, dominée au S.-O. par

l'imposant massif dont le djebel-Ouaransenis forme le point culminant. Le paysage est beaucoup plus beau sur ce versant que sur celui de l'oued-Djer. Le ravin, où serpente le chemin de fer, est resserré entre des montagnes boisées. On franchit l'oued-Boutan, et l'on aperçoit pendant quelques instants, à dr., la charmante Miliana, suspendue sur le flanc du Zakkar.

120 kil. **Affreville** * (*buffet,* déjeuner 3 fr. 50 c., dîner 4 fr.), station-remise pour les machines. Le nom de ce village lui a été donné en mémoire de Mgr Affre, archevêque de Paris, tué en juin 1848. C'est une commune comprenant, avec son annexe *Lavarande,* une populalion de 3,215 individus, 764 Français, 2,223 indigènes, 19 Israélites et 209 étrangers. Affreville, bien située en plaine, sur une grande voie commerciale, gagnera ce que perdra Miliana, qui par son altitude et sa situation est d'un accès difficile. Voisine du Chelif, abondamment arrosée par l'oued-Boutan, dotée de terres extraordinairement fertiles, elle prendra une grande importance agricole. Enfin, sa gare, qui dessert Miliana, est l'une des plus importantes de la ligne d'Alger à Oran : c'est là que s'embranchera un jour le chemin de fer de Medéa, de Boghar et des Hauts Plateaux, demandé par MM. Delessert et Cie, moyennant une concession d'halfa au S. de Boghar. Un marché arabe s'y tient tous les jeudis.

On a découvert à plusieurs reprises, à Affreville, des sculptures grossières, d'autres plus finies, des inscriptions, épitaphes ou dédicaces, une de ces dernières donnant l'année provinciale 222 (261 de J.-C.), et enfin des médailles. Affreville a été fondée sur l'emplacement de *Zuccabar* ou *Colonia Augusta,* qui florissait à l'ombre de Malliana. C'est ainsi que, sur presque tous les points de l'Algérie, la civilisation française ne fait que reprendre en quelque sorte, à de longs siècles d'intervalle, l'œuvre de la civilisation romaine. A 6 kil. E. d'Affreville, au pied du Gontas, est situé **Aïn Sultan,** commune de 2,163 hab., 186 Français, 1,953 indigènes et 24 étrangers. Ses habitants européens sont originaires de l'Alsace, de la Provence et de la Franche-Comté. Ses terres si fertiles sont irriguées, ainsi que celles d'Affreville, de Lavarande et de la plaine en amont de Duperré (en tout 7,930 hect.), par un barrage établi sur le Chelif, au-dessus des Djendel.

D'Affreville à Miliana, R. 3; — à Teniet-el-Hâd, R. 5.

D'Affreville à Orléansville, le chemin de fer se dirige de l'E. à l'O., dans le pays des *Braz,* au pied des montagnes de l'Ouaransenis ; il côtoie tantôt la route des caravansérails, désormais fréquentée par les piétons, les cavaliers, les voitures des colons et les bestiaux des Arabes, tantôt l'oued-Chelif, où viennent se jeter de nombreux affluents. A proximité des plus considérables de ces affluents, des gares sont établies pour desservir les centres en voie de création.

On passe près du groupe de fermes de l'*oued-Rehan.*

124 kil. **Lavarande** (nom d'un général de brigade, tué au siège de Sébastopol); annexé à Affreville. Ce village de 576 hab., possède de bonnes terres irriguées par une déviation de l'oued-Boutan. Il s'élève sur un mamelon à g. de la gare et près du pont du *Hakem,* sur l'oued-Boutan. Plus loin, sur le Chelif, est un autre pont, celui d'Omar-Pacha. C'est près de là que fut étranglé, à son retour d'Alger, Kara Bar'li, bey d'Oran de 1812 à 1817. En ce dernier endroit, des prolongements du djebel-Doui (1033 mèt.) empiètent sur la vallée et ne laissent au Chelif qu'un passage fort étroit. Les mamelons qui dominent le défilé consti-

tuent une excellente position militaire, que les Romains ne durent pas négliger. En effet, les distances indiquées par l'itinéraire d'Antonin, entre Malliana (Miliana) et Oppidum Novum (El-Kadra), deux endroits dont la synonymie est connue, fixent, à g. du pont, l'emplacement de *Tigava Castra,* non loin et en avant du télégraphe aérien d'*Aïn-Defla* (la fontaine des lauriers-roses) ; on rencontre là quelques tombes, des pierres ni nombreuses ni très-apparentes, l'indication enfin d'un simple camp.

138 kil. **Les Arib,** sur la rive g. du Chelif, village de 30 feux, en création. Terres bien arrosées. Un arrêt intermédiaire y sera établi.

A 3 kil. en avant de Duperré, on franchit le Chelif sur un pont métallique au-dessus d'une ruine de pont romain.

Le *Chelif* est le fleuve le plus long de l'Algérie, et probablement de tout le Tell de l'Afrique du Nord. Toutefois, il n'a même pas 700 kil de cours. Sa source la plus reculée se trouve dans les pittoresques montagnes du djebel-Amour, qui se dressent à l'O. de Laghouat, à 1500-2000 mèt. d'altit. Sous divers noms, il parcourt de hauts plateaux appartenant d'abord à la province d'Oran, puis à celle d'Alger ; grossi par le *Nahr-Ouassel,* qui vient des montagnes de Tiharet, et qu'on regarde généralement comme la branche mère du fleuve, malgré sa moindre longueur, il entre dans le Tell en amont de Boghar. Il laisse à dr., sur leurs montagnes, Medéa et Miliana, baigne Orléansville, côtoie le Dahra, rentre dans la province d'Oran, où il a pris ses sources, et va se perdre dans la Méditerranée entre Mostaganem et le cap Ivi. Ce fleuve aux eaux terreuses, très-maigre en été, n'est pas navigable ; mais sa vallée, l'une des plus vastes du Tell africain, n'attend que l'irrigation complète pour lutter de fécondité avec les meilleures plaines de l'Algérie.

145 kil. **Duperré,** (nom de l'amiral qui commandait la flotte lors de l'expédition d'Alger), v. situé à *Aïn-Defla,* au pied du djebel-Doui; commune de 2,654 hab., 326 Français, 46 Israélites, 2,193 indigènes, 89 étrangers ; les terres de Duperré, comme toutes celles de la vallée du Chelif, sont de très-bonne qualité ; le climat y est très-chaud. Une route muletière conduit de Duperré à *Novi* par *Sidi-bel-Hassen* 18 kil., *Aïn-Amia* 15 kil., *Souk-el-Sebt* 14 kil., *Novi* 14 kil. ; en tout 61 kil.

A une faible distance de Duperré, le fleuve rencontre une longue et étroite colline qui coupe transversalement la vallée, en face du confluent de l'oued-Ebda ; sur cette colline, connue sous le nom d'*El-Khadra* (la verte), sont dispersées les ruines d'*Oppidum Novum,* qui occupent une grande étendue ; le Chelif les contourne à l'E., au N. et à l'O. Sur les côtés de cette presqu'île, on voit les débris de l'aqueduc qui amenait à la colonie romaine les eaux d'Aïn-el-Khadra. Un reste de pont sur le Chelif, des débris de quais et de gradins en pierres de taille qui retiennent les terres de la colline, par étages successifs, un cimetière à l'E., où les tombes ont la forme de coffres en pierre, une vaste citerne qui recevait les eaux du djebel-Doui, au N.-E., attirent principalement l'attention. L'inscription, signalée dès 1842 par M. le commandant Puillon Boblaye, déterminant, d'une manière précise, le nom d'*Oppidum Novum* donné à la ville romaine, a été retrouvée sur l'emplacement même des ruines, par M. le lieutenant Guiter ; là voici :

C. VLPIO C. F.
QVIR. MATERN.
AEDIL. IIVIR. IIVIR
QQ. OMNIBVS
HONORIBVS
FVNCTO PRINCI
PI LOCI AERE
CONLATO
OPPIDO N°.

« A Caius Ulpius, fils de Caius, de la tribu Quirina, surnommé Maternus, édile, duumvir, duumvir quinquennal, ayant exercé toutes les fonctions honorifiques, et premier citoyen du municipe. Monument élevé, au moyen d'une collecte pécuniaire, à Oppidum Novum. »

Cette inscription fixe un nouveau et solide jalon sur la voie antique, dont le point de départ était aux frontières de la Tingitane (Marok), et celui d'arrivée à Rusucurru (Dellîs). Oppidum Novum a été fondée par l'empereur Claude, et fut peuplée avec des vétérans. A la fin du ve s., cette ville avait un évêque du nom de Benantius, mort dans l'exil, après avoir été, avec tant d'autres, chassé de son siége par le roi vandale et arien Hunéric, en 484. Quant à la ville arabe d'*El-Khadra*, qui avait remplacé Oppidum Novum, El-Bekri nous apprend qu'elle était considérable, qu'elle possédait un grand nombre de jardins, et qu'elle était bâtie sur le bord d'un fleuve, le Chelif, qui coulait à grand bruit et faisait tourner plusieurs moulins. Il ne reste plus aucun vestige d'El-Kadra; les ruines d'Oppidum Novum sont seules debout.

En quittant Duperré, on longe le Doui, qui est une montagne escarpée. A dr., on voit de temps en temps les berges de terre entre lesquelles se traînent les eaux bourbeuses du Chelif.

160 kil. L'**Oued-Rouina**, hameau composé de quelques maisons de l'ancien caravansérail, près de l'oued-Rouina, qui vient des montagnes de Teniet-el-Hâd (1,820 mèt.) et passe près de cette dernière ville. Avant de se jeter dans le Chelif, après un parcours de 70 kil. environ, il arrose le douar *Zeddin* où il reçoit l'oued-*Zeddin*; on voit dans ce douar, à *Foural*, des ruines romaines considérables dont le nom n'a pas encore été retrouvé.

Sur la rive g. de l'oued-Rouina, à 3 kil. du hameau, MM. Gaguin frères exploitent des gîtes très-importants de minerai de fer, dont le rendement dépasse 55 pour cent.

On laisse à g., sur une montagne de 423 mèt., l'ancien télégraphe aérien des Attaf, puis, à 166 kil. à dr. du télégraphe et à 500 m. de la voie, le village de **Sainte-Monique**, créé par l'archevêque d'Alger et peuplé avec des orphelins arabes, qu'il a recueillis lors de la famine de 1867-68. On y compte vingt-sept ménages, dont vingt-quatre sont naturalisés français.

169 kil. **Saint-Cyprien des Attaf.** Avant d'arriver à ce village, on aperçoit sur une éminence à g., l'hôpital de Sainte-Élisabeth, entouré d'une galerie mauresque, et où sont reçus les Arabes des deux sexes. Un barrage établi, à 4 kil. de là, sur l'oued-Tiguezal, a permis de créer et d'entretenir un immense jardin de plusieurs hect. Saint-Cyprien, siége d'une commune de plein exercice, est, comme Sainte-Monique, l'œuvre de Mgr l'archevêque d'Alger; il renferme trente-sept ménages de jeunes Arabes, arrachés aux tourments de la famine en 1867-68, et convertis depuis au christianisme.

171 kil. **Ouled-Abbès**, futur hameau de quinze feux. Il est question de créer encore, en 1879, un centre de 120 feux, aux *Mehabil*, sur la rive d. du Chelif, à 3,500 mèt. de ce fleuve, en face de la passerelle qui doit être construite entre Saint-Cyprien et les Attaf.

173 kil. **Les Attaf**, hameau de dix maisons et de vingt-deux ménages, près de l'emplacement d'un marché arabe qui se tient le mercredi, *Souk-el-Arbâ*. De là on peut aller visiter les ruines du *djebel-Tmoulga* à g., et celles de l'*oued-Tar'ia* qui se jette dans le Chelif à dr. Les ruines de l'oued-Tar'ia, qu'on appelle aussi ruines des Beni-Rachid, sur le territoire de l'aghalik des Braz, sont évidemment celles de *Tigauda Municipium;* leur importance, combinée avec la direction de la grande route centrale romaine, suffit pour établir

la synonymie; la comparaison des distances indiquées par l'itinéraire la met hors de doute. On voit en cet endroit les restes de plusieurs monuments, substructions de remparts, aqueduc très-long, dont beaucoup de parties intactes, et qui amenait l'eau de l'oued-Tar'ia (rivière de la Reine). Les Arabes appellent cet aqueduc *Ksar-ben-el-Soltan* (château de la fille du Sultan), et prétendent qu'il amenait l'eau d'Aïn-Soltan, fontaine située dans la montagne du Techta. Les ruines de Tmoulga, disséminées sur la rive gauche du fleuve, laissent reconnaître un camp romain.

182 kil. **Djebel-Tmoulga**, au pied du Tmoulga (491 mèt.), qui porte un ancien télégraphe aérien. Cette montagne produit beaucoup de fer d'un rendement de 54 pour cent. La mine est également exploitée par MM. Gaguin frères. L'administration va créer auprès de la station de Tmoulga, au S. de la ligne, un village de vingt feux qui prendra le nom des **Bir-Safsaf.**

On traverse l'*oued-Fodda* (la rivière d'argent), sur un pont métallique d'une seule arche. L'oued-Fodda est célèbre dans nos annales militaires. On se rappelle le combat sanglant livré par Changarnier, le 19 sept. 1842, aux Beni-Bou-Khrannous. L'oued-Fodda, dont les gorges profondes sont très-pittoresques et méritent d'être vues, prend sa source dans le massif de l'Ouaransenis (1985 mèt.), et parcourt environ 100 kil. avant de se jeter dans le Chelif. Des travaux ont été commencés pour utiliser les eaux de cette rivière.

186 kil. **L'Oued-Fodda**, près de l'entrée de la vallée de l'oued-Fodda, en vue des montagnes de l'Ouaransenis, qui, de ce point, offrent un aspect très-varié; commune mixte de 5,804 hab., 483 Francais, 5 Israélites, 5,232 indigènes et 84 étrangers. — Le village est dominé par un refuge fortifié, au milieu duquel on a construit les écoles, l'église, le presbytère et la mairie. Marché de chaque lundi bien approvisionné.

195 kil. **Le Barrage.** On voit auprès de cette station, la belle ferme de M. Villenave d'Oran. A 6 kil. de là, en remontant à l'E., et à 4 kil. en aval du confluent de l'oued-Fodda, on trouve le barrage du Chelif, établi en face de la tribu des Beni-Rached, et qui a été achevé en 1872. Les canaux de la rive g. sont entièrement terminés sur une longueur de 14 kil. 370 mèt. La superficie de terrain pouvant être irrigué sur cette ligne est de 3,000 hect.

203 kil. **Ponteba***, l'Aïn-Chellala des Arabes, village de 220 hab., annexé à la commune d'Orléansville. Belles plantations de vignes; ses eaux-de-vie de marc sont connues sous le nom de kirsch de Ponteba. C'est auprès de ce village que se fera la division des eaux du barrage; la partie passant sur la rive d. pourra irriguer 10,000 hect. de terre.

Entre Ponteba et Orléansville, près de la maison ou ferme *Bernandes,* on visite un hypogée ou tombeau de famille, caveau de 15 à 18 mèt. de diamètre, avec mosaïques et inscriptions, et, plus près d'Orléansville, les ruines d'une ancienne villa romaine.

208 kil. **Orléansville***. Gare au-dessus de la ville, au S. — *Buffet* ou plutôt café et buvette.

Histoire. — Le 23 avril 1843, le maréchal Bugeaud, parti de Miliana pour aller combattre, comme Théodose, les descendants des Mazices, dans les rudes montagnes de l'Ouaransenis, descendait la vallée du Chelif. Il s'arrêtait, le 26, à *El-Esnam* (les idoles), pour y faire sa jonction avec le général Gentil, venu de Mostaganem. El-Esnam, au confluent du Chelif et du Tir'aout, était un amas de ruines disposées dans une forme irrégulière, d'une étendue d'environ 600 mèt. sur 300. Sur cet emplacement, qui n'était autre que celui de *Castellum Tingitii,* le maréchal com-

mençait, le 27 avril, la fondation d'Orléansville, par la construction d'un camp, autour duquel se groupaient les premiers colons. Située sur la rive g. du Chelif, la position topographique et stratégique d'Orléansville lui donnait une importance incontestable ; aussi la ville s'éleva-t-elle promptement.

Orléansville, chef-lieu de sous-préfecture, compte, avec ses annexes de la Ferme et de Ponteba, 3,531 hab., dont 1,353 Français, 780 étrangers, 254 Israélites et 1,144 musulmans. Cette ville est située presque exactement à moitié chemin d'Alger à Oran, par 0,57 de longitude O. et par 36° 10' de latitude N., à 208 kil. d'Alger, 96 de Miliana et 53 de Tenès ; c'est le chef-lieu de la quatrième sudivision militaire d'Alger. Sa création, comme centre de population civile, date du 14 août 1845, et sa constitution en commune, du 31 décembre 1856. Orléansville vit et se soutient par le commerce de consommation que développe la présence d'une garnison, par les besoins des colons des environs dont le nombre va toujours croissant, et aussi par des transactions avec les indigènes. Le grand marché de tous les dimanches, qui se tient sous les murs de la ville, auprès de la porte de la gare, réunit 4 à 5,000 indigènes qui amènent des chevaux, des bestiaux, et apportent des denrées de l'Ouaransenis, et du sel venant du S. ; l'apport de chaque marché peut être estimé à 100,000 fr. La mise en régie de ce marché a produit, en 1877, 30,000 fr. à la commune.

Description. — La forme générale du plateau au milieu duquel est bâtie Orléansville, le voisinage des hautes montagnes du S. où la neige persiste une grande partie de l'année, la direction O.-E. de la vallée du Chelif, expliquent pourquoi cette contrée est exposée à des chaleurs excessives en été et à des vents très-violents en hiver. Les Arabes disent : « Le pays est sain auprès du Chelif, quand l'hiver n'a pas été pluvieux, mais alors il n'est pas fertile. Il est fertile quand l'hiver a été pluvieux, mais alors il n'est pas sain ! » Des plantations publiques groupées dans l'intérieur de la ville sur les glacis, plusieurs jardins, le magnifique bois de pins et de caroubiers, on peut dire la forêt de plus de 100 hect. qui a été créée au S.-O. de la ville, des fontaines bien aménagées, l'aménagement des eaux de Tir'aout et de Lella-Aouda, et de l'ancienne pépinière civile, donnent aujourd'hui à Orléansville un air de verdure et de fraîcheur qui contraste heureusement avec l'aridité des environs, et fait mentir le proverbe arabe.

« Orléansville est assise dans une très-belle situation ; des remparts N., on découvre un magnifique panorama. A ses pieds, le fleuve roule majestueusement ses eaux entre deux coupures profondes ; devant soi, sur la berge opposée, on aperçoit le village de la Ferme, entouré d'arbres ; plus bas, les jardins touffus de l'hippodrome ; et, à sa gauche, le beau pont métallique de 100 mèt. de longueur, que traverse la route de Tenès. On voit encore au deuxième plan, en face de soi, les montagnes rouges, suite de collines pittoresques en partie couvertes de pins. Enfin le regard s'étend sur cette vaste et fertile plaine du Chelif, où l'horizon limpide est borné par les montagnes du Medjadja et du Dahra. » (*E. Guin.*)

La banlieue de cette ville est appelée à devenir prochainement un vaste jardin, quand seront complètement terminés les travaux qui permettront d'irriguer dix à onze mille hectares dans la plaine d'amont et dans la plaine d'aval, au moyen du Chelif et de l'oued-Fodda.

Orléansville est entourée d'un mur bastionné, défendu par un fossé, excepté du côté de Chelif, et percé de six portes : au N., l'ancienne porte de Tenès, qui conduisait au

pont américain aujourd'hui démoli, la nouvelle porte de Tenès qui mène au pont métallique jeté sur le Chelif ; à l'O., la porte de Mostaganem ; au S., la porte de l'Ouaransenis, et enfin, à l'E., les portes de la Gare ou d'Isly et celle de Miliana. Comme dans toutes les villes de création moderne, les rues d'Orléansville sont bien alignées et coupées à angle droit; on compte parmi les principales les rues du Commandeur, de l'Hôpital, d'Illens, de Miliana, de Reparatus, de Rome, et des Jardins; les bâtiments les plus importants sont affectés aux différents services militaires et civils, ce sont : l'hôtel de la subdivision, la sous-préfecture, les casernes, l'hôpital, l'hôtel de la justice de paix, ceux du trésor, les postes, le service télégraphique, l'église, le théâtre et l'abattoir. Les bains maures, au milieu de plantations, et la jolie construction mauresque, où se tient le kadi, les jours de marché, ont seuls un aspect monumental. Les places d'Armes, de la Mosaïque et du Marché sont, comme les rues, plantées de beaux caroubiers et ornées de fontaines qui y entretiennent la fraîcheur et la propreté.

ANTIQUITÉS. — Si Orléansville est peu intéressante au point de vue de l'art moderne, la ville romaine de *Castellum Tingitii* offre à l'archéologue quelques sujets d'étude. En nivelant et en déblayant les rues, dans le courant de l'année 1843, on a découvert la basilique de Saint-Reparatus, dont le sol forme une mosaïque de 23 mètres sur 15. Cette mosaïque, rouge, blanc et noir, grossièrement exécutée, est ornée de cinq inscriptions, dont deux forment des espèces d'abracadabra sur les mots Sancta Ecclesia et Marinus Sacerdos. Voici l'inscription de Sancta Ecclesia, orthographiée avec un seul *c*. Sur un carré couvert de lettres, la lettre *s* occupe l'intersection des deux diagonales ou le centre de la septième ligne ; partant de là, on lit, dans tous les sens, les mots *sancta eclesia*, répétés un grand nombre de fois.

A I S E L C E C L E S I A
I S E L C E A E C L E S I
S E L C E A T A E C L E S
E L C E A T C T A E C L E
L C E A T C N C T A E C L
C E A T C N A N C T A E C
E A T C N A S A N C T A E
C E A T C N A N C T A E C
L C E A T C N C T A E C L
E L C E A T C T A E C L E
S E L C E A T A E C L E S
I S E L C E A E C L E S I
A I S E L C E C L E S I A

La troisième inscription donne l'épitaphe de saint Réparatus, mort le onzième jour des kalendes de l'an 436 de l'ère mauritanienne. La quatrième se rapporte à la fondation de la basilique :

PRO
CCLXXXV ET V. XII KAL.
DEC. EIVS BASILICAE
FVNDAMENTA POSITA
SVNT....

« En l'année provinciale 285, le douzième jour avant les kalendes de décembre (20 novembre 325), ont été posés les fondements de cette basilique.... »

Une cinquième inscription ne contient que ces mots : « *Semper pax.* » Au mois de septembre de 1843, on exhuma, dans la même église, une tablette de marbre que l'on croit avoir servi de table d'autel et sur laquelle on lisait : « Beatis apostolis Petro et Paulo. » On a trouvé, chose assez rare en Algérie, quelques autres inscriptions à Orléansville, dont plusieurs sur briques; presque toutes sont chrétiennes ; la plupart figurent au musée d'Alger. Sur les ruines d'une deuxième église on a élevé l'hôpital.

Dans le lit, souvent à sec du Ti-r'aout (en kabile, enfantement), à 3,600 mèt. de la ville, coule une source, dont un canal en maçonnerie amenait les eaux à la cité romaine. Cette construction hydraulique a été réparée et utilisée, dès 1843.

Aucune inscription n'a indiqué jusqu'à ce jour le nom de *Castellum Tingitii ;* quelques archéologues ont voulu voir dans Orléansville l'emplacement de *Sufasar,* parce qu'ils ont lu sur la liste des évêques d'Afrique un Reparatus de Sufasar ; ou bien encore , la ville de *Sisga ,* parce qu'une inscription qui, depuis, a servi à l'enrochement d'une des piles du pont d'Orléansville, mentionnait ce nom. « Mais, toutefois, en l'absence de documents épigraphiques donnant le nom de Castellum Tingitii, l'étude du tronçon de route de Miliana à Orléansville présente :

Malliana,	Miliana.
Tigava Castra,	Le pont du Chelif.
Oppidum Novum,	Duperré.
Tigauda,	Ruines de l'O. Tar'ia.
Castellum Tingitii,	Orléansville.

« La direction générale obligée suivait incontestablement la vallée du Chelif ; car c'eût été courir de gaieté de cœur au-devant des plus grandes difficultés de terrain, que de s'en écarter. » (*Berb.*).

Route muletière d'Orléansville à Ammi-Moussa, au S.-O., 56 kil.— A Tenès R. 2.

Le chemin de fer traverse, au S. d'Orléansville, le bois de pins, puis, à 2 kil. de là, passe le Tir'aout sur un pont hardi d'une seule arche.

Après le 222e kil., on voit, à dr., un bois d'eucalyptus de 10 hect. planté par la Société algérienne.

224 kil. **Malakoff**, sur l'oued-Sly, qui se jette dans le Chelif à g., commune mixte de 15,066 hab. ainsi répartis: 240 Français, 14,786 indigènes et 40 étrangers.

L'oued-Sly ou Isly, long de près de 120 kil. et alimenté par les montagnes de l'Ouaransenis, est destiné à vivifier cette portion de la vallée du Chelif : ses eaux, retenues par un barrage, y arroseront environ 5,000 hectares. La smala de spahis de l'oued-Sly n'existe plus depuis quelques années.

231 kil. **Charon** (nom d'un ancien gouverneur général de l'Algérie) sur l'emplacement de *Bou-Kader*, futur village , simple halte.

Charon est l'extrême station du chemin de fer d'Alger à Oran, dans la province d'Alger.

243 kil. **La Merdja**.

254 kil. **Inkermann.**

263 kil. **Saint-Aimé.**

283 kil. **Les Salines.**

296 kil. **Relizan** (buffet).

315 kil. **L'Hillil.**

332 kil. L'**oued-Malah.**

346 kil. **Perrégaux**, à la jonction du chemin de fer d'*Arzeu* à *Saïda.*

360 kil. L'**Habra.**

370 kil. **Saint-Denis-du-Sig.**

376 kil. **L'Ougass.**

381 kil. **La Mare-d'eau.**

395. kil. **Le Tlélat**, à la jonction du chemin de fer d'*Oran* à *Sidi-Bel-Abbès.*

404 kil. **Arbal.**

411 kil. **Valmy.**

416 kil. **La Senia.**

421 kil. **Oran.**

Voir pour cette partie du chemin de la Merdja à Oran, route 23 d'Oran à Alger.

ROUTE 2.

D'ALGER A TENÈS.

261 kil.

208 kil. d'Alger à Orléansville, *V.* R. 1. — 53 kil. d'Orléansville à Tenès. Service de diligences, tous les jours, en correspondance avec le chemin de fer. Voitures et chevaux de louage.

Le bateau de la Compagnie de Navigation mixte, partant d'Alger le mercredi soir, arrive le jeudi matin à Tenès. Voir aux renseignements généraux pour le tarif de chaque classe de passagers.

On sort d'Orléansville par la nouvelle porte de Tenès, au nord, pour traverser le Chelif, sur un pont métallique de 100 mèt.

A 600 mèt., *La Ferme,* ancien établissement militaire où, dès 1845,

84 hectares de terrain avaient été mis en culture. La Ferme a été annexée à la commune d'Orléansville dont elle est le faubourg septentrional.

Quand on a quitté ce village, pour gravir les premières pentes du Dahra, si, du mamelon où passe la route, on se retourne vers Orléansville, on voit cette ville traçant sa longue ligne blanche rayée de filets verts, au milieu d'un bassin couvert de riches cultures, borné à l'E. et à l'O. par des étranglements de la vallée, et s'élevant graduellement, au N. et au S., par une double série de collines opposées qui s'échelonnent en amphithéâtre. Le bassin d'Orléansville s'est singulièrement embelli depuis que les Français y plantent des arbres et y fondent des fermes : on ne voit plus ces touffes de jujubiers sauvages qui constellaient çà et là, de leur pâle verdure, des steppes argileuses, et empêchaient qu'on ne les confondît avec le lit desséché d'un vaste lac ou l'immense cratère d'un volcan vaseux, observé entre deux éruptions très-rapprochées.

214 kil., à dr., ancien télégraphe des Adjeraf et koubba de Sidi-Ali-bel-Chergui.

220 kil. *Aïn-Beïda* (la Fontaine Blanche), ferme et maisons isolées que l'on rencontre, après avoir traversé une vallée monotone, près de l'oued-Ouarhan, affluent du Chelif, à sa jonction avec l'oued-el-Habid.

Au-delà d'Aïn-Beïda, à g. de la route on rencontre une koubba en l'honneur d'Ab-el-Kader de Bar'dad, et plus loin, à dr., celle de Sidi-Mammar-ben-Mokhrala, dominant le petit village arabe des *Oulad Farès,* qui est composé de gourbis et de tentes.

229 kil. **Les Cinq Palmiers** *, ferme et maisons isolées. L'État va créer sur ce point un village de 30 feux. 231 kil., à g., ancienne maison arabe, *Dar-el-hadj-Kabzili;* 233 kil., à dr., le petit village arabe des *Heumis.*

236 kil. **Les Trois Palmiers** *, village de quinze feux en création, aub. et relais.

239 kil. *Kirba,* maison isolée et ancien télégraphe aérien. Le pays parcouru jusque-là, monotone et brûlé, devient, à partir de l'oued-Allèla, montueux et boisé. La route, parallèle à la rivière, passe au fond des gorges qui ressemblent, en petit, à celles de la Chiffa. Avant de s'y engager, on peut visiter, à dr., un ancien *castrum,* dont les pierres ont été, en grande partie, employées par le Génie militaire, pour la construction des ponceaux jetés sur les ravins qui coupent la route. Ce castrum n'est pas, du reste, le seul que l'on puisse observer sur la route d'Orléansville à Tenès; la vallée de l'oued-Ouarhan, où passait la voie romaine de *Castellum Tingitii* à *Cartenna,* était gardée par d'autres petits postes fortifiés dont on rencontre encore les ruines.

248 kil. *Le Camp des chasseurs,* halte.

254 kil. **Montenotte,** v. créé à l'endroit dit Aïn-Defla (fontaine des lauriers-roses), par le capitaine d'état-major Lapasset, mort général, commune de plein exercice (sa population est de 3,148 hab. dont 242 Français, 2,858 indigènes, 48 étrangers), situé sur la rive g. de l'oued-Allèla et traversé par une route fréquentée, Montenotte doit sa principale aisance au transport des marchandises de Tenès à Orléansville; le voisinage des mines y déterminera également un certain mouvement commercial. La *Smala* des spahis de Tenès est campée sur un plateau, entre la vallée de l'Allèla et la plaine de Montenotte, dans une contrée également boisée. Les *mines* de fer du *djebel Hadid* sont situées à 2 kil. E. de Montenotte, et à dr. Le voisinage de la mer et la facilité des transports leur donneront une grande valeur, et les bois qui les

avoisinent seront, au besoin, un auxiliaire utile pour l'exploitation de ces richesses minérales. Le petit village *des Mines*, habité par des ouvriers mineurs et autres, a été annexé à Montenotte. A 11 kil. O. de Montenotte, dans la vallée de l'oued-Alléla, **Cavaignac**, v. de 40 feux, en création, est relié par une route carrossable à la route de Tenès.

Au-delà de Montenotte, la route, jusqu'à Tenès, est taillée dans le roc.

260 kil. **Vieux-Tenès**, à dr., sur un plateau élevé, contourné à l'E. par l'oued-Allèla. Cette petite ville arabe serait fort ancienne, s'il faut en croire la tradition, qui rapporte qu'un pharaon en fit venir d'habiles sorciers, dont il opposa les miracles aux prestiges de Moïse. Sans remonter aussi loin dans les annales fabuleuses, Ptolémée donne au Vieux-Tenês le nom de *Lagnouton*, et El-Bekri nous apprend qu'il fut bâti en l'an 262 de l'hégire (875-876 J.-C.), par des marins de l'Andalousie, qui venaient passer l'hiver dans le port de Tenès, et qu'il fut peuplé par deux colonies andalousiennes dont l'une était venue de *El-Bira* (Elvira) et l'autre de *Todmir* (Murcie). Plus tard, Tenès, ville des Mar'aoua, une des grandes tribus du Mar'reb central, passe sous la domination des Beni-Zeiyan de Tlemcen, en 1299 (699 hég.). Kheir-ed-Din s'en empara en 1520 (926 hég.). Ses habitants avaient une détestable réputation de voleurs et de pirates. « Ahmed-ben-Youssef, le saint de Miliana, confiant dans son caractère sacré, s'étant hasardé chez les Ténésiens qui ont toujours été très-mal famés, ceux-ci, qui comptaient parmi leurs nombreux défauts une dose remarquable d'incrédulité, résolurent d'éprouver le vieux marabout. Ils lui servirent à souper un chat dont ils avaient dissimulé les apparences, avec toute l'adresse du plus habile gargotier de la banlieue parisienne. Mais Sid-Ahmed-ben-Youssef était trop bon marabout ou trop fin gastronome pour être dupe d'un piège aussi grossier et ne pas reconnaître la vérité au premier coup d'œil. Indigné de la tentative, il lança un formidable *Sob!* Cette interjection, usitée pour chasser les chats trop importuns, effraya tellement l'animal mis à la broche que, tout rôti qu'il était, il partit au galop, à la grande stupéfaction des Tenésiens. C'est alors qu'Ahmed-bed-Youssef, se levant avec majesté, jeta à la face de ses hôtes indignes cette allocution devenue proverbiale en Algérie : « Tenès, ville bâtie sur du fumier; son eau est du sang; son air est du poison; par Dieu, Sid-Ahmed n'y couchera point! » (*Berb.*). Après ce jugement, le marabout de Miliana n'eut que le temps de prendre la fuite sur sa mule. Une des montées argileuses, au-dessus de Montenotte, a gardé le nom d'Ahmed-ben-Youssef, parce que sa mule, s'y étant abattue, se releva miraculeusement et disparut, au moment où les Tenésiens étendaient la main pour saisir Ahmed. Tenès cependant ne recélait point que des voleurs; Abou-Abd-Allah-Mohammed, l'historien des Beni-Zeiyan, mort en mars 1594 (899 hég.), est né dans cette ville. Vieux-Tenès, dont les anciens remparts ne renferment, à très-peu d'exceptions, que des masures en ruine, une grande mosquée et la mosquée de Lella-Aziza, est habité par 1,000 à 1,200 indigènes, faisant le commerce des grains ou exerçant le métier de journaliers et de portefaix. Quelques Mahonnais se sont établis dans le ravin, au pied de cette ville, et tirent pour leur industrie horticole un merveilleux parti du terrain, arrosé par des eaux courantes et à l'abri du soleil. Vieux-Tenès, constitué en centre, le 31 juillet 1851, a été annexé à Tenès le 17 juin 1854.

261 kil. **Tenès***.

Histoire. — Entre la mer et la route d'Orléansville surgit un ressaut de terrain, très-escarpé de l'E. au N., peu saillant vers l'O., et presque de

niveau avec le grand chemin, du côté du S. Là, sur une surface plane où s'élève aujourd'hui Tenès, était la ville, phénicienne d'abord, romaine ensuite, de *Cartennæ*, ou peut-être une des *Cartennæ* dont le Vieux-Tenès serait la seconde. Des remparts encore debout, des mosaïques, des fûts de colonnes, des traces d'un monument considérable, au centre même des ruines, des citernes, des silos, des tombeaux à l'O., enfin de nombreuses inscriptions et des médailles, tout indiquait suffisamment, lors d'une première reconnaissance de cette localité, l'emplacement d'une ville romaine. Voici une épigraphe (nº 52 des inscriptions recueillies au musée d'Alger) de la plus haute importance, découverte à Tenès même ; elle établit que là était l'ancienne *Cartenna colonia,* et que les *Baquates* (Βακοῦται) mentionnés par Ptolémée occupaient l'intérieur de la province d'Oran. D'ailleurs cette épigraphe est destinée à perpétuer la mémoire d'un fait historique.

C. FVLCINIO MF QVIR
OPTATO FLAM AVG. II VIR
QQ.PONTIF II VIR AVGVR
AED Q.....ORI QVI
INRUP..ONE..BAQVA
TIVM CO.ONIAM TVI
TVS EST....TIMONIO
DECRETI ORDINIS ET
POPVLI. ARTENNITANI
ET INCOLA. PRIM. IPSI
NEC ANTE. VLLI
AERE C.NLATO.

« A Caïus Fulcinius, fils de Marcus, de la tribu Quirina, surnommé Optatus, flamine augustal, duumvir, édile, questeur, lequel, lors d'une incursion des Baquates, a protégé la colonie. comme le témoigne le décret du corps municipal et de la population de Cartenna ; et les habitants ont accordé cet honneur à lui le premier, et à aucun autre auparavant, par souscription. »

L'histoire de Cartenna est peu connue ; Pline nous apprend que cette ville était le chef-lieu de la deuxième légion. Rogatus, évêque donatiste de Cartenna, joue un certain rôle dans l'histoire africaine. Il avait modifié l'hérésie de Donatus, et comptait quelques sectaires, qui, de son nom, s'appelaient Rogatistes. Ce personnage, très-peu évangélique, mit à profit l'éphémère domination de Firmus (372), pour exercer de cruels traitements envers ses ennemis religieux et politiques. Du reste, l'hérésie, née dans les murs de Cartenna, ne fit pas de grands progrès, car, sous l'épiscopat de Vincentius, successeur de Rogatus, on ne comptait guère que deux évêques qui en fussent infectés. Cartenna a-t-elle disparu lors de l'invasion vandale ou de l'invasion arabe ? On ne le sait.

La position de Cartenna, reconnue une première fois par le général Changarnier, le 27 décembre 1842, fut choisie par le maréchal Bugeaud, le 1er mai de l'année suivante, pour la création d'un centre de population et de force militaire, à l'abri d'un coup de main ou d'une incursion des Arabes, entre Miliana, Mostaganem et Orléansville, et pouvant servir de port à cette dernière ville, qui avait été créée à la même époque, et dont les communications par terre n'étaient pas toujours faciles. Les développements du nouveau Tenès furent rapides.

Description.— Tenès, sur la côte septentrionale de l'Afrique, par 1° 2′ de longitude O. et 36° 31′ de latitude N., à 34 lieues marines d'Alger et à 261 kil. par terre, compte 3,539 hab., dont 515 Français, 37 Israélites, 2,270 indigènes et 717 étrangers. Tenès est la résidence d'un juge de paix, d'un ingénieur en chef, et le chef-lieu d'un cercle militaire, dépendant de la subdivision d'Orléansville.

Circonscrit par la ligne des fortifications anciennes, dont le rempart moderne suit à peu près les contours, Tenès forme un rectangle de

700 mèt. sur 400. Ses rues (celles, entre autres, de la Colonie, d'Orléansville et de France) sont larges, bien alignées, plantées d'arbres et bordées de jolies maisons, autant, toutefois, que notre architecture privée peut être jolie. Quant aux monuments, il ne faut pas s'attendre à en rencontrer à Tenès : les édifices romains sont depuis longtemps écroulés, et l'église, l'hôpital (pour 300 lits), les casernes, la douane, qui répondent très-bien aux exigences de leur destination spéciale, ne sont pas précisément des œuvres d'art. Les curiosités de la ville sont : les citernes, les silos, les hypogées, qui constituaient une Cartenna souterraine, et que l'administration et les particuliers ont utilisés pour en faire des magasins ou des caves. Quatre portes donnent accès au dehors : les portes de France et de Mostaganem, à l'O, la porte d'Orléansville, au S., et la porte de Cherchel, à l'E.; c'est par cette dernière que l'on descend au quartier de la Marine, où s'élèvent la maison du commandant du port et les bâtiments de la douane.

De récents et importants travaux ont eu pour objet de créer à Tenès, entre Alger et Arzeu, un port de refuge pour les navires surpris par le mauvais temps, et un port de commerce pour la partie centrale de la vallée du Chelif. Ce port, qui présente 24 hect. de surface d'eau abritée, est formé par trois grandes jetées, dont deux sont perpendiculaires au rivage, et la troisième se retourne d'équerre sur l'une d'elles. La plus importante de ces jetées, celle qui unit la terre à un massif d'îlots, situé à 670 mèt. au large, offre aux navires un bon abri contre les vents dominants les plus dangereux : ceux du N.-E. et du N.-O.

Le port de Tenès, entrepôt naturel d'Orléansville, doit devenir, dans un avenir peu éloigné, l'une des têtes les plus importantes des chemins de fer, qui rattacheront le littoral au chemin de fer central du Tell.

La pêche du corail attire chaque année un certain nombre de barques, le long de la côte de Tenès.

Environs. — Les excursions aux environs de Tenès, à travers les bois et les rochers, sont très-pittoresques; nous avons suffisamment indiqué, plus haut, celles qu'on peut faire au Vieux-Tenès, à Montenotte, à la Smala et aux mines du Djebel-Hadid. A 24 kil. E.-S.-E. de Tenès, mines de cuivre, de plomb et d'argent de *Beni-Aquil;* à 10 kil. S.-E., mines de cuivre de *Sidi-Bou-Aïssi;* à 14 kil. S., mines de cuivre et de plomb de l'*Oued-Bou-Alou.* D'autres excursions intéresseront l'archéologue : M. le général Lapasset a signalé trente-huit localités, dans lesquelles on peut observer des ruines plus ou moins considérables, entre autres celles de *Yer'roum,* plus spécialement indiquées par M. Pommereau ; elles sont situées à 20 kil. O. de Tenès, et à 10 de la mer, sur la rive dr. de l'oued-Tarzoulit, où elles occupent une superficie de 7 à 8 hect. On voit assez distinctement, à Yer'roum, les traces d'une enceinte de ville, les restes d'une conduite qui y amenait l'eau de 2,500 mèt., des tombeaux, des moulins à huile, mais pas une inscription, pas un marbre. Ces ruines, dit M. Pommereau, pourraient bien être celles d'*Arsenaria.* Cet ancien centre était situé plus à l'O. à 5 kil. S. du cap Mar'aoua, près du bordj de Bâal.

ROUTE 3.

D'ALGER A MILIANA

120 kil. d'Alger à Affreville, V. R. 1. — 11 kil. d'Affreville à Miliana. Correspondance à la gare, à tous les départs et à toutes les arrivées des trains. Prix des places : coupé 1 fr. 50 c.; intérieur, 1 fr.

A peine a-t-on traversé le florissant bourg d'Affreville, qu'on voit

s'ouvrir une étroite vallée formée par une montagne haute et massive : sur un grand rocher de cette montagne se montre la riante Miliana.

En attendant que Miliana soit reliée à la gare d'Adelia par une voie ferrée, la route passe sous le chemin de fer d'Alger à Oran et remonte le cours du Boutan, descendu du Zakkar par d'innombrables cascades : un ruisseau, né à Miliana même et fournissant au moins 300 litres à l'étiage, va se perdre dans les irrigations de la plaine du Chelif. Le chemin gravit, en lacets bien ménagés, la pente rapide du vallon du Boutan, et, en 8 à 9 kil., on s'élève d'environ 450 mèt., car Miliana est à 740 mèt. d'altitude, et Affreville à environ 300. Des deux côtés elle est bordée de vergers superbes. On traverse les ruisseaux formés par les diverses sources du Boutan, ruisseaux qui font mouvoir de nombreux moulins, ainsi que le Boutan lui-même, puis l'on entre à Miliana par la porte du Zakkar.

Le trajet d'Affreville à Miliana, qui est d'une heure et demie, peut être abrégé d'une demi-heure par le touriste, qui prend les sentiers, au lieu de suivre les détours de la route.

128 kil. **Miliana***, chef-lieu d'arrondissement, sous-préfecture et cercle militaire de la subdivision d'Orléansville ; collège communal ; école normale primaire pour les filles.

Histoire.—A défaut d'épigraphie constatant, jusqu'à présent, l'identité des deux villes, les études de géographie comparée, de plus en plus cultivées en Algérie, nous ont amené à fixer, d'une manière certaine, l'emplacement de la *Malliana* des Romains sur celui qu'occupe aujourd'hui Miliana, Les restes d'un monument important au centre de la ville, disparu définitivement pour l'alignement des nouvelles rues, des blocs, des bas-reliefs disséminés dans les constructions particulières et dans les murs d'enceinte, des fragments de statues, des chapiteaux, des fûts de colonnes supportant la koubba d'un marabout, des tombeaux servant de pierres d'ablution dans les mosquées, et enfin des médailles, ces ruines disséminées sur tous les points de Miliana, attestent l'origine et la prospérité d'une ville romaine, disparue, comme tant d'autres, vers le ve s., pour faire place plus tard, au xe s. (ive de l'hégire), à Miliana, qui aurait été fondée, en même temps qu'Alger et Lemdia ou Medéa, par Bologguîn, fils de Ziri.

La ville arabe, dans les luttes sanglantes et nombreuses qui désolèrent le Mar'reb, dut, comme les autres villes, changer souvent de maîtres. Il serait trop fastidieux et sans aucun intérêt de raconter ici tous les faits cités par Ibn-Khaldoun à propos de Miliana ; en voici un, cependant, pour lequel nous ferons exception. Après la prise de Tlemcen par Abou-Zekeria, tout le Mar'reb central, de Tlemcen à Bougie, obéissait à la domination hafside ; un jeune ambitieux, Abou-Ali, fils d'un savant jurisconsulte et traditionniste, Abou'l-Abbas-el-Miliani, voulut se faire proclamer seigneur de Miliana. Mais la ville ayant été assiégée et prise d'assaut par l'émir Abou-Hafs et l'infant don Henri, frère du roi de Castille Alphonse X, Ibn-Mendil, émir de Mar'aoua, reçut le commandement de Miliana. Quant à Abou-Ali, il parvenait à s'échapper, par un aqueduc, chez les Beni-Yacoub (1262 de J.-C., 569 hég.). Miliana, tombée au pouvoir des Turcs, après la prise de Tlemcen (1516 de J.-C., 922 hég.), fit partie du beylik du Titeri. En 1830, après la chute du dey Husseïn, l'empereur du Marok en fit prendre possession par un lieutenant qui, du reste, n'y put rester longtemps. Abd-el-Kader, dont la puissance grandissait de jour en jour, occupa à son tour Miliana, et y installa, dès 1834, comme khalifa, Ali-Ben-Embarek, notre ancien aga de la Mitidja.

Cependant l'occupation de Medéa,

17 mai 1840, devait amener celle de Miliana; nos troupes s'en emparèrent, le 8 juin suivant. A notre approche, les Arabes avaient évacué la ville en y mettant le feu; aussi ne présentait-elle, lorsque nous y entrâmes, qu'un amas de ruines, et, c'est à peine si l'on put, après beaucoup de travail, en réparant les maisons qui avaient le moins souffert, ménager un abri pour les troupes, pendant l'hiver. « Bloquée étroitement par les soldats réguliers d'Abd-el-Kader, en 1840 et 1841, cette ville ne put communiquer avec Alger, durant cette période, qu'au moyen de rares convois escortés par de fortes colonnes, et encore ces ravitaillements ne se faisaient-ils jamais sans quelque engagement sérieux avec l'ennemi. Au mois d'octobre 1840, le général Changarnier venait se porter au secours de Miliana, dont la garnison, décimée par la nostalgie, la famine et la maladie, avait presque succombé sous sa tâche; des douze cents hommes commandés par le brave colonel d'Illens, sept cents étaient morts, quatre cents étaient à l'hôpital; à peine si les autres avaient la force de tenir leurs fusils; et, pour peu qu'on eût tardé de quelques jours, la ville se voyait prise, faute de défenseurs. De tous les points que nous avons occupés en Algérie, continue M. de Castellane, Miliana est peut-être la ville où nos soldats ont eu à supporter les plus rudes épreuves. » Autran a écrit sur cet épisode de nos guerres d'Afrique un poème émouvant, qui est la traduction en vers, comme il le dit lui-même, du journal du colonel d'Illens.

Les expéditions de 1842 changèrent la face des choses. Abd-el-Kader dut chercher un refuge dans la province d'Oran; les environs de Miliana devinrent tranquilles, et la route du Gontas, ouverte par l'armée, au commencement de 1843, permit aux Européens de circuler facilement entre cette ville et Blida. C'est à partir de cette époque qu'une population civile commença à s'installer à Miliana; elle s'accrut rapidement, et les constructions nouvelles ou restaurées remplacèrent la ville délabrée dans laquelle l'armée était entrée en 1840. La création d'un commissariat civil à Miliana date du 4 novembre 1850; cette ville, maintenant administrée par un sous-préfet, possède en outre une justice de paix. Miliana était le chef-lieu de la subdivison militaire qui a été transférée, en 1872, à Orléansville.

Description.— Miliana est située par 0° 6′ de longitude occidentale et 36° 19′ de latitude septentrionale, dans les montagnes de l'Atlas, au pied du Zakkar-R'arbi, ou de l'O. (1,580) mèt.), non loin du Zakkar-Chergui ou de l'E. (1,527 mèt.). Vu son altitude, son climat est assez rigoureux en hiver. — Suspendue en quelque sorte au penchant de la montagne et bâtie sur le flanc d'un rocher, dont elle borde les crêtes, elle est bornée au N. par le mont Zakkàr; au S., elle commande la fertile vallée du Chelif; à l'E., elle domine à pic un ravin, et à l'O., elle surveille un plateau arrosé d'eaux vives, qui appellent et favorisent la culture.

La forme de Miliana est celle d'un rectangle allongé, arrondi aux angles, ayant 600 mèt. du N. au S., et 350 de l'E. à l'O. La ville est défendue par des murailles, reconstruites sur celles des Romains, des Arabes et des Turcs, et percées de deux portes : l'une au N., dite du Zakkar; l'autre à l'O., dite du Chelif ou d'Orléans. Une avenue et trois larges rues, qui en somme n'en font qu'une, bordées de platanes et arrosées d'eaux vives, traversent Miliana de la porte du Zakkar à l'esplanade de l'ancienne Kasba. L'avenue est terminée par la place du Marché, qui donne naissance, au S., à la rue Saint-Paul, terminée à son tour par la place de l'Horloge, laquelle est in-

stallée dans le minaret d'une ancienne mosquée. A l'angle S.-E. de cette place, commence la rue Denis-Affre, la vraie rue commerçante, qui, faisant un coude à gauche, prend le nom de rue Saint-Jean, et aboutit à l'Esplanade. La sous-préfecture, l'église, les écoles, le cercle militaire avec son jardin, sont situés rue Saint-Jean. De la terrasse ou Esplanade, bien connue des promeneurs sous le nom de *Coin des blagueurs,* on découvre le panorama splendide de la vallée du Chelif, qui est coupée par les routes de Teniet-el-Hâd et d'Orléansville, et bornée au S.-O. par les montagnes de l'Ouaransenis. Quant aux rues arabes, qu'il faut chercher à l'O. de la ville, entre les portes du Zakkar et d'Orléans, ce qui en reste est étroit et tortueux; mais de nombreuses fontaines alimentées par les sources du Zakkar, recueillies dans un château d'eau, y répandent la fraîcheur, et y entretiennent la propreté.

Les maisons mauresques, qui ont échappé à l'incendie de 1840 et à l'alignement de la cité française, sont toutes composées d'un rez-de-chaussée et d'un étage, construites en pisé blanchi à la chaux, et couvertes en tuiles; presque toutes renferment des galeries intérieures et quadrilatérales, soutenues assez souvent par des colonnades en pierre et à ogives surbaissées. Miliana n'offre aucun monument de création française; on ne saurait donner ce nom aux casernes, manutention, hôpital et bâtiments édifiés pour les différents services militaires et civils. — L'ex-hôtel de la subdivision abrite sous ses galeries les débris de Malliana qui ne sont pas transportés à Alger; ils ont été recueillis par les soins de la commission historique fondée en 1860. A la prise de Miliana, on y comptait 25 mosquées, dont 8, assez vastes, jouissaient d'un certain renom. Elles furent pour la plupart affectées au service du casernement et de l'hôpital; l'une d'elles fut même convertie en théâtre. — Aujourd'hui, il ne reste dans le quartier indigène que la grande mosquée, la mosquée neuve, et celle où repose Ben-Yussef. Cette dernière n'avait d'abord pas échappé au sort des premières: elle avait été changée en caserne; mais, comme elle était en grande vénération, à cause du marabout qui y était enterré, on la rendit au culte musulman. Sidi-Mohammed-ben Yussef (*V.* p. 87) était l'homme vertueux et pauvre qui vint, il y a quatre cents ans, finir ses jours à Miliana; il faisait des miracles, et disait la vérité, qu'il traduisait par des dictons rimés, souvent sarcastiques, mais, en tout cas, célèbres dans la province d'Alger. Miliana ne fut pas épargnée par lui; il disait d'elle, que les femmes y commandaient et que les hommes y étaient prisonniers. Les Embarek de Koléa étaient également originaires de Miliana. Un kaïd de cette ville, Yahya, fut pacha d'Alger, de janvier à juin 1557 (964 hég.).

On peut visiter, en dehors de Miliana, l'ancienne pépinière de l'avenue de Blida, devenue jardin public, les cascades de l'oued-Boutan et de l'oued-Rehan, qui font tourner une quinzaine de moulins à farine, tant français qu'arabes, la brasserie des Belles-Sources, la piscine, hors de la porte d'Orléans, et l'ancienne fonderie d'Abd-el-Kader. La fertilité du territoire de Miliana, l'un des plus abondamment arrosés de l'Algérie, des vignobles donnant un cru déjà renommé, le marché arabe du vendredi, l'industrie minotière que favorise la multiplicité des chutes d'eau, sont des sources certaines et permanentes de prospérité pour une population de 6,306 hab. dont 1,234 Français, 760 Israélites, 3,280 indigènes et 1,032 étrangers.

Ascension du Zakkar Occidental. — Cette montagne a 1,580 mèt., soit 850 mèt. de plus que le rocher sur lequel s'élève Miliana. L'ascension n'en est nullement dangereuse, mais elle est pénible, à cause de la rai-

deur des pentes, et parce qu'on glisse facilement sur les blocs de rochers ou sur les broussailles desséchées. On n'a pas besoin de guide : il suffit, en sortant de Miliana, d'appuyer quelque temps sur la gauche, de manière à profiter d'un grand ravin qui mène au cœur de la montagne. Le point culminant se reconnaît à une espèce de pyramide en pierre : on y jouit d'une vue vraiment splendide, au N., sur des montagnes confusément entassées qui se prolongent jusqu'à la Mitidja et jusqu'au rivage de Cherchel, au S., sur l'immense plaine du Chelif et sur les monts de l'Ouaransenis, au-dessus desquels trône la glorieuse pyramide qui a donné son nom à ce massif.

Le Zakkar r'arbi ou occidental est riche en minières de fer, qui ont été louées depuis 1874 à une société industrielle d'Oran.

ROUTE 4.

DE MILIANA A CHERCHEL

83 kil. — Route carrossable.

On sort de Miliana par la porte du Zakkar.

3 kil. *Les Lauriers-Roses,* près de l'un des nombreux ruisseaux qui forment l'oued-Souffaï. On suit, après, le pied du Zakkar-Chergui pour arriver à :

19 kil. **Vesoul-Benian**, *V.* R. 1. A 3 kil. S. de Vesoul-Benian, établissement thermal d'*Hammam-R'ira*, *V.* p. 75.

36 kil. *Le Camp de la Perche* ou *Ravin des Voleurs,* dans un très-joli fond boisé et arrosé par un ruisseau qui n'est jamais à sec.

43 kil. *Le Camp des Guêtres.*

50 kil. Route de Cherchel à Blida ; on la suit à l'O.

56 kil. **Marengo**, *V.* R. 6.

83 kil. **Cherchel**, de Marengo à Cherchel, *V.* R. 6.

ROUTE 5.

D'ALGER A TENIET-EL-HAD.

182 kil. — D'Alger à Affreville (120 kil.) ; chemin de fer. — D'Affreville à Teniet-el-Hâd (62 kil.); route de voitures. Service de diligences, tous les deux jours, correspondant avec le train qui part d'Alger à 6 h. du matin. Départ d'Affreville en hiver, le matin ; en été, le soir. Trajet en 8 ou 9 h. Prix : coupé, 8 fr. 50 ; intérieur et banquette, 7 fr.

120 kil. d'Alger à Affreville (*V.* R. 1).

En sortant d'Affreville, on passe devant l'ancien camp de l'oued-Boutan, aliéné par le domaine et utilisé pour une magnanerie et une fabrique de crin végétal : cet établissement porte aujourd'hui le nom de *Charleville.* Le marché du jeudi d'Affreville se tient à côté. On franchit l'oued-Souffaï, puis on laisse à g. la route de Medéa.

124 kil. On traverse le Chelif à gué, quand les eaux sont basses ; sur un bac, quand le fleuve est gonflé par les pluies.

132 kil. **Le Puits**, v. de 40 feux, en création, sur la rive g. du Chelif. Les terres sont, en partie, irrigables au moyen d'un canal de dérivation de l'oued-Deurdeur.

135 kil. Maison cantonnière où l'on trouve à manger. Halte.

La route continue à longer l'oued-Massin, entre des collines couvertes de tamarins et de broussailles. Ces collines s'élèvent de plus en plus, à mesure que l'on s'avance vers Teniet.

139. *Pont-du-Kaïd*, hameau de 12 feux, en création. Le pays prend de la grandeur, les collines deviennent montagnes, et portent de magnifiques forêts de pins d'Alep.

150 kil. Caravansérail de l'*oued-Massin* ou d'*Anseur-el-Louza**, où l'on trouve à manger et où l'on peut coucher. — Halte et relais.

A 5 kil. S. O. du caravansérail, on peut aller visiter un ruisseau salé,

qui vient déboucher dans la rive dr. de l'oued-el-Louza. Les berges de ce ruisseau sont formées d'un schiste ardoisier, noirâtre, dont les couches sont fort minces. Entre les feuillets de ce schiste, on remarque, sur six à huit cents mètres environ de longueur, suivant le lit du ravin, de petits suintements d'eau salée, qui coulent à la surface du sol avec une très-faible vitesse. Ces filets d'eau salée, avant de s'épancher au dehors, remplissent les petites dépressions transversales qui existent dans le lit du ravin, suivant les joints de stratification. Aussi, par l'action des rayons solaires, l'eau s'évapore en partie et le sel se cristallise en formant, à la surface du sol, un dépôt continu de deux à trois millimètres d'épaisseur, que des femmes et des enfants des tribus voisines enlèvent journellement avec une raclette de fer. Cette exploitation, qui occupe une cinquantaine de personnes par jour, se fait depuis un temps immémorial, et a rendu le lit du ravin lisse comme une table, sauf quelques légères dépressions parallèles à la stratification des couches.

La vallée de l'oued-Massin s'est transformée en une gorge resserrée par des montages boisées de thuyas.

160 kil. *Le Camp des Chênes,* hameau de 12 feux, en création. Par l'ouverture d'une vallée latérale, on aperçoit l'Échéaou, qui domine Taza.

165 kil. La route franchit un col dominé par *El-Hadjar-Touila* (vulgairement appelé Pain de Sucre), singulière montagne conique portant à son sommet d'énormes rochers écroulés.

169 kil. *Le Camp des Scorpions,* auberge ; arbres magnifiques.

172 kil. *Auberge de la Rampe.* Halte. Forêt de chênes verts.

177 kil. *Moulin Bertrand.*

182 kil. **Teniet-el-Hâd***. — Ce nom arabe signifie en français le *Col du Dimanche,* abréviation de col du marché du dimanche. — Chef-lieu d'un cercle de la subdivision d'Orléansville, commune de plein exercice. Sa population est de 2807 hab., dont 517 Français, 159 Juifs, 175 étrangers, 1956 indigènes.

Le poste militaire de Teniet-el-Hâd, établi en 1843, pour surveiller les communications de l'Ouaransenis avec l'E. d'Alger, et où les troupes, qui se ravitaillaient auparavant à Miliana, venaient prendre des vivres, des cartouches ou verser des troupeaux de prise à l'administration, est assis sur un mamelon, à 30 kil. environ du plateau du Sersou. Ce poste comprend des casernes, des magasins, un parc d'artillerie, un arsenal, un hôpital. On remarque ensuite à Teniet, le village européen, l'habitation de l'agha, un village nègre fort curieux, les jardins de la garnison, l'emplacement de l'important marché arabe du dimanche, etc. L'élévation de Teniet-el-Hâd, 1145 mèt. au-dessus du niveau de la mer, y rend les chaleurs modérées. Le voisinage de hautes et nombreuses montagnes, couvertes de neiges une partie de l'année, entretient l'abondance des eaux, dont la qualité, du reste, ne laisse rien à désirer. La température moyenne de la localité peut être évaluée à 17° ou 18° centigrades. Le pays présente l'aspect le plus pittoresque. On rencontre, près de Teniet-el-Hâd, des carrières abondantes soit de gypse blanc saccharoïde, soit de pierre à plâtre ordinaire, soit de sable provenant de la pulvérisation naturelle d'une roche dioritique. Les environs de Teniet-el-Hâd possèdent deux belles forêts, parsemées de roches de grès blanc, propre à l'aiguisement et à la construction ; la première, sur la rive droite de l'oued-Deurdeur, est boisée de chênes blancs à glands doux, de pins d'Alep, de pistachiers, de frênes ; la seconde est la Forêt des Cèdres, fameuse dans toute la province. Elle est reliée à Teniet par une route, carrossable en été. Il y a 13 kil., de cette ville au rond-point des Cèdres, où se trouvent le chalet du garde général et

la source ferrugineuse (*V.* ci-dessous). La forêt, vaste de trois mille hectares environ, est formée, pour un dixième, de chênes, et pour neuf dixièmes, de cèdres remarquables par leurs gigantesques dimensions : le plus beau de tous, la *Sultane,* a 2 mèt. 50 cent. de diamètre. Le *Sultan,* qui était plus grand encore, a été abattu. A 3 kil. du rond-point, on atteint un col, d'où se développe une vue magnifique sur l'Ouaransenis.

C'est dans cette dernière forêt que se trouvent plusieurs *sources minérales.* La plus volumineuse et la plus habituellement fréquentée est située à 13 kil. de Teniet-el-Hâd, presque sur le bord de la grande route ouverte pour l'exploitation de la forêt. Cette source a été l'objet de quelque attention, depuis l'occupation militaire de la localité. Effectivement, dès le commencement de la belle saison, un camp de convalescents était régulièrement établi sur le bord de cette source, et se recrutait de la plupart des hommes affaiblis par de nombreuses rechutes de fièvres intermittentes, de diarrhées, de dyssenteries, etc. Au bout d'un temps assez court, les malades étaient complétement mis en état de reprendre leur service. Les Arabes ne paraissent pas avoir tenté l'usage de ces eaux. Peu de touristes passent à Teniet-el-Hâd sans les aller visiter. Examinées à la source même, les eaux sont très-limpides, claires, fraîches, inodores, d'une température moyenne de 12° centigrades, non gazeuses, incolores, d'une saveur vive, mais aussitôt suivie d'un goût très-prononcé d'astriction qui rappelle celui de l'encre. Elles laissent déposer à l'air une couche ocreuse, ainsi que le constatent aisément, sur les bords mêmes du bassin, les divers objets, plantes, cailloux, que le liquide a touchés aux points de l'immersion dans la source. Le docteur E. Bertherand évalue à 8000 litres par heure le débit de cette source; M. Vatonne, ingénieur des mines, a tenté à Alger une analyse, par laquelle il est démontré que ces eaux sont ferro-carbonatées et contiennent plus de sel de fer que les eaux de même ordre qui jouissent d'une certaine réputation, soit en France, soit à l'étranger. Ainsi :

Bussang (dans les Vosges) n'en renferme que.	0 gr 017
Campagne (Aude)	0 008
La source de la Reinette, à Forges (Seine-Inférieure).	0 022
Mont-Dore (Puy-de-Dôme)	0 022
Pougues (Nièvre)	0 020

Enfin, l'eau de Teniet-el-Hâd est presque aussi riche en sels de fer que Kronthal (Nassau) et la Géronstère à Spa, qui en ont toutes deux près de 0,030. La source de Teniet peut donc être rangée, avec raison, à côté des sources ferrugineuses froides analogues, telles que celles de Bagnères de Bigorre, Cransac, Bourbon-l'Archambault, Soultzbach, Orezza, en Corse, etc. Le docteur E.-L. Bertherand, chargé en 1848 du service médico-chirurgical de l'hôpital de Teniet-el-Hâd, a expérimenté l'emploi thérapeutique de la source des Cèdres. Sur sa demande, un service, régulièrement établi par le train des équipages, pourvut quotidiennement l'hôpital d'une moyenne de 150 litres d'eau : un bassin fut en même temps construit en face de la source, afin d'en récolter les eaux en plus grande abondance. L'éloignement de la source et les limites de l'approvisionnement quotidien n'ont pas permis d'essayer l'eau ferrugineuse sous forme de bains. Tout porte à croire cependant, d'après les observations consignées par le docteur E.-L. Bertherand, que l'on en tirerait un excellent parti. Enfin, quelque incomplets qu'aient pu être les résultats obtenus sur une petite échelle, on ne saurait se dissimuler que l'emploi de l'eau ferro-carbonatée de Teniet-el-Hâd a été d'un grand secours au double point de vue économique et pharmaceutique. On ne peut que désirer

la création, près de la source, d'un dépôt de convalescents, analogue à ceux d'*Hammam-Rir'a* et d'*Hammam-Meskhroutin,* qui ont tant de succès. Beaucoup de militaires que des affections fébriles, intestinales, propres au climat d'Afrique, rappellent chaque année en France, beaucoup de colons, forcés de quitter leurs intérêts pour aller se faire traiter en France, trouveraient aux sources minérales de Teniet-el-Hâd un secours thérapeutique d'une importance réelle, en faveur de laquelle l'expérience a déjà surabondamment prononcé. Tous achèveraient ainsi leur guérison, sans quitter les conditions atmosphériques propres au pays dans lequel ils se sont acclimatés avec plus ou moins de peine ; ils rencontreraient de plus, dans le site pittoresque et salubre de Teniet-el-Hâd, une influence qui se combinerait puissamment avec l'action physique des eaux. On pourrait encore tirer un parti avantageux de la proximité de ce liquide ferrugineux, en l'amenant, soit au camp, soit au village, au moyen d'un aqueduc, qui suivrait la courbe de la montagne, sur le flanc de laquelle coule la source.

ROUTE 6.

D'ALGER A CHERCHEL ET A GOURAYA

145 kil.

69 kil. d'Alger à El-Afroun (*V.* R. 1). 46 kil. d'El-Afroun à Cherchel. Service de diligences tous les jours. — 30 kil. de Cherchel à Gouraya. Route carrossable.

75 kil. **Ameur-el-Aïn**, commune de 3,396 hab., dont 325 Français, 2,962 indigènes et 105 étrangers. Eglise; école.

83 kil. **Bou-Rkika** *, sur la rive d. de l'oued de ce nom, branche de l'oued-Nador, petite rivière qui se jette dans la mer, à Tipasa, au pied du Chenoua; commune de 1,425 hab., dont 346 Français, 1,032 indigènes et 47 étrangers. L'embranchement des routes de Cherchel et de Miliana est à quelques pas, au-delà du village. Bou-Rkika gagnerait beaucoup à l'exécution (depuis longtemps projetée) du barrage de sa rivière par une digue de 35 mèt. de hauteur : le réservoir contiendrait 2,800,000 mèt. cubes, et arroserait 1,000 hectares.

80 kil. **Marengo** *. Ce grand et beau village, chef-lieu de canton, avec hôpital, église, justice de paix, écoles de garçons et de filles, bureaux de poste et de télégraphie, compte aujourd'hui, avec Montebello et Tipasa, ses annexes, 4,333 hab., dont 1,007 Français, 10 Israélites, 2,952 indigènes et 364 étrangers. Il est situé à l'extrémité occidentale de la Mitidja, au pied des montagnes des Beni-Menacer, près de l'oued-Meurad. Le barrage de l'oued-Meurad, le premier qui ait été construit dans la province d'Alger, est un travail fort remarquable. Commencé en 1857, il est aujourd'hui terminé ; sa hauteur est de 17 mèt. A cette élévation, la largeur de la vallée qu'il barre est de 130 mèt. Ce réservoir, constamment alimenté par la rivière, contient environ 2,000,000 de mètres cubes, et fournit 200 litres par seconde. Cette eau est utilisée tant pour les irrigations que pour l'alimentation des fontaines et jets d'eau qui ornent les deux places du village. Un marché important, dit de l'Arbâ des Hadjoutes, se tient chaque mercredi à Marengo ; il est fréquenté et approvisionné par les Hadjoutes, les Beni-Menad, les Beni-Menacer et les Chenoua.

La route, presque droite de Blida à Marengo, jalonnée par de jolis villages qui s'adossent aux dernières pentes de l'Atlas, sert de limite S. à la Mitidja, formant dans cette partie O. un long triangle, dont le Sahel au N. et la Chiffa à l'E. forment les deux autres côtés. Les terres, les bois, les rivières ou ravins, circonscrits dans

ce triangle, appartenaient aux Hadjoutes, tribu célèbre dans nos annales militaires. Les combats de l'oued-Djer, du Bou-Roumi, de la Chiffa, des bois des Kharesas, livrés contre eux de 1831 à 1842, feraient croire que nous aurions eu affaire à une tribu comptant un nombre considérable de fusils, si on ne se rappelait que les Mouzaïa, les Soumata, les Beni-Menad et les Beni-Menacer prêtaient leur concours à leurs amis de la plaine. Aujourd'hui, les colons et les Arabes labourent, côte à côte, le terrain hérissé autrefois de blockhaus, de redoutes, et traversé par ce fameux fossé, dit enceinte continue.

Le *lac Halloula,* au pied de la colline que couronne le Tombeau de la Chrétienne, était célèbre par ses chasses aux canards et aux cygnes sauvages; les Hadjoutes y pêchaient des sangsues. Cette vaste nappe d'eau, dont la formation remonterait à un siècle tout au plus, au dire des Arabes, aurait été le résultat des alluvions déposées par l'oued-Djer, sur sa rive g., au coude qu'il décrit en arrivant sur le Sahel. Le desséchement du lac, commencé en 1855, a rendu au labour, dans un très-bon emplacement, 1500 hect. environ de terres excellentes, occupées aujourd'hui en partie par les cultures du nouveau village de *Sidi-Rached* ou Montebello. Malheureusement la cuvette du lac, remplie par les pluies de décembre 1877, a submergé plus de 800 hectares et les récoltes ont été perdues. Les eaux d'Ameur-el-Aïn et de Marengo ont contribué également à l'inondation des cultures. La construction de canaux à ciel ouvert ou souterrains, pourra seule mettre fin à cet état de choses.

Une route de 12 kil., parallèle à l'oued-Meurad, puis à l'oued-Nador, conduit de cette dernière rivière. à travers une belle forêt, dans une direction N., de Marengo au v. maritime de **Tipasa***, que les Arabes appellent *Tefacedt* (gâté, ruiné), et que, par une corruption plaisante, beaucoup d'indigènes et même de colons nomment aussi *Petit-Bazar*. C'était une colonie de vétérans, fondée par l'empereur Claude, qui lui accorda le droit latin. Cette ville est mentionnée par Ptolémée, et dans l'itinéraire d'Antonin. C'est de Tipasa que partit, en 371, le comte Théodose, pour expéditionner dans l'*Anchorarius* (Ouaransenis), contre les Mazices et les Musones alliés du rebelle Firmus. Le roi vandale Huneric, 484, ayant envoyé un évêque arien aux catholiques de Tipasa, pour les obliger à embrasser l'hérésie d'Arius, une grande partie de la population s'enfuit en Espagne, et ceux qui ne purent s'expatrier, ayant refusé d'apostasier, eurent la main droite et la langue coupées.

L'existence de Tipasa de l'O. (il y avait une autre Tipasa dans la province de Constantine), prouvée par les faits historiques ci-dessus, l'est encore par les ruines qui couvrent le sol en dedans et en dehors de son ancienne enceinte. Les principales sont celles de l'église, carré long de 60 mèt. sur 30, à l'E.; d'un théâtre à l'O.; d'un quai ; de citernes voûtées près du port, alimentées par l'aqueduc de l'oued-Nador, dont on retrouve des restes jusqu'auprès de Marengo, et qu'on pourra facilement rétablir, quand la nouvelle population de Tipasa sera plus importante ; d'un prétoire et d'un gymnase au S.-O.; de maisons particulières, et enfin de tombeaux, parmi lesquels un sarcophage en marbre, décrit par M. A. Cherbonneau, et sur lequel le Bon Pasteur figure sous les traits d'un Maure. Quelques inscriptions trouvées au milieu des ruines de Tipasa ne mentionnent pas le nom de la cité romaine. L'Alpha et l'Oméga, monogramme du Christ, découpés dans une imposte du mur N. de l'église, est la seule inscription que nous avons vue en 1843.

L'emplacement de Tipasa, concédé par décret du 12 août 1854, à M. De-

monchy, fut vendu, après le décès de ce dernier, à M. Rousseau, qui en a fait la rétrocession à la famille Demonchy. Celle-ci s'occupe de faire exécuter les conditions imposées au concessionnaire primitif de cette ancienne cité romaine.

Le port de Tipasa, bien abrité des vents de l'O. par le Ras-el-Amouch, promontoire du *Chenoua*, possède un phare de 4e classe; il est destiné à acquérir une certaine importance commerciale; un poste de douane y est installé, et l'administration y projette quelques ouvrages. Tipasa, dont la petite population tend à augmenter de jour en jour, a été annexé à Marengo le 31 déc. 1857. Une route carrossable, longeant la mer jusqu'au village de *Bérard*, conduit de Tipasa à Koléa (*V.* R. 7). De Tipasa on peut se faire conduire vers le djebel Chenoua à l'O., jusqu'à la carrière de marbre, brèche nummulitique exploitée par M. Tardieu.

98 kil. **Fedjana,** entre Marengo et Zurich, sur la rive droite de l'oued-el-Hachem, village en création; groupe de fermes jusqu'à présent.

La route de Marengo à Zurich est très-pittoresque et très-accidentée; laissant à dr. le Chenoua, elle s'engage dans les derniers contre-forts des montagnes des Beni-Menad, et arrive à Zurich, à 3 kil. de Fedjana, après avoir traversé l'oued-el-Hachem.

101 kil. **Zurich***, annexe de Cherchel, sur les deux rives de l'oued-el-Hachem, dans un endroit appelé par les indigènes Enser-el-Aksob (Source des roseaux). La puissante famille des Berkani, nos ennemis jusqu'en 1843, y avait une ferme. Le village a été bâti sur les ruines d'une villa romaine; on y a trouvé des inscriptions et des sous d'or du ve s., appartenant à Honorius et à Marcien. Un marché arabe assez important, dit Souk-el-Khramis, s'y tient tous les jeudis.

A 2 kil. N.-O. de Zurich, à l'endroit dit *Gué-du-Nador*, un chemin muletier de 16 kil. conduit à Tipasa.

La route de Zurich à Cherchel, longeant le pied S.-O. du *djebel Chenoua* dont les habitants kabiles fabriquent une poterie renommée, court, dans une direction N.-O., à travers la belle et fertile vallée de l'*oued-el-Hachem*, enserrée par le Chenoua à l'E., et par les Beni-Menacer à l'O. On peut admirer les ruines imposantes d'un aqueduc romain, avant de quitter la vallée. La route passe ensuite sur plusieurs ravins, en côtoyant la mer. Les koubbas des Berkani, l'ancien bureau arabe et l'abattoir s'élèvent près de la mer, à dr. de la route, en avant de la porte de Cherchel.

115 kil. **Cherchel** *.

HISTOIRE. — Cherchel est la colonie phénicienne de *Iol;* plus tard, Juba II l'agrandit, l'embellit et en fait, sous le nom de *Cæsarea*, la capitale de la Mauritanie Césarienne. C'est la *splendidissima colonia cæsariensis*, ainsi désignée dans une des nombreuses inscriptions découvertes à Cherchel. Ptolémée, fils de Juba II, étant mort assassiné, son royaume est réuni à l'empire romain. Ruinée par Firmus, relevée par Théodose, ruinée de nouveau par les Vandales, la ville reprend quelque splendeur sous les Byzantins. Ibn-Khaldoun, bien longtemps après, nous apprend que Cherchel tombe au pouvoir des Mérinides, en 1300 (699 hég.) et qu'en 1348 (749 hég.) Ali-ben-Rached, petit-fils de Mohammed-Ibn-Mendil, soumet Cherchel, en même temps que Bresk, Tenès et les autres villes de cette région. Les Andalous s'y réfugient à la fin du xve s.; Kheir-ed-Din s'en empare en 1520 (926 hég.); Doria y brûle une partie de la flotte algérienne, mais, ayant voulu débarquer, il est battu et prend la fuite, 1531 (936 hég.).

Cherchel ne faisait plus parler d'elle, depuis trois siècles, lorsqu'on apprit que ses habitants avaient pillé un bâtiment de commerce français, surpris par le calme devant le port,

le 26 décembre 1839. La réponse à cet acte de piraterie fut l'occupation de Cherchel, du reste déserte, le 15 mars 1840. Plusieurs attaques dirigées par les Arabes contre la ville, du 27 avril au 6 mai, et les 15 et 16 août, furent repoussées par le lieutenant-colonel Cavaignac. Les tribus voisines demandèrent alors à faire leur soumission, et une partie des habitants rentrèrent dans leurs maisons. Un centre de population civile fut créé pour cent familles, le 20 sept. 1840. Cherchel qui, selon Edrissi, récoltait plus d'orge et plus de blé qu'elle n'en pouvait consommer, compte, avec ses annexes de Novi et de Zurich, 6947 hab. dont 1054 Français, 65 Israélites, 4944 indigènes et 434 étrangers; centre d'un cercle militaire, dépendant de la subdivision d'Orléansville, sa garnison est de trois ou quatre cents hommes.

Description.— Cherchel, située par 0° 9′ de longitude O. et 36° 37′ de latitude N., au pied d'une colline, sur le bord de la mer, est loin de comprendre l'emplacement total de Cæsarea, qui avait près de 2000 mèt. de diamètre, tandis que la ville arabe n'en a guère que 700. Une enceinte percée de trois portes, d'Alger à l'E., de Miliana au S., et de Tenès à l'O., renferme des rues et des places qui ont fait tomber dans l'alignement beaucoup de maisons indigènes, dont le type présente généralement un rez-de-chaussée avec toiture en tuiles creuses, et une cour couverte d'une vigne. Quant aux bâtisses françaises, c'est toujours, casernes, logements administratifs ou logements particuliers, un ensemble de murailles plus ou moins percées de portes et de fenêtres sans aucun style. La grande mosquée, servant d'hôpital militaire et civil, est peut-être le seul monument que l'on puisse citer; sa toiture est soutenue par des arcades en fer à cheval, reposant sur 100 colonnes antiques en granit vert, débris d'un temple romain. Le bâtiment construit pour les bains maures, à l'E., ne manque cependant pas d'un certain cachet arabe. Le fort Turc, sur l'Esplanade, dominant le port, et servant de caserne aux compagnies de disciplinés, est cité pour mémoire. Le port de Cherchel, derrière l'îlot Joinville, important du temps des Romains, comblé ensuite par des tremblements de terre, a été creusé dès 1843 et agrandi; mais ce n'est encore qu'un bassin de 2 hectares, où peuvent se placer une quarantaine de navires de 100 à 150 tonneaux, qui y trouvent toujours un fond de 3 à 4 mèt. Une petite jetée, à l'O. de ce bassin, relie le quai au môle fortifié, sur lequel s'élève un beau phare à feu fixe de 3e ordre, lequel a remplacé le fort Joinville. En avant de cette jetée, on a construit les bâtiments de la douane et la maison du commandant du port.

Archéologie. — Il reste à énumérer les emplacements et les ruines des monuments de Cæsarea, dont l'enceinte, souvent occupée aujourd'hui par des jardins et des terres en culture, enveloppait une superficie de 369 hect. Le *palais des rois*, coupé par une rue, montre une muraille et des corniches d'une grande proportion. Le *théâtre*, au centre de la ville, avait des gradins en pierre de taille; on s'en est servi comme d'une carrière. Les *citernes*, dont la principale contient près de 2 millions de litres d'eau, supportent une partie de la caserne. Elles ont été réparées par le service des ponts et chaussées, et fournissent à Cherchel, comme elles fournissaient à Cæsarea, son approvisionnement d'eau. A l'E., sont les ruines d'un *cirque*, où, suivant M. Victor Bérard, saint Marcian fut livré aux bêtes, et les époux saint Sévérien et sainte Aquila furent brûlés vifs, tandis que saint Arcadius était coupé en morceaux au théâtre; à l'O., les *thermes*, où l'on a retrouvé les statues de Neptune,

de Vénus, d'un hermaphrodite, d'un faune; enfin, des têtes et des bustes qui ornent aujourd'hui le musée d'Alger. De récents déblais ont fait découvrir, près de l'Esplanade, des chapiteaux, des fûts, des frises d'une dimension grandiose. En avant du port, on suit les traces de gigantesques constructions, de bassins, de mosaïques; dans le port même, quand on le curait, on a retrouvé, au milieu de débris confus, une statue phénicienne, une barque romaine longue de 11 mèt., large de 4^m,50, chargée de poteries. Au dehors, sur la route de Cherchel à Zurich, à 1500 mèt., dans la propriété Riffard, a été découvert un *hypogée* appartenant à des affranchis de Juba; plus haut, subsistent des restes *d'aqueduc* et l'*amphithéâtre*. Dans le petit *musée* de la ville, on peut voir des statues qui, comme le tireur d'épines, un faune, une Diane chasseresse, une Vénus maritime, etc., sont des copies plus ou moins bien réussies qu'à défaut des originaux avait fait copier Juba, mari de Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la fameuse Cléopâtre. On remarque encore dans ce musée, malheureusement en plein air, des colonnes, des poteries, tuiles, briques, amphores, urnes cinéraires, vases de forme élégante et enfin des inscriptions dont l'une, dédicace à Bacchus, donne le nom de la ville :

DEO
LIBERO
RESP. CÆS
CVRANTE.....

Un riche *médaillier*, très-bien classé par M. Lhôtellerie, ancien créateur et conservateur, complète l'ensemble du musée, ouvert au promeneur comme à l'archéologue. En somme, Cæsarea était une cité magnifique, et il suffira d'en fouiller intelligemment le sol, pour y retrouver les richesses, dont une partie n'a, jusqu'à présent, été découverte que, pour ainsi dire, par hasard. Une église et plusieurs écoles.

7 kil. O. de Cherchel. **Novi** est reliée à cette ville par une très-belle route longeant la mer. Colonie agricole de 1848, ce village a été fondé au lieu dit *Sidi-R'ilas*, à 150 mètres de la mer, constitué en centre le 11 févr. 1851, et annexé à Cherchel le 17 juin 1856. Eglise et écoles. Sa population cultive les céréales et la vigne. Des poteries, des médailles, des tombeaux, des fûts de colonnes ont été trouvés à Novi. M. Berbrugger a recueilli, en 1855, des inscriptions gravées sur des fragments de bornes milliaires qui formaient les piliers de soutien d'un hangar. Ces bornes étaient primitivement à 2 kil. O. de Novi, avec deux autres qui sont encore en place et que leur poids avait empêché de transporter. L'une de ces bornes était fruste ; sur l'autre, placée aujourd'hui au musée d'Alger, sous le nº 183, on lit l'inscription suivante :

IMP. CAES. M. AV
RELIO ANTONI
NO PIO FELICI
AVG. PONTIFIC.
MAXIMO TRIB.
POTEST. COS. II
P. P. A CAESAREA
M. P. VI

« A l'empereur César Marc-Aurèle Antonin, pieux, heureux, auguste, grand pontife, investi de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois, père de la patrie. A six milles de Cæsarea. »

15 kil. **Fontaine-du-Génie**, village en création.

17 kil. O.-S.-O. L'*oued-Messelmoun;* près de là se trouve une mine de fer exploitée par une compagnie anglaise, et occupant 222 ouvriers.

21 kil. O.-S.-O. *Aïn-Sadouna;* de fort gisements d'hématites et de carbonate de fer sont exploités par la compagnie des forges de Châtillon et de Commentry.

30 kil. O. de Cherchel et 115 kil. d'Alger. **Gouraya** ★, près de la Méditerranée ; commune mixte de 9731 hab., dont 211 Français, 9421 indigènes et 99 étrangers. Ce village, de création récente, est situé sur d'excellentes terres, dont chaque colon a pu recevoir 25 à 30 hectares. Mais une des causes de la prospérité de Gouraya, c'est son voisinage de la mine de fer, exploitée, comme celle d'Aïn-Sadouna, par la compagnie des forges de Châtillon.

Tout fait espérer que, dans un avenir prochain, les nombreux gisements de fer et de cuivre, situés entre Cherchel et Tenès, feront de cette contrée l'une des plus industrieuses et des plus riches de la province d'Alger.

ROUTE 7.

D'ALGER A KOLÉA ET AU TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE.

39 kil. — Service de diligences pour Koléa, deux fois par jour : 6 h. du matin, 3 h. du soir, en hiver 2 h.; coupé, 4 fr., intérieur et banquette, 3 fr.

25 kil. **Zeralda** (*V.* p. 55).

35 kil. **Douaouda**. On arrive à ce village après avoir traversé l'oued-Mazafran sur un pont en fer, long de 77 mèt. et large de 6 mèt. A partir de ce pont, la route monte, tantôt à travers les broussailles, tantôt à travers de beaux massifs verdoyants. Douaouda, annexe de Koléa, a été créé, comme Zeralda, sur l'emplacement qu'occupait une ancienne tribu. Ce centre, dont le sol était primitivement couvert de broussailles qui ont fait place aux céréales et aux cultures industrielles (tabac et coton), jouit d'une grande aisance. Église; école.

35 kil. **Saint-Maurice**, sur l'emplacement de *Zoudj-el-Abbès*, n'est encore qu'un hameau.

37 kil. **Koléa**. Église; écoles.

Histoire.— Koléa ★, bâtie sous le pachalik d'Hassen-ben-Kheir-ed-Din, en 1550 (957 hég.), a été primitivement peuplée d'Andalous ou Maures venus d'Espagne. « Cette ville dont les annales, jusqu'à la prise d'Alger, ne comptent que le terrible tremblement de terre qui la détruisit, en 1825, ainsi que Blida, est encore pour les musulmans de l'Algérie la Mekke où se rendent, en pieux pèlerinage, les Arabes des environs. La mosquée et la koubba visitées par les pèlerins sont celles de *Si-Embarek*, un homme des Hachem de l'Ouest, qui quitta sa tribu avec deux domestiques, et vint à Miliana. Comme il était pauvre, il renvoya ses domestiques, qui descendirent sur les bords du Chelif et donnèrent naissance à la tribu des Hachem de l'Est, qu'on y retrouve encore. Si-Embarek se rendit à Koléa, et là, il s'engagea comme khrammès (métayer qui cultive au cinquième), chez un nommé Ismaïl; mais Si-Embarek, au lieu de travailler, ne faisait que dormir. Pendant ce temps, chose merveilleuse, les bœufs, attelés à sa charrue, marchaient toujours de telle façon, qu'au bout du jour ils avaient fait leur ouvrage. On rapporta ce prodige à Ismaïl qui, voulant s'en assurer de ses propres yeux, se cacha un jour près de là, et vit Embarek couché sous un arbre, tandis que ses bœufs labouraient. La tradition même ajoute que les perdrix, pendant ce temps, s'approchaient de Si-Embarek pour lui enlever sa vermine! Ismaïl, se précipitant alors à ses genoux, lui dit : « Tu es l'élu de Dieu; c'est toi « qui es mon maître, je suis ton ser- « viteur. » Aussitôt le ramenant chez lui, il le traita avec le plus profond respect. Sa réputation de sainteté s'étendit bientôt au loin : de toutes parts, on venait solliciter ses prières et lui apporter des offrandes. Ses richesses ne tardèrent pas à devenir considérables; mais son in-

fluence était plus grande encore, et les Turcs eux-mêmes la respectaient. Les descendants de ce saint personnage furent, à leur tour, regardés comme les protégés de Dieu ; en leurs mains habiles, cette puissance était toujours restée considérable. » *Castellane.*)

Lors de la guerre avec les Français, Ben-Allal-ben-Embarek, un instant notre allié, se rappela son passé, et se rallia à Abd-el-Kader, qui le nomma son khalifa (lieutenant) à Miliana. Plus tard, nous le retrouvons au combat d'El-Malah, dans la province d'Oran, où il commandait les derniers bataillons réguliers d'Abd-el-Kader. Le 11 novembre 1843, cerné de tous côtés, perdant tout espoir de salut, il se détermina à vendre chèrement sa vie : d'un coup de fusil, il tua le brigadier Labossage, du 2e chasseur d'Afrique ; d'un coup de pistolet, il abattit le cheval du capitaine, aujourd'hui général Cassaignoles, puis d'un autre coup de pistolet, il blessa légèrement le maréchal des logis de spahis Siquot, qui venait de lui asséner un coup de sabre sur la tête. Ayant déchargé ses deux armes à feu, il mit le yatagan à la main; ce fut alors que le brigadier Gérard termina cette lutte désespérée, en le tuant d'un coup de fusil. La tête de Ben-Allal fut envoyée à Alger, au bureau arabe, où ses coreligionnaires purent se convaincre de sa mort; puis, tête et corps, réunis dans un même cercueil, furent inhumés, avec les honneurs militaires, à Koléa, dans la koubba des Embarek qui est élevée, près d'une source considérable, à côté de la mosquée du même nom, qu'ombragent un palmier et un cyprès. La semence de ces deux arbres vient de la Mekke, toujours selon la légende.

Koléa, située sur le revers méridional des collines du Sahel, entre la Méditerranée et la Mitidja, de 115 à 130 mètres au-dessus du niveau de la mer, au milieu de vergers, et arrosée par des eaux abondantes et pures, a été visitée pour la première fois, en 1831, par l'armée française. En 1832, le général Brossard mit sur la ville un impôt de guerre de 1,100,000 francs, dont 10,000 seulement furent payés; en 1837, on y fit une nouvelle reconnaissance. Le voisinage du bois des Kharezas, à quelques kilomètres ouest de là, au bas des collines, était le lieu des réunions habituelles des indigènes les plus hostiles à notre domination. Cette partie du Sahel, mal couverte par les camps de Douéra et de Maelma et par quelques postes trop faibles pour résister à des incursions sur un terrain sillonné de sentiers, qui en facilitaient l'accès à un ennemi habitué au pays, et de ravins profonds, qui gênaient l'action rapide d'une troupe ou l'exposaient, à tout instant, à tomber dans des embuscades, fut définitivement occupée en 1841. Le maréchal Valée ordonna l'établissement du camp de Koléa, sur le mamelon sud de la ville, dont l'entrée fut d'abord interdite aux Européens. De ce camp, sentinelle avancée, on pouvait observer les débouchés des sentiers, et surveiller le rivage de la mer. Des postes extérieurs ou blockhaus furent organisés à Mohammed-Chérif, à Ben-Aouda, à Fouka, à Mokta-Khrera, et les années suivantes, de 1841 à 1846, on ouvrit la route de Koléa à Douéra. Koléa, devenue centre de population civile, est aujourd'hui un des chefs-lieux de canton du département d'Alger. La population de Koléa, avec les annexes de Fouka et de Douaouda, est de 4127 habitants, dont 1838 Arabes, 1435 Français, 872 étrangers et 872 Juifs.

Description.— Koléa était composée, comme Blida, de maisons à un rez-de-chaussée, bâties en pisé, s'appuyant souvent les unes contre les autres, au moyen de contre-forts en charpentes ou en troncs d'arbres ; un mur ceignait la ville, d'où s'élançaient çà et là quelques minarets.

Aujourd'hui, comme à Blida, le vieux mur d'enceinte a disparu, les rues tortueuses, couvertes de vignes, ont fait place aux rues alignées et bordées de maisons à l'européenne ; la salubrité y a sans doute gagné, mais le pittoresque a complètement disparu. — La seule mosquée affectée au culte musulman a été dégagée des maisons qui s'appuyaient contre elle, comme les échoppes contre nos vieilles cathédrales. La mosquée de Sidi-Embarek a été convertie en hôpital ; la koubba seule a été respectée. — Le *jardin des Zouaves,* au bas de la ville, mérite la visite du voyageur. C'est tout à la fois une orangerie et un joli jardin anglais, planté sur des terrains ravinés de l'Ank-Djemel, Cou du Chameau, au fond desquels coulent et murmurent les ruisseaux qui vont se jeter plus bas dans l'oued-Mazafran. On visitera encore le cercle des officiers où est conservé l'ancien drapeau du 2e régiment de zouaves.

Environs. — **Fouka** est situé au nord et à 3 kil. de Koléa, sur le chemin prétentieusement appelé route de Blida à la mer. Ce village a été commencé vers la fin de 1841, par le Génie militaire, pour recevoir, comme Béni-Mered, des militaires libérés, qui contribueraient à la garde de l'*obstacle continu*, commençant à quelques pas de là, près de la koubba de Sidi-Abd-el-Kader, pour aller finir à Blida du côté de l'ouest. Fouka (les cryptogames) est l'ancien centre de population romaine que l'itinéraire d'Antonin désigne sous le nom de *Casæ calventi*. M. Berbrugger a fait des fouilles dans cette localité, dès 1839. Des tombeaux, des bronzes, des poteries, des médailles s'y rencontrent de temps en temps ; mais on n'a, jusqu'à présent, découvert à Fouka aucun monument épigraphique important. Ce village, annexe de la commune de Koléa, est fort bien exposé, sa situation est charmante, sa fontaine très-abondante; elle a, dit-on, diminué depuis le tremblement de terre qui a renversé Mouzaïaville. Ses habitants cultivent les céréales et la vigne. A 1 kil. de Fouka, sur le bord de la mer, sont groupées quelques maisons appartenant à des pêcheurs, qui vivent en transportant le produit de leur industrie à Koléa et jusqu'à Blida. Cette localité, nommée *Notre-Dame-de-Fouka*, ou Fouka maritime, avait été créée en vue d'y établir un entrepôt commercial ; le projet n'a pas abouti.

Chaïba, à 4 kil. S.-O. de Koléa, sur l'emplacement occupé par les bâtiments de la vaste propriété de Haouch Chaïba-el-Fokani, appartenant autrefois à M. Fortin d'Ivry. Entre Chaïba et Koléa, on a créé les ham. suisses de *Messâoud,* de *Saïr',* de *Berbessa*, pour des cultivateurs venus du Bas-Valais.

Une industrie tout à fait locale, exercée par les Arabes de Chaïba et du Farghen, est celle de la pêche des sangsues : cette pêche se pratique sur une étendue de 20 à 25 hect., dans les marais qui sont la continuation de ceux de l'oued-el-Halleug. Les Arabes pêchent annuellement 10 000 sangsues, qu'ils vendent à Koléa et à Bou-Farik ; mais cette industrie tend à disparaître devant les travaux de la colonisation et le desséchement des marais.

Castiglione (Bou-Ismaïl), à 7 kil. O. de Koléa, ayant pour annexes **Tefeschoun** et **Bérard** (Tagoureit), compte une population de 987 hab., dont 622 Français, 125 indigènes et 240 étrangers. Castiglione, sur le bord de la mer, pourvu d'eaux abondantes et de terre d'excellente qualité, est dans une situation prospère. Église et écoles. On a trouvé à Castiglione des tombes, des médailles, une amphore servant d'ossuaire, une inscription chrétienne remontant au IIIe s. et des colonnes provenant d'une ancienne église, ainsi que le prouve une colombe sculptée sur un chapiteau ; mais rien qui pût indiquer le nom de la station romaine

sur l'emplacement de laquelle est ce village. **Tefeschoun**, distant de Castiglione de 3 kil., est situé plus à l'O., dans une même position. Les conditions de bien-être y sont les mêmes.

Bérard (nom de l'officier de marine qui a reconnu et décrit les côtes de l'Algérie), situé sur l'emplacement de l'Aïn-Tagoureit, près de la mer, et à 4 ou 5 kil. O. de Tefeschoun.

De Bérard, une route carrossable, parallèle à la mer, et longue de 18 kil., conduit à Tipasa (*V.* p. 97). C'est sur cette route, à 4 kil. de Bérard, qu'est située la ferme de Beauséjour, d'ou le touriste se dirige vers le Tombeau de la Chrétienne. Le gardien loge à l'entrée du monument.

Le **Tombeau de la Chrétienne**, en arabe *Kbour-er-Roumia*, aurait été, suivant Marmol et d'autres historiens aussi mal informés, la sépulture de Cava, fille du comte Julien, gouverneur de l'Afrique. Aujourd'hui que les moyens d'investigations historiques sont plus répandus, on sait que ce monument, dont Pomponius Mela révélait l'existence sur la côte, entre Alger et Cherchel, a servi de sépulture à toute une famille de rois maures, *Monumentum commune regiæ gentis*. M. le docteur Leclerc a ingénieusement avancé que ce tombeau pouvait bien être celui de Syphax, roi des Massæsyliens, comme *Medr'acen* était celui de la famille de Massinissa.

Le peuple arabe, qui croit à l'existence de trésors dans tout monument extérieur ou souterrain, dont il ne peut s'expliquer l'origine et l'usage, a sa légende du Tombeau de la Chrétienne. Un Arabe de la Mitidja, Ben-Kassem est son nom, ayant été fait prisonnier de guerre par les chrétiens, fut emmené en Espagne, où, vendu comme esclave à un vieux savant, il ne passait pas de jour sans pleurer sur la captivité qui le séparait pour jamais peut-être de sa famille. « Écoute, lui dit un jour son maître, je puis te rendre à ta famille et à ton pays, si tu veux me jurer de faire ce que je vais te dire, et en cela il n'y aura rien de contraire à ta religion. » Ben-Kassem, sûr de ne point perdre son âme, jura. « Tout à l'heure, continua le savant, tu t'embarqueras ; quand tu reverras ta famille, passe trois jours avec elle ; tu te rendras ensuite au Tombeau de la Chrétienne, et là, tu brûleras le papier que voici, sur le feu d'un brasier, et tourné vers l'orient. Quoi qu'il arrive, ne t'étonne de rien et rentre sous ta tente. Voilà tout ce que je te demande en échange de la liberté que je te rends. » Ben-Kassem exécuta ponctuellement ce qui lui avait été recommandé ; mais, à peine le papier qu'il avait jeté dans le brasier fut-il consumé, qu'il vit le Tombeau de la Chrétienne s'entr'ouvrir, pour donner passage à un nuage de pièces d'or et d'argent, qui s'élevait et filait, du côté de la mer, vers le pays des chrétiens. Ben-Kassem, immobile d'abord à la vue de tant de trésors, lança bientôt son burnous sur les dernières pièces, et il put en ramener quelques-unes. Quant au tombeau, il s'était refermé de lui-même. Le charme était rompu. Ben-Kassem garda longtemps le silence, mais il ne put, à la fin, se retenir de conter une aventure aussi extraordinaire, qui fut bientôt connue du pacha lui-même. La chronique veut que ce pacha soit Salah-Raïs, qui régna de 1552 à 1556 (960 à 963 hég.). Salah-Raïs envoya aussitôt un grand nombre d'ouvriers au Tombeau de la Chrétienne, avec ordre de le démolir, et d'en rapporter les trésors qu'ils y trouveraient. Mais le monument avait été à peine entamé par le marteau des démolisseurs, qu'une femme, chrétienne, sans doute, apparaissant sur le sommet de l'édifice, étendit ses bras sur le lac, au bas de la colline en s'écriant : « Halloula ! Halloula, à mon secours ! » et aussitôt une nuée d'énormes moustiques dispersa les travailleurs, qui ne jugè-

rent pas à propos de revenir à la charge. Plus tard, et cette fois la légende merveilleuse est muette, Baba-Mohammed-ben-Otsman, pacha d'Alger de 1766 à 1791 (1179 à 1206 hég.), fit démolir à coup de canon, et sans plus de succès, le revêtement E. du Tombeau de la Chrétienne.

« Kbour-er-Roumia est un édifice rond de 30 mèt. de hauteur, dont le soubassement carré a 63 mèt. sur chaque face. Le périmètre de la base du monument est orné, sur tout son développement, d'une colonnade de 60 demi-colonnes engagées, de l'ordre ionique, divisées en 4 parties égales par 4 portes, répondant à peu près aux 4 points cardinaux, et d'une hauteur chacune de 6 mèt. 20 c. Au-dessus, commence une série de 33 degrés, hauts chacun de 58 c., qui, en rétrécissant graduellement leur plan circulaire, donnent au mausolée l'apparence d'un cône tronqué. Des explorations commencées par M. Berbrugger en 1855 et en 1856 ont été continuées par lui et par M. O. MacCarthy, sous le patronage de Napoléon III, en 1865 et en 1866. Le 5 mai 1866, la sonde artésienne indiqua une cavité bâtie ; le 15 du même mois, on pénétra horizontalement dans une galerie, dont la porte fut découverte le 18. Au pied et au-dessous de la fausse porte de l'E., on trouva un couloir bas en pierre de taille. En débouchant de ce passage dans l'intérieur, on arriva à un grand caveau voûté, au fond duquel apparut une excavation. A droite était la porte basse d'un nouveau couloir, porte surmontée d'un linteau où étaient sculptés en relief un lion et une lionne d'un travail assez médiocre. Ce couloir ouvrait sur une grande galerie haute de 2 mèt. 52 c. et large de 2 mèt. 7 c., par un escalier de 7 marches. On trouva dans le parcours de cette galerie, à g., une énorme excavation; un peu plus loin, à dr., l'issue ou boyau de mine par lequel on était entré dès le 15 mai. A l'extrémité, on rencontra un nouveau couloir. Après l'avoir dépassé, on pénétra par un second couloir dans un caveau plus grand, où avaient été probablement déposés les restes de Juba II et de Cléopâtre Séléné. Couloir, caveaux et galeries ont un développement de 170 mèt. » (*Moniteur de l'Algérie.*)

On voit, au musée d'Alger, la reproduction à l'échelle de 1 c. pour mèt., du Tombeau de la Chrétienne, par M. Latour d'Alger. M. Bourmancé, architecte, envoyé en mission en Algérie, a étudié une restauration du Tombeau de la Chrétienne, dont le sommet servirait de socle à une gigantesque statue en bronze. Deux lions, en bronze également, précéderaient l'entrée du monument du côté de la mer.

« On peut aussi se rendre au Tombeau de la Chrétienne, par Attatba et Montebello, 25 kil. O.-S. de Koléa. A 1 kil. en avant de Montebello, le terrain s'élève à dr. de la route en côteaux rocheux formant des collines. A mi-côte de la plus élevée, sont des gourbis arabes. Au sommet, le Kbour qui domine l'horizon. On y arrive par un sentier, à g. des gourbis en 20 min ». (*Joppé.*)

A 800 mèt. environ au N.-E. du tombeau, il y avait des *stations romaines* passant sur les crêtes du Sahel, à en juger par une tour octogone, circulaire à sa base, des moulins à bras, une auge en pierre et surtout une belle citerne appelée par les Arabes *Dar-ed-Delam*, qui a donné son nom à la localité. Enfin, à 2 kil. O., vers la mer, on trouve les carrières ou cavernes (*Er-Rir'an*) qui ont fourni les pierres pour le Tombeau de la Chrétienne et Dar-ed-Delam.

Deux routes, partant de Koléa, aboutissent, l'une à Marengo et l'autre à Blida.

La première, longue de 40 kil. (service de diligences), suit de l'E. à l'O. les pentes du Sahel de Koléa, laissant à g. le Mazafran et le Bou-Roumi ; elle passe ensuite à 11 kil.

de Koléa par **Attatba**, commune de 1494 hab., dont 178 Français, 1195 indigènes et 121 étrangers. En quittant Attatba, la route traverse le bois des Kharezaz et le village de **Montebello**, annexe de Marengo, longe l'ancien lac Halloula, et franchit l'oued-Bou-Rkika, pour aboutir à 3 kil. au-delà de **Marengo**. (*V*. p. 96.)

La seconde route, longue de 22 kil., descend, du N. au S., dans la Mitidja; franchissant le Mazafran, puis l'oued-el-Halleug, elle passe à 12 kil., par le village d'**Oued-el-Halleug**, établi sur des terres très-fertiles et abondamment arrosées: c'est un v. prospère de 2538 hab., dont 579 Français, 1615 indigènes et 344 étrangers. Non loin de là, dans l'ancien camp de l'Oued-el-Halleug, reposent 107 Français massacrés en 1839 par Abd-el-Kader. — 19 kil., **Joinville**. (*V*. p. 84.) — 22 kil. **Blida**. (*V*. p. 71.)

ROUTE 8.

D'ALGER A MEDÉA ET A LAGHOUAT.

448 kil.

58 kil. d'Alger à la Chiffa, chemin de fer. V. R. 1.

32 kil. de la Chiffa à Medéa. Service de diligences 2 fois par jour, correspondant avec l'arrivée du train, à 8 h. 1/2 du m. et à 3 h. du s.; trajet en 5 h., coupé 6 fr., cabriolet, 5 fr., intérieur 4 fr.

Voitures particulières pour 4 personnes, de Blida au Ruisseau des Singes; 15 fr. pour la demi-journée.

73 kil. de Medéa à Boghari; départ de diligences, tous les jours; trajet en 10 h.; coupé 12 fr.

285 kil. de Boghari à Laghouat; départ de diligences, tous les 4 j.; trajet en 3 j. avec 2 h. d'arrêt à Djelfa; coupé 70 fr.; déjeuner 3 fr., dîner 3 à fr., dans les caravansérails d'Aïn-Oussera, du Rocher de sel et de Sidi Makhlouf.

L'excursion d'Alger à Laghouat peut se faire avec des arrêts à Medéa, à Boghari et à Djelfa. Les fatigues sont grandes, mais elles sont bien compensées par les impressions que laisse le spectacle grandiose de la Mitidja, des gorges du petit Atlas, des hauts plateaux et des oasis sahariennes du pays de Laghouat.

Laissant à dr. le village de la Chiffa, la route commence à côtoyer la rive gauche de l'oued-Chiffa, qui ne tarde pas à couler, encaissé dans cette immense coupure de l'Atlas, qu'on aperçoit de si loin.

60 kil. Si, avant de s'engager dans la gorge, on se retourne vers le point de départ, les yeux éblouis s'arrêtent sur le tableau magique de la Mitidja, des longues collines du Sahel et de la mer qui se montre par la coupure du Mazafran.

61 kil. *Auberge de Sidi-Madani**, à côté d'un bassin recevant les eaux d'un ruisseau qui sort des flancs de la montagne. On est en pleine *Gorge de la Chiffa*, une des merveilles de l'Algérie; dans une coupure à pic de 5 lieues de longueur. La route a été conquise, tantôt sur le rocher qui la surplombe de 100 mèt. et que la mine a fait sauter, tantôt sur le torrent qui lui cède une partie de son lit. Les lichens, les herbes de toute espèce poussent dans les fentes des rochers; dans les places plus favorisées, où la terre végétale n'a pu être enlevée, de véritables forêts se dressent au-dessus de votre tête, avec leur population de singes. La Chiffa s'est frayé, à travers les rochers, un chemin tortueux, et reçoit, dans sa course vagabonde, les cascades qui tombent des sommets escarpés.

64 kil. *Le Ruisseau des Singes* *, bonne auberge sur les murs de laquelle, à défaut de singes en nature, le voyageur pourra contempler des singes et des chiens en peinture, brossés par un officier artiste, M. Girardin.

66 kil. *La Roche pourrie*, dont les blocs écroulés viennent quelquefois intercepter la route. Le 26 nov. 1859, à la suite de pluies torrentielles, la roche s'éboula en grande partie; l'ingénieur Bert fit démolir le reste à coups de canon, et 100000 mèt. cubes

de roches et de terres précipitées dans le torrent ont fait cesser, en grande partie, une cause de dangers pour les voyageurs.

69 kil. On laisse, à l'endroit dit le *Camp des Chênes,* une maison isolée, cabaret où l'on fait halte. L'oued-Merdja se jette dans la Chiffa, à droite.

74 kil. Chemin conduisant à l'exploitation des mines de fer et de cuivre, concédées le 22 avril 1852. Lorsqu'elle a traversé le pont de l'oued-Merdja, la route passe à droite de la Chiffa, qu'elle côtoie jusqu'à l'oued-Ouzera, où l'on trouve un autre cabaret, dit le *Repos de Sainte-Hélène,* et que les libations des conducteurs font forcément connaître aux voyageurs. La route remonte alors ce dernier torrent, pendant 4 kil., dans une direction S.-E., puis, revenant ensuite brusquement au S.-O., elle ne tarde pas à contourner.

76. kil. le *djebel-Nador* *, près de l'auberge de ce nom. Arrivé à ce point culminant, apparaissent de nouveaux horizons. C'est comme un coup de théâtre. La végétation a changé subitement : on se croirait transporté dans le nord. Aux aloès, aux cactus, aux lentisques, aux oliviers, ont succédé, sans transition, les saules, les ormeaux, les églantiers, les ceps de vigne.

81 kil. *Auberge des deux Ponts.* Le grand aqueduc qui donne au pâté de Medéa, quand on l'aborde par la route d'Alger, un aspect si monumental, surgit tout à coup, au détour d'un long rideau de peupliers.

90 kil. **Medéa** *.

Situation et aspect général. — Medéa et mieux El-Medïa, dont les Berbères ont fait par corruption Lemdïa, à 90 kil. d'Alger, 42 de Blida, est située par 0° 05′ de longitude O. et 36° 16′ de latitude N., sur un plateau incliné au S.-E., dont le sommet s'élève à 920 mèt. au-dessus du niveau de la mer et se rattache au mont Dakla, Ses maisons, couvertes en tuiles comme dans toutes les localités élevées de l'Algérie, s'échelonnent de la moitié au sommet du plateau; quelques minarets la dominent çà et là, et un aqueduc, à deux rangs d'arceaux, arrive à la ville, du côté, de l'E. En face de Medéa, au S., le plateau sablonneux, appelé par les Arabes *Msalla,* a reçu le nom de l'officier de zouaves, *Ouzaneau,* qui y fut tué.

Histoire. —Medéa, selon M. Mac-Carthy, serait l'ancienne station romaine de *Mediæ* ou *ad Medias*, ainsi appelée, parce qu'elle était à égale distance de *Tirinadi* (Berouaguïa) et de *Sufasar* (Amoura). Il est toujours certain que Medéa a été bâtie sur l'emplacement d'un établissement romain, et aux dépens des matériaux de cet établissement. C'est un fait dont il est facile de se convaincre, en examinant les maisons. La partie inférieure de l'aqueduc offre aussi des traces de travail antique ; et, en le réparant depuis la conquête, on a trouvé des médailles romaines dans les assises inférieures. Mais ce qui est incontestablement antique, c'est le rempart, à l'angle N.-O. de la ville. De ce côté, les fouilles nécessitées pour la construction de l'hôpital ont fait découvrir des substructions romaines. Les documents épigraphiques signalés, dès 1848, par M. Berbrugger, et qu'on n'a pu retrouver, ainsi que ceux qu'a récemment recueillis M. le docteur Maillefer, à Medéa et à Lodi, n'ont apporté aucune lumière sur le véritable nom ancien de Medéa. Le général Duvivier a bien donné, dans le temps, à M. Berbrugger, la copie d'une inscription, qui se lisait, disait-il, près de la kasba, à l'époque où il visita Medéa pour la première fois, en juillet 1830 ; la voici telle quelle, mais on ajoutera que l'original a dû disparaître très-promptement ; car jamais, parmi les plus anciens habi-

tants ou visiteurs de Medéa, aucun n'en a eu connaissance :

D. M.
M. HERENN
IO CASSIANO
MIDIAE CIAE AED
....CVR III
CIAE........X

Après la formule funéraire et le nom du défunt, arrivent trois lignes d'une lecture fort douteuse, où l'on a voulu voir *Midiæ coloniæ...*, etc. ; mais toute interprétation ou discussion pècherait ici par la base, car la copie est incomplète et fautive, et l'existence même de l'original n'est pas exempte de toute espèce de doute. Des découvertes ultérieures viendront peut-être restituer son véritable nom à cet établissement romain.

Nous voyons reparaître Medéa vers le milieu du IVe s. de l'hégire, xe de notre ère, dans l'une des trois villes fondées par Bologguîn-Youssef, fils de Ziri, et portant le nom de *Lemdïa,* tribu Sanhadjienne. Le nom *Lemdani* s'emploie encore avec la signification de natif de Medéa. En 1155-56 (350 hég.), le sultan marokain Youssef-ben-Tachefin construit ou reconstruit l'aqueduc de la ville. Au VIIe s. de l'hégire, au XIIIe de notre ère, Medéa tombe au pouvoir de Mendil, de la tribu de Mar'aoua. En 1289 (688 hég.). Osman-Ben-Yar'moracen, sultan de Tlemcen, s'empare de l'Ouaransenis, et va faire le siège de Medéa, qui était au pouvoir des Oulad-Aziz, tribu Toudjinide. En 1303 (703 hég.), Abou-Yahya, le Mérinide, s'empare de Medéa et y construit la citadelle qu'on y voyait encore, avant sa reconstruction par notre armée. En 1366 (767 hég.), Abou-Zeiyan enlève Medéa à son cousin Abou-Hammou, sultan de Tlemcen. Toute cette aride nomenclature de faits se rapportant à Medéa est puisée dans Ibn-Khaldoun, et prouve le rôle important qu'a joué Medéa pendant la longue période des guerres qui ensanglantèrent l'Afrique septentrionale, sous les dynasties musulmanes.

Après la formation du pachalik par les frères Aroudj et Kheir-ed-Din, Medéa, sous la domination turque, devint le ch-l. du Titeri et forma un beylik qui comprenait, dans la province d'Alger, tout ce qui ne dépendait pas immédiatement de la circonscription de cette ville. L'Algérie étant tombée en notre pouvoir, le maréchal Clauzel destitue le bey de Medéa, part le 17 novembre 1830, avec sept mille hommes, passe le col de Mouzaïa, le 21, et, après un combat glorieux, entre dans Medéa, y installe le bey Omar, et laisse dans la place un corps de douze cents hommes, qui, après avoir été attaqués, les 27, 28 et 29 novembre, rentrent à Alger le 4 janvier 1831. Le bey bloqué, dans la ville d'abord, puis dans sa maison, fut ramené à Alger par le général Berthezène, successeur du maréchal Clauzel. Ce dernier, ayant repris le gouvernement de l'Algérie, nomma un nouveau bey, Mohammed-Ben-Husseïn, et confia, pour l'installer, une nouvelle expédition au général Desmichels, en avril 1836. On laissa au bey six cents fusils, cinquante mille cartouches et six mille francs; mais, un mois après, El-Berkani, khalifa d'Abd-el-Kader, s'empara des fusils, des cartouches, de l'argent et du bey qu'il envoya à l'émir. Plus tard, en 1840, après le combat du 17 mai, au Mouzaïa, notre armée arriva de nouveau à Medéa, qui fut définitivement occupée. Vivement attaquée à plusieurs reprises, la ville fut ravitaillée, en août 1840 et en mai 1841, à la suite d'expéditions glorieuses. Medéa est aujourd'hui une commune et le chef-lieu de la 4e subdivision militaire d'Alger. Sa population, avec celles de Damiette et de Lodi, est de 12,454 habitants, dont 8,775 indigènes, 2,036 Français,

1,099 Juifs et 544 étrangers. Église, écoles importantes.

Description. — L'ancienne ville arabe de Medéa a disparu à peu près au milieu des constructions françaises qui se sont élevées de toutes parts ; elle a été éventrée par des places et des rues, qui n'ont laissé d'arabe que ce qui n'a pas dépassé l'alignement. La place principale, dite place d'Armes, est plantée d'arbres et ornée d'une fontaine en bronze, à son centre ; viennent ensuite les places de la République, Mered, du Marché européen, du Marché arabe, du Marché aux bestiaux. Les principaux édifices sont : la caserne et l'hôpital, sur l'emplacement de l'ancienne kasba, au sommet de la ville, la manutention, le campement, la direction du génie, qui a compris dans son enceinte une ancienne mosquée, dont le minaret sert de poste d'observation, la mosquée Mered affectée au culte catholique, la mosquée laissée aux musulmans, et plusieurs fontaines alimentées par l'aqueduc ; au dehors, l'abattoir, l'aqueduc et la ferme des spahis. Medéa est entourée de murs percés de cinq portes : d'Alger, du Nador, de Miliana, Sah'raoui et des Jardins.

Medéa doit à sa grande élévation, 920 mèt., une végétation qui n'a rien d'africain. Les ormes y sont très-nombreux ; les environs, d'ailleurs charmants, sont couverts de vignobles, qui donnent des vins déjà renommés, et dont la qualité s'accroît tous les jours. La superficie des vignes plantées dans l'arrondissement de Medéa qui était, en 1859, de 313 hectares, dépasse actuellement le chiffre de 600. La culture des céréales est fort avantageuse ; elle alimente plusieurs minoteries. La récolte des fruits est généralement abondante. Si-Ahmed-ben-Youssef a dit : « Medéa est une ville d'abondance ; si la famine y entre le matin, elle en sort le soir. » Medéa est le principal entrepôt des laines, des bestiaux et des graines de la subdivision.

Environs. — A 2 kil. N.-O., **Lodi**, à l'endroit dit *Drasma,* au pied du piton du Dakla, dans une situation très-agreste, est une colonie agricole annexe de Medéa.

Le touriste ne manquera pas de faire l'ascension du *piton du Dakla,* couronnant le *Nador.* On y arrive en l'escaladant par le S. (2 kil.), du côté de Lodi, ou par l'E., en suivant alors pendant 4 kil. la route de Medéa à Alger ; le reste du parcours est de 2 kil., en tout 6 kil. La vue qu'on embrasse du Dakla (1,062 mèt.) est une des plus merveilleuses : au S., c'est Medéa pour premier plan, puis Damiette, la vallée du Chelif, et dans le lointain les steppes, terminées par les montagnes, vaguement indiquées, des Oulad-Naïl ; à l'O., la plaine du Chelif encore, et ce groupe immense de montagnes que domine le Ouaransenis, surnommé l'*Œil-du-Monde ;* plus près, c'est le Zakkar, au pied duquel s'appuient Miliana et les chaînes du Gontas. Au N.-O., c'est le Chenoua ; plus près, au N., le djebel-Mouzaïa, que nous reverrons tout à l'heure, et, au-delà du Mouzaïa et des Beni-Sala, le Sahel de Koléa et la mer ; au N.-E., enfin, le Djurjura. Le sommet du Dakla est couronné par un édicule de forme cubique, haut de 2 mèt., et terminé par une plate-forme supportant une colonnette : c'est un des signaux géodésiques pour la triangulation de la carte de l'Algérie.

A 10 kil. N.-O. et à 8 kil. de Lodi, **Mouzaïa-les-Mines**, annexe de la commune de Medéa. Ce petit village, le *Velisci* des Romains, situé entre les gorges profondément déchirées de la Chiffa, à l'E., et les rampes ravinées du Tenia (col) de Mouzaïa à l'O., a été créé par l'industrie métallurgique. Les murailles crénelées de cette espèce de forteresse attestent les préoccupations défensives de ses fondateurs, au début de l'entreprise. En effet, les oliviers sécu-

laires qui projettent leur feuillage sur les habitations, rappellent, dans les fastes militaires de l'Algérie, le *bois sacré*, et les glorieux et sanglants combats de 1840 et de 1841 contre les bataillons réguliers d'Abd-el-Kader.

Une *source minérale* est située à 1 kil. au plus du village de Mouzaïa-les-Mines, sur la rive du Bou-Roumi. Pour y arriver on descend, de l'auberge du village, par une pente assez raide, dans le champ de lauriers-roses qui remplit le lit de l'oued. Un petit sentier frais et ombreux remonte à gauche et côtoie, pendant les deux tiers du parcours, la conduite qui amène dans l'usine la force motrice nécessaire à la machine soufflante. Après vingt minutes de marche, on rencontre la prise d'eau; de là au point d'émergence de la fontaine, il n'y a pas plus de 60 mèt. La source naît à la base d'un rocher marneux du terrain tertiaire, en deux points rapprochés de 50 centimètres, aboutissant à deux fissures visibles un peu plus haut. Deux petits bassins la reçoivent, fermés en partie par le roc, et en partie par une légère maçonnerie, qui a été élevée récemment pour faciliter le puisement de l'eau. Le trop-plein se déverse par-dessus le bord, et va rejoindre, à quelques pas plus loin, l'oued-Mouzaïa, dont le niveau est, d'un demi-mètre à peine, inférieur à celui des deux bassins. Cet aménagement est l'œuvre de M. Pouzols, ingénieur des mines, anciennement attaché à l'exploitation, et qui, le premier, en 1851 ou 1852, paraît avoir fixé l'attention sur cette fontaine, restée ignorée jusqu'alors. Chose remarquable! Tandis que les eaux minérales de l'Algérie sont si bien connues et estimées des indigènes, rien n'indique qu'ils aient jamais fréquenté celles de Mouzaïa. Peut-être faut-il attribuer cette indifférence à la situation de la source, au milieu d'affleurements cuprifères, d'où la croyance qu'elle devait renfermer des principes toxiques. En hiver, à l'époque des grandes pluies, le ruisseau, dont le lit s'élève brusquement contre la montagne, roule avec fracas d'immenses quantités d'eau, et la fontaine, complètement submergée, se perd dans le torrent général.

Recueillie sous le déversoir par lequel elle s'échappe de la roche, l'eau de Mouzaïa est limpide et inodore, d'une saveur sensiblement aigrelette, un peu saumâtre à l'arrière-goût, et même légèrement métallique. Sa température est de 18°; son produit, est de 4 à 5,000 litres par 24 heures. En Algérie, du reste, rien n'est sujet à changer comme le rendement des sources, selon les saisons et l'abondance variable des pluies d'hiver.

L'eau alcaline gazeuse de Mouzaïa peut remplacer, avec avantage, l'eau de Seltz et l'eau de Saint-Galmier. C'est pour la population laborieuse du village une boisson agréable au goût, apéritive, relevant les forces digestives déprimées pendant les ardeurs estivales On lui attribue généralement la vertu de préserver de la fièvre. A Medéa, qui n'est qu'à une douzaine de kil. de la source, l'eau jouit de la même réputation, et figure avec avantage sur la table de la bourgeoisie et des maîtres d'hotel.

Le pic de Mouzaïa, élevé de 1,608 mèt. au-dessus du niveau de la mer, domine les montagnes enserrées à l'E. et au S. par la Chiffa, et à l'O. par l'ancienne route de Medéa, qui passe par le fameux *Tenia* ou col, haut de 1,043 mèt., et témoin de plusieurs combats, comme nous l'avons déjà dit. C'est dans ce centre que, vers la fin du XIIe s., une émigration partie des montagnes du Rif marokain, sous la conduite de Sidi-Ahmed-Ben-Ali, chercha un refuge et forma la tribu actuelle de Mouzaïa.

« Pendant plusieurs siècles, les Mouzaïa ne firent que se défendre contre leurs voisins, dont ils avaient envahi le territoire. Ces guerres con-

stantes avaient tellement diminué la population, que le plus vieux des Mouzaïa n'avait pas encore de *barbe entre le nez et le menton.* Ils allaient être exterminés, lorsqu'ils virent venir de l'O. un vieillard à barbe blanche, qui ne marchait que sur les crêtes des montagnes, en franchissant les vallons. Ce saint homme se nommait Si-Mohammed-Bou-Chakour (l'homme à la hache). A sa volonté, et par la puissance divine, tous les ennemis des Mouzaïa se trouvèrent réunis au pied de la montagne ; Si-Mohammed conduisit les Mouzaïa au milieu de cette assemblée. A sa voix, toutes les haines disparurent. Pour récompenser leur soumission, Si-Mohammed leur promit à tous de fertiliser le pays ; prenant alors sa hache il fendit la montagne, et un torrent impétueux inonda la Mitidja. Cette rivière qui surgissait fut appelée la rivière de la guérison, oued-Chefa, parce que ses eaux eurent la vertu de guérir instantanément les blessures reçues par les combattants des deux partis.

« Lorsqu'il eut accompli ce miracle, Si-Mohammed retourna à la montagne, accompagné des Mouzaïa. Rentrés chez eux, et tout en le remerciant de la paix qu'il leur avait donnée, les Mouzaïa demandèrent à Si-Mohammed de faire en leur faveur un miracle pareil à celui de la plaine, pour fertiliser leurs coteaux. Alors Si-Mohammed alla s'installer sur Tamezguida (le pic de Mouzaïa), en ordonnant aux Mouzaïa de lui monter chaque matin une cruche d'eau, et, chaque jour, il inondait le pays, en versant sa cruche d'eau sur le sommet du piton. Le tombeau de Si-Mohammed-Bou-Chakour est à l'extrémité du pic, à côté du point géodésique que l'on y a établi. Les Mouzaïa l'ont encore en grande vénération ; tous les ans, avant les labours et les moissons, ils vont, en pèlerinage, lui faire des ovations. Autour du tombeau, il y a environ 500 cruches, et c'est une œuvre pie de les remplir d'eau. Dans les années de sécheresse, on y va faire des rogations pour la pluie.

« A l'époque de la guerre, les Mouzaïa ont joué un grand rôle, par suite de leur position géographique, notamment dans les combats qu'ils eurent à soutenir contre nous, aux divers passages du col ; cependant ils n'ont jamais fourni qu'une faible partie des contingents qui défendaient leur territoire. Les Mouzaïa étaient, pour le haut Chelif et le Titeri, ce que les Hadjoutes (Hadjadjet) furent pour la plaine, et les Beni-Menacer pour la Kabilie du centre : un nom autour duquel venaient se grouper les populations insurgées. Chez les Mouzaïa, les tolba sont renommés pour leur science, et les femmes pour leur beauté. Les Mouzaïa comptent un peu plus de 2,000 âmes, et peuvent lever 300 fusils.

« Au point de vue pittoresque, outre le pic, la route de Medéa, l'ancienne route par le col, les villages de Lodi et de Mouzaïa-les-Mines, on peut encore visiter, dans la fraction de Bou-Alahoum, au milieu d'une forêt de chênes séculaires, au pied et à l'O. du pic, à 5 kil. N. de Mouzaïa-les-Mines, un lac d'une étendue de 2 hectares. Des bois nombreux couvrent, du reste, les montagnes des Mouzaïa ; les essences dominantes qui les composent sont : le chêne à glands doux, le chêne-liège, le chêne yeuse, le chêne vert, le chêne kermès, l'érable champêtre, le micocoulier, l'orme, le caroubier, le houx, le pin d'Alep, l'olivier, le philaréa, le lentisque, le thuya, le genévrier, le genêt épineux et quelques mûriers. » (*F. Pharaon.*)

Le touriste sans bagage pourra descendre du pic de Mouzaïa pour regagner à 4 kil. E. l'oued-Merdja, sur la route de Medéa à Alger. De ce point, l'excursion à Blida par *Telazid* (*V.* p. 74) est des plus curieuses. — Reprenant la route de Laghouat, on arrive à

95 kil. **Damiette,** annexe de Medéa, sur l'emplacement dit *Aïn-Chellala ;* culture de céréales et de vignes. Eglise et école.

100 kil. **Hassen-ben-Ali**, nouveau centre, près des sources de l'oued-Ouzera, affluent de la Chiffa, sur le territoire des Hassen-ben-Ali, section de la commune de Berrouaguïa.

108 kil. *Auberge*, dite du 108e kilomètre.

112 kil. *Ben-Chikao*, ancien poste télégraphique aérien; bordj, sur le versant d'une montagne de 1,526 mèt., Ben-Chikao se trouve chez les Hassen-ben-Ali, Kabiles qui habitent les montagnes et les vallées, au S.-E. de Medéa ; leur pays est très-boisé dans certaines parties, et fournit à Medéa des bois de construction et de chauffage ; leurs vallées sont bien cultivées.

Au delà des Hassen-ben-Ali, on rencontre les *Abid*, qui habitent un pays très-riche. C'est sur leur territoire que la route passe dans la plaine de Berouaguïa de *berouack*, asphodèle, qui couvre cette localité, en quantité innombrable.

122 kil. **Berouaguïa***, près des ruisseaux qui forment une des branches de l'Isser oriental, importante rivière qui va se perdre dans la mer entre Alger et Dellîs. Djafar, un des derniers beys du Titeri, y avait fait bâtir un haras, transformé plus tard en maison de commandement. C'est aujourd'hui un centre de population, commune mixte de 244 hab., dont 169 Français. La ferme et la bergerie modèle de Ben-Chikao ont été récemment installés à Berouaguïa. On peut visiter, à quelques kil. à l'E., des *sources thermales*, sulfureuses. La plus abondante pénètre, au sortir du bouillon, dans un bassin naturel, enclavé dans le roc et servant de piscine pour les Arabes ; la température est de 45° sur le bord du bassin ; leur débit de 3 4,000 litres par heure. A g. de la route enfin, on visitera des *ruines romaines* fort importantes. M. Léon Renier y a recueilli plusieurs inscriptions, dont l'une lui a donné le nom ancien de la localité, *Tanaramusa Castra.* Cette station, indiquée sur l'itinéraire d'Antonin, jalonnait la route de *Calama* de Mauritanie à *Rusuccurium ;* on la cherchait dans la Mitidja à Mouzaïaville. La découverte de M. L. Renier, qui la place au S. de l'Atlas, aurait donc une certaine importance, puisqu'elle déplacerait du même coup la plupart des stations de cette route.

Au-delà de Berouaguïa, le centre de la vallée, où passe la route, est occupé par les *Chorfa,* fraction administrative des Abid, avec lesquels ils sont mortifiés d'être confondus, eux la fleur de la noblesse musulmane. Le mot Abid, esclave, s'applique aux tribus d'origine nègre. Les Chorfa descendent de Moulaï-Edris du Marok, et sont originaires des Flitta de Maskara.

Les Chorfa n'ont joué un rôle politique en Algérie qu'à une époque assez reculée. Si vous acceptez l'hospitalité d'un Chorfa, il vous racontera qu'un Si-Yahya quelconque (tous les Chorfa se nomment Yahya ou Khelfa) allait en guerre avec son chapelet seulement ; lorsqu'il était en présence de l'ennemi, il prenait ce chapelet, et, à chaque grain qui glissait sous ses doigts, au nom d'une épithète de Dieu, l'âme d'un ennemi quittait son corps, pour aller s'engloutir aux enfers. Il terminait en regrettant que son chapelet ne se composât que de 99 grains, car il ne compte pas les grains des Fatha, qui sont ceux de la miséricorde. Le chapelet existe encore : il est appendu à la tête de la châsse de Si-el-Khelfa, dans la *koubba* qui s'élève à 6 kil. de Berouaguïa. La fraction des Chorfa compte environ 300 âmes ; c'est une population laborieuse et intelligente. Les Chorfa étaient exempts d'impôts et de corvées, sous tous les gouvernements ; le général Marey-Monge est le der-

nier chef français qui leur ait accordé cette faveur.

133 kil. *Aïn-Makhlouf**, caravansérail, auberge, relais de diligence. A 7 kil. de là, la route contourne dans une descente assez rapide jusqu'à

145 kil. *Aïn-Moudjerar*, connue encore sous le nom de *Camp des Zouaves*. Caravansérail.

157 kil. *L'oued-el-Hakoun*, affluent du Chelif. Caravansérail et auberge.

163 kil. **Boukhrari** *, et non Boghari, cramponné sur le dos d'un mamelon aride, à 633 mèt. d'altitude, est un village fortifié, fondé en 1829 par quelques marchands originaires de Lar'ouât, circonstance à laquelle il doit son aspect tout saharien. Un indigène appartenant à la famille de Sidi-el-Boukhrari s'associa à leur création, qui reçut alors le nom du marabout.

Le ksar est situé à 200 mèt. au-dessus du Chelif, au bord d'un plateau rocheux, à la base duquel s'élève un caravansérail de construction française, devant lequel se tient tous les lundis un marché important. Boukhrari sert de comptoir et d'entrepôt aux Européens et aux nomades, et il est naturellement devenu le centre des affaires qui se font entre cette partie du Tell et le Sahara. Boukhrari est aujourd'hui une commune mixte : sa population est de 1,567 hab., dont 142 Français. C'est une place commerçante dont l'importance s'accroît tous les jours; de nombreuses constructions, parmi lesquelles une église, une école, de bons hôtels, se sont élevées dans les derniers temps au pied de la colline qui porte le ksar. Un service d'omnibus (1 fr. 50), met en communication Boukhrari avec Boghar et mieux

Bor'ar * (c'est-à-dire Bour'ar, la grotte), situé sur l'autre rive du Chelif, et à 4 kil. N.-O. de Boukhrari. Bor'ar, qui était d'abord une ferme, fut choisi par Ab-el-Kader pour l'emplacement d'un de ses établissements militaires. El-Berkani, son lieutenant à Medéa, fit construire à Bor'ar, dès le mois de juillet 1839, un fort ayant la forme d'un carré long. Ce fort contenait des magasins, une manutention, des fours, des casernes pour quelques centaines d'hommes; il était armé de canons. Ab-el-Kader avait fait creuser sous Bor'ar de vastes silos dans lesquels les tribus déposaient le grain de l'achour. Cet établissement devait bientôt disparaître, comme les autres postes créés par l'émir. Pendant que le gouverneur général détruisait Tagdemt et Maskara, le général Baraguay-d'Hilliers, parti de Blida, le 8 mai 1841, déposait un convoi à Medéa, traversait le pays des Abid, bivaquait sur l'oued-el-Hakoun, et arrivait le 23, en vue de Bor'ar, incendiée la veille par les Arabes qui se retiraient. Nos troupes n'eurent qu'à achever sa destruction.

Ce point, qui avait une très-grande importance pour les Arabes, n'en a pas une moins grande pour les Français, parce qu'il domine les Hauts-Plateaux de la province d'Alger, et surveille les mouvements des tribus nomades ; situé à l'entrée de la vallée par laquelle le Chelif, quittant son nom de Nahr-Ouassel, pénètre dans les terres cultivées, et qui est une des voies de communication les plus fréquentées par les tribus du Sahara, lorsqu'elles viennent dans le Tell, il garde, pour ainsi dire, une des principales portes de la province. Bor'ar est donc devenu le ch.-l. d'un cercle qui relève de Medéa. C'est aujourd'hui une belle redoute, bâtie sur la pente rapide des parties supérieures d'une montagne, à 970 mèt. au-dessus du niveau de la mer, à 400 environ au-dessus de la vallée du fleuve. Cette grande élévation donne à Bor'ar de tous côtés d'admirables vues, au N., sur tout le Tell, de Medéa, au midi, sur les vastes steppes que le regard franchit pour s'arrêter seulement à 80 kil. de là ; aussi l'a-t-on surnommé

avec quelque raison le Balcon du Sud. Bor'ar se compose de deux parties bien distinctes : la redoute, qui est la partie la plus importante, et le village. La redoute renferme tous les bâtiments d'administration, un hôpital, une caserne, un pavillon d'officiers, la manutention, la maison du commandant supérieur, celle du génie ; au-dessus de son enceinte, sur le plateau, se trouve le bureau arabe, et au-dessous une pépinière qui sert de promenade ; le village en est voisin. Un marché considérable se tient, tous les lundis, dans la vallée, sous le canon de la place. Bor'ar estauj ourd'hui une commune mixte de 2,123 h. dont 300 Français, 120 étrangers, 8 Juifs, 1,695 musulmans. — Eglise et école.

Bor'ar est situé sur le territoire des *Oulad-Anteur*, qui, quoique montagnards, repoussent la qualification de Kabiles ; ils ont la prétention, un peu hasardée, d'être les descendants d'Antar, le héros d'un des plus célèbres poèmes arabes ; toute la fable de ce poème est à l'état de tradition chez eux, et ils ont adapté chaque évènement aux localités qu'ils habitent. Ils montrent les champs de bataille de leur héros, et racontent qu'il fut tué au dernier gué du Chelif.

Une route directe, à travers le pays des Haoura et des Beni-Hassen, par *Khrechiba* et *Aïn-Moudjerar*, conduit en huit heures de Medéa à Bor'ar ; la distance est de 54 kil., mais continuellement dans les montagnes, et à travers de magnifiques forêts de chênes et de pins.

Au-delà de Ksar-Boukhrari, en dehors de la route, au S.-E., on rencontre les ruines de Saneg, l'*Usinaza* des Romains.

Saneg, chez les *Oulad-Mokhtar*, bornée au N.-N.-O. par Chabet-Aïcha, au S.-S.-E. par l'oued-Menala, au N. 3/4 E. par Teniet-Rasfa et au S.-O. par Draâ-Saneg, présente les ruines d'une ville. La forme de l'enceinte est celle d'un rectangle irrégulier de 300 mèt. de longueur sur 200 de largeur ; elle était formée d'un mur de 2 mèt. d'épaisseur. On y a trouvé des pierres taillées en grand nombre, quelques colonnes, auges, rainures de porte, meules coniques, fragments de poterie, un couvercle de sarcophage. Sur les ruines mêmes et près de l'oued-Doufana, s'élèvent les murs en ruine de deux ksour ou villages arabes. Une inscription, découverte à Saneg par M. Caussade, et encastrée aujourd'hui à Bor'ar, dans un mur de l'hôtel du commandant supérieur, nous apprend que l'empereur César Lucius Septimius Severus, et l'empereur César Marcus Aurelius Antoninus, et Julia, femme de César L. S. Severus... ont constitué le municipe d'*Usinaza*, par l'intermédiaire de leur procurateur. On trouve Usinaza dans la liste des évêchés, au IVe et au Ve s., sous la forme très-peu altérée d'Usinadis.

Quand on a quitté Boukhari, pour suivre la route de Lar'ouât, on entre dans la vallée du Chelif. « Cette vallée ou plutôt cette plaine inégale et caillouteuse, coupée de monticules et ravinée par le Chelif, est à coup sûr un des pays les plus surprenants qu'on puisse voir. Je n'en connais pas de plus singulièrement construit, de plus fortement caractérisé, et, même après Boukhrari, c'est un spectacle à ne jamais oublier. Imaginez un pays tout de terre et de pierres vives, battu par des vents arides et brûlé jusqu'aux entrailles ; une terre marneuse, polie comme de la terre à poterie, presque luisante à l'œil, tant elle est nue, et qui semble, tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu ; sans la moindre trace de culture, sans une herbe, sans un chardon ; des collines horizontales qu'on dirait aplaties avec la main ou découpées par une fantaisie étrange en dentelures aiguës, formant crochet, comme des cornes tranchantes, ou des fers de faux ; au centre, d'étroi-

tes vallées, aussi propres, aussi nues qu'une aire à battre le grain; quelquefois, un morne bizarre, encore plus désolé, si c'est possible, avec un bloc informe posé sans adhérence au sommet, comme un aérolithe tombé là sur un amas de silex en fusion; et tout cela, d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge, ni tout à fait jaune, ni bistré, mais exactement couleur peau de lion. Quant au Chelif, qui, 40 lieues plus avant dans l'ouest, devient un beau fleuve pacifique et bienfaisant, ici c'est un ruisseau tortueux, encaissé, dont l'hiver fait un torrent, et que les premières ardeurs de l'été épuisent jusqu'à la dernière goutte. Il s'est creusé dans la marne molle un lit boueux qui ressemble à une tranchée, et, même au moment des plus fortes crues, il traverse sans l'arroser cette vallée misérable et dévorée de soif. Ses bords taillés à pic sont aussi arides que le reste; à peine y voit-on accrochés à l'intérieur du lit, et marquant le niveau des grandes eaux, quelques rares pieds de lauriers-roses, poudreux, fangeux, salis, et qui expirent de chaleur au fond de cette étroite ornière, incendiée par le soleil plongeant du milieu du jour. D'ailleurs ni l'été, ni l'hiver, ni le soleil, ni les rosées, ni les pluies, qui font verdir le sol sablonneux et salé du désert lui-même, ne peuvent rien sur une terre pareille. Toutes les saisons lui sont inutiles; et, de chacune d'elles, elle ne reçoit que des châtiments. Rien de vivant, ni autour de nous, ni devant nous, ni nulle part; seulement, à de grandes hauteurs, on pouvait, grâce au silence, entendre par moments des bruits d'ailes et des voix d'oiseaux : c'étaient de noires volées de corbeaux qui tournaient en cercle autour des mornes les plus élevés, pareilles à des essaims de moucherons, et d'innombrables bataillons d'oiseaux blanchâtres aux ailes pointues, ayant à peu près le vol et le cri plaintif des courlis. De loin en loin, un aigle au ventre rayé de brun, des gypaètes tachés de noir et de gris clair, traversaient lentement cette solitude, s'interrogeant d'un œil tranquille, et, comme des chasseurs fatigués, regagnaient les montagnes boisées de Bor'ar. Après une succession de collines et de vallées symétriques, limite extrême du Tell, on débouche enfin, par un étroit défilé, sur la première plaine du sud. La perspective est immense; devant nous se développaient 24 ou 25 lieues de terrains plats sans accidents, sans ondulations visibles. » (Fromentin, *Un été dans le Sahara.*)

174 kil. *Aïn-Saba.* Poste sur l'un des nombreux affluents du Chelif. 184 kil. Entrée des hauts plateaux, région de l'halfa, jusqu'au Rocher de Sel.

185 kil. *Bou-R'ezoul*, puits et caravansérail, à 656 mèt. d'alt. — On quitte le Chelif, et la route contourne jusqu'à Aïn-Ousera de vastes marais, où se reproduit le mirage si fréquent en Algérie. On commence à rencontrer les gazelles.

192 kil. *El-Khrachem*, poste.

216 kil. *Aïn-Ousera*, caravansérail, était situé près de marais dangereux qu'on a desséchés au moyen d'un canal de 940 mèt. Deux sources-fontaines remplissent aujourd'hui un immense abreuvoir de 2,400 mèt., de superficie. — On déjeune à Aïn-Ousera.

241 kil. *Bou-Sedraïa*, caravansérail, nombreux gourbis abritant les coupeurs d'halfa.

262 kil. *Guelt-el-Stel*, la mare de l'écuelle, possède également un caravansérail. Cette station est au pied S.-O. du djebel-Kaïder et à g. de Sebâ-Rous. Le bois de chauffage y abonde. — On y couche. Près de là, à l'oued-Kaïder, on a foré un puits artésien,

274 kil. *El-Messeran**, café-poste et auberge, à l'extrémité E. du Zar'ez de l'Ouest, et non loin du bois de tamarin, appelé R'arza. Deux puits ar-

tésiens, le premier à *El-Messeran*, le second à l'Ouest, dans l'endroit dit Malakoff.

Après avoir dépassé un cimetière arabe qui domine deux koubbas, on arrive à

304 kil. Le *Rocher de Sel**. Caravansérail sur l'oued-Melah ou Djelfa; bois de tamarins. — On y déjeune. — Le gîte de sel gemme du djebel-Sahari, vulgairement appelé Rocher de Sel, le défilé de sel serait mieux (Rang-el-Melah), peut être considéré comme le résultat d'une éruption de boue argilo-gypseuse et de sel gemme, qui se serait fait jour à travers les assises superposées des terrains crétacés inférieurs et tertiaires moyens; ces deux terrains sont fortement redressés autour du gîte éruptif et lui forment, à l'extérieur, une double enveloppe. Des fragments de roches crétacées et tertiaires, éparses et encastrées à la surface du gîte de sel gemme, viennent confirmer cette manière de voir. Le sel gemme est très-abondant dans le Rang-el-Melah; il y forme des talus très-abrupts, qui atteignent 35 mèt. de hauteur, et peuvent suffire à une exploitation à ciel ouvert, faite sur une grande échelle, pendant une longue série d'années. Ce sel est gris bleuâtre en masse, et zoné de diverses nuances à peine distinctes les unes des autres; il n'est pas stratifié. La face supérieure de l'amas de sel gemme est très-irrégulière; elle est recouverte presque partout par un magma, composé de fragments à angles vifs, d'une roche silicatée de couleur variable, jaune, verte, rouge, violette, réunis par un ciment grisâtre, qui est un mélange d'argile et de petits cristaux de gypse.

Tout cet ensemble d'argile et de sel se ravine avec la plus grande facilité sous l'action des agents atmosphériques; de plus, la dissolution du sel par les eaux souterraines donne lieu à de grands vides intérieurs, qui s'effondrent de temps en temps, et produisent à la surface du gîte des crevasses et des entonnoirs plus ou moins larges, plus ou moins profonds. Toutes ces causes réunies déterminent des accidents bizarres, fantastiques, qui font du Rocher de Sel un magnifique spectacle pour le voyageur, arrivant fatigué par la monotonie de la route.

Plusieurs sources, très-riches en sel marin, émergent du Rocher de Sel et vont se jeter dans l'oued-Melah; leurs bords se couvrent de croûtes salines par l'évaporation spontanée. L'administration a fait disposer le long de ces sources des bassins en argile damée, où les eaux salées sont emmagasinées, et déposent par cristallisation des couches de sel marin de 10 ou 12 cent. d'épaisseur. Ce sel est employé par les garnisons de Bor'ar, de Djelfa et de Lar'ouât. Il est très-pur et comparable au sel gemme blanc du Rang-el-Melah; mais le sel gris est souvent mélangé de nodules de roches argileuses, et trop impur pour être employé à l'alimentation, à l'état brut. Les Arabes se servent de préférence du sel en roche, qu'ils exploitent à ciel ouvert, à l'aide de scies. Cette exploitation est très-difficile, à cause de la dureté de la roche, et ne paraît pas se faire aujourd'hui sur une grande échelle. Pour subvenir aux besoins naissants de l'armée, il suffit d'augmenter, le long des sources, le nombre des bassins de cristallisation. Si l'on voulait tirer un grand parti industriel du gîte de sel gemme, il faudrait exploiter directement la roche saline elle-même. Cette exploitation se ferait d'abord à ciel ouvert, dans un grand cirque naturel de 100 mèt. env. de diamètre à la base, et d'un abord très-facile; plus tard, elle devrait être remplacée par une exploitation souterraine par puits et galerie. Les produits de la mine fourniraient, par un simple triage, du sel assez pur pour être employé à l'état brut; mais il en résulterait de nombreux déchets dont

on tirerait parti, en les dissolvant avec l'eau de l'oued-Melah, et en faisant cristalliser spontanément les dissolutions qu'on opérerait dans les bassins en argile damée, disposés le long de la rivière. A dr. du Rocher de Sel, Koubba de Sidi-Abd-es-Selam en face du djebel-Senalba, côté Sud.

Les *Oulad-Goumrini*, aidés par les *Oulad-Sidi-Ahmed*, ont fait sur l'oued-Melah, à 6 kil. à l'ouest du Rocher de Sel, un magnifique barrage haut de 7 mèt. 20 c., et long de 210 mèt., se prolongeant par une digue de 1,400 mèt. qui assure l'irrigation de 2,000 hectares de terrains presque tous en culture.

Taguin, où le duc d'Aumale s'empara de la smala d'Abd-el-Kader, le 14 mai 1843, est situé à 70 kil. ouest-nord du Rocher de Sel.

Du Rocher de Sel à Djelfa, la route côtoie la rive droite de l'oued-Melah, laisse d'abord à g., et plus tard à dr., les ruines de plusieurs ksour, puis passe à

318 kil. *Aïn-Ouarrou**, auberge, fontaine et jardin. Un peu plus haut, dans un ravin à g., on rencontre de nombreux monuments mégalithiques.

330 kil. **Djelfa*** (1167 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sous un climat extrême, assez froid en hiver), un des postes établis sur la route de Lar'ouât, est un centre de population érigé en commune mixte. Sa population est de 681 hab., dont 253 Français, 16 Israélites, 288 étrangers et 124 musulmans. Eglise et école.

Un marché important s'y tient, tous les vendredis et samedis. Le bordj ou maison de commandement, le petit hameau, l'école arabe et la smala de spahis sont situés en aval du village au S.-E. Village et bordj sont placés sur une pente peu inclinée, à l'est du djebel-Senalba (1500 mèt.) couvert de vastes forêts, et du Zebdeba, aujourd'hui connu sous le nom de *Redoute Lapasset*. Du côté du bordj et dans un lointain vaporeux s'élève le Seba-Mokhran, qui domine le massif du Ksar-Zakkar; plus près, à l'est, sont quelques mamelons couverts d'halfa et de genévriers. La rivière, qui s'appelle oued-el-Haoura vers ses sources, et oued-Djelfa vers son cours moyen, prend le nom d'oued-el-Melah, à sa partie inférieure qui débouche dans la Sebkhra occidentale du *Zar'ez*. A sa partie supérieure, l'oued-Djelfa est profondément encaissé : ses berges ravinées se composent de terres d'alluvion de différentes nuances et au-dessous desquelles il y a une couche d'argile bitumineuse. Les environs de Djelfa étaient couverts de marais qu'on a desséchés depuis l'occupation de ce point : on a établi, dès 1855, des rigoles qui conduisent les eaux de ces marais dans l'oued-Djelfa, et le terrain a pu être livré à la culture.

Le bordj de Djelfa, ainsi que l'indique une inscription placée au dessus de sa porte d'entrée, a été bâti en quarante jours, aux mois de nov. et de déc. 1852, par la colonne expéditionnaire du général Yussuf, sous le gouvernement du maréchal Randon. C'est un vaste corps de logis, élevé carrément au-dessus d'une enceinte de murs bas. On y a installé la maison du bach-agha des Oulad-Naïl, dont Djelfa est le centre, avec un bureau arabe. C'est tout à la fois une maison de commandement, un caravansérail et une forteresse.

Fromentin a exposé au Salon de 1859 un tableau du poste de Djelfa. Voici la description qu'en a donnée Th. Gautier. « L'audience chez un khalifa nous fait assister à une scène de la vie du désert. La féodalité et la grande existence antique se sont conservées au Sahara. Ce khalifa ne ressemble-t-il pas à un baron du moyen âge recevant ses hommes-liges et ses tenanciers sur son perron, et, plus encore, à un patricien romain accueillant, le matin, ses clients sous son portique ? Le burnous joue la toge à s'y méprendre,

et les hauts piliers ou colonnes de briques supportant la toiture ont l'air d'un vestibule d'atrium. Le patron est à demi couché sur des carreaux, dans ses blanches draperies, écoutant avec une dignité ennuyée et distraite ce que lui disent, courbés vers son oreille, de grands drôles superbement déguenillés. Sous le porche, adossés au mur blanc de chaux, des familiers, des serviteurs, sont couchés, le pan de leur manteau sur la bouche pour tamiser la poussière qu'apporte l'air brûlant, alanguis par cet énervement oriental, cette lassitude de chaleur, cette courbature de soleil que M. Fromentin sait si bien rendre. Leurs figures pâles, exsangues, impassibles, dépassent en lividité la *faccia smorta* italienne ; des yeux de diamant noir, à demi clignés, y vivent seuls, et par leur regard farouchement tranquille en corrigent la morbidesse un peu efféminée. D'autres, debout, s'accolent aux piliers comme des plantes lasses qui ne peuvent se soutenir et cherchent un appui. Sur un degré de l'escalier, grimace, accroupi, ainsi que dans une scène de Paul Véronèse, le bouffon ou plutôt le fou au sourire idiot et vague, mais entouré de respect, car les musulmans croient que Dieu remplit ces cerveaux laissés vides par la pensée humaine. Sur le devant sont jetés des burnous, des harnais, des armes, de hauts chapeaux ornés de plumes d'autruche, tout ce vestiaire bizarre, amour du coloriste, où la lumière s'accroche en paillettes étincelantes. Au second plan, des cavaliers encaissés par leurs hautes selles, les pieds dans leurs larges étriers, le fusil en travers de l'arçon, attendant les ordres du khalifa ; au fond, soulevant un tourbillon de poussière lumineuse, rentre au galop un goum revenant d'expédition avec tout l'échevèlement de la fantasia arabe ; au-dessus s'étale le ciel splendidement morne du désert. »

Le docteur Reboud a signalé un des premiers à l'attention des archéologues des *ruines romaines*, situées à Djelfa et aux environs, ruines rares et peu importantes, quant au nombre et à l'étendue des postes observés, mais toutefois pleines d'intérêt, parce qu'elles indiquent d'une manière certaine le point où la puissance romaine s'est arrêtée, point que la domination française a déjà laissé derrière elle et que, sans doute, elle dépassera bien davantage encore. Ces postes sont placés sur le bord des rivières, dont les eaux ne tarissent pas, et semblent avoir été construits pour défendre des cols ou des défilés. Le poste romain de Djelfa, sur la rive droite de la rivière, entre le bordj et le moulin, a quarante pas de large sur quarante-cinq de longueur : autour de la cour intérieure, il y a de nombreuses chambres dont on peut encore tracer le plan. Les murs sont bâtis en pierres bien appareillées sans emploi de ciment ; leur épaisseur est de soixante centimètres environ. Le docteur Reboud a trouvé dans ce poste des débris de briques et de poteries, des fragments de pilastres et colonnes en grès du pays, et des documents épigraphiques ; une seule inscription tronquée ne laissait lire que ces fragments *donatus... Annarietana... et Zaresis... Elius*. Cette inscription n'offre à l'examen qu'une liste de noms propres, parmi lesquels *Zaresis* attirera seul l'attention, si on veut y voir le nom latin des lacs salés de Zar'ez.

Sur la rive gauche de l'oued-Djelfa, et un peu en avant du point précédent, à côté de la route qui conduit à *Debdeba* et à la forêt, on reconnaît facilement la trace d'une construction assez analogue à celle de la rive droite. Il existe enfin sur les deux rives de l'oued, à quelques centaines de mètres en aval du moulin, un très-grand nombre de tombeaux de dimensions variables, et qui, par leur forme, rappellent assez bien les monuments dits celtiques. Ces sépul-

tures consistent en une fosse revêtue de quatre dalles plus ou moins grandes, et recouvertes, à vingt ou trente centimètres au-dessus du sol, d'une ou deux autres dalles également en grès rougeâtre du pays. Chaque tombeau est circonscrit par une petite enceinte de fragments de roches ; quelquefois l'enceinte est double. L'ouverture d'un de ces tombeaux n'a fait trouver que quelques fragments de tibias et une hache.

Les *Oulad-Naïl* ou Beni-Naïl ou Nouaïl, enfants de Naïl-Ebn-Ameur-Ebn-Djabeur, constituent une des fractions de la grande tribu arabe des Zor'eba, et sont venus dans l'Afrique septentrionale vers le milieu du xi[e] siècle de notre ère ; ils forment aujourd'hui une très-forte confédération de tribus, qui occupent un vaste territoire, touchant, à l'est, à Bou-Sada, et aux Ziban dans la province de Constantine, aux lacs de Zar'ez et au djebel-Amour, à l'ouest. Ils cultivent un peu de céréales, quand ils peuvent établir des canaux d'irrigation ; leurs troupeaux sont nombreux et très-renommés ; ils possèdent beaucoup de chameaux. Les Oulad-Naïl, dont les femmes travaillent la laine, ont des relations commerciales avec le Sahara. Ils apportent dans le Tell les dattes, les plumes d'autruche, les fins tissus de laine. Ils ont huit dacheras ou villages dans le djebel-Sahari (1500 mèt.), qui leur servent de dépôt, et comptent environ cent à trois cents habitants chacune, dont quelques Européens. Ces dacheras, autour desquelles il y a des jardins et des cultures, sont : **Ksar-Charef**, à 60 kil. N.-O. de Djelfa ; à l'E., Aïn-el-Hammam, source de 33°, au milieu des ruines romaines ; — **Hamra**, à 44 kil. S. O. ; — **Zakkar**, à 40 kil. S. ; — **Medjbara**, à 36 kil. S.-E., reconstruit au 1854 ; — à 75 kil. S.-E., **Amoura**, au revers méridional du dj. Bou-Kahil, à 1400 mèt. d'altitude ; eaux tombant en cascades pour arroser les jardins ; — enfin, plus au S., à 88 kil., **Messâd**, **Demmed** et **El-Harria.** (*V*. R. 9.)

On quitte Djelfa pour gravir le *col des caravanes* et descendre ensuite à

352 kil. L'*oued-Seddeur ,* près duquel est un café-poste (on y couche).

400 kil. *Aïn-el-Ibel* (la fontaine des chameaux), caravansérail, près duquel le commandant, depuis général Margueritte, tué à Sedan, avait créé un village indigène, où ne surent pas se fixer les Arabes trop ennemis de la vie sédentaire. On laisse à dr. le *djebel-Tadmitz* et l'oued du même nom, pour franchir

416 kil. Le Gué de *Mokta-el-Oust*, où l'on trouve une auberge et un caravansérail.

428 kil. *Sidi-Makhlouf**, caravansérail bâti à 900 mèt. d'altitude, sur un plateau de roches et de sable, au bord d'un ravin, où sont des sources. A g., près des palmiers, on voit la koubba du marabout, qui a donné son nom à la localité. Cette koubba, comme toutes celles du Sahara, est un petit bâtiment carré, terminé par un dôme en pain de sucre, au lieu d'être arrondi comme dans le Tell. On est dans la région des scorpions et des lefâ (vipères cornues très-dangereuses), des bou-lakar (tarentules) et des ouran (gros lézards).

De Sidi-Makhlouf à Lar'ouât, le chemin passe dans des terrains plats couverts d'halfa et de broussailles épineuses ; l'horizon est bordé de montagnes : le *Guern-el-Meila*, à dr., et à g., le *djebel-Dakla* et le *djebel-Zebecha*. Un col peu élevé sépare les eaux de l'oued-Metlili de celles qui courent au N., vers l'oued Sidi-Makhlouf ; il est occupé par la Dayat-el-Hamra dont le diamètre est d'environ 1,000 mèt.

435 kil. *Metlili*. Café-poste, construction mauresque, près du puits Hentz.

On longe la vallée de l'oued-Mzi, qui contourne la petite montagne connue sous le nom de *Chapeau de*

gendarme, puis la vue s'arrête au milieu de la plaine (couverte alors de belles cultures), sur deux monticules, séparés par une ligne noire de palmiers, et couverts de maisons défendues par une ceinture de murs et de tours : c'est Lar'ouât.

448 kil. **Laghouat** *, et mieux Lar'ouât.

Situation et aspect général. — Lar'ouât, *El-Ar'ouât* est le ch.-l. d'un cercle dépendant de la subdivision de Médéa et d'une commune mixte, érigée le 6 novembre 1868, comptant une population de 4,304 hab., dont 110 Français, 194 Israélites, 3,926 indigènes et 227 étrangers. Lar'ouât, située par 0°30 de longitude orientale et 33°48 de latitude septentrionale, forme deux amphithéâtres qui se font face, sur les flancs de deux mamelons du djebel Tisgarin, allongés dans le sens de l'E. à l'O., et dont les sommets sont distants l'un de l'autre d'environ 1,800 mèt. C'est entre ces deux mamelons que les canaux d'irrigation amènent, au moyen d'un barrage de 300 mèt. de long, sur 10 de large et 3 de profondeur, les eaux de l'oued-Mzi, et alimentent la ville dans sa petite largeur. Les jardins de palmiers et les vergers s'étendent au N. et au S. de la ville.

Description. — Lar'ouât, visitée d'abord en 1844 par le général Marey-Monge, et prise d'assaut, en décembre 1852, par le général, depuis maréchal Pélissier, bien que formant un même tout, était jadis, en réalité, composée de deux villes distinctes, habitées par deux populations, les Oulad-Serrin à l'O., et les Hallaf à l'E., presque constamment en lutte, et qui s'étaient créé chacune une vie à part. Lar'ouât a donc conservé la fidèle empreinte de cet état politique dans sa disposition topographique. Mais, depuis le jour de son occupation définitive, l'aspect intérieur de Lar'ouât a été tellement modifié que ceux qui l'ont vue alors la reconnaîtraient à peine. Son enceinte, très-notablement agrandie, est percée de cinq portes, qui sont : bab Cherkia, à l'E.; bab Nebka, au S.; la porte du Sud; bab Nouader, à l'O. ; et la porte des Caravanes, au S.-E. De nouvelles rues ont été ouvertes, la plupart des autres complètement rectifiées; et un nivellement général en a rendu le parcours plus aisé. L'espace vide, ingrat, fangeux, irrégulier, étroit, où s'élevait l'habitation des premiers commandants supérieurs , d'abord bains maures, puis bureau arabe, est devenu une vaste place rectangulaire, dite place Randon, qui embellirait beaucoup de grandes villes européennes. Les deux extrémités de son grand axe sont occupées par deux bazars indigènes, dont l'un, dit Cheikh-Ali, est surmonté d'une coupole mauresque qui renferme l'horloge; l'un de ses grands côtés est formé par l'hôtel du commandant supérieur et par le cercle militaire ; le second par le pavillon du Génie et par le bureau arabe : ces quatre édifices, n'étant pas contigus, laissent la vue se perdre, par les intervalles qui les séparent, dans les profondeurs des jardins.

C'est dans la partie occidentale de la ville, que se trouve le *dar Sefa*, la maison en roches plates, ou kasba de Ben-Salem, nom de l'ancien khalifa qui la fit construire; c'est un vaste bâtiment, où l'on a installé l'hôpital, un casernement et des magasins. Une rue, en partie bordée d'arcades, conduit de la place Randon à la porte, puis à l'avenue, percée dans les palmiers, pour y faire aboutir la grande route du nord. La mosquée, dite Pélissier, appropriée pour l'usage du culte catholique; une école installée dans une maison mauresque, un abattoir, un jardin d'essai, complètent les monuments ou établissements d'utilité publique de cette ville.

Quant aux anciennes rues de Lar'ouât, en voici l'exacte description

faite encore par Th. Gautier, d'après M. Fromentin : « Une rue de Lar'ouât ne plairait pas aux amateurs du progrès, qui demandent, pour toutes les villes de l'univers, trottoirs, macadam, alignement, becs de gaz et numéros sur lave de Volvic. De chaque côté de la voie accidentée comme un lit de torrent à sec, s'élèvent des maisons, les unes en saillie, les autres en retraite ; celles-ci surplombant, celles-là se penchant en arrière et se terminant par un angle carré sous un ciel d'un bleu intense, calciné de chaleur. Grands murs blancs, petites fenêtres noires semblables à des judas, portes basses et mystérieuses, tout un côté dans le soleil, tout un autre dans l'ombre ; voilà le décor. Au premier coup d'œil, la rue paraît déserte ; à l'exception d'un chien pelé qui fuit sur les pierres brûlantes, comme sur le sol d'un four, et d'une petite fille hâve se dépêchant de rentrer, quelque paquet au bras, on n'y distingue aucun être vivant ; mais suivez, quand votre regard sera moins ébloui par la vive lumière, la tranche d'ombre bleue découpée au bas de la muraille à dr., vous y verrez bientôt une foule de philosophes pratiques allongés l'un à côté de l'autre, dans des poses flasques, exténuées, semblables à des cadavres enveloppés de leur suaire, qui dorment, rêvent ou font le kief, protégés par la même bandelette bleuâtre. Lorsque le soleil gagnera du terrain, vous les verrez se lever chancelants de somnolence, étirer leurs membres, cambrer leur poitrine avec un effort désespéré, secouer leurs draperies pour se donner de l'air, et, traînant leurs savates, aller s'établir autre part, jusqu'à ce que vienne la nuit apportant une fraîcheur relative. A Lar'ouât, le bonheur comme l'entend Zafari :

Dormir la tête à l'ombre et les pieds au [soleil,

serait incomplet ; il faut aussi que les pieds soient à l'ombre, sans quoi ils seraient bientôt cuits. »

Les maisons de Lar'ouât sont construites en briques crues, argileuses, auxquelles elles devaient jadis une teinte grise générale, qui a presque disparu sous le badigeonnage à la chaux. Le profil extérieur de Lar'ouât a, du reste, peu changé. A la place de deux grosses tours, entre lesquelles se fit la brèche, on a élevé le *fort Bouscarin*, contenant une caserne d'infanterie pour 400 hommes, un pavillon d'officiers, et des magasins ; et la tour blanche, extrémité orientale de la ville, a fait place à *la tour Morand*. On sait que le général Bouscarin et le commandant de zouaves Morand moururent des blessures reçues devant Lar'ouât. L'oasis a la plus riche végétation qu'il soit possible de voir : la vigne, le figuier, le grenadier y croissent, mêlés à tous les arbres à fruits du midi de la France. Le roi de cette végétation luxuriante est le palmier, l'arbre au port majestueux, à la tige svelte et élancée, au feuillage toujours vert ; on en compte à peu près 21,000, à Lar'ouât. Le grand barrage construit sur l'oued-Mzi a rendu possible la culture en céréales d'une grande partie (1,000 hect.) de la vaste et fertile plaine restée inculte jusque-là. On a aussi envoyé à Lar'ouât, pour l'amélioration des races sahariennes, un troupeau de mérinos, qui donne de remarquables résultats. Tout concourt donc à faire de Lar'ouât l'entrepôt d'un commerce assez considérable avec les tribus voisines et celles des autres localités du Sahara. Première grande étape de la route de Tombouctou et des régions de l'Afrique intérieure, elle est appelée à devenir d'ailleurs le chef-lieu politique de l'Algérie méridionale.

Les ksour appartenant à la confédération des Lar'ouâtis, avant la prise de Lar'ouât, et administrés aujourd'hui par le commandant du

cercle de cette dernière ville, sont : Tajemout, Aïn-Madi, El-Houitha, El-Assafia et Ksar-el-Haïran.

Tajemout (la pluie), à 31 kil. N.-O. de Lar'ouât, a été fondée sur un petit mamelon, à la base duquel coule l'oued-Mzi, par une émigration de Lar'ouâtis, chassés à la suite de guerres intestines ; elle compte une centaine de maisons entourées d'assez beaux jardins. « Je ne comprends pas, dit M. Fromentin, de village arabe qui se présente avec plus de correction, ni dans des conditions de panorama plus heureuses que Tajemout, quand on l'approche en venant de Lar'ouât. Elle couvre un petit plateau pierreux qui n'est qu'un renflement de la plaine, et s'y développe en triangle allongé. La base est occupée par un rideau vert d'arbres fruitiers et de palmiers ; les saillies anguleuses d'un monument ruiné en marquent le sommet. Un mur d'enceinte, accolé à la ville, suit la pente du coteau et vient, par une descente rapide, se relier, au moyen d'une tour carrée, aux murs extérieurs des jardins. Ces murs sont armés de distance en distance de tours semblables ; ce sont de petits forts crénelés, légèrement coupés en pyramides et percés de meurtrières. La ligne générale est élégante et se compose par des intersections pleines de style avec la ligne accentuée des montagnes du fond... Le ton local est gris, d'un gris sourd que la vive lumière du matin parvenait à peine à dorer. Une multitude de points d'ombre et de points de lumière mettait en relief le détail intérieur de la ville, et de loin lui donnait l'aspect d'un damier irrégulier de deux couleurs. Deux koubbas posées à dr., sur la croupe même du mamelon, l'une rouge, l'autre blanche, faisaient mieux apparaître encore, par deux touches brillantes, la monochromie sérieuse du tableau... A mesure que nous approchions, tournant les jardins pour entrer par l'E., l'aspect de Tajemout changeait, les montagnes s'abaissaient derrière la ville ; et tout ce tableau oriental se décomposant de lui-même, il ne resta plus, quand nous en fûmes tout près, qu'une pauvre ville mise en ruine par un siège, brûlée, aride, abandonnée, et que la solitude du désert semblait avoir envahie... »

Aïn-Madi, à 60 kil. O. de Lar'ouât et au S.-E. du djebel-Amour ou djebel-Rached, est « une petite ville située sur un mamelon, dans une plaine légèrement ondulée. Son enceinte, qui a la forme d'une ellipse, est une forte muraille dont les créneaux, coiffés de petits chapiteaux, sont d'un effet pittoresque. Une zone de jardins, d'une largeur de 150 mèt. environ, l'enveloppe de toutes parts; mais ces jardins, impitoyablement ravagés par Abd-el-Kader, commencent seulement à rendre moins triste ce ksar autour duquel tout est aride et pelé. » (*Mac Carthy.*)

Aïn-Madi appartenait en entier à la famille de Si-Ahmed-Tedjini, marabout qui a fondé un des ordres religieux auxquels sont affiliés une grande partie des Algériens. Mohammed-el-Kebir, à la suite d'une expédition contre Lar'ouât, ayant eu à se plaindre d'un affront qui aurait été fait à un de ses soldats par un habitant d'Aïn-Madi, et n'ayant pu en obtenir satisfaction, assiégea Aïn-Madi, s'en empara de force, la pilla et rasa ses murs ; Tedjini parvint à s'échapper et se retira au Marok (1785-1199 hég.). Cinq ans plus tard, Tedjini fit entourer Aïn-Madi d'une muraille, haute de dix mèt. et épaisse de deux, avec flanquements et nombreux créneaux. Husseïn, dernier dey d'Alger, craignant l'influence de Tedjini et de ses khrouan (affiliés) dans les régions sahariennes, ordonna à Hassan, bey d'Oran, de reprendre Aïn-Madi ; le bey ne put s'emparer de la ville, mais il se retira, après avoir reçu une forte contribution

en argent (1820). Le dernier siège soutenu par Aïn-Madi a été fait en 1838, par Abd-el-Kader. La ville fut prise et rasée, sauf la maison ou kasba de Tedjini, dans laquelle l'émir avait demeuré. Gîte d'étape.

El-Houitha (la petite muraille), à 42 kil. S.-O. de Lar'ouât et 20 kil. S.-E. d'Aïn-Madi, est un ksar de quarante à cinquante maisons, bâti sur une hauteur dominant un ravin dans lequel est une source qui, après avoir arrosé les jardins, va remplir des citernes.

El-Assafia, à 10 kil. N.-E. de Lar'ouât, sur une dérivation de l'oued-Mzi ou oued-Djedi, est un ancien ksar qui fit longtemps la guerre à Lar'ouât. Selon une chronique locale, les gens de Lar'ouât promirent une forte somme au marabout El-Hadj-Aïssa pour qu'il obtînt du ciel la perte d'Assafia; celui-ci y consentit, et une grêle épouvantable détruisit de fond en comble Assafia, qui, comme les autres ksour, était bâtie en briques de terre séchée au soleil. Les Lar'ouâtis, ayant atteint leur but, refusèrent le payement stipulé à El-Hadj-Aïssa; celui-ci, pour se venger, leur prédit qu'ils se déchireraient toujours entre eux; puis il prit les gens d'Assafia sous sa protection, et fit rebâtir leur ville dont la moitié fut détruite, et l'autre moitié fortement endommagée, en 1842, dans les luttes entre El-Hadj-Lârbi, khalifa d'Abd-el-Kader, et Ahmed-ben-Salem, chef de Lar'ouât.

L'**oued-Abdi**; puits.

Ksar-el-Haïran (ksar des Jardinets), à 30 kil. E. de Lar'ouât, sur la rive droite de l'oued-Djedi, compte une centaine de maisons, entourées de jardins peu considérables, faute de moyens suffisants d'irrigation, l'oued-Djedi étant souvent à sec. Ksar-el-Haïran, bâti, il y a soixante ans, par Ahmed-ben-Salem, a été, comme El-Assafia, détruit en grande partie par El-Hadj-Lârbi, en 1842.

ROUTE 9.

DE LAGHOUAT A BOU-SADA

250 kil. Route muletière.

10 kil. **El-Assafia,** *V.* ci-dessus.

Entre El-Assafia et Ksar-Entila, on passe par le territoire de *Bou-drîn,* où campent les Oulad Yahïa-ben-Salem, et dont les abords étaient autrefois un vrai coupe-gorge. L'ouran, grand lézard qu'il ne faut pas confondre avec le deb, est commun dans ces parages. (*V.* l'introduction.)

44 kil. *Ksar-Entila,* groupe de quelques maisons sur la rive g. de l'oued-Entila, affluent de l'oued-Djedi.

78 kil. **Messâd**, au pied du Teniet-Ahmeur, capitale des ksour des Oulad-Naïl, résidence du kaïd, sur la rive d. de l'oued-Hamouida; on y compte 130 maisons, composées d'un rez-de-chaussée et d'une terrasse, séparées par des ruelles étroites, entourées de jardins renommés pour leur prodigieuse fertilité, et que cultivent les hommes, pendant que les femmes tissent des burnous. Une mosquée, élevée par les Français, en 1850, vient rompre la monotonie des maisons en torchis de Messâd; sa façade, en briques rouges et blanches, est ornée d'un portique. Au rez-de-chaussée, est aménagée la demeure du kaïd; un escalier en pierre conduit à la salle de la prière, d'où s'élance un élégant minaret.

A 300 mèt. N.-E., au-delà des jardins de Messâd, et sur la rive gauche de l'oued-Hamouida, ruines du *Ksar-el-Baroud.*

A 400 mèt. E., sur la rive droite de l'oued-Hamouida, **Demmed**, ksar moins important que Messâd, au pied du *Gada,* pic que couronnent les ruines de l'ancien Demmed, bâti, suivant la tradition, un jour avant la fondation d'Alger.

L'*oued-Hamouida,* arrosant les jardins de Messâd et de Demmed,

prend sa source dans le Djebel-Amour, à l'O., et va se jeter dans l'oued-Djedi, quand ses eaux ne sont pas absorbées par les sables, à l'entrée du kheneg ou défilé, dans lequel les ksouriens de Demmed rançonnaient les caravanes.

102 kil. **Aïn-Soltan,** ksar dont les jardins sont arrosés par l'oued-Naceur.

130 kil. **Amoura,** gîte d'étape sur l'un des sommets S.-O. du *Djebel-bou-Kahil.* — Sources et jardins, vue splendide, variant selon les heures du jour, sur les montagnes qui vont rejoindre à l'horizon le Djebel-Amour.

148 kil. *Ogla Seba,* les sept puits.

183 kil. **Aïn-Rich,** au N.-E. du Bou-Kahil, et à l'entrée des plaines de Mehaguen. Le bordj et le caravansérail sur la rive g. de l'oued-Chaïr (rivière de l'Orge) sont entourés de vignes, de vergers et de plantations de trembles et de saules. A 200 mèt. plus bas que le bordj, entre les koubbas de Sidi-Mohammed-Aklid et Sidi-Mohammed-el-Rekik, se dresse un tertre sur lequel sont épars de nombreux débris provenant de l'occupation romaine et signalés pour la première fois par M. le docteur Reboud.

L'oued-Chaïr qui, comme beaucoup de rivières arabes, change souvent de nom, prend sa source au N. du Bou-Kahil, pour aller se jeter dans le Hodna, après avoir fertilisé les plaines qu'elle traverse.

205 kil. *Aïn-Melah,* sur la rive g. de l'oued-Melah, affluent de l'oued-Chaïr.

230 kil. *Aïn-R'orab.*

250 kil. **Bou-Sâda.** (*V.* R. 16.)

ROUTE 10.

D'ALGER A OUARGLA

800 kil. — On a consulté, pour l'itinéraire d'Alger à Ouargla, à partir de L'ar'ouât, les notes de MM. les généraux Durrieu et Marguerite, le colonel Colomieu, Berbrugger, le docteur Reboud, Mac-Carthy, Duveyrier et Ch. Féraud. Les distances kilométriques entre les différents points de cet itinéraire ne sauraient être établies bien régulièrement, les routes changeant de direction suivant les saisons ou le caprice des guides. Il serait, du reste, difficile aux touristes de parcourir nos limites méridionales de l'Algérie autrement qu'avec les caravaniers, ou mieux encore avec les petites colonnes expéditionnaires allant visiter les lointaines oasis soumises à notre domination.

448 kil. d'Alger à Lar'ouât (*V.* R. 8).

De Lar'ouât à Daïa-el-Diba, au delà de Ras-el-Châab, on compte environ 44 kil., dont 28 au milieu de daïas ou petits bois de bétoum et de cédrats. Ces daïas sont espacées de 1 à 4 kil.; elles contiennent de 15 à 80 bétoums chacune; elles rompent, par leur riant aspect, la monotonie du pays plat et légèrement ondulé qui se trouve au S. de Lar'ouât. *Daïa-el-Diba* est la première étape de Lar'ouât au Mzab. C'est là qu'il conviendra de creuser un puits pour bien jalonner la route; le bois s'y trouve en grande quantité.

De Daïa-el-Diba à Tilr'emt, la distance est de 60 kil. Ce pays est toujours plat, faiblement ondulé; le sol est sablonneux, résistant et couvert de chihh. La route est parsemée de magnifiques daïas, dont les arbres donnent un ombrage épais très-apprécié dans ce pays. On remarque, dans toutes les daïas, de jeunes bétoums poussant au milieu des touffes de jujubiers sauvages; c'est grâce à cet abri qu'ils peuvent se développer, sans crainte d'être broutés par les troupeaux.

La daïa de *Tilr'emt* est la plus grande de celles que l'on rencontre sur cette route; elle contient environ trois cents bétoums et une grande quantité de jujubiers sauvages et de bois morts. Plusieurs ravins, dont quelques-uns ont jusqu'à deux lieues

de parcours, y amènent les eaux pluviales. Une citerne, mesurant 10,000 hectolitres, contient l'eau nécessaire pour une année; construite par le Génie, cette citerne est surmontée de deux chambres pour les voyageurs.

De Tilr'emt à Berrian, on compte 24 kil. A 8 kil. de Tilr'emt, le terrain devient rocailleux; les daïas cessent; on entre dans la *chebka* (filet) des Beni-Mzab. On voit là, en effet, un immense filet de rochers et de rocailles dont les mailles sont formées en relief par des crêtes découpées en tout sens. Il n'y a un peu de végétation que le long des ravins; le reste est d'une aridité complète. C'est bien alors le pays décrit par Ibn-Khaldoun. « Les ksour des *Mozabes* sont des bourgades situées en deçà des sables, à cinq journées du midi des montagnes du Titeri, et à trois journées ouest des Beni-Rir'a. Mozab est le nom du peuple qui fonda ces bourgades; elles occupent les sommets de plusieurs collines et rochers d'accès difficile, qui s'élèvent au milieu d'un pays brûlé par la chaleur. Vers le S., à la distance de quelques parasanges, et au milieu de l'Areg, se trouve le désert, où l'on meurt de soif, et la région appelée *Hammada* (l'échauffée), dont le sol brûlant est couvert de pierres noires. Bien que la population de ce pays soit maintenant désignée par le nom de Mozab, on y reconnaît des familles descendant de Ouacin, auxquelles viennent se joindre des Zénatiens. Leurs édifices, leur culture et les dissensions qui éclatent parmi eux quand leurs chefs se disputent le pouvoir, tout cela rappelle l'état de choses qui existe chez les Rir'a et dans les Ziban. »

Les *Beni-Mz'ab*, dit M. Berbrugger, d'après les savants du pays, vivaient d'abord en Syrie; ils en sortirent du temps du Prophète et devant ses armes. C'est un d'entre eux, le docteur Abd-er-Rahman-benou-Meldjoun, qui a tué le khalife Ali. Ils ont habité ensuite auprès de la Sebkhra-Saharia, canton de Djerba, et aussi dans le Djebel-Nefoussa, à l'ouest de Tripoli de Barbarie. Ils tiraient leur origine d'Arabes de l'Irak : et il y a encore aujourd'hui dans l'Ouran des gens de leur secte; quand ils se rencontrent à la Mekke, ils ne manquent pas de fraterniser.

Une série d'aventures, qu'il serait trop long de raconter, mais dont l'origine est toujours quelque persécution motivée par leur hétérodoxie, les amena dans l'affreux pays, appelé aujourd'hui le Mzab, et qui se nommait alors Oued-Mezar, appellation dont il est resté des traces dans le Tmizert, qu'on rencontre entre Bounoura et Melika. Arrivés dans cet endroit isolé, que personne ne devait songer à leur disputer, pensaient-ils, ils s'y fixèrent, en arabe *azebou :* de là, disent-ils, leur nom d'*Azzaba*. Cependant, avant leur arrivée, il y avait dans la contrée des Ouaslia, qui durent se retirer devant les armes triomphantes d'Ammi-Mohammed-ou-Boubakeur, chef des Beni-Mzab. Telle est la version de ces derniers, car une autre autorité attribue cette conquête à Ammi-Mohammed-es-Saeh, une illustration de Blidt-Ameur, petite oasis, située à environ 26 kilomètres, au S.-O. de Tougourt.

M. O. Mac-Carthy ajoute : « Les Ibadites, que leurs doctrines signalaient à la haine fanatique des populations arabes orthodoxes, chassés du Tell, au XIe s., à la suite de guerres acharnées, se retirèrent dans les profondeurs du désert, aux environs de Ouargla; mais ils n'y trouvèrent pas la paix qu'ils demandaient, pour donner carrière à leurs instincts industriels et commerciaux. C'est alors qu'on les vit se choisir une retraite plus ignorée encore au milieu des vallées sinueuses et de difficile accès où se cachent les premières eaux du Mzab, dont ils prirent le nom. Ils y élevèrent successivement sept ksour, administrés chacun par une assemblée de douze

notables, soumise à l'influence supérieure du chef de la religion, appelé Chîkhr-Baba. Mais cette influence ne se fait sentir que dans les grandes questions de principes et d'intérêt général. Hors de là, les djemas agissent sans contrôle, pour tout ce qui touche aux intérêts particuliers des villes et à leurs rapports entre elles. »

Il y a dans quelques ksour des Beni-Mzab un autre élément de population, qu'on appelle les zaouïas, et le colonel Marguerite explique ainsi le rôle étrange qu'elles jouent parmi eux. Presque chaque ville possède une tribu d'origine arabe, qui y vit de temps immémorial; chaque fraction de la ville a sa fraction de tribu. chaque maison a sa tente, et chaque Mzabi, pour ainsi dire, a son homme-lige, qui lui sert de berger, d'homme de peine, de courtier, de courrier, etc. Ces relations intimes ont créé une grande solidarité entre les Beni-Mzab et leurs clients; mais ces derniers, qui sont restés Arabes par les mœurs, le caractère et les alliances, jouent un double jeu; ils sont bien les serviteurs particuliers de tel ou tel Mzabi, mais, ayant conservé leur constitution primitive, ils se reconstituent à volonté en tribu compacte, et se font acheter par ceux des Beni-Mzab qui veulent, dans un intérêt quelconque, se créer un fort parti dans la confédération. Les zaouïas sont donc continuellement sollicitées par tel ou tel individu, tel ou tel parti, et elles se font acheter tantôt par l'un, tantôt par l'autre; elles mettent ainsi leurs services à l'enchère. Actuellement, il y a trois tribus dites zaouïas, chez les Mzab : les Medabih à R'ardaïa, les Ouled-Yahhia à Berrîan, et les Attatcha à Guerâra. Les autres villes en avaient autrefois, mais elles ont eu le bon sens de les chasser, pour couper court à leurs intrigues.

On a dit, dans l'introduction, que les Mzabis venant à Alger et dans les autres villes du littoral et de l'intérieur vivaient en corporation. A Alger, rue de Tanger, ils ont fait bâtir, à leurs frais, une mosquée particulière.

Les sept villes ou ksour des Beni-Mzabis sont : Berrîan, R'ardaïa ou Ghardaïa, Mellika, Bou-Noura, El-Ateuf, El-Guerâra et Beni-Isguen.

Berrîan (le lieu abondant en eau), la première des villes du Mzab que l'on rencontre en venant de Lar'ouât, dont elle est distante de 128 kil. au S.-E., est un groupe de 400 maisons, sur une pente douce, au flanc de la vallée de l'oued-el-Bîr, et au centre d'une oasis de 28,000 palmiers bien entretenus, donnant des dattes de bonne qualité. La population de Berrîan est de 3,500 hab. On a beaucoup parlé de l'industrie des Beni-Mzab et des laborieux travaux auxquels ils se livrent. On a dit vrai : chez eux, tout le monde travaille. Dès la pointe du jour, hommes, enfants, vieillards, sortent de la ville, et vont dans les jardins tirer de l'eau des puits (quelques uns ont 40 mèt. de profondeur), pour arroser les palmiers. Les barrages sont construits avec un art admirable. Il y en a plusieurs sur chaque torrent, l'oued-Soudan, l'oued-Baulek, l'oued-Zergui et l'oued-Madeur'a. Ces barrages retiennent l'eau dans l'oasis pour l'alimentation des puits. Il serait difficile de faire mieux que ce qui existe.

Ghardaïa (R'ardaïa), à 525 mèt. au-dessus de la mer, et à 36 kil. au S. de Berrîan, ch.-l. de la confédération de l'oued-Mzab, compte une population de 12,000 hab. (dont 90 familles juives), et dispose d'environ 3,000 fusils. Quand on arrive de Lar'ouât, on entre dans cette ville par la grande avenue de l'oasis, dont les arbres fruitiers, les vignes grimpantes et les cimes de soixante mille dattiers forment les trois étages de verdure. R'ardaïa, bâtie au pied des montagnes qui dominent le flanc S. de la vallée de l'oued-Mzab, offre, comme les autres villes de la confé-

dération, la forme d'une pyramide dont le sommet est couronné par une mosquée ; les maisons, au nombre de 1,800, sont étagées les unes au-dessus des autres ; les terrasses sont soutenues par des arcades qui s'ouvrent au dehors. On dirait une ruche. Toute la ville est entourée d'une enceinte de pierres et de briques crues de 3 mèt. de hauteur, percée de six portes, dont la principale s'appelle el-Rahba ; elle est encore flanquée de tours dont chacune peut renfermer cinquante combattants. Les rues sont larges et bien percées. Il y a six mosquées. Le marché est situé dans une plaine, près de la porte du Sud. Entre R'ardaïa et ses palmiers sont plantées les tentes des Medabihia qui fabriquent des tissus. Depuis 1876, un petit groupe de missionnaires sahariens s'est fixé dans la ville de R'ardaïa, où ils soignent les malades et espèrent instruire les enfants.

Beni-Isguen (les gens du Milieu), sur la rive dr. de l'oued-Mzab, à 2 kil. de R'ardaïa, dont elle était la rivale, et dont, n'ayant pas de zaouïa, elle contre-balançait la supériorité par l'homogénéité de sa population, est bâtie en amphithéâtre sur une croupe abrupte, au confluent des vallées de l'oued-Mzab et de l'oued-Ntissa. Beni-Isguen, dont la population (8,000 hab.) est des plus commerçantes, est l'entrepôt d'une grande quantité de produits européens, principalement de tissus.

Mellika (la Royale), la ville sainte du Mzab, à 1 kil. S.-O. de R'ardaïa, sur un rocher de la rive g. de l'oued-Mzab, renferme environ 250 maisons.

Bou-Noura (resplendissante de lumière) est bâtie sur un mamelon isolé, à 600 mèt., en aval de Beni-Isguen ; elle n'est point en aussi bon état que les autres ksour ; elle porte les traces profondes des dissensions intestines qui ensanglantèrent jadis le Mzab ; on y voit cependant un beau barrage. Sa population est de 500 hab., parmi lesquels un grand nombre d'aveugles ou de borgnes.

El-Ateuf (le détour) est à 6 kil. au-dessus de Bou-Noura, sur les hauteurs de la rive dr. de l'oued-Mzab. On y compte environ 300 maisons et 3,000 hab. Elle doit, pour le bon état de ses constructions et de ses plantations, être placée après R'ardaïa et Beni-Isguen ; puits nombreux et barrage à l'oued-Mzab.

El-Guerâra (le Gîte d'étape), à 65 kil. E. de Berrîan (une maison des hôtes reçoit les voyageurs), renferme 700 maisons, et compte 5,000 hab. Elle est assise sur un rocher arrondi, dont le sommet est occupé par la Djema et ses dépendances. Les rues sont assez larges et coupent la ville régulièrement ; on y voit quelques marchands de fruits du pays, dont les boutiques sont à moitié remplies de noyaux de dattes, que l'on pile pour la nourriture des chameaux. De la galerie à arcades de la Maison des Hôtes (bit-el-diaf), qui est construite dans la partie la plus élevée de la grande place, on découvre le bassin où coule l'oued Ser'ir et où commence l'oued-Zeguiègue. De là, la vue s'étend également sur l'oasis entière qui renferme 20,000 palmiers, sur la petite plaine de Foulla, couverte de petits champs de légumes et de céréales, sur le barrage qui amène les eaux dans les fossés des jardins, et enfin sur les dunes dont les croupes mobiles ondulent au midi. Çà et là, quelques koubbas couronnent les points culminants des environs de la ville. On voit, entre autres, celle de sidi-Abd-Allah-bou-Attatcha, dont la zouïa de Guerâra porte le nom, près des jardins, et non loin d'une haute porte couronnée de créneaux et de mâchicoulis.

A 3 kil. O. de Guerâra, sur une colline isolée, très-abrupte du côté du couchant, se voient les ruines d'un village indigène qu'on appelle *Ksir-el-Hamar*, le Petit-Château-

Rouge, à cause de la couleur du sol et des matériaux qui y sont épars. Au milieu de ces vestiges, M. Berbrugger a trouvé les substructions d'une tour de 3 mèt. environ de diamètre. Ces ruines appartiennent à une construction romaine. La découverte faite, beaucoup plus loin, par M. H. Duveyrier, à R'adamès, d'une dédicace à Septime-Sévére, prouve l'existence d'une garnison dans l'extrême Sud.

On se rend encore de Lar'ouât à R'ardaïa par *Ras-Nili*, le *Col de Mahdjez*, les *puits de Balloh* et l'*oued-Adira*.

La route de R'ardaïa à Ouargla passe par El-Ateuf.

On longe ensuite la vallée de l'oued-Mzab jusqu'à *Anit-el-Mokhrtar*. Là, vers une vaste dilatation de l'oued, on entre dans la partie du *Guentras* que de petites et nombreuses dépressions du sol ont fait surnommer chechïa (calotte); bientôt on aperçoit au loin la masse conique de l'Argoub de Melela.

Tout le pays parcouru, vaste plaine saharienne, bas-fond où se jettent l'oued-Ensa, l'oued-Mzab, l'oued-Mia et d'autres torrents inconnus, est nommé *Heicha*. La Heicha est coupée de dunes; çà et là s'y élèvent des pitons isolés et s'y rencontrent des sebkhra. Les villes de Ngouça et de Ouargla sont construites au milieu des sables. Si, jusqu'au 1er janvier 1857, elles n'avaient jamais été visitées par l'armée, elles l'avaient été, en 1851, par M. Berbrugger.

L'oasis de **Ngouça**, à 96 mèt. seulement d'altitude, était la capitale ruinée des Beni-Babia, dont le descendant a été nommé kaïd par l'autorité française. En partie entourée par quelques dunes élevées, elle possède 70 à 80,000 palmiers-dattiers, non compris ceux qui sous le nom de djali (isolés) sont épars sur le sable à 4 ou 5 kil. de la ville. Ngouça compte 25 puits artésiens d'une profondeur de 50 mèt., coffrés en troncs d'arbres et tous semblables à ceux de Tougourt, dans l'oued-R'ir; leur eau, chaude, amère et salée, comme à Ouargla, se déverse sans cesse dans des fossés profonds et étroits, et sert à l'arrosement des dattiers.

Tous les habitants de Ngouça, qui ont la couleur et les traits de la race nègre, cultivent, en dehors de la ville et dans le sable, de chétifs arbres fruitiers, des légumes, du coton, du tabac et une espèce de luzerne. Leurs jardins sont arrosés au moyen de puits non artésiens, peu profonds et dont l'eau, moins saumâtre que celle des puits artésiens, versée d'abord dans un bassin situé au-dessus du sol, se répand dans les petits carrés ensemencés, où elle est dirigée par une rigole, enduite de chaux et creusée dans la partie supérieure d'une très-étroite chaussée en terre. Pour extraire l'eau des puits, les indigènes se servent du système de levier, comme en Europe.

De Ngouça à Ouargla on compte 24 kil., à travers des dunes et des terrains salés; la marche devient pénible pour les chevaux, qui enfoncent dans le sable jusqu'à mi-jambe, tandis que les chameaux avec leurs gras et larges pieds y laissent à peine l'empreinte de leurs pas. On chemine de dunes en dunes, tantôt marchant, tantôt glissant sur leurs pentes mouvantes.

Ouargla, à 800 kil. d'Alger, par le 31° 58′ de latitude N. et le 24° 54′ de longitude E., est situé dans un immense fond de dattiers qui, par des effets de mirage fréquents dans le Désert, semblent se balancer au-dessus d'une belle nappe d'eau resplendissante de lumière : or il n'y a dans le pays d'Ouargla d'autres lacs que des flaques d'eau salée et un *chott;* en beaucoup d'endroits, le sol est couvert d'un sel aussi blanc que la neige, que les femmes des Chaamba-ben-Rouba portent au marché.

Les Beni-Ouargla, peuple Zenatien, descendent de Ferîni, fils de Djana ou Chana, qui a pour aïeul

Ham ou Cham; ils sont frères des Izmerten, des Meudjira, des Sebertira et des Nomaleta; de toutes ces tribus, celle des Ouargla est maintenant la mieux connue. Elle n'était qu'une faible peuplade habitant la contrée au midi du Zab, quand elle fonda la ville qui porte encore son nom, et qui est située à huit journées de Biskra, en tirant vers l'ouest. Ouargla se composa d'abord de quelques bourgades voisines les unes des autres, qui finirent par se réunir et former une ville considérable, dont les Beni-Ouargla firent une place pour leur servir d'asile. Quoi qu'il en soit, la population actuelle de Ouargla se compose de quatre races bien distinctes: les *Arabes*, les *Mzabis*, dont nous avons parlé plus haut, les *Aratini*, noirs comme les Nègres, et les Nègres autochthones autrefois, dépouillés par l'invasion musulmane et assujettis à la glèbe à titre de fermiers, dans des conditions cependant différentes de l'esclavage, et tenant plutôt à un pacte entre vainqueurs et vaincus.

« La ville de Ouargla, qui ne compte pas moins de 1,400 maisons dans son enceinte, n'a que 2,000 hab. La cause des dépeuplements tient aux émigrations pour échapper aux déprédations et à l'oppression des nomades. Elle tient aussi à ce que l'élément nègre n'apporte plus son contingent, depuis que la conquête a aboli le commerce des esclaves nègres amenés du Soudan par les caravanes de Touaregs. » (*Ch. Féraud.*)

Ibn-Khaldoun cite un Abou-Yezîd le Nekarite, qui se réfugia à Ouargla en l'an 325 (de J.-C. 957), après avoir pris la fuite pour éviter l'emprisonnement. En 774 (de J.-C. 1372), le révolté Abou-Zeiyan réussit à se jeter dans Ouargla. Nous citons ces deux faits historiques parce qu'ils viennent à l'appui des prétentions des gens de Ouargla, qui disent que leur ville est la plus ancienne du Désert. Nous ajouterons encore, et toujours d'après Ibn-Khaldoun, que l'émir Abou-Zekeria le Hafside, étant devenu souverain de l'Ifrikia, eut l'occasion de parcourir le Désert pendant sa marche à la poursuite d'Ibn-R'aniâ. Comme il passait par Ouargla, il en fut émerveillé, et, voulant ajouter à l'importance de cette ville, il y fit bâtir l'ancienne mosquée, dont le haut minaret porte encore inscrits sur une pierre le nom du fondateur et la date de sa construction, 626 (de J.-C. 1228-9). El-Aïachi, le pèlerin marokain, cite cette mosquée dont le minaret domine la ville, et qu'il visita lors de son arrivée à Ouargla, 1074 (1663 de J.-C.). Ouargla, perdu dans les sables, défendu par une enceinte et un fossé, a été longtemps gouverné par des chefs prenant le nom de sultan, et dont le règne éphémère finissait toujours par un assassinat. Un Arabe disait au colonel Colomieu, qui a écrit une curieuse relation de son voyage de Géryville à Ouargla : « Ouargla ne fait pas de sultans, il les défait ! » Toute l'histoire de ce ksar est là. — Dans ces derniers temps, nous voyons Mohammed-ben-Abd-Allah, un instant notre khalife à Tlemcen, qui n'était pas à la hauteur de son commandement, partir pour la Mekke, revenir à Tripoli, s'installer à Rouissat et se faire proclamer sultan de Ouargla. Groupant autour de lui tous les mécontents, il veut nous tenir tête à Lar'ouat d'où il parvient à s'échapper. Ouargla dès lors est proclamé ville francaise (1852). Mohammed-ben-Abd-Allah, reprenant les armes contre nous, dans ces derniers temps, est encore battu et fait prisonnier par nos alliés Si-Bou-Bekeur et Si-Lala, des Oulad-Sidi-Cheikh. Ouargla, de nouveau organisé, dépend du cercle de Lar'ouat.

La ville de Ouargla est la porte du Désert par laquelle les voyageurs, qui viennent du Zab, doivent passer, quand ils veulent se rendre dans le Soudan avec leurs marchandises.

Ouargla forme les trois quartiers distincts des Beni-Sissin, des Beni-Ouaggin et des Beni-Brahim. Les Mzabis, installés depuis des siècles à Ouargla pour y commercer, n'habitent que chez les Beni-Sissin et les Beni-Ouaggin. « Leur absence totale du quartier des Beni-Brahim tient à un événement terrible que les annales font remonter à 1652. Devenus très-riches, ils étalaient un luxe insolent et des prétentions aristocratiques. Fort intrigants par leur nature, ils s'étaient mêlés aux questions politiques. Un complot fut formé pour punir leur conduite ; le motif avoué de la conspiration était leur dissidence religieuse. Une Saint-Barthélemy fut décrétée d'un commun accord. La nuit fixée par la terrible sentence, les Beni-Brahim se levèrent comme un seul homme et massacrèrent tous les Mzabis de leur quartier. Les Beni-Sissin et les Beni-Ouaggin hésitèrent d'abord, puis s'abstinrent. Depuis cette époque, pas un originaire de Mzab n'a habité chez les Beni-Brahim. » (Le colonel *Colomieu.*)

Les nombreuses maisons de Ouargla, agglomérées et contiguës, forment un ensemble régulier percé de rues longues et étroites. Sur les murs de beaucoup de ces maisons, bâties en pisé et en pierre à plâtre (*timehered*), et revêtues d'un crépissage, on peut lire souvent la date de leur construction et un verset du Koran écrit en caractères saillants. Au-dessus des portes basses et à angles arrondis, figurent de grossiers dessins formés de lignes droites qui se coupent d'une manière plus ou moins oblique ; dans les vides qui séparent ces lignes brillent des bols et des tasses en faïence bleue, fixés dans le mur. Sur les blanches terrasses des maisons, on voit souvent des femmes au teint noir et vêtues d'étoffe bleue tourner leur fuseau chargé de laine. Ouargla possède trois mosquées dont l'une tombe en ruine, sans que les habitants paraissent se soucier de la relever ; une autre, celle de Lella-Aza, est fréquentée par les Mzabis de l'endroit. Du haut de son minaret élevé, on embrasse le coup d'œil de la ville entière et les 150,000 dattiers qui l'entourent d'une immense ceinture de verdure. Ouargla a six portes, qui communiquent chacune avec l'oasis au moyen d'un pont jeté sur le fossé, que l'on remplit d'eau à volonté. Ces portes, reliées par une enceinte fortifiée en très-mauvais état, précèdent, pour la plupart, un passage voûté et profond ; d'énormes blocs qu'on y a roulés, et autour desquels serpente le chemin, en font un défilé d'un accès difficile et dangereux en temps de guerre. Au commencement de l'année 1875, quelques missionnaires sahariens se sont établis à Ouargla, où ils s'occupent à soigner les malades et à enseigner le français aux enfants indigènes.

Le djebel-Khrima s'élève dans la plaine, à une douzaine de kilomètres de Ouargla ; il est constitué par une terre rougeâtre, semblable à du sable durci par l'action des eaux, et mêlé de galets et de concrétions gypseuses que l'on prendrait pour de longues tiges pétrifiées. Le plateau du djebel-Krima, élevé de 100 mèt., a une superficie d'une vingtaine d'hectares. Sur cet observatoire, d'où l'on peut étudier l'horizon et la direction que le vent imprime aux dunes mouvantes de sable, M. Ch. Ferraud a reconnu les traces d'une ancienne ville des Sedrata, peut-être, qui y trouvaient un refuge assuré contre leurs ennemis.

Le petit village de *Rouissat*, où Mohammed-ben-Abd-Allah s'était fait construire une kasba, aujourd'hui en ruine, est situé entre Ouargla et le djebel-Krima. *Aïn-Ameur* et le *Hadjadja*, deux autres ksour de peu d'importance, sont situés dans le triangle formé par Ngouça, Ouargla et Rouissat.

C'est en 1873 que les Français portèrent leur domination à une

grande distance au S.-O. d'Ouargla, en entrant à Goléa qui n'avait encore été visité que par le voyageur Duveyrier.

L'année précédente, M. le général de La Croix, poursuivant les tribus révoltées du S. de la province de Constantine, avait dépassé Ouargla, battu les rebelles à Tamesguida et à Aïn-Taïba; il avait ainsi obtenu la soumission d'une partie des Mkhadma et des Chamba; mais les chaleurs de l'été l'empêchèrent de pousser jusqu'à El-Goléa, à environ 72 lieues au S. d'Ouargla, où s'étaient réfugiés les derniers débris de l'insurrection.

Cependant les dissidents ne cessant d'inquiéter les fractions soumises de leurs propres tribus, celles-ci demandaient instamment à être protégées contre les razzias auxquelles elles étaient exposées.

M. le général de Galliffet, commandant la subdivision de Batna, fut alors chargé de préparer une expédition sur El-Goléa.

« Parti de Biskara, le 20 décembre, le général de Galliffet arriva à Tougourt, le 30 du même mois, et à Ouargla, le 8 janvier. Il se remit en marche le 11 janvier, et atteignit Goléa le 24 du même mois.

« Le résultat de cette heureuse opération fut de montrer aux tribus, disposées à la rébellion, que le châtiment pouvait les atteindre jusqu'à ce point extrême, qu'elles croyaient inaccessible à nos armes. Des protestations d'amitié nous furent envoyées d'In-Salah, situé bien au delà d'El-Goléa, à plus de moitié chemin de la mer à Tombouctou.

« La limite de l'influence française sur les oasis du désert se trouve ainsi reportée à une centaine de lieues, plus au S. »

El-Goléa, centre et refuge d'une population arabe, qui exploite le Sahara, est située sur la partie supérieure d'une montagne conique, dont le sol est formé par des roches d'argile, d'environ deux mètres d'épaisseur qui alternent avec des roches calcaires de même dimension.

Les habitants ont mis à profit cette disposition du terrain, pour creuser en face de la route qui serpente autour du monticule, dans les couches argileuses, des réduits ou plutôt des grottes dont l'unique ouverture sert à la fois de porte et de fenêtre. Dans les endroits où le terrain offre une surface convenable, on trouve des maisons formées de quatre murailles en pierres, recouvertes de branches de palmiers, sur lesquelles est étendue une couche d'argile qui transforme le toit en terrasse. Le sommet du cône est occupé par le ksar, et se trouve à environ 60 mètres de la base. C'est à peu près à la moitié de cette distance que la partie supérieure est entourée d'une ceinture de fortes murailles, qui n'est percée que d'une seule porte orientée au N.-N.-O. Une petite mosquée, qui dénote un certain art architectural, s'élève aux deux tiers de la hauteur. Elle a été bâtie sur un terre-plein, ménagé dans le flanc S.-O. de la colline.

La population d'El-Goléa paraît peu considérable. Elle se compose de Chamba qui habitent le ksar, et d'esclaves nègres qui sont disséminés au pied de la colline, et cultivent les jardins pour le compte de leurs maîtres.

Le cercle de pays déserts qui entoure Goléa, et sur lequel les Chamba-Mouadhi chassent et font paître leurs troupeaux, n'a pas moins de trente lieues carrées.

Cette immense surface a-t-elle toujours été aussi déserte qu'aujourd'hui? L'affirmative n'est pas douteuse, pour la partie qui s'étend dans la direction d'Ouargla; mais la tradition prétend que les vallées, sises au pied du plateau, dans d'autres directions, ont été occupées autrefois par des populations nombreuses. La nappe d'eau, aujourd'hui souterraine, qui baigne la base du mamelon, s'étalait à la surface du sol, où elle for-

mait une sorte de mer intérieure qui, répartie en nombreux canaux, arrosait de vastes champs de céréales. L'abondance était telle que, malgré le grand nombre de chevaux possédés par les tribus (le sultan de Goléa en entretenait quatre cents, à lui seul), l'orge ne valait environ que 7 fr. les deux quintaux.

Un fils du sultan du R'arb (Marok) établi dans la kasba de Goléa, commandait tous les Arabes. Alors le ksar était dans sa splendeur; ses immenses jardins et ses nombreux palmiers étaient arrosés par 24 *feggaguit* (puits à galeries pour l'irrigation). La population s'était tellement accrue, qu'il fallut bâtir un autre ksar sur la colline voisine. La légende nous apprend que les querelles intestines, les guerres de tribu à tribu amenèrent la dépopulation aux alentours de Goléa. Les habitants du mamelon principal restèrent seuls maîtres du terrain, et virent tout à coup leurs feggaguit tarir sous la malédiction d'un marabout, qu'ils avaient mal accueilli. Ils durent abandonner à leur tour ce lieu maudit, dans lequel vinrent plus tard s'installer les Chamba.

ROUTE 11.

D'ALGER A BLIDA.

1° — 51 kil. par le chemin de fer. *V.* R. 1.

2° — 48 kil. par le Sahel. Route carrossable. Diligences jusqu'à Bou-Farik.

23 kil. d'Alger à **El-Biar**, **Deli-Irahim** et **Douéra**. *V.* p. 55.

27 kil. *Les Quatre-Chemins*, annexe de Bou-Farik, à la rencontre de la route d'Alger à Blida, et de la route d'Alger à Koléa par la plaine. A partir de ce hameau, la route court presque droite du N. au S.-O.

34 kil. **Bou-Farik**, *V.* R. 1.

41 kil. **Beni-Mered**, *V.* R. 1.

48 kil. **Blida**, *V.* R.1.

3° — 48 kil. par la plaine. Route carrossable.

10 kil. d'Alger à **Birkhadem**, *V.* p. 57.

14 kil., à g., *La Ferme-Modèle*, ou Haouch-Husseïn-Pacha, a servi, pendant longtemps, d'avant-poste au pied du Sahel.

15 kil. *Le Pont-de-l'Oued-Kerma*, à la rencontre du chemin de fer.

26 kil. *Les Quatre-Chemins*. La route, jusqu'à ce hameau, a suivi le pied S. du Sahel d'Alger.

48 kil. **Blida**.

La création du chemin de fer d'Alger à Oran a fait supprimer le service des diligences d'Alger à Blida sur la route de la plaine; mais le parcours des deux routes du Sahel et de la plaine ne saurait être trop connu, si l'on veut étudier l'ensemble de la banlieue d'Alger comprise entre la mer et la Mitidja, au N. et au S., et l'oued-Mazafran et l'oued-Harrach à l'O. et à l'E.

ROUTE 12.

DE BLIDA A L'ALMA.

68 kil. — Route carrossable.

Cette route suivant les dernières pentes du Petit Atlas du S. au N.-E., est une des plus pittoresques des environs d'Alger. A droite, ce sont des gorges couvertes de verdure, dans lesquelles les ruisseaux, torrents l'hiver, se frayent un passage; ce sont de nombreux sentiers invitant à l'escalade les touristes au jarret solide, et conduisant vers de blanches koubbas de marabouts, ayant toutes leur légende; ce sont encore des vergers d'orangers, de figuiers et de grenadiers ou des bois de chênes et d'oliviers plus que centenaires. A gauche s'étend la Mitidja avec ses villages, ses fermes européennes et ses haouchs arabes. Rovigo, l'Arbâ,

Rivet et le Fondouk offrent au besoin d'excellents gîtes d'étape, qui permettent de prolonger l'excursion.

Sortant de Blida par la porte d'Alger, on arrive à

4 kil. **Dalmatie**, village annexe de Blida, près de l'Oued-Beni-Aza. Église et école.

8 kil. **Souma**, près du Bou-Chemla, torrent qui fournit 144 litres par seconde aux irrigations de la Mitidja ; commune de 2,771 hab. dont 294 Français, 2265 indigènes et 212 étrangers. Souma possède des mines de fer qui n'occupent qu'une cinquantaine d'ouvriers, parce que les exploitants concentrent, depuis deux ans, la plus grande partie de leurs ressources à la mise en valeur de l'importante minière des Beni-Saf, près de la Tafna. Église et école.

Au-dessus de Souma, et à une hauteur de plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, tombe une *cascade* célèbre chez les Arabes, qui viennent, de près et de loin, s'exposer à son immersion, pour obtenir une guérison à tous les maux. Située à une petite distance du tombeau du saint marabout *Sidi-Mouça*, et placée sous sa protection, depuis que ce saint personnage a tiré d'un rocher aride de belles sources d'eau vive, les croyants attribuent à cette influence religieuse seule les guérisons et les améliorations qui surviennent parfois à la suite de l'immersion. La cascade coule en quantité égale, pendant toute l'année, et élève le thermomètre centigrade à 18°, ce qui la fait paraître chaude en hiver et fraîche en été. Elle est limpide et d'une saveur agréable. Les descendants du marabout, qui habitent le village, bâti autour de son tombeau, s'en servent comme boisson et pour faire cuire leurs légumes.

Pendant toute l'année, des malades sont conduits à cette cascade, pour y être soumis à l'immersion, le plus souvent, le matin. Placés, assis ou debout, de manière à recevoir l'eau sur la tête, sur les épaules, le dos, etc., ils doivent rester dans cette situation le plus longtemps possible (deux, cinq, huit minutes). La séance terminée, on sacrifie, au bord de l'eau, une poule, un mouton ou tout autre victuaille qui sera donnée aux descendants du marabout. On ne s'occupe jamais de favoriser la réaction chez le malade. S'il guérit, ce sera l'intercession du puissant marabout qui aura amené ce résultat, et non l'eau ; si la maladie persiste, tout vrai croyant aura une consolation prête : « *Mektoub Allah !* C'était écrit ! »

En somme, M. le docteur L. Tisseire, auquel nous empruntons, en partie, la notice qui précède, croit que la cascade de Sidi-Mouça peut être un moyen thérapeutique contre certaines affections, et particulièrement contre ce qu'on appelle l'intoxication paludéenne.

17 kil. **Bouïnan**, annexe de Bou-Farik.

24 kil. **Rovigo**, *V.* R. 13.

32 kil. **L'Arbâ***, à la jonction des routes du Fondouk et d'Aumale, a eu, de tout temps, un marché arabe très-important, le mercredi ou quatrième jour (arbâ) de chaque semaine. Le camp installé autrefois par notre armée, dans cette localité, pour la sûreté de nos communications et de nos opérations militaires, a fait place à un beau et riche village, chef-lieu d'une circonscription cantonale ; on y compte, en y comprenant Rivet son annexe, 6,210 hab, dont 796 Français, 11 Israélites, 4,406 indigènes et 997 étrangers. Eglise et école. L'oued-Djema, affluent de l'oued-Harrach, à gauche, arrose de grandes cultures, des orangeries, et fait mouvoir quelques moulins.

Le *Haouch Bou-Kandoura*, à 2 kil. S. de l'Arbâ, est l'ex-ferme impériale sur les terres de laquelle M. Hardy a continué les belles cultures expérimentées au jardin du Hamma.

40 kil. **Rivet** (Nom d'un général tué au siège de Sébastopol) ; comme à l'Arbâ dont il est l'annexe, belles

cultures et orangeries. Église, école.

50 kil. **Le Fondouk**, V. R. 17.

60 kil. A 2 kil. E. de la route, **Saint-Pierre**, à *Sidi-Salem* sur le Bou-Douaou, et à 2 kil. N. de la route, **Saint-Paul**, à *Oulad Sidi-Mouça*, forment une seule commune de 3,848 hab. dont 185 Français, 3,545 indigènes et 118 étrangers. Eglise; école.

68 kil. **L'Alma**, V. R. 18.

ROUTE 13.

D'ALGER A ROVIGO.

30 kil. — Service de diligences. — Deux départs par jour. Correspondance avec le chemin de fer, au Gué-de-Constantine.

9 kil. d'Alger à Koubba, *V.* environs d'Alger, p. 63.

13 kil. Descente des dernières pentes du Sahel d'Alger, au milieu de belles campagnes qui entourent les habitations isolées des anciens Turcs ou des Maures. On traverse l'Harrach entre le *Gué-de-Constantine*, à g., et le moulin d'Husseïn-Pacha à dr., pour entrer dans la partie orientale de la Mitidja, sur le territoire des Beni-Moussa.

22 kil. **Sidi-Moussa**, sur l'oued-Djema, à la jonction des trois routes de Bou-Farik, de Rovigo et d'Aumale, commune de plein exercice; sa population est de 1,904 habit., dont 151 Français, 1252 indigènes et 501 étrangers. Lcole. Du gué de Constantine à Sidi-Moussa, la route passe au milieu de terres bien cultivées appartenant aux fermes françaises, autrefois indigènes (haouch), de Baraki, d'Erbeïh, de Beni-Tala, du Kaïd-Hassen, de Ben-Smaïn, de Ben-Zouaoui et de Ben-Yussef. Entre Sidi-Moussa et l'Arbâ, la route rencontre les fermes de Guellabou, de Ben-Nouar-el-Louz, de Ben-Dennoun, de Ben-Mezli et de Ben-Dali-Ali. Rien de plus pittoresque que le haouch arabe ou turc, aux fenêtres étroites et grillées, blanchi à la chaux, encadré d'orangeries et de vergers. Quelquefois, la ferme européenne vient s'enchevêtrer dans la construction musulmane, quand elle ne la remplace pas complètement. La Mitidja, si unie, si monotone quand on la voit des hauteurs de l'Atlas ou du Sahel, gagne beaucoup à être parcourue; alors les plans mieux accusés, les groupes d'arbres ou les arbres isolés, palmiers et oliviers séculaires, qui se détachent sur l'horizon, la moindre maisonnette, prennent un caractère particulier et offrent un ensemble de paysages variés.

On quitte à Sidi-Moussa la route d'Aumale, à gauche, pour suivre, à droite, celle de Rovigo, qui se dirige au sud en passant par les haouchs d'El-Kobtan, de Ben-Mered, et de Roumili-R'arbi.

30 kil. **Rovigo*** (nom du gouverneur de l'Algérie, de décembre 1831 à mars 1833), commune de plein exercice; sa population, essentiellement composée d'agriculteurs, est de 5,328 hab., dont 206 Français, 4,883 indigènes, 239 étrangers. Rovigo, bâti près de l'Harrach, au pied de l'Atlas, a, comme Sidi-Moussa, de très-belles orangeries; on y cultive des céréales, du tabac, des lins et du coton; le bétail y est nombreux. Il existe dans cette commune deux belles carrières de plâtre blanc, et une immense carrière de sables siliceux propres à fabriquer du verre, du cristal et de la porcelaine. Église, école.

A 2500 mèt. de Rovigo, sur la rive g. de l'Harrach, était un *camp* créé, en même temps que celui du Fondouk, en 1838. Au delà, on visitera Hammam-Melouan*.

« Au pied de l'Atlas, l'Harrach débouche des gorges de la montagne, et sillonne la plaine dans une plate et rocailleuse vallée qui encadre ses capricieux détours. En remontant ces gorges, vers le midi, le voya-

geur s'avance insensiblement, par un chemin d'abord facile, complanté d'oliviers et d'arbustes en taillis ; vers le fond, la coupure de la montagne se rétrécit brusquement, au point de ne plus laisser pour chemin que le torrent, encaissé entre des berges abruptes, d'une hauteur sombre et sévère. On peut se croire ici au milieu de certains gaves de nos Pyrénées. Bientôt vous n'aurez plus d'autre ressource que de marcher dans le courant même de la rivière; vous n'atteindrez le but qu'après l'avoir traversée sept fois, d'une rive à l'autre, sur un parcours de 8 kil.

« Un bouquet touffu d'oliviers dérobe jusqu'au dernier moment la koubba de *Sidi-Sliman*, et ce qui frappe d'abord la vue, c'est la hutte en roseaux, café maure, et corps de garde à la fois, du kaïd de **Hammam-Melouan.** Ce nom, en arabe, signifie *bain coloré;* il provient, vraisemblablement, des dépôts divers, blanchâtres, ocracés, que l'eau abandonne, tant sur la terre, où son trop plein se déverse, que sur les débris végétaux qui flottent à sa surface. Les indigènes rapportent-ils cette coloration à quelque phénomène surnaturel? Toujours est-il qu'ils attribuent à la source une grande vertu et des qualités merveilleuses. Dès que la saison des pluies a cessé de rendre impraticable le chemin de la piscine, les gens du pays s'acheminent, sur la recommandation spéciale du marabout, vers ce pèlerinage renommé. A leur point de vue, c'est faire acte de religion et de salubrité à la fois; et ce qui assure avant tout le succès des eaux, c'est le génie qui préside à leur efficacité.

« Des deux constructions qui existent aujourd'hui sur les eaux de Hamman-Melouan, la première qu'on rencontre est la koubba; la seconde, un simple puisard. La koubba mesure cinq mètres carrés environ d'étendue; ses murs, en pisé, sont épais. On pénètre dans l'intérieur, d'abord dans un petit vestibule, puis dans le bain placé dans une sombre niche, à peine éclairée par une crevasse pratiquée dans la voûte, et où l'on ne distingue rien d'abord. Quand l'œil s'est fait à l'obscurité, on reconnaît à ses pieds un bassin rectangulaire, de deux mètres de longueur sur un mètre de large, et soixante centimètres de profondeur, rempli d'une eau chaude assez claire. La température de la petite salle paraît élevée, la vapeur humide qui la remplit gêne un peu la respiration. Contre les murs de la pièce, règne, tout autour, un banc de grossière maçonnerie, qui participe du délabrement général de l'édifice. Entre autres explications plus ou moins bizarres, que les Arabes donnent de la construction de cette koubba, nous avons recueilli celle-ci : il y a fort longtemps, un bey très-riche, dont la fille était percluse de tous ses membres, par suite de rhumatismes, assembla en consultation tous les savants du pays. D'un commun accord, ils prescrivirent l'immersion de la malade dans le trou fangeux, où se réunissaient alors les produits de la source. La guérison ne fut pas longue à attendre. Le père, reconnaissant, édifia, de ses propres deniers, le petit monument que sa pieuse destination a fait jusqu'ici épargner par les générations successives, mais que le temps a moins respecté. Des musulmans, d'une foi plus robuste, affirment que la koubba n'est pas l'œuvre des hommes. Elle serait sortie de terre miraculeusement, toute bâtie, de par la volonté d'un très-grand saint qui, ayant employé toute sa vie à prier et à pratiquer la vertu, voulut encore, après sa mort, être utile à ses frères en Mohammed.

« Le vendredi, jour saint pour tout fidèle musulman, est le jour qu'il faut choisir de préférence pour aller se régénérer à la source vénérée. On y rencontre alors quelques familles campées sous les oliviers

qui entourent la koubba. Les nattes et les tapis couvrent le sol, les haïks pendent aux branches des arbres séculaires, le cheval et la mule broutent à côté du feu du bivac, où le café s'apprête. C'est d'abord aux femmes à prendre leur bain. Entrées dans la piscine, elles s'y déshabillent et s'immergent aussitôt, ce qui se sait au dehors par les *you, you, you, you* suraigus dont elles font retentir la montagne. Elles croient ainsi rendre hommage à la mémoire du saint protecteur de ces lieux salutaires. La baignade ne dure pas au-delà de quelques minutes : alors commencent les mystères religieux. C'est le plus souvent une poule sacrifiée vivante, dont le foie et les entrailles, violemment arrachés du corps et jetés dans le ruisseau, vont se perdre au loin ; ce sont des bougies allumées et bientôt éteintes, avec énonciation de paroles cabalistiques ; des morceaux de vêtements, des cheveux de personnes aimées ou haïes, des versets du Koran, de la poudre, cent objets divers cachés et ficelés dans du papier, que l'on insère dans les anfractuosités de la vieille muraille de la koubba. Désirs de vengeance et d'amour, espoir de fortune et de santé, tout se formule ici avec ferveur, à voix basse, et quelquefois dans le silence de l'adjuration mentale. La prière et les vœux accomplis, on rajuste les vêtements, on avale le café, les hommes fument, les femmes devisent à part, et la famille reprend la route du douar, abandonnant avec confiance, jusqu'à l'an prochain, les amulettes qu'elle a offerts au génie de la source, et dont elle rêve les plus heureux résultats.

« Des sources nombreuses qui sourdent à Hammam-Melouan, deux seulement sont abondantes : la source de la koubba et la source du puisard; dans l'état actuel, leur débit est d'environ 2 mèt. 50 par seconde. M. l'ingénieur des mines, Fayard, pense qu'en réunissant les diverses issues, aujourd'hui éparpillées, du réservoir thermal, on obtiendrait aisément un produit de 4 litres par seconde, soit 345 mètres cubes par vingt-quatre heures, ce qui suffirait à une consommation quotidienne de 600 bains. Prise à ce point de provenance, l'eau, un peu plus salée à la koubba que dans le puisard, est d'une amertume fraîche, analogue à la saveur de l'eau de mer, d'ailleurs limpide, claire, inodore, très-légèrement onctueuse au toucher, et du poids spécifique de 1,0225 (de Marigny) ou de 1,0245 (Tripier). Sa température, mesurée avec beaucoup de soin à divers moments de la journée, paraît être, terme moyen, de 39 à 40° centigrades. Son analyse a donné une proportion considérable de sel marin, 26 gr. 50 ; elle égale ainsi, presque, celle de la Méditerranée, qui est de 30 gr. 182. Ce qui distingue plus spécialement l'eau de Hammam-Melouan, c'est donc l'abondance du sel ainsi que des autres matières salines qu'elle renferme, comparativement à plusieurs sources renommées par leur salure, soit en Algérie, soit en France, soit à l'étranger. On trouve pour un kilogramme d'eau de *Nauheim* 31 gr. 434 de sels, dont 27 gr. 333 de chlorure de sodium, et pour un kilogr. d'eau de Hammam-Melouan 29 gr. 128 de sels, dont 26,350 de chlorure de sodium. Or, on sait que l'eau de Nauheim est la plus riche en salure de toutes les eaux connues et employées en Europe. Les sels qui entrent dans la composition des eaux de Hammam-Melouan se retrouvent aussi dans d'autres sources thermales salées de France et d'Italie. On citera, parmi les plus conformes, Bourbonne-les-Bains, Balaruc et Lucques. Ces eaux chlorurées simples sont fort vantées dans les cas de goutte, arthrite, rhumatismes, chlorose, engorgements abdominaux, principalement du foie et de la rate.

« Nous avons dit plus haut le grand usage que les Maures et les

Juifs d'Alger faisaient des eaux thermales salines de Hammam-Melouan, pendant la belle saison de l'année. Si leur grande confiance dans ce moyen de traitement, comme pour toute autre médication d'ailleurs, découle chez eux, plutôt d'une foi superstitieuse que d'une conviction scientifique impossible à exiger des *tobba* (médecins), il faut pourtant aussi, dans la célébrité des eaux de Rovigo, faire la part d'une induction réellement fondée sur une longue série de faits pratiques. — Depuis quelques années, beaucoup d'Européens atteints de douleurs, de maladies cutanées, d'affections internes ou externes diverses, s'y sont rendus, et nous avons pu nous convaincre, personnellement, des effets généralement salutaires qu'ils ont obtenus. Les eaux peuvent se boire et se prendre en bain, demi-bain et douche. » (*Docteur Payn.*)

La concession des eaux de Hammam-Melouan a été faite, à la charge de construire près de leurs sources un établissement, en rapport avec le nombre toujours croissant des malades qui viennent y chercher la santé.

ROUTE 14.

D'ALGER A AUMALE.

105 kil. — Service de diligences tous les deux jours. — Trajet en 18 h. — Prix uniforme : 20 fr.

23 kil. **Sidi Moussa**, *V.* R. 13.
30 kil. **L'Arbâ**, *V.* R. 12,

De l'Arbâ à Sakhamoudi, la route qui passait par Melab-el-Koran, auberge à 800 mèt. d'altitude, a été abandonnée. La nouvelle route, ouverte par le Génie militaire dans les gorges de l'oued-Djemâ, permet d'atteindre le col de Sakhamoudi par des rampes plus douces.

42 kil, *Sakhamoudi**. C'est le point culminant, 1000 mèt. au-dessus de la mer, de la route d'Alger à Aumale, qui, en cet endroit, domine de profonds ravins, dans lesquels périrent, en janvier 1848, des soldats du train, surpris par une tourmente de neige. Sakhamoudi possède une auberge et quelques colons. Une pierre commémorative rappelle que des châtaigniers furent plantés à Sakhamoudi. Ces arbres ont disparu, mais non pas les noms, gravés sur la pierre, du maréchal Bugeaud et du colonel du 13e léger, Mollière, qui bivouaquèrent à Sakhamoudi, en 1847, lors d'une expédition en Kabilie.

40 kil. *Aïn-Beurd* (la fontaine froide), ancien poste télégraphique aérien, et auberge. La route descend rapidement vers

57 kil. **Tablat***, l'ancienne Tablata, chef-lieu d'une marche militaire sous les Romains (*Mac-Carthy*), poste-magasin de notre armée, est aujourd'hui un chef-lieu de circonscription cantonale. Tablat est située à 450 mètres environ d'altitude, à 4 kilomètres, à peu près, du confluent des deux torrents qui forment l'Isser oriental, rivière importante qu'on passe sur un bac.

78 kil. *El-Bethom* (les Pistachiers), auberge; entre Tablat et ce point, on rencontre les moulins de *Si-Allal*, alimentés par l'oued-Zar'ouat, et *Chez Pichon,* maison isolée.

86 kil. **Bir-Rebalou**, dans la fertile plaine des Arib; des Arabes y ont fait établir, sur l'oued-Zar'ouat, des moulins à la française. Bir-Rebalou compte, avec les Trembles son annexe, une population de 4955 hab., dont 240 Français, 4675 indigènes et 40 étrangers. Eglise, école.

93 kil. **Les Trembles**, annexe de Bir-Rebalou. A g. route de Bordj-Bouïra.

105 kil. **Aumale** *.

Aumale, l'*Auzia* des Romains, le *Sour-R'ozlan* (rempart des gazelles ou rempart de R'ozlan, nom d'un personnage légendaire des Arabes),

est située par 36° 09′ de latitude septentrionale, et 1° 21 de longitude orientale, au pied N. du djebel-Dira, à 850 mèt. au-dessus de la mer, sur les bords de l'escarpement qui domine l'oued-Lakhal (la rivière Noire), branche supérieure de la Soummam, fleuve de Bougie.

Histoire.—Auzia, ville municipale, dont la fondation remonte au règne d'Auguste, quelques années avant l'ère chrétienne, était, suivant Tacite, construite sur un plateau uni, entouré de rochers et de bois. Elle avait 700 mètres de longueur sur une largeur moyenne de 350, et sa population urbaine pouvait être de 3,000 habit. — Auzia, momentanément au pouvoir de Tacfarinas, fut reprise par les généraux romains Camille et Dolabella, qui combattirent ce rebelle, de l'an 17 à l'an 25 de J.-C. Les monuments épigraphiques recueillis à Sour-R'ozlan font présumer que l'époque de la splendeur d'Auzia remonte à la fin du IIe s. Dans la guerre de Firmus contre le gouverneur Romanus, sous Valentinien Ier, vers l'an 365 de J.-C., Auzia fut la base d'opérations du rebelle, qui y battit Théodose, et ne succomba que par les intrigues et l'or des Romains. A partir de cette époque, le nom d'Auzia ne se trouve plus dans les historiens. A quelle époque fut consommée sa ruine? Jusqu'à présent aucune lumière n'est venue éclaircir ce fait.

Ibn-Khaldoun nous apprend qu'au XIIe s., Abou-Bekr-Ibn-Zor'li, s'étant vu enlever le territoire de *Dehous*, la vallée de l'oued-Sahel, par les Riâh, fit un appel aux Beni-Amer, et que les Riâh furent défaits à Sour-R'ozlan, nom donné par les Arabes à Auzia.

Les Turcs, maîtres de la plus grande partie de l'Algérie, n'oublièrent pas de relier les routes extérieures et intérieures de la Kabilie par des forteresses qui pussent assurer leurs communications, servir de magasins ou de dépôt pour les grains de l'achour, et au besoin de refuge. Ils comprirent l'importance de la position de Sour-R'ozlan entre le djebel-Dira et l'oued-Sahel, et ils élevèrent un fort carré de soixante-dix mètres de côté, dans lequel ils entretinrent une nouba ou garnison de soixante-neuf hommes. Ce poste exerçait la plus salutaire influence sur la tranquillité des tribus environnantes et donnait une grande force au kaïd de l'outhan du Dira, pour la surveillance du marché de Sour-R'ozlan. Ce marché important, dit des Oulad-Dris se tenant de temps immémorial, tous les dimanches, était et est toujours fréquenté par les Oulad-Dris, les Oulad-Farah, les Oulad-Bou-Arif, les Oulad-Sidi-Amer, les Oulad-Sidi-Barkat, les Oulad-Selama et les Oulad-Sidi-Moussa, toutes tribus occupant le djebel-Dira ou ses alentours. Les denrées apportées sur ce marché sont des tissus de laine, des ouvrages d'halfa (sparteries), des cuirs, des dattes, des figues, des fruits, des céréales, des volailles, des œufs, de l'huile, du sel, du tabac. On y amène des chameaux, des chevaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des moutons et des chèvres.

Cependant, en 1843, une expédition militaire, commandée par le général Marey-Monge, alla dans le pays des Oulad-Dris explorer les ruines d'Auzia; cette ville avait subi la destruction la plus complète, toutes les habitations étaient rasées, tous les matériaux dispersés, toutes les tombes violées, tous les mausolés renversés; l'enceinte seule, qui pourtant n'avait pas été épargnée, encadrait encore à peu près cet amas de débris, s'élevant sur quelques points à deux ou trois mètres de hauteur et traçant des lignes très-irrégulières. Quand au bordj turc, pour la construction duquel on s'était servi des plus belles pierres, qui étaient autant de monuments épigraphiques, ses murailles étaient presque détruites. C'est en 1846 seu-

lement que le gouvernement se décida à établir sur les ruines d'Auzia et de Sour-R'olzan un poste militaire permanent, qui prit le nom d'Aumale. Ce poste, à 105 kil. S. d'Alger, à 112 E. de Medéa et 180 kil. O. de Setif, fermait à tous les agitateurs les portes de la Kabilie, aujourd'hui soumise, et la grande route du Djurdjura au pays des Oulad-Naïl. Cet établissement doit avoir plus tard une grande importance commerciale, puisque, de tous ceux qui protègent la ligne méridionale du Tell, il est le plus rapproché d'Alger, et couvre la communication la plus courte entre la capitale de l'Algérie et ce qu'on appelle le Petit-Désert.

Aumale, commune, chef-lieu de la 3e subdivision militaire d'Alger et d'un commissariat civil, compte une population de 4,554 hab., dont 918 Français, 306 Israélites et 322 étrangers.

Description. — Aumale, qui ne forme pour ainsi dire qu'une longue rue de 1,000 mèt., au milieu de laquelle a été planté un magnifique jardin public, est entourée d'un mur crénelé et percé de quatre portes : d'Alger, de Bou-Sada, de Setif et de Medéa. Ses constructions principales sont : l'hôtel du commandant de la subdivision militaire, les casernes, les magasins du Génie et de la manutention, l'église et la mosquée, cette dernière en dehors de la ville, sur la place du Marché, et plusieurs écoles.

Archéologie. — Aumale est beaucoup plus curieuse par les débris d'Auzia, sa devancière, que par ses monuments modernes, dont il suffit de donner une sèche nomenclature. Mais ces débris de palais, de temples, de maisons, ne consistent que dans quelques fûts de colonnes, des tombeaux, une statue en bronze doré, des briques, des tuiles, des bijoux et des médailles moyen-bronze de Gordien. L'épigraphie est beaucoup plus riche. Les inscriptions tumulaires réhabilitent, par exemple, Aumale, au point de vue sanitaire, puisqu'un relevé fait sur cinquante-huit épitaphes donne, pour l'âge des défunts, les indications suivantes : un centenaire de 120 ans, deux nonagénaires, deux octogénaires, cinq septuagénaires, huit sexagénaires, six quinquagénaires, onze quadragénaires, trois morts de 35 à 38 ans, huit de 20 à 27, quatre de 10 à 18, et cinq de 1 à 6 ans. Des observations analogues, recueillies sur plusieurs points de l'Algérie, prouvent également en faveur de la salubrité de toute cette contrée, à l'époque romaine. Le nombre des épitaphes exhumées depuis ce calcul est plus que doublé.

Les inscriptions votives sont nombreuses ; nous citerons celle de Gargilius, n° 3579 des Inscr. rom. de l'Algérie, par L. Renier, qu'on pouvait lire sur le bordj turc de Sour-R'ozlan, et donnée depuis longtemps par Shaw :

Q. GARGILIO Q F Q MARTIALI EQ R
PRAEF. COHI ASTVRVM PR BRITT
AE TRIB COH SP PR MAVR CAE
MIL PRAEP COH SING ET VEX
QQ MAUROR IN TERRITORIO
AVZIENSI PRETENDENTIVM
DEC DVARVM COLL AVZIEN
SIS ET RVSGVNIENSIS ET PAT
PROV OB INSIGNEM IN CI
VES AMOREM ET SINGVLA
REM ERGA PATRIAM ADFEC
TIONEM ET QVOD EIVS VIR
TVTE AC VIGILANTIA FA
RAXEN REBELLIS CVM SA
TELLITIBVS SVIS FVERIT
CAPTVS ET INTERFECTVS
ORDO COL AVSIENSIS
INSIDIIS BAVARUM DE
CEPTO PP F DD VIII KAL
PR. PR. CCXXI.

Gargilius était décurion d'Auzia et de Rusgunia (*V.* page 65), mais M. Berbrugger cite une autre dédicace à un certain Primanius, qui était décurion d'Auzia, de Rusgunia, et d'une autre troisième colonie, celle d'Equizetum, qu'il place à 7 kil. ouest du bordj Medjana.

Un pénitencier militaire indigène a été construit près d'Aumale, à l'endroit dit *Aïn-Si-Bel-Kacem.*

Les **environs** d'Aumale sont fort curieux à visiter. Le *djebel-Dira* forme un massif de 50 kil. de l'est à l'ouest sur 30 kil. du nord au sud; son piton principal, au sud-ouest d'Aumale, a 1803 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Du djebel-Dira E. coulent sur toutes les pentes de nombreuses sources, qui entretiennent d'excellents pâturages, pendant toute l'année; mais, à cause de sa hauteur, le froid s'y fait vivement sentir en hiver, et la neige y tombe en abondance. Le Dira est très-boisé; on y trouve de beaux massifs de chênes. La fertilité de cette contrée a donné lieu à une légende populaire que les Arabes racontent avec la plus naïve crédulité : Il y a, disent-ils, sur le sommet du djebel-Dira, des prairies si riches, que les maîtres du pays, les Roumi, y élevaient de nombreux troupeaux de vaches. Au printemps, ces vaches fournissaient du lait en si grande abondance que l'on en emplissait d'immenses réservoirs d'où, par des conduits, il s'échappait en ruisseaux et descendait pur et frais jusqu'au pied de la montagne. Les indigènes montrent encore le lit de ce ruisseau merveilleux.

A 11 k. S.-E. d'Aumale, la *R'orfa* (chambre) *des Oulad-Selama* est un ancien établissement militaire, avec burgus ou tour au centre, placé au point culminant d'une colline, d'où l'on découvre la naga des Oulad-Sidi-Aïssa, dans les steppes qu'on appelle vulgairement le Petit-Désert. Les environs de la R'orfa sont semés de pierres de taille et d'autres matériaux, qui manifestent qu'un petit centre de population s'était formé sous la protection de la forteresse. La R'orfa des Oulad-Selama, comme celle des Oulad-Meriem, à l'ouest, avec laquelle elle a une ressemblance de forme et de position, qui indique une analogie de destination, était un des *burgi* de l'époque romaine, jalonnant la frontière militaire d'Auzia. La R'orfa des Oulad-Selama surveillait à la fois les montagnes de la grande Kabilie, les steppes du Petit-Désert et un des défilés du Sud. A environ 4 kil. de là, sur le coté gauche du chemin, et en face d'un mamelon rocheux, un trou béant donne accès dans un souterrain assez profond et très-long qui se dirige du S.-O au N.-E. Cet endroit s'appelle *Matmora* (silos) *mta-Oulad-Selama.*

Sur la route carrossable des Trembles à Bordj-Bouïra, à 20 kil. N. d'Aumale, dans la fertile plaine des Arib, **Aïn-Bessem**, village de récente création. Marché hebdomadaire très-important. Ruines romaines du fort hexagonal de *Castellum Auziense;* des inscriptions tumulaires ont été trouvées en cet endroit par M. Charoy.

A 8 kil. N.-O. d'Aïn-Bessem, au-dessus du bordj *Bel-Kheurroub*, sur la rive g. de l'oued-Soufflat, se dresse le *Koudiet-el-Mesdour,* mamelon de difficile accès. C'est là que le bach-agha El-Mokhrani, chef de la terrible insurrection de 1871, tomba mortellement frappé d'une balle dans la gorge, le 5 mai, à une heure de l'après-midi. Voici l'inscription que M. le colonel Trumelet a fait graver sur la pierre que l'on peut voir, au pied du Mesdour, près de l'oued-Soufflat.

ICI
TOMBA MORTELLEMENT
FRAPPÉ PAR LES BALLES
DU 4e ZOUAVES,
LE 5 MAI 1871,
LE BACH AGHA DE LA MEDJANA
EL HADJ MOHAMMED
BEN EL HADJ AHMED
EL MOKHRANI
CHEF DE L'INSURRECTION.

—

COMMANDANT DE LA COLONNE
GÉNÉRAL CÉREZ.

—

COMMANDANT DE LA SUBDIVISION D'AUMALE
Lt.-COLONEL C. TRUMELET.

A 40 kil. E. d'Aumale, dans le

Kaïdat de Bouïra, *sources sulfureuses* de *Ksar-Ksenna*, connues sous le nom de *hammam-Sian* dont l'une tombe du rocher en douche; les Arabes et les Kabiles vont en foule faire usage de ces eaux, et l'énorme quantité d'ex-voto qui pendent aux arbres d'alentour prouve combien elles sont salutaires. L'autre source sort, au bas du rocher, qui est entouré d'une épaisse végétation et qui forme une baignoire naturelle. La température de ces sources varie de 30 à 70°; le débit est de 9,000 litres à l'heure.

ROUTE 15

D'AUMALE A TIHARET.

277 kil.

67 kil. d'Aumale à Berouaguïa, route muletière.
45 kil. de Berouaguïa à Bor'ar, route de diligences.
70 kil. de Bor'ar à Teniet-el-Hâd, sentier arabe.
95 kil. de Teniet-el-Hâd à Tiharet, route carrossable.

Direction ouest. Longeant les pentes N. du djebel Dira, on passe d'abord par le territoire des *Ouled-Ferah*, et on rencontre sur le ruisseau du même nom, qui va se jeter dans l'oued Zar'ouat, un petit monument romain, que les Arabes ont nommé *Ksar-bent-es-Soltan*. Les murailles étaient encore en bon état, du temps des Turcs, qui se servirent souvent de cette construction comme d'un magasin de dépôt. M. le docteur Maillefer a signalé sur le même territoire, près de la demeure du kaïd, des traces de grands travaux, qui paraissent avoir eu pour but l'accumulation et la conservation des eaux pluviales et autres.

18 kil.; quand on a dépassé le pays des *Oulad-Bou-Arif*, on traverse le ruisseau qui est au fond du *Guelt-er-Rous*, la mare des Têtes, dont le nom rappelle en cet endroit une sanglante exécution ordonnée par le bey du Titeri, après une révolte de la tribu des Ouled-Meriem. Au delà, dans un pays accidenté, boisé et bien arrosé, est située la *R'orfa des Ouled-Meriem*, bâtie en pierres de taille, et s'élevant à 3 mèt. au-dessus du sol; on a indiqué plus haut la destination de ce genre de construction.

26 kil. *Sour-Djouab*, le *Rapidi* de l'Itinéraire d'Antonin, peut-être le *Lamida* de Ptolémée, sur le chemin arabe; ancienne voie romaine d'Auzia à Castra Severiana (Hadjar-er-Roum). Les ruines de Rapidi couvrent une colline qui s'allonge d'est en ouest, baignée au nord et au sud par deux petits affluents du haut Isser, qui se réunissent à sa pointe occidentale. « Dans les légendes locales, les destinées d'Auzia et de Rapidi sont intimement liées. R'ozlan était maître de la première de ces villes, et son fils Toulig était seigneur de la seconde. Ils se rencontraient de temps en temps à la R'orfa des Oulad-Meriem, pour causer d'affaires ou donner cours à leurs affections réciproques. Ici, la tradition, passant brusquement de l'époque romaine à une autre, qui lui fut sans doute très-postérieure, raconte ainsi la manière dont la ville fut abandonnée : un certain Ben-Aouda vivait à *Chabet-el-Guitran* (le ravin du Goudron), dans la montagne située au sud de Sour, et vendait du goudron aux gens de Rapidi. Un jour qu'il s'y rendait pour son commerce habituel, il trouva la place abandonnée, et s'empara de tout ce qu'on y avait laissé de précieux, ce qui le rendit possesseur d'une grande quantité d'or et d'argent, à ce que dit la légende, qui ne juge pas à propos de nous informer pourquoi la population se retira, et surtout pourquoi elle n'emporta point ses trésors. Pour rentrer dans le domaine de la réalité, continue M. Berbrugger, je rappellerai que la petite tribu des Djouab est en assez mauvaise intel-

ligence avec les Beni-Sliman, ses puissants voisins, qu'elle accuse d'usurper une partie de son faible territoire, avec l'aide des chrétiens qu'ils ont trompés; un de leurs vieillards me disait à ce sujet : « Depuis « des siècles, les ruines que tu visites « s'appellent Sour-Djouab ; si les « Beni-Sliman nous l'enlèvent, il « faudra donc donner un démenti « à l'histoire. » L'enceinte de Rapidi est encore très-visible ; une grande muraille, dans l'intérieur, appartenait sans doute à la citadelle; un conduit amenait dans cette ville l'eau de l'aïn-Adjena, belle source située à deux kilomètres de là. On y a trouvé un buste de Jupiter dont la tête seule mesure cinquante-cinq centimètres. Les inscriptions tumulaires sont nombreuses ; elles sont souvent gravées au-dessous de bas-reliefs assez grossièrement exécutés. Voici une inscription fort intéressante :

DIS MAN.
L. LICINIVS LICINI F.
EQ. ALAE THRACVM V.
A XX MILITAVIT A IIII
LICINIVS RVGISVS
FECIT.

« Aux dieux mânes. Lucius Licinius, fils de Licinius, cavalier de l'escadron des Thraces, qui a vécu vingt ans et servi pendant quatre ans. Épitaphe gravée par les soins de Lucinius Rugisus. »

On retrouve donc à Rapidi la cavalerie des Thraces, dont la présence a déjà été signalée sur plusieurs points de la voie intérieure. Il était difficile de choisir un endroit plus convenable pour y faire vivre cette cavalerie et l'utiliser au point de vue militaire : aussi était-il question, en 1855, d'établir à Sour-Djouab une smala de spahis ; les hommes de sens se rencontrent, même à des siècles de distance. Deux autres épigraphes de Hadjar-Roum ou Castra Severiana, donnent les noms de fantassins de la cohorte des Sardes; cavaliers thraces et fantassins sardes se retrouvent concurremment avec les Parthes sur toute la ligne intérieure de l'Algérie, par suite du système des Romains, qui tenaient à dépayser les auxiliaires. Pendant que ceux d'Europe venaient tenir garnison en Afrique, la cavalerie mauritanienne était en Pannonie, en Belgique, etc. ; et l'infanterie de cette nation stationnait en Bretagne, en Thébaïde, pendant que les Bretons étaient peut-être aux environs d'Alger.

Voici l'épitaphe d'une centenaire à ajouter à celles d'Aumale et des autres parties de l'Algérie :

SATVRA VIXIT A.
C. A. P. M.

Satura vixit annis C aut plus minus,
Satura a vécu cent ans environ. »

Les ruines de Rapidi jalonnaient à la fois la grande voie intérieure des communications anciennes et la primitive limite militaire des Romains, limite sur laquelle ils paraissent s'être repliés après la révolte de 297 :

Auzia............	Aumale.
Rapidi.......	Sour Djouab.
Tirinadi...........	Berouaguïa.
Oppidum novum....	Duperré.
Castellum Tingitii.	Orléansville.
Albulæ...........	Sidi-Ali-ben-Youb.
Rubræ....	?

De Sour-Djouab à *Berouaguïa*. La route est facile et très-pittoresque.

33 kil. *Aïn* et *oued-Temda*, chez les Oulad-Tan.

45 kil. *Souaki*, chez les Oulad-Ziana, gîte d'étape près de ruines romaines.

59 kil. La route tantôt parallèle à l'*oued-Chaïr* et tantôt coupant ce ruisseau souvent à sec, laisse à d. les trois koubbas de *Sidi-Nedji*, sur le territoire des Oulad Sidi-Ahmed-ben-Yousef.

67 kil. **Berouaguïa,** *V.* p. 112.

Medéa, à 32 kil. N.-O, *V.* p. 107.
De Berouaguïa à **Bor'ar**, *V.* p. 113.

112 kil. **Bor'ar.**

« En quittant, Bor'ar on entre presque immédiatement, pour se rendre à Teniet-el-Hâd, dans la magnifique forêt de pins, entremêlés de chênes, couvrant la majeure partie du pays montagneux qu'occupent les Oulad-Antar. Le détour sur l'E. qu'on fait pour contourner la crête rocheuse, au pied de laquelle s'assied Bor'ar, est aujourd'hui rendu accessible aux charrettes, par une route qui n'a qu'un tort, celui de ne se prolonger qu'à 15 ou 16 kil. A partir de là, sentier rapide conduisant au *Gueblia,* sorte de col, d'où la vue s'étend sur un triple horizon, au N., montagnes boisées; à l'E., fertile vallée du Chelif; au S., plaines arides et sans fin de Taguin. Coup-d'œil d'un instant; rentrée sous bois; fin de la forêt à 5 kil. de là. Les massifs s'éclaircissent, le pays se dénude. » (*Vayssettes.*)

132 kil. *Kherba du Oulad-Hellal*, ruines d'un poste militaire, établi par les Romains pour fermer une voie reliant *Sufasar* (Amoura) à la frontière du Sahara, voie çà et là reconnaissable encore aujourd'hui. Ces ruines, au milieu desquelles jaillit une belle fontaine, couvrent environ 30 hect., sur un plateau entouré de ravins. Ce sont des blocs gigantesques, des tronçons de colonnes, des restes de portes sans inscriptions; on pourrait presque refaire le plan de la ville antique.

140 kil. *Koubba de Sidi Bou-Zid.*

156 kil. *Djebel-Echéaou*, 1810 mèt. Cette montagne, coupée en deux par un admirable ravin, est formée de couches redressées et sillonnées de fentes régulières, entre lesquelles poussent de maigres arbustes, si bien que de loin on la dirait couverte d'un filet de verdure. Au S.-E., sur l'oued Bou-Zar'ou, fontaine romaine.

160 kil. *Taza*, où l'on peut coucher chez un des cheikhs, fut d'abord un poste romain, dont on retrouve encore quelques ruines, puis la ville arabe bâtie, en 700, par Djafar-ben-Abd-Allah. De nos jours, ce bordj, dépendant du territoire des Matmata, a été la résidence favorite d'Abd-el-Kader. Ce qui en reste couronne une colline détachée de l'Echéaou, et, de ses murs écroulés, le regard jouit d'une des plus belles vues qu'on puisse imaginer : on découvre le Zakkar de Miliana, au N., les montagnes que couronne la Forêt de Cèdres de Teniet, à l'O., les premiers plans du djebel-Amour, au S., enfin, au delà, des plaines étendues, des steppes. C'est dans le bordj de Taza que l'émir renfermait les prisonniers français. Cette forteresse fut incendiée par les Arabes eux-mêmes, à l'approche du général Baraguey d'Hilliers, le 26 mai 1841.

182 kil. **Teniet-el-Hâd**, *V.* p. 94.

De Teniet-el-Hâd à Tiharet, direction S.-O.

205 kil. *Aïn-Missoussi.*

210 kil. *Aïn-Teukria,* où commencent les hauts-plateaux, vaste espace couvert avec enceinte, larges blocs de pierre, tombeaux ou débris de monuments préhistoriques (?). Aïn-Teukria, signalée par M. Vayssettes, a été récemment explorée par MM. Letourneux et Mac-Carthy. Près de là s'élève le bordj du bach-agha du Sersou.

221 kil. *Aïn-Sfa,* dans un pays plat, déboisé, mais fertile en grains, à l'entrée de la plaine de l'oued-Bordj. A dr., sur le sommet d'un plateau, la maison de commandement des Oulad-Bessem-Cheraga, et à g., la koubba de Sidi-Mohammed-ben-Tamra.

232 kil. *Aïn Tesemsil,* deux fontaines romaines.

242 kil. *Dar-el-Hadjadj* (bordj du kaïd des Beni Lent). Vestiges de ruines romaines. A 35 kil. N. Sommet du Ouaransenis, cône immense commandant à une longue crête projetant sa ligne vers l'E. Au S., plateaux désolés du Sersou, bornés au S. par l'oued *Mechti.*

277 kil. **Tiharet,** *V.* R.36. On arrive par les hauts-plateaux au pied de la crête sur le penchant de laquelle est situé Tiharet. « Une série de koubbas, dont les murs se détachent en blanc sur les cimes escarpées des montagnes formant au N. la ceinture du Tell, reposent seules l'œil du voyageur. Dans la plaine, la koubba de Moula Sidi-Abd-el-Kader, qui couronne le piton isolé de Beït-el-Ghoula, est surtout remarquable. » (*Vayssettes.*)

ROUTE 16.

D'AUMALE A BOU-SADA.

128 kil. — Route muletière. — S'approvisionner d'une tente, de vivres et d'eau.

On quitte Aumale par les pentes S.-E. du djebel-Dira. La route, très-pierreuse, s'en va dans une série de montées et de descentes. Après avoir franchi l'*oued-Djenan,* alimenté par mille ruisseaux venus du Dira, on arrive à

35 kil. *Sidi-Aïssa,* koubba, cimetière et caravansérail. A g. dans le lointain, les crêtes du *djebel-Ouennour'a.*

62 kil. *Aïn-Hadjel,* caravansérail et douar au milieu de dunes de sables.

67 kil. Traversée de l'*oued-el-Ham,* qui prend plus à l'ouest le nom de *oued-Chellal,* pour se jeter dans la sebkhra du Hodna. Plaines dénudées jusqu'à

94 kil. *Aïn-Kerman,* caravansérail. « Au dessus, ruines d'une enceinte carrée contenant une infinité de compartiments ayant servi de chambres; cette construction est en pierres plates ajustées de la même manière que celle des tombeaux. » (*Féraud.*)

La route suit les derniers contreforts du djebel-Sellat.

120 kil. **Ed-dis,** petite oasis de 800 palmiers.

128 kil. (233 kil. d'Alger.) **Bou-Sâda**★, situé à 578 mèt. d'altitude, commune mixte de 5,081 hab. dont 89 Français, 427 Israélites, 4,533 indigènes et 32 étrangers.

« Un certain Bel-Ouacha, homme de grande tente, de la tribu de Bedarna, possédait depuis longtemps les immenses terrains qui s'étendent du Hodna aux montagnes des Oulad-Naïl, lorsque, vers le VIe s. de l'hégire, un chérif nommé Sliman-ben-Rabia, originaire de Saguit-el-Hamra, en Mor'reb, vint camper au pied du djebel-Msâd, à Aïoun Defla. Peu de temps après, il fut rejoint par un taleb vénérable, nommé Si-Tamer, qui avait fait de savantes études dans les zaouïa et les mdersa de Fez. Si-Tamer s'arrêta près des pierres taillées, vestiges d'anciennes constructions nazaréennes. Séduit par la beauté de la rivière, par la limpidité de la fontaine, le mor'rebin chassa les chacals qui demeuraient dans les roseaux; et, aidé par les gens de Si-Sliman, il pétrit des briques et se construisit une maison, où il s'adonna à la contemplation et à l'étude des livres.

« Quelques nomades des Oulad-Madhi et des Oulad-Naïl visitèrent le saint homme, dont la réputation de science et de justice ne tarda pas à s'étendre jusqu'à Msila et au delà. Des jeunes gens avides de profiter des leçons de Si-Tamer se réunirent autour de lui, et se construisirent quelques habitations qui formèrent le noyau d'une ville. Les Bederna cédèrent tous leurs droits aux terrains environnants, moyennant 45 chamelles. Au moment où l'on terminait la mosquée, Si-Sliman et Si-Tamer devisaient ensemble sur le nom à donner à la cité naissante. Ils étaient encore indécis, lorsqu'une négresse vint à passer, et appela sa chienne.... « Sâda !... Sâda !... (heureuse !) » Ceci leur parut de bon augure, ils nommèrent *Bou-Sâda*

(l'endroit du bonheur) l'oasis dans laquelle était construite la ville nouvelle. L'oued-ben-Ouas, qui arrose ce petit pays, prit aussi le nom de Bou-Sâda.

« Plusieurs autres familles, notamment celle de Sidi-Ataïa, originaire de l'O., quelques-unes des Oulad-bou-Khallan de Msila, vinrent se réunir aux premières. Sid-Azouz, père de la fraction de Zéroum, vint de Agrouat-el-Khessen, chez les Oulad-Sidi-Cheikh, d'autres m'ont assuré des environs de Tiharet, peu de temps avant la mort de Si-Tamer. Enfin, il y a deux cents ans, les Moamin, issus de Mimoun des Oulad-Amer, arrivés du S. dans les anciens temps, quittèrent El-Hadjira, localité située entre Blidet-Ameur et Ngoussa, pour se fixer à Bou-Sâda ; ils y construisirent la majeure partie de la ville basse, où ils ne tardèrent pas à former la fraction la plus considérable. Leur importance inquiéta les autres parties, et ils furent expulsés, à diverses reprises ; mais ils rentrèrent toujours, grâce à ces dissensions perpétuelles qui agitent les bourgades sahariennes.

« Les Oulad-Sidi Harakta, les Achacha, les Oulad-Atik, autres fractions de Bou-Sâda, descendent de Si-Tamer, dont on montre encore la maison auprès de Djema-el-Nerkla. Les Chorfa ont Si-Sliman pour père. Plusieurs fois, des familles juives des Beni-Abbès de la Medjana vinrent demeurer dans la ville, où ils trouvaient de nombreux éléments de lucre ; ils avaient un quartier à eux, et, chose remarquable, quelques-uns possédaient des armes et brûlaient la poudre. Des Mzabis venus par Djelfa et Aïn-er-Rich complétaient la population de Bou-Sâda, qui, grâce à son excellente position, mérita toujours son nom de lieu du bonheur. » (*Baron Henri Aucapitaine.*)

Le merveilleux, ajoute M. Berbrugger, ne joue aucun rôle dans cette légende, et l'école historique moderne, malgré la sévérité de ses principes de critique, ne doit pas dédaigner de recueillir ces récits primitifs, qui font connaître le caractère des peuples chez qui ils circulent, s'ils s'enrichissent par leurs annales de faits bien avérés.

La partie haute de Bou-Sâda repose sur des blocs taillés, vestiges d'un de ces postes, que les Romains avaient installés sur la lisière du Sahara pour ravitailler leurs colonnes lointaines.

Bou-Sâda, située par 35° 10′ de latitude N. et 1° 55′ de longitude E., à une altitude de 578 mèt., est bâtie sur un amphithéâtre, dont le sommet est couronné par les constructions militaires servant de caserne à une garnison de 400 hommes, et la base entourée par les jardins de palmiers et autres arbres à fruits qu'arrose l'oued-Bou-Sâda. La ville a l'aspect tout à fait saharien ; elle est divisée en plusieurs quartiers correspondant aux principales fractions des tribus sahariennes : *Mohamin, Oulad-Zéroum, Oulad-Hameida, Chorfa Oulad-Sidi-Arkat, Oulad-Atik, et Oulad-el-Halleg.* Son ensemble forme une masse compacte et grisâtre, au-dessus de laquelle on cherche en vain le minaret traditionnel des villes musulmanes. Deux koubbas, l'une de Sidi-Ben-Attia à l'O., l'autre de Sidi-Brahim au S.-E., montrent leurs coupoles ovoïdes, qui n'ont rien de monumental ; deux portes, celle de l'O. et celle du S., donnent accès dans le ksar. Il s'en faut que Bou-Sâda réponde à certaines descriptions qu'on en a données. Il s'y fait certainement un commerce d'échange assez considérable sur le marché quotidien de *Rahbat-ed-Nouader*, au S.-E. de la ville ; mais nous avons cherché en vain, à travers les rues de ce ksar, les 40 usines de savons, les fabriques d'armes, les cuves de teinturiers, les magasins où s'entassent les marchandises de l'Europe et du Sahara. Quelques juifs, dont le type de physionomie est aussi re-

poussant que celui des villes est régulier et beau, fabriquent de grossiers bijoux d'argent et distillent de l'alcool de figues.

Bou-Sâda a été occupée, le 14 nov. 1849, par une colonne sous les ordres du colonel Daumas, plus tard général de division, à la suite de l'insurrection du Hodna et de Zaatcha. Le 29 du même mois, le centre militaire de Bou-Sâda était constitué.

Au-dessous de la *Kasba* française construite sur le *Doulat-el-Roud*, et dominant Bou-Sâda, viennent se ranger les constructions européennes, particulières ou affectées aux différents services de l'administration. Église ; école.

ROUTE 17.

D'ALGER AU FONDOUK.

32 kil. — Service de diligences, tous les jours.

12 kil. d'Alger à la **Maison-Carrée**, *V.* page 64.

Après avoir traversé l'Harrach, on laisse à dr. le bourg de la Maison-Carrée, et l'on s'élève sur une colline, au sommet de laquelle la route passe à côté des vastes constructions du pénitencier indigène (à g.). La colline gravie, on voit se dérouler au loin la Mitidja, jusqu'au pied des montagnes de l'Atlas. Le Bou-Zegza (1033 mèt.), situé sur la ligne directe, entre Alger et Palestro, sur l'Isser de l'E., attire les regards par ses formes hardies. Ce pic, qui est d'un très-grand effet, surtout vu de la place du Gouvernement, à Alger, est malheureusement trop déboisé : il domine les gorges du Bou-Douaou.

16 kil. 5. *Le Retour-de-la-Chasse,* annexe de la Ras-auta.

20 kil. *La Maison-Blanche,* annexe de la Maison-Carrée. — On traverse la Mitidja, dans la direction du S.-E.

27 kil. **Bou-Hamedi**, annexé à la commune du Fondouk.

32 kil. **Le Fondouk***, comptant avec Bou-Hamedi 5,567 hab. dont 344 Français, 4,869 indigènes et 354 étrangers. Ce village, situé sur les pentes du dernier ressaut des montagnes, dont le pied est baigné par l'oued-Khamis ou Hamis, a succédé au poste français établi, un peu au-dessus, au commencement de l'année 1839. Église ; école.

La création, à 6 kil. S., d'un barrage du Khamis, pouvant retenir 13,500,000 mètres cubes d'eau, que, l'on dérive ensuite au moyen d'un canal, assure la prospérité agricole du Fondouk.

A 1 kil. S. du Fondouk, on visitera l'emplacement d'un ancien camp romain.

A 8 kil. N.-E., les deux villages de **Saint-Pierre** et de **Saint-Paul**. *V.* R. 12.

Une route carrossable de 40 kil. conduit du Fondouk à Palestro, en passant au vingtième kil. par le nouveau village d'**Arbatach**.

ROUTE 18.

D'ALGER A CONSTANTINE.

442 kil.

A. Par la route de voitures.

(Partie de la route comprise dans la province d'Alger.)—Service de diligences tous les jours. — Trajet direct en 48 h. — Coupé 62 fr., cabriolet 51 fr.

16 kil. d'Alger au Retour-de-la-Chasse.

Entre le Retour-de-la-Chasse et Rouiba, on traverse, sur un pont de deux arches, l'oued-Khamis ou Hamis, souvent à sec parce que ses eaux servent aux irrigations de la plaine. Ce torrent, long de 50 à 60

kilomètres, qui débouche dans la Mitidja, au Fondouk, va arroser 11,500 hectares ; les travaux du barrage sont très-avancés ; il sera terminé en 1879. Hauteur 35 mèt. ; épaisseur, 32 mèt. à la base et 5 mèt. au couronnement ; largeur, 30 mèt. à la base et 162 mèt. au couronnement.

25 kil. **Rouiba** ⋆, village qu'on dit le plus riche de la province, compte 1920 hab., dont 118 Français, 1188 indigènes et 614 étrangers. Église ; école. A 7 kil. N. de Rouiba, **Aïn-Taya** dont la population, avec celle de ses annexes **Aïn-Beïda** à l'O. et **Matifou** à l'E., est de 1,362 hab. dont 134 Français, 324 indigènes et 1,004 étrangers. Ces trois villages dominent la mer. Églises ; écoles.

29 kil. **La Reghaïa**, et mieux *La Rer'aïa*, au milieu de plaines bien cultivées, sur la Reghaïa, petite rivière dont les eaux, retenues par un barrage de moulin, donnent, en été, naissance à des fièvres ; elle est formée, à deux kilomètres environ au-dessus du village, par des sources qui ne tarissent jamais. La population de la Reghaïa comprend 66 Français, 651 indigènes et 231 étrangers, en tout 948 hab. Ecole. — On descend dans la vallée du Bou-Douaou, après avoir traversé les 1,200 à 1,500 hectares de la forêt de la Reghaïa.

37 kil. **L'Alma**⋆, ou le *Bou-Douaou* est situé sur le territoire des *Khrachna*, auprès de l'oued-Bou-Douaou, qui se jette dans la mer à 6 kilomètres de là, au pied de la colline qui porte la belle ferme de San-Salvador. L'Alma est un joli village, on peut dire un petit bourg, avec de belles plantations d'arbres, et une place qu'ornent, d'un côté une église, de l'autre un palmier de 22 ans (il a été planté le jour de la fondation de la colonie). Les terres de l'Alma sont de bonne qualité. Récemment augmentée de nombreuses familles d'Alsaciens et de Lorrains ou de colons du pays, la population de l'Alma compte aujourd'hui, avec l'annexe de l'Oued-Corso, 2,533 hab. dont 348 Francais, 16 israélites, 1,886 indigènes, 283 étrangers. École ; justice de paix. — En descendant le Bou-Douaou, à 2 ou 3 kilomètres en aval, beau bois d'oliviers appelé le *Bois Sacré*. — En remontant le torrent, gorges pittoresques, au pied de la colline de 250 mètres qui porte le camp romain de Kara-Moustafa, et au pied des escarpements de Bou-Zegza.

On a définitivement quitté la Mitidja en entrant dans la vallée du Bou-Douaou. Après avoir franchi le torrent sur un pont métallique d'une arche, on gravit la côte de Berramoun (où étaient campés les insurgés qui attaquèrent l'Alma, dans leur marche sur Alger, lors du grand soulèvement de 1871). La vue dont on jouit est fort belle : on aperçoit le Bou-Zegza, le village de Saint-Pierre, pillé par les Arabes en 1871, et la Mitidja.

43 kil. La route coupe l'oued-Corso, qui coule dans un vallon très-fertile.

44 kil. **L'Oued-Corso**, annexe de l'Alma ; de nouvelles et grandes exploitations agricoles ont remplacé la grande ferme détruite par les indigènes, dans l'insurrection de 1871. Le fond de montagnes d'où descend l'oued-Corso offre d'admirables points de vue. Le chemin s'élève, par une pente rapide, sur le massif de collines jeté entre le vallon du Corso et la vallée de l'Isser.

Entre le Corso et Bellefontaine, koubba de Mohammed-ed-Debbah. *V.* p. 156.

48. kil. **Bellefontaine**, dont le nom annonce une certaine quantité d'eau que le tremblement de terre a diminuée en 1867, est un fort beau village, annexe de Ménerville. De la colline, très-exposée à des vents violents, qu'occupe Bellefontaine, on admire un panorama vraiment grandiose : la mer bleue, le cap Matifou, la Mitidja, Alger, qui res-

semble à une tache blanche sur le fond vert du Bouzaréa, le Mouzaïa, qui se dresse entre Blida et Miliana, le Sahel de Koléa, le Chenoua, voisin de Cherchel, le Bou-Zegza, que l'on voit depuis Alger, etc. En se retournant, on aperçoit la montagne et la koubba de Sidi-Merdès, dont on est séparé par un ravin, et les montagnes des Issers, au-delà desquelles commence la Kabilie. Justice de paix; église; école.

54 kil. **Ménerville*** (*Col des Beni-Aïcha*), position très-importante, passage le plus facile et le plus fréquenté entre la Mitidja et le pays Kabile, dont on voit étinceler les crêtes presque toujours couvertes de neiges. Détruit par les indigènes en 1871, le village du col des Beni-Aïcha, déjà relevé de ses ruines, est beaucoup plus beau et plus peuplé qu'avant son désastre. On y a installé des familles de colons du pays, et des Alsaciens-Lorrains sur un territoire de 1,020 hectares. Ménerville (nom d'un ancien premier président de la cour d'Alger) a pour annexes Belle-Fontaine et Souk-el-Hâd; sa population est de 4,673 hab. dont 559 Français, 3,925 indigènes et 185 étrangers. Justice de paix; église, école.

La route descend dans la vallée de l'Isser-Oriental.

Laissant à g. la route de Dellîs à Tizi-Ouzou, près du 56e kilomètre à partir d'Alger, on ne tarde pas à arriver sur le bord de l'Isser-Oriental, rivière dont les eaux ne tarissent jamais. Au-delà d'une koubba entourée d'oliviers séculaires, sans compter deux beaux palmiers, on aperçoit à quelques centaines de mèt. à dr., sur un mamelon, le nouveau village de

60 kil. **Souk-el-Hâd**, annexe de Ménerville, peuplé de familles du département de la Drôme, de familles du pays et de quelques Alsaciens-Lorrains. Souk-el-Hâd possède un territoire de 1,060 hectares, sur lequel on peut réunir les plus riches cultures; il est dominé par de hautes montagnes suffisamment boisées. — On quitte l'Isser pour gravir des collines couvertes d'oliviers. Çà et là se montrent des hameaux kabiles, avec leurs maisons à toit de tuiles rouges.

63 kil. Col, avec maison cantonnière et café arabe. — La route redescend vers l'Isser, qu'elle rejoint aux

66 kil. **Beni-Amran**, village nouvellement créé pour des paysans de la Drôme, qui trouveront là, non pas l'olivier nain de leur pays natal, mais de splendides plantations en plein rapport. En face, se dressent de hautes et pittoresques montagnes qui se rattachent au massif du Bou-Zegza. Sur la rive opposée du fleuve s'élèvent des contre-forts du massif des Beni-Khalfoun.

71 kil. On entre dans les gorges de l'Isser, l'une des beautés de l'Afrique française : elles valent les fameuses gorges de la Chiffa, et, comme dans celles-ci, on y peut encore rencontrer des singes. Le torrent y trouve à peine un passage entre deux murailles de roches à pic d'une immense hauteur; la route a été taillée en corniche au-dessus de l'Isser, et même, pendant 80 mèt. environ, elle est obligée de passer en tunnel dans le roc vif. De petites cascades, des cactus, des touffes de verdure, des arbres, des bouquets de bois, le bruit du torrent, donnent quelque vie à ce désert. Au bout de 3 kil., le défilé s'élargit. On franchit l'Isser sur un élégant pont métallique d'une arche élevée, qui domine un hameau kabile accroché avec ses vergers au flanc d'un promontoire des Beni-Khalfoun. La route longe encore l'Isser jusqu'aux approches de

80 kil. **Palestro***. — Ce village célèbre, noyau d'une ville future, occupe un plateau, dont le sinueux Isser baigne trois côtés, et que commandent de hautes montagnes rougeâtres et dénudées, parmi lesquelles se distingue le Tegrimmo (1,030

mèt.), point culminant des Beni-Khalfoun. La situation en est saine, mais il y fait très-chaud en été, par suite de la réverbération des rayons du soleil sur l'espèce de cirque au fond duquel s'élève le plateau de Palestro.

Créé, il n'y a que quelques années, près de l'ancien pont turc des Beni-Hini, il fut d'abord peuplé par les Tyroliens, les Italiens, les Français, les Espagnols qui venaient précisément d'ouvrir la route des gorges de l'Isser. Il commençait à prospérer quand éclata la révolte de 1871. Attaqués par les Arabes et par les Kabiles des montagnes avoisinantes, les habitants se défendirent courageusement dans l'église, le presbytère et la maison cantonnière. A bout de vivres, de munitions, cernés par des milliers de sauvages, loin de tout secours, — ils le croyaient du moins, — ils se rendirent : cinquante furent massacrés sur place, les cinquante autres furent sauvés, quand on apprit les premières défaites des insurgés dans la Mitidja ; les chefs les épargnèrent pour exploiter leur clémence au jour de la rétribution. Quand le colonel Fourchault arriva, par une marche hardie, pour sauver le village, Palestro n'existait plus. On a élevé, près de l'église, un monument aux victimes de l'insurrection.

Maintenant Palestro est rebâti ; il a plus d'habitants qu'avant sa destruction, et l'on y achève, sur le point culminant du plateau, une vaste forteresse capable de braver une révolte nouvelle. C'est le chef-lieu d'une commune mixte, 19,965 hab. dont 315 Français, 15 Israélites, 19,525 indigènes et 110 étrangers. Justice de paix ; église ; école.

Au-delà de Palestro, on remonte longtemps, à des distances variables, la rive droite de l'Isser.

91 kil. **Oum-el-Halleug**, nouveau village et fermes.

Entre Oum-el-Halleug et la route de Drâ-el-Mizan, à 3 kil. de la route d'Alger à Constantine, **Ben-Haroun**, nouveau village dont le territoire est propre à la culture des céréales et de la vigne. Ben-Haroun tire son nom d'un marabout très-vénéré, Sidi-R'assen-ben-Haroun, enterré sous un bouquet de beaux ormes qui projettent leur feuillage à 400 ou 500 mèt. des sources minérales. Le tombeau du saint personnage n'est autre chose qu'une enceinte rectangulaire de pierres sèches, couverte en chaume comme un gourbi. Trois fontaines d'une eau extrêmement fraîche et limpide sourdent à l'ombre d'un petit bois sacré, et doivent constituer une des plus abondantes origines de l'oued-Ben-Haroun ou Edjeleta. Ce ruisseau court au pied des villages, de l'est à l'ouest, dans la direction de l'oued-Djemâ, qui coule, 4 kilomètres plus bas.

« Placées entre deux petits villages, dans un pli de terrain argileux qui aboutit, d'une part, à un ravin par lequel ses eaux se rendent à l'oued, et d'autre part se fond insensiblement avec les terres voisines, les sources gazeuses des Harchaoua se trouvent, d'après M. Ville, ancien ingénieur des mines du département d'Alger, â peu près sur la ligne de contact du terrain nummulitique et du terrain tertiaire moyen. Leurs points d'émergence sont assez nombreux : mais on en compte quatre principaux. Trois s'écartent peu les uns des autres, le quatrième sort à quarante ou cinquante mètres des précédents. Aucun récit, aucune tradition locale ne paraissent se rapporter à ces richesses minérales ; les habitants du pays en ignoraient complètement l'existence, ou du moins n'y avaient attaché aucun prix. Cette indifférence pour des sources intéressantes, mais froides, s'expliquerait par l'absence même de thermalité et l'importance exclusive que l'esprit merveilleux des indigènes attribue à l'élévation de la température dans la formation des sources minérales, telle que l'expliquent de temps immémorial les

légendes arabes. Ces sources sont remarquables par leur richesse en sels minéraux, et principalement en sels de soude, chlorure, sulfate et carbonate. C'est en 1851 qu'un corps d'armée française, bivaquant à Ben-Haroun, découvrit le premier ces sources gazeuses, et appela sur elles l'attention. Leur proximité de Drâ-el-Mizan en fit bientôt rechercher l'usage par la garnison et la population civile réunies dans ce nouveau poste édifié pour observer la Kabilie du Djurdjura. En 1857, quelques travaux d'appropriation ont été prescrits par le commandant du cercle, Beauprêtre. Ils consistent, pour chaque source, en un bassin entouré de quatre petits murs de pierres, recouverts par un toit très-bas et presque horizontal. Le peu d'abondance du produit des sources, 40 hectolitres par jour, l'exiguïté des bassins naturels, l'absence de toute installation balnéique, ont fait que, jusqu'à ce jour, l'eau n'a encore été employée que comme boisson. » (*Docteur Lasnier.*)

100 kil. *Sidi-Othman*, auberge.

112 kil. *Hôtel de l'oued-Djemâ*, construction faite autrefois par l'entrepreneur de la route, aujourd'hui auberge passable, dans les fertiles plaines du Hamza.

126 kil. **Bordj-Bouira** (le fort du petit puits). Chef-lieu d'une commune mixte de 413 hab. dont 358 Français, 5 Israélites et 50 étrangers. Ce village, appelé à devenir un centre important par sa position sur la route d'Alger à Constantine, et sur celle d'Aumale à Bougie, a été créé sur l'emplacement de l'ancienne ville arabe de *Hamza*, dominant à 250 mèt. d'altitude la rive g. de l'oued-Sahel. Église, école.

125 kil. Après avoir dépassé l'ancien caravansérail de Bordj-Bouira, on descend la vallée de l'oued-Sahel, étroite et bordée de hautes montagnes.

139 kil. *Aïn-El-Esnam*, caravansérail. Un embranchement de route carrossable se relie d'El-Esnam à la route de Bordj-Bouira à Aumale.

A quelques kil. S.-O. du caravansérail, on visitera les ruines d'un *barrage* romain sur l'oued-Benian, affluent de l'oued-Berdi qui se jette dans l'oued-Zaïan. A une petite distance du même caravansérail s'élèvent les deux mamelons d'*El-Messem*, qui rappellent ceux des *Toumiet*, sur la route de Philippeville à Constantine. On a, du reste, sur une partie du parcours de la route, d'admirables points de vue du Djurdjura.

151 kil. *El-Adjiba*, dans une contrée favorable à la culture des céréales et des oliviers.

174 kil. *Bordj des Beni-Mansour*, à 407 mèt. d'altitude, sur la rive d. de l'oued-Sahel, près de son confluent avec l'oued-Mah'rir. Les quelques maisons de colons, détruites par les Kabiles en 1871, sont aujourd'hui remplacées en plus grand nombre. Dans le Bordj, assiégé alors pendant près de deux mois, on conserve un canon provenant de la désastreuse expédition du duc de Beaufort à Djidjelli, en 1664, et sur lequel on lit :

ANNO DEI 1635
DEVS ME IVVET

(Deus me adjuvet). De la terrasse du bordj, on admire à l'horizon, borné au N. par les crêtes du Djurdjura, le pic de Lella-Khedidja (2,318 mèt.) C'est à Tala-Rana, 20 kil. N.-O. du bordj, sur les flancs du Tamgout de Lella-Khedidja, que se transportent en été le bureau arabe et la garnison des Beni-Mansour.

La route se bifurque aux Beni-Mansour, à g. sur Bougie, à d. sur la route de Constantine.

182 kil. *Pont de l'oued-Kerma*, limite de la province d'Alger, à l'Est.

Voir pour les stations suivantes la route de l'Oued-Kerma à Constantine.

192 kil. **Les Portes-de-Fer.**
216 kil. **Mansoura.**
248 kil. **Bordj-Bou-Areridj.**

315 kil. **Sétif.**
442 kil. **Constantine.**

B. **Par le chemin de fer.**

28 kil. De la Maison-Carrée à l'Alma.

Ce chemin de fer, dont la compagnie Joret est concessionnaire, sera continué jusqu'au col des Beni-Aïcha (Ménerville), et s'embranchera probablement, plus tard, avec le chemin de fer de Sétif à Constantine, dont plusieurs projets sont à l'étude, et avec le chemin de fer d'Aumale à Bougie par Metz (Akbou), à l'étude également.

L'embranchement du chemin de fer de la Maison-Carrée à l'Alma, se fait après le hameau de l'Harrach. Le chemin, passant l'oued-Harrach, sur un viaduc de 70 mèt., avec tablier métallique, puis l'oued-Aïcha, un de ses affluents, sur un viaduc de 4 mèt., se dirige sur l'oued-Smar, autre affluent de l'Harrach; viaduc de 7 mèt.

5 kil. *L'oued-Smar*, sur la route de la Maison-Carrée à Rivet. Direction N.-E.; village du Retour-de-la-Chasse au N.

8 kil. 1/2. **La Maison-Blanche**, sur la route d'Alger au Fondouk, annexe de la Maison-Carrée. Au 11e kil., on traverse l'Hamis sur un viaduc de 56 mèt. avec tablier métallique.

15 kil. **Rouiba**, v. p. 147. Le chemin de fer, laissant à g. la route de terre d'Alger à Constantine, coupe le chemin vicinal de Rouiba au Fondouk, traverse, après le 16e kil., l'oued-el-Hadj, affluent de l'Hamis, et, en deçà du 19e kil., l'oued-el-Biar, affluent de l'oued-Rer'aïa.

21 kil. **Rer'aïa**, sur la rive g. de l'oued. *V.* p. 147. Le chemin de fer coupe, au 22e kil., la route de Constantine, court à travers ravins et forêts jusqu'au 26e kil., près de l'ancien chemin d'Alger aux Isser, puis redescend au S.-E., en passant sur la d. de *Haouch-Ben-Turkia* pour s'arrêter enfin sur la rive gauche de l'oued-Bou-Douaou à la station de

28 kil. L'*Alma*, à 1 kil. 1/2 au-dessus de ce village. V. p. 147.

Le chemin de fer s'arrête provisoirement près de l'oued-Bou-Douaou, sur lequel a été jeté un viaduc de 35 mèt. d'ouverture.

Entre la Maison-Carrée, point de départ, 13 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et le point d'arrivée, 12 mèt., la plus grande altitude est de 40 mètres, au 24e kil., entre Rer'aïa et le Haouch-Ben-Turkia.

ROUTE 19.

D'ALGER A DRA-EL-MIZAN.

A. Par Palestro, 113 kil. Service de diligences tous les jours: coupé, 12 fr.; intérieur et banquette, 10 fr.

80 kil. **Palestro**, *V.* R. 18.
113 kil. **Drâ-el-Mizan.**

B. Par Isserville, 97 kil., mais sans services de diligences.

65 kil. **Isserville**, *V.* R. 20.

79 kil. **Chabet-el-Ahmeur**, village de nouvelle création.

85 kil. **Tizi-Renif**, village de nouvelle création.

93 kil. **Bou-Faïma**, village de nouvelle création, annexe de Drâ-el-Mizan.

113 kil. **Drâ-el-Mizan** * (en arabe, le fléau de la Balance), dans la vallée de l'oued-Tamdir'at (bassin du Sebaou), à 447 mèt. d'altitude, a été créé, en 1855, pour surveiller la Kabilie occidentale et assurer notre conquête. Sa position superbe au centre des Nezlioua *Flisset-oum-el-Lil* et *Maatka*, des *Beni-Khalfoun* à l'ouest, des *Guechtoula* à l'est, lui donne comme au Fort-National une très-grande importance. Drâ-el-Mizan forme deux quartiers bien distincts : le *camp*, qui peut contenir un millier d'hommes, et qui servit de refuge aux colons dans l'insurrec-

tion de 1871, du 20 avril au 4 juin, et le *village*, aujourd'hui chef-lieu d'une commune de plein exercice et d'une commune mixte ; sa population, dont le noyau, composé de petits marchands et de cantiniers, remonte à 1855, est aujourd'hui, pour la commune de plein exercice, de 1,830 hab., dont 579 Français, 1,202 indigènes et 49 étrangers, et pour la commune mixte de 36,111 hab., dont 436 Français, 35,652 indigènes et 23 étrangers. Le périmètre de colonisation est de 7,800 hectares, sur lesquels une quarantaine de familles viennent d'être installées. Justice de paix ; église, écoles. Divers centres sont en voie d'établissement : à *Bou-Faïma*, à *Tizi-Renif* et à *Chabet-el-Ameur*, sur la route directe d'Isserville ; à **Aomar**, 3 kil. S.-O., sur la route de Palestro, et à Aïn-Zaouïa, *V.* ci-dessous.

Drâ-el-Mizan possède un territoire excellent planté de vignes, de figuiers et d'oliviers; aussi se fait-il sur son marché un commerce important, surtout de figues sèches et d'huile d'olive.

De Drâ-el-Mizan, deux routes muletières conduisent, l'une à Tizi-Ouzou, la seconde à Fort-National.

Route de Tizi-Ouzou, direction N.-E.

6 kil. **Aïn-Zaouïa,** nouveau village, créé pour 80 familles, possède un territoire de 2,000 hectares.

16 kil. **Bordj-Bor'ni,** fort et village situés à 232 mèt. d'alt., sur la rive g. de l'oued-Ksob, branche du Bou-Kdoura (bassin du Sebaou), au pied du Tamgout (2,124 mèt.).

Bâti par les Turcs, pour observer les Guechtoula et la vallée dé l'oued-Bor'ni, le fort remplaça une simple enceinte élevée plus bas, et que la garnison avait abandonnée, après le massacre d'une partie des siens. Les Romains avaient également élevé un poste, à l'entrée de ce pays, celui d'*Isatha*, pour fermer l'accès de la plaine aux montagnards Quinquégentiens. Bordj-Bor'ni fut occupé par une forte troupe que commandait Si-Mohammed, bey du Titeri, 1754 (1167 de l'hég.). Nul parmi les chefs turcs ne connaissait mieux les hommes et les choses kabiles ; il était, par les femmes, petit-fils de Sid-Ameur-el-Kadhi-Bou-Kettouch, chef des marabouts des Aït-Iraten, dont l'influence s'étendait fort loin sur les confédérations berbères ; de plus, dans sa jeunesse, Mohammed, étant venu voir ses parents maternels, reçut une excellente instruction dans les zaouïas, alors célèbres, des Iraten. Nous le retrouvons plus loin au Bordj-Tizi-Ouzou. Le village de Bordj-Bor'ni est une annexe de la commune mixte de Drâ-el-Mizan.

Le tombeau de *Sidi-Abd-er-Rahman-bou-Kobrin,* abrité par un simple gourbi et non par la koubba traditionnelle, est situé à 6 kil. S. de Bordj-Bor'ni, dans la montagne des *Guechtoula*. Ce sont les sectaires ou khouan de Sidi-Abd-er-Rahman, ralliés par leur mokaddem ou directeur provincial en Kabilie, qui commirent tant d'actes de brigandage dans l'insurrection de 1871.

33 kil. *Souk-el-Khramis*, chez les Maatka, gîte d'étape.

40 kil. *Imesdaten*.

50 kil. **Tizi-Ouzou**, *V.* R. 21.

Route de Fort-National, à l'E.

16 kil. de Drâ-el-Mizan à Bordj-Bor'ni, *V.* ci-dessus.

34 kil. *Ouadia,* café-poste, chez les Beni-Ouadia.

59 kil. *Takourt*.

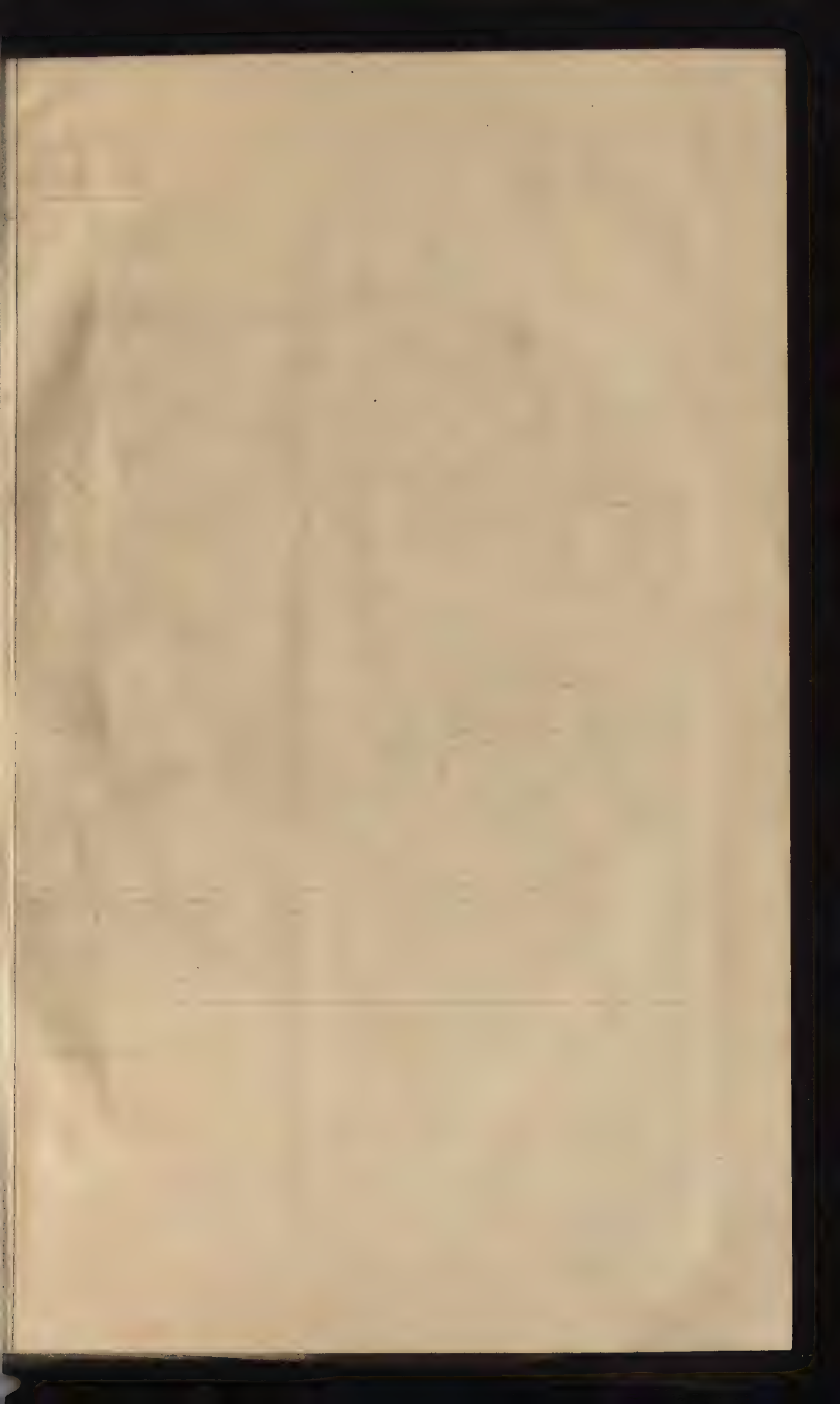
70 kil. **Fort-National**, *V.* R. 21.

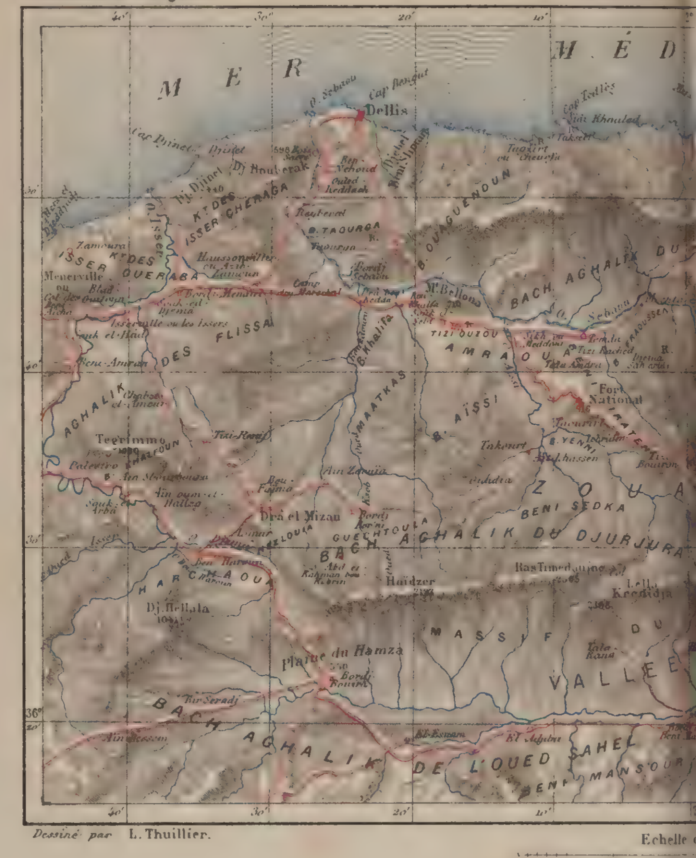
ROUTE 20.

D'ALGER A DELLÎS.

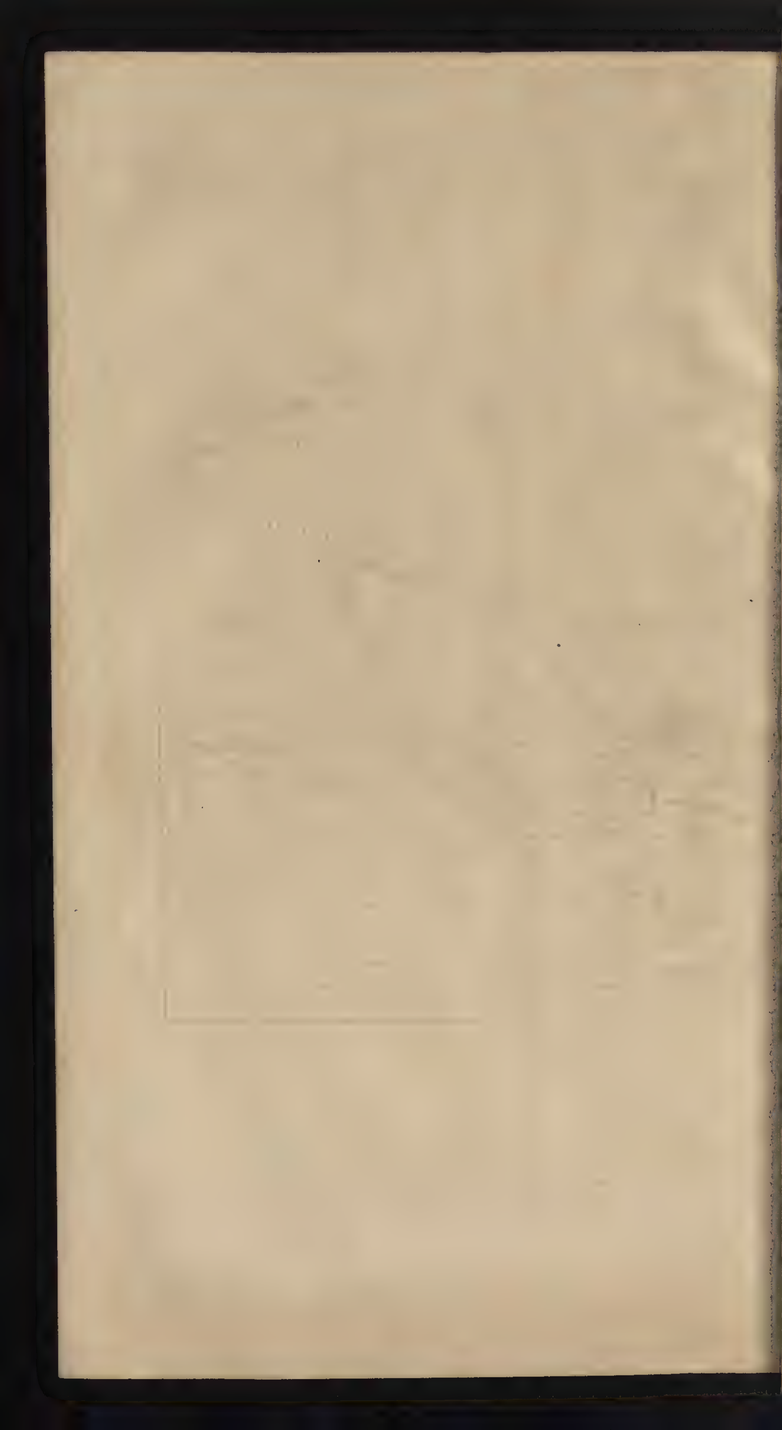
106 kil. Service de diligences, tous les jours. — Coupé, 13 fr. ; intérieur et rotonde, 9 fr.

54 kil. d'Alger à Ménerville, *V.* R. 18.




GRANDE
M E R
M É D
Dellis
Cap Bengut
Cap Tedlès
Tizi Ouzou
Fort National
Dra el Mizan
Ben Haroun
Bordj Bouira
Plaine du Hamza
Haïdzer
Lella Kredidja
Dj. Hellala
Tegrimmo
Palestro
Menerville
Haussonvillers
Bordj Menaiel
Isserville ou les Issers
M.t Bellona
Beni Sedka
AGHALIK DU DJURJURA
MASSIF DU
VALLÉE
BACH AGHALIK DE L'OUED SAHEL
Dessiné par L. Thuillier.
Echelle
Paris, Imp. Fraill


KABILIE.
Librairie Hachette et Cie
Explication des Signes.
Routes carrossables, desservies par les Voitures publiques
Routes carrossables, non desservies
Chemins muletiers
Ruines romaines
Poste Militaire
B. Beni Dj. Djebel _Kt Kaïdat . O. Oued
BOUGIE
Cap Corbelin
Cap Sigli
Ile Pisan ou Djeriba
Dj. Ighil Afertas
AÏT AMEUR
OULED ABD DJEBBAR
Kt DES B. SLIMAN
Kt DE L'ARRACH
Kt DES B. CHERANA
BENI AÏDEL
Kt DES BENI ABBES
SAHEL
CHELLATA
Gravé par Erhard.
40 Kilom.



56 kil. On laisse à dr. la route de Constantine par Palestro.

60 kil. **Blad-Guitoun**; ce village a our annexes Isserbourg, Zaâtra, amouri, villages moins importants, hameau d'*Aïn-Rfaïa* et le groupe e fermes d'*Aïn-Legata*. La population d'Isserbourg et de ses annexes st de 4,640 hab., dont 698 Français, ,867 indigènes et 75 étrangers. Église, école.

Le chemin traverse l'Isser-Oriental, fleuve aux eaux impures, qui recueille le tribut du plateau des Beni-Sliman et d'une partie de la chaîne du Dira. Il a 220 kilomètres d'un cours très-sinueux; c'est lui qui passe près de Tablat et à Palestro. Au-delà de l'Isser et à 3 kilomètres, on passe l'oued-Djemâ dans un lit très-large et presque sans eau.

61 kil. **Isserville*** (les Isser), village de 460 hab., près du vaste caravansérail et du bureau arabe de *Souk-el-Djemâ :* le bureau arabe, avec ses arcades ogivales, ses tourelles et sa koubba, a un cachet monumental qui fait honneur au goût de M. Rattier, son architecte. Le Souk-el-Djemâ, marché du vendredi, de la tribu des Isser, est très-important. Les tribus du Titeri et du Sebaou y viennent acheter ou échanger leurs produits.

65 kil. **Bordj-Menaïel***, ancien oppidum romain (*Vasara ?*), sur les ruines duquel les Turcs élevèrent une petite forteresse, résidence d'un kaïd et de quelques canonniers. Ce poste, à l'entrée de la Kabilie, sur le territoire de *Flissa-oum-el-Lil*, se reliait avec ceux du Sebaou et de Tizi-Ouzou, de Drâ-el-Mizan et de Bor'ni, sur les versants Nord du Djurdjura et avec celui de Bouïra ou Hamza, sur le versant Sud. Le vieux bordj turc est devenu un réduit important, qui renferme dans sa vaste enceinte crénelée la mairie, la gendarmerie, l'église, le presbytère et les écoles. Le village, détruit en 1871 et dont le territoire a été notablement agrandi, est le chef-lieu d'une commune ayant Isserville pour annexe. Population : 4,935 hab., dont 939 Français, 3,915 indigènes et 81 étrangers.

75 kil. **Haussonviller** (*Azib-Zamoun*). Ce dernier nom rappelle l'un des lieutenants d'Abd-el-Kader dans les combats de la Kabilie, 1843-1844. On avait construit un caravansérail dans cet endroit, où la route se bifurque pour aller au Fort-National et à Dellîs. Ce caravansérail, vendu par l'administration militaire à un particulier, servit de refuge, en 1871, à des colons, ouvriers ou hôteliers de passage, qui purent sauver leur vie, grâce à l'appui du kaïd Omar-ben-Zamoun, jusqu'à l'arrivée du général Lallemand. Haussonviller a été créé comme Bou-Khalfa, *V.* R. 21, grâce à l'énergique initiative de M. d'Haussonville, président de la *Société de protection des Alsaciens et des Lorrains* demeurés Français. Église; école. L'état de prospérité de ces deux villages est des plus satisfaisants. Un marché arabe important se tient, tous les jeudis, à Haussonviller. A 5 kil. S.-E., au pied de la chaîne granitique des Flissa, on rencontre une carrière de marbre blanc longue d'un kilomètre.

La route descend dans la vallée du Sebaou, fleuve assez abondant, qui est le principal cours d'eau de la Grande Kabilie : dans son cours de 115 kilomètres, il reçoit beaucoup de torrents alimentés par des neiges presque éternelles. Après avoir porté différents noms, comme toutes les rivières arabes, il se jette dans la Méditerranée, à 6 kilomètres à l'ouest de Dellîs.

84 kil. *Kouanin*, groupe de fermes.

88 kil. **Reybeval** (nom d'un général), village annexe de Dellîs, détruit pendant l'insurrection de 1871, rebâti depuis et peuplé en partie d'Alsaciens et de Lorrains. Église; école.

92 kil. **Ouled-Keddach**, village nouveau de la vallée du Sebaou. Vis-à-vis d'Ouled-Keddach, *le Bois-*

Sacré, petit village niçois, nommé encore *Abbo* ou *Abbovillle* du nom de son fondateur M. Abbo, maire de Castellar, arrond. de Nice. Haussonviller, Kouanin et le Bois-Sacré forment une commune mixte dont la population est de 32,966 hab. dont 515 Français, 32,390 indigènes et 61 étrangers.

96 kil. **Ben-Nchoud**, annexe de Dellîs, village riverain du Sebaou, en voie d'accroissement, depuis la séquestration des terres des tribus révoltées.

La route quitte la vallée du Sebaou.

106 kil. **Dellîs** *.

Histoire. — Dellîs ou Tedellîs, située par 1° 55′ de longitude E., et par 55′ de latitude N., a d'abord été fondée par une colonie carthaginoise. Les Romains y formèrent plus tard un établissement appelé *Rusuccurus*, qui devint une puissante cité sous l'empereur Claude (l'an 50 de J.-C.). Les anciens remparts, visibles surtout à l'O., les citernes romaines de Sidi-Soussan, des mosaïques, un magnifique sarcophage, déposé aujourd'hui au Musée d'Alger, des médailles et des amphores trouvées dans les fondations de l'hôpital et de la mosquée, tels sont les vestiges de Rusuccurus, dans lequel on retrouve le *Rousoukkour* (le cap des Poissons) des Carthaginois. — Ce dernier nom trouverait son explication dans les eaux poissonneuses qui baignent la base du rocher allongé sur le flanc E. duquel est située Dellîs.

Détruite par un tremblement de terre ou par les invasions, Rusuccurus fournit plus tard ses ruines pour la construction de la ville arabe de Dellîs. Ibn-Khaldoun nous apprend que, après avoir fait partie du royaume de Bougie, elle fut concédée par El-Mansour à Moezz-ed-Dola-Ibn-Somadeh, souverain d'Almeria, qui vint chercher un asile auprès de lui, quand l'Espagne fut prise par les Almoravides : 1088 (481 hég.) à 1104 (498 hég.). Plus tard, en 1363 (765 hég.), l'émir Hafside Abou-Abd-Allah, s'étant rendu maître de Bougie pour la troisième fois, enlève Dellîs aux Abd-el-Ouadites, et y installe une garnison et un gouverneur ; mais, attaqué à son tour par Abou-Hammou, il lui envoie une ambassade, et obtient une suspension d'armes moyennant la cession de Dellîs et le mariage de sa fille avec Abou-Hammou. Il est encore fait mention, à cette époque, d'un directeur de douane à Dellîs, ce qui faisait supposer une certain importance commerciale.

Tributaire de l'Espagne, après la prise de Bougie en 1509, Dellîs devint un instant le siège du gouvernement de Kheir-ed-Din, lorqu'il partagea la régence d'Alger avec son frère Baba-Aroudj (Barberousse).— Dellîs, habitée par une population de pêcheurs et de jardiniers habiles, ne fait alors plus parler d'elle. Une première soumission de ses habitants, en 1837, est suivie plus tard de la prise de la ville par le maréchal Bugeaud, le 7 mai 1844, lors de son expédition chez les Flissa ; les combats des 12 et 17 du même mois nous assurent définitivement la tranquille possession de Dellîs.

Dellîs est aujourd'hui le chef-lieu d'une des subdivisions militaires de la province d'Alger, la deuxième, et le chef-lieu d'un canton. Sa population, celle de Reybeval comprise, est de 11,001 hab., dont 884 Français, 156 Israélites, 9,762 indigènes et 109 étrangers.

Description.— Dellîs se compose de deux parties bien distinctes : le quartier arabe au N. et le quartier européen à l'E., tous deux en grande partie sur un plateau incliné de 70 à 80 mèt., duquel se détache le long promontoire connu sous le nom de Cap-Bengut, et auquel Dellîs doit sinon un port, du moins un bon mouillage où les bâtiments peuvent se mettre à l'abri des vents d'O. et de N.-O.

La ville arabe, avec ses ruelles étroites bordées de maisons blanchies à la chaux, à moitié croulan-

les, et entre lesquelles on a souvent, pour les empêcher de tomber, contre-bouté des poutrelles recouvertes çà et là de vigne, offre dans ses échappées sur la mer quelque ressemblance avec certains des hauts quartiers d'Alger, c'est-à-dire un ensemble à la fois pittoresque et misérable. La ville européenne descend jusqu'à la mer. — Comme dans tout centre nouvellement créé, on a dû songer à la construction et à l'installation de bâtiments qui se ressentent peu du style monumental. Quelques rues, dont les principales sont celles d'Alger, d'Isly, de Mogador et de la Marine, aboutissent aux places de l'Eglise et du Marché. L'hôtel de la subdivision, l'hôpital, le bureau arabe, l'église, la mosquée, l'abattoir, la douane, la direction du port, constituent le nouveau Dellîs. Une muraille de 1,800 mèt. de développement entoure la ville au S., à l'O. et au N.; elle est percée de cinq portes : celle d'Alger, d'Isly, des Jardins, d'Aumale et d'Assouaf.— C'est près de la porte des Jardins, à l'endroit dit Sidi-Moussa, que les Arabes tiennent une foire six fois par an. — Leur marché de tous les jours se fait dans l'intérieur, près du bureau arabe et du fondouk élevé pour eux. Dellîs est l'entrepôt d'une partie de la Kabilie occidentale et fait un assez grand commerce d'huiles et de fruits secs. Sur un plateau, à l'O., s'élève l'École des Arts-et-Métiers.

Environs. Le touriste visitera en dehors de Dellîs : le *quartier des Jardins,* à l'O., remarquablement entretenus par les indigènes, et dans lesquels se récoltent des raisins blancs vendus sur le marché d'Alger; le *marabout de Sidi-Soussan*, situé à 210 mèt. d'altitude, dominant la ville; près de là sont de grands bassins, étagés les uns sur les autres, que les Romains avaient creusés sans doute pour suppléer à la pauvreté des sources qui alimentaient alors Rusuccurus, et que l'on pourrait, au besoin, remettre en état de service, à peu de frais. On peut encore visiter, à 23 kil. N.-E., les ruines romaines de *Tagzirt* ou de *Cheurfa,* et, à 4 kil. au delà, les ruines de *Taksebt,* de même origine.

De Dellis à Tizi-Ouzou, il existe une route praticable en voiture ; on passe par Reybeval.

ROUTE 21.

D'ALGER A FORT-NATIONAL.

131 kil. — Service de diligences tous les jours. — Coupé, 17 fr.; intérieur et rotonde, 13 fr.

75 kil. d'Alger à Haussonviller, *V.* p. 153.

83 kil. **Le Camp du Maréchal.** Le territoire de ce village, projeté en 1873, vient d'être remis à la Société de protection des familles Alsaciennes-Lorraines, qui a déjà pourvu à l'assainissement de ce territoire, au moyen d'ouverture de canaux et de plantations d'eucalyptus. En face et au-delà du Sebaou on voit se dresser sur un rocher les murailles de *Bordj-Sebaou,* construction turque qui jouait un grand rôle dans les guerres des Algériens avec les Kabiles. Ces derniers montraient avec orgueil, dans un puits voisin du bordj, les crânes blanchis des janissaires massacrés, lors du soulèvement des tribus, au moment de l'invasion française en 1830.

89 kil. **Drâ-ben-Kedda**, village en création, au confluent de l'oued-Sebaou et de l'oued-Kseub.

95 kil. **Bou-Khalfa**, annexe de Tizi-Ouzou, créé comme Haussonviller, par la Société protectrice des Alsaciens-Lorrains restés Français.

98 kil. **Tizi-Ouzou***, au pied S. du djebel-Belloua, étape militaire avec établissement civil rudimentaire avant 1871. Église; écoles. Assiégé par les insurgés Kabiles du 17 avril au 11 mai, Tizi-Ouzou, dont le sé-

questre sur les tribus révoltées a constitué une banlieue de plus de 6,000 hect., est aujourd'hui un chef-lieu d'arrondissement ; sa population, avec celle de Bou-Khalfa, son annexe, est de 4,511 hab. dont 837 Français, 17 Israélites, 3,600 indigènes et 57 étrangers.

Située à 257 mèt. d'altitude, la ville est dominée par le *Bordj-Tizi-Ouzou* (fort du col des Genêts), placé au sommet d'un col large de 3 kil. environ, encaissé entre deux hautes chaînes de montagnes. Le bordj de Tizi-Ouzou, relié à la ville par le jardin des zouaves, a été bâti par les Turcs sur des *ruines romaines;* de fortes murailles forment ses remparts, et dans leur épaisseur sont pratiqués quelques réduits casematés servant de chambres pour la garnison ; la porte ouverte sur la vallée est pratiquée sous une large voûte qui en défend l'accès. Au milieu de la cour, se trouvent un puits et une koubba.

Nous ne parlons ici que du bordj, tel qu'il existait au temps des Turcs, et lorsque sa garnison ou nouba comptait trois sefra d'artilleurs, soixante-dix hommes environ, commandés par un kaïd, qui gouvernait le pays d'alentour et présidait les marchés à l'aide de son khodja. Son moyen d'action le plus efficace consistait dans l'emploi de colonies militaires ou smala habilement placées; la plus remarquable était la tribu Makhzen des *Amraoua*, qui avait une excellente cavalerie, grâce à sa position au centre d'une plaine renommée pour sa fertilité. Elle interceptait les relations commerciales des Kabiles et rasait leurs moissons, lorsqu'ils ne payaient pas l'impôt. Aussi, après la chute des Turcs, les Amraoua furent en butte à l'animosité des tribus voisines. Les Amraoua ont conservé la réputation d'excellents soldats; ils forment un goum infatigable, et ceux qui servent aux spahis ou aux tirailleurs se sont constamment fait remarquer par leur fidélité et leur intrépidité.

En 1757 (1171 hég.), Ali, pacha d'Alger, supposant que le bey Mohammed, mieux connu sous le nom d'*ed-debbah*, l'égorgeur, pourrait exercer une certaine prépondérance dans le pays de Sebaou et sur la confédération des Aït-Iraten, grâce à sa parenté avec la famille des marabouts Bou-Kettouche, l'envoya au Bordj-Tizi-Ouzou organiser une expédition considérable. Mais le bey devait trouver la mort à Tala-Amara, au centre même des Beni-Iraten, non loin de la Zaouïa de Tizi-Rached et de l'endroit où s'élève aujourd'hui Fort-National. La tradition rapporte que dans les troupes qui entouraient le bey se trouvaient six frères nés à Alger; cinq furent tués; le sixième, furieux de les voir périr pour l'ambition d'un chef, lui tira un coup de fusil dans le dos. Comme en tout récit il faut nécessairement du merveilleux, les Kabiles racontent que le bey Mohammed, ayant la réputation d'être invuldérable par le plomb et le fer, le soldat turc chargea son fusil avec des pièces d'argent. Cet incident détermina la retraite. Grâce au courage de la cavalerie des Amraoua, les Turcs se reformèrent et regagnèrent Tizi-Ouzou, Bordj-Sebaou, le Corso et Alger; le corps du bey Mohammed, qu'ils avaient pu enlever, fut inhumé sous une koubba monumentale qui domine la route à l'entrée de la vallée du Corso. *V.* p. 147.

Nous n'entrerons pas dans le détail des révoltes, des luttes et des coups de main qui eurent lieu jusqu'à la prise d'Alger par les Français, et dans lesquels les Bel-Kassem-ou-Kassi, jouèrent un grand rôle. A l'arrivée des Français, la nouba et le kaïd évacuèrent Tizi-Ouzou, qui fut pillé par les Kabiles. Cette position, pas plus que les autres, ne servit aux Kabiles, quand nous nous présentâmes dans la vallée du Sebaou. C'est en 1851 seulement qu'une petite colonne, sous les or-

dres du général Cuny, releva le bordj de Tizi-Ouzou où fut installé Bel-Kassem-ou-Kassi, qui avait fait sa soumission à la France.

Si de Tizi-Ouzou les regards se reportent vers l'Orient, ils parcourent toute la belle et large vallée de l'oued-Sebaou, qui coupe, pour ainsi dire, la Kabilie en deux parties : à g., ils s'arrêtent sur la longue chaîne littorale qui va de Dellîs à Bougie; à dr., sur les derniers versants de tous les contre-forts qu'envoient au loin les longues cimes du Djurdjura, et les plateaux profondément ravinés du territoire des Zouaoua, versants escarpés, aux pentes abruptes, tout hérissés de roches, et plongeant sur la vallée, comme pour défendre l'accès des régions intérieures.

Au-delà de Tizi-Ouzou, à l'E. dans la vallée du Sebaou et sur la route nouvellement ouverte vers Bougie, deux centres sont projetés à *Temda* et à *Meckta* où ils remplaceront deux anciennes colonies makhzen des Turcs.

On redescend dans la vallée du Sebaou, puis on traverse, au-dessus de son confluent avec le fleuve, le gros torrent de l'oued-Aïssi, venu des crêtes les plus fières de la Grande-Kabilie.

106 kil. *Sikh-ou-Meddour*, grande halte. La route gravit en lacets les montagnes qui portent Fort-National. Prendre un mulet et monter par le chemin de traverse. Vues intéressantes.

110 kil. *Taksebt*. Village kabile.

131 kil. **Fort-National*** (Fort-Napoléon). Cet établissement militaire, le plus important que nous possédions dans la Grande Kabilie, a été élevé au centre même des *Beni-Iratem*, qu'on n'avait pu jusqu'alors comprimer. Le maréchal Randon en posait la première pierre le 14 juin 1857, et, cinq mois après, il était terminé ; il n'avait fallu que vingt jours pour relier le fort à Tizi-Ouzou, par une route carrossable. Si l'on pense que tout était à créer, on ne saurait alors trop admirer le courage et l'activité de nos soldats, quittant le fusil pour la pioche et la truelle, et l'intelligence de nos officiers. Fort-National est placé sur un plateau élevé, à 916 mèt. au dessus du niveau de la mer, au lieu dit en arabe *Souk-el-Arbâ*, d'un grand marché qui s'y tient le mercredi. Une enceinte flanquée de dix-sept bastions offre un développement de 2,200 mèt. ; elle est percée de deux portes : celle d'Alger et celle de Djurdjura ; l'intérieur, surface de 12 hect. fortement accidentée, est coupé de rues larges sur lesquelles s'élèvent tous les bâtiments militaires qui constituent l'installation et le bien-être d'une forte garnison ; et l'activité coloniale y a pris un tel développement, que plus de quatre-vingts maisons particulières ont déjà été construites sur les deux côtés de la rue ou route centrale de la citadelle.

Dans l'insurrection de 1871 (*V.* à l'Introduction), Fort-National, défendu par quelques centaines d'hommes, dont faisaient partie des mobilisés de la Côte-d'Or, a soutenu un siège en règle fait par les Kabiles, avec travaux d'approches et de mines. Les portes du Fort, fermées le 16 avril, se rouvrirent le 16 juin, pour recevoir les généraux Lallemand et Cérès, venus au secours des assiégés, qui avaient eu à supporter pendant deux mois bien des fatigues, bien des misères physiques et morales. Parfaitement relevé aujourd'hui de ses ruines, Fort-National est le ch.-l. d'une commune de plein exercice, de 262 hab. dont 188 Français, 48 indigènes et 26 étrangers. Église; école.

A 10 kil. S. de Fort-National, sur la rive g. de l'oued-Aïssi, chez les *Beni-Yenni*, **Aït-l'Hassen** : ce grand village est habité par 4,000 à 5,000 Kabiles, renommés dans tout le pays comme fabricants d'armes et de bijoux, et exerçant, à l'égal des gens de Mazouna (Dahra), l'honorable profession d'ouk'af (recéleurs). A 10

kil. E.-N.-E., **Djemâ-Sah'aridj**, la mosquée du Bassin, la *Bida colonia* des Romains (Mac Carthy), village des *Beni-Fraoussen,* dans une vallée affluente à celle de l'oued-Sebaou, avec des sources abondantes. Les missionnaires sahariens y ont formé un établissement pour l'instruction des jeunes Kabiles.

L'aspect de Djema-Sah'aridj, quand on y entre en venant de l'E., est parfaitement en rapport avec les idées que peut susciter la connaissance de son passé. On aperçoit tout d'abord un grand emplacement jonché de débris antiques, et entouré d'habitations d'un assez bon aspect; là se tient le marché, sur un sol où de nombreux réseaux de murs à fleur de terre attestent l'occupation romaine. A g., on côtoie le bassin en grandes pierres taillées, auquel Djema-el-Sah'aridj doit son nom : tout autour se dressent un grand nombre de blocs hauts d'un mètre environ sur 50 cent. de largeur et d'épaisseur. Plusieurs blocs sont aussi encastrés dans les maisons voisines. Sur l'autre côté du marché s'élève la mosquée, petite et basse, accostée d'un minaret de modeste apparence, mais cependant d'un certain aspect. En poursuivant vers l'E., on rencontre deux autres fontaines, toutes deux également construites en pierre de taille. On arrive enfin, à l'extrémité orientale du village, vers une petite butte sur laquelle se détachent, au milieu des tombes, plusieurs pans de murs d'un mètre de largeur. Cette butte domine Djema-Sah'aridj, et supportait probablement une citadelle.

A 18 kil. S.-E., **Kouko,** village des *Beni-Itour'ar* sur une montagne escarpée, entre deux affluents de l'oued-Sebaou. M. Mac-Carthy dit que Kouko représente le *Turaphilum* romain. Quelques pierres de taille, et une citerne construite en briques datant de l'époque romaine, sont les seuls restes du poste qui devait protéger la plaine, à travers laquelle passait la route de *Rusuccurus* (Dellîs) à *Saldæ* (Bougie). En tout cas, ce petit village eut jadis une grande importance politique; c'est par son nom que l'historien espagnol Marmol désigne, au XVIe s., toutes les tribus du Djurdjura, et en 1730 il était encore le ch.-l. des *Zouaoua*. On n'y comptait alors que 1,600 hab. qui, en dehors de la culture de leurs jardins, fabriquaient les meilleures toiles de l'Algérie.

Le Djurdjura traverse la grande Kabilie par une ligne courbe, et la sépare en deux parties distinctes : septentrionale et méridionale. La première, dite Kabilie du Djurdjura, s'étend jusqu'à la mer, la seconde jusqu'au territoire d'Aumale. L'Algérie ne saurait offrir d'aspect plus grandiose que la Kabilie du Djurdjura, et nous nous y arrêterons un instant. Elle est bornée au N. par la Méditerranée, entre Bougie à l'E. et l'embouchure de l'Isser à l'O.; en partie par l'Oued-Sahel à l'E. et au S.; en partie par l'Isser et ses affluents à l'O. et au S.

En avant de l'Oued-Sahel au S., se dresse, à 15 kil. en ligne droite, les crêtes du Djurdjura, dont les deux sommets principaux atteignent, celui de *Lella-Khredidja* 2,318 mèt., et celui du *Tamgout* 2,066 mèt. Le pic de Lella-Khredidja est, après celui du Chelia, dans l'Aurès, le plus élevé de l'Algérie.

De l'immense et neigeuse muraille du Djurdjura descendent jusqu'à la mer, dans une longueur moyenne de 50 kil., une succession de versants abrupts, qui semblent accolés aux parois des rochers comme les premiers gradins d'un vaste amphithéâtre; au pied de ces versants commencent des vallées profondes, étroites, perdues entre les montagnes comme des fossés de citadelle entre leurs murs; les eaux des torrents descendent sur elles, en tombant le plus souvent par cascades étayées, au lieu de rouler sur le sol. Leurs profondeurs varient entre 150

et 250 mèt.; d'en haut l'œil se perd à chercher le fond de leurs gouffres.

Le méandre sinueux de ces précipices forme un dédale de fraîches oasis, au milieu des rochers arides du Djurdjura. Les vents brûlants du Désert, comme les froides bises du Nord, passent tour à tour au-dessus de leurs abîmes sans les atteindre. Les neiges des montagnes leur distillent sans cesse des eaux fraîches et limpides : les torrents qu'elles forment roulent sur des lits de rochers, fécondant autour d'eux toute une végétation luxuriante, et le soleil africain, rafraîchi par les vapeurs des eaux, chauffe le sol sans le brûler. Là, des oliviers, des chênes doux, des figuiers, des vignes, des cèdres, des sapins, des chênes-lièges, des lentisques sauvages, enchevêtrent leurs branches chargées de feuilles; l'herbe est toujours verte, l'hiver et l'été semblent avoir confondu leurs souffles contraires pour faire un printemps éternel à cette nature ensevelie.

Deux vallées principales, les vallées de Bor'ni et du Sebaou divisent ce long réseau de gorges sauvages. Ces deux grandes artères de la Kabilie septentrionale règnent d'un bout à l'autre de la muraille rocheuse du Djurdjura, recevant sur leurs routes divergentes un nombre indicible de ruisseaux affluents.

La vallée de Bor'ni prend naissance chez les Beni-Yenni, court de l'E. à l'O., et va se perdre dans celle de Drâ-el-Mizan en basse Kabilie. Ses eaux vont se joindre à celles de la vallée du Sebaou par la gorge profonde de l'oued-Aïssi.

L'une des sources de la vallée du Sebaou naît au col de Tirourda, court de l'E. à l'O., et va se confondre avec la grande vallée qui, plus bas, se confond elle-même avec la basse Kabilie par la bouche de Tizi-Ouzou. Des cascades ou des torrents arrosent sous leurs flots tumultueux tout le cours de la vallée et chacun de ses ravins. Les eaux qu'ils roulent forment l'une des grandes rivières de l'Algérie, et la plus grande de la Kabilie, le Sebaou, toujours débordé en hiver, presque tari en été. Le Sebaou coupe pour ainsi dire la Kabilie du Djurdjura en deux parties. A l'étendue dévastée de ses rives, dans sa partie basse, on voit que ses flots d'hiver doivent s'étaler souvent sur plus d'un kilomètre de largeur.

Tous les villages ou hameaux, entre le Sebaou et le Djurdjura, couronnent généralement des pitons escarpés, entourés de précipices ou de pentes abruptes, d'accès difficile. On ne trouve dans les villages que ruelles étroites, enchevêtrées les unes dans les autres, que maisons uniformes, enfumées, basses, aux toits couverts de tuiles rouges. Sur une cour commune, étroite, irrégulière, fermée par une porte commune, sont souvent installées trois ou quatre bâtisses distinctes, appartenant à plusieurs familles ou aux différentes branches d'une même famille. Chaque maison a devant elle le tas de fumier de ses bestiaux et les gros outils de son travail quotidien. Chacune d'elles n'a qu'une porte ou deux à peine, et, pour fenêtre, des ouvertures étroites, qui ne laissent entrer que l'air, et permettent de voir au dehors sans être vu.

L'intérieur de chaque demeure varie selon la richesse, les besoins, le nombre, ou plutôt la profession particulière des habitants. L'agriculteur, par exemple, a le plus souvent, dans la maison même qu'il habite, ses bestiaux, son grain et son huile. L'huile est dans des vases en terre scellés à la muraille, qui garnissent la maison de tous côtés, comme des buffets. Le grain est à terre, dans un coin, ou dans une pièce séparée, plus rarement dans un grenier. Les bestiaux se tiennent sous leurs maîtres : sur la moitié ou le tiers de la pièce principale règne une sorte d'appentis scellé dans la muraille par trois côtés, supporté

sur le devant par des poutres maçonnées, formant comme un coffre ouvert par un côté, et sur lequel dorment les hommes tout habillés. Dans une chambre particulière, souvent mansardée, grouillent sur le sol les femmes et les enfants.

Telles sont les dispositions principales de chaque demeure : une ou plusieurs pièces, selon la richesse du propriétaire et l'importance de la maison, servent de chambres des hôtes, de logement exceptionnel pour l'un des maîtres du logis, de resserre particulière pour les bestiaux ou pour les outils, le grain. Des bahuts, des bancs, des coffres, des escabeaux en bois, des poteries de toutes formes en terre rougeâtre, des moulins en pierre pour écraser le grain, des pressoirs à huile, des charrues, quelques instruments aratoires, ou, selon l'industrie des habitants, de petites forges pour fabriquer des bijoux, des armes ou de la fausse monnaie, ou des métiers à tisser des burnous et des tapis, servent d'ameublement général.

Les seuls monuments publics de chaque village sont la Mosquée et la Djemâ ou Hôtel de Ville. La mosquée ressemble généralement, au dedans comme au dehors, à une grange de moyenne dimension, surmontée d'un étage flanqué d'un minaret carré. La salle du bas sert de logement particulier à l'Imam, la salle du haut sert pour la prière. La Djemâ ou Mairie, la chambre des représentants, la salle des comices, l'hôtel de ville enfin, se compose d'une grande pièce, garnie de bancs ou de dalles en pierre taillée servant de table et de sièges pour les assemblées. « Là les Kabiles viennent discuter toutes les questions de politique qui concernent leur tribu, leur village, élire leurs amin ou maires, plaider leurs procès, vivre de toute leur vie nationale de misère, de querelles et de guerre, mais de liberté. » (*E. Carré.*)

Entre le Sebaou et la mer, la Kabilie change d'aspect : les vallées sont plus larges et moins profondes ; les précipices deviennent des vallons. Le Sebaou ne roule plus, enfermé dans le fond d'une gorge étroite, bouillonnant de cascade en cascade, sur un lit de galets ; sa vallée s'est agrandie ; ses eaux rares serpentent lentement à travers une plaine de sable, semée çà et là de buissons et d'arbres isolés. Avec le sol, le climat se modifie, la végétation change. Les figuiers, les oliviers et les frênes de la haute Kabilie disparaissent peu à peu ; il n'y a plus d'arbres qu'autour des villages ; les orges, les blés et les champs de pâture règnent presque seuls. Le Berbère de cette contrée n'est plus le montagnard fier, travailleur et sauvage de la Kabilie supérieure. Sa nature, ses mœurs participent à la fois de sa double existence de la montagne et de la plaine. Ses villages ne sont ni entassés, à l'étroit sur les crêtes comme les bourgades berbères, ni disséminés dans les plaines comme les douar arabes. Ses maisons ne sont ni en pierres, comme celle des Kabiles, ni en toile comme les tentes arabes, elles sont faites de torchis ou de terre maçonnée entre des branches entrelacées.

On pénètre dans la Kabilie du Djurdjura par la route 19, de Ménerville à Drâ-el-Mizan ; par la route 20, d'Isserville à Dellîs ; par la route 21, d'Isserville à Fort-National et par la route 54, de Bougie à Akbou ou Metz.

Voici maintenant, pour les touristes intrépides qui veulent connaître complètement la Kabilie du Djurdjura, quelques indications de routes muletières ou sentiers de chèvres, futures routes carrossables ayant Fort-National pour point de départ.

De Fort-National aux Beni-Mansour.

6 kil. **Ichriden**, chez les Agacha.

18 kil. **Souk-el-Sebt**, chez les Beni-Menguillet.

25 kil. **Tizi-Bouiran**, chez les Bou-Youcef.

35 kil. *Col de Tirourda*, chez les Illiten.

Descente du col.

45 kil. **Hamedoun**, chez le Mellikeuch.

L'Oued-Sahel.

60 kil. **Bordj des Beni-Mansour**, sur la route d'Alger à Constantine.

De Fort-National à Akbou ou Metz.

6 kil. **Ichriden**, chez les Agacha.

12 kil. **Djemâ-el-Korn**, chez les Menguillet.

22 kil. **Tamesguida**, chez les Itour'ar.

25 kil. **Aït-Hammou**, chez les Itour'ar.

26 kil. **Ir'ir**, chez les Itour'ar.

31 kil. **Aït-Aziz**, chez les Illoula-ou-Malou.

35 kil. *Col de Chellata.*

Descente chez les Illoulen.

50 kil. **Akbou** ou **Metz**, d'où l'on regagne **Bougie.**

De Fort-National au Tamgout.

54 kil. de **Fort-National** à **Bordj-Bor'ni**, *V.* R. 19; 10 kil. en ligne droite de Bor'ni au **Tamgout** (2,066 mèt.), chez les Bour'dan.

De Fort-National à Lella-Khredidja.

25 kil. en ligne droite de **Fort-National** au pied du **Lella-Khredidja** (2,318 mèt.), chez les Bou-Drar.

Les pics du Tamgout et de Lella-Khredidja, sont complètement couverts de neige, de novembre à mai; leurs sommets dénudés, puisqu'on y compte à peine quelques cèdres, sont difficilement accessibles, et seulement pendant l'été.

DEUXIÈME SECTION

PROVINCE D'ORAN

ORAN

1º *Situation, direction et aspect général.* — 2º *Histoire.* — 3º *Description :* Port. — Remparts. — Portes. — Casernes. — Places. — Rues, Passages et Bazars. — Marchés. Maisons. — Édifices religieux. — Édifices civils. — Théâtre. — Fontaines. — Établissements d'instruction publique. — Établissements et Société de bienfaisance. — Industrie.

La traversée de Marseille à Oran est d'environ 50 heures, en temps ordinaire. Le paquebot, prenant une direction S.-O., passe assez près des côtes d'Espagne, qu'il aborde à Carthagène, où il fait escale pour débarquer et embarquer voyageurs et marchandises. Quelques heures d'arrêt permettent aux voyageurs, qui poursuivent leur route sur Oran, de visiter Carthagène [1].

Le panorama du golfe d'Oran s'étendant du camp Ferrat, à l'E., au camp Falcon, à l'O., sans être aussi grandiose que le panorama d'Alger et de ses environs, attirera cependant l'attention des touristes.

De l'ouest à l'est, après le cap Falcon, reconnaissable par son phare, s'étend le petit village maritime d'Aïn-El-Turk. La côte, fort basse jusqu'à cet endroit, se relève et présente une haute muraille de rochers, de laquelle se détache Mers-el-Kebir, avec ses maisons, ses fortifications et son port, abandonné désormais par la marine marchande. Les villages de Saint-André et de Sainte-Clotilde, et les bains de la Reine s'échelonnent ensuite, entre les falaises et les pentes du Mourdjadjo, sur la route de Mers-el-Kebir à Oran.

Le djebel-Mourdjadjo porte le fort de Santa-Cruz, à son sommet, la tour de la Vierge immédiatement au-dessous, le fort de San-Gregorio vers son milieu, et le fort de la Moune à sa base, près de la mer.

Oran se montre enfin, en amphithéâtre comme Alger, mais sur deux versants que sépare l'oued-Rehhi. Au fond, à dr., c'est la vieille Kasba dominant l'ancienne cité espagnole, la Blanca ; plus près, c'est le minaret de l'ancienne mosquée d'El-Hâouri ; plus près encore, le clocher de la cathédrale Saint-Louis. — A g., entre le fort Saint-André, couronnant les hauteurs du quartier d'Austerlitz, et le fort Neuf ou Rosalcazar, surplombant la promenade de Létang et la mer, c'est la ville neuve dont le minaret de la Grande-Mosquée marque le centre. Enfin, du fort de la Moune à l'extrémité du fort Neuf,

[1] V. l'*Itinéraire de l'Espagne et du Portugal* par G. de Lavigne, 1 vol.

CHEMINS DE FER DE LA PROVINCE D'ORAN



Dessiné par L. Thuillier. Gravé par Erhard.

Echelle de 1: 800000

0 5 10 20 30 40 Kilom.

Paris. Imp. Fraillery, 3 r. Fontanes

Back of
Foldout
Not Imaged

c'est le nouveau port avec sa douane, sa manutention militaire, ses moulins sur l'oued-Rehhi, ses quais et la future gare du chemin de fer d'Oran à Alger.

Le ravin d'Aïn-Rouina, tout verdoyant d'arbres et de cultures, sépare, à l'E., Oran du faubourg de Kerguenta, reconnaissable à sa caserne de cavalerie, à son parc à fourrages et à ses moulins à vent.

La falaise qui court de Kerguenta à la pointe de Canastel, laisse voir une foule de fermes et de villas qui entourent le village d'Arcole.

Au-dessus de Canastel, et à l'E., surgit le djebel-Khar, la montagne des Lions ou de Saint-Augustin, qui, vue des plaines du Sig et de l'Habra, a un faux air du Vésuve. Entre le djebel-Khar et la pointe de l'Aiguille, on aperçoit le petit village espagnol de Christel. La pointe de l'Aiguille termine à l'E. le golfe d'Oran. Plus loin, mais on ne le distingue pas toujours, c'est le cap Ferrat; derrière est Arzeu.

Le paquebot approche de la côte; au lieu de se diriger, comme autrefois, sur Mers-el-Kebir, qui n'est plus qu'un port militaire, il va droit sur Oran, franchit la passe du nouveau port, entre dans la darse, où les canots embarquent les voyageurs, que les voitures, omnibus des hôtels ou corricolos attendent sur le quai, pour les transporter dans la ville basse ou la ville haute.

SITUATION, DIRECTION ET ASPECT GÉNÉRAL.

Oran *, ch.-l. du départ. et de la division d'Oran, résidence de tous les chefs supérieurs des différents services administratifs, tant civils que militaires, et d'un évêque suffragant de l'archevêque d'Alger, compte une population de 45,640 hab. dont 11,047 Français, 4,948 Israélites, 4,782 indigènes et 24,863 étrangers.

Oran est située au fond d'une baie, par 35° 44′ de latitude N. et 2° 98′ de longit. O. Sa forme générale est celle d'un triangle un peu irrégulier, dont la mer forme la base, le Château-Neuf l'angle N.-E., le fort de la Moune l'angle N.-O. et le fort Saint-André le sommet au S. Oran est bâtie sur les deux flancs d'un ravin auquel elle doit son nom *Ouahran* (la coupure), et au fond duquel coule l'*oued-Rehhi* (la rivière des moulins), recouverte aujourd'hui, à partir de la porte de Tlemcen, par un large tunnel sur lequel s'élèvent le boulevard Malakoff, une partie du boulevard Oudinot et le massif de constructions qui sépare la place Kléber de la place de la Mairie, en contre-bas de la promenade de Létang. Le plateau O. comprend l'ancienne ville espagnole, le port et la vieille Kasba. C'est là que les Espagnols, qui ont possédé Oran de 1509 à 1708 et de 1732 à 1791, c'est-à-dire pendant près de deux siècles et demi, ont laissé des traces nombreuses de leur domination, encore visibles malgré le tremblement de terre de 1790. Le Château-Neuf et la nouvelle ville s'élèvent en amphithéâtre, sur la partie E. On retrouve plus particulièrement de ce côté les maisons mauresques et juives, qui s'étendent de la place de la République au fort de Saint-André, autant toutefois que les alignements ou les constructions françaises ne les ont pas fait disparaître ou remplacées. Mais ce qui appartient bien toujours aux Espagnols, c'est cette formidable ceinture de forts, qui étreignait la ville de tous côtés, pour la défendre contre les attaques incessantes des Arabes ou des Turcs.

Oran n'est plus aujourd'hui le bagne de l'Espagne et la ville où tous les seigneurs mécontents et tombés en disgrâce étaient exilés, ce qui ne les empêchait pas d'y mener

grand train de vie. « La population, d'environ 3,000 âmes, a dit F. Mornand, ne se composait que d'Espagnols ; il y avait en outre dans la ville 6 ou 7,000 hommes de garnison et un nombre à peu près égal de *presidarios*, galériens, employés aux travaux de fortification. Un labeur de galérien peut seul expliquer, en effet, une telle débauche de moellons, un pareil luxe de bâtiments. Soldats, forçats et habitants s'entendaient au reste à merveille. Les uns et les autres se faisaient d'ailleurs la vie très-douce. Les soldats ne veillaient pas sur les forçats, qui s'en allaient, toutes les fois que la fantaisie leur en prenait, grossir le nombre des renégats espagnols au Marok, où l'on trouvait des villes entières peuplées de ces réfugiés. Les forçats épargnaient aux soldats toute fonction autre que celle de faire la sieste et de fumer la cigarette. Les bourgeois fraternisaient humainement avec ces deux classes intéressantes de l'ordre social. Cette touchante fusion ne contribuait pas peu à rendre Oran ce qu'elle était, un véritable lieu de délices, s'il faut en croire du moins ce que disent les chroniques contemporaines. Nuit et jour, à ce qu'elles rapportent, ce n'était dans la ville que jeux, collations, danses, comédies, courses de taureaux et sérénades sous les fenêtres. On avait surnommé Oran *la corte chica* (la petite cour). C'était un bagne de plaisance... » Nous croyons que ce tableau est bien chargé, car les soldats, pour leur compte, eurent autre chose à faire que de songer à leur plaisir, au milieu des siéges et des sorties qui leur laissaient peu de loisirs.

Oran, tour à tour arabe, espagnole et turque, est aujourd'hui une ville française, bien percée, bien bâtie, bien aérée, dans laquelle la population européenne circule avec l'activité fiévreuse que donne le mouvement, de plus en plus grand, des affaires commerciales dans cette partie de notre colonie. On y voit encore défiler comme dans une lanterne magique : les militaires de tous grades et de tout corps, zouaves, turcos, chasseurs à pied et à cheval, spahis et artilleurs ; — les Juifs portant le costume de leurs compatriotes du Marok : la lévite, le pantalon à pied et le bonnet noir ; — les Juives splendidement belles, et couvertes de robes damassées d'or et de soie, quand elles ne sont pas laides et sordidement vêtues, sous leur châle rouge sang de bœuf ; — les Espagnols venus des villes ou des *huertas* de l'Andalousie, vêtus de grègues blanches, de l'alhamar, couverture de grosse laine rouge, et le mouchoir roulé autour de la tête, costume qui trahit son origine mauresque ; — les mañolas gaies, vives, bruyantes, remplissant comme à Alger les fonctions de bonnes d'enfant ou de ménagères, mais n'ayant plus rien de national dans leurs vêtements ; — les Maures insouciants, fatidiques, ne se trouvant pas trop étonnés de circuler au milieu des Européens ; — puis, comme dans tous les grands centres de l'Algérie, les différentes races d'indigènes venus de dehors, et se partageant tous les petits métiers dont nous avons déjà parlé à propos d'Alger, *V*. p. 43.

Tel est Oran, vu dans son ensemble et d'un premier coup d'œil.

HISTOIRE.

Des médailles, appartenant à différentes époques de la domination romaine ont été trouvées à Oran ; faut-il en conclure que cette ville soit bâtie sur les ruines d'un établissement romain ? Quelque ingénieux que puisse être le système d'investigations dont le résultat serait de dé-

montrer qu'Oran est la *Quiza municipium* d'Antonin ou la *Quiza Xenitana* de Pline, nous ne saurions, jusqu'à preuve plus concluante, adopter ce système. D'ailleurs Antonin, dans son itinéraire de la province d'Afrique, place Quiza entre *Portus magnus*, Arzeu et *Arsenaria* bordj-Baâl. Voici, du reste, le tronçon compris entre le *Flumen Salsum*, le Rio-Salado des Espagnols, l'oued-Malah des Arabes, et *Cartenna*, Tenès, deux points bien déterminés aujourd'hui :

Flumen salsum,	l'oued-Malah.
Portus divinus,	Mers-el-Kebir.
Portus magnus,	Arzeu.
Quiza	?
Arsenaria,	Fort-de-Baâl.
Cartenna,	Tenès.

Pline, de son côté, liv. V, ch., II, place également Quiza Xenitana entre Portus magnus et Arsenaria. Faut-il donc chercher Quiza et Arsenaria au fort de *Baâl*, derrière le cap Mar'oua et à Yer'rum ?

Oran eut pour fondateurs, dit El-Bekri (traduction de M. de Slane), Mohammed-ben-Abi-Aoun, Mohammed-ben-Abdoun et une bande de marins andalous qui fréquentaient le port de cet endroit. Ils accomplirent leur entreprise, après avoir obtenu le consentement des Nefza et des Mosguen, tribus qui occupaient cette localité. Les Mosguen faisaient partie de la grande tribu berbère des Azdadja. Ces Andalous fondèrent Oran, en l'an 290 (902-903 de J.-C.). Ils y séjournèrent jusqu'en l'an 297 ; alors une foule de tribus se présentèrent devant la ville, et demandèrent l'extradition des Beni Mosguen. Les Andalous ayant refusé de les livrer, Oran fut saccagée et brûlée, ce qui eut lieu dans le mois de Doul-kada 297 (910 J.-C.). Au mois de Châban de l'année suivante, la ville commence à se relever et devient plus belle qu'auparavant ; elle ne cessa de s'agrandir et de prospérer jusqu'à l'an 343 (954 de J.-C.). A cette époque, Yala-ben-Mohammed-ben-Salah l'Ifrenide s'en empara et en transporta la population dans la ville qu'il venait fonder, connue sous le nom d'*Ifgan* ou *Fekkan*, et dont M. de Slane signale les ruines à cinq lieues S.-S.-O. de Maskara, au confluent de l'oued-Hamman. Oran, dévastée et brûlée pour la seconde fois, resta dans un état complet d'abandon pendant quelques années. Les habitants ayant alors commencé à y rentrer, la ville se releva de nouveau.

Oran est encore enlevée d'assaut en 475 (1082 J.-C.) par les troupes almoravides, sous les ordres de Mohammed-ben-Tinamer, le Messoufien.

En 479 (1086 J.-C.) Youssef-ben-Tachfin, prince almoravide, s'empare de l'Afrique, du Sahara à la Méditerranée. Le pouvoir de ses successeurs va diminuant, et le dernier, Tachfin-ben-Ali, fuyant devànt les cavaliers de l'Almohade Abd-el-Moumen, périt entre Oran et Mers-el-Kebir (*V.* d'Oran à Mers-el-Kebir.)

Abd-el-Moumen, administrateur remarquable, protecteur des lettres et des sciences, meurt en 558 (1163 J.-C.), au milieu des préparatifs d'une expédition maritime, organisée en partie à Oran et à Mers-el-Kebir.)

A la chute des Almohades, en 667 (1269 J.-C.), Oran passe sous l'autorité des Mérinides.

Oran est emportée d'assaut par l'Abd-el-Ouadite-Abou-Hammou sur les Mérinides, qui sont passés au fil de l'épée, en 761 (1380 J.-C.).

« En moins d'un demi-siècle, dit M. L. Fey, Oran passa neuf fois sous différents pouvoirs.... Ben-Abbad réussit à se maintenir à la tête du gouvernement des Oranais, à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal du royaume de Tunis (841-1437 J.-C.). Oran reçut dans ses murs, vers cette époque, le célèbre Moulaï-Mohammed, surnommé le Gaucher,

et quinzième roi de Grenade, obligé de fuir devant ses sujets insurgés. Mohammed fixa sa résidence à Oran, afin de correspondre plus facilement avec les membres de son parti. A la mort de Ben-Abbad, Oran obéit aux Beni-Zeiyan de Tlemcen. Sous cette nouvelle domination, elle jouit d'une grande prospérité, et devint l'entrepôt d'un commerce très-actif et très-étendu. Marmol et Alvarès Gomès en rendent témoignage. L'ivoire, les dépouilles d'autruche, les peaux de bœufs tannées, la poudre d'or, les esclaves noirs, les céréales, étaient d'inépuisables sources de richesses pour les habitants, qui excellaient aussi dans la fabrication des étoffes de laine et dans celle des armes blanches. Les Vénitiens, les Pisans, lès Génois, les Marseillais et les Catalans achetaient à l'envi ces produits, et écoulaient par contre des étoffes, des verroteries, de la quincaillerie grossière et du fer.»

On comptait à Oran, suivant Alvarès Gomès, plus de 6000 maisons, des mosquées splendides, des écoles qui rappelaient les fameux enseignements de Cordoue, de Séville et de Grenade. De vastes entrepôts sur des quais populeux, des bains renommés et des édifices publics remarquables ajoutaient à l'éclat de cette cité florissante. Malheureusement le luxe et les richesses portèrent les Oranais aux excès les plus condamnables ; les mœurs se corrompirent.... Sidi-Mohammed-el-Hâouri, ayant visité Oran, frémit à la vue de tant de corruption et s'écria douloureusement : « Oran, ville de l'adultère, voici une prédiction qui s'accomplira : l'étranger viendra dans tes murs jusqu'au jour du renvoi et de la rencontre. » (Le jugement dernier.)

La mort d'El-Hâouari eut lieu en 813-1439 J.-C.); sa prédiction fut accomplie, soixante-dixans après, par l'arrivée des Espagnols à Oran.

Au commencement du XVIe s., les villes maritimes du Mar'reb, épuisées par les fréquentes révolutions, dans lesquelles s'abîmait l'empire des Arabes et des héritiers de leur ancienne prospérité commerciale, s'adonnaient presque exclusivement à la piraterie. Elles s'étaient recrutées, dans les dernières années du siècle précédent, de tous les Maures chassés d'Espagne, et ceux-ci nourrissaient une double haine contre les ennemis de leur religion, qui les avaient violemment arrachés à leur patrie. Faire les chrétiens esclaves, piller leurs navires, ravager leurs terres, ce n'était à leurs yeux que des représailles légitimes, assez justifiées par le souvenir amer de leurs récentes défaites, l'espoir d'en tirer vengeance et de reconquérir une part des biens dont on les avait dépouillés.

C'est à la nécessité de réprimer ces pirateries qu'il faut attribuer les expéditions qui signalèrent le nom espagnol sur la côte d'Afrique; elles se rattachaient probablement à un grand projet de croisade en Terre-Sainte, pour lequel Ferdinand d'Espagne, Emmanuel de Portugal et Henri d'Angleterre conclurent un traité d'alliance offensive et défensive, au mois de mars 1506. Ce projet dut échouer par la nécessité où se trouvèrent les princes alliés de secourir le Saint-Siége, alors en querelle avec la France.

Dès l'année 1502, Ximénès représentait à son souverain le bien que la religion retirerait d'une guerre entreprise contre les musulmans d'Afrique, et la gloire qui en rejaillirait sur la couronne.

Un tel projet devait tenter l'esprit chevaleresque de Ferdinand, qui s'était déclaré le champion de tous les intérêts de l'Église; mais le cardinal, n'écoutant lui-même que l'ardeur de son zèle apostolique, n'avait pas prévu les difficultés, qui l'arrêtèrent dès les premiers pas. L'ignorance où se trouvait alors le gouvernement espagnol sur l'état des contrées d'Afrique, les plus voisines de l'Espagne, le manque de renseignements précis

sur la position des villes, sur leurs forces de terre et de mer, sur leurs ressources de tout genre, et, par-dessus tout, la difficulté de les faire explorer, donnaient naissance à de grands embarras. Il fut un instant question de commencer l'attaque par la petite ville d'Honeïn, presque limitrophe, à l'E., de l'empire du Marok. Cette place maritime était peuplée de corsaires, et on présumait qu'elle renfermait beaucoup de richesses enlevées aux chrétiens; mais des renseignements fort précis, donnés par un certain Jérôme Vianelli, marchand vénitien, qui avait longtemps voyagé en Afrique, déterminèrent le gouvernement espagnol à diriger ses premiers efforts contre un autre point de la côte. Ce point était le port de Mers-el-Kebir, qu'on se représentait alors comme la clef de toute l'Afrique.

L'expédition résolue, un obstacle se révéla, qui faillit en ajourner indéfiniment l'exécution; l'argent manquait; le trésor de l'État avait tellement été appauvri par la dernière guerre contre les Maures d'Espagne qu'il ne pouvait suffire aux dépenses d'une grande expédition. Ce fut alors que le cardinal Ximénès promit au roi de subvenir lui-même aux frais de la guerre, pendant deux mois. Sans plus de retard, il équipa une flotte assez considérable, et réunit une armée, formée de tout ce qu'il y avait de noble et de courageux dans les Espagnes : car c'était à qui s'enrôlerait pour la guerre sainte.

Le 3 septembre 1505 (911 hég.), la flotte partit de Malaga, relâcha le 8 à Almeria, et passa, le 11, dans la rade de Mers-el-Kebir. Le siège dura plusieurs jours sans résultat; mais les assiégés, à la veille d'être réduits, conclurent une trêve, à l'expiration de laquelle ils devaient rendre la ville, si les secours qu'ils attendaient de Tlemcen n'arrivaient pas. En effet, ce secours ayant manqué, ils capitulèrent. C'était le 23 octobre, cinquante jours après le départ de la flotte de Malaga. Les troupes catholiques prirent possession de la place, relevèrent les fortifications qui avaient le plus souffert du siège, et, ayant laissé une bonne garnison, remirent à la voile.

Les Espagnols conçurent d'abord une trop haute idée de cette conquête, et le général D. Gonzalve de Ayora écrivit à Ximénès : « Nous avons maintenant conquis l'Afrique à moitié; » puis il ajoutait qu'on pourrait se contenter de concentrer dans Mers-el-Kebir une garnison respectable, et d'y faire quelques travaux de fortification, qui rendraient imprenable une place, déjà si bien défendue par la nature : son occupation par les chrétiens en ferait bientôt l'effroi de toute la contrée, et assurerait au loin leur domination. Mais Ximénès, qui entendait quelquefois mieux la guerre que les généraux, ne pensa pas tout à fait ainsi. L'occupation, bornée à Mers-el-Kebir, lui paraissait impuissante : ce n'était, à ses yeux, qu'une trouée faite à la côte d'Afrique, rien de plus. Il songeait à s'emparer d'une place, sinon plus forte militairement, du moins plus à même d'offrir des ressources et des moyens de s'étendre dans le pays. Celle d'Oran lui semblait réunir ces conditions, et une défaite, essuyée par la garnison de Mers-el-Kebir dans un engagement avec les Maures de cette ville, le 15 juillet 1507 (913 hég.), le décida tout à fait à diriger une expédition de ce côté,

Ici se présentaient de nouveaux obstacles : l'enthousiasme de Ferdinand s'était beaucoup refroidi; d'un autre côté, le trésor était vide; mais le cardinal ne se découragea pas, et il s'engagea de nouveau à avancer tous les fonds nécessaires, à la charge, par le roi, de lui en faire le remboursement, lorsque l'état de ses finances serait amélioré.

Trois années se passèrent dans les préparatifs de cette guerre, qui de-

vait appeler sur l'Espagne l'attention de toute l'Europe. Enfin, au commencement de mars 1509 (915 hég.), une flotte composée de 80 grands vaisseaux, de 10 galères et de plusieurs centaines de bâtiments de transport, et d'une armée de 15,000 hommes, attendait dans le port de Carthagène le moment favorable pour mettre à la voile. La flotte ne leva l'ancre que le 14 mai, par un bon vent, et fit voile pour Mers-el-Kebir, où elle arriva, le soir de la veille de l'Ascension. Le cardinal descendit à terre avec les officiers de sa suite, et y passa la nuit. Le lendemain, au point du jour, le signal du débarquement fut donné, et l'armée vint se ranger en bon ordre sur le rivage. Après avoir célébré une messe solennelle, le cardinal donna ses dernières instructions à ses généraux, et, la croix à la main, il se présenta devant le front de l'armée, qu'il encouragea par de chaleureuses paroles : les soldats y répondirent par d'unanimes acclamations, puis l'on se mit en marche. On arriva devant Oran, sans presque avoir rencontré d'obstacles, et, avant la fin de cette journée, la bannière espagnole flottait victorieusement sur la kasba de la ville maure.

Les Espagnols, au rapport de leurs historiens, ne perdirent que 30 hommes dans cette journée ; mais ces vainqueurs, venus au nom d'une religion de paix et d'humanité, souillèrent leur victoire par des actes d'une barbarie peu chrétienne. Il n'y eut point de quartier pour les infidèles, et plus d'un tiers de la population musulmane fut impitoyablement massacré. Le nombre des prisonniers s'éleva à 6,000 ou 8,000; le butin fut considérable : 60 canons de siège et un grand nombre de machines de guerre tombèrent au pouvoir des Espagnols ; les mosquées, tous les édifices publics furent pillés, et on ne respecta pas davantage les maisons particulières. Les richesses énormes que la piraterie y avaient accumulées furent abandonnées à la cupidité des généraux et des soldats. Quant à Ximénès, il ne se réserva que quelques manuscrits arabes et certains objets de prix qu'il donna, à son retour en Espagne, à la cathédrale de Tolède et au couvent de Saint-Ildefonse de Madrid.

La prise d'Oran répandit la terreur dans toute la contrée ; on l'apprit à Tlemcen par 80 Maures qui avaient échappé au carnage ; l'effroi fut si grand, que le sultan se renferma dans la citadelle, et que les habitants, prenant les armes, se mirent en état de défense. Ils massacrèrent sans pitié ni merci tout ce qu'il y avait de négociants chrétiens dans leur ville, confondant les juifs dans cette boucherie. Les petites villes voisines d'Oran furent abandonnées, et leurs habitants s'enfuirent devant les armes victorieuses des chrétiens ; il y en eut même qui émigrèrent jusque dans le royaume de Fez. La conquête eût pu s'étendre sans obstacles et s'affermir en s'agrandissant ; mais les Espagnols ne surent pas profiter des chances que la fortune leur offrait.

Le premier soin du cardinal Ximénès, en prenant possession d'Oran, fut d'y installer, sur des bases dignes d'elle, cette religion, au nom et pour les intérêts de laquelle la conquête avait été entreprise. Les mosquées furent converties en églises, un hôpital fut établi sous le patronage de saint Bernard ; enfin deux couvents de franciscains et de dominicains furent fondés. L'institution d'un tribunal de l'Inquisition vint bientôt compléter tous ces pieux établissements. D'un autre côté, les fortifications de la place furent rétablies sans retard, et on y ajouta d'autres travaux.

La garnison d'Oran ne fut jamais de plus de 1500 hommes. Ces forces étaient bonnes tout au plus à protéger les lignes espagnoles contre les incursions quotidiennes des tribus ennemies ; mais, s'agissait-il d'un

siège à soutenir, ou d'une campagne sérieuse à entreprendre, leur insuffisance nécessitait de la part de l'Espagne des envois de troupes considérables. Ces déplacements fréquents et dispendieux étaient une charge d'autant plus lourde que l'occupation bornée d'Oran ne la compensait par aucun avantage ; d'un autre côté l'Espagne se trouvant, depuis le commencement du XVIe s., mêlée à tous les grands intérêts qui s'agitaient en Europe, la politique lui faisait un devoir de ménager ses forces, déjà trop disséminées, et elle ne pouvait envisager qu'avec crainte toute circonstance qui l'obligerait à dégarnir ses ports et ses provinces. Ces considérations faillirent entraîner, en 1574, l'abandon d'Oran. Mais la mort de Selim II, empereur des Turcs, vint délivrer le gouvernement espagnol des craintes, que les préparatifs de la Porte contre l'Espagne, Oran et Mers-el-Kebir, à la suite du combat de Lépante, lui avaient d'abord inspirées. Le projet d'évacuer Oran fut indéfiniment ajourné.

Les Espagnols avaient laissé s'élever, sans obstacle, la puissance des Turcs en Algérie, et ceux-ci les avaient chassés insensiblement de toutes leurs positions de la côte. Oran seul résistait ; mais Hassen-ben-Kheir-ed-Din, à la suite de sa tentative infructueuse contre cette place, en 1563 (970 hég.), comprit que le seul moyen d'affaiblir la puissance espagnole, était de créer dans la province, aux portes mêmes d'Oran, une autorité forte et homogène, en état de résister ou d'attaquer par elle-même. C'est pour atteindre ce résultat, qu'il réunit les différents pouvoirs indépendants, que les kaïds des diverses villes se partageaient, entre les mains d'un bey, dont il fixa la résidence à Mazouna, entre Mostaganem et Tenès, à 60 kilom. au N. du Chelif. Cette nouvelle puissance ne laissait échapper aucune occasion de harceler les chrétiens, de soulever contre eux les tribus, qui jusqu'ici étaient restées neutres, et elle obtint, dans plusieurs rencontres, de petits avantages ; mais les premières attaques sérieuses qu'elle tenta ne furent pas couronnées de succès. En 1622 (1032 hég.), les janissaires du Beylik essuyèrent une sanglante défaite, dans les plaines de l'Habra, et, lorsque, quelques années après, le bey Châban, sous prétexte de châtier les Beni-Amar qui, pour se soustraire au joug des Turcs, avaient fait alliance avec les Espagnols, et s'étaient mis à leur solde, vint assiéger Oran, son armée éprouva une défaite complète, et lui-même fut tué sous les murs de la place.

Cependant le divan d'Alger épiait avec une incroyable persistance le moment d'attaquer les chrétiens d'Oran, et de rejeter ces hôtes incommodes au-delà de la mer, lorsqu'en 1708 (1119 hég.), des circonstances, propres à seconder l'exécution de ce dessein, se présentèrent. Philippe V venait de succéder sur le trône d'Espagne au dernier descendant de Charles-Quint. L'Espagne divisée, affaiblie, absorbée par des intérêts plus prochains, n'accordait qu'une attention bien faible à sa possession africaine.

C'est alors que Moustafa-bou-Chelar'em, bey de la province d'Oran, qui avait depuis peu transporté le siège du Beylik à Maskara, reçut du dey d'Alger l'ordre de rassembler toutes ses troupes et d'aller mettre le siège devant Oran. Philippe V était cependant parvenu à réunir assez de bâtiments, de troupes et de munitions, pour faire quelque temps face à l'ennemi ; malheureusement, la trahison du comte de la Vera-Cruz livra à l'archiduc Charles les forces destinées à la défense d'Oran. En l'absence des secours qu'elle attendait, la place, qui n'offrait pas grande résistance, se défendit bravement; mais elle fut obligée de capituler. Oran

devint le chef-lieu du gouvernement de l'Ouest et la résidence ordinaire du bey.

Plus tard, lorsque Philippe V se vit affermi par le traité d'Utrecht sur le trône que l'Europe lui avait si longtemps disputé, il fit les préparatifs d'une expédition, destinée à chasser les Turcs d'Oran. Rien ne fut négligé pour en assurer le succès. Le roi ordonna une levée de 30,000 hommes, confia le commandement de divers corps de l'armée à ses plus habiles généraux, et investit le comte de Montemar du commandement en chef.

La flotte, composée d'une trentaine de bâtiments armés et de plus de cinq cents bâtiments de transport portant 25,000 hommes de débarquement, partit d'Alicante, le 25 juin 1732 (1145 hég.). Un vent contraire l'ayant forcée de relâcher au cap Palos, elle n'arriva que le 29 près du cap Falcon. Le débarquement s'opéra le lendemain, et le 1er juillet, avant la fin de la nuit, Oran et ses châteaux forts avaient capitulé ; une affaire d'avant-garde avait décidé du sort de la place. Les Espagnols perdirent en tout 150 hommes ; on trouva dans la place 146 pièces de canon, beaucoup de mortiers et des vivres en abondance.

Les Turcs firent, peu de temps après, une vaine tentative pour reprendre la place; de son côté, le gouvernement espagnol n'épargna aucune dépense pour s'y maintenir. Les anciennes fortifications furent restaurées, et on en éleva de nouvelles. Les relations avec les tribus devenant plus difficiles, la garnison fut augmentée. Cependant la reprise d'Oran n'avait pas même rétabli entièrement la situation, déjà si précaire, que les Espagnols s'étaient faite dans la province. Les indigènes, refroidis par une première retraite, s'éloignèrent d'eux plus encore que par le passé, et l'histoire d'Oran, pendant soixante années, fut uniquement celle d'une place de guerre ou d'un port sans importance. Cette possession sans avenir végétait misérablement, lorsqu'une grande catastrophe vint fournir à l'Espagne un prétexte pour en rejeter le fardeau.

Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790 (1205 hég.), un affreux tremblement de terre se fit sentir à Oran et dans les environs. Il fut d'abord de vingt-deux secousses consécutives, avec de très-faibles interruptions, et se renouvela très-fréquemment jusqu'au 22 novembre. Il s'ensuivit la ruine des édifices, maisons, forts et fortifications de la place, la perte du tiers de la garnison et celle d'un grand nombre d'habitants. Le reste de la garnison se trouvait dans la plus affreuse détresse : elle n'avait plus ni tentes, ni baraques, ni hôpitaux, plus même de médicaments pour les malades et les blessés ; elle avait perdu ses magasins de vivres et de munitions. Pour comble de malheur, le bey de Maskara, Mohammed-el-Kebir, profitant de la consternation générale, se présenta en ennemi devant la place, et les troupes espagnoles, frappées de terreur et réduites au désespoir, allaient avoir à lutter contre une armée de 30,000 hommes. Cependant des renforts furent envoyés à Oran, de Carthagène, de Majorque et de Cordoue, et, à force d'énergie et d'habileté, le commandant général parvint à défendre ses ruines jusqu'au mois d'août de l'année suivante.

A cette époque, la régence d'Alger entama avec le gouvernement espagnol des négociations pour un traité de paix et de commerce, analogue à celui qui avait été conclu en 1786. Le bey de Maskara reçut alors du dey d'Alger l'ordre de retirer son armée et de suspendre les hostilités. Les Espagnols commencèrent à respirer ; ils profitèrent de cette trêve pour capituler honorablement. Par une convention, passée entre le gouverneur d'Oran et le bey Mohammed, il fut arrêté que les fortifications ne seraient pas détruites, que la ville se-

rait évacuée dans un délai fixé, et que les Espagnols emporteraient leurs canons en bronze et leurs approvisionnements. Les troupes et les habitants chrétiens furent transportés à Carthagène. Mohammed, qui était resté sous les murs de la ville jusqu'à l'entière évacuation, y fit son entrée, dans les premiers jours du mois de mars 1792. Ainsi finit, par le délaissement de la dernière ville qu'ils tenaient sans aucun profit pour eux, l'occupation des Espagnols dans l'ancienne régence d'Alger. Après 250 ans, remplis sans doute de luttes glorieuses, mais employés à s'assurer seulement la possession du littoral, ils furent fatalement conduits à l'abandon d'Oran.

Les Turcs, maîtres de cette ville, s'empressèrent de démolir les constructions qui avaient coûté tant de peine à leurs prédécesseurs. Ce fut un élan général pour détruire tout ce qui existait ; il fallut changer ces demeures, faites pour les usages de la civilisation, en maisons de boue, en galeries étroites, ne prenant jour que dans l'intérieur , et destinées à un nouvel ordre de mœurs et d'idées.

Les beys se succédèrent, succombant généralement à des intrigues, parce qu'ils devaient leur élévation à des intrigues. Gouverner, pour eux, c'était tirer du pays le plus de de revenus à leur profit et à celui du dey. Ils étaient aidés, à cet effet, par un khralifa et deux aghas. Le bey et le khralifa se partageaient la province, pour aller, tous les ans, chercher l'impôt, qui n'était guère payé qu'à la suite de sanglants combats. Le tribut était porté à Alger par le khralifa ; le bey n'y allait en personne que tous les trois ans.

Voici un rapide aperçu sur les beys de l'Ouest. Nous avons déjà dit que Hassen-ben-Kheir-ed-Din, ayant échoué dans ses tentatives sur Oran, créa dans la province, dont cette ville ne fut que plus tard la capitale, une autorité forte et homogène, capable d'attaquer comme de se défendre, et qu'il remit cette autorité à un bey nommé *Bou-Khredidja*, qui fixa sa résidence à Mazouna, entre Mostaganem et Tenès (971-1563). L'administration de ce bey, douce envers les populations paisibles, fut impitoyable pour les tribus turbulentes.

Souâg, son successeur, eut à réprimer les insurrections suscitées par un agitateur, Mohammed-ben-Ali, qu'il fit décapiter. Souâg mourut empoisonné par sa femme.

Seïah, originaire de Mazouna même, mourut après avoir exercé le pouvoir pendant onze ans.

Sâad, 4e bey.

De Sâad à Mohammed-ben-Aïssa, la chronique compte dix beys , dont, jusqu'à plus amples investigations, on ignore les noms et les actions.

Mohammed-ben-Aïssa, 15e bey.

Châban, 16e bey, meurt sous les murs d'Oran, en dirigeant une attaque contre la Kasba, 1098 (1686).

Moustafa-bou-Chelar'em, l'homme à la moustache, 17e bey, s'empara d'Oran en 1119 (1708); il résida dans cette ville jusqu'à sa reprise par le duc de Montemar, en 1145 (1732). Moustafa battit alors en retraite sur Mostaganem, il mourut en 1149 (1737). C'est Mohammed qui transféra, le premier, le siège du beylik à Maskara, point beaucoup plus central que Mazouna.

Yussef, 18e bey, fils du précédent, meurt de la peste à Tlemcen, après avoir gouverné pendant un an, 1151 (1738).

Moustafa-el-Ahmar, le Rouge, 19e bey, mourut empoisonné, après un règne tranquille de dix années (1161-1748).

Kaïd-ed-deheb, d'or, à cause de ses largesses quand il entra au pouvoir, 20e bey, gouverna trois ans, et se réfugia au bout de ce temps, d'abord chez les Espagnols d'Oran, et plus tard à Tunis.

Mohammed-el-Hedjâmi, 21e bey, fut assassiné, neuf mois après son entrée au pouvoir, en 1166 (1752). Ce règne si court fit donner à Mohammed le nom de *Ed-djedda*, le petit d'un animal qui n'a pas encore atteint l'âge d'un an.

Othman, 22e bey, reprit Tlemcen, insurgée sous Yussef, et mourut à Maskara, où il fut enterré, après avoir gouverné pendant neuf ans, en 1185 (1771).

Hassen, 23e bey, de 1186 à 1188 (1772 à 1774). Il se réfugia à Constantinople, puis au Kaire, pour échapper au ressentiment du pacha d'Alger.

Ibrahim-el-Miliani, 24e bey, contribua, avec un contingent de 10,000 hommes, à la défaite d'O'Reilly, sur la plage d'Hussein-dey, en 1189 (1775). *V.* p. 62. Il mourut, l'année suivante, à Maskara.

Hadj-Khrelil, 25e bey, trouvé mort dans sa tente, en allant soumettre Tlemcen, encore une fois en révolte, en 1194 (1779).

Mohammed-Lekahal, le Noir, plus connu sous le surnom d'*El-Kebir*, le grand, 26e bey; il reprit Oran aux Espagnols, et fit son entrée en 1206 (1791). Mort en 1214 (1799).

Othman-ben-Mohammed, fils du précédent, 27e bey. Déposé au bout de trois ans, il fut exilé à Blida, puis envoyé comme bey à Constantine. Il périt chez les Kabiles de l'oued-ez-Zehour, dans une expédition contre Ben-Arach, marabout Derkaoui (révolté).

Moustafa-el-Manzali, 28e bey, gouverna une première fois, de 1216 à 1219 (1802 à 1805), et fut déposé pour n'avoir pas su repousser les attaques de Ben-Cherif et de Ben-Arach.

Mohammed Mokallech, 29e bey, comprima la rébellion des tribus soulevées par Ben-Cherif et Ben-Arach; mais la paix fit de cet homme énergique un débauché sanguinaire et un dilapidateur. Ahmed, pacha d'Alger, le fit étrangler, après toutefois qu'on lui eut appliqué sur la tête une calotte en fer rougie au feu, en 1221 (1807).

Moustafa-el-Manzali, 30e bey, revint au pouvoir; le pacha le rappela à Alger, au bout d'un an, pour en faire son khraznadji, ministre des finances, en 1221 (1807).

Mohammed-el-Rekik, le Menu, et encore *Bou-Kabous*, l'homme au pistolet, et *El Meslour'*, l'écorché, 31e bey, comprima les tribus révoltées et battit leur chef *Bou-Terfas*, à Nedroma. Il méconnut l'autorité du pacha, et ce dernier envoya l'ordre de le tuer. Mohammed eut la figure écorchée vive, le ventre ouvert, et fut accroché par le milieu du dos à un croc en fer, en 1226 (1812).

Ali-Kara-Bar'li, 32e bey, administrateur habile, excita la jalousie du pacha Omar, qui le fit étrangler au pont du Chelif, entre les villages de Lavarande et de Duperré, comme il revenait d'Alger, où il était allé porter le *denouch* ou impôt de la province, en 1232 (1817).

Hassen, 33e bey, eut à repousser ou à prévenir la révolte des Arabes, entre autres de Mahi-ed-Din, père d'Abd-el-Kader. Quand Alger fut prise, Hassen voulut abandonner Oran, et sollicita la protection de l'autorité française. Notre armée entra dans Oran le 4 janvier 1831; trois jours après, le bey faisait route pour la Mekke, où il mourait au bout de quelques mois.

Le maréchal Clauzel, dans l'appréhension d'une guerre continentale, afferma, moyennant un million de redevance annuelle, le beylik d'Oran à Sidi-Ahmed, de Tunis; ce dernier envoya à Oran son khralifa Kheir-ed-Din, dont l'autorité, méconnue par les indigènes, pouvait nous donner de sérieux embarras: mais le traité du maréchal Clauzel n'ayant pas été approuvé par le gouvernement français, le général de Faudoas vint prendre possession définitive d'Oran, le 17 août 1831.

DESCRIPTION

Nous avons consulté, pour l'histoire des agrandissements successifs d'Oran, d'anciens plans en notre possession, les voyages de Shaw, l'ouvrage de M. L. Fey et un manuscrit espagnol, n° 2,880, de la Bibliothèque nationale, manuscrit sans titre, mais parlant exclusivement d'Oran, et dont l'auteur n'est autre que Don Eugenio de Alvaredo é Saavedra Martinès de Lerma, commandant général de la place d'Oran, de 1772 à 1790. Ce manuscrit, qui fut achevé le 16 mai 1773, pourrait bien être une première copie de l'original portant la date du 31 déc. 1772, déposé au ministère de la guerre, à Madrid et dont M. L. Fey a eu connaissance par une seconde copie.

A la prise d'Oran par les Espagnols, en 1509, la ville, loin d'offrir, selon les récits souvent exagérés des musulmans, les quais, les places, les bazars, les mosquées aux minarets étincelants d'une cité riche et heureuse, se composait d'habitations lourdes, mal construites, entassées dans un périmètre fort restreint sur le plateau appelé plus tard *la Blanca*. Successivement, mais plus tard, la ville forma trois quartiers séparés les uns des autres par des remparts : *la Marine*, *la Blanca* et *la Kasba*.

Sur un plan relatif à l'attaque d'Oran, par Bou-Chelar'em, en 1708, la ville forme un massif compacte sur la g. de l'oued-Rehhi ; elle est un peu éloignée de la mer et comprend la Kasba. Au-dessus de cette dernière, on voit le village d'*Ifri*, abandonné par les Maures, alliés des Espagnols. Quant au port ou rivage, aucun établissement n'y figure, soit par oubli du dessinateur, soit parce qu'il n'y en avait pas encore, à cette époque. Sur la rive dr. de l'*oued-Rehhi*, sont échelonnés le *fort Saint-Philippe*, le *fort Saint-André* et le *château de Rosacalper* (sic) ou Château-Neuf, reliés par les *tours Gourde* et *Madrigal*. La *tour de la Zuguïa*, le *fort Saint-Grégoire* et le *fort Sainte-Croix* complètent, du côté O., la défense d'Oran, qui comptait alors 500 maisons particulières. Bou-Chelar'em resta maître d'Oran jusqu'en 1732. Shaw, qui visita cette ville en 1730, la décrit ainsi : « Oran est une ville fortifiée, qui a près de 800 toises de circuit. Elle est bâtie sur le penchant et au pied d'une haute montagne, qui s'élève au N.-N.-O., et du sommet de laquelle deux châteaux commandent la place. On voit sur le bord de la mer, à quelques centaines de toises, Mers-el-Sr'ir, le petit port... A une très-petite distance, à l'O. de la montagne dont il vient d'être question, il y en a une autre appelée, je crois, Mazetta, le plateau du Marabout, qui est plus élevée que la première. Elles sont d'ailleurs séparées par une vallée, ce qui fait que leurs sommets paraissent entièrement isolés, et servent de point de direction aux navires en mer. Au S. et au S.-E., sont deux autres châteaux bâtis au niveau de la partie inférieure de la ville, mais entre lesquels serpente aussi une vallée profonde qui forme comme un fossé naturel dans la partie méridionale de la place. Au haut de cette vallée, en passant sous les murs, se trouve une source d'eau excellente, qui a plus d'un pied de diamètre. Le ruisseau qui en sort suit les sinuosités de la vallée et alimente abondamment les fontaines de la ville. Toute cette vallée offre une multitude d'objets pittoresques, tels que des plantations d'orangers, des chutes, des cascades, dont les eaux coulent à travers des bosquets d'une délicieuse fraîcheur. Près de la source, il y a un autre château qui défend la ville et les matamores

ou fosses, où les Arabes conservent leur blé. (La description de cette vallée, par Shaw, est toujours aussi vraie.)

« La ville d'Oran n'a que deux portes, qui sont toutes deux du côté de la campagne. Celle qui est appelée la porte de Mer, parce qu'elle est la plus voisine du port, est surmontée d'une grande tour carrée que l'on pourrait armer, en cas de besoin. Près de l'autre, appelée porte de Tlemcen, on a élevé une batterie. La Kasba ou citadelle est située au N.-O., dans la partie la plus élevée de la place. Le côté opposé, c'est-à-dire vers Mers-el-Sr'ir, est défendu par un bastion régulier. On peut juger, par ce qui précède, qu'Oran est une place fort importante, et que, sans la panique qui s'empara des habitants lors du débarquement des Espagnols, ils auraient pu opposer une sérieuse résistance. Durant que les Espagnols restèrent maîtres d'Oran, ils y bâtirent plusieurs belles églises et édifices publics, dans le goût des anciens Romains, mais avec moins de solidité. Ils ont aussi imité les Romains, en plaçant dans les frises et autres parties de leurs bâtiments des inscriptions en leur langue, qui donnent une médiocre idée de leur style lapidaire. »

Une vue cavalière d'Oran, datée de sept. 1732, nous montre cette ville, quelques mois après sa reprise par le duc de Montemar. Le dessin est grossier d'exécution et inexact dans ses proportions, mais sa légende offre des renseignements précieux pour la reconstitution d'Oran, à cette époque. Les *forts* qui la défendent sont toujours ceux qu'on a cités plus haut; des jardins l'entourent à l'E. ; *ses portes* sont celles *de Tlemcen* au S.-E., *de Canastel* au N.-E. et *de Malorca* à l'O. ; les monuments religieux sont : l'*église de Sainte-Marie*, les *couvents de Notre-Dame de la Merci*, *de Saint-Dominique* et *de Saint-François*, les *ermitages de Notre-Dame de Carmen*, *de Saint-Roch* et *de Saint-Sébastien;* les *moulins* tournent vers l'oued-Rehhi, près de la mer : on voit enfin sur le *port*, avec ces moulins et ces trois ermitages, un grand bâtiment, *la corrale de las barcas*, espèce de chantier et d'abri pour les barques ou petits navires.

A cette époque, la ville s'étendit au dehors et franchit le ravin, d'une manière timide à la vérité.

En 1720, Oran compte 532 maisons particulières et 42 édifices publics.

Quand Mohammed-el-Kebir eut fait son entrée dans Oran, en 1791, il s'occupa de repeupler la ville. Le pacha Hassen y dirigea d'Alger quelques-uns de ses protégés, et plusieurs personnages influents qui lui étaient suspects. Un appel fut fait à Medéa, Miliana, Tlemcen, Maskara, et aux autres villes de l'intérieur; il en vint d'Ouchda et même de Fez. Quelques chefs des Beni-Ameur, des R'arabas, des Smelas et des Douairs, s'y fixèrent. Afin de donner de l'élan au commerce, le bey distribua à vil prix des terrains, situés entre le Château-Neuf et le fort Saint-André, à la seule condition d'y bâtir sur des alignements donnés, et les livra à des Juifs accourus de Nedroma, de Mostaganem et de Maskara. Ce quartier, régulièrement percé aujourd'hui, est construit sur la crête du ravin E. de l'oued-Rehhi, et forme, avec la partie qui s'étend jusqu'à la nouvelle rue des Jardins, ce qu'on appelle la ville neuve, pour la distinguer de la ville espagnole ou vieille ville. Cette dernière n'était guère, quand nous prîmes possession d'Oran, qu'un amas de décombres. Tous les travaux neufs ou de restauration, qui firent la ville française actuelle, sont l'objet de la description suivante.

Port.

Il est certain que le port d'Oran a eu quelque importance, au temps des

Arabes, alors que Marseille, Barcelone et les républiques marchandes de l'Italie avaient des comptoirs sur les côtes barbaresques. On n'en saurait dire de même tant qu'Oran appartint aux Espagnols ; le port ne servait alors que de point de relâche pour les troupes et les vivres qu'on amenait dans la place. Les indications suivantes compléteront celles que nous avons déjà données plus haut sur la topographie de cette partie d'Oran jusqu'à notre arrivée.

Si l'on abordait en face de la ville, on rencontrait, à droite : *le corps de garde du Môle,* détruit pour l'élargissement du quai ; la *batterie du Môle*, la *Toppanat-bou-Alem* des Turcs, construite en 1748 et démantelée en 1832 ; la *petite douane;* les *chapelles de Notre-Dame de Carmen, de Saint-Roch* et *de Saint-Sébastien*, toutes trois disparues, la première dans les bâtiments de la douane, la seconde dans la rue d'Orléans, la troisième dans les magasins de l'Arsenal ; et avec cette dernière disparurent également la *Tuilerie du roi,* le *magasin au charbon* et le *magasin à l'orge*.

Revenant sur la gauche, on voyait les *magasins voûtés*, taillés dans le roc, de 1785 à 1788, et servant d'abri aux barques pendant la tempête ; au-dessus de ces magasins, la *Caserne,* construite en 1746 et démolie pour l'ouverture de la rue de Charles-Quint ; plus à gauche encore, le beau bâtiment dit *de Sainte-Marie,* élevé en 1764 et affecté alors, comme aujourd'hui, au service des subsistances militaires ; les bâtiments qui lui font suite servaient de *greniers à sel.*

Derrière Sainte-Marie était le *quartier des Mineurs*, et à droite de ce dernier, dans la rue actuelle de l'Arsenal, les Maures de paix, *Moros de paz,* ou cavaliers indigènes au service de l'Espagne, avaient leurs gourbis renfermés dans des murailles et formant ainsi un quartier à part.

Les quatre moulins du roi s'échelonnaient le long de l'oued-Rehhi, de la mer à la porte de Canastel. Le premier, dit *Petit-Moulin*, à l'embouchure du ruisseau, a complètement disparu ; le second, ou *Grand-Moulin,* a été recouvert par les remblais de la rue Charles-Quint ; le troisième, dit *Moulin du ravin,* tourne toujours ainsi que le quatrième, dit *Moulin de Canastel;* mais ce dernier, aujourd'hui *Moulin Caussanel,* se trouve dans les caves de l'Hôtel de la Paix, par suite des remblais faits sur l'oued-Rehhi, comme on l'a dit plus haut, page 170.

Le quartier de la Marine, avant 1832, était donc peu considérable ; une douane, une manutention, des hangars, des ateliers pour la marine, l'artillerie et le train des équipages y ont été construits par l'État ; les particuliers, le haut commerce surtout, y ont fait bâtir des maisons et de vastes magasins pour entrepôts. Là où n'existait qu'un mauvais village de pêcheurs, s'est élevée une ville tout entière.

Aussitôt après son installation dans Oran, le service des ponts et chaussées fit restaurer et curer un petit bassin de refuge existant dans la rade et qui, n'ayant pas été entretenu depuis longtemps par les Espagnols, était entièrement obstrué par les sables. Un des éboulements de la montagne qui surplombe le port, combla de nouveau le bassin en 1835. Rétabli depuis, il servit à abriter les barques et les chalands pendant les grosses mers. Plus tard on commença un bassin dont la superficie de quatre hectares est renfermée par le quai Sainte-Marie et des jetées. L'une d'elles remplace en partie celle que les Espagnols avaient poussée, en 1736, dans la même direction de l'O. à l'E., et qui fut emportée deux ans après par une effroyable tempête.

Cependant Oran est devenue une ville importante, qui se développera

beaucoup plus encore par la suite. Placée comme elle l'est, un grand avenir lui est réservé, en raison de sa situation. A quelques lieues des côtes d'Espagne, elle deviendra le centre du commerce et des échanges de ce pays avec une partie de l'Algérie. Depuis que le réseau espagnol aboutit à Carthagène, qui est à quelques heures d'Oran, et se rattache aux chemins de fer français par Barcelone et Madrid, il est devenu la route obligée des voyageurs, qui veulent éviter une longue traversée. Le nouveau port d'Oran, qui supprime désormais le port de Mers-el-Kebir, réservé à la marine militaire, est venu donner satisfaction aux intérêts du commerce. Ce port a été créé au moyen d'une jetée de 1000 mèt., partant à l'O. du fort de la Moune, et formant avec deux jetées transversales un bassin de 24 hect. au fond duquel, toujours à l'O., est renfermée la darse de 4 hect. dont on parle plus haut. Un terre-plein bordé de quais, sur lesquels est établie à l'E., au-dessus du Château-Neuf, la gare du chemin de fer, complète l'ensemble du nouveau port d'Oran.

Remparts.

Un des premiers soins du cardinal Ximénès, après la prise d'Oran, fut d'en faire relever les fortifications ; l'enceinte en pisé des Arabes fut remplacée par de solides murailles en pierre, commandées au S. par la Kasba et au N.-E. par le fort, qui est devenu aujourd'hui le Château-Neuf. D'autres forts isolés, nécessités pour les besoins de la défense d'Oran, sans cesse bloqués ou attaqués, furent successivement ajoutés aux précédents.

« Construite, dit M. L. Fey, d'une manière très-irrégulière, sous le rapport du tracé, parce qu'il était absolument nécessaire qu'elle se pliât aux inégalités et aux exigences du terrain, l'enceinte avait 2557 mèt. de développement. A partir de la porte de Tlemcen, elle suivait les promenades publiques, ombragées de peupliers, où est situé aujourd'hui le boulevard Oudinot; contournait, pour faire face à la marine, le plateau où est l'hôpital; rentrait un peu pour soutenir les terres à pic sur lesquelles repose l'église Saint-Louis, et venait enfin aboutir à la porte du Santon, d'où elle formait encore un angle rentrant pour venir s'appuyer à l'O., au *bastion de Sainte-Isabelle,* ainsi qu'au bastion nommé *la garde des lions,* dépendance de la Kasba ; comme sa contre-partie, elle avait son point de départ à l'E. de cette forteresse. Prenant pour base la porte de Tlemcen, par où l'on arrivait de l'intérieur, nous trouverons aussitôt : le *bastion de Saint-François*, immédiatement après avoir dépassé l'abreuvoir; la *tour Saint-Dominique,* qui est parfaitement visible à l'angle S. du boulevard Oudinot; son intérieur et ses dépendances sont affectés au service des militaires; le *bastion des bains* : l'ancienne salle des morts de l'hôpital est sur son emplacement, dans le rentrant de l'enceinte au milieu du boulevard Oudinot; la *tour de Saint-Roch*, qui a disparu presque entièrement pour faire place au bastion que l'on construisit en 1852, afin de prévenir les éboulements des terres sous lesquelles repose l'aile N. de l'hôpital neuf; la *guérite des Escaliers*, qui a disparu également, ainsi que les escaliers; la *guérite des Sept-Vents,* qui était située sur le bord de l'escarpement avoisinant la maison d'éducation des sœurs Trinitaires; le *conduit royal,* dit « de la Vieille-Mère; » ce conduit, s'appuyant à la Kasba, près de l'entrée de la rue Tagliamento, achève l'enceinte de la *Ciudad d'Oran.* »

Après l'occupation définitive d'Oran, en 1831, on dut songer à en faire une place assez forte pour qu'elle fût en rapport avec son importance. Une muraille crénelée, reliant d'abord le Château-Neuf avec le fort Saint-André a été, dans ces derniers temps, reportée au-delà des faubourgs Kerguenta,

Saint-Michel, Saint-Antoine et du village nègre, tandis qu'à l'O., on a conservé les anciens remparts espagnols, au moyen de nouveaux travaux de restauration. Tous les forts et ouvrages avancés, dont on parlera plus bas, furent également, dès cette époque, remis en état de défense. La nouvelle enceinte enferme une superficie de 600 hectares.

Portes.

Oran n'eut longtemps que deux portes, la *porte de Tlemcen* ou *du Ravin,* au pied et à l'E. de la vieille Kasba, aujourd'hui disparue, et la *porte de Canastel* ou *de la Mer,* qui n'est autre que la voûte de la place Kléber, sous laquelle s'engage la rue par laquelle on monte à l'hôpital militaire et à l'église Saint-Louis.

Une troisième porte, celle *d'El-Santo,* fut ouverte plus tard à l'O.; le chemin de Mers-el-Kebir, passant sous le fort de Saint-Grégoire, y aboutissait; l'inscription gravée au-dessus de cette porte « AÑO D.1754, » pourrait faire supposer qu'elle n'a été construite qu'à cette époque, sous le gouvernement de Louis-Philippe d'Arcos; mais nous avons tout lieu de croire que la porte d'El-Santo est celle de *Malorca,* indiquée sur un plan d'Oran portant la date de septembre 1732.

On compte aujourd'hui : la porte précédente, par laquelle on va à Santa-Cruz; la *porte de la Kasba,* au-dessus de la porte d'El-Santo, et la *porte du fort de la Moune,* par laquelle on entre en venant de Mers-el-Kebir; la *porte de Tlemcen,* la *porte de Maskara,* entre le village nègre et le faubourg Saint-Michel, et la *porte d'Arzeu* ou de *Kerguenta.* La *porte Napoléon* et la *porte Saint-André* ont disparu avec le reculement de la muraille crénelée; la porte Napoléon était l'ancienne barrière de Rosalcasar défendue par un corps de garde construit, en 1740, sous D. José Avallejo. La porte Saint-André, en face de la Mosquée, était, comme la précédente, commandée par un corps de garde fortifié, bâti au temps des Espagnols.

Forts.

Le *fort Sainte-Thérèse,* situé au N.-E. du Château-Neuf et surveillant la plage de Kerguenta, aurait été bâti par le comte d'Alcaudète en 1557-1558. Il a été reconstruit de 1737 à 1738 par don José de Vallejo.

La *batterie du Petit-Maure, el Morillo,* ou *de Santa-Anna,* placée au-dessous de la promenade du Château-Neuf et armée de quelques pièces de canon pour la défense de la côte, a été élevée de 1740 à 1741 sous don José Vallejo.

Le *Château-Neuf.* — Les trois grosses tours reliées entre elles que l'on voit encore dans la partie ouest du Château-Neuf, constituaient, avant l'expédition de Ximénès, le seul ouvrage commandant Oran, sur la rive dr. de l'oued-Rehhi. On a attribué leur fondation aux Vénitiens, qui, venant trafiquer avec les États barbaresques, avaient besoin de sauvegarder leurs intérêts comme leurs personnes, dans les nombreuses révolutions qui agitaient le Mar'reb au moyen âge. D'autres historiens prétendent que ces tours furent construites par une commanderie maltaise de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, autorisée à s'établir sur ce point de la côte, ce qui paraît peu probable. Un ouvrage arabe, intitulé l'*Aalfaouïa*, dit enfin qu'elles furent élevées en même temps que le Bordj-el-Mersa ou Mers-el-Kebir, par le sultan merinite Aboul-Hassen, qui régnait de 731 à 739 (1331 à 1339). Toujours est-il que l'ensemble de ces travaux était connu sous le nom de *Bordj-el-Mehal,* le fort des Cigognes, et *Bordj-el-Ahmar,* le fort Rouge, dont les Espagnols firent *Rosas-Cajas,* les maisons rouges devenues *Rosalcazar, Rosalcaper,* etc.

Le premier gouverneur espagnol établit son quartier à Bordj-el-Ah-

mar; d'autres travaux d'agrandissement, commencés en 1563, après la retraite du pacha Hassen-ben-Kheir-ed-Din, furent continués jusqu'en 1701; cette dernière date est consacrée par une inscription surmontée de l'écusson royal d'Espagne, portant les noms de Philippe V et du marquis de Casasola; cette inscription est placée sur la face droite du demi-bastion de gauche, dans le front qui longe le ravin.

Une inscription placée sur la porte d'entrée du Château-Neuf rappelle que, « sous le règne de Charles III et sous le commandement de don Juan Martin Zermeno, on fit cette porte, on construisit les voûtes pour le logement de la garnison, et l'on réédifia le château en ce qui concerne la partie qui regarde la mer. »

Une deuxième inscription en arabe, placée au-dessus de la précédente, donne l'année de la reddition d'Oran par les Espagnols en 1206 (1791), sous le pachalik d'Hassen.

Le Château-Neuf devint la résidence des beys d'Oran. La partie qu'ils occupaient était une délicieuse demeure, moins importante que celle d'Ahmed, bey de Constantine, mais plus confortable. Le pavillon destiné au harem était un séjour aérien, situé au point culminant du château et d'où l'on jouissait d'une vue ravissante. Un jardin séparait ce pavillon du corps du palais, dans l'intérieur duquel étaient deux parties bien distinctes : l'une, l'habitation du bey, l'autre, le palais proprement dit. Une galerie couverte mettait l'une et l'autre partie en communication. Le Génie militaire a transformé ce palais en une immense caserne où demeurent non-seulement des troupes, mais presque tous les chefs des services militaires. Le général commandant la division occupe le logement des beys.

Le général de Fitz-James et le colonel Lefol, du 21e régiment de ligne, reposent dans le bastion du Château-Neuf, qui porte le nom du colonel.

Le *fort San-Miguel,* qu'il ne faut pas confondre avec le fort du même nom, situé au-dessus de Mers-el-Kebir et ruiné par Hassen-ben-Kheir-ed-Din, commandait le ravin qui sépare Oran de Kerguenta, à l'est du Château-Neuf. Le fort San-Miguel, qu'on appelait encore *Bordj-el-Francès,* bâti en 1740, a été démoli par Mohammed-el-Kebir, en 1791.

Le *réduit Sainte-Barbe,* placé à l'angle que fait le mur d'enceinte entre le Château-Neuf et le fort Saint-André, c'est-à-dire à 400 mèt. de l'un et de l'autre, a été construit en 1734, sous le gouvernement de D. José Vallejo; il a probablement remplacé un autre ouvrage, désigné sous le nom de *Tour Gourde*, sur le plan de 1707, que nous avons cité plusieurs fois.

Le *fort Saint-André, Bordj-ed-Djedid*, le Fort-Neuf, *Bordj-es-Sbahihïa*, le fort des Spahis, est situé à l'E., entre le fort Saint-Philippe et le Château-Neuf. Il a été construit en 1693. Son armement qui était alors de 36 canons, n'étonnera pas quand on saura qus le fort Saint-André commandait tous les abords d'Oran à l'E. Une explosion de poudre le fit sauter le 4 mai 1769; trois compagnies du régiment de Zamora y périrent.

Le fort Saint-André a été remis en état de défense après 1831, pendant le commandement du général Boyer.

Le *fortin* ou *lunette Saint-Louis*, à dr. de la route de Tlemcen, et à 200 mèt. du fort Saint-André, a été construit en 1736, sous le règne de Philippe V, par D. José Vallejo, ainsi que le constate la longue inscription latine que l'on peut lire sur la porte d'entrée de cet ouvrage.

Le *fort Saint-Philippe,* ou fort des Beni-Zeroual, situé au S.-O. d'Oran, au-dessus du ravin de Ras-el-Aïoun, la tête des sources, a été construit sur l'emplacement du château des

Saints, *Castillo de los Santos*, élevé par le marquis de Gomarès, après la prise d'Oran, sur un des points culminants des mamelons ravinés qui entourent Oran, et dont la prise par Hassen-Corse, en 1556 (963 hég.), et la destruction par Hassen-ben-Kheir-ed-din, en 1563 (979 hég.), avaient démontré la nécessité d'un ouvrage moins exigu ou moins vulnérable.

La prise d'Oran en 1708 dut entraîner celle du fort Saint-Philippe.

Les assauts de Mohammed-el-Kebir, repoussés en 1791 par les gardes wallones au fort Saint-Philippe, ont rendu célèbre le nom du chevelier de Torcy. « A l'attaque du 18 septembre 1791, le contingent des Beni-Zaroual, du Dahra, fut presque anéanti dans une lutte entre le bey de Maskara et les Espagnols, et c'est depuis ce combat que le fort de Saint-Philippe ou Ras-el-Aïn reçut le nom de Bordj-Beni-Zeroual, qu'il conserve encore chez les indigènes. » (L. Fey.) Le chevalier de Torcy est décédé le 6 juillet 1852, à l'âge de 82 ans.

Le fort Saint-Philippe, démantelé par ordre du pacha d'Alger, après la capitulation d'Oran, a été réparé depuis notre occupation.

Les ruines du fort que l'on trouve en avant de Saint-Philippe, sont celles de *San-Fernando* ou *Bordj-Bou-Benika*, nommé également *Bordj-Ras-el-Aïn*. Construit par le comte d'Alcaudète, de 1557 à 1558, il fut détruit, lors de la prise d'Oran, en 1708.

La *vieille Kasba* ou *Castillo Viejo*, où sont installés le conseil de guerre, la prison militaire et une caserne, domine, du S. au S.-O., la Blanca et la Marine. Aucune inscription, aucun vestige d'architecture remontant à une époque reculée, ne peuvent faire assigner une date certaine à la fondation primitive de cette forteresse. On affirmerait presque, cependant, qu'elle a été construite en même temps que la ville de Mohammed-ben-Abi-Aoun et de Mohammed-ben-Abdoun. Oran devait, en effet, comme toutes les autres villes du Mar'reb, être protégée par des travaux de défense, dont la Kasba était le couronnement.

Quand Oran fut prise par les troupes de Ximenès, en 1509, le gouverneur, retiré dans la Kasba, dont il ne pouvait plus longtemps prolonger la défense, ne remettait les clefs de cette citadelle qu'au cardinal en personne.

Quelque temps après, la Kasba était complètement rasée pour être réédifiée.

Il fut un instant question, à la suite des attaques d'Oran par Hassen-Kaïd, en 1556, et Hassen-Pacha-ben-Kheir-ed-Din, en 1563, d'abandonner cette ville : c'était du moins l'avis de la commission envoyée d'Espagne à Oran; mais Philippe II en ayant décidé autrement, on augmenta les travaux de fortification, et ceux de la Kasba prirent un grand développement ; il paraît même que ce fut avec une économie dont le secret est perdu aujourd'hui. L'inscription suivante placée à l'entrée E. de la Kasba en fait foi :

EN EL ANO D. 1589 SIN COSTAR
A SU MAGESTAD MAS QUE EL
VALOR DE LAS MADERAS HIZO
ESTA OBRA DON PEDRO DE
PADILLA SU CAPITAN GENERAL
I JUSTICIA MAYOR DE ESTAS
PLAZAS POR SU DILIGENCIA
I BUENOS MEDIOS

« L'an du Seigneur 1589, don Pedro de Padilla, capitaine général et grand justicier de ces places, fit construire cet édifice sans autre frais pour Sa Majesté que la valeur des bois. »

Un des bastions N. de la Kasba regardant la ville, le bastion des artilleurs, *baluarte de los artilleros*, aujourd'hui démantelé, porte engagée dans sa maçonnerie une longue inscription tronquée par les balles turques et sur laquelle on lit le nom de Charles II et celui de Requesens,

baron de Castel-Viros, gouverneur d'Oran de 1665 à 1682, qui fit construire les remparts de la Kasba, du côté de la ville.

A la prise d'Oran en 1708 (1119 hég.) par Moustafa-ben-Yussef, plus connu sous le nom de Bou-Chelarem, le gouverneur de la Kasba se rendit, à la condition que la garnison (560 hommes) aurait la vie sauve.

Bou-Chelar'em habita la Kasba pendant 24 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1732. Trois inscriptions arabes, placées dans trois cours différentes, mentionnent les travaux qu'il fit exécuter pour la construction de deux bains et d'un magasin. La Kasba se divisait alors en deux parties bien distinctes : le palais proprement dit, demeure des gouverneurs espagnols, habité également par Bou-Chelar'em, situé dans la partie haute et comprenant des hôtels, une chapelle, une ménagerie; la partie inférieure renfermait le casernement militaire et civil, l'arsenal et la poudrière ; la partie centrale, dont le local est affecté au conseil de guerre, était occupée par les femmes du bey.

Bou-Chelar'em dut abandonner Oran et la Kasba, où il avait vécu si tranquille et si heureux, devant les troupes du comte-duc de Montemar, en 1732 (1145 hég.).

Dans la nuit du 8 au 9 oct. 1790 (1205 hég.), la haute Kasba, ébranlée par le tremblement de terre, croula de toutes parts, effondrant de ses débris une partie de la ville.

Mohammed-el-Kebir accourut alors de Maskara, pour prendre Oran, et tenta vainement de s'emparer de la Kasba; ce ne fut qu'à la suite de négociations qu'il entra plus tard dans la ville et dans les forts.

Après 1831, la vieille Kasba a servi — et elle sert — encore de caserne à une partie de nos troupes ; mais le palais des gouverneurs espagnols et du Bou-Chelar'em n'a pas été relevé.

La Kasba communique avec la ville au moyen de deux portes dont l'une correspond à l'ancienne voirie et l'autre à une rue carrossable ouverte par le Génie.

On voit, au S.-O. de la Kasba, les ruines d'une redoute, connue sous le nom de la *Campana,* la Cloche; et au N.-O. en montant au Santa-Cruz, d'autres ruines appartenant également à une redoute ou lunette, qui, avec la précédente et les autres beaucoup plus rapprochées : *de la barrera,* la barrière, *de Saint-Pierre, de Santa-Isabelle, de la Guardia de los leones,* la garde des lions (cette dernière probablement située près de l'ancienne ménagerie du palais), complétaient le système de défense de la Kasba.

Le *fort de Santa-Cruz,* couronnant le sommet du pic d'Aïdour, à 400 mèt. au-dessus de la mer, et auquel on arrive en sortant d'Oran par la porte d'El-Santo, a pris le nom du gouverneur D. Alvarès de Bazan y Sylva, marquis de Santa-Cruz, qui le fit construire de 1698 à 1708. Les indigènes l'appellent *Bordj-el-Djebel,* le fort de la montagne, ou bien encore *Bord-el-Mourdjadjo,* du nom de cette montagne.

Rasé en 1735, à l'exception du ravelin ou demi-lune que l'on voit encore aujourd'hui, le fort fut complètement reconstruit, et terminé en 1738, sous D, José Avallejo.

Mohammed-el-Kebir en devint maître par la reddition d'Oran. Il le fit démanteler par ordre du pacha d'Alger, qui redoutait la puissance de son lieutenant. Santa-Cruz a été restauré dans ces derniers temps, de 1856 à 1860.

La petite chapelle située à quelques mèt. au-dessous du fort de Santa-Cruz a été élevée en 1849, à l'occasion du choléra. *V.* plus loin.

Le *fort Saint-Grégoire,* que les Arabes appellent *Bordj-Hassen-ben-Zahoua,* a été construit en forme d'étoile irrégulière avec les matériaux et sur l'emplacement d'un château au sommet duquel, au dire de l'historien Gomez, on voyait briller

pendant la nuit un feu qui rappelait le phare des Grecs. Saint-Grégoire complétait ainsi avec la Moune la défense d'Oran du côté de l'O. et gardait en même temps le chemin de Mers-el-Kebir, qui, à cette époque, passait à mi-côte du Mourdjadjo. L'inscription suivante, recueillie avec beaucoup d'autres par M. L. Fey, nous donne la date de la construction du fort Saint-Grégoire :

..... AÑO DE 1589 REINANDO EN L..
...AÑAS...
..... E SECUNDO .... ACABO .... CA......
... PEDRO DE PADILLA SV
CAPITAN GEN....

« L'an 1589, le roi don Philippe II régnant dans les Espagnes, don Pedro de Padilla, son capitaine général, fit achever ce château. »

On a dit plus haut que le fort Saint-Grégoire fut occupé par le général de Damrémont, le 16 décembre 1830 ; il a été réparé en 1845. Il sert aujourd'hui de prison militaire.

Le *fort de la Moune*, de la Guenon, *Castilla de la Mona*, est ainsi appelé à cause des bandes de singes qui en auraient occupé les environs, surtout au sommet du Djebel-Mourdjadjo ; il est connu également sous le nom de *Bordj-el-Ihoudi*, le fort du Juif, que lui ont donné les indigènes, pour éterniser la trahison d'un Juif nommé Ben-Zouaoua, et d'après Marmol, Cetorra, qui, d'accord avec D. Diego de Cordova, aurait facilité la prise d'Oran par les Espagnols, en introduisant nuitamment une partie des troupes dans ses magasins situés près d'une des portes de la ville, sur le bord de la mer. Le fort de la Moune, à cheval entre la mer et la route d'Oran à Mers-el-Kebir, sur l'emplacement même des magasins de Ben-Zouaoua, a dû être bâti par D. Diego de Cordova, bien que le seul monument épigraphique qu'on y lisait, il y a quelques années, portât la date de 1563, l'année peut-être do travaux de réédification.

Le fort de la Moune fut emporté d'assaut par Bou-Chelar'em, le 18 châban 1708 (1119). Le comte de Montemar le fit restaurer en 1732.

Casernes.

Dans une ville toute militaire, comme l'était Oran, les casernes ne manquaient pas, aussi bien aux troupes venant y tenir temporairement garnison qu'aux *desterrados*, exilés, dont on se servait pour opérer des sorties et faire du butin ; toutes ont disparu dans le nivellement ou la reconstruction de la ville. Nos troupes sont logées à la *vieille Kasba*, au *Château-Neuf*, à *Saint-Philippe* et à *Kerguenta*.

Le *magasin du campement*, installé dans l'ancienne mosquée d'El-Hâouri, le *magasin des subsistances militaires*, auquel a été affecté le bâtiment espagnol de Sainte-Marie, sur le quai de ce nom, et l'*hôpital militaire* (1400 lits), vaste construction élevée en face de l'église Saint-Louis, complètent la nomenclature des établissements militaires.

Telle est la *ville militaire*, à la surface du sol : la partie souterraine ne serait pas moins curieuse à étudier ; car les Espagnols avaient fait communiquer leurs forts entre eux au moyen de galeries obscures et profondes ; mais aujourd'hui de nombreux éboulements ont rendu la plupart des passages impraticables.

Places.

On en compte trois dans la ville neuve :

La *place d'Armes*, circonscrite, au N., par la maison Larcy, à l'E. par des terrains sur lesquels s'élevaient les remparts, que de belles constructions commencent à remplacer, au S. et à l'O. par des masures et quelques maisons neuves, qu'occupent

plusieurs marchands de boissons. Les rues de la Révolution, de Vienne, Philippe, et des Jardins, aboutissent à la place d'Armes, la plus grande d'Oran.

La *place des Carrières,* entre les rues de Vienne et de la Révolution. La petite mosquée, convertie en église, fait face à la route par laquelle passent presque toutes les diligences de la province.

La *place du Théâtre* ou *Bastrana*, près de la promenade Létang.

Dans la Blanca : la *place de l'Église*, entre l'église Saint-Louis et le campement ; la *place de l'Hôpital*, ancienne place d'Armes, sous les Espagnols, sur laquelle on voyait la statue équestre, en marbre, de Charles IV, élevée en 1772, par D. Eugenio de Alvaredo, et la *place aux Herbes*, rue Ponteba, sont plutôt des élargissements de la voie publique, que des places véritablement dignes de ce nom.

Entre la ville neuve et la Blanca, la *place Kléber,* où viennent aboutir les rues Charles-Quint, d'Orléans, Philippe, et les boulevards Malakoff et Oudinot ; c'est au côté N.-O. de cette place qu'est construite la voûte, ancienne porte de Canastel ou de la Marine. La *place de la République,* séparée de la place Kléber par le massif de constructions où sont installés la Mairie, la Bibliothèque et le café de la Bourse d'un côté, et l'hôtel de la Paix et la librairie Alessi d'un autre.

Les *places d'Orléans* et *de Nemours*, dans le quartier de la Marine, sont traversées par la rue d'Orléans. Un marché couvert aux poissons et aux légumes a été construit sur le côté S. de la place d'Orléans. Un quinconce ombrage un côté de la rue.

Promenades.

La *promenade de Létang*, nom du général qui a commandé la division d'Oran de 1836 à 1837, commence près de la place du Théâtre et contourne à l'O., au N., puis à l'E. le pied des fortifications du Château-Neuf, sur une longueur de 1 kil. De la partie O., on embrasse l'ensemble de la vieille ville, la Blanca des Espagnols, et le port dominé par l'abrupt Mourdjadjo, sur lequel s'échelonnent, de la base au sommet, le fort de la Moune, le fort Saint-Grégoire, la Chapelle des cholériques et le fort Santa-Cruz. Du côté N., la vue a pour horizon l'immensité de la Méditerranée ; puis, à dr., cette partie du golfe d'Oran avec Arcole, la pointe de Canastel, la montagne des Lions, Christel et la pointe de l'Aiguille. Arrivé à l'extrémité N.-E., et après avoir franchi une ancienne poterne, toujours ouverte maintenant, on remonte dans la direction E.-S., entre le Château-Neuf et le ravin de l'*Aïn-Rouina*, par un sentier verdoyant, souvent ombragé par les figuiers, et qui vient aboutir à l'ancienne place Napoléon. La promenade de Létang, plantée, à l'O. et au N., de vigoureux bella-ombra donnant en été un abri impénétrable aux rayons du soleil, est surtout fréquentée, les jours de musique militaire. L'orchestre est installé, à l'angle que fait la promenade près du café-restaurant.

Le *boulevard* ou *promenade Oudinot*, nom du colonel du 2[e] chasseurs d'Afrique, tué à la Makta, en 1832, forme une large et belle chaussée bordée de maisons, et plantée jadis d'une double allée d'arbres ; il s'étend du pied de la Kasba, près de l'ancienne porte de Tlemcen, à la place Kléber. Les constructions du côté O. de ce boulevard ont remplacé une partie des anciennes fortifications. Si, de ce même endroit, on se retourne vers l'E., la ville mauresque apparaît avec ses maisons carrées, terminées en terrasse, badigeonnées en blanc et en rouge, et s'étageant en amphithéâtre, de la rue des Jardins au fort Saint-André.

Rues.

Les rues d'Oran sont généralement bien percées et bien aérées ; les voitures peuvent y circuler, sauf dans quelques-unes à escaliers, et, c'est principalement dans la Blanca qu'il faut chercher ces dernières ; encore ne sont-elles que des ruelles aboutissant du reste aux grandes artères.

Nous pourrons répéter, au sujet des rues de la Blanca ou de la vieille Oran, ce que nous avons dit pour les rues d'Alger : s'il est fâcheux qu'on n'ait point conservé les noms arabes de ces dernières, il est fâcheux également qu'on n'ait point conservé les noms espagnols des premières. Pourquoi n'avoir pas changé en même temps le nom de la ville?

La Blanca, quartier tranquille s'il en fut, a pour rues principales :

La *rue du Vieux-Château,* longeant l'enceinte à l'ouest; ses maisons, dont l'une servait de bagne aux esclaves chrétiens, ont conservé en partie leur cachet espagnol : c'était la calle de la Carrera ;

La *rue de la Moskowa*, ou de la Armagura, (Amertume), où étaient situés les fours de la manutention ;

La *rue de l'Hôpital* portait le nom de la Merced, qui rappelait l'ordre de la Merci, institué pour la rédemption des captifs, et possédait, par un triste contraste, un bagne chrétien sous les Turcs et une caserne d'exilés, *desterrados*, sous les Espagnols ;

La *rue de Montebello*, calle del Amor de Dios ;

La *rue de Dresde*, calle de San-Jayme, où était une autre caserne d'exilés, dite de la Para.

Trois grandes rues coupent le quartier de la Marine :

La *rue de l'Arsenal,* longeant le pied des anciennes murailles nord de la Blanca ;

Les *rues d'Orléans* et *de Charles-Quint*, décrivant toutes deux et parallèlement un S, de la place Kléber au port ; elles sont naturellement occupées par les courtiers maritimes, les entrepositaires, les marins et les pêcheurs. Ces trois rues communiquent entre elles par d'autres plus petites.

La rue d'Orléans est percée d'une longue *voûte*, qui la met en communication avec la place de l'Église Saint-Louis.

On compte enfin dans la ville neuve :

Les *rues de la Révolution*, *de Vienne,* d'*Austerlitz* et *de Wagram;* toutes quatre sont percées droites, parallèles, et s'étendent, de la place d'Armes au fort Saint-André, dans le quartier juif.

La *rue Philippe,* commençant au carrefour Kléber pour aboutir à la place d'Armes, la *rue des Jardins* et la *nouvelle rue des Jardins,* allant toutes deux de l'ancienne porte de Tlemcen à la place, relient la vieille ville à la nouvelle. La rue Philippe, décrivant un angle, dont la mosquée occupe le sommet, n'est autre que l'ancien chemin de Canastel, partant de la porte de ce nom pour arriver à la barrière de Rosalcazar, l'ancienne porte Napoléon ; on y admirait encore, il y a dix ans, quelques arbres plus que centenaires, les derniers qui restaient de ceux qui furent plantés, en 1734, par ordre de don José de Tortosa.

Passages et Bazars.

Les passages ne sont mentionnés que pour mémoire ; on ne saurait appeler ainsi quelques percées étroites et tristes d'aspect, faites seulement pour abréger les communications d'une rue à une autre. Quant aux bazars, si nous en exceptons celui de la maison Lasry, dans le haut de la rue Philippe, nous ne saurions les indiquer.

Marchés.

Le marché couvert sur la plaec d'Orléans, pour le poisson et les

légumes, et un autre marché, couvert également, situé dans la haute ville entre les rues de Wagram et des Jardins, n'ont rien de monumental. Les Arabes vendent du charbon, des fruits, de la volaille, des œufs, ainsi que des bestiaux, sur les espaces laissés libres par les constructions, entre les rues Philippe et de Turin, et sur les terrains vagues, en avant de l'ancienne muraille crénelée qui allait du Château-Neuf au fort Saint-André.

Maisons.

Les maisons d'Oran sont presque toutes modernes et bâties à la française ; elles ne sont ni plus belles ni plus laides qu'ailleurs, mais on frémit en les voyant élevées jusqu'à un quatrième et quelquefois un cinquième étage. Il semble vraiment, pour leurs propriétaires insouciants ou avides, que le tremblement de terre de 1790 n'ait jamais eu lieu.

Les quelques maisons espagnoles encore debout n'ont rien du cachet national que l'on retrouve en Belgique et en Franche-Comté ; nous voulons parler surtout de ces façades avec fenêtres grillées et balcons ventrus. Les Espagnols avaient du reste restitué à leurs maisons particulières d'Oran les dispositions des maisons mauresques de l'Andalousie.

On retrouve dans le quartier de la Marine une construction mauresque semblable à celles d'Alger, que nous avons décrites p. 26. C'est dans la haute ville, au quartier des Juifs et des Maures, entre les rues de Wagram et des Jardins, qu'il faut chercher, quand l'alignement ne les a pas fait tomber, les maisons indigènes petites, carrées, n'ayant généralement qu'un rez-de-chaussé, et dont la cour est abritée du soleil par une vigne. La forme extérieure de ces maisons, badigeonnées en blanc ou en rouge, se voit parfaitement bien du boulevard Oudinot.

Edifices religieux.

Églises. — La *cathédrale Saint-Louis*. Si jamais monument eut à subir des modifications et des destinations contraires, c'est bien certainement la cathédrale Saint-Louis d'Oran. Ce fut d'abord la chapelle d'un couvent de moines de Saint-Bernard, qui remplaça une mosquée transformée, après la prise d'Oran, par Ximénès, en une église sous l'invocation de Notre-Dame de la Victoire. Cette chapelle devint ensuite l'église du Saint-Christ de la Patience. De 1708 à 1732, sous Bou-Chelar'em, elle servit de synagogue. Rendue au culte catholique par le comte de Montémar, elle tomba en ruine sous Mohammed-el-Kebir, et son abside, encore debout en 1831, fut conservée dans la réédification que fit de ce monument, en 1839, M. Dupont, architecte en chef de la province, prédécesseur de feu Viala de Sorbier, que ses beaux et nombreux travaux avaient fait nommer membre correspondant à l'Institut (Académie des Beaux-Arts, section d'architecture).

La cathédrale de Saint-Louis est bâtie sur la place de l'Église et domine le quartier de la Marine, dont elle est séparée par une épaisse muraille, destinée autrefois à servir de courtine aux travaux de défense de la ville espagnole, et aujourd'hui à maintenir les terres du plateau.

L'église a la forme d'un long parallélogramme, divisé en trois nefs par des arcades à plein-cintre retombant sur des pilliers. Le chœur regarde le nord, et se termine en un cul-de-four, dont la partie supérieure est décorée d'une fort belle peinture, due au pinceau de M. Saint-Pierre, élève de M. Picot, représentant le débarquement de saint Louis à Tunis ; deux pendentifs, dans lesquels figurent saint Jérôme et saint Augustin, complètent cette décoration murale, faite d'après les indications de Viala de Sorbier. C'est derrière le chœur

qu'il faut chercher ce qui reste de l'ancienne chapelle de Saint-Bernard, dont une partie est couverte encore d'ornementations en style Louis XV. Les armoiries de Ximénès, sculptées sur pierre et surmontées du chapeau du cardinal, ont été retrouvées dans l'église espagnole et placées comme clef de voûte à l'arc-doubleau qui précède le chœur ; ces armoiries doivent être de quinze points d'échiquier d'azur et d'argent qui sont *Tolède* et non de douze points, erreur du sculpteur. La cathédrale Saint-Louis, doublée dans sa longueur avec une chapelle en sous-sol, a 50 mèt. sur 24, hors œuvre. Un double escalier, orné de statues, conduit à l'entrée principale, au-dessus de laquelle sont sculptées les armoiries de la ville d'Oran et du premier évêque. Les armoiries d'Oran sont décrites, plus loin, page 189 ; celles de l'évêque sont : parti de gueules au lion rempant d'argent, et d'or au palmier de sinople, au chef d'azur avec un cœur de gueules en abîme dans une étoile d'argent rayonnante. Les anciennes orgues de si discordante mémoire ont fait place à celles qui ont éte construites par la maison Merklin de Vaugirard.

Eglise Saint-André. Bou-Chelar'em avait fait construire, de 1708 à 1732, non loin du fort Saint-André, une mosquée pour les *berrani* ou gens du dehors que leur commerce attirait à Oran. Cette mosquée, détruite en 1732, fut remplacée par une grosse tour (la tour Gourde ?), servant de corps de garde, en temps de paix. Le bey Othman fit démolir cette tour, en 1801, et en employa les matériaux à la construction d'une nouvelle mosquée. C'est celle qui, après avoir servi de magasin d'habillements pour les troupes, depuis 1830, fut transformée en église sous le vocable de Saint-André (1844). Ce petit édifice n'a rien de remarquable : un minaret très-bas le signale à l'extérieur ; l'intérieur, dans lequel on pénètre après avoir traversé une petite cour, se compose d'un rectangle, coupé par plusieurs travées formées d'arcs en fer-à-cheval, retombant sur des colonnes unies et trapues. Quant à l'appropriation de cette ancienne mosquée au culte catholique, elle est des plus mesquines.

Les établissements des *Jésuites* et des *Dames trinitaires* possèdent des chapelles dans lesquelles le public est admis.

La petite chapelle, située au pied de Santa-Cruz, a été bâtie lors du choléra en 1849.

Le *temple protestant* et la *synagogue* sont cités ici pour mémoire.

On visitera, au cimetière neuf, près de la nouvelle enceinte, à Saint-Michel, le monument octogone, décoré d'attributs militaires, et élevé par les zouaves du 2e régiment, à la mémoire de leurs frères d'armes tombés sur les champs de bataille de l'Algérie, de Crimée, d'Italie et du Mexique. Un autre monument, plus fastueux que le précédent, indique assez, par son luxe d'ornement en onyx translucide, qu'il recouvre la sépulture du premier concessionnaire d'Aïn-Tekbalet.

Mosquées. — La *grande Mosquée* ou *Mosquée du Pacha*, Djamâ-el-Bacha, située au tournant de la rue Philippe, a été fondée sous le beylik de Mohammed-el-Kebir, par ordre de Baba-Hassen, pacha d'Alger, en mémoire de l'expulsion des Espagnols, avec l'argent provenant du rachat des esclaves chrétiens. L'inscription suivante, enlevée à la mosquée, où elle retrouvera sans doute sa place, et déposée longtemps à l'administration des domaines comme document justificatif, touchant les bien inaliénables (*habous*) qui composaient la dotation de la mosquée, donne, en outre, la date de sa fondation.

« Cette mosquée a été fondée par le grand, l'élevé, le respectable, l'utile, notre maître Sidi-Hassen-Bacha ; — sa présence imposante

continuera à détruire les ennemis de la religion,— à Oran, que Dieu conserve éternellement, comme maison de foi ! »

Suit l'énumération des habous, tels que bains, boutiques et maisons, entourant la mosquée et consacrés pour son entretien.

L'inscription se termine ainsi :

« Ces habous ont été écrits dans le mois de Ramdam, l'an 1210 (mars 1796), sous le commandement du victorieux, Abou'l-Hassen-Sidi-Hassen-Bacha. »

La Mosquée du Pacha présente extérieurement un mur semi-circulaire, terminé par des ornements dentelés. L'entrée s'ouvre sur un beau porche en forme de koubba. Sa partie supérieure est ornée d'une corniche à trèfles, supportée par des consoles ou corbeaux dont les motifs sont empruntés à l'art arabe le plus pur ; des versets du Koran, en caractères koufiques, se détachant sur des palmettes et des rosaces, complètent la décoration du pavillon, construit il y a vingt ans, sous l'habile direction de Viala de Sorbier, qui n'a eu, en cela, qu'à se rappeler les mosquées de Tlemcen. Quand on a franchi la porte d'entrée, on se trouve devant une fontaine en marbre blanc, dont les eaux servent pour les ablutions des musulmans. On nous a dit que la vasque sculptée de cette fontaine venait d'Espagne, où elle avait été échangée contre une balancelle chargée de 5,000 fr. de blé ; c'est un peu cher pour un morceau d'art d'un goût aussi douteux.

Le mur extérieur, dont nous avons parlé, est doublé intérieurement d'une galerie où les musulmaus viennent pour se mettre à l'ombre ou dormir.

La mosquée se compose d'une immense voûte retombant sur des colonnes basses et accouplées. Tout, dans ce monument, est nu et froid ; il y aurait là prétexte à ornementations, si le budget le permettait !

Le minaret, placé sur la rue de la mosquée, est un des plus jolis que l'on connaisse en Algérie ; il est octogone et va en s'amincissant.

La *mosquée de Sidi-El-Hâouri*, édifiée sous le gouvernement du bey Othman-le-Borgne, fils de Mohammed-el-Kebir, a été affectée en grande partie au service du campement ; elle est située en contre-bas de l'église Saint-Louis, et son minaret, décoré de trois étages d'arcatures trilobées, domine la koubba d'El-Hâourî, la seule partie qu'on ait conservée pour le culte musulman. La fondation de cette mosquée remonte à 1213 (1719-1800), ainsi qu'en faisait foi une inscription, engagée dans un pan de mur qu'on a dû abattre :

« Le prince des croyants.... a ordonné la construction de cette mosquée bénie, en l'année 1213. »

Sidi-El-Hâouri, en l'honneur duquel on éleva la mosquée qui porte son nom, était un grand marabout pour lequel les Arabes avaient autant de crainte que de respect. « A l'âge de dix ans, il savait déjà par cœur le Koran, et avait acquis par cela même le titre de *hâfed*. A peine adolescent, il possédait la sagesse et marchait dans son sentier, dirigé par le guide tout-puissant. Il se rendit à Kel-Mitou, près du Chelif, pour y visiter un *ouali* (saint) éminent parmi les saints de Dieu et obtenir en sa faveur l'intercession de ses prières. Le ouali appela sur lui les bénédictions divines, afin qu'il pût être compté au nombre de ceux qui marchent dans la droite voie. Après s'être séparé du saint vieillard, Mohammed-el-Hâouri parcourut les contrées, à l'E. et à l'O., il s'enfonça dans le désert, au sein des lointaines solitudes. Il se nourrissait des plantes et des racines de la terre, du feuillage des arbres, et vivait au milieu des animaux féroces, qui ne lui faisaient aucun mal.

Après avoir étudié la science, à Bougie et à Fez, il accomplit son pèlerinage à la Mekke, visita Jéru-

salem, et, à son retour, alla se fixer définitivement à Oran, où, par son exemple et ses leçons, il tourna vers Dieu les cœurs de la multitude.

On trouve, dans les écrits du temps, une foule de récits concernant ce personnage.... Ahmed-ben-Mohammed-ben-Ali-ben-Sahnoun, auteur du *Djoumani,* pièce de vers avec commentaires, composés en l'honneur du bey Mohammed-el-Kebir, raconte l'histoire suivante : Une femme avait son fils prisonnier en Andalousie ; elle alla chez El-Hâouari pour se plaindre de son malheur. Le saint homme lui dit d'apprêter un plat de bouillon et de viande et de le lui apporter. La femme obéit et revint bientôt avec l'objet demandé. El-Hâouari avait une levrette qui nourrissait alors ses petits ; il lui fit manger le plat apporté, puis, lui adressant la parole : « Va maintenant, dit-il, en Andalousie, et ramène le fils de cette femme. » La levrette partit à l'instant, et Dieu permit qu'elle trouvât le moyen de passer la mer. Arrivée sur la côte andalouse, elle rencontra le prisonnier, qui, ce jour-là, était allé au marché acheter de la viande pour une chrétienne, dont il était l'esclave. La levrette, d'un bond, lui arracha cette viande des mains, prit sa course et se sauva dans la direction du rivage. Le jeune Arabe se mit à sa poursuite. La levrette franchit un canal, l'Arabe le franchit après elle ; tous deux arrivèrent sur le bord de la mer, tous deux la traversèrent encore, par la toute-puissance de Dieu, et rentrèrent à Oran sains et saufs. » (*Gorguos.*)

M. Berbrugger, qu'il faut toujours citer quand on parle de l'Algérie, nous a raconté dans le temps une légende, semblable à celle d'Hâouri, mais dont le héros était Sidi-Mansour, le marabout de la porte d'Azzoun, enterré maintenant au cimetière de Sidi-Abd-er-Rahman (Voir page 33).

El-Hâouri mourut en 842 (1439), à l'âge de 92 ans. On sait que, pour venger la mort de son fils, tué par les habitants d'Oran, il demanda à Dieu que cette ville devînt pendant trois cents ans la proie des chrétiens. Si la durée des deux occupations d'Oran par l'Espagne ne comporte pas un tel nombre d'années, il est à croire, que l'occupation française compensera au delà ce qui manque à ces trois cents ans.

La *mosquée de la place des Carrières* (église Saint-André) a été décrite plus haut, page 185.

Édifices civils.

La *Préfecture,* entre les boulevards Oudinot et Malakoff, la *Mairie*, place de la République, le *Tribunal civil,* rue de la Moskowa, le *Trésor* et les *Postes,* boulevard Malakoff, et enfin tous les autres services de l'administration civile, sont installés plus ou moins provisoirement. La *Douane*, sur le port, doit être agrandie. La *Banque,* hôtel monumental à deux étages, dont les plans sont dûs à Viala de Sorbier, s'élève sur le boulevard Malakoff. L'*hôpital civil* est installé dans l'ancien caravansérail, en avant de l'église Saint-André : c'est un grand bâtiment carré avec cours intérieures ; sa mosquée, qui a été convertie en chapelle catholique, et sa décoration intérieure, dont l'ogive mauresque forme le principal motif, donnent à ce monument un faux air oriental. L'*Abattoir*, sur l'ancienne route d'Arzeu, répond parfaitement à sa destination. La *prison civile*, pour 350 détenus, s'élève sur le plateau nord en avant du faubourg Saint-Michel et du village Nègre.

Théâtre.

Les Espagnols possédaient, à Oran, un beau et grand théâtre qu'on appelait *le Colisée*, ou bien encore

théâtre de la Sonora. Faut-il conclure de cette dernière appellation que le monument en question fut construit par don José de Galves, exilé à Oran en 1782, après avoir été fait marquis de la Sonora, où il avait été envoyé comme inspecteur général en 1779 ? L'hypothèse peut être admise. Les bâtiments du Colisée furent disposés, après 1831, pour recevoir les dépôts des corps de troupes envoyées dans la province d'Oran, et plus tard, ce qui restait de ces bâtiments fut confondu dans une partie de l'hôpital militaire actuel.

Le théâtre, toujours provisoire, situé près de la promenade de Létang, est fort bien aménagé sous le rapport des dégagements et des places, d'où le public ne perd rien des jeux de la scène. Tout petit que soit ce théâtre, il prouve ce qu'aurait pu faire plus tard son architecte, avec un plus grand emplacement et d'autres matériaux.

On joue tous les genres, y compris le grand opéra, sur le théâtre d'Oran ; des compagnies espagnoles viennent y donner des représentations, pendant la saison d'été.

Fontaines.

L'oued-Rehhi, qui a de tout temps alimenté les fontaines d'Oran, a sa source apparente à 1,000 mèt. de son embouchure, au milieu d'une gorge étroite, dont les flancs escarpés sont composés de calcaires de nouvelle formation et riches en fossiles. Malgré un cours si peu étendu, son volume d'eau (58 litres par seconde) est assez considérable pour suffire aux besoins d'une population de 47,000 âmes, et sa pente assez rapide pour faire tourner des moulins. A l'origine de la source, *Ras-el-Aïn*, au-dessous du fort Saint-Philippe, et non loin de l'ancien village d'*Ifri*, aujourd'hui détruit, et habité autrefois par les Maures alliés des Espagnols, on a construit, depuis l'occupation française, un petit monument qui sert de corps de garde, et d'où partent deux canaux conduisant les eaux aux diverses fontaines des deux villes : ce qui lui fait donner le nom de Château-d'Eau.

Les principales fontaines d'Oran sont situées places de Nemours et d'Orléans, rues Philippe, de Turin, du Vieux-Château, du Château-Neuf ; de belles fontaines-abreuvoirs ont été construites au Château-Neuf, à l'ancienne porte du Ravin ou de Tlemcen (boulevard Malakoff) ; un bassin, contenant 25,000 litres, sur le quai de la Moune, sert d'aiguade à la Marine.

Toutes ces fontaines, abreuvoirs ou bassins, n'ont rien de remarquable. La fontaine de la place d'Orléans, adossée à la halle couverte, et construite en 1789, sous Charles IV, par le conseil du Gouvernement, est surmontée d'un écu aux armes de la ville d'Oran, qu'on peut blasonner ainsi : De gueules au lion d'or passant, chargé d'un soleil rayonnant de même.

La fontaine de la rue Philippe rappelle le type des fontaines d'Alger ; elle est adossée au mur ; un arbre magnifique, un de ceux qui furent plantés sur l'ancien chemin de Canastel, l'ombrageait, il n'y a pas bien longtemps encore. Près de cette fontaine, construite par le bey Ali-Kara-Bar'li, en 1812, il y avait une petite boutique, d'où le marchand qui vendait du tabac, Hassen, est sorti pour devenir bey d'Oran, de 1817 à 1830.

Établissements d'instruction publique.

Bibliothèque et *Musée*, ouverts, tous les jours, de 8 à 10 heures du matin et de 1 à 3 du soir, excepté le dimanche (pas de vacances). — Installée au 2e étage de la mairie, dans une pièce ayant vue sur la mer et la promenade de Létang, la bibliothèque, sans posséder un grand nombre d'ouvrages, est suffisante pour

les besoins de son public. Quant au musée, il consiste dans quelques vitrines renfermant un commencement de collection zoologique. Les pierres épigraphiques sont exposées à l'entrée de la promenade de Létang, le long du talus.

Enseignement supérieur. Cours public d'arabe vulgaire et littéral.

Enseignement secondaire. Collège communal; collège des Pères jésuites.

Enseignement primaire. Écoles publiques : pour les garçons, écoles catholiques, école protestante, école israélite, école arabe-française, au v. Nègre; pour les filles : écoles catholiques, école israélite; école mixte catholique; salle d'asile; classe d'adultes; écoles privées pour les garçons et pour les filles; salle d'asile.

Établissements et Société des bienfaisance.

Un *Bureau de bienfaisance*, une *Caisse d'épargne*, une *Société de secours mutuels*, l'*Hôpital civil*, cité plus haut, une *Loge franc-maçonnique*.

Faubourgs.

On a vu plus haut qu'Oran était la réunion de trois quartiers bien distincts : la ville espagnole à l'O., la ville mauresque au S.-E., et la ville française entre les deux premières, et s'élevant en partie sur l'oued-Rehhi, La muraille crénelée et bastionnée, faisant suite aux fortifications espagnoles, ayant été reculée au-delà de Kerguenta, de Saint-Michel et du village Nègre de Saint-Antoine, ces différents centres sont devenus partie intégrante d'Oran, dont ils sont autant de faubourgs.

Kerguenta (Khreneg-Ent'a), ou *la Mosquée*, séparée d'Oran par le ravin d'Aïn-Rouina rempli de jardins, que contourne la route de Mostaganem, était, en 1832, un immense faubourg habité par des Arabes Douair, Smela et R'araba, tous gens du makhzen. Détruit sous le commandement des généraux Boyer et Desmichels, afin de dégager les abords de la place, il n'en restait qu'une mosquée élevée par Mohammed-el-Kebir, pour lui servir de tombeau ainsi qu'aux siens, et terminée, en 1793; on la rendit défensive, et on augmenta ensuite les bâtiments destinés à fournir le premier casernement de cavalerie. C'est là, en effet, que fut formé le 2e régiment de chasseurs d'Afrique.

Plus tard, et grâce à l'initiative de M. Ramoger, Kerguenta est devenué une petite ville très-animée; elle est coupée à angles droits par de larges rues : on y trouve une église, une école communale, une halle aux grains; le service forestier et le magasin pour les tabacs de l'État y sont également installés. Kerguenta a été annexée à la commune d'Oran, le 31 décembre 1856.

Saint-Michel, au S. de Kerguenta, en est séparé par l'ancienne route d'Arzeu; ses usines, ses auberges et surtout la **gare** du chemin de fer d'Oran à Alger, en font un faubourg plein de vie et de mouvement. La gare, improprement dite de Kerguenta, puisqu'elle est à Saint-Michel, est distante de 2 kil. 1/2 de la future gare d'Oran. On a dit plus haut que la prison civile s'élevait en avant et au N. de Saint-Michel.

Le **village Nègre**, dit *des Djalis*, est situé à l'ouest de Saint-Michel; sa création date de 1845. Dans le but de débarrasser Oran, la place, les portes, les glacis, des nombreuses tentes et des gourbis élevés par les Berrani, Douair, Smela, R'araba, après leur expulsion de Kerguenta, M. le général de Lamoricière, alors gouverneur général par intérim, arrêta, le 20 janvier 1845, la création du village des Djalis (étrangers), appelé aujourd'hui le village Nègre. L'emplacement fut fixé sur un terrain domanial, situé au-delà de la première zone des servitudes de la place d'Oran. Aussitôt que la créa-

tion de ce village fut arrêtée, des autorisations de bâtir furent délivrées à une foule de nègres, d'Arabes et Juifs qui se mirent à l'œuvre pour substituer une maison à la tente ou au gourbi. Les rues larges, tracées au cordeau, sont bordées de maisons basses à un rez-de-chaussée; de nombreuses fontaines alimentent le village Nègre. Une partie de la population, qui se livre à l'agriculture, loue des terres à nos colons, ou s'associe avec ces derniers pour le cinquième de la récolte. On ne quittera pas le village Nègre, sans visiter l'école arabe-française fréquentée par 200 enfants européens et indigènes.

Le faubourg **Saint-Antoine**, traversé par la route d'Oran à Tlemcen, est le prolongement de la ville mauresque, au S.-O.

ENVIRONS D'ORAN

Les environs d'Oran sont loin d'offrir, comme ceux d'Alger, des promenades délicieuses et variées dont on n'a que le choix. Ici le sol, longtemps aride et brûlé, commence à peine à changer d'aspect. Le palmier nain, l'halfa, le jujubier sauvage, disputent encore l'espace aux cultures de légumes et de céréales, qui entourent les villages et les fermes groupés entre Oran et Arzeu, et reliés par de fort belles routes. Certainement un grand progrès s'est accompli, dans les environs d'Oran, au point de vue de la colonisation : mais le touriste qui aura visité un village pourra se faire suffisamment l'idée de ce que sont tous les autres. C'est donc plus loin, au-delà de cette nature monotone, qu'il faudra aller chercher, sauf de rares exceptions, ce qu'il y a à voir et à admirer. Le chemin de fer d'Oran à Alger met, du reste, à proximité des buts d'excursions, pour lesquels il eût fallu autrefois dépenser beaucoup de temps.

1° LE RAVIN VERT. — SANTA-CRUZ. — LE MOURDJADJO. — LE CAMP DES PLANTEURS. — MERS-EL-KEBIR.

Le Ravin vert ou Oued-Rehhi.

3 kil.

On a dit, plus haut, que la ville espagnole et la ville mauresque, séparées jadis par l'oued-Rehhi (rivière des Moulins), étaient reliées désormais par le boulevard Malakoff, sous lequel l'oued passe aujourd'hui.

Une des promenades à proximité d'Oran, est celle du Ravin vert ou de l'oued-Rehhi, continuation du boulevard Malakoff.

Après avoir dépassé l'ancienne porte de Tlemcen ou du ravin, à g. de laquelle on peut voir encastrées dans la muraille les armes de Castille et de Léon, sculptées sur une plaque de marbre blanc, la route monte, dominant, à g., le ravin, au fond duquel l'oued-Rehhi distribue ses eaux aux lavandières d'Oran ; plus loin, succèdent aux lavoirs des guinguettes et des jardins, où viennent à l'envi des fleurs, des légumes et des fruits.

Un petit quinconce de platanes, garni de bancs pour les promeneurs, précède un haut et large mur, servant jadis de rempart à l'un des six bastions ou tours qui protégeaient autrefois le chemin de Ras-el-Aïn. Ce mur est devenu celui d'un cime-

tière, abandonné maintenant pour le cimetière de Saint-Michel; un chemin raboteux à dr., y conduit bientôt. Là, au milieu des cyprès, des cactus et des aloès sont encore, debout ou brisées, les pierres tumulaires des premiers colons et soldats venus à Oran. Sur quelques-unes de ces pierres on peut lire le millésime de 1849, date terrible qui rappelle l'année où Oran fut décimée par le choléra! Au milieu de ce cimetière désolé, un gardien habite, avec sa famille, ses chiens, ses poules et ses pigeons, une vieille tour espagnole, carrée, couverte d'un toit et munie d'une échelle de meunier.

Au-delà du cimetière, sont les carrières exploitées pour les maisons et les édifices d'Oran; un peu plus haut enfin, dominé à g. par le fort Saint-Philippe, un immense réservoir recouvre le *Ras-el-Aïn*, où l'oued-Rehhi prend naissance pour aller, au moyen de canaux, alimenter les fontaines d'Oran et de Mers-el-Kebir.

Santa-Cruz.

3 kil., toujours en montant. — Pas de route carrossable.

On sort d'Oran par la porte d'El-Santo ou de Malorca, à dr. de la vieille Kasba, et, laissant ensuite, à g., les ruines de l'ancienne redoute de la Campana, on s'engage, à d. dans un chemin bordé, d'abord de grottes naturelles ou factices servant de gites à une population de mendiants ou chiffonniers espagnols, qui grouillent et vivent là au milieu des immondices récoltées dans Oran. Quand on a dépassé cet endroit surnommé *Madrid-Troglodyte,* on arrive devant le fort Saint-Grégoire (voir p. 180), dans lequel on obtient toujours la permission d'entrer.

De Saint-Grégoire, on peut abréger la montée de Santa-Cruz, en suivant des sentiers à pic; mais il vaut mieux reprendre le chemin. Avant d'arriver à Santa-Cruz, on s'arrêtera devant une petite chapelle, remplie d'ex-voto, comme Notre-Dame-d'Afrique du Bouzaréa. Cette humble bâtisse, construite à la suite du terrible choléra de 1849, doit bientôt faire place à une chapelle, précédée d'une tour byzantine, haute de 24 mèt. avec la statue de la Vierge à laquelle elle servira de support. Ce monument dû, comme tant d'autres, à Viala de Sorbier, bien étudié et d'un grand effet, se voit de fort loin en mer.

Du fort de Santa-Cruz (voir p. 180), que l'on peut visiter comme celui de Saint-Grégoire, on étudie le pays à vol d'oiseau: à l'E., Oran et son golfe, les plaines de Télamin et ses villages; au S., le lac salé et les plaines de Mleta, dominées à l'horizon par les chaînes du Tessala; à l'O., Mers-el-Kebir et le cap Falcon.

Le Mourdjadjo.

3 kil., toujours en montant. — Ascension d'une heure. — Sentiers faciles.

Le Mourdjadjo est la montagne escarpée qui domine le ravin d'Oran, au N.-O., comme elle commande au S., par des pentes aussi abruptes, les rivages du golfe en quart-de-cercle de Mers-el-Kebir. C'est un de ses éperons qui porte le fort de Santa-Cruz; sur ses flancs se développe la forêt naissante du camp des Planteurs. Son point culminant monte à 580 mèt., près de 200 mèt. de plus que le Bouzaréa d'Alger. On le gravit par la route du fort Santa-Cruz: au moment de tourner à droite, pour prendre le sentier qui mène au fort, on continue à s'élever vers la gauche, et l'on ne tarde pas à déboucher sur le plateau couvert de broussailles, qui forme le sommet du Mourdjadjo.

De ce plateau, sur le bord duquel une koubba dédiée à Abd-el-Kader-el-Djilali (*V.* p. 33), dresse sa blanche coupole au-dessus du ravin d'Oran, on jouit d'une vue plus étendue

encore que celle de Santa-Cruz. Dans les jours les plus clairs, on aperçoit, dit-on, et fort confusément sans doute, les montagnes de la côte d'Espagne, entre Carthagène et Alméria.

Le Camp des Planteurs.

2 kil.

Même chemin que celui de Santa-Cruz, que l'on quitte au-dessus de Madrid-Troglodyte, pour obliquer à g., au pied du Mourdjadjo. Après 20 minutes de marche, on entre dans un massif de pins d'Alep, plantés il y a vingt-cinq ans par le Génie militaire. De belles allées coupent ce commencement de forêt, qui vient protester contre l'impossibilité de reboiser le sol de l'Algérie, même le plus aride. Quelques maisonnettes, s'élevant au milieu des pins, servaient de demeure aux soldats-planteurs; l'une d'elles est occupée par un garde-forestier.

Le Camp des Planteurs est l'une des promenades favorites des habitants d'Oran.

Mers-el-Kebir.

8 kil.

Au temps des Espagnols, et durant les premières années de notre occupation, on suivait, pour se rendre à ce port, un sentier étroit, au-dessus d'Oran, qui rasait le fort Saint-Grégoire, à 400 pieds au-dessus des maisons. Un faux pas du cheval ou de la mule pouvait vous précipiter dans la mer. Ce danger n'existe plus aujourd'hui. Les soldats de la garnison d'Oran, quittant le fusil au retour d'une expédition, prirent la pelle et la pioche, et, sous la direction des officiers du Génie, ouvrirent une route suivant le contour de la baie, après avoir taillé le roc vif sur une longueur de 2,400 mèt., et percé un tunnel de 50 mèt.

Aujourd'hui on sort d'Oran par le fort de la Moune ; à quelques pas de là, on trouvait une curiosité naturelle que les travaux de la mine, ouverts pour la route , ont fait disparaître presque entièrement : c'était à l'endroit appelé par les Espagnols la *Cueva de las Palomas,* la grotte des Colombes; cette grotte était tapissée de coquillages bivalves adhérents les uns aux autres sans mélange d'aucun corps étranger : on en voit encore quelques-uns sur le bord de la route : le musée d'Alger en possède de fort beaux échantillons.

Après avoir traversé le tunnel, la route, taillée en corniche, passe entre le pied du Mourdjadjo et la mer, protégée de ce côté par un parapet, servant en même temps à couvrir l'aqueduc qui conduit les eaux de l'oued-Rehhi à Mers-el-Kebir.

A quelques mèt., et en contrebas du tunnel, est située la modeste école de natation de *Monte-Christo.*

3 kil. *Le Bain de la Reine* était fréquenté par les Arabes, bien avant l'occupation d'Oran par les Espagnols ; un marabout de la Yacoubïa, Sidi-Dedeïoub, a fait usage de ces eaux thermales, le premier, pour la guérison d'un grand personnage atteint de la lèpre, du temps des Beni-Zeiyan de Tlemcen. Cette cure merveilleuse attira bientôt une affluence considérable de malades venus de la Tunisie et du Sahara. A la prise d'Oran, le cardinal Ximenès fit également usage de ces eaux, adoptées par la noblesse espagnole, et auxquelles les visites réitérées de Jeanne, fille d'Isabelle la Catholique, firent donner le nom de bain de la Reine.

« La réputation qu'obtint cette source, dit M. L. Fey, se conserva intacte chez les Arabes. A l'époque de l'évacuation définitive d'Oran, le bey Mohammed-el-Kebir fit ordonner des cérémonies religieuses, afin de procéder à la purification nécessaire pour effacer les souillures que la seule présence des chrétiens avait produites. Jusqu'en 1830, ce bain

fut de nouveau le but de nombreuses visites. Accourus de tous les points de la Régence, les vrais croyants s'y portaient en foule; mais les eaux, redevenues impures aux yeux des indigènes, ont été de nouveau délaissées par eux, pour celles de Bou-Hadjar, dans la chaîne du Tessala, au S. d'Oran. Ensevelie sous des rochers qui s'éboulèrent lors de l'ouverture de la route de Mers-el-Kebir, la source courait grand risque d'être perdue à jamais, lorsqu'un sieur Martinetti entreprit de la dégager, et y réussit non sans beaucoup de sacrifices. »

« Les sources thermales du Bain de la Reine, dit à son tour le docteur *A. Bertherand,* sourdent sur le bord de la mer, à 3 ou 4 mèt. au-dessus de son niveau... Une rampe assez douce conduit à la source principale qui alimente abondamment les thermes : là est une grotte, creusée dans un rocher très-dur, de 3 mèt. de hauteur, longue de 7 1/2, de 7 environ de largeur. Au fond de cette excavation très-sombre, dont l'entrée ne permet le passage qu'à une seule personne, un banc de quartzite du terrain secondaire laisse échapper les eaux par une sorte de puits profond de 2 mèt. 20 cent. Son ouverture, de même forme que l'aire de la grotte, au milieu de laquelle il est situé, permet de circuler facilement alentour; un plancher jeté sur l'orifice sépare ce bassin de réception du reste de l'excavation, et agrandit d'autant sa partie inférieure : il a permis dans l'origine d'y placer huit baignoires, à titre de premier essai. Une pompe à bras servait à faire monter l'eau. Plus tard, on a construit, sur le bord de la mer, un petit établissement de bains, plus commode pour les baigneurs que l'ébauche grossière dont on vient de parler.

« L'installation actuelle de l'établissement se compose de deux bâtiments séparés. Le premier, formant angle avec l'autre, à l'endroit des sources, renferme une douzaine de baignoires isolées, construites en maçonnerie : l'eau y est versée par des tuyaux aboutissant à un conduit principal, disposé à la hauteur et le long de la terrasse du bâtiment. Dans le second, qui est adossé au flanc des rochers, se trouvent une piscine et un appareil à douches. La piscine est assez spacieuse pour recevoir douze à quinze baigneurs... L'appareil à douches distribue l'eau à travers plusieurs tubes correspondant à trois petits cabinets séparés.

« L'eau sourd par quatre trous dont le plus gros peut avoir 10 cent. de diamètre. Trois sont du côté de la montagne, en face de la porte d'entrée, le quatrième tourne le dos à Mers-el-Kebir et regarde l'Orient. Ces quatre sources fournissent ensemble une quantité d'eau qui peut être évaluée à 250 litres par minute, et se déversent ensuite dans la mer, avec 3 mèt. de chute.

« Les eaux du Bain de la Reine sont très-claires, très-limpides et inodores. Leur saveur, franchement saline, un peu âcre, prend légèrement à la gorge. Leur densité est de 10,078, comparée à celle de l'eau distillée.

« En entrant dans la grotte, on perçoit une légère odeur de soufre; mais une observation un peu attentive ne tarde pas à faire reconnaître que cette odeur n'appartient pas en propre à la source, et qu'elle résulte du contact de résidus organiques et de la décomposition des sulfates à l'air libre. En effet, les meilleurs réactifs n'ont pu faire reconnaître, dans les quantités expérimentées, le moindre atome de soufre. La température de la grotte mesure 32° centigrades; celle de l'eau accumulée dans le puits donne 35°. Mais si, à l'aide d'une pompe adaptée à un tuyau, directement mis en rapport de continuité avec un des trous, on prend la température au point le plus rapproché possible de l'émergence, on obtient 45° et même 47°,50.

« Constitution de la source :

Eau	1000 gr.
Chlorure de sodium	5.956
— de magnésium	4.317
Sulfate de magnésie	0.420
Carbonate de chaux	1.078
Silice	0.809
	12.580

« Les eaux du Bain de la Reine sont efficaces pour les affections rhumatismales anciennes, l'arthrite chronique, certaines névralgies, et même la goutte. La présence des sels de magnésie et de soude leur donne une vertu légèrement laxative, qui semble devoir convenir au traitement interne et externe de certaines cachexies spéciales au pays. En dehors de ces cas purement médicaux, les propriétés virtuelles de la source paraissent, comme celles de toutes les eaux salines analogues, s'adapter beaucoup mieux aux lésions chirurgicales des tissus osseux, fibreux, cartilagineux et musculaires, à certaines dermatoses, aux rhumatismes en général, aux rétractions tendineuses, fausses ankyloses, entorses chroniques, etc.

« Aujourd'hui, malgré l'imperfection des divers appareils en usage dans l'établissement du Bain de la Reine, il est déjà possible, comme dans tous les thermes entièrement organisés, d'y prendre l'eau en bains, en boisson, et aussi sous forme de douches. Mais, pour que les eaux thermales rendent tous les services qu'on est autorisé à en attendre, il importe que l'administration supérieure ou l'industrie privée réalise, dans l'aménagement et l'appropriation de la source aux besoins thérapeutiques, des progrès plus satisfaisants encore que ceux dejà obtenus. » Un hôtel et un café sont installés sur la route, au-dessus de l'établissement thermal.

Au-delà de l'établissement thermal du Bain de la Reine, la route franchit, sur un ponceau, un ravin connu sous le nom de *Salto del Cavallo* (le saut du cheval); ce nom est la consécration de l'évènement rapporté par Ibn Khaldoun. L'Almoravide Tachefin ben-Ali, surpris à Oran par son rival l'Almohade Abd-el-Moumen, et voyant la déroute de sa troupe, s'enferma dans un *ribat,* couvent fortifié et redoute, qui se trouvait près de là, et il y fut cerné par les Almohades, qui allumèrent plusieurs feux alentour de l'édifice. Quand la nuit fut venue, Tachefin monta à cheval et sortit du fort, mais, étant tombé dans un des précipices dont la montagne était sillonnée, il y perdit la vie, et sa tête fut envoyée à Tinmelet, ville au S. du Marok, dans la chaîne de l'Atlas, portant le même nom. Cet évènement eut lieu le 27 de Ramdan 539 (mars 1145). Le général Walsin Esterazy raconte ce fait différemment. Ce serait volontairement, et pour échapper aux soldats d'Abd-el-Moumen, que Tachefin, fuyant avec une de ses femmes, compagne de ses fatigues et de ses dangers, aurait lancé son cheval du haut du rocher (537-1142). Le Saut du cheval est-il le *Solb-el-Kelb* (le roc du Chien), d'où se serait précipité Tachefin, et dont Abd-el-Moumen changea le nom en celui de *Solb-el-Fath* (roc de la Victoire)?

4 kil. On laisse à gauche, sur la hauteur, *Sainte-Clotilde* ou *Garbéville* (du nom d'un ancien préfet d'Oran), groupe de villas et de maisons isolées.

Une colonne-fontaine y a été élevée à la mémoire de M. Garbé.

7 kil. **Saint-André**, bourg maritime, annexe de Mers-el-Kebir, qu'il ne faut pas confondre avec un autre village du même nom, dépendant de la commune de Maskara. Les cabarets y sont aussi nombreux que les maisons de pêcheurs ; et le dimanche, Saint-André, but de promenade des ouvriers et des militaires, est très-bruyant.

Les soirs d'été, ce bourg est fréquenté par la société oranaise,

qui vient s'y promener en voiture.

8 kil. **Mers-el-Kebir**.

Histoire. — Mers-el-Kebir, ou le grand port des Arabes, le *Portus Divinus* des Romains, était, en 1162 (557 hég.), un des arsenaux importants de la marine militaire de l'Almohade Abd-el-Moumen. Les sultans de Tlemcen, au rapport de Léon l'Africain, y firent bâtir une petite ville, vers le XVIe s.; mais il est certain qu'elle fut construite par les Maures, au temps de leur domination en Espagne, et alors les commerçants chrétiens de l'Aragon, de Marseille et des républiques italiennes, venaient y débarquer leurs marchandises ou y chercher un refuge contre la tempête. A la chute de Grenade, et à la suite de l'expulsion des Maures de l'Espagne, Mers-el-Kebir devint un véritable nid de forbans, qui laissaient peu de repos aux navires de la Chrétienté. Les Portugais, pour mettre un terme aux pirateries des musulmans, occupèrent, une première fois, Mers-el-Kebir, de 1415 à 1437, et une seconde fois de 1471 à 1477.

Le duc de Medina-Sidonia se présenta, en 1497, devant Oran et Mers-el-Kebir; mais, n'ayant pu s'en emparer, il se borna à la prise de Melilla, sur les côtes du Marok.

Don Diégo Hernandez de Cordova débarque, en septembre 1505, à la plage des Andalous, située à l'O. de Mers-el-Kebir, s'empare des hauteurs qui dominent cette place, la canonne, pendant que l'amiral don Ramon de Cordova la démantèle, du côté de la mer, et emporte la forteresse, après un siège de cinquante jours, le 23 octobre 1505. Cordova fut nommé gouverneur de Mers-el-Kebir, dont la garde n'était pas sans péril, puisqu'on avait à repousser des attaques presque journalières.

Dans là nuit du 17 mai 1509, la flotte et l'armée du cardinal Ximenès arrivaient devant Mers-el-Kebir; Oran tombait le lendemain au pouvoir des Espagnols. Dès lors l'histoire de Mers-el-Kebir se confond avec celle d'Oran, dans les différentes entreprises des Turcs contre cette dernière ville.

En 1556 (963 hég.), Hassen le Corse, pacha d'Alger, successeur de Salah-Raïs, assiégeait Oran, pendant que son amiral cherchait à s'emparer de Mers-el-Kebir; mais le sultan des Turcs, Soliman Ier, ayant rappelé la flotte qu'il avait envoyée à Hassen, ce dernier fut obligé d'abandonner son entreprise.

Le 4 mai 1563 (970 hég.), Hassen, fils de Kheir-ed-Din, se présente devant Mers-el-Kebir, bloquée par mer par son capitan pacha. Ce fut alors, dit M. L. Fey, que le fort San-Miguel, petit ouvrage dont il reste encore, au point culminant de la montagne, quelques ruines qui commandent le port, fut enlevé par les Turcs, qui massacrèrent presque tous les défenseurs; mais cinq cents janissaires y périrent. Don Martin de Cordova repoussa, avec peu de soldats, les assauts réitérés d'Hassen, et, après dix-huit jours de siège, la place fut débloquée par l'arrivée de 35 galères, sous les ordres de François de Mendoza. Hassen battit en retraite sur Mostaganem, et sa flotte, ayant pu s'échapper, fit route pour Alger.

A la prise d'Oran, en 1708 (1119 hég.), par Sidi-Hassen, khralifa de Mohammed-Baktache, pacha d'Alger, la citadelle de Mers-el-Kebir, ruinée et croulante, est prise d'assaut, et plus de 3000 Espagnols y sont massacrés par les Turcs.

Le 30 juin 1732 (1145 hég.), sous le règne de Philippe V, le comte de Montémar débarque à l'E. du cap Falcon, bat les Arabes dans la plaine des Andalous, et entre le lendemain, 1er juillet, dans Oran. L'agha turc, Ben Dabiza, qui commandait Mers-el-Kebir, se rendit après quelques jours d'une lutte sanglante.

Dans l'année qui suivit le tremblement de terre de 1790, Oran capitulait devant les Turcs, et entraînait

Mers-el-Kebir dans sa chute (12 sept. 1791, 1206 hég,).

Plus tard, après la prise d'Alger, et pendant les conférences entre le bey Hassen et le capitaine d'état-major de Bourmont pour la reddition d'Oran, le capitaine Leblanc, commandant le brick le *Dragon*, débarque avec son équipage, et s'empare de Mers-el-Kebir, sans résistance de la part de la garnison. A la nouvelle de la Révolution de Juillet, les Français se retirent de cette place, après en avoir fait sauter les fortifications du côté de la mer.

Lorsque enfin on voulut reprendre Oran, le général de Damrémont s'installa, dès le 14 déc. 1830, dans les forts de Saint-Grégoire et de Mers-el-Kebir; de cette époque datent l'occupation définitive de ce dernier point et les travaux de réparation et d'agrandissement successifs, qui font aujourd'hui de la citadelle de Mers-el-Kebir la gardienne du port et la sentinelle avancée d'Oran.

Diverses inscriptions qu'on retrouve çà et là sur les murailles espagnoles de Mers-el-Kebir, consacrent le souvenir de quelques sièges, les noms de rois d'Espagne ou de gouverneurs; ainsi :

Le siège par Hassen-Pacha, en 1563.

L'attaque repoussée par le vicomte de....., en 1570.

La reddition de Mers-el-Kebir par les Turcs, en 1632.

Les améliorations apportées à la citadelle par le général du Génie Argaïn, en 1748.

Le nom de Philippe II « roi catholique régnant sur les Espagnols et le nouveau monde situé à l'occident, 1566. » Voici le texte de cette orgueilleuse inscription :

DIVO PHILIP
II HISP. ET
NOVI. ORBIS
OCCID. VISC
REGE. CA. 1566.

Les noms de Castelviros, gouverneur en 1669, et de Monte-Hermosa, gouverneur en 1698.

Toutes ces inscriptions, plus ou moins bien conservées, ont été recueillies avec beaucoup de soin par M. Léon Fey, dans l'histoire d'Oran, qu'il a écrite d'après d'excellents documents anciens ou modernes.

Description. — La forteresse de Mers-el-Kebir est située sur l'extrémité d'une pointe rocheuse qui s'avance dans la baie, comme une jetée naturelle : pointe qui dépend du djebel-Santon (317 mèt.). Quant à la petite ville, elle s'accroche pour ainsi dire, et d'une façon pittoresque, de la base au sommet de cette pointe, à l'O. de la forteresse. Il ne faut point y chercher des monuments curieux, au point de vue de l'art; toutes les constructions, églises, douanes, entrepôt, port, quai, phare à feu tournant, ont été faites dans les limites d'un budget étroit, et répondent strictement à leur destination. Les fontaines, abreuvoir et lavoirs, sont alimentés par les eaux du Ras-el-Aïn (oued-Rehhi), amenées d'Oran, au moyen d'une conduite en maçonnerie, et remplacent les anciennes citernes, dans lesquelles étaient recueillies les eaux de pluie, suffisantes au temps des Espagnols et des Turcs.

Mers-el-Kebir, qui a été pendant longtemps le seul port des côtes de l'O. de l'Algérie, a perdu son importance commerciale, depuis que les travaux du port d'Oran sont terminés.

Mers-el-Kebir était plein d'animation, les jours d'arrivée ou de départ des bateaux à vapeur de Marseille et d'Alger. A terre, sur les quais, c'étaient les voitures attendant ou déposant les voyageurs; les cavaliers ou les piétons allant au-devant d'un ami ou le reconduisant. En mer, c'étaient les canotiers espagnols et italiens qui se disputaient, en hurlant, les voyageurs et leurs bagages, et les canotiers plus pacifiques du

capitaine du port et du capitaine de la santé. Puis, quand le bateau avait fui à l'horizon ou jeté l'ancre dans la rade, quand les canots étaient revenus s'amarrer aux quais et que les voitures avaient repris la route d'Oran, Mers-el-Kebir retombait dans la monotonie d'où elle n'est plus sortie. C'est aujourd'hui une commune de 1690 hab., dont 284 Français et 1406 étrangers. Église; école.

2° AIN-EL-TURK. — BOU-SFEUR. — LES ANDALOUS. — EL-ANSEUR. — TEMSALMET. — MISSERGUIN.

Aïn-el-Turk.

15 kil.

Service d'omnibus.

Quand on a suivi la route précédente jusqu'à Saint-André, on prend, au-dessus de ce village, une route qui passe par le djebel-Santon, longe la mer et arrive à

15 kil. **Aïn el-Turk** (la fontaine des Turcs), créée par arrêté du 11 août 1850, chef-lieu de commune de 479 hab., dont 118 Français, 37 indigènes et 324 étrangers. Ce village est situé à égale distance de Mers-el-Kebir et du cap Falcon, sur la plage dite *des Andalous*. Les maisons encadrées de verdure forment une rue principale dominée par l'église, et terminée, sur le bord de la mer, par une place semi-circulaire, où l'on a construit une douane et une fontaine-abreuvoir. École.

La plage d'Aïn-el-Turk servait toujours de point de débarquement aux janissaires d'Alger, lorsqu'ils venaient assiéger Oran. C'est également sur cette plage que débarqua, le 30 juin 1732, le comte de Montémar, parti d'Alicante le 15; il y culbuta les 40,000 Arabes qui voulaient s'opposer à la descente de ses troupes, et il entra le lendemain dans Oran, que les Espagnols avaient été forcés d'abandonner vingt-quatre ans auparavant. Aïn-el-Turk possède, à l'endroit dit *Aïn-Beïda* (la fontaine blanche), des eaux thermales très-efficaces, surtout pour les affections rhumatismales et la paralysie.

Bou-Sfeur.

16 kil.

C'est également par Saint-André qu'on arrive à Bou-Sfeur, en laissant à d. la route d'Aïn-el-Turk.

Bou-Sfeur, fondé en 1850, est un chef-lieu de commune de 3982 hab., hab., dont 224 Français, 2767 indigènes et 991 étrangers. Ce village est situé au pied N.-O. du Mourdjadjo (qui atteint sa plus grande hauteur dans ces parages), et au fond de la plaine qui termine la plage des Andalous, ainsi nommée parce que les premiers Maures chassés d'Espagne vinrent y débarquer. Église; école. **El-Anseur**, village indigène, a été créé à 5 kil. O.-S. de Bou-Sfeur dont il est une annexe; ses habitants, tous agriculteurs, sont dans l'aisance.

A 5 kil. O. de Bou-Sfeur, près de la plage située entre le cap Falcon et le cap Lindlès, on rencontre le village des **Andalous**, bâti sur les ruines d'une ville romaine (*Castra puerorum?*); c'est également une annexe de Bou-Sfeur.

Misserguin.

15 kil. — Service d'omnibus. — Deux départs par jour, d'Oran et de Misserguin. — Prix des places : 75 c.

On sort d'Oran par la nouvelle porte de Tlemcen; quelques minutes après, on traverse le village neuf d'**Ekmuhl**, groupe de 60 maisons ou petites villas, que la reconnaissance

publique de ses habitants appelle *Noiseux*, nom d'un architecte mort à la peine en cherchant et en trouvant, à 10 kil. d'Oran, une source qui dote Ekmuhl et Oran de ses eaux. La fontaine du village porte une inscription rappelant l'histoire de Noiseux.

La route se dirige au S.-O., entre le djebel-Mourdjadjo, qui prend, en se prolongeant au S.-O., le nom de djebel-Santo ou R'amera, et les landes et les plaines cultivées qui se terminent à g. au grand lac salé, au sebkhra d'Oran; à l'extrémité du lac, apparaissent les horizons bleuâtres du djebel-Tessala. La route monte légèrement au milieu d'une campagne qui n'est pas encore entièrement défrichée, et où l'on trouve toujours beaucoup de palmiers nains. On passe au petit hameau de Pont-Albin. Arrivé près de la tour Combes, qui couronne un coteau de 265 mèt., on descend dans la plaine du lac salé.

15 kil. **Misserguin**, et mieux *Mserr'in,* à 2 ou 3 kil. du lac Salé. Des médailles, moyens et grands bronzes du bas empire, trouvées dans la propriété du docteur Mauser, peuvent faire supposer l'existence d'un établissement romain à Misserguin; mais il ne faut pas voir dans cet établissement, d'après M. L. Fey, la *Gilva,* que M. Mac-Carthy place de l'autre côté du lac, à Arbâl.

Sans remonter aussi loin, on sait que les beys d'Oran possédaient à Misserguin une habitation de plaisance ombragée, embaumée et comme blottie au milieu des orangers, des citronniers et des grenadiers. Cette demeure délicieuse de Mauresques recluses tomba en ruine après 1831. Vers la fin de 1837, on installa près de là, un camp retranché, une colonie de militaires cultivateurs, auxquels on substitua plus tard un régiment de spahis. Une belle pépinière de 15 hect. fut créée sur ce point en 1842. Le 25 novembre 1844, on décréta un village dans le voisinage du camp, près duquel étaient déjà groupées les maisons ou baraques des cantiniers et petits marchands, noyau inévitable de toute colonie africaine auprès d'un établissement militaire. Les spahis ayant été transportés sur un autre point en 1851, les bâtiments de l'ancien camp furent, par décret du 16 août de la même année, concédés à M. l'abbé Abram, avec les terrains qui y étaient affectés, la pépinière et des terres contiguës, le tout formant une superficie de 55 hect. M. l'abbé Abram, en retour de cette concession, fondait un orphelinat. Par un autre décret du 20 avril 1854, la maison du général de Montauban a été concédée aux dames trinitaires d'Oran, pour y fonder un orphelinat de jeunes filles, qui reçoivent, au nombre de cent, l'instruction nécessaire à de futures ménagères. Enfin un couvent de dames du Bon-Secours sert, comme à El-Biar (*V.* p. 60), de refuge aux pauvres filles qui sont exposées, par l'abandon ou la misère, à se mal conduire.

Misserguin, chef-lieu de commune, a une population de 3,180 hab., dont 719 Français, 12 Israélites, 1463 indigènes et 986 étrangers. On fait beaucoup de culture maraîchère, grâce à l'abondance des éléments d'irrigation, les trois sources principales du « ravin de Misserguin » fournissant ensemble près de 50 lit. par seconde. L'industrie consiste en moulins à farine, en distillerie d'asphodèle et en fabrique de crin végétal. Le marché du vendredi est très-fréquenté par les indigènes, qui y amènent des chevaux et des bestiaux, et y apportent des céréales, des légumes et de la volaille.

On visitera à Misserguin: la *petite église*, construite, en style roman, par feu Viala de Sorbier; dans l'orphelinat de garçons et asile des vieillards, une *chapelle* peinte à fresque et ornée de tableaux dont un est la copie de l'Assomption de Murillo, et la *pépinière* qui peut livrer chaque année aux services publics et aux

particuliers 40,000 pieds d'arbres d'essences forestière, fruitière et industrielle. Les produits des orphelinats qui ne sont pas utilisés sur place sont vendus sur le marché d'Oran et dans un petit magasin du boulevard Oudinot, tenu par un père de l'orphelinat.

On visitera également à *Temsalmet,* ancien bourg au xe s., aujourd'hui détruit (5 kil. O. de Misserguin), la ferme et la *bergerie-modèle* de M. Bonfort. C'est à Temsalmet que 800 hommes entraînés dans une embuscade, le 12 mars 1840, faillirent être massacrés par 6,000 Arabes, mais ils purent revenir au camp, grâce à la bonne contenance d'un bataillon d'infanterie du 1er de ligne, formant la réserve.

ROUTE 22.

D'ALGER A ORAN.

PAR MER.

410 kil.

La compagnie anonyme de navigation mixte, rétablissant le service de la côte ouest de l'Algérie, supprimé depuis la création du chemin de fer d'Alger à Oran, fait escale à Tenès, Mostaganem, Oran, Nemours, Gibraltar et Tanger. *V.* aux renseignements généraux pour les jours de départ et le tarif de chaque classe.

D'Alger à Sidi-Ferruch, la côte s'arrondit. On rencontre d'abord, au-delà du jardin du Dey, la *pointe des Consuls,* sur laquelle est bâti le joli village de **Saint-Eugène**; les maisons de campagne et les jardins couvrent de la base au sommet les montagnes qui forment l'ensemble du *Bou-Zaréa.*

A partir de la *pointe Pescade,* le Mers-ed-Debban ou port aux Mouches des Arabes, les versants des montagnes n'offrent plus, du côté de la mer, qu'une teinte d'un vert grisâtre assez uniforme, jusqu'au *cap Caxine,* facile à reconnaître par le phare de premier ordre qui a été élevé sur le sommet d'une colline située à un mille vers le S.-O., et connue sous le nom de *Djerba ;* cette colline prend dans quelques positions une forme conique saillante. Entre ce point et *Ras-Knater,* le cap aux Arcades (on voyait encore ces arcades au temps d'El-Bekri), on trouve, au milieu de falaises d'une hauteur uniforme, des carrières d'où ont été tirés presque tous les matériaux qui ont servi à construire une partie des anciennes fortifications d'Alger. Le village maritime de **Guyotville** ou **d'Aïn-Benian** est situé près de là (*V.* p. 49).

De Ras-Knater à **Sidi-Ferruch** (*Mersa-Hour* des Arabes), la côte forme une grande anse bordée de dunes peu élevées et couvertes de petits arbustes. La presqu'île de Sidi-Ferruch, large d'environ un tiers de mille, s'avance d'un mille vers le N.-O. et forme ainsi deux baies très-ouvertes, remarquables par les grandes plages et les dunes qui la bordent; une bande de rochers escarpés la défend du côté de la mer. Sidi-Ferruch était reconnaissable par sa tour (*Torre chica*) et la koubba du saint qui lui a donné son nom, tour et koubba remplacées par la nouvelle citadelle construite à l'O. (*V.* p. 54).

A un mille au S. de Sidi-Ferruch, un petit ruisseau où l'on peut faire de l'eau assez facilement, vient se jeter dans la mer, à travers les sables. La côte, à partir de là, suit une direction générale vers le S.-O.; elle est peu élevée jusqu'au Ras-el-Amouch, où elle paraît former une baie très-profonde, du moins c'est ainsi qu'on en juge quand on est au mouillage de Sidi-Ferruch; cette illusion est causée par la hauteur des terres qui forment le cap, et le creux d'une grande vallée qui se trouve derrière au S.

Une plage longue de plus de trois milles conduit de l'*oued-Bridja* à

l'*oued-Mazafran* (la rivière jaune) : c'est le nom que prend l'*oued-Chiffa* quand elle a reçu les eaux de l'*oued-Djer* et de l'*oued-Bou-Roumi*, au pied du Sahel dont elle coupe le massif pour arriver à la mer. Le village qu'on aperçoit sur une légère hauteur, avant l'oued-Mazafran, est celui de **Zeralda**; la koubba qui vient ensuite est celle de Sidi-Abd-el-Kader-Bou-Djel.

Au delà du Mazafran, dont **Douaouda** domine l'embouchure, des plages et des falaises forment alternativement le bord de la mer. On voit d'abord, sur une espèce de cap, la koubba et le village de **Fouka**, et, à la base de ce cap, *Notre-Dame de Fouka* ou *Fouka maritime* (*V.* p. 103). A partir de Fouka, les terres forment un petit chaînon à sommet très-obtus, où se montre une élévation en forme de pyramide qui est le *Kbour-er-Roumia* (*V.* p. 104). Les villages situés entre Fouka et ce dernier point sont ceux de **Bou-Ismaïl**, de **Castiglione** et de **Bérard** (*V.* p. 103).

Plus à l'O. et en deçà du Ras-el-Amouch, on peut se mettre à l'abri des vents d'O. dans une baie assez ouverte. La rivière qui se jette dans la partie orientale de cette baie s'appelle l'*oued-Nador* ou l'*oued-Gourmat;* les ruines, les constructions nouvelles et le phare de 4e ordre situés près de là sont ceux de **Tipasa** (*V.* p. 97).

Le *Chenoua,* auquel appartient le Ras-el-Amouch, occupe une grande surface de l'E. à l'O.; la hauteur de son sommet principal est de 900 mèt. Le Chenoua, dont la population kabile est renommée pour ses élégantes poteries, se détache des montagnes de l'intérieur par une vallée assez large ; aussi, de loin, le Ras-el-Amouch paraît-il comme une presqu'île, surtout quand on vient de l'O. A son extrémité la plus avancée vers le N., surgit l'île *de Beringel*, rocher nu, haut d'environ 20 mètres.

Entre le cap Caxine et le Ras-el-Amouch, comme on l'a fait remarquer, les terres qui forment le cordon de la côte ne sont pas très-hautes, elles font partie du Sahel d'Alger et de Koléa; derrière elles se trouve la Mitidja, et plus loin l'Atlas : on distingue très-bien, du bateau à vapeur, la coupure de la Chiffa, entre les pics des Beni-Sala et des Mouzaïa, et plus à l'ouest le Soumata et le Zakkar.

Les terres du Ras-el-Amouch s'abaissent peu à peu vers l'O. et finissent par une pointe très-allongée à l'extrémité de laquelle se montrent deux petits îlots; au delà, on voit un léger enfoncement et une belle plage où se trouve l'embouchure de l'*oued-el-Hachem.* La côte suit une direction uniforme, sans aucune sinuosité profonde ; l'intérieur offre un paysage varié et surtout très-accidenté. On remarque aussi les cultures, dont l'étendue augmente à mesure qu'on approche de Cherchel, reconnaissable à sept ou huit milles par une pointe fortifiée sur laquelle se dresse un phare. On distingue très-bien aussi l'ancien fort turc dominant cette pointe. Plus loin, les terres s'élèvent ; on découvre les deux koubbas des *Berkani* et enfin **Cherchel**, se détachant sur un magnifique fond de verdure (*V.* p. 99).

A Cherchel, phare de 4e classe.

De Cherchel à Tenès, la côte suit une ligne presque régulière vers l'O., sans offrir de grands enfoncements ou des baies commodes pour mettre les bâtiments à l'abri. Les terres de l'intérieur sont hautes ; elles se présentent sous plusieurs plans qui s'élèvent d'autant plus qu'ils sont plus éloignés.

A quatre milles de Cherchel et non loin de la mer, on aperçoit le village de **Novi** (*V.* p. 100), et, à trois milles plus loin, une montagne isolée qui a la forme d'un cône tronqué, ayant quelques roches à sa base. Les cultures qui couvrent tout le pays aux environs de Cherchel deviennent de plus en plus rares, à mesure qu'on s'éloigne de cette ville. A

14 milles de Cherchel, on rencontre une pointe basse liée à un petit mamelon. On y arrive en suivant une côte légèrement courbée vers le S.

Au N,-O. de cette dernière pointe, et à la distance de trois milles et demi, un rocher noir sortant de 2 mèt. à peine hors de l'eau est connu par les Maures sous le nom de *Dzirt-el-Acheuk*, l'îlot des amants, parce que, suivant l'inévitable légende, deux amants vinrent y terminer leur existence. A un mille et demi à peu près de ce rocher, la koubba de *Sidi-Brahim-el-Akhrouas* s'élève sur une falaise très-haute, terminant une presqu'île exactement semblable à celle de Sidi-Ferruch. Les ruines qui couvrent une partie de cette presqu'île sont celles de *Brekche*, nom qui se retrouve sur nos anciennes cartes sous la forme *Bresk*. Ibn-Khaldoun parle des sièges soutenus à Brekche, en 684 de l'hég. (1284-1285), par l'aventurier Zirem ou Ziri-ben-Mohammed, qui s'était emparé du gouvernement de Brekche pour y maintenir son indépendance contre Otsman-ben-Yarmoracen, sultan de Tlemcen, et en 694 (1295), par Tabet contre le même Otsman. Enfin en 708 (1308-1309), le sultan Abou-Hammou fait mourir Zirem qui avait demandé l'amnistie, et supprime le conseil des cheikhs de Brekche, c'est-à-dire l'indépendance de la ville. La ville indigène de Brekche avait succédé à la ville de *Gunugus*, colonie d'Auguste; Ptolémée l'appelle *Kanoukkis*, mais sa véritable orthographe est fixée par l'inscription n° 88 du musée d'Alger, où l'on trouve l'ethnique *Gunugitanus* joint à un nom propre.

D......
CAECILIAE IVLIANAE MAXIMI
FILIAE GVNVGITANAE VIXIT ANNIS
XV MENSIBVS IIII H. S. E. S. T. T. L.
Q. MENSIBVS EXORATVS
VXORI OPTIMAE FECIT.

Cette inscription a été rapportée de Cherchel par M. Berbrugger.

A g. de Brekche, le mamelon conique de *Kef-el-Araïs* (le rocher des nouveaux mariés) se détache de la terre et paraît comme une île. Est-ce là qu'il faut chercher le port de l'île d'*Ocour* signalé par El-Bekri à 20 mille E. de Tenès? M. de Slane le croit.

Au-delà de Brekche, nouveau centre agricole de **Gouraya**, *V.* p. 101.

A 8 milles de Kef-el-Araïs, l'*oued-Dahmous* vient se jeter dans la mer : cette rivière, qui sert de limite aux cercles de Cherchel, chez les *Beni-Zioui*, et de Tenès, chez les *Beni-Haoua*, est dominée par les ruines d'*El-Bordj* (la forteresse), qui sont celles de *Cartili*.

A 9 milles au delà, vient la *baie des Assanin*. M. Berbrugger, qu'il nous faut toujours citer, y a remarqué une ancre énorme; les indigènes disent qu'elle provient du naufrage d'une frégate française qui vint échouer dans cet endroit il y a une centaine d'années. Cette ancre est peut-être celle du navire de l'infortuné Dumont, qui resta plus de trente ans prisonnier des Algériens, et ne fut délivré qu'en 1816, lors de l'expédition de lord Exmouth.

A 3 milles de la baie des Assanin, on arrive devant la *baie des Souhalia*. C'est une crique fort petite; la route serpente au-dessus à une grande hauteur; on trouve là, près de l'embouchure de l'*oued-Boucheral*, et d'*El-Bir*, les ruines du petit port romain de *Lar Castellum* qui avait à la fois une valeur maritime et continentale, car, en même temps qu'il défendait le débarcadère, il protégeait la communication entre Cherchel et Tenès.

La *baie de Léonie* ou *de Tarar'nia* se montre en deçà du cap Tenès. Le nom de Tarar'nia est indigène, l'autre est celui de Mlle d'Isly, fille du maréchal Bugeaud et femme du général Feray, ancien commandant supérieur du cercle de Tenès. Quand les vents de l'O. empêchaient d'aborder à Tenès

avant l'achèvement de son nouveau port, et qu'il y avait urgence de communiquer avec cette ville, le bateau à vapeur venait jeter l'ancre dans la baie de Léonie, qui offrait un excellent mouillage. Cette manœuvre avait lieu depuis l'échouement de *l'Etna*, et la route intermédiaire avait été établie pour la même cause. Au fond de la baie on trouve, comme chez les Souhalia, un poste romain en ruines, qui devait défendre ce mouillage, excellent par les vents d'O. régnant en hiver. Un peu au-dessus de ce poste et sur l'*oued-bou-Yakoub*, se remarquent les ruines d'une construction antique que les habitants du pays qualifient de moulin romain.

Le *cap Tenès*, couronné par un phare de 1re classe, appelé encore le cap de *Sidi-Merouan*, est formé par une grosse masse de rochers escarpés qui occupent de l'E. à l'O. une longueur de 3 milles; il est plus haut et plus avancé que les autres points de la côte, ce qui l'isole et le rend facile à reconnaître. Lorsque l'on commence à l'apercevoir, en venant de l'est ou de l'ouest, il est comme coupé à pic, un peu arrondi vers le haut, avec une petite pointe à son sommet. Quand on a doublé le cap Tenès, on arrive devant la falaise sur laquelle a été bâti le nouveau Tenès. Les navires qui venaient autrefois au vieux Tenès pour faire des chargements de blé mouillaient à 1 mille environ de cette falaise, au pied de laquelle les barques ou sandales peuvent seules venir s'amarrer.

Tenès (*V.* R. 2, p. 87).

Le bateau arrivant à Tenès, le jeudi à 6 h. du matin, en repart le soir du même jour.

La côte, à partir de Tenès, est assez droite jusqu'à la première pointe, où se trouve un petit îlot très-près de terre; elle s'arrondit ensuite peu à peu en tournant vers le S.-O. et en faisant quelques sinuosités jusqu'à l'île Colombi. Elle est formée par des falaises entrecoupées de plages. Les terres qui avoisinent la mer sont hautes.

Entre Tenès et l'île Colombi, à l'embouchure de l'*oued-Tar'zout*, au-dessous des ruines de *Hierum*, il y a une petite crique; les gens du pays prétendent qu'autrefois on pouvait remonter la rivière assez loin.

L'île *Colombi* ou *Palomas*, ainsi nommée à cause de la grande quantité de pigeons qui viennent l'habiter, est un rocher d'une petite étendue, haut de 26 mètres, éloigné de la côte de moins d'un demi-mille.

Au-delà de l'île Colombi, la côte se courbe vers le S.-O. formant une rentrée peu profonde, mais d'une grande longueur, et bordée d'une belle plage; sur cette plage quelques roches noires forment autant de petits ports où les barques viennent se mettre à l'abri. Il y avait autrefois un grand commerce sur cette partie du littoral de la Régence, où se chargeaient du blé et de la cire. « A 3 kil. en remontant la petite rivière qui se jette dans cette baie, auprès de l'ancienne maison Joberteau, on voit les ruines d'*Arsenaria*, qui, du temps des Romains, était un centre important. » (*E. Guin.*)

La baie se termine à l'ouest par le *cap Mar'oua*, peu avancé mais remarquable, parce que là finissent les terres hautes qui, depuis Ras-el-Amouch, avoisinent la mer.

Du cap Mar'oua au cap Ivi, la côte n'est plus qu'une suite de falaises ou de terres peu élevées, formant un plateau assez étendu vers l'intérieur et au bout duquel paraissent quelques sommets de montagnes. Lorsqu'on arrive à la pointe Mar'oua, le sol change d'aspect : à l'ouest, il est d'un vert sombre et l'on y voit peu de terrains défrichés, tandis qu'à l'est, les vallons et les collines sont presque entièrement couverts de cultures; on remarque là, sur un sommet isolé et rocailleux, une grande koubba d'Abd-el-Kader-el-Djilali, célèbre dans le pays par les pèleri-

nages continuels qu'y font les habitants de l'intérieur.

Quand on a doublé la pointe de Mar'oua, la côte fait une légère courbure; elle est bordée, jusqu'à perte de vue, d'une immense plage de sables et de dunes à demi boisées.

Le *cap Khramis*, qui est très-bas, a pour partie saillante une falaise rouge taillée à pic. Il prend son nom d'une rivière qui coule à l'ouest, et à l'embouchure de laquelle se trouve le village arabe de *Sidi-Mta-Achacha*, où les navires venaient autrefois prendre du blé comme à Mar'oua. Plus à l'ouest encore, on découvre, à une grande distance, une koubba, bâtie sur le haut d'une falaise, à droite d'une rivière appelée l'*oued-Kaddous*. Après la koubba, la falaise est interrompue et forme une baie très-profonde et très-couverte, avec une plage assez grande; elle règne ensuite d'une manière uniforme le long de la côte. Tout ce pays est d'un aspect triste; on n'y voit ni troupeaux, ni cultures, ni habitants.

Une pointe basse et rocheuse vient ensuite; puis on arrive à la *baie de Teddert*, reconnaissable de loin aux grandes dunes qui la bordent. Les montagnes se rapprochent de plus en plus de la mer.

Le *cap Ivi*, sur lequel s'élève un très-beau phare de première classe, est également très-bas; mais derrière lui, et à peu de distance, les montagnes du Dahra s'élèvent jusqu'à 320 mètres. A 6 kil. S.-E. du cap est situé, au milieu de magnifiques vergers, le nouveau village d'**Aïn-Ouïllis**.

L'embouchure du Chelif, la plus grande rivière de l'Algérie, est à 5 milles du cap Ivi. A droite et à gauche de l'embouchure du Chelif s'élèvent de grandes montagnes; la vallée qu'elles laissent entre elles est large et devient ainsi facile à reconnaître de loin. Les montagnes de la rive gauche conservent la même hauteur pendant l'espace de 2 milles environ, puis elles s'abaissent graduellement, de sorte que ce ne sont plus que des terres basses et de moyenne hauteur qui forment la grande baie entre le Chelif et le cap Ferrat. Dans quelques endroits même, elles sont si basses qu'elles disparaissent à 12 ou 15 milles, et l'on ne voit plus alors que quelquelques sommets des montagnes de l'intérieur dans un grand éloignement.

A 4 milles du Chelif et près de la côte, on aperçoit les blanches maisons du village de **Karouba** (*V.* Route 42).

Le mouillage de Mostaganem est à 2 milles plus loin. Le bateau, arrivant le vendredi matin, repart à midi. La douane, la maison du capitaine du port, un ancien fort avec un canon annonçant autrefois l'arrivée des navires qui portaient les dépêches, quelques auberges ou maisons de pêcheurs adossées à la falaise, à droite d'un ravin, un phare de 4e classe, et enfin une jetée de 120 mètres, parallèle au rivage, mais insuffisante encore pour cette partie du littoral, qui est battue par tous les vents, forment la partie maritime de la ville de Mostaganem, bâtie sur une hauteur à un demi-mille de la mer.

Mostaganem (*V.* R. 40).

De la pointe du Chelif à la pointe de la *Salamandre*, la côte suit une direction générale S.-O., sans beaucoup de déviation; en face de la Salamandre et sur la colline, on aperçoit le village de **Mazagran** projetant sur le ciel son église et sa colonne monumentale qui font, à distance, un assez bon effet (*V.* R. 40).

A 1 mille et demi de la pointe de *la Salamandre*, nom d'un navire échoué en cet endroit, une plage très-longue répond à un terrain bas de l'intérieur; puis viennent des roches et des terres plus élevées; la côte tourne alors peu à peu vers l'ouest pour former le fond de cette grande

baie où se voit, à l'extrémité d'une grève qui forme le creux, l'embouchure de la *Makta*.

A égale distance de Mostaganem et de la Makta, les maisons blanches que l'on aperçoit disséminées près de la côte sont celles du v. de **La Stidia** (*V.* R. 40).

Sur la rive g. de la Makta, la côte forme une pointe de rochers bas s'avançant vers le N. à la distance d'un tiers de mille, à l'abri de laquelle les caboteurs peuvent se mettre. Les Maures appellent ce petit mouillage *Mers-el-Djedjad* (le port aux poules), c'est le *Mersa-Aïn-Feroudj* d'El Bekri, port qui offrait, dit ce géographe, un hivernage bon et sûr ; on y trouvait quelques puits.

Dans cet endroit, les terres qui avoisinent la mer sont un peu plus élevées qué dans le reste du fond du golfe ; elles continuent à rester élevées, mais en diminuant de hauteur, jusqu'à la baie d'Arzeu. A 4 milles et demi de la Makta, on découvre sur le haut de la colline et au milieu des terres bien cultivées *le vieil Arzeu* ou **Saint-Leu**, le *Botïoua* des Arabes, puis **Damesme** et **Moulaï-Magoun** ; quelques batteries basses de récente construction annoncent bientôt la ville d'**Arzeu** (*V.* R. 38).

De la Makta à Arzeu le nouveau chemin de fer d'Arzeu à Saïda est parallèle à la route de terre.

La baie d'Arzeu offre un excellent mouillage dans toutes les saisons aux bâtiments ordinaires de commerce, et, en général, à ceux qui sont au-dessous de la force d'une frégate. On a entrepris, sous la protection du fort Lapointe, le prolongement, sur 200 mèt. de longueur, d'une ancienne digue, pour créer un abri à la marine militaire et à la marine marchande.

D'Arzeu au cap Carbon, la côte est dentelée et remplie d'un grand nombre de débris de roches ; le *cap Carbon* est la partie la plus au N. de cette masse de terres qui forment le cap Ferrat ; il a un mamelon arrondi, assez élevé, mais qui, dans certaines positions, le fait paraître isolé, surtout lorsqu'on est au N.-O. à une grande distance.

Le *cap Ferrat* est situé à 2 milles à l'ouest. Beaucoup plus élevé que le précédent, composé de roches présentant une surface raboteuse et des coupes abruptes, il se rattache au groupe de montagnes comprises entre la baie d'Arzeu et la baie d'Oran, et dont le sommet le plus élevé, le djebel Orous, a 631 mèt. ; il sert de point de reconnaissance aux bâtiments qui fréquentent ces parages.

Entre le cap Ferrat et la pointe de l'Aiguille, la côte se creuse ; elle présente dans cet espace des accidents très-variés, des éboulements, des falaises coupées. La *pointe de l'Aiguille*, nommée encore *Pointe Abuja*, *Seba-Faraoun*, est formée par un amas de roches escarpées ; un rocher pyramidal haut d'environ 54 mètres, l'Aiguille, ressemble assez de loin à un bâtiment à la voile.

Quand on a doublé la pointe de l'Aiguille, la côte se dirige au S., puis au S.-S.-O., jusqu'à la *pointe de Canastel*, où elle forme une baie assez grande, fréquentée par les barques du pays ; le petit village de **Christel** est situé à égale distance de ces deux pointes. La montagne des Lions ou de Saint-Augustin, que l'on voit de très-loin dans les terres et qui ressemble au Vésuve, domine la pointe de Canastel ; cette montagne est remarquable par sa forme conique, sa hauteur (712 mèt.) et son isolement ; vue du cap Ferrat, son sommet apparaît aplati du N. et de l'O.

La falaise, qui règne d'une manière générale jusqu'à la pointe Canastel et se continue encore au delà, diminue ensuite progressivement de hauteur jusqu'auprès d'Oran.

Après avoir dépassé Kerguenta, faubourg d'Oran et point de départ de la 2e station du chemin de fer de la province, on arrive à **Oran** (*V.* p.

169), dont le port est achevé. Arrivée du bateau à Oran le vendredi à 4 h. du soir; départ, le samedi à 8 h. du soir. A la pointe du fort *la Moune*, la côte tourne à l'O., se courbe ensuite en remontant vers le N.; elle se joint enfin au fort de Mers-el-Kebir qui s'avance comme un môle vers l'E., et forme ainsi un des meilleurs abris qu'on puisse trouver sur tout le littoral de l'Algérie. C'est toujours le port où les grands bâtiments peuvent séjourner pendant l'hiver.

De **Mers-el-Kebir**, qui possède un phare de 4e classe (*V.* p. 193), au cap Falcon, la côte tourne au S.-O., présentant à la mer une muraille de rochers pendant plus d'un mille; elle change ensuite d'aspect et de direction, remonte au N.-O., vers le cap Falcon, et forme une baie très-grande et très-ouverte, bordée de sables et de falaises, connue sous le nom de *las Aguadas*, baie où le duc de Montémar débarqua en 1735, pour aller reprendre Oran (*V.* p. 198). Le joli village bâti près de là en amphithéâtre est celui **d'Aïn-el-Turk** (*V.* p. 198).

Le *cap Falcon*, sur lequel a été construit un phare du premier ordre, est très-bas; on trouve à l'O. une baie plus profonde que la précédente, bordée également de plages et de falaises, qui augmentent insensiblement de hauteur à mesure qu'on approche du *cap Lindlès :* celui-ci est formé par des terres hautes, dont les arêtes se dirigent vers l'intérieur et vont rejoindre la chaîne qui finit à Mers-el-Kebir; il est bordé de rochers qui font seulement le contour ou la ceinture du cap. Vis-à-vis le milieu de la baie, à la distance de 4 milles, un îlot bas, portant le nom d'*île Plane*, sert de refuge à une quantité considérable d'éperviers.

Du cap Lindlès au cap Figalo, la direction générale de la côte est le S.-O. Les terres sont de moyenne hauteur, assez uniformes. presque toujours appuyées sur des rochers au bord de la mer. Le *cap Sigale* est le point le plus saillant qui existe entre les caps Lindlès et Figalo. A 3 milles environ du cap Sigale se trouvent deux petites criques nommées par les Arabes *Mersa-Madar'* et *Mersa-Alibou-Nouar*. Au large, à 6 milles, dans la direction N.-O., sont les *îles Habiba*, qui n'ont rien de remarquable.

En continuant vers le S.-O., la côte s'élève, devient escarpée et présente au N. une muraille inaccessible : on y remarque un mamelon appelé *Aoud-el-Fras*, haut de 370 mètres et visible dans toutes les directions; à l'E, de celui-ci, et séparé de lui par un ravin profond, s'élève le Ghouneit (419 mètres); au sud, un autre mamelon de 400 mètres, visible quand on est au large, se nomme le *djebel-Mzaïta*.

Le *cap Figalo* est un des caps les plus avancés de la côte; il est très-escarpé, presque taillé à pic; son sommet paraît arrondi, de quelque côté qu'on le regarde. De ce point au cap Hassa, on rencontre à mi-chemin *le Rio-Salado* des Espagnols, l'*oued-el-Malah* des Arabes, *le Flumen Salsum* des Romains : cette rivière n'a donc pas changé de nom; son embouchure est à l'extrémité N.-E. d'une petite baie, dont la pointe S.-O. s'avance beaucoup plus que l'autre.

Le *cap Hassa*, et mieux Oulhasa, tient à une montagne isolée, voisine de la mer, qu'on distingue à une grande distance; à 2 milles environ avant d'y arriver, et à l'embouchure de l'*oued-R'azer*, près de *Sidi-Djelloul*, M. le capitaine du Génie Karth a reconnu, dit M. Mac-Carthy, les ruines de *Camarata;* mais, d'après quelques critiques, ce ne serait là que le port de Camarata, *portus Camaratæ*, et les ruines de *Si-Sliman* seraient situées à 4 kil. plus haut, sur la rive dr. de l'oued-R'azer et sur le chemin de *Timici* (Aïn-Temouchent), à *Siga* (Takebrît), dont

le tracé est encore très-reconnaissable. El Bekri dit : « A l'orient d'Archgoul (Raschgoun), est situé *Aslen* (frère en berbère), autre ville, à 8 milles E. de l'embouchure de la Tafna sur une hauteur désignée sous le nom d'Oussa. Cette ville forte, dont l'origine remonte à une haute antiquité, est entourée d'une muraille en pierre et renferme une mosquée et un bazar. Les habitants appartiennent à la tribu des *Mar'ila*. Elle domine une rivière qui se jette dans la mer à l'E. de la place, et sert à l'arrosage de leurs jardins et arbres fruitiers. La muraille d'Aslen est dégradée et ruinée de tous les côtés par le courant d'une rivière. Abd-er-Rahman, le souverain espagnol, s'étant rendu maître d'El-Aslen, la fit rebâtir de nouveau. Rien n'empêche l'Aslen des Arabes d'être la Camarata des Romains. »

Entre Camarata et Archgoun se trouvent le village et le petit port des **Beni-Saf**. Là existent des mines de fer qui contiennent plus de 8 millions de tonnes de minerai reconnu et dont la société de la Tafna prépare l'exploitation en grand. Deux chemins de fer, de 3 kil. de développement chacun, relient les deux principaux gîtes miniers au port d'embarquement. Les ouvriers sont au nombre de 1,050 et le village compte plus de 1,100 hab.

Les mines de fer de Camarata, plus à l'E., occupent en moyenne 210 ouvriers. Elle sont exploitées par la compagnie Barrelier.

L'île d'Archgoul, Harchgoun, dont nous avons fait *Rachgoun*, portant un phare de 2e ordre, est située à l'O. du cap Oulhasa, à la distance de 7 milles, et au N. d'une petite anse, bordée d'une plage de sables, où se jette la Tafna. La partie O. de cette anse est terminée par une pointe entourée de rochers, dont le plus gros est éloigné vers le large. L'extrémité est formée par une langue de terre étroite, sur laquelle on voit une tour carrée en pisé, de construction mauresque, et appartenant à l'ancienne ville arabe d'Archgoul; à peu de distance de la tour, à environ un mille vers l'E., se remarque un rocher pyramidal, très-aigu, à peine éloigné d'une encablure de la côte.

C'est en remontant la Tafna, sur une longueur de 4 kil., que l'on rencontre, à *Takebrit* (les voûtes), l'emplacement de *Siga*, la première capitale de Syphax, dont le port (*Portus Sigensis*) a également disparu.

A Portus Sigensis, succéda, vers le xe siècle, la ville arabe d'*Archgoul;* elle possédait, selon El Bekri, une belle djamâ, mosquée à sept nefs, dans la cour de laquelle étaient une grande citerne et un minaret solidement bâtis ; elle renfermait aussi deux bains, dont un de construction antique. Bab-el-Fotouh (la porte des Victoires) regardait l'occident; bab-el-Emir (la porte de l'Emir) était tournée vers le midi, et bab-Mernissa vers l'orient. Toutes ces portes étaient cintrées et percées de meurtrières. L'épaisseur des murs était de huit empans (1 mèt. 80 c.). Le côté N. était celui qui pouvait offrir le plus de résistance à l'ennemi. Dans l'intérieur se trouvaient plusieurs puits de bonne eau, qui ne tarissaient jamais et qui suffisaient à la consommation des habitants et de leurs bestiaux. Au S. de la ville était un faubourg. Archgoul, un moment puissante, fut détruite, en même temps que Tiharet, par les *Beni-Hillal,* pendant la guerre d'Ibn-R'ania contre les Almohades, au xiie siècle de notre ère; et ses habitants vinrent grossir la population de Tlemcen.

Lorsque, en 1835, le gouvernement français reconnut que la province d'Oran était le principal foyer de la résistance des Arabes, il résolut d'y faire sentir sa puissance. Les expéditions de Maskara, de Tlemcen et de Rachgoun eurent lieu, et, comme conséquence de l'occupation du Mechouar de Tlemcen, on créa l'établissement de la Tafna et celui de

l'île de Rachgoun. Les travaux consistaient en deux forts, placés sur les rives de la Tafna; les forts Clauzel et Rapatel, réunis par une ligne intermédiaire, protégeaient les débarquements; deux redoutes, placées à 600 mèt. de l'embouchure de la rivière, permettaient d'avoir de l'eau potable. L'île de Rachgoun, l'*insula Acra* des Romains, à 2 kil. de la terre ferme, et ayant 800 mèt. de longueur sur 200 dans sa plus grande largeur, escarpée dans tout son pourtour, excepté du côté S.-O., fut pourvue de bâtiments servant de logement et de manutention.

L'abandon de Tlemcen entraîna celui de la Tafna et de l'île.

L'importance que prennent de jour en jour les centres de la partie occidentale de la province d'Oran peut faire justement supposer le prochain établissement d'un port à la Tafna; plusieurs projets ont déjà été présentés, celui entre autres d'un bassin de 60 hectares, dont la dépense serait de 6 millions de francs. La nécessité de ce port est incontestable, si l'on considère que les marchandises pour arriver de Tlemcen au port d'Oran doivent parcourir 140 kil., lorsque, embarquées à Rachgoun, elles n'auraient à parcourir qu'une distance de 60 kil. sur la route de Rachgoun à Tlemcen, que le conseil général a classée comme chemin de grande communication. Ce serait donc une économie de transport de 80 kil. pour tous les produits agricoles, miniers et forestiers du riche bassin de la Tafna. Un chemin de fer de Tlemcen à Rachgoun est étudié par le gouvernement et la Société algérienne.

De la Tafna au cap Noé, la côte prend une direction assez uniforme, avec quelques dentelures, mais sans enfoncements remarquables; elle présente presque partout des murailles rocheuses, et les terres s'élèvent de plus en plus. On voit aussi deux gros rochers ou îlots, peu éloignés de la côte, auprès desquels les barques du pays trouvent un abri. A quatre milles avant d'arriver au cap Noé, et à peu de distance du second îlot, on aperçoit au pied du *djebel-Ketoulma* (373 mèt.), une tour sur un mamelon voisin de la mer, le *His-Ouerdani* d'El Bekri, le *portus Cæcilii* des Romains. A un mille plus près, sur le bord d'une petite rivière, est le *bordj Amer*.

Le *cap Noé*, cap Onaï et mieux cap Noun, Honeïn, formé par des terres hautes et coupées à pic du côté de la mer, ne se distinguerait cependant pas facilement sans le *djebel-Tadjera*, situé près de là, dont le sommet tronqué et aplati est élevé de 864 mèt. A l'E. de ce cap, il y a une petite anse avec une plage, où les bâtiments du pays peuvent se réfugier et se tirer à terre; on voit tout près du bord de la mer les ruines de l'enceinte fortifiée, des maisons et du minaret d'Honeïn, ville qui a disparu dans les premiers temps de la domination espagnole à Oran. Le *Hisn-honeïn*, d'après El-Bekri, dominait un bon mouillage qui était très-fréquenté par les navires. La forteresse d'Honeïn, qu'entouraient de beaux jardins, était occupée par une tribu nommée *Koumïa*, dont est sorti Abd-el-Moumen, premier souverain de la dynastie Almohade.

C'est sur ce point de la côte qu'on cherchera le *Portus Gypsaria* de Ptolémée, l'*Artisiga* d'Antonin.

A l'O. du cap Noé, la côte, encore escarpée, forme un léger enfoncement pour se relever ensuite et former le *cap El-Kada;* ce cap est très-difficile à reconnaître de loin, car il est formé par des terres plus basses que celles des environs, vers l'intérieur.

Nemours (*V.* R. 25).

Arrivée du bateau d'Alger, le dimanche matin; départ de Nemours à midi, pour Gibraltar.

A 7 milles de Nemours, l'*oued-Kouarda*, le *Popletum flumen* des Romains, vient se jeter dans la mer, près de *Mersa* ou port des *Beni-Aïad*.

En deçà du cap Milonia au pied du *dj-Mokta* (317 mèt.), ruines romaines de *Lemnis*.

Le *cap Milonia* paraît détaché du côté de l'intérieur, à cause des terrains bas qui l'entourent à l'E. et à l'O. A quatre milles à peu près de ce cap, la côte forme un enfoncement que les Arabes nomment *Foum* (bouche) *Hadjeroud:* c'est là que se jette l'*oued-Hadjeroud* ou *Kis*, qui, remontant au S.-E., nous sépare du Marok, dont la *Moulouïa* devrait être la limite naturelle avec l'Algérie, comme elle fut celle de la Mauritanie Tingitane avec la Mauritanie Césarienne, et, plus tard, celle du royaume de Fez avec le royaume de Tlemcen.

ROUTE 23.

D'ORAN A ALGER,

PAR SAINT-DENIS-DU-SIG ET RELIZAN.

420 kil. — Chemin de fer.

(*V.* aux Renseignements généraux, chaque station pour le prix des places.)

La gare provisoire d'Oran est toujours celle de Kerguenta ou de Saint-Michel, distante de 2 kil. et demi; c'est à l'extrémité du faubourg de ce nom que les calèches, les omnibus et les corricolos transportent les voyageurs, après avoir escaladé la rue Philippe ou la nouvelle rue des Jardins, traversé la place d'Armes, passé à la tête du ravin d'Aïn-Rouina, et longé enfin tout le faubourg Saint-Michel.

Si l'on se retourne du côté d'Oran, on a pour horizon le profil du djebel-Mourdjadjo avec les forts de Santa-Cruz et de San-Gregorio, et celui de l'Almeïda, couronné par la koubba de Sidi-Abd-El-Kader-ed-Djilani.

A droite de la gare, on voit de nombreux moulins à vent; le cimetière neuf est situé près de là, également à dr.

La direction du chemin de fer jusqu'à l'Arbâl est N.-O. à S.-E. Des plaines (landes et cultures), un petit lac à g., des villages, des fermes, et, à l'horizon, les pentes du djebel-Tafaraoui et du djebel-Rahlem, attirent l'attention du voyageur.

5 kil. **La Senia.**

14 kil. **Valmy** chef-lieu de commune de 752 hab. dont 274 Français, 223 indigènes et 255 étrangers. Situé à la pointe orientale de la grande Sebkha (lac salé ; *V.* R. 24), Valmy occupe l'emplacement des terrains de *Msoulen*, mieux connu sous le nom de *Le Figuier*, à cause du célèbre figuier qui, dès les premiers temps de la conquête, était le seul arbre, à dix lieues à la ronde, et auprès duquel fut établi un camp non moins célèbre. **Mangin**, nom d'un capitaine d'état-major tué en juin 1848, est à 6 kil. E. de Valmy, chef-lieu de commune de 242 hab. dont 171 Français, 57 indigènes et 14 étrangers.

17 kil. **Arbâl.** Près de la gare d'Arbâl, située à plus de 12 kil. du village dont elle a pris le nom, se détache la route de terre, à g., dans une direction S.-O., conduisant au village d'Arbâl, *V.* R. 29.

De la station d'Arbâl, le chemin de fer prend une direction E. jusqu'à Saint-Denis-du-Sig.

26 kil. **Sainte-Barbe**, appelée également Sainte-Barbe-du-Tlélat, ou plus brièvement *le Tlélat*, nom de la petite rivière à g. de laquelle s'élève ce village. C'est maintenant un chef-lieu de circonscription cantonale et un chef-lieu de commune comprenant avec Tafaraoui, son annexe, une population de 1066 hab. dont 524 Français, 71 Israélites, 134 indigènes et 337 étrangers. C'est encore un chef-lieu de commune mixte de 22,956 hab. dont 256 Français, 7 Israélites, 22,366 indigènes et 327 étrangers; marché arabe tous les mardis. Un barrage sur le Tlélat

permet d'irriguer de nombreux jardins et la plus grande partie des 8,000 hect. de terre défrichés par les soins du Génie militaire.

Ce barrage a été établi à 15 kilomètres en amont de Sainte-Barbe, dans les gorges que remonte la route de Sidi-bel-Abbès à Sidi-Ali. Bâti en pierre depuis qu'une inondation a balayé sa digue en terre, il contient environ 800,000 mètres cubes d'eau.

A 10 kil. S.-O. de Sainte-Barbe, village de *Tafaraoui* à l'entrée de la plaine de la Mleta. Le chemin de fer se bifurque à Sainte-Barbe sur Alger et sur Sidi-bel-Abbès.

En quittant Sainte-Barbe, on traverse le Tlélat et on laisse à droite la route de Sidi-Bel-Abbès.

Le pays n'est pas beau, mais il est fort bien cultivé. La voie se rapproche peu à peu des montagnes.

40 kil. *La Mare d'eau*, hameau, non loin de la forêt de Moulaï-Ismaïl à g. Située à 35 kil. d'Oran, cette forêt contient une superficie de 12,240 hect., y compris les parties sur lesquelles sont établis les *R'arabas*. Une route de ceinture, large de 10 mètres, a été ouverte sur le pourtour des massifs, excepté au N.-O., où ils confinent le lac d'*El-Melah*, dit *les Salines d'Arzeu*. Le peuplement de la forêt, composé d'oliviers, de thuyas, de lentisques et de sumacsthisgra, forme un taillis très-irrégulier, dont les ressources consistent en bois de chauffage, et en souches de thuya employées pour l'ébénisterie. Elle commence à se repeupler, principalement en pins d'Alep, grâce aux plantations du service des forêts.

C'est dans cette forêt que don Alvarès de Bazan, marquis de Santa-Cruz, essuya une défaite complète en 1701. Six ans plus tard, en 1707, le chérif marokain Moulaï-Ismaïl, qui donna son nom à la forêt, y vit périr son armée entière, lorsqu'il voulait s'emparer de la place d'Oran. On raconte que le soir de sa défaite, lorsqu'il fuyait loin du champ de bataille, suivi de quelques officiers, Ismaïl, se tournant vers eux, leur dit amèrement : « Oran est comme une vipère à l'abri sous un rocher; malheur à l'imprudent qui y touche ! » On montrait au milieu de la forêt un vieil olivier sauvage tout couvert de petits morceaux d'étoffe, et dont le pied était encombré de pierres : c'était l'arbre sous lequel s'arrêta Moulaï-Ismaïl. Fidèle à la croyance populaire, toute femme qui avait son mari en guerre, jetait en passant une pierre au pied de l'olivier et attachait à ses branches un morceau des vêtements de l'absent, afin de le préserver du mauvais sort.

C'est encore dans la forêt de Moulaï-Ismaïl que le colonel Oudinot fut tué, en 1835, dans une brillante charge, à la tête de son régiment (2e chasseurs d'Afrique).

45 kil. **L'Ougasse** (*Oggaz*), village de 30 feux, en création. De grandes et belles cultures bien arrosées par un canal dérivé de l'Ougasse, annoncent l'approche de Saint-Denis-du-Sig. Un très-beau pont d'une seule arche, sur le Sig (*V.* ci-dessous), précède de quelques centaines de mèt. la gare de

51 kil. **Saint-Denis-du-Sig.**

Nous avons vu, en 1860, dans l'auberge de M. Wicq, une lithographie représentant un camp retranché avec quelques blockhaus, au milieu de marais s'étendant à perte vue. A ce camp a succédé Saint-Denis. C'est aujourd'hui un chef-lieu de circonscription cantonale, un chef-lieu de commune de plein exercice de 9,008 hab. dont 1,179 Francais, 280 Israélites, 1,682 indigènes et 5,867 étrangers, et un chef-lieu de commune mixte de 14,618 hab. dont 433 Français, 13,755 indigènes et 430 étrangers.

Saint-Denis, à 500 mèt. de la gare à dr., est le foyer d'activité de la plaine du Sig, qu'arrose et fertilise la rivière du même nom. Au milieu d'un pays où toutes les cultures prospèrent et où l'on compte déjà

plus d'un établissement remarquable d'exploitation et d'industrie agricole, Saint-Denis est devenu tout naturellement un marché important où affluent chaque dimanche les Arabes et les Européens.

Saint-Denis a la forme d'un quadrilatère, divisé en îlots rectangulaires bordés de maisons et de jardins. Les places et les rues sont plantées d'arbres, et les eaux courantes y entretiennent la fraîcheur. D'autres plantations publiques, disséminées sur les anciens remparts en terre, font à la petite ville une verte ceinture.

On peut visiter à Saint-Denis du Sig :

L'*église*, élevée par le service des bâtiments civils, au moyen des fonds de l'État et d'un don de 10,000 fr. de MM. Masquelier et de Saint-Maur, propriétaires dans la province d'Oran. Cette église, construite par M. Viala de Sorbier, est une fort jolie réminiscence du style roman du XIIe s. La nef, qui a deux bas-côtés, se termine par un cul-de-four éclairé par des vitraux de couleur représentant les principaux épisodes de la vie de saint Denis : la charpente des combles est apparente ; le clocher, haut de 24 mèt., terminé par une toiture à double bât sur laquelle les cigognes ont fait leur nid, est placé sur le côté O. de l'abside;

L'*hôpital civil* pour 300 malades ;

Le *pont* construit en 1859 par l'administration des ponts et chaussées à l'entrée O. de Saint-Denis, en avant du chemin de fer, sur la rivière du Sig ou Mekerra dont les berges terreuses sont très-élevées. Ce pont, en pierre de taille et moellon piqué, est d'une seule arche dont l'ouverture a 20 mèt. de diamètre ; sa longueur est de 54 mèt. ; sa largeur, de 9 mèt. ; sa hauteur, de 13 mèt. 54 cent.

Le *jardin public*, longeant le lit du Sig ; — le *dépôt d'étalons ;* — l'*établissement Masquelier* et plusieurs *minoteries*, celle de Mme Merlin entre autres, méritent une mention spéciale

Le *barrage du Sig* est à 3 ou 4 kil. S. de Saint-Denis. On s'y rend par un chemin qui suit le canal de dérivation de la rive dr., canal fort abondant qui fait mouvoir des usines importantes.

La *Mekerra*, rivière du bassin de Sidi-bel-Abbès, prend le nom de *Sig*, en pénétrant dans la vallée de ce nom. A son débouché dans cette plaine, le Sig présente un étranglement dont le seuil est formé par une épaisse couche de calcaire cristallin, jaune, coquillier et de formation tertiaire. Les Turcs avaient su profiter de cette heureuse disposition de terrain pour établir un barrage qui servait à arroser la plaine du Sig, sur les deux rives de cette rivière. En peu d'années la plaine s'était couverte de riches cultures et de nombreuses habitations ; mais une inondation emporta le barrage, et la plaine redevint inculte.

Un nouveau barrage fut commencé en 1843 par le Génie militaire, sous la direction du capitaine Chaplain, à la place de l'ancien barrage turc, en vue d'exhausser les eaux pour les dériver à dr. et à g. de la rivière. Ce barrage, tout en pierre de taille, a 30 mèt. d'ouverture, 9 à 10 mèt. d'épaisseur, 10 mèt. de haut. au-dessus du fond du lit et 4 mèt. de profondeur en dessous. Il a été rattaché par ses deux extrémités à ce banc puissant de calcaire cristallin dont nous venons de parler plus haut. Des aqueducs ménagés dans l'épaisseur de la maçonnerie et garnis de vannes permettent de vider le bassin d'amont où s'accumule l'eau de la rivière. Deux massifs de maçonnerie, également munis d'aqueducs et de vannes, ont été établis de chaque côté du barrage à l'origine des deux grands canaux d'irrigation de la vallée, celui de la rive dr. et celui de la rive g., afin d'en fermer l'accès à l'eau au moment des grandes crues. Ces tra-

vaux ont coûté 150,000 fr. Les canaux d'irrigation ont une pente moyenne d'un demi-millimètre par mètre. Par suite de l'inclinaison du sol, on a obtenu des chutes variables de 1 à 3 mèt., qui sont utilisées par des usines.

En 1858, le service des ponts et chaussées, sous la direction de M. l'ingénieur en chef Aucour et de M. l'ingénieur Mollard (à l'obligeance duquel nous devons cette notice), a construit un second barrage superposé à celui du génie, afin de retenir une plus grande quantité d'eau en approvisionnement. Il consiste en un mur de 15 mèt. 50 c. de hauteur totale jusqu'à sa plate-forme ; au niveau de l'assiette dressée sur le premier barrage, il a 9 mèt. d'épaisseur. La face du mur en amont est parfaitement verticale, et celle d'aval est inclinée de manière qu'à 12 mèt. 50 c. de hauteur, l'épaisseur du mur se trouve réduite à 5 mèt. 68 c., et cette face se termine ensuite par un plan vertical jusqu'au sommet qui se trouve couronné par une corniche de 50 c. de haut et de 40 c. de saillie. La longueur du mur, prise à la partie supérieure, est de 102 mèt. et à la partie inférieure de 48 mèt. 70 c., au niveau du socle. On a ménagé dans le mur deux ouvertures destinées à donner des chasses de l'amont à l'aval ; ces chasses sont nécessaires pour enlever les dépôts terreux qui laisseraient les eaux dans le bassin d'amont. Les prises se font au moyen de tuyaux et de robinets-vannes en fonte que l'on manœuvre dans deux chambres ménagées dans l'épaisseur des murs et dont l'entrée se trouve en aval. La quantité d'eau que peut accumuler ce barrage est de 3,275,000 mèt. cubes. La dépense a été d'environ trois cent mille francs.

Un chemin partant de Saint-Denis-du-Sig va rejoindre, à 30 kil. à peu près, la route d'Oran à Sidi-Bel-Abbès, près de l'oued-Imber. Ce chemin, au lieu de suivre la vallée du Sig, qui offre quelques sites propices à la colonisation, gravit le plateau des Maadja, riche en ruines romaines. Il passe à *Aïn-el-Affeurd*, colonie nouvelle, à 15 kil. environ de Saint-Denis, près d'une source capable de faire marcher un moulin. Il y a, par cette voie, 61 kil. environ de Saint-Denis à Sidi-bel-Abbès.

Parmi les belles fermes qui rayonnent autour de Saint-Denis-du-Sig, nous citerons celles de l'*Union-du-Sig* et celles de MM. Capmas, Masquelier, Ferré et Sibour.

De Saint-Denis-du-Sig à Orléansville, la direction générale du chemin de fer est N.-E.

62 kil. *l'Habra*, hameau ; le chemin passe devant la *forêt de l'Habra* (1,800 hect.). Sur la lisière de cette forêt est un endroit nommé *les Cinq Marabouts*, dont les blanches coupoles sont visibles de loin ; mais on en compte six et non cinq. Sur la route de terre de Saint-Denis-du-Sig à Relizane et 8 kil. avant Perrégaux, est situé le village de **Mokta-Douz**, chef-lieu de commune de 1252 hab. dont 125 Français, 535 indigènes et 592 étrangers. On franchit l'Habra en deçà de

75 kil. **Perrégaux**, nom d'un général de brigade, mort au second siège de Constantine, des suites d'une blessure reçue à côté du général Damrémont. Ce bourg, créé sur l'emplacement d'une ancienne redoute, est aujourd'hui un chef-lieu de canton et de commune de 2,100 hab, dont 610 Français, 4 Israélites, 589 indigènes et 897 étrangers. Un marché arabe s'y tient tous les jeudis. — Au S. de Perrégaux, en suivant la route accidentée qui conduit à Maskara par l'oued-el-Hammam, on aperçoit, longtemps avant d'y arriver, et se détachant sur un fond de montagnes boisées, une ligne blanche qui grandit immensément à mesure que l'on approche : c'est le *barrage de l'Habra*, à 12 kil. de Perrégaux.

Le barrage de l'Habra, construit

au-dessous de la réunion de l'oued-el-Hammann et de l'oued-Fergoug qui prend alors le nom de l'Habra, a une longueur de 478 mèt., y compris les 128 mèt. du déversoir; sa hauteur est de 40 mèt. ; la partie bétonnée est de 7 mèt.; enfin l'épaisseur de ce mur cyclopéen est de 38 mèt. 90 c., à la base. L'eau arrêtée derrière le barrage forme un immense lac dont les bords semblent attendre des constructions, lac qui, se divisant en trois branches, remonte la vallée de l'oued-el-Hammam pendant 7 kil., celle de Taourzout pendant 3 ou 4, celle de l'oued-Fergoum pendant 7. Les flots qu'apportent les trois oueds sont troubles, mais ils se reposent dans le lac et ils en ressortent bleus. La contenance du bassin est de 14 millions de mètres cubes. Cette eau s'écoule vers le bief inférieur par de puissantes vannes qu'un seul homme peut ouvrir au moyen d'un ingénieux mécanisme. Les travaux du barrage de l'Habra ont nécessité une dépense de plus de 4 millions de fr. à la société Débrousse et Cohen, qui, en échange de cette immense entreprise, a obtenu une concession de 25,000 hect. dans la magnifique plaine de l'Habra, entre Perrégaux et la mer, à plus de 20 kil. de Perrégaux. C'est à M. Barrelier, ingénieur, constructeur du barrage et gérant la concession, que nous devons les renseignements si intéressants qu'il nous a donnés sur place. Quant à la concession, elle est en pleine exploitation ; en dehors des cultures ordinaires, des essais de cannes à sucre et d'autres végétaux exotiques, et de grandes plantations d'eucalyptus, promettent de réussir. Le centre de population qui s'y forme a reçu le nom de *Débrousseville*. *V*. R. 39.

De Perrégaux où le chemin bifurque sur Alger et Saïda, à l'oued-Malah, on a sur la droite des montagnes basses qui font partie du massif des Beni-Chougran (910 mèt.), ou monts de Maskara ; à g. s'étend une plaine immense, bornée par la longue croupe du Trek-el-Touirès, au-delà duquel se trouvent Mostaganem et la mer.

89 kil. *Oued-Malah*, hameau et ferme près du ruisseau de ce nom, à sec pendant 8 ou 10 mois de l'année. Au delà à 4 kil. N. **El-R'omri**, village de 30 feux en création. Le chemin quitte la plaine pour s'engager dans des collines couvertes de broussailles.

106 kil. **L'Hillil** (diligence pour Mostaganem) village annexe de Relizane, dans une large vallée bien cultivée et riche en coton et en vignes, sur l'Hillil ou Mesrata, qui descend des pittoresques montagnes d'El-Bordj et de Kalâa. L'Hillil est un affluent de la Mina. Au loin, à g., au-delà des plaines de la Mina et du Chelif, on commence à apercevoir les croupes du Dahra, chaîne qui sépare la vallée du Chelif inférieur du rivage de la Méditerranée. Bientôt, on entre dans les belles cultures de Relizan, arrosées par de forts canaux dérivés de la Mina. La voie traverse la Mina à 2 ou 3 kil. en deçà de

125 kil. **Relizan**. *Buffet :* déjeûner 3 fr. 50 c., dîner 4 fr., diligence pour Mostaganem et Tiharet. — Les Romains connaissaient la fertilité des plaines de la basse Mina, car ils ont créé à Relizan, sur la pente occidentale d'une colline dominant ces plaines, un établissement dont il reste quelques vestiges et près lesquels ont été trouvés des sous l'or du Bas-Empire. A 4 kil. S. de Relizan, se rencontrent les ruines d'une ville romaine que l'on croit être la *Mina* de l'itinéraire d'Antonin. Cette conjecture, corroborée par la comparaison des distances réelles avec celles que donne le routier romain, se confirme surtout par le voisinage de la rivière *Mina*, qui a pris son nom de la ville antique, si, ce qui est beaucoup plus probable, elle ne lui a pas donné le sien. Quelques recherches faites sur le terrain pour-

raient trancher la question en amenant des découvertes épigraphiques décisives. (*A. Berbrugger.*)

Relizan, chef-lieu de canton, compte avec l'Hillil, son annexe, une population de 3,785 hab. dont 882 Français, 272 Israélites, 1,336 indigènes et 1,295 étrangers. Relizan est encore le chef-lieu d'une commune mixte de 22,437 hab. dont 91 Français, 22,330 indigènes et 16 étrangers. Les indigènes musulmans et juifs ont dans la ville leurs bains, leurs rues avec des petites boutiques ou plutôt des échoppes ; les Mzabis cependant vendent nos produits dans des maisons françaises. Un marché arabe, qui se tient tous les jeudis, est des plus importants.

L'histoire de Relizan, qui remonte, comme on l'a vu plus haut, à l'époque romaine, a eu, dans ces derniers temps, une belle page à enregistrer : Si-Lazreg-bel-Hadj, étant venu ravager les environs de Relizan, à la tête des Flitta, le 21 mai et les 1 et 3 juin 1864, fut repoussé par les colons. — Le *barrage de la Mina*, à 4 kil. N. de Relizan, peut être un but de promenade, mais qu'en dire, après avoir visité le barrage de l'Habra, sinon qu'il doit fournir officiellement, suivant la saison, 600 à 1,500 litres par seconde, pour plus de 6,000 hectares ?

En quittant Relizan, on traverse encore des canaux dérivés de la Mina. Pendant longtemps, les regards sont attirés par une grande montagne carrée, qui se dresse au sud de Relizan, et qu'on voit depuis qu'on a dépassé la station de l'Hillil.

137 kil. *Les Salines*, hameau, ainsi nommé à cause du lac salé des *Akerma-Cheraga*, ou lac de Sidi-Bouzian (1711 hect.), qu'on laisse à g. du chemin de fer qui se rapproche du Chelif. On commence à bien distinguer la chaîne du Dahra. A 300 mèt. à d. des Salines, village nouveau d'**Hamadena**.

158 kil. **Saint-Aimé** ou *Djidiouïa*, centre en création, au débouché, en plaine, de la rivière de ce nom, qui se jette, à 2 kil. de là, dans le Chelif, après un cours de 120 kil. depuis sa source dans les montagnes de Tiharet. On traverse le torrent à une petite distance de la gorge par laquelle il arrive dans la plaine, et qu'il serait facile de barrer pour créer un bassin-réservoir.

167 kil. **Inkermann** ou *Oued-Riou*, chef-lieu de commune mixte de 9346 hab. dont 662 Français, 22 Israélites, 8,529 indigènes et 133 étrangers. Église ; écoles. Inkermann est situé au pied de collines élevées, mouchetées d'un peu de verdure, près du débouché, en plaine, de l'oued-Riou, torrent de 144 kil. de longueur, qui descend de l'Ouaransenis et va se perdre dans le Chelif, non loin de la station.

D'Inkermann à Mazouna au N., route de 30 kil.

On laisse à une petite distance, à dr., la percée de l'oued-Riou, qui entre dans la plaine du Chelif, par un passage très-étroit pratiqué entre le Griga (524 mèt.) et le Karouba (690 mèt.). Le chemin de fer côtoie de hautes collines rocheuses, où sont creusés de pittoresques ravins.

Une route de 22 kil., qui se dirige au S.-E., conduit, de la station d'Inkermann et parallèlement à la rive g. de cette rivière, à

Ammi-Mousa ou le *Khramis des Beni-Ourar'*. Fondé en 1840, Ammi Moussa était d'abord un petit fort, dépôt de munitions et de vivres, construit comme tous nos postes de l'intérieur sur une ligne parallèle à la mer ; il permettait à nos colonnes d'avancer durant la guerre, sans traîner à leur suite un lourd convoi, ce qui les rendait aussi mobiles que l'ennemi. Ammi-Mousa, bâtie sur le Riou, à 131 mèt. d'altitude, est devenue un cercle de la subdivision de Mostaganem, et, au pied du mamelon sur lequel elle est élevée, une centaine de colons installés dans les anciens et beaux jardins cultivés par la première garnison, ont formé le noyau d'un cen-

tre créé, le 14 septembre 1850, et érigé en commune mixte le 6 novembre 1868. La population de ce centre est de 1750 hab., dont 114 Français, 66 Israélites, 1537 indigènes et 33 étrangers. Église, école. On trouve à Ammi-Mousa des *auberges* et des *bains maures*. Un *marché* arabe s'y tient tous les jeudis. Dans les fouilles faites en 1863 au poste d'Ammi-Mousa, M. le commandant Macet a recueilli une inscription romaine offrant un intérêt réel, puisqu'elle est relative à un fort romain dont les travaux de reconstruction du fort français ont exhumé les traces.

A une douzaine de kilomètres N.-E. d'Ammi-Mousa, sur la rive gauche de l'oued-Bou-Taka, entre le djebel-Fernen et le pic Zarden, on rencontre les ruines d'une ancienne ville romaine, dont le nom est encore inconnu. M. Cherbonneau a présenté à l'Académie deux inscriptions, sur lesquelles on lit les mots SENEC et SENEG.

A 16 kil. d'Ammi-Moussa, eaux sulfureuses 50°, utilisées par les indigènes.

178 kil. **L'Oued-Merdja**, dernière station du chemin de fer d'Oran à Alger, dans la province d'Oran, prend son nom d'un marais d'où sortent les sources abondantes d'un affluent du Chelif.

De l'Oued-Merdja à l'Oued-Sly, 19 kil.; de l'Oued-Sly à Alger, 223 kil. (*V.* R. 1).

ROUTE 24.

D'ORAN A TLEMCEN.

139 kil. — Service d'omnibus, tous les jours, pour Misserguin, deux départs; la place, 75 cent. — Service d'omnibus pour Bou-Tlelis, tous les jours également; la place, 2 fr. — Service de diligences, tous les jours, pour Aïn-Temouchent; coupé, 6 fr.; les autres places, 4 fr. — Service de diligences, tous les jours pour Tlemcen; coupé, 15 fr.; autres places, 12 fr.

15 kil. d'Oran à Misserguin (*V.* p. 199).

La route suit, à une faible distance, la rive septentrionale du Grand Lac Salé d'Oran. Elle passe d'abord à

23 kil. *Aïn-Bridia*, localité où l'on trouve, près de la koubba de *Bou-Tlelis*, plusieurs mares où les bergers arabes ont coutume de venir abreuver leurs bestiaux.

Bou-Tlelis est le surnom d'un marabout nommé Ali; il vivait au XIVe s., et il opéra pendant sa vie et après sa mort de grands miracles, entre autres celuiqui lui fit donner, son surnom. La tradition rapporte qu'un jour, un envoyé d'un prince Mérinide, en guerre avec le roi de Tlemcen, vint demander à Ali une certaine quantité d'orge pour les chevaux de son maître. Le bonhomme, qui était un pauvre diable, entra chez lui et reparut un instant après, conduisant un lion, sur le dos duquel était un petit sac rempli d'orge. Il y en avait à peine pour le repas d'un cheval. A la vue du lion, l'envoyé du prince veut prendre la fuite; le marabout l'arrête et lui dit: « Conduis-moi à la tente du sultan. » Ils partent, pénètrent dans le camp et arrivent en présence du sultan. Celui-ci, à la vue du peu d'orge que lui présente Ali, entre dans une violente colère, il injurie le pauvre homme, et le menace de le faire écorcher vif avec son lion. Le marabout, pour toute réponse, prend le sac qui est sur le dos du lion et verse au pied du prince l'orge qu'il contient. Déjà un gros tas était formé, il en avait assez, et le sac n'était pas désempli. On cria au miracle, et Ali ne fut plus connu que sous le nom de *Bou-Tlelis*, l'homme au petit sac.

30 kil. **Bou-Tlelis**, chef-lieu de commune de 1,144 hab. dont 458 Français, 17 Israélites, 493 indigènes et 176 étrangers. Église; écoles. Ce village prospère, où les

Alsaciens sont nombreux, est bâti au pied des monts Ramera, que recouvre en partie la forêt de Msila (2,128 hectares), à 1,500 mèt. environ du lac. Au N. de Bou-Tlelis, route d'Oran, par Bou-Sfer et Saint-André.

42 kil. **Lourmel** est le nom d'un général tué au siège de Sébastopol. Ce village fut créé à *Bou-Rechach*, près de l'extrémité occidentale de la sebkhra. Les Espagnols avaient fait construire un fortin dans cet endroit, qui devint plus tard le gîte de la 2e étape d'Oran à Tlemcen. Lourmel compte avec Er-Rahel, son annexe, une population de 887 hab. dont 269 Français, 16 Israélites, 91 indigènes et 511 étrangers, Église ; écoles.

La Sebkhra, ou Grand lac salé d'Oran, que la route côtoie depuis Misserguin, finit à 4 kil. au-delà de Lourmel ; de ce point au v. de Valmy, c'est-à-dire du S.-O. au N.-E., sa longueur est de 53 kil., sur une largeur de 8 à 12 kil. ; son altitude est de 80 mèt. Une sebkhra, on l'a déjà dit, est une terre que les eaux couvrent, puis découvrent, en y laissant une légère couche de cristaux de sel formés par les chaleurs. On tire parti de ce sel ; mais le dessèchement du grand lac offrirait des résultats financiers plus avantageux. Le lac a 32,000 hect. de superficie ; les terres sont de nature, après le desséchement, à devenir excellentes pour le labour, et elles sont évaluées à 200 fr. l'hect., soit 6,400,000 fr., dont il faudrait défalquer 4,400,000 fr. pour frais, faux frais et perte d'intérêts ; le bénéfice net serait donc encore de 2 millions. On pourrait le dessécher de deux manières : « en rejetant, dit M. Ville, les eaux dans des bois-tout qui seraient creusés au milieu même du lac, » ou en établissant un canal vers le Rio-Salado, fleuve qui coule à 5 ou 6 kilomètres seulement de l'extrémité occidentale de la sebkhra, et à un niveau inférieur. Pour ce dernier ravail, les difficultés d'exécution ne seraient pas grandes, le dos du terrain entre le fleuve et le lac n'ayant pas plus de 13 mèt. de hauteur.

51 kil. **Er-Rahel**, village annexe de Lourmel, entre la pointe du lac salé et le Rio-Salado, est voisin de la Mleta et d'Aïn-el-Arbâ, autre colonie riveraine de la sebkhra. *V.* R. 29. On traverse le Rio-Salado sur un pont métallique d'une arche, à 2 kil. en avant de

59 kil. **Rio Salado**, annexe d'Aïn-Témouchent, v. en voie d'accroissement. Le petit fleuve qui lui donne son nom, le Rio-Salado de nos jours, s'appelait en latin *flumen salsum* ; il se nomme en arabe *oued-el-Melah* : tous ces noms signifient également *rivière salée*, et en effet ce cours d'eau est saumâtre. Il naît d'une source fort abondante, au pied du djebel des Ouled-Zeir (800 mèt.), et se jette dans la Méditerranée entre le cap Figalo et l'île Rachgoun.

A 3 kil. à g. du pont, à l'endroit dit *Medinet-Aroun*, où s'élevait, au xe s., *Djeraoua Lazizou*, M. L. Fey a signalé la découverte de médailles moyen bronze, dont une de Justinien, et d'une inscription votive au dieu Mercure, par Lucius-Acilius Glabrio, de l'année provinciale 111 (150, 151 de J.-C.).

En remontant le Rio-Salado, à sa jonction avec l'*oued-Sour'aï*, on rencontre le *Hammam-Sidi-Aït*, eaux sulfureuses-gazeuses, 52°, d'un débit de 4 à 5,000 litres par jour, et utilisées par les Arabes.

La route de Rio-Salado à Aïn-Temouchent traverse le *bois de Chabet-el-Lham*. Les broussailles et taillis (2,000 hectares) qui figurent sous ce nom, dans les cartes de la province d'Oran, ont besoin d'être longtemps protégés avant de devenir une véritable forêt. On y tue encore, très-rarement, des panthères. Le nom de Chabet-el-Lham (*défilé de la Chair*) rappelle le massacre des Espagnols commandés par D. Alphonse de Martinez, lorsqu'ils allaient porter secours à Abd-Allah, sultan de Tlem-

cen, en 1543 ; treize hommes seulement purent s'échapper et apportèrent à Oran la nouvelle de cette sanglante défaite, due à la trahison des contingents arabes. Le défilé de la Chair est parcouru par un petit affluent du Rio-Salado.

65 kil. **Chabet-el-Lham,** village en création.

72 kil. **Aïn-Temouchent**, l'ancienne *Timici* des Romains, le Ksar-ibn-Sênan des Arabes, est bâtie à 258 mèt. d'altitude, sur le bord d'un escarpement, et au confluent de l'oued-Temouchent et de l'oued-Senan qui font marcher de beaux moulins à farine, et alimentent les fontaines de la petite ville. Aïn-Temouchent est un chef-lieu de canton et de commune; sa population est de 2,934 hab. dont 779 Français, 292 Israélites, 546 indigènes, 1,317 étrangers. Aïn-Temouchent est encore le chef-lieu d'une commune mixte de 25,351 hab. dont 552 Français, 5 Israélites, 24,132 indigènes et 662 étrangers. Eglise; écoles.

Les ruines de Timici ont été signalées à différentes époques : par M. Berbrugger en 1836, M. l'abbé Bargès en 1846, M. Raby-Duvernay en 1849, M. L. Fey en 1858. M. l'abbé Bargès décrit ainsi ces ruines : « De grandes pierres carrées, entassées çà et là les unes sur les autres, des pans de murailles encore debout avec des portes et des seuils, des dalles ayant servi de pavé et restant encore fixées dans le sol, des fragments de briques, de verres et de vieux ustensiles, gisant pêle-mêle au milieu des décombres et des buissons, qui en dissimulaient une partie à la vue, étaient les seuls restes d'une ville fondée probablement par les Romains. Le pays environnant se nomme Zîdour, et appartient aux Ouled-Khralfa. Un Arabe de cette tribu m'a dit que Zîdour était le nom d'un roi romain qui avait régné autrefois dans la contrée. Je crois reconnaître dans ce nom une origine grecque ou latine, et, si je ne me trompe, c'est le mot Isidorus défiguré par les Arabes. Cet Isidore était peut-être le gouverneur de cette contrée. »

M. Noël, sous-officier du Génie, a publié dans le 3e volume de la *Revue africaine*, année 1859, le plan de Timici. L'enceinte assez irrégulière de cette ville, orientée du N.-O. au S.-E., comprend une partie du marché, situé en dehors d'Aïn-Temouchent et l'angle N.-E. de cette dernière. Des fouilles faites, depuis la visite de M. l'abbé Bargès, ont mis à jour des moyens bronzes, un Trajan en argent, des sous d'or du Bas-Empire, des inscriptions tumulaires et votives ; des bas-reliefs, dont l'un, représentant la mort de Cléopâtre, se voit dans la cour d'honneur du Château-Neuf à Oran; l'autre, un Bacchus indien, a disparu. M. l'abbé Bargès, un de nos plus savants orientalistes, professeur d'hébreu à la Sorbonne, dans ses *Souvenirs d'un voyage à Tlemcen*, parle de deux inscriptions qui n'ont point été retrouvées depuis son passage à Aïn-Temouchent. L'une d'elles, en lettres grecques et romaines, est assez curieuse.

ΔISCE

· ACEΔO ·

OSIRI

« Cette pierre, à en juger par les trois trous dont elle est percée, a dû être fixée sur un mur, et, si je ne me trompe, placée sur le frontispice d'un temple consacré à Osiris, divinité dont le nom se lit dans l'inscription. J'ignore à quelle langue appartiennent les mots qui précèdent; je laisse aux savants antiquaires le soin et l'honneur de les déchiffrer. » Victor de Vite, dans une liste d'évêques d'Afrique de la fin du ve s. (484), cite un *Timicitanus episcopus*. On retrouve plus tard, au xe s., sur la

route d'Oran à Tlemcen, et à l'emplacement de Timici, la ville arabe de *Ksar-ebn-Senan.* De notre temps, Aïn-Temouchent, redoute entourée d'un large fossé, 3e étape militaire d'Oran à Tlemcen, est devenue une ville destinée à un grand avenir agricole, par sa situation au milieu de plaines fertiles. Église ; écoles. A 14 kil. E. d'Aïn-Temouchent, sur le de Sidi-bel-Abbes, nouveau village chemin muletier de 40 feux d'**Arlal.**

85 kil. **Aïn-Khial** (la source des Fantômes), annexe d'Aïn-Temouchent, v. dans d'excellentes conditions : les terres y sont très-bonnes, les sources nombreuses, abondantes, constantes, A 6 kil. S.-E. **El-Bridj**, centre en création.

Le chemin monte et descend de hautes collines qui appartiennent à la chaîne des Médiouna.

88 kil. *Aïn-Safra*, hameau sur le sommet d'une côte d'où l'on aperçoit Tlemcen, éloigné pourtant de 51 kil., y compris les détours nombreux de la route.

95 kil. *Ain-Tekbalet*, hameau de 126 hab., relais appelé relais des Carrières. Une fontaine a été construite en cet endroit par les soins de l'autorité française. On a gravé sur cette fontaine une inscription arabe, qui consacre le souvenir de la halte faite en cet endroit par Sidi-Bou-Medin, il y a 700 ans (*V.* ci-dessous : *Environs de Tlemcen*). C'est à g. de la route qu'est la carrière de travertin calcaire ou marbre onyx translucide, blanc, rose, jaune clair, jaune orange, vert maritime, brun foncé. Les sultans de Tlemcen y faisaient tailler des colonnes, des vasques et des dalles pour leurs mosquées et leurs palais ; l'industrie n'a su faire de nos jours, avec cette riche matière, que des garnitures de cheminée.

La route continue à descendre ou monter à travers les terres couvertes de palmiers nains et de scilles. Quand on est arrivé au plateau qui domine l'Isser, on découvre une vue des plus magnifiques, surtout le matin. « Au loin s'étend une haute chaîne de montagnes, dont le pied plonge encore dans l'ombre. Peu à peu, les rayons du soleil levant éclairent leurs flancs mystérieux ; des maisons blanches, des tours élevées, des remparts qui semblent nager dans les flots d'une lumière vaporeuse, des paysages d'une richesse magnifique se révèlent à la curiosité de vos regards. Vous avez devant vous l'ancienne capitale du Mar'reb moyen, la porte du *R'arb*, la clef de l'Occident, la première résidence des princes Edrissites, le siège d'un empire célèbre dans les fastes de l'Afrique septentrionale ; enfin, une cité dont les ruines sont dignes au plus haut degré des études et des explorations de la science. Cette apparition, qui a eu lieu au moment du réveil de la nature entière et dans un lointain où les objets paraissent revêtus de formes vagues et incertaines, me semble tenir plutôt du rêve et de l'illusion, que de la réalité et de l'évidence. » (*L'abbé Bargès.*)

Après une forte descente, terminant une côte qui n'a pas moins de 10 à 11 kil. (depuis Aïn-Safra), on traverse l'Isser, par 250 mèt. d'altitude, sur un pont de trois arches, au hameau de

107 kil. **Pont-de-l'Isser**, annexe de Tlemcen. L'Isser occidental, pour le distinguer de l'Isser oriental qui passe à l'est d'Alger, sur la marche de la Grande-Kabilie, coule ici entre de hautes berges terreuses, dans un lit de roseaux. Cette rivière descend de belles montagnes qui se dressent au sud-est de Tlemcen, à plus de 1,600 mèt. d'altitude ; elle arrose la vallée de Lamoricière ou des Ouled-Mimoun, passe près des ruines de la ville romaine de *Castra Severiana*, dont M. Cherbonneau vient de découvrir le nom (Hadjar-Roum, *V.* ci-dessous, R. 28), tombe par une jolie cascade de 12 mèt., puis se dirige vers le Pont-de-l'Isser,

pour aller se perdre plus bas dans le Tafna. A 3 kil. du Pont-de-l'Isser, nouveau village de **Kerazba.**

A 7 kil. E. *Hammam-Sidi-Abdeli*, eaux alcalines, 38°, débit de 150,000 litres à l'heure. Ces eaux, près desquelles sont des vestiges de constructions romaines, sont utilisées par les Arabes; elles se précipitent dans l'Isser par une cascade de 30 mèt.

115 kil. L'*oued-Amïeur*, dont on a fait l'*Amier* ou *Amiguier*, est un affluent de l'Isser. A 4 kil. de là, à g. de la route, on rencontre *Bou-Djerar*, où sont les vestiges d'un poste romain qui commandait la partie supérieure de l'oued-Amïeur. On commence à s'élever par de grands lacets sur le massif de Tlemcen.

127 kil. *Le Tremble*, relais ainsi nommé d'un grand tremble qui s'élève dans le ravin, au-dessus d'une source et d'un abreuvoir. Le chemin continue de monter : bientôt on aperçoit Bou-Medin sur le penchant de la montagne, puis la ville de Tlemcen avec ses tours et ses minarets.

134 kil. **Négrier**, nom d'un général tué à Paris en juin 1848, village annexe de Tlemcen.

136 kil. **Safsaf**, vers l'oued de ce nom, village annexe de Tlemcen.

On franchit le Safsaf, petit torrent très-clair, sur le pont de Maskara (3 arches), puis on gravit un dernier ressaut de collines, à travers des champs cultivés, des prairies, des vergers et des bois d'oliviers, avant d'entrer dans Tlemcen par la porte de Bou-Medin.

139 kil. Tlemcen.

TLEMCEN.

SITUATION, ASPECT GÉNÉRAL.

Tlemcen est située par 3° 38′ de longitude occidentale et 34° 53′ de latitude septentrionale sur un plateau à 816 mèt. d'alt., au pied des rochers presque à pic de Lella-Setti (1,046 mèt.), qui la dominent au S.

Lorsqu'on arrive du Pont-de-l'Isser, « l'œil distingue, dit M. l'abbé Bargès, sur un plateau ménagé aux dernières pentes d'une montagne escarpée, l'antique reine du Mar'reb. On la reconnaît facilement à ses blancs minarets, à la couronne de tours et de créneaux qui l'entourent; à ses vieux remparts qui tombent en ruine devant les nouveaux; d'immenses vergers d'oliviers, une forêt de figuiers, de noyers, de térébinthes et d'autres arbres l'environnent de toutes parts et forment autour d'elle une vaste ceinture de verdure. A chaque pas que l'on fait, le panorama se rétrécit, les édifices disparaissent et se cachent dans l'ombre; l'on n'aperçoit plus que les créneaux du minaret de la grande mosquée, qui lève encore sa tête au-dessus de cette vaste enceinte, et qu'on serait tenté de prendre pour un vaste nid d'oiseaux perché sur la cime d'un arbre.

« Au levant de Tlemcen, à la distance d'une demi-lieue, s'élève, au milieu des arbres et des jardins, le pittoresque village de Sidi-Bou-Medin, avec sa grande mosquée, son minaret élégant et ses blanches maisons : c'est là que les souverains de Tlemcen, oubliant un instant les affaires sérieuses, venaient jadis converser familièrement avec les anachorètes qui peuplaient cette montagne; c'est le lieu que choisit le célèbre historien Abd-er-Rahman-Ibn-Khaldoun, pour s'adonner tout entier, loin du tumulte du monde, à l'étude des sciences et à la contemplation des choses divines. »

Plus près de Tlemcen et au levant encore, le minaret isolé que l'on aperçoit est celui d'Agadir, la primitive Tlemcen, l'ancienne Pomaria des Romains.

Du côté de l'O., un autre minaret, dont la base semble perdue au milieu de forêts d'oliviers, est celui de la

mosquée détruite de Mansoura, la ville des Mérinides, qui a fait place à un modeste village.

Telle est Tlemcen extérieurement. Que l'on pénètre maintenant au cœur de la ville dans la plus grande mosquée, on aura, du haut de son minaret, l'idée la plus exacte de la configuration de Tlemcen.

Au S., c'est d'abord la place Saint-Michel, donnant naissance aux rues Saint-Michel, Saint-Cyprien et Clauzel, qui aboutissent toutes trois au Mechouar; à l'O., de cette citadelle, ancien palais des émirs, le quartier des Juifs, rasé en partie par des alignements, s'étend de la rue Haédo aux différentes constructions militaires; à l'E., c'est le quartier des maisons à moitié effondrées, où des Maures se logent comme dans autant de tanières.

Si maintenant on se retourne au N.-O., on voit s'élever toute une nouvelle ville avec sa place et sa rue de la République bordées des édifices civils. Au N.-E. est situé le quartier des marchands avec ses fondouks et ses longues rues à petites boutiques. Enfin, du N.-E. au S.-E., parallèlement aux remparts, s'étendent encore des rues aux maisons croulantes et laissant étudier, mieux qu'on ne le ferait avec la meilleure description, les mille détails d'une architecture dont les Arabes dégénérés semblent avoir perdu les principes.

HISTOIRE.

Le berceau de Tlemcen est à Agadir, élevée elle-même sur les ruines de Pomaria, qui, suivant M. l'abbé Bargès, avant de devenir colonie romaine, devait servir de résidence à quelques chefs indigènes des Mar'raoua, les Μαγουρεβιοι des géographes grecs, les *Macurebi* de Pline, branche des Zenata, connue des anciens sous les noms de Massyléens et de Massésyliens.

Pomaria, ainsi nommée à cause sans doute des magnifiques bois d'oliviers, des arbres fruitiers de toute espèce, des sources et des jardins qui faisaient de cette localité privilégiée un vaste verger, Pomaria, point secondaire sous les Romains, était un camp comme Lella-Mar'nia, Nedroma et Ouchda, situé dans la partie occidentale de la Mauritanie Bogudienne, devenue plus tard Mauritanie Césarienne; elle possédait, au IIIe s. de notre ère, sous Gordien le Jeune, un corps de cavalerie commandé par un préfet, personnage consulaire, et chargé d'éclairer les mouvements des tribus ennemies.

Deux inscriptions recueillies, la première sur une pierre de l'angle N.-O. du minaret d'Agadir et la seconde sur un banc de la cour du beylik, transporté depuis au musée de Tlemcen, donnent les noms : de Pomaria, du dieu qui protégeait cette ville, du préfet, et enfin du corps de la cavalerie.

DEO
SANCTO
AVLISVAE
FL. CASSI
ANVS PRAE
FEC. ALAE
EXPLORA
TORVM
POMARI
ENSIVM

« Au dieu saint Aulisva, Flavius Cassianus, préfet du corps des explorateurs pomariensiens.

DEO INVICTO
AVLISVAE
. . . .
. . . .
ALAE EXPL PO
MAR GORDIA
NAE ET PROC
AVG N.

« Au dieu invincible Aulisva... de l'aile exploratrice pomariensienne gordienne, et procurateur de notre auguste empereur. »

D'autres inscriptions, découvertes

à Agadir et au cimetière des Juifs, appartiennent à des monuments funéraires, et nous reportent généralement à la deuxième partie du ve s. de notre ère, époque de la grande persécution des Vandales ariens.

Victor de Vite cite, dans sa liste des évêques (484 J.-C.), celui de Pomaria, *episcopus Pomariensis.*

Nous n'avons aucune donnée certaine sur Pomaria, lors de l'invasion arabe.

Tlemcen (*Agadir*), dit Ibn-Khaldoun, capitale du Mar'reb central et métropole des États zénatiens, eut pour fondateurs les Beni-Ifren, dans l'ancien territoire desquels elle est effectivement située.

L'historien Ibn-Rakik raconte qu'Abou'l-Mouhadjer, gouverneur de l'Ifrikïa, après Okba-ben-Nafi (viie siècle de notre ère et i^{er} de l'hég.), pénétra jusqu'à Tlemcen, et que les sources situées près de cette ville furent appelées Aïoun-el-Mouhadjer, en souvenir de lui.

Les **Idrissides**. En 790 de J.-C (174 de l'hég.), *Idris-ben-Abd-Allah* soumet le Mar'reb-el-Aksa; il obtient de Mohammed-Ibn-Kazer, émir des Zenata, la possession de Tlemcen, et après un séjour de quelques mois, pendant lesquels il posa les fondements de la grande mosquée, il reprend la route du Mar'reb-el-Aksa, installant à Tlemcen son frère comme gouverneur. —Quand les Fatemides eurent subjugué le Mar'reb, leur allié Moussa-Ibn-Abil-Afia marcha sur Tlemcen, l'an 931 de J.-C. (319 de l'hég.), et détrôna l'Idrisside qui y commandait, *El-Hassen*, fils d'El-Kenoun. Les Idrissides avaient donc gouverné pendant 140 ans.

Les **Fatemides** régnèrent jusqu'en 955 de J.-C. (344 de l'hég.), c'est-à-dire pendant 24 ans. Tlemcen leur fut alors enlevée par les troupes d'Abd-el-Rahman, roi de Cordoue. *Yala-Ibn-Mohammed* l'Ifrenide, maître du pays des Zenata et du Mar'reb central, obtint de ce dernier le gouvernement de Tlemcen.

Les **Ifrenides**, successeurs de Yala, régnèrent pendant 125 ans à Tlemcen, jusqu'à ce que leur empire fût détruit par les Almoravides : 1080-1 de J.-C. (473 de l'hég.).

Les **Almoravides**. En 1080-1 de J.-C. (473 de l'hég.), le sultan *Abou-Yakoub-Youssef-ben-Tachfin*, premier roi de la dynastie des Almoravides ou des Marabouts, envoya son général Mazdali, à la tête de 20,000 hommes, faire la conquête de Tlemcen. Celui-ci s'empara de la ville, la saccagea et y fit mettre à mort le fils du gouverneur, Moala-ben-Yala. Une garnison fut laissée dans Tlemcen (Agadir), et *Tagrart*, bâtie sur l'emplacement du camp almoravide, ne forma plus tard qu'une seule ville avec Agadir.

Les Almoravides régnèrent 65 ans à Tlemcen; le dernier de ces princes fut *Tachfin-ben-Ali;* assiégé par Abd-el-Moumen, il s'enfuit à Oran où il périt (*V.* p. 195) : 1145 de J.-C. (539 de l'hég.). Les partisans des Almoravides se renfermèrent dans Agadir où ils se maintinrent pendant l'espace de quatre ans. Agadir fut alors emporté d'assaut par les Almohades, et les Almoravides furent pour toujours anéantis à Tlemcen.

Les **Almohades**. *Abd-el-Moumen*, après avoir ruiné Tlemcen de fond en comble et en avoir fait massacrer les habitants, releva les murs de cette ville, invita d'autres populations à s'y fixer, et nomma un gouverneur, Sliman-ben-Ouanouden, qu'il remplaça ensuite par son fils *Abou-Hafs*. Le commandement de la ville appartint depuis lors à un membre de la famille royale. « Les émirs Almohades, dit M. C. Brosselard, ne se montrent pas moins bons appréciateurs de l'importance de Tlemcen. Ils y attirent une population nouvelle pour combler les vides faits par la guerre ; ils en relèvent les fortifications ; ils l'embellissent par la construction de riches monuments ; ils travaillent à l'envi à en

faire une métropole. » Tlemcen prit son plus grand développement sous *Abou-Iram-Moussa,* fils du sultan *Youssef* et gouverneur de Tlemcen; il y fit ériger quantité d'édifices et de monuments, recula les limites de sa circonscription et fit entourer le tout d'un nouveau mur d'enceinte qui fut commencé en 1161 de J.-C. (566 de l'hég.). — « Agadir et Tlemcen furent mis en état de défense par *Abou'l-Hassen*, fils d'Abou-Hafs, dit à son tour M. l'abbé Bargès (1185 de J.-C.; 581 de l'hég.), en prévision des attaques d'Ibn-R'ania, dernier représentant des Almoravides, qui, s'étant emparé successivement de Bougie, d'Alger, de Medéa et de Miliana, menaçait d'envahir le reste du Mar'reb et de ruiner l'empire naissant des Almoravides. » C'est à cette époque que les habitants de Tiharet et d'Archgoul (Rachgoun), deux villes ruinées par les Beni-Hillal, se réfugièrent à Tlemcen, dont ils triplèrent la population.

« En 646 de l'hégire (1248 de J.-C.), une révolution considérable s'accomplit dans les destinées de Tlemcen. De ville déjà florissante, mais considérée cependant comme un point secondaire dans le vaste empire almohade, qui embrassait à la fois l'Afrique occidentale et les pays conquis par les Musulmans en Espagne, Tlemcen devint à son tour siège d'un gouvernement et capitale d'un royaume particulier. Le Berbère Yar'moracen-ben-Zeiyan, émir de la tribu des Abd-el-Ouad, génie hardi et entreprenant, homme de guerre aventureux et rusé politique, est l'auteur de cette révolution. Il bat et tue l'Almohade Ali-es-Saïd-ben-el-Moumen, à Temzezdekt, au midi d'Ouchda, enlève Tlemcen, s'y fait proclamer souverain et fonde ainsi une dynastie nouvelle. » (*C. Brosselard.*)

Le règne des Almohades à Tlemcen avait duré cent trois ans, de 539 à 646 de l'hég. (1145 à 1248 de J.-C.). Il finit avec *Ali-es-Saïd,* fils d'El-Moumen.

Les **Abd-el-Ouadites.** *Yar'moracen,* en rivalité continuelle avec les Mérinides, issus, comme les Abd-el-Ouadites, de la grande tribu des Zenata, fut battu en 679 de l'hég. (1280-1 de J.-C.) par le Merinide Abou-Youssef-Yacoub-ben-Abd-el-Hak, dont les fils devaient régner bientôt à Tlemcen, et mourut en 681 de l'hég. (1283 de J.-C.), en recommandant à son fils *Othman* de ne point lutter contre les Beni-Merin et de se tenir à l'abri des remparts de Tlemcen, s'il était attaqué. — *Abou-Saïd-Othman,* successeur de Yar'moracen, fit la paix avec Abou-Youssef, puis avec Abou-Yacoub, fils d'Abou-Youssef; mais ayant donné asile à un ancien ministre du sultan Merinide, celui-ci, après avoir ruiné le pays, en 695 de l'hég. (1295-6 de J.-C.), et assiégé inutilement Tlemcen pendant sept mois (697 hég.; 1298 de J.-C.), vint commencer le long siège qui devait durer huit ans et trois mois, en 698 de l'hég. (mars 1299 de J.-C.). Abou-Saïd-Othman mourut pendant la cinquième année de ce siège, en 703 de l'hég. (1303-4 de J.-C.), après un règne de vingt-deux ans. — *Abou-Zeiyan*, fils d'Othman, lui succéda; le siége continuait, la famine désolait Tlemcen, quand Abou-Yakoub mourut assassiné par un esclave dans la ville de Mansoura, qu'il avait fait élever à l'ouest de Tlemcen, sur l'emplacement de son camp, pendant la quatrième année du siège. Abou-Thabet, petit-fils d'Abou-Yacoub, auquel on suscite des conspirateurs, fait la paix avec Abou-Zeiyan et se retire de Mansoura. Abou-Zeiyan meurt en 707 de l'hég. (1318 de J.-C.). Son frère Abou-Hammou-Moussa Ier lui succède et meurt assassiné par son propre fils, Abou-Tachfin Ier, en 718 de l'hég. (1318 de J.-C.). Tachfin, renouvelant les fautes de son aïeul Othman et donnant asile aux

mécontents du Mar'reb-el-Aska (Marok), est assiégé par Abou-Saïd le Merinide en 730 de l'hég. (1329-30 de J.-C.). Le fils d'Abou-Saïd, Abou-Hassen-Ali, connu sous le nom de Sultan Noir, reprend en 735 de l'hég. (1335 de J.-C.) le siège interrompu par la mort de son père quatre ans auparavant, et s'empare de Tlemcen le 27 ramdam 737 (1er mai 1337). Abou-Tachfin mourut bravement à la tête des siens. au Mechouar, son dernier refuge. En lui finit le règne de la branche aînée des Abd-el-Ouadites.

Les **Merinides** annexèrent Tlemcen à leur empire, mais ils ne gardèrent leur conquête que vingt-deux ans; Tlemcen eut alors pour sultans : *Abou-Hassen-Ali* (737 à 749 de l'hég.; 1337 à 1348-9 de J.-C.), *Abou-Einan-Farès*, étranglé par son ministre en 759 (1358 J.-C.), et *Es-Saïd*, fils d'Abou-Einan, pendant quelques mois seulement.

« Tlemcen n'eut pas à regretter leur domination passagère : ils travaillèrent à l'embellir et y laissèrent quelques beaux monuments.»(Ch. B.)

Les **Abd-el-Ouadites.** *Abou-Hammou-Moussa II* reprit le royaume de Tlemcen aux Merinides en 760 de l'hég. (1359 de J.-C.), trois mois après la mort d'Abou-Einan. Les Abd-el-Ouadites régnèrent jusqu'en 960 de l'hég. (1553 de J.-C.).

« A son apogée, leur souveraineté s'exerça dans les limites géographiques qui constituent aujourd'hui les provinces d'Alger et d'Oran. Tlemcen atteignit alors son plus haut degré de prospérité. Au dire des historiens les plus dignes de foi, sa population était de vingt-cinq mille familles ou environ 125,000 âmes. Elle était décorée de monuments publics et importants...; ses relations commerciales s'étendaient même aux villes maritimes les plus importantes de la Méditerranée.... Tlemcen était un foyer de lumières...; ses rois aimaient les sciences, les arts et les lettres.... Ils avaient une cour nombreuse et brillante, une armée disciplinée et aguerrie; ils frappaient monnaie à leur coin... Tlemcen, en un mot, était à cette époque, où le génie des nations européennes se réveillait à peine de son long sommeil, une des villes les mieux policées et les plus civilisées du monde.

« Avec les premières années du XVIe siècle, la décadence de Tlemcen commença. La conquête d'Oran par les Espagnols (1509) découronne la royauté zeiyanite...; elle se fait l'humble vassale du lion de Castille. D'un autre côté, une nouvelle puissance se lève à l'Orient. Deux aventuriers de génie, les frères Barberousse, préludent par des conquêtes partielles au morcellement du royaume de Tlemcen. Alger, siège de l'Odjak, prend les allures d'une capitale nouvelle. Un autre État se fonde avec les lambeaux arrachés aux États Abd-el-Ouadites. Le moment vient où l'orgueil des émirs de Tlemcen doit s'abaisser. Salah-Raïs, pacha d'Alger, se montre sous les murs de leur capitale, et la ruine de leur royaume. qui n'était déjà plus que l'ombre de lui-même, est définitivement consommée (1553). Le fils du dernier sultan de la dynastie Abd-el-Ouadite, fuyant devant l'armée turque, se réfugie à Oran; il demande asile et protection aux Espagnols, il meurt de la peste; son fils se fait baptiser sous le nom de don Carlos, et s'éteint dans l'obscurité. »

Gouvernement des Turcs. « Tlemcen, annexée aux États de l'Odjak, devint le siège d'un aghalik. Le gouvernement essentiellement militaire des Turcs détruisait, mais n'édifiait pas. A ce contact, la civilisation n'avait qu'à perdre, rien à gagner. Tlemcen va s'affaiblissant de plus en plus; sa population industrieuse et polie émigre pour se soustraire aux brutales algarades de la soldatesque; la vie se retire de ce corps sans âme. Des luttes in-

testines, des intrigues de caserne, des exécutions capitales, voilà l'affligeant spectacle que Tlemcen présente pendant deux cent soixante-dix-sept années, où elle se débat sous l'étreinte barbare de la milice turque (1553 à 1830 de J.-C.). » (*C. Brosselard.*)

Gouvernement de la France. Après la chute d'Husseïn, dey d'Alger, Abd-er-Rhaman, empereur du Marok, voulut s'emparer de Tlemcen. Les Koulour'lis ou fils de Turcs se défendirent dans le Mechouar pour le compte des Turcs, puis des Français, qui les prirent à leur solde. Cependant les Marokains, qui occupaient les autres parties de la ville, se retirèrent devant Abd-el-Kader, en 1834, en vertu du traité signé le 20 février 1834, avec le général Desmichels. Le maréchal Clauzel, après l'expédition de Maskara, se dirigea sur Tlemcen où il entra le 12 janvier 1836. Il frappa un impôt sur les habitants, puis partit en laissant dans le Mechouar le capitaine Cavaignac, avec un bataillon. On sait tout ce qu'eut à souffrir cette héroïque petite garnison. Le général Bugeaud, après avoir battu Abd-el-Kader à la Sikkak, le 6 juillet 1836, ravitailla Tlemcen, qui fut également ravitaillée au mois de novembre suivant par le général de Létang; or, à cette dernière époque, la garnison ne mangeait plus que des demi-rations d'orge! Abd-el-Kader, mis en possession de Tlemcen par le traité de la Tafna du 30 mai 1837, en fit sa capitale; il chercha vainement à restaurer à son profit l'empire des anciens émirs; mais, le 30 janvier 1842, Tlemcen était définitivement occupée par la France. Tlemcen est le chef-lieu d'une subdivision militaire, d'une sous-préfecture et de deux communes, l'une de plein exercice, l'autre mixte. La première comprend une population de 21,942 hab., dont 3,113 Français, 3012 Israélites, 13,356 indigènes, 2,461 étrangers. La commune mixte compte 14,886 hab., dont 349 Français, 5 Israélites, 13,592 indigènes et 940 étrangers.

DESCRIPTION.

Remparts et Portes.

Les Tlemcéniens, ceux du moins qui acceptent tout sans contrôle, disent, que Tlemcen avait autrefois sept enceintes; et de fait on serait tenté de le croire, quand, après une rapide exploration de la ville et de ses environs immédiats, on a circulé au milieu des ruines de murs et de portes, isolées ou continues, dont on ne saurait raisonnablement expliquer l'ensemble à une première inspection.

On a vu plus haut que Tlemcen se composait autrefois de deux villes séparées. La plus ancienne, bâtie avec les matériaux et sur l'emplacement de *Pomaria,* était appelée *Agadir;* la seconde, fondée en 473 de l'hég. (1080-1 de J.-C.), par l'Almoravide Aben-Youssef-ben-Tachfin, s'appelait *Tagrart.* Agadir et Tagrart, séparées l'une de l'autre par l'espace d'un jet de pierre, avaient chacune son enceinte. Toutes deux furent ensuite entourées d'un rempart commun; plus tard enfin, à mesure qu'Agadir se dépeuplait et tombait en ruine, Tagrart s'agrandissait d'autant, reculant ses murs qui l'étouffaient, ou les réparant pour se mettre à l'abri des invasions ennemies, et il arrivait alors qu'Abou-Yacoub le Merinide entourait Tlemcen et ses remparts, dont il faisait le siège, d'un mur de circonvallation, bordé d'un fossé très-profond (698 de l'hég.; 1299 de J.-C.), et que Abou'l-Hassen-Ali, le Sultan Noir, faisait construire des tours assez hautes pour dominer ces mêmes remparts, et desquelles on pouvait surveiller l'approche des convois de ravitaillement (735 à 737 de l'hég.; 1335 à 1337 de J.-C.).

Tlemcen n'a eu en somme que trois enceintes. Ce qui restait en 1842 de celle que le Génie militaire a presque entièrement remplacée aujourd'hui, attestait encore son étendue; comme pour beaucoup de villes du Mar'reb, trois de ses côtés se terminaient à des ravins plus ou moins escarpés, qui en rendaient l'accès difficile; on ne pouvait l'aborder que par le S.-O., point où la plaine se rattache aux hauteurs voisines.

L'enceinte de Tlemcen présentait au N., de Sour-Hammam à Sidi-Haloui, un développement de 900 mèt. et de 700 à l'E.; les côtés S. et O. mesuraient chacun 800 mèt. Le développement total de 3,200 mèt. donnait une superficie de 64 hect., dont la Tlemcen des derniers temps n'occupait guère que la moitié. Tout le côté O. et la plus grande partie du côté N., où s'élève la nouvelle ville, ne présentaient qu'un immense terrain, sur lequel quelques cultures disputaient l'espace aux ruines.

Ce qui reste des remparts arabes, surtout au S., permet encore d'étudier le système de fortifications tel qu'on l'entendait avant l'emploi du canon; une forte muraille en pisé relie des tours carrées de 5 mèt. 40 c. de côté, espacées de 9 en 9 mèt. à peu près, et également en pisé, tellement travaillé que la pierre n'est pas plus dure.

Abou'l-Feda comptait treize portes à Tlemcen, sans doute en y comprenant celles d'Agadir. Léon l'Africain n'en a vu que cinq, « très-commodes et bien ferrées, » disait-il. Les portes actuelles sont : au N.-O., la *porte du Nord*, sur l'emplacement de *Bab-el-Kermadi*, la porte des Tuiliers, qui soutint un assaut des Espagnols, en 1518; — au N.-E., la *porte de Ziri*, nom d'une mosquée aujourd'hui en ruine, qui en est rapprochée. La porte de Ziri, appelée encore la porte d'Ali et la porte El-Halouat, conduit, par une pente très-brusque, à la mosquée de Sidi-Haloui; — à l'E., la *porte de l'Abattoir*, conduisant à Agadir, et la *porte de Bou-Medin*, ancienne porte El-Akbet (de la montée), conduisant à Oran et à El-Eubbad où est située la koubba de Bou-Medin; — à l'angle S.-E., la porte mauresque, dite *Bab-ed-Djiad* (porte des coursiers); c'est un massif de 18 mèt. 50 c. de largeur sur 9 de profondeur et 9 de hauteur, percé d'une ouverture de 3 mèt., et fermé autrefois par une double porte à herse; un escalier, placé à l'angle intérieur O., donne accès à une plate-forme de laquelle on pouvait défendre la porte, en jetant sur les assiégeants tous les projectiles dont l'usage a précédé celui de la poudre; Bab-el-Djiad, fermée par une simple porte en bois, est encore un curieux spécimen de l'architecture militaire au moyen âge; — après Bab-ed-Djiad, vient la porte extérieure de Mechouar ou *porte du Sud;* — puis, à l'angle S.-O., la *porte des Carrières*, l'ancienne *Bab-el-Hadid*, la porte de fer; — à l'O., enfin, la *porte de Fez*, l'ancienne Bab-el-Guechout, conduisant à Mansoura, et la *porte d'Oran*, à double voie, conduisant à la route de Lella-Mar'nia. Toutes ces portes, à l'exception de Bab-Ziri et de Bab-ed-Djiad, ont été construites par le Génie militaire; elles n'ont rien de monumental, se ressemblent toutes et répondent strictement à leur destination.

Places.

La *place d'Armes* ou esplanade, devant le Mechouar, bordée d'arbres et de boutiques occupées généralement par les marchands de tabac et les débitants de boissons, sert de promenade; une excellente musique militaire s'y fait entendre deux fois par semaine.

Sur la *place Saint-Michel*, se trouvent la grande mosquée, la mairie et le musée; on y voyait aussi l'an-

cienne Medersa-ed-Djedid ou collège neuf, ayant servi à l'administration militaire; ce dernier monument, qui a été détruit pour l'achèvement régulier de la place qu'il coupait en deux, avait été construit, de 1330 à 1340, par le sultan Abd-el-Ouadite Abou-Tachfin; aussi l'appelait-on encore Medersa-Tachfinia. La porte de cet édifice a été remontée au musée de Tlemcen.

La *place des Victoires*, où est construit le marché couvert, est située à l'E. et près de la place Saint-Michel

Sur la *place Bugeaud* se trouve l'ancienne Kissarïa, quartier des marchands chrétiens, au moyen âge, convertie en caserne de cavalerie.

La *place de la République* est dans le nouveau quartier, sur la partie N.-O. de Tlemcen.

Rues.

On peut diviser les rues en plusieurs classes : celles qui restent de la ville arabe, mal percées, étroites, souvent voûtées, mais quelques-unes couvertes de vignes et rafraîchies par des fontaines; les nouvelles rues arabes, longues files de maisons à un rez-de-chaussée, où s'ouvrent des boutiques basses; les principales sont : les rues de Maskara, de la Sikkak, Khaldoun, Souika, des Forgerons, de l'Huilerie, etc.; les rues hybrides, moitié arabes, moitié européennes; les rues dont l'alignement, tracé dans les décombres, attend une bordure de maisons neuves; les rues complétement nouvelles, s'élevant dans le quartier neuf.

« Les rues du quartier des Juifs, à l'O., ont généralement leurs maisons coupées en deux par des alignements, maisons basses et obscures, dans lesquelles on descend, comme dans une cave, par un escalier de plusieurs marches; des murs lézardés, ou tombant en ruine, sont tapissés extérieurement de bouse de vache et percés de deux ou trois trous, en guise de fenêtres; ajoutez à ce tableau des enfants sales complètement nus, se chamaillant dans les cours des maisons ou au coin des rues, et faisant aboyer les chiens du quartier. D'un autre côté, suivez-nous, si vous le pouvez, dans ce dédale de rues et d'impasses, où l'on ne rencontre ni boutiques, ni hommes, ni bêtes; traversez avec nous ces longs passages couverts où, pour marcher, il faut ôter son chapeau et se courber presque jusqu'à terre, si l'on ne veut pas se rompre la tête contre les poutres et les solives des maisons superposées. L'existence de ces rues presque inaccessibles, l'intérieur de ces maisons qui ne ressemblent pas mal à des cavernes de brigands, en un mot l'aspect misérable que présente ce *ghetto* s'explique quand on se rappelle les avanies et les vexations de toute espèce que les Juifs étaient forcés de subir sous l'empire des beys turcs, et même antérieurement sous le règne des sultans de Tlemcen. L'histoire nous apprend qu'à la mort d'Abou-Abd-Allah, l'an 923 de l'hégire (1517 de J.-C.), le quartier des Juifs fut saccagé, et que, depuis cette fatale époque, ils ont presque toujours été en proie à la misère et à la détresse. S'il y en avait dans le nombre qui possédassent des richesses, ils avaient soin de les soustraire à l'avarice des dominateurs du pays, en affectant les dehors de la pauvreté. Aujourd'hui encore, malgré leur affranchissement politique, et la sécurité que leur assure l'égalité des droits avec les musulmans, leurs anciens oppresseurs, ils conservent des restes de cette habitude qu'ils ont contractée sous les terreurs de la tyrannie... » (*L'abbé Bargès*.) Voilà un tableau d'un quartier et de ses habitants fidèlement tracé, et les touristes pourront s'assurer qu'il est aussi vrai aujourd'hui qu'en 1846, époque à laquelle il fut écrit.

Maisons.

Tlemcen a été tant de fois saccagée, qu'il ne faut pas chercher l'architecture arabe ailleurs que dans les mosquées, où les vainqueurs et les vaincus se prosternaient tour à tour.

Quant aux maisons, elles furent souvent réédifiées, et, si l'on y trouve, à l'intérieur comme à l'extérieur, quelques détails des belles époques de l'art sous les dominations Almohades, Abd-el-Ouadites ou Merinides, ce n'est que de loin en loin et comme par exception.

Les maisons de Tlemcen, bâties en brique, en moellon ou en pisé, n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, et sont couvertes en tuiles; quelques-unes communiquent, comme à Alger, par des voûtes jetées d'une rue à l'autre, et presque toutes, quoique la chaux ne soit pas rare, ne sont pas blanchies extérieurement, ce qui leur donne un aspect sombre et triste.

Les maisons à un étage sont rares; la partie surplombant le rez-de-chaussée s'appuie sur des poutrelles ou bien sur des cordons en briques, qui vont en s'amincissant jusqu'au mur inférieur. Les angles sur la rue sont quelquefois abattus, et donnent lieu à des motifs d'ornementation, profilant à la partie supérieure des quarts de cercles superposés et d'un ensemble léger et gracieux.

Les portes d'entrée sur la rue sont plutôt carrées qu'ogivales; elles sont surmontées d'un auvent étroit recouvert en tuiles creuses, s'appuyant sur deux jambages peu saillants, et s'arrêtant au-dessus de l'imposte. Les fenêtres sont aussi rares et aussi étroites que partout ailleurs; nous en avons cependant rencontré quelques-unes à double arcade, retombant sur de jolies colonnettes, et surmontées d'une série de petits arceaux qui forment comme des stalactites ou des gâteaux d'abeilles.

Après avoir franchi la porte, puis la skiffa ou antichambre traditionnelle, dans laquelle s'arrêtent d'habitude tous ceux qui ne sont pas de la maison, on entre dans une cour entourée d'arcades qui s'appuient sur des piliers carrés; les bandeaux qui surmontent ces arcades ne sont point décorés de briques vernissées comme à Alger, mais de losanges, de triangles ou de trèfles ménagés dans la superposition des briques ou dans le pisé dont est faite la maison.

La cour est souvent ornée d'un bassin ou d'une fontaine, qu'ombragent une vigne, un figuier, un grenadier ou un oranger.

Les appartements sont toujours longs et étroits, leurs parois unies ou recouvertes d'une dentelle en plâtre. Des cuisines, les seules pièces où il y ait des cheminées, des bains, des citernes, complètent la distribution des maisons arabes, dont on pourra voir le type dans celle habitée par Abd-el-Kader, lorsqu'il assiégeait le Mechouar, et occupée aujourd'hui par l'administration des lits militaires.

Tout ce qui précède renferme des données générales.

Quelques maisons sont construites comme celles d'Alger (*V.* p. 26). Le café du cercle militaire est installé dans l'une d'elles.

Édifices religieux.

Église.— Le chétif bâtiment provisoire de la rue Clauzel, dans lequel le culte catholique avait été installé en 1845, a fait place à un monument digne de sa destination, et rappelant mieux les anciennes traditions chrétiennes de Pomaria, qui possédait un évêque, d'Agadir et de la Tlemcen des Beni-Zeiyan, qui avaient des églises où venaient prier les soldats auxiliaires des musulmans, ou les commerçants européens de la Kissaria. La nouvelle église, construite

dans le style romano-byzantin si bien approprié par Viala de Sorbier, qu'il faut toujours citer, pour les monuments qu'il a élevés dans la province d'Oran, a 40 mèt. sur 16 hors œuvre. La tour, surmontée d'une flèche en pierre imbriquée, est haute de 25 mèt. La vasque en porphyre vert, et le dallage en onyx des fonts baptismaux, proviennent des ruines de la mosquée de Mansoura.

Synagogues. — La principale est celle d'Allal-ben-Sidoun, nom d'un savant rabbin, mort il y a plus de cent ans, et en grande vénération chez les Juifs. On compte encore quatre autres synagogues de moindre importance, mais n'offrant rien de remarquable au visiteur.

Mosquées. — Si Hammadi-ben-el-Sekkal, ancien kaïd de Tlemcen, a donné, en 1846, à M. l'abbé Bargès, la liste de soixante et une mosquées tant intérieures qu'extérieures. Déjà à cette époque, le plus grand nombre de ces monuments religieux tombaient en ruine ; les alignements en ont fait depuis disparaître beaucoup d'autres. Mais ceux qui sont encore debout suffisent pour attester l'ancienne splendeur de Tlemcen, et attireront toujours l'attention et l'admiration du vrai touriste qui n'écrira point sur ses tablettes, comme a pu le faire un fonctionnaire public : « Il y a de l'Orient à Constantine ; à Tlemcen, il n'y a que du Berbère et du Vandale ! »

Djama-Kebir, la grande mosquée, présente extérieurement un vaste bâtiment carré, de 50 mèt., blanchi à la chaux, percé de huit portes et flanqué, à son angle N.-O., d'un minaret rectangulaire, bâti en briques, orné sur ses quatre faces de colonnettes en marbre, et revêtu de mosaïques formées par de petites pièces de terre cuite vernissées de plusieurs couleurs, et découpées de façon à combiner les dessins d'ornement les plus variés. Ce minaret a près de 35 mèt. d'élévation ; on monte à sa plate-forme par 130 marches. — L'intérieur de la grande mosquée est occupé par une cour de 12 mèt. sur 21, dallée en onyx, au centre de laquelle une fontaine, également en onyx ou marbre transparent, déverse l'eau nécessaire aux ablutions. Cette cour est circonscrite, au levant et au couchant, par des travées d'arcades qui viennent se relier, au midi, au vaisseau principal, long de 50 mèt. et large de 20, plus spécialement réservé à l'assemblée des fidèles. 72 colonnes supportent les arceaux en ogive des treize travées dans la longueur et des six dans la largeur qui divisent ce vaisseau. Le mihrab, placé au fond de la travée, se trouve, contrairement à l'usage, orienté au S.; c'est la seule partie de l'édifice qui, avec la coupole à jour dont elle est couronnée, se distingue par son ornementation. Dans l'inscription entrelacée d'arabesques qui décore le pourtour supérieur de cette coupole, on lit la date de la fondation de la mosquée, mois de djoumad deuxième, 530 de l'hég. (1136 de J.-C.). Cette date correspond au règne de l'Almoravide Ali-ben-Youssef, dont le nom a été effacé de l'inscription par les Almohades, après la mort de Tachfin, à Oran (*V.* p. 195). — Le minaret a été construit par Yar'moracen, premier roi de la dynastie Abd-el-Ouadite, qui régna de 637 à 681 de l'hég. (1239 à 1282 de J.-C.), c'est-à-dire pendant près de 44 ans. C'est au sujet de ce minaret que Yar'moracen, sollicité par ses courtisans d'y faire inscrire son nom, leur répondit : *Houhou issent Reubbi*, « Non, Dieu le sait !... » La tradition veut que Yar'moracen ait été enterré au fond de la première travée, à droite du mihrab. Le lustre, en bois de cèdre, recouvert en lames de cuivre, ayant un diamètre de 2 mèt. 50 c. et tombant du plafond au milieu des petits lustres en cristal de roche et des lanternes découpées en laiton ou en fer-blanc, serait un don de Yar'moracen. — Entre le mihrab

et l'emplacement du tombeau disparu, il y avait une bibliothèque, fondée et donnée à la grande mosquée par le sultan Abou-Hammou-Moussa, deuxième arrière-petit-fils et sixième successeur de Yar'moracen : M. C. Brosselard a découvert et expliqué l'inscription qui fait mention de cette donation.

Quand on sort de la grande mosquée par le côté E., on arrive devant un petit oratoire qu'ombrage un énorme cep de vigne, et dans lequel est enterré *Ahmed-ben-Hassen-el-R'omari,* originaire de la tribu berbère du R'omara. Ahmed n'était pas un savant docteur, mais un homme juste, servant Dieu et vivant en ascète. On le trouva mort dans la grande mosquée, en 870 de l'hég. (1466 de J.-C.). Transporté dans la petite maison qu'il s'était choisie pour retraite, il y fut enterré, et, comme Dieu lui accorda, après sa mort, le pouvoir de soulager, même de guérir toutes sortes d'infirmités physiques et morales, il est sans cesse visité. Le quatrain suivant, placé au-dessus de la porte de l'oratoire, a été traduit par M. C. Brosselard :

Elles se répandent, les vertus de ce sanctuaire,
Pareilles à la lumière de l'aurore ou à l'éclat des astres.
A vous que de grands maux affligent, celui qui doit les guérir,
C'est ce soleil de noblesse et de science, Ahmed !

Djama-Abou'l-Hassen. Cette petite mosquée est située au coin de la rue Haédo et de la place par laquelle on entre dans Tlemcen, quand on vient de Mansoura. Cet édifice, plus que modeste à l'extérieur, ne se distinguerait pas des maisons voisines, s'il n'était surmonté d'un petit minaret dont les quatre faces sont ornées de colonnettes et de mosaïques. L'intérieur de la mosquée présente une surface de 100 mèt. carrés, divisée en trois travées par de larges et belles arcades en fer à cheval, retombant sur six colonnes en onyx, dont deux, engagées dans le mur du fond, supportent la naissance de la voûte du mihrab. Rien de plus beau, de plus riche, que les sculptures qui ornent les parois de la mosquée ; elles ont été restaurées, autant que l'a permis le budget, par M. Maigné, sous la direction de Viala de Sorbier. Un plafond en cèdre, délicatement sculpté, laisse voir encore des traces de peinture polychrome. Ce précieux spécimen de l'art arabe a été élevé, ainsi qu'on peut le lire sur l'inscription placée au milieu de la troisième travée, à dr. du mihrab, en l'honneur de l'émir Abou-Ibrahim-ben-Yahia-Yar'moracen, l'an 696 de l'hég. (1296-97 de J.-C.), après son décès. Tlemcen était alors gouvernée par Abou-Saïd-Othman, fils aîné de Yam'oracen, qui régna de 681 à 703 de l'hégire (1283 à 1303-4 de J.-C.). M. C. Brosselard suppose, et avec beaucoup de probabilité, que le nom d'Abou'l-Hassen donné à la mosquée est celui du célèbre jurisconsulte Abou'l-Hassen-Ibn-Yakhlef-et-Tenessi, qui y professa sous le règne d'Abou-Saïd. Convertie en magasin à fourrages après la prise de Tlemcen en 1842, Djama-Abou'l-Hassen est devenue depuis 20 ans le local d'une écolè arabe-française.

Djama-Oulad-el-Imam, à l'O. et non loin de la porte de Fez, l'ancienne Bab-el-Guechout des Arabes, n'a de remarquable que son minaret rectangulaire, haut de dix-sept mètres, dont les encadrements, recouverts de faïences vernissées, sont assez bien conservés. L'intérieur est nu, misérable, si l'on en excepte quelques versets du Koran, qui forment toute l'ornementation du pourtour ogival du mihrab ; encore sont-ils maigrement sculptés. La célébrité dont jouit cette mosquée est due au souvenir de deux frères, Abou-Zeïd-Abd-er-Rahman et Abou-Aïssa, fils de l'imam de Brekch, tous deux d'un immense savoir, et que le sultan

Abou-Hammou-Moussa Ier attira à sa cour. Il fit bâtir pour eux, en 711 de l'hég. (1310 de J.-C.), un collège ou medersa, une mesdjed pour la prière et une zaouïa; de cette fondation, il ne reste que la mosquée.

Djama-Sidi-Brahim, située non loin de Djama-Oulad-el-Imam, n'a, pas plus que cette dernière, rien de remarquable. Le tombeau de Sidi-Brahim, entouré d'un mauvais mur à hauteur d'appui, est placé en dehors de la mosquée. Tout cela est triste et mesquin.

Djama-Sidi-el-Haloui. Avant de parler de la mosquée et du tombeau situés au N.-E. et en dehors de Tlemcen, au bas de la porte de Ziri, il ne sera pas inutile de dire quel était le personnage légendaire connu sous le nom de Sidi-el-Haloui.

Abou-Abd-Allah-ech-Choudi naquit à Séville, où il fut kadi; puis, quittant patrie, honneurs et fortune, se couvrant de haillons et prenant le bâton de pèlerin, il passa la mer, arriva à Tlemcen où, contrefaisant le fou, il laissait la foule s'ameuter et crier après lui. Cela se passait vers l'an 665 de l'hég. (1296 de J.-C.), sous le règne de Yar'moracen. Cependant Ech-Choudi vendait, sur la place publique, des bonbons et des pâtes sucrées, *halaouat,* d'où le surnom d'*Haloui* que lui donnèrent les enfants; puis lorsque, par ses bouffonneries, il avait rassemblé assez de monde autour de lui, il changeait tout à coup de ton et de langage, et se mettait à discourir, en controversiste consommé, sur la religion et la morale, et la foule se retirait confondue et pleine d'admiration. Baba-el-Haloui ne tarda pas à passer pour un oracle; son but était atteint, il fut salué *ouali,* saint, et il ne fut plus question que de ses miracles. Sidi-el-Haloui mourut dans un âge avancé, et fut enterré hors de Bab-Ali (aujourd'hui Bab-Ziri), en 705 de l'hég. (1305-6 de J.-C.), sous le règne d'Abou-Zeiyan, peu de temps après la levée du fameux siège de huit ans.

La fin de cette histoire, déjà assez merveilleuse par elle-même, n'est cependant pas la vraie; voici celle à laquelle seule tout bon musulman doit ajouter foi. — Le bruit de la renommée d'El-Haloui n'ayant pas tardé à arriver jusqu'au sultan, celui-ci lui confia l'éducation de ses deux fils; mais, desservi par la jalousie du vizir, qui le fit passer pour sorcier, El-Haloui fut décapité, et son corps abandonné, sans sépulture, à la voracité des bêtes fauves et des oiseaux de proie. « La haine du grand vizir était satisfaite. Dieu seul n'était pas content. Le peuple aussi faisait entendre des murmures et des plaintes. Or, voici que le soir qui suivit cette terrible exécution, le bouab ou gardien des portes criait comme à l'ordinaire : « La porte! la porte! » afin que les retardataires qui se trouvaient encore dehors se hâtassent de regagner leur logis, quand tout à coup une voix lugubre retentit au milieu du silence de la nuit : « Gardien, ferme ta porte! va « dormir, gardien! il n'y a plus per- « sonne dehors, excepté El-Haloui, « l'opprimé! » Le gardien fut saisi d'étonnement et de terreur; mais il se tut. Le lendemain, le surlendemain, pendant sept jours, la même scène miraculeuse se renouvela. Le peuple, instruit de ce qui se passait, murmura tout haut. Le sultan ne tarda pas non plus à connaître ce miracle, et voulut s'assurer par lui-même de son évidence; il se rendit chez le bouab, et, quand il eut entendu El-Haloui, il se retira, disant : « J'ai voulu voir, j'ai vu. » Il était juste, comme l'est tout sultan des légendes, et l'aurore du lendemain éclairait le supplice du grand vizir, qui fut enseveli vivant dans un bloc de pisé, que l'on posa justement vis-à-vis de l'endroit où le pauvre ouali avait été décapité, et où son corps gîsait sans sépulture; on refaisait alors les remparts de la

ville. Pour que la réparation fût complète, la volonté royale décida qu'un tombeau, digne de la sainteté de la victime, lui serait élevé. On y déposa pieusement ses restes... » (*C. Bross.*) Cette légende est commune au kabile Sidi-Ali-el-Medloum des Beni-bou-Messâoud, à Abd-el-Hack, de Bougie, et à Sidi-Ali-Zouaoui-el-Biskri, dont M. Berbrugger nous a raconté la légende, il y a une trentaine d'années. Seulement, Ali-Zouaoui n'était qu'un pauvre porteur d'eau, accusé injustement de vol, et son histoire n'est arrivée que sous les Turcs : il y a donc évidemment plagiat; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est que la mort du vizir, renfermé dans un bloc de pisé, fut plus tard celle de Geronimo au fort des Vingt-Quatre heures (*V.* p. 35). Il semblerait donc que le supplice d'être enterré vivant de cette manière faisait partie, depuis longtemps, des différentes applications de la peine de mort chez les musulmans.

Le petit bâtiment qui recouvre la pierre tumulaire sans inscription de Sidi-el-Haloui s'élève sur le tertre où le saint fut, dit-on, décapité; un caroubier séculaire l'abrite de son large et sombre feuillage. Plus bas, la mosquée surgit, blanche et étincelante de mosaïques, d'un immense massif de verdure. Sur le bandeau qui surmonte l'arcade ogivale du portail, une inscription portant la date de 754 de l'hég. (1353 de J.-C.) remet sur la voie des noms, écaillés par les temps, du fondateur Farès-ben-Abou'l-Hassen-Ali, le Merinide. Moins grande que Djama-Kebir, la mosquée d'El-Haloui offre intérieurement la même disposition à peu près : cour avec fontaine, entourée de cloîtres et d'un principal corps de bâtiment, où se trouve le mihrab; les arcades de la travée principale retombent sur huit magnifiques colonnes en marbre translucide (onyx), dont les chapiteaux offrent tout ce que l'on peut imaginer de plus exquis, comme spécimen de l'ornementation arabe. Le portique du mihrab repose sur deux de ces colonnes engagées : on lit sur le chapiteau de droite de l'une d'elles : « Mosquée consacrée à la mémoire du cheikh El-Haloui, » et sur le chapiteau de gauche : «...L'ordre d'édifier cette mosquée est émané de Farès, prince des croyants. » Les arabesques des murs, recouverts, ainsi que les colonnes, d'un grossier badigeon à la chaux, ont revu le jour. Le plafond est, comme celui de Djama Abou'l-Hassen, en bois de cèdre sculpté. Le minaret, dont le faîte est souvent habité par des cigognes, est décoré, sur ses quatre faces, de compartiments dans lesquels sont inscrites d'élégantes arcades faïencées; l'escalier de ce minaret a 89 marches. Il est fâcheux que les ressources budgétaires, trop restreintes, n'aient pu permettre que des restaurations partielles, à l'extérieur comme à l'intérieur de la mosquée de Sidi-Haloui.

Djama-el-Mechouar. — Ibn-Khaldoun raconte ainsi l'origine de cette mosquée : « Le sultan Abd-el-Ouadite, Abou-Hammou-Moussa Ier, s'étant fait donner des otages dans une expédition entreprise contre les villes et les tribus de la partie orientale de ses États (717 de l'hég.; 1317-18 de J.-C.), leur assigna pour demeure la citadelle même du Mechouar, et leur permit de s'y construire des habitations particulières, de prendre femme, et d'élever une mosquée, pour y célébrer la prière du vendredi. Ce fut là, ajoute Ibn-Khaldoun, une des prisons les plus extraordinaires dont on ait ouï parler. » Cette mosquée, où vinrent prier tour à tour les Abd-el-Ouadites, les Merinides et les Turcs, où Abd-el-Kader vint, comme à Maskara, prêcher la guerre sainte, est devenue, depuis l'occupation française, un magasin annexe de l'hôpital militaire. La colonne du musée de Tlemcen (*V.* p. 234) est

tout ce qui reste de son intérieur ; le minaret, encore debout, a 30 mèt. d'élévation ; comme ceux des autres mosquées, il est carré, mais tout en briques, sans faïences émaillées, et couvert par des panneaux décorés d'arcades entrelacées.

Édifices civils.

La *mairie,* le *palais de justice,* les *administrations du trésor, des postes, du télégraphe électrique,* et la *douane,* sont installés d'une façon très-simple.

Édifices militaires.

Le *Mechouar,* bâti en 540 de l'hég. (1145 de J.-C.), sur l'emplacement où l'Almoravide Youssef-ben-Tachfin avait fixé sa tente, pendant qu'il assiégeait Agadir, en 462 de l'hég. (1067 de J.-C.), servit de demeure aux gouverneurs Almohades, et plus tard aux rois de la dynastie des Abd-el-Ouadites. Il fut appelé du nom de Mechouar (lieu où l'on tient conseil), parce que c'est là que les rois de Tlemcen réunissaient leurs ministres pour délibérer sur les affaires de l'État.

Les historiens arabes sont tous d'accord pour parler des splendeurs du Mechouar, des richesses merveilleuses qu'il renfermait, des cours brillantes, où, protecteurs des sciences, des lettres et des arts, les Beni-Zeiyan et les Merinides, ces derniers pendant peu de temps, il est vrai, attiraient les savants, les poètes et les artistes. C'est au Mechouar qu'Abou-Tachfin « possédait un arbre d'argent sur lequel on voyait toutes sortes d'oiseaux de l'espèce de ceux qui chantent. Un faucon était perché sur la cime. Lorsque les soufflets qui étaient fixés au pied de l'arbre, étaient mis en mouvement, et que le vent arrivait dans l'intérieur de ces oiseaux, ceux-ci se mettaient à gazouiller, et faisaient entendre chacun son ramage, qui était facile à reconnaître à cause de sa ressemblance avec le naturel. Lorsque le vent arrivait au faucon, on entendait l'oiseau de proie pousser un cri, et à ce cri, les autres oiseaux interrompaient tout à coup leur doux gazouillement... » C'est encore au Mechouar que le sultan Abou-Hammou-Moussa II célébrait la fête du *Mouloud* (naissance du prophète) avec beaucoup plus de pompe et de solennité que toutes les autres. « Pour cela, il faisait préparer un banquet, auquel étaient invités indistinctement les nobles et les roturiers. On voyait, dans la salle où tout le monde était réuni, des milliers de coussins rangés sur plusieurs lignes, des tapis étendus partout, et des flambeaux dressés de distance en distance, grands comme des colonnes. Les seigneurs de la cour étaient placés, chacun selon son rang, et des pages revêtus de tuniques de soie de diverses couleurs circulaient autour d'eux, tenant des cassolettes où brulaient des parfums, et des aspersoirs avec lesquels ils jetaient sur les convives des gouttes d'eau de senteur, en sorte que, dans cette distribution, chacun avait sa part de jouissance et de plaisir. Ce qui excitait surtout l'admiration des spectateurs, c'était la merveilleuse horloge qui décorait le palais du roi de Tlemcen. Cette pièce de mécanique était ornée de plusieurs figures d'argent, d'un travail très ingénieux et d'une structure solide. Au-dessus de la caisse, s'élevait un buisson, et sur ce buisson était perché un oiseau, qui couvrait ses deux petits de ses ailes. Un serpent qui sortait de son repaire, situé au pied même de l'arbuste, grimpait doucement vers les deux petits qu'il voulait surprendre et dévorer. Sur la partie antérieure de l'horloge étaient dix portes, autant que l'on compte d'heures dans la nuit, et, à chaque heure, une de ces portes tremblait en frémissant ; deux portes plus hautes et plus lar-

ges que les autres occupaient les extrémités latérales de la pièce. Au-dessus de toutes ces portes, et près de la corniche, on voyait le globe de la lune qui tournait dans le sens de la ligne équatoriale, et représentait exactement la marche que cet astre suivait alors dans la sphère céleste. Au commencement de chaque heure, au moment où la porte qui la marquait faisait entendre son frémissement, deux aigles sortaient tout à coup du fond des deux grandes portes, et venaient s'abattre sur un bassin de cuivre, dans lequel ils laissaient tomber un poids, également de cuivre, qu'ils tenaient dans leur bec : ce poids, entrant par une cavité qui était pratiquée au milieu du bassin, roulait dans l'intérieur de l'horloge. Alors le serpent, qui était parvenu au haut du buisson, poussait un sifflement aigu, et mordait l'un des petits oiseaux, malgré les cris redoublés du père, qui cherchait à les défendre. Dans ce moment, la porte qui marquait l'heure présente, s'ouvrant toute seule, il paraissait une jeune esclave, douée d'une beauté sans pareille, portant une ceinture en soie rayée. Dans sa main droite, elle présentait un cahier ouvert, où le nom de l'heure se lisait sur une petite pièce écrite en vers ; elle tenait la main gauche appliquée sur sa bouche, comme quand on salue un khalife... » (*Mohammed-et-Tenessi*, traduction de M. l'abbé Bargès.) L'horloge ou Mendjana du Mechouar, construite par le mathématicien tlemcénien Ibn-el-Fahham, en 760 de l'hég. (1358-59 de J.-C.), a donc précédé de près de deux cents ans celle de Strasbourg, faite par Conrad Dasypodus, en 1574, et restaurée dans ces derniers temps par M. Schwilgué.

Léon l'Africain a dit du Mechouar : « Du côté du midi, est assis le palais royal, ceint de hautes murailles en manière de forteresse, et par dedans, embelli de plusieurs édifices et bâtiments avec beaux jardins et fontaines, étant tous somptueusement élevés et d'une magnifique architecture. Il a deux portes, dont l'une regarde la campagne, et l'autre (là où demeure le capitaine du château) est du côté de la cité. »

Il ne reste du Mechouar que la mosquée (*V* p. 231) et la muraille crénelée, flanquée de deux tours au nord-est. Cette citadelle, située au sud de la ville, et dans laquelle se sont succédé tant de gouvernements différents, ne pouvait, en stratégie, avoir qu'une action imparfaite sur Tlemcen, qu'elle voyait peu ; elle est de forme rectangulaire, d'environ 460 mètres sur 280 ; ses longues faces sont parallèle à la montagne et dirigées de l'est à l'ouest. C'est dans les décombres du palais et des maisons du Mechouar que Moustafa-ben-Ismaïl, et plus tard le capitaine Cavaignac, aux prises avec les horreurs de la famine, et ayant à peine de quoi se défendre, surent résister aux ennemis qui les entouraient de toutes parts.

Le Mechouar renferme aujourd'hui un *hôpital,* des *casernes* pour l'infanterie, le Génie et l'artillerie, la *sous-intendance,* la *manutention,* la *prison,* le *campement* et la *poudrière ;* de vastes cours et de beaux jardins permettent à l'air d'arriver et de circuler dans toutes ces constructions essentiellement militaires.

L'ancienne *Kissarïa,* devenue quartier de cavalerie, la *caserne* de Gourmela, la *gendarmerie,* la nouvelle enceinte (*V.* p. 225) et les ouvrages extérieurs de la *Tour des moulins,* du *Plateau des Carrières* et de *Lella-Setti,* complètent la nomenclature des constructions ou édifices appropriés au casernement des troupes et à la défense de Tlemcen.

Musée.

La création du musée, installé dans une salle de la mairie, place Saint-Michel, est due à l'initiative de

M. C. Brosselard, plus tard préfet d'Oran, alors qu'étant commissaire civil il consacrait déjà aux sciences historiques et épigraphiques les rares loisirs que lui laissaient les préoccupations d'une municipalité à organiser.

Les inscriptions, fragments d'architecture et d'objets divers, rassemblés par M. C. Brosselard, et qui composent le musée de Tlemcen, sont encore peu nombreux, mais tous ou presque tous rappellent une époque, une date historique, et méritent à ce titre l'attention de l'archéologue et du touriste.

Les voici par ordre d'ancienneté :

L'*inscription :* DEO INVICTO AVLISVAE (*V.* p. 220).

Diverses pierres tumulaires, au nombres desquelles celle élevée par Antonius Januarius, préfet de cavalerie, à son fils Antonius Donatus. Le corps de cavalerie dont il s'agit est celui des explorateurs pomariensiens, ou de l'aile exploratrice pomariensienne gordienne, citée plus haut.

Une *borne milliaire* portant une indication itinéraire de treize milles, posée, sous Antonin le Pieux, par son procurateur Titus Ælius Decrianus, mais sans désignation de localité.

La *coudée royale* de Tlemcen, décrétée par Abou-Tachfin en 1328 de J.-C. (728 hég.), mesurant 47 centimètres au lieu de 48, pour favoriser le commerce des indigènes et des Européens attirés à Tlemcen et logés dans un quartier bâti à part, *la Kissaria,* où fut retrouvée, par M. le lieutenant-colonel Bernard, la plaque en marbre sur laquelle est gravée la coudée.

Des *boulets en marbre* ramassés dans les rues et dans les maisons de Tlemcen, « Hadjar-el-Medjanek, » pierres de catapulte mesurant jusqu'à 1 mètre 50 c. et 2 mètres de circonférence et pesant de 100 à 130 kilogrammes. Ces boulets proviennent du siège de Tlemcen par le Merinide Abou'l-Hassen-Ali, pendant les années 1335 à 1337 de J.-C. (734 à 737 heg.).

L'*épitaphe* sur marbre translucide d'Abou-Hammou II, sultan de Tlemcen en 760 de l'hég. 1359 de J.-C.

L'*épitaphe* sur marbre translucide d'Abou-Abd-Allah-ben-Abou-Naceur, roi de Grenade, mort dans l'exil à Tlemcen, en châban 899 (juin 1494). Cette épitaphe a été découverte et déchiffrée par M. C. Brosselard.

Un *fût de colonne* en marbre translucide de 2 mèt. 18 c. de haut sur 1 mèt. 52 c. de circonférence, portant à sa partie supérieure un cartouche en forme d'écusson, contenant une inscription qui nous apprend qu'un Yahia-ben-Abd-Allah, citoyen de Tlemcen, est mort en 1567 de J.-C. (975 hég.), léguant à la mosquée du Mechouar une rente d'un dinar et demi d'or (15 fr.), fondation pieuse pour lui ouvrir le paradis.

Des *fûts* et des *chapiteaux* provenant de la mosquée et du palais de Mansoura.

Tout récemment les mosaïques de faïence et les sculptures en plâtre qui décoraient la porte de la Mdersa-Tachfinïa, sur la place Saint-Michel, ont été remontées au musée de Tlemcen par les soins de M. Duthoit, aux frais du Service des monuments historiques.

Fontaines. — Le Sahridj.

Tlemcen a été de tout temps abondamment pourvue d'eau : ses fontaines sont alimentées par les nombreux ruisseaux, entre autres l'oued-Kissa et l'oued-Kala, qui descendent des montagnes, mais dont il est facile aux ennemis de détourner le cours en cas de siège.

Comme jusqu'à présent les fontaines de Tlemcen n'ont rien de bien monumental, si l'on en excepte la fontaine de la place Saint-Michel, ombragée de quelques arbres, et les quelques vasques en marbre trans-

lucide des mosquées, nous ne nous y arrêterons pas et nous ne parlerons que du *Sahridj* ou bassin, vaste construction hydraulique, située en dehors de la ville, an pied même des murailles, entre les portes d'Oran et de Fez.

Le Sahridj, long de 220 mèt. du N. au S., large de 150 mèt. de l'E. à l'O., et profond de 3 mèt., est entièrement recouvert d'une maçonnerie en béton ayant plus d'un mètre d'épaisseur; des contre-forts viennent de distance en distance contribuer à la solidité des parois. C'est Abou-Tachfin, roi de Tlemcen de 1318 à 1337 de J.-C. (718 à 737 hég)., qui fit construire le Sahridj; et, comme on doit encore à ce prince la construction d'autres édifices destinés à servir « aux plaisirs de ce monde et aux agréments de la vie », M. l'abbé Bargès en conclut que le Sahridj pouvait bien être destiné à une naumachie, puisque la ville de Marok en possédait une, cent ans avant celle de Tlemcen. Barberousse (Aroudj) y fit noyer les princes Zeiyanides qui l'avaient appelé à leur secours.

Le Sahridj, utilisé en 1846, comme bassin d'irrigation, au moyen de vannes et de tuyaux d'écoulement, est maintenant à sec; ses eaux se perdant par une fuite qui n'a pu être trouvée, on a renoncé à s'en servir comme de réservoir.

Marchés — Industrie et commerce.

La ville de Tlemcen a un territoire de banlieue partout arrosable, entièrement défriché et couvert de plantations. La culture maraîchère est largement pratiquée, tant par les Européens que par les indigènes; ces derniers y joignent la production d'une variété particulière de tabac très-estimé et qui se consomme en poudre.

Les marchés quotidiens sont toujours parfaitement approvisionnés de bétail, de laines, de céréales, de fruits. Ils se tiennent à la porte d'Oran (intérieure), sur la place de la Kissarïa, sur la place des Victoires, et dans les fondouks des quartiers essentiellement arabes.

L'industrie arabe consiste en ouvrages de laine, tanneries, moulins à farine, huileries, fabrication de babouches, selleries et bois de fusil. L'industrie européenne se réduit à la minoterie et à la fabrication de l'huile, et elle est très-florissante.

Cependant il y a loin de l'état actuel du commerce à celui qui se faisait lorsque Tlemcen, capitale du Mar'reb central, était un des comptoirs les plus considérables et les plus accessibles au commerce étranger. La partie de la ville située au nord était spécialement consacrée au commerce: elle était divisée en quartiers distincts où chaque branche d'industrie avait sa place marquée.

La caserne des spahis est tout ce qui reste de la fameuse *Kissarïa*, où les Pisans, les Génois, les Catalans et les Provençaux venaient trafiquer avec les musulmans. « Cette petite cité tout européenne, dit M. C. Brosselard, dont les consuls avaient seuls le gouvernement, avait reçu le nom de Kissarïa, mot de la langue franque qui signifie enceinte de murailles renfermant une agglomération d'individus. Indépendamment des boutiques, des magasins et des logements particuliers, elle renfermait un entrepôt commun, des fours, des bains, un couvent de frères prêcheurs et une église; des pavillons chrétiens se déployaient fièrement au-dessus de ses portes, dont la garde était confiée par les consuls à leurs nationaux à tour de rôle. La consigne était sévère, et nous apprenons par certains traités que, passé le coucher du soleil, les transactions étant suspendues, nul indigène ne pouvait plus pénétrer dans l'intérieur des fondouks, sans une

autorisation expresse des consuls. » C'est dans la Kissarïa qu'a été retrouvée la tablette de marbre onyx sur laquelle est gravé l'étalon de la coudée royale de Tlemcen (*V.* p. 234).

Il y a tout lieu d'espérer que la prospérité commerciale de Tlemcen reprendra son essor, quand une route, déjà commencée,et un chemin de fer relieront définitivement cette ville à Rachgoun, son port naturel, dont elle n'est distante que de 60 kil.

Environs de Tlemcen.

Agadir, à l'E. — Sorti de Tlemcen par la porte de l'Abattoir, on ne tarde pas en effet à passer devant l'abattoir, vaste construction très-bien distribuée et aérée, dans laquelle les bouchers chrétiens, juifs et musulmans ont des salles différentes pour tuer et préparer les bestiaux destinés à la consommation de Tlemcen; on arrive ensuite dans Agadir, entièrement déserte, convertie en jardins et en vergers.

Agadir ou Ar'adir (*murailles de ville*) était, on le sait maintenant, la Tlemcen primitive, bâtie sur l'emplacement de Pomaria, dont les débris se voient,en partie, à la base du minaret de la porte de Sidi-Daoudi et au cimetière des Juifs.

De l'an 55 de l'hég. (675 de J.-C.), où Agadir fut prise par Mouhadjir, lieutenant d'Okba, à l'an 472 (1079), où elle fut en partie ruinée, puis relevée par l'Almoravide Abou-Yakoub-ben-Tachfin, tous les évènements relatifs à Tlemcen doivent l'être à Agadir.

Lorsque, en 539 de l'hég.(1144 de J.-C.), Tachfin-ben-Ali, dernier roi Almoravide, assiégé par Abd-el-Moumen, s'enfuit de Tlemcen pour aller périr sous Oran, Tagrart, la nouvelle Tlemcen, ayant été prise d'assaut, les partisans de Tachfin se renfermèrent dans Agadir, où ils se maintinrent pendant l'espace de quatre ans, c'est-à-dire jusqu'en 544 de l'hég. (1149 de J.-C.).

L'histoire des deux villes se confond désormais.

« Le quartier d'Agadir, dit M. l'abbé Bargès, était encore très-peuplé au XIVe s.; mais les guerres presque continuelles que les rois de Tlemcen eurent à soutenir contre les princes des états voisins, ayant considérablement affaibli la population de cette ville, les Tlemcéniens, qui se trouvaient trop au large dans la vaste enceinte d'Agadir, abandonnèrent à peu près ce quartier... Sous la domination des Turcs, qui succéda à celle des Beni-Zeiyan, la plupart des habitants se retirèrent dans le royaume de Fez et dans le Marok. Agadir désolée se vit transformer en une triste solitude; les matériaux des anciens bâtiments servirent à la construction de nouvelles habitations; les Juifs enlevèrent les pierres taillées pour leur cimetière : il ne resta debout que le minaret de la mosquée et une partie des remparts... »

Agadir était circonscrite par un fort talus en escarpement, excepté au S. et dans une partie de l'E., où elle plongeait sur le ravin de l'oued-Kala. De son enceinte en pisé, tant de fois abattue et tant de fois relevée, il ne reste plus, à moitié debout, que les murs du N. et ceux de l'E.

Un *minaret* est tout ce qui a échappé à la destruction de la mosquée, construite en 173 de l'hég. (789 de J.-C.), mais qui avait dû être plusieurs fois réédifiée, car le minaret, tour carrée de 50 à 60 mèt. d'élévation, n'accuse point une origine aussi ancienne. Sa base repose, jusqu'à une certaine hauteur, sur des pierres taillées venant de Pomaria, et dont quelques-unes se trouvent placées en dehors, du côté des inscriptions qui les couvrent; nous avons compté huit de ces inscriptions encore visibles, deux au N.-E., cinq

au S.-E. et une au N.-O.; cette dernière est la plus importante, puisqu'elle donne le nom de la ville romaine (*V.* p. 220). D'autres inscriptions sont également visibles dans l'intérieur du minaret; remercions donc l'architecte musulman qui, sans le vouloir sans doute, nous a conservé des documents dont la lecture a permis de rectifier quelques points de la science historique et géographique.

M. l'abbé Bargès a décrit le grand réservoir placé dans la partie méridionale d'Agadir, dont la destination primitive était sans doute de fournir de l'eau aux divers établissements de ce quartier. Il est d'une parfaite conservation, et l'on pourrait y amener les eaux d'Aïn-er-Ribat, pour les faire servir à l'irrigation des jardins qui occupent aujourd'hui l'emplacement des anciennes constructions. Ce réservoir s'appelait Bassin ou *Sahridj-er-Ribat*. Il y avait donc là un ribat ou forteresse-couvent, construit par les premiers conquérants et destiné à tenir le pays en respect.

La *porte d'Agadir* ou de Sidi-Daoudi, à l'orient, est la seule qui soit encore debout; ses montants en pierre, arrachés aux ruines romaines, supportent une élégante arcade mauresque, ou en fer à cheval, bâtie en briques qui ont dû être recouvertes autrefois de brillantes mosaïques vernissées; cette porte, comme son second nom l'indique, conduit à la koubba de Sidi-Daoudi.

Sidi-Daoudi-Ibn-Nacer, qui était considéré comme le patron de Tlemcen, avant que Sidi-Bou-Medin l'eût détrôné, mourut vers l'an 430 de l'hég. (1038-39 de J.-C.). Le petit monument dans lequel il repose, est carré, percé de fenêtres basses grillées et d'une jolie porte ogivale, que surmonte un auvent recouvert en tuiles creuses; la toiture est terminée en coupole (koubba). Ce tombeau, situé en face et au bas de la porte d'Agadir, à g. du ravin de l'oued-Kala, est encadré par un ravissant paysage.

C'est à partir de là que commence le *bois de Boulogne*, nom prétentieux, à considérer l'étendue de cette promenade préférée des Tlemcéniens, mais bien justifié par les sentiers ombreux et la fraîcheur délicieuse qu'y entretiennent les sources abondantes qui se déversent en cascades dans l'oued-Kala. Au milieu de cette oasis si verte et si riche, apparaissent çà et là des koubbas blanchies à la chaux, sur lesquelles le soleil vient jeter ses étincelantes paillettes, à travers l'ombrage épais d'arbres centenaires. D'autres koubbas, et c'est le plus grand nombre, sont en ruine. L'une d'elles, construite en briques, octogone et percée d'arcades sur ses huit faces, mérite l'attention du promeneur : elle a été élevée, en l'honneur de la fille d'un sultan de Tlemcen.

On peut rentrer en ville par la porte de Sidi-Bou-Medin, et remonter alors le cours de l'oued-Kala; cette course permettra d'étudier encore la configuration d'Agadir.

2 kil. S.-E. **El-Eubbad** ou Sidi-Bou-Medin. — Entre le bois de Boulogne et le versant N. du djebel-Terni, de Tlemcen à El-Eubbad, la route traverse le vaste champ des morts, *Mokbara,* où s'amoncellent depuis des siècles les tombes des Tlemcéniens ; le temps les a peu respectées, et les seuls monuments encore debout sont, à g., la koubba de *Sidi-Yakoub*, et à dr., sur une petite éminence, la koubba d'*Es-Senouci*, dont les murs crénelés, blanchis à la chaux, se détachent sur le fond vert des lentisques et des caroubiers. Un toit en tuiles termine, en place de la koubba traditionnelle, le bâtiment quadrangulaire dans lequel repose, sous un catafalque, *tabout,* recouvert de riches étoffes et de bannières aux couleurs islamiques, vertes et rouges, un grand savant en toute sciences, Sidi-Mohammed-es-Senouci, né en 830

de l'hég. (1426-27 de J.-C.), et décédé en 895 (1489). A côté de lui, un second tabout, beaucoup plus simple, renferme le corps de son frère Sidi-Ali-el-Tallouti, jurisconsulte.

Plus loin, au pied du minaret en ruine de la mosquée disparue d'El-Mohammed-es-Sefli (inférieur), une petite koubba abrite le tombeau de Mohammed-Ibn-Ameur, décédé en 745 de l'hég. (1344 de J.-C.), et de son fils Mohammed, mort en exil à Bougie, 756 (1355). L'inscription tumulaire de ces deux personnages, célèbres dans les annales de l'histoire tlemcénienne, a été découverte par M. C. Brosselard, qui en a donné une traduction dans sa monographie de Tlemcen.

A g. de la route, auprès d'une petite source, en face du minaret précédent, on visitera les ruines élégantes, aux arcades dentelées, d'une autre koubba, celle d'Abou-Ishak-Ibrahim-et-Tiyar, savant marabout, qui mourut à Tlemcen, en 695 de l'hég. (1295-96 de J.-C.). « Il fut, dit Mohammed-et-Tenessi, l'historien des Beni-Zeiyan, la gloire de son siècle par son savoir et sa piété, et on lui attribue une foule de miracles. » Il possédait notamment, dit-on, le don de se transporter par enchantement d'un lieu dans un autre, d'où son nom significatif d'et-Tiyar (l'homme volant).

Au-delà de la mokbara, un chemin raviné, montueux, ombragé par des caroubiers, des aloès et des cactus-raquettes, conduit en quelques minutes à El-Eubbad.

« Ce village est dans une position des plus pittoresques ; on le dirait suspendu aux flancs de la montagne, et comme immergé dans les flots de verdure. Les jardins, étagés en amphithéâtre et arrosés par des courants d'eau vive, véritables massifs d'oliviers, de figuiers et de grenadiers, qu'enlacent les vignes vierges et le lierre sauvage, forment une décoration splendide. Nulle part la nature ne s'est montrée plus prodigue de ses dons, et ce site enchanteur, de l'avis de tous ceux qui, par un soleil brûlant, sont venus y chercher de l'ombre et de la fraîcheur, dépasse en originale beauté les plus riches fantaisies, écloses du cerveau du peintre ou du poète qui cherche ses impressions dans la nature. Indépendamment du rare avantage d'offrir un attrait si grand et si mérité à la curiosité du touriste algérien, El-Eubbad aspire à une autre renommée. Faisant remonter bien haut son origine, il se pique, par-dessus tout, de sa noblesse religieuse... On y voit encore les ruines d'un ribat ou couvent de religieux guerriers, qui florissait au temps des Almohades... Sous les successeurs d'Abd-el-Moumen, et pendant les trois siècles qui suivirent, El-Eubbad jouissait d'un grand renom et avait toute l'importance d'une ville... Il se divisait en deux quartiers : l'un, El-Eubbad supérieur, occupait l'emplacement du village actuel, et l'autre, El-Eubbad inférieur, s'étendait sur une partie des terrains consacrés aujourd'hui aux sépultures musulmanes. On comptait alors à El-Eubbad cinq mosquées à minaret, et un grand nombre d'oratoires, où s'exerçait la piété d'une population de fervents musulmans venus de tous les pays. C'était comme l'annexe religieuse de Tlemcen la Guerrière. L'un a subi le sort de l'autre... Toutefois le souvenir de sa splendeur passée n'est pas éteint ; il vit toujours dans la mémoire des pieux musulmans aussi bien que dans l'histoire ; il y a plus, il est consacré par des monuments remarquables, qui ont déjà traversé plusieurs siècles et qui ne sont pas près de périr. C'est là pour El-Eubbad une bonne fortune, à laquelle il devra de perpétuer sa célébrité.

« C'est à l'extrémité orientale et au point culminant du village actuel qu'il faut chercher les monuments dont nous parlons. Ils sont au nom-

bre de trois, réunis en un seul groupe : le tombeau du marabout Sidi-Bou-Medin, puis la mosquée et la medersa placées par les musulmans sous l'invocation de ce saint personnage. » (*C. Brosselard.*)

Choaïb-Ibn-Husseïn-el-Andalosi, surnommé Abou-Median, et dans le langage populaire Sidi-Bou-Medin, naquit à Séville vers 1126 (520 de l'hég.), sous le règne du sultan Almoravide Ali-Ibn-Youssef-Ibn-Tachfin, le même qui fit bâtir la grande mosquée de Tlemcen.

Destiné de bonne heure par sa famille à la profession des armes, une vocation irrésistible entraînait Choaïb vers la science ; libre enfin de s'adonner à son goût pour l'étude, il suivit pendant quelque temps les écoles de Séville, puis se rendit à Fez pour s'y livrer aux hautes études théologiques. Sa véritable vocation ne tarda pas à se révéler aux yeux clairvoyants de ses professeurs ; déjà le marabout perçait sous l'étudiant ; déjà le surnaturel et le merveilleux se manifestaient peu à peu dans cette vie qui devait plus tard faire partie du domaine de la légende.

La première grande ville que visita ensuite Bou-Medin fut Tlemcen ; mais, comme il recherchait la solitude, il se retira sur la montagne au-dessus d'El-Eubbad et alla se mettre en oraison auprès du tombeau de l'ouali (saint) Sidi-Abd-Allah-ben-Ali, en grande vénération encore à Tlemcen, mort en 1077 (470 hég.).

Bou-Medin, continuant son voyage vers l'Orient, arriva à la Mekke où il rencontra le fameux Sidi-Abd-el Kader-ed-Djilali (*V.* p. 33), qui l'initia à l'ordre des khrouan dont il était le chef.

L'humilité dont Bou-Medin faisait profession ne l'empêchait pas de se poser en apôtre et de s'affirmer lui-même en maître de la révélation. Un saint placé aussi avant dans les bonnes grâces du Très-Haut devait posséder le don de faire des miracles. Il y parut bien par une foule d'actes surnaturels.

« Certain taleb, » continue M. Ch. Brosselard, auquel nous avons toujours recours pour tout ce qui touche à Tlemcen, « certain taleb que sa femme avait mécontenté certaine nuit et qui, à raison de ce cas, méditait de s'en séparer, sortit de bon matin pour aller consulter Sidi-Bou-Medin sur le parti qu'il devait prendre. Il était à peine entré dans la salle où se tenait le cheikh que celui-ci, élevant la voix et apostrophant son disciple : « Garde ta femme et crains Dieu, » lui dit-il. Cette citation du Koran, sourate 33, verset 37, répondait si à propos aux préoccupations du mari offensé, que la surprise le cloua sur place.

« Et comment avez-vous su la cause de ma démarche ? se hasarda de dire le taleb, car, j'en jure Dieu, je n'en avais parlé à âme qui vive.

« — Lorsque vous êtes entré, repartit Bou-Medin, j'ai lu distinctement ces paroles du livre sur votre burnous, et j'ai deviné vos intentions. »

« Il est inutile d'ajouter que le taleb garda sa femme : mais l'histoire ne dit pas si depuis ils firent meilleur ménage. »

La légende de Sidi Feredj (*V.* p. 54) s'applique également à Sidi-Bou-Medin. On a déjà vu, à propos de Sidi-el-Haloui, la même communauté de légende avec d'autres marabouts. L'imagination des Arabes est pourtant assez riche pour se passer de ces emprunts.

Sidi-Bou-Medin professa successivement à Bar'dad, à Séville, à Cordoue et à Bougie ; il s'établit définitivement dans cette dernière ville, où la science était en grand honneur.

Desservi par des envieux auprès du sultan Yakoub-el-Mansour l'Almohade, il fut appelé à Tlemcen par ce prince qui voulut le voir et l'interroger lui-même. Le marabout

se rendit aux ordres de Yakoub, et, lorsque, arrivé à Aïn-Tekbalet, il apercevait Tlemcen, il indiqua à ses compagnons le ribat d'El-Eubbad et s'écria comme inspiré : « Combien ce lieu est propice pour y dormir en paix l'éternel sommeil ! » Puis arrivé à l'oued-Isser, il mourut en disant : « Dieu est la vérité suprême. » 1197-98 (594 hég.). Sidi-Bou-Medin avait donc environ 75 ans. Transporté à El-Eubbad, il fut enterré dans un endroit, où se trouvaient déjà les restes de plusieurs oualis de distinction.

Mohammed-en-Nasser, successeur d'El-Mansour, fit élever un magnifique mausolée à la mémoire de Bou-Medin. C'est ce monument, embelli depuis par Yar'moracen-ben-Zeiyan et par le sultan Merinide Abou'l-Hassen-Ali, qui subsiste encore.

Une porte en bois, peinte d'arabesques multicolores, ouvre sur une galerie dallée en petits carreaux de faïence. A droite est la mosquée ; à gauche la koubba.

On arrive à la koubba en descendant par plusieurs marches dans une petite cour carrée à arcades retombant sur des colonnes en onyx. Les parois de cette cour sont décorées avec des inscriptions arabes représentant le temple saint de la Mekke, les pantoufles du prophète ou quelque animal fantastique. Des cages où gazouillent des oiseaux sont appendues aux murs ou aux colonnes. A droite de l'escalier sont les tombes de quelques personnages privilégiés ; à gauche on voit « un puits dont la margelle en marbre est profondément entaillée par le frottement de la chaîne, qui sert depuis un temps immémorial à y puiser une eau réputée salutaire entre toutes, au dire des musulmans ».

De cette cour on entre de plain-pied dans la koubba où se dresse, sous un dôme percé de fenêtres étroites, à travers lesquelles arrive, par des vitraux de couleur, une lumière discrète, une châsse en bois sculpté recouvert d'étoffes lamées d'or et d'argent, de drapeaux de soie brodés d'inscriptions : c'est là que repose depuis plus de six siècles et demi Sidi-Bou-Medin, « l'*Ouali*, le *K'otb*, le *R'out ;* l'Ouali, c'est-à-dire l'ami, l'élu de Dieu, le saint ; le K'otb, littéralement le Pôle, dans le langage mystique, le saint par excellence, celui qui occupe le sommet de l'axe autour duquel le genre humain bon ou mauvais accomplit son évolution ; le R'out, l'être unique, le recours suprême des affligés, le sauveur. » (*C. B.*)

Des œufs d'autruche, des cierges, des lustres, des lanternes historiées et des étoffes pendent du plafond au-dessus du tombeau ; aux murs, couverts d'arabesques richement ciselées et fouillées, sont accrochés des tableaux et des miroirs, et ce qui nous a fort désappointé, un cartel octogone en fer-blanc verni, renfermant une horloge de pacotille.

A côté de Bou-Medin une autre châsse couvre les restes de Sidi-Abd-es-Selam-et-Tounin, un de ses disciples aimés, qui vint finir ses jours près du tombeau de son maître.

On montre la place où fut inhumé l'émir Almohade Es-Saïd, tué dans un combat à Temzezdekt, contre Yar'moracen, le fondateur de la dynastie des Beni-Zeiyan. On montre également la place où a été enterré « Mohammed-ben-Abd-Allah, mort assassiné, environ l'heure du Fedjer, le vendredi, douze du mois de Moharrem-el-Haram, le premier de l'année 1273..., » c'est-à-dire sur la route de Tlemcen à Oran, dans la nuit du 11 au 12 septembre 1856, comme l'indique l'inscription verticale placée au-dessus de la tête de notre ancien agha.

La *Mosquée*, rectangle de 30 mèt. sur 18, ne le cède en rien à la koubba, pour la richesse de son architecture étudiée aux plus belles sources de l'art arabe.

Dans un portail en arcade, ré-

cemment restauré comme celui de Sidi-Haloui, à Tlemcen, et décoré de mosaïques en faïence et d'inscriptions parmi lesquelles on lit : « L'érection de cette mosquée bénie a été ordonnée par Ali, fils d'Abou-Saïd-Othman, 1338-39 (739 hég.); » un escalier de onze degrés, taillés sous une coupole décorée d'arabesques, conduit à une porte en bois de cèdre massif, revêtue de lames épaisses de cuivre, dont les motifs losangés forment le principal ornement; les anneaux, les pentures et les gonds sont également en cuivre d'un riche travail. Cette porte, fabriquée aux frais d'un Espagnol pour prix de sa liberté, aurait été jetée à la mer, mais serait ensuite arrivée miraculeusement à El-Eubbad par l'intervention de Sidi-Bou-Medin. Un minaret, placé à droite du portail et couvert entièrement de faïences, complète l'ensemble de la facade principale, à laquelle la perspective manque malheureusement. On monte au sommet de ce minaret par un escalier de 92 marches : de ce belvédère, on jouit d'une vue grandiose : on a sous les yeux Tlemcen, Agadir, Mansoura, Hanaïa, Aïn-el-Hout, Négrier, Saf-Saf, le val de la Tafna, les montagnes qui cachent l'horizon de la mer.

L'intérieur de la mosquée se compose d'un portique, d'une cour et de la mosquée proprement dite dans laquelle on vient prier ; au fond du portique, ou cloître en arcades soutenues par douze colonnes, on trouve l'entrée du minaret ; la cour carrée, de 12 mèt. de côté, est dallée en carreaux de faïence ; une vasque en marbre près de laquelle les musulmans viennent faire leurs ablutions est placée au milieu : la mosquée, à laquelle deux portes latérales donnent accès à g., est formée par huit travées d'arcades, quatre sur quatre. Les murs du portique et de la mosquée sont couverts d'ornements sculptés; le mihrab, dont l'arcade repose sur deux colonnes en onyx, est également fouillé avec une délicatesse dont on ne peut se faire une idée qu'en se reportant aux chefs-d'œuvre de l'Alhambra et des mosquées du Kaire. Il faudrait épuiser toutes les formules d'admiration pour décrire convenablement la koubba et la mosquée d'El-Eubbad, tâche difficile,si l'on ne veut pas retomber dans des redites continuelles.

La *Medersa*, ou collège pour les hautes études, est contiguë à la mosquée, du côté de l'O. ; elle a été fondée par Abou'l-Hassen le Merinide en 747 hég. (1347) ; cette date figure dans l'inscription en l'honneur de ce sultan, décorant les quatre faces intérieures du monument. La medersa, qui, avant son état de dégradation, ne le cédait en rien, dans son genre, à la mosquée, se compose d'une cour, terminée au fond par la salle servant à la fois de mosquée et d'école, et entourée à droite et à gauche d'un cloître, sur lequel s'ouvrent d'étroites cellules destinées aux tolba. Les murs, couverts de sculptures, n'ont pu être restaurés ; l'eau qui suinte du rocher contre lequel est adossée la medersa, en est malheureusement la cause.

Ce monument, tel qu'il est, offre en somme un intérêt d'autant plus grand, qu'il est demeuré comme un spécimen à peu près unique des édifices de ce genre ; c'est là d'ailleurs que Mohammed-es-Senoussi et Abd-er-Rhaman-Ibn-Khaldoun, l'historien des Berbères, ont professé le haut enseignement.

On peut se rendre de la medersa au café maure ; de sa petite terrasse on admirera le profil de Tlemcen, et cela sans crainte des bandits, nombreux autrefois, qui venaient s'inspirer auprès du tombeau de Sidi-bou-Medin, pour assassiner ensuite les chrétiens.

4 kil. N.-O. **Bréa**, nom d'un général assassiné à Paris dans l'insurrection de juin en 1848, village annexe de Tlemcen entre le ravin d'Aïn-el-Hout et la route de Ne-

mours ; c'était d'abord une ferme fortifiée. Église ; école.

6 kil. N.-O. *Aïn-el-Hout,* v. arabe. « Aïn-el-Hout (la fontaine ou la source des poissons) alimente un étang, où nagent à l'envi une multitude de poissons aux couleurs étincelantes. Suivant la légende, Djafar, fils d'un roi de Tlemcen, courant un jour une gazelle, parvint jusqu'à la délicieuse oasis d'Aïn-el-Hout. La fille du seigneur de l'endroit se baignait dans ce moment sur le bord de l'étang. Surprise et poursuivie par Djafar, c'est en vain qu'elle lui demandait grâce, Djafar ne voulait écouter que la passion qui le transportait. Aïcha, c'est le nom de la jeune fille, se voyant sur le point d'être saisie, plongea sans hésiter dans les profondeurs de l'onde, où elle resta métamorphosée en poisson aux couleurs mélangées d'or, de nacre et d'argent. Telle était l'origine du nom que porte la localité. » (*M. l'abbé Bargès*).

8 kil. N.-O. *Aïn-el-Hadjar*, village arabe.

3 kil. S.-O. **Mansoura.** Lorsque l'on sort de Tlemcen par la porte de Fez, construction du Génie militaire qui a remplacé la Bab-el-Guechout des Arabes, on ne tarde pas à rencontrer sur la route qui mène à Mansoura « le petit monument élevé à la mémoire de *Sidi-Bou-Djemâ.* Ce n'est pas un édifice de luxe, tant s'en faut; il n'y a rien de grandiose dans son architecture... C'est un tombeau simple, comme l'homme dont les restes y sont déposés. Une petite cour carrée à ciel ouvert, fermée par un mur blanchi à la chaux, avec une porte en ogive qui ne manque pas d'un certain cachet d'élégance : voilà tout le mausolée. Mais le site est charmant; une treille séculaire ombrage les abords du modeste sanctuaire ; un ruisseau d'eau vive coule auprès, et, tout alentour, de riches vergers, pleins d'ombre et de fraîcheur, étalent leur luxuriante végétation à perte de vue. » (*C. B.*).

Bou-Djema, qui vivait il y a plus de cinq siècles, était né dans les montagnes des Trara, où il était berger; une voix intérieure lui ayant crié d'abandonner son pays et de poursuivre ailleurs d'autres destinées, il partit et marcha jusqu'à ce que la voix lui dît de s'arrêter devant Tlemcen, à la porte d'El-Guechout. Bou-Djema, assis sur une pierre dont il ne bougeait, devint pour tout le monde l'hôte de Dieu, et, à force de recevoir, il finit par donner à son tour. On en fit bientôt un ouali, un saint à seconde vue et à miracles. Bou-Djema, le chevrier, devint Sidi-Bou-Djema; le sultan le prit en amitié et ne dédaignait point de le consulter. Bou-Djema vécut de longs jours, quittant rarement son siège de pierre, ne changeant jamais ses haillons que lorsqu'ils l'abandonnaient, et laissant croître toute sa barbe. Un jour, on le trouva mort, et il fut enterré à l'endroit où les Tlemcéniens avaient l'habitude de le voir.

La *koubba* de Baba-Safir, située à g. et en avant de la porte qui semble à cheval sur la route, est celle d'un saint homme de Turc, venu à Tlemcen à la suite d'Aroudj.

Bab-el-Khremis, appelée encore la porte de l'Armée, qui précède de 500 mèt. les ruines de Mansoura, est bâtie en briques rouges d'une belle conservation : elle a 10 mèt. de hauteur sur 4 de profondeur ; son ouverture, terminée par une large et belle arcade en fer à cheval, a 4 mèt. 1/2 de largeur. Cette porte, isolée aujourd'hui, et que l'on pourrait prendre pour un arc de triomphe, faisait partie du fameux mur de circonvallation élevé par Abou-Yacoub le Merinide, lors du premier siège de Tlemcen en 1299 (698 hég.).

A 500 mèt. de Bab-el-Khremis commence l'enceinte de Mansoura. On a vu plus haut (p. 238) comment Abou-Yakoub jeta les fondements de cette ville destinée à écraser sa rivale. Laissons parler Ibn-Khaldoun :

« A l'endroit où l'armée avait dressé ses tentes, s'éleva un palais pour la résidence du souverain. Ce vaste emplacement fut entouré d'une muraille, et se remplit de grandes maisons, de vastes édifices, de palais magnifiques, et de jardins traversés par des ruiseaux. Ce fut en 702 (1302) que le sultan fit bâtir l'enceinte des murs, et qu'il forma ainsi une ville admirable, tant par son étendue et sa nombreuse population, que par l'activité de son commerce et la solidité de ses fortifications. Elle renfermait des bains, des caravansérails et un hôpital, ainsi qu'une mosquée, où l'on célébrait la prière du vendredi, et dont le minaret, était d'une hauteur extraordinaire. Cette ville reçut de son fondateur le nom d'El-Mansoura, c'est-à-dire la Victorieuse. De jour en jour elle vit sa prospérité augmenter, ses marchés regorger de denrées et de négociants venus de tous les pays; aussi prit-elle bientôt le premier rang parmi les villes du Mar'reb. » (Traduit par *M. de Slane.*)

La paix ayant été rétablie, Mansoura fut complètement évacuée en 1306 (706 hég.). Mais sept ans plus tard, de nouvelles mésintelligences éclatent entre les Beni-Zeiyan et les Mérinides. Abou'l-Hassen, le sultan Noir, vient prendre position à Mansoura, et commence aussitôt l'investissement de Tlemcen (août 1335; 735 hég.).

Pendant ce second siège, qui dura deux ans, Abou'l-Hassen releva Mansoura, et s'y fit construire, après la prise de Tlemcen et la mort de Tachfin (1338; 737 hég.), un palais qui devints a résidence favorite. Mais, lorsque les Beni-Zeiyan eurent reconquis Tlemcen, El-Mansoura, témoignage d'une sanglante défaite et d'une cruelle invasion, fut frappée d'un arrêt de destruction, cette fois sans appel, car les Merinides ne devaient plus songer à la relever.

Cinq siècles ont passé sur les ruines de Mansoura : il ne reste debout qu'une partie de son enceinte et le minaret de la mosquée.

Les *remparts* de Mansoura, offrant la forme d'un trapèze d'un développement de 4,095 mèt., comprenaient une superficie de 100 hect. Ces remparts en pisé, épais de 1 mèt. 1/2 et hauts de 12, étaient percés de quatre portes bien orientées aux quatre points cardinaux; ils ont à peu près disparu à l'E. et au S. : c'est au N. et principalement à l'O. qu'on pourra étudier ce système de murailles, reliant de 40 en 40 mèt. des tours bastionnées et à créneaux.

La *mosquée* et le *minaret* sont situés sur un petit mamelon, au pied duquel jaillit une source abondante utilisée pour les irrigations. La mosquée, rectangle de 100 mèt, sur 60, orienté du N.-E. au S.-O., ne présente plus aujourd'hui que son mur en pisé qui était percé de treize portes. Les fouilles faites à l'intérieur ont amené la découverte de ces magnifiques colonnes en marbre translucide dont les musées d'Alger, de Tlemcen, et l'exposition permanente des produits algériens à Paris possèdent quelques-unes.

Le minaret, orienté au N., contrairement à l'usage, et dans l'axe du mihrab, est percé d'une porte monumentale servant d'entrée principale; c'est un point de ressemblance avec quelques portes de nos églises, ouvertes dans les clochers romans. La porte du minaret, enfouie en partie, dessine une belle arcade mauresque dont la pierre, quoique rongée par le temps, laisse encore voir une riche dentelle, dans laquelle venait s'enlacer l'inscription dont M. C. Brosselard a donné la traduction : « ... Abou-Yakoub-Youssef-ben-Abd-el-Hak ordonna la construction de cette mosquée... »

Le minaret, haut de 40 mèt., pouvait, lorsqu'il était complet, en avoir 45. Les panneaux qui le décorent portent encore les traces d'une mosaïque en carreaux vernissés; des

doubles fenêtres, dont l'arceau retombe sur des colonnettes en onyx, éclairaient l'escalier, disparu avec la face S. du minaret. On ne manquera pas de dire au touriste que le sultan Mérinide, ayant hâte de voir terminer la mosquée, fit construire le minaret par des ouvriers musulmans et des ouvriers chrétiens ou juifs, et que la partie S. de ce minaret, aujourd'hui détruite, est précisément celle qui a été élevée par les mécréants. Il est fâcheux que les ressources budgétaires n'aient pas permis à Viala de Sorbier de réédifier ce minaret dont il avait étudié la restauration. M. Duthoit qui a également, mais plus tard, étudié les monuments de Tlemcen, a été chargé par la commission des *Monuments historiques* de consolider le minaret de Mansoura ; l'opération a été faite à grands frais, en 1877 et 1878.

Il reste encore de l'ancienne Mansoura un *canal* en pisé, qui alimentait les fontaines et les réservoirs publics, assez bien conservés, utilisés par les colons ; un *pont* voûté, large de 40 mèt., bâti en briques, jeté sur le ravin qui coupe la route près de la porte orientale.

Un vaste espace entouré de murs, une tour à demi écroulée, un bassin et d'autres vestiges signalent, au point culminant de Mansoura, à l'extrémité du village français, l'emplacement d'un édifice, qui n'était autre que le palais du sultan, ainsi qu'il résulte de l'inscription d'un chapiteau, découvert à 2 mèt. de profondeur, dans des fouilles faites par M. Jalteau, maire : « La construction de cette demeure fortunée, palais de la Victoire, a été ordonnée par le serviteur de Dieu, Ali, émir des musulmans, Abou-Saïd, fils de Yakoub, fils d'Abd-el-Hak ; elle a été achevée en 745 hég. (1344-45). »

De nouvelles fouilles faites en cet endroit par M. Maigné, sous la direction de M. C. Brosselard, à 3 mèt. de profondeur, ont amené la découverte de socles, de fûts, de carrelages émaillés, et de débris de mosaïques.

Le petit village de **Mansoura**, qui a succédé, au bout de cinq cents ans, à la ville d'Abou-Yakoub et d'Abou'l-Hassan, est une annexe de Tlemcen.

Au lieu de revenir à Tlemcen par la route, on peut faire une charmante excursion, qui ramène à la ville par la source et les cascades d'El-Kala. On monte la rue du village, et, quand on a dépassé la fameuse enceinte, on voit un ruisseau qui descend en cascatelles des créneaux de rochers de Lella-Setti, et fait mouvoir en chemin une vaste huilerie, en tombant sur une immense roue. Jadis il animait une dizaine de moulins. — On gravit la colline jusqu'au sommet du roc, d'où s'élance la première cascade du ruisseau, que viennent de former l'oued-Attar et l'oued-Beni-Mouger, descendus de la montagne conique, appelée par les Mansouriens le Pain de sucre. Parvenu sur ce plateau, on se dirige vers l'est et l'on arrive presque aussitôt à une source considérable, qui, à quelques centaines de mètres du rocher dont elle jaillit, commence une série de cascades. Cette source est Aïn-Kala, le trésor de Tlemcen; ce petit torrent, c'est l'oued-Kala ; ces cascades mettaient autrefois en mouvement des moulins arabes, pour la plupart ruinés aujourd'hui. En suivant le ravin d'El-Kala, on ne tarde pas à gagner Tlemcen, après avoir passé près de quelques moulins français.

ROUTE 25.

DE TLEMCEN A NEMOURS,

PAR LELLA-MAR'NIA.

91 kil.

Service de diligences de Tlemcen à Lella-Mar'nia et à Nemours, tous les deux jours ; de Tlemcen à Lella-Mar'nia

10 fr.; de Lella-Mar'nia à Nemours, 10 fr.

4 kil. **Bréa** (*V.* p. 241).

10 kil. **Hanaïa** *, chef-lieu de commune de 2,093 kab. dont 383 Français, 20 Israélites, 1,536 indigênes et 154 étrangers. Hanaïa aux rues larges et ombragées, aux eaux limpides, est un riche et pittoresque centre agricole, placé au-dessus d'une ancienne ville arabe dont il existe encore un beau minaret. Église; écoles. M. Mac-Carthy a signalé, à 1,600 mèt. d'Hanaïa, des ruines romaines couvrant un espace de 1 hect. 1/2 environ.

22 kil. Caravansérail de l'*oued-Zitoun,* sur la rivière de ce nom, qui va se jeter à 7 kil. N.-O. dans la Tafna, après avoir reçu les eaux de l'*oued-Bou-Mestar*, grossi de l'*oued-Bou-Messaoud.* Un des nombreux ouedi que l'on traverse à sec a reçu le nom significatif de *Ravin des voleurs*, nom déjà connu entre Miliana et Cherchel.

24 kil. L'*oued-Sidi-Brahim*, à droite de la koubba de ce nom, affluent de l'oued-Zitoun.

28 kil. *Koubba de Sidi-L'hassen*, à dr. de la route.

37 kil. L'*oued-Bridj* (le ruisseau de la Maisonnette), affluent de la Tafna.

40 kil. *Hamman-Bou-R'ara*, au-dessous du confluent de la rivière que viennent de former, en se réunissant, la Mouila, qui descend du Marok, et l'oued-Ouerdefou. Hammam-Bou-R'ara, situé à 282 mètres d'altitude, possède une source thermale-sulfureuse, 50°,7 litres par seconde, ombragée par des palmiers, des lentisques et des lianes, formant une délicieuse oasis au milieu de la plaine. Les Arabes disent que le marabout Bou-R'ara, pour récompenser les fidèles qui lui élevaient une koubba, fit jaillir cette source, et lui donna en outre la vertu merveilleuse de guérir toutes les infirmités, et de rendre fécondes les femmes stériles ; les beys d'Oran et, plus tard, Abd-el-Kader ont visité cette source. L'autorité française a fait construire à Hammam-Bou-R'ara deux piscines fréquentées surtout par les femmes arabes et juives.

42 kil. *Bled-Chaba,* près du barrage de l'Ouerdefou.

52 kil. **Lella-Mar'nia***, à 14 kil. E. 10 kil. N.-E. de la frontière marokaine, et à 24 kil. N.-E. d'*Ouchda*, fut un établissement phénicien d'abord, puis romain, appelé **Syr**, nom qui rappelle le *Sour*, rempart des Orientaux. Syr était en effet un camp de 400 mèt. sur 257 mèt. de côté, entouré d'un fossé profond, flanqué de tours carrées, et où l'on entrait par quatre portes. Un grand nombre d'inscriptions tumulaires, votives, ou de bornes milliaires, découvertes lors de la construction de la redoute, en 1844, et une épaisse couche de cendres, de charbons, de débris retrouvés dans tous les environs, à une profondeur à peu près uniforme, ont prouvé l'existence de cette station, qui dut être détruite par un incendie.

Voici l'inscription d'une borne milliaire, que nous donnons, parce qu'elle ne laisse aucun doute, comme nous l'avons dit plus haut, sur l'identité de Syra avec Lella-Marnia et de Tlemcen avec Pomaria (*V.* p. 220).

IMP. CAES,
M. AVREL.
SEVERVS
. . . . . .
PIVS FELIX
AVG. MILI
ARIA POSV
PER. P. FL.
CLEMENTE
PRO. SVVM
AN SYR POMAR
M. P. XXIIII
SIG. M. P. XXXVI.

« L'empereur César Marcus Aurelius Severus, le pieux, l'heureux, l'auguste, a posé ces bornes milliai

res par les soins de son procurateur Clément. De Syr à Pomaria, 29,000 pas; de Syr à Siga, 36,000 pas. »

Siga, la première capitale de Syphax, et dont Rachgoun était le port, *portus Sigensis*, était à 4 kil. S. de ce dernier point.

Arrivons maintenant à la période arabe. Lella-Mar'nia est le nom d'une sainte femme qui repose dans la koubba que l'on voit à g. du camp.

« Lella-Mar'nia, comblée des biens célestes, montra dès son enfance une aptitude extraordinaire pour l'étude et les sciences; l'esprit du bien étant en elle, elle eut bientôt approfondi toutes les connaissances humaines, et, jeune encore, elle ouvrit une école, où les Arabes et les Kabiles se portaient en foule pour écouter ses leçons. Lella-Mar'nia acquit en peu de temps une réputation telle, que tous les savants du pays ne rougirent pas de s'incliner devant elle et de la proclamer leur maître. La beauté de Lella-Mar'nia égalait sa science, mais la bonté de son cœur était plus grande encore; ses biens, ses conseils étaient pour tous, et Dieu la récompensait en lui distribuant à large main tous les trésors, et en lui donnant tout le pouvoir prestigieux qu'il accorde à ses envoyés; elle opéra de nombreux miracles; elle fit couler des sources où l'on n'en avait jamais vu auparavant; au temps de la moisson, elle se promenait dans les champs, et les moissonneurs sur ses traces faisaient de prodigieuses récoltes; aussi les Arabes émerveillés ne connurent bientôt plus d'autre arbitre, et la regardèrent comme un envoyé d'Allah. Deux tribus étaient-elles en guerre, Lella-Mar'nia apparaissait, et les combattants, posant les armes, venaient se jeter à ses genoux. Lella-Mar'nia fit deux fois le pèlerinage de la Mekke, et mourut dans un âge peu avancé, après avoir désigné l'endroit où elle désirait être inhumée. C'est le lieu même, où se trouve encore aujourd'hui la koubba dans laquelle, disent les Arabes, elle ne cesse de faire des miracles. Ses enfants, à cause de cette haute réputation, ont adopté le nom de Oulad-Mar'nia, au lieu de prendre celui de leur père, et ses arrière-petits-fils, qui vivent encore, ont conservé ce nom. Chaque année, les Arabes des environs, dont la vénération pour Lella-Mar'nia n'est pas encore éteinte, viennent en grande pompe célébrer à la koubba la gloire de la sainte. » (*L. Provençal*).

Le poste de Lella-Mar'nia a été créé en 1844, à l'ouverture de la campagne contre l'empereur du Marok. Sentinelle avancée, à l'entrée du désert d'Angad et à six lieues d'Ouchda, ce poste rendit d'importants services pour le ravitaillement des troupes dans cette campagne, qui se termina par la fameuse bataille d'Isly, que gagna le maréchal Bugeaud près de la rivière de ce nom, qui n'est autre que la Mouila supérieure, à 40 kil. S.-O.

Le camp retranché de Lella-Mar'nia, imprenable pour les Arabes, est entouré d'un mur crénelé avec fossés et glacis; les bastions formant les quatre angles du carré de l'enceinte sont armés de canons. L'intérieur renferme deux casernes pour 300 hommes, deux pavillons pour les officiers, un hôpital-ambulance pour 100 malades, des ateliers pour le génie, une cave pour l'administration des subsistances, un parc à fourrages et au bois, et un magasin à poudre.

Lella-Mar'nia, petite ville bâtie à 365 mèt. d'altitude, sur l'Ouerdefou, dans une vaste plaine, bordée au N. par des collines couronnées de blanches koubbas, est un chef-lieu de commune mixte comprenant, avec la population de R'ar-Rouban, 11,878 hab., dont 235 Français, 62 Israélites, 11,171 indigènes et 410 étrangers.

Les canaux d'irrigation, établis au

moyen de la petite rivière de l'Ouerdefou, qui serpente au S. du camp, portent au loin dans la plaine la fraîcheur et la fertilité, et d'heureux résultats ont bientôt fait connaître qu'on ne s'adressait pas à un sol ingrat.

Le marché arabe, qui se tenait autrefois, et depuis très-longtemps, aux environs de la koubba, à l'O. du camp, se tient aujourd'hui à l'E., près d'un caravansérail d'un aspect presque monumental. A ce marché, qui a lieu les dimanches, et qui est l'un des plus importants de la subdivision de Tlemcen, abondent les laines, les tissus, les nattes, les céréales, les chevaux, les mulets et surtout le bétail. Il est fréquenté par nos indigènes et par les Marokains. Église; école.

Une route de 34 kilomètres conduit de Lella-Mar'nia à R'ar-Roubban, sur la frontière même du Marok, à 4 kilomètres d'Ouchda.

R'ar-Roubban, dont on a fait Gar-Roubban, est le nom de la localité où la société Guérin de Cayla exploite une mine de cuivre et de plomb argentifère. La concession ne date que du 16 juin 1856 : elle embrasse le droit d'exploiter le sous-sol dans un périmètre de 3300 hectares; le filon de minerai argentifère a près de 3 kil. de longueur; sa richesse moyenne, après lavage, peut-être évaluée à 70 p. 0/0 de plomb (la teneur en argent est de 20 à 130 grammes par quintal métrique de minerai pur). Peu d'exploitations en Europe atteignent un résultat aussi important. Les trois quarts de la population de R'ar-Roubban sont Européens. Une caisse de secours et de prévoyance a été instituée pour les ouvriers.

R'ar-Roubban, par sa situation, donne, pour ainsi dire, la main à Ouchda, la ville marokaine la plus voisine de notre frontière. L'heureuse circonstance qui fournit à R'ar-Roubban des éléments importants de richesses naturelles, le désigne comme le point où le commerce pourra s'établir graduellement et avec les moindres sacrifices, quand les entraves apportées par notre législation douanière auront complètement disparu. Nous pourrons alors à notre tour approvisionner par voie d'échange les marchés du Marok, sur lesquels n'arrivent jusqu'à présent que les marchandises anglaises. Église; écoles.

Par une route carrossable, et à 16 kil. S.-E. de Lella-Mar'nia, on arrive à l'ancienne smala de *Sidi-Medjahed*, située sur une colline et dominant la rive d. de la Tafna.

58 kil. *L'oued-Mouila*, affluent de la Tafna, naît fort loin de notre frontière, en plein Marok; mais sa source la plus abondante, son *ras-el-Aïn*, est voisin de notre territoire. Son nom veut dire la *Saumâtre*. C'est près de cette rivière qu'il faut chercher l'établissement romain de *Severianum*, appelé sans doute ainsi en l'honneur d'Alexandre Sévère, et situé, comme l'indique la borne milliaire suivante, à 3 milles ou 4,443 mèt. de Syr (Lella-Mar'nia).

IMP. CAES
M. AVRELIVS
SEVERVS PIVS
FELIX AVG. P. P. COS
DIVI MAGNI
ANTONINI
FILIVS DIVI
SEVERI NEPOS
MIL NOVA POSVIT
PER T. AELIVM
DECRIANVM
PROC. SVVM
A N SEVERIA
NVM
SYR
IMP, III.

Severianum, comme le dit M. Mac-Carthy, faisait sans doute partie de la ligne de postes qui, à des distances peu éloignées, jalonnaient la première partie de la route de Syr à *Ad Fratres* (Nemours), c'est-à-dire de Syr à Nedroma, passant, comme la route moderne, par le col de Bab-Taza. Mais il n'y avait rien de sem-

blable entre Nedroma et la mer, parce que la nature plate et très-découverte du pays n'exigeait pas qu'on prît de grandes précautions de défense, l'œil embrassant pour ainsi dire sans obstacles l'espace de 16 kil. qui s'étend de l'un à l'autre.

Entre Lella-Mar'nia et Nedroma, le pays est très-accidenté, très-boisé et très-pittoresque.

68 kil. *Aïn-Tolba* *, caravansérail bâti par le Génie militaire et *auberge* établie depuis vingt-cinq ans. Le vaguemestre arabe y apporte très-régulièrement les journaux de Paris. Les voyageurs sont peu nombreux à Bab-Taza, et ceux qui y passent sont très-heureux de rencontrer la veuve de Sahut, connue et par sa bonne humeur et par sa bonne cuisuine.

Aïn-Tolba est adossé à *Bab-Taza*, dont le sommet est traversé par la route (439 m.); de ce point, panorama magnifique : Nedroma au fond d'un cirque, montagnes des Trara à l'E., montagnes des Msirda à l'O., séparant Nemours du Marok, l'oued-Isly, et enfin au N. la mer, entrevue par une échappée.

On descend de Bab-Taza à Nedroma, par une pente rapide en lacets, de 5 kilomètres.

74 kil. **Nedroma**, ville habitée par des indigènes israélites et mahométans, le professeur de l'école arabe-française, a un *marché* fréquenté toutes les semaines, le jeudi, par 3 ou 4,000 indigènes algériens ou marokains. Les bouchers européens s'y rendent aussi pour l'achat des bestiaux. Les céréales et les laines sont l'objet d'un commerce très-important.

Nedroma, la *Kalama* des Romains(?) située à 22 kil. de Lella-Mar'nia, à 17 de Nemours et à 25 S.-E. de la frontière marokaine, a été bâtie en 555 de l'hég. (1160 de J.-C.), par Abd-el-Moumen l'Almohade, sur les ruines d'une immense ville berbère, dont l'origine et l'histoire se sont perdues, mais dont le nom a été conservé : *Medinet-el-Betha*. Assise, à 383 mètres d'altitude, sur le revers nord du djebel-Filaoussen (1,000 à 1,140 mètres), au pied du col de Taza, près d'une source très-abondante, le long d'une rivière, l'oued-Tleta, abondante et boisée, devant la plaine fertile de Mezaourou, à 4 lieues de la mer, à laquelle elle aboutit facilement, Nedroma n'eut pas de peine à grandir. La légende arabe n'a pas manqué à sa naissance. Abd-el-Moumen était campé à Aïn-Kebira, près d'une grande fontaine sur la montagne, au-dessus de l'emplacement futur de Nedroma, quand un de ses fidèles serviteurs, un derviche, nommé Si-Ali-Ahmed-el-Bejaï, l'avertit qu'un complot pour l'assassiner, la nuit suivante, était tramé par ses propres officiers. Il était trop tard alors pour en arrêter l'effet, et le seul moyen d'éviter la mort, d'après el-Bejaï, était de mettre sous la tente du prince, avec ses propres habits, quelqu'un qui se ferait tuer à sa place. Le généreux derviche s'offrit lui-même, et fut assassiné. Mais le lendemain, quand les meurtriers se préparaient au partage des dépouilles du sultan, celui-ci, paraissant tout à coup au milieu d'eux comme un vengeur envoyé du ciel, les glaça de terreur, et, profitant de ce moment, les fit arrêter. Ils étaient nombreux, et il fallait une grande prison pour les enfermer. Il en fit bâtir une aussitôt, au bord même de la fontaine, où il était campé. C'est là l'origine des grandes ruines qu'on voit à Aïn-Kebira. Puis, ayant levé son camp, l'empereur descendit vers la plaine de Mezaourou, où il éleva un tombeau et une koubba au fidèle Bejaï. A côté du nouveau marabout, et autour de la kasba ou prison, où furent renfermés les conspirateurs, fut bâtie une nouvelle ville appelée Nedroma; elle n'eut d'abord d'autre population que la garde nombreuse laissée à la kasba. Plus tard, comme Nedroma était un des points les plus

voisins de la côte d'Andalousie, elle reçut un accroissement considérable des Maures chassés d'Espagne, dont quelques descendants existent encore dans cette ville, conservant la clef de leur maison de Grenade ou de Cordoue.

L'histoire de Nedroma ressemble à celles de beaucoup d'autres villes du Mar'reb, sans cesse désolées par les guerres continuelles des compétiteurs, qui se succèdent si fréquemment dans cette partie de l'Afrique.

« Cette ville, dit Viala de Sorbier, est admirablement située ; c'est sur une plus petite échelle, comme ville et comme paysage, la position de Tlemcen. Les vieilles murailles de Nedroma, flanquées de tours crénelées, rappellent les fortifications de son ancienne capitale ; elles rappellent encore le moyen âge et les croisades où nous avons échangé avec les enfants de Mohammed nos créneaux et nos merlons contre leurs arcs en trèfles et leurs légères colonnettes. Intérieurement, une seule place, grande comme la cour de nos hôtels, dégage l'entrée de la mosquée principale dont le minaret, brodé comme ceux de Tlemcen, est malheureusement recouvert d'un lait de chaux qui vient, à chaque *ramdan* (mois du jeûne pendant le jour, et du plaisir pendant la nuit), lui faire perdre sa finesse d'ornementation. Ce minaret est indispensable dans la vue générale de la ville, dont il complète le caractère arabe. Le reste donne une triste idée de la civilisation des gens de Nedroma, dans notre siècle. Des rues sales, tortueuses, mal pavées ; un abattoir en plein vent sur la voie publique, des monceaux d'immondices, des mares infectes d'eau croupie indiquent assez qu'il n'existe ni police ni voirie à Nedroma. » La ville peut contenir 2,000 hab., et a pu jadis en enfermer le double. La route traverse la plaine fertile de Messaourou et une heure plus loin les gorges de l'oued-Tleta sur lequel a été jeté un pont. On passe ensuite devant le jardin de l'Agha, aux plantes tropicales. La route serpente de nouveau dans les rochers pour arriver aux belles cultures maraîchères, qui annoncent les abords d'une ville.

91 kil. **Nemours** * est située à 36 kil. E. de la frontière du Marok, à 120 mètres d'altitude, à l'embouchure du Tessâa dans la mer, par 4° 7′ de longitude O. et 35° 12′ de latitude N. La côte algérienne, qui court constamment O.-S.-O., depuis le cap de Fer, au N.-E. de Philippeville, jusqu'à l'océan Atlantique, se trouve à Nemours sous la même latitude qu'El-Kantara, première oasis de la province de Constantine, située à 280 kil. de la mer. Si aucune ruine n'est venue jusqu'à présent attester la domination romaine dans cette localité, la géographie comparée nous a donné, pour Nemours, le nom de *Ad Fratres*, dont la position est bien positivement indiquée par les roches des *Deux Frères*, à l'O.

« Mais, si Rome a tout à fait disparu, il n'en est pas de même des Arabes ; ils nous ont laissé Djama-R'azaouat (la mosquée des Pirates). Placée à l'E. de la crique, sur un rocher d'une aridité affreuse, inaccessible du côté de la mer, à pentes très-roides vers la terre, isolée et dominant de toutes parts, comme il convient à un oiseau de proie, R'azaouat dresse encore aujourd'hui au-dessus de Nemours, sur un ciel toujours bleu, la vigoureuse silhouette de ses ruines, nichée des pirates autrefois. A la pointe du cap, la mosquée qui lui a donné son nom ; à l'autre extrémité du rocher, une autre mosquée tombant en ruine ; autour d'elles, les autres ruines amoncelées d'une misérable enceinte de rocailles, mêlées à celles plus misérables encore de la ville; et, dominant tout cet ensemble, un immense pan de mur flanqué de deux grosses tours carrées, souvenir ma-

gnifique de la royale Tlemcen du XIVe siècle. » (*B. Verdalle.*)

Nemours, district dépendant de la subdivision de Tlemcen, est le chef-lieu d'une circonscription cantonale et d'une commune de plein exercice, comptant 2,065 hab., dont 609 Français, 24 Israélites, 597 indigènes et 835 étrangers.

Nemours est encore le chef-lieu d'une commune mixte comprenant, avec Nedroma, une population de 26,630 hab. dont 33 Français, 233 Israélites, 26,188 indigènes et 176 étrangers.

Nemours a été bâtie au pied O. de Djema-R'azouat, en 1844, lors de la guerre avec le Marok, pour servir, comme elle sert encore aujourd'hui, de point de ravitaillement aux colonnes expéditionnaires.

On a complété la défense de la ville et de la plage, qui n'était pas abordable par tous les temps, et on construit un quai d'embarquement.

Les deux principales rues de Nemours, parallèles à la mer, sont droites et bien alignées ; elles aboutissent à deux places, dont l'une est décorée d'une fontaine monumentale en marbre du pays. Le presbytère, l'abattoir, l'administration des douanes, la direction du port avec caserne de marins, la porte de Touent, à l'E., et celle de Nedroma, à l'O., sont des constructions auxquelles on est libre d'appliquer le nom de monuments. Nous ferons une exception pour l'église, charmante réminiscence du style roman, édifiée d'après les plans et sous la direction de feu Viala de Sorbier ; écoles.

ENVIRONS. — A l'O. du phare, remarquables coulées basaltiques aux colonnes prismatiques. A 1,500 mètres de la porte de Nedroma, a été élevé un *tumulus* en maçonnerie, surmonté d'une simple croix de bois noir. C'est là qu'un détachement français de quelques hommes a été écrasé par des milliers d'Arabes, au moment où, après avoir franchi plusieurs lieues en pays ennemi, et avoir tenu tête dans maints combats aux masses arabes, il allait arriver sous le canon de la ville.

La *koubba de Sidi-Brahim* est située à 10 kil. S.-O. de Nemours ; là succombèrent, moins 14 hommes, après une défense surhumaine de trois jours, ceux qui avaient échappé à l'embuscade du 22 septembre 1845, dans laquelle Abd-el-Kader avait attiré le colonel Montagnac avec 350 chasseurs d'Orléans et 60 hussards. Tout le monde connaît le récit de ce désastre héroïque ; tout le monde connaît encore les noms de Courby de Cognord, Froment-Coste, Dutertre, Géraud et Lavaissière. — M. Courby de Cognord est devenu général ; Froment-Coste, représenté sur le tableau de la Smala à Versailles, et qui semble déjà conduire son bataillon à la boucherie de Sidi-Brahim, fut tué un des premiers ; Dutertre, nouveau Régulus, fut décapité pour avoir encouragé Géraud à la résistance dans la cour de la koubba ; le chasseur Lavaissière fut le seul qui put revenir avec sa carabine, que la duchesse d'Orléans lui échangea contre une carabine d'honneur.

Par « un juste retour des choses d'ici-bas », c'est à Sidi-Brahim que s'accomplit le dernier acte de la vie politique d'Abd-el-Kader, en Algérie. C'est à Sidi-Brahim qu'Abd-el-Kader, après avoir franchi le *Kis* et le col de *Kerbous*, se rencontra avec le général de Lamoricière.

« Des deux côtés, on arriva à peu près à la même heure, à deux heures de l'après-midi, l'émir cependant le premier ; il portait, comme toujours, le costume arabe ; haïk de laine blanche, tortillé autour de la tête avec la corde en poil de chameau ; double burnous blanc, couvert par un troisième burnous noir ; les bottes plissées en cuir rouge, et les longs éperons. Il montait, comme la veille, son cheval gris, maigre et de mince apparence ; sa belle jument noire était vivante, mais, bles-

sée au passage de la Mlouia, elle suivait avec les mulets. Un bandage roulé autour d'un de ses pieds semblait indiquer une blessure. Ses officiers n'étaient pas montés plus brillamment que lui et paraissaient tous blessés ; en somme, c'était un triste spectacle, si l'on songe que c'étaient là un sultan et les derniers restes de ses sujets, sultan reconnu par nous, ayant Maskara pour capitale, Tekdemt pour arsenal, et dans ses États, la royale Tlemcen ; sultan qui eut la gloire de raviver un instant la nationalité arabe, de prouver qu'il en était seul capable, et que peut-être il y serait parvenu, si l'esprit de propagande musulmane ne l'eût poussé à une nouvelle guerre sainte, au mépris des traités. Du reste, grâce à cette guerre, la faute immense de la Tafna fut réparée; la province d'Oran est à nous ; la mosquée de Maskara, où Abd-el-Kader prêcha la guerre sainte, nous sert de grenier à foin, et un brave colon français cultive des choux autour des orangers de Kachrou, où le sultan passa sa jeunesse, et dont il fit plus tard son palais.

« En attendant le général de Lamoricière, Abd-el-Kader eut le temps de reconnaître le champ de bataille de Sidi-Brahim, où, par une coïncidence étonnante, par une fatalité bien capable de frapper l'esprit superstitieux des musulmans, la fortune le livrait aux mains des Français, deux ans après sa victoire, à la place même où il l'avait remportée.

« Quand le général fut arrivé, quatre escadrons de chasseurs d'Afrique et de spahis, commandés par le colonel Montauban, formèrent la haie. Abd-el-Kader, suivi de ses lieutenants, accompagné du général de Lamoricière, passa au milieu des troupes, comme pour une revue, les tambours battant aux champs, les soldats présentant les armes. On a dit qu'à ce spectacle, à ces honneurs rendus au malheur, l'émir, sans doute par un sentiment d'orgueil, releva un instant la tête. Bientôt on passa devant la koubba de Sidi-Brahim ; les officiers mirent le sabre à la main, les soldats portèrent les armes, les clairons sonnèrent aux champs, nos fanons s'inclinèrent. « Qu'est cela ? » dit l'émir. On lui répondit : « C'est « l'hommage rendu au courage des « nôtres, le jour où Dieu te donna « la victoire. »

« De là à Nemours, l'émir ne dit pas un mot ; il se renferma dans cette dignité silencieuse, si conforme à sa situation présente, et qui d'ailleurs est le plus beau caractère de cette race arabe, dont on dit chaque jour trop de mal. Quand on arriva à Nemours, Abd-el-Kader fut conduit auprès du duc d'Aumale, qui lui promit de ne pas le faire conduire à Alger, où il avait à craindre les ennuis d'une exhibition à la curiosité publique. Comme le lendemain le duc d'Aumale rentrait en ville, après avoir passé une revue des troupes, Abd-el-Kader vint au-devant de lui, sur sa jument noire, mit pied à terre et la lui offrit en lui disant : « C'est « le dernier cheval que je monte ; « prends-le, je désire qu'il te porte « bonheur. »

« Le dernier sacrifice était accompli. Abd-el-Kader pouvait quitter maintenant la terre de ses aïeux, où il ne restait plus de place pour lui. » (*Dr A. Verdalle.*)

Le gouvernement de Louis-Philippe ne jugea pas à propos de ratifier la parole donnée par le duc d'Aumale, de faire conduire Adb-el-Kader hors de l'Algérie, dans la localité que l'émir désignerait. Interné aux îles Sainte-Marguerite, puis à Pau et à Amboise, c'est de cette dernière prison qu'il sortit, au mois de décembre 1852, par une décision de l'empereur Napoléon III, pour se rendre à Brousse, et de là en Syrie : là, pour avoir sauvé des chrétiens d'Asie, il reçut (qui aurait pu l'imaginer avant 1847 ?) le grand cordon de la Légion d'honneur.

ROUTE 26.

DE TLEMCEN A RACHGOUN

64 kil.

Route carrossable.

A l'extrémité occidentale de la province d'Oran, sur les confins de l'empire du Marok, coule, dans la direction du S. au N., l'oued Tafna qui vient, après un cours de 72 kil., se perdre dans la Méditerranée. Le bassin qu'elle suit est très-resserré et presque en ligne droite dans sa partie inférieure ; elle n'y reçoit que des affluents peu considérables et souvent presque à sec. La partie supérieure en est plus ouverte et plus élargie. La Tafna, venant de l'Ouest, se réunit à l'Isser venant de l'Est, et ces deux rivières d'à peu près égale force circonscrivent un plateau dont la pente se dirige vers le N.-O. et qui est profondément raviné par de nombreux cours d'eau. Au sommet de ce plan incliné s'élève la montagne de Terni, liée à celle du Nador, l'un des rameaux de la chaîne principale de la province d'Oran. Le plateau de Lella-Setti s'en sépare et se termine vers le N. par une pente brusque de roc vif, à laquelle se rattache par une dépression plus douce, et couverte d'une bonne terre végétale, la plaine inclinée et onduleuse où est assise la ville de Tlemcen.

De Tlemcen à Rachgoun, c'est-à-dire du plateau sur lèquel se dresse Tlemcen jusqu'à Rachgoun, où la Tafna vient se jeter dans la Méditerranée, un chemin de fer a été étudié de compte à demi par l'État et par la Société algérienne. Voici, en attendant son ouverture, par quelle route carrossable le voyageur peut se rendre de Tlemcen à Rachgoun.

11 kil. **Hanaïa,** v. p. 245. On quitte dans ce bourg la route de Nemours, pour prendre au Nord celle qui va à Rachgoun. On traverse d'abord sur une longueur de douze kil. des plateaux où des palmiers nains disputent l'espace à de maigres cultures arabes.

23 kil. *Aïn-Fekrina,* (la source de la petite tortue), source d'eau chaude, ombragée par des palmiers ; près de là, maison européenne et café maure; trois blanches koubbas se détachent sur le ciel; de la colline d'Aïn-Fekrina on descend dans la vallée de l'Isser qui se jette dans la Tafna à

28 kil. **Remchi,** nouveau centre de population européenne , comprenant 60 feux et 20 lots. Quand on a franchi l'Isser, on suit la rive droite de la Tafna jusqu'à Rachgoun en s'engageant d'abord dans un défilé sauvage et pittoresque d'une longueur de 2 kil.; puis, quand on a dépassé le rocher de la *Dent-du-chat,* la vallée de la Tafna s'élargit à *Sidi-Amra* où, comme à Remchi, l'on doit créer un village européen. La vallée, se rétrécissant de nouveau, semble fermée par

45 kil. *La Plâtrière,* colline désolée, mais où le gypse foisonne, tantôt en gîtes nettement éruptifs, tantôt en couches stratifiées. Ses produits sont employés à Nemours et à Tlemcen. De la plâtrière un chemin conduit aux mines des Beni-Saf au N.-E.

64 kil. **Rachgoun.** Voir p. 207.

ROUTE 27.

DE TLEMCEN A SEBDOU

42 kil.

Service de diligences, tous les 2 jours.

De Tlemcen à Sebdou, la nouvelle route gravit la montagne qui domine Tlemcen, par 5 kil. de lacets. Au sommet se trouve la *Roche Percée,* d'où l'on jouit d'une vue splendide sur Tlemcen et ses vallées. — L'an-

cienne route, rude et escarpée, passait par Mansoura : elle n'est pratiquée que par les piétons et les cavaliers.

On entre dans la *plaine de Terni*, plateau froid parcouru par le torrent qui forme plus bas à l'E., au-dessus d'El-Eubbad, la superbe cascade, el-Ourit; broussailles rabougries, chênes verts, pâturages, terres de culture; altitude moyenne,1,300 mètres.

20 kil. **Terni**, 60 hab., en voie d'agrandissement.

23 kil.*Aïn-Gharaba* (R'araba), caravansérail. A partir de ce point, le chemin est moins bon, mais encore praticable pour les voitures peu chargées. Le pays est couvert de chênes verts et blancs, dont quelques-uns atteignent des dimensions considérables. Le point le plus élevé de la route est à 1,450 mèt.

37 kil. Débouchant dans une plaine pierreuse, on laisse à g. la grotte d'où sort la Tafna, qui est, on le sait, l'une des rivières les plus abondantes de l'Algérie. Ce n'est qu'à la suite des pluies que la caverne vomit des eaux : en temps ordinaire, la Tafna jaillit dans une prairie, d'une source reliée à la grotte par un cours souterrain. Cette *source de la Tafna* d'ailleurs est des plus considérables, elle donne de 800 à 1000 litres par seconde. A 1 kilomètre de là, le plateau se termine brusquement par un talus de près de 300 mèt.; *cascade* de la Tafna, au *moulin Lesecq*.

La route descend par des lacets dans la plaine boisée de Sebdou. Beau panorama : douze montagnes calcaires placées sur la même ligne ont été surnommées par les soldats les *Douze Apôtres :* elles limitent la plaine de Sebdou au N.

42 kil. **Sebdou***, sur un oued qui se perd dans la Tafna, au milieu de beaux massifs de chênes verts, à 958 mèt. au-dessus de la mer : en hiver, il y fait très-froid; en été, le pays est fiévreux, malgré sa grande altitude. Sebdou (en français : la lisière), plus connue des Arabes sous le nom de *Tafraoua*, était d'abord une de ces petites places militaires comme Saïda, Takdemt, Bor'ar, élevées sur les limites du Tell par Abd-el-Kader. Occupé et détruit par nos troupes en 1844, Sebdou avec sa double enceinte renfermant les bâtiments militaires, et les maisons de colons bordant la route, est maintenant chef-lieu de cercle militaire de la subdivision de Tlemcen, et chef-lieu d'une commune mixte de 23,659 hab. dont 90 Français, 101 Israélites, 23,196 indigènes et 272 étrangers. — Marché arabe tous les jeudis. Église; écoles.

C'est entre Sebdou, à l'O., et Teniet-el-Hâd, à l'E., que sont jalonnées, sur la route dite des Hauts-plateaux, **Daïa**, **Saïda**, **Frenda** et **Tiharet**.

ROUTE 28.

DE TLEMCEN A SIDI-BEL-ABBÈS

88 kil.

Service de diligences, tous les jours.

2 kil. **El-Eubbad**. V. p. 237.

8 kil. *El-Ourit*, la cascade; d'un pont jeté sur le Safsaf, on embrasse une partie de la cascade, composée d'un grand nombre de sauts de diverses hauteurs, séparés par de tout petits paliers, où l'eau se calme un moment dans des gouffres pour reprendre ensuite son élan et s'abîmer profondément, au milieu des arbres, des végétations folles et des roches à pic. Le cirque d'el-Ourit ne peut pas se décrire; c'est un des sites les plus variés et les plus grandioses qu'il soit possible d'imaginer. « Qu'on se figure une muraille de rochers élevés, disposés circulairement comme dans un cirque. Tout le long des parois de cette muraille de rochers, s'élèvent,

grimpent, tombent et s'enlacent des fouillis de plantes, d'arbustes de toutes formes, de toutes sortes. L'eau se précipite en nappes du haut des rochers, comme un grand fleuve qui aurait rompu sa digue, et la végétation qui recouvre les parois de ce vaste cirque est tellement épaisse que ces nappes d'eau filtrent, pour ainsi dire, au travers de ce feuillage merveilleux et arrivent en poussière de diamant à la base des rochers. » Arrivé au pied de la plus haute paroi et de la plus belle guirlande de verdure, au pied de la chute la plus élevée du torrent, on croit avoir admiré tous les bonds de la cascade : il n'en est rien. Cette muraille porte un petit plateau où le Safsaf, venant d'une vallée supérieure, tombe par une autre échelle de cascades et de cascatelles. El-Ourit est renommée pour ses cerisiers. La population de Tlemcen s'y donne rendez-vous les lundis de Pâques.

10 kil. **Aïn-Fezzan**, village en création. Au-delà d'Aïn-Fezzan, à dr., par un chemin montueux de 6 kil., on arrive à un amphitéâtre dont les gradins sont formés par des couches de calcaire. Dans cet amphithéâtre s'ouvre l'entrée des *grottes des Hal-el-oued,* large et bas couloir qui mène en pente à la salle d'entrée ; d'autres couloirs, étroits cette fois, donnent accès aux salles du fond. L'ensemble des salles et des couloirs avec leurs stalactites et leurs stalagmites, offre un spécimen de l'architecture la plus merveilleuse et la plus fantastique, quand les grottes sont éclairées par le magnésium ou par les pots à feu ou lycopode dont les visiteurs devront se munir.

L'*oued-Chouli,* affluent de l'Isser, sortant des gorges rocheuses d'où elle tombe en cascades, traverse la route. Celle-ci suit en lacets les croupes mamelonnées, d'où l'on découvre les sommets dentelés au pied desquels est situé

32 kil. **Lamoricière**, nom d'un général bien connu de l'armée d'Afrique ; ce village, situé sur le territoire des *Oulad-Mimoun,* près de la rive dr. de l'Isser, que l'on traverse sur un pont, est le chef-lieu d'une commune mixte de 6,960 hab. dont 259 Français, 30 Israélites, 6,283 indigènes et 388 étrangers. Église, école.

A 4 kil. S. de Lamoricière, on rencontre *Hadjar-Roum* (les pierres romaines), *Castra Severiana* d'après l'inscription decouverte par M. Cherbonneau, dans ses explorations de 1877 et 1878, inscription dont il a présenté le fac-simile et la notice à l'Académie. Hadjar-Roum, située dans la vallée des *Oulad-Mimoun,* et signalée depuis longtemps par les reconnaissances militaires, a été explorée et décrite par M. Mac-Carthy. « L'emplacement d'Hadjar-Roum, dit ce savant dans son *Algeria romana,* est considérable ; le site, un des plus beaux que l'on puisse voir. Les deux chaînes de la vallée supérieure de l'Isser, arrivées à leur terme, s'écartent et voient s'étendre à leur base une belle plaine qu'arrosent les eaux limpides de la rivière et que terminent de vastes escarpements perpendiculaires de tufs rougeâtres. On dirait une immense terrasse d'où l'œil, d'abord gêné à droite et à gauche par des accidents de terrain plus ou moins prononcés, s'élance bientôt vers le nord, libre de tout obstacle, pour aller chercher à travers les plateaux du Tell, aux dernières bornes de l'horizon, les sommets arrondis du Tessala, à 50 kil. de là. Sur des plans beaucoup plus rapprochés, à la base même des escarpements qui servent de limite à la plaine, le regard plane sur un bassin dont les terres, toujours chargées de riches moissons, se trouvent en outre merveilleusement disposées pour la création de plantureuses prairies ; c'est ce canton qui est si connu à Tlemcen sous le nom de *vallée des Oulad-Mimoun.* A sa tête, au pied d'un mur de rochers qui do-

minait jadis une vieille kasba, on voit s'échapper d'une fissure profonde les eaux brillantes d'une admirable source qui arrose le vallon. Tout autour, des arbres, des jardins, les derniers restes de la belle végétation qui devait couvrir autrefois ce terrain très-accidenté. Mais ce qui rend ce site particulièrement remarquable, ce qui fait qu'on ne saurait plus l'oublier après l'avoir vu une seule fois, c'est le groupe de petites montagnes qui le dominent immédiatement du côté du soleil couchant; il faut les voir surtout dressant aux dernières heures du jour, sur le fond calme du ciel, leur profil accentué, bizarre. L'une d'elles, avec sa crête déchiquetée, ressemble à une scie renversée et inclinée ; l'autre à un double piton qui, vu de l'ouest, apparaît au loin comme un cône unique, isolé, placé là pour guider les voyageurs. Tel est le grand paysage au milieu duquel s'étendent les ruines auxquelles les Arabes ont donné le nom d'Hadjar-Roum (les pierres romaines). »

M. Mac-Carthy a recueilli à Hadjar-Roum, dont la partie principale, vaste rectangle orienté nord et sud, offre une superficie d'environ 12 hect., une quarantaine d'inscriptions qui, toutes, sont restées muettes relativement au nom de l'ancienne ville. Ces inscriptions sont généralement tumulaires ; quelques-unes sont votives; parmi les premières, on remarque les épitaphes de quatre octogénaires ; deux parmi les secondes mentionnent la présence de la deuxième cohorte des Sardes. Voici celle que M. Mac-Carthy a copiée sur un autel renversé près d'une chapelle, *sacellum,* placée au milieu d'un bouquet d'arbres et d'un terrain assez riche pour faire croire à la présence d'un ancien bois consacré :

DIANE DEAE
NEMORVM COMITI
VICTRICI FERARVM
ANNVA VOTA DEDI
FANNIVS IVLI
ANVS PRAEFECTVS
COHORTIS II
SARDORVM

« A Diane, déesse des bois, compagne toujours victorieuse des bêtes féroces, Fannius Julianus, préfet de la deuxième cohorte des Sardes, a dédié des sacrifices annuels. »

Une troisième inscription mentionne le nom d'*Ala finitima*, aile finitime, corps de frontière ; ce sont les deux seuls mots qui aient échappé à la destruction d'une longue inscription. Enfin une quatrième donne ces mots parfaitement lisibles :

AVRELIVS IRO
NIVS EQES (*sic*) NE
ARTORVM

« Aurelius Ironius, cavalier des Neartiens. »

« Qu'étaient ces Nearti? Un corps indigène encore? C'est ce qu'une exploration plus profonde du sol d'Hadjar-Roum expliquera peut-être. » (*M.-C.*)

Deux autres dédicaces, votées par la 2e cohorte des Sardes, ont été exhumées récemment; l'une d'elles est offerte à Némésis.

Nous rappellerons, au sujet de ces différents corps de frontières, ce que M. Berbrugger a dit de la cavalerie des Thraces campés à *Rapidi,* Sour Djouab (*V.* p. 142). L'examen des nombreuses épitaphes recueillies à Hadjam-Roum par MM. Mac-Carthy et Cherbonneau a démontré que cette localité fut un centre chrétien, jusqu'à la fin de la domination vandale.

50 kil. *Aïn-Tellout,* source donnant 200 litres par seconde. Les Romains avaient dans cet endroit un poste de cavalerie parthe. La route bifurque en cet endroit sur Sidi-Bel-Abbès au N.-E. et sur Sebdou au S.-O.

72 kil. **Sidi-Khaled,** village annexe de Sidi-Bel-Abbès.

81 kil. **Sidi-L'-Hassen***; chef-lieu

de commune de 941 hab. dont 405 Français, 65 indigènes et 471 étrangers. Église, école.

88 kil. **Sidi-Bel-Abbès**. V. R. 30.

ROUTE 29.

D'ER-RAHEL AU TLELAT

68 kil.

Route carrossable.

La plaine de Mleta, l'une des plus fertiles de la province d'Oran, est bornée au N. par le grand lac salé ou Sebkhra, v. p. 216, au S. par les derniers contre-forts des montagnes dont le Tessala et le Tafaraoui forment les chaînes principales, à l'O. par la route d'Oran à Tlemcen, à l'E. par la plaine du Tlelat.

La Mleta, constellée de nombreuses koubbas, et dans laquelle les Douair et les Smela, nos alliés de la première heure, dressaient leurs tentes, est traversée aujourd'hui par une route ou chemin de ceinture, entre Er-Rahel et le Tlelat.

Les *Douair* et les *Smela* seraient venus, si on en croit la tradition, du Marok (1707), au temps du bey Bou-Chelar'em, à la suite du cherif Moulaï-Ismaïl. Battus par le bey de Maskara, ils se soumirent à lui, devinrent ses auxiliaires fidèles et contribuèrent puissamment à chasser les Espagnols d'Oran. On sait que les Douair et les Smela, dont l'active coopération de vingt ans contribua si puissamment à donner la paix et la sécurité à la province d'Oran, se rallièrent à notre cause, à la suite du traité conclu entre leur vaillant chef Moustafa-ben-Ismaïl, tué à notre service en 1844, et le général Trézel; c'est au Figuier, aujourd'hui village de Valmy, que fut signé ce traité, le 16 juin 1835.

8 kil. **La Mleta**, village prenant son nom de la plaine, annexe d'Aïn-el-Arbâ. — A 7 kil. S. de la Mleta et 14 kil. N.-E. d'Aïn-Temouchent, **Hammam-bou-Hadjar**; des vestiges de bassins indiquent surabondamment que les eaux thermales de Bou-Hadjar, étaient connues des Romains. Les unes sont salines, 55°; elles sont recueillies dans des piscines construites par le Génie militaire et dans un bain construit par les indigènes. Les autres, à un kil. des premières, sont sulfureuses, 49°; elles sont recueillies dans deux bassins, près desquels a été élevée une petite maison. Hammam-bou-Hadjar compte quelques hab., presque tous indigènes.

18 kil. **Aïn-el-Arbâ**, nouveau village, chef-lieu de commune de 895 hab. dont 212 Français, 37 Israélites, 304 indigènes et 343 étrangers. Églises; écoles.

30 kil. *Le Khremis*, hameau.

40 kil. **Tamzoura**; nouveau village, chef-lieu de commune de 436 hab. dont 180 Français, 4 Israélites, 147 indigènes et 95 étrangers. École.

48 kil. *Arbâl* et mieux *R'bâl*, au pied N. du Tessala, à 12 kil. de la station du même nom, chemin d'Oran à Alger, est une localité pleine des ruines romaines de *Gilva Colonia*, au milieu desquelles M. Mac-Carthy a découvert l'inscription suivante :

DIANE VICTRICI
C. IVLIVS MAXIMVS
PROC. AVG.
PREPOSITVS LIMITI

« A Diane victorieuse. Caïus Julius Maximus, procurateur de l'empereur, commandant de la marche frontière. »

La date manque sur cette inscription; faut-il la rapporter au ve s., à l'époque où, l'empire déclinant, le gouvernement byzantin se vit obligé, afin de mettre ses possessions d'Afrique à l'abri des populations sahariennes, de les couvrir par une ligne continue de marches militaires, qui

embrassaient les parties australes de la Tripolitaine, de la Byzacène, de la Numidie et de la Mauritanie. Telle est la question soulevée et résolue tout à la fois par M. Mac-Carthy.

Dans l'histoire moderne, nous voyons Aroudj battre Abou-Hammou, sultan de Tlemcen, près d'Arbâl, en 1517. Marmol, l'historien espagnol, cite cette localité, au sujet d'une promenade, faite en 1529, par le comte d'Alcaudète, gouverneur d'Oran, à travers les populations soumises. « Le comte prit la route d'Akhbeil, qui est une ville ruinée; et, comme il fut proche, plusieurs Maures des alliés lui vinrent offrir leurs services. Ils venaient, ajoute-t-il, par famille ou lignée, comme ils ont coutume, chacun selon son rang. »

Une population active et laborieuse composée de Français, d'Européens et d'Arabes, anime Arbâl, annexe de Tamzoura, dont le noyau a été la vaste exploitation agricole de M. Jules Dupré de Saint-Maur, sous le titre de *ferme modèle.* M. Dupré de Saint-Maur, propriétaire par concession et acquisitions de 2,160 hectares de terrain, n'a rien négligé pour remplir les conditions qui lui avaient été imposées; on peut évaluer à plus d'un million les dépenses qu'il a faites. La guerre était à peine achevée, lorsqu'il s'est établi; il a donc dû s'entourer d'une grande muraille. Elle forme une vaste enceinte; où sont disposées toutes les constructions : maisons d'habitation avec jardin d'agrément, logements d'ouvriers, écurie, étables, bergerie modèle, hangars; puis une chapelle, une boulangerie, une brasserie, une distillerie, une forge, des ateliers de charronnage, une tuilerie et un moulin à vent; enfin des silos en maçonnerie, pouvant contenir 9,000 hectolitres. Le personnel, employés et ouvriers, comprend une centaine de personnes.

68 kil. **Le Tlelat.** *V.* R. 23.

ROUTE 30.

D'ORAN A SIDI-BEL-ABBÈS

77 kil.

Chemin de fer. — Voir aux renseignements généraux.

26 kil. d'**Oran** à **Sainte-Barbe-du-Tlelat.** *V.* R. 23.

31 kil. **Saint-Lucien**; nouveau village. Près de là se trouve le hameau de *Bel-Kheir*, annexé à Sainte-Barbe-du-Tlelat.

La voie ferrée, presque toujours parallèle à la route de terre, longe, en suivant le Tlelat, les pentes inférieures du *Djebel-Tafaraoui,* montagne qui se relie au *Tessala.*

41 kil. *Les Lauriers-Roses* ou *Mekedra,* hameau et station; meuneries importantes près de belles sources. A 8 kil. de là, à dr., hameau d'*Ouled-Ali* ou de *Djemâ,* au confluent du Tlelat et du petit ruisseau de *Bou-Thareg,* et où se tient un marché tous les vendredis. — *Barrage* du Tlelat, pour les irrigations de la plaine. C'est à dr. de ce village, sur les pentes orientales du Tessala, qu'il faut chercher les ruines d'un fort, ayant la forme d'un rectangle allongé, mais altéré dans la régularité de ses lignes par la nécessité de suivre les contours de la base rocheuse sur laquelle il avait été assis. Le grand axe, orienté à peu près comme celui de la montagne, a une longueur de 45 mèt.; l'entrée est tournée vers le N.-E. La largeur, plus inégale que la longueur, est en moyenne de 25 mèt. Ce fort, que les Arabes nomment *Djemâ* et qui était, selon M. Cusson, d'Oran, une redoute espagnole, pouvait contenir 2,000 hommes de garnison.

54 kil. **Oued-Imber,** d'abord hameau, sera bientôt un village. Il prend son nom d'un affluent de la Mekerra.

61 kil. **Les Trembles,** au confluent

de l'*oued-Sarno* et de l'*oued-Mekerra,* chef-lieu de commune de 1,663 hab. dont 271 Français, 7 Israélites, 655 indigènes et 730 étrangers. Église ; école.

67 kil. **Sidi-Brahim,** v. annexe de la commune de Sidi-bel-Abbès ; il domine la belle vallée du même nom, dont les terres fertiles sont arrosées au moyen d'anciens barrages arabes reconstruits en maçonnerie. Sidi-Brahim, centre prospère qui ne tardera pas à être érigé en commune, est peuplé en partie d'Allemands qui viennent de se faire naturaliser Français. Ecole. *Zérouëla,* centre nouveau, est situé de l'autre côté de la Mekerra, presque en face de Sidi-Brahim. Entre Sidi-Brahim et Sidi-bel-Abbès, hameau du *Rocher.*

77 kil. **Sidi-bel-Abbès** *.

Situation.— Sidi-bel-Abbès, V. de 11,992 hab. avec ses annexes, s'élève sous le méridien d'Oran, au centre d'une vaste et belle plaine, arrosée par l'oued-Mekerra, au S.-E. du djebel-Tessala.

Histoire.— Né d'hier, Sidi-bel-Abbès n'a point de passé; son histoire se confond avec celle de nos jours. La nécessité d'observer et de contenir les riches et nombreuses tribus qui formaient la puissante confédération des Beni-Amer, l'une des plus remuantes et des plus habilement travaillées par les partisans de l'émir Abd-el-Kader, détermina l'autorité française à occuper leur territoire. Une colonne, commandée par le général Bedeau, partit d'Oran, le 12 juin 1843, arriva, le 17, au milieu de ces tribus, et, le lendemain, les soldats commençaient à construire sur la rive dr. de la Mekerra, en face et à peu de distance de la koubba de Sidi-bel-Abbès, une redoute qui prit le nom de ce marabout. Il était facile, de ce point avancé, de se porter rapidement sur les tribus chez lesquelles l'agitation se manifestait.

Dans les premiers jours de 1845, une forte colonne était partie pour aller chez les *Oulad-Sliman,* laissant la garde de la redoute aux convalescents hors d'état de supporter les fatigues de la marche. Le 30 janvier, au matin, cette faible garnison voit une bande d'Arabes se diriger vers la redoute, sans apparence hostile. Les hommes qui la composent, couverts de haillons, n'ayant qu'un simple bâton à la main, et récitant des prières, se présentent devant la redoute ; on les laisse entrer sans défiance, croyant qu'ils vont en pèlerinage à la koubba voisine, et que la curiosité seule leur fait visiter un établissement aussi nouveau pour eux. Tout à coup, le dernier se précipite sur le factionnaire de la porte d'entrée, et d'un coup de son bâton le renverse dans le fossé. En même temps, ceux qui étaient entrés, tirant des armes, cachées sous leurs burnous, se ruent sur nos soldats surpris par une attaque imprévue. Mais cette surprise dure peu. Grâce au sang-froid et à l'énergie de l'officier comptable de l'hôpital militaire, les soldats les plus valides se rallient, reprennent l'offensive, et mettent bientôt en déroute ces fanatiques qui cherchent en vain à fuir. Ces insensés furent tous exterminés, au nombre de cinquante-huit. La tribu des Oulad-Brahim, d'où étaient sortis ces malheureux fanatiques, auxquels appartenait le marabout dont les prédications les avaient excités, fut sévèrement châtiée.

Ce fait d'armes est le seul qui s'attache au nom de Sidi-bel-Abbès. Son histoire, toute pacifique désormais, n'est plus que celle du développement de la colonisation. Le stationnement d'une garnison amena ces cantiniers empoisonneurs et ces marchands fraudeurs qui suivent toujours les soldats. Ceux-ci attirèrent à leur tour quelques jardiniers, quelques artisans, et il se forma près de la redoute un noyau de population installée sous des tentes, des gourbis et des baraques en planches. La fertilité du territoire

environnant, devenu propriété de l'État par suite de l'émigration, au Marok, des Beni-Amer, au nombre de 25,000, l'abondance de ses eaux, sa salubrité, sa position avantageuse, au point de vue stratégique, déterminèrent le Gouvernement à occuper ce point d'une manière définitive; un décret, en date du 5 janvier 1849, y créa une ville, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement et chef-lieu de commune comprenant avec ses annexes, Sidi-Brahim et Sidi-Khaled, une population de 11,992 hab. dont 2,344 Français, 410 Israélites, 1,510 indigènes et 7,728 étrangers.

Description. — Sidi-bel-Abbès, entouré par un mur crénelé, bastionné, et par un fossé, est traversée par deux rues bordées de superbes platanes et de 25 mèt. de largeur, qui aboutissent aux quatre portes, prenant de leur position, les noms de porte d'Oran au N., où se tient le marché arabe, de Daïa au S., de Maskara àl'E., et de Tlemcen a l'O. Sidi-bel-Abbès comprend deux quartiers : le quartier civil avec son *église*, son *théâtre*, son *marché couvert*, son *hôtel de ville*, *son tribunal*, *sa sous-Préfecture*, *son bureau des Postes*, *son bureau du Télégraphe*, ses *écoles*, etc. ; le quartier militaire avec ses *casernes* de cavalerie et d'infanterie, ses *bâtiments* pour le génie, l'artillerie, les subsistances militaires, son *hôpital*, son *cercle* d'officiers. Des eaux abondantes prises à la Mekerra alimentent de nombreuses fontaines, entretiennent la fraîcheur et contribuent à la salubrité de la ville. Sidi-bel-Abbès, fondée en 1843, sous le nom de *Biscuit-Ville*, et complétant à cette époque la série de postes-magasins qui, de vingt en vingt lieues, de trois en trois marches d'infanterie, de deux en deux marches de cavalerie, s'élevaient sur deux lignes parallèles du bord de la mer à l'intérieur, dans toute l'étendue de la province d'Oran, Sidi-bel-Abbès est aujourd'hui une ville toute française, sortie grande et belle avec sa corbeille de verdure, dans l'espace de dix années seulement, d'un marécage de la Mekerra. Il y aurait injustice, dit M. V. de Prunières, auquel nous empruntons quelques lignes de sa notice sur Sidi-bel-Abbès, à ne pas reconnaître hautement les immenses services rendus à Sidi-bel-Abbès par l'ancien 1er régiment de la légion étrangère, devenu l'unique légion, Les colons ont trouvé dans ce régiment une aide désintéressée et bien précieuse, surtout dans les premiers temps, où les ouvriers faisaient presque complètement défaut.

Sidi-bel-Abbès, qui, dans un jour de flatterie, s'est appelé Bel-Abbès-Napoléon, est peut-être la colonie la plus prospère de l'Algérie : le climat y est chaud, et quelquefois très-sec, mais les terres de la vallée sont excellentes et les éléments d'irrigation nombreux : non qu'il y ait beaucoup de sources, au contraire; mais la Mekerra, bien aménagée, peut alimenter plusieurs canaux.

Environs. — On visitera d'abord, à la porte de Daïa, la belle *pépinière,* ancienne ferme de la légion étrangère. —Au N.-E. 4 kil., le hameau de *Moulaï-Abd-El-Kader-Assassena*, ancienne smala de Spahis. —

Au N.-O. : 8 kil. *Frenda* ou *Frouda*, 200 hab., y compris ceux d'*El-Braïka*, annexée à la commune de Sidi-bel-Abbès, le 31 décembre 1856. École. — Marché arabe tous les jeudis.

A 16 kil. au N.-O., au pied du Tessala, *Aïn-Soffra* ou **le Tessala,** dans l'origine ensemble de fermes européennes disséminées sur près de 10,000 hectares de terres excellentes, et suffisamment arrosées par des sources de petit débit, mais nombreuses; aujourd'hui chef-lieu de commune de 994 hab. dont 384 Français, 528 indigènes et 82 étrangers. Église; école.

16 kil. *Aïn-Zertita*, un des points culminants (756 mèt.) de la chaîne

du Tessala, est couvert de ruines appartenant, comme celles d'*Aïn-ben Soltan* et d'autres pitons encore, à une série de petits postes ou vedettes, chargés de surveiller la plaine.

20 kil. *Le djebel-Tessala.* La distance que nous donnons de Sidi-bel-Abbès au djebel-Tessala est celle que l'on parcourt, pour atteindre àun des trois sommets principauxde cette montagne (1,059 mèt.). Quand on a gravi l'un de ces sommets, on est émerveillé, dit M. le capitaine Davenet, de l'immensité du panorama qui se déroule devant les yeux. Vers le N., c'est la plaine de la Mleta tout entière, avec son fond jaunâtre, que le sel parsème de points d'une blancheur éblouissante ; au delà, c'est le massif peu élevé du R'amera, qui sépare cette plaine de la mer, et qui détache à l'E. le massif conique de Santa-Cruz, entre Oran et Mers-el-Kebir ; plus à dr., saillit le *djebel-Kahar* ou montagne des Lions, au pied de laquelle l'œil cherche nos petites colonies. Puis ce sont les collines de Mostaganem, et enfin, sur un plan beaucoup plus rapproché, le massif du Tafaraoui qui montre seulement l'extrémité noirâtre de son cône, entre les deux pitons qui l'accompagnent, et le terrain tourmenté, coupé, haché, qui le sépare du Tessala. Au N.-E., on suit la vallée de la Mekerra, qui va se perdre vers les montagnes de Maskara, après avoir tracé ses innombrables méandres sur le vaste bassin où s'épanouit la ville neuve de Sidi-bel-Abbès.

Le Tessala est le baromètre du pays : « Quand il met son bonnet de nuit, la colonie de Sidi-bel-Abbès se réjouit, il pleuvra. »

ROUTE 31.

DE SIDI-BEL-ABBÈS A DAÏA.

A, Par Sidi-Ali-Ben-Youb. 81 kil. — Service de diligences, tous les jours, jusqu'à Ali-Ben-Youb. — Voitures à volonté jusqu'à Magenta.

7 kil. **Sidi-l'Hassen**. *V.* R. 28.

20 kil. **Bou-Khanefis**, ancienne smala de spahis, chef-lieu de commune mixte de 6,789 hab., dont 570 Français, 9 Israélites, 5,161 indigènes et 1,049 étrangers, ces derniers, pour la plupart, coupeurs d'halfa. Un pénitencier agricole indigène a été établi dans un fort, qui domine le territoire, sur la rive g. de la Mekerra.

25 kil. *Barrage* de la Mekerra.

32 kil. **Sidi-Ali-ben-Youb**, à g. du djebel Tenazera (1059 m.), d'abord village arabe, smala de spahis et maison de commandement, est un des villages européens constituant la commune mixte de Bou-Khanefis. Sidi-Ali-ben-Youb est situé dans un très-beau pays, sur la Mekerra, et, sans compter cette rivière, ses terres sont irrigables par les deux sources d'Aïn-Skhouna et d'Aïn-Mokerred.

Des ruines romaines, dans lesquelles les colons sont venus parfois chercher des matériaux de construction, attestent qu'un poste important existait sur ce point, où toutes les terres, d'une grande fertilité, sont aujourd'hui livrées à la culture.

Les travaux de MM. Berbrugger, Mac-Carthy, A..., capitaine de la légion étrangère, et Davenet, capitaine d'état-major, ont désormais fixé le nom ancien des ruines de Sidi-Ali-ben-Youb : *Albulæ* ou *Ad Albulas*. Cet établissement était un de ceux qui avaient été échelonnés sur la voie centrale des Romains, de Carthage à la frontière orientale de la Tingitane. Comme *Rapidi*, Sour-Djouab (*V.* p. 142), comme *Castra-Severiana*, Hadjar-Roum (*V.* p. 254), Albulæ, poste frontière, était gardée par des corps auxiliaires. Deux inscriptions, l'une votive, l'autre tumulaire, en font foi. Voici la première :

IMP. CAESAR
L. SEPTIMO

SEVERO PIO
PERTINACI
AVG. ARB. ADIA
PARTH. MAXIM.
TRIB. POTEST
VIII. IMP.. IC...
IIII
EQ. ALAE III
PAR.... E
ANTONINAE.

La seconde mentionne un Aurelius Donatus, cavalier des *Osdroènes.* Les Osdroènes ou Osrhoènes étaient voisins des Parthes, et, puisqu'il se trouvait de ceux-ci à Albulæ, la présence des autres n'a rien que de très-probable en soi-même.

Les ruines d'Albulæ consistent principalement en un rectangle de 170 mèt. sur 180 orienté du N.-N.-E. au S.-S.-O., dont les fondations présentent un mur de 80 cent. d'épaisseur ; des lampes funéraires chrétiennes, des médailles, des débris de poterie, des ustensiles en bronze, des inscriptions, ont été trouvés dans cet endroit par M. le capitaine A... Ce dernier avait également vu à Albulæ une borne milliaire indiquant la distance de ce poste à Hadjar-Roum et à Tessala ; il fit une copie de l'inscription de cette borne, qu'il égara d'autant plus malheureusement, que la borne fut perdue plus tard.

A 1 kil. des ruines d'Ali-ben-Youb, on trouve *Hammam-Sidi-Ali-ben-Youb*, source thermale saline chlorurée, 25°, très-abondante, 19,000 mèt. cubes par jour ; il y a des vestiges antiques en cet endroit, et c'est là qu'on a trouvé l'inscription que nous avons donnée plus haut, et qui se voit aujourd'hui à la porte du cercle militaire de Sidi-bel-Abbès.

51 kil. *Oulad-Slissen,* louar arabe et hameau habité par quelques Européens ; fait partie de la commune mixte de Daïa.

65 kil. **Magenta**, sur l'emplacement d'*El-Haçaïba*, annexe de Daïa. La construction d'un barrage et de canaux d'irrigation facilitera l'expansion agricole de ce nouveau village, qui compte, en ce moment, 86 hab.

De Magenta, la route se dirige au N.-E., pendant une dizaine de kil., puis revient ensuite vers le S.

81 kil. **Daïa** *, la Mare, appelée encore par les Arabes *Sidi-bel-Kheradji.* Daïa est située au milieu d'une forêt de pins et de chênes, à 1,275 mèt. d'altitude. Chef-lieu de cercle militaire de la subdivision de Tlemcen, poste important sur la route des hauts plateaux entre Sebdou et Saïda, Daïa est encore le chef-lieu d'une commune mixte de 9,762 hab. dont 137 Français, 11 Israélites, 8,980 indigènes et 634 étrangers ; le nombre de ces derniers s'augmente comme dans toutes les localités des hauts plateaux, quand on récolte l'halfa. Hôpital ; école ; caserne.

B. Route par Tenira, 75 kil. — Service de diligence tous les deux jours.

13 kil. *Hassi-Daho*, chez les *oulad-Brahim.*

26 kil. **Tenira,** village de 314 hab.

44 kil. *Oued-Tralimet*, affluent de l'*oued-el-Hammam* ou *Habra.*

58 kil. **Telar'**, nouveau village sur l'emplacement d'une ancienne smala de spahis, près du barrage de l'oued-Tralimet.

75 kil. Daïa. *V.* ci-dessus.

ROUTE 32.

D'ORAN A MASKARA

96 kil.

A. Service de diligences d'Oran à Maskara : coupé 12 fr., autres places 9 fr

B. Chemin de fer d'Oran à Saint-Denis-du-Sig (*V*. R. 23) ; corresp. de diligences de Saint-Denis-du-Sig à Maskara : coupé 7 fr., autres places 5 fr.

C. Chemin de fer d'Arzeu à Saïda.
Mêmes observations que pour la route

25, le chemin de fer et la route de terre étant parallèles jusqu'à Saint-Denis-du-Sig.

En quittant Saint-Denis, la route suit d'abord le pied de collines nues, mais assez élevées, à droite; à g. s'étend l'immense plaine du Sig et de l'Habra. On passe à côté de la ferme de l'Union, clôturée de murs, et l'on traverse le canal d'irrigation fournissant aux cultures de la rive droite du Sig la moitié des eaux qui sortent du barrage-réservoir; puis on entre dans le ravin d'un petit torrent, l'oued-Krouff. Le chemin monte toujours : peu à peu le ravin, faiblement boisé, se transforme en une gorge profonde.

63 kil. Ferme d'*Aïn-el-Hallouf*. La montée continue et devient plus rapide.

70 kil. On arrive à un col dominé à gauche par le Sidi-Bou-Ziri (700 mèt.) : de ce col, une descente de 7 kil. mène au pont métallique d'une arche jeté sur l'oued-el-Hammam.

77 kil. L'**Oued-el-Hammam** *, annexe de Maskara, station du chemin de fer d'Arzeu à Saïda, sur la rivière de ce nom, était d'abord un petit fortin destiné à surveiller la route, à égale distance de Saint-Denis et de Maskara, dans lequel, lors de la révolte de 1845, un cantinier, ancien sous-officier, tint tête aux Arabes avec deux compagnons, jusqu'à ce qu'il fût dégagé par un détachement se rendant à Maskara. Des Prussiens ont formé ensuite le premier noyau du village. L'oued-el-Hammam (rivière des Eaux Chaudes), s'appelle ainsi, à cause des sources alcalines et salines, à côté desquelles elle a passé à quelques mètres en amont, à Hammam-Hanefia. Le village est arrosé par un canal (400 litres à la seconde) qui puise ses eaux dans la rivière, à 12 kilomètres en amont, près de la *Ferme des Tartares,* à 5 kilomètres au-dessus du groupe de fermes de *la Guetna.*

En sortant de l'Oued-el-Hammam, la route s'élève sur les versants du *djebel-Tifroura,* qui a reçu de nos soldats en expédition le surnom significatif de *Crève-Cœur;* la montée de Crève-Cœur, longue de 7 à 8 kilomètres, est ouverte en corniche sur le côté N. d'un ravin profond, creusé dans les montagnes terreuses des Beni-Chougran. Les Beni-Chougran sont une tribu, jadis plus puissante, que nos soldats et nos colons n'ont pas manqué d'appeler les *maudits* Chougran. Ce calembour est fréquent en Algérie. On peut abréger considérablement la côte de Crève-Cœur par une série de raccourcis. L'ascension terminée, le chemin borde encore pendant plusieurs kilomètres des gorges profondes, maigrement boisées de thuyas et des autres arbres communs en Afrique : de l'autre côté de ces gorges se dressent les escarpements blanchâtres, et au loin les pitons des Beni-Chougran.

Du point culminant de la route, à 12 kil. de l'Oued-el-Hammam, on découvre, par un beau temps, le rocher de Santa-Cruz, qui domine Oran. La hauteur de ce point au-dessus du niveau de la mer est de 700 mèt.; à partir de là, la route descend par de faibles pentes jusqu'à Maskara.

96 kil. **Maskara** *.

SITUATION.— Maskara est situé par 2° 12' de longitude occidentale et par 35° 26' de latitude septentrionale, à 585 mèt. d'altitude, sur le versant méridional du djebel-Beni-Chougran (900 mèt.), que les Arabes appellent *Chareb-er-Rih,* la lèvre du vent, de ce que les brumes de l'hiver et les brises du N. n'arrivent à Maskara qu'après avoir franchi cette chaîne qui cache les horizons de la mer.

HISTOIRE. — Selon les traditions locales, Maskara aurait été construite par les Berbères, sur les ruines d'une cité romaine, qui comprenait l'enceinte actuelle de la ville, plus une grande portion de terrain entre l'Argoub-Ismaïl et la plaine

d'Er'ris ; cette cité, selon Shaw, serait *Victoria,* que M. Mac-Carthy place beaucoup plus à l'O., à *Aïn-Zertita,* dans le djebel-Tessala.

L'étymologie du mot Maskara, est *Maskar*, « camp permanent. » (*Cherbonneau*).

Maskara n'a point échappé aux sanglants sarcasmes que sidi Ahmed-ben-Youssef, le marabout de Miliana, laissait tomber sur chaque localité de l'Algérie, et qui sont arrivés jusqu'à nous sous forme de dictons : « J'avais conduit des fripons prisonniers, sous les murs de Maskara; ils se sont sauvés dans les maisons de cette ville. » — « Si tu rencontres quelqu'un gras, fier et sale, tu peux dire : *C'est un habitant de Maskara.* » — Ahmed-ben-Youssef disait aussi des Hachem, cantonnés autour de Maskara : « Une pièce fausse est moins fausse qu'un homme des Hachem. »

C'est à Maskara que Bou-Chelar'em, afin d'empêcher les Espagnols de s'étendre dans le pays, transféra le siège du beylik, établi jusqu'alors à Mazouna (*V.* p. 172); mais ce fut d'abord sur les ruines d'une ancienne ville, connue dans le pays sous le nom de *Belad-el-Keurt,* à 4 kil. plus au S.-O., et qui était occupée par une tribu berbère de ce nom.

Nous avons donné ailleurs (*V.* p. 171) la liste des beys qui se succédèrent à Maskara, jusqu'en 1206 de l'hég. (1791 de J.-C.), époque à laquelle Mohammed-el-Kebir prit possession d'Oran. C'est à ce bey que Maskara doit son plus beau temps de splendeur.

Sous Moustafa-el-Manzali, bey d'Oran, Ben-Cherif, khalifa de Ben-Arach, le derkaoui, s'empara de Maskara, dont il massacra la garnison turque ; mais il ne tarda pas à en être chassé par Mohammed-Mokallech, successeur de Moustafa, en 1210 de l'hég. (1805 de J.-C,).

En 1830, les Koulour'lis ayant capitulé et rendu Maskara aux Hachem, furent attirés par ceux-ci dans les plaines d'Er-R'eris, et massacrés sur les bords de l'*oued-Ersebia.*

L'empereur du Marok fit installer en 1831 un lieutenant à Maskara, et l'en retira presque aussitôt.

Abd-el-Kader, fils de Mahi-Ed-din, de la tribu des Hachem, reconnu émir des croyants par ses compatriotes, et installé en cette qualité, le 28 septembre 1832, établit le siège de sa puissance à Maskara, dans laquelle il fit son entrée, ne possédant sur lui qu'un seul boudjou, noué dans le coin de son haïk ; il est vrai qu'une contribution de 20,000 boudjous, frappée aussitôt sur les Juifs et sur les Mzabis de la ville, lui assurait les premières ressources.

En 1835, l'émir, instruit des projets d'expédition du maréchal Clauzel, enleva les richesses de Maskara, et renvoya sa famille dans le Sahara; s'étant opposé inutilement à notre marche, il fut abandonné par une partie de ses troupes qui retournèrent piller Maskara, avant notre arrivée. Cependant, après dix jours de marche et de combats multipliés, l'armée expéditionnaire, réunie à Oran, le 26 novembre 1835, arriva à Maskara, le 7 décembre. Le bey Ibrahim, que le maréchal Clauzel voulait installer dans cette ville, ayant paru peu tenté d'y rester, à cause de l'impossibilité d'entretenir, d'un point si éloigné alors, des rapports avec les établissements français, et de s'appuyer sur une force respectable, on résolut de la brûler. On fit des amas de combustibles dans les édifices publics et dans les maisons particulières ; tout se prépara pour le départ et pour le vaste incendie, qui devait achever la ruine de Maskara, au moment où les dernières troupes quitteraient la ville. Après trois journées de séjour, le 9 décembre, l'armée put voir une dernière fois les flammes qui dévoraient la malheureuse cité.

A la nouvelle de l'évacuation de

notre armée, Abd-el-Kader revint la suivre, à la tête de quelques cavaliers. En passant devant Maskara, il vit sa capitale entourée par un nuage de feu et de fumée ; il campa près de l'Argoub-Ismaïl, n'ayant plus qu'une misérable tente en lambeaux. Cependant, l'armée était à peine rentrée à Oran, le 16 décembre, que toutes les tribus se soumettaient à Abd-el-Kader.

Plus tard, en 1837, après le traité de la Tafna, un commissaire, M. de Menouville, fut envoyé en résidence à Maskara, pour veiller à son exécution. Le capitaine Daumas, mort général de division, lui succéda et résida auprès de l'émir, jusqu'au 16 octobre 1839, époque à laquelle Abd-el-Kader recommença les hostilités.

Le maréchal Bugeaud, ayant résolu de prendre possession de Maskara, partit de Mostaganem, le 18 mai 1841, à la tête d'une colonne, et arriva, le 25 mai, à la suite de plusieurs petits combats d'arrière-garde et de flanc, devant Takdemt, qu'il trouva évacuée, et où il entra pendant un combat très-vif entre les zouaves et la cavalerie ennemie, qui occupait les hauteurs voisines. Après avoir fait sauter le fort de Takdemt la colonne reprit la route de Maskara, suivie à distance par la cavalerie d'Abd-el-Kader, qui évita d'engager le combat.

Quand nos troupes entrèrent dans Maskara (30 mai 1841), tous les habitants avaient émigré, et la ville était couverte de ruines. Une forte garnison y fut laissée ; la fin de cette année et les deux suivantes ayant été consacrées à une guerre active, Abd-el-Kader se réfugia dans le Marok, et les tribus qui jusque-là s'étaient montrées les plus dévouées à sa cause firent leur soumission. La sécurité commençant à régner dans le pays, la circulation put s'établir librement entre Oran et Maskara, à la fin de 1843.

Il n'était venu, dans le principe, avec les troupes d'occupation, que quelques ouvriers civils et le petit nombre d'individus qui marchent d'ordinaire à la suite de l'armée. Une partie des anciens habitants rentra, avec la paix, dans Maskara ; plusieurs colons, attirés par l'espoir du commerce, vinrent s'y établir et élevèrent des constructions. Ainsi commença la nouvelle ville.

Maskara, chef-lieu de sous-préfecture et l'une des subdivisions militaires de la province d'Oran, compte aujourd'hui, avec ses annexes, Saint-André, Saint-Hippolyte et l'Oued-el-Hammam, une population de 12,430 hab. dont 2,313 Français, 783 Israélites, 6,654 indigènes et 2,680 étrangers. Maskara est encore le chef-lieu d'une commune mixte de 26,146 hab. dont 455 Français et 97 étrangers.

Indépendamment de l'importance politique et militaire que Maskara doit à sa situation, la nature l'a dotée d'un grand avenir comme centre commercial et industriel. Le sol et le climat y sont également favorables à la culture des céréales, du tabac, de la vigne et de l'olivier. La culture de la vigne, surtout, a pris de grands développements ; elle s'étend sur 900 hect. et fournit désormais un vin renommé en quantité et en qualité. Le commerce de la minoterie et des huiles est également important. Les indigènes tissent des burnous noirs, dits *zerdani*, qui jouissent d'une grande réputation dans tout le Mar'reb. En dehors du marché quotidien, il se tient, trois fois par semaine, à Maskara un des marchés les plus considérables de la province ; les Arabes viennent, de 30 lieues à la ronde, y vendre leur différents produits : kaïks, tapis, laines et bestiaux.

Description. — Assise sur deux mamelons séparés par un ravin, au fond duquel coule l'*oued-Toudman*, Maskara comprend cinq parties : *Maskara*, *Argoub-Ismaïl*, *Baba-Ali*, *Aïn-Beïda* et *Sidi-Ali-Mohammed* ; ces quatre dernières peuvent être

regardées comme les faubourgs de la ville, qui se trouve à leur centre, sur la rive g. de l'oued-Toudman, au S. de Baba-Ali, à l'E. de l'Argoub, au N. d'Aïn-Beïda et à l'O. de Sidi-Ali-Mohammed. Maskara est un mélange de constructions françaises et de bâtisses arabes ; ces dernières conservent leur apparence de saleté et de misère ; mais, en somme, Maskara, s'élevant au pied de la terrasse verdoyante du Chareb-er-Rih, et dominant la fertile plaine de l'Eghris (*R'eris*), aux larges horizons, produit sur le voyageur une impression des plus agréables.

Les *remparts* embrassent, dans un pourtour de 3 kil., Maskara et ses faubourgs, moins celui de Baba-Ali; ils sont percés des cinq *portes* d'Oran, de Baba-Ali, de Mostaganem, de Tiharet et de Sidi-Mohammed; une grille en fer ferme le passage pratiqué dans l'enceinte des eaux de l'Aïn-Toudman. Les *places* sont au nombre de huit : la place principale est connue sous les noms de place d'Armes, place du Beylik, place Louis-Philippe, place de la République ; la place du Nord sert pour le marché aux grains. Les *rues* sont assez bien percées : on remarque celles de Nemours, d'Orléans, de Louis-Philippe. Quatre *ponts* relient entre eux les quartiers séparés par l'oued-Toudman ; deux maintiennent la circulation des habitants; les deux autres sont éclusés pour régler les eaux, l'un, à leur entrée dans la ville, l'autre, à leur sortie, à environ 500 mèt. des murs.

Les trois *mosquées*, dont le plan forme un quinconce de piliers reliés par des arceaux parallèles, supportant la toiture des nefs, sont de beaucoup inférieures, sous le rapport de la construction et du style, aux mosquées de Tlemcen et même à celles d'Alger et d'Oran. Leurs minarets sont dépourvus de style. L'une de ces mosquées, convertie en *église*, est située sur la place de la République ; la deuxième, conservée au culte musulman, est voisine de cette place ; la seule inscription qu'on y lit, dans la cour, se rapporte à un Mohammed-ben-Sarmachik, calligraphe lapidaire, 1164 de l'hég. (1750 de J.-C.); la troisième mosquée, dite d'Aïn-Beïda, située près des remparts de ce quartier, au milieu des bâtiments militaires, sert de magasin à blé; elle possède un mihrab, décoré d'arabesques en stuc grossièrement sculptées, au milieu desquelles une inscription, due à Mohammed-Sarmachik de Tlemcen, nous apprend le nom du fondateur de la mosquée, Mohammed-el-Kebir, et donne la date de 1165 de l'hég. (1761 de J.-C.). C'est à Aïn-Beïda qu'Abd-el-Kader prêchait la guerre sainte, comme il devait la prêcher à Tlemcen.

Les *bâtiments civils* sont : la Sous-Préfecture, la Mairie, la justice de paix, la Poste, le Télégraphe, le bureau des Domaines, les écoles et salles d'asile, l'abattoir. Les *bâtiments militaires* comprennent : le Beylik, ancien palais de Mohammed-el-Kebir, mais n'ayant rien d'extraordinaire; on y a placé l'horloge de la ville; les casernes d'infanterie et de cavalerie ; l'hôpital militaire; la poudrière; le bureau arabe. Ce dernier, ainsi que la construction affectée aux bains maures, a un cachet arabe, qui n'est pas dépourvu de style ; il a été élevé par le service des bâtiments civils.

Le *théâtre* de Maskara est en bois; aucune troupe d'arrondissement ne l'a encore desservi : mais les soldats y donnent quelquefois des représentations, et quelques-uns d'entre eux remplissent avec beaucoup de vérité les rôles de femme.

Quatre *fontaines*, alimentées par l'oued-Toudman, donnent de l'eau aux différents quartiers de Maskara. La fontaine de la place de la République est la plus remarquable ; elle est formée d'une vasque en marbre, qui décorait autrefois le Beylik.

L'*oued-Toudman* prend sa source à 3 kil. N.-O. de Maskara, et reçoit, entre Baba-Ali et la ville, les eaux de l'Aïn-ben-es-Soltan, qui viennent du S.-E. Le ravin de l'oued-Toudman, qui sépare Maskara de l'Argoub-Ismaïl, commence au N. par un vallon, large au départ, mais se rétrécissant au bas. Un rocher taillé à pic forme sur ce point un versant où l'eau se précipite en cascade. En descendant vers la plaine, les bords sont fermés par des rochers escarpés, et le ravin devient très-profond; les rochers disparaissent ensuite, et le ravin s'élargit de nouveau en approchant de la plaine; il a été converti, en cet endroit, par les soins de l'ancien commissaire civil, M. Lafaye, sur une longueur de 200 mèt. et sur une étendue de trois hectares, en *jardin public*.

On visitera, à 1 kil. de Maskara, la belle *pépinière* placée à l'entrée de la plaine de l'Eghris, qui s'étend sur 11 lieues de largeur et 10 de longueur.

ENVIRONS. — A 4 kil. au N.-E., **Saint-Hippolyte** (148 hab.), sur le plateau dont descend l'Aïn-Toudman, est une des annexes de Maskara; il est peuplé de Béarnais et d'un certain nombre de Francs-Comtois et de Corses. Église; école. C'est un centre prospère dont les cultures se sont étendues peu à peu jusqu'au marabout de Sidi-Daho. Ce marabout, situé sur un monticule, se trouve à 7 ou 8 kil. au N.-E. de Maskara; il domine la jolie cascade de l'oued-Sidi-Daho, qui prend sa source, à une faible distance de la chute, dans un ravin ouvert au pied des pitons des Beni-Chougran. La cascade du petit torrent se compose d'une succession de cascatelles, dont la plus haute peut avoir 15 mèt. L'oued s'engage ensuite dans de très-profondes gorges, creusées à pic entre des montagnes blanchâtres; quelques palmiers s'élèvent sur ses bords. Plus bas, il se renforce d'un grand nombre de sources, prend le nom d'oued-Fergoug, et va se jeter dans le lac formé par le barrage de l'Habra.

A 14 kil. de Maskara et 6 kil. d'El-Bordj, **Aïn-Farès**, nouveau village, sur la route de Maskara à l'Illil. A 20 et quelques kil. au N.-E., **El-Bordj**, petite ville arabe. — 28 kil., **Kala**, autre petite ville arabe, suspendue au flanc d'une montagne abrupte, la *Kala-haouara* d'Ibn-Khaldoun, aujourd'hui le centre d'une active fabrication de tissus de laine, et surtout de tapis à longue laine (*frach*), et d'autres tapis en laine et en jonc.

ROUTE 33.

DE MASKARA A SIDI-BEL-ABBÈS.

94 kil.

Route carrossable. — Diligences, tous les jours, de Maskara à Aïn-Fekkan; voitures à volonté.

A 3 kil., **Saint-André**, annexe de Maskara. Ce village est le premier centre que l'on rencontre sur la route de Sidi-bel-Abbès. La population est de 490 habitants, originaires, pour la plus grande partie, des Pyrénées-Orientales. Église; écoles.

Au pied de la côte de Saint-André, on se trouve dans la plaine d'Eghris (Er'ris), qu'on traverse en écharpe, dans la direction du sud-ouest. Le chemin passe devant quelques fermes (leur nombre s'accroît tous les ans). La route franchit l'oued-Froha.

A 20 kil., au S.-O., dans la vallée de l'oued-el-Hammam, qui prend plus bas le nom d'Habra, se trouve **Aïn-el-Hammam-ben-Hanefia**, groupe de sources minérales alcalines, 66° et salines, 63° et 65°. Établissements militaires et piscines fréquentées par les Européens et les Arabes.

Les eaux de Ben-Hanefia étaient connues des Romains; l'inscription

suivante trouvée dans cette localité, et déposée depuis à la direction du Génie, à Maskara, a été signalée par le docteur Leclerc :

AQVARV
M SIREN
PORCIVS
QVINTVS
DECALEX
PRAEFNVM
AMBOV CIVV
O QVS PCCIII.

« Il serait intéressant, dit M. le docteur Leclerc, de savoir s'il s'est conservé quelque légende locale qui explique cette dédicace « aux..... des eaux..... par Porcius Quintus, décurion. » Une autre inscription, mais tumulaire, trouvée également à El-Hammam, donne le nom d'un octogénaire. — C'est au hameau de *la Guetna,* sur la route d'Oued-el-Hammam, qu'est né Abd-el-Kader.

24 kil. *Source d'Aïn-Fekkan.* Les eaux qui filtrent dans la vaste plaine d'Eghris se rassemblent en partie dans un canal souterrain, dont la bouche d'émission est Aïn-Fekkan. Cette source, qu'on dit la plus abondante de la province d'Oran, avec celle de la Tafna, forme un marais plein de roseaux, entouré de peupliers, de trembles et d'eucalyptus, récemment plantés : d'après une tradition le principal jaillissement se trouve au fond d'un gouffre de plus de 70 mèt. de profondeur. Aïn-Fekkan forme une jolie rivière de 600 à 900 litres de débit par seconde à l'étiage : sur ces 600-900 litres, 200 sont détournés par un barrage au profit de

26 kil. **Aïn-Fekkan**, village de 280 hab., créé par le général Cérez, commandant la subdivision de Maskara. Cette belle colonie est établie sur un plateau en pente, au pied duquel l'oued-Fekkan roule avec bruit ses belles eaux ; elle est peuplée d'Alsaciens, de Lorrains, originaires des environs de Phalsbourg, et de colons du pays.

31 kil. Petit *cimetière arabe.* Là on peut prendre à gauche un petit sentier, gagner la rive droite de l'oued-Fekkan et suivre la rivière jusqu'à une fort belle cascade de 15 à 18 mèt. de hauteur, qui tombe dans un ravin d'une végétation merveilleuse. On descend de l'oued-Fekkan jusqu'aux

40 kil. **Trois-Rivières**, qui seraient plus justement nommées les *Quatre-Rivières.* En effet quatre cours d'eau s'y rencontrent, phénomène assez rare : l'oued-Fekkan, l'oued-Taria, l'oued-Houenet et l'oued-Mebrir. Ces quatre rivières forment l'Oued-el-Hammam, plus bas l'Habra.

Le chemin, très-accidenté, franchit des montagnes.

54 kil. **Mercier-Lacombe**, nom d'un ancien fonctionnaire civil de l'Algérie, village nouveau, pourvu de belles eaux et de beaux arbres, créé sur l'emplacement de *Sfisef.*

65 kil. Le *puits d'Ab-el-Kader.*

79 kil. *Hassi-el-R'air.*

86 kil. *Puits de Tilmouni;* fermes européennes.

93 kil. Sidi-bel-Abbès (*V.* p. 258).

ROUTE 34.

DE MASKARA A SAÏDA

74 kil.

Service de diligences, tous les jours, coupé 6 fr., intérieur 4 fr.

3 kil. Saint-André (*V.* p. 266).

Au bas de la descente de Saint-André, on entre dans la plaine d'Eghris, aujourd'hui presque déserte, mais assez vaste et assez féconde pour nourrir des centaines de milliers d'hommes. On laisse à g. la ferme Perez.

10 kil. **L'Oued-Froha**, village en voie d'agrandissement, dans la plaine, près de l'oued-Froha, rivière qui se perd plus bas dans le sol.

12 kil. On quitte la plaine d'Eghris pour s'engager dans les montagnes

qui la séparent de la plaine de Taria.

On franchit l'oued-Taria, branche principale de l'Habra, sur un pont en pierre d'une arche, à l'entrée de

33 kil. L'**Oued-Taria***, chef-lieu de commune mixte de 7,417 hab. dont 535 Français, 47 Israélites, 6,650 indigènes, 185 étrangers. Église; école, Un chemin de traverse mène, en une heure et demie, du village de l'Oued-Taria à la smala d'*Ouizert* (à l'O.).

Au sortir de la plaine de l'oued-Taria, le terrain, qui, depuis Saint-André, était généralement plat, et couvert seulement de broussailles et de palmiers nains, se relève et se boise. On entre dans la vallée de l'oued-Saïda, limitée des deux côtés par des montagnes boisées de forêts de thuyas.

44 kil. **Franchetti**, nom d'un des défenseurs de Paris en 1870, village annexe de l'Oued-Taria; il s'appelait primitivement *Drâ-er-Remel.*

68 kil. **Aïn-Azereg**, la Fontaine bleue, et non Aïn-Nazereg, annexe de Saïda. Les sources qui arrosent cette colonie sont de toute beauté: fraîches et claires, elles ne donnent pas moins de 300 litres d'eau par seconde. Celle d'*Aïn-Ouangal* ou du Poirier, située au N., en verse environ 175. Entre Aïn-Azereg et Saïda, à dr. de la route, fontaine thermale sur le bord même de l'oued-Saïda.

74 kil. **Saïda***. Cercle militaire de la subdivision de Maskara, et centre de population européenne, Saïda a été créé au commencement de 1854, sur une butte, placée à la base de longues crêtes qui limitent vers le S. les hauts plateaux, près de l'oued-Saïda, à 890 mèt. d'alt. L'enceinte de Saïda renferme dans sa partie orientale une caserne, un pavillon d'officiers, un hôpital et des magasins pour une garnison de 200 hommes et 50 chevaux; la partie occidentale est occupée par une petite ville, chef-lieu de commune mixte et de circonscription cantonale, de 4,219 hab., 641 Français, 119 Israélites, 2,999 indigènes et 460 étrangers. Église; école. Le pays est fertile, le climat sain, les eaux abondantes; les cultures s'étendent, principalement celle de la vigne.

« Nous ne saurions passer outre sans dire un mot de la vieille Saïda, la *Saïda* d'Abb-el-Kader, occupée et ruinée par nos troupes, le 28 mars 1844, distante de la nouvelle, de 2 kil. Un peu plus au S.-O., l'oued-Saïda, après avoir serpenté sur les déclivités des hauts plateaux, se fraye subitement un passage à travers une dislocation de la montagne, et, 1 kil. plus loin, se fait jour derrière la vieille Saïda. Les berges sont souvent coupées à pic, et d'une hauteur qui égale leur écartement, 100 mèt. Sur les pentes les moins raides poussent l'olivier, l'amandier et le térébinthe. Au fond de la gorge, le torrent roule à travers les roches couvertes de vignes et de lauriers-roses. C'est sur un talus adossé à la berge septentrionale, et au point où débouche la gorge, qu'Abb-el-Kader avait bâti Saïda; cette ville était carrée, et il avait complété son système de défense, sur les trois autres faces, par de fortes murailles qui subsistent encore à moitié. » (*D. L. Leclerc.*)

ROUTE 35.

DE MASKARA A FRENDA

103 kil.

Route carrossable.

12 kil. **Maoussa**, village en création, à l'embranchement des routes de Frenda et de Tiharet.

22 kil. **Kachrou**, annexe de Frenda, groupe de fermes. Kachrou, dont les arbres séculaires abritent la koubba de Sidi-Mahi-ed-Din, offre un grand intérêt historique, puisque c'est là qu'Abd-el-Kader passa sa jeunesse, et qu'il fut proclamé émir

des croyants par les Hachem, les Beni-Amer et les R'araba. « Nous donnons ici sa biographie extraite du *Dictionnaire des Contemporains*, par M. G. Vapereau.

Sidi-el-hadj-Abd-el-Kader-ben-Mahi-ed-din est né vers 1807, aux environs de Maskara, sur le territoire des Hachem. Doué d'une intelligence précoce, il expliquait, dès l'enfance, les passages les plus difficiles du Koran. Plus tard il se distingua par son éloquence et sa connaissance de l'histoire nationale, en même temps que par sa fervente piété, et mérita les titres de marabout et de taleb, c'est-à-dire de saint et de savant. Il ne négligeait pas non plus les exercices du corps, et surpassait tous les Arabes par son habileté à manier le cheval et les armes. Le dey d'Alger, redoutant son ambition, voulut le faire assassiner. Abd-el-Kader put s'enfuir en Egypte avec son père, et se trouva pour la première fois en contact avec la civilisation européene, au Kaire et à Alexandrie. Il alla visiter alors le berceau du prophète, à la Mekke, et se recommanda encore par ce saint pèlerinage à l'attention de ses compatriotes.

Quand il revint en Algérie, Alger était au pouvoir des Français, et la domination turque anéantie dans la province. Les tribus arabes voisines d'Oran crurent le moment favorable pour reconquérir leur indépendance : elles se soulevèrent, sous le commandement du père d'Abd-el-Kader, battirent les Turcs, et s'emparèrent de Maskara. Les habitants de la ville voulurent reconnaître Mahi-ed-Din pour émir, mais il se déchargea de cet honneur sur son fils, dont l'autorité s'étendit bientôt de proche en proche jusqu'au grand désert.

Dès lors l'histoire d'Abd-el-Kader est l'histoire de la conquête française en Algérie. Encouragé par ses premiers succès, il se mit à prêcher la guerre sainte, et vint avec 10,000 cavaliers assiéger Oran (1832). Il fit preuve d'un grand courage, et ne se décida à la retraite qu'après une lutte de trois jours. L'année suivante, le général Desmichels battit Abd-el-Kader dans des escarmouches sanglantes, et mit garnison sur deux points importants de la côte, Arzeu et Mostaganem. Cependant l'influence de l'émir allait croissant; il devint bientôt le seul chef des diverses tribus soulevées contre la domination française, et put attaquer Tlemcen. En 1834, il conclut avec le général Desmichels un traité qui, faisant du Chelif la limite de ses possessions, lui constituait un véritable royaume, avec Maskara pour capitale, entre l'empire du Marok, les provinces d'Oran, du Titeri et d'Alger, lui livrait tout le commerce de la province d'Oran, et lui donnait le temps de dresser ses troupes contre nous, d'établir un gouvernement régulier, en un mot, de reconstituer la nationalité arabe. Le cabinet français, abusé, avait cru se décharger sur lui des embarras de l'occupation.

Il lui en créa bientôt de nouveaux. Après avoir comprimé, avec l'aide de la France, une révolte dangereuse, excitée par quelques chefs jaloux de son autorité, il passe le Chelif et s'empare de Medéa. Le général Trézel, qui avait remplacé, en 1835, le général Desmichels à Oran, marcha contre l'émir et l'atteignit sur les bords de la Makta ; mais, entouré par 20,000 cavaliers, il dut battre en retraite, après des prodiges de valeur, abandonnant à l'ennemi son ambulance et ses bagages. Cette victoire redoubla le fanatisme des Arabes, et jeta la consternation dans notre armée. On choisit alors pour gouverneur de l'Algérie, le maréchal Clauzel, qui partit accompagné du duc d'Orléans. Il commença par semer la mésintelligence entre les chefs arabes ; puis, avec un corps de 8,000 hommes, il se dirigea vers Maskara, qu'il trouva évacuée, et dont il ordonna la des-

truction. De là, il alla occuper Tlemcen, où se distingua le commandant Cavaignac.

Les premiers succès véritables contre l'émir furent obtenus par le général Bugeaud, qui parvint à débloquer le général d'Arlange, enfermé dans son camp, et rompit le prestige attaché au nom et à la fortune d'Abd-el-Kader. Toutefois, pour faciliter notre seconde expédition contre Constantine, il offrit la paix à son ennemi vaincu, et lui fit, par le traité de la Tafna (30 mai 1837), des conditions encore plus avantageuses que celles du traité Desmichels. L'émir profita de la paix pour resserrer le lien de fédération entre les diverses tribus arabes, se créer des intelligences dans les provinces françaises, et s'approvisionner de munitions de toutes sortes. Puis, quand il se crut prêt à recommencer la guerre, il trouva des prétextes d'hostilité dans certaines clauses mal définies du traité de la Tafna, et, en novembre 1839, il fit massacrer nos colons. Alors le duc d'Orléans et le maréchal Valée commencèrent cette rude campagne de 1840, signalée par la victoire de Mouzaïa et par la prise de Medéa et de Miliana. Ils réduisirent l'ennemi à la défensive, mais sans pouvoir assurer la tranquillité des populations algériennes.

On vit bien alors qu'il fallait une lutte acharnée pour en finir avec Abd-el-Kader, et le général Bugeaud fut nommé gouverneur. Il changea la tactique suivie jusqu'alors, augmenta les colonnes d'attaque, leur donna une plus grande légèreté et organisa ce système de r'azzias qui, en portant nos armes jusqu'aux limites du désert, fit naître bientôt la famine parmi les Arabes. Maskara fut prise, en décembre 1841, et un grand nombre de tribus firent leur soumission. Abd-el-Kader redoubla d'efforts, souleva les Kabiles de Bougie, et recula pas à pas vers le désert, avec les tribus fidèles à sa cause. La prise de sa *smala* par le duc d'Aumale, en février 1843, le força à se réfugier sur le territoire de l'empereur du Marok, Abd-er-Rahman, qui l'avait presque toujours soutenu sourdement jusque-là, et qui se décida, en 1844, à attaquer les positions françaises. La victoire complète du général Bugeaud sur les troupes marokaines, à Isly (14 août), et le bombardement de Mogador et de Tanger par le prince de Joinville, guérirent pour toujours l'empereur de l'envie de protéger ouvertement Abd-el-Kader. Mais l'infatigable émir sut encore trouver chez les peuples fanatiques du Marok, et malgré leur souverain, des secours en hommes et en argent qui lui permirent de se jeter de nouveau sur l'Algérie. En 1845, la plaine de la Mitidja se trouva encore une fois menacée, et le maréchal Bugeaud dut recommencer cette guerre de marches et de contre-marches, de poursuites et de r'azzias continuelles, qui, en empêchant son adversaire d'établir un gouvernement régulier, devait aboutir à sa soumission. Il fallut encore deux ans pour réduire Abd-el-Kader, qui profitait de l'hospitalité d'Abd-er-Rahman pour pratiquer des intelligences dans le Marok et y préparer une révolution à son profit. Il parvint à soulever en sa faveur un certain nombre de peuplades et contraignit l'empereur à faire cause commune avec les Français contre lui. Après une tentative inutile contre la ville d'Ouchda, l'émir remporta deux victoires sur les troupes marokaines, dont la plupart refusaient de le combattre, s'empara d'un de leurs camps, puis de la ville de Taza, et se retourna de nouveau contre les possessions françaises. Enveloppé bientôt par des forces supérieures, il fut contraint de fuir, et, après la mort de ses derniers partisans, il vint se rendre au général Lamoricière, sous la condition d'être mené à Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre. Il fut embarqué pour la France avec sa famille, et, après avoir été

détenu quelque temps au fort Lamalgue, à Toulon, puis au château de Pau, il fut enfin installé au château d'Amboise. L'Assemblée nationale, plusieurs fois saisie des réclamations du prisonnier, jugea qu'il ne pouvait sans inconvénient revoir la terre d'Afrique. Il fut enfin mis en liberté par l'empereur Napoléon III, à l'occasion même de la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852), et en témoigna la plus vive reconnaissance. Il s'embarqua, le 21 du même mois, avec toute sa suite, pour Brousse, où il vécut dans la retraite jusqu'au tremblement de terre qui détruisit cette ville en 1855. Il passa alors à Constantinople.

Depuis, il s'est établi à Damas, où, au mois de juin 1860, il prit généreusement la défense des chrétiens contre les fureurs meurtrières des Druses, et mérita d'être fait grand-croix de la Légion d'honneur.

53 kil. *Bou-Noual,* caravansérail.

83 kil. *Moulaï-Abd-El-Kader*, gîte d'étapes.

103 kil. **Frenda** *, ancienne ville arabe, poste militaire, chef-lieu de commune mixte de 24,248 hab. dont 120 Français, 104 Israélites, 23,912 indigènes, 112 étrangers. Frenda est située à 1,152 mèt. d'altitude, sur la lisière des hauts-plateaux, et près de forêts de pins d'Alep, dont l'industrie tire depuis quelque temps de grandes quantités de résine et de térébenthine.

Une route carrossable de 56 kil. conduit de Frenda à Tiharet, en passant par les gîtes d'étapes de *Aïn-Temouflet,* 24 kil. et *Sidi-bel-Kacem,* 24 kil.

ROUTE 36.

DE MASKARA A TIHARET

138 kil.

Route carrossable.

5 kil. *Ben-Yaclef,* petit village au milieu de vergers.

12 kil. **Maoussa.** *V.* R. 35

20 kil. **Palikao** ou *Ternifin,* nouveau village de 193 hab. Église ; école.

Les Koubbas de *Sidi-Saad-el-Nahar,* de *Sidi-Ali-bou-Djebbar,* de *Moulaï-Abd-el-Kader* jalonnent la route jusqu'à

44 kil. *Medjaref,* caravansérail sur l'oued de ce nom, un des nombreux affluents de la *Mina.*

60 kil. *Fortassa,* près du confluent de la Mina et de l'*oued-el-Abd;* cette localité est célèbre dans nos annales militaires; elle se trouve entre les Hachem au S. et les Flitta au N. De Fortassa la route remonte la vallée de la Mina.

78 kil. *Sidi-Djilali-ben-Amar,* caravansérail.

102 kil. *Mechra-Sfa,* caravansérail.

128 kil., *La ferme des Spahis,* établie à *Takdemt,* dont le nom rappelle un des établissements d'Abd-el-Kader, incendiée par les Arabes, la veille de notre arrivée, et ruinée complètement par nos colonnes, le 25 mai 1841. Bâtie sur un versant qui fait face au N., Takdemt présentait un amphithéâtre de maisons encadré dans d'affreux escarpements de granit, dont le pied et les flancs, largement déchaussés, forment un profond ravin, surtout du côté de l'O. Cette petite ville, relevée en 1836 par Abd-el-Kader, est la *Tihert-la-Neuve,* d'El-Bekri . « La ville de Tihert est environnée d'un mur percé de trois portes. Elle est située sur le flanc d'une montagne nommée Guezzoul. La citadelle domine le marché de la ville, et porte le nom d'El-Masouma, l'inviolable. Une rivière venant du côté du midi, et appelée la Mina, passe au S. de la ville. Dans le mois de Safer 144 (mai-juin 761), Abd-er-Rahman (le Rostemide) s'étant enfui de Kaïrouan avec les gens de sa maison et la partie de ses trésors la plus facile à emporter, les Ibadites, qui s'étaient ralliés autour de lui, le reconnurent pour leur chef, et

se décidèrent à bâtir une ville qui pourrait leur servir de point de réunion. Ils s'arrêtèrent à l'endroit qu'occupe Tihert de nos jours, et qui, à cette époque, était couvert d'une épaisse forêt. Abd-er-Rahman s'étant installé sur un terrain carré et dépourvu d'arbres, les Berbères se dirent : « Il vient de se loger sur « un *Takdimet,* » c'est-à-dire sur un tambour de basque. La figure carrée du terrain leur avait suggéré cette comparaison.»(*Traduction de Slane.*) M. le docteur Baudens, qui a raconté longuement la prise de Takdemt (*Musée des Familles*, année 1841, p. 310), dit : « Mes recherches archéologiques m'ont fait découvrir, dans le haut de la ville, des assises de pierre parfaitement taillées, que je fais remonter à l'époque de la domination romaine : ce qui m'a confirmé dans cette pensée, c'est la découverte d'une partie de maison qui, évidemment, est l'œuvre des Romains... Un fût de colonne brisée, qu'à son chapiteau orné de feuilles d'acanthe on reconnaissait pour être de l'ordre corinthien, annonçait que cette maison avait dû être celle de quelque patricien de Rome. » Ces débris viennent peut-être de Tingartia.

138 kil. **Tiharet***, *station* en berbère, occupe l'emplacement d'un établissement romain, qui représente probablement, selon M. Mac-Carthy, l'ancienne *Tingartia,* siège d'un évêché, au ve s. de notre ère ; M. le docteur Leclerc y a recueilli des inscriptions de tombes chrétiennes remontant à la même époque. Plus tard, la tribu arabe des Berkadjenna éleva dans cet endroit un château fort, nommé Tihert-la-Vieille ; El-Bekri raconte que cette peuplade, ayant entrepris de bâtir Tihert, trouva, chaque matin, l'ouvrage de la veille renversé; c'est alors que les Berkadjenna contruisirent Tihert-es-Sofla, la basse Tihert, laquelle était Tihert-la-Neuve, à 5 milles O. de Tihert-la-Vieille. Le Tiharet français date de 1843. Au début de la belle et décisive campagne de cette année, pendant que le maréchal Bugeaud fondait Orléansville sur les ruines romaines d'El-Isnam, près du Chelif, le général Lamoricière commençait, en relevant aussi les ruines romaines à Tiharet, le rétablissement de cette ligne de postes de la frontière du Tell, base d'opérations d'où Abd-el-Kader s'élançait contre nous, à l'origine de la lutte. Ces établissements à la limite des terrains cultivables, ces haltes à l'entrée du désert, allaient nous permettre, soit de prendre l'ennemi à revers, s'il pénétrait sur les derrières de nos colonnes, soit de retrouver, sur ces points éloignés, de nouvelles forces pour le poursuivre, s'il s'enfonçait dans le sud.

Tiharet, cercle militaire de la subd. de Maskara, chef-lieu de circonscription cantonale et de commune, compte 2,613 hab., 549 Français, 294 Israélites, 623 indigènes et 1,295 étrangers. Il est bâti à 1,083 mèt. d'altidude, sur les dernières pentes du *djebel-Guezzoul,* entre deux ravins, et forme deux quartiers distincts renfermés dans une enceinte bastionnée, percée de trois portes. On entre dans le quartier des colons par la porte du N. ou de Maskara ; cette partie de la ville se compose d'une grande rue principale, dans laquelle on trouve un fondouk de vingt-quatre boutiques, un caravansérail pour les juifs, et des bains maures. Église ; école. Un marché arabe se tient tous les lundis à Tiharet. Le territoire, très-fertile, est cultivé en céréales ; la vigne y vient très-bien également. Le quartier militaire, dit le *Fort,* comprend deux casernes d'infanterie, un quartier de cavalerie, des magasins, un hôpital, une chapelle et un cercle pour les officiers. Belle vue sur les hauts Plateaux, qui portent ici le nom de *Sersou*, et qui font réellement partie du Tell, dans lequel ils sont officiellement englobés : on voit le Nador

au S., les monts de Goudjila au S.-E., et, tout à fait au loin, le massif du Djebel-Amour.

Sidi-Khraled, annexe de Tiharet, situé à 1 kil. S.-O. sur la route de Frenda, est un village d'une cinquantaine de maisons, entouré de belles exploitations agricoles. On y compte déjà plus de 250 Européens. École.

Excursion à la cascade de la Mina. — La Mina, le principal affluent du Chelif, et la rivière qui passe à Relizan, prend sa source au S. de Tiharet, près de Frenda, sur la lisière des hauts-Plateaux. C'est à 12 ou 13 kilomètres au midi de Tiharet que, déjà considérable, elle forme dans des gorges charmantes la cascade de Hourara ou *Saut de la Mina* (42 mèt. de hauteur). A côté est un moulin.

Un peu plus loin, près des sources de la Mina, M. le colonel Bernard a signalé trois édifices, prismes quadrangulaires, dont le plus grand a 34 mèt. 50 c. sur chaque côté et que les indigènes appellent *djedar*; ces édifices se trouvent vers les sources de la Mina et ils sont construits avec de grandes et belles pierres calcaires très-bien travaillées. «Je suis monté, dit M. le colonel Bernard, sur l'un de ces édifices, et j'ai trouvé une entrée formée de deux chambranles en pierre de taille, couronnés d'un linteau monolithe; l'envoûtement à gradins et l'escalier lui-même sont bâtis également avec des matériaux de grand appareil. Nous n'avons pu descendre que cinq marches, n'ayant aucun outil pour écarter les obstacles qui nous empêchèrent d'aller plus loin... » Plus heureux que le colonel Bernard, M. Bordier (1865), officier aux tirailleurs indigènes, est descendu, en rampant d'abord, dans le plus grand de ces monuments, s'engageant dans une galerie de 45 mèt. 50 c. de développement, qui s'étend à dr. et à g.; il a pu s'assurer qu'elle donnait naissance à cinq autres galeries aboutissant à autant de salles ou hypogées. Le nom de djedar, donné par les Arabes à ces monuments, n'a rien de spécial: les indigènes l'appliquaient jadis à toutes les villes romaines ruinées; il ne signifie pas autre chose, dans leur langue, qu'un lieu entouré de murs. Mais le nom de la destination du Djedar est encore conservé aujourd'hui par une source voisine qui porte le nom d'*Aïn-el-Kebour*, source des tombeaux. On lit dans l'histoire des Berbères d'Ibn-Khaldoun, traduite par M. de Slane, le passage suivant qui se rapporte aux djedar: « Ibn-er-Rakik rapporte qu'El-Mansour, étant à la poursuite des Louata qui avaient participé à la révolte d'Ebn-Yessel, seigneur de Tiharet, rencontra dans cette expédition des monuments anciens auprès des châteaux qui s'élèvent sur les trois montagnes. Ces monuments étaient en pierres de taille, et, vus de loin, ils présentaient l'aspect de tombeaux en dos d'âne. Sur une pierre de ces ruines, il découvrit une inscription dont on lui fournit l'interprétation suivante : « Je suis Soleiman le serdéghos (stratégos). Les habitants « de cette ville s'étant révoltés, le « roi m'envoya contre eux, et, Dieu « m'ayant permis de les vaincre, « j'ai fait élever ce monument pour « éterniser mon souvenir. » M. le commandant Dastugue a pris plus tard une copie de cette inscription devenue très-fruste (disparue aujourd'hui), et il l'a communiquée à M. de Slane, qui n'a pu lire que les mots *Salomo* et *stratégos*. Il s'agit ici de Salomon, le général de Justinien, qui aurait alors porté ses armes jusqu'à Takdemt.

Goudjila, à 60 kil. S.-E. de Tiharet, au midi du Sersou, sur la nouvelle limite officielle du Tell, est le premier ksar que l'on rencontre sur la route du Djebel-Amour. Ce village servit de dépôt, en 1841, à Abd-el-Kader pour ses armes et ses munitions, lorsqu'il eut abandonné Takdemt.

ROUTE 37.

DE RELIZAN A TIHARET

98 kil.

Service de diligences, tous les deux jours.

25 kil. **Zamora** *, ou *Zemmora*, chef-lieu de commune mixte avec Kenenda pour annexe ; 1,886 hab., 228 Français, 44 Israélites, 1,577 indigènes et 37 étrangers. École. Zamora, où se tient un marché arabe tous les mercredis, est situé à 240 mèt. d'altitude, au pied de montagnes couvertes de forêts de sumac. Sur l'une de ces montagnes on a élevé une koubba en l'honneur du général Moustafa-ben-Ismaïl, le chef des Douair et des Smela, notre fidèle allié depuis 1833, tué, à 80 ans, non loin de *Tifour* et de Zamora, en voulant ramener ses cavaliers saisis d'une incroyable panique.

41 kil. **Kenenda**, nouveau village, annexe de Zamora, sur l'emplacement de l'ancienne Smala de *Mendès,* près de l'Aïn-Kenenda.

61 kil. *Er-Raouïa,* caravansérail.

77 kil. *Oued-Temda,* caravansérail.

93 kil. *Guertoufa,* hameau de 90 hab. dépendant de Tiharet.

98 kil. **Tiharet**, (*V.* R. 36)

ROUTE 38.

D'ORAN A ARZEU

42 kil.

Service d'omnibus pour Saint-Cloud, plusieurs fois par jour. Service de diligences pour Arzeu, tous les jours; coupé 4 fr., autres places 3 fr. —

La route qui conduit d'Oran à Arzeu, se dirigeant vers le N.-E., traverse une plaine, jadis entièrement dépouillée d'arbres, mais couverte presque partout aujourd'hui de palmiers nains et de broussailles, qui ont fait place aux cultures des colons installés généralement dans cette partie de l'Algérie, depuis 1848. Les mouvements de terrain ne sont jamais heurtés ; ce sont des pentes douces, sillonnées par des ravins peu profonds ; ces collines dérivent de la montagne des Lions ou djebel-Kahar (611 mèt.), qu'on laisse à g., à moitié chemin. Quant au djebel-Kahar lui-même, que sa hauteur au-dessus de son piédestal signale à l'attention, de tous les points du pays, et particulièrement d'Oran, il se rattache au mont Orous (631 mèt.), qui domine Arzeu.

Après avoir quitté Oran par Kerguenta et laissé à 12 kil. à g. de la route *Sidi-Marouf,* agglomération de petites propriétés, le premier village que l'on rencontre est

15 kil. **Hassi-bou-Nif**, chef-lieu de commune de 338 hab., dont 175 Français, 57 indigènes et 106 étrangers. Église ; écoles. Le mot *Hassi* qui signifie un endroit bas, un puits, est justifié par le bassin fermé dans lequel est situé Hassi-bou-Nif.

19 kil. **Hassi-Ameur**, alimenté d'eau par un puits artésien, chef-lieu de commune de 251 hab., dont 210 Français et 41 étrangers. Église ; école.—A 4 kil. N.-E. d'Hassi-Ameur, **Fleurus,** sur l'emplacement d'*Hassi-el-R'ir,* village agricole et industriel, chef-lieu de commune de 548 hab. dont 176 Français. Église ; école. — De Fleurus, situé au commencement de la plaine de *Telamin*, une route de 30 kil. conduit à Saint-Denis-du-Sig, en passant par **Hassi-ben-Ferea,** 7 kil., village annexe de Saint-Louis, et par **Saint-Louis***, 9 kil., chef-lieu de commune de 1 063 hab. dont 614 Français, 235 indigènes et 214 étrangers. A 10 kil. de Saint-Louis, la route passe d'abord à l'extrémité S.-O. d'*El-Melah,* le lac salé d'Arzeu, qu'une société industrielle va mettre en exploitation, et la forêt de Moulaï-Ismaïl. *V.* p. 210.

22 kil. **Hassi-ben-Okba**, chef-lieu,

de commune de 319 hab. dont 176 Français et 143 étrangers. Eglise ; école. — Le village d'**Arcole** *, à 10 kil. O. d'Hassi-ben-Okba, est une annexe de **Sidi-Chami**, à 8 kil. S., chef-lieu de commune de 1,129 hab. dont 604 Français, 236 indigènes et 289 étrangers. Eglise; écoles. Arcole possède, à 2 kil. de N.-E., une source d'eau gazeuse simple vendue à Oran comme eau de Seltz.

28 kil. **Saint-Cloud** *, chef-lieu de canton et chef-lieu de commune, ayant pour annexe Mefessour, compte une population de 2,400 hab. dont 895 Français, 15 Israélites, 614 indigènes et 876 étrangers. Eglise; école. Saint-Cloud, village agricole et où se fait en grand l'élevage des bestiaux, surtout des moutons, a été fondé au lieu dit *Goudiel;* c'est un but de promenade fréquenté par les touristes. — A *Aïn-Tazout,* 4 kil. N.-O. de Saint-Cloud, se trouve une minière de fer exploitée par MM. Campanillo et Lévy d'Oran. — A 3 kil. au delà, petit village maritime de **Christel**.

33 kil. **Mefessour**, annexe de Saint-Cloud. — A 4 kil. N.-O. de Mefessour, **Kléber**, chef-lieu de commune de 317 hab. dont 188 Français, 28 indigènes et 101 étrangers. Eglise ; école. Kléber, situé au pied du *djebel-Orous,* a porté longtemps le surnom de *Colonie de la soif*, mais, aujourd'hui, le village ne manque plus d'eau. Les minières de fer du djebel-Orous sont exploitées par M. Champenois. Plus haut, au cap Ferrat, d'autres minières sont l'objet de recherches importantes qu'a entreprises la compagnie des forges de Châtillon.

36 kil. **Sainte-Léonie**, annexe d'Arzeu. Entre ces deux centres, hameau de *Moulaï-Magoun.*

42 kil. **Arzeu-le-Port** *.

Histoire. — Arzeu ou *Arzeou* et non Arzew, situé par 2° 37′ de longitude O. et 35° 51′ de latitude N., a été bâti sur une partie de l'emplacement du *Portus Magnus* des Romains, dont le développement devait comprendre l'ensemble du littoral depuis la Makta à l'E. jusqu'à la pointe d'Arzeu à l'O.

C'est encore sur les ruines de Portus Magnus, et il n'est point ici question des ruines de Botïoua ou Saint-Leu, dont nous parlerons plus loin, que dut s'élever l'un des arsenaux maritimes d'Abd-el-Moumen, de 1142 à 1160 de notre ère. Edrissi, le géographe arabe du xiie s., dit : « Arzeu est un bourg considérable où l'on apporte du blé que les marchands viennent chercher pour l'exportation. Les Italiens s'y rendaient comme à Mazagran et à Oran, aux xive et xve s. Plus tard, les Turcs eurent à Arzeu des magasins servant de dépôt, et le mouillage était défendu par un petit fortin ou batterie de côte. Les grains, le sel, les sparteries, le kermès, qu'on trouve dans les montagnes voisines, étaient les matières exportées d'Arzeu, où elles arrivaient à dos d'âne, de mulet et de chameau. On voyait encore, en 1830, à l'O. et à 200 mèt. du môle, sur un ressaut de colline, une réunion de quinze baraques qui servaient de logement au capitaine du port, au khodja (secrétaire) et à plusieurs familles qui cultivaient quelques jardins ; ces baraques, qui ont définitivement disparu, étaient tout ce qui restait de l'Arzeu d'Abd-el-Moumen et des Turcs.

« En 1831, dit M. Jules Duval, le kadi de Botïoua (vieil Arzeu) ne fit pas de difficulté de pourvoir de vivres et de chevaux nos troupes d'Oran, bloquées dans la place. Abd-el-Kader commença les hostilités en pillant Arzeu, et en faisant étrangler le kadi. Le général Desmichels profita de l'exaspération que cette nouvelle excita dans la population d'Arzeu, pour s'en emparer le 4 juil. 1833. Le traité de la Tafna nous en assura définitivement la possession. Le 12 août 1845, parut une ordonnance royale, portant qu'une ville de 1,500 à 2,000 âmes serait

fondée au lieu dit Arzeu-le-Port, et qu'un territoire de 1,800 hectares y serait annexé, pour être concédé aux Européens qui viendraient s'y établir. Arzeu, tête de ligne du chemin de fer de Saïda, chef-lieu de commune, a pour annexes Damesme, Saint-Leu, Botïoua, Moulaï-Magoun et Sainte-Léonie. Leur population est de 5,518 hab. dont 1,027 Français, 2,272 indigènes et 1,769 étrangers. Église; écoles.

DESCRIPTION.— Arzeu est entourée d'une *enceinte,* simple chemise percée de deux *portes :* de Mostaganem et d'Oran. On y compte trois *places :* d'Isly, Philippe et Clauzel ; sur cette dernière se tient le marché quotidien. Les *rues,* comme dans toutes les villes de récente création, sont bien alignées et coupées à angle droit ; des plantations sur les trois places et sur le boulevard extérieur reposent un peu la vue de l'aridité des alentours. L'*église*, la *mairie* et l'*abattoir* sont les seules constructions auxquelles on puisse raisonnablement donner le nom de monuments. Des maisons particulières ont été affectées au service de la poste, de la télégraphie électrique, des finances, de la police, des écoles. Les *eaux* qui alimentent la ville, assez bonnes quoique légèrement saumâtres, sont amenées des ravins de Sainte-Léonie et de Moulaï-Magoun, et de Tsemamid à Saint-Leu. Le *port,* dont le développement est tel que dans l'état actuel il peut donner un abri assuré à plus de deux cents navires de toutes grandeurs, et suffire à un mouvement commercial des plus importants, a repris un grand mouvement depuis la création du chemin de fer d'Arzeu à Saïda, concédé à la compagnie Franco-Algérienne avec le droit exclusif d'exploiter l'halfa sur une étendue de 300,000 hectares au-delà de Saïda. Or, c'est à Arzeu qu'arrive l'halfa, et les navires l'y attendent pour le transporter sur les marchés de l'Europe. La *direction du port* et le *casernement* des marins n'ont rien de remarquable. Le *phare,* de 4ᵉ ordre, réverbère sidéral dont la lumière porte à neuf milles, est placé sur un îlot, au N. de la batterie ou *fort Lapointe,* qui termine l'extrémité O. de la rade d'Arzeu et près duquel a été terminé, sur une longueur de 200 mèt., le prolongement d'une ancienne digue.

On ne quittera pas Arzeu sans aller visiter à 16 kil. S., *El-Melah,* les salines, où le sel se cristallise par l'évaporation naturelle, sur un lac d'une étendue de 4 mille hectares. On évalue à 3 millions de tonnes le sel pur qu'on pourrait transporter à Arzeu, au moyen d'un chemin de fer, et dont le trésor pourrait retirer un million et demi de francs par an.

48 kil. **Damesme**, nom d'un général tué en juin 1848, annexe d'Arzeu.

50 kil. **Saint-Leu**, annexe d'Arzeu. Église; écoles. A l'E. de Saint-Leu est situé le v. arabe des *Botïoua,* originaires du Marok, à une journée O. de Mellila.

Au vieil Arzeu, Botïoua, sont les ruines de l'ancienne colonie romaine de Portus Magnus, aussi importante par l'étendue du terrain qu'elle occupait que par sa position et son développement. Ces ruines couvrent, dans la direction de l'E. et à l'O., un coteau aboutissant d'un côté aux vastes plaines de la Mina, de l'Habra, du Sig et de Meleta; et, de l'autre, par une pente douce, à une plage sablonneuse et totalement impropre au mouvement de la navigation.

Les ruines de Botïoua sont occupées par une fraction des *Hamian,* demi-nomades, qui habitent une grande partie de l'année sous des maisons grossières, faites des débris des anciennes constructions elles-mêmes, dont les terrassements, les voûtes, les citernes sont utilisées pêle-mêle, avec d'inextricables buissons de broussailles et de figuiers de Barbarie.

« La partie supérieure et moyenne

du coteau est couverte de citernes de forme cubique en général, solidement maçonnées en briques et ciment romain; leur nombre prouve l'absence totale de sources potables à toutes les époques. On trouve fréquemment des restes d'aqueducs découverts, qui devaient servir à régler l'écoulement des eaux pluviales. La dimension des citernes est très-variable, mais les matériaux appartiennent tous à la période romaine.

« La partie inférieure du coteau est soutenue par des terrasses considérables encore debout. Vers le centre, on trouve une une excavation dont l'entrée a été modifiée par trois arches élevées en maçonnerie; vis-à-vis sont les vestiges d'une construction analogue, qui devait avoir pour but l'établissement d'une galerie couverte, et se relier peut-être à un édifice important qui a disparu.

« Sur la dr., et un peu en avant, subsistent encore cinq pans de murailles dont la partie supérieure était reliée par des voûtes; leurs débris sont gisants sur le sol.

« Au pied du coteau, et encore plus à dr., des assises solides qui servaient de base à un monument considérable se voient encore; l'édifice a disparu. C'était, selon toute probabilité, un bain, condition de première nécessité chez les Romains; du pied même des assises jaillissent deux sources qui alimentent les bains.

« A un sentier qui monte des sources au sommet du coteau, aboutissent des restes d'aqueduc.

« Du côté opposé à la route d'Oran à Mostaganem se trouvent les ruines intéressantes d'une maison romaine; elles couvrent un rectangle d'environ 20 mèt. de côté; les terrasses, les toitures, les murs même jusqu'à hauteur d'appui ont disparu; mais le rez-de-chaussée, avec ses murs de refend qui divisent les passages et les diverses salles ou appartements, est resté intact, avec ses mosaïques variées et brillantes. On y retrouve la distribution complète d'une maison de luxe.

« Près de la maison romaine et sur un point un peu plus élevé, reparaît la seconde source dont il a été question; un aqueduc, dont il reste des vestiges, conduisait les eaux dans l'intérieur de la maison, où l'on voit encore plusieurs réservoirs. Aux environs de la maison romaine, comme sur différents points du coteau, on a retrouvé, en grande quantité, non-seulement des briques et du ciment, mais beaucoup de débris de poteries grossières, de verreries, des amphores, des jarres de grande dimension et enfin des médailles romaines et des monnaies arabes carrées remontant au XIIe s., frappées sous le règne d'Abd-el-Moumen. » (Colonel *de Montfort.*)

De nouvelles fouilles, faites en 1863, ont amené la découverte de magnifiques mosaïques, parfaitement intactes, relevées et dessinées par M. Viala de Sorbier.

Dans un travail sur l'épigraphie de Botïoua, M. Berbrugger a signalé l'inscription suivante :

SEX CORNELIO
SEX FIL QUIR HO
NORATO PORT
MILIT EQUESTRIB
EXORNATO PROC
SEXAGENARIO
PROC MESOPOTA
MIAE ET MAV EX TES
TAMEN EIVSDEM
M CAECIL CAECI
LIANUS HERES

qu'il traduit ainsi :

« A Sextus Cornelius, fils de Sextus Cornelius (de la tribu) Quirina, (surnommé) Honoratus, honoré de grades équestres, à Portus Magnus, procurateur à 6000 sesterce d'appointements, procurateur de la Mésopotamie et de la Mauritanie; d'après son testament, Marcus Cæcilius Cæcilianus, héritier. »

Une seconde inscription, à la mé-

moire d'un certain Julius Extricatus, lui donne entre autres titres celui de *Dispensateur de la république de Quiza :* DISP. REIP. Q. Il n'y a rien, ajoute M. Berbrugger, qui doive étonner dans la rencontre du nom de *Quiza* sur une inscription apportée d'une ville antique, qui paraît être *Portus Magnus.* N'avons-nous pas à Aumale une dédicace à un personnage que l'on y intitule décurion d'*Auzia,* de *Rusgunia* et *Equizetum,* villes beaucoup plus éloignées l'une de l'autre que Quiza ne l'était du Grand-Port, dont une distance de 60 kil. seulement la séparait ?

ROUTE 39.

D'ARZEU A SAÏDA ET AUX HAUTS-PLATEAUX

212 kil.

Chemin de fer. Voir aux renseignements généraux pour le tarif de chaque station.

Le chemin de fer d'Arzeu à Saïda, dont le prolongement s'arrête à 42 kil. de cette dernière ville, au milieu des Hauts-Plateaux, a été construit par la *Compagnie Franco-Algérienne* (Débrousse et Cie), propriétaire du domaine de l'Habra et de la Makta, et concessionnaire du droit exclusif d'exploitation de l'halfa au sud de Saïda. Ce chemin qui, dans un avenir prochain, se prolongera à l'O. à Oran, et à l'E. à Mostaganem, n'a, jusqu'à présent, qu'une seule voie de 1 mèt. 10 de largeur. Il est construit dans de bonnes conditions, et présente, tant au point de vue artistique qu'au point de vue scientifique, quelques détails très-remarquables.

D'Arzeu à la Makta, le chemin de fer longe la rive méditerranéenne à g. et la route de Mostaganem à dr.

21 kil. **La Makta** *, *V.* R. 40.

La voie ferrée, laissant à g. la route de Mostaganem, coupe la Makta sur un pont en fer de 25 mèt. et traverse du N. au S.-E., les vastes plaines de la Makta, arrosées par cette rivière et ses affluents : l'*oued-Tanakhera* et l'*oued-Sig* à d., et l'*oued-Tin* à g. C'est dans cette plaine, de la Makta à Perrégaux, entre la route de Saint-Denis-du-Sig et celle de Perrégaux à Mostaganem, de la Ferme du Tremble au barrage Saint-Maur, qu'est situé le domaine de 25,000 hectares dont Débrousseville, près du chemin de fer, occupe le centre Est.

36 kil. **Débrousseville** (nom du concessionnaire et du constructeur bien connu de nombreux chemins de fer), nouveau centre agricole important, au milieu de grandes cultures et de non moins grandes plantations. C'est encore le magasin central du matériel du chemin de fer d'Arzeu à Saïda. Église ; école.

50 kil. Perrégaux *, *V.* R. 23.

En quittant Perrégaux, le chemin de fer franchit l'Habra sur un pont en fer de 40 mèt. et s'engage entre la route de l'Oued-el-Hammam à dr. et les berges escarpées de l'Habra à g. ; elle s'élève jusqu'au *col des Juifs*, ainsi nommé parce que six juifs y furent massacrés par des bandits arabes. La route de Perrégaux à l'Oued-el-Hammam offre des sites très-pittoresques. Mais c'est surtout le passage du barrage de l'Oued-Fergoug, qui est d'un effet saisissant : la voie longe sur ce point le magnifique lac formé par le barrage et se trouve comme suspendue sur le flanc d'un escarpement de rochers presqu'à pic. (*V.* R. 23.)

La voie, en deçà d'El-Hammam, traverse ensuite quatre fois la rivière, d'abord *aux Aiglons*, sur un viaduc et un pont de 80 mèt. et sur deux ponts en fer de 40 mèt. chacun, à quelques kilomètres d'El-Hammam.

70 kil. **Oued-el-Hammam** *, (*V.* R. 32.)

A Oued-el-Hammam, la voie laisse

à g., la route d'Oran à Maskara et court, au S.-O., jusqu'au point où elle franchit l'oued-el-Hammam, près de la *Ferme Julie*, sur deux ponts en fer de 35 mèt. chacun ; elle se dirige ensuite, au S.-O., jusqu'à Tizi. Le grand angle rentrant qu'elle a dû faire a été nécessité par le massif du *djebel-Tifroura*, dont le percement, pour arriver directement à Maskara, eût entraîné de trop fortes dépenses de travaux et d'argent.

100 kil. **Tizi**, nouveau centre de population ; c'est la gare de **Maskara** dont elle est distante de 12 kil.

Entre Tizi et Traria la voie passe à dr. de la route de Maskara à Saïda, en s'élevant d'abord par une rampe de 9 kil. de développement, avec une pente de 2 c. 7 par mèt. jusqu'à une altitude de 250 mèt.

126 kil. **Traria**, (*V*. R. 34.)

La voie franchit l'oued-Traria sur un pont en fer de 40 mèt. et prend désormais jusqu'à Saïda la g. de la route de terre, et la dr. de l'Oued-Souag, affluent de l'Habra.

144 **Franchetti**. (*V*. R. 34.)

155 kil. *Charrier*, hameau.

165 kil. **Aïn-Asreg**. (*V*. R. 34.)

170 kil. **Saïda** *, (*V*. R. 34.)

A Saïda, route de Géryville par les Hauts-Plateaux. Le chemin de fer laisse cette route à d. jusqu'à

180 kil. **Aïn-Hadjar** ; là sont les ateliers de compression, où l'on réduit sous le plus petit volume possible les ballots d'halfa.

Au-delà d'Aïn-Hadjar, on entre sur les Hauts-Plateaux, où se trouvent des terrains à halfa par excellence, et où la Société Franco-Algérienne a obtenu une concession de 300,000 hectares, pour l'exploitation de ce textile si recherché aujourd'hui pour la fabrication du papier et la sparterie.

Nous ne ferons pas à nouveau la description des Hauts-Plateaux, qu'on a pu lire p. 115 sur la route de Medéa à El-Ar'ouat.

C'est au milieu de la concession à 42 kil. de Saïda et 211 d'Arzeu, que vient finir le chemin de fer. A 10 kil. en avant, le *caravansérail de Tafaraoua* se trouve sur le point culminant du pays parcouru à 1,175 mèt. 61 ; Saïda est à 817 mèt. 19 ; Traria, à 493 mèt. 25 ; Oued-el-Hammam, à 133 mèt. 50 ; Perrégaux, à 42 mèt. 20 ; Débrousseville, à 12 mèt. 12, et enfin Arzeu, à 1 mèt. d'altitude.

ROUTE 40.

D'ORAN A MOSTAGANEM

89 kil.

Service de diligences, tous les jours coupé, 10 fr.; autres places, 7 fr.

50 kil. d'**Oran** à **Saint-Leu**, *V*. R. 38.

Quand on reprend la route d'Oran à Mostaganem, qui, à partir d'Arzeu, reste constamment parallèle à la mer, on ne tarde pas, après avoir dépassé les territoires cultivés de Damesme et de Saint-Leu, à entrer dans les broussailles et les palmiers nains ; on arrive ainsi jusqu'à une montée, au haut de laquelle on rencontre le hameau de *Port-aux-Poules* (102 hab.), qui domine la *Makta*, rivière sortie des marais où se perdent le Sig et l'Habra. Puis on longe la Makta jusqu'à un tertre sablonneux sur lequel s'élève l'*hôtel de la Poste*, où les voyageurs peuvent déjeuner pendant le relais.

62 kil. *Pont de la Makta*, hameau et station du chemin de fer de Saïda. La route est bordée pendant 4 à 5 kil. de massifs boisés, dont les essences principales sont le thuya, le genévrier, le chêne vert et le lentisque ; ces massifs sont trop rabougris et bons seulement à servir d'abri naturel pour les semis à faire dans le but de repeupler la forêt en pins d'Alep, qui se contentent de terrains secs et sablonneux comme ceux des environs de la Makta.

74 kil. **La Stidia**, ou plutôt *Aïn-*

Sdidia (la source errugineuse, 16°, débit abondant), chef-lieu de commune de 460 hab. dont 139 Français, 7 indigènes et 314 étrangers. Eglise ; école. Les colons de ce village, presque tous Prussiens, ont commencé par défricher pendant la nuit le bois qu'ils allaient vendre le lendemain à Mostaganem, pour acheter de quoi manger; ils sont maintenant dans l'aisance.

80 kil. *Ouréa,* hameau créé en 1850, annexe de la Stidia.

85 kil. **Mazagran***, la *Tamazar'an* d'El-Bekri, était, d'après cet écrivain arabe, une ville murée possédant une mosquée; Edrissi parle de la fertilité de ses environs et de ses cultures de cotonniers. Mazagran, qui dut suivre les destinées de Mostaganem, appartenait, en dernier lieu aux souverains de Tlemcen, puis aux Turcs. Sous la domination de ces derniers le comte d'Alcaudète, gouverneur d'Oran, s'empara de Mazagran, le 20 août 1548, pour échouer ensuite contre Mostaganem. Dix ans plus tard, le 26 août 1558, le brave comte d'Alcaudète mourut dans une seconde entreprise sur Mostaganem, au siège de laquelle devaient être employés 13 boulets en marbre tirés du portail de Mazagran. C'est en voulant ramener ses troupes débandées, qu'il fut entouré par les Turcs et tué. Hassen-ben-Kheir-ed-Din, pacha d'Alger, rendit le corps du comte à son fils, qui le fit transporter à Oran.

La prise de Mostaganem, en 1833, amena naturellement celle de Mazagran, dont les maisons furent habitées et les jardins cultivés par des Arabes acceptant notre domination; comme ces Arabes craignaient, en 1839, les razzias d'Abd-el-Kader, ils demandèrent du secours ; c'est alors qu'ils reçurent une petite garnison qui ajoutait bientôt une nouvelle page à notre histoire militaire. Mazagran fut attaquée, le 15 décembre 1839, par Moustafa-ben-Tami; mais le khalifa d'Ab-el-Kader fut obligé de se retirer à Maskara, après avoir éprouvé des pertes. Il se présenta de nouveau devant Mazagran, du 3 au 6 février 1840; on sait la défense faite par le capitaine Lelièvre, qui, attaqué dans un réduit en pierre sèche, mais dominant la position, repoussa avec 123 soldats du 1er bataillon d'Afrique, plus connu sous le nom de Zéphir, l'assaut donné, pendant quatre jours de suite, par 2,000 Arabes.

Les masures d'où les Arabes assiégeaient la petite garnison, sont devenues autant de riantes maisons d'un village français chef-lieu de commune de 1,172 hab., dont 327 Français, 656 indigènes et 189 étrangers. Ecoles. Mazagran, bâtie en amphithéâtre, en vue de la mer, est terminée, dans sa partie supérieure, par l'église et la colonne commémorative du fait d'armes de 1840. L'*église*, à laquelle on accède par un bel escalier de vingt marches, est précédée d'un péristyle à trois arcades, et flanquée à l'E. d'une tour et d'un clocher carré; le tout est crénelé, décoré dans un style gothico-mauresque d'un goût contestable, mais aussi beau que tout ce qu'on invente généralement aujourd'hui. On lit sur la façade :

CET-ÉDIFICE-A-ÉTÉ-CONSTRVIT-
AVEC-LE-PRODVIT-NATIONAL-D'VNE
SOVSCRIPTION-
EN-COMMÉMORATION-
DV-FAIT-D'ARMES-DE-MAZAGRAN.

L'intérieur de l'édifice est des plus mesquins.

La *colonne*, d'ordre corinthien, est placée dans la partie E. de l'ancien réduit; elle est surmontée d'une statue de la France tenant un drapeau d'une main et de l'autre une épée dont la pointe s'enfonce en terre. L'inscription suivante est gravée sur le socle de cette colonne.

ICI-LES-III-IV-V-VI-FÉVRIER-MDCCCXL-
CENT-VINGT-TROIS-FRANÇAIS-
ONT-REPOVSSÉ-DANS-VN-FAIBLE

RÉDVIT-
LES-ASSAVTS-D'VNE-MVLTITVDE-
D'ARABES.

En somme, l'église et la colonne de Mazagran offrent de fort belles lignes.

On peut voir à Paris, à l'exposition permanente de l'Algérie, palais de l'Industrie, une fort jolie réduction de la colonne élevée d'après le modèle donné par M. Viala de Sorbier.

Le *haras* de Mostaganem, dont la création est due au général Lamoricière, est situé à g. de la route, à égale distance (2 kil.) de Mazagran et de Mostaganem. Plus bas, du côté de la mer, s'étend le vaste hippodrome sur lequel les courses, célèbres dans la province d'Oran, ont été inaugurées le 11 novembre 1847.

89 kil. **Mostaganem** et mieux *Mostar'anem**.

Situation, aspect général.—Mostaganem est située sur un plateau de 85 mèt. de hauteur, à 1 kil. de la mer, par 2° 9′ de longitude occidentale et 35° 57′ de latitude N.; elle se compose de deux parties bien distinctes, séparées par le ravin cultivé de l'*Aïn-Seufra* (la source jaune); la partie E., appelée *Matmore*, à cause des nombreux silos que les Turcs y avaient creusés pour déposer les grains, renferme les principaux établissements militaires; la partie O. est occupée par la ville de *Mostaganem* proprement dite. C'est au N. de cette dernière qu'il faudra chercher ce qui reste encore de la ville arabe, tandis qu'au S. s'élève le quartier européen, quartier bien aéré, plein de mouvement et qu'on prendrait, sans les indigènes que l'on y rencontre, pour une de nos jolies villes frontières de France.

Histoire.—Sous le règne de l'empereur Gallien, l'Afrique septentrionale fut désolée par d'effroyables tremblements de terre; un grand nombre de villes du littoral furent submergées, et des sources d'eau salée jaillirent dans plusieurs endroits. Peut-être faut-il attribuer à ces catastrophes l'aspect abrupt de la côte de Mostaganem, qui, effectivement, semble conserver les traces d'un affreux bouleversement. Sans doute alors une partie du rivage, et avec elle le port romain de *Murustaga,* Mostaganem, furent engloutis par la Méditerranée. La formation des lacs salés d'Arzeu et la Sebkrâ d'Oran peut se rapporter aux mêmes causes.

Les géographes arabes font mention de Mostaganem, petite ville située dans le fond d'un golfe, entourée de murailles avec des bazars, des bains, des jardins, des vergers, des moulins à eau, mais ils ne disent rien de précis sur la fondation de cette ville. On attribue à Youssef-ben-Tachfin, l'Almoravide, la fondation de *Bordj-el-Mehal,* l'ancienne citadelle de Mostaganem, convertie en prison aujourd'hui. Youssef régna de 1061 à 1106 de J.-C. (453 à 500 de l'hég.). Ibn-Khaldoun nous apprend qu'en 1281-2 (680 de l'hég.), Yar'moracen ayant investi un de ses parents, Ez-Zaïm, du gouvernement de Mostaganem, ce dernier leva l'étendard de la révolte contre son bienfaiteur, la ville fut bloquée, et Ez-Zaïm, capitulant, se retira en Espagne. Mostaganem tomba au pouvoir des Merinides, en 1200 (699 de l'hég.), et l'un d'eux, Abou-Einan, fils d'Abou'l-Hassen, fit construire la mosquée, en 1342 (742 de l'hég.). On sait encore que l'impitoyable Ahmed-ben-Youssef de Miliana a dit des habitants de Mostaganem « qu'ils se hâtaient de relever les talons de leurs belr'as, larges pantoufles, pour courir plus vite après un bon morceau ».

Mostaganem passa, en 1516, du pouvoir du sultan de Tlemcen sous la domination des Turcs; elle fut alors agrandie et fortifiée par Kheir-ed-Din. De cette époque date l'importance de Mostaganem, impor-

tance qu'avait bien comprise le comte d'Alcaudète, qui voulut s'emparer de la ville en 1558, comme on l'a vu plus haut. Attirées par la fertilité du sol, de nombreuses familles maures vinrent se fixer sur le territoire de Mostaganem ; de grandes exploitations agricoles furent entreprises ; la culture du coton fut alors importée avec succès dans cette partie de l'Algérie. Les villes de Mostaganem, de Tijdit et de Mazagran comptaient alors ensemble une population d'environ 40,000 âmes, et ne tardèrent pas à devenir le centre d'un commerce florissant.

Les invasions espagnoles, les incursions des Arabes, l'incurie ou l'avidité des gouverneurs turcs, paralysèrent dans la suite ce mouvement agricole et industriel, et, en 1830, lors de la prise d'Alger, les habitants du territoire de Mostaganem produisaient à peine les objets nécessaires à la consommation.

A l'époque de la conquête d'Alger, des Turcs et des Koulour'lis d'Alger, de Mazagran et de Mostaganem, se retirèrent dans la forteresse de cette dernière ville ; ils étaient au nombre d'environ 1,200 ; ils y furent rejoints par 157 Turcs de la milice algérienne d'Oran, lorsque les troupes françaises prirent possession de cette dernière place.

Pendant l'année 1832 et les six premiers mois de 1833, Mostaganem, dont les défenseurs recevaient une solde régulière de la France, ne céda point aux attaques réitérées des Arabes, non plus qu'aux suggestions d'Abd-el-Kader, jusqu'au moment où, craignant de la voir tomber au pouvoir de l'ennemi, le général Desmichels s'en empara et y plaça une garnison française (juillet 1833).

Mostaganem, d'abord gouvernée par un bey, est aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement et chef-lieu d'une commune de 10,761 hab., dont 2,213 Français, 992 Israélites, 5,323 indigènes et 2,303 étrangers.

DESCRIPTION.— On a dit plus haut que Mostaganem comprend deux quartiers distincts : la ville proprement dite à l'O., et Matmore à l'E., séparés tous deux par le ravin de l'Aïn-Seufra, ruisseau qui ne roule pas moins de 120 litres par seconde ; ils ont été entourés depuis 1841 d'un *mur d'enceinte* commun, crénelé et percé de cinq *portes :* du Chelif, au N. ; des Medjer, à l'E. ; de Maskara, au S. ; d'Arzeu et de la Marine, à l'O. Les *places*, au nombre de quatre, sont : la place d'Armes ou de la Halle, entourée de bâtiments à arcades sur deux de ses faces : on y trouve l'église, la mairie, le théâtre, les hôtels et les cafés principaux ; la place du Sig ou du Marché ; la place des Cigognes, devant l'ancien fort des Mehal ; et la place de l'hôpital à Matmore. On citera les *rues* suivantes : Avenue du 1er de ligne, plantée d'arbres ; de la République, à arcades ; de Tlemcen ; des Jardins, parallèle au ravin dans sa partie S. au N. Les *monuments religieux* sont : l'*église*, sur la place d'Armes, n'ayant rien de remarquable et où l'on voit quelques copies plus ou moins bonnes de tableaux de maîtres ; l'oratoire protestant ; la synagogue, ces deux derniers sans caractère également. L'hôtel de la sous-préfecture, l'hôtel de la mairie, le tribunal civil, sont des *édifices publics* fort bien distribués. Le *théâtre*, sur la place d'Armes, est une construction insuffisante sous tous les rapports ; on y joue l'opéra-comique, le drame et le vaudeville dans la saison d'hiver. Une *halle aux grains*, une *poissonnerie*, un *caravansérail*, répondent aux besoins du commerce et de l'approvisionnement journalier, et complètent la nomenclature des édifices civils, Les *édifices militaires* comprennent, à Matmore, une caserne d'infanterie, un hôpital pour 1,000

lits et d'anciennes koubbas affectées au service de l'administration militaire; dans l'une de ces koubbas a été inhumé le fameux bey de l'E., Bou-Chelar'em. Le beau quartier de cavalerie est situé au bas et à l'O. de Mostaganem.

Les environs immédiats de Mostaganem offrent comme buts de promenade : *le jardin public*, à la porte de Maskara, dont les massifs sont presque toujours verts en toutes saisons ; un aquarium garni de plantes sert de baignoire à des mouettes et des goëlands apprivoisés; — *Tijdit*, village arabe sur la rive droite de l'Aïn-Seufra, et dont les maisons blanchies à la chaux se détachent sur le fond vert grisâtre des cactus-raquettes ; — *La Marine*, à 1,100 mèt. de la ville (*V.* p. 204); — *La Salamandre*, hameau de pêcheurs construit à la pointe de ce nom, à 1 kil. S.-O.

Environs. — A 4 kil. au N., **Kharouba**, village dominant les dunes, créé en 1848, a été rattaché à la commune de Mostaganem le 31 décembre 1856.

ROUTE 41.

DE MOSTAGANEM A PERRÉGAUX

49 kil.

Service de diligences tous les jours, correspondant avec les trains venant d'Alger et d'Oran.

4 kil. **Mazagran**, *V.* R. 40.

12 kil. **Rivoli**, entre la Méditerranée et le *Trik-el-Touirès*, à 330 mètres d'altitude; chef-lieu de commune de 1,286 hab. dont 316 Français, 873 indigènes et 97 Européens. Eglise; école.

21 kil. **Aïn-Nouissi**, sur un coteau du massif du Trik-el-Touirès, au-dessus des plaines de la Makta, chef-lieu de commune de 1,070 hab. dont 257 Français, 742 indigènes et 71 étrangers. Aïn-Nouissi possède une source sulfureuse de 28°, dont le débit est de 15,000 litres par jour.

49 kil. **Perrégaux** *, station des chemins de fer d'Oran à Alger et d'Arzeu à Saïda, *V.* R. 23.

ROUTE 42.

DE MOSTAGANEM A RELIZAN PAR L'HILLIL

61 kil.

Service de diligences, tous les jours, de Mostaganem à l'Hillil, avec correspondance pour le chemin de fer d'Oran à Alger; coupé, 5 fr., autres places 4 fr — Service de diligences, tous les jours, de Mostaganem à Relizan, avec correspondance pour le chemin de fer d'Oran à Alger, coupé 6 fr., autres places, 5 fr.

14 kil. **Aboukir** *, au lieu dit les *trois-marabouts*, dominé par le Trik-el-Touirès, chef-lieu de commune de 2,652 hab. dont 378 Français, 2,256 indigènes et 18 étrangers. On visitera aux environs une curieuse grotte avec stalactites.

A 4 kil. O. **Aïn-si-Cherif**, annexe d'Aboukir. — A 5 kil. S.-E. **Blad-Touaria**, chef-lieu de commune de 1,935 hab. dont 247 Français, 1,682 indigènes et 6 étrangers.

23 kil. *Sirat*, hameau.

29 kil. **Bou-Guirat**, ancien caravansérail, chef-lieu de commune de 297 hab. dont 231 Français, 9 Israélites, 15 indigènes et 42 étrangers. Eglise; école.

40 kil. **L'Hillil** *, *V.* R. 23.

48 kil. **Les Silos**, nouveau village pour 40 feux ; les canaux de la Mina fournissent les eaux pour le jardinage et la grande culture.

61 kil. **Relizan** *, *V.* R. 23.

ROUTE 43.

DE MOSTAGANEM A MAZOUNA (DAHRA)

118 kil.

Service de diligences, tous les jours, de Mostaganem à Cassaigne.

4 kil. au N.-E., **Pélissier**, nom du maréchal, duc de Malakoff. Ce village s'appela d'abord *les Libérés*, parce qu'il était effectivement peuplé de militaires sortant du service. Situé dans les terres de choix connues sous le nom de *Vallée des jardins*, terres suffisamment arrosées par des norias, Pélissier est aujourd'hui un chef-lieu de commune de 2,025 hab. dont 162 Français, 1,802 indigènes et 61 étrangers. Église; école.

9 kil. **Tounin**, chef-lieu de commune de 1,632 hab. dont 98 Français et 1,534 indigènes. — A 5 kil. N.-E. **Aïn-bou-Dinar**, bâtie sur des collines sablonneuses dominant la rive gauche du Chelif, non loin de l'embouchure de ce fleuve, chef-lieu de commune de 1,173 hab. dont 148 Français, 1,015 indigènes et 10 étrangers. Église; écoles.

22 kil. **Aïn-Tedlès** s'élève sur un plateau dominant le Chelif dont il est éloigné de 2 kil. Ce beau village possède une pépinière que le gouvernement a fait planter dans un frais ravin. — *Marché arabe*, tous les lundis. — Aïn-Tedlès avec Pont-du-Chelif, son annexe compte 2,248 hab. dont 507 Français, 21 Israélites, 1,639 indigènes et 81 étrangers. Eglise; écoles. — A 5 kil. E. **Sour-Kel-Mitou**, le rempart des massacrés, et non *Sourk-el-Mitou*, moins encore *Souk-el-Mitou*, chef-lieu le commune de 1,597 hab. dont 207 Français, 1,336 indigènes et 54 étrangers. *Marché arabe* une fois par semaine. Sour-Kel-Mitou, bâti comme Aïn-Tedlès sur un plateau, à 2 kil. du Chelif, au milieu de beaux vergers, était une ville arabe très-ancienne dont il reste quelques ruines; Ibn-Khaldoun (traduction de Slane) dit à propos de cette ville : « Quant aux Beni-Amer, le sultan se réserva les villes de ce territoire à l'exception de Kelmitou et de Mazouna, dont il concéda la première à Abou-Bekr et la seconde à Mohammed, tous deux fils d'Arif (767 hég.; 1365). » La source qui descend de cascade en cascade dans le ravin de Sour-Kel-Mitou ne verse pas moins de 60 litres d'eau par seconde.

29 kil. le **Pont-du-Chelif**; annexe d'Aïn-Tedlès. Ce village prend son nom d'un pont de 79 mèt. de longueur construit sur le Chelif par 4,000 Espagnols, esclaves des Turcs, et restauré dans ces derniers temps par les Français. M. Outrey et M. V. Bérard disent que le Pont-de-Chelif n'est autre que le *Quiza Municipium* des Romains; nous ne saurions l'affirmer jusqu'à preuve plus concluante.

39 kil. **Aïn-Ouïllis**, au N.-E. du Pont-du-Chelif; ce hameau, inscrit au programme de colonisation de 1878, va être porté de 6 à 26 feux. Les constructions d'un bordj, réunissant une chapelle-école et le logement de l'instituteur, sont achevées. Ouïllis est entouré de nombreux jardins de figuiers. Plusieurs sources alimentent sa fontaine et vont ensuite mettre en mouvement la turbine du *Moulin Valord*, situé au milieu de jardins et de vergers qui laissent voir la mer par une échancrure à 6 kil. de là. Le moulin est encore dominé par de gigantesques rochers couverts d'arbres et de plantes grimpantes à travers lesquels tombe en cascades l'eau des sources de Ouïllis. Dans ces rochers des grottes d'un accès assez difficile se trouvent cachées par la végétation. On est frappé, en les visitant, de la bizarrerie et de la beauté des dessins que forment les stalactites et les stalagmites qu'elles renferment. On ne doit pas passer près de Ouïllis

sans aller visiter le phare de premier ordre du cap Ivi, à 6 kll. N.-O. du hameau.

43 kil. **Bosquet** (nom d'un maréchal de France), village de 226 hab. créé à l'endroit dit *Blad-el-Hadjadj*. L'église, le presbytère, la mairie et l'école sont réunis dans un bordj qui domine le nouveau village. Un chemin vicinal de 7 kil. conduit à la mer ; les colons de Bosquet pourront plus tard écouler leurs produits sur Mostaganem par cette voie.

54 kil. **Cassaigne** * (nom d'un ancien aide-de-camp du maréchal Pélissier), village de 326 hab. créé à l'endroit dit *Sidi-Ali*. Comme à Bosquet, l'église, le presbytère, l'école et la gendarmerie sont réunis dans un bordj qui domine le village et fait face à une coquette mairie située à l'autre extrémité. Un chemin vicinal, allant directement de Cassaigne à Aïn-Tedelès, abrège de beaucoup le trajet de Mostaganem, mais il n'est pas encore complètement accessible aux voitures. Un autre chemin de 17 kil. conduit de Cassaigne à la mer.

Cassaigne, chef-lieu de canton et chef-lieu de commune mixte du Dahra, ayant Cassaigne et Renault pour sections, compte une population de 38,572 hab. dont 871 Français, 9 Israélites, 37,615 indigènes et 77 étrangers.

Entre Cassaigne et le Chelif, chez les Beni-Zeroual, et à 2,400 mèt. de la rivière, on pourra visiter les mines de bitume concédées à la Société Gérard de Mostaganem.

76 kil. **Nekmaria**, ancien bordj autour duquel a été créé un village de 20 feux. C'est au nord de ce bordj que le maréchal Pélissier, alors général, extermina, en 1845, la tribu du Oulad-Riah.

112 kil. **Renault** (nom d'un général blessé mortellement à Champigny-sur-Marne), village de 360 habitants créé à l'endroit dit *Mohammed-ben-Ali*. Église ; écoles.

La route stratégique de Cassaigne à Renault par le *Mediouna* suit l'arête du Dahra ; elle est plus courte et elle ne tardera pas à être livrée à la circulation par le service des ponts et chaussées.

118 kil. **Mazouna** doit dater de l'occupation romaine. Les habitants attribuent sa fondation au Berbère Mata, qui vivait quelques siècles avant l'invasion musulmane ; sa situation dans un charmant vallon arrosé d'eaux abondantes est trop belle pour que les Romains n'aient pas songé à ce site avant les Berbères, s'ils n'y avaient rien trouvé avant la conquête.

Le site de Mazouna est séduisant. Il en est peu dans la province d'Oran qui réunissent autant d'éléments de beauté. Quand on vient de parcourir les hautes vallées un peu monotones et nues du Mediouna, l'aspect imprévu de ce bassin fleuri, encadré dans d'immenses horizons d'une singulière richesse de couleur, produit une impression profonde. On domine la ville et son vallon d'une hauteur d'une centaine de mètres. Des deux côtés, comme pour bien limiter la perspective, s'élèvent deux larges collines vertes. Au fond, c'est un fouillis de toutes sortes de cultures, jardins, vignes et vergers, de petits chemins creux entre des haies de fleurs, quelques sources ombragées de grands arbres, et, au milieu de cette verdure, les terrasses blanches de maisons arabes. Mazouna et son faubourg de Bou-Halloufa sont à 2 kil.; la ville s'étage sur trois larges mamelons et forme comme trois larges pyramides de petits cubes blanc de lait ou brun doré. Plusieurs koubbas et deux ou trois minarets carrés font saillie. Le tout se découpe en avant d'un premier relief bien net de croupes qui descendent derrière, et, par dessus, la vue s'étend sur la plaine du Chelif qui s'étale comme une large bande horizontale dans le milieu du tableau. Plus loin, c'est l'Atlas, une véritable mer de montagnes bleues dominées

par les cimes hardies du Ouaransenis.

Du haut des collines qui l'entourent, Mazouna fait l'effet d'une ville importante ; de près, ce n'est en partie qu'un amas de masures en ruine. On y compte environ 2,000 hab. dont quelques Européens, parmi lesquels un instituteur français dirigeant une école arabe française, et plusieurs industriels. Les femmes indigènes fabriquent quelques poteries comme on en voit en Kabilie.

La situation de Mazouna est réellement belle. En amont, jaillissent plusieurs sources qui arrosent les jardins. A l'entrée même de la ville, le ruisseau forme une jolie cascade de 15 à 20 mèt., sur une fort curieuse draperie d'incrustations calcaires. Au bas de la chute est un large bassin naturel. Au-dessous de la ville, la vallée se creuse tout à coup et se transforme en une étroite fissure où, jusqu'à la plaine du Chelif, il n'y a plus de place que pour le ruisseau. Mais à l'entrée de ce ravin, les eaux forment une série de chutes dont l'industrie européenne pourrait tirer parti.

De Mazouna à Inkermann, station du chemin de fer d'Oran à Alger, la distance est de 28 kil.

Le Dahra est une contrée assez curieuse pour que nous en parlions avec quelques détails, en nous aidant de l'excellente monographie publiée, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* par M. G. Bourdon, chef de bataillon au deuxième régiment de tirailleurs algériens. Nous citons à peu près textuellement :

Ce mot de Dahra (*nord,* dans la langue usuelle) vient de *dahr,* qui, en arabe, signifie dos ; il exprime très-bien l'aspect général de la contrée. Dans la plaine du Chelif, on étend le nom de Dahra à toute la région montagneuse située au N. du fleuve, depuis Miliana jusqu'à l'embouchure.

Il ne s'agit ici que de la partie orientale de cette région qui formait une subdivision administrative arabe appelée le kaïdat du Dahra, et comprise dans un triangle à peu près isocèle de 40 kil. de base sur 60 de hauteur ; la base de ce triangle, d'environ 130,000 hect., regarde la province d'Alger ; les deux côtés sont marqués par la mer au N.-N.-O. et par le Chelif au S.

L'arête du Dahra court à peu près en ligne droite de l'O. à l'E. ; elle est plus rapprochée du Chelif que de la mer. Le versant N. a presque deux fois l'étendue du versant S. Les montagnes commencent sur la côte même, dans l'angle assez aigu que forme avec la plage l'embouchure du Chelif. Elles atteignent très-rapidement une hauteur de 350 mèt. Elles vont ensuite en s'élevant progressivement, mais sans présenter aucun sommet saillant.

L'altitude maxima de la ligne de partage des eaux est de 600 mèt. On rencontre des points un peu plus élevés, à quelques kilomètres de l'arête principale, sur des contreforts des versants du N. Dans le bassin de l'oued-Khramis, le cours d'eau le plus important de cette région, se dresse un massif d'un aspect un peu plus montagneux que le reste de la chaîne, le djebel Mediouna : son point culminant a 777 mèt. En face, sur la rive de l'oued-Khramis, s'élève une autre montagne plus haute, le djebel-Tacheta. Mais cette montagne, qui n'appartient pas au Dahra, fait partie de la province d'Alger.

Vues des plaines du Chelif, entre le Riou et la Mina, les montagnes du Dahra se dressent comme une énorme digue d'aspect uniforme, où l'œil n'aperçoit ni sommets, ni brèches. Quelques croupes inférieures, faisant saillie, sont parfois couronnées de blanches koubbas. Vu du N., l'aspect est plus varié ; ce sont d'abord de hautes falaises de 40 à 120 mètres, puis deux ou trois lieues de plaines étagées, puis de hautes

collines arrondies au sommet et déchiquetées sur leurs flancs par les érosions. De la terre toujours et pas de rochers; des cultures variées, beaucoup d'arbres, une végétation basse mais vigoureuse. Il y a quelques maisons et des koubbas sur tous les points saillants; on y devine une population serrée et relativement active.

Les deux versants du Dahra ne sont pas assez étendus pour donner naissance à de vraies rivières. Les sources ne sont pas très-abondantes, mais il y en a partout, et d'un débit constant.

La terre est riche et généralement bien cultivée.

L'administration des forêts possède dans le Dahra de fort beaux massifs de genévriers, de lentisques, d'oliviers sauvages et de chênes verts ayant de la valeur et susceptibles d'avenir. Les bois forment dans le Dahra comme deux bandes parallèles : la première, composée des bois les plus maigres, occupe le dos même du pays; la deuxième suit la côte, de l'oued-Khramis à l'oued-Hadid, dans le pays des Achacha, des Zerrifa et des Oulad-Khrelouf-Souhalia; sa longueur est d'une quarantaine de kilomètres, presque sans discontinuité sur une largeur moyenne de 2 à 3 kil.

Parmi les arbres fruitiers poussant dans les nombreux vergers du Dahra, figure en première ligne le figuier : c'est l'arbre du pays, et il constitue sa principale richesse. Les indigènes vendent des figues à tout le pays du Chelif et beaucoup aussi aux Espagnols. Ce commerce se fait sur de légères balancelles qui viennent aborder sur les petites anses de la côte. L'exportation des figues atteint, d'après les évaluations du bureau arabe de Mostaganem, une valeur annuelle de près de 1 million. L'olivier réussit sans irrigation, et, bien qu'il y ait un grand parti à en tirer, il est peu greffé jusqu'à présent. Les troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, perdus dans les années 1867 et 1868, se sont reconstitués. On compte peu de chevaux.

La population est magnifique; les hommes sont grands, blancs quoique hâlés; ils ont de beaux traits, des muscles superbes, un grand air de force et de dignité. Ils sont quelquefois apathiques, imprévoyants, impuissants au travail; mais ils ont les qualités de leurs défauts.

La population indigène du Dahra est de 37,615 hab. Les tribus y sont formées d'éléments divers : Berbères, Kabiles marokains, Arabes et Koulour'lis; nominalement, c'est l'élément arabe qui domine. La langue vulgaire est un patois arabe avec un certain nombre de radicaux empruntés à l'idiome primitif. Les Zerrifa et les Achacha parlent le berbère. Les Beni-Zeroual s'attribuent aussi une origine berbère que rien ne rappelle aujourd'hui à cause de leurs fréquentes migrations, pendant lesquelles ils se sont imprégnés d'éléments étrangers et surtout arabes.

La tribu des Mediouna est la plus prospère du Dahra. Elle descend de Berbères du Marok. Les Mediouna ont de magnifiques cultures d'un aspect presque européen, beaucoup de vergers irrigués et bien tenus, des figuiers et des oliviers.

On peut presque toujours mesurer l'importance de l'élément kabile au nombre des maisons bâties. — Dans le Dahra, la proportion du nombre des maisons à celui des habitants paraît croître du S. au N. et de l'O. à l'E. On en rencontre d'autant plus qu'on s'éloigne davantage du Chelif. L'invasion arabe est venue par là. En général, cependant, les indigènes vivent sous la tente. Les maisons servent à l'habitation des femmes.

L'histoire du Dahra est très-obscure. Les Arabes ont fort peu de documents écrits; il faut s'en rap-

porter à des traditions. Chaque tribu a son histoire distincte.

Il est probable qu'au temps de la domination romaine le pays était riche et peuplé. Il y a de nombreuses ruines, connues jusqu'à ce jour, du côté de Mazouna, chez les Beni-Zeroual, et sur le littoral, chez les Oulad-Khrelouf.

Le Dahra est resté en dehors de la première invasion arabe du VIIe s.; mais ses habitants, embrassant la foi nouvelle, fournirent aux conquérants des contingents pour l'invasion de l'Espagne. Le pays resta nominalement soumis aux Khalifes de Kaïrouan jusqu'au XIe s. Les tribus du Dahra jouèrent un rôle important, à la fondation de l'empire berbère des Almoravides. Plus tard, au XIIe s., elles fournirent à Abd-el-Moumen, le fondateur de l'empire almohade de Tlemcen, ses guerriers les plus redoutables. Au XIVe s., le Dahra est subjugué par la puissante tribu des Mehalla et traité en pays conquis. C'est pendant la domination des Mehalla que des familles arabes koréichites se substituèrent presque partout aux anciens habitants de la ville.

En 1540, Kheir-ed-Din, fondateur de l'Odjak d'Alger, s'empare de Mazouna et impose un tribut aux Arabes. En 1562, Hassen-ben-Kheir-ed-Din constitue le beylik d'Oran : Mazouna devient le siège du gouvernement du lieutenant Bou-Khedidja, qui vient s'y fixer avec 80 tentes turques. La ville sortit de ses ruines. En 30 ans, elle devint célèbre par son luxe et la dissolution de ses mœurs.

Plus tard, en 1686, le siège du beylik ayant été transporté à Maskara par Moustafa-Bou-Chelar'em, Mazouna commença à déchoir.

Jusqu'au XIXe s., l'histoire du Dahra n'offre plus rien d'intéressant. Les habitants étaient nominalement soumis aux deys d'Alger, mais la rentrée de l'impôt nécessitait presque toujours l'emploi de la force; en fait, ils étaient indépendants. Leur plus sanglante révolte est celle de 1808. Moustafa-el-Mangali, bey d'Oran, d'abord battu par eux, prend ensuite sa revanche sur les bords de l'oued-Rouman. Il leur tue 2,000 cavaliers, fait tomber 1,200 têtes, et lève d'énormes impôts.

En 1830, la France n'avait songé qu'à s'installer dans les villes des côtes de l'Algérie. En 1842, le général, devenu maréchal, Bugeaud, dans une de ses courses sur le bas Chelif, pénètre chez les Beni-Zeroual, qui offrent leur soumission.

En 1843, Abd-el-Kader essaya de soulever Mazouna, qui lui ferma ses portes.

L'insurrection qui éclata en 1845 dans le Dahra prit fin en janvier 1847, par la soumission de Bou-Maza. C'est au commencement de cette insurrection, en juin 1845, que le général, depuis maréchal, Pélissier se vit contraint d'exterminer la tribu des Oulad-Riah dans les grottes situées au N. de Nekmaria.

En 1848, le général, depuis maréchal, Bosquet, profite d'une expédition dans le pays, pour faire tracer une route qui traverse les montagnes des Beni-Zeroual, gagne les plateaux des Oulad-Khrelouf, et se prolonge jusqu'à l'oued-Khramis, à travers les plaines des Zerrifa et des Achacha. En 1852, pour assurer la soumission du haut pays, le général fait construire un bordj fortifié à mi-côte du djebel-Nekmaria, et à quelque distance des fameuses grottes des Oulad-Riah.

En 1863, le général Lapasset fait faire une nouvelle route stratégique, à peu près parallèlement à la route Bosquet, et sur le dos même du Dahra, avec un embranchement sur le bordj Nekmaria, et de là à Mazouna, à travers les hautes vallées des Mediouna.

En 1864, à l'insurrection des Flitta, le Dahra fut sur le point de

se soulever pour lui donner la main. On y envoya à temps une colonne. Depuis, deux années d'épidémie et de misère sont venues réduire de beaucoup sa population, qui s'accroît cependant.

L'établissement du chemin de fer d'Alger à Oran, jalonné par des centres européens dans la vallée du Chelif, en séparant les tribus du Dahra des tribus remuantes de l'Atlas, a été un premier coup porté à son indépendance. L'assimilation progressive du pays est déjà commencée. Dans quelques années, les intérêts arabes seront trop solidaires des nôtres pour qu'il soit facile de soulever les tribus ; on n'aura plus à s'en méfier et à les surveiller.

Le Dahra réunit pour la colonisation les conditions les plus favorables. Le climat y est parfaitement salubre, et beaucoup plus frais que dans l'intérieur du pays, par suite de l'élévation du sol et du voisinage de la mer. En dehors de Ouïllis, de Bosquet, de Cassaigne, de Nekmaria et de Renault, il est question d'y créer un grand nombre d'autres villages, tant dans l'intérieur et sur les crêtes du massif que sur le bord de la Méditerranée, de Mostaganem à Tenès.

ROUTE 44.

D'ORAN AUX OULAD-SIDI-CHEIKH

PAR TLEMCEN.

440 kil. d'Oran à Mor'ar-Tahtania, l'oasis la plus méridionale du groupe O. des ksour des Oulad-Sidi-Cheikh.

Nous avons consulté pour les itinéraires 44, 45 et 46, d'Oran aux Oulad-Sidi-Cheikh, les travaux ou notices de MM. le général de Martimprey, le colonel de Colomb et les docteurs F. Jacquot et L. Leclerc. Les distances kilométriques entre les différents points de ces itinéraires ne sauraient être établies bien régulièrement, comme on l'a déjà dit, à propos de la route d'Alger à Ouargla. Les difficultés d'un voyage dans ces contrées lointaines sont partout les mêmes, et nous souhaitons aux touristes désireux de les visiter l'occasion des tournées militaires, faites de temps en temps par les commandants de nos postes-frontières.

139 kil. d'**Oran** à **Tlemcen** (*V*. R. 24).

181 kil. **Sebdou** (*V*. R. 27).

De Sebdou à El-Aricha, la route est d'abord tracée dans les forêts de chênes pendant environ 13 kilom. Puis les arbres disparaissent, et l'on entre sur les hauts plateaux de la *Daïa-el-Ferd*, succession d'ondulations couvertes d'halfa et de dépressions où pousse le thym. Les montagnes d'El-Aricha, et particulièrement le djebel Si-Labed, remarquable par sa forme singulière, bornent la vue au S.

223 kil. *El-Aricha*, à 1,300 mèt. d'altitude, localité dans laquelle on trouve de l'eau et du bois : ce poste important est situé à l'extrême limite méridionale du Tell de la province d'Oran.

On parcourt ensuite de vastes plaines très-pauvres en eau, dont la végétation est réduite à quelques espèces de plantes seulement. Puis on atteint le *Chot-er-R'arbi* ou de l'Ouest, dont la direction va du S.-E. au N.-E. ; une espèce d'étroite jetée le divise en deux parties, précisément sur notre limite avec le Marok ; la partie appartenant au Marok s'appelle le *Chot des Maia ;* la partie située sur notre territoire s'appelle le *Chot des Hamian :* elle a 44 kil. de longueur, sur 7 à 20 de largeur ; elle est généralement à sec, excepté dans quelques dépressions.

La grande tribu des *Hamian* occupe dans le S. de la province d'Oran tout le territoire compris entre les chots de l'O. et de l'E. et les ksour des Oulad-Sidi-Cheikh.

Aucune montagne n'accidente le pays du chot de l'O, à part les petites chaînes du djebel-*Guettar*, au S., le djebel-*Anteur*, au N., et le djebel-*Amara*, au centre ; on franchit ce

dernier avant d'arriver à Aïn-ben-Khrelil.

329 kil. *Aïn-ben-Khrelil.* « Cette redoute, dit M. Mac-Carthy, située sur le chot de l'O., dans une prairie, à 1190 mèt. d'altitude, a été élevée pour assurer la tranquillité d'un pays toujours assez troublé, en attendant que nous puissions occuper Figuig, le véritable angle S.-E. de l'Algérie. »

Il n'y a ni ruisseaux ni fontaines dans cette contrée. « Il ne faut pas prendre au sérieux les longues lignes tracées sur la carte des steppes et du Sahara, excepté dans le massif des ksour, où elles indiquent des courants de quelque étendue et souvent assez volumineux ; partout ailleurs, elles représentent des rivières et des ruisseaux qui n'existent pas, où les pluies et les orages jettent des eaux qui ne sauraient y rester ; mais, en creusant à une petite profondeur, on trouve presque toujours de l'eau dans les bas-fonds indiqués par ces lignes et dont le tracé est alors justifié. » (M.-C.) Les quelques puits que l'on rencontre renferment une eau saumâtre qui soulève le cœur et donne à la viande une odeur de putréfaction.

Quand on a quitté Aïn-Ben-Khrelil, on entre dans une zone coupée de montagnes sablonneuses et arides, de lignes de dunes sans aucune végétation, de plaines et de vallées dont la flore n'est guère plus variée que celle des chots. Quelques fontaines abondantes sourdent dans le sable ; l'herbe verdit, les moissons jaunissent, les dattiers s'élancent sur leurs bords et forment de fraîches oasis. Les ruisseaux ou rivières qui naissent de ces sources n'ont pas un long cours, le sable les absorbe bientôt; leur lit, quelquefois à sec, indique le chemin que suivent les eaux avant d'arriver au Sahara central, qui les engloutit. Les quelques buissons qui verdissent le long des berges, les montagnes et les oasis, concourent à donner à ce pays une physionomie particulière, bien distincte de celle des plaines situées plus au N.

383 kil. **Aïn-Sfisifa**, 1252 mèt. d'altitude, la source du Petit Tremble, près de la frontière du Marok, est la première oasis que l'on aborde en venant d'Oran par Tlemcen; c'est aussi la plus importante ; elle possède environ 250 maisons habitées par 1000 à 1100 individus. Aïn-Sfisifa est bâtie, en amphithéâtre, sur un plateau incliné à l'E. et taillé à pic à l'O. L'absence de palmiers rend la vue de Sfisifa bien moins agréable que celle des autres oasis ; les jardins s'offrent sous l'aspect d'une longue bande tortueuse, encaissée au fond d'un ravin parcouru par un ruisseau ; un aqueduc en bois amène dans le ksar des eaux réparties avec une grande régularité entre les habitants. Les koubbas isolées ou réunies par groupes sont fort nombreuses à Sfisifa.

425 kil. **Mor'ar-Foukania**, d'en haut, occupe un angle formé par deux chaînes de montagnes ; elle possède une mosquée et un caravansérail; ses habitants, au nombre de 600, cultivent les dattiers.

440 kil. **Mor'ar-Tahtania**, d'en bas, est plus important que Mor'ar-Foukania; sa population est de 800 hab. L'oasis est une véritable forêt de palmiers, longue de 3 kil. La source qui l'arrose est limpide et fraîche, mais se perd bientôt. Le ksar possède une mosquée avec un minaret. On trouve sur des rochers de Mor'ar-Tahtania des dessins semblables à ceux que M. le docteur F. Jacquot a dejà rencontrés à Tiout (*V.* plus bas).

Revenant à Aïn-Sfisifa, on se dirige vers les autres oasis situées à l'E.

413 kil. **Aïn-Sefra** (la source jaune), construite en pierres, a une physionomie caractérisée ; c'est un ksar mieux bâti et mieux fortifié que les autres ; ses maisons sont aussi plus propres et plus spacieuses

qu'ailleurs ; elles sont séparées par des ruelles moins étroites et moins sombres. Les habitants, au nombre de 800, se disent tous marabouts. Aïn-Sefra est adossée à une grande ligne de dunes qui a plusieurs lieues de longueur. Pas un brin d'herbe ne moutonne leurs pentes lisses et brillantes. Quand la tempête s'élève, le sable déferle contre les murs du ksar et de l'oasis, comme les vagues que la mer en courroux précipite sur les rochers du rivage. Sans cesse les dunes menacent de combler les rues et de faner le panache des trois ou quatre palmiers qui s'élèvent au-dessus des autres arbres.

425 kil. **Tiout**, 1055 mèt. d'altitude, occupe une position très-pittoresque, au pied de grands rochers de grès rouge. De magnifiques bouquets de dattiers et des rochers bizarres, surmontés de masures en ruines, se mirent dans les eaux limpides du fort ruisseau qui les arrose. Les jardins sont étendus et la végétation variée. On admire les vignes gigantesques qui s'enlacent aux amandiers, aux pêchers et aux figuiers. Le bassin qui forme le barrage jeté sur le ruisseau, disparaît sous une foule de grandes herbes aquatiques, hantées par des nuées de courlis, de pluviers, de bécassines, de pigeons, de poules d'eau, et visités la nuit par les gazelles et les antilopes. Le ksar est moins heureusement situé que les autres pour la défense, en ce sens qu'il n'est point isolé, mais comme noyé dans les jardins. Il est bâti en terre, si ce n'est la porte de ville, appelée Bab-Sidi-Ahmed-Ben-Youssef, et les arcades mauresques de la mosquée. La population de Tiout est de 700 âmes.

M. le docteur Félix Jacquot a trouvé et décrit de curieux dessins tracés en lignes creusées sur le flanc vertical de roches situées en tête de l'oasis. Ces dessins, dit-il, doivent remonter à une époque très-reculée, si on en juge par les temps auxquels nous reportent les costumes et les scènes. Les guerriers y sont encore représentés avec des plumes sur la tête et armés d'arcs et de flèches. On y voit figurer un éléphant, animal qui n'a pas paru dans ces contrées depuis les anciennes époques. Le lien du mariage ou de la famille est indiqué par un trait unissant les divers personnages. « Plus anciens certainement que l'invasion arabe, ces dessins sont dûs peut-être à une colonie égyptienne, et plus probablement à un soldat égyptien de l'armée romaine. »

De Tiout à Asla, on compte 40 kil. La direction de la route est N.-E. Elle passe d'abord entre le *djebel-Djara* à l'E.-S. et le *dola-mta-Tiout* à l'O.-N., franchit le col ou *Teniet-ed-djir* à 10 kil. de Tiout et franchit enfin, 10 kil. en deçà d'Asla, un second col ou *Teniet-el-ouada* (*V.* pour Asla et les autres oasis du centre des Oulad-Sidi-Cheikh la route 45).

Aïn-Sfisifa, Mor'ar-Foukania, Mor'ar-Tahtania, Aïn-Sefra et Tiout sont les ksour où les *Hamïan-R'araba* déposent leurs effets de prix, leurs grains et leurs provisions. Les Sahariens de ces ksour ne sont point, à proprement parler, sujets des Hamïan, mais ceux-ci les entraînent à partager leur politique, par l'influence que leur donnent leur puissance bien supérieure et leurs guerriers beaucoup plus nombreux. Les différents villages du Sahara algérien de l'O. ne sympathisent point entre eux ; ils se jalousent, se surveillent, mais ne se livrent pas de combats. Chaque ksar se gouverne par lui-même sans s'inquiéter de son voisin, à l'aide de la djemâ, sorte de conseil municipal formé par les chefs des quartiers ou notables de l'endroit. Un lien commun rassemble pourtant les ksour ; ce lien, c'est l'autorité morale et traditionnelle des Oulad-Sidi-Cheikh, tribu de marabouts très-vénérés, qui passent pour descendre en ligne directe du prophète. Les Oulad-Sidi-Cheikh sont bien moins nombreux que les Hamïan;

toute leur autorité tient au prestige de leur origine sainte. Leurs chefs, depuis Si-Hamza, auxquels nous avons donné l'investiture du khralifat, se sont cependant, souvent, mis en rébellion contre notre autorité.

ROUTE 45.

D'ORAN AUX OULAD-SIDI-CHEIKH,

PAR GÉRYVILLE.

386 kil. d'Oran à El-Abiod-Sidi-Cheikh. (V. les observations p. 289, pour les distances kilométriques et la manière de voyager.) D'Oran à Maskara, chemin de fer et service de diligences. De Maskara à Saïda, route de voitures. De Perrégaux à Saïda, chemin de fer. De Saïda à Géryville, route stratégique. De Géryville à El-Abiod-Sidi-Cheikh, route de caravanes.

96 kil. d'Oran à Maskara (*V.* R. 32).

170 kil. **Saïda** (*V.* R. 34)

172 kil. *Colonne Lamoricière.*

189 kil. *Tafraoua*, puits et poste, dont l'enceinte peut avoir 50 mèt. carrés. — Puits et marais ou *R'dir.*

213 kil. *Caravansérail d'El-Maï.* construit en 1856 sur l'oued de ce nom. De Tafraoua à El-Maï, la route traverse le point culminant des hauts plateaux, dont la seconde partie est la mieux caractérisée; c'est la pleine mer au calme plat; on est enfin dans la contrée des gazelles.

230 kil. *Le chot-ech-Chergui*, ou de l'Est, a une longueur de 140 kil. sur une largeur variable de 10 à 20; sa direction générale va, comme celle du chot-er-R'arbi, du S.-O. au N.-E. Les eaux qui aboutissent au chot-ech-Chergui ne sont que des eaux pluviales, c'est-à-dire intermittentes. « La surface du chot est composée d'un mélange de sable et de détritus gypseux. Le sulfate de chaux y afflue partout à l'état micacé. Tantôt ce sont des fragments épars, de la largeur et de l'épaisseur de la main, tantôt ils sont groupés et forment de petites buttes. C'est sans doute à la présence de ces nombreuses facettes, reluisantes au soleil, ainsi qu'aux différences dans l'état thermométrique des couches d'air, qu'est dû le phénomène du mirage que l'on manque rarement d'observer toutes les fois qu'on traverse les chots. Les chots sont peuplés de gazelles dont les crottes musquées se rencontrent fréquemment, non-seulement sur les pelouses du voisinage, mais au milieu des sables. Au mois d'avril 1854, l'Arabe qui me servait de guide prit, en moins d'un quart d'heure, deux petites gazelles endormies, en s'avançant avec précaution et en jetant son burnous par-dessus. C'est ainsi que les prennent les Arabes, qui, au printemps, en apportent fréquemment sur les marchés du Tell, à Saïda, à Tiharet, à Teniet-el-Hâd, au prix de 3 à 5 fr. » (*D. L. Leclerc.*)

La route traverse le chot-ech-Chergui tantôt sur des bandes sablonneuses faciles à parcourir, quand le temps est sec, tantôt sur la terre ferme.

227 kil. *Caravansérail de Sefsifa.* On trouve là plusieurs sources, au milieu de tamarisques, dont quelques-uns atteignent des proportions colossales. A quelques centaines de mètres plus loin, trois petites koubbas en l'honneur de Sidi-Moussa et de Sidi-Bel-Yahïa sont étagées sur les flancs de la colline.

237 kil. *Khadra.* De Sefsifa à Khadra la route suit les bords du chot, en décrivant une immense courbe saillante à l'O. Des eaux, amenées de l'oued-Touîl et du plateau voisin de Khadra, pourvoient aux besoins des voyageurs. La koubba qui se montre au N. est celle de Lella-Kadra (la Verte), au milieu d'un petit cimetière où les Arabes nomades des environs viennent enterrer leurs morts.

Mentionnons, à propos d'el-Khadra et du chot oriental, une lé-

gende qui trouve ici sa place. Au temps des idolâtres, ceux-ci, jaloux de ne pas avoir été dotés d'une mer, comme tant d'autres peuples, se mirent en devoir d'en creuser une, et envoyèrent en même temps d'innombrables caravanes pour rapporter des outres d'eau de l'Océan ; mais Dieu, irrité de tant d'audace, les fit tous périr, et détruisit leur belle ville, située près de Khadra, laissant subsister, en témoignage de l'impuissance des hommes, ces lacs informes et sans profondeur qu'on appelle les chots. Voilà comment les Arabes, plus poètes que savants, expliquent un fait purement géologique.

264 kil. *Khreneg-Azir* (la gorge du romarin), lieu d'étape, sur la rive gauche de l'oued-el-Abiod, dont le bassin se trouve subitement étranglé, en cet endroit, par des collines d'un côté, et, de l'autre, par une montagne aux flancs rocheux et abrupts, parsemés de buissons de romarins ; on trouve à Khreneg-Azir un puits et un abri pour les hommes et les chevaux.

Avant d'arriver à Géryville, on traverse, dans une longueur de 3 kil., une gorge étroite, sinueuse, au fond de laquelle coule l'oued-el-Abiod.

323 kil. **Géryville,** ch.-l. d'un cercle, dépendant de la subdivision de Maskara, est située à 1300 mèt. d'altitude, à l'O. du *djebel-Delâa*, près de la rencontre du 34° de latitude N. avec le 1° de longitude à l'O. du méridien de Paris. C'est une redoute, carré long de 200 mèt. sur 100, renfermant une caserne, un pavillon d'officiers, des magasins et un hôpital. Un des anciens khralifa des Oulad-Sidi-Cheikh, Si-Hamza, a fait bâtir en dehors une belle maison de commandement, près de l'endroit où campent les troupes de passage, les caravanes ou les convois. Un peu plus loin, un petit village abrite une petite population d'Européens et d'indigènes formant le noyau d'une commune mixte de 15,556 habitants dont 46 Français, 52 Israélites, 15,409 indigènes et 49 étrangers. Église; école. Géryville, grâce à son altitude, jouit d'un climat fort sain, et, si les chaleurs y sont très-fortes, le froid y est quelquefois très-vif. Son ravin est arrosé par des sources d'une grande pureté et d'une grande abondance. Géryville, dit M. le docteur L. Leclerc dans sa curieuse notice sur les oasis de la province d'Oran, a pris son nom du colonel Géry, qui le premier parut dans le pays, à la tête de nos colonnes. Dans le printemps de 1845, le colonel Géry se portait en avant de Brezina (*V.* p. 300), tuait une cinquantaine d'hommes aux Oulad-Sidi-Cheikh, commandés par Si-Hamza, et forçait Abd-el-Kader à rentrer dans le Marok. En 1846, le colonel Renault débusquait Abd-el-Kader de Chellâla (*V.* p. 298), de l'Abiod-Sidi-Cheikh (*V.* p. 296). En 1847, il pénétrait jusqu'à Bou-Semr'oun (*V.* p. 297), tandis que le général Cavaignac s'avançait jusqu'à Tîout (*V.* p. 291). En 1852, le commandant Deligny, aujourd'hui général de division, s'emparait de la personne de Si-Hamza. L'année suivante, Si-Hamza fut nommé khralifa du sud, et la création d'un poste fut décidée sur l'emplacement d'un petit ksar en ruine du nom d'*El-Biod :* ce poste est Géryville.

Dans le mois de février 1862, en nettoyant le bassin de la fontaine de Géryville, on a rencontré un fragment d'épigraphie romaine, gravée sur une dalle enfouie sous une épaisse couche de vase ; on peut en conclure que le ksar d'El-Biod s'est élevé sur les ruines d'un poste avancé de l'occupation romaine dans cette partie S.-O. de l'Algérie.

De Géryville à Stiten, 15 kil. (*V.* R. 46.)

Direction S.-O. Le pays qui sépare Géryville de Sid-el-Hadj-ben-Ahmeur, est formé de plateaux ondulés, traversés au N. et au S.-O. par une chaîne du djebel-Kessel (1937 mèt.), nue à la base, boisée aux

sommets. Le chemin coupe cette chaîne par un col d'un accès facile et se dirige ensuite vers l'O. sur la koubba de Sid-el-Hadj-ben-Ahmeur.

332 kil. *Sidi-el-Hadj-ben-Ahmeur*, enterré dans la koubba à laquelle il a donné son nom, est venu, il y a environ deux siècles, s'établir sur les bords de l'*oued-Sebeihi*, où il fonda un ksar, ruiné aujourd'hui, mais dont ses descendants viennent cultiver les jardins. L'autre koubba, située un peu plus bas, a été élevée en l'honneur d'Abd-el-Kader-el-Djilali (*V.* p. 33, ce que nous avons déjà dit sur ce grand saint musulman).

Le pays que l'on traverse pour se rendre de Sidi-el-Hadj-ben-Ahmeur aux Arbâouat (les villages d'Arbâ) change d'aspect à mesure que l'on avance vers le S. ; il devient plus rocheux, plus aride ; il est coupé par des ravins peu profonds ; l'horizon est borné de tous côtés par des montagnes peu élevées, mais escarpées, profondément déchirées, entièrement dépourvues de végétation, et au-dessus desquelles se dresse le *Djebel-bou-Nokta*.

366 kil. **Les Arbâouat.**

« On est encore à 8 ou 10 kil. des Arbâouat, lorsqu'on les aperçoit ; ils s'élèvent sur la rive gauche de l'*oued-Gouleita*... Ces deux ksour, entourés de murs d'enceinte, flanqués de tourelles ayant la forme de pyramides carrées fort élancées et tronquées à leur sommet, le tout percé de petits créneaux ronds, se confondent presque avec les berges de la rivière, à cause de leur couleur terreuse; de loin, ils ressemblent à un de nos châteaux du moyen âge.

« A mesure que l'on approche, le château féodal devient un affreux amas de bâtisses en pisé ; on voit sur les terrasses de malheureuses femmes, étiolées, jaunes, couvertes de haillons sordides, produit de la vie sédentaire des ksour du S., de la fièvre, des ophthalmies et d'autres maladies sans nom...

« Il faut remonter jusqu'au XVIe s. à peu près, pour trouver l'origine des Arbâouat. A cette époque, Sidi-Mâmmar-ben-Alia, descendant de Sidi-Abou-Bekr-Saddik, beau-père du prophète, chassé de Tunis par son frère qui y commandait, vint s'établir sur l'oued-Gouleïta. Ses enfants y construisirent un ksar, ruiné aujourd'hui et connu sous le nom de *Ksar-Cherf*, vieux château. Plus tard, des dissensions intestines partagèrent sa descendance en deux partis : les *Oulad-Saïd* et les *Oulad-Aïssa.* Ces derniers, vaincus et chassés de leurs maisons, allèrent se réfugier dans le Tell, sur les bords de l'oued-Tazia. Mais, après leur départ, vint une invasion de Zegdou ; trop faibles pour leur résister, les Oulad-Saïd furent obligés de fuir dans les montagnes, abandonnant leur ksar, qui fut ravagé et démoli. Au lieu d'en relever les ruines, ils en construisirent un autre sur les bords de l'oued-Gouleïta. Peu de temps après, Sidi-Sliman-ben-Semaha, descendant direct de Sidi-Mâmmar-ben-Alia, ramena les Ouled-Aïssa du Tell, et rétablit la concorde entre les Capulets et les Montaigus de ce coin de terre ; mais, dans la crainte sans doute qu'elle ne fût pas de longue durée, s'ils étaient voisins et en contact journalier, il fit élever à ses protégés un ksar, à peu près pareil à celui de leurs rivaux, également sur les berges de la rive gauche, à 1 kil. environ en amont. Ce dernier ksar fut appelé *Arbâ-Foukani*, Arbâ d'en haut ; et par opposition, celui des Oulad-Saïd prit le nom d'*Arbâ-Tahtani*, Arbâ d'en bas.

« Maintenant ces deux Arbâ ont à eux deux 65 maisons, et environ 500 hab. Toute trace des anciennes querelles n'a pas disparu, et il est facile de reconnaître dans leurs relations un vieux ferment de haine. Mais le cheikh qui les commande réside à Arbâ-Tahtani, et, aujourd'hui comme autrefois, les Oulad-Saïd ont l'avantage sur les Oulad-Aïssa. Pourtant

les deux partis se sont beaucoup modifiés depuis; ils ont même dérogé, par suite de mésalliance, et reçu parmi eux des Arabes, des *Oulad-Ziad*, des *Oulad-Moumen*, et à tel point, que les Oulad-Sidi-Cheikh, descendant de Sidi-Mâmmar-ben-el-Alia, nobles et chefs religieux du pays, les acceptent à peine pour cousins.

« L'histoire détaillée de ces deux bicoques serait trop longue et sans intérêt. Je ne veux cependant pas être irrévérent envers les marabouts vénérés, auxquels les deux ksour durent souvent leur salut, au point de ne pas signaler en passant leurs koubbas, construites en moellon et blanchies à la chaux. Elles sont au nombre de quatre qu'on désigne par les noms des marabouts dont elles abritent les tombes : *Sidi-Mâmmar-ben-Alia*, le fondateur des Arbâouat, *Sidi-Aïssa-ben-Alia* , *Sidi-Brahim-ben-Mohammed*, ses descendants, et *Sidi-Bou-Tkheil*, de la famille de *Sidi-Abd-el-Kader-ed-Djilani*.

« Lorsque le bey Mohammed-el-Kebir, après avoir saccagé Chellâla, vint camper devant les Arbâouat pour leur infliger le même sort, un tourbillon noir sortit de la koubba de Sidi-Mâmmar et alla renverser la tente du bey turc, qui, effrayé par cette menace du saint, se retira.

« Ces quatre koubbas ont été édifiées, il y a à peine 150 ans, par Sidi-ben-ed-Din, le chef des Oulad-Sidi-Cheikh. Il n'avait songé d'abord qu'aux marabouts de sa famille, et pendant que trois dômes s'élevaient déjà sur leurs tombes, celle de Sidi-bou-Tkheil restait *Haouita*, petite muraille entourée de quelques pierres et surmontée, comme toutes les haouïta possibles, de quelques chiffons éraillés par le vent et la pluie. Il paraîtrait que la jalousie est un sentiment d'outre-tombe, même parmi les plus saints marabouts, car Sidi-ben-ed-Din, s'en retournant à El-Abiod-Sidi-Cheikh , fut arrêté en son chemin par Sidi-bou-Tkheil, qui s'était débarrassé de son suaire pour lui reprocher en termes assez vifs son manque d'égards envers lui. Sidi-ben-ed-Din fut sensible à ces reproches mérités, et Sidi-Bou-Tkheil eut sa coupole, sous laquelle il a dormi parfaitement tranquille depuis. Ces koubbas sont entretenues par la piété des fidèles, qui les blanchissent souvent à la chaux et les décorent de tapis et de foulards. Chacune d'elles a son mokaddem, espèce de sacristain chargé de recueillir les offrandes, d'en faire l'emploi, en vivant grassement aux dépens de son saint.

« Dire maintenant la vie des malheureux ksouriens d'Arbâ, c'est dire celle de tous les ksouriens du S., et c'est bien difficile. Il est des misères qui défient la description et qu'il faut voir pour les comprendre. Quelques jardins, dans lesquels ils cultivent des légumes et un peu d'orge ; le lait et le beurre de quelques chèvres ; des arbres fruitiers, figuiers, grenadiers, pêchers, abricotiers, dattiers, dont les fruits dégénérés sont toujours dévorés avant leur maturité, telles sont leurs ressources. Ils y joignent le maigre salaire payé par les nomades, qui leur confient leurs provisions de grains, de dattes et de beurre. Les femmes, en tissant, gagnent les vêtements de tous ; elles font les burnous, les haïks, les habaïa pour les nomades, et elles ont pour salaire une quantité de laine égale à celle qu'elles mettent en œuvre; avec cela elles habillent leurs maris, leurs enfants et elles-mêmes. » (*G. de Colomb.*)

La route des Arbâouat à El-Abiod va droit au S. ; on suit encore l'oued-Gouleïta pendant 8 kil.; à 4 kil. plus loin, on s'engage dans le *Teniet-ez-Zeiar*, col large et commode, coupant le dernier de ces soulèvements de terrains parallèles entre ceux qui vont en s'abaissant, depuis la chaîne du Kessel jusqu'aux plaines sahariennes. « En sortant de Teniet-ez-Zeïar, on voit à droite la chaîne

ondulée du *Tismert*, se perdant vers l'O. dans les vagues d'un horizon sans limites ; devant soi les cinq ksour d'El-Abiod au milieu de quelques bouquets de palmiers élancés, dominés par les dômes blancs de leurs koubbas, se détachent du fond doré de grosses dunes de sables, tandis qu'à g. l'œil s'égare dans le profond Sahara.

386 kil. **El-Abiod-Sidi-Cheikh.** Au milieu d'une légère dépression du sol, dans une plaine qui peut avoir dix lieues de longueur sur une largeur moindre, et sur le bord de l'*oued-Abiod* ou *oued-R'aris*, s'élève la koubba de Sidi-Cheikh, autour de laquelle sont groupés, sur de petites buttes, cinq ksour, deux à l'E., *ksar-ech-Chergui* et *ksar-Sidi-Abd-er-Rahman ;* trois à l'O., *ksar-el-Kebir* ou de *Sidi-el-hadj-Ahmed, ksar-Oulad-bou-Douaïa* et *ksar-Abid-R'eraba*. La population totale de ces cinq ksour, renfermant cent et quelques maisons, peut être de 2,000 âmes.

Le ksar-ech-Chergui est le plus grand ; sa fondation remonte à l'an 1220 de l'hég. Il n'est pas peuplé en raison de son étendue. Comme tous les autres ksours, il est entouré d'un fossé. La porte est placée au S., à côté d'une plantation de palmiers. Au N. les koubbas de *Sidi-bou-Kars,* de *Sidi-Mohammed-ben-Abd-Allah,* de *Sidi-ben-ed-Din* et de *Sidi-Abd-el-Hakem,* tous quatre fils de Sidi Cheikh, sont renfermées dans une enceinte ; elles se ressemblent toutes, sauf que celle de Sidi-bou-Hafs est plus grande que les autres.

A 200 mèt. au N. de ksar-ech-Chergui s'élèvent le ksar et la koubba de Sidi-Abd-er-Rahman. Le ksar ne compte que trois maisons ; sa koubba est surmontée d'une grande et de quatre petites coupoles. Le ksar-el-Kebir ou de Sidi-el-Hadj-Ahmed et sa mosquée ont été fondés par Sidi-Cheik ; ksar-oulad-bou-Daouïa et ksar-Abid-R'eraba sont d'une fondation plus récente. Ksar-Abid-R'eraba est habité par des nègres depuis longtemps attachés à la famille, et qui ont leur part dans les offrandes apportées à la koubba de Sidi-Cheikh. M. le colonel de Colomb dit à ce sujet : « Sidi-Cheikh, craignant sans doute que ses enfants, s'il leur confiait les revenus de sa zaouïa, ne les détournassent à leur profit au lieu de les employer en œuvres pieuses et en aumônes, confia l'administration de ses revenus à ses nègres affranchis... Ces nègres et leurs descendants prennent aujourd'hui pour eux le bien des pauvres et des pèlerins. »

Il est temps de parler de Sidi-Cheikh, qui sut se créer par son savoir, sa justice, son esprit de conciliation et son adresse, une si grande influence que les ksour et les tribus du Sahara de la province d'Oran, des *Harar,* des *Lar'ouat du Ksal*, des *Hamian* et du *djebel-Amour,* sont communément regardés comme faisant partie des Oulad-Sidi-Cheikh.

Sidi-Cheikh, qui vivait au XVIIe s., descend de Sidi-Mâmmar, le fondateur des Arbâouat ; il était fils de Sidi-Mohammed et de Chefiria, fille de Sidi-Ali-bou-Saïd, dont la koubba est à Rassoul. Nous renvoyons aux notices de M. le colonel de Colomb et de M. le docteur Leclerc les lecteurs curieux des récits légendaires qui donnent pour ainsi dire toute la vie du grand marabout. Nous nous contenterons d'emprunter au docteur L. Leclerc le fait suivant à la suite duquel Sidi-Cheikh, qui s'appelait d'abord Abd-el-Kader, changea de nom. « Un jour une femme de l'Abiod, appuyée sur la margelle d'un puits, y laissa tomber l'enfant qu'elle avait au bras. Dans son désespoir, elle s'écrie : *Abd-el-Kader! Abd-el-Kader !* Incontinent, notre Abd-el-Kader s'élance à travers la terre, saisit l'enfant au moment où il allait toucher l'eau, et le remet à sa mère. Cependant l'invocation maternelle s'était fait entendre jus-

qu'à Bar'dad. Du fond de sa tombe, l'autre Abd-el-Kader était accouru fendant les terres et les mers. Quand il arriva, son assistance était inutile. « Pourquoi m'a-t-on appelé ? » demanda-t-il. Abd-el-Kader le Saharien lui expliqua le fait. « Je suis plus « grand saint que toi, répondit le « Djilani, et pour qu'à l'avenir on « ne confonde plus, tu cesseras de « t'appeler Abd-el-Kader, tu t'ap- « pelleras Sidi-Cheikh. » Ce nom resta donc à notre saint homme. »

Sidi-Cheikh mourut à Rassoul ; sentant sa fin approcher, il recommanda qu'après sa mort on le mît sur sa mule, d'autres disent une chamelle, et qu'on la laissât aller ; qu'à la première pause qu'elle ferait, on descendit son corps pour le laver, et qu'on l'enterrât dans l'endroit même de la deuxième pause. La mule s'arrêta une première fois près d'une fontaine, appelée depuis Aïn-el-Mer'acil, fontaine des Lotions ; la seconde fois, elle s'arrêta à El-Abiod, où l'on enterra Sidi-Cheikh.

« La koubba de Sidi-Cheikh peut avoir en hauteur une dizaine de mèt., dont un tiers pour la grande coupole, et les deux autres tiers pour la partie basse ou cubique. Aux quatre coins de la terrasse sont des coupoles plus petites.... Une partie vestibulaire y est attenante du côté du N., haute de moitié, longue du double. A la distance de quelques mèt. règne un mur d'enceinte d'un mèt. d'élévation, relevé en pointe aux angles et au milieu de chacune de ses faces, parallèlement à la terrasse de toutes les koubbas. L'édifice est soigneusement blanchi et dans un parfait état de conservation. On entre par la partie vestibulaire, d'où l'on pénètre à dr. dans la chambre funéraire. Au milieu s'élèvent quatre piliers se raccordant en arcades ; dans l'intervalle, au-dessous de la grande coupole, est le tombeau de Sidi-Cheikh, recouvert d'un catafalque, *tabout*, sur lequel sont tendues de riches étoffes de soie. De beaux tapis couvrent le sol et de petites lucarnes laissent pénétrer une faible lumière. » (Dr L. Leclerc.)

On compte en droite ligne 40 kil. d'El-Abiod-Sidi-Cheikh à Bou-Semr'oun, direction S.-O.

Bou-Semr'oun a pris son nom d'*El-Ouali-es-Saleh-Abou-Semr'oun*, enterré dans cet endroit ; c'est du moins ce que nous apprend, dans sa relation de voyage du Marok à la Mekke, le pèlerin Moula-Ahmed (traduction de M. Berbrugger). Le ksar de Bou-Semr'oun est bâti sur la rive gauche de l'oued du même nom. Son enceinte est percée de trois portes : deux à l'ouest et une à l'est ; on arrive à celle-ci par un pont en bois de palmier, jeté sur le fossé d'enceinte. « En entrant par la porte de l'est, percée en ogive, on arrive bientôt à une place entourée de bancs en pierre ; une rue couverte, également garnie de bancs, vient y aboutir. Au nord se détache de la place une rue, la plus longue et la plus régulière de toutes, mais aussi la plus sale : on pourrait l'appeler : *Via stercoraria*.... Bou-Semr'oun est le ksar le plus infect, le plus malsain, mais aussi le plus industrieux que nous ayons rencontré. La pierre entre en notable proportion dans les constructions. Les maisons ont généralement un rez-de-chaussée et un premier étage. Au rez-de-chaussée sont une sorte de cuisine, des écuries et un tas hideux d'immondices. Le premier étage est habité constamment, à part le moment des fortes chaleurs. Les serrures sont confectionnées en bois et d'une façon aussi ingénieuse qu'originale.... La mosquée de Bou-Semr'oun, située au milieu du ksar, est bien bâtie : elle a un minaret carré, terminé par une petite flèche. Dans tous les édifices publics, on se ressent ici du voisinage de Figuig, renommée pour ses maçons... A côté de Bou-Semr'oun est un cimetière très-étendu : au milieu des tombes s'élèvent quatre koubbas ; la plus

considérable, en honneur de Sidi-Ahmed-Tedjini, le marabout d'Aïn-Madi (*V.* p. 122), est plus grande et plus grandiose que le tombeau de Sidi-Cheikh à El-Abiod. La porte regarde le ksar; elle est percée en ogive sarrasine. Au-dessus sont deux arcatures ogivales accouplées. Latéralement une double baie, à trèfles longuement pédiculés, est percée dans un carré. Les mêmes baies et les mêmes ogives sont reproduites aux trois autres côtés. Au-dessous de la terrasse règne une sorte de frise, d'un demi-mètre de largeur, que partagent des bandes verticales de manière à circonscrire des carrés où se détachent en relief comme des croix de Saint-André, ce qui fait entrevoir à certains visiteurs la main d'un architecte chrétien. Les quatre coins et la partie moyenne sont marqués par des saillies angulaires supportant des œufs d'autruche et descendant au niveau de la frise par une série de 7 ou 8 escaliers. La coupole est taillée à huit pans et a la coupe ogivale.... » (*Dr L. Leclerc.*)

La population de Bou-Semr'oun est de 400 à 500 hab.; l'élément berbère y prédomine.

De Bou-Semr'oun à Chellâla-Gueblia, la distance est de 18 kil., direction N.-O. Quand on sort de Bou-Semr'oun, on longe, pendant 3 kil. environ, les palmiers de l'oasis, au bout de laquelle sont les ruines du ksar des *Oulad-Moussa*. Il ne reste de la mosquée, le plus beau ou plutôt le seul vrai morceau d'architecture de tous les ksours, qu'un minaret et quelques vestiges de voûtes. Ce minaret, carré, peut avoir de 15 à 20 mètres de hauteur. Sa façade regarde le levant; elle est remplie par une quadruple série d'arcatures ogivales d'un très-beau style.

Chellâla-Gueblia, ou Chellâla du midi, est bâtie sur un immense banc de grès d'une puissance de plusieurs mètres; sa forme est celle d'un quadrilatère entouré d'une enceinte relevée par trois tours carrées à sa partie septentrionale. Les rues et les habitations de ce ksar sont tout aussi infectes qu'à Bou-Semr'oun. Près de la place est une modeste mosquée. Chellâla ne contient pas plus d'une centaine d'habitants; ils sont *chorfa* (pluriel de chérif), par le fait de leur ancêtre Abd-er-Rahman, qui vint de l'O. et fonda le ksar à une époque indéterminée.

Chellâla-Dahrania, ou Chellâla du N., à 6 kil. N.-O, de Chellâla-Gueblia, occupe l'angle S.-O. d'un petit bassin d'une demi-lieue de largeur, formé par le *djebel-Brahim* au S., et par le *djebel-Goudjaïa* au N. Chellâla est bâtie en pierre. Quatre rues principales partent de la place publique. On voit à l'angle N.-E. une petite mosquée. Les maisons, plus propres qu'ailleurs, sont généralement à un étage. La population peut être évaluée à 400 ou 500 âmes.

Les jardins de Chellâla sont bien cultivés; des eaux abondantes facilitent leur irrigation; mais on n'y voit pas ou presque pas de palmiers.

Dans le cimetière, placé sur une butte, au S., et dominant le ksar, on remarque la *koubba de Lella-Fatma*, qu'on dit être la fille de Ben-Youssef de Miliana, dont nous avons souvent eu l'occasion de citer les dictons satiriques sur les villes de l'Algérie. Derrière cette butte, et plus au S., s'élève la *koubba de Sidi-Mohammed-ben-Sliman,* père de Sidi-Cheikh. Cette koubba est construite comme celle d'El-Abiod; nous n'en ferons donc pas la description.

El-Asla, à 14 kil. S. O. de Chellâla Dahrania, compte 400 hab.; elle coiffe un monticule rocheux; un clair ruisseau traverse l'oasis parmi les cultures. Sur l'une et l'autre rive s'allongent des jardins plantés de dattiers, de figuiers et de grenadiers. L'oasis n'a pas plus d'un

quart de lieue de longueur sur une largeur quatre ou cinq fois moindre.

ROUTE 46.

D'ORAN AUX OULAD-CHEIKH PAR FRENDA

433 kil. d'Oran à Brezina.

93 kil. d'Oran à Maskara, *V*. R. 32.
199 kil. **Frenda**, *V*. R. 35.
231 kil. *Puits de Sidi-Abd-er-Rahman.*
251 kil. Extrémité E. du *chot-ech-Chergui* (*V*. p. 292).
289 kil. *Khreneg-es-Souk* (le défilé du Marché), sur l'oued-Sidi-Nasseur, qui coule en toute saison jusque-là. On a signalé des ruines près de cet endroit.
303 kil. *Koubbab de Sidi-Nasseur*. Les Oulad-Sidi-Nasseur, qui comptent 300 tentes, sont marabouts, plus religieux que guerriers ; ils cultivent la rive droite de l'oued-Sidi-Nasseur, souvent à sec et parallèle à la route des ksour ; ils s'écartent peu des koubbab (pluriel de koubba) où sont enterrés leurs pères, et reviennent les visiter fréquemment. Une fête annuelle, dont les femmes font les honneurs, se célèbre auprès des tombeaux, et les Arabes, passionnés pour tout ce qui est merveilleux, ont conservé jusqu'à nos jours une croyance qui ne contribue pas peu à maintenir la sainteté du marabout. Tout pèlerin voyageur qui arrive près de Koubbab de Sidi-Nasseur, harassé de faim et de fatigue, n'a qu'à s'endormir sous leur abri tutélaire, en murmurant certaines paroles sacramentelles, et, pendant la nuit, des esprits célestes et bienfaisants lui serviront un repas de gourmet, et l'étoile du matin le trouvera, à son réveil, frais, dispos et parfaitement restauré. Serait-ce, par hasard Sidi-Nasseur qui, le premier, aurait fait dire : Qui dort dine ?

De Sidi-Nasseur à Géryville, la route suit toujours le lit de la rivière qui coule du S. au N. pour aller se jeter dans le chot. On passe ensuite entre les chaînes du *djebel-Khrima,* à dr., et du *djebel-Ksel,* à g.

347 kil. **Géryville**, et de Géryville à **El-Abiod-Sidi-Cheikh**, *V*. R. 45.

362 kil. **Stiten**. Ce ksar est situé à l'E. de Géryville, dans l'enfoncement formé par l'un des débouchés de *Teniet-Guetarnïa* sur *l'oued-Stiten*, affluent de l'oued-Sidi-Nasseur. Il a la forme d'un rectangle de 150 mèt. environ sur 60 ; ses maisons sont bâties en pierres sèches, ainsi que la muraille qui l'entoure. Cette ceinture est flanquée de quatre tours informes et a une hauteur de 2 mèt. 50 sur 30 à 40 c. d'épaisseur. Au S. règne un fossé, à l'E. et au N. un escarpement, et à l'O., du côté de la montagne, quelques constructions en forme de kasba, qui semblent placées là pour protéger le ksar. Ce système de défense, qui peut être important pour des Arabes, ne serait pas capable d'arrêter plus de quelques heures une colonne française. Stiten contient environ 200 masures ; des ruelles tortueuses les mettent en communication et aboutissent toutes à une rue principale qui partage le ksar de l'E. à l'O. et qui se rattache aux deux portes les plus importantes ; une troisième porte est située au S. Les habitants se livrent à la fabrication du goudron et tissent des étoffes de laine; ils donnent aussi des soins particuliers à leurs jardins, qui bordent le ravin et consistent en de petits champs clôturés, ensemencés d'orge et plantés de nombreux arbres fruitiers et de vignes. Stiten est la station la plus rapprochée, en droite ligne, en venant du Tell : elle est intermédiaire au djebel-Amour, aux Makna, aux Oulad-Sidi-Nasseur, aux

Hamïan-Cheraga et aux Harar, dont le territoire s'étend jusqu'à son voisinage.

370 kil. *Aïn-Mer'asil.* C'est l'endroit où selon, la légende, la mule ou la chamelle de Sidi-Cheikh s'arrêta, pour qu'on lavât le corps du marabout (*V.* p. 297).

398 kil. **R'asoul.** Ce ksar doit son nom à une magnésite ou pierre à savon qui est très-employée par les Arabes. R'asoul est située sur le versant saharien, dans une position plus forte et bien plus pittoresque que celle de Stiten ; elle est bâtie sur un promontoire qui se détache de la chaîne du *djebel-Riar*, dont les hauts sommets l'abritent du vent du N. Au pied du ksar coule un ruisseau, dont toutes les eaux sont employées à arroser des champs de blé et d'orge. Les maisons, au nombre de 100 environ, sont construites en pisé, et semblent, par leur ton uniforme et terreux, avoir été taillées dans le sol lui-même. Au N., un petit fortin renferme des magasins et protège cette partie plus accessible. Les habitants s'adonnent à la culture du jardinage et des céréales. La fabrication des étoffes de laine occupe ceux qui n'ont pas d'industrie particulière, si ce n'est le commerce des peaux d'une espèce d'antilope (beggueur el-ouach), produit de leur chasse.

Au S. de R'asoul est située la *koubba de Sidi-Ali-bou-Saïd.* Cet Ali, venu de l'O., on ne sait trop à quelle époque, aurait fondé R'asoul. Ses descendants, mêlés à des Beni-Zer'oual et à des Lar'ouat, existent encore. « Les habitants, dit M. de Colomb, prétendent qu'un des miracles d'Ali-Bou-Saïd les préserva des Zegdou (tribu marokaine) : ces terribles ennemis avaient entouré le ksar, et n'attendaient, pour le prendre et le piller, que le lever du soleil, lorsqu'une colonne de feu sortit du tombeau du marabout, courut dans le camp des Zegdou, brûla leurs bagages et leurs vêtements jusqu'à la peau, et les mit en fuite. » Voilà une légende qui ressemble un peu à celle de Sidi-Mâmmar ; mais on a pu voir déjà que les Arabes ne se faisaient pas faute du *bis repetita placent.*

Après avoir quitté R'asoul, la route, devenue très-pittoresque, traverse le pays le plus tourmenté et le plus accidenté qu'il soit possible de voir : d'abord par *Khreneg-el-Temeur*, le défilé des Dattes, ainsi nommé parce qu'une caravane qui revenait du Gourara, chargée de dattes, s'y étant engagée par la pluie, ses chameaux glissèrent sur les dalles qui le pavent, s'abattirent, et on fut obligé de les décharger. C'est un passage extrêmement difficile et très-étroit. La route passe ensuite, quand l'*oued-Seggueur* est à sec, dans le *Khreneg-el-Arouïa,* coupure étroite dans le rocher, dont les parois polies par l'action des eaux s'élèvent à pic à près de 50 mèt. Nos soldats, frappés de l'étrangeté de cette ouverture qui, d'une contrée montagneuse et tourmentée, les faisait tout à coup entrer dans les plaines sahariennes, lui donnèrent le nom qui lui convient le mieux : Porte du Désert. Les Arabes l'appellent *Khreneg-el-Arouïa,* parce qu'une arouïa, femelle de l'aroui, la franchit d'un bond désespéré pour échapper aux chasseurs qui la poursuivaient. Une coupure semblable sur laquelle les Romains ont jeté un pont d'une seule arche, et qui donne entrée dans le Sahara de la province de Constantine, en avant d'el-Kantra (le pont), s'appelle *Foum-es-Sahara;* la bouche du Sahara.

433 kil. **Brezina.** Ce ksar, bâti en pisé comme celui de R'asoul, renferme une cinquantaine de masures dans une enceinte assez irrégulière et munie d'un petit fossé. Il est situé à l'extrémité de l'oasis, que protègent des autres côtés trois forts à tours crénelées : le principal de ces forts est le Bordj-Sidi-Kaddour. Douze ou quinze mille palmiers, dont

les dattes ne mûrissent qu'à moitié, si l'on excepte les dattes précoces, *el-ferrana*, qui sont excellentes, ombragent de nombreux jardins, séparés par de petits murs de clôture en pisé, et plantés d'arbres fruitiers de toutes espèces. Des puits à bascule, abondants, peu profonds, fournissent une eau excellente. Les irrigations sont facilitées au moyen de petits réservoirs où l'on élève l'eau pour la distribuer ensuite dans des rigoles. Brezina est le point d'arrivée et de départ des caravanes qui vont dans les oasis des Beni-Mzab. Elle est située à 60 kil., en ligne droite, au N.-E. d'El-Abiod-Sidi-Cheikh.

Un Arabe de Brezina, lors de l'expédition du colonel Géry, en avril et mai 1845, aux Oulad-Sidi-Cheikh, a donné l'exemple d'un dévouement sublime, dont la colonne expéditionnaire tout entière fut témoin.

Brezina, vierge encore du contact de l'étranger, se reposait à l'ombre de ses palmiers, confiante dans la protection de Dieu et de son infranchissable barrière, quand tout à coup la nouvelle de l'arrivée *des enfants de la puissance*, c'est ainsi qu'on a surnommé nos soldats dans le Désert, vint jeter la terreur au milieu de ses paisibles habitants. Chacun veut fuir et emporter ce qu'il a de plus précieux ; mais le temps presse; déjà s'élève et grandit à l'horizon le nuage de poussière soulevé par l'armée ennemie.

Au milieu de l'épouvante générale, un homme s'offre pour se dévouer au salut de ses compatriotes. Il sort de la ville, et s'avance au-devant de la petite armée française. Admis en la présence du chef, il se présente comme un humble *regab*, émissaire; il parle des bonnes dispositions de ses frères, qui n'attendent que l'arrivée des troupes pour faire leur soumission ; puis il offre de guider la colonne dans les défilés inextricables d'El-Arouïa. On accepte ses services, et, sans craindre la mort certaine qui le menace, il entraîne toute la colonne dans une direction opposée. Le regab expie sa trahison ; mais, heureux du succès de son dévouement, il meurt en répétant : « Ils n'arriveront pas aujourd'hui, et mes frères auront le temps de mettre leur vie et leur fortune en sûreté. » Il était trop tard, en effet ; quand la colonne atteignit Brezina, le lendemain 30 avril, la ville était déserte.

Tous les ksour que l'on vient de parcourir constituent un des groupes qui subissent, on l'a déjà dit, l'influence des Oulad-Sidi-Cheikh, et sont regardés comme en faisant partie ; cependant Stiten appartient aux *Harar ;* R'asoul et Brezina, aux *Lar'ouat du Kessal.*

ROUTE 47.

D'ORAN A OUARGLA.

PAR GÉRYVILLE ET METLILI.

812 kil. — Les distances kilométriques jusqu'à Tadjrouna sont indiquées d'après les cartes de l'État-major, et de Tadjrouna à Ouargla d'après le colonel Colomieu, qui a publié dans le *Tour du Monde* (IVe vol., p. 161 à 169) le voyage de Géryville à Ouargla, qui a servi en partie pour cette route.

D'Oran à Géryville, *V.* R. 46.

316 kil. **Géryville** (*V.* p. 293).

330 kil. **Stiten** (*V.* p. 299). *Col de Stiten.* — *Aïn-Farch*, source coulant au pied d'une montagne garnie de thuyas et de térébinthes.

368 kil. **Bou-Alam**, sur l'oued-Amouida, pauvre oasis couronnant un mamelon, à l'entrée d'une large vallée dénudée.

386 kil. **Sidi-Tifour**, également sur l'oued-Amouida. Les gens de Sidi-Tifour sont des marabouts, qui exploitent la commisération des passants au moyen d'une koubba où est enterré le marabout Sidi-Tifour, saint homme qui continue à faire le bien

aux uns aux dépens des autres. Le tombeau, qui n'a rien de remarquable, est terminé par une koubba ovoïde ; il est entouré de pierres brutes qui marquent autant de sépultures.

Aïn-Teïba, à mi-chemin de Sidi-Tifour et de Tadjrouna, est une source d'eau saumâtre, au pied d'une montagne de sel. « De larges fondrières blanches alternent sur les flancs de cette montagne avec des plaques rocheuses d'un vert bleuâtre bien accentué, et d'autres d'un violet tendre. Ces mélanges de couleurs donnent à la montagne une physionomie toute bizarre à laquelle on a de la peine à s'habituer, d'autant plus qu'elle domine de tous côtés une chaîne de montagnes ordinaires, dont la couleur n'a rien de saillant. »

Le *Khreneg-el-Melh* (défilé du Sel), qui contourne le Djebel-el-Melh, n'est autre chose que le lit d'une rivière, presque toujours à sec, servant de route aux caravanes ; sa longueur est d'environ 16 kil. Khreneg-el-Melh est célèbre chez les Sahariens. Outre que c'est un des rares passages conduisant de la province d'Oran dans le grand Désert, et qu'il est par suite très-fréquenté, c'est le point où une foule de tribus viennent faire leurs provisions de sel. A l'entrée, on voit encore les rampes par où le général Pélissier fit passer les canons qui battirent en brèche les murs de Laghouat. On voit les anciens bivacs d'Abd-el-Kader ; on montre des mamelons auxquels est resté le nom de bandits célèbres qui détroussaient autrefois les voyageurs: tel rocher se nomme le rocher de Sang. A chaque pas, des tas de pierres, surmontés de quelques chiffons ou loques, indiquent qu'un homme est tombé là sous une traîtreuse balle ; enfin la légende fait du Khreneg la demeure de djenoun ou esprits nocturnes, les uns bienveillants, les autres horriblement cruels.

420 kil. **Tadjrouna**, « oasis sans verdure et sans palmiers, qui s'est logée dans une dépression en forme de conque au milieu des plaines. La richesse de cette oasis consiste en quelques labours que les cours de l'oued-Melh arrosent. Un barrage dans cette rivière permet, lors des grosses pluies, d'inonder toute la conque de Tadjrouna ; la terre imbibée est aussitôt mise en culture, et deux mois font germer et jaunir les moissons. Outre cette ressource, les habitants de Tadjrouna sont les magasiniers du Ouled-Yakoub, tribu puissante à laquelle ils sont alliés par l'intérêt et le sang. Pendant que le ksar conserve le grain des nomades, moyennant une faible redevance, ceux-ci font pacager les troupeaux de leurs alliés avec les leurs. » Tadjrouna, qu'elle se profile sur des montagnes au N. ou sur les plaines au S., offre toujours ce type si connu des ksour du Sahara algérien : de longues murailles reliées par de grosses tours carrées, percées de portes trapues donnant entrée dans les ruelles raboteuses, infectes, bordées de maisons plus infectes encore, dans lesquelles logent des Sahariens fiévreux, aveugles pour la plupart, et tout couverts de vermine.

De Tadjrouna à Metlili, dans un parcours de 12 kil., on rencontre:

Dayet-er-Roumel (la mare aux sables). « Ce point est assez fourni de *drinn*, graminée qui ne pousse que dans les sables et vient par grosses touffes hautes et épaisses. La paille du drinn constitue un assez bon fourrage pour les animaux. Cette plante est la providence des sables, Son épi donne un grain ténu et long que les Arabes nomment le *loul*, et que les nomades des régions sablonneuses récoltent pour leur propre nourriture. Les Chambâa, les Thouareugs, les Meharza du Gourara, les Kenafsa du Touat récoltent le loul et le mangent faute de mieux. »

L'*oued-Maïguen*, au confluent de l'*oued-Menchar*, à *Bel-Iaddin*, nom

d'un rocher qui, d'après la légende, serait la pétrification d'un nommé Bel-Jaddin. L'oued Maïguen, sans eau, sablonneux et abondamment pourvu de végétation, sert de route jusqu'à

Sebâ-Redjem (les sept tas de pierres), qui recouvrent sept malheureux tués par des voleurs. En cet endroit, l'oued-Maïguen tourne au S.-O. ; la direction de la route est S.-E. sur Chaïb-Rassou que l'on atteint en laissant à l'E. la Chebka du Mzab. (*V.* p. 125.)

Chaïb-Rassou (tête blanche) est un promontoire précédant la vallée de l'Aïn-Massin.

592 kil. L'*Aïn-Massin* est signalé au voyageur par quelques palmiers du Bon Dieu, que chacun respecte. Qui les a plantés? Nul ne le sait : des noyaux de dattes, reste de quelque frugal repas, ont germé sans doute près de l'eau, et les arbres ont poussé. L'eau de l'Aïn-Massin est mauvaise, purgative et fortement saumâtre. En dépit de ces qualités négatives, elle n'est pas moins une providence pour les voyageurs ; bêtes et gens ne sont pas difficiles dans le pays de la soif... Dans la vallée de l'oued-Massin à Metlili, on peut faire halte à *Mader - Ben - Messaoud,* endroit abondamment fourni de drinn, genêt et autres plantes des sables ; les lefâa ou vipères cornues y abondent. On quitte la vallée à *Argoub-Sbah,* colline du lion, pour escalader une berge rocheuse ; la route, traversant des plateaux arides, s'engage d'abord dans *Châba Lekahl* (le ravin noir), puis dans l'oued-Metlili ; au détour d'un thalweg apparaissent les jardins et l'oasis de

632 kil. **Metlili.** « Cette oasis offre, au premier abord, un aspect étrange, comme un contraste avec ce qu'on en attend ; son nom fait rêver à une coquette petite cité blanche et parée ; or on ne trouve qu'un petit amas de maisons parsemées de ruines et se pressant sur un petit mamelon autour d'une mosquée mal entretenue, placée au sommet. Une fois habitué à ces maisons de fange et de pierres, l'emplacement de Metlili paraît très-heureux. Le petit piton sur lequel s'élève l'oasis est pittoresquement situé au centre d'un carrefour de vallée. En amont comme en aval, ces vallées sont couvertes de jardins, et, du minaret, l'œil peut contempler leur riante verdure. Deux ruisseaux alimentés par les orages sont la richesse de l'oasis. Un orage à Metlili, c'est le repos pour quinze jours, c'est la récolte assurée ; malheureusement il est fort rare, et l'irrigation du jardin est un labeur très-ardu et presque continuel... Malgré ces difficultés, pas un pouce de terre n'est perdu... Afin d'utiliser tout le sol productif, on a installé la nécropole de Metlili dans les gradins rocheux des montagnes qui l'entourent... »

De Metlili à Ouargla, on compte 180 kil. sans trouver d'eau. Les étapes entre ces deux oasis sont :

El-Mekam-Sidi-el-Hadj-ben-Hafs. « On appelle mekam un tas de pierres élevé, en signe religieux, à la mémoire d'un personnage. Sidi-el Hadj-ben-Hafs était un marabout des Oulad-Sidi-Cheikh qui, dans son pèlerinage à la Mekke, voulut laisser des traces de son passage. Sa première étape, en partant de Metlili, fut marquée au moyen de pierres, que les passants respectent depuis cette époque, et augmentent encore en jetant chacun au passage un caillou sur le tas. »

Entre El-Mekam et El-Gholga, on campe sur des dunes de sable riches en drinn et en bois.

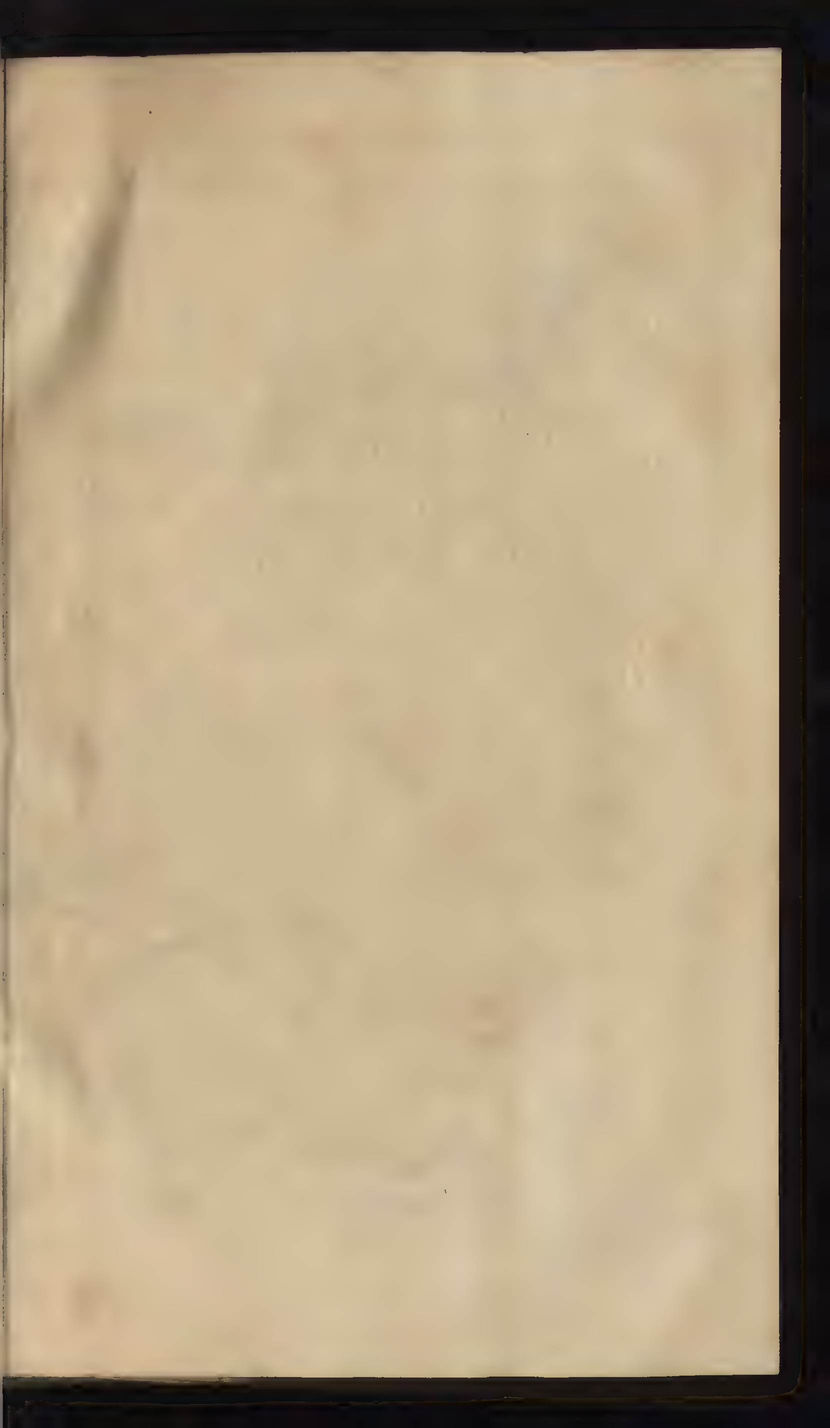
El-Gholga, situé dans un bas-fond faisant suite à l'oued-Metlili ; on y rencontre également des dunes de sables, et, par suite, du drinn et du bois.

El-Eurma, longue colline de sable que l'on franchit au point nommé *Bot-teboul* (frappe-tambour) ; « c'est un petit mamelon servant de séjour

à des esprits frappeurs qui adorent le tambour et se livrent la nuit à de joyeux ébats ». (*Cl. Colomieu.*)

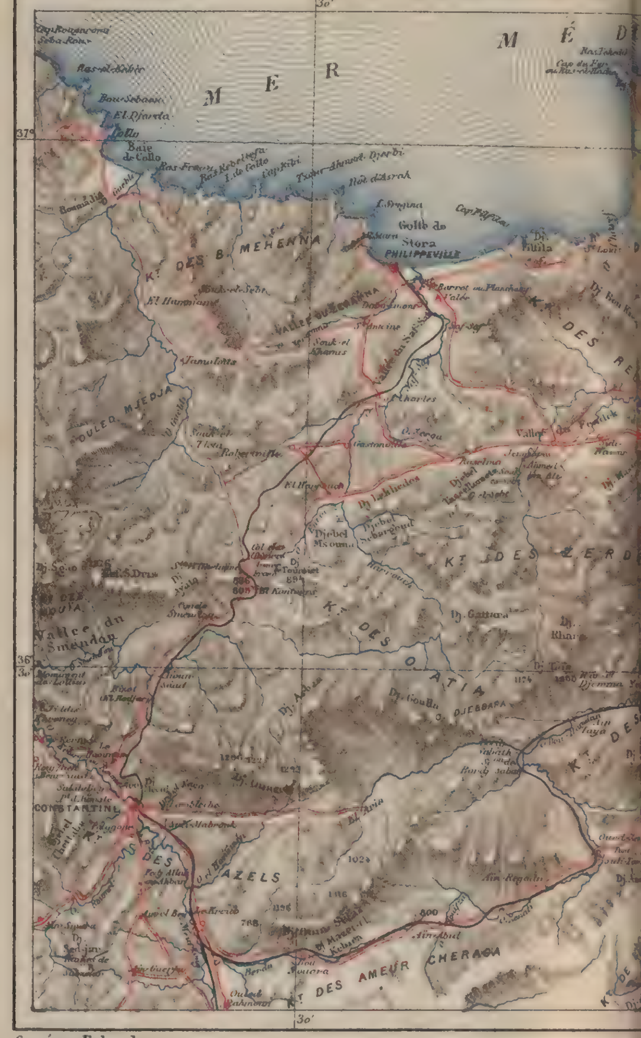
Au delà d'El-Eurma, on débouche dans le bas-fond de Ouargla, qu'annoncent au loin les jardins de palmiers.

812 kil. **Ouargla.** (*V.* p. 128.)



Itinéraire de l'Algérie

CHEMINS DE FER DE L'A...



Gravé par Erhard.

Echelle

0 5 10

Paris. Imp. Fr...

ROVINCE DE CONSTANTINE — Librairie Hachette et Cie



1: 800000

0 30 40 Kilom.

...erv. 3 r. Fontanes

Dessiné par L. Thuillier.



TROISIÈME SECTION

PROVINCE DE CONSTANTINE

CONSTANTINE

1° *Situation, direction et aspect général.* — 2° *Histoire.* — 3° *Description.* — Remparts et boulevards. — Portes. — Fortifications. — Places. — Rues. — Passages. — Maisons. — Édifices religieux. — Édifices civils. — Bâtiments militaires. — Musée. — Théâtre. — Le Pont ou El-Kantra. — Fontaines et aqueducs. — Société savante, instruction publique. — Établissements et sociétés de bienfaisance. — Marchés. — Industrie et commerce. — Promenades.

SITUATION, DIRECTION ET ASPECT GÉNÉRAL.

Constantine ne se présente pas sur le littoral comme Alger et Oran. C'est après une traversée de 40 heures, de Marseille à Philippeville, et un parcours de 4 h. 1/2 en chemin de fer, de Philippeville à Constantine (*V.* R. 60), que le touriste arrive devant cette dernière ville; il pourra en admirer rapidement le vaste panorama, qui sera décrit plus loin, pour monter ensuite dans une voiture qui le transportera, par le pont en fer et la rue Nationale, à la place Valée près de laquelle sont situés les principaux hôtels.

Constantine est une ville de 34,726 hab., parmi lesquels on compte 8,742 Français, 4,925 Israélites, 17,478 indigènes et 3,581 étrangers. C'est le chef-lieu de la province, la résidence du général commandant la province, du préfet et de tous les chefs supérieurs de l'administration, le siège d'un évêché, d'un tribunal de première instance, d'un tribunal et d'une chambre de commerce, d'une chambre consultative d'agriculture; elle est située par 37° 24′ de latit. N. et 3° 48′ de long. E., à 439 kil. d'Alger, 87 de Philippeville et 164 de Bône.

Constantine, véritable forteresse naturelle, est bâtie à 534-644 mèt. d'altitude, sur une presqu'île contournée par le Roumel et dominée par les hauteurs de Mansoura et de Sidi-Meçid, dont la sépare une grande et profonde anfractuosité, abîme où coule l'oued-Roumel, qui reçoit le Bou-Merzoug au S. de la ville. Le plateau sur lequel Constantine est assise a la forme d'un trapèze dont les angles font face aux quatre points cardinaux et dont la plus grande diagonale, dirigée du N. au S., c'est-à-dire de la kasba à Sidi-Rached, présente une inclinaison de 110 mèt.

Le Roumel s'approche de la ville par son angle S., où il forme une cascade; il coule ensuite dans un grand ravin le long des côtés S.-E.

et N.-O. dont il défend l'approche. Arrivé à l'extrémité septentrionale où est bâtie la kasba, il forme une nouvelle cascade, et s'éloigne de la ville en continuant son cours vers le N. Cette rivière offre cette singularité que, à la pointe d'El-Kantra, ses eaux s'engouffrent pendant quelques instants sous terre et reparaissent ensuite pour disparaître de nouveau; ces pertes successives forment des ponts de 50 à 100 mèt. de largeur.

Sur le troisième côté, entre l'angle N. de la kasba et l'angle O., nommé El-Açous, le terrain est très-escarpé.

Le quatrième côté, regardant le Koudiat-Ati, entre l'emplacement de Bordj-el-Açous, tour romaine qui a disparu pour l'élargissement du boulevard de l'Ouest, et Sidi-Rached, est le seul par lequel la presqu'île tient au massif dont a dû la séparer un effroyable cataclysme. Ce côté est bordé de rochers qui diminuent de hauteur à mesure que l'on s'éloigne du ravin et que l'on se rapproche du point le plus élevé du contre-fort, où ils cessent de former une enceinte naturelle. C'est là le seul point par lequel la ville soit facilement abordable.

Des hauteurs dominant Constantine, on peut se faire une idée de la configuration de cette ville, que les Arabes disent ressembler à un burnous étendu, dont le capuchon serait formé par la kasba. El-Bekri l'a surnommée *Belad-el-haoua*, la cité aérienne, la cité du ravin et la cité des passions, haoua signifiant également air, ravin et passions.

Constantine est encore divisée en deux quartiers, le quartier européen et le quartier arabe; la physionomie de celui-ci a cependant été profondément altérée, dans ces derniers temps, par le percement de la nouvelle rue Nationale.

Le quartier européen, dans lequel on retrouve le mouvement des grandes villes de la métropole, forme, au N.-O., un peu plus du tiers de la ville, et comprend les vastes bâtiments de la kasba, l'église, l'ancien palais d'Ahmed-bey, la préfecture, la mairie et les hôtels de la banque, du trésor et des postes. Les constructions qui ont remplacé les maisons arabes bordent des rues coupées à angle droit et allant aboutir aux places de Nemours et du Palais. La population européenne et israélite est, avons-nous dit, de 13,667 âmes, non compris la garnison qui est de 5,000 hommes de troupes de toutes armes.

Le quartier arabe compte 17,478 hab., d'après le dernier recensement de 1876; c'est le centre où aboutit le commerce de l'intérieur, dont les Arabes de la ville sont les intermédiaires intelligents et traditionnels. C'est à Constantine que l'on retrouve la couleur locale qui tend à disparaître de plus en plus des autres villes de l'Algérie. Rien n'est plus curieux à visiter que cette fourmilière, qu'on appelle le quartier arabe, où les rues et les impasses, étroites et tortueuses, à ciel ouvert ou voûtées, forment le labyrinthe le plus inextricable qu'on puisse imaginer. Un grand nombre de marchands et d'artisans occupent ces petites boutiques, que nous avons déjà eu l'occasion de décrire, et dans lesquelles cependant est souvent entassée une grande quantité de marchandises. Mais ce qui étonnerait le plus, c'est ce nombre prodigieux de cordonniers installés dans des rues entières, si l'on ne savait que tous les indigènes de la province viennent s'approvisionner de chaussures à Constantine. Ailleurs, le boucher, l'épicier, le fruitier, le tailleur, le brodeur, le potier, le forgeron, le marchand de tabac, le cafetier, le barbier occupent concurremment les autres boutiques.

L'animation que présentent les rues arabes ne forme pas un des spectacles les moins curieux de Constantine. Asseyez-vous sur le banc qui garnit la devanture de cette niche occupée par

un cafetier, faites-vous servir une tasse de café, et, tout en dégustant ce nectar selon les uns, ce brouet selon les autres, vous verrez défiler devant vous l'Arabe drapé dans son burnous comme un sénateur romain, le Kabile avec son outre d'huile, le Biskri avec sa koulla d'eau, la Mauresque, dont le voile est bleu au lieu d'être blanc comme à Alger, la Négresse marchande de pain, le Juif colporteur, la Juive, plus belle à Constantine que partout ailleurs; voici encore le kadi, grave comme la loi qu'il est chargé d'interpréter ; le taleb, commentateur inintelligent des commentateurs du Koran ; puis enfin le spahis au burnous rouge et le turco vêtu de bleu, soldats indigènes servant plus ou moins de trait d'union entre les populations européennes et indigènes.

Tout ce monde à pied, à âne, à cheval ou à chameau, qui va, vient, se mêle et se coudoie, offre un tableau extrêmement original. C'est du Decamps, du Fromentin ou du Marilhat à l'état de nature.

HISTOIRE.

« Peu de cités dans le monde, dit M. Cherbonneau, l'historien de Constantine, comme M. Berbrugger est l'historien d'Alger, et M. Brosselard celui de Tlemcen, ont subi autant de révolutions que Constantine, soit en raison de son importance politique, soit à cause des richesses de son sol. S'il faut en croire la tradition, elle a été assiégée et conquise quatre-vingts fois. La première mention qui en soit faite remonte à l'histoire des Numides, qui l'appelaient *Cirta*, d'un mot emprunté sans doute à leur propre langue. Tour à tour capitale de Syphax, de Massinissa, de Micipsa, d'Adherbal, de Juba le jeune, elle devint ensuite chef-lieu de la province romaine de Numidie, et fut érigée en colonie par Jules César, pour récompenser le corps de partisans avec lequel Publius Sittius Nucerinus lui avait rendu de si utiles services pendant la guerre d'Afrique; elle fut dès lors appelée *Cirta Sittianorum* et *Cirta Julia*. »

Les Romains regardaient la ville de Constantine comme la plus riche et la plus forte de toute la Numidie, dont elle était en quelque sorte la clef. Les principales routes y aboutissaient. Strabon nous apprend qu'elle renfermait des palais magnifiques, et que, sur l'invitation du roi Micipsa, une colonie grecque s'y était établie et y avait apporté les arts industriels de la Grèce. Le roi Massinissa s'en empara dans la première guerre punique. Jugurtha employa tous les moyens possibles pour s'en rendre maître, et c'est de cette position centrale que Métellus et Marius dirigèrent avec tant de succès contre lui tous leurs mouvements militaires.

Ruinée en 311, dans la guerre de Maxence contre Lucius Domitius Alexandre, paysan pannonien, qui s'était fait proclamer empereur en Afrique, rétablie et embellie sous Flavius Constantin en 313, cette ville quitta alors son ancien nom de Cirta, pour prendre celui de *Constantine* qu'elle porte encore aujourd'hui.

Lorsque, dans le ve s., les Vandales envahirent la Numidie et les trois Mauritanies, et détruisirent toutes leurs villes florissantes, Constantine résista à ce torrent dévastateur. Les victoires de Bélisaire la retrouvèrent debout ; la conquête musulmane semble l'avoir respectée, à en juger par le nombre des ruines antiques. Les traces de constructions romaines restées sur le sol de la ville prouvent qu'il y en avait de colossales.

Les écrivains arabes désignent Constantine sous le nom de *Kosantina* et *Kostantina*. D'un autre côté, M. Louis Féraud dit : « N'ayant au-

cune souvenance de l'histoire romaine, et ignorant, par conséquent, le nom même de l'empereur qui rétablit l'antique Cirta, les indigènes n'ont trouvé rien de mieux que d'expliquer ce mot des trois manières suivantes : 1° Ksar-Tina, le château de la reine Tina; 2° Ksar-Tina, le château du Figuier; 3° Ksar-Tin, le château de l'Argile. Les érudits ont le choix! »

Constantine est assiégée par l'émir Okba-ben-Nafi dans les premiers temps de l'Islamisme; elle figure également dans les guerres de la Kahina ou Damia-bent-Tabeta, la reine héroïque des Berbères.

Nous renverrons à Ibn-Konfoud ou à son compilateur, Ibn-Khaldoun, les lecteurs curieux de connaître dans tous ses détails l'histoire de Constantine, prise et reprise par les Hafsides et les Merinides, dépendant tantôt de Tunis, tantôt de Bougie, ou devenant elle-même capitale.

A l'époque de la prise de Djidjelli sur les Génois par les frères Aroudj et Kheir-ed-Din (1514), Constantine, soumise nominalement aux princes hafsides de Tunis, qui l'avaient gouvernée pendant plus de 300 ans, s'était, dès la fin du XVe s., rendue à peu près indépendante et n'obéissait depuis lors qu'à des chefs de son choix ou librement acceptés par elle.

Un premier essai de domination est tenté, en 1520, par les Turcs, qui sont aussitôt chassés de Constantine. Ils y reviennent en 1535, et l'autorité est confiée à un chef qui prend le titre de kaïd. De 1535 à 1567, les noms des kaïds sont inconnus.

En 975 de l'Hég. (1567 de J.-C.), les habitants de Constantine se révoltent contre le kaïd, qu'ils chassent de leur ville, ainsi que sa garnison turque. Mohammed-ben-Salah, pacha d'Alger, vient châtier Constantine et y laisse comme kaïd *Ramdan-ben-Tchoulak.*

A la prise de Tunis par Ali-el-Euldj, en 978 (de notre ère 1570), le kaïd Ramdan en est nommé gouverneur. Jusqu'à *Djafer*, on n'a pas le nom de ses successeurs à Constantine.

Au XVIe s., Constantine était un centre de lumières, comme l'avait été Bougie sous les Beni-Hammad, et comme le fut Tlemcen sous les Merinides; mais Constantine, tombée au pouvoir des Turcs, devint, comme d'ailleurs les autres villes de l'Algérie, un foyer d'intrigues, de violences et d'ambition. Toute vie intellectuelle cessa; l'étude des belles-lettres disparut; plus d'histoire, plus de poésie.

Nous ne pouvons encore quitter le XVIe s., dit M. Vayssettes auquel on doit de très-curieux documents sur Constantine, sans entrer dans quelques développements sur un fait capital pour cette ville, au point de vue de ses intérêts religieux, et non moins intéressant pour nous, si nous voulons nous rendre un compte exact de l'influence exercée, au nom de la religion, sur ceux qui détenaient alors le pouvoir. Nous voulons parler de l'élévation de la famille d'*El-Fegoun,* vulgairement dite des *Ben-Lefgoun* ou Oulad-Sidi-Cheik, famille dans laquelle pendant 300 ans consécutifs, jusqu'à la prise de Constantine par les Français, s'est maintenu intact de père en fils, le titre de Cheik-el-Islam, avec des prérogatives immenses et des richesses territoriales qui ont toujours été en augmentant; fait bien digne de remarque dans un pays où la fortune des particuliers était sans cesse à la merci des caprices d'un bey ou des convoitises d'un favori. Il est juste d'ajouter qu'une fois sa suprématie religieuse établie, cette famille ne se mêla jamais plus, au moins d'une manière directe et si ce n'est pour faire œuvre de conciliation, aux affaires politiques de son temps. Maîtresse de l'autorité spirituelle, elle laissa aux représentants du pouvoir temporel les soucis et les

charges du gouvernement, se contentant de régner sur les âmes. Aussi son prestige religieux ne déclina-t-il jamais, et jamais la hache du bourreau, même au plus fort des tourmentes révolutionnaires, ne se teignit du sang de l'un de ses membres. C'est de 1567 que date l'élévation des Ben-Lefgoun. La ville était alors divisée en deux *sof* ou partis: d'un côté les *Abd-el-Moumen* avec tous les habitants du quartier de *Bab-el-Djabia* ou la basse ville, représentant le parti de la résistance; de l'autre, les Ben-Lefgoun avec les habitants de la haute ville, depuis le quartier d'*el-Betaha,* où est située la grande mosquée, jusqu'à la Kasba, représentant le parti nouveau. Lors de la révolte de 1567, le cheik Abd-el-Kerim, qui avait pris ouvertement fait et cause pour les Turcs, reçut, en récompense de ses services, le titre de Cheikh-el-Islam, retiré aux Abd-el-Moumen.

A partir de cette époque les gouverneurs de Constantine portent le titre de *bey*.

Tous les six mois, le bey envoyait son khralifa à Alger, avec de riches présents pour le dey. Le dey lui envoyait de son côté, lorsqu'il était satisfait de son administration, un kaftan par le retour du khralifa. L'omission de ce cadeau était le signe infaillible d'une disgrâce, que le bey n'apprenait le plus souvent que par l'arrivée de son successeur, et quelquefois par le firman qui lui ordonnait de mourir. Aussi, lorsque le khralifa revenait d'Alger avec le kaftan désiré, de grandes réjouissances avaient lieu dans le palais du bey. Les populations y prenaient part, comme dans tout l'Orient en cas analogue, par une contribution extraordinaire appelée *bechara*.

Le bey était obligé de se présenter à Alger, tous les trois ans, pour rendre compte de son administration et verser au trésor de la régence le tribut triennal, *denouche,* de 100,000 boudjoux, 180,000 francs, auquel il était assujetti. C'était pour lui une périlleuse épreuve, à laquelle sa dignité ne survivait pas toujours.

La date du gouvernement de *Djafer* dont nous avons parlé plus haut reste inconnue.

En 1016 (1607 de J.-C.), le bey se nomme *Mohammed-ben-Ferhat ;* il est tué sous les murs de Bône.

1027 (1618 de J.-C.), *Hassen.* Il meurt de la peste en 1031 (1622 de J.-C.).

1047 (1637 de J.-C.), *Mourad* étant bey de Constantine, éclate une formidable insurrection fomentée par le chef saharien, le cheikh Arab-Ahmed-Ben-Sakhri, qui veut tirer vengeance de son frère, mis à mort par les Turcs. Ces derniers, battus à plusieurs reprises, obtiennent la paix en se retirant de Constantine, qui tombe ainsi que la province dans l'anarchie des factions et des rivalités. En 1051 (1641 de J.-C.), Yusuf, parti d'Alger, s'empare de Constantine, soumet tout le pays et regagne Alger. Pendant deux ans l'autorité des Turcs est de nouveau méconnue. Enfin, en 1057 (1647 de J.-C.), sur les instances du Cheikh-el-Islam, Ben-Lefgoun, Constantine se soumet au pacha, qui lui laisse le choix de son gouvernement; il se porte sur Ferhat, fils de Mourad. Le pacha ratifie cette nomination et envoie à Ferhat le kaftan d'honneur avec le titre de bey pour la province de l'Est.

1057 (1647 de J.-C,), *Ferhat-ben-Mourad;* il rétablit l'ordre. Après un gouvernement de six années, il donne sa démission ; son fils le remplace.

1063 (1653 de J.-C.), *Mohammed-ben-Ferhat.* Peste en 1663.

1083 (1672-73 de J.-C.), *Kheir-ed-Din.* Il est destitué au bout de quatre ans; les beys sont désormais choisis dans la milice turque.

1087 (1676 de J.-C.), *Dali,* homme de meurtre et de pillage, est mis à mort au bout de trois ans de règne, sur les ordres du pacha d'Alger.

1090 (1679 de J.-C.), *Omar-ben-Abd-er-Rahman,* fils du précédent.

1099 (1688 de J.-C.), *Châban*, destitué au bout de quatre ans.

1104 (1692 de J.-C.), *Ali-Khodja.* Blocus de Constantine par le bey de Tunis. Ali est tué à la tête des siens dans une sortie. Le bey serait Abd-er-Rahman et non Ali-Khodga, d'après un acte de vente dressé par le kadi de Mita en 1694, et traduit par M. E. Mercier.

1112 (1700 de J.-C.), *Ahmed,* jeté en prison, est mis à mort après dix-huit mois de commandement.

1114 (1703 de J.-C.), *Ibrahim-el-Euldj.* Guerre avec Tunis.

1119 (1707 de J.-C.), *Hamouda.* On ne sait rien de son gouvernement ni de celui des cinq beys qui l'ont suivi.

1120 (1708 de J.-C.), *Ali-ben-Hamouda.*

1121 (1709 de J.-C.), *Husseïn-Chaouch.*

1122 (1710 de J.-C.), *Abd-er-Rahman-ben-Ferhat.*

1122 (1718 de J.-C.), *Husseïn* dit *Denguezli.*

1122 (1710 de J.-C.), *Ali-ben-Salah* gouverne pendant trois ans et renonce volontairement au pouvoir.

1125 (1713 de J.-C.), *Kelian-Husseïn-bou-Koumia.* C'est sous son gouvernement que fut fondée la mosquée de *Souk-er Rezel* (*V.* p. 323).

1149 (1736 de J.-C.), *Hassen-ben-Husseïn,* dit *bou-Hanek,* a doté Constantine de quelques monuments élégants, entre autres la mosquée de Sidi-el-Akhdar (*V.* p. 323). Il eut un imitateur intelligent dans Salah-bey.

1167 (1753-54 de J.-C.), *Husseïn* dit *Zereg-Aïnou,* à l'œil bleu, gendre et khalifa du précédent. C'est lui qui, dans la réglementation des divers services publics de la ville de Constantine, constitua les corps de métiers en corporations ayant à leur tête un *amin* ou syndic. Zereg, à son retour d'une expédition contre Tunis qu'il emporta de vive force, meurt assassiné.

1170 (1756 de J.-C.), *Ahmed-ben-Ali,* dit *el-Kolli.* On lui doit la caserne des Janissaires, place des Chameaux, qui a fait place à un marché couvert.

1185 (1771 de J.-C.), *Salah.* Né à Smyrne en 1725, soldat de l'odjak à Alger, il fut envoyé avec sa compagnie à Constantine, en 1758. Ahmed-el-Kolli le nomma kaïd des Haracta et lui donna sa fille en mariage. Élevé à la dignité de khalifa au bout de trois ans, il remplaçait quatorze ans plus tard son beau-père. Salah vint au secours des Algériens, lors de l'expédition d'O'Reilly, en 1775 (1189 de l'hég.) : *V.* p. 62. Il organisa les Ziban et l'Oued-Rir', en 1788 (1203 de l'hég.). Salah possédait le génie de l'administration, qualité bien rare chez les Turcs de l'Algérie ; il bâtit des mosquées, des maisons pourvues de rentes et consacrées à l'hospitalité des pèlerins. Il concéda aux Juifs l'emplacement vide, situé entre Sidi-Kettani et Bab-el-Kantra, qui se couvrit de maisons et devint le quartier juif. La construction du pont-aqueduc de Constantine tourna à sa perte ; des hommes malveillants insinuèrent au pacha d'Alger que Salah, en amenant l'eau à Constantine, voulait se rendre indépendant. Le pacha envoya en 1206 (1792 de J.-C.) un nommé *Ibrahim-bou-Sebâ*, pour remplacer Salah ; mais Ibrahim ayant été assassiné, le pacha envoya un autre gouverneur, Husseïn, qui assiégea Salah dans son palais. Ce dernier, ne pouvant résister, se rendit à la condition qu'on le laisserait sortir en compagnie et sous la sauvegarde du cheikh-el-Islam, Abd-er-Rahman-ben-Lefgoun, dont il tint un pan du burnous ; mais celui-ci, à peine dans la rue, secoua son burnous et abandonna Salah aux chaouchs qui l'étranglèrent. Il fut enterré dans la medersa de Sidi-el-Kettani, qu'il

avait fait construire en 1775 (1189 de l'hég.)

1207 (1793 de J.-C.), *Husseïn-ben-bou-Hanek*. Il construisit *Dar-el-Bey*, demeure des beys de Constantine jusqu'à Ahmed, en 1830 (*V*. p. 327).

1209 (1795 de J.-C.). *Moustafa-ben-Sliman-el-Ouznadji*, le fabricant de poudrières; il avait été pendant vingt ans bey du Titeri; nommé successeur de Husseïn-ben-bou-Hanek, il fut étranglé après deux ans de règne, sur les plaintes de Jean-Bon-Saint-André, consul de France à Alger, pour s'être opposé, à plusieurs reprises, aux livraisons de grains qui se faisaient à la compagnie d'Afrique, établie à la Calle.

1212 (1797 de J.-C.). *Hadj-Moustafa*, surnommé El-Inglis, parce qu'il avait été fait prisonnier par un corsaire anglais; son règne fut signalé par la paix et le bon marché des vivres : un sac de blé, 160 litres, ne se vendait que un franc! Rappelé à Alger, il s'enfuit à Tunis, où il mourut empoisonné.

1218 (1803 de J.-C.), *Othman-ben Mohammed-el-Kebir* avait été bey d'Oran (*V*. p. 172); pendant qu'il percevait les impôts, Constantine fut assiégée par Mohammed-ben-el-Harch, le Derkaoui; Mohammed, forcé de lever le siége, se retira chez les Kabiles de l'oued-el-Kebir; Othman, s'étant mis à sa poursuite, périt avec ses Turcs sur l'oued-Zhour.

1219 (1804 de J.-C.), *Abd-Allah-ben-Ismael* eut à repousser les attaques d'un nouvel agitateur. Son passage au pouvoir fut signalé encore par la disette, la famine et la mortalité. La guerre éclata de nouveau entre Alger et Tunis. Comme Abd-Allah faisait des représentations au dey d'Alger au sujet de la remise de la Calle aux Anglais, le dey envoya l'ordre de le faire décapiter.

1221 (1806 de J.-C.), *Husseïn-ben-Salah*, battu à Constantine par les Tunisiens, s'enfuit vers Djemila; puis, ayant reçu des secours d'Alger, il revint délivrer Constantine, et poursuivit les ennemis jusque sous Tunis; mais, vaincu à son tour, à l'*oued-Serrat*, en avant de *Kef*, il paya de sa tête sa défaite.

1222 (1807 de J.-C,), *Ali-ben-Youssef*. Une conspiration ayant été ourdie contre lui par un nommé Ahmed-Chaouch, pendant qu'il faisait les préparatifs d'une expédition contre Tunis, il périt assassiné avec l'agha d'Alger, en s'enfuyant de la mosquée de Souk-er-Rezel, où il était entré pour faire ses prières.

1223 (1808 de J.-C.), *Ahmed-Chaouch*, dit *el-Kebaïli*, parce qu'il avait habité longtemps en Kabilie, était encore connu sous les noms de bey *Ras-ho*, le bey de sa tête, *Draho*, de son bras, *Rouh-ho*, de sa volonté. Voulant marcher sur Alger pour s'y faire proclamer dey, il fut trahi par les siens et décapité.

1223 (1808 de J.-C.). *Ahmed-ben-Ali-et-Tobbal*; il fut étranglé sur l'ordre du pacha d'Alger pour avoir fait des fournitures de blé au juif Bacri.

1226 (1811 de J.-C.), *Mohammed-Naamân*. Battu par les Tunisiens, le pacha d'Alger le fit étrangler.

1229 (1813 de J.-C.), *Mohammed-Tchakeur-ben-Abd-Allah* signala son règne par des exécutions sans nombre et des razzias, jusqu'au jour où son protecteur, Omar, pacha d'Alger, l'entraînant dans sa chute, il périt étranglé à la kasba.

1233 (1818 de J.-C.), *Kara-Moustafa*, tué au bout d'un mois de règne.

1234 (1818 de J.-C.), *Ahmed-el-Mamlouk*, révoqué au bout de six mois.

1234 (1818 de J.-C.), *Mohammed-ben-Daoud-el-Mili*, surnommé *Bou-Chettabia*, règne deux ans, et est destitué. Son surnom de Bou-Chettabia, l'homme à la pioche, lui venait de ce qu'il avait inventé, comme instrument de supplice, une espèce de pioche ou de bêche, avec laquelle le chaouch mettait à mort les victimes trop nombreuses de Mohammed-el-Mili.

1234 (1819 de J.-C.), *Ibrahim-ben Ali-el-R'arbi*, étranglé, au bout d'un an, pour avoir fait de l'opposition au dey d'Alger.

1236 (1821 de J.-C.), *Ahmed-el-Mamlouck*, nommé pour la seconde fois, est assassiné par les siens au bout de deux ans.

1237 (1822 de J.-C.), *Ibrahim*, révoqué en 1826.

1240 (1824 de J.-C.), *Mohammed-ben-Manamanni* est bientôt exilé à Miliana par les intrigues d'Hadj-Ahmed, qui lui succède.

1242 (1826 de J.-C.), *Hadj-Ahmed.* « Husseïn-pacha le mit à la tête du beylik de l'Est. Il gouverna onze ans, et fut tout à fait indépendant, de 1830 à 1837. Avant la signature de la capitulation d'Alger, Hadj-Ahmed, qui s'était battu vaillamment contre les Français, essaya de persuader à son maître de le suivre à Constantine avec ses trésors. Fort heureusement pour lui, Husseïn n'en fit rien ; mais son gendre Ibrahim se montra plus confiant et eut lieu de s'en repentir. En effet, lorsqu'il eut livré une somme d'argent considérable, cachée dans la maison de campagne de son beau-père, le bey le renvoya à Alger complètement dépouillé. Après cet acte de félonie, voulant rentrer à Constantine, Hadj-Ahmed en trouva les portes fermées : sa déchéance avait été proclamée par la garnison turque. Mais que pouvait faire contre son ambition et son activité une milice indisciplinée, pour laquelle il professait le plus profond mépris ? En peu de jours, il rassembla sous ses drapeaux une armée de Kabiles, et, après avoir ressaisi le pouvoir, s'attribua le titre de pacha, qui lui fut confirmé par la Porte. Un forgeron de la tribu des Beni-Ferguen, appelé Ben-Aïssa, devint son ministre, pour ne pas dire son exécuteur des hautes œuvres. Comme si l'extermination des Turcs et le meurtre des principaux habitants de la ville ne suffisaient qu'imparfaitement au maintien de son autorité, il déchaîna sa fureur contre les tribus que révoltaient ses exactions : la r'azzia fut érigée en système. Il en était venu à ce degré d'audace qui fait qu'un souverain, foulant aux pieds la loi et la religion, ne voit plus dans le peuple qu'une espèce de bétail qu'on exploite et qu'on égorge sans pitié. Ainsi, à la suite d'une expédition contre les Abd-en-Nour, il rapporta quatre cents têtes qu'il avait fait couper dans cette tribu, et cet horrible trophée fut exposé sur les remparts de la ville pendant plusieurs jours. Ceux qui ont écrit sa biographie ont oublié de dire qu'il professait un profond dédain pour la propriété particulière, et que la plus grande partie des matériaux, employés dans la construction de son palais, a été extorquée aux plus riches habitants de Constantine. Son insatiable convoitise trouvait un perpétuel aliment dans les femmes, les chevaux et les trésors de ses sujets.

« Lorsqu'il se fut débarrassé des janissaires, il les remplaça par des Kabiles et par des cavaliers du désert, qui, étrangers au reste de la population, se comportaient comme en pays conquis. Tous ces excès n'étaient pas faits pour lui assurer un appui contre les menaces de la France. Mais l'horreur du nom chrétien est si grande chez les musulmans qu'il vit même les victimes de sa tyrannie défendre avec acharnement son drapeau. » (*A. Cherbonneau.*)

Attaquée une première fois, en novembre 1836, par le maréchal Clauzel, Constantine était prise d'assaut, l'année suivante, en octobre 1837, par le général Valée. (Voir à l'introduction *la Conquête*, et aux pages 315 à 320, 332 et 336).

Ahmed-Bey, après la perte de sa capitale, passa onze mois dans l'Aurès, soutenant contre nos troupes une lutte dont le résultat était facile à prévoir ; il faisait sa soumission, juin 1848, entre les mains du commandant de Saint-Germain.

« Après trois jours passés à Constantine, il fut transporté à Alger, où le gouverneur général lui fit une réception dont il parle en ces termes dans ses mémoires : « C'était « un mardi, 27 rejeb 1264 (30 juin « 1848). Je fus présenté au gouver- « neur général qui me fit entendre, « au nom de la France, des paroles « dignes de cette grande nation (que « Dieu la glorifie!). »

« Une maison mauresque, située au bas de la ville, rue Scipion, fut affectée à la demeure du bey déchu, avec un traitement de 12,000 fr. Hadj-Ahmed était arrivé à Alger, atteint d'un catarrhe chronique de la poitrine et brisé par les fatigues d'une vie errante. Ses jours étaient comptés ; il mourut au mois d'août 1850. Suivant son désir, il fut inhumé dans la mosquée de Sidi-Abd-er-Rahman au-dessus de Bab-el-Oued.» (*A. Cherbonneau.*)

DESCRIPTION

Nous avons puisé les principaux éléments de la description de Constantine dans les nombreux travaux publiés par M. Cherbonneau, mais principalement dans ses deux notices suivantes : *Constantine et ses antiquités ; Inscriptions arabes de la province de Constantine.*

Constantine, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, doit son nom primitif à la position qu'elle occupe sur le rocher abrupt dont le Roumel fait une sorte de presqu'île ; **Cirta**, dans la langue numidique, désignait un rocher.

Le nom de Cirta apparaît pour la première fois dans l'histoire à l'époque de la deuxième guerre punique. Tite-Live nous apprend que Syphax la choisit pour sa capitale. Ce prince y avait un palais, et la ville était déjà si forte que Massinissa, vainqueur de son rival, n'osa point l'attaquer, quoiqu'il fût à la tête d'une armée considérable.

Strabon dit : « Cirta, résidence royale de Massinissa et de ses successeurs, ville très-forte et magnifiquement ornée de toute sorte d'édifices et d'établissements qu'elle doit principalement à Micipsa... »

Salluste parle des plaines fertiles qui se déploient à l'E. et au S. de la ville : « Haud procul ab oppido « Cirta campi patentes », et de son importance militaire : « Neque prop- « ter naturam loci, Cirtam armis « expugnare poterat Jugurtha. »

On a déjà vu comment Cirta, ruinée en 311, fut relevée en 313, et prit le nom de Constantine.

Saint Optat, évêque de Mila, dit qu'un faubourg considérable, du nom de *Mugæ,* touchait à Constantine ; a-t-il voulu parler du village de Sidi-Mabrouk, bâti autour de la basilique, dont il ne reste que la place de l'abside et des deux chapelles pavées en mosaïque?... Voici maintenant une autre preuve qui n'est point à dédaigner. A Rome, la porte qui s'ouvrait sur le marché aux bœufs s'appelait *Mugonia,* du mugisssement des troupeaux. Or, la tradition dit que, de temps immémorial, les troupeaux destinés au ravitaillement de la ville furent parqués et gardés sur le plateau de Mansoura.

Pendant l'occupation berbère, à l'époque où florissait la dynastie des Beni-Hafs, Constantine, qui était après Tunis le plus beau fleuron de leur couronne, et qui eut même l'honneur de voir naître plusieurs de leurs rois, possédait un faubourg dans le triangle compris entre la roche des Martyrs, la pyramide Damrémont et le marché kabile. Le fait nous est attesté par une note d'Ibn-Bathouta : « En 725 (1325 de J.-C.), nous nous arrêtâmes près des murs de Constantine ; mais une pluie torrentielle étant venue troubler notre

sommeil, nous fûmes obligés, au milieu de la nuit, de rechercher un refuge dans les maisons voisines. »

Edrissi dit à son tour : « La ville de Constantine est peuplée et commerçante ; ses habitants font le trafic avec les Arabes et s'associent entre eux pour la culture des terres et pour la conservation des récoltes. Le blé qu'ils gardent dans des souterrains y reste souvent un siècle sans éprouver aucune altération. Ils ont beaucoup de miel et de beurre, qu'ils exportent à l'étranger, et ils sont très-riches. Cette ville est bâtie sur une espèce de promontoire isolé, de forme carrée ; il faut faire plusieurs détours pour y monter. On pénètre par une porte, située du côté de l'O., dans l'intérieur de la place, qui est très-grande. On y remarque des excavations où les habitants enterrent leurs morts, et, de plus, un édifice très-ancien, de construction romaine, dont il ne reste plus que les ruines. On y voit également un autre édifice de la même époque, jadis destiné aux jeux scéniques et dont l'architecture ressemble à celle de Terma (Taormina) en Sicile. Constantine est entourée de tous côtés par une rivière. Les murs d'enceinte n'ont partout que trois pieds de haut, si ce n'est du côté de Mila. La ville a deux portes : l'une, celle de Mila, du côté de l'O. ; l'autre, appelée porte du Pont, est située du côté de l'E.... Il existe dans toutes les maisons des souterrains creusés dans le roc : la température constamment fraîche et modérée qui y règne contribue à la conservation des grains. Quant à la rivière, elle vient du côté du midi, entoure la ville du côté de l'O., poursuit son cours vers l'E., puis tourne vers le N. pour aller se jeter enfin dans la mer, à l'O. de la rivière de Sahar (Zhour). Constantine est une des places les plus fortes du monde ; elle domine des plaines étendues et de vastes campagnes ensemencées de blé et d'orge. Dans l'intérieur de la ville, on voit un abreuvoir dont on peut tirer de l'eau en temps de siège. »

Le voyageur El-Abderi (fin du XIIIe s.) dit que « Constantine ressemble à une belle femme vêtue de haillons, à un homme généreux qui n'a plus d'argent, à un guerrier que des blessures empêchent de soulever ses armes... Elle renferme de beaux restes de l'antiquité et des édifices d'une structure prodigieuse, la plupart en pierre de taille. »

Les sièges nombreux que Constantine avait eu à soutenir avaient apporté plus d'une fois la destruction dans l'emplacement qui commandait l'issue principale, et ce ne fut que sous le gouvernement turc qu'on releva tout à fait le quartier du Koudiat-Ati, assigné particulièrement aux ouvriers et aux marchands kabiles, tels que taillandiers, tisserands, huiliers et fabricants de nattes. On y voyait naguère des fondouks, quelques sebbalâ ou fontaines publiques, des msalla ou oratoires en plein vent, et trois mosquées : de Sidi-el-Hilouf, Sidi-Ali-el-En'djal et Sidi-Bou-Kosseïa. Shaw, qui visitait l'Algérie il y a un peu plus d'un siècle, a laissé les lignes suivantes sur Constantine : « La langue de terre au S.-O., près de laquelle se trouve la principale porte de la ville, a environ 50 toises de large, et est entièrement couverte de débris renversés, de citernes et autres ruines, qui se prolongent jusqu'à la rivière et s'étendent ensuite parallèlement à la vallée. Telle était la position et l'étendue de Cirta. Constantine n'est pas, à beaucoup près, aussi grande, et n'occupe que l'espèce de promontoire dont il a été question.

« Outre une multitude de ruines en tout genre répandues sur cet emplacement, il existe, au milieu de son enceinte, une réunion de citernes, destinées probablement jadis à recevoir l'eau de Physgiah, qui y parvenait par un aqueduc. Il y a environ vingt-deux citernes, qui occu-

pent un espace de 25 toises carrées. L'aqueduc est plus endommagé que les citernes; mais ce qui en reste prouve le génie des Cirtésiens, qui ne craignirent point d'entreprendre un ouvrage d'une aussi prodigieuse dimension. Au bord du précipice, situé au N., sont les débris d'un grand et bel édifice. On y voit quatre piédestaux chacun de 7 pieds de diamètre, qui paraissent avoir appartenu à un portique. Ils sont d'une pierre noire peu inférieure au marbre, et qui paraît avoir été tirée des roches sur lesquelles la ville s'élève. Les piliers formant les côtés de la principale porte de la ville, qui sont d'une belle pierre rougeâtre, comparable au marbre, sont artistement sculptés. On voit, incrusté dans un mur du voisinage, un autel en beau marbre blanc, et en saillie un vase bien conservé. La porte du côté du S.-E. est du même style d'architecture que la porte principale, quoique plus petite; elle s'ouvre du côté du pont, qui traversait la vallée dans cet endroit. »

« Constantine, dit enfin M. Cherbonneau (et c'est la conclusion des citations précédentes), est moins grande que ne le fut Cirta. Il y avait jadis une ville intérieure et une ville extérieure : la seconde plus étendue que la première, bien qu'elle n'en fût que le faubourg et l'annexe. C'est une notion qui ressort de l'inspection des lieux. En effet, par l'étude raisonnée des blocs de maçonnerie, des pans de murs et des citernes épars sur le sol, comme les anneaux d'une chaîne subitement brisée, on peut deviner que Constantine n'a pas toujours été emprisonnée dans les remparts que nous voyons aujourd'hui, et qui semblent une exagération de ceux qu'un bouleversement de la nature lui avait préparés, en séparant le rocher du Mecid et de Mansoura. Elle s'étendait à l'O. depuis le four à chaux Amat jusqu'à Bellevue, près du cimetière musulman; au S.-O., jusqu'au Bardo ou quartier de cavalerie, et elle embrassait la colline du Koudiat-Ati, et le bas-fond de la rive g. du Roumel, dans un système de murailles interrompues et tellement dégradées, qu'elles sont réduites actuellement à des tronçons, que semble avoir engloutis la végétation luxuriante de ce site extraordinaire. »

Nous pouvons maintenant décrire la moderne Constantine.

Remparts et Boulevards.

Les remparts de Constantine, à l'exception de la brèche faite en 1837, et qui a été relevée, sont à peu près dans l'état où ils se trouvaient lors de la prise de possession par l'armée française. Ces remparts, dont une partie date des Byzantins, courent de l'O., au-dessus de la porte Valée, jusqu'à la pointe S. de Sidi-Rached. Au N., à l'E. et au S.-E.; sauf les murs de la kasba et quelques parapets ou palissades trop rares pour la sûreté des imprudents, l'enceinte consiste dans les rochers infranchissables que bordent le Roumel, la route en lacet de Philippeville et le sentier des Cascades.

Les *boulevards* sont au nombre de quatre : *le boulevard de l'Ouest*, commençant près de la rue Sauzay pour finir à la pointe de Sidi-Rached; le *boulevard du Sud*, allant de Sidi-Rached à El-Kantra; et dominant le Roumel; le *boulevard de l'Est*, allant d'El-Kantra à la Kasba, et, enfin, le *boulevard du Nord*, commençant au S. de la Kasba pour finir près de la rue Sauzay. Ce dernier boulevard, le moins important comme parcours, a fait disparaître le quartier connu sous le nom d'*Et-Tabia*, quartier formé par quelques ruelles dont les maisons surplombaient les pentes abruptes du sentier de l'ancienne Poudrière.

Portes.

Le géographe arabe Edrissi dit que Constantine avait deux portes :

l'une, celle de Mila ou de l'Oued, du côté de l'O.; l'autre, appelée porte du Pont, situé du côté de l'E.

Plus tard, Ben-Konfoud, né à Constantine vers le milieu du XIVe s., en compte six : bab-er-Rouâh ; bab-ed-Djedid ; bab-el-Oued ; bab-el-Djabia ; bab-Heninecha et bab-el-Kantra.

Bab-er-Rouâh, la porte du Vent, supprimée bien avant 1837, regardait le N.; elle était percée dans la partie des remparts qui dominent le moulin Lavie et les thermes de Sidi-Mimoun. « Bab-er-Rouâh, dit M. le colonel Foy, était une poterne au-dessus du bain, dans un mur romain construit en ce point, pour fermer une large fente de l'étage supérieur des escarpements qui formaient de ce côté la défense du capitole. De l'intérieur, on arrivait à la poterne par un escalier en pierre de taille, et au dehors à Sidi-Mimoun, soit par des rampes tracées dans les talus qui séparent les étages successifs, soit par une série de marches étroites taillées dans le rocher, et dont on retrouverait encore aujourd'hui les traces. Le Génie militaire a fait déblayer, en 1838, l'escalier donnant intérieurement accès à la fausse porte. Tout cela a été remplacé par le mur de fortification qui constitue l'enceinte de l'hôpital, du côté ouest. »

Bab-ed-Djedid, la porte Neuve, qui touchait à l'hôtel du Trésor, entre Bordj-el-Açous et la nouvelle porte Valée, a été condamnée, peu de temps après que la place tomba en notre pouvoir.

Bab-el-Oued, la porte de la Rivière, fut de tout temps, au dire des historiens, l'entrée principale. C'est un fait qui ressort de la note suivante, extraite par M. Cherbonneau de l'ouvrage d'Ibn-Konfoud : « L'émir Khraled assiégea Constantine durant plusieurs mois; enfin, on entama des pourparlers à Bab-el-Kantra... Ben-el-Emir quitta alors Bab-el-Oued, où il surveillait la défense, et se rendit au quartier d'El-Kantra afin de voir par lui-même ce qui se passait.... Mais, pendant ce temps-là, on ouvrait la porte de la Rivière, et le sultan faisait son entrée, monté sur une grande mule et la couronne en tête, aux applaudissements de la population. Cet évènement se passait en l'année 704 (1304 de J.-C.). » Bab-el-Oued occupait à peu près la même place que la *Porte Valée*, et elle était orientée de la même manière. Au second siège de Constantine, les deux batteries de brèche avaient été établies, l'une un peu en avant de la pyramide Damrémont, l'autre à la rencontre des deux routes de Setif et de Batna. Or, de là on ne pouvait pas plus voir Bab-el-Oued, qu'on ne voit aujourd'hui la porte Valée. La brèche avait été ouverte dans la partie comprise entre le flanc g. du bastion actuel de la place de la brèche et l'alignement de l'extrémité N. du grand pan de mur romain, qui est encore debout à l'angle S. de cette place.

Bab-ed-Djabia, porte de la Piscine, ou de l'Abreuvoir, près de laquelle le trop-plein des réservoirs du Koudiat-Ati venait autrefois former une nouvelle provision d'eau, tant pour les habitants du quartier que pour les bêtes de somme, est encore debout, entre la porte Valée et la pointe de Sidi-Rached; son entrée est masquée et s'ouvre de côté en regardant le S. ; sur un pied-droit de cette porte, on lit deux inscriptions, latine et grecque.

Bab-Heninecha, porte du Tunnel, supprimée comme bab-er-Rouâh, bien avant 1837, était située entre bab-ed-Djabia et le Roumel; elle aurait été construite pour donner aux habitants qui demeuraient dans la partie S. de Constantine la facilité d'aller faire la provision d'eau, et cela à la suite de la destruction d'une écluse ou d'un barrage qui avait jusqu'alors retenu les eaux du Roumel. « Lorsque la conduite des eaux, continue M. Cherbonneau, fut

interrompue par la détérioration du canal, on bâtit une muraille depuis la porte Djabia, jusqu'à l'endroit où le Roumel se précipite entre les deux escarpements du ravin. Au-dessus, fut posée une voûte, *heninecha*, dont la solidité pouvait mettre les passants à l'abri des projectiles. Puis afin d'éviter l'encombrement, on ménagea deux voies à l'intérieur de ce couloir : l'une donnant passage à ceux qui descendaient à la rivière, l'autre aux personnes qui montaient. Mais Salah-bey, qui cherchait partout des pierres toutes taillées pour les édifices dont l'exécution occupa les dernières années de son gouvernement, ne vit dans le heninecha qu'une carrière facile à exploiter, et il le fit disparaître pièce à pièce. »

Bab-el-Kantra, la porte du Pont, à l'angle E., ainsi nommée à cause du pont jeté sur le Roumel (*V*. p. 331), était percée primitivement sur le pont même; mais l'assaut donné, en 1836, par notre armée, sur ce point, quoique sans résultat, fit comprendre au bey Ahmed qu'il était prudent de masquer cette entrée en la dirigeant vers le S.

On compte aujourd'hui trois portes seulement : la vieille Bab-el-Djabia, et les portes Valée et d'El-Kantra, ces deux dernières communiquant entre elles par la nouvelle rue Nationale.

Fortifications.

Nous citerons pour mémoire le *Bordj-Açous*, tour carrée byzantine, qui était enclavée dans le rempart entre l'angle N.-O. et la porte Valée, qui a disparu dans l'élargissement du boulevard du Nord.

La *kasba*, occupée par les Romains, les Berbères, les Arabes, délaissée par les Turcs et rebâtie par les Français, est placée sur le point le plus élevé de Constantine, à une altitude de 640 mètres, entre la rue Damrémont et les profonds ravins du Roumel.

Les Romains en avaient fait leur capitole et leur citadelle, et les immenses et belles citernes qu'ils y ont construites existent encore. Quant aux ruines d'une église édifiée, en 300, par ordre de l'empereur Constantin, que l'on croit avoir retrouvées en 1839, elles ont complètement disparu.

Comme les Romains, les Berbères dominèrent à la kasba dont ils relevèrent les remparts. Sous la dynastie des Hafsides, Constantine fit partie du royaume de Tunis, et en l'an 666 (1268 de J.-C.), le sultan Abou-Zakaria, qui en avait fait sa résidence, fut enterré dans la mosquée de la kasba. L'édifice du *Midjlès*, tribunal supérieur, avait été construit dans la kasba par l'émir Abou-Abd-Allah, en 730 (1320 de J.-C.).

La kasba ne rappelle, sous la domination turque, que le nom du kaïd-el-kasba, chargé de la police de la ville pendant la nuit, de l'exécution des sentences portées contre les criminels, et de la surveillance des filles de joie. Le kaïd-el-kasba remplissait donc les ignobles fonctions du mezouar d'Alger.

Cependant la kasba, sans avoir sous Ahmed-bey l'importance qu'elle avait sous les Berbères et les Romains, servait encore de citadelle, puisque les Arabes s'y battaient à outrance, dans une suprême et dernière défense contre le général Rulhières, qui y entra un des premiers C'est alors que, désespérant de notre générosité, une partie de la population, hommes et vieillards, femmes et enfants, cherchèrent précipitamment la fuite, en glissant le long des cordes attachées aux murailles de la kasba; mais le poids de ces grappes humaines fit rompre les cordes, et le lit du ravin se couvrit bientôt de monceaux sanglants et sans formes! On sut depuis qu'on avait fait croire aux femmes que les Français étaient des mangeurs d'enfants!

Le premier soin de l'administration militaire fut de dégager les

abords de la kasba et de l'isoler complètement ; elle renferme aujourd'hui trois casernes pour l'infanterie, le Génie et l'artillerie, un hôpital pour 1500 malades, un arsenal et une manutention.

Les restes glorieux des Combes, des Vieux, des Sérigny et de leur frères d'armes reposent au sommet de la kasba sous un monument funéraire, élevé par l'armée et la population civile, en novembre 1852. Aux premiers jours de l'occupation, les corps de ces héroïques soldats, morts sous le feu de l'ennemi et sous le drapeau de la France, aux deux expéditions de 1836 et de 1837, avaient été déposés dans une modeste enceinte, située à quelques pas de la brèche d'assaut. Un nom gravé sur une pierre et une inscription tracée sur un minaret rappelaient leur mémoire. Mais la pierre et le minaret ont disparu.

Le Génie a fait encastrer dans les murs de la kasba, regardant la rue Damrémont, des inscriptions qui, ar bre de plus de vingt, offrent ınd intérêt pour la science phique. L'une d'elles, par ıle, qui date du règne d'Adre Sévère, est une dédicace par la république des Cirtens, RESPVBLICA CIRTENSIVM, à son ıron Publius Julius Junianus Marılianus ; une autre est dédiée à itus Cæsernius, patron des quatre olonies, PATRONO QVATVOR COLONIARVM ; les quatre colonies dont il est ici question sont les *coloniæ Cirtenses*, groupe politique composé : de *Cirta*, Constantine ; de *Rusicade*, Philippeville ; de *Mileu*, Mila ; de *Chullu*, Collo, dont les citoyens étaient généralement inscrits sur les rôles de la tribu Quirina.

Places.

La *place* ou *esplanade Valée*, nom du général qui prit Constantine en 1837, entre les remparts et le faubourg Saint-Antoine, au pied N. du Koudiat-Ati, occupe l'emplacement de l'ancien cimetière arabe, sur lequel fut bâtie la batterie de brèche, lors du second siège, non loin du minaret qu'on pouvait voir encore il y a quelques années ; il appartenait à la mosquée de Bou-Kosseïa, qu'Ahmed-bey fit raser avec le faubourg du Koudiat-Ati, croyant ainsi rendre impossible une nouvelle attaque des Français. C'est au pied de ce minaret que furent enterrés, en 1837, nos officiers tués sur la brèche ; leurs corps furent depuis transportés à la kasba (*V.* ci-dessus). Deux squares ombreux, plantés entre la place Valée et la halle au blé, ne sont pas un des moindres ornements de Constantine. Dans celui de g., dominant le ravin entre le boulevard de l'Ouest et la route de Batna, s'élève la statue en bronze du maréchal Valée, due au sculpteur Crauk ; le square à dr., dominant la route de Philippeville, sert de musée en plein vent aux nombreuses antiquités découvertes à Constantine ou dans la province, et qui étaient autrefois déposées au bas de la place Négrier.

La *place de Nemours* ou *place de la Brèche*, séparée de la précédente par la porte Valée, est une des plus animées de Constantine, puisque c'est par elle qu'entrent ou sortent les voitures européennes, les convois arabes, les voyageurs, cavaliers ou piétons, qui n'entrent ou ne sortent pas par Bab-el-Kantra.

La place de Nemours, où aboutissent les rues de France, Combes, Nationale et le boulevard de l'Ouest, est de création française ; on a démoli, pour l'ouvrir, un îlot de constructions arabes, dont faisait partie la maison de Ben-Aïssa, le célèbre lieutenant d'Ahmed-bey.

La *place du Palais*, plantée de beaux acacias, au centre du quartier européen, entre les rues Damrémont et de France, prend son nom du palais d'Ahmed-bey, qui la borne au N., et sert aujourd'hui de demeure au général commandant la

division. La cathédrale, l'hôtel de la banque, les cafés Moreau et Charles bordent les autres côtés de la place du palais. La démolition de la maison Moreau a mis à jour une intéressante inscription pour l'histoire de l'Afrique ; on y lit les noms de l'usurpateur Alexandre et ses prénoms de Lucius Domitius jusqu'alors inconnus.

La *petite place des Fainéants* est située également dans le quartier européen.

La *place des Caravanes* ou *Négrier*, nom d'un général qui a commandé la province de Constantine et qui a été tué en 1848, forme un long triangle aigu, bordé au N. par le quartier des Juifs, à l'O. par la mosquée de Salah-bey, le Palais de Justice, la medersa, les bâtiments de la sous-intendance militaire et les petites boutiques des orfèvres juifs, et à l'E. par la rue de France. La place Négrier, bordée d'arbres et ornée d'une fontaine, serait une agréable promenade si l'on n'y rencontrait tous les marchands de ferrailles et de guenilles qui en occupent l'espace avec leurs affreuses marchandises. Là encore, on peut assister à la vente à la criée des bijoux, hardes et meubles arabes, qui se font sous la surveillance de l'*amin-el-dellalin*, syndic des encanteurs, et de l'*amin-el-fodda*, contrôleur des matières précieuses.

La *place de la Grande-Mosquée*, élargissement de la rue Combes, espèce de carrefour où venaient aboutir les rues Fontanilhes et Rouaud, a disparu dans l'alignement de la rue Nationale.

La *place des Chameaux*, à l'O. du quartier arabe, est bordée d'un côté par un marché couvert ; la petite mosquée qui s'élevait sur le côté N. a été démolie et remplacée par les bâtiments de l'école communale.

La *place des Galettes* ou *Rahbat-es-Souf*, marché à la laine, entre la rue Combes et la rue Vieux, est occupée en partie par un marché couvert, et par l'ancien hôpital civil où les sœurs ont installé leur pensionnat.

La *place de Sidi-Djelis* se trouve entre les rues Vieux et Perrégaux.

La *place d'El-Kantra*, à l'E., entre les remparts plongeant sur le ravin du Roumel, la rue Perrégaux et le mesdjed de Sidi-Seffar, aboutit au point qui est devenu un passage très-important depuis l'établissement du débarcadère du chemin de fer de Constantine à Philippeville, au pied du Mansoura.

Rues.

Nous avons déjà dit que Constantine est divisée en deux quartiers bien distincts, l'un européen, l'autre indigène, séparés par la rue de France, qui, partant de la place Nemours pour aboutir au boulevard de l'E., emprunte une partie de son parcours à la rue Caraman, nom d'un général mort à la suite des fatigues qu'il avait ressenties aux deux siéges de 1836 et 1837. Mais le quartier arabe est désormais coupé en deux par la *rue Nationale*, qui va de la place de Nemours, à l'O., à la place d'El-Kantra, à l'E. Le percement de cette nouvelle rue, la plus grande de Constantine, et d'autres moins importantes, tend à faire disparaître le cachet original et à peu près unique en son genre de l'ancienne ville arabe. Des fouilles très-intéressantes ont été faites près de la place Valée, lors de la création de la rue Nationale. Atteignant une profondeur de 6 mèt. au maximum elles ont livré à l'observation d[e] ruines très-remarquables, en ce q[u'elles] présentant des couches diverses, véritables étages archéologiq[ues] d'époques évidemment différent[es]; elles racontent, en quelque sorte, l[es] vicissitudes de l'ancienne Cirta.

Comme les rues d'Alger, d'Oran e[t] de Tlemcen, les rues de Constantine ont été débaptisées. La chose était toute naturelle pour le quar-

tier européen, où des rues nouvelles out fait disparaître les anciennes. La même raison n'existait pas pour les rues du quartier arabe, qui ont conservé leur aspect primitif.

Les nouveaux noms donnés aux rues de Constantine ont cependant le mérite de rappeler au prix de quels glorieux et sanglants sacrifices la ville fut prise; et les noms des Damrémont, des Perrégaux, des Combes, des Sérigny, des Richepanse, des Vieux, des Hacket, des Grand, des Sauzay, des Desmoyen, des Rouaud et des Leblanc, ainsi que les numéros des régiments qui prirent part à l'assaut, ne sont pas près d'être oubliés.

Les principales rues françaises sont, avec la rue Nationale, la *rue Damrémont*, isolant à l'E. une partie de la kasba; la *rue Caraman*, allant de la cathédrale à la mosquée de Salah-bey; la *rue du Palais*, entre les places de Nemours et du Palais; la *rue Cahoreau*, partant de la rue Combes et finissant *rue Leblanc*.

La plus longue rue arabe est la *rue Perrégaux*; elle commence à la porte El-Djabia, et aboutit comme la rue Nationale, à la place d'El-Kantra, c'est-à-dire qu'elle traverse toute la partie de la ville arabe comprise entre le N.-E. et le S.-O.; les *rues Fontanilhes*, *Rouaud*, *Vieux* et *Hacket* sont situées entre la rue Perrégaux et la *rue Combes*; cette dernière, qui va de la rue Rouaud à la place des Galettes ou Rabah-es-Souf, était une des plus curieuses à visiter dans la vieille Constantine. Qu'on se figure une rue étroite, très-longue, allant en descendant, à partir de la place de Nemours, bordée de petites boutiques de marchands d'étoffes, mzabis, juifs ou arabes, de maréchaux ferrants, de cordonniers, de selliers, de brodeurs, de cafetiers. Autrefois sur ces boutiques, sans premier étage et recouvertes en tuiles, venait s'ajuster comme une autre toiture en planches d'un vaste hangar, trouée çà et là et laissant passer quelques vigoureux jets de lumière, qui venaient éclairer les boutiques d'une façon imprévue. Aujourd'hui la rue laisse voir à ciel ouvert les minarets de la grande mosquée et de la mosquée Sidi-el-Akhdar.

C'est dans la même rue, au coin de la rue Cahoreau, que l'on voyait le *Tétrastyle* offert et dédié, dit l'inscription, par C. Julius, surnommé Potitus, monument formé de quatre arcades pour la consolidation desquelles le conseil municipal de Constantine avait voté une somme de 1000 fr; l'hôtel d'Orient a été construit sur son emplacement. « En perçant la rue Cahoreau et en démolissant une masure mauresque, on exhuma un temple grec, qui tournait son frontispice vers les deux principales arcades du tétrastyle; et l'existence d'un large parvis, d'où les fidèles assistaient aux sacrifices, fut révélée. De nouvelles découvertes ne tardèrent pas à suivre la première : une mosaïque, une frise élégante, deux lions, une inscription latine; une tête crénelée présumée celle de Cirta, et un mascaron, tête gigantesque de Jupiter. »

La rue Combes doit son nom au colonel du 47e de ligne, mort au second siége de Constantine. Le colonel de Lamoricière venait d'être grièvement blessé, à la tête de la première colonne d'assaut. Le colonel Combes, qui accourt pour le remplacer avec la seconde colonne, est atteint de deux balles; luttant avec la mort, ce héros vient rendre compte au duc de Nemours du succès de l'opération, manifeste le regret de ne pouvoir survivre à la victoire, puis expire.

Passage.

Le passage Carrus, entre les rues Combes et Caraman, n'a rien qui le distingue particulièrement. Il est ouvert dans une fort belle maison

à arcades ; mais les boutiques qui en font partie sont des plus modestes et ne ressemblent nullement aux boutiques élégantes que l'on croit toujours rencontrer dans un passage.

Maisons.

Les maisons de Constantine, généralement bâties en pisé ou en briques crues, et dont les assises sont souvent faites avec des pierres romaines, n'offrent pas de grandes différences avec celles d'Alger. Ici comme là-bas, c'est toujours la cour entourée de cloîtres, avec des arceaux en fer à cheval supportant un ou plusieurs étages, mais surmontés cette fois d'une toiture en tuiles, nécessitée par la position élevée de la ville, que les pluies torrentielles et la neige viennent visiter. Quelquefois les galeries, au lieu d'être à arceaux, sont à plates-bandes. La distribution des chambres est la même ; elles sont longues et étroites, et offrent des retraits ou des alcôves faisant saillie sur la rue. Quelques maisons sont pourvues de citernes.

Les murs extérieurs sont décorés, à leur partie supérieure, d'arcatures en pierre ou en brique ; les balcons retombent, comme à Alger, sur des porte-à-faux en poutrelles de cèdre ; mais le plus souvent ils sont soutenus par des montants en maçonnerie.

La porte d'entrée en bois, historiée de clous à grosse tête et d'anneaux, est surmontée d'un arc mauresque, dans lequel sont quelquefois fouillées de gracieuses arabesques. Lorsqu'une main, pour éloigner le mauvais œil, n'est pas sculptée au-dessus de la porte, elle est naïvement peinte en rouge, à moins qu'elle ne soit l'empreinte d'une main naturelle, trempée dans le sang d'un mouton ou d'un bœuf.

Le *harem* de Salah-bey, au bout de la rue Caraman, qui n'est plus qu'un immeuble habité par des familles juives; *Dar-ben-Lefgoun*, rue Fontanilhes, renfermant la bibliothèque la plus importante de l'Algérie en *manuscrits arabes*, mais qui sont jusqu'à présent difficilement communiqués aux savants et aux travailleurs indigènes ou européens; *Dar-el-bey*, au commencement de la rue Caraman; l'*hôtel* du Trésor et des Postes, rue des Postes; la *sous-intendance* militaire, place Négrier, offrent les types de l'architecture privée à Constantine.

Édifices religieux.

Église ou cathédrale *de Notre-Dame des Sept douleurs*, entre la place du Palais et la rue Caraman.

La mosquée de Souk-er-Rezel, affectée au culte catholique, a été bâtie en 1143 (1703 de J.-C.), par le Marokain Abbas-ben-Alloul-Djelloul, bach-kateb ou secrétaire général du gouvernement, auprès du bey de Constantine, Husseïn-bou-Koumïa. Abbas consacra la mémoire de cette œuvre pieuse, en faisant placer au-dessus de la porte principale une inscription en vers, où son nom se trouvait gravé au premier tiers du cinquième vers. Mais le bey, envieux de la renommée de son bach-kateb, voulut partager la dépense, et, après la mort d'Abbas, substitua son nom au sien sur l'inscription, qu'on peut voir maintenant dans la salle des archives du bureau arabe, au palais de l'ex-bey Ahmed.

La mosquée de Souk-er-Rezel est un assez beau spécimen de l'architecture arabe ; des colonnes en granit, hautes de 4 mèt., et provenant en partie des ruines de *Tattubt*, poste militaire romain, à 14 lieues S. de Constantine, la divisent en trois travées; les parois sont incrustées d'arabesques finement découpées et fouillées. Le minbar musulman, transformé en chaire chrétienne, est un précieux travail de marqueterie. Mais la mosquée a subi le sort

de toutes les mosquées algériennes, converties en églises. Elle a été agrandie; sa toiture est surplombée d'une coupole octogone, un peu écrasée. Elle forme désormais un monument hybride, et l'architecte, M. Meurs, y a dépensé plus de talent qu'il n'en aurait fallu pour construire une église neuve.

Temple protestant, derrière la grande mosquée.

Synagogue, entre la place Négrier et le boulevard de l'E., dans le quartier affecté aux Juifs par Salah-bey.

Mosquées. — Sans être aussi nombreux qu'à Alger, les établissements religieux de Constantine : — *Djama,* mosquée à minbar ou chaire ; *Mesdjed,* mosquée sans minbar ; *Zaouïa,* chapelle avec ou sans sépulture, école; *Bit-es-Salat,* salle de prières; — dépassaient, avant 1837, tant dans la ville qu'au dehors, le chiffre de 95, énorme pour une population de 25 000 musulmans, mais qui n'étonne pas, quand on connaît l'excessive dévotion des habitants, et l'introduction en ville des confréries religieuses ou *khrouan.* Nous décrirons ou mentionnerons les principaux de ces édifices qui sont restés debout.

Djama-el-Kebir ou *Djama-el-Betha,* nom de la place qui la limitait au N., est située sur la rue Nationale, qui lui a enlevé sa cour, son minaret et sa façade intérieure; elle a dû être construite sur les ruines d'un temple païen; sa toiture est, en effet, soutenue par des colonnes dont quelques-unes, notamment celles que l'on voit à dr. et à g. du mihrab, occupent leur position primitive. M. Cherbonneau cite deux inscriptions qui, trouvées en cet endroit, peuvent faire croire à l'existence d'un panthéon. L'une provient d'une chapelle consacrée à Vénus, ainsi que l'indiquent la première ligne : VENERI AVGUSTAE SACRVM, et les deux flambeaux qui l'accompagnent. L'autre appartient à la chapelle de la Concorde : elle fait partie du piédestal d'une statue enfouie peut-être à quelques pas de là. Sur ce piédestal, enclavé naguère transversalement dans le pan occidental du minaret, à 2 mèt. 70 c. du sol, on lisait :

CONCORDIAE
COLONIARVM
CIRTENSIVM
SACRVM
C. IVLIVS. C. FIL. QVIR.
BARBARVS QVAEST.
AED. STATVAM QVAM
OB HONOREM
AEDILITATIS POLLI
CITVS EST SVA PECV
NIA POSVIT
L. D. D. D.

« Concordiæ coloniarum Cirtensium sacrum, Caius Julius Caii filius Quirina Barbarus quæstor ædilis statuam quam ob honorem ædilitatis pollicitus est sua pecunia posuit. Locus datus decreto decurionum. »

Quoi qu'il en soit, Djama-el-Kebir est postérieur au VI[e] s. de l'hég., comme l'atteste une épitaphe arabe gravée très-grossièrement sur une pierre noirâtre qui fait partie du soubassement de la galerie occidentale. M. Cherbonneau en a donné la traduction dans l'Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine, année 1853. « Ci-gît Mohammed Ibrahim-el-Merrâkechi, décédé dans le mois de.... de l'année 618 (1221 de J.-C.). »

Djama-el-Kebir présentait extérieurement, il y a quelques années, de grands murs unis, troués de lucarnes et percés d'une grande porte peu monumentale. Quand on avait franchi cette porte, on se trouvait dans une cour spacieuse, dallée et entourée d'un cloître; à dr., un minaret carré, de 3 mèt. de côté, élevait sur une base, dont les matériaux se composaient de cippes, de fragments de corniches, de moulures et d'inscriptions, ses trois étages de colonnettes, de style différent, que terminait une galerie à jour ; à g. de cette

cour, cinq portes en bois sculpté et historié de clous et d'anneaux ciselés, donnaient entrée dans la mosquée, dont le vaste vaisseau, à peu près carré, est divisé en cinq nefs, correspondant aux cinq portes, par 47 colonnes, dont 12 engagées et 2 doubles ; presque toutes ces colonnes, sauf celles du fond, près du mihrab, sont dissemblables de forme et de hauteur ; l'égalité de diamètre de quelques-unes a été naïvement obtenue au moyen de cordes enroulées autour du fût, et recouvertes d'un crépi de mortier et de chaux ; la même hauteur de quelques autres, au moyen d'un tronçon de colonne, d'un bloc carré ou tout simplement informe ! Ces colonnes supportent une toiture dont les poutres apparentes et sans ornementation sont recouvertes en tuiles creuses. Les murs de la mosquée sont intérieurement ornés d'un cordon d'arabesques grossièrement fouillées. Les lucarnes, par lesquelles glisse un demi-jour, favorable au recueillement et à la prière, sont découpées, en arabesques également, dans la pierre ou le plâtre. Des tapis, des nattes, des lampes de toutes les formes, un minbar ou chaire, et un tribunal maleki, complètent l'installation de Djama-el-Kebir. Le percement de la rue Nationale a singulièrement modifié l'aspect et l'emplacement de la grande mosquée, privée désormais, comme nous l'avons dit plus haut, de ses façades extérieure et intérieure, de sa cour et de son minaret. La nouvelle façade extérieure, sur la rue Nationale, est décorée, en partie, de faïences peintes représentant des bouquets de roses.

Il y a loin de ce monument aux belles mosquées de Tlemcen et même d'Alger ; cependant, tel qu'il est, il mérite d'être visité.

Djama-Rahbat-es-Souf, la mosquée du marché à la laine, sur la place du même nom et au bout de la rue Combes, date du ve s. de l'hégire ; elle est, avec la grande mosquée et la mosquée de la kasba, aujourd'hui détruite, une des plus anciennes de Constantine. Distraite du culte, dès le commencement de l'occupation, elle a été convertie par l'administration militaire en magasin à orge, puis en hôpital civil, et enfin en pensionnat de demoiselles tenu par les sœurs, comme il a été dit plus haut.

Djama-Souk-er-Rezel, la mosquée du marché à la laine filée, a été convertie en église, comme il a été dit plus haut (*V.* p. 321.)

Djama-Sidi-el-Akhdar, rue Combes, est affectée au rite hanéfi. Commencé par ordre d'Hassan, bey de Constantine, cet édifice fut achevé vers la fin de Châban 1156 (1743 de J.-C.); il comprend la mosquée proprement dite, bâtie sur des voûtes, dont l'une enjambe une partie de la rue Combes, et une salle en contre-bas sur laquelle s'ouvre une galerie consacrée à la sépulture du bey fondateur et de ses descendants.

La mosquée d'El-Akhdar, malgré le mauvais goût et le clinquant de son ornementation, est une des plus belles de Constantine; des colonnes en marbre, qui n'ont rien du style mauresque, la divisent en cinq nefs ; les murs sont revêtus de carreaux de faïence, venant de Livourne ou de Florence ; de riches tapis turcs couvrent le sol ; de jolis lustres en cristal de roche et des lanternes en cuivre ou en fer-blanc tombent des voûtes, dont les poutres équarries sont peintes en vert et en rouge ; le jour arrive par les vitres blanches de fenêtres carrées.

Sur les *mchahed* en marbre blanc, ou pierres tombales de la salle des morts, on lit les noms de personnages, célèbres à Constantine, ceux entre autres de : Hassan-bou-Hanek, qui fit construire la mosquée d'El-Akhdar, mort en 1167 (1753-54 de J.-C.) ; Husseïn, fils de Bou-Hanek, successeur de Salah-bey, mort étranglé en 1209 (1794-95 de J.-C.); Hassouna, fils du précédent, qui périt en

tombant avec sa jument dans le ravin de Constantine, lorsqu'il traversait El-Kantra, en 1214 (1799 de J.-C.).

N'oublions pas de mentionner le minaret qui se trouve sur l'alignement de la rue Combes, au coin de la voûte; il est octogone, terminé par un balcon en renflement, recouvert d'un auvent, et ne mesure pas moins de 25 mèt. de hauteur; c'est un des plus gracieux spécimens de ce genre de minarets, dont le type se retrouve à Tunis.

La *Medersa* ou *Medraça* de Sidi-el-Akhdar, fondée par Salah-bey et attenante à la mosquée, a son entrée sous la voûte de la rue Combes. Après avoir monté quelques marches, on arrive à une petite cour, autour de laquelle étaient disposées les cellules des étudiants et une salle très-vaste, coupée par deux arcades et réservée pour les leçons qui, selon l'usage des musulmans, sont toujours précédées d'une prière. Le professeur s'asseyait sur un tapis dans la niche, en forme de coquille, qui occupe la moitié de la salle, vers l'orient, et les étudiants se rangeaient devant lui, sur des nattes. Cette salle, dont la destination n'a pas changé, quant à l'enseignement, puisqu'on y professe aujourd'hui le cours public d'arabe, est décorée d'un bandeau sculpté et enluminé, qui serpente sans interruption sur les quatre murs. C'est une inscription arabe creusée au ciseau sur une largeur de 15 cent. Le type de l'écriture accuse une main étrangère au pays. On y reconnaît le *neskri* avec quelques variantes. M. Cherbonneau a donné la traduction de cette inscription, spécimen de dévotion locale, qui se résume en préceptes et aphorismes remplis de métaphores : elle se termine ainsi : « La construction de cette medersa a été achevée dans le mois de dou'l-hidja, l'an 1193 (1779 de J.-C.). — Louange à Dieu, le maître des mondes ! »

Djama-Sidi-el-Kettani, sur la place Négrier, et à l'extrémité de la rue Caraman, est encore connue sous le nom de mosquée de Salah-bey, qui la fit construire en 1190 (1776 de (J.-C.).

« Vers la fin du XIIe s. de l'hég., dit M. Cherbonneau, l'espace compris entre l'extrémité de la rue Caraman, la manutention, la place de Sidi-Djelis et la porte d'El-Kantra, ne ressemblait en rien au reste de la ville. C'étaient des buttes et des déclivités de terrain, où l'herbe poussait librement, tant elles étaient peu fréquentées. On n'y apercevait que quelques maisons de médiocre apparence, au milieu desquelles s'élevaient les mesdjed de Sidi-Seffar et de Sidi-Tlemçani. La ville habitée semblait s'arrêter à ce carrefour, que les indigènes appellent *Mekad-el-haout,* la poissonnerie. Salah-bey, le seul gouverneur de la province qui ait eu des instincts d'administration régulière, s'occupait, à la même époque des embellissements de Constantine.

« Il bâtit successivement la medersa de Sidi-Kettani, la mosquée du même nom, et le harem qui se développe tout le long de la place Négrier. Il concéda tous les terrains vagues, situés au delà, aux Juifs disséminés autrefois dans les diverses parties de la ville, à condition qu'ils y construiraient des maisons ; et voilà comment il est arrivé qu'une nation, aussi industrieuse qu'attachée à la religion de ses pères, et séparée par ses mœurs du reste de la population, s'est groupée dans le nouveau quartier qui lui était assigné, sous le regard protecteur du bey.

« On pénètre dans la mosquée de Sidi-Kettani par une grande porte cintrée, qui s'ouvre sur un large escalier en marbre, mi-parti de blanc et de noir. La bande de marches noires est destinée aux fidèles qui entrent. Au haut de l'escalier, on se trouve dans une cour pavée en marbre blanc et autour de laquelle circule une galerie. Le minaret est placé du côté opposé. A l'E. sont les

deux portes de la salle des prières. En y rentrant, on a devant soi une niche festonnée d'arabesques et soutenue par quatre colonnettes; c'est le mihrab où se prosterne l'imam, afin de regarder l'orient, quand il dirige la prière. La mosquée forme un carré long. Le plafond est un assemblage régulier d'ais coloriés en rouge et en vert, avec quelques rosaces. Des colonnes en marbre blanc supportent les arceaux, qui divisent en plusieurs nefs ce vaste espace, où sont ménagées deux coupoles au-dessus et dans la direction du mihrab. Des faïences aux mille dessins lambrissent les parois. Des tapis du Sahara et de Constantinople couvrent le sol. Le luminaire est composé de grands lustres en cristal, tout chargés de girandoles. Au fond de la salle, et, du côté opposé au mihrab, se développe une longue tribune, comme dans toutes les mosquées hanefites ; mais le morceau capital, c'est la chaire ou minbar, établie à droite du mihrab. On ne sait, en effet, ce qu'on doit admirer le plus, de l'art ou de la matière; presque toutes les variétés de marbre y sont réunies. Ce beau travail a été exécuté en Italie par des artistes génois.» La façade et le minaret de la mosquée de Salah-bey ont été, dans ces derniers temps, restaurés par l'architecte auquel on doit la nouvelle façade et le nouveau minaret de la grande mosquée. Nous n'en dirons rien de plus.

La *medersa* de Sidi-el-Kettani a été construite par Salah-bey, en 1189 (1775 de J.-C.). « On y enseignait autrefois la grammaire, la jurisprudence, l'interprétation du Koran, le dogme de l'unitéisme et les traditions mohammédiennes. Mais, comme une institution d'origine hanefite avait peu de chance de résister aux réformes introduites par les successeurs de Salah-bey, elle ne tarda pas à tomber dans un désarroi complet et la science y devint muette... Elle s'est relevée sous le régime de l'administration française. Une vingtaine de tolba, appartenant au rite malekite, y sont entretenus aux frais de leurs tribus respectives et reçoivent, sous la direction de professeurs indigènes, une instruction purement musulmane, c'est-à-dire conforme aux connaissances exigées par le Koran. Dans le système mahométan, le pouvoir temporel est si étroitement uni au pouvoir spirituel, qu'ils sont inséparables. Le Koran n'est pas seulement un guide religieux, c'est un code politique et civil qui règle toutes les relations des hommes entre eux, et sert pour ainsi dire de mécanisme à la société. » (*Cherbonneau.*)

Les tombeaux de Salah et de sa famille sont placés au fond de la cour de la medersa et entourés d'une balustrade en marbre. De grandes améliorations ont été apportées à cet établissement dont la façade est devenue un des principaux ornements de la place Négrier. On y compte actuellement 40 élèves qui reçoivent une instruction plus large et apprennent le francais.

Djama-Abd-er-Rahman-el-Mnâteki, rue Vieux. « Abd-er-Rahman-el-Mnâteki était venu du Marok. Il entra dans la mosquée des Ferraïn, qui était située dans le quartier des vanniers, aujourd'hui rue Vieux, et là, il pratiqua, au fond d'une cellule, l'ascétisme le plus rigoureux, jeûnant chaque jour, et partageant toutes ses heures entre la prière et la lecture des livres saints. A sa mort, qui arriva en l'année 1022 (1611 de J.-C.), un de ses plus fervents admirateurs, le kaïd-el-Bab, ou directeur de l'octroi de ville, voulant racheter ses péchés par une œuvre pie, consacra sa fortune à l'édification d'une mosquée, sous l'invocation de Sidi-Abd-er-Rahman. Il choisit l'emplacement de la mosquée de Ferraïn ; mais il eut soin de respecter la makbara, chambre funéraire, où reposaient les restes du saint. *Ou hakk Sidi-Abd-er-Rahman !* « par Sidi-

Abd-er-Rahman ! » est un des serments les plus usités dans la population. Ceux qui le violent, sont frappés de cécité, « et je ne m'étonne plus, ajoute M. de Cherbonneau, qu'il y ait tant d'aveugles à Constantine. »

Mesdjed-Sidi-Seffar occupe le point le plus élevé de la place d'El-Kantra. Abou-Abd-Allah-es-Seffar, savant dans les traditions mohammédiennes, est décédé le 5 redjed 750 (1350 de J.-C.). Son mesdjed a été approprié, dans ces derniers temps, pour une crèche fondée par Mme de Mac-Mahon, et son minaret, surmonté d'une croix, ressemble à un clocher de nos églises européennes. Ce minaret est carré, percé d'ouvertures qui semblent attendre l'abat-son, et recouvert d'une toiture en bâtière. Ce type se rencontre dans les mosquées de Constantine, avec les minarets octogones et à auvents.

Zaouïa de ben-Lefgoug (el Fekoun), rue Vieux. Sur une tombe en forme de coffre ouvert, dans une des chambres de la zaouïa, on lit cette inscription traduite par M. Cherbonneau : « Ceci est le tombeau du vertueux, du saint Abou-Mohammed-Abd-el-Kerim, fils du savant mufti Abou-Zakaria-Yahïa-el-Fekoun. Il fut mufti et professeur, le doyen des docteurs de l'Islam et le modèle des hommes. Il mourut, un jeudi, premier jour du mois de Redjeb le très-désiré, l'an 988 (1580 de J.-C.). » Cet Abou-Mohammed fut un des personnages les plus éminents de la famille qui parvint à substituer, nous l'avons déjà dit plus haut, son influence religieuse à celle de Sidi-Abd-el-Moumen, lors de l'avènement des Turcs. Ses descendants ont conservé, jusqu'en 1838, le titre de cheikh-el-Islam, que l'administration a supprimé avec raison.

La *zaouïa de Sidi-Abd-el-Moumen,* mort le 4 safar 1023 (1614 de J.-C.), a été réparée par le janissaire Salah-khodja, fils de Moustafa, fils de Mohammed-Metmeli, l'an 1183 (1769 de J.-C.), ainsi qu'il résulte d'une inscription que l'on voit sous le porche et dont elle décore la porte. « Avant la domination turque, c'était la famille de Sidi-Abd-el-Moumen qui exerçait la plus grande influence à Constantine, où régnait le parti arabe, représenté par les Oulad-Saoula et par leurs nombreux adhérents. Étant maîtresse de l'autorité religieuse, elle avait en quelque sorte la direction des esprits. La tradition veut que Sidi-Abd-el-Moumen s'opposât à l'entrée du bey, envoyé par Kheir-ed-Din pour prendre possession du pouvoir. Il encouragea les Oulad-Saoula à fermer les portes de la ville. En présence de cet obstacle inattendu, le bey, qui avait pris position sur le plateau de Mansoura, aima mieux temporiser. Il ne se doutait pas qu'une famille, rivale de celle du marabout, devait seconder par la trahison l'accomplissement de ses désirs. En effet, les Ben-Lefgoun s'introduisirent dans son camp, et lui donnèrent à entendre que Sidi-Abd-el-Moumen n'étant attaché qu'à l'autorité spirituelle, il n'était pas impossible d'entrer en arrangement avec lui ; que le seul moyen de briser sa résistance, c'était de lui promettre le maintien de sa position. Des lettres furent échangées entre le bey et le chef religieux de Constantine, Celui-ci, oubliant la prudence naturelle aux Arabes, ou plutôt trop confiant dans le caractère religieux dont il était revêtu, se rendit avec quelques amis seulement à Mansoura, où l'attendait une difa splendide. Il fut empoisonné par les Turcs ; on écorcha son cadavre, et sa peau bourrée de paille fut envoyée à Alger en manière de trophée.... » (*Cherbonneau.*)

Zaouïa de Naamân, rue du 26e de ligne. On y voit le tombeau de Zohra, fille de Mohammed-Naamân, gendre de Zereg-Aïn-ou, khralifa sous Abd-Allah-bey, et bey lui-même en 1811.

Zaouïa de ben-Djelloul, rue Sérigny. Le jurisconsulte Ahmed-ben-

Abd-el-Djelil, de la famille des Ben-Djelloul, mort le 21 safar 1201 (1786 de J.-C.), y est enterré.

L'inscription placée au-dessus de la porte d'uné maison française, bâtie en 1849, rue Sauzai, contient l'épitaphe de Yahïa-ben-Yahïa-el-Focili, mort le 7 de rbi-el-ouel 676 (1277-1278 de J.-C.) et enterré dans une zaouïa, dont la maison en question a pris la place.

On pouvait voir, il y a quelques années, rue Combes, entre la grande mosquée et la mosquée de Sidi-el-Akhdar, une construction religieuse, élevée sur des substructions romaines ; on arrivait d'abord par un escalier de quelques marches à une petite terrasse ombragée de vignes, et de laquelle on plongeait sur la rue qui montre à l'horizon le minaret de Sidi-el-Akhdar. On entrait ensuite dans une chambre, où était enterré un marabout de l'ordre de Tedjini du Marok. M. Cherbonneau nous a fait voir, à côté de ce tombeau, un vieillard ascète, à longue barbe blanche, à la figure parcheminée, qui priait, jeûnait, et dormait là depuis trente ans. Il nous a rappelé le saint François d'Assise de Bénouville, à propos duquel Th. Gautier dit si bien: « La mort mêle ses tons de cire jaune aux teintes mates de l'hostie sur cette tête émaciée, consumée d'extase, et nageant déjà dans les effluves de la béatitude céleste. » Nous ajouterons cependant que la haine du roumi arracha un instant le marabout à son extase. Dans un récent voyage, nous n'avons retrouvé ni la galerie, ni le tombeau, ni l'ascète !

Édifices publics.

Dar-el-Bey, la maison du bey, a été bâtie par Husseïn-ben-bou-Hanek, successeur de Salah, de 1793 à 1795, et lui a servi de demeure ainsi qu'aux autres beys jusqu'à Hadj-Ahmed. Ce palais, d'une construction fort massive, occupait un assez vaste emplacement entre la rue Caraman et la rue Combes. Extérieurement il avait plutôt l'air d'une prison que d'une demeure princière ; son entrée était sous une voûte. Intérieurement, il offrait la distribution ordinaire des maisons mauresques. Le local où logeaient les femmes du bey formait une aile à part, séparée du reste des bâtiments par une cour au niveau du sol de la rue. Converti d'abord en logements et en écuries pour les spahis, l'immeuble a changé, aujourd'hui, de destination ; la partie intérieure est devenue une rue arabe, c'est-à-dire une ruelle avec boutiques arabes des deux côtés.

Le *palais d'Hadj-Ahmed,* auquel il manque une façade et une entrée dignes de sa destination, a été construit, peu de temps avant la prise de Constantine, par le dernier bey, sur l'emplacement d'un amas de maisons particulières accolées les unes aux autres, dans lesquelles on pénétrait par quelques ruelles étroites, avec des matériaux venus d'Italie et de Carthage, et surtout extorqués aux plus riches habitations de la ville et des environs. Si le Génois Schiaffino, qui faisait le commerce des grains à Bône, fut chargé d'acheter en Italie une partie des marbres et des faïences nécessaires pour la décoration du palais, ce furent bien El-Hadj-el-Djabri, maçon de Constantine, et El-Kettabi, le Kabile, qui dirigèrent la construction de ce palais qu'on a souvent comparé à une de ces fèeriques demeures décrites dans les *Mille et une Nuits ;* il n'aurait rien de remarquable sans les trois jardins entourés de galeries, qui en font comme une fraîche oasis au milieu des rues européennes où alternent la poussière et la boue. On ne manquera pas de faire remarquer au visiteur les fresques naïves qui décorent les parois des galeries, fresques représentant, ici, un combat naval, et, là, Stamboul, Masr ou Iskanderia ; qu'elles soient l'œuvre d'un mahométan ou d'un chrétien,

ces peintures sont exécutées d'après l'orthodoxie la plus pure de l'art musulman ; on n'y voit figurer aucun personnage.

Le palais, dont le périmètre affecte, en plan, la forme d'un carré long avec un de ses grands côtés sur la place actuelle et l'autre sur la rue Desmoyens, est d'une superficie de 5,609 mèt. Il renferme trois corps de logis principaux, à un étage, séparés par deux jardins, et servant aujourd'hui à l'installation du général commandant la division, de l'État-major général, de la direction du Génie, du bureau arabe divisionnaire, du conseil de guerre et du bureau arabe subdivisionnaire.

El-Hadj-Ahmed n'habita son palais que quelques mois, une première fois comme souverain, une seconde fois comme prisonnier. Était-ce ainsi que devaient s'accomplir les vœux de ses adulateurs, formulés dans une inscription que l'on voit entre le cabinet du général et la salle où se tient la commission consultative ?

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. — Pour le maître de ce palais, paix et félicité, une vie qui se prolonge tant que roucoulera la colombe, une gloire exempte d'avanies, et des joies sans fin jusqu'au jour de la résurrection. »

M. L. Féraud, ancien interprète principal de l'armée d'Afrique, aujourd'hui consul à Tripoli, a publié, dans le volume de l'année 1867 de l'Annuaire archéologique de Constantine, une très-intéressante monographie du Palais d'Ahmed-Bey, au point de vue historique, descriptif et surtout anecdotique ; nous ne pouvons mieux faire que d'en recommander la lecture au touriste.

Les autres édifices publics sont : l'*hôpital civil* installé sur Sidi-Mecid dans le vaste immeuble qu'occupait le collège arabe de 1866 à 1872 ; la *préfecture ;* la *mairie ;* l'*hôtel de la Banque ;* le *trésor* et les *postes ;* le *Lycée*, belle construction sur le bordt du ravin au N.-E.; l'*école normale primaire*, au-dessus du débarcadère ; et le *tribunal de première instance*, sur la place Négrier.

Nous ne saurions passer sous silence *Dar-el-Mena*, la maison d'asile, ou maison appartenant aux ben-Lefgoun, dont l'entrée est située rue Fontanilhes, n° 4. Les ben-Lefgoun étaient, ainsi qu'il a été dit plus haut, en puissance de l'autorité religieuse, sous la domination turque, et à ce titre leur maison était sacrée et inviolable, comme nos églises au moyen âge. La tradition rapporte qu'un bey, s'y étant réfugié, vécut pendant trois mois dans la chambre qui est au-dessus de la porte, et qu'il en sortit sain et sauf, le ressentiment du pacha d'Alger, qui voulait sa mort, s'étant apaisé. La tradition ajoute que depuis lors, quand un bey tombait en disgrâce, le pacha avait soin de donner l'ordre de faire placer deux chaouchs à la porte des ben-Lefgoun, afin d'empêcher le malheureux bey d'en franchir le seuil.

Bâtiments militaires.

Le *palais d'Ahmed-bey,* hôtel du général commandant la division et *Dar-el-bey*, affecté autrefois à des logements d'officiers et au campement, est décrit ci-dessus.

La kasba renferme, comme il a été dit plus haut, un *arsenal,* une *manutention*, un *hôpital militaire* et trois *casernes*. Les autres casernes sont : *Dar-yenkcheria-m'ta-rahbat-ed-djemel,* la caserne des janissaires de la place des Chameaux, occupée par le 3e régiment des tirailleurs indigènes, plus connus sous le nom de turcos : elle a disparu pour faire place à un marché couvert en fonte et en briques ; la *caserne des spahis,* rues Fontanilhes et Perrégaux, et la *caserne des chasseurs d'Afrique,* jadis au Bardo, sur la rive gauche du Roumel, et depuis 1866 sur le plateau de Mansoura.

Musée.

La création du Musée archéologique de Constantine est due à l'initiative de la Société archéologique, fondée, en 1852, par MM. Creuly, colonel, depuis général du Génie, L. Renier, membre de l'Institut, et Cherbonneau, correspondant de l'Institut.

Des documents épigraphiques, morceaux d'architecture et de sculpture, auxquels viennent se joindre des collections particulières, assez importantes, soit par dons, échanges ou acquisitions, forment le noyau d'un musée, qui s'enrichit continuellement à la suite des fouilles faites dans la ville ou aux environs ; ces collections, réparties à la Mairie et au square Valée nº 2, forment trois sections comprenant : 1º la numismatique ; 2º les antiquités romaines et africaines ; 3º l'histoire naturelle et curiosités indigènes.

La *numismatique*, collection de 2,140 médailles consulaires, impériales, de l'ancienne Afrique, vandales et diverses, provient en majeure partie des acquisitions faites pour une somme de 10,000 fr. à feu M. Costa, ancien entrepreneur de bâtiments. Ces médailles sont minutieusement décrites dans le XVIIIe v. des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine.

La deuxième section comprend : des amphores, des lampes (décrites par M. Cherbonneau, dessinées en partie par MM. C. Féraud et L. Piesse), des vases funéraires, des statuettes et des figurines en terre cuite, des tuiles et des briques ; — des statues, des bustes, des bas-reliefs, des autels en pierre et en marbre ; — des statuettes, des figurines, des anneaux, des lampes et objets divers en bronze et autres métaux ; parmi les statuettes celle de la Victoire ailée, haute de 0m, 24, trouvée à la kasba de Constantine et donnée au Musée par M. Ribot, colonel du Génie, est un vrai chef-d'œuvre.

La troisième section se compose de fossiles divers, de minerais, de marbres, de pétrifications, de coquilles marines et d'essences des bois de la province de Constantine.

Les *antiquités* réunies dans le square Valée se divisent en poteries, telles que amphores, tuiles et tuyaux ; en débris nombreux de sculpture et d'architecture, parmi lesquels une tête de Cérès ou de femme représentant Cirta, une tête gigantesque de Jupiter, des lions venant du temple de la rue Cahoreau, un autel à Vénus, des frises et des chapiteaux ; et enfin en monuments épigraphiques, pierres tombales ou votives, qui se subdivisent en inscriptions arabes, romaines et puniques.

Nous signalerons, parmi les inscriptions tumulaires romaines, les suivantes, à cause du grand âge où sont arrivées les personnes qu'on y mentionne.

D. M.
C. SABELLIVS
DILECTVS
V. A. LXXXX
H. S. E.

« Aux dieux mânes. C. Sabellius dilectus (aimé ou chéri) a vécu 90 ans. Il est ici. »

D. M.
M. MVNDICIVS
SATVRNINVS.
V. A. LXXXXV
H. S. E.
O. T. B. Q.

« Aux dieux mânes. M. Mundicius Saterninus a vécu 95 ans. Il est ici. Repose en paix. (*Ossa tibi bene quiescant.*) »

D. M.
VMBRIA. MATRONICA
. . . .
V. A. CXV
H. S. E.
O. T. B. Q.

« Aux dieux mânes. Umbria Matronica... a vécu 115 ans. Elle est ici. Repose en paix. »

Cette inscription et la précédente sont gravées sur la même pierre.

D. M.
C. IVLIVS
PACATVS
V. A.
CXX.

« Aux dieux mânes. C. Julius Pacatus (Tranquille) a vécu 120 ans. »

Nous avons donné des inscriptions ou fragments d'inscriptions mentionnant le nom de *Cirta ;* en voici une autre mentionnant le nom de *Constantine,* et par conséquent très-intéressante au point de vue de l'histoire de cette ville.

LARGITATE DD NN PP AVGG
CONSTANTI ET. . . . .
CEIONIO ITALICO CLARISSIMO
ATQVE CONSVLARI VIRO EXIMI
O AC SINGVLARI VIRTVTVM
OMNIA OB MERITA ERGA SE
ET PROVINCIAM CONTI
NENTIAE PATIENTIAE
FORTITVDINIS LIBERALI
TATIS ET AMORIS IN OMNES
PRAECIPVI ORDO FELICIS
COLONIAE CONSTANTI
NAE PROVINCIA NVMI
DIA PATRONO POSVIT

M. Cherbonneau restitue le nom de *Julianus* à côté du nom de l'empereur Constantius. On sait, dit-il, que Constance II associa Julien à l'empire, en 355, et qu'il mourut en 361. C'est entre ces deux dates que doit être placée la dédicace offerte par le conseil supérieur de la colonie constantinienne et par la province de Numidie à Ceionius, personnage consulaire, en reconnaissance de toutes les vertus qu'il avait déployées, et de l'amour sans exemple qu'il leur avait témoigné. Ceionius Rufius Albinus, que l'on a surnommé le philosophe, avait partagé les honneurs du consulat avec Flavius Julius Consulius, en l'année 335 de J.-C.

Un piédestal, sur lequel on lit : AMPHITHEATRI, appartenait à l'amphithéâtre de Constantine, élevé au pied du Koudiat-Ati, et désigné par les Arabes, avant sa destruction, sous le nom de *Fondouk-er-Roum*, le caravansérail des chrétiens.

Les inscriptions puniques, au nombre d'une centaine, exerceront longtemps encore la patience des philologues qui, faute d'accord et d'une interprétation qu'ils n'ont pas su ou voulu rendre commune, les lisent d'une manière différente.

Constantine renfermait, au moment de la conquête française, un grand nombre de ruines romaines, dont la plupart ont disparu dans les travaux de constructions de notre établissement. Celles que l'on peut visiter encore sur place sont :

Les *citernes,* restaurées, et les *inscriptions*, à la kasba (*V.* p. 332).

Les *citernes* de la rue Abd-el-Hadi et de la rue du Troisième-Bataillon-d'Afrique.

Les *inscriptions* de la Grande Mosquée (*V.* p. 322); de Dar-el-Bey, rue Caraman ; de la porte Ed-Djabia (*V.* p. 316).

Les *bains de Caïus Arrius Pacatus,* découverts au mois de nov. 1862, par M. Crespin, à l'intersection des rues de France et des Cigognes et dont un grand massif de maçonnerie avait déjà été mis à jour, dès 1867, lors du nivellemeut de la rue des Cigognes. Un dé d'autel en calcaire bleuâtre, trouvé à l'entrée de l'établissement, porte l'inscription suivante :

C. ARRIVS PACA
TVS BALNEVM
PACATIANVM
SIBI. MENSIB. XIV.

La famille *Arria* est connue par les épigraphes relevées à Cirta, à Kef-Tazerout et à Tamugas.

Une statue de Bacchus, trouvée dans les fouilles de la maison Hamouda, lors du percement de la rue Nationale et déposée à la mairie.

Et au dehors :

Les débris d'épaisses *murailles* en avant de Bab-ed-Djabia.

Le *tombeau de Præcilius*, sous Bordj-el-Açous (*V.* p. 339).

Les *inscriptions* et la *mosaïque* mises à jour par le percement de la rue Rohault-de-Fleury, au Koudiat-Ati.

L'*inscription des martyrs*, près du Roumel (*V.* p. 337).

Le *pont*, El-Kantra (*V.* ci-dessous).

Et enfin l'*aqueduc* (*V.* p. 337).

Théâtre.

Le nouveau théâtre monumental de Constantine, élevé entre le marché couvert, la place de Nemours, et le rempart S.-O., a remplacé le vieux théâtre de la rue de la poste, incendié au mois de novembre 1878.

Le Pont ou El Kantra.

Cinq ponts, jetés sur le ravin, de l'E. au S., donnaient autrefois accès à la ville; deux autres traversaient le Roumel : l'un en amont, à cent pas de l'endroit où ce fleuve reçoit les eaux du Bou-Merzoug; l'autre en aval, à l'extrémité de la prairie qu'on appelle *Menia*.

Six de ces ponts sont en ruine; la cause de leur destruction a été diversement expliquée, mais nous nous rangeons avec M. Cherbonneau au témoignage d'Ibn-Konfoud, historien de Constantine et natif de cette ville. « Ben-el-Emir, dit-il, avait à peine été nommé kaïd de Constantine qu'il se déclara indépendant et prêcha la révolte contre l'émir Khraled, en 704 (1304 de J.-C.). Lorsqu'il apprit que son souverain quittait Bougie et s'avançait à la tête d'une armée formidable, il fit démolir les ponts de la ville.... »

Un seul est encore en partie debout; « ce pont, d'origine romaine, jeté entre la porte à laquelle il donne son nom et le plateau de Mansoura, est situé sur le bord amont de la plus longue des voûtes naturelles qui se trouvent sur le Roumel et dont l'intrados a 70 mèt. au-dessns des eaux du Roumel. Quelques détails donneront une idée de ses gigantesques proportions. La clef de voûte de l'arcade naturelle sur laquelle s'assied le monument est à 41 mèt. au-dessus de l'étiage de la rivière. L'épaisseur minima de la voûte est, en cet endroit, de 16 mèt. Le point le plus bas des fondations du pont se trouvait donc à 57 mèt. au-dessus de l'étiage.

« Ainsi posé sur cette voûte naturelle, le pont présentait aux regards deux rangées d'arches superposées. On reconnaît encore plus facilement les restes de l'ouvrage primitif, et l'ancien travail romain est facile à retracer.

« Il se composait à l'étage inférieur de deux piles, de deux arches et de deux demi-arceaux s'appuyant d'un côté sur les piles, de l'autre sur le rocher; l'étage supérieur était formé de 6 arches. On retrouve encore comme appartenant à ces premières constructions presque tout l'étage inférieur, et, à l'étage supérieur, la culée de gauche, la dernière pile de droite et la culée de la même rive. »

Le pont était, selon Shaw, un chef-d'œuvre dans son genre. La galerie et les colonnes des arches étaient ornées de corniches, de festons, de têtes de bœuf et de guirlandes. L'entre-deux de chaque arche était surmonté de caducées et d'autres figures. Quant aux sculptures placées entre les deux principales arches, elles ont été fort mal décrites par Shaw. Les deux éléphants se faisant face sont d'un travail très-grossier qui semble appartenir à une époque fort reculée : l'autre pierre sculptée, qui, comme la précédente, semble avoir été encastrée dans le pilier par l'effet d'un caprice de l'architecte, représente une femme vêtue si légèrement qu'il est facile de deviner sous les draperies le modelé de son corps.

« Vers l'année 1793, ce pont avait été reconstruit par Salah-bey, sous

la direction de don Bartolomeo, architecte de Mahon. Ce travail devait être effectué avec des pierres apportées des Baléares; mais il n'arriva qu'un seul chargement à Stora, parce que le bey trouva que les matériaux lui revenaient ainsi beaucoup trop cher, et se décida à en extraire sur place auprès d'une ancienne fortification de campagne connue sous le nom de batterie tunisienne. » (*A. Berbrugger.*)

« La reconstruction du pont de Constantine, ajoute M. Cherbonneau, était certainement une œuvre d'une utilité immense pour la population de cette ville; elle tourna néanmoins à la perte de son auteur. Des hommes malveillants ayant insinué au pacha d'Alger que, en amenant de l'eau à Constantine, son lieutenant n'avait d'autre but que de se rendre indépendant, celui-ci le destitua et le fit mettre à mort. C'est à Husseïn-ben-bou-Hanek, successeur de Salah, que l'on dut l'achèvement d'El-Kantra. »

Le pont et la porte servirent de point d'attaque à nos troupes, en 1836. Dans la nuit du 22 au 23 octobre, qui suivit leur arrivée sur le plateau de Mansoura, une reconnaissance fut opérée par le capitaine du Génie, Hacket. La nuit suivante, une colonne, précédée des sapeurs du génie chargés de faire sauter la porte, fut lancée sur le pont; le capitaine Hacket fut tué, et le général Trézel, grièvement blessé, fut obligé de remettre le commandement des troupes au colonel Héquet, qui, ne pouvant humainement continuer une attaque inutile et meurtrière, la fit cesser. Presque en même temps, le commandant de Richepanse et le capitaine Grand tombaient frappés à mort devant la porte Ed-Djabia, qu'on avait également essayé de faire sauter. Le jour qui suivit cette nuit funeste éclaira la retraite de notre armée, retraite qui fit tant d'honneur au maréchal Clauzel, et dans laquelle le commandant Changarnier se faisait glorieusement connaître.

Le 18 mars 1857, à 7 heures et demie du matin, une des piles supérieures d'El-Kantra, la plus rapprochée des murs, s'étant écroulée, entraîna dans sa chute les deux arceaux qu'elle supportait, ainsi que 22 mèt. de la conduite d'eau qui alimentait la ville. Cet accident obligea à démolir la plus grande partie du pont, et l'on y procéda à coups de canon, le 30 mars suivant. En démolissant la partie supérieure de la culée droite, on mit à jour deux blocs dont les fragments d'inscription pouvaient faire penser que le pont avait été construit, de l'an 138 à 161 après J.-C., sous le règne d'Antonin le Pieux. Mais M. Cherbonneau suppose que ces deux pierres faisaient partie de l'arc de triomphe, élevé à Mansoura et détruit par Salah-bey, pour la reconstruction d'El-Kantra. Un pont en fer, d'une seule arche, a été construit d'après les plans et sous la direction de M. de Lannoy, ingénieur en chef du département de Constantine; ce pont, jeté hardiment sur le gouffre du Roumel, donne entrée, du côté S.-E. de la ville, à la nouvelle rue Nationale.

Fontaines et aqueducs.

Dans une ville bâtie comme Constantine sur un rocher aride, la question des eaux a dû être, de tout temps, la plus grande préoccupation des habitants.

Les citernes romaines de la kasba, qui étaient les principaux réservoirs, étaient alimentées par les eaux du djebel-Ouach, élevé, à 12 kil. N.-E. de 1,300 mèt. au-dessus de la mer. Ces eaux arrivaient dans un château d'eau, à Mansoura, et s'écoulaient ensuite, en décrivant un siphon, jusqu'à l'aqueduc dont une pile est encore visible sur les rochers inférieurs du ravin. Les eaux du Djebel-Ouach alimentent toujours Constantine.

Un autre aqueduc, tantôt apparent, tantôt souterrain, amenait les eaux du Bou-Merzoug au Koudiat-Ati, où elles étaient recueillies dans des citernes, pour être distribuées ensuite dans les fontaines de Constantine par des conduits en terre cuite.

Les débris de ces tuyaux, retrouvés jusqu'à ce jour dans les travaux de voirie, accusent quatre provenances distinctes signalées par les ethniques des lieux de fabrication :

TIDITNI : Tidditani, aujourd'hui *Khraneg ;*
VZELITAN : Uzelitani, aujourd'hui *Oudjel ;*
AVZVRENSES : Audurus, sur la route de Bône ?
GEMELLENSES : Gemellæ, entre Lambèse et Sétif.

Ces aqueducs durent être détruits pendant les invasions vandale et arabe, et tout ce que nous savons des époques qui suivirent la domination romaine, c'est que peu de maisons à Constantine étaient pourvues de citernes.

On a vu plus haut que Salah-bey fit reconstruire El-Kantra, par lequel l'eau arrivait dans la ville. C'est également sur les ruines de ce pont que les eaux de l'oued-Berarit et des sources qui abondent sur le plateau de Mansoura, traversent le ravin par un siphon, pour remonter ensuite alimenter les citernes de la kasba. La quantité d'eau, amenée ainsi est de 600 mèt. cubes par jour; aussi la ville s'est-elle adressée aux belles sources d'*Aïn-Fesguïa*, capables de fournir ensemble environ 300 litres d'eau par seconde ; les sources d'Aïn-Fesguïa jaillissent au S. de Constantine, près de la route de Batna, au pied du Guérioun. La ville a dépensé 3 millions, pour les amener sur le rocher.

L'esplanade Valée et les places Négrier, Rahbat-es-Souf, Sidi-Djelis sont pourvues de fontaines publiques.

Société savante. — Instruction publique.

Une société archéologique, fondée à Constantine, en 1852, par les soins de MM. le général Creuly et A. Cherbonneau, publie presque tous les ans, depuis 1853, un annuaire rempli de documents très-intéressants, et dont l'abondance est loin d'être épuisée, car la province est riche et tous ses monuments ne sont pas encore connus.

Inspection académique et inspection primaire.

Enseignement supérieur : cours public d'arabe vulgaire et littéral.

Enseignement secondaire : lycée et collége arabe-français réunis dans le même établissement.

Enseignement primaire : 1° établissements publics : école normale primaire; écoles de garçons : écoles catholiques, école protestante, école israélite, école arabe-française ; — écoles de filles : école catholique, école et ouvroir de jeunes filles musulmanes ; — écoles mixtes : salle d'asile, classe d'adultes. — 2° Établissements privés : écoles de garçons, école de filles. Tous ces divers établissements comportent un total de 2,000 élèves.

Établissements et sociétés de Bienfaisance.

On compte à Constantine : un *hôpital civil*, installé sur les hauteurs de Sidi-Meçid ; une *crèche*, fondée par M[me] de Mac-Mahon, dans l'ancienne mesdjed de Sidi-Seffar, place d'El-Kantra ; une *salle d'asile*, rue Caraman ; un *asile indigène*, rue Fontanilhes, près de la mosquée ; un *bureau de bienfaisance ;* une *société de secours mutuels ;* une *société de Saint-Vincent de Paul ;* une *société franc-maçonnique ;* et une *caisse d'épargne*.

Marchés.

La *halle au blé*, couverte, et tout en fonte, entre les squares Valée et le faubourg Saint-Antoine, au pied du Koudiat-Ati, sert au marché le plus important de l'Algérie ; il s'y fait annuellement pour dix à douze millions d'affaires, et le droit de mesurage ne rapporte pas moins de 250,000 fr. par an à la municipalité.

Le *marché* couvert de la place de Nemours, grande halle en fonte, est ouvert toute la journée.

Le *marché aux cuirs*, pour les Arabes, se tient rue Perrégaux, et le *marché aux burnous*, place des Chameaux.

Les *fondouks aux haïks, aux burnous* et *aux tapis* sont situés rue Vieux et rue Hacket ; le *fondouk aux huiles*, rue Vieux.

Les ventes à la criée des objets, effets, bijoux et meubles arabes, se font place Négrier, et les ventes à l'encan, par commissaire-priseur, place du Palais et sur l'esplanade Valée.

Industrie et commerce.

L'agriculture a été, de tout temps, la principale richesse de la Numidie, l'élément le plus fécond de son industrie et de son commerce. Les historiens anciens vantent la fertilité des plaines de Cirta. Numide, romaine, arabe ou turque, Constantine était le grand marché sur lequel les grains et les bestiaux s'échangeaient contre les produits apportés par les caravanes du Sahara, et plus tard par les marchands européens, dont les comptoirs étaient établis à Bône, à Stora, à Collo et à Bougie.

En dehors du commerce actuel, fait par les Européens et les indigènes, deux grandes industries se partagent, en quelque sorte, la population indigène de Constantine : 1° la *fabrication des ouvrages en peau;* 2° la *fabrication des tissus de laine.*

La fabrication des ouvrages en peau occupe : les tanneurs, les selliers et les cordonniers.

Les *tanneurs*, au nombre de 200, sont répartis dans une quarantaine d'établissements situés au-dessus du ravin d'El-Kantra, entre le boulevard du Sud et les rues Perrégaux et Nationale. Ils fournissaient autrefois les outres en peau, nécessaires au service du palais du bey et de l'armée. Ils achetaient en retour, à moitié prix, les cuirs des boucheries, et obtenaient pour rien ceux des bœufs et des moutons, abattus par les Juifs; pendant six mois de l'année, ils payaient toutes les peaux de moutons à raison de 15 c.; mais ils devaient au beylik, pour ce privilège, une somme de 1,800 francs par an. Aujourd'hui que les charges et privilèges sont supprimés, ils achètent leurs cuirs aux Kabiles[1], sur le pied de 4 à 10 fr. ceux de bœufs ; 75 c. à 2 fr. ceux de chèvres ; 50 c. à 1 fr. ceux de moutons. Les cuirs préparés sont portés, chaque jour, à un marché voisin de la grande mosquée, et là s'approvisionnent les selliers et les cordonniers.

Les *selliers*, établis dans des boutiques situées au centre de la ville, ont à satisfaire à la fois aux commandes des habitants de Constantine et des Arabes du dehors. Les selliers confectionnent, outre les harnachements du cheval, tous les objets en cuir, qui entrent dans l'équipement d'un cavalier : les bottes appelées *temaks;* le portefeuille, *djebira;* les cartouchières; les gibernes que portent les Kabiles. Tous ces articles de sellerie sont souvent d'un travail très-recherché, et les prix en sont élevés. L'ensemble de cette industrie livre chaque année au commerce pour plus de 600,000 fr. de produits.

Les *cordonniers*, occupant des rues entières de Constantine, sont au nombre de plus de 500, patrons et ouvriers compris ; ils se partagent en deux corporations : les cordon-

niers pour hommes et les cordonniers pour femmes, ayant chacun leur *amin* ou syndic particulier. Les cordonniers emploient généralement des enfants ; et une boutique ayant deux ouvriers peut confectionner dans un jour quatre paires de souliers d'une valeur totale de 12 fr., ce qui représente pour toute l'année un produit de 8 à 900,000 fr. environ.

La *fabrication des tissus de laine*, dont les Européens commencent à s'occuper, est plus importante encore que la fabrication des ouvrages en peaux, parce qu'elle tient aux habitudes nationales des Arabes, et qu'elle emploie un grand nombre d'ouvriers. La fabrication des tissus de laine comprend cinq sortes de produits : les haïks, les burnous, les gandouras, les tellis ou sacs doubles et les tapis.

Les *haïks,* vêtement de qualité inférieure, presque exclusivement à l'usage des habitants des montagnes et des classes pauvres, sont fabriqués par des métiers réunis au nombre de 5, 8 et quelquefois 12, dans des maisons isolées : leur prix varie de 3 à 12 fr., selon la dimension. Le nombre des haïks fabriqués à Constantine, avant la conquête, était d'environ 60,000, chaque année : il a diminué aujourd'hui.

Les *burnous* se tissent dans l'intérieur des familles : il n'est pas de maison où l'on ne trouve au moins un métier, et toute femme qui ne sait pas tisser est peu estimée. On peut évaluer à 25,000 le nombre des burnous confectionnés à Constantine; leur prix varie de 15 à 30 fr., suivant la finesse de la laine et la qualité du tissu. Les *gandouras* sont des tissus mélangés de soie, auxquels leur finesse donne l'aspect de la mousseline. Le nombre de ces vêtements confectionnés à Constantine est assez restreint. Outre les burnous confectionnés dans Constantine et dans les tribus, on en trouve dans le commerce de plusieurs autres qualités; ce sont : les burnous *sousti*, importés de Soussa, dans la régence de Tunis; les burnous *djeridi*, fabriqués dans le Beled-ed-djerid de Tunis ; les burnous de Zamoura, qui sont rayés gris et blanc ; les burnous *bidi*, entièrement gris, faits par les Beni-Abbès et les tribus de la chaîne des Biban ; enfin les burnous noirs de la province d'Oran, *zerdani.* Les burnous sousti sont les plus fins ; les djeridi sont plus chauds et aussi souples ; quant à ceux des autres qualités, ils sont considérés comme des vêtements pour l'hiver et la saison des pluies.

Les *tellis,* dont il est généralement fait usage pour les transports, sont des sacs doubles en laine, à raies de couleurs mélangées ; ils sont confectionnés, comme les burnous, dans l'intérieur des maisons ; il n'est pas de famille qui n'en emploie 3 ou 4 chaque année.

Les *tapis,* quoique de bonne qualité, et imitant ceux du Levant, ne sont qu'un objet de fabrication très-secondaire. Le voisinage de Tunis, les relations fréquentes avec Alger, l'usage des tapis de Smyrne généralement répandu, ont arrêté le développement de cette branche de fabrication.

Autour de ces grandes industries s'en groupent d'autres, moins importantes : des meuniers, des bouchers, des fruitiers, des jardiniers, des épiciers, des cafetiers, des marchands de tabac, des maçons, des menuisiers, des serruriers, des potiers, des vanniers, des bourreliers, des marchands d'étoffes, des teinturiers, des passementiers, des tailleurs, des barbiers et des baigneurs.

Il n'existe pas de ville en Afrique plus laborieuse et plus active que celle de Constantine.

Promenades.

Il nous reste à indiquer, avant les excursions que l'on peut faire aux environs de Constantine, les promenades qui bordent les remparts.

Quand on sort de Constantine par la porte Valée, on a en face de soi la colline du *Koudiat-Ati*, au pied de laquelle les Romains, les Arabes et les Turcs élevèrent, tour à tour, un faubourg, souvent détruit dans les sièges, à cause de sa position près de l'entrée principale de la ville.

Le Koudiat-Ati est redevenu, sous les Français, une annexe importante de Constantine, comprenant deux faubourgs : celui de *Saint-Jean*, à l'O., et celui de *Saint-Antoine*, au N. et à l'E. Tous deux sont reliés au S. par la rue Rohault-de-Fleury. Peuplés d'aubergistes, de commissionnaires de roulage, de forgerons et de charrons, possédant une immense *halle au blé*, en avant de la place Valée, situés enfin à la rencontre des routes de Setif et de Philippeville, ces faubourgs, qui tendent à prendre une grande extension, offrent un coup d'œil très-animé.

Les *cimetières français et arabe* sont situés au S.-E. du Koudiat-Ati, qui fut de tout temps le champ des morts. « C'est, dit M. Cherbonneau, dans les entrailles du Koudiat-Ati que l'on ramassera les ossements des générations qui ont habité successivement le rocher de Cirta. La surface et la base de cette grande colline n'ont produit encore que quelques centaines de dalles, gravées inhabilement. Il faut attendre, pour rendre à la lumière les débris de la nécropole ancienne, que le dérasement s'opère sur une grande échelle et sur plusieurs points. Tout ce que je puis faire actuellement, c'est de suivre de l'œil chaque coup de pioche qui se donne au pied de cette butte, dont le sort demeure incertain jusqu'à ce jour... »

La *pyramide*, élevée en l'honneur du général Damrémont, est placée à droite de la route de Setif, au point de rencontre des rues Saint-Antoine et Rohault-de-Fleury ; on lit sur la face nord :

ICI
FUT TUÉ
PAR UN BOULET
EN VISITANT
LA BATTERIE DE BRÈCHE
LE 12 OCTOBRE 1837
VEILLE DE LA PRISE DE CONSTANTINE
LE LIEUTENANT GÉNÉRAL
DENYS COMTE DE DAMRÉMONT
GOUVERNEUR GÉNÉRAL
COMMANDANT EN CHEF
L'ARMÉE FRANÇAISE EXPÉDITIONNAIRE

Une traduction en arabe de cette inscription est gravée sur la face sud. Lieutenant général a été rendu par l'onomatopée *lioutenan djeneral*, gouverneur général par *Sultan-ed-djezaïr*, sultan d'Alger, le mot *khralifa* eût été mieux compris ; 12 octobre, par 12 *oktoubr*, quand on avait la date correspondante de l'Hégire. Ce pauvre échantillon d'un nouveau style lapidaire n'a rien à envier à certaines enseignes des rues d'Alger : les rues de la *Vouictouire* (Victoire) et *Bourt-Nouf* (Porte-Neuve) !

Le comte Denys de Damrémont fut tué, comme le dit l'inscription, à la place même où s'élève la pyramide, alors que, quittant le plateau de Mansoura, il venait inspecter les batteries de brèche du Koudiat-Ati. Un boulet parti des embrasures percées vis-à-vis de la caserne des Janissaires, entre Bab-el-Oued et Bab-ed-Djabia, l'atteignit au flanc ; son chef d'état-major, le général Perrégaux, fut en même temps frappé d'une balle à la tête, et mourut peu après,

Le général Valée, prenant par rang d'ancienneté le commandement en chef de l'armée, fit activer le feu des batteries, et le lendemain, 13 octobre, Constantine était prise, après un assaut des plus meurtriers.

En se dirigeant de la porte Valée vers la pointe de Sidi-Rached, on passe devant *Bab-ed-Djabia*, en avant de laquelle était autrefois la mosquée de Sidi-Hilouf, où avait lieu un cours de jurisprudence ; puis on descend à travers les aloès, les

cactus et les plantations, à l'*abattoir;* cet édifice est divisé en trois parties, pour les chrétiens, les musulmans et les Juifs ; à quelques pas de là, et sur la rive gauche du Roumel également, se trouve le *Bardo*, ancien quartier de cavalerie turque, occupé jusqu'en 1870 par le 3e régiment de chasseurs d'Afrique.

L'*aqueduc romain* est situé dans une véritable oasis, un peu au-delà du Bardo. Les restes de cet édifice, dont on rapporte la construction à Justinien, les plus considérables comme les mieux conservés de Constantine, se composent de cinq arcades en pierre de taille dont la plus élevée n'a pas moins de 20 mètres de hauteur. Il servait de trait d'union entre le djebel-Guerioun et le Koudiat-Ati et jetait dans les réservoirs de cette dernière colline les eaux du Ras-bou-Merzoug, dont le débit moyen de 900 litres par seconde ne descend pas au-dessous de 450 dans les années exceptionnellement sèches.

De l'aqueduc on reviendra à la *pointe de Sidi-Rached*, qui forme l'extrémité S. du rocher de Constantine. On l'appelle ainsi à cause d'un marabout de ce nom, qui y fut enterré. C'est de cet endroit que l'on précipitait dans le Roumel les femmes adultères.

Lorsqu'on a franchi un pont d'une seule arche, jeté au bas de Sidi-Rached, sur la rivière qui, en cet endroit, commence à s'engouffrer dans le ravin, finissant au N. au-dessous de la kasba, on arrive auprès d'une *source thermale*, recouverte d'une chambre voûtée dans laquelle les indigènes prennent des bains. Le trop-plein de la source tombe dans un bassin carré, où nos soldats viennent lessiver leur linge ; les tanneurs viennent aussi y faire subir une première préparation à leurs cuirs, dont ils font tomber le poil.

A quelques pas de là, se dresse une roche plane et presque perpendiculaire, sur laquelle est gravée l'inscription suivante :

IIII NON SEPI PASSIONE MARTVR
ORVM HORTENSIVM MARIANI ET
IACOB ΔATI IAPI RVSTICI CRISPI
TATI MELTVNI BICTORIS SIIBANI EGIP
TIII SCI DI MEMORAMINI IN CONSPECTV
DNI CVORVM NOMINA SCITIS
QVI FECIT IN Δ XV^{a},

que M. le général Creuly lit ainsi : *Quarto nonas septembres passione martyriorum hortensium Mariani et Jacobi Dati Japini Rustici Crispi Tati Meltuni Victoris Silvani Egiptini* (?) *sancti Dei* (ou *diei*) *memoramini in conspectu domini quorum nomina scit is qui fecit indictione quinta decima.*

Ce document célèbre se rapporte aux chrétiens martyrs Marius et Jacob et à leurs compagnons, comme eux humbles jardiniers de la banlieue, qui eurent le courage de mourir pour la foi. Torturés à Cirta, en 259, ils furent exécutés à Lambèse, quelques jours après et mis au rang des saints.

Des fouilles entreprises au-dessous de cette inscription ont dû être abandonnées, ayant été complètement stériles, bien qu'on les eût poussées à une assez grande profondeur. N'aurait-il pas mieux valu bâtir en cet endroit une petite chapelle qui mît à l'abri l'inscription, dont le temps a déjà altéré les caractères ? « Est-ce qu'il ne nous importe pas, en même temps, de prouver à la population indigène que la religion du Christ a régné dans les murs de Constantine avant celle de Mohammed, et que nous avons autant de respect pour nos saints qu'ils ont de dévotion pour leurs marabouts ? » (*A. Cherbonneau.*)

Remontant un sentier tracé au-dessus de la roche des Martyrs, on ne tarde pas à regagner le *Mansoura* par la route du Khroub à Constantine, parallèle au ravin du Roumel, au sommet duquel se trouvent sus-

pendues les maisons qui ont disparu, en partie, pour former le boulevard du Sud. Ces maisons sont occupées par des potiers, des tanneurs et des propriétaires de ruches à miel d'une forme on ne peut plus simple : des cylindres en terre cuite et des écorces de chênes entières. Ce qui étonne le plus, c'est que les abeilles puissent vivre au milieu de cette atmosphère puante et corrompue par l'odeur du cuir en préparation.

On a quelquefois à déplorer la mort de quelques-uns de ces Arabes travaillant si près du précipice, tandis que les fumeurs de hachich en descendent impunément les pentes à pic, au risque de se rompre vingt fois le cou, pour se réunir et fumer.

L'étroite et longue plaine qui s'étend entre *Mansoura*, où s'élève la gare du chemin de fer de Constantine à Philippeville, et le ravin, a dû former dans les temps anciens un des quartiers extérieurs de Constantine, à laquelle il était relié par plusieurs ponts, dont les amorces sont encore parfaitement visibles. C'est dans cette plaine que Peyssonnel a vu un arc de triomphe dont il a fait la description dans les termes suivants : « Trois grandes portes le forment : celle du milieu a environ 25 pieds de large, les autres sont proportionnées, mais plus petites. On n'y voit ni bas-reliefs ni inscriptions. Quelle que soit l'origine de ce monument, on est porté à croire qu'il occupait l'extrémité d'un hippodrome, parallèle à l'encaissement du Roumel, et bordé par une muraille qui soutenait les terres de l'étage supérieur. L'ignorance des Musulmans, trop souvent prise pour de l'imagination, avait doté l'arc de triomphe du nom de *Kasr-el-Ghoula* « le château de la fée malfaisante ». Salah-bey fit démolir ce portique, inutile à ses yeux, dont les meilleures pierres furent employées par l'ingénieur Mahonnais, chargé de la reconstruction du pont reliant Mansoura avec la pointe E. de Constantine. Soixante ans plus tard, le reste des matériaux fut employé par le Génie militaire aux deux fontaines, qui avoisinent la ville.

Des travaux de terrassement faits dans l'enceinte et au-delà de l'hippodrome, pour la construction de la gare du chemin de fer, ont amené la découverte de pierres de taille, corniches, chapiteaux, fûts de colonnes, pilastres, bornes semi-cylindriques et gradins provenant sans doute de la spina, long mur divisant l'arène en deux parties égales pour les courses des biges et des quadriges.

Franchissant la barrière du chemin de fer, en avant du premier tunnel du *Meçid*, nom d'un marabout dont la koubba, aujourd'hui en ruine, surplombait la kasba de 70 mèt., on gravira le versant oriental de cette haute montagne pour arriver à la pépinière et au vaste édifice affecté, jusqu'en 1874, à l'installation du collège français-arabe, et converti depuis en hôpital civil.

On peut se faire une idée de la configuration de Constantine sur le point culminant du Meçid. En voyant de là les nuées de corbeaux et d'émouchets dont les croassements et les cris assourdissent les passants, on pourra se rappeler ce dicton, grossier assurément, mais qui en dit plus que toutes les descriptions possibles, sur Constantine : « Bénissez la mémoire de vos aïeux qui ont construit votre ville sur un roc. Les corbeaux fientent ordinairement sur les gens, tandis que c'est vous qui fientez sur les corbeaux ! »

Redescendant la pente O. du Meçid, par le chemin tortueux, taillé dans le roc, qui conduit vers l'autre ouverture du premier tunnel, on lira sur les flancs grisâtres des roches qui courent dans la direction du Hamma, à partir des hauteurs des jardins, une grande quantité d'inscriptions latines appartenant au premier siècle de l'occupation romaine, parmi lesquelles celles de deux centenaires : L. Gorgius, qui

a vécu 120 ans, et C. L. Cellius qui a vécu 105 ans; et ces deux autres, identiques par la forme et le style, à cent pas l'une de l'autre : *Limes fundi Sallustiani*, limites de la propriété de Salluste. Ces deux dernières nous apprennent que Salluste, l'historien romain, gouverneur de l'Afrique sous César, et exacteur honteux, possédait en face de Constantine un vaste domaine, exploité aujourd'hui par les Arabes, mais qui était sans doute autrefois une délicieuse retraite.

Reprenant le chemin parcouru, on reviendra à la porte Valée, en traversant El-Kantra et la rue Nationale, pour continuer le tour des remparts à l'ouest et au nord.

Un sentier qui traverse l'amas de gourbis où logent pêle-mêle une foule de Kabiles déguenillés, entre la ville et la route de Philippeville, conduit d'abord au pied du Bordj-el-Açous qui, au temps des Romains, n'était point masqué, non plus que la partie inférieure, du côté de Djabia à Sidi-Rached, par d'énormes talus de terres et de décombres. Le *tombeau de l'orfèvre Præcilius*, découvert le 15 avril 1855, démontre qu'en cet endroit on pouvait compter au moins 30 mèt. entre le sol primitif et les premières assises de bordj-el-Açous, aujourd'hui démoli.

La découverte du tombeau de Præcilius est due à des fouilles dirigées au pied de Bordj-el-Açous, à l'endroit où l'on supposait qu'avaient dû jaillir les eaux thermales, alimentant un bain public, fréquenté jusqu'en 1797, et supprimé par Hadj-Moustapha-Englis bey, à la demande des baigneurs indigènes. Le caveau qui renfermait le tombeau était couronné par une terrasse, à laquelle conduisait un escalier extérieur et tournant; l'intérieur était décoré de peintures à fresques et de mosaïques. Sur un sarcophage renfermant, quand on l'a ouvert, un squelette complet, une inscription, en vers latins beaucoup trop longue pour trouver ici sa place, relatait que le mort, nommé Præcilius, avait vécu 100 ans après avoir mené une existence joyeuse avec ses amis, agréable et sainte avec sa femme. M. F. Bache a publié, dans l'*Annuaire* 1856-1857 *de la Société archéologique de Constantine*, un très-curieux article sur le tombeau de Præcilius. L'annuaire de 1863 contient une traduction de l'inscription de Præcilius, par M. Cherbonneau, avec le dessin de différentes parties de l'hypogée exécutée par M. L. Féraud.

Le sentier, rasant le pied des rochers, passe au-dessus du *moulin Lavie* et d'une source thermale, et l'on arrive bientôt devant le Roumel qui se précipite en cascades gigantesques et bouillonnantes jusqu'au pied du jardin de l'ancienne *poudrerie*. Ces cascades encadrées par des rochers hauts de 300 mèt. sont un des plus grandioses spectacles que l'on puisse imaginer.

Quelquefois le lit du Roumel est presque à sec, et l'on peut alors, en y descendant, s'avancer jusqu'à la première arche naturelle jetée entre la kasba et Sidi-Mecid. De cette première arche on voit très-bien la seconde, beaucoup plus profonde.

Etablissement thermal de Sidi-Meçid. Arrivé au moulin Lavie, on prend, en remontant au-dessus, près de voûtes romaines très-belles et très-grandes donnant entrée dans des citernes, soit un chemin en béton de ciment, qui passe sur un petit pont en briques, soit un sentier coupé à pic dans le rocher, qui passe sous une voûte naturelle, pour arriver au-dessus des cascades. On traverse le Roumel sur un ponceau, au bout duquel est un autre sentier taillé également dans le roc. A 400 mèt. de là, on rencontre les bains de Sidi-Mecid.

Quatre sources d'*eaux sulfureuses, alcalines et ferrugineuses* à 33° donnent :

La source inférieure 43 litres par seconde ; — la 2e source, 8 litres ; — la

3e, 18 litres ; — la 4e source ou source supérieure, 3 litres.

Toutes quatre, sortant de grottes, forment des piscines naturelles. La troisième source, creusée par les Romains, est connue des indigènes sous le nom des Bourmat-el-Rabat. Les femmes arabes et juives viennent tous les mercredis s'y baigner et y faire leurs dévotions, en y jetant des *tomina*, gâteaux de miel et de semoule, en y brûlant de l'encens et en y tuant des poules, comme le font les femmes d'Alger aux fontaines des Génies, au-delà de l'hôpital du dey à Bab-el-oued (*V.* p. 48).

Deux grandes piscines ont été aménagées pour la commodité des baigneurs européens. L'une, en forme de demi-cercle, a 37 mèt. de diamètre et 1 mèt. 20 à 1 mèt. 50 de profondeur ; elle est alimentée par la source inférieure, c'est-à-dire la plus abondante, qui y entre en cascades. La seconde, réservée aux dames, de forme rectangulaire, a 21 mèt. de longueur sur 7 de largeur et 1 mèt. 25 de profondeur. Elle est alimentée par de petites sources sortant du rocher contre lequel elle est adossée.

Au-dessous des sources, et dans un magnifique jardin, planté d'orangers et de grenadiers, on trouve un hôtel très-confortablement installé avec pension et café restaurant. La mode à Constantine est d'aller se baigner, le matin, à Sidi-Meçid et d'y déjeuner ensuite.

On peut revenir à Constantine en gagnant, par un lacet fort pittoresque, la pépinière qui domine l'hôpital civil, et de là, où la vue embrasse un vaste horizon, la porte d'El-Kantra ; 30 minutes suffisent pour ce trajet.

ENVIRONS DE CONSTANTINE

—

Location de chevaux et mulets à prix débattu. Le mieux est d'aller à pied, quand on y est habitué, ou quand les excursions ne sont pas trop longues.

De Constantine au Hamma.

1° 7 kil. par le chemin de fer, V. R. 60, *A*. — 2° 13 kil. par l'ancienne route, V. R. 60, *B*.

Le Hamma est situé sur les bords du Roumel, dans une vallée où des ruisseaux d'eaux thermales, *hammam*, entretiennent une fertilité et un luxe de végétation difficile à décrire ; on y voit le palmier du Sahara côte à côte avec le peuplier de l'Europe.

Le Hamma, ancienne annexe de Constantine, a été érigé en commune de plein exercice par décret du 15 oct. 1866 ; sa population est de 2,865 hab. dont 173 Français, 2,602 indigènes et 90 étrangers. Des sources thermales, tellement abondantes qu'elles donnent ensemble 700 litres d'eau à 33 degrés, servent à l'arrosage de 1,200 hectares de jardins, et font mouvoir de nombreux moulins à farine. De belles prairies servent pour l'élève du bétail. Les terrains non irrigables produisent du blé, de l'orge et du sorgho.

Une pierre épigraphique trouvée au Hamma, en 1857, par M. Cartier, conducteur des ponts et chaussées, offre d'autant plus d'intérêt qu'elle appartienr à la catégorie des documents géographiques ; sa lecture a permis à M. Cherbonneau de constater les deux faits suivants : 1° que le Hamma portait le nom d'*Azimacia*, sous la domination romaine ; 2° que ce mot Azimacia, d'origine numide, devait signifier sources chaudes, eaux thermales.

MEMORIALE L. SIT.
TIVS AVGVSTALIS. AMA
TOR. REG. SVBVRBANI. SVI.
AZIMACIANI. QVEM (*sic*) A SOLO, AE
DIFICAVIT. SIBI. SVISQUE. FECIT.
BONIS BENE.

« Souvenirs funéraires ! — L. Sittius prêtre augustal, amateur du séjour de sa villa d'Azimacia qu'il a entièrement construite, à partir des fondations, a élevé ce monument à lui et aux siens. — Bonheur aux bons. »

Un autre document, acte de notoriété traduit par M. Bresnier, nous apprend que le Hamma était devenu un bois sauvage, où se réfugiaient des lions et autres bêtes féroces, et se cachaient des bandes de voleurs et de partisans, pour intercepter les routes, se saisir des personnes, commettre des assassinats et des vols, quelque temps après la soumission de Constantine, en 1520. Le Hamma s'appelait alors *El-Fash-el-Abiod*, la Campagne Blanche ; on donne encore ce nom au territoire situé entre le Hamma et le village de Bizot (*V.* R. 60 *A*).

De Constantine à Khreneg.

3 kil., le *Pont-d'Aumale* *, qu'on laisse à droite pour prendre au N. O., la route de Mila.

6 kil., le *hameau de Salah-Bey*. « Que dirait le lecteur, si je passais sous silence la riante oasis qui couronne le mamelon situé en face de Constantine, au N.-O., et lui sert de pendant dans cet immense paysage? Derrière cette zaouïa à dôme blanc, sous ces frais ombrages, n'y a-t-il plus rien qui retrace les souvenirs du passé?..... C'est à ce séjour enchanteur que des Sybarites venaient demander l'oubli des affaires. C'est là qu'ils trouvaient les avantages que Constantine refuse à ses habitants, l'eau, l'espace et l'ombre. L'un d'eux s'est donné le plaisir de graver sur le marbre l'expression de son bonheur :

DE MEIS TVMVLIS AVIS ATTICA PARVV
LA VENIT—ET SATIATA THYMO STIL
LANTIA MELLA RELINQVIT—MI VO
LVCRES HIC DVLCE CANENT VIRIDANTI
BVS ANTRIS—HIC VIRIDAT TVMVLIS
LAVRVS PROPE DELIA NOSTRIS—ET
AVRO SIMILES PENDVNT (*sic*) IN VITIBVS
VVAE....

« Le mignon volatile de l'Attique revient de mes collines,

« Et, rassasié de thym, distille en ce séjour de doux rayons de miel.

« C'est pour m'enchanter que les oiseaux feront résonner de leur ramage les grottes verdoyantes.

« Ici reverdit le laurier de Délos, sur le penchant de mes coteaux;

« Et les grappes dorées se balancent aux rameaux de la vigne. »

« Vers la fin du dernier siècle, il n'y avait autour de la villa romaine qu'un champ de fèves et de maïs. Salah-Bey eut la fantaisie d'en faire une demeure princière. Il y planta des arbres, répara le large bassin, d'où part tout le système d'irrigation, et bâtit à côté du bassin une maison avec une colonnade, tournée vers le N.-E. Alors il était loin de prévoir que sa destinée le condamnerait un jour à fonder près de là, une chapelle expiatoire, pour apaiser les remords de sa conscience, et, s'il faut dire la vérité, pour satisfaire cette superstition musulmane contre laquelle son génie naturel n'avait pas su le défendre.

« Tandis que Salah-Bey gouvernait la province, et s'efforçait de lutter contre les préjugés de son temps; tandis que, d'une main, il écrasait la révolte incessante des tribus, et que, de l'autre, il rallumait le flambeau des sciences, un marabout influent et vénéré, Sidi-Mohammed, dirigeait contre son autorité une opposition acharnée. Salah-Bey surveilla ses démarches..... le fit prendre et le condamna à mort, malgré sa popularité..... Au jour marqué, une foule nombreuse de fanatiques se pressait sur le lieu du supplice, comme pour défier la justice du bey. Mais le chaouch fit son devoir, et la tête de Sidi-Mohammed roula sur le sol ensanglanté. On dit qu'en ce moment le corps du marabout se transforma en corbeau, et que l'oiseau de sinistre augure, après avoir poussé des croassements lamentables, s'élança à tire d'aile vers cette maison de plaisance, où devaient s'écouler des jours heureux. Il y jeta une malédiction, puis il disparut pour toujours. Averti de ce miracle, le bey..... pour calmer les mânes de sa victime, fit élever sur l'emplacement où le corbeau s'était abattu l'élégant mausolée à coupole blanche, que l'on désigne sous le nom de Sidi-Mohammed-el-R'orab, Monseigneur Mohammed-le-Corbeau. » (*A. Cherbonneau.*)

Quant à la villa de Salah-Bey, une partie de ses plus beaux matériaux, vasques et colonnes en marbre, faïences et boiseries sculptées, a été transportée à Constantine pour l'achèvement du palais d'Ahmed-Bey, en 1830. Près des vestiges de constructions romaines, des sources alcalines carbonatées de 27° à 35° donnent un débit de 150,000 litres à

l'heure. On peut utiliser ces eaux pour les dyspepsies, les névralgies et les convalescences longues.

12 kil., l'oued-Begrat, affluent de l'oued-Kebir ou Roumel; quittant la route à *Aïn-Kerma,* annexe de Rouffach, on traverse l'oued-el-Kebir dont on remonte la rive droite par une route muletière, jusqu'à

24 kil., **Khreneg** (la gorge). Un site intéressant par ses ruines et surtout par son ravin, qui rappelle celui du Roumel, fait de Khreneg le but d'une des plus curieuses excursions aux environs de Constantine.

« Par une sorte d'exception aux lois naturelles, dit M. Creuly, la charpente si compliquée du nord de l'Afrique présente, pour ainsi dire à chaque pas, de brusques solutions de continuité où les eaux pluviales, s'échappant à travers la masse même qui se dressait comme un obstacle devant elles, courent se jeter en cascades dans un nouveau bassin. Le célèbre ravin du Roumel, sous Constantine, est un de ces curieux accidents géologiques; et plus bas, au point où les hautes collines de la rive gauche de l'*oued-Smendou* barrent la vallée du Roumel, une coupure non moins pittoresque donne passage aux eaux de ce fleuve, et les transmet à la vallée de Smendou. A l'entrée de cette gorge, en arabe Khreneg, sur le banc de roc qui couronne la rive droite, s'élevaient jadis les murs d'une petite ville protégée, presque de tous les côtés, par d'infranchissables escarpements. » MM. Creuly et Léon Renier, qui ont visité Khreneg, ont publié plusieurs documents épigraphiques appartenant à cette localité, et dont le plus curieux lui restitue son ancien nom de *Tiddi :*

IVLIAE. AVG. MATRI
CASTROR. CONIVGI
IMP. CAES. DIVI. M. ANTO
NINI....
RES PVB
TIDDITANOR
D. D.

La nécropole de Tiddis, en face et à 300 mèt. N.-O. de Khreneg, d'une superficie de 10 à 12 hect., est traversée par une ancienne voie romaine, encore en usage aujourd'hui, laquelle se dirige en droite ligne vers le N., probablement sur Chullu (Collo), l'une des quatre colonies cirtensiennes. C'est à peu de distance de là que se trouvent les fameuses carrières d'où s'extrayait l'argile propre à la confection des vases, des lampes funéraires et surtout des conduites d'eau marquées TIDITNI, que l'on retrouve à Constantine avec celles d'Uzel.

Il est toujours intéressant, au point de vue du climat de l'Algérie, de parler de ses colons centenaires. Tiddi, jusqu'à présent, en compte six : trois femmes *Burososa, Januaria* et *Porcia Maximina,* qui ont vécu chacune cent ans, et trois hommes *Sittius Januarius* qui a vécu cent ans, *Quintus Julius* qui a vécu cent un ans, et enfin *Ælius* qui a vécu cent cinq ans !

Le *monument des Lollius* est situé à 4 kil. de Khreneg, sur la rive dr. de l'oued Smendou.

Ce monument, qui a la forme d'un cylindre relevé par un soubassement et une corniche surmontée d'une assise formant attique, couronne le sommet d'un massif, dont les pentes descendent à l'oued-Smendou; il frappe tout d'abord par l'harmonie de ses proportions dont les détails rappellent, d'une façon curieuse, notre système métrique. Les gradins ont juste 1 mèt. de largeur; c'était aussi la mesure de l'assise supérieure aujourd'hui déplacée; la hauteur des gradins est de 6 décimètres. L'élévation totale du monument est de 5 mèt. et demi; le diamètre est de 10.

L'assise supérieure porte quatre inscriptions; celle du sud est la mieux conservée, elle rappelle qu'un certain Quintus Lollius Urbicus, personnage important du temps d'Hadrien, a élevé ce cénotaphe,

sans doute, à cinq membres de sa famille, son père, sa mère, ses deux frères et son oncle. Le nom des Lollius se retrouve à Khreneg et à Constantine.

Tel qu'il est, le monument des Lollius, par son importance architecturale, sa conservation, l'intérêt qui s'attache au nom de son fondateur, doit prendre place en Algérie après le *Kebour-er-Roumia*, entre Cherchel et Koléa (*V*. p. 104) et le *Medracen*, entre Batna et El-Kantra (*V*. R. 62).

Sur la croupe rocheuse qui domine le lit du Smendou, et la sortie du Roumel à travers Khreneg, M. Cherbonneau a découvert le nom d'un village romain dont les ruines lui ont fourni 44 inscriptions. Il a lu sur un dé d'autel : GENIO CALDENSIVM. Le douar situé en cet endroit s'appelle *Mechta-Nehar*.

De Constantine à Oudjel.

Route muletière.

De Constantine à l'oued-Begrat 12 kil.; voir ci-dessus. On remonte le cours de cette petite rivière souvent à sec en été, et l'on arrive, en longeant les montagnes des Beni-Zied, à g. 15 kil. de la route et 27 kil. de Constantine, à **Oudjel**; où l'on trouve des ruines romaines parmi lesquelles M. le colonel de Neveu a découvert une inscription, dédicace à Caracalla, 15e année de son règne, 212 de J.-C., par les Uzelitains :

IMP. CAES....
RES PUB. VZELITANORVM.

Oudjel est le nom que les indigènes donnent aujourd'hui à la localité. Sa ressemblance avec l'ethnique mentionné sur l'inscription est frappante, et la ville, d'origine probablement numide, devait s'appeler Uzel plutôt qu'Uzelis. Les Uzelitains fabriquaient des ouvrages en terre cuite. On a vu plus haut, page 333, qu'une partie des conduites d'eau de Cirta étaient construites en tuyaux portant, imprimés en relief, les marques VZELITAN ou VZELIT. A 500 mèt. environ du centre de la colonie d'Oudjel, et à l'extrémité orientale de la nécropole, recouverte d'une couche de terre peu épaisse, et dans laquelle M. Cherbonneau a relevé quelques inscriptions, s'élève un rocher dont la surface, à peu près unie, porte dix épitaphes, disposées en forme de tableau et décorées la plupart d'un croissant. La maison qui domine l'ancien établissement des colons romains, sur la rive d. de l'oued-Koton, appartient à Messerli-Ali.

De Constantine au Chettâba.

La région du *Chettâba*, qui, d'une part, est contiguë au territoire civil de Constantine, et s'avance de l'autre, en manière de promontoire, jusqu'au 18e kil. de la route de Constantine à Setif, avant *Aïn-Smara*, voir route 49, est, sous le point de vue archéologique, une des plus intéressantes des environs de Constantine. Le djebel-Chettâba a été habité sous la domination romaine par des populations laborieuses et commerçantes, dont on voit encore sur le sol de nombreux établissements, depuis *sakiet-er-Roum*, le canal des Romains, jusqu'à la belle fontaine des *oulad Rahmoun*, laquelle a perpétué le nom ancien de la localité dans celui d'*Aïn-Fououa*, en latin *Phua*.

M. Cherbonneau, qui a exploré le Chettâba à plusieurs reprises, dit que lorsqu'on y rencontre, sur une étendue de huit lieues, quelques pauvres gourbis en pierre sèche ou en pisé, on a peine à se figurer que Cérès et Mercure y aient eu leurs prêtres, leurs autels et leurs fêtes.

La région du Chettâba se divisait, au temps du paganisme et dans les premiers siècles de l'ère chrétienne,

en deux circonscriptions territoriales : l'une qui vivait sous la proctection du château d'Arsacal, *Castellum Arsacalitanum,* vers le S.-E. de la montagne ; l'autre qui portait le nom de *respublica Phuensium,* au N.-O.

Une série de ruines conduit à *R'ar-ez-zemma*, la grotte des inscriptions, improprement appelée la grotte des martyrs ; ces ruines appartiennent à d'anciens bourgs importants, qui ont eu jadis leurs conseils municipaux, leurs temples, leurs églises, des forteresses et des arcs de triomphe.

Parvenus à l'entrée de la grotte que la nature a taillée en ogive, on jouit d'un magnifique panorama. M. Cherbonneau, qui a exploré cette grotte, en 1855, y a obtenu un classement de 23 inscriptions lisibles, frustes ou calcinées par les feux qu'allument dans cette retraite, les bergers arabes des environs, lorsqu'ils viennent s'abriter contre la neige ou les pluies. Les lettres G D A S forment invariablement la première ligne de ces inscriptions ; M. Cherbonneau les explique ainsi : *Genio domus augustæ sacrum.* « Au génie protecteur de la famille impériale. » Voici la copie d'une de ces inscriptions :

GDAS
L. NON.
FELICE
MAG. PHVENS

« Au génie protecteur de la famille impériale, Lucius Nonius Felix étant maire ou administrateur de la circonscription des Phuensiens. »

La découverte d'un temple romain à Aïn-Fououa a amené l'autre découverte de stèles, dont deux se terminent, l'une par les mots RP. PHVENS, et l'autre par ceux-ci : RES PHVENSIVM. Voilà donc le lien qui rattache la grotte sacrée du Chettâba à la colonie romaine fixée au N.-O. de cette montagne. On a vu plus haut que le nom du pagus s'est perpétué jusqu'à nos jours. Les stèles sur lesquelles sont gravées les inscriptions ci-dessus, sont encastrées dans les murs d'une maison construite dans les bois du Chettâba, à l'endroit dit *Beau-Désert.*

D'Aïn-Fououa à *Aïn-Kerma,* la fontaine du figuier, au bas du R'ar-ez-zemma, en doublant la pointe méridionale du Chettâba, il n'y a que 6 kil. Ce petit coin de la Numidie jouissait d'un climat très-salubre, comme l'attestent plusieurs inscriptions recueillies par l'infatigable savant M. Cherbonneau.

D. M.
M. IVLIVS
ABAEVS
V. A. CXXXI
H. S. E.

« Aux dieux mânes. M. Julius Abæus a vécu 131 ans. Il repose ici. »

D. M.
IVLIA
GAETVLA
V. A. CXXV
H. S. E.

« Aux dieux mânes. Julia Gætula a vécu 125 ans. Elle repose ici. »

D. M.
M. CASSIVS
GRACILIS. VETE
RANUS. V. A. CXX
H. S. E.

« Aux dieux mânes. M. Cassius Gracilis, véteran, a vécu 120 ans. Il repose ici.

« Aïn-Kerma était évidemment l'emplacement d'un poste romain, auprès duquel s'étaient groupés quelques établissements agricoles. M. Cherbonneau y a vu seulement des restes de maisons sur les gradins d'une colline et une assez belle mosaïque, au bord du ravin qui entoure cette élévation.

On arrive à *Arsacal*, qui fut le siége d'un évêché vers la fin du IVe s.,

en revenant de la grotte par une route romaine, reconnaissable à une série de petits postes échelonnés, silonnant au S.-E. les derniers contre-forts de Chettâba, et venant s'arrêter non loin de la deuxième station télégraphique de la ligne de Setif, au pied de la montagne, en forme de cône tronqué, que les indigènes appellent *El-Goulia*, la petite forteresse. Des pans de murailles en pierre de grand appareil en couronnent la cime sur plusieurs points, notamment du côté où la place est accessible. Ce plateau a été une ville habitée par plusieurs milliers de cultivateurs. On lit, sur une inscription découverte à El-Goulia par MM. Creuly et Cherbonneau, le nom précis de la ville :

.... CAS
TELLI. ARSA
CALITANI....

« Autel à Cérès Auguste. Julia Mussiosa de Kasar l'a érigé à ses frais avec l'autorisation du conseil municipal du château d'Arsacal. »

« La ville d'Arsacal, dit M. L. Renier, avait une administration municipale (consensu ordinis). C'était une cité qui eut son évêque comme toutes les cités, lors de l'établissement du christianisme..... On ne connaît, quant à présent, qu'un seul évêque d'Arsacal, appelé Servus ; il assista, en 484, à une assemblée d'évêques convoqués à Carthage par le roi vandale Huneric, et fut déposé et condamné à l'exil, à cause de son attachement au catholicisme...., Le mot *Kasariana* est-il l'ethnique désignant le lieu de naissance de Julia Mussiosa? *Kasarianus*, ou son équivalent *casariensis*, serait-il devenu, par l'ignorance ou la volonté d'un copiste italien, *cæsariensis?* La localité désignée par ce dernier ethnique devait être peu éloignée d'Arsacal, car nous voyons dans un des deux passages où elle est mentionnée l'évêque de *Sitifis* (Setif) prendre la défense de ses habitants contre leur évêque, qui était donatiste. »

Les nouveaux villages au Nord et à l'Ouest du Chettâba.

A 17 kil. de Constantine, sur la route de Mila, on prend à g. le chemin carrossable, qui contourne le Chettâba. Les nouveaux villages créés ou en voie d'être complétement installés sont à

10 kil. **Rouffach**, sur l'emplacement d'*Aïn-Ziad*, chef-lieu de commune, comptant avec Aïn-Kerma, son annexe, une population de 6359 hab., dont 569 Français, 5762 indigènes et 28 étrangers. A 300 mèt. N.-E. de Rouffach, dans l'azel des Beni-Ziad (*Castellum Mastarense*), M. Vasseur, inspecteur d'académie à Constantine, a trouvé, en 1875, une inscription gravée sur une pierre encastrée aujourd'hui dans une des maisons du village. Cette inscription mentionne que des chrétiens ont été martyrisés à Milève (Mila) sous le gouvernement de Florus. Écoles.

17 kil. **Belfort**, sur l'emplacement d'*Aïn-Tinn;* on y rencontre quelques ruines romaines.

25 kil. **Alkirk**, sur l'emplacement de *Sidi-Khralifa.*

32 kil. **Ribeauvillé**, annexe de Oued-Atmenia, sur l'emplacement de *Bled-Youcef.*

38 kil. **Eguishem**, sur l'emplacement de *Bou-Malek*, annexe de Oued-Atmenia.

46 kil. **Obernai**, sur l'emplacement d'*Aïn-Melouk.*

Tous ces nouveaux villages, dont les noms rappellent aux émigrants alsaciens-lorrains la patrie absente, sont situés dans une région où les terres sont bonnes, l'eau abondante et le climat salubre.

De Constantine à Aïn-el-Bey,

Ancienne route de Constantine à Batna, très-montueuse.

2 kil. *Le Polygone;* le grand bâtiment qu'on laisse ensuite sur la g. est le *séminaire* de l'évêque de Constantine.

8 kil. *Fedj-Allah-ou-Akbar*, d'où on a une vue magnifique sur Constantine.

15 kil. **Aïn-el-Bey**, près d'une source d'eau excellente. Le caravansérail qu'on a construit à Aïn-el-Bey, a été transformé, dans ces derniers temps, en pénitentiaire pour les indigènes.

Des fouilles, faites par l'infatigable M. Cherbonneau, en 1860 et en 1862, ont mis à jour de nombreux débris de constructions romaines, et ont surtout enrichi la géographie comparée d'une nouvelle synonymie. On lit sur les 17e et 18e lignes d'une assez longue inscription : RESP. SADDARITANORVM. Aïn-el-Bey est donc sur l'emplacement de *Saddar*, première étape de la voie romaine de Cirta à Lambèse.

On citait à propos de Khreneg, et du Chettâba, la longévité de quelques-uns de leurs habitants. Saddar n'a rien à leur envier sous ce rapport. Voici cinq hommes qui ont vécu : *L. J. Datus,* 100 ans; *J. Africanus*, 101 ans; *Sextus Arrius*, 115 ans; *C. Secundinus*, 120 ans, et *Quintus Cominius,* 125 ans; deux femmes ont vécu : *Seia Rogata,* 101 ans, et *Lucia Marula,* 132 ans!

Entre *Aïn-Smara* (*V.* route de Setif) et Aïn-el-Bey, à égale distance, c'est-à-dire à 4 kil. S. de ces deux localités, au pied N. du *Djebel-Sedjar*, la colonisation romaine a laissé de nombreux vestiges de la bourgade et de la nécropole de *Subzuar*. On lit sur une inscription toujours précieuse pour la géographie comparée :

PRO SALVTE
. . . . . . RES
PVBLICA CASTELLI SVBZVA
RITANI....

« Pour le salut de l'empereur Marcus Aurelius Severus Antoninus, la commune du château des Subzuaritains. »

De Constantine au djebel-Ouach.

A 12 kil. N.-E. de Constantine, le djebel-Ouach montre ses trois sommets atteignant de l'O. à l'E. les hauteurs de 1208, 1221 et 1292 mètres au-dessus du niveau de la mer. Là se trouvent, au milieu de beaux massifs de cèdres, de chênes et de pins, de vastes bassins dont les eaux, d'excellente qualité, vont alimenter Constantine.

De Constantine à Sidi-Mabrouk.

Chemin de fer de Setif.

A 3 kil. S.-E.; **Sidi-Mabrouk**, ham. situé sur les pentes de Mansoura. Le haras et la remonte de chevaux de Constantine et la grande caserne des chasseurs y sont installés. C'est aussi près de cette localité couverte d'habitations, au milieu de jardins bien arrosés, qu'ont lieu tous les ans les courses de chevaux.

ROUTES DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE

ROUTE 48.

D'ALGER A PHILIPPEVILLE

(CONSTANTINE) PAR MER.

DESCRIPTION DU LITTORAL JUSQU'A LA FRONTIÈRE TUNISIENNE.

V. les renseignements généraux pour les différents services des paquebots à vapeur, les escales, le prix des places.

Le bateau à vapeur se dirige d'abord sur le *cap Matifou* et mieux *Tementfous*, sur lequel est placé un phare de 4e ordre. Quand on l'a dépassé, les villages que l'on aperçoit ensuite sont **Aïn-Beïda, Aïn-Taya** et **Matifou,** (*V.* p. 147). Plus loin on trouve un groupe rocailleux appelé *Aguelli.* Au-delà des rochers d'Aguelli, on passe successivement devant l'embouchure du *Boudouaou*, signalée par la colline que couronne la belle ferme de San-Salvador, devant le village de l'*oued-Corso*, (*V.* p. 147,) devant l'anse de Mers-el-Djeddjadj ou *Port-des-Poules;* devant les terres basses et boisées où se termine l'*Isser*, le Serbetis de Ptolémée ; devant le *cap Djïnet*, où l'on installe en ce moment le village demi-maritime, demi-agricole de **Djinet**.

La côte s'élève ; l'embouchure de l'oued-Bouberak, plus connu sous le nom de *Sébaou*, est dominée par le mont Bouberak, qui a près de 600 mèt.

La *pointe de Dellîs*, ou cap Bengut, que les indigènes appellent *Ras-el-Tarf*, le cap Taillé, et *Ras-el-Hout,* le cap des Poissons, est longue, étroite ; le cap, s'avançant comme un môle pour protéger le mouillage de la petite ville contre la mer et les vents d'O., est dominé par un phare de 4e classe.

90 kil. **Dellîs** (*V.* R. 20.)

A partir de Dellîs, la côte suit presque toujours une direction E., sans sinuosités remarquables. Cependant une langue de terre qui s'avance un peu plus que les autres ; c'est le *cap Tedlès*, formé par un petit mamelon et défendu du côté de la mer par des roches nues et fortement inclinées ; peu élevé, il le paraît d'autant moins que les terres des environs sont hautes ; sur son sommet, il y a un village kabile nommé *Sidi-Khraled.* C'est entre ce point et Dellîs, sur le territoire des *Chorfa,* fraction des *Beni-Ouaguenoun,* que sont situées les ruines de *Taksebt* et de *Tagzirt* (Iomnium?). Dans la partie la plus élevée des montagnes situées au S. du cap Tedlès, on remarque un bouquet d'arbres près duquel les Kabiles se réu-

nissent pour tenir un marché ; cet endroit, connu sous le nom de *Beni-Abd-Allah,* est à 920 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

En continuant à s'avancer vers l'E., la terre la plus saillante que l'on rencontre est le *cap Corbelin,* assez élevé, d'une couleur roussâtre, et facile à reconnaître par les bandes inclinées que forment les différentes couches de roches dont il est composé. A l'O. de ce cap on trouve une petite baie et un mouillage pour les vents d'E., appelé *Mers-el-Fahm,* le port au Charbon, parce que c'était là que les barques et les sandals venaient chercher le charbon de bois qu'ils transportaient à Alger. C'est sur le flanc du cap Corbelin qu'est assis le village de *Zeffoun,* au milieu des ruines romaines de *Rusazus,* où de nombreuses inscriptions tumulaires ont été découvertes. Port de mer ancien, Zeffoun n'offre aujourd'hui qu'un médiocre mouillage, même pour les petits bâtiments. Il y a été créé un village, moitié agricole, moitié maritime. La koubba qui se détache sur la côte, en avant de Zeffoun, est celle de Sidi-Korchi. Au S. du cap, le *djebel-Tamgout,* élevé de 1278 mèt. domine tout le premier plan des terres hautes, dont la côte est bordée depuis Dellîs ; Tamgout, en langage berbère, signifie *pic, aiguille.*

Au-delà des terres du cap Corbelin qui se prolongent encore à l'E.-S.-E., en s'élevant progressivement dans un espace de 4 milles, on arrive à un petit enfoncement. Là commence une longue plage de sables, derrière laquelle s'étend un terrain plat. Cette plage se termine, à l'E., par des falaises basses et pierreuses qui conduisent à une petite montagne conique, remarquable par les cultures dont elle est couverte, depuis la mer jusqu'à son sommet. De là au cap Sigli, on découvre une autre montagne conique voisine de la mer, semblable à la précédente, mais peu élevée ; viennent ensuite des falaises noires et basses bordant la côte.

Le *cap Sigli* est formé par des terres de moyenne hauteur ; il paraît s'avancer beaucoup en mer ; son sommet est remarquable par des blocs de rochers disposés d'une manière bizarre et qui ressemblent beaucoup à des ruines ; c'est par une pente assez douce qu'on peut descendre jusqu'à sa base, qui est environné d'une multitude de petits rochers de formes très-irrégulières, on y voit un îlot d'une couleur rousse, à peine séparée de la côte, et tout à fait aride.

Du cap Sigli au cap Carbon, la côte suit à peu près la direction de l'E.-S.-E,

A peu de distance à l'E. du cap Sigli, s'ouvre une petite crique qui peut servir d'abri aux bateaux caboteurs, et dans laquelle vient se jeter l'*oued-Flidoun,* ruisseau qui prend sa source, non loin de là, chez les *Aït-Ameur.* A 5 milles plus loin une pointe s'avance dans la mer un peu plus que le reste de la côte. Entre cette plage et l'île Pisan, on rencontre, à un demi-mille de terre, une petite roche qui est presque à fleur d'eau.

L'*île Pisan* ou de *Djeribia,* l'île de Djouba d'el-Bekri, est un rocher de 510 mèt. de longueur ; son sommet, tronqué et incliné vers l'O., a environ 50 mèt. d'élévation ; ses flancs sont garnis de quelque végétation surtout vers le Sud. M. L. Féraud, consul à Tripoli, raconte, dans une très-intéressante monographie de Bougie, une curieuse légende à propos de l'île Pisan. « Moula-en-Naceur, le fondateur de Bougie, emmena un jour dans une promenade au milieu du golfe, Sidi-Mohamed-el-Touati, un saint personnage qui vivait dans l'ascétisme le plus absolu. « Admire, lui dit-il, les progrès de « mon entreprise et la splendeur « dont brille aujourd'hui Bougie....» Sidi-Touati blâma son ambition et sa passion aveugle pour le luxe et

la manie des créations. « Tu oublies, « disait-il, l'instabilité des choses « humaines ; apprends donc que les « monuments que tu t'obstines à « élever à grands frais, tomberont « en ruines, seront réduits en pous- « sière ; et la renommée que tu es- « pères fonder sur leur durée s'écrou- « lera, comme eux, avant le temps.» Moula-en-Naceur paraissant sourd à toute exhortation, le marabout ôte son burnous, le déploie devant le sultan, lui cachant ainsi la vue de Bougie. A travers ce rideau improvisé et devenu transparent, En-Naceur aperçut Bougie des temps modernes, ruinée et presque inhabitée. En-Naceur, vivement impressionné et comme frappé d'aliénation mentale, renonça aux honneurs, abdiqua en faveur de son fils Moula-el-Aziz, et, à quelque temps de là, disparut une nuit. On fit pendant quatre ans les recherches les plus minutieuses pour découvrir sa retraite. Enfin une barque de pêcheurs aborda un jour par hasard l'îlot de Djeribia (l'île Pisan), au N. de Gouraïa. Les marins bougiotes trouvèrent sur ce rocher un anachorète presque nu et réduit à un état prodigieux de maigreur : c'était Moula-en-Naceur.

« Comment avait-il vécu, pendant quatre ans, sur ce roc aride et solitaire ? C'est ce que la légende explique en ajoutant que chaque fois qu'En-Naceur plongeait la main dans la mer, un poisson venait s'attacher à chacun de ses doigts. Moula-el-Aziz et tous les grands de son empire se rendirent à l'îlot de Djeribia pour ramener le sultan fugitif. En-Naceur, inébranlable dans sa résolution, persista dans son isolement et mourut enfin sur son rocher. »

A un mille et demi de l'île Pisan est une pointe terminée par un mamelon arrondi ; puis vient une plage, au-delà de laquelle la côte s'élève et présente à la mer une muraille perpendiculaire de grands rochers qui règnent, sans être interrompus, jusqu'au cap Carbon, et même dans la baie de Bougie. Au commencement et à peu de distance du rivage, on remarque dans ces rochers plusieurs cavernes très-grandes, qui sont visibles lorsque l'on côtoie à la distance de 3 milles.

Le *cap Carbon*, qui porte un phare de premier ordre à feu tournant, est formé par la partie N.-E. d'une grande masse de rochers, presque nus et d'un rouge fauve, dont le sommet, surmonté de la koubba de Lella-Gouraïa, s'élève à 700 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Dans certaines positions, S.-E. 1/4 E. et au N.-O. 1/4 O., il paraît comme un pain de sucre, qui n'est joint à la terre principale que par un col moins élevé et plus étroit que lui. Cette partie extrême du cap est perforée de part en part, dans une direction N. et S., et pour cette raison a été appelée *Metskoub*, pierre percée. La mer y pénètre, en y conservant une certaine profondeur, puisque les barques du pays passent au travers. Mais la mer n'aurait pas toujours baigné cette percée, dont la tradition a fait la retraite du fameux Raymond Lulle, quand il vint en Afrique, au XIIIe s., pour convertir les musulmans au catholicisme. A Bône, d'abord, où il ne fit point de prosélytes, on respecta du moins sa vieillesse ; mais il n'en fut pas de même à Bougie, où il fut lapidé ; des Génois l'ayant accueilli pendant la nuit, l'emportèrent sur leur vaisseau, et Raymond Lulle put vivre assez longtemps encore pour expirer en vue de l'île Majorque, sa patrie.

A partir du cap Carbon, la côte tourne au S. jusqu'à la pointe écartée, sur laquelle un phare a remplacé l'ancienne koubba de *Sidi-el-Mlih*, et une batterie de 4 canons. Cette pointe s'appelle le *cap Bouak*, parce qu'un garde, chargé de signaler les navires paraissant à l'horizon, sonnait, lorsqu'une voile était aperçue, d'un instrument nommé *bouk*, d'où est venu le nom de bouak, le sonneur de bouk. Un phare de quatrième

ordre, à feu fixe, est installé au cap Bouak. La côte forme ensuite une baie sur le bord de laquelle est bâtie Bougie, et où l'on trouve un bon mouillage et un excellent abri, en toute saison, particulièrement contre les vents du N. au N.-O. et à l'O. Le mouillage qui présente le plus de sécurité est celui de l'anse de *Sidi-Yahia*, mais cette anse ne peut contenir qu'une quinzaine de navires. Un second phare, à feu fixe, a été élevé sur le fort Abd-el-Kader, dans la partie N.-O. de Bougie.

210 kil. **Bougie** (*V.* R. 52.)

De Bougie, la côte s'incline régulièrement vers le S. et remonte ensuite, avec une espèce de symétrie, jusqu'au cap Cavallo. La première partie de cette grande courbe, au commencement de laquelle l'oued, Sahel se jette dans la Méditerranée, est occupée par des plages d'une largeur remarquable. La seconde partie est rocailleuse, entrecoupée de quelques plages ; on y remarque deux pointes, voisines l'une de l'autre, formées par des terres assez élevées, et dont les mamelons arrondis ressemblent de loin à deux îles. On voit derrière ces pointes vers l'intérieur, des montagnes couronnées de belles forêts, dans lesquelles les Turcs s'approvisionnent de bois de constructions navales, de résine et de liège ; plus loin se dresse le *djebel-Babour* ou *Babor* (1979 mèt.). Un peu plus à l'E. de ces deux pointes, à égale distance de Bougie et de Djidjelli, 45 kil. environ, et à l'endroit dit *Ziama*, on trouve sur un petit promontoire, élevé de 10 à 15 mèt. au-dessus de l'embouchure de l'*oued-Djermouna* et couronné par la mosquée de Sidi-Rehan, des ruines romaines assez remarquables ; ruines signalées, dès le mois de juin 1851, et plus récemment, en 1856, par M. Pelletier, inspecteur des bâtiments civils à Bougie. Elles consistent principalement en une enceinte flanquée de demi-tourelles, et encadrant une ville, qui pouvait avoir une superficie de 16 hectares; on y remarque des pierres de taille, des colonnes encore debout, des chapiteaux corinthiens et les débris d'un édifice qui sert aujourd'hui d'étable. Au nombre des inscriptions recueillies par M. Pelletier à Ziama, il en est une digne de fixer l'attention, parce qu'elle donne le nom du municipe romain, qui est *Choba*.

IMP. CAES. L. SEPTIMIO SEVERO PIO
PERTINACE AVG. BALNEAE MVNICIPVM
MVNICIPII AELII CHOBAE P. P. FACTAE
DEDICANTIBVS LABDIO M. FIL. QVIR
VICTORE M. AEMILFIL. ARN. HONO
RATO II VIRIS. A. P. CLVII.

M. Berbrugger, qui a revu et rectifié cette inscription, la traduit ainsi : « Sous le règne de l'empereur César Lucius Septimius Severus, pieux, surnommé Pertinax, Auguste, les bains des citoyens libres du municipe d'Ælius Choba ont été construits aux frais du public et dédiés par les duumvirs Labdius ou Lucius Abdius, fils de Marcus, de la tribu Quirina, surnommé Victor ; et par Marcus, fils d'Æmilus, fils de....., de la tribu Arnienne, surnommé Honoratus, l'an de la province 157. »

A la hauteur de Ziama existent des bancs de corail rose, restés inexploités de notre époque. Un Italien résidant à Bougie dirigeait la pêche de ce corail, en 1466.

En continuant de suivre la côte, ce que ne fait pas le bateau à vapeur, qui va droit de Bougie au cap Cavallo, on arrive à l'île de Mansouria, située très-près de terre, de manière à offrir un bon abri pour les navires de commerce ordinaires ; l'île est peu élevée et communique avec la terre ferme par une chaîne de roches hors de l'eau. Là s'élevait, au dire d'Edrissi, un château fort portant le nom de *Mansouria*, non loin de l'oued du même nom, le *Sisar* de Ptolémée. Les montagnes des environs sont élevées et forment un gros massif, sur lequel cette île

est toujours projetée, ce qui est cause qu'on la distingue difficilement.

Le *cap Cavallo,* le *Ras-Mazr'iten* d'Edrissi, l'*Audon* de Ptolémée, est une terre assez élevée qui s'avance vers le N.-N.-O., en diminuant progressivement de hauteur et en formant une pointe aiguë. A l'E. de ce cap, il y a plusieurs petites îles, îlots ou rochers, *djezaïr-el-Kheil ;* l'une d'elles, très-remarquable par sa forme conique, est connue sous le nom de *Zirt-el-Kheil.* Toute la vallée située à l'E. du cap Cavallo, se présente en général sous un aspect des plus riants.

Entre le cap Cavallo et Djidjelli, on rencontre une roche isolée, d'un rouge de feu, que les Arabes ont appelée pour cette raison *El-Afia.* De cette roche à Djidjelli, il n'y a à signaler que les deux petites criques, où les bateaux du pays viennent quelquefois chercher un abri. La côte est formée ensuite par un cordon de roches basses et uniformément placées comme les pierres d'un quai; c'est sur l'une d'elles qu'apparaît d'abord, quand on vient d'Alger, le phare de première classe de Djidjelli. La ville profile ensuite sa silhouette dont le quartier arabe, un palmier, le quartier neuf, une koubba et une petite citadelle forment les principaux contours.

280 kil. **Djidjelli** (*V.* R. 58).

De Djidjelli au cap Bougiarone, la côte suit à peu près l'E.-N.-E., presque en ligne droite ; elle est formée en grande partie par des plages et par quelques falaises. On rencontre ensuite une montagne isolée, qui se termine à la mer par des falaises ; elle a 980 mèt. de hauteur : dans plusieurs directions, on voit son sommet divisé en deux parties. Après la pointe qui suit cette montagne, commence une plage d'une grande étendue, située vis-à-vis d'une vallée profonde par laquelle débouche l'*oued-el-Kebir,* l'*Ampsaga* des anciens. L'oued-el-Kebir, formé au-dessus de Constantine par la réunion de l'oued-Roumel et de l'oued-Bou-Merzoug, se jette dans la mer, près des ruines de *Tucca.* Immédiatement après l'oued-el-Kebir, les terres sont élevées et escarpées, du côté de la mer. La côte se courbe vers le N. et forme une baie nommée *Mers-ez-Zitoun,* le port des Olives, dont l'importance commerciale était autrefois très grande. « Les marchands de la Méditerranée, dit M. Élie de la Primaudaie, qui allaient au Port-des-Olives vendre, pour de l'huile, des draps, des toiles et d'autres objets manufacturés, retiraient de ce commerce d'échange de grands avantages ; mais cette huile mal travaillée, d'un goût très-âcre, d'une odeur insupportable, ne pouvait être employée que pour la fabrication des savons. Au commencement du XVIIe s., les huiles de la Kabilie approvisionnaient en grande partie les savonneries de Marseille. » Est-ce à Mers-ez-Zitoun qu'il faut chercher les *Paccianæ - Matidiæ* de l'itinéraire d'Antonin et de la table de Peutinger? Dans le milieu de la baie de Mers-ez-Zitoun, on voit vers l'intérieur une vallée étroite, où coule l'*oued-Zhour,* la rivière Fleurie. Après Mers-ez-Zitoun se trouve le premier des sept caps dont est composé le *cap Bougiarone,* ou *Bougaroni,* le *Tritum* des anciens, le *djebel-el-Rhamon* d'Edrissi, le *djebel Goufi* et le *Seba-Rous* des Arabes d'aujourd'hui, à cause des sept caps, dont les crêtes nombreuses s'étendent de Mers-ez-Zitoun à Collo; quant à ce nom de Bougiarone, donné par les Italiens et les Génois qui fréquentaient autrefois cette côte pour la pêche du corail, il dérive de *Bugiare,* qui signifie trouer ; cette explication, dit M. de la Primaudaie, concorde parfaitement avec le mot grec Treton, Τρητόν, dont la signification est la même. Le cap Bougiarone, sur lequel on a, dans ces derniers temps, élevé un phare de premier ordre, est le point le plus au N. de toute la côte

de l'Algérie. Tout le contour de la partie de l'O. et du N.-O. a une forme arrondie. Il est bordé de grandes masses de rochers qui le défendent de la mer ; on trouve d'immenses profondeurs d'eau dans les environs, où viennent pêcher beaucoup de corailleurs. Au N. et à l'E., le terrain qui touche à la mer est moins élevé ; il est bordé de falaises et découpé par des baies profondes, dans lesquelles se réfugient les corailleurs.

Quand on a contourné les pointes du *Ras-el-Kebir*, du *Bou-Sebaou* et d'*El-Djerda*, on arrive dans la baie de Collo, qui offre un abri contre les vents du N.-O. à l'O. Un phare de 4e classe domine l'O. de cette baie.

335 kil. **Collo** (*V.* R. 59).

Les environs de Collo, tels qu'on peut les voir du bateau à vapeur, présentent le tableau le plus varié et le plus pittoresque. Au S., c'est une plaine d'une belle étendue, couverte d'une riche végétation, au milieu de laquelle s'élève une montagne conique toute boisée, que les habitants de Collo ont appelé *Roumadia*, la Charbonnière, et qui, du large, paraît comme une île au fond du golfe ; l'*oued-Guebli*, prenant sa source au S.-E., chez les *Ouled-Mjedja*, traverse cette vallée et vient se jeter dans la mer à l'E. de la baie. A droite et à g. de grandes masses s'élèvent graduellement. Mais ce qui est surtout intéressant, ce sont à l'E. comme à l'O. de Collo, sur le bord de la mer, les sardineries et établissements de salaisons dont l'importance devient de plus en plus grande. Bougie, Stora et la Calle possèdent avec Collo, dans la province de Constantine, 34 établissements occupant plus de 300 ouvriers, tandis que les provinces d'Alger et d'Oran n'ont que 7 établissements occupant 80 ouvriers seulement.

La partie occidentale de la baie de Collo se termine par un terrain de moyenne hauteur, qui porte le nom de *Ras-Fraou*. A l'E. de ce cap, la côte, vers le large, a ses flancs garnis de roches, excepté dans quelques sinuosités où l'on voit du sable. Après le *Ras-Rebeltefa*, on rencontre l'*île de Collo* qui, à cause de sa masse et de son étendue, offre un abri aux barques ou sandals. L'île de Collo a environ 60 mèt. de hauteur ; son sommet est arrondi et de couleur roussâtre.

De là au *cap Bibi*, il y a une baie assez profonde, bordée d'une plage ; un demi-mille avant d'y arriver, on rencontre un rocher conique, moins élevé que l'île Collo. Le cap ou Ras-Bibi s'avance en pointe étroite et se reconnaît aux divers mamelons qui le composent et à l'îlot dont nous venons de parler. La pointe que l'on rencontre ensuite s'appelle *Tzour-Ahmed-Djerbi*; elle est soutenue par de grandes roches.

L'*îlot d'Asrak* est un rocher pyramidal entièrement nu et détaché de la côte, qui, en cet endroit, tourne rapidement au S. et forme une baie ouverte, au fond de laquelle est une plage; vers l'intérieur s'ouvre une vallée assez profonde couverte de bois.

A l'E. de la plage, ce sont de grands escarpements de rochers, des masses arrondies, qui forment les sinuosités de la côte. L'*Ile Srigina*, qui est éloignée de celle-ci de moins d'un demi-mille, est un rocher couronné par un phare de 4e classe. Le bateau à vapeur, qui mouille devant Stora, passe entre cette île et un gros cap, après lequel la côte tourne au S., en conservant le même aspect ; quelques ravins profonds divisent ces masses de terrains, en leur donnant, auprès de Stora, des formes pyramidales assez remarquables.

Stora (*V.* R. 60).

Philippeville (*V.* R. 60).

De Philippeville à **Constantine** (*V.* R. 60).

Une plage droite, uniforme et longue d'environ 6 milles, conduit de Philippeville au *cap Filfila*, connu des corailleurs sous le nom de *cap Vert*. Cette plage est bordée de dunes

recouvertes de quelques broussailles; au delà, des terrains bas, d'une assez grande étendue, ont été mis en pleine exploitation par les cultivateurs de Valée, de Damrémont et de la concession F. Barrot. Le djebel-Filfila renferme, comme l'on sait, de belles carrières de marbre blanc, déjà exploitées du temps des Romains.

Le grand enfoncement, compris entre le cap Filfila et le cap de Fer, appartient au golfe de Stora, l'ancien *Sinus Numidicus* ; le fond y est presque partout mauvais. A l'extrémité S. de la plage, auprès d'un mamelon jaunâtre, on voit quelques ruines ; à l'extrémité N., et après *l'oued-Châref*, est une petite baie, le *Porto Antena* du moyen âge, la *Pariatanis* des itinéraires anciens (?) où les barques du pays viennent quelquefois chercher un abri.

Le *cap de Fer* ou *Ras-el-Hadid*, porte un phare de 2e ordre ; il a pris son nom des concrétions ferrugineuses que l'on rencontre à la surface de son sol, et des riches mines de fer qui y étaient exploitées au moyen âge ; il est formé par une masse étroite de terres élevées et garnies à leur base et à leur sommet de rochers gris entièrement nus. Son contour est assez dentelé ; on voit dans la partie S. deux pitons isolés : l'un très-arrondi, situé du côté de la plage, l'autre tout à fait escarpé, plus à l'O., connu sous les noms de *Kef-Kala*, ou *Pic*, et haut de 340 mèt. L'extrémité O. de ces terres est encore plus mince et plus découpée que le reste ; on l'appelle *Ras-Tekedid;* les corailleurs viennent y renouveler leur eau dans une baie assez profonde qui fait face au N. A un demi-mille à l'O. de Tekedid, surgit un îlot de 27 mèt. de hauteur.

Lorsqu'on vient de Philippeville, le cap de Fer apparaît comme une île ; les terres du S., par rapport à lui, sont trop basses pour être aperçues. Toute la partie qui fait face au N. présente une muraille de rochers. A quelque distance vers l'E., on trouve les ruines de *Culucitanis*, puis une petite baie dominée à sa partie orientale par la *koubba de Sidi-Akkecha*. Les environs de cette baie, bien cultivés, contrastent d'une manière agréable avec les terrains arides et rocailleux du cap de Fer.

De Sidi-Akkecha au cap Toukouch, la côte, formée de falaises abruptes, décrit une courbe d'un aspect assez triste.

Le *cap Toukouch*, *Tacuata* des anciens, s'avance vers le N., en se séparant de la côte comme une presqu'île, de manière à offrir un abri pour les vents d'O. et d'E. Toukouch est encore le *porto Entrecoxi*, où les Pisans et les Génois, établis à Bône, au XIVe s., venaient acheter des cuirs, des laines et de la cire aux montagnards du *Djebel-Edour'*. Beaucoup plus tard, en 1714, le bey de Constantine avait accordé à l'agence de Bône le privilège exclusif de faire des chargements de grains à Toukouch.

Les environs, du côté de l'E., sont bien cultivés, ainsi que tous les versants des montagnes qui bordent la côte jusqu'au *Ras-Arxin*. Ce cap est une montagne arrondie du côté de la mer. Sur un mamelon avancé, tout près de la mer, on voit une koubba qui s'aperçoit de très-loin ; elle est à peu près à 3 milles du cap Arxin. Les falaises dominent dans cet endroit. Plus au S., un ravin profond aboutit à une petite crique que l'on prendrait de loin pour un port bien abrité. Peut-être est-ce là qu'il faut placer le *Sulluco*, le *Sublucu* ou le *Collops Parvus* des anciens itinéraires (?).

La côte se redresse ensuite vers le N.-E. ; elle est extrêmement escarpée et garnie de grands rochers qui forment une espèce de muraille jusqu'à la *Vache noire*. C'est ainsi que les Maures ont appelé une roche conique, située à l'extrémité d'une pointe très-aiguë qui s'avance en mer comme un môle. A environ un

mille de distance à l'E., on rencontre une seconde pointe à peu près semblable à celle dont on vient de parler, mais moins longue, se terminant aussi par une roche détachée qui, dans certaines positions, prend également la forme d'un cône. Tout ce qui avoisine la mer dans cet endroit est d'un aspect triste. A un mille et demi de cette dernière pointe, on voit un enfoncement, au bout duquel il y a une plage, puis un vallon verdoyant. La côte, dont le terrain est aride et désolé, reprend ensuite sa teinte grise jusqu'au cap de Garde.

Le *cap de Garde* ou *Ras-el-Hamra*, le cap Rouge, paraît comme une île, lorsqu'on vient de l'O.; son sommet, surmonté d'un phare de troisième classe, se présente sous un angle très-obtus; à mesure qu'on avance, on découvre à sa g. un grand sommet, sur lequel d'anciennes ruines ont fait place à un phare. Ce cap est formé par le prolongement d'une crête de montagnes de l'intérieur, qui part de l'Edour'. Toutes les terres de ce cap, et principalement celles qui font face au N., sont d'une grande aridité; les nombreuses crevasses dont elles sont sillonnées, les déchirements occasionnés par la mer, les débris et les grandes masses de rochers qui l'entourent, tout y annonce la destruction. Lorsqu'on le double à petite distance, on y découvre plusieurs grottes d'une grande dimension.

A l'E. du cap de Garde, la côte tourne brusquement vers le S., et la mer s'y précipite pour former un golfe profond, où l'on trouve plusieurs mouillages. Le creux qui existe entre le cap et le fort Génois, peut offrir un abri contre les vents d'O. et du N.-O. Dans cet endroit, la côte est bordée par des falaises de rochers; il n'y a qu'une petite plage où les embarcations accostent facilement.

Le cap arrondi sur lequel a été bâti le *fort Génois* est environné d'un grand nombre de roches peu éloignées de sa base. La côte se creuse ensuite vers l'O., et offre une baie assez commode, où se trouve un bon mouillage. Le fort Génois, ainsi que son nom l'indique, a été bâti par les Génois, au XVe s., pour protéger leurs barques de corailleurs, lorsque le mauvais temps les forçait de chercher un abri dans l'anse que ce fort dominait.

Du fort Génois au *mouillage des Caroubiers*, la côte n'est qu'une grande falaise continue, composée de roches, et dirigée à peu près N. et S. ; elle tourne ensuite à l'O., formant une petite baie, où vont ordinairement les corailleurs pour se reposer ou pour tirer leurs bateaux à terre et les réparer.

Entre le mouillage des Caroubiers et Ras-el-Hamam, on voit de grandes plages, séparées par des falaises presque taillées à pic. Avant d'arriver à ce cap, on remarque une petite plage circulaire ; c'est là que se trouve l'aiguade qui fournit de l'eau à tous les bâtiments. Elle est connue chez les indigènes sous le nom d'aiguade française parce que les commerçants français ont fait bâtir le puits qui renferme les eaux de cette source.

Le *Ras-el-Humam*, le cap des Pigeons, le promontoire *Stoborron* de Ptolémée, massifs de rochers taillés à pic du côté de la mer et couronnés de quelque végétation, a été ainsi appelé à cause de la grande quantité de pigeons qui viennent se réfugier dans les crevasses que présentent les diverses couches dont il est composé. A sa partie la plus rapprochée de l'E., s'avance un îlot d'un seul bloc, remarquable par sa forme extraordinaire. Quand on le voit du mouillage des Casserins, à l'E., il ressemble exactement à un *Lion :* aussi lui en a-t-on donné le nom ; il a 17 mèt. de hauteur.

A partir du Lion, la côte court droit au S.-O., formée par des roches presque perpendiculaires ; à environ un demi-mille, elle rentre vers l'O. et forme une petite plage, qui a reçu

le nom de *plage des Casserins*, et où mouillent les bâtiments, en attendant la création d'un port ; les corailleurs y viennent souvent pour prendre du repos et se mettre à l'abri. Après cette plage, la côte continue jusqu'au fort de *la Cigogne*, qui s'élève à la pointe S.-E. de Bône ; son aspect est toujours le même, celui de grandes masses de rochers qui descendent rapidement à la mer, et au milieu desquels il y a par intervalles quelques bouquets d'arbres et de cactus.

440 kil., **Bône**. (*V*. R. 69.)

La plage qui borne Bône tourne au S. après avoir dépassé cette ville, et correspond dans cet endroit à une immense vallée dont le sol bas et argileux a longtemps retenu, avant les travaux de desséchement, les eaux qui ne pouvaient s'écouler et contribuaient ainsi à l'insalubrité du climat. L'*oued-Bou-Djema* se jette à la mer à un demi-mille de Bône ; un peu plus au S. est l'embouchure de la *Seïbouse*, dans laquelle les grosses embarcations et les caboteurs du pays pourraient entrer et naviguer jusqu'à une assez grande distance de la mer.

Entre l'oued-Bou-Djema et l'oued-Seïbouse, on remarque le mamelon sur lequel était autrefois la ville d'*Hippone*.

La côte, à partir de la Seïbouse, se courbe peu à peu vers le S.-E., et remonte ensuite à l'E.-N.-E., pour aller rejoindre le cap Rosa, à la distance de 13 milles. La première moitié de cette étendue est formée par des plages et des dunes, au S. desquelles on voit une plaine immense et bien cultivée.

A l'E. de cette plaine, l'*oued-Mafrag* vient se jeter dans la mer, entre les hauteurs boisées d'un fort joli aspect. L'oued-Mafrag, qui descend de la forêt des Beni-Salah, et dont le cours développé a près de 100 kil., est l'*Armoniacum* de la Table de Peutinger, et l'*Armua* de Pline. Au delà de cette rivière, les terres s'élèvent peu à peu, les plages continuent encore jusqu'à trois milles ; ensuite viennent les falaises rocailleuses, et la côte s'élève progressivement jusqu'au cap Rosa.

Le *cap Rosa*, le *ras-Bou-Fal* des Arabes, sur lequel s'élève un phare de quatrième classe, est formé par des terres peu élevées ; le mamelon de l'intérieur, qui en fait la principale masse, a 303 mèt. de hauteur ; le cap lui-même, composé de roches coupées à pic, n'a que 90 mèt. C'est le point de la côte, où se pêche le plus beau corail, et c'est aussi l'endroit où il est le plus abondant. L'itinéraire d'Antonin signale deux stations entre Tabarka et Hippo-Regius : *Nalpotes* et *ad Dianam*. Ce dernier point, dit M. E. de la Primaudaie, est le cap Rose ; un temple de Diane, dont quelques débris subsistent encore, s'élevait autrefois sur le sommet du promontoire. Les Français avaient créé, sur le cap Rosa, un petit poste où demeurait un caporal avec 8 soldats et un interprète pour le négoce ; mais ce poste fut plus tard abandonné, en même temps que le Bastion, dans l'année 1677.

A l'E. du cap Rosa, deux petites anses, dont la première s'appelle le *Grand Cannier* et la seconde *Petit Cannier*, à cause des roseaux qui naissent dans les environs sur le bord d'un ruisseau, forment au bord de la mer une aiguade facile à aborder. Lorsque le Bastion de France existait, les bâtiments de commerce venaient quelquefois chercher un abri dans ses anses, pour attendre un vent favorable. La côte est ici formée alternativement de falaises taillées à pic et de plages.

A 4 milles du cap Rosa, dans l'endroit où la côte paraît se creuser le plus, on remarque une coupée dans le terrain, semblable à l'entrée d'une rivière. C'est par là que la mer communique avec un étang très-poissonneux dans lequel les corailleurs entraient très-souvent autrefois, et qui était connu par eux sous le nom

d'*étang du Bastion;* les Arabes le nommaient *Guera-el-Melah;* c'est l'un des trois lacs ou étangs qui entourent la Calle.

A un peu moins de 2 milles du Guera-el-Melah, on voit, sur un escarpement rougeâtre, les ruines d'une tour qui appartenait à l'ancien *Bastion de France,* un des premiers établissements des Français en Afrique.

A 1 mille du Bastion, s'avance une pointe de moyenne hauteur, connue sous le nom de *cap Mzera.* La côte tourne ensuite à l'E., en se courbant un peu, et vient former le *cap Gros,* dont les contours sont arrondis, et qui est reconnaissable de loin à ses terres élevées. On y voit, dans la partie E., une saillie assez remarquable, qui a été appelée *Bec de l'Aigle,* et qu'on distingue très-bien quand on vient de l'O.

522 kil. **La Calle** (R. 74).

A l'E. de la Calle, la côte continue à être formée par des falaises parfois rocailleuses. On découvre de ce côté, à 4 milles de distance, une montagne conique, que son isolement rend remarquable; c'est le *Monte-Rotondo,* le *Kef-Mestab* des Arabes; une petite rivière coule à sa base, du côté de l'E., et vient se jeter dans la mer à peu de distance ; elle a longtemps servi de limites aux deux régences d'Alger et de Tunis; elle vient du lac *Mta-el-Hout,* l'un des trois étangs cités plus haut, et le plus à l'E.

A 4 milles 1/2 du Monte-Rotondo, est le *cap Roux, kef-Roous,* la roche à plusieurs cimes. Il est escarpé de tous les côtés. On y voit une grande rigole, — partant du sommet et descendant jusqu'à la mer,—par laquelle on faisait descendre autrefois le blé qui avait été acheté aux Arabes et qui arrivait ainsi directement dans les bateaux. La Compagnie d'Afrique y avait un magasin, dont les restes couvrent un roc qui paraît inaccessible.

Le cap Roux forme la tête de limite de nos possessions entre la province de Constantine et Tunis. Disons maintenant quelques mots sur l'utilité incontestable qu'offrirait une route sur tout le littoral algérien, au point de vue de la colonisation, du commerce maritime et de la défense. Pour montrer l'importance de cette voie, prenons pour exemple l'espace compris entre Alger et Bougie, et plaçons en regard les centres romains et les nôtres :

1	Icosium.	Alger.
2	Rusgunia.	Matifou
3	Rusubbicari	—
4	Modunga.	—
5	Cisi	—
6	Addume.	—
7	Rusuccurum	Dellis.
8	Iomnium.	—
9	Rousoubiser	—
10	Rusazus.	—
11	Vabar.	—
12	Saldæ	Bougie.

Résultat : quatre centres français contre douze romains. La démonstration n'a pas besoin d'être poussée plus loin.

ROUTE 49.

D'ALGER A CONSTANTINE

PAR L'OUED-KERMA ET SETIF.

Partie de la route d'Alger à Constantine dans la province de Constantine. Voir R. 18, pour la partie comprise entre Alger et l'oued-Kerma.

D'Alger à l'oued-Kerma 182 kil. — De l'oued-Kerma à Constantine 260 kil., en tout 442.

Service de diligences, tous les jours : D'Alger à Bordj-bou-Areridj, 30 et 35 fr — D'Alger à Setif, 40 et 47 fr. — D'Alger à Constantine, 50 et 62 fr. — De Bordj-bou-Areridj à Constantine, 20 et 26 fr. — De Setif à Constantine 12 et 14 fr.

182 kil. d'**Alger** à l'**oued-Kerma.** De ce point à Mansoura, direction du N. au S.

192 kil. *Les Biban*, ou Portes-de-Fer, situées sur la route de Constantine à Alger par Setif, sont formées par des roches verticales, au pied desquelles coule l'*oued-Mekhlou*. C'est le 28 octobre 1839, à midi, qu'une colonne composée de 3000 hommes, sous les ordres du maréchal Valée et du duc d'Orléans, commença le passage de ce redoutable défilé, que les Turcs n'avaient franchi qu'en payant tribut, et où n'étaient jamais parvenues les légions romaines. Quatre heures suffirent à peine à cette opération. Après avoir laissé sur les flancs de ces murailles, dressées par la nature à une hauteur de plus de 30 mètres, cette simple mais significative inscription : « Armée française, 1839 », la colonne se dirigea vers le territoire des Beni-Mansour.

On pourra lire le *Journal de l'expédition des Portes-de-Fer*, rédigé par C. Nodier, d'après les notes du duc d'Orléans, dans un splendide volume illustré par Raffet et imprimé, en 1844, à l'Imprimerie royale. Les points principaux de la marche de la colonne expéditionnaire furent Stora, Constantine, Mila, Djemila, Setif, l'oued-bou-Sellam, les Biban, Bordj-Hamza, le Fondouk et Alger. — *V.* la table pour ces différentes localités. C'est par la grande porte que passe la route qui côtoie l'oued-Mekhlou. Au delà, sur une éminence, à *el-Hammam* (maison et piscine), trois sources principales de 56° à 76° donnent, par heure, un débit de 118 à 120000 litres d'eaux sulfureuses, employées par les indigènes pour les rhumatismes, les scrofules et les maladies cutanées.

C'est par la petite porte, à 2 kil. au N.-E. de la grande, que passa notre armée ; près de là coule l'oued-bou-Ketoun, dont les eaux sont très-salées.

216 kil. **Mansoura**, dans le kaïdat des Mzita, petite ville kabile, à 1070 mèt. d'altitude, sur la pointe N. d'un contre-fort du *djebel-Kteuf*, au pied du Dréaf (1862 mèt.). Les *Mzita*, fraction des Kabiles, au S.-O. de Bougie, émigrent dans les grandes villes ; à Alger, ils sont employés aux marchés aux grains, quand ils ne sont pas marchands de grains eux-mêmes, et ils forment une corporation ayant son amin, comme la corporation des Nègres, des Kabiles, des Biskris, des Lar'ouatis, etc.

De Mansoura à Setif, direction O. au N. E.

233 kil. Nouveau village de **Kerbet-el-Hachem**, dans un terrain abondamment arrosé, et non loin de la forêt de *dar-Zitoun*. — A 15 kil. S.-E. **Bel-Imour**, nouveau village. — A 17 kil. S.-E. au-dessus de Bel-Imour, **Chania**, nouveau village. Ces deux centres occupent un plateau, dont l'altitude est de 850 mèt. ; les terres, de bonne qualité, conviennent aux céréales, à la vigne et aux cultures abondantes ; trois moulins dans les environs, sur des affluents de l'*oued-Zitoun*.

248 kil. **Bordj-bou-Areridj**. Lors du passage des Portes-de-Fer, en 1839, l'armée bivaquait près des sources d'*Aïn-bou-Areridj*, à 1200 mèt. N. d'un rocher abrupt, conique, surmonté d'un bordj construit par les Turcs sur des ruines romaines, et qui, depuis 1830, servait de poste à des coupeurs de route.

Vers le milieu de 1841, Hadj-Mohammed, khralifa d'Abd-el-Kader, établi dans les env. de Msila, avait réussi à jeter une telle crainte parmi les populations de la Medjana, qu'elles avaient toutes déserté la plaine et s'étaient retirées dans les montagnes. Il fallait faire cesser cet état de choses. En conséquence, le lieutenant-général Négrier quitta Constantine, le 29 mai, et se rendit à Msila, à la tête d'une forte colonne. Il fit reconnaître l'autorité d'El-Mokhrani, notre khralifa, et prit en même temps les dispositions nécessaires pour mettre le lieutenant d'Abd-el-Kader dans l'impossibilité de nuire. C'est alors que fut créé le poste de

Bordj-bou-Areridj ; 300 hommes du 3e bataillon d'Afrique y furent laissés pour en relever les murs. En 1842 et 1843, on construisit des baraques pour l'infirmerie, les magasins et les logements d'officiers. Bordj-bou-Areridj, chef-lieu d'un cercle militaire de la subdivision de Setif, voyait s'élever, en 1846, un fortin, caserne flanquée de petits bastions, sur le plateau E. Le ruisseau était amené près de ce nouvel établissement, autour duquel venaient se grouper quelques Européens. Leur administration était confiée, le 6 nov. 1868, à un commissaire civil. Le 3 sep. 1870, Bordj-bou-Areridj était constitué en commune de plein exercice. Une église, un presbytère, une école de garçons, une école de filles, une école arabe française, une justice de paix, une station télégraphique, une recette de postes, des bureaux des Contributions directes, de l'Enregistrement et des Domaines, tels étaient les établissements de Bordj-bou-Areridj, quand éclata la terrible insurrection dont il fut le premier théâtre. Le 12 mars 1871, commençait l'incendie, qui devait détruire complètement la petite ville ; la citadelle vaillamment défendue, du 16 au 26, par la troupe et quelques miliciens, était délivrée par le colonel Bonvalet. Bordj-bou-Areridj est sorti de ses ruines ; sa population, d'après le dernier recensement, est, pour la commune de plein exercice, de 1450 hab, dont 215 Français, 98 Israélites, 1012 indigènes et 125 étrangers ; — pour la commune mixte : de 3424 hab. dont 421 Français, 2986 indigènes et 17 étrangers ; pour la commune indigène : de 65302 hab. dont 40 Français, 72 Israélites, 65175 indigènes et 15 étrangers. Il ne faut pas oublier que Bordj-bou-Areridj est situé au centre de la *Medjana,* dont la fertilité est depuis longtemps proverbiale, et où il est question d'établir prochainement un grand nombre de villages européens. Bordj-bou-Areridj se trouve à 915 mèt. d'altitude, sur un ruisseau qui va se perdre dans le Ksab, tributaire du Hodna, ou lac salé de l'intérieur.

On peut visiter : à 12 kil. N.-O. de Bordj-bou-Areridj, *Bordj-Medjana,* le *Castellum-Medianum* des Romains, une des résidences de l'ancien bach-agha Mokhrani ; et à 1500 mèt. E. de là, à *Aïn-Zourham,* des ruines romaines.

A 35 kil. N.-O., **Kala**, *Gala* ou Guela chez les Beni-Abbès, une des plus fortes tribus de la Kabilie, bien déchue de son importance, est bâtie sur un rocher, au-dessus d'un ruisseau tributaire du Bou-Sellam : on ne peut s'y rendre que par deux chemins praticables pour les mulets et aboutissant aux deux portes. Les maisons sont en pierres et couvertes en tuiles ; elles n'ont pas de jardins. On y trouve un grand nombre de fontaines d'eau courante. A grande portée de canon, s'élève une colline de même hauteur que celle où est assise la ville. Kala était jadis un lieu d'asile pour tous ceux qui cherchaient à se dérober à la justice ou à la vengeance des beys et des individus puissants des villes du littoral. Les réfugiés achetaient une propriété sur le sol de la tribu, et devenaient enfants de Kala.

La position de cette ville la signalait à l'ambition des Turcs, qui en convoitaient les richesses, mais qui n'ont jamais pu s'en rendre maîtres. Située près du défilé des Biban, que leurs armées devaient nécessairement franchir pour aller d'Alger à Constantine, elle eût été pour eux de la plus haute importance, et c'était pour n'avoir pu la soumettre qu'ils étaient obligés de lui payer une sorte de tribut toutes les fois qu'ils voulaient passer le défilé qu'elle commande et dont elle est la clef.

« Les curieux qui ont visité Guela ont parlé de son site, des quatre pièces de canon françaises venant de l'expédition du duc de Beaufort à

Djidjelli, transportées à Bordj-bou-Areridj, par les soins du commandant Payen ; du tissage des burnous, principale industrie de la localité ; et enfin, complément pour un article sur Guela, de la cordiale hospitalité que l'on y reçoit. Mais aucun d'eux n'a songé à visiter les maisons dans lesquelles les ouled-Mokhran et les principaux propriétaires de la Medjana emmagasinent leur butin et tiennent en réserve un approvisionnement de grains.

« On montre difficilement le trésor; la clef de l'immense bahut dans lequel il est renfermé est rarement laissée entre les mains du gardien. Quant au grain, il est contenu dans un immense récipient, ouvrage en sparterie, tressé avec de l'halfa, très-évasé du bas, étranglé du haut, ayant la forme d'une cruche (*kalga*), et pouvant contenir de 40 à 50 hectolitres.

« J'ai visité plusieurs maisons et j'ai trouvé dans celle du kaïd des Aïad, Si Mohammed ben-Abd-Allah, un zarra contenant, m'a-t-on assuré, 40 sâas. Le grain est là depuis 40 ans ; le fait est authentique ; on m'en a donné un échantillon, pris à la surface, je l'ai trouvé dans un état parfait de conservation. Il y a quelques années, on m'en a montré qui avait 50 ans : l'époque où il avait été placé dans le zarra était attestée par écrit.

« Les gens de Guela attribuent cette longue conservation du grain, non au récipient, dans lequel il est renfermé, mais à la grande pureté d'air qui règne sur leur rocher.

« Dans les autres villages, comme dans la plupart des villages kabiles, le grain est placé dans des jarres en terre, cuites au soleil, contenant 3 ou 4 hectolitres.

« Guela, considéré en tous temps par les Arabes comme inaccessible, est depuis longtemps un lieu sûr, où toutes les tribus de la plaine plaçaient leurs richesses ; les emmagasinements du grain ont donc été, dans le principe, une mesure de précaution. Aujourd'hui, une partie du butin a été retirée, et, si on y envoie encore du grain, c'est, chez beaucoup, une habitude de famille, une tradition; très-souvent aussi c'est pour se conformer à la volonté d'un mourant, qui recommande de conserver à Guela telle quantité de grains pendant tant de temps; ce cas est fréquent. » (*L'Africain.*)

La petite ville de **Zamoura**, située entre la montagne de ce nom et l'*oued-Chertioua*, et fondée en 1560, par Hassen-ben-Kheir-ed-Din, pour maintenir les *Beni-Abbès*, est à 20 kil. à vol d'oiseau au N. de Bordj-bou-Areridj, près d'un affluent du Bou-Sellam. Zamoura, où se tient tous les dimanches un marché important, est entourée de jardins et de quelques dacheras, soumises à l'autorité d'un kaïd; elle avait autrefois une garnison de 100 Turcs, qui contenait les Kabiles et servait de point d'appui pour les communications avec Bougie. Cette garnison ayant été à peu près abandonnée à elle-même, après la prise d'Alger, les habitants continuèrent cependant à lui fournir des vivres, parce qu'elle les mettait à l'abri des insultes des Kabiles du voisinage, et maintenait l'ordre les jours de marché.

A 4 kil. E. de Zamoura, près de l'oued-Chertioua, chez les *Oulad-Djelaïl,* on rencontre *Kherbet-Guidra*, l'ancienne ville épiscopale de Serteï, marquée par Morcelli dans la Sitifienne, et qui a presque laissé son nom au ruisseau qui baignait ses murs, Chertïoua. Parmi les inscriptions découvertes dans les ruines de Serteï, nous citerons celle qui rapporte son nom :

....

PAGANICENSIS SERTE...

....

Pagi anicensis Serteïtani.

Les deux suivantes sont les inscriptions tumulaires de deux centenaires,

toujours intéressantes au point de vue de la longévité en Afrique :

AEL. CRESCES
V. A. CXIV.
Ælius Cresces a vécu 114 ans.
DM SACR
ZAIO SATVR
NINI VA CIII.

Aux dieux Mânes Zaïo Saturninus. Il a vécu 103 ans.

Au-dessus de Kherbet-Guidra, chez les *Beni-Yala*, on conserve dans la koubba de *Sidi-ed-Djoudi*, comme de précieuses reliques, 4 cottes de mailles et 7 épées de héros musulmans, qui s'étaient distingués dans la guerre sainte au moyen âge.

A 4 kil. S.-E. de Bordj-bou-Areridj, ruines romaines d'*El-Anasser*, sur l'emplacement desquelles la dachera des *oulad-Cheiriti*, fraction des *Hachem*, a été construite depuis l'occupation du Borj. « Des médailles mauritaniennes y ont été trouvées près d'une muraille antique, dont l'une des pierres d'angle porte ces mots : DOMINE JUBANOS BOCV REX. A-t-il existé à Kherbet-el-Anasser uue cité numide ou mauritanienne, avant la conquête et peut-être pendant la domination romaine?» (*Payen.*) — A 32 kil. S.-E., sur le flanc méridional du *djebel-Kiana*, chez les *Aïad*, dont le pays est extrêmement riche en monuments mégalithiques, la tour de la grande mosquée est tout ce qui reste de Kala, élevée l'an 1008 de J.-C. (378 de l'H.) par Hammad, fils de Bolloguîn, et fondateur de la dynastie Hammadite. La Kala-Hammad qu'il ne faut pas confondre avec la Kala des Beni-Abbès, fut la capitale des Hammadites avant la reconstruction de Bougie, par En-Nacer (*V.* R. 52).

250 kil. *Ferme Aubin.*

260 kil. *Koubba de Sidi-Embarek*, à dr. de la route. *Marché* hebdomadaire. On doit créer un village dans cet endroit.

264 kil. *Bir-ben-Chaban.*

269 kil. *Ancien télégraphe* aérien d'*Aïn-Beida*, à g. de la route.

273 kil. *Koubba de Sidi-Nab*, à dr. de la route.

279 kil. *Caravansérail d'Aïn-Tagrout*, à dr. également.

291 kil. *Caravansérail d'Aïn-Zada ;* on y déjeune. Ce caravansérail s'élève sur l'emplacement de ruines romaines, de *Caput-Saltus-Horreorum*, au milieu desquelles l'inscription suivante a été découverte :

.....CAES. M. AV
... O. SEVERO. AN
.. NINO. PIO. FIL.
AVG. D. N. PAR. BRIT.
MAXIMO. COS. IIII CO
LONI CAPVT SAL
TVS HORREORVM
ET KALEFACELENCES
PARDALARIENSES
ARAM. PRO. SALV
TE. EIVS. CONSA
CRAVERVNT. ET. NO
MEN. CASTELLO
QVEM CONSTITVE
RVNT. AVRELIANI
.............ANTONINIA..
..POSVERVNT
D. D.
AN. P. CLXXIII

L'ère provinciale commençant à l'an 40 de l'ère chrétienne, cette inscription est donc de l'année 213, cinquième du règne de Caracalla. Sur une autre inscription, dont M. Poulle a rétabli le texte, on retrouve la mention des colons de Caput-Saltus-Horreorum, chasseurs de panthères (Pardalarienses).

308 kil., **Aïn-Arnat**, annexe d'El-Ouricia.

310 kil., *Oued-bou-Sellam*, la rivière de l'Échelle ; elle descend du flanc E. du *djebel-Magris*, à 16 kil. N. O. de Setif, et va se jeter dans l'*oued-Sahel*, au-dessous d'*Akbou* (*V.* R. 54), après un parcours de 220 kil. dans des gorges très-profondes, très-tortueuses, très-pittoresques. Le moulin situé sur la rive gauche de l'oued-Bou-Sellam a été construit en 1842, par M. Lavie, à qui la

province de Constantine doit toutes les créations industrielles des premiers temps de la conquête.

315 kil. **Setif.**

Situation. — Setif, ville toute moderne, bâtie à 1096 mèt. au-dessus de la mer, à 2 kil. et demi du Bou-Sellam, sur une partie de l'emplacement de l'ancienne *Sitifis* des Romains, est située par 3° 5′ de longitude orientale, et 36° 12′ de latitude N., 126 kil. O. de Constantine et 110 kil. S. E, de Bougie.

Setif, avec **Aïn-Sfia**, 2 kil. S., **Lanasser** ou *El-Anseur*, 7 kil. N.-O., et **Mesloug**, 10 kil. S., ses trois annexes, comprend une population de 9,257 hab. dont 2,088 Français ; 772 Israélites, 5,397 indigènes et 1,000 étrangers. Chef-lieu, en outre, d'une commune mixte, Setif compte 15,307 hab. dont 62 Français, 47 Israélites, 15,191 indigènes, et 7 étrangers. Enfin la population de la commune indigène, ayant toujours Setif pour chef-lieu, est de 53,754 hab. dont 37 Français, 53,700 indigènes et 17 étrangers.

Aïn-Sfia est composé de quatre villages : Aïn-Sfia, *Aïn-Trick*, 6 kil. S.-E.; *Aïn-Malah*, 8 kil. S.-E.; et *El-Hassi*, 8 kil. E.

Lanasser, *Khalfoun*, 8 kil. et *Temellouka*, à côté, forment Lanasser, deuxième annexe de Setif.

Mesloug, la troisième annexe, comprend le hameau indigène d'*El-Achechia*.

Histoire. — Au temps de la domination des Romains, Setif, *Sitifis colonia*, portait encore le nom de *Colonia Nerviana, Augusta Martialis*, comme il résulte d'une inscription trouvée par M. Poulle, à 1,500 mèt. O. de Bouhira. Setif était devenue, tant par son importance que par sa position centrale, l'un des points les plus considérables de leurs possessions en Afrique. Lorsque, après le soulèvement des tribus comprises sous le nom général de Quinquégentiens, 297 de J.-C., la métropole adopta un nouveau classement des territoires et des populations, la Mauritanie Césarienne fut divisée en deux provinces, régies toutes deux par un præses, président ou subdélégué du préfet du prétoire d'Italie, un des administrateurs de l'Afrique septentrionale. L'une de ces provinces conserva la dénomination de Mauritanie Césarienne; l'autre emprunta de Sitifis le nom de *Mauritanie Sitifienne*. Les nombreuses voies de communication qui liaient à ce chef-lieu presque toutes les villes principales des autres provinces prouvent assez le rang élevé qu'il occupait parmi les contrées soumises à la puissance romaine en Afrique.

Grâce à sa position géographique, le rôle historique de Sitifis dut être et fut en effet des plus importants pendant toute la période de la domination romaine. Les établissements qu'elle créa acquirent un développement remarquable, et, malgré le terrible tremblement de terre qui l'ébranla en 416, et les ravages qui suivirent les invasions successives des Vandales et des Arabes, des traces imposantes de ses édifices et de ses fortifications subsistaient encore lors de notre occupation. Les restes de l'enceinte romaine, tels qu'ils existaient au xvie s., permettaient, au rapport des historiens, d'évaluer le circuit de ses murailles à près de 4,000 mètres. Les ruines considérables, au milieu desquelles la citadelle rectangulaire flanquée de tours, que nos troupes ont trouvées, témoignent du caractère de solidité et de durée que les Romains avaient su imprimer à leurs établissements dans cette partie de leurs possessions.

Setif était le siège d'un évêché, et saint Augustin dit, à propos du tremblement de terre de 419, que près de deux cents païens, terrifiés par ce phénomène, demandèrent le baptême.

Au moyen âge, les historiens arabes font encore mention de la prospérité de Setif, sinon comme capi-

tale, du moins comme centre de population. Son sol avait conservé son ancienne réputation de fertilité, et ses plantations de cotonniers sont citées avec éloge par les écrivains de cette époque. El-Bekri dit : « Setif est une ville grande et importante, dont l'origine remonte aux temps antiques. La muraille qui l'entourait fut détruite par les Ketama, partisans d'Abou-Abd-Allah-el-Chiaï, et cela pour la raison que les Arabes leur avaient enlevé cette ville et les avaient obligés à payer la dîme chaque fois qu'ils voulaient y entrer. Elle est maintenant sans murs ; mais elle n'en est pas moins bien peuplée et très-florissante. Les bazars sont en grand nombre et toutes les denrées y sont à bas prix... »

Sous le funeste régime établi par la conquête turque, Setif dut participer au mouvement de décadence et de dépérissement qui atteignit toutes les parties de la régence. Les guerres d'invasion avaient renversé ses murailles et jonché le sol des débris de ses monuments. Le défaut de sécurité pour les habitants sédentaires de son territoire ruina son agriculture, et ne laissa que son vieux renom de fertilité, Mais, comme pour attester son ancienne splendeur, au milieu des ruines qui encombraient son enceinte désertée, on continua à tenir à Setif un marché périodique, où les habitants de toutes les parties de la province, autrefois comprise dans le royaume de Bougie, venaient échanger leurs denrées, et se fournir des produits nécessaires à leurs approvisionnements et à leur industrie.

L'heureux emplacement de Setif, la fécondité de son territoire, l'importance de sa position centrale, et jusqu'aux souvenirs qui se rattachaient à son passé, devaient naturellement appeler sur elle notre attention, lorsque nos armes pénétrèrent dans la province de Constantine. Le caractère pacifique des tribus environnantes, plus adonnées que partout ailleurs à la culture des terres, et depuis longtemps soumises à une administration régulière, promettaient une domination facile et une grande sécurité. Ces raisons déterminèrent d'abord l'établissement d'un poste à Setif. Une partie de l'enceinte romaine, en asez bon état de conservation, permettait d'y laisser 5 à 600 hommes, parfaitement à l'abri de toute attaque de la part des Arabes. Plus tard, lorsque nos relations s'étendirent dans cette partie de la province, Setif fut regardée comme favorablement située pour un entrepôt de vivres et de munitions, qui donnerait la facilité d'agrandir encore le cercle dans lequel s'exercerait notre influence, à mesure que les opérations de l'armée nous mettraient en contact avec des populations nouvelles. On commença donc à y construire un hôpital et quelques magasins. Enfin, lorsque, après les évènements du mois de novembre 1837, Abd-el-Kader redoubla d'efforts pour faire soulever les tribus de l'O. de la province de Constantine, Setif, par sa position, devint la clef de toutes les opérations militaires qui devaient faire avorter les tentatives des lieutenants de l'émir et assurer la tranquillité de la province. Le gouvernement fit de Setif le ch.-l. d'un arrond. et y plaça un maréchal de camp. Mais la position de ce poste dut être plus fortement organisée, pour agir vigoureusement dans toutes les directions, sans avoir à compter, comme par le passé, sur les ressources et les secours qu'il tirait incessamment de Constantine. La dénomination d'arrondissement fut changée en celle de subdivision, et l'on y installa un corps de 2,400 à 2,600 hommes de toutes armes (15 oct. 1840).

La création d'un centre de population civile à Setif date du 11 février 1847 ; la constitution de la commune est du 18 juin 1856. La création d'une sous-préfecture, du 13 oct. 1858. Setif est enfin devenue

le siège d'un tribunal de 1re instance, en 1860.

DESCRIPTION. — Setif comprend deux parties bien distinctes : la ville proprement dite, et le quartier militaire; ce dernier, élevé sur le côté O.-S. de l'ancienne enceinte romaine, est séparé de la ville par un mur d'enceinte. On y arrive par les *portes* Nationale et de Bougie; la *place* Nationale en occupe le centre. Les *bâtiments* construits pour loger une garnison de 3,000 hommes sont : une caserne d'infanterie, un quartier de cavalerie, un hôpital, une manutention, un abattoir, un hôtel pour le commandant de la subdivision, un pavillon d'officiers.

La ville est située au S. du quartier militaire; elle est entourée d'une *enceinte* percée de trois *portes :* d'Alger, de Biskra et de Constantine. C'est près de la porte d'Alger que se tient, tous les dimanches, le marché fréquenté par 10,000 Arabes, surtout pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre. — On compte quatre *places :* du Marché, de l'Église, Barral ou du Tremble, et du Théâtre, celle-ci avec maisons à arcades et une fontaine au centre. — Les *rues*, larges et droites, bordées de beaux arbres, coupent la ville en damier : les deux principales sont celles de Constantine et de Sillègue, nom d'un général qui a commandé la place de Setif. — Une église dans laquelle on conserve l'inscription de saint Laurent, martyr, une mosquée, coquet édifice décoré d'arabesques, un bureau arabe, sont les *monuments* à peu près dignes de ce nom. Les différents services civils ont été plus ou moins bien installés dans des maisons fort ordinaires. — Les soldats et sous-officiers de la garnison donnent sur un petit *théâtre*, au centre de Setif, des représentations de comédies et de vaudevilles très-suivies. — Une source qui jaillit au pied S. de la citadelle romaine alimente, au moyen de trois canaux, les nombreuses *fontaines* de la ville, l'abreuvoir, le lavoir, et le vivier à sangsues, près de l'abattoir, d'une eau pure et abondante qui va se perdre ensuite dans l'oued Bou-Sellam, après avoir arrosé la pépinière et les jardins à l'O. L'*instruction publique* est donnée dans un collège communal, deux écoles de garçons, deux écoles de filles et une salle d'asile; ces divers établissements réunissent près de 460 élèves.

Il nous reste à parler du *musée*, malheureusement en plein air, sur la *promenade* d'Orléans, à dr. du boulevard à double rangée de mûriers, en dehors de la porte d'Alger. Là se trouve réunie une collection de 150 monuments de toute espèce, dont la plus grande partie se compose d'inscriptions. M. Poulle, vérificateur des domaines, a signalé le monument épigraphique suivant :

ANTIQVAM C....
SALOMON FORTI.. ...

qu'il complète ainsi : *Antiquam civitatem Sitifim Salomon fortissimus ædificavit* ou *munivit*. C'est l'acte qui constate la construction de l'enceinte de 150 mèt. de côté sur 120, dont deux faces existent encore : l'une, longeant la place Barral; l'autre, faisant face au marché arabe.

Nous signalerons également l'épitaphe d'un saint évêque, le contemporain et l'ami d'Augustin; un autel à Mars, génie de la colonie sitifienne fondée par des vétérans :

MARTI
DEO AVG.
GEN. COL.
. . . . .

et plusieurs autres inscriptions donnant le nom ancien de Setif; entre autres, sur une colonne milliaire :

...COL. N(er) VIANA SITIFIS...

La belle mosaïque trouvée à Aïn-Temouchent est déposée dans les bâtiments du Génie.

Au milieu du rond-point de la promenade d'Orléans, l'armée a érigé une haute colonne, surmontée du buste en marbre du duc d'Orléans, en souvenir de son expédition aux Portes-de-Fer. Au bout de la promenade se trouvent un établissement de bains, de belles cultures potagères, et enfin la pépinière.

A g. de la route d'Alger de charmantes oasis servent de but de promenade.

Environs de Setif.

5 kil. N.-E. **Fermatou**, sur la rive g. du Bou-Sellam, à l'embranchement des routes de Bougie, de Djidjelli, et de Constantine par Djemila et Mila.

12 kil. N. **El-Ouricia**, chef-lieu de commune, comptant avec **Mahouan** au N.-O. 1,142 hab, dont 160 Français, 1.280 indigènes et étrangers.

12 kil. O. **Bouïra**, chef-lieu de commune ; ses annexes sont : 11 kil. O. **Messaoud**, et 7 kil. O. **Aïn-Arnat** ; la population de ces trois villages est de 1,130 hab. dont 52 Français, 989 indigènes et 89 étrangers. Église ; école.

2 kil. S. **Aïn-Sfia**, sur la route du Bou-Taleb.

Un grand nombre de fermes rayonnent autour de des hameaux : les principales appartiennent à MM. Bertrand, Vigliano, Estre, Marille, Tessère, Brégante, Pène, etc.

Les villages suisses, créés dans les 20,000 hectares concédés par décret impérial du 26 av. 1853 à la Compagnie génevoise, sont, parmi les cantons cités plus haut : Bouïra, Mahouan, Ouricia, El-Hassi, Aïn-Mela, Aïn-Arnat, Messaoud, Aïn-Trik, Aïn-Melah.

Toutes ces localités, comme celles de création française, ont eu à souffrir dans la dernière insurrection ; mais il est impossible que, dans un temps donné, situées comme elles le sont, au milieu de plaines fertiles et bien irriguées, elles ne soient en pleine voie de prospérité. Deux d'entre elles sont devenues chefs-lieux de communes : Bouïra et El-Ouricia. — Non loin de Mahouan, au pied du Magris (1,722 mèt.), a été fondé un village important : **Aïn-Abessa**. Aïn-Abessa, située sur les terres d'une ancienne smala de spahis, à une altitude considérable, sous un climat très-sain, près d'une source abondante, a été peuplée en partie de colons algériens, en partie d'Alsaciens-Lorrains. C'est le chef-lieu d'une commune mixte, qui, avec **Faucigny** (*Kherbet-ben-Lella*) et **Aïn-Rouah**, ses annexes, compte 8,648 hab. dont 672 Français, 7,958 indigènes et 18 étrangers. Église ; école. Faucigny et Aïn-Rouah sont situés entre Aïn-Abessa et Setif.

De Setif à Constantine, la route traverse d'abord jusqu'à l'oued-Atmenia les vastes plaines des *Abd-en-Nour*. Avant la domination française, les Abd-en-Nour étaient nomades. Dès que leurs terres étaient ensemencées et que les froids commençaient à se faire sentir, ils abattaient leurs tentes et poussaient devant eux leurs troupeaux. Aujourd'hui, la manière de vivre des Abd-en-Nour s'est modifiée très-sensiblement. Ce qui frappait naguère, en traversant leurs plaines, c'était l'absence de l'homme ; aujourd'hui, de nombreuses habitations se voient de toutes parts. Dans chaque fraction de tribu on a commencé à construire des mechta ou gourbis couverts en chaume pour abriter les laboureurs, laissés auprès des cultures : puis, l'utilité de ces mechta ayant été appréciée, elles se sont multipliées avec rapidité. Partout où il existe une fontaine ou un ruisseau, partout où il a été possible de creuser des puits ou de curer les anciens puits romains retrouvés, s'élèvent des hameaux susceptibles de prendre une certaine extension. En tout cela, les indigènes n'ont été que les imitateurs de nos hardis colons européens. En effet, les établissements agricoles créés par MM. Rimber, Hérand,

Gassiot, de Tourdonnet, Bourceret, etc., les nombreuses plantations qu'ils ont faites autour de leurs fermes, sont aujourd'hui comme autant de charmantes oasis, qui reposent l'œil du voyageur européen. Autrefois on ne voyait qu'un seul arbre dans la plaine des Abd-en-Nour : c'était une aubépine, que nos troupiers nommèrent le *chiffonnier* de la route de Setif, parce qu'il était en effet couvert de chiffons, sortes d'*ex-voto*, placés là par la superstition des indigènes.

324 kil. *Ksar-Temouchent*, ou Aïn-Temouchent, dont nous retrouvons le nom dans la province d'Oran, entre Oran et Tlemcen. A 100 mèt. environ au S. de la fontaine, sur une pente légèrement ascendante qui mène au mamelon et au télégraphe, M. le docteur Bertherand a observé des ruines assez étendues, et dans le bouleversement desquelles on reconnaît encore, à fleur de terre, des alignements de murs rasés, avec des traces de poternes et des angles de rues. Une mosaïque représentant un sujet maritime a été découverte à Aïn-Temouchent et transportée à Setif, à la direction du Génie.

331 kil. Ancien télégraphe aérien, dont le bâtiment crénelé a été transformé en auberge.

Dans le fond de la plaine, à dr., à égale distance d'Aïn-Temouchent et de Saint-Arnaud, on aperçoit une montagne en forme de pain de sucre, au pied de laquelle s'étalent de vastes marais, à sec en été. C'est le *djebel-Braham* ou *Sidi-Brao*. Les marabouts du pays prétendent que, lors de l'invasion musulmane, les guerriers chrétiens de Setif et des environs firent de cette montagne l'ambulance de leurs soldats. Quand l'armée chrétienne eut été battue, les conquérants gravirent les hauteurs de Sidi-Brao et massacrèrent tous les chrétiens, qui ne consentirent pas à embrasser la religion de l'Islam. Le Sidi-Brao fait face, à une certaine distance, au *djebel-Youssef* (1,421 mèt.), montagne dépouillée.

336 kil. **Saint-Arnaud**, village créé par décret du 29 avril 1862, au lieu dit *Taftikia*, chez les *Eulma*, à 1,000 mèt. d'altitude, et érigé en chef-lieu de commune le 10 déc. 1868. Ce centre européen compte, avec ses annexes l'*Oued-Deheb* et *Guelt-Zerga*, 3,285 hab. dont 270 Français, 94 Israélites, 2,871 indigènes et 50 étrangers. Église ; école. Les terres qui l'environnent sont d'une richesse proverbiale dans la province. Au caravansérail des Eulma, près de Saint-Arnaud, on a restauré une *fontaine romaine,* bien connue des voyageurs, qui fréquentent la route de Setif à Constantine ; cette fontaine a un débit journalier de 64,800 litres.

Les différents centres indigènes habités par les **Eulma**, à l'E. de Saint-Arnaud, forment une commune mixte de 17,702 hab. dont 188 Français, 17,436 indigènes et 78 étrangers.

348 kil. *Djerman*, hameau dépendant de Saint-Arnaud.

352 kil. **Paladines** (nom d'un général de division), nouveau village créé à l'endroit dit *Bir-el-Arch*.

356 kil. *Bordj-Mamra* et caravansérail, sur l'oued qui devient plus bas le Roumel. Là étaient autrefois les silos, maintenant effondrés ou comblés, dans lesquels les Abd-en-Nour serraient leurs grains. Là encore s'élève la koubba de *Sidi-Yahïa* qui, selon la légende du pays, fut le fondateur de la tribu des Oulad-Abd-en-Nour. L'intérieur de la koubba dans laquelle est enterré Sidi-Yahïa a environ 5 mètres carrés. Autour des murs règne un soubassement en faïences vernies. Sur le mur à dr., en entrant, se trouve une inscription tumulaire en caractères arabes, peinte à fresque, dont voici la traduction donnée par M. L. Féraud :

O toi qui es arrêté devant notre tombe,
Ne t'étonnes pas de notre état.

Hier nous étions comme toi,
Demain tu seras comme nous.

C'est, comme on le voit, une des nombreuses variantes de *hodie mihi, cras tibi!*

370 kil. **Saint-Donat**, annexe de Châteaudun, compte 250 colons. Église; école. A partir de Saint-Donat, la route est parallèle à l'oued-Roumel, qui coule à dr.

376 kil. **Coulmiers**, nouveau village où se trouve le *moulin* Gassiot.

388 kil. **Châteaudun du Rummel**, commune mixte de 13,725 hab. dont 522 Français, 13,171 indigènes et 32 étrangers. Eglise; école. Là était *la Baraque*, auberge bien connue des voyageurs.

La route longe les pentes S. du *djebel-Grous* (1,107 mèt.), dans une gorge d'un aspect sauvage et sinistre; c'est un chaos de rochers arides, aux formes bizarres et d'une couleur plombée, qui semblent suspendus et menacent sans cesse de tomber sur les voyageurs.

393 kil. **L'Oued-Dekri**, annexe de Châteaudun tire son nom de l'ancienne Idicra.

402 kil. **L'Oued-Atmenia**, créé, le 16 déc. 1854 et érigé en chef-lieu de commune, le 10 déc. 1868, à *Hammam-Grous*, où se trouvait un caravansérail. L'Oued-Atmenia, village situé dans la vallée du Roumel, a pour annexes divers villages nouveaux, en partie peuplés d'Alsaciens et de Lorrains : **Ribeauvillé** (*Bled-Youssef*), **Eguisheim** (*Aïn-Malek*), **Alkirk** (*Sidi-Khralifat*), **Obernay** (*Aïn-Melouk*) (*V.* Environs de Constantine). La population de cette commune est aujourd'hui de 4,101 hab. dont 540 Français, 11 Israélites, 3,499 indigènes et 51 étrangers. Église; école. Entre l'Oued-Atmenia et l'Oued-Dekri est situé Hammam-Grous, source d'eau thermale de 38°, qui a beaucoup d'analogie avec les eaux de Vichy; la légende nous apprend que *Sidi-Amarra*, dont la zaouïa en ruine est près de là, fit jaillir cette source d'eaux chaudes, pour faciliter, pendant l'hiver, les ablutions religieuses de ses frileux disciples. Mais les nombreux vestiges, restes d'un ancien établissement thermal romain, viennent donner un démenti à la légende. De fort remarquables mosaïques, trouvées sur le terrain du comte Tourdonnet seront reproduites par la lithochromie, dans le prochain volume de la Société archéologique de Constantine.

De l'Oued-Atmenia à Constantine, la route, tracée sur la rive g. du Roumel côtoie une infinité de contre-forts dépendant de montagnes de 1,000 à plus de 1,300 mèt. de hauteur.

418 kil. *Ferme Stanislas*. A dr., route allant rejoindre le nouveau chemin de fer de Constantine à Setif. Sur cette route, à 12 kil. de la ferme, nouveau village de l'**Oued-Seguin**, en arabe *Seggân*, chef-lieu de commune de 1,738 hab. dont 83 Français, 1,646 indigènes et 9 étrangers. Église; école.

423 kil. **Aïn-Smara**, chef-lieu de commune de 2,035 hab. dont 173 Français, 1,827 indigènes et 35 étrangers.

Après avoir dépassé la *Maison-Blanche* et le *Polygone*, on arrive à :

442 kil. **Constantine** (*V.* p. 305).

ROUTE 50.

DE CONSTANTINE A SETIF

PAR MILA.

138 kil.

De Constantine à Mila, route carrossable
De Mila à Setif, route muletière.

3 kil. *Salah-Bey* (*V.* p. 342).

18 kil. *Aïn-el-Kerma*. — On laisse à g. la route de **Rouffach**, dont Aïn-Kerma est l'annexe, et à dr. le chemin qui conduit à Khreneg. (*V* p. 343.)

29 kil. l'*oued-Kotoun,* le ruisseau du coton, affluent de l'oued-el-Kebir.

42 kil. **Mila.**

Cirta, Milevum, Chullu et Rusicade (Constantine, Mila, Collo et Philippeville), bien qu'ayant chacune le titre de colonie, n'avaient cependant qu'un seul corps de magistrature, et représentaient, par la réunion de leur territoire, celui que César avait donné à Sitius et à ses partisans. Trois inscriptions recueillies par M. Léon Renier, mais publiées cependant, dès 1853, par M. le général Creuly, ont confirmé ce fait ; sur l'une on lit : PATRONO QVATVOR COLONIARVM ; et sur une autre : M. CAECILIVS.... PRAEFECTVS COLONIARVM MILEVITANAE ET RVSICADENSIS ET CHVLLITANAE...

Mila était le siège d'un évêché qui compte parmi ses évêques saint Optat, l'un des Pères de l'Église les plus vénérés, 270 de J.-C.

Mila appartint plus tard à la puissante tribu berbère des *Ketama.* « La souche des Ketama étendit ses ramifications sur le Mar'reb et poussa des rejetons dans plusieurs parties de ce pays ; mais, après l'introduction de l'Islamisme, à la suite des bouleversements causés par l'apostasie des Berbères, cette tribu se trouva établie dans les campagnes fertiles qui s'étendent à l'occident de Constantine jusqu'à Bougie, et, au midi de Constantine, jusqu'au Mont-Auras. C'est dans ce territoire que les Ketama dressaient leurs campements passagers et faisaient paître leurs troupeaux : ils possédaient même toutes les villes importantes de cette région... Setif, Bar'aï, Nigaous, Belezma, Tiguist, Mila, Constantine, Skikda, Collo et Djidjelli. » (*Histoire des Berbères* d'Ibn-Khaldoun, traduction de M. de Slane.)

« Au mois de Choual 378 (989 de J.-C.), El-Mansour, fils de Bologuîn, dit à son tour El-Bekri, sortit de Kaïrouan, et envahit le pays des Ketama. Arrivé dans le voisinage de Mila, il alla se présenter devant cette ville, avec l'intention de la livrer au pillage et d'exterminer la population ; on venait de déployer les drapeaux et de battre les tambours, quand les femmes de la ville, jeunes et vieilles, sortirent au-devant d'El-Mansour avec leurs enfants. A ce spectacle, il fondit en larmes, et donna l'ordre d'épargner tous les habitants sans exception. Les ayant alors dirigés sur Bar'aï, il fit réduire leur ville en ruine. Ces pauvres gens venaient de partir pour leur destination, chargés de leurs effets les plus faciles à emporter, quand ils furent attaqués et dépouillés par un corps de troupes sous les ordres de Maksen-Ibn-Ziri. Dès lors la ville de Mila resta quelque temps sans habitants. Aujourd'hui, elle est entourée d'une muraille de pierre et d'un faubourg ; elle renferme un djamê, quelques bazars et quelques bains. Les environs de la place sont arrosés par des eaux courantes. La population de Mila se compose d'Arabes, de gens de la milice et d'hommes de race mélangée. C'est maintenant une des villes les plus importantes du gouvernement du Zab. Auprès de Bab-er-Rous, la porte aux têtes, qui est à l'orient de la ville, s'élève le djamê qui touche à la maison du gouverneur. Dans l'intérieur de la ville, auprès de la porte septentrionale, nommée Bab-es-Sofli, on voit une fontaine appelée Aïn-Abi-Seba ; l'eau y arrive par un conduit souterrain qui part de la montagne nommée Ben-Yarout ; puis elle remplit une rigole qui traverse le bazar. En été, l'eau devient rare ; on ne laisse couler la rigole que les samedis et les dimanches. Le faubourg renferme plusieurs bains. Dans la ville est une source appelée Aïn-el-Hamma, la source de la fièvre, dont les eaux, appliquées par aspersion sur le corps d'un fiévreux, lui rendent la santé, grâce à la bénédiction divine et à leur extrême fraîcheur. »

Mila est située à 484 mèt. d'alti-

tude, au nord du Lekahal (1,256 mèt.), au-dessus d'un torrent qui va se jeter dans l'oued-el-Kebir. C'est aujourd'hui une ville kabile où l'enchevêtrement des matériaux de toutes les époques promet, quand on entreprendra des reconstructions, des documents précieux pour l'histoire de la domination romaine. On visitera l'ancienne muraille, la fontaine romaine, et la mosquée de Sidi-Ali-ben-Iahïa, dont le minaret carré est des plus élégants. Un administrateur civil, installé à Mila, depuis 1876, fait construire une ville française, sur le terrain qui fait face à Mila, au S.-E. Un grand nombre de maisons sont terminées. On a recueilli des inscriptions que publiera la Société archéologique de Constantine, en 1879.

Une première reconnaissance fut faite, le 17 janvier 1838, par le général Galbois, à Mila, qui a été occupée définitivement dans ces derniers temps ; une petite garnison est installée dans la Kasba. Mila, chef-lieu de commune mixte, compte avec ses annexes 16,417 hab. dont 1,393 Français, 15,017 indigènes et 7 étrangers. Église ; école.

Au N. de Mila, à 9 kil., **Ferdouak**, près de la rive g. de l'oued-el-Kebir, sur la route d'El-Milia ; à 12 kil. **Sidi-Merouan**, peuplé de Corses d'origine grecque. « Il est impossible de rêver une plus belle position que celle de Sidi-Merouan, dominant le confluent de l'oued-Endja et de l'oued-el-Kebir, et bâti sur l'éperon qui sépare ces deux rivières, en face du massif des montagnes, si variées de formes, de la Kabilie orientale. » (*O. Niel.*) Chapelle ; école.

54 kil. **Zeraïa**, nouveau village.

61 kil. *Aïn-Smara* près de l'*oued-Redjas*, affluent de l'*oued-Endja*, coulant parallèlement à la route, à une distance de 8 kil. La petite *mosquée* d'Eb-Bouchi est située sur la rive dr. de l'oued Redjas, dans le territoire des Ouled-bou-Hallouf, à 2 kil. S. de la route.

81 kil. *Bordj-bou-Akkas*, ancienne résidence de Bou-Akkas-ben-Achour, khralifa du *Ferdjioua*. Bou-Akkas, fils de Moustafa étranglé par Tchakeur, bey de Constantine, succéda à son oncle Meggoura. Ce n'est qu'en 1851 qu'il vint faire sa soumission à la France et recevoir à Constantine, des mains du général Saint-Arnaud, le burnous d'investiture. Le territoire de Ferdjioua est renommé depuis longtemps pour la sûreté de son parcours. Bou-Akkas, rencontrant un jour une femme seule, faisait mine de l'arrêter et de la voler, lorsque celle-ci, le prenant pour un détrousseur de grand chemin, le menaça de la justice de Bou-Akkas. Les anecdotes de ce genre ne manquent pas sur notre ancien khralifa, et, s'il faut en croire les gens du pays, il en eût remontré à Salomon lui-même pour rendre la justice ! Depuis plusieurs années, Bou-Akkas est interné à Constantine ; son bordj, situé sur une branche de l'oued-Endja, au pied d'un mont de 1,150 mètres, considérablement agrandi et aménagé à la française, est la résidence des officiers de bureau arabe. On a trouvé dans les fouilles une belle statue en marbre, qui est actuellement à Constantine.

Du Bordj-bou-Akkas à Setif, direction S.-O.

106 kil. *Djemila* est situé au N. d'une montagne de 1,448 mèt., dans un pays triste et froid ; des ruines remarquables en attestent l'antique splendeur. Djemila a été prise par les voyageurs Shaw et Peysonnel pour *Gemellæ*, à cause sans doute de la consonnance des deux mots, ce qui n'est pas toujours un indice. Djemila est le nom d'une ancienne tribu, branche des Ketama, donné à l'ancienne ville de *Cuiculum*, *Respublica Cuiculitanorum* ; ses ruines sont importantes. On signale : les restes d'une basilique chrétienne ; un temple quadrilatère à six colonnes ; un théâtre ; le forum, avec un

temple dédié à la Victoire ; des bas-reliefs et de nombreuses inscriptions, entre autres celles-ci :

TELLVRI.GENETRICI.
RES.PUBLICA.CUICULITANOR.
TEMPLVM FECIT. . . . .

enfin le bel arc de triomphe élevé à l'empereur Caracalla, à sa mère Julia Domna et à son père Septime Sévère. Ce monument, presque intact, avait été jugé digne d'être transporté à Paris ; mais il vaut mieux, en somme, qu'il soit resté à sa place.

En décembre 1838, pendant une première reconnaissance faite à Setif, un demi-bataillon, étant resté à Djemila, se retrancha dans les ruines. Les Kabiles tentèrent, dans la nuit du 15 au 16, une attaque fort vive qui fut vigoureusement repoussée ; ces mêmes assaillants, grossis par des renforts accourus des montagnes, vinrent attendre au passage le corps expéditionnaire, et le suivirent jusqu'à Mila sans réussir à l'inquiéter sérieusement. De là, ils retournèrent sur leurs pas, pour aller attaquer de nouveau la garnison de Djemila, portée à un bataillon entier, avec deux obusiers de montagne et quelques cavaliers. Cette garnison dut pendant six jours se défendre contre des milliers d'ennemis ; elle leur fit éprouver de grandes pertes et ne se laissa pas un instant entamer. Cependant cette troupe courageuse était exposée à des privations cruelles ; la situation, déjà périlleuse, pouvait le devenir davantage. Dans cette saison, le ravitaillement fut reconnu impossible : un régiment vint porter à la garnison de Djemila l'ordre de se rapprocher du Roumel. Djemila fut pour le moment abandonnée. Occupée de nouveau en mai 1839, lors de l'expédition de Djidjelli, on y construisit un retranchement en terre et on y commença une caserne crénelée. Djemila fut définitivement évacuée en 1840.

Aux environs de Djemila, au N.-O. du djebel-Medjada, sur la rive dr. de l'oued-bou-Hammam, *Hammam-bou-Hallouf*, eaux sulfureuses de 46° ; bassin romain.

112 kil. *Kasbaït*, sur l'oued-Deheb. C'est la station romaine de *Mons* ; on y a trouvé les ruines d'une acropole, d'une porte, d'un pan de mur, d'une tour carrée, d'un temple, des tombes monumentales, mais sans épitaphes ; les inscriptions découvertes jusqu'à présent dans cette localité sont peu importantes.

116 kil. **Beni-Fouda**, nouveau village.

126 kil. *Aïn-Hadjar*.

132 kil. **Fermatou**. (*V*. p. 365.)

138 kil. **Setif**. (*V*. p. 362.)

ROUTE 51.

DE CONSTANTINE A SETIF

155 kil. — Chemin de fer. (Voir les Indicateurs spéciaux).

Le chemin de fer, à une voie, de Constantine à Setif, ligne d'intérêt général, a été concédé à MM. Joret et Cie, par un décret du 15 décembre 1875. Le tracé de cette ligne, étudié par M. l'ingénieur Schérer, remonte la vallée du Bou-Merzoug jusqu'au 36e kil. A El-Guerra, 37e kil., le chemin, qui jusque-là avait une direction S.-E., tourne brusquement à l'O., traverse le col d'El-Mimoun, les plaines des Telar'ma, des Abd-en-Nour et des Eulma et atteint Setif après un parcours de 155 kil.

De la gare de Constantine, à 590 mèt. au-dessus du niveau de la mer, à la gare de Setif, dont l'altitude est de 1073 mèt., la voie ferrée gravira une pente de 483 mèt. On trouvera plus loin l'énumération des principaux ponts ou viaducs jetés sur les cours d'eau ou ravins qu'elle rencontre.

En sortant de la gare de Constantine, où le chemin de fer se raccorde

avec celui de Philippeville, au-dessus du ravin du Roumel, on laisse bientôt la maison du *Bon-Pasteur* à g., puis la *Pépinière* à dr.

3 kil. *Sidi-Mabrouk* (*V.* p. 347), à l'embranchement des routes de Meridj, de Soma et de Bône. Viaduc de 114 mèt. entre les culées, sur l'*oued-bil-Braguet,* affluent du Bou-Merzoug.

11 kil. *L'oued-Hamimin*, arrêt près de cet affluent du Bou-Merzoug ; le chemin de fer, après l'avoir traversé sur un viaduc avec travée métallique de 35 mèt., croise la route de Bône qu'il laisse à g., puis l'*oued-Feutaria* et un canal.

15 kil. **Le Khroub** (et mieux *Khrouroub,* masures, ruines). La station s'élève près d'un moulin, entre le village à l'E. et le Bou-Merzoug à l'O. Le village, créé en 1859, près de l'emplacement de ruines romaines, est aujourd'hui un chef-lieu de commune qui compte, avec *El-Aria*, son annexe, une population de 7,124 hab. dont 519 Français, 1 Israélite, 6,409 indigènes et 195 étrangers. Église de style byzantin, école de garçons et de filles. Marché de bestiaux, le plus important de la province, tous les samedis. — A 3 kil. du Khroub, à g., *Aïn-Guerfa*, hameau dépendant du village.

16 kil. Traversée du Bou-Merzoug, que le chemin de fer laisse désormais à g., et de la route de Constantine à Biskra, qu'il longe jusqu'à El-Guerra.

27 kil. **Oulad-Rahmoun,** chef-lieu de commune de 4,280 hab. dont 233 Français, 3,997 indigènes et 50 étrangers. Église, école mixte, justice de paix. Riches cultures comme au Khroub.

Au 31e kil., non loin de ruines romaines, le Bou-Merzoug, dont la voie a parcouru la fertile vallée, n'est plus qu'à 2 kil. E. de sa source, située près du chemin des Zmoul aux Segnïa.

37 kil. **El-Guerra**, centre en création. Le chemin de fer prend la direction de l'O. Il bifurquera plus tard sur Setif, et au S. sur Batna. Après avoir contourné le massif du *djebel Mimoun* (1,166 mèt.), il arrive à

60 kil. *Talaer'ma*. Cette station, bâtie près de l'*oued-Seguin* et d'une ancienne smala de spahis, dessert les villages de l'**Oued-Seguin** et d'**Aïn-Smara** (*V.* R. 49, p. 367). Au 61e kil. un tablier métallique de 16 mèt. a été jeté sur l'*oued-Ta djerout*.

79 kil. *Mechta-el-Arbi,* station de **Châteaudun-du-Roumel**. Un chemin, à 400 mèt. de la gare, conduit à 7 kil. N. à la route de terre de Constantine à Setif, près du *Moulin-Gassiot* sur le Roumel ; village de Châteaudun à 3 kil. O. du Moulin.

Quand on a traversé, au 91e kil., l'*oued-el-Harris,* sur un viaduc de 20 mèt. avec tablier métallique, on arrive à

96 kil. **Saint-Donat.** La gare est à 1 kil. S. du village (*V.* R. 49, p. 367). — La description des plaines des *Abd-el-Nour* et des *Eulma* (*V.* p. 365) a été publiée plus haut.

111 kil. **Bir-el-Arch.** Le village est à 2 kil. N. et porte le nom de **Paladines,** général qui s'est illustré pendant les guerres de 1870-71. 4 kil. plus loin, traversée de l'*oued-Djerman* sur un viaduc à deux travées métalliques de 12 mèt. de portée.

124 kil. **Saint-Arnaud**, nom d'un maréchal de France, près de la gare des Eulma (*V.* R. 49, p. 366).

141 kil. **Ras-el-ma.** Le village au S. de la gare est en création.

Le chemin de fer, au 147e kil., laisse à 2 kil. N. le village de **Tinar,** éloigné de la route de terre, de 1 kil. Entre les 150e et 151e kil., traversée de l'*oued-el-Hassi*, sur un viaduc de trois arches de 8 mèt. d'ouverture. Au delà du village du même nom, la voie ferrée se rapproche de la route de terre pour arriver enfin à

155 kil. **Setif,** (*V.* R. 49, p. 362), dont la gare est située à l'E.-S., à g. du chemin d'Aïn-Malah.

ROUTE 52.

DE SETIF A BOUGIE

PAR LE CHABET-EL-AKHRA.

110 kil.

Services de diligences de Setif à Bougie, pendant la belle saison.

La première reconnaissance du Châbet-el-Akhra a été faite, il y a une quinzaine d'années, par M. le commandant Capdepont, alors chef de l'annexe de Takitount. C'est à cet officier qu'appartient l'idée première d'un tracé de route de Setif à Bougie, par ce passage, route définitivement ouverte et terminée par le service des ponts et chaussées, sous la direction de M. de Lannoy, et livrée à la circulation en 1873.

La route du Châbet-el Akhra, dans une gorge de rochers calcaires, d'un effet pittoresque très-curieux, et aboutissant au littoral, en longeant l'oued-Aguerioun, à travers une région couverte de bois et de forêts splendides, est un but de promenade pour les touristes dont elle excite l'admiration.

On sort de Setif par la porte de Bougie et l'on traverse le champ de manœuvres au bout duquel est un *café-restaurant*.

La route descend entre les ravins dénudés et presque stériles jusqu'à la plaine de Fermatou et passe sur un pont jeté sur l'oued-Bou-Sellam qui, non loin de là, fait tourner un moulin. Après une montée, on arrive à

6 kil. **Fermatou**, sur la rive g. de l'oued-Bou-Sellam, à l'embranchement des routes de Bougie, de Djidjelli et de Constantine par Djemila, joli village, annexe de la commune mixte de Setif; riches cultures, jardinages, vergers, belles fontaines et moulins. A 4 kil. au N.-E., ruines romaines d'*Aïn-el-Hadjar*, chez les Oulad-Ali-ben-Nasseur.

La route suit un petit défilé entre les contre-forts du *djebel-Matrona* à g. et du *djebel-Decoussin* à dr., laissant de ce côté des vestiges de murs romains.

12 kil. **El-Ouricia** (*V.* p. 365).

18 kil. Col d'*Aïn-Gouaoua*.— Descente dans une vallée qui sépare le Magris de Takitount ; très-belle vue. Au pied de la montée qui conduit à Takitount, *auberge*, moulin, ruines romaines et source d'eau ferrugineuse, gazeuse, semblable à l'eau de Seltz et très-agréable à boire ; on en expédie en bouteilles dans toute la province.

26 kil. **Amoucha**, village en création.

33 kil. **Takitount**, dominé par un bordj construit sur l'emplacement d'une station romaine, annexe de la subdivision militaire de Setif, est le chef-lieu d'une commune indigène de 23,395 hab. dont 58 Français, 23,314 indigènes et 23 étrangers. Du fort, élevé de 1,051 mèt. au-dessus de la mer, on jouit d'une vue splendide; à l'E. le *djebel-Mintanou,* entouré de ravins ; à l'O., le *drâ-Kalaoui,* en forme de pain de sucre au pied duquel on trouve les ruines d'une ville romaine, qui devait compter 8,000 hab., *Ad Ficum* (?); au N.-O., derrière une mer de hauteurs, le *Grand Babor,* au N. l'entrée du *Châbet-el-Akhra,* le *Talifessert*, etc. ; sur chaque plateau est un village kabile. A 2 kil. E. de Takitount, *Aïn-el-Hamza*, source abondante d'eau saline carbonatée calcique et gazeuse, utilisée dans la province comme eau de table, et à l'hôpital de Setif comme eau de Vichy.

38 kil. **Tizi-N'Bechar**, village en création.

La route traverse des forêts de chênes verts et descend ensuite dans la vallée de l'*oued Agrioun,* parallèlement à la rive dr. de cette rivière jusqu'à

49 kil. **Kerrata**, nouveau village, à l'entrée du Châbet-el-Akhra. Marché arabe tous les jeudis. A partir

de Kerrata, l'oued-Agrioun coule à dr. de la route.

Les gorges de Châbet-el-Akhra surpassent de beaucoup les gorges de la Chiffa, de la route de Palestro, et même les gorges de la Grande-Chartreuse. C'est une étroite coupure entre deux montagnes gigantesques, qui s'élèvent de 1,750 à 1,850 mèt., presque partout à pic, quelquefois surplombant l'abîme. La route, sur un parcours de 10 kil., est tantôt creusée sur la paroi verticale du rocher, tantôt portée sur des arceaux. Au fond, l'oued-Agrioun roule, en mugissant, de chutes en chutes. On ne saurait rien voir d'aussi sublime ni d'aussi terrible. Quelquefois la route est suspendue à plus de 100 mèt. au-dessus du torrent, toujours dominée par ces deux gigantesques murailles de rochers qui n'y laissent tomber le soleil qu'à midi. A cette heure, on y rencontre très-souvent des troupes de singes. Les cavernes, dont les montagnes sont percées, servent d'abri à une quantité innombrable de pigeons. A mi-chemin de la gorge, un pont hardi, élevé d'environ 100 mèt., réunit les deux rives de l'oued-Agrioun. Environ 4 kil. plus loin, une belle cascade s'échappe d'un trou de rocher.

59 kil. *Bordj du kaïd Hassen* et sortie des gorges ; *auberge*.

76 kil. *Souk-el-Etnin*. On quitte le torrent pour suivre la mer à g.

88 kil. *Cap-Aokas ; moulin, gîte*. De cet endroit, sur une falaise assez élevée, on voit très-bien Bougie ; la route côtoie la mer et fait le tour du golfe. « Le golfe, sur le bord duquel Bougie s'élève en amphithéâtre, offre l'aspect d'un vaste lac, entouré de rideaux de montagnes aux profils capricieux, qui ne le cèdent à aucune autre pour l'originalité de leurs découpures pittoresques ; d'abord la crête du *Gouraïa*, qui domine Bougie ; à sa dr., le pic de *Toudja ;* en face et suivant l'ellipse du littoral, viennent ensuite les cimes du *Bou-Andas*, les dentelures rocheuses des *Beni-Tizi*, du *djebel-Takoutht*, d'*Adrar-Amellal*, de *Tizi-ou-Zezzour*, la large croupe du *Babor*, longtemps couronnée de neiges, à côté l'arête du *Tababor ;* enfin, au dernier plan, la silhouette bleuâtre du pays de Djidjelli. » (*L. Féraud*).

90 kil. L'*oued-Bou-Djemâ*.

106 kil., *L'oued-Soummam*, encore appelé *oued-Sahel* et *oued-el-Kebir*, que l'on traverse.

108 kil. L'*oued-S'rir*, ou petite rivière venant du *Mzaïa*, à l'O. de Bougie. Au delà, entre le parc à fourrages et l'abreuvoir, se tient le marché arabe, très-important du jeudi, *Souk-el-Khamis*. Toute cette partie de la plaine est destinée à devenir le faubourg de Bougie, où le commerce établira des entrepôts pour les produits si riches et si variés de la Kabilie, tels que bois, liége, résine, fer, cuivre, plomb argentifère, olives et huiles.

110 kil. **Bougie.***

Situation. — Aspect général.

Bougie est située par 2° 45′ de longitude orientale et 36° 45′ de latitude N. sur la côte N.-O. du golfe de ce nom, à 210 kil. d'Alger et de 164 kil. de Philippeville : elle est bâtie immédiatement au bord de la mer, sur le flanc méridional du mont Gouraïa, abrupt et escarpé, qui s'élève rapidement jusqu'à 704 mèt. Cette montagne forme un promontoire rocailleux, courant de l'O. à l'E., et se termine à la côte par le cap Carbon. Bougie est dominée par les hauteurs qui se dressent en amphithéâtre et prseque à pic derrière elle. « Trois contre-forts à peu près parallèles, issus de la même chaîne et séparés l'un de l'autre par deux gorges débouchant à la mer, étaient entourés de hautes murailles en briques, flanquées de tourelles et clochetons conformes aux besoins et aux habitudes militaires de l'époque. Dans l'espace compris entre ces murailles,

20 000 petites habitations à un étage s'élevaient en espalier ; dans ce massif une foule de jardins dominés par les minarets et les coupoles de 50 mosquées : telle était Bougie, l'une des principales cités berbères de l'Afrique du Nord, au temps des Beni-Hammad. » (*Carette.*) Cette position sur le flanc de la montagne, ses maisons écartées et les massifs d'orangers, de grenadiers et de figuiers de Barbarie qui les entourent, rendent toujours son site éminemment pittoresque ; mais il y a loin, bien loin, de la Bougie actuelle à Bougie, capitale d'un royaume et centre d'un commerce important. Cependant l'amélioration du port et la création de routes carrossables se dirigeant sur Setif, sur Aumale et sur Alger, et une plus large extension du territoire civil, ont déjà tiré cette ville de l'état de marasme où elle était plongée, malgré la fertilité des pays qui l'entourent, le bon vouloir des colons et les capitaux des grands industriels.

Histoire.

Bougie, *Bedjaïa,* d'abord un des *emporia* ou comptoirs commerciaux de Carthage, et appartenant ensuite à la Numidie de Massinissa, devint, selon Pline, une des colonies fondées par Auguste dans la Mauritanie, dès la première annexion, 33 ans avant J.-C. Huit ans après, revenant sur cette mesure, il donna cette province africaine à Juba II, en dédommagement de ses États héréditaires définitivement incorporés à l'empire. Le nom romain de Bougie était *Saldæ*, ou, d'après une inscription conservée au musée algérien du Louvre :

COL IVL AVG SALDANT....
colonia Julia Augusta Saldantium.

Les anciennes voies de *Cirta,* Constantine ; *Rusicade,* Philippeville ; *Sitifis,* Setif ; *Rusuccurus,* Dellîs, dont Saldæ était le point de départ, attestent que c'était une place de commerce importante.

Saldæ était, au ve s., une des villes épiscopales, si nombreuses, de la Mauritanie Sitifienne. Un de ses évêques, Paschase, assistait, en 484, au concile de Carthage, convoqué par Hunerik.

Bougie, tombée au pouvoir des Vandales, resta, dit-on, leur capitale jusqu'à la prise de Carthage, et ils l'appelèrent *Gouraïa,* mot qui signifie montagne dans leur langue.

Bougie était-elle tout à fait ruinée lors de l'invasion arabe ? Ibn-Khaldoun nous apprend « que, en l'an 460 (1067-68 de J.-C.), En-Nacer, s'étant emparé de la montagne de Bougie, localité habitée par une tribu berbère du même nom, y fonda une ville, à laquelle il donna le nom d'*En-Naceria*, mais tout le monde l'appela Bedjaïa du nom de la tribu. Il construisit un palais d'une beauté admirable, qui porta le nom du château de la Perle (Kasr-el-Louloua). Ayant peuplé sa nouvelle capitale, il exempta les habitants de l'impôt, et, en l'an 461, il alla s'y établir lui-même. » En-Nacer, surnommé le bâtisseur, était l'ami de Grégoire VII.

El-Mansour, fils d'En-Nacer, fit également sa capitale de Bougie et y ajouta de nouvelles constructions.

Bougie passa successivement sous la domination des différentes dynasties musulmanes qui fondèrent des souverainetés en Afrique,

En 1151 (546 de l'hég.), l'Almohade Abd-el-Moumen s'empara de Bougie. Le roi Yahïa-ben-el-Aziz, dernier descendant d'En-Nacer, fut envoyé au Marok. La famille des Beni-Hammad avait donc régné à Bougie pendant 84 ans.

Sous les Beni-Hafs, dont la domination succéda à celle des Almohades, les princes de la famille qui gouvernait les provinces de Bougie et de Constantine se déclaraient souvent indépendants et prenaient le titre de sultan.

En 1346 (747 de l'hég.), Bougie, conquise par les Mérinides, rentra sous l'autorité des Hafsides. Incorporée de nouveau dans le royaume de Tlemcen, elle fut reprise en 1423 (826 de l'hég.) par Abou'l-Farès, qui la donna à son fils Abd-el-Aziz, pour la gouverner sous sa suzeraineté. Les descendants de ce prince se maintinrent dans ce petit État jusqu'en 1509.

L'histoire de Bougie est très-intéressante au point de vue de son importance commerciale.

Bougie, dont le mouillage a passé de tout temps pour le plus sûr de tout le littoral, était le point de la côte avec lequel les marchands européens entretenaient les rapports les plus étendus et les mieux suivis. Dès le XIe s., des traités de commerce furent conclus avec En-Nacer. Aux XIIe et XIIIe s., les marines, si florissantes alors, des républiques italiennes de Pise, de Gênes, de Gaëte, d'Amalfi et des Catalans, étaient en possession presque exclusive de cette échelle.

Ces relations des Catalans avec la ville de Bougie, s'agrandissant peu à peu, finirent par prendre un caractère politique. Au commencement du XIVe s., l'Aragon exerçait une influence vraiment grande sur les rapports de cette souveraineté avec ses voisins. Bougie n'avait pas de marine et se trouvait ainsi presque sans défense. Les querelles, les rivalités sans cesse renaissantes avec les villes maritimes dont elle était le plus rapprochée, lui firent sentir le besoin de chercher un appui auprès d'une puissance assez forte pour la protéger, et ses relations journalières avec les Catalans la portèrent à se mettre sous la protection des rois d'Aragon. En 1309 (709 de l'hég.), Abou'l-Baka-ben-Zekerïa conclut un traité d'alliance, traité quelquefois onéreux, avec le roi D. Jayme II, qui s'engageait à fournir à son allié, toutes les fois que besoin serait d'attaquer soit Alger, soit tout autre pays des Maures, ennemis de Bougie, dix galères tout armées.

La France n'était pas non plus restée étrangère au commerce de Barbarie. Les relations de Marseille avec l'échelle de Bougie n'étaient pas moins anciennes que celles des Pisans, des Génois et des Catalans, et, dès l'année 1220, elle avait un consul et un fondouk à Bougie. Les négociants européens occupaient un quartier, à gauche de la porte de la Marine. Les importations des négociants marseillais consistaient principalement en vins et en étoffes, et leurs exportations en tissus de laine et en huiles.

Les exportations de Bougie étaient celles des laines, des grains, des huiles, des cires et des cuirs. Il faut ajouter à cette nomenclature le corail, dont la pêche fut longtemps le privilège exclusif des marins catalans; elle était encore dirigée en 1446 par un Barcelonais.

Il paraît que les relations commerciales de Bougie avec les comptoirs européens de la Méditerranée n'excluaient pas la piraterie. « L'habitude de faire la course contre les chrétiens, dit Ibn-Khaldoun, s'établit à Bougie vers le milieu du XIVe s. La course se fait de la manière suivante : une société plus ou moins nombreuse de corsaires s'organise; ils construisent un navire et choisissent pour le monter des hommes d'une bravoure éprouvée. Ces guerriers vont faire des descentes sur les côtes et les îles habitées par les Francs; ils y arrivent à l'improviste et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main; ils attaquent aussi les navires des infidèles, s'en emparent très-souvent et rentrent chez eux chargés de butin et de prisonniers. De cette manière Bougie et les autres ports occidentaux de l'empire Hafside se remplissent de captifs; les murs de ces villes retentissent du bruits de leurs chaînes, surtout quand ces malheureux, chargés de fers et de carcans, se répandent de

tous côtés pour travailler à leur tâche journalière. On fixe le prix de leur rachat à un taux si élevé qu'il leur est très-difficile et souvent même impossible de l'acquitter. »

Marmol nous apprend que le prince Abd-el-Aziz, ayant le désir de s'enrichir, fit armer des fustes pour courir les côtes de la chrétienté. Le roi Ferdinand, déjà maître d'Oran, voyant les maux que causaient les pirates de Bougie, envoya contre eux don Pedro de Navarre.

« L'an 1509, le comte Pedro de Navarre cingla vers Bougie avec quatorze grands vaisseaux chargés de 15 000 hommes de troupes. Il débarqua près de la ville, à l'endroit où était la koubba de Sidi-Aïssa-Sebouki, le 5 janvier 1509 et non en 1510, l'année commençant alors au mois de mars; on ne l'eut pas plus tôt aperçu que, sans l'attendre, on s'enfuit dans les montagnes, quoiqu'il y eût plus de 8000 hommes pour la défendre. Il est vrai qu'ils s'imaginèrent qu'après que don Pedro l'aurait pillée, il se retirerait aussitôt ; mais il bâtit un château sur la côte, à l'endroit où il y a une bonne rade, et mit garnison dans l'ancien, qui était sur le bord de la mer. »

Nous avons, dit page 6, qu'Aroudj, en 1512, et Kheir-ed-Din, en 1515, avaient inutilement tenté de s'empares de Bougie.

Du 2 au 16 nov. 1545, Charles-Quint, après sa désastreuse retraite d'Alger (*V.* p. 7), s'arrêta à Bougie et fit ajouter des travaux aux forts existants.

« Enfin, l'an 1555 (963 de l'hég.), Salah-Raïs, pacha d'Alger, vient assiéger Bougie par terre, avec plus de 40 000 hommes de combat, et par mer, avec 22 fustes ou galères. Après s'être saisi du château impérial, que les Espagnols abandonnèrent, parce qu'ils ne pouvaient pas bien s'y défendre, il assiégea le château de mer, où il n'y avait que 40 soldats, et, après l'avoir battu cinq jours durant, l'emporta d'assaut. Ensuite il mit le siège devant le grand château, où don Alphonse Peralta s'était enfermé avec le reste des troupes, et l'ayant battu 22 jours, comme il ne pouvait plus résister, le gouverneur, pour sauver les femmes et les enfants, le rendit par composition, à la charge qu'on le laisserait aller libre avec tous ceux qui étaient avec lui, et qu'on lui fournirait des vaisseaux pour passer en Espagne. »

Peralta, de retour en Espagne, fut arrêté par ordre de Charles V, jugé, condamné à mort et décapité publiquement à Valladolid, pour avoir oublié l'exemple et la fin si glorieuse de Martin de Vargas (*V.* p. 15).

C'en était fait de la prospérité de Bougie. « Cette ville, autrefois fort grande et peuplée de quantité de corsaires, que la beauté de son port y attirait de toutes parts, est maintenant ruinée (1630), et il ne s'y voit aucun navire. Ceux d'Alger, de qui elle dépend, empêchent le mieux qu'ils peuvent d'y équiper aucun vaisseau pour courir la mer, de crainte qu'ils ont que cela ne divertisse et ruine le commerce de leurs pirateries. » (*Le R. P. Dan.*)

Le chevalier d'Arvieux, qui visitait Bougie en 1674, dit à son tour : « On connaît aisément qu'elle a été fort grande : mais elle n'est plus habitée que de 5 ou 600 personnes et de 150 soldats, qu'on y envoie d'Alger. Ces soldats n'ont pas d'autre occupation que celle de garder les châteaux, qui sont au nombre de trois, et qui forment comme un triangle irrégulier....... Les soldats n'oseraient sortir de leurs forts et sont continuellement sur leurs gardes, à cause des Maures de la campagne qui ne leur font aucun quartier. Réciproquement ceux-ci n'en approchent que les jours de marché. Ces jours-là, il y a trêve, à cause des besoins pressants des uns et des autres. Mais les vendeurs ne s'aventurent jamais à venir dans Bougie. Dans la plaine, à un quart

de lieue de la ville, on voit une grande halle, où les Turcs et les Maures s'assemblent. Ils trafiquent paisiblement les uns avec les autres, depuis le point du jour jusqu'à midi ; mais, dès que ce moment est venu, ils se séparent aussitôt afin d'éviter les querrelles. »

Les indigènes expliquent à leur manière les causes de la décadence de Bougie. Un marabout, Sidi-Bou-Djemlin, dont les Bougiotes, corrompus par un trop long contact avec les Européens, mirent en doute le pouvoir spirituel, ayant mangé une poule servie par eux et non égorgée selon la loi, acheva son repas et prononça la phrase sacramentelle : « Louanges à Dieu, » en portant le bout du doigt sur le plat. A cet attouchement, la poule apparut intacte et vivante, battit des ailes et chanta comme un coq. Après ce miracle, Bou-Djemlin lança cet anathème :

« Les vieillards et les notables d'entre vous demanderont l'aumône, et vos jeunes gens pâtiront de misère. »

Or, bien que Bou-Djemlin ne connût point Virgile, il ajouta :

« Vous trairez vos bestiaux sans jamais écrémer leur lait.

« Vous labourerez sans jamais remplir vos greniers. »

A la prise d'Alger par la France, quelques Turcs, commandés par un kaïd, occupaient les forts de Bougie qu'ils livrèrent aux Mzaïa, pour avoir la vie sauve. Les Mzaïa, Kabiles du littoral, à l'O. de Bougie, étaient encore dans cette ville où régnait une complète anarchie, lorsqu'une flottille venant de Toulon et portant un petit corps d'armée commandé par le général Trézel, entra dans la rade le 29 septembre 1833 ; les troupes débarquèrent à dix heures du matin, malgré le feu des forts dont elles s'emparèrent le soir. Mais ce ne fut qu'après une lutte de trois jours que Bougie tomba définitivement en notre pouvoir. Une inscription a consacré la mémoire de cet évènement :

LVDOVICO PHILIPPO REGNANTE
ET TREZEL DVCE
MDCCC FRANCI HANC VRBEM
MARI AGRESSI VI ARMORVM
BARBARIS ABSTVLERVNT
A. MDCCCXXXIII.

La garnison française fut souvent attaquée à différentes époques, surtout pendant les premiers mois de l'occupation.

Bougie, rattachée à la province d'Alger, eut d'abord comme chef civil un commissaire du roi, puis un commissaire civil, le 21 novembre 1848. Elle fait partie de la province de Constantine depuis le 10 mars 1850. Bougie, chef-lieu d'arrondissement, comprend trois communes : 1° une commune de plein exercice de 4185 hab. dont 1145 Français, 410 Israélites, 1913 indigènes et 717 étrangers ; 2° une commune mixte de 12 967 hab, dont 869 Français, 12 059 indigènes et 39 étrangers ; 3° une commune indigène de 53 436 hab. dont 83 Français, 35 Israélites, 58 315 indigènes et 3 étrangers. Bougie est encore le chef-lieu d'un cercle militaire, dépendant de la subdivision de Setif; sa garnison est de 1500 hommes.

Description.

M. L. Féraud, ancien interprète principal de l'armée d'Afrique, a publié, dans la *Revue africaine* et dans l'*Annuaire archéologique* de la province de Constantine, une monographie très-curieuse de Bougie. Ce travail nous a été fort utile.

Bougie, lors de notre prise de possession, en 1833, comptait 24 quartiers qu'il serait assez difficile de reconstituer aujourd'hui, parce que, dès 1835, des raisons politiques, et surtout le voisinage de peuplades constamment hostiles, décidèrent l'autorité supérieure à faire

restreindre l'ancienne enceinte de la ville. Cette mesure eut pour résultat d'amener la ruine immédiate de plusieurs de ces quartiers, et de motiver, par conséquent, le départ de la majeure partie des habitants indigènes qui, ne pouvant pas ou ne voulant pas s'établir dans la nouvelle enceinte, émigrèrent en Kabilie, à Alger, à Bône, à Constantine et même à Tunis.

Les quartiers encore debout, ou du moins dans lesquels les constructions françaises ont remplacé les masures arabes, sont : sur le bord de la mer, *Bab-el-Bahar* et *Dar-Senâa;* près du fort Barral, *Sidi-Abd-el-Hâdi;* entre le fort Barral et le grand ravin, *Bab-el-Louz* et *Azib-Bakchi ;* près de l'église actuelle, *Karaman ;* à la rue Trézel, *Kâa-Zenkat;* à l'arsenal, *Homt-ech-Cheikh.*

Port.

Le port romain de Saldæ devait comprendre la partie S.-O. de la plage, qui s'étend de la Kasba au parc à fourrage; M. L. Féraud croit avoir vu dans les ruines, à la hauteur du blockhaus Salomon, les restes d'un môle ou d'une jetée que la mer en se retirant a couverts de sable.

Le port arabe de Moula-en-Nacer commençait entre la Kasba et le Parc-aux-bœufs , dans l'endroit connu encore de nos jours sous le nom de *Dar-Senâa,* darse, arsenal maritime, chantier de construction; il était formé par un large môle, qui contournait les assises de la Kasba, passait sous la ville, et arrivait enfin à la hauteur du fort d'Abd-el-Kader.

Plus tard, sous les Turcs, le môle avait disparu, mais c'était à Dar-Senâa que les Bougiotes halaient leurs navires, après les avoir dégréés, lorsque venait la mauvaise saison.

Bougie, à proprement parler, n'avait plus de port. La plage sans fond, qui touche la ville, n'offrait aucun abri pour les gros temps de l'hiver; elle n'était praticable que dans la belle saison. Le seul mouillage qui présentât quelque sécurité, était celui de l'anse de Sidi-Yahïa, ainsi nommée d'une koubba située près de là; mais cette anse ne pouvait contenir que peu de navires, et ne pouvait recevoir ceux de haut bord. L'entrée, difficile par les vents de N. et N.-O., était cependant praticable.

On a entrepris et l'on terminera bientôt dans la rade et sous les murs de la ville les jetées d'un bassin de 7 à 8 hectares, pour les besoins du commerce, qui tend de plus en plus à prendre un grand développement dans la Kabilie. On a proposé, dans le temps, d'établir un grand port à Bougie, en construisant une jetée de 600 mèt. qui, partant du cap Bouak, courrait vers le S.

« Si les laborieuses études et les projets présentés pour les ports de l'Algérie, par M. Lieussou, ingénieur hydrographe de la marine, mort aujourd'hui, sont quelque jour approfondis et mis à exécution, Bougie ne manquera pas d'acquérir une extension immense. » (*L. Féraud.*)

Remparts.

Tous les peuples qui, depuis vingt siècles, ont successivement occupé Bougie, y ont laissé des traces de leur domination. L'enceinte des Romains est debout et reconnaissable sur un grand nombre de points. Elle ne comptait pas plus de 3 000 mèt. de développement. Deux positions plus fortement occupées la protégeaient : ce sont les forts appelés plus tard Moussa et Bridja. Une simple ligne de murailles garantissait le contour du mouillage actuel, au pied de la ville.

L'enceinte sarrasine remonte à l'époque où Bougie devint la capitale des Hammadites, 1067 (360 de l'hég.). C'était, on l'a déjà dit, une muraille haute et continue, flanquée de tours, s'étendant le long du ri-

vage, embrassant exactement dans un rectangle de 140 à 150 hect. la rade et tous les contours du terrain, jusqu'au dehors de Bougie, vers la partie plate de la plage, qui se raccorde avec la plaine. Un arceau en ogive, resté encore debout aujourd'hui, sert d'entrée, au point actuel de débarquement. Cet arceau est connu sous le nom de *Bab-el-Bahar*, porte de la mer, de porte de Fatma ou des Pisans, et les Arabes, amants du merveilleux, ne manquent pas de dire que le bruit de cette porte tournant sur ses gonds s'entendait jusqu'à Djidjelli ! Deux murailles, pareillement flanquées de tours, gagnent le sommet de la montagne en suivant à pic la crête des hauteurs. Cette enceinte, qui a plus de 5 000 mèt. de développement, ne présente sur toute son étendue que des ruines amoncelées : les tremblements de terre ont dû surtout contribuer à cette destruction.

L'enceinte actuelle, septième partie de l'enceinte sarrasine dans laquelle elle est englobée, partant du fort Abd-el-Kader à l'O., s'élève d'abord au N. jusqu'au plateau de Bridja ; de là, elle suit le mur romain, traverse le ravin des fontaines pour remonter au fort Moussa ; enfin de ce point elle va rejoindre la plage, au delà de la Kasba.

Portes.

Les remparts de Bougie sont percés de cinq portes : de *Fouka,* qui s'appelait *Bab-el-Benoud* (porte des armées) et de la *Kasba* à l'O. ; de *Moussa* ou *Barral'*, et du *Grand-Ravin* ou *des Vieillards*, *Bab-el-Louz* des Arabes, au N., d'*Ab-el-Kader*, à l'E. Les portes de la Kasba, de Moussa et d'Abd-el-Kader, communiquent avec les trois citadelles de ce nom. *Bab-dar-Senaa* (porte de la Darse) a disparu dans les constructions de la Kasba; les traces d'une dernière porte, *Bab-Amsiouen* sont reconnaissables dans l'ancien rempart sarrasin, près des casernes de Bridja.

Forts et Casernes.

Le *Bordj-el-Ahmar*, le fort Rouge, dont les ruines se voient à mi-côte, entre la koubba de Sidi-Touati et le Gouraïa, était, avant sa destruction par les Espagnols, le plus ancien de Bougie. Construit du temps de Moula-en-Nacer, en même temps que la grande muraille, il avait été réédifié, à une époque plus récente et nommé *Bordj-bou-Lila*, le Fort élevé en une nuit : ce dernier nom était un de ceux du fort l'Empereur, à Alger; or, on sait désormais à quoi s'en tenir sur la plupart des appellations arabes. C'est au Bordj-el-Ahmar que Salah-Raïs vint s'établir pour reprendre Bougie aux Espagnols, 1555 (963 de l'hég.).

Le fort *Abd-el-Kader*, ou fort de la mer, ébranlé par les secousses du tremblement de terre de 1853, bâti avant l'arrivée des Espagnols, en 1509, est situé au S.-E., sur une terrasse de rochers : sa forme est irrégulière; il renferme une citerne et des souterrains.

La *Kasba,* au S.-O., de forme rectangulaire, flanquée de bastions et de tours rasés en partie en 1853, a été construite par Pierre de Navarre. Les inscriptions suivantes donnent la date de sa fondation :

FERDINANDVS
V REX HISPA
NIAE INCLITVS
VI ARMORVM
PERFIDIS AGA
RENIS HANC
ABSTVLIT VR
BEM ANNO
MDVIIII

« Ferdinand V, illustre roi d'Espagne, a enlevé cette ville par la force des armes aux perfides enfants d'Agar (ou soldats de l'aga?), en l'an 1509. »

QVAM MVRIS
CASTELLIS Q MV

NIVIT IMP KA
ROLVS V AFRICA
NVS FERDINAN
DI MEMORATI
NEPOS ET HA
ERES SOLI DEO
ONOR (*sic*) ET GLORIA
ANNO 1545.

« Cette ville a été pourvue de murailles et de forteresses par l'empereur Charles-Quint l'Africain, petit-fils et successeur de Ferdinand. A Dieu seul honneur et gloire, l'an 1545. »

Charles-Quint, se faisant surnommer l'*Africain*, oubliait que, deux ans auparavant, en 1541, il était venu se réfugier à Bougie après avoir échoué contre Alger.

La Kasba, appropriée pour le casernement d'une partie de la garnison, renferme en outre les magasins des subsistances militaires et cinq citernes, pouvant contenir 200 000 litres d'eau. La mosquée qui s'y trouve, également utilisée pour les services militaires, a été construite en 1797 (1212 de l'hég.), sous le pachalick de Moustafa-ben-Ibrahim.

Le *fort Barral*, au N.-O., ancien *fort Impérial, fort Moussa*, a été élevé, comme la Kasba, par Pierre de Navarre, lors de la prise de Bougie, en 1509. « Il est, dit M. L. Féraud, en très-bon état de conservation ; un chemin couvert, d'après la tradition, le reliait à la Kasba. Une caserne a été construite par nous, sur la terrasse du fort. Le général de Barral, blessé, le 21 mai 1850, chez les Beni-Immel, et mort deux jours après, à l'hôpital militaire de Bougie, fut inhumé dans ce fort, qui, à dater de ce jour, changea son nom de Moussa en celui de Barral. Le cercueil du général est déposé dans une niche pratiquée dans le mur, en face de la porte d'entrée, sous la voûte. » C'est près du fort Barral qu'on remarquait, dit le chevalier d'Arvieux, en 1674, une porte de la ville, assez bien conservée, et flanquée de deux grosses tours rondes : c'est la porte Fouka. Près de là encore est le quartier arabe.

Les ouvrages avancés sont : le *fort Gouraïa*, au sommet de la montagne de ce nom, dominant la ville au N. ; plus bas, à l'O., le *fort Clauzel* ; et sur la plage, non loin de l'oued-Ser'ir, le *Blokhaus Salomon de Musis*, nom d'un commandant supérieur de Bougie, mort assassiné par les Kabiles, en 1836.

Les troupes sont logées dans la Kasba, le fort Barral, la *caserne* de Sidi-Touati, près de la porte du Ravin ou des Vieillards, et la *caserne de Bridja*, à l'E. de la ville ; près de cette caserne est l'*hôpital militaire*, pouvant contenir 600 lits. Sur l'emplacement de la caserne et de l'hôpital, El-Mansour avait fait construire le *château de la Perle*.

L'*arsenal*, sur la place de ce nom ; le *bureau arabe*, place Fouka ; la *manutention*, à la Kasba ; le *campement*, près du débarcadère de la porte des Pisans ; les *parcs* aux fourrages et aux bœufs, près de la porte Fouka, complètent l'installation des différents services militaires à Bougie.

Places.

Place de l'Arsenal, dans le quartier dit Homt-ech-Cheikh ; l'hôtel du commandant supérieur et l'arsenal bordent deux de ses côtés ; le marché aux légumes et aux bois s'y tient tous les jours. — *Place Louis-Philippe*. — *Place Fouka*, près de la porte de ce nom ; on y voit le bureau arabe et la mosquée de Sidi-es-Soufi.

Rues.

Les rues, suivant les pentes de la montagne sur laquelle Bougie est bâtie, sont cependant presque toutes carrossables : quelques-unes sont à escalier. Mais toutes commencent généralement à perdre de leur aspect primitif, car les jardins, lés

fraîches tonnelles et les arbres de différentes essences, qui y sont disséminés, tendent à disparaître de jour en jour, depuis le percement de nouvelles rues et la construction de quelques vastes et disgracieuses maisons, véritables casernes, dans lesquelles l'esprit de spéculation a plus de part que le bon goût. Les rues de Bougie, cependant, larges et bien alignées, sont à peu près parallèles à la rade, dans une direction de l'E. à l'O. Les plus importantes sont les *rue Trézel, Fatma, du Fort* et *des Vieillards*.

Édifices religieux.

L'*église*, de style roman et à une seule nef, est située dans la partie O. de Bougie, près de l'ancien quartier de Karaman. Elle n'a rien qui la distingue, sinon une immense coupole, qui se voit de très-loin, surtout quand on est en mer. On remarque, sur la façade de cette église, des armoiries données par nous ne savons quel collége héraldique. L'écu est chargé d'un croissant, d'une comète et d'une ruche : le croissant rappelle la domination arabe ; la comète fait allusion à celle qui parut, à l'époque où l'on construisait l'église, en 1858 ; la ruche, enfin, doit être l'emblème de l'activité des colons et des populations kabiles, à moins qu'elle ne rappelle la cire dont on fait les bougies qui ont pris leur nom de Bedjaïa. Cet écu est supporté par un singe, ce qui s'explique par la présence de cet animal aux environs de Bougie.

D'autres villes, Alger, Blida et Philippeville, se sont fait des blasons plus ou moins bien appropriés. Philippeville a eu recours aux armes parlantes, et a mis une cigale, en latin *cicada*, sur son écu ; or, on sait déjà que l'ancien nom de Philippeville est Rusicade.

L'emplacement de l'église présente une circonstance curieuse : comme elle a été construite sur les fondations d'une mosquée, dite *djamâ Sidi-el Mohoub*, encore debout en 1832, on a trouvé, à 5 mèt. plus bas, les assises en pierres de taille d'un temple de la colonie, ainsi que le constate l'inscription, qu'on y a découverte, et dont voici la partie principale :

...... STATVAS EQVESTRES....
E FORO AD ORNANDVM TEMPLVM
TRANSTVLERVNT......

.....« Ont transporté du Forum, pour en orner le temple, les statues équestres ».....

La cuve baptismale est posée sur une mosaïque, assez grossière, ayant appartenu au temple romain.

La tradition des peuples a donc perpétué la destination religieuse de cet emplacement, temple d'abord, peut-être basilique chrétienne ensuite, mosquée après, et aujourd'hui église.

Mosquées et zaouïas.— La tradition a conservé le souvenir de la grande mosquée royale, élevée par El-Mansour-Ibn-Nacer, non loin du fort Barral. Elle était longue de 220 coudées, large de 150, ornée de 17 portiques sur sa façade, de 32 colonnes de marbre à l'intérieur. Elle était surmontée d'une large coupole ; son minaret avait 60 coudées de haut. C'était à l'époque où l'on disait que de Bagdad, du Kaire et de toutes les villes de l'Orient, aucune n'était comparable à En-Naceria (Bougie). On comptait 25 mosquées dans la ville et dans la banlieue. 4 sont encore affectées au culte musulman : *Djama-Sidi-es-Soufi*, place Fouka ; — *Djama-Baba-Sefian-Tsouri*, près des Cinq-Fontaines ; — *Koubba Sidi-Mohammed-Amokhran*, au-dessus de la porte du Grand-Ravin ou des Vieillards, à gauche du chemin du fort Clauzel. « Cette koubba, ruinée et abandonnée vers les premières années de notre occupation, a été restaurée en 1850. Le choléra, nommé par les Kabiles *taberrit*, faisait à cette époque de grands ravages dans

les tribus de la vallée de l'oued-Sahel. Un des descendants du marabout eut la bonne idée d'exploiter la situation, en prétendant que son ancêtre lui était apparu en songe, et lui avait dit que l'épidémie sévirait tant que son tombeau ne serait pas relevé; la nouvelle de cette manifestation ne tarda pas à se repandre dans le pays ; de tous côtés arrivèrent des offrandes expiatoires, et la koubba fut restaurée sous la direction du génie militaire. La cessation du fléau a été attribuée à l'intervention du saint marabout. » (*M. L. Féraud.*) — *Koubba Lella-Gouraïa*, dans le fort, sur le sommet de la montagne de ce nom, à une hauteur de 704 mètres.

Les autres mosquées ou zaouïas, qui n'ont échappé à la destruction que pour devenir des bâtiments ou des annexes de bâtiments militaires, sont *Djama-Kebir*, à la Kasba, construite en 1797 (1212 de l'hég.), servant de caserne et de magasin des subsistancss militaires ;— *Djama-es-Souk*, dépendance du parc aux fourrages ; — *Zaouïa Lella-Fatma*, dépendance de l'arsenal de l'artillerie; —*Djama-Sidi-Ahmed-en-Nedjar*, à la batterie du fort Abd-el-Kader, caserne ; — *Koubba Sidi-Yahïa,* près de la mer, ancienne direction du port ;— *Zaouïa Sidi-el-Touati*, au-delà de la porte du Ravin, caserne. Sidi-el-Touati, contemporain d'En-Nacer, était un des nombreux marabouts, dont l'austérité autant que le savoir avaient fait donner à Bougie le nom de *petite Mekke*. « La zaouïa de Sidi-el-Touati fut, jusqu'en 1828, le séjour de plus de 200 tolba, pépinière de kadis et de lettrés pour toute la contrée. Vers cette époque, les étudiants enlevèrent une jeune fille appartenant à l'une des meilleures familles de la ville, l'enfermèrent dans la zaouïa et l'outragèrent brutalement. Les Bougiotes se plaignirent à Husseïn-pacha, qui ordonna aussitôt le renvoi des tolba et la suppression de l'école. »

Édifices civils.

La *Sous-Préfecture,* l'*Inspection des forêts,* les services des *Domaines,* de la *Douane,* le *Tribunal de* 1re *instance,* la *Justice de paix,* les *écoles* sont installés dans des bâtiments qui ne sauraient mériter le titre d'édifice.

Archéologie.

Grandes citernes romaines, entre le fort Barral et la porte du Grand-Ravin ; rue des Vieillards, maison Convert ; *bassins-citernes*, au-dessus de la caserne de Touati. — *Bassins et fontaines*, sur la route du fort Abd-el-Kader, la direction du port. — *Cirque-amphithéâtre*, au-dessous de la porte du Grand-Ravin ; la tombe du commandant Salomon de Musis est placée en quelque sorte au centre de la partie du cirque qui devait servir d'arène. — *Pierres de tailles et colonnes* de la place Fouka. — *Débris divers*, et nombreuses inscriptions provenant de Tiklat, à la Kasba, au port, au quartier des Cinq-Fontaines. Inscriptions déposées devant la mairie.

Des *médailles* et des *inscriptions* se rencontrent de temps en temps dans les fouilles faites pour élever de nouvelles constructions. L'inscription la plus intéressante, puisqu'elle donne le nom de la ville romaine, est au musée du Louvre. Mais il est probable que des fouilles dirigées dans un but purement archéologique amèneraient des découvertes d'une certaine importance.

Environs.

A 1 kil. O., le *blockhaus Salomon*. l'*Oasis,* dans les plaines de la Soummam.

A 2 kil. E., le *cap Bouak*, par la route du port et la koubba de Sidi-Yahïa (*V.* p. 350).

A 3 kil. N. la *koubba Lella-Gouraïa*, au sommet de la montagne de

ce nom. De cet endroit, on embrasse au N.-O. et au S.-E. la vue des côtes de l'Algérie, et à l'O. le réseau des montagnes kabiles.

A 5 kil. N., la *vallée des Singes*.

On rencontre dans les environs de Bougie des ruines romaines, dont les plus remarquables sont : à *Toudja*, 21 kil. S.-O., les ruines d'un aqueduc romain. Cet aqueduc suivait d'une manière presque constante le tracé de la route actuelle, dite des Crêtes, et déversait ses eaux au camp supérieur de Bougie, dans une citerne carrée, longue de 15 mèt. 85 sur 29 mèt. 60 de large, et 15 mèt. 50 de profondeur, obstruée aujourd'hui par les décombres. Les sources très-abondantes de Toudja se trouvent sur le versant méridional de Takala, l'un des pics les moins élevés de cette chaîne de montagnes, et forment l'*oued-R'ir*, qui se jette dans la Soummam, à 12 k. de Bougie. La plus importante est celle qui coule à côté de la mosquée, et que les Kabiles appellent *Aïn-Seur*. Elle ne débiterait pas moins de 916 litres par seconde.

Bitche ou *Kseur*, 26 kil., sur la route de Bougie aux Beni-Mansour sur l'emplacement d'un ancien camp fortifié. A *Tiklat*, 2 kil. E. de Bitche, sur la rive de l'oued-Sahel, ruines considérables de *Tubusuctus*, parmi lesquelles on rencontre l'enceinte, des pans de murs, des arcades, des cippes, des pierres tumulaires, des colonnes milliaires, des souterrains, de nombreuses inscriptions. Les citernes s'y montrent à chaque pas, et plusieurs sont importantes ; celle qui se trouve à 1 kil. de Tiklat, sur le revers d'une éminence dominant la rive g. de la Soummam, est divisée en quinze compartiments, chacun de 4 mèt. 20 de largeur sur 35 mèt. 50 de longueur et 6 de profondeur du fond à la naissance des voûtes. Le nom de Tubusuctus figure deux fois sur une pierre monumentale, trouvée par le capitaine du Génie Martin, et déposée à la kasba de Bougie.

ROUTE 53.

DE SETIF A BOUGIE

PAR LES CARAVANSÉRAILS.

114 kil. Cette route, commencée par le colonel de Lourmel, en 1849, élargie et améliorée par le général Maissiat, en 1852, 1853 et 1856, n'est presque plus suivie, depuis l'ouverture du Châbet-el-Akhra (*V.* ci-dessus).

De Setif à Bougie, direction N.-O.

6 kil. **Fermatou** (*V.* p. 365).

14 kil. La route monte entre **Ouricia**, à d., et **Mahouan**, à g. (*V.* R. 49).

14 kil. *Aïn-Sefa*, entre le *djebel-Magris*, à l'E, et le *djebel-Anini*, à l'O.

28 kil. *Aïn-Roua*, caravansérail. Au-dessous de la belle fontaine qui sort au milieu des rochers formant la base du djebel-Anini (1 546 mèt.), sont des ruines considérables appartenant à l'ancien centre de *Horrea-Aninicensi*, dont la montagne a conservé le nom depuis l'époque romaine.

A l'O. d'Aïn-Roua, près de l'oued-Bou-Sellam, *Hammam - Guergour*, eaux thermales alcalines, très-abondantes et très-chaudes. Ruines romaines intéressantes : sont-ce celles de *Lesbi*, entre Sitifis et Saldæ ?

La route monte et descend continuellement. Le pays que l'on traverse est très-accidenté, car il se trouve situé au milieu des montagnes de la Petite-Kabilie.

34 kil. *Aïn-Kherbet*.

45 kil. *Aïn-Nsa*. Près de là, ancien *caravansérail des Beni-Abd-Allah*, au pied du *Takintont* (1 689 mèt.)

58 kil. *Caravansérail des Guifser*. A 150 mèt. de là, environ, sur la crête du *drâ-el-Arbâ*, on voyait un poste-romain dont les pierres ont servi à la construction d'un caravansérail, en 1853. Au delà, chez les

Oulad-Berbecha, de la confédération des *Abd-el-Djebbar*, eaux salines très-chaudes.

75 kil. **Colmar,** nouveau village, près du *caravansérail de l'oued-Amizour*. A 4 kil. O. de la route, chez les Isnaguen, on rencontre des ruines éparses, signalées ainsi que beaucoup d'autres par M. Féraud, ancien interprète principal de l'armée.

De Colmar à Bougie, la route côtoie la rive d. de l'oued-Sahel.

88 kil. La route traverse l'oued-Sahel à d. des ruines de *Tubusuctus* (*V.* ci-dessus.)

114 kil. **Bougie** (*V.* p. 373).

ROUTE 54.

DE BOUGIE AUX BENI-MANSOUR.

108 kil. Route carrossable. — Service de diligences, tous les jours, jusqu'à Metz.

13 kil. **La Réunion**, nouveau village créé au lieu dit l'*Oued-R'ir*. La mairie, l'église et l'école, sont installés sur une hauteur dominant le village.

26 kil. **Bitche**, nouveau village, sur l'emplacement d'*El-Kseur*, à g. de l'oued-Sahel, comme la Réunion. — Église et école.

38 kil. *Ilmaten*, village kabile.

48 kil. *Sidi-Aïch*, village kabile, futur centre européen, comme Ilmaten.

La route qui côtoie toujours la rive g. de l'oued-Sahel ou Soummam, passe avant d'arriver à Metz, dans le défilé pittoresque et accidenté de *Fellaï*.

78 kil. **Metz** ou *Akbou,* au pied d'un mamelon conique, qui semble barrer la vallée de l'oued-Sahel. Ce piton doit son nom au tombeau, Akbou, s'élevant sur le versant N.-O., et ne portant aucune inscription. Metz, centre militaire de la subdivision de Setif, est le chef-lieu de canton d'une commune mixte et d'une commune indigène. La commune mixte comprend 2,614 hab. dont 385 Français, 4 Israélites, 2,176 indigènes, 49 étrangers. La population de la commune indigène est de 45,389 hab. dont 48 Français, 2 Israélites, 45,330 indigènes et 1 étranger. Eglise et école.

91 kil. **Bordj-Tazmalt**, nouveau village, annexe de Metz. A cet endroit la route prend la droite de l'oued-Sahel.

108 kil. **Beni-Mansour** (*V.* R. 18).

ROUTE 55.

DE SETIF A BOU-SADA

PAR MSILA.

195 kil. Route muletière en partie.

67 kil. **Bordj-Bon-Areridj** (*V.* R. 49).

La route, dont la direction était jusqu'alors de l'E. à l'O., prend celle du N.-N. au S.-O., traversant, de Bordj-bou-Areridj à Msila, le massif de l'Atlas dépendant de l'ancien khalifa de la Medjana ; et, de Msila à Bou-Sâda, le Hodna, dont le fond est occupé par une sebkha ou lac salé. On descend le long de l'oued-Ksob, qui coule dans des gorges profondes.

80 kil. *Aïn-el-Leuch*, sur l'oued-Zitoun, affluent de l'oued-Ksob.

93 kil. *Bordj-Medjez-el-Foukani*, chez les oulad-Hellouf. *Caravansérail.*

107 kil. *El-Hammam*, eaux thermales simples, 43°; près de là, moulin sur l'oued-Ksob.

111 kil. Khremissa, village indigène.

121 kil. **Msila*** est située par 35°43′ de latitude N., et à 2° 14′ de longitude E., au N.-O. du Hodna. C'est le chef-lieu d'une commune indigène de 13,187 hab. dont 23 Français, 13,160 indigènes et 4 étrangers. Chapelle ; école. « Msila, au dire d'El-Bekri, eut pour fondateur Abou'l-

Kassem-Ismaïl-ben-Obeïd-Allah, le Fatimide, en 313 de l'hég. (935-36 de J.-C. » — « Comme il campait sur les rives du Seher, dit à son tour Ibn-Hammad (traduit par M. Cherbonneau), Abou'l-Kacem y traça la place de la ville de Msila. C'est, monté sur son cheval de bataille, et avec la pointe de sa lance, qu'il en marqua l'enceinte. Ali-ben-Hamdoun-el-Djodhâmi, surnommé le fils de l'Andalouse, fut chargé de la bâtir, de la fortifier et de l'embellir ; elle fut appelée Mohammedia, du nom d'Abou'l-Kacem, lequel était Mohammed. » — « Bâtie sur le bord de l'oued-Seher, aujourd'hui *oued-Ksob*, cette ville, continue El-Bekri, est entourée de deux murailles, entre lesquelles se trouve un canal d'eau vive qui fait le tour de la place. Par le moyen de vannes, on peut tirer de ce canal assez d'eau pour l'arrosement des terres. Dans la ville on voit plusieurs bazars et bains, et à l'extérieur, un grand nombre de jardins. On y récolte du coton dont la qualité est excellente. Tout est à bas prix dans Msila ; la viande surtout est très-abondante. On y rencontre des scorpions dont la piqûre est mortelle. »

Msila ayant été rasée, en 1088, ses habitants furent transportés à Kalaâ. Une nouvelle population en releva les murs, qui furent abattus, 60 ans plus tard, par les Zenata. Reconstruite encore, Msila fut de nouveau saccagée par l'Hafside Abou-Iahïa.

La Msila de nos jours, qui, comme on le voit, a subi le sort des autres villes du Zab, sous la domination des Arabes, est bien déchue de sa splendeur passée. Elle avait, sous les Turcs, une petite garnison, et elle a été occupée un instant par les Français en 1841. « Ses maisons, construites en touba, se dressent, avec leur teinte terreuse, au-dessus des jardins, tous peuplés d'arbres fruitiers, qui bordent le bas du mamelon. Avant de pénétrer dans la ville, du côté de la rive droite, on traverse un quartier entièrement neuf, composé d'une quinzaine de boutiques, occupées surtout par des juifs, d'un caravansérail, et plus bas, d'un moulin mû par l'eau. Puis on descend, par une pente fort rapide, dans le lit de la rivière sur laquelle n'existe ni pont, ni passerelle ; ce qui me paraît un inconvénient fort grave pour la facilité des communications. Après avoir atteint le haut de la berge de gauche, encore plus escarpée que celle qui lui fait face, on se trouve à Msila.

« Les rues, comme dans tous les villages kabiles ou sahariens, sont tortueuses, raboteuses, se terminant généralement en cul-de-sac ; mais plus malpropres encore ici que partout ailleurs. Nulle part je n'ai vu contrevenir aux règlements de la police d'une manière aussi flagrante. L'édilité locale n'a décidément pas des idées bien nettes en matière de voirie...

« La ville de Pise s'enorgueillit à bon droit de sa tour inclinée. Eh bien ! Msila en renferme non pas une, mais au moins dix de ce genre, Ce sont ces minarets formés de cubes de touba, étayés les uns sur les autres au moyen de rondins sur lesquels ils reposent, se rétrécissant à mesure qu'ils s'élèvent et conservant leur aplomb, bien qu'il y ait au moins un mètre d'inclinaison du sommet à la base. Il est vrai que le mérite peut bien en être rapporté au temps plutôt qu'à un plan arrêté d'avance par l'architecte ; mais le fait existe.

« C'est dans l'une des dix-sept mosquées de Msila, celle de Bou-Djemeleïn, le patron de l'endroit, qu'on voit la tombe du malheureux Naâman, bey de Constantine, qui fut étranglé en ce lieu par ordre de son compétiteur Tchakeur-bey. Une double rangée de briques sur champ compose seule le mausolée, où l'on ne lit d'ailleurs aucune épitaphe, rien qui rappelle la mémoire de l'illustre défunt. » (*E. Vayssettes.*)

A 4 kil. O.-E. de Msila, sont les ruines, à ras de terre, de *Bechilga*,

ville déjà détruite, au temps d'El-Bekri et dont les matériaux, pierres de taille, colonnes et chapiteaux, transportés en grande partie à Msila, ont servi pour les constructions privées ou publiques dans lesquelles ils sont entassés sans ordre et sans goût. Le plus curieux de ces matériaux est une pierre faisant partie d'une grange de la maison de l'ancien kaïd Ben-Safar-et-Toumi. On lit sur cette pierre l'inscription dont le texte, publié plusieurs fois et d'une manière différente, dans la *Revue Africaine*, a été le sujet de bien des controverses. Voici le texte et la version de M. A. Poulle, vérificateur des domaines :

AEDIFICATAESTAFUNDAMENTISHVICCI
V... OVAIVSTINIANAZABISVBTEM
P... DOMNINOSTRIP... SMIETINVICTISS

« Ædificata est a fundamentis
« huic civitas nova Justiniana Zabi
« sub temporibus domini nostri piis-
« simi et invictissimi. »

« Ici a été bâtie, depuis ses fondations, la nouvelle ville de Zabi, la Justinienne, sous le règne de notre empereur très-pieux et très-invaincu. »

A 36 kil. N.-O. de Msila et au S. du *djebel-Tarf*, on rencontre à *Bled-Tarmount* des ruines romaines peu considérables. M. le docteur Lacger y a copié, en 1841, une inscription gravée sur une colonne milliaire, dont le mot essentiel, nom de la localité romaine, est TATILTI.

Entre Tarmount et Msila sont encore d'autres ruines; appartiennent-elles à *Aræ ?*

Des ruines de villes, de portes, de camps fortifiés, de tronçons de route, de puits artésiens, de citernes ensablées attestent qu'une civilisation avancée a fait un séjour de plusieurs siècles dans le fertile bassin du Hodna, susceptible de devenir le théâtre d'une colonisation prospère. Des vestiges de constructions hydrauliques attirent surtout l'attention du voyageur, constructions établies au moyen de matériaux trouvés sur place, soit du ciment et des cailloux roulés, composant des blocs de béton, tellement solides que la pioche n'y peut faire brèche.

A 40 kil. O. on visitera les ruines d'un barrage et d'un canal sur l'*oued-Chelal*, au point dit *Ced-Djir*. Ced-Djir veut dire barrage en chaux. Dans le lit et sur la berge dr. de l'oued-Chelal, le barrage, long de 50 mèt., pourrait être utilisé de nouveau, en rétablissant sa brisure, large de 10 mèt.

A 16 kil. O. à l'*oued-Legouman*, on rencontrera, en remontant un peu ce torrent, les vestiges de quatre barrages dont le dernier, c'est-à-dire, l'inférieur, a du être un barrage de retenue ; il est situé près de *Koudiat-Ouglif*, ou *kherbet-Djesseria* , mamelon isolé, de forme conique, dominant le cours de l'oued-Legouman, entouré de son sommet à sa base de ruines romaines, qui couvrent les environs sur une étendue de 100 hect., et au milieu desquelles on distingue très-bien l'ancienne voie de Zabi. L'oued-Legouman a ses sources sur les versants sud de *djebel-Kteuf* : ce torrent rapide, et souterrain en certains endroits, reçoit les eaux d'une vallée profonde aux flancs boisés et accidentés. Enfin, à Bechilga, sur l'*oued-Deb*, et à Msila, sur l'*oued-Ksob*, au-dessus de grands jardins , existent encore les vestiges de plusieurs barrages. On en voit également dans le N.-E. du Hodna, entre Msila et Tobna, à l'*oued-Selman*, 18 kil. de Msila ; à l'*oued-Mnaïfa*, 42 kil. ; à l'*oued-Maïra*, 52 kil. ; sur cette dernière rivière, reste d'aqueduc.

135 kil. *Koubba de Sidi-Hamla.*

Le terrain que l'on parcourt jusqu'à Bou-Sâda, dans la partie O. du Hodna, est sablonneux, avec quelques arbres et quelques touffes d'herbes çà et là ; les coloquintes couvrent parfois le sable de leurs pommes jaunes et de leurs longues rames. La plaine du *Hodna*, cette au-

tre Mitidja jadis, faisait autrefois partie du Zab. Elle est enserrée entre deux régions montagneuses, le massif maritime et le massif saharien ; le fond, comme nous l'avons déjà dit, est occupé par un lac salé, où viennent se déverser, à l'époque des pluies, les eaux des montagnes; on l'appelle *Chot-es-Saïda* ou *Chot-el-Msila*, à cause de la ville de ce nom, qui le domine au N.-O., de même que les Romains l'appelaient *Salinæ Tubonenses*, à cause du voisinage de Tobna. Le lac est souvent à sec, et ses bords, surtout à l'O., offrent des effets de mirage des plus ravissants. Il a 70 kil. de longueur sur 10 à 25 de largeur ; le climat de ses bords est brûlant, et la végétation y ressemblerait jusqu'à un certain point à celle de l'Égypte et du Sénégal. Néanmoins ce bassin a un grand avenir, parce que ses terres sont des meilleures, et qu'on y peut irriguer plus de 100 000 hect. Les Français y ont creusé un certain nombre de puits artésiens. La route traverse le lac, de *Freha* à Aïn-Benian, précisément sur l'extrémité de sa partie O.

140 kil. *Bir-Souïd.*

164 kil. *Aïn-Benian*, source thermale au milieu de quelques ruines romaines, sur le bord occidental du Chot-el-Hodna.

175. kil. *Bir-el-Gora.* Puits artésien.

195 kil. *Bou-Sâda.* (*V.* R. 16.)

ROUTE 56.

DE SETIF A BATNA

A. 133 kil. par Bir-Haddada. — *B.* 158 kil. par Zana.

Routes muletières.

L'excursion de Setif à Batna par Bir-Haddada ou par Zana, se fait, en partie, par des chemins muletiers. Le touriste sera amplement dédommagé de ses fatigues par la contemplation des montagnes, des ravins, des sources, des lacs, des cascades, des forêts et des ruines.

« Le cercle de Setif, dit M. Pelletier, est riche en ruines romaines. Les restes de villes, villages, châteaux-forts, couvrent le sol. Dans les vallées, ces grands débris vous arrêtent de lieue en lieue. Les villes ont souvent une étendue de plus de 50 hectares ; les unes étaient entourées de remparts, les autres ouvertes, mais alors elles ne sont distantes d'autres agglomérations que de quelques centaines de mètres. Il arrive parfois qu'une grande plaine ou vallée est protégée par un castellum bien fortifié, placé sur un mamelon d'où sort la source abondante qui fertilisait les environs. Pour qu'on puisse reconstituer géographiquement la grande occupation romaine, il faudrait des explorateurs bien sérieux, agissant sous la protection de l'État. Les noms des villes, populations, l'importance agricole, les noms des administrateurs, leurs fonctions administratives ou militaires, tout se retrouverait..... »

Tout ce que dit M. Pelletier est très-juste, et ce n'est qu'avec la plus extrême circonspection que nous acceptons les synonymies géographiques que des explorateurs de bonne volonté donnent quand même.

A. De Setif à Batna par Bir-Haddada.

133 kil.

De Setif à Aïn-Melloul, direction S. route carrossable.

2 kil. **Aïn-Sfia**, *V.* p. 362.

11 kil. **Aïn-Mesloug**, *V.* p. 362.

25 kil. *Aïn-Melloul*, petit lac, à g., ruines romaines, à d., au pied occidental du *Djebel-Yussef* (1431 mèt.), à la bifurcation du chemin de Setif au Bou-Taleb et à Batna. A 300 mèt. de là, sur la route du Bou-Taleb, le Ksar - Melloul a été démoli pour l'empierrement de la route ; des

inscriptions romaines et autres y ont été trouvées.

Le *Bou-Taleb*, à 25 kil. S.-O. d'Aïn-Melloul, et à 60 kil. S. de Setif, fait partie du massif tellien compris entre Setif et le Hodna. C'est encore une des parties boisées de la province de Constantine. Les principales essences forestières sont le chêne-vert, le chêne-liège, le pin et le cèdre, qui malheureusement disparaît comme à Teniet-el-Hâd et à Batna, par suite des coupes inintelligentes, permises aux colons. Le Bou-Taleb a sa place dans les annales militaires de l'Algérie : grand nombre d'Arabes fuyant devant le général Levasseur, en déc. 1845, furent surpris par les neiges et périrent en grande partie. Au N.-O. du Bou-Taleb, *Hammam-bou-Sellam*, eaux salines chlorurées sodiques, 47° à 54°; huit sources reçues dans plusieurs bassins naturels, donnent 3,000 litres par heure. *Hammam-bou-Taleb*, au S.-E. chez les Oulad-Sefian, près du village arabe d'**El-Hammam**, sources salines chlorurées, 53°, 72,000 lit. par heure, reçues dans des bassins naturels.

Revenant sur Aïn-Melloul, la route, carrossable jusqu'alors, devient route muletière, direction S.-E. Après avoir contourné le sud du Djebel-Yussef, on arrive à

34 kil. *Bir-Haddada*, auberge, dans la vallée comprise entre le Djebel-Yussef et le Djebel-Skrin, chez les R'ira-Guebla. Les ruines de Bir-Haddada dont on a pu suivre le mur d'enceinte, sur un développement rectangulaire d'environ 1,000 mèt. sur 600 mèt., couvrent une superficie de 60 hect. Parmi les inscriptions découvertes à Bir-Haddada, M. Berbrugger a traduit les dernières abréviations de celle-ci :

.. OM
....
... K. B. DDSP

où il a lu R. K. B., par République de Kentenarius pour Centenarius. Mais outre, dit M. Poulle, que l'R ne paraît pas, il semble téméraire de donner le nom d'une fortification à la ville qu'elle protège et dont le nom est encore à trouver. *Centenarius*, élevé de 313 à 319, sous Constantin et Licinius, était un surcroît de défense, puisque la ville, comme on vient de le voir avait un mur d'enceinte. On vivait vieux à Bir-Haddada, comme le témoigne cette inscription retrouvée, parmi les tombes :

DMS
IVLIA VLPIA
VIXIT CII

« Ulpia a vécu cent deux ans.» — A 8 kil. E. de Bir-Haddada, entre la pointe E. du djebel-Yussef et le lac d'Hamiet, les ruines romaines d'Aïn-Sultan s'étendent sur une superficie de 150 hect. environ; pas ou peu d'inscriptions.

42 kil. *Aïn-Beïda.*

45 kil. *Aïn-el-Hamiet.* A l'extrémité O. du lac Hamiet, et au pied des derniers contre-forts du djebel-Skrin, les ruines qui couvrent une étendue de 120 hect. environ sont celles de *ad Perdices* ou *Perdicibus*, évêché de la Mauritanie sitifienne. Selon Antonin, Perdices est à 25 milles, soit 37 kil., de Setif, sur la route de cette ville à Zabi ou Bechilga, dans le Hodna, par Macri ou Magra, et sur la route de Setif à Lambèse par Zaraï et Lamasba, ou l'enchir Merouana. La distance de Kherbet-Hamiet est juste de 37 kil., en ligne droite, jusqu'à Setif, par Bir-Haddada.

57 kil. *Sidi-bel-Azzem,* koubba et fontaine. A 15 kil. E. de Sidi-bel-Azzem, sur l'une des trois voies romaines de Setif à Lambèse, et par Perdices, au-delà de la maison du Kaïd, est située *Zaraï*, l'ancienne *Colonia Julia Zaraï.* On voit que le nom s'est conservé à peu près intact jusqu'à nos jours. Zaraï ou *Colonia Zaraï*, située chez les *Oulad-Sellam*, sur une des routes les plus fréquentées, qui conduisaient du désert dans la

Mauritanie Césarienne, était, vers le milieu du IIe s. de notre ère, le lieu de la garnison d'une cohorte qui lui avait emprunté son nom (cohors colonorum Juliensium Zaraïtanorum), ainsi qu'il résulte d'une inscription de Lambæsis. M. le commandant Payen, parmi les 400 inscriptions tumulaires et autres, qu'il a copiées dans cette localité, en a rencontré une donnant le nom de la colonie :

IO. M. O.
IMPCAES
ALEXANDER
IVLIAEM
CASTOR. E
ZARAHAN
DEVOTV. N.
....
DEC. SPLENDID
....

Mais une des plus importantes et des plus curieuses est celle qui fut découverte par un maçon italien dans les fouilles exécutées pour l'établissement d'un moulin chez le kaïd Si-Mokhtar. M. Léon Renier a donné et rétabli le texte de cette inscription, qui n'est autre qu'un tarif des droits de douane, daté du 3e consulat de Septime-Sévère, c'est-à-dire de l'an 202 de notre ère, et sur lequel on lit qu'un esclave payait les mêmes droits d'entrée qu'un cheval : 1 denier et demi (1 fr. 25 c. à peu près !). Nous regrettons de ne pouvoir citer ce document tout au long, et nous renvoyons les lecteurs aux *Inscriptions romaines de l'Algérie* par M. Léon Renier. La pierre épigraphique, rapportée d'Algérie par M. Héron de Villefosse, a été déposée au Louvre. Zaraï, qui comptait plus tard un évêché, était devenue la ville arabe de Zraïa, et Ibn-Khaldoun nous apprend qu'El-Mostanser-le-Hafside, sultan de Tunis, y fit décapiter les principaux chefs révoltés des *Douaouida,* qui y avaient proclamé la souveraineté de son frère Abou-Ishac. Les mosquées encore debout de Zraïa témoignent de la splendeur passée de cette ville.

Voici la description sommaire, mais suffisante, de l'emplacement de Zraïa et de ses ruines. D'une citadelle rectangulaire dont les murs ont 2 mèt. d'épaisseur, sort un ruisseau, l'aïn-Zraïa, qui, après avoir fait tourner un moulin, grossit au N. l'oued Taourlent ou R'eraouat qui coule à l'E. de la ville. A l'angle S.-O. de la citadelle, ruines de mosquée et koubba de Sidi-Lekahal ; à l'E., entre la citadelle et l'oued-Taourlent, ancien poste et octroi romain. Au-dessus et sur la rive g. de l'oued, mosquée de Sidi-Ahmed-ben-Abd-Allah. Au S. de la citadelle, ruines sur une grande étendue ; substruction de basilique chrétienne à trois nefs, et cimetière ; autre église à une seule nef, au S.-O. Parmi les inscriptions tumulaires, on a trouvé celle d'un centenaire, le vétéran Caïus Julius Liberalis.

A 20 kil. S.-O. de Zraïa, 45 kil. en droite ligne de l'enchir-Merouana, M. le commandant Payen a découvert à *Kherbet-Zerga*, sur *l'oued-Beïda,* près des ruines d'un temple, une inscription déterminant, en cet endroit, l'emplacement du châtea des Cellensiens, ou *Cella :*

.... CAS
TELLI CELLENSES... .

Cella était un évêché de la Mauritanie sitifienne.

On ne quittera pas cette partie O. de la subdivision de Batna sans visiter la ville de N'gaous, près de l'*oued-Barika,* à 30 kil. de l'enchir-Merouana et 70 de Batna.

77 kil. *Ras-el-Aïoun.* A 14 kil. S. **N'gaous.** « N'gaous ou *M'gaous*, dit M. L. Féraud, avec ses grands arbres et ses belles fontaines, serait une ravissante bourgade, si les habitants avaient le soin de la débarrasser des décombres et des tas d'immondices qui l'obstruent sur tous les points. Quelques rigoles

pour l'écoulement des eaux sont évidemment, à leurs yeux, des travaux de luxe, car j'ai remarqué que les rues étaient souvent interceptées par des cloaques infects, rendant la circulation assez difficile pour un Européen. La maison du kaïd, la seule qui soit à peu près confortable, est solidement construite en maçonnerie, sur d'anciennes voûtes romaines, servant aujourd'hui d'écuries : elle est accompagnée d'un superbe jardin, qu'arrose une rigole, où l'eau coule en permanence... N'gaous possède deux mosquées. La première, celle de *Sidi-Bel-Kassem-ben-Djenan,* située à peu près au centre de la bourgade, est construite en matériaux antiques, pierres et colonnes. Deux coupoles blanchies à la chaux la surmontent ; le reste de la toiture est en terrasse. La seconde est celle de Sidi-Kassem, beaucoup plus connue sous le nom de *Djama-Sebâ-er-Rekoud*, mosquée des Sept-Dormants : elle est recouverte en tuiles. Elle est divisée par trois rangées de colonnes, de cinq colonnes chaque, et dont deux portent des inscriptions.... Le tsabout ou châsse qui recouvre la cendre de Sidi-Kassem, fondateur de la mosquée, est placé dans le fond, à droite en entrant. Un linteau mobile, également en bois, placé sur le cercueil, porte une légende en caractères barbaresques gravés en relief, sur laquelle on lit que Sidi-Kassem est mort au commencement de l'an 1033 de l'hégire (nov. 1623 de J. C.).

« La tradition raconte que Sidi-Kassem, originaire du Hodna, était un homme pieux et très-savant, ne s'occupant jamais des choses de ce monde ; il s'en allait de tente en tente, stimulant le zèle des musulmans pour les œuvres pieuses. Quelques années avant sa visite à N'gaous, sept jeunes gens de la ville, jouissant d'une réputation parfaite, disparurent tout à coup, sans que l'on en eût la moindre nouvelle. Un jour, Sidi-Kassem arriva, et, après s'être promené dans le village, alla chez un des principaux habitants et l'engagea à le suivre. Après avoir marché quelque temps, il lui montra un petit monticule formé par les décombres, en lui disant : « Comment souffrez-vous que l'on jette des immondices en cet endroit ? Fouillez et vous verrez ce que cette terre recouvre. » Aussitôt on se mit à déblayer le terrain, où se trouvèrent les sept jeunes gens (sebâ rekoud), dont la disparition avait causé tant d'étonnement, étendus la face au soleil, et paraissant dormir d'un profond sommeil. Le miracle fit, comme on le pense bien, très-grand bruit. Aussi, pour en perpétuer le souvenir, fut-il décidé que l'on bâtirait immédiatement une mosquée sur le lieu même, et qu'elle porterait le nom de Sebâ-er-rekoud, des Sept dormants. Il existe, en effet, dans la mosquée, à g. en entrant, une galerie en bois presque vermoulu, formant comme une sorte de chambre ou de carré réservé, dans lequel on pénètre par deux ouvertures. Là sont déposés côte à côte sept tsabouts, cercueils ou châsses en bois, à peu près d'égale dimension, sans inscriptions ni légendes, que l'on m'a dit recouvrir les dépouilles mortelles des sept dormants.

« Mais je n'ai point parlé encore de l'objet qui cause l'admiration des crédules musulmans, c'est-à-dire de la gigantesque guessâa (grand plat), dans lequel Sidi-Kassem donnait à manger le kouskous aux 500 tolba qui vinrent s'installer à la mosquée, pour y écouter sa parole instructive. Cette guessâa est tout simplement une énorme cuve en calcaire grisâtre de 1 mèt. 50 environ de diamètre extérieur, profonde de 25 c., épaisse de 15 c., comme on les rencontre souvent en Algérie, et dont le véritable emploi était de recevoir l'huile ou tout autre liquide d'un moulin romain.

« Après la prise de Constantine, El-hadj-Ahmed-Bey, errant de tribu

en tribu, à la recherche de partisans, vint un instant s'établir à N'gaous. Pendant son séjour dans cette localité, il perdit sa mère, el-Hadja-Rekïa, qui fut ensevelie dans la mosquée des Sept dormants. Le corps est déposé dans un angle du bâtiment, au fond, à gauche, entre les Sept dormants et le mur. Aucun tsabout, aucune pierre ne recouvre ce tombeau.

« Les habitants de N'gaous bâtissent déjà comme les Sahariens, c'est-à-dire avec le *toub* ou grosse brique cuite au soleil. Ce mode de construction peut être très-expéditif et peu coûteux, mais il n'est pas très-solide. Il arrive aussi qu'après une durée assez courte, leurs maisons s'écroulent et s'effondrent. Sur l'emplacement de l'ancienne on en construit une nouvelle, sans avoir, au préalable, enlevé les décombres. C'est l'origine des énormes buttes de terre que l'on rencontre à chaque pas, et de là vient la rareté des vestiges apparents des monuments antiques. »

M. L. Féraud a recueilli plusieurs inscriptions romaines à N'gaous; mais nous nous abstenons de les reproduire, puisque aucune ne donne le nom ancien de la localité.

96 kil. *Aïn-Cheddi.*

Le *ksar-Belezma* , fort byzantin de 120 sur 130 mètres, ruiné, attenant à Merouana, est tout ce qui reste de l'ancienne ville de *Belezma* des *Mezata*, qui s'élevait, dit El-Bekri, au milieu d'une plaine couverte de villages et de champs cultivés, et qui disparut complétement vers 1160, à la suite des guerres des Hammadites contre les Hilaliens qui avaient détruit Tobna et Msila. M. le commandant Payen a signalé à l'*enchir-Kasria*, près des restes d'un édifice dont la forme semble indiquer un temple chrétien, une borne milliaire avec l'inscription dont voici une partie :

IMP. CAES. M. AVREL.
SEVERO. ANTONI
NO. PIO. FELICI. AVG.
. . . .
POT. XVII. IMP. III.
COS. IIII. PROCOS.
AD LAMASB.
AM. LOMBINIANE.
M. VIIII.

A 6 kil. S. d'Aïn-Cheddi, l'*Enchir-Merouana*, à l'entrée d'un défilé, dans le voisinage de belles forêts, sur un cours d'eau, l'*oued-Merouana*, qui arrose une plaine immense et fertile. Les ruines importantes qui couvrent cette localité sont celles de *Lamasba* que Morcelli désigne comme un des évêchés de la province de Numidie, à laquelle aboutissaient cinq voies romaines dont on rencontre encore les vestiges.

113 kil. *Aïn-Trichena.*

133 kil. **Batna.** (*V.* p. 413.)

B. De Setif à Batna par Zana.

158 kil.

7 kil. **Aïn-Trik.** (*V.* p. 362).

16 kil. *Aïn-Guidjel*, ruines romaines.

32 kil. *Bir-Roumada.*

47 kil. *Bir-el-Fraïm.* Les ruines, situées entre le lac Hasbin à l'E. et le lac Hamiet à l'O., s'étendent sur une longueur de 1,500 à 1,600 mèt., de l'E. à l'O. et de 800 à 1,000 mèt., du N. au S., c'est-à-dire sur une superficie de 150 hect. Dans ces ruines, que M. Poulle croit être celles de *Gemella*, ancienne ville épiscopale de la Numidie, l'attention est attirée par les restes d'une basilique à trois nefs, mesurant, celle du milieu 6^{m} 90, celles des bas-côtés 3^{m} 80, les voûtes étaient supportées par des colonnes, dont les tronçons ont un diamètre de 0^{m} 48; la longueur de cette basilique est de 40^{m} 80. C'est à Gemella que l'on fabriquait une partie des conduits en poterie qui amenaient l'eau à Constantine. (*V.* p. 333.)

72 kil. *Aïn-Tamzert* au S.-O. du *Chot-el-Beïda.* C'est au N. de ce

chot que des ruines considérables ont été prises par certains archéologues pour celles de Gemella, que M. Poulle place, comme on vient de le voir plus à l'O. A 10 kil. de la pointe S.-E. du Chot, les ruines qui couvrent l'emplacement de l'*enchir-Encedda*, sont celles de *Nova-Petra*, sur la route de Setif à Lambèse, entre Gemellæ et Diana.

86 kil. *Bir-Timerzaguin.*

100 kil. *Aïn-Beïda.*

111 kil. *Aïn-Zana.* Au pied du Mestaoua et du Zana est située *Zana*, l'ancien municipe de *Diana Veteranorum*. Parmi les ruines, qui couvrent une étendue de 4 kil. carrés, on signalera : deux arcs de triomphe ; la porte monumentale d'un temple dédié à Diane ; une forteresse byzantine de 70 mèt. carrés, avec des murs de 2 mèt. 25 d'épaisseur; les ruines d'un therme et d'un aqueduc alimenté par l'Aïn-Soltan, à 8 kil. vers l'O., longeant le pied du djebel-Zana ; et enfin les ruines d'une basilique chrétienne, divisée en 3 nefs et dont l'autel encore debout est décoré, à sa face antérieure, d'une croix, au centre de laquelle on lit le monogramme du Christ. Le nom de Fidentius, évêque donatiste de Diana, en 411, est arrivé jusqu'à nous. M. Léon Renier a relevé à Diana une cinquantaine d'inscriptions, embrassant une période de 127 ans, qui commence à l'avant-dernière année du règne d'Antonin-le-Pieux (160 de J.-C.), et finit sous celui de Dioclétien et de Maximien Hercule en 287. Sur plusieurs monuments on lit :

. . . RESPVBLICA DIANENSIVM . . .

Zana, prise par Sidi-Okba, disparut, au dire d'El-Bekri, en 935, sous le règne des Fatémides.

127 kil. *Aïn-Taga*, ruines romaines et koubba de Sidi-Brahim, au pied du col de Djerma.

133 kil. *Ksar-Seriana,* au pied du même col, ruines d'un petit fort byzantin.

147 kil. *Fesdîs*, route carrossable de Constantine à Batna.

158 kil. **Batna**. (*V.* R. p. 413).

ROUTE 57.

DE SETIF A DJIDJELLI

120 kil. Route muletière.

6 kil. **Fermatou**. (*V.* p. 365.)

12 kil. **El-Ouricia** (*V.* p. 365), à l'embranchement des routes de Takitount, au N.-O., et de Djidjelli, au N.-E. De ce côté, la route, devenue muletière, passe au pied du *djebel-Medjounès*, dans la vallée de l'oued-Deheb en aval de Mons dominant sa rive dr. (*V.* p. 370).

27 kil. *Aïn-Timestarin,* à l'extrémité N.-O. du djebel-Medjounès. Au dessus, à g., *Aïn-Kebira*, chez les Oulad-Si-Ali-bel-Euz, à 15 kil. S.-E. de Takitount. Les ruines de **Satafi**, visitées et décrites, en partie, par le lieutenant Vincent, du 33e rég., et plus récemment par M. A. Poulle, président de la Société archéologique de Constantine, couvrent, en cet endroit, un plateau d'une douzaine d'hectares, ombragé en partie par des arbres fruitiers qu'arrosent les eaux abondantes d'Aïn-Kebira. Parmi les ruines de monuments, l'attention est appelée par les assises et les colonnes d'un ancien temple, basilique chrétienne ensuite, mesurant 16 mèt. sur 13 mèt. 80, divisé en trois nefs et terminé par une abside. Satafi était un des évêchés de la Mauritanie sitifienne. Les marches d'un escalier monumental, à 150 mèt. N.-O. de la basilique, font supposer un édifice considérable. Des statuettes, des pierres tumulaires, des pavages de voies, des boulets en terre cuite, de 0^{m},11 à 0^{m},12 de diamètre, ont été signalés par le lieutenant Vincent. M. Poulle a relevé à Satafi une vingtaine d'in-

scriptions, parmi lesquelles la suivante donne le nom du municipe :

GENIO MV
NICIPII. SA
TAFENSIS.
. . . . . .

« Au Génie du municipe de Satafi »; et cette autre :

LIBERO
PATRI
DE SVO
MEMORI
VS

« A Liber-Pater. Memorius a élevé ce monument à ses frais. » On sait que Liber, dieu de la Fécondité, qu'on assimilait souvent à Bacchus, était un des plus anciens dieux des Latins. « Les ruines d'Aïn-Kebira, dit M. A. Poulle, ne nous ont sans doute pas livré tous leurs secrets, et des découvertes intéressantes pourront y être faites encore. »

Revenant sur la route de Djidjelli, on contourne le côté E. du *djebel-Tamesguida* (1,633 mèt.); au-delà de la route, quand on a franchi l'*oued-Mena*, devenu plus bas l'*oued-el-Kebir,* on remonte le village kabile de *Ksar*. Les ruines romaines couvrant le sol, en cet endroit, sont-elles celles de *Ad Bazilicam* ou celles de *Ad Ficum?* Qui a raison d'Antonin ou de Peutinger? Faute d'inscriptions synonymiques, la question est pendante.

Après avoir dépassé le col de *Tibaïren*, on arrive à

95 kil. *Souk-el-Tleta.* Au delà se trouve *Teniet-Teksenna.* Entre ce point et le *Bordj-du-Kaïd,* les ruines que l'on rencontre sont-elles celles de *Ad Ficum?* On ne saurait rien affirmer à cet égard.

107 kil. *Cheddia*, hameau annexe de Duquesne.

111 kil. **Duquesne,** chef-lieu de commune mixte. Église et école. Duquesne, ayant Cheddia et Strasbourg pour annexe, compte 2,992 hab. 661 Français, 2,325 indigènes et 6 étrangers.

De Duquesne à Djidjelli, la route devient carrossable.

120 kil. **Djidjelli.**

Situation, direction et aspect général. — Djidjelli, situé par 3° 25' de longitude E. et 36° 50' de latitude N., sur le bord de la Méditerranée, occupe une presqu'île rocailleuse, réunie à la terre ferme par un isthme fort bas, que dominent de près les hauteurs dont les crêtes sont couronnées par des ouvrages de défense. Djidjelli possède un port, dans lequel on peut mouiller avec confiance dans la belle saison. Ce port, abrité au S. et à l'E. par les terres, est en partie défendu des vents du N. par une ligne de rochers qui s'étend E.-O. à plus de 800 mèt., et se termine par plusieurs roches plus élevées, sur l'une desquelles a été placé le phare. Ces roches pourront faire une bonne tête de môle ; mais, pour utiliser cette disposition naturelle, il faudra fermer complètement plusieurs intervalles, dont l'un large de 200 mèt., un autre de 100, lesquels laissent aujourd'hui entrer la lame du N. dans l'intérieur. En attendant la création d'un port à Djidjelli, où les navires puissent désormais se réfugier en toute sécurité, le gouvernement a fait prolonger d'une cinquantaine de mètres, et consolider une ancienne jetée, qui se rattache à un groupe d'îlots, pour abriter les navires sous les murs de la petite ville.

Djidjelli, éprouvée par le tremblement de terre de 1856, s'est relevée de ses ruines, et présente aujourd'hui deux villes d'aspects bien tranchés : l'ancienne ville arabe, sur la presqu'île, devenue exclusivement quartier militaire ; la ville française si remarquable par ses larges rues qui bordées de magnifiques platanes, s'étendent entre sa devancière et le pied des collines.

Presque tous les habitants sont originaires des contrées méridionales

de l'Europe; ce sont, en général, des Provençaux, des Basques, des Espagnols, des Italiens et des Maltais, qui ont conservé les mœurs et les habitudes de leur pays. Les uns font le commerce ou s'adonnent à la culture des jardins: les Espagnols et les Maltais, principalement, exercent cette dernière industrie; les autres vivent des travaux de construction, dans lesquels ils trouvent à s'employer comme manœuvres, carriers, mineurs et ouvriers d'art.

Histoire.— *Igilgili*, la *Djidjelli* actuelle, donnait son nom à un district de la Mauritanie. M. Léon Renier, dans son *Recueil des inscriptions de l'Algérie,* mentionne la suivante, gravée sur un fragment de colonne, faisant partie du petit nombre d'antiquités qui ont été trouvées à la surface du sol et mal conservées à cause de la nature friable des pierres:

. . . .
COS PROCOS NEPOTI
DIVOR GORDIANO
RVM AB IGILGIL
. . . .

« Imperatori Cæsari Marco Antonio Gordiano pio felici Augusto... consuli proconsuli nepoti divorum Gordianorum Ab Igilgili... millia passuum. »

La colonie romaine d'Igilgili, fondée par Auguste, avait d'abord été un des *emporia*, colonies marchandes des Carthaginois. La découverte de tombeaux creusés dans le roc, sur la colline qui longe la mer de Djidjelli au Fort-Duquesne, et semblables à ceux qu'on a pu observer en Syrie, à Tripoli, à Carthage, etc., vient confirmer cette opinion. Communiquant par deux grandes voies avec Saldæ (Bougie) et Cirta (Constantine), elle devint également le marché, sur lequel les gens de l'intérieur venaient échanger leurs produits contre les marchandises européennes.

Après avoir fait partie de la Mauritanie césarienne, sous Claude, elle fut rattachée à la Mauritanie sitifienne, sous Dioclétien.

Théodose, envoyé par Valentinien pour soumettre Firmus, fils de Nubel, qui avait soulevé les indigènes contre les Romains, en 372, débarqua à Igilgili. Firmus se pendit pour échapper à Théodose.

Igilgili, comme presque toutes les villes de l'Afrique romaine, avait un évêché. En 411, l'évêque Urbicosus va à Carthage pour la condamnation de l'hérésie de Pélage et de Célestin. En 484, sous l'invasion vandale, l'évêque Domitianus assiste au concile réuni par Huneric, fils de Genséric.

Les géographes arabes nous apprennent qu'Igilgili, devenue cité arabe, était toujours une place maritime et commerciale d'une certaine importance. « Les habitants de Djidjelli, disent-ils, sont très-sociables, amis des marchands et pleins de bonne foi dans leurs transactions. Ils s'adonnent presque tous à l'agriculture, quoique le sol qu'ils cultivent soit ingrat et ne produise guère que de l'orge, du chanvre et du lin. Les montagnes voisines, couvertes de magnifiques arbres fruitiers, leur fournissent en abondance des noix et des figues qu'ils transportent à Tunis. Ils entretiennent aussi, avec les étrangers, un grand commerce de cuirs, de cire et de miel. La ville possède deux ports: l'un au midi, d'un abord difficile, où l'on n'entre jamais sans pilote; l'autre au nord, appelé Mers-Chara, parfaitement sûr, mais qui ne peut recevoir qu'un petit nombre de navires. »

Ibn-Khaldoun dit qu'en 537 (1143 de J.-C.), les Francs (Normands de Sicile) se présentèrent devant Djidjelli, dont les habitants s'enfuirent vers les campagnes et les montagnes voisines. Les Francs, étant entrés dans la ville, la détruisirent complétement, et mirent le feu au château de plaisance que l'émir Yahïa-Ibn-el-Aziz s'était fait bâtir. Après cet exploit, ils retournèrent chez eux. Ce Yahïa est le dernier émir hammadite, qui régna de 511 à 547

(1121-22 de J.-C.); il abdiqua en faveur d'Ab-el-Moumen.

Edrissi raconte que lors de l'arrivée des Normands toute la population se réfugia dans les montagnes, où elle construisit un fort. Pendant l'hiver, elle revenait habiter la côte; mais, au retour de la belle saison, à l'approche de la flotte sicilienne, elle se retirait de nouveau dans l'intérieur du pays. Cela n'empêchait pas le commerce de prospérer. Les Kabiles se battaient pendant un jour ou deux, et venaient échanger le lendemain, avec une extrême confiance, leurs produits agricoles et industriels contre les marchandises normandes.

« Les Pisans, établis à Bougie, succédèrent aux Siciliens, et, pendant plus d'un demi-siècle, Djidjelli fournit aux négociants de Pise une grande partie des cuirs crus qu'ils employaient dans leurs nombreuses tanneries; mais bientôt la concurrence des Génois, les navigateurs les plus actifs du moyen âge, que les Pisans rencontraient partout dans les marchés de l'Orient, porta un coup fatal au commerce très-lucratif que ces derniers faisaient à Djidjelli. Les Génois occupèrent ce point de la côte, dont ils se réservèrent à peu près le commerce exclusif.... Ils étaient encore les maîtres de cette position avantageuse, lorsque le fameux corsaire Baba-Aroudj s'en empara en 1514. Les habitants, qui avaient sans doute à se plaindre des Génois, avaient eux-mêmes appelé les Turcs. Aroudj assiégea le château, où la garnison s'était retirée, et l'emporta dans un assaut. 600 Génois furent réduits en servitude, et un butin considérable fut partagé entre les soldats et les indigènes.

« Cet évènement n'eut aucun résultat fâcheux pour le commerce de Djidjelli, et son port continua d'être fréquenté par les marchands européens. Les Génois eux-mêmes ne craignaient pas de s'y montrer de nouveau; mais les négociants de Marseille, au rapport de Grammaye, y faisaient, à cette époque, les meilleures affaires : ils en tiraient principalement la cire et les cuirs. »

Djidjelli fut incendiée en 1611 par une flotte espagnole, sous les ordres de Santa-Cruz. L'expédition du duc de Beaufort, en 1664, mit un terme à sa prospérité commerciale.

« La piraterie des Turcs d'Alger déshonorait, depuis longtemps, les nations maritimes de l'Europe ; ils croisaient sur toutes les côtes et attaquaient tous les pavillons. Pour tenir en bride ces audacieux forbans, le gouvernement de Louis XIV résolut de tenter un établissement militaire, au milieu même de leur pays... Après avoir hésité entre Bône, Stora, Bougie et Djidjelli, le gouvernement français se décida enfin, en 1663, pour ce dernier point. On avait consulté les officiers de marine les plus distingués, entre autres Duquesne, et tous avaient répondu qu'il était possible d'y établir à peu de frais un port excellent... Le commandement général de l'expédition fut donné au duc de Beaufort. L'armée de terre, qui avait été placée sous les ordres du comte de Gadagne, était forte de 5,000 hommes de troupes régulières, y compris un bataillon de Malte avec 120 chevaliers. Il y avait, en outre, 200 volontaires et 250 valets, et, au moment du débarquement, l'armée fut renforcée de 20 compagnies des vaisseaux. formant un total de 800 hommes. La flotte, commandée par le chevalier Paul, se composait de 15 vaisseaux ou frégates, 19 galères et 20 autres petits bâtiments.

« L'expédition, partie de Toulon, le 2 juillet 1664, parut à la hauteur de Bougie, le 21 du même mois. Le 22, à sept heures du soir, la flotte jetait l'ancre dans la rade de Djidjelli.

« Le lendemain, le débarquement s'opéra, auprès d'une koubba, où s'élève aujourd'hui le fort Duquesne... Les Kabiles, qui étaient accourus en grand nombre, pendant la nuit, se

battirent avec courage. A trois heures, ils furent enfin obligés d'évacuer la ville. On n'y trouva que dix canons, et des maisons si laides et si épouvantables qu'on pouvait à peine croire qu'elles eussent été habitées par des hommes. » Les troupes prirent position dans une petite plaine, qui s'étend entre la ville et les montagnes, et s'y retranchèrent comme elles purent.

« .... Les Kabiles étaient indécis entre les Français et les Turcs. Ils n'aimaient ni les uns ni les autres. Malheureusement le duc de Beaufort ne sut pas fixer en sa faveur les irrésolutions des tribus.... Pendant ce temps, les Turcs approchaient de Djidjelli ; ils arrivaient devant la place, le 4 octobre, et dirigeaient aussitôt une attaque vigoureuse contre le fort de l'Ouest. Le 22, quelques renforts arrivèrent de France. Le duc proposa une attaque générale du camp des Turcs, qui venaient de recevoir de l'artillerie de siège. Le conseil était bon, mais Gadagne ne voulut pas y consentir... Désespérant du succès de l'entreprise, le duc de Beaufort mit à la voile, le 27, et s'en alla croiser dans le golfe de Tunis. Le lendemain les Turcs ouvrirent le feu sur les postes extérieurs, qui furent bientôt enlevés. Les Turcs tournèrent enfin leurs pièces contre le camp lui-même.

« La position de l'armée devint alors très-critique. Les soldats étaient d'ailleurs complètement démoralisés. Une prompte retraite était devenue nécessaire, et le 31 octobre, au matin, l'embarquement s'opérait, pendant qu'un jeune officier aux gardes, nommé Saint-Germain, et le comte de Gadagne faisaient des prodiges de valeur pour soutenir la retraite,

« Le mauvais succès de l'expédition de Djidjelli, qui avait si bien commencé, fut causé principalement par la négligence que l'on apporta à fortifier la place, et à y réunir tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des troupes. Cette imprévoyance était la suite naturelle de la division qui, dès les premiers jours, avait éclaté entre les chefs de l'expédition ; mais le gouvernement avait aussi à se reprocher de n'avoir pas mis à la disposition des troupes des ressources assez grandes.

« La victoire que les Turcs venaient d'obtenir ne profita guère aux habitants de Djidjelli. Ils ne subirent pas une seconde fois le joug des chrétiens, mais ils perdirent tout ce qui faisait la richesse de leur ville, c'est-à-dire leur commerce avec l'Europe. A partir de ce moment, les négociants de la Méditerranée cessèrent de se montrer sur les marchés de Djidjelli. En 1725, lorsque Peyssonel visita cette ville, c'est à peine s'il y trouva 60 maisons. Les habitants entretenaient quelques rapports de commerce avec les comptoirs de Bône et de la Calle ; mais ces relations, que les Turcs d'Alger voyaient avec mécontentement, ne prirent jamais une grande importance. » (*Elie de La Primaudaie.*)

En 1803, le Marokain Ben-Arach, le derkaoua, établit le centre de ses opérations de guerre à Djidjelli. Vers le mois de juin, six bateaux corailleurs, montés presque tous par des Français, furent capturés à la Calle par un de ses pirates, sorti de Djidjelli : plusieurs Français furent massacrés, et 54 tombèrent aux mains des pirates qui les conduisirent enchaînés auprès de Ben-Arach. La nouvelle de cet évènement détermina le dey d'Alger à envoyer contre Ben-Arach trois gros bâtiments, aux ordres du fameux Raïs-Hamidou. Cependant, l'année suivante, pendant l'expédition du bey Othman à l'oued-Zhour, Ben-Arach faisait encore sortir des bateaux de Djidjelli avec ordre de saisir tous les bâtiments qu'ils rencontreraient, et de ne respecter que les Anglais.

En février 1839, les Kabiles des environs de Djidjelli, ayant capturé l'équipage du brik l'*Indé-*

pendant, qui avait fait naufrage, voulurent en obtenir une rançon. C'est à la suite de cet évènement, que Djidjelli fut prise par le chef d'escadron d'état-major de Sale, le 13 mai suivant. Mais l'occupation était restreinte, et la ville fut bloquée jusqu'à l'arrivée du général de Saint-Arnaud, qui lui assura enfin les routes de l'intérieur (1852).

Djidjelli est le chef-lieu d'un cercle militaire, dépendant de la subdivision de Philippeville, d'un chef-lieu de canton, et d'une commune de plein exercice, comptant une population de 3,952 hab., dont 576 Français, 5 Israélites, 3,066 indigènes et 305 étrangers.

Djidjelli est encore le chef-lieu d'une commune indigène de 37,712 habitants, dont 41 Français, 37,665 indigènes et 6 étrangers.

Djidjelli est le centre d'un commerce assez actif en laines, tissus, cuirs, bois et grains, et deviendra sans doute une ville importante, quand elle aura un port et des routes, qui faciliteront l'exploitation de ses richesses forestières et métallurgiques.

La DESCRIPTION de Djidjelli, après ce que nous avons déjà dit de sa situation et de son port, sera bientôt faite : que dire, en effet, de la vieille ville, détruite en partie par le tremblement de terre du 21 août 1856, et de la nouvelle ville, sinon des belles plantations de platanes dont nous avons parlé plus haut? Quels monuments, quelles rues, quelles places faudra-t-il citer, sinon l'hôtel du bureau arabe dans la nouvelle ville? Les *édifices civils :* église, hôtel du commissaire civil, hôtel des postes, abattoir, etc., sont généralement des constructions en pierre des plus modestes. Les *édifices militaires :* hôtel du commandant supérieur, caserne et hôpital, situés dans l'ancienne ville, ressemblent aux édifices civils, sauf leur aménagement intérieur. Quant aux fortifications, elles consistent, pour la Djidjelli des Arabes, en solides parapets garnis de canons, s'appuyant sur les rochers qui lui font comme une ceinture, et, pour la ville des Européens, en un mur percé de meurtrières, s'étendant depuis le fort Saint-Ferdinand, au N.-O., jusqu'au fort Duquesne, au S.-E. C'est près du fort Duquesne que vinrent débarquer, en 1664, le duc de Beaufort et le comte de Gadagne. La ville tire tous ses approvisionnements d'eau de la montagne des Caroubiers et du djebel-Aïouf ; une source, dans cette dernière montagne, donne 47 litres à la minute. C'est entre le fort Duquesne et le blockhaus Horain (nom d'un commandant tué à la prise de la ville), à 200 mèt. de la nouvelle ville, qu'était située Igilgili.

Une inscription trouvée entre le fort Saint-Ferdinand et l'anse des Beni-Kaïd, au-dessus du rocher Picouleau, a pu faire supposer que le *Château de la Victoire* avait été construit près de Saint-Ferdinand, où se trouvent encore des vestiges de ruines romaines, ou tout au moins sur un piton dominant la voie d'Igilgili à Saldæ (Bougie), et que couvrent également les ruines d'un ksar.

Voici le commencement de cette inscription :

TERMINI POSITI INTER
IGILGILITANOS IN
QVORVM FINIBVS KAS
TELLVM VICTORIAE
POSITVM EST ZIMIZ(ES)...

« Bornes placées entre les Igilgilitani, dans les limites desquels est situé le château de la Victoire, et les Zimizes...

Or, comme Peutinger place les Zimizes entre Rusicade (Philippeville) et Igilgili, c'est donc à l'E. de cette dernière qu'il faut chercher le château de la Victoire, peut-être aux ruines de *Konnar*, près de l'embouchure de l'oued-Nil, où l'on placerait également *Pancharia* (?).

Quant au bloc de $0^{m}78$ sur $0^{m}51$,

qui porte l'inscription, n'a-t-il pu, après avoir été taillé, être transporté à destination? a-t-il, au contraire, été apporté d'ailleurs, comme cela se faisait souvent, du temps des Turcs, pour les fortifications de Djidjelli? Cette dernière hypothèse semble admissible.

Avant de quitter Djidjelli, notons que la colonisation sérieuse du pays vient de commencer; l'État s'est rendu propriétaire de plus de 20,000 hectares dans les environs de cette ville; quelques tribus ou fractions de tribus, séquestrées en punition de la dernière révolte, ont dû accepter des terrains que le gouvernement leur offrait dans le Ferdjioua et à l'oued-Zenati, et abandonner leurs vallées natales aux Européens. Les villages créés jusqu'à présent sont: à 9 kil. S.-E. Duquesne (voir plus haut) avec *Cheddia* et *Strasbourg* pour annexes; et le *Cap-Cavallo*, sur le bord de la mer à l'E. de Djidjelli.

De *Djidjelli à Bougie*, la route longeant le littoral, est muletière jusqu'à El-Ouasta, et carrossable de ce dernier point à Bougie.

10 kil. *Timizer*.
20 kil. *Bou-Goula*.
34 kil. *Oued-Darlouet*.
49 kil. *Ziama*, *V.* p. 351.
61 kil. *El-Ouasta*.
105 kil. **Bougie**, *V.* p. 373.

De Djidjelli à Collo, la route est complètement muletière.

16 kil. *Bazoul*.
29 kil. *Zaouïa de Sidi-Abd-el-Aziz*.
46 kil. *Khrouba*, sur la rive droite et à l'embouchure de l'oued-el-Kebir. La route s'éloigne de la mer, plonge au S.-E. pour remonter au N.-E.
56 kil. *Bou-Merdis*.
66 kil. *Tsaden*.
81 kil. *Djezia*.
97 kil. *Aïoun-Maguen*.
102 kil. *Cheraïa*.
110 kil **Collo**, *V.* p. 399.

ROUTE 58.

DE CONSTANTINE A DJIDJELLI

PAR MILA.

109 kil. — Route carrossable.

42 kil. De Constantine à Mila, *V.* R. 50.
52 kil. *Aïn-Nakla*.
53 kil. *L'Oued-Endja*, affluent de l'oued-el-Kebir.
58 kil. *Col d'El-Beïnen*.
67 kil. *L'Oued-el-Ouldja*, où l'on arrive après avoir contourné les pentes du *djebel-Ahrès* (1355 mèt.).
73 kil *Fedj-el-Arbâ*, caravansérail et maison de commandement, au pied S. du *djebel-Dahmous* (1280 mèt.).
81 kil. *Fedj-Chahena*, maison de commandement et caravansérail.
92 kil. L'*Oued-Nil*.
96 kil. **Strasbourg**, village annexe de Duquesne (*V.* p. 393), sur l'*oued-Djenden*, qui se jette à 8 kil. N.-E. dans la Méditerranée.

Tout le pays que cette route parcourt est couvert de montagnes généralement boisées, d'où descendent une foule de ruisseaux et de torrents. Des villages indigènes, habités par une population laborieuse, sont bâtis aux flancs de ces montagnes qui s'étendent de l'E. de Bougie à Collo, formant ce qu'on appelle la **Petite-Kabilie**.

100 kil. **Duquesne**, *V.* p. 393.
109 kil. **Djidjelli**, *V.* p. 393.

ROUTE 59.

DE CONSTANTINE A COLLO.

A. 130 kil. par Milia. — Route carrossable jusqu'à Mila; route muletière de Mila à Collo.

42 kil. **Mila**, (*V.* p. 368).
49 kil. **Ferdouah**, *V.* p. 369.
56 kil. *Aïn-Sillan*.
80 kil. **El-Milia**. Poste militaire,

édifié en 1858, sur une montagne escarpée et entourée de forêts ; annexe du cercle de Constantine et chef-lieu d'une commune indigène de 41 547 hab. dont 20 Français, 41 520 indigènes et 7 étrangers. Marché hebdomadaire à une portée de fusil du bordj.

96 kil. *Taden.*

101 kil. *Djezia.*

117 kil. *Aïoun-Maguen.*

122 kil. **Cheraïa**, village de 30 feux.

130 kil. **Collo**, *V.* ci-dessous.

B. 97 kil. par le Col des Oliviers. — Chemin de fer de Constantine au Col des Oliviers ; ensuite route muletière.

41 kil. *Col des Oliviers* (*V.* R. 60).

53 kil. *Oued-el-Khranga*, sur la rive d. de la rivière de ce nom, affluent de l'*oued-Guebli.*

65 kil. *Souk-el-Tleta*, sur la g. de l'oued-Guebli.

78 kil. *Tamalous,* maison de commandement, sur la rive dr. de l'oued-Guebli.

89 kil. On traverse pour la troisième fois l'oued-Guebli, qui va se jeter dans la mer, à 6 kil. N.-E.

97 kil. **Collo**, *V.* ci-dessous.

C. 123. Par Saint-Charles. — Chemin de fer de Constantine à Saint-Charles, ensuite route carrossable.

68 kil. **Saint-Charles** (*V.* R. 60).

79 kil. **Saint-Antoine** (*V.* R. 60).

93 kil. *Souk-el-Khramis*, et koubba de *Sidi-Rachedi*.

101 kil. *Koudiat-el-Arbâ.*

107 kil. *Souk-el-Sebt.*

115 kil. L'*Oued-Guebli,* où l'on rejoint la route *B.*

123 kil. **Collo** * (*El Koll*), chef-lieu d'un canton, d'une commune mixte, d'un cercle militaire et d'une justice de paix, possédant une église et des écoles, compte une population de 1321 hab. dont 216 Français, 11 Israélites, 1015 indigènes et 79 étrangers. Elle est aussi le chef-lieu d'une commune indigène comptant 34 230 hab. dont 188 Français, 33 916 indigènes et 126 étrangers. Collo est située, par 4° 25′ de longitude E. et 37° 2′ de latitude N., sur une des anfractuosités que forme à sa base le flanc oriental du massif élevé du djebel-Goufi (Seba-Rous). La mer y forme une rade à fond de sable qui a des profondeurs de 25 mètres.

Histoire (*V.* R. 48). Des ruines anciennes, des fragments d'inscriptions et quelques médailles, trouvés dans la ville même ou aux environs, ne laissent aucun doute sur l'origine romaine de Collo, le *Kollops magnus* de Ptolémée, le *Chullu* de la Table de Peutinger, le *Chulli municipium* de l'Itinéraire d'Antonin, la *Minervia Chullu.* Morcelli, dans son *Africa christiana*, cite un évêque de Collo. Plus tard, au moyen âge, les géographes arabes mentionnent le Mersa-el-Collo, l'*Ancollo* des cartographes européens. Le 28 juin 1282 (681 de l'hég.), le roi Pierre d'Aragon débarquait à Collo, pour aider Abou-Bekr-Ibn-Ouizir, gouverneur de Constantine au nom du sultan de Tunis Abou-Ishac, à supplanter ce dernier, quand il apprit et la mort d'Abou-Bekr, tué par Abou-Farès, fils du sultan de Tunis, au siège de Constantine, et les évènements des Vêpres siciliennes. Il partit aussitôt pour Palerme, où il se fit couronner roi de Sicile. En l'an 1520 (926 de l'hég.), Kheir-ed-Din s'empara de Collo. C'est à Collo, en 1711 (1123 de l'hég.), que Charkan-Ibrahim, désigné pour remplacer, à Alger, le pacha Ali, est forcé de relâcher par la tempête, et il y meurt. Collo est enfin occupé, le 11 avril 1843, par le général Baraguey-d'Hilliers. Telle est la sèche nomenclature des événements historiques que nous avons pu recueillir sur Collo, beaucoup plus connue par ses annales commerciales.

Collo, renommée au temps des Romains comme ville manufactu-

rière, possédait surtout, au dire de Solin, des ouvriers qui excellaient à teindre les étoffes en pourpre. Les Pisans et les Génois venaient au moyen âge échanger leur drap et leurs métaux contre de la cire, des cuirs et des céréales. Des négociants français fréquentaient déjà, dans les dernières années du XVIe s., cette ville qui devenait, de 1604 à 1685, une des échelles les plus importantes de la Compagnie d'Afrique. L'ancien établissement du *Bastion*, qui entretenait un agent à Collo, en tirait annuellement 400 quintaux métriques de cire, de céréales, du miel, de l'huile, du corail, du suif, un peu de coton et 130 à 150 000 peaux non tannées. Les relations commerciales des Français avec Collo furent souvent interrompues et durent naturellement être subordonnées aux relations de nos établissements de la Calle et du Bastion avec les États barbaresques. L'occupation française, en créant Philippeville, a attiré sur ce point la plus grande partie des échanges qui se faisaient jusqu'alors à Collo, le principal port de Constantine. Un marché arabe se tient tous les vendredis à Collo; il est peu important, et c'est aujourd'hui tout ce qui reste des splendeurs du commerce de Collo, du XIIIe au XVIIe s.

DESCRIPTION. Une mosquée, recouverte en tuiles et flanquée d'un minaret carré à l'E., a été construite près de la plage, en 1756-57 (1170 de l'hég.), par Ahmed-Bey, grand-père d'El-Hadj-Ahmed, dernier bey de Constantine. Derrière cette mosquée, et sur l'emplacement d'un ancien bordj turc, s'élèvent deux grands pavillons dans lesquels sont installés les différents services militaires de la ville naissante. A dr. et à g. de la mosquée et de ces deux pavillons, au milieu de jardins où dominent les oliviers et les cactus, des maisons blanchies à la chaux et couvertes de tuiles, voilà Collo. Son port est très-bon; les navires peuvent s'y réfugier contre les vents d'O.; mais son peu d'étendue ne lui permet pas de recevoir un grand nombre de bâtiments. Toutefois Collo, grâce à la fraîcheur, à la fécondité et à la salubrité de son territoire, est une ville d'un certain avenir.

ENVIRONS. 3 kil. E. *La source des Lions*, près de la mer; but de promenade, très-fréquentée.

8 kil. S. O. **Cheraïa** (*V.* p. 399).

16 kil. O. *Zitouna* ou *Bessonbourg*, hameau, centre de l'exploitation des chênes-liéges par la compagnie Besson; site très-pittoresque. — 36 kil. S.-O. *Bou-Nagha,* autre centre d'exploitation, appartenant à la même Compagnie. — A 10 kil. S. de ce dernier point, l'*Oued-Zhour* qui va se jeter à la mer, à travers une charmante vallée, contient dans ses eaux torrentueuses d'abondantes truites, parfois saumonnées et semblables à celles de l'Europe.

ROUTE 60.

DE CONSTANTINE A PHILIPPEVILLE

A. PAR LE CHEMIN DE FER.

85 kil.

V. les Indicateurs spéciaux pour le prix de chaque classe entre chaque parcours.

Nous avons décrit plus haut, p. 338, la vue que l'on embrasse de la gare du chemin de fer de Constantine à Philippeville, située entre les contreforts E. du Mansoura et le prodigieux ravin au fond duquel coule le Roumel. Que dire du chemin de fer qui descend par de nombreux et brusques contours, de Constantine (640 mèt.) à Philippeville, presque au ras de la mer? Son exécution, à cause des difficultés de toutes sortes que présentaient les montagnes, est un vrai tour de force.

Presque au sortir de la gare, le

train traverse un tunnel percé dans les rochers du Mcid. La vue se porte alors sur les plaines mamelonnées que le Chettâba domine à l'O. Au-delà d'un second tunnel, qui suit une forte courbe, le voyageur embrasse une autre vue de Constantine, du N.-O. au S., depuis les gorges et la chute du Roumel jusqu'au faubourg Saint-Jean.

Le chemin remonte bientôt vers le N., et la première station est, à 7 kil., **Le Hamma**, à g. (*V.* p. 341).

14 kil. **Bizot**, nom d'un général du génie, tué à Sébastopol ; ce village, dans une position excellente, sur un territoire très-fertile, abondamment pourvu d'eaux, a été créé à l'endroit dit *El-Hadjira ;* chef-lieu de commune ayant Condé-Smendou et Ouled-Braham pour annexes, sa population est de 5 958 hab. dont 278 Français, 5 526 indigènes et 54 étrangers. Église ; école. — Le chemin, après une nouvelle courbe, laisse en avant d'un pont sur le Smendou le hameau d'*Aïoun-Sâad*, annexe de Bizot, et la route de terre, et traverse trois petits tunnels jusqu'à

27 kil. **Condé-Smendou,** annexe de Bizot, sur l'oued-Smendou, affluent de l'oued-el-Kebir ; village fondé sur l'emplacement d'un ancien poste où, comme à El-Harrouch, l'armée venait camper et se ravitailler, lors de la création de Philippeville. Église ; école.

Au-delà de Condé-Smendou, la vue se porte à dr. sur les *Toumiet* (894 mèt).) ou les *Deux-Jumelles*, parce que effectivement deux pitons jumeaux affectent cette forme. Les courbes du chemin, à travers des terrains accidentés, sont fréquentes. Les vallées et les montagnes, derrière lesquelles se cache la mer, ressembleraient aux vallées et aux montagnes de l'Auvergne, entre Orcival et le Mont-d'Or, si les villages étaient moins rares. Après avoir décrit une immense courbe et à la sortie du tunnel, on arrive au

41 kil. *Col des Oliviers*, *Buffet*, centre d'un futur village. C'est à cette station que se rencontrent les deux trains partis de Constantine et de Philippeville. L'arrêt est de 10 minutes. On laisse derrière soi les Toumiet.

50 kil. **Gare d'El-Harrouch,** hameau de 15 feux, en création; au fond à dr., on voit très-bien El-Harrouch, *V.* p. 407.

58 kil. **Robertville,** à 6 kil. O. de Gastonville, *V.* p. 407, et à égale distance N.-O. d'El-Harrouch, est un très-beau village, chef-lieu de commune de 3 854 hab. dont 315 Français, 3 479 indigènes et 60 étrangers. Église; écoles. Une usine à vapeur assez importante a été montée pour l'exploitation des oliviers nombreux dans cet endroit. — On a observé sur l'emplacement de Robertville des ruines assez étendues pour faire supposer l'existence d'une petite bourgade romaine. La voie descend dans la vallée du *Safsaf* (en français, la rivière des Peupliers-Blancs).

68 kil. **Saint-Charles** (voiture pour Jemmapes), au confluent de l'*oued-Safsaf* et de l'*oued-Zerga,* et à l'embranchement des routes de Philippeville et de Jemmapes, chef-lieu de commune de 2 517 hab. dont 256 Français, 2 150 indigènes, 111 étrangers. Église; école mixte. Saint-Charles possède, comme Robertville, de belles plantations d'oliviers greffés. — De Saint-Charles à El-Harrouch on trouve des ruines romaines éparses, mais nulle part d'agglomération importante.

77 kil. *Safsaf*, groupe d'exploitations agricoles, futur village, dans la luxuriante vallée arrosée par le Safsaf.

85 kil. **Philippeville** (marché). De cette station, on peut apercevoir à 2 kil. à g., la partie de Philippeville, bâtie sur les pentes du *Bou-Iala*. Le chemin de fer, après avoir contourné à dr. le *djebel-Addouna,* qui couronne les casernes et l'hôpital militaire, s'enfonce dans un

tunnel, percé sous cette montagne, et vient déboucher sur le nouveau quai, au bas de la place de la marine.

87 kil. **Philippeville*** (port).

Situation, aspect général.— Philippeville, située par 4° 35′ de longitude E. et 36° 52′ de latitude N., est bâtie à 2 kil. de l'embouchure du Safsaf, sur deux mamelons : l'Addouna à l'E. et le Bou-Iala à l'O., séparés par un long ravin qui forme aujourd'hui la rue Nationale ; elle est bornée par la mer, au N.; par la vallée du Safsaf qu'elle domine, à l'E. et au S.; et par le ravin des Beni-Melek, à l'O. De création moderne, Philippeville ressemblerait tout à fait à une ville du continent, sans une partie de sa population, composée d'Anglo-Maltais, d'Italiens, d'Espagnols et d'indigènes. Philippeville, qui est pour ainsi dire la porte de la province de Constantine, offre une grande animation, les jours de départ et d'arrivée des bateaux à vapeur.

Histoire.— Les inscriptions trouvées dans les ruines dispersées sur le sol de Skikda démontrent suffisamment l'existence, en cet endroit, d'une ville romaine, qui était dédiée à Vénus. *Rusicade*, dont le nom d'origine phénicienne *Rus-Cicar*, *Rus-Sadeh*, le cap de la plaine, s'est presque conservé jusqu'à nos jours dans le *Ras-Skikda* des Arabes. Nous reproduisons l'inscription suivante, parce qu'on y lit l'ancien nom de Philippeville :

GENIO COLONIAE
VENERIAE RVSICADIS
AVG. SACR
M. AEMILIVS BALLATOR
. . . .
PECVNIA POSVIT
. . . .

L'histoire parle peu de Rusicade ; mais ce qui reste de ses ruines, dont on pouvait encore admirer l'étendue et la magnificence jusqu'en 1845, atteste le rang important qu'elle devait tenir dans la province. La Notice de l'Église d'Afrique la mentionne au nombre des villes épiscopales; on connaît même trois de ses évêques : Verulus, qui assista, en 260, au concile de Carthage, et dont les schismatiques firent un martyr ; Victor, en 305, qui, accusé et convaincu d'avoir livré aux païens les saintes Écritures, en rejeta le crime sur Valentianus, le gouverneur romain ; Faustinius, qui se rendit à la conférence de Carthage, où le donatisme fut solenellement jugé et condamné.

Léon l'Africain dit, au XVIe s., que *Sucaicada*, Skikda, peut-être *Souk-el-Ahda*, le marché du dimanche, avait des habitations et des magasins pour les négociants génois.

Après la prise de Constantine, le maréchal Valée voulut faire aboutir le commerce de l'intérieur à un point du littoral, plus rapproché que celui de Bône. Les Arabes indiquèrent le port de Stora et Skikda, où Constantine entretenait depuis longtemps le peu de relations qu'elle avait avec l'extérieur. Au printemps de 1838, le général Négrier fut chargé d'une reconnaissance sur Stora; il atteignit Rusicade, sans combat sérieux; la plus courte voie entre Constantine et la mer fut ainsi retrouvée, et le maréchal Valée, étant venu s'établir, avec une colonne de 4,000 hommes, sur les ruines de la ville romaine, en achetait le terrain pour 150 francs aux Kabiles qui l'occupaient et y jetait, le 7 octobre 1838, les fondations du Fort de France, près duquel devait bientôt s'élever et grandir Philippeville.

Philippeville, tête du chemin de fer de la province de Constantine, est donc d'origine tout européenne ; elle est le ch.-l. d'un arrondissement, le ch.-l. d'un canton, d'un tribunal de première instance et d'une justice de paix. Sa population compte avec Damrémont, Saint-Antoine, Valée et Filfila, ses annexes, 13,736 hab., dont 4,908 Français,

57 Israélites, 2,376 indigènes et 6,395 étrangers. Philippeville est encore le chef-lieu d'une commune mixte de 4,676 indigènes. Chef-lieu d'un cercle militaire de la division de Constantine, Philippeville a une garnison de 1800 hommes, composée principalement d'infanterie et d'un escadron de train des équipages militaires.

Description. — Le *port* de Philippeville, qui consistait, il y a quelques années, dans un débarcadère souvent submergé, c'est-à-dire inabordable. est devenu aujourd'hui un véritable port, que les intérêts de l'humanité réclamaient aussi vivement que les intérêts du commerce. Il est formé par trois jetées, qui créent d'un côté un avant-port de 25 hect., et, de l'autre côté, un port intérieur ou darse de 19 hect., bien abrité et bordé de quais en maçonnerie, en arrière desquels s'étend un terre-plein de 20 hect., conquis sur la mer. Une partie de ce terre-plein est affecté à la gare du chemin de fer, l'autre est livrée au commerce.

La ville est entourée d'un *rempart* crénelé, qui suit toutes les sinuosités du terrain; ce rempart est percé de trois *portes :* de Stora à l'O., de Bône à l'E., et de Constantine au S.; c'est en dehors de cette dernière que se tient le *marché* arabe, qui est très-important.

On compte 5 *places :* la place de la Douane, entre la douane et la mer, près de la porte Stora; — la place de la Marine, s'ouvrant en éventail sur la mer, qu'elle domine, et bordée de cafés et d'hôtels; c'est le lieu de rendez-vous et une des promenades des habitants de Philippeville; on y fait de la musique militaire, les jeudis et les dimanches; de cette place, la vue, bornée à l'est, est magnifique à l'ouest : on a le panorama de la baie de Stora, de l'île Srigina, et pour horizon la mer toujours splendide; — la place Corneille, sur laquelle est le théâtre; — la place de l'Église, située, comme la précédente, près de la rue Nationale, mais du côté opposé, c'est-à-dire à l'E.; — la place Bélisaire, au centre du *Bou-Iala*, mamelon ouest de Philippeville; elle est bordée d'arbres; le marché aux légumes et aux poissons s'y tient tous les jours.

Les *rues* de Philippeville sont droites et larges; l'emplacement de la ville, sur des hauteurs, fait que beaucoup sont à escaliers; la plus longue est la rue Nationale : elle commence à la place de la Marine pour finir à la porte Constantine. Elle est donc l'artère principale, où viennent aboutir toutes les autres; ses maisons sont généralement bâties à arcades; quelques-unes sont malheureusement encore inachevées.

Les *édifices religieux* sont l'église et la mosquée. — L'église, sur la place de ce nom, ressemble à toutes les églises dont les plans, discutés par de bons administrateurs sans doute, mais par de médiocres artistes, ne produisent, quand ils sont exécutés, que de tristes monuments, au grand désespoir des architectes, entravés à chaque instant par la mesquinerie du budget. — La mosquée est un bâtiment carré, couronné d'une coupole et flanqué d'un minaret octogone, qui va en s'amincissant. Elle est bâtie sur le versant S.-E. du Bou-Iala, et produit un assez bel effet; elle n'est malheureusement pas entretenue, et se détériore de jour en jour, — Les protestants n'ont pas de temple digne du nom de monument.

Les *édifices civils*, sauf la douane et l'abattoir, n'ont rien de remarquable; la mairie, l'hôtel de la sous-préfecture, le bureau des postes, sont installés dans des maisons que rien ne distinguerait des autres, sans le drapeau tricolore placé au-dessus de la porte d'entrée.

Des casernes et un hôpital pour 600 lits, un parc d'artillerie, des bâtiments pour les différents services de l'administration des campements et des vivres, constituent les *édifices*

militaires sur le djebel-Addouna, qui domine la ville du côté de l'E.

Le *musée archéologique*, installé dans l'ancien théâtre romain, qui constitue à lui seul un des plus curieux monuments de Rusicade, renferme : des statues, celle entre autres de l'empereur Hadrien ; des bustes ; un scaphium ou cadran en marbre blanc, fort joliment sculpté et auquel il ne manque que le style : ce scaphium, et celui moins bien conservé du musée de Lambèse, sont les deux seuls que nous connaissions en Algérie ; divers fragments d'architecture et des épigraphes, inscriptions votives ou funéraires. Nous ne saurions mieux faire, pour la description de tous ces objets d'art, que de renvoyer au catalogue, fort bien rédigé par feu M. J. Roger, et dans lequel on trouve, en outre, la nomenclature raisonnée des médailles, armes, bijoux, poteries ou fragments de poterie et objets divers, réunis dans la salle de numismatique et de céramique trop insuffisante pour les richesses qu'elle renferme. — Le musée est ouvert aux habitants de Philippeville, le dimanche de 2 h. à 4 h. en hiver, de 2 h. à 5 h. en été, et aux étrangers tous les jours. Les antiquités, statuettes, médailles, poteries, etc., ont été transportées dans une des salles de la Marine.

Le cercle militaire possède deux tombeaux qui méritent d'être vus.

On peut visiter aussi les grandes citernes restaurées du fort d'Orléans ; la mosaïque de la maison Nobelli, dont le dessin, d'une très-belle exécution, représente Amphitrite ou toute autre déesse maritime, entourée de poissons aux couleurs éclatantes ; les colonnes, chapiteaux et frises déposés sur la place Corneille, et dont les dimensions énormes font supposer, avec raison, que ces débris appartenaient à un édifice grandiose, peut-être le temple de Bellone, dont M. Roger croyait avoir retrouvé l'emplacement ; les longues arcades qui ont longtemps servi de quai à Philippeville. La propriété Butler, à 1 kil. de la ville, renferme une fort belle mosaïque, décorant le plancher de la salle de bain d'une ancienne villa probablement. On pouvait voir encore, il y a plusieurs années, en avant du cimetière actuel, les derniers vestiges des arènes de Rusicade. « Depuis le 7 octobre 1838, date de l'occupation, jusqu'à la fin de 1845, on a démoli la plupart des vestiges de la ville antique, pour en employer les matériaux à l'édification de la ville nouvelle. L'année 1845 fut témoin de la destruction complète de l'amphithéâtre ou des arènes. Les matériaux de cet édifice ont été employés à la construction des remparts, ce qui peut s'expliquer par la nécessité où l'on était alors de mettre promptement la ville nouvelle à l'abri d'un coup de main de la part des indigènes.

L'inspection de toutes ces ruines conduit à croire à l'existence de trois quartiers différents. Sur le plateau occupé par l'hôpital militaire, et sur le talus, on a retrouvé des petites citernes et des fondations de maisons peu considérables. Là devait se trouver un quartier, dans lequel rien ne fait supposer des constructions importantes; aucune des inscriptions qui y ont été découvertes ne se rapporte à un citoyen romain. — Le fond de la vallée, la plage et la base orientale du Bou-Iala étaient couverts d'édifices. Au point culminant de la rue Nationale, on voyait, lors de la création de Philippeville, une tour qui devait faire partie d'un système de fortifications dont on retrouve encore çà et là des pans de murs. — La croupe septentrionale du Bou-Iala était entièrement couverte de maisons. Les citernes s'y rencontrent à chaque pas, et les plus importantes sont celles du fort d'Orléans, citées plus haut, et celle qui sert de fondations à la porte de Stora. C'est dans ces parages que se trouve la belle mosaïque de la maison Nobelli. Le théâtre romain (musée) semblait mar-

quer une des extrémités de ce dernier quartier.

Le *théâtre* de Philippeville paraît bien mesquin, quand on vient de parler du théâtre et des arènes de Rusicade, où les colons d'alors accouraient, en foule, applaudir aux jeux de la scène, aux combats de gladiateurs et aux chasses de bêtes fauves, comme le témoigne une inscription retrouvée à Philippeville et, déposée au musée d'Alger. Le théâtre actuel, élevé sur d'anciennes citernes, au milieu de la place Corneille, et pouvant contenir 6 à 700 personnes, est assez bien distribué, mais très-mal décoré et éclairé; il est desservi, au printemps, par la troupe de Constantine. Les acrobates de passage y donnent également des représentations.

Les *fontaines* sont abondamment alimentées, surtout par les magnifiques citernes restaurées, et par les eaux du ravin des Beni-Melek.

Enfin, et pour compléter les renseignements sur Philippeville, nous dirons que cette ville possède comme *établissements d'instruction publique :* un collège communal, des écoles de garçons dirigées par les frères de la Doctrine chrétienne, des écoles de filles dirigées par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ; et, comme *établissements de bienfaisance :* un bureau de bienfaisance et une Société de secours mutuels.

Environs. — A l'O., 1 kil., le ravin des *Beni-Melek.*

5 kil. **Stora***. La route de Philippeville à Stora, entre la mer qu'elle surplombe à une grande hauteur, et les pentes boisées de la montagne dans laquelle elle est taillée, est des plus pittoresques. On peut l'abréger en prenant à mi-chemin un sentier à travers bois.

Le joli bourg de Stora est un chef-lieu de commune de 969 hab., dont 205 Français, 10 indigènes et 754 étrangers. Église et écoles. Stora est adossée à une montagne à pic et dominée par une église qui se détache sur le fond des chênes-lièges. Ce petit monument, qui s'offre tout d'abord à la vue, est la construction la plus baroque que l'on puisse imaginer ; sa façade présente l'ensemble d'une pyramide dont les arêtes se relèvent verticalement pour former le clocher; une porte cintrée, surmontée d'un œil-de-bœuf, complète cette façade; les autres côtés sont à l'avenant. Cette église modèle semble sortir d'une boîte de Nuremberg. D'autres monuments, plus dignes de ce nom, attireront à Stora l'attention des touristes; nous voulons parler des belles citernes romaines, sises à mi-côte, et de la grande voûte romaine sous laquelle coule une fontaine. Les citernes de Stora sont alimentées par l'*oued-Cheddi,* ruisseau des Singes, dont les eaux contournent la montagne, au moyen d'un tunnel conservé jusqu'à nos jours, trouvé et restauré par le Génie militaire.

Stora, le *Mers-Estora* d'Edrissi, l'*Istoura* d'El-Bekri, était le port de *Rusicade* (Philippeville). Les Génois le fréquentaient au XVIe s., et, plus tard, ils furent remplacés par les Français ; mais la compagnie du Bastion n'y entretenait aucun agent. Les beys de Constantine y avaient aussi des entrepôts. « S'il faut en croire les Arabes, dit M. E. de la Primaudaie, le mouillage de Stora est de tous les ports celui qui présente le plus de sûreté ; mais le capitaine Bérard observe avec raison que les Arabes ne sont pas habitués à manœuvrer de grands navires, et que les plus petites criques suffisent pour mettre à l'abri leurs sandals et leurs barques. Une tardive expérience, achetée au prix de nombreux désastres, nous a appris ce qu'on doit penser du port de Stora.... En 1841, au mois de février, une de ces horribles tempêtes, trop communes sur la côte d'Afrique, dont la soudaineté et l'effroyable violence épouvantent les plus braves, vint détruire en quelques heures les illusions qu'on se faisait sur Stora. La rade fut bouleversée de fond en com-

ble, et presque tous les navires qui étaient à l'ancre, entre autres la gabarre de l'État *la Marne,* se brisèrent contre les rochers. On raconte que l'île de Srigina, haute de près de 20 m., qui forme au N. la pointe de la baie, disparut plusieurs fois sous les eaux, pendant l'épouvantable tourmente. En 1854, on vit se renouveler cet affreux désordre : dans un seul coup de vent, 28 navires furent jetés à la côte. Un document du ministère de l'Algérie évalue à plus de 1 million 500 mille fr. les pertes éprouvées annuellement sur le mouillage de Stora. »

Le port de Stora ne présente de sûreté que pendant la belle saison, et le gouvernement a enfin doté Philippeville d'un port, dans lequel les paquebots à vapeur et les navires à voiles peuvent venir mouiller, en toute sécurité.

Au sortir de Philippeville, la route du S. se dédouble : l'embranchement de dr. conduit à

7 kil. **Saint-Antoine**, annexe de Philippeville, dans la belle vallée du *Zeramna* et sur l'oued de ce nom, qui va se jeter dans l'oued-Safsaf, près de la mer. Église ; école mixte. Un chemin vicinal relie Saint-Antoine à Damrémont, 6 kil. — L'embranchement de g., tracé dans la belle plaine du Safsaf, mène à la *pépinière*, distante de Philippeville de 2 kil. — 5 kil. **Damrémont**, qui doit son nom au gouverneur général tué devant Constantine, est situé sur la rive g. du Safsaf, c'est une annexe de la commune de Philippeville. Église ; école mixte. Une distillerie, fonctionnant dans ce village, extrait par an de l'asphodèle rameux 31 à 40 000 litres d'un alcool à 35°. — 6 kil. **Valée**, nom du gouverneur général qui a succédé au général de Damrémont. Annexe, comme Damrémont de la commune de Philippeville. Église ; écoles.

A l'E., 8 kil., en passant par la belle concession que fait exploiter M. F. Barrot, **Filfila**, au pied de la montagne de ce nom. « Il y existe, dit M. Mac-Carthy, des carrières de marbre blanc, propre à la statuaire, devenues depuis quelques années le centre d'une exploitation assez considérable pour qu'on ait été obligé d'y installer un maire et une partie du mécanisme administratif, propre aux véritables communes. » Ce nouveau centre, formé par deux hameaux, *Saint-Louis* et *Saint-Léon*, a été annexé, à Philippeville à laquelle il est relié par la route de Philippeville à Bône, mais les chargements de marbre se font sur les lieux mêmes.

B. Par la route de terre.

83 kil.

Le service de diligences entre Constantine et Philippeville est supprimé depuis l'ouverture du chemin de fer.

On sort de Constantine par la porte Valée, et, après avoir laissé à g. le square et le faubourg Saint-Antoine, puis traversé à dr. le faubourg Saint-Jean, on descend jusqu'au Pont d'Aumale par une route en corniche, qui permet d'admirer pendant quelque temps les gorges et les cascades du Roumel et la crête de l'immense rocher que couronnent la Kasba et les maisons de Constantine.

3 kil. *Le Pont d'Aumale*,* hameau près du pont américain jeté sur le Rummel.

12 kil. **Le Hamma** (*V.* p. 341).

15 kil. **Bizot** (*V.* p. 401).

21 kil. *Aïoun-Sâad*, les sources de la propriété, ham. annexe de Bizot.

30 kil. **Condé-Smendou** (*V.* p. 401).

41 kil. **El-Kantour** * (*la Broussaille*), est un village d'aubergistes situé au plus haut point de la route, 806 mèt., près d'un sommet de 896 mèt. sur la grande crête de partage, que perce un des tunnels du chemin de fer de Philippeville à Constantine. La population

d'El-Kantour, avec ses annexes *Sainte-Wilhelmine* ou *Armée-Française,* compte 2,094 hab., dont 204 Français, 1,870 indigènes et 20 étrangers. La vue du pays que l'on vient de parcourir est des plus belles à El-Kantour; au-de là des *Toumiet*, on aperçoit, à une distance de 15 kil., le village d'El-Harrouch, dominant la belle vallée de l'Ensa que ferment à l'horizon des collines boisées.

56 kil. **El-Harrouch** *, petite ville, chef-lieu de commune de plein exercice de 3,492 hab., dont 314 Français, 2 Israélites, 3,004 indigènes, 172 étrangers, est aussi le chef-lieu d'une commune mixte de 9,884 hab. dont 2 Français et 3 étrangers. Église et écoles.

« El-Harrouch, dit Mac-Carthy, le centre de population le plus considérable qu'il y ait entre Philippeville et Constantine. Élevé à l'abri d'un camp, formé en ce lieu, au mois de septembre 1844, et dont il a fini par prendre la place, El-Harrouch, aujourd'hui dans un état prospère, est situé au confluent du Safsaf ou *oued-el-Harrouch* et de l'*Ensa*. Il s'y tient tous les vendredis un marché où les huiles de la Kabilie, les céréales, les laines, les peaux et les tissus sont l'objet de transactions importantes. A 6 kil. de là, est une puissante minoterie, à cinq paires de meules, remarquable par sa construction et ses agencements. » On visitera à El-Harrouch d'importants moulins à huile, des jardins, de magnifiques plantations de vigoureux eucalyptus, et la ferme du 3e bataillon d'Afrique (Zéphirs). C'est ici le cas de relever une erreur, que commettent et commettront sans doute encore quelques écrivains peu soucieux de la véracité des documents auxquels ils ont recours. On croit communément qu'El-Harrouch est le berceau des Zéphirs. Nous avons raconté, p. 64, l'origine des bataillons d'Afrique, créés d'abord au nombre de deux.

Entre El-Harrouch et Robertville, **Sidi-Mesrich**, village de 18 feux, en création.

62 kil. **Gastonville** *, sur le Safsaf, au lieu dit Bir-Ali, le puits d'Ali; chef-lieu de commune de 2,855 hab., dont 253 Français, 2,563 indigènes, 39 étrangers. Église; écoles. A l'O. de Gastonville, et à la rencontre de la route de Robertville avec l'ancienne voie romaine, on voyait, en 1849, les substructions d'un édifice, des citernes, une mosaïque transportée à Gastonville... Tous ces débris indiquent-ils la station de *Villa Sele*?

67 kil. **Saint-Charles** (*V.* p. 401).
77 kil. **Saint-Antoine** (*V.* p. 406).
83 kil. **Philippeville** (*V.* p. 402).

La route de Constantine à Philippeville est à peu près celle des Romains, surtout entre El-Harrouch et El-Kantour.

ROUTE 61.

DE CONSTANTINE A BOU-SÂDA.

278 kil. — 42 kil. Route de diligences.
236 kil. — Route muletière.

19 kil. **Aïn-Smara** (*V.* R. 49).
37 kil. **L'Oued-Seguin** (*V.* R. 49).
42 kil. *Telarm'a*, station du chemin de fer de Constantine à Setif, près du *Moulin-Bernard*. Route muletière, direction S.-O.
59 kil. *Aïn-Mechira*, moulin; route de *Châteaudun*, au N.-O. Route d'*Aïn-Mlila*, à l'E.
74 kil. *Bir-el-Mour*.
85 kil. *Aïn-Soltan* (*V.* R. 56, B).
93 kil. *Aïn-Beïda* (*V.* R. 56, B).
111 kil. *Aïn-Cheddi* (*V.* R. 56, A).
135 kil. **N'gaous** (*V.* R. 56, A).
148 kil. *Mdouer*.
161 kil. **Barika**, sur la rivière du même nom, bordj fortifié, annexe de de la subdivision de Batna. L'oued-Barika dont la source est au N.-E., se jette à l'O. dans le Hodna.

A 4 kil. S., *Tobna*, l'ancienne *Tubuna* des Romains, ou *Tubunensium*, d'après le nº 1,657 des inscriptions romaines de l'Algérie, recueillies par M. Léon Renier :

VALERIVS. FIL
....
TVB..........

La ville romaine, étant devenue ville arabe, eut à subir de rudes sièges dans les premiers siècles de l'invasion musulmane ; saccagée à plusieurs reprises, elle se releva de ses ruines et fut repeuplée. El-Bekri dit: « Tobna est entourée d'une muraille en briques, et possède quelques faubourgs et un château. Dans l'intérieur du château se voit un djamê et un grand réservoir, qui reçoit les eaux de la rivière de Tobna, et qui fournit à l'arrosage des jardins appartenant à la ville. Quelques personnes disent que Tobna fut bâtie, c'est-à-dire rebâtie par Abou-Djafar-Omar, 151 de l'hég. (768 de J.-C.). La population, dont une partie seulement est arabe, est partagée en deux fractions qui sont toujours à se quereller et à se battre l'une avec l'autre. » Voici ce que dit Mohammed-ibn-Youssef : « Le château de Tobna, énorme édifice de construction ancienne, est bâti en pierre et couronné par un grand nombre de chambres voûtées ; il sert de logement aux officiers qui administrent la province, et touche au côté méridional du mur de la ville ; il se ferme par une porte en fer. » Tobna a plusieurs portes : le Bab-Khassan, beau monument construit en pierre, avec une porte de fer ; le Bab-el-Feth, porte de la Victoire, située à la partie occidentale de la ville et se fermant aussi par une porte de fer ; une rue, dont les deux côtés sont bordés de maisons, s'étend à travers la ville, d'une de ces portes à l'autre ; le Bab-Tehouda, la porte de Tehouda, qui regarde le midi, est aussi en fer et offre un aspect imposant. El-Bab-ed-djedid, la porte neuve, est en fer; le Bab-Ketama est situé au nord de la ville. Au dehors de Bab-el-Feth est un vaste champ entouré d'un mur. Plusieurs ruisseaux d'eau douce parcourent les rues de la ville, dans laquelle on voit beaucoup de bazars... La rivière de Tobna s'appelle le Beitham; chaque fois qu'elle déborde, elle arrose tous les jardins et champs de la banlieue, et procure aux habitants d'abondantes récoltes; aussi disent-ils que le Beitham est un « magasin de vivres, *Beit-et-tham.* » (Traduction de *M. de Slane.*)

De Tobna, la ville élégante entourée de frais jardins d'orangers et de plantations de cotonniers, il ne reste plus rien. Le *castrum* appartenant au siècle de Justinien, et m surant 80 mèt. sur 25, montre ce que pouvait être la ville romaine. Ce castrum, construit en pierres de taille, renferme une grande quantité de fragments d'architecture, frontons, chapiteaux de colonne, bas-reliefs et inscriptions.

Après avoir traversé (14 kil.) l'*oued-Bitham*, on ira visiter, à 8 kil. S.-E. de Tobna, *Mokta-el-hadjar*, ancienne carrière romaine qui semble abandonnée d'hier, tant paraissent récentes les traces des travaux du peuple conquérant. Mokta-el-hadjar veut dire endroit où l'on coupe des pierres.

18 kil. De Tobna à Mdoukal, direction S.-S.-O., à travers les sables et les touffes de chih et d'halfa. On est dans la partie orientale du *Hodna*, autrefois si fertile, pays de steppes aujourd'hui, intermédiaire entre le Tell et le Sahara. **Mdoukal** est, comme N'gaous, Bou-Sâda et les ksour qu'on a déjà visités, dans le sud des provinces d'Alger et d'Oran, une bourgade bâtie en tôb, aux rues étroites, raboteuses et sales, et dont les habitants font un peu de jardinage, et fabriquent des tissus de laine. On peut y visiter, la mosquée de Sidi-Mohammed-ben-Hadj,

chétif et seul monument de l'endroit, dans lequel on entre en se courbant. Cette mosquée, bâtie en tôb, offre un rectangle de 12 mèt. sur 8, divisé par trois travées de six arcades chacune, retombant sur des piliers informes, en tronc de palmiers ; à l'une des extrémités on communique par une porte dans la koubba de Mohammed-ben-Hadj ; une châsse ou tsabout en bois treillagé recouvre la sépulture du marabout ; cette châsse, dans un grand état de délabrement, est ornée d'ex-voto, dont de mauvais foulards en soie ou en coton font les frais ; des œufs d'autruche et une assez belle lanterne tombent de la voûte. A 500 mèt. E. de Mdoukal, une source thermale de 30° sort d'un amas de rochers de calcaire grossier à couches horizontales. Les eaux de cette source, coulant dans la direction de la ville, et se refroidissant dans leur parcours, sont utilisées par les indigènes pour l'arrosement des palmiers.

176 kil. *Metkaoua*, puits artésien à la pointe E. du Hodna.

191 kil. *Aïn-el-Hadjar*.

205 kil. *Aïn-Ksob*.

221 kil. L'*oued-Msif*, l'*oued-Malak* ou *oued-Chaïr*, rivière de l'Orge, prend sa source dans le *djebel-Bou-Khaïl*, non loin du ksar d'*Aïn-Rich*, au S.-O., arrose un instant la plaine fertile de *Mehaguen* et va, après un parcours de 140 kil., dans une vallée, où l'on trouve plusieurs ruines romaines, se jeter dans le chot de Msila. Une maison de commandement a été bâtie près de l'oued-Msif, au sommet d'un mamelon, où se trouvent des ruines romaines peu considérables.

La vallée de l'oued-Chaïr, située au S.-E. de Bou-Sâda, s'étend généralement de l'O. à l'E., et vient déboucher dans la partie S.-E. du Hodna ; cultivée en partie, elle sert encore de terres de parcours aux troupeaux de moutons et de chameaux.

De l'oued-Msif à Bou-Sâda, le terrain est sablonneux, couvert çà et là de broussailles épineuses de jujubiers, si bien nommés par nos soldats arrache-capotes, et de hautes touffes d'halfa. C'est dans ces régions que l'on rencontre la redoutable vipère céraste ou vipère cornue.

245 kil. *Aïn-el-Amia*.

355 kil. *Aïn-Djenan*.

265 kil. *Bir-el-Abiod*.

278 kil. **Bou-Sâda**. (*V.* R. 16.)

ROUTE 62.

DE CONSTANTINE A BATNA.

119 kil.

Service de diligences tous les jours : coupé, 18 fr. ; intérieur, 14 fr. ; banquette, 10 fr.

3 kil. Sidi-Mabrouk (*V.* p. 347).

15 kil. **Le Khroub** (*V.* R. 51). Station du chemin de fer à d.

19 kil. A 500 mèt. de la route à g., *Aïn-Guerfa*, hameau annexe du Kroub.

26 kil. **Oulad-Rahmoun** (*V.* R. 51.) Station du chemin de fer à g.

28 kil. *Siévers*, ferme et usine de trituration d'halfa pour pâte à papier, créées par M. de Montebello.

Au 29e kil. à peu de distance de l'usine, source d'eau acidulée ferrugineuse, d'un débit de 140 litres à l'heure.

Les villages du Khroub et des Oulad-Rahmoun sont situés dans la riche vallée du Bou-Merzoug, dont l'étendue n'a pas moins de 45 000 hect., parmi lesquels 2,000 sont irrigués par la rivière. Autour de ces centres viennent se rattacher des hameaux et de nombreuses fermes. *Ras-Aïn-Bou-Merzoug* (la source mère du Bou-Merzoug) est située à 35 kil. S.-E. de Constantine, non loin de la route de Batna, au pied du djebel-Fortas, dans la contrée nommée par les indigènes *Mordjet-el-Gouzi*. « Les eaux jaillissent au pied d'une monta-

gne de roche calcaire, et sont tellement abondantes (450 à 900 litres par seconde, suivant la longueur des sécheresses) qu'elles forment rivière, dès leur sortie... Dans un rayon de plus de trois lieues, sur la partie montagneuse, comme dans la plaine, tout le pays qui entoure les sources est couvert de monuments mégalithiques, tels que dolmens, demi-dolmens, cromlechs, menhirs, allées et tumulus; il faut aller dans l'ouest de la France pour les trouver en aussi grande quantité. » (*L. Féraud*). On a découvert dans la vallée, sur un tertre, parmi les vestiges d'une place d'armes qui protégeait autrefois le Bou-Merzoug, une inscription offrant un exemple de longévité extraordinaire, et contrastant avec l'insalubrité naguère proverbiale du canton, celle de Pacatus, qui vécut 120 ans ! (*V.* p. 330.)

A 4 kil. S.-E. de l'usine Montebello, on rencontre les ruines de *Sila*. On a trouvé, en 1854, à 500 mèt. S. du Khroub, dans la propriété de M. Joffre, maire du Khroub, une colonne ou borne milliaire en marbre blanc, portant le nom ancien des habitants de la circonscription, avec la distance qui séparait leur ville de l'endroit où nous avons établi notre nouvelle colonie. Cette inscription incomplète, remontant, d'après M. Léon Renier, au règne de Caracalla, se termine ainsi :

. . . . . .
. . . R. P. SILENSIVM
XIII.

« Cette colonne, dit M. Cherbonneau, ne donne qu'un ethnique ; cependant nous pouvons apprendre avec certitude le nom de la localité, en consultant l'*Africa christiana* de Morcelli, où il est dit : « *Silensis*. « Ignota *Sila* est et à geographis « prætermissa : quam tamen in Nu- « midia fuisse ex Notitia discimus.» Le même auteur attribue à l'église de Sila un évêque du nom de Donatus, qui figure le 82e sur la liste des évêques de la Numidie appelés, en 484, par le roi Huneric, au concile de Carthage... L'exploration raisonnée des régions environnantes me conduisit vers le S., derrière un rideau de montagnes commençant à la mosquée de *Sidi-el-Abassi*, et qui forme avec les crêtes des *oulad-Mahmoub* un défilé appelé par les gens du pays *Fedj-Sila*, le défilé de Sila. Déjà le nom ancien reparaissait dans la tradition, fait qui concorde avec la distance indiquée par la borne milliaire. Je me suis transporté sur la hauteur occupée par la mosquée et ses dépendances... Il y avait là un de ces prieurés du moyen âge, asile des pauvres, refuge des voyageurs. Autour de la chapelle, le cloître. En dehors du cloître, les silos et les magasins de paille, l'écurie et le jardin. Sous les Turcs, 200 tolba y recevaient gratuitement l'enseignement. Aujourd'hui, la mosquée est déserte, le jardin abandonné, les silos vides. A peine le Mokaddem possède-t-il de quoi nourrir sa propre famille... A en juger par les conditions topographiques, la chapelle musulmane occupe l'emplacement d'un poste romain, à l'entrée de la gorge, comme point d'observation intermédiaire entre Sila au S. et Sigus à l'E. Les murs anciens ont été exhaussés... 4 kil. séparent la mosquée de Sidi-el-Abassi d'un tertre couronné, par un castrum carré de 25 mèt., construction hâtive du temps de Bélisaire, ruines d'un pagus qui serait Silensis. » De nouvelles explorations faites à Sila, par M. Cherbonneau, en 1863, ont amené la découverte de plusieurs inscriptions dont la plus importante est celle sur laquelle on lit :

CAPVT AMSAGAE

source de l'Amsaga.

37 kil. **El-Guerra**, village en création ; station du chemin de fer de Setif ; futur embranchement du chemin de fer de Batna.

40 kil. *La fontaine du Rocher*, à l'embranchement des deux routes de Constantine à Batna, par la vallée du Bou-Merzoug et par Aïn-el-Bey. Auberge.

49 kil. **Aïn-M'lila**, près des ruines de l'ancienne *Visalta*, à dr., chef-lieu de commune mixte de 19,946 hab., dont 158 Français, 3 Israélites, 19,736 indigènes et 49 étrangers. Eglise; école.

A 6 kil. E. d'Aïn-Mlila, à g, de la route, eaux salines d'*Aïn-Fesguïa* 18° à 19°, 200 litres par seconde.

52 kil. Route carrossable conduisant à Aïn-Fakroun, sur la route de Constantine à Tebessa.

59 kil. *Aïn-Feurchi.* Ruines romaines, puits et auberge.

63 kil. *Auberge de Boutinelli.* On passe au pied du Nifenser ou Bec de l'Aigle.

69 kil. Les *Chots* : *Tinsilt* à dr. et *Mzouri* à g. C'est à l'endroit où communiquent entre eux ces deux lacs salés, remplis l'hiver d'une foule de flamants et de canards sauvages, que passe la route ; ces lacs, d'une superficie totale de 6,200 hect., sont exploités avec une simplicité primitive. Le procédé consiste à ramasser le sel que le lac dépose sur la rive, en changeant de niveau.

Les ruines, désignées par le mot berbère *Tattubt* ou *Tattubet*, qui signifie ail, sont les restes d'un poste militaire, situé à 72 kil. de Constantine, vers le S., entre le djebel-Guerioun, et le *djebel-el-Hanout*, sur la rive g. de l'*oued-Lercha*. On arrive à ces ruines en quittant la route de Batna, pour suivre à l'E., jusqu'à une distance de 16 kil., le sentier arabe qui longe la côte N. du lac de Mzouri.

83 kil. **Aïn-Yacout** *, la fontaine du Diamant-Brut (belle source). Village en création.

Le terrain, si dépourvu d'arbres jusqu'alors, surtout depuis Aïn-M'lila, se couvre de genévriers et d'oliviers.

Medr'asen. Le touriste s'arrêtera à Aïn-Yacout pour y coucher. Le lendemain (avec un mulet, 3 à 4 francs) il visitera le Med'rasen, et reviendra prendre la route à l'*hôtel du Tournant* où il déjeunera, en attendant la diligence qui doit le conduire à Batna.

Le Medr'asen, à 9 kil. S. d'Aïn-Yacout, sur l'ancienne route de Diana-Veteranorum à Theveste, monument qui rappelle le tombeau de la Chrétienne (*V.* p. 104), a été signalé par Peyssonel, Shaw, Bruce, et étudié par le colonel Carbuccia, le docteur Leclerc, l'architecte F. Becker, le colonel Foy, le géomètre Chabassière, le garde du Génie Bauchetet et le colonel du Génie Brunon. C'est au colonel Foy que nous empruntons la description du Medr'asen, dont quelques mesures ont été rectifiées. Mais voici d'abord ce qu'en disait El-Bekri : « ..... On passe de là au Kobr Madr'ous (le tombeau de Madr'ous), qui ressemble à une grosse colline, et qui est construit avec des briques très-minces et cuites au feu. Il est bâti en forme de niches peu grandes, et le tout est scellé avec du plomb. On voit sur cet édifice des figures représentant des hommes et d'autres espèces d'animaux. De tous les côtés, le toit est disposé en gradins ; sur le sommet pousse un arbre. Dans les temps passés, on avait rassemblé du monde afin de renverser ce monument, mais cette tentative n'eut aucun succès... » Sauf les briques, qui sont des pierres de taille, et les bas-reliefs qui ont disparu, cette description peut à la rigueur passer pour exacte.

« Quoi qu'il en soit, dit à son tour M. le colonel Foy, le Medr'asen, par la grandeur de ses proportions, le caractère de son architecture et le mystère de son origine et de sa destination, mérite à un haut degré l'attention des archéologues. Il a été souvent visité; nous en avons des vues et des descriptions nombreuses ; mais tout n'a pas encore été dit sur lui, et je vais essayer d'ajouter quelque chose à ce qu'on sait déjà.

« Sa forme générale est celle d'un gros cylindre très-court, servant de base à un tronc de cône obtus, ou plutôt à une série de 24 cylindres, qui décroissent successivement et donnent ainsi sur le cylindre de base une suite de 24 gradins circulaires de 58 c. de hauteur et 97 c. de largeur à peu près. La plate-forme supérieure a 11 mèt. 40 c. de diamètre; son affaissement au centre forme un entonnoir de 1 mèt. 50 c. environ ; le gradin inférieur a 176 mèt. de pourtour, soit 58 mèt. 66 c. de diamètre. Il est évidé inférieurement en quart de cercle, et forme ainsi une corniche très-simple de 90 cent. de haut et 80 cent. de saillie. Cette corniche est supportée par 60 colonnes engagées, espacées de 2 mèt. 90 c. d'axe en axe, et ayant 45 cent. de diamètre, 2 mèt. 27 c. de hauteur de fût, et 2 mèt. 70 c. avec le chapiteau. Ces colonnes reposent sur un double soubassement peu apparent, aujourd'hui que les terres se sont amoncelées à son pied. On devait mesurer autrefois 5 mèt. de la corniche et 18 mèt. 35 c. de la plate-forme, au niveau du sol, qui s'est relevé de 1 mèt. à peu près.

« A l'O. du monument, on reconnaît les traces à demi effacées d'une sorte d'avant-corps rectangulaire de 24 mèt. de largeur et de 15 mèt. de saillie, dont la construction, bien que se rattachant certainement à celle du monument principal, s'en distingue par le style, la solidité et le volume des matériaux. Le peu qui en reste et son effacement même indiquent des murs peu épais et des pierres de petit échantillon, qui, sans doute, auront été peu à peu enlevées par les Arabes ou plutôt les *Chaouïa* du voisinage pour en bâtir leurs chaumières. J'imagine que cet avant-corps, qui semble ajouté après coup, et dont les deux murs latéraux se juxtaposaient aux parois du monument sans s'y engager, contenait, outre l'habitation, des gradins, divers accessoires inconnus, et l'escalier par lequel on montait sur les gradins et sur la plate-forme.

« ..... Si, en s'aidant des pieds et des mains, on parvient à s'élever parmi les décombres jusque sur la corniche, et si, en se plaçant sur l'axe de l'avant-corps, on gravit les degrés comme pour monter à la plate-forme, on remarque dans le quatrième gradin, une étroite ouverture au fond de laquelle l'œil aperçoit un escalier intérieur... L'entrée de cet escalier était bouchée par une des pierres du quatrième gradin, moins large que les autres, et que l'on faisait glisser... L'escalier a 1 mèt. 20 c. de large ; il est obstrué à la sixième marche. Au fond devait se trouver un puits, comme dans l'intérieur des pyramides.

« En 1850, les recherches faites par le colonel, depuis général Carbuccia, se sont arrêtées au même endroit.»

Depuis, les travaux de déblaiement entrepris, en 1866, par M. Bauchetet, garde du Génie, et sous la direction du colonel de Génie Brunon, en 1873, ont amené l'importante découverte d'autres marches, conduisant à une galerie et à une chambre sépulcrale. La galerie, haute de 1 mèt. 60 c., large de 70 c., longue de 16 mèt., comprend un palier long de 1 mèt, 20 c., puis un escalier de 11 marches de 0,30 c. de larg. sur 20 c. de haut. Une porte de 1 mèt. 70 c. de haut. sur 90 c. de larg., donne entrée à une chambre de 3 mèt. 30 c. de long. et de 1 mèt. 50 c. de larg. en moyenne. De chaque côté, banquettes de 20 c. de larg. sur 30 c. de haut. Le fond de la chambre est à peu près à l'aplomb du centre de la plate-forme du monument. Des traces d'incendie sont encore visibles. Le feu a-t-il été allumé pour détruire le monument ? Quant aux trouvailles faites dans la chambre, elles sont de peu d'importance, et consistent dans quelques débris de poteries et morceaux de

cuivre qui figurent aujourd'hui au Musée de Constantine. Une porte en fer ferme désormais la galerie du Medr'asen dont la surveillance est confiée à un gardien.

Quelle fut la destination du Médr'asen ? C'est une question dont se sont occupés bien des savants, en Algérie. Le Med'rasen est-il le tombeau d'Aradion, tué par l'empereur Probus, alors que ce dernier n'était encore que simple général commandant les armées romaines en Afrique ? Est-ce le tombeau de Syphax ? Le docteur L. Leclerc, dans une étude sur le Medr'asen et le Kobr-er-Roumia, dit pour conclusion : « La famille de Massinissa régna pendant deux siècles sur le pays, dont le Medr'asen occupe à peu près le centre; ce fut elle incontestablement qui le fit édifier. Toute autre hypothèse est interdite pour l'histoire. Mais quelle fut l'époque de cette édification ? Nous en voyons deux entre lesquelles on pourrait hésiter : les dernières années de Massinissa et le règne de Micipsa. Nous admettrions de préférence cette dernière. Micipsa régna trente années d'une paix non interrompue. Ne dut-il pas songer, pendant ses loisirs, à honorer dignement la mémoire de son illustre père, et ne fallait-il pas un monument tel que le Medr'asen pour aller à la taille du personnage héroïque de Massinissa ? » M. Léon Renier dit de son côté : « J'ai visité le Medr'asen, *monument funéraire des rois de Numidie.* » Au S.-O. et à une centaine de mètres du Medr'asen, on visitera plusieurs tombeaux en forme de cône écrasé, dont le plus grand mesure 5 mèt. de haut et 24 mèt. de diamètre; son entrée orientée à l'E., large de 2 mèt. 50 c., longue de 5 mèt., donne sur un couloir circulaire, large également de 2 mèt. 50 c., sur lequel la chambre sépulcrale a son entrée dans l'axe de l'entrée principale ; la chambre a 3 mèt. sur 7 mètres.

A 5 kil. E. du Medr'asen, on remarque, sur le bord méridional du lac de *Chemora* ou *Sebkhra-Djendeli,* un groupe considérable de ruines que les indigènes appellent *Enchir-Djendeli* et que M. Becker croyait être celles de *Ad Lacum regium*, la ville sise près du lac royal.

Revenant à Aïn-Yacout, si l'on ne visite pas le Medr'asen, on ne tarde pas à atteindre

93 kil. **La Fontaine-Chaude,** l'*Aïn-oum-el-Djera* des Arabes, village en création, non loin du hameau et du caravansérail d'*Oum-el-Esnam*, la mère des idoles ou des ruines, sur l'emplacement de *Tadutti*. En 1861, M. Cherbonneau assista à la démolition, par le service des Ponts-et-Chaussées, d'un petit fort qui a fait donner à la fontaine voisine le nom d'**Aïn-Ksar**, village en création. On y trouva une inscription indiquant que cette forteresse avait été bâtie sous le règne de Tibère II, c'est-à-dire à la fin du VIe s. Sur la deuxième ligne de cette inscription sont gravés les mots :

PAGVITAE. TDM.

Ces trois dernières lettres, selon M. Cherbonneau seraient l'abréviation de *Tadutti municipium......* » (*W. Ragot.*)

Presqu'en face d'Aïn-Ksar, à d. de la route **Aïn-Mazuela**, autre village en création.

A g. **Madher**, village annexe de Batna.

101 kil. L'*Hôtel du Tournant*, *V.* p. 411. On quitte les hauts plateaux qui atteignent en cet endroit une altitude de près de 900 mèt., pour s'engager dans la vallée de l'*oued-el-Harrar*, qui conduit à Batna.

110 kil. **Fesdîs**, village, annexe de Batna, créé près de *Ksour R'ennaïa*, le château de la Chanteuse ; ruines romaines, à l'entrée d'une gorge, et moulins sur l'*oued-Fesdîs* ou *oued-Batna*.

119 kil. **Batna** ⋆, le *Bivac* en

arabe, située par 35° 40′ de latitude N. et 3° 55′ de longitude E., à 1021 mèt. au-dessus du niveau de la mer, à l'entrée d'une plaine immense, arrosée par de nombreuses sources, sous un climat également exposé à de grands froids et à de très-fortes chaleurs, est de récente création ; sa fondation remonte au 12 février 1844, lors de l'expédition de Biskra. C'était un camp destiné à protéger la route du Tell au Sahara et à dominer les montagnes de l'Aurès.

Le camp, d'abord établi à Batna même, fut, deux mois plus tard, transporté à 2,000 mèt. à l'E. près de ruines romaines, à l'endroit que les Arabes appellent *Ras-el-Aïoun-Batna.*

C'est autour de ce camp que sont venues se grouper les quelques maisons qui devaient former le noyau du centre actuel, érigé en ville sous le nom de *Nouvelle-Lambèse*, par décret du 12 septembre 1848, et, sous celui — définitif — de Batna, par décret du 20 juin 1849. Batna, chef-lieu de commune de plein exercice, compte, avec Fesdîs et Madher, 4,130 hab,, dont 1,423 Français, 331 Israélites, 1,874 indigènes et 512 étrangers. La commune mixte a une population de 3,250 hab., dont 139 Français, 3,097 indigènes et 14 étrangers ; enfin la commune indigène comporte une autre population de 54,134 hab., dont 96 Français, 54,020 indigènes et 18 étrangers. Batna est le chef-lieu de la 4e division militaire de la province de Constantine; sa garnison est d'environ 2,000 hommes.

Le *camp*, ou quartier militaire, comprenant de belles et vastes casernes, un hôpital et les magasins pour les différents services militaires, est entouré d'un mur de défense et d'un fossé ; le mur est percé de quatre portes qui prennent de leur position les noms de Constantantine, Setif, Biskra et Lambèse.

La ville, détruite en partie dans l'insurrection de 1871, mais sortie aujourd'hui de ses ruines, est percée de larges *rues*, coupées à angles droits et bordées de platanes. Les *maisons* n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée.

Les principaux *édifices* sont l'église, les écoles, une halle aux grains, les bains maures, le bureau de la subdivision et le bureau arabe. Le jardin du général, où se trouve la pépinière, et les allées dites de la Prairie offrent de fort jolies promenades. La dernière est en même temps un musée archéologique, où ont été groupés, il y a déjà longtemps, par les soins du colonel Buttafoco du 2e de ligne, des fragments de monuments provenant de Lambèse, entre autres une grande et belle colonne en granit noir, supportée par une base sur laquelle on lit les numéros des régiments qui prirent part à l'expédition des Ziban et de l'Aurès : 2e et 32e de ligne ; 1er régiment de la légion étrangère ; 3e régiment de chasseurs d'Afrique.

A 500 mèt. S., le v. indigène de **Batna.** On y visitera la mosquée, dans laquelle se font les cours de l'école arabe française.

A 5 kil. N.-O., une belle forêt de cèdres recouvre une partie du Tougourt, montagne de nobles formes, haute de 2,100 mèt. Cette forêt, d'une étendue de 4,000 hectares, ne cède en rien, pour la beauté de ses arbres plusieurs fois centenaires, à la forêt du Teniet-el-Hâd (*V.* p. 94). C'est un des buts de promenade des environs de Batna.

A 11 kil. S.-E. **Lambèse,** colonie agricole, créée en septembre 1848 ; chef-lieu de commune de 728 hab., dont 359 Français, 318 indigènes et 51 étrangers.

Omnibus pour Batna. — *Marché* arabe tous les jours. — *Pénitencier* transformé en maison centrale de détention. — Église; écoles.

Lambæsis, au pied N.-O. de l'*Aurès*, aujourd'hui simple village, était une ville importante fondée au commencement de notre ère, et le quar-

tier général de la 3e légion romaine, chargée de couvrir l'Afrique contre les incursions des Numides.

Il est, pour l'antiquité classique, des lieux bien autrement célèbres que Lambæsis; mais on trouverait difficilement une ruine plus riche et d'un aspect plus intéressant. On a dans Pompéi la ville enfouie sous les cendres et surprise dans toutes les occupations de la vie; Lambæsis nous montre la ville abandonnée de ses habitants et dont le temps seul a rongé les pierres, au milieu d'une imposante solitude. L'invasion des Vandales dut porter la désorganisation dans cette garnison puissante, devenue le centre d'une population et d'un mouvement considérables. Sous Justinien, le génie de Rome, encore vivant, malgré les humiliations du Bas-Empire, fit un dernier effort dont on retrouve partout les traces. Devenue la *Tazzout* des Arabes, elle était abandonnée depuis longtemps par ces derniers, quand ses ruines furent visitées par l'armée française, lors de l'expédition des Ziban en 1844.

Les travaux, commencés par M. le commandant de Lamarre, et continués par MM. le colonel Carbuccia et Léon Renier, ont appelé depuis longtemps l'attention sur les ruines imposantes de Lambæsis qui couvrent une superficie de 600 hectares; leur nomenclature complète serait trop longue ; bornons-nous à un rapide aperçu des principales.

Un peu avant d'arriver à Lambæsis, la *voie romaine* très-bien conservée est bordée à d. et à g. de *monuments tumulaires* de formes variées et couverts d'inscriptions.

A l'entrée de la ville, le grand monument carré, long de 28 mèt., large de 20, haut de 15, était le *Prétoire* du légat; on en a fait un musée d'antiquités, renfermant des statues, des inscriptions, deux mosaïques : l'une représentant *Léda*, l'autre les *Quatre Saisons;* des objets divers trouvés dans des fouilles et qui ne pouvaient rester sur leur emplacement primitif, mais qui malheureusement se détériorent, faute d'une toiture qui préserve l'intérieur du prétoire de la pluie et de la neige.

Des 40 *Portes* ou arcs de triomphe, vues par Peyssonel il y a plus de cent ans, et dont 15 étaient encore en bon état, quatre sont encore debout : la première, à 150 mèt. E. du prétoire ; la seconde, à 1,250 mèt. S. du même point; la troisième, 2,050 mèt. plus au S. encore ; et la quatrième, à 80 mèt. E. de la troisième.

A 250 mèt. O. de la seconde porte, on voit quelques arceaux, restes d'un *Aqueduc* qui amenait les eaux de l'*Aïn-Boubena*, et alimentait, ainsi que l'*Aïn-Drin*, la ville romaine.

A 100 mèt. plus à l'O. sont les ruines du *Temple d'Esculape*. Quatre colonnes ioniques de 3 mèt. 70 c., appartenant à la façade, supportent une inscription qui nous apprend que ce petit temple a été construit par les ordres de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, et dédié à Esculape et à la Santé. Le terrain, déblayé autour de ce monument, a fait voir les colonnes reposant sur les dernières marches d'un escalier et a amené la découverte de statues d'Esculape, d'Hygie, et d'une mosaïque sur laquelle se lisait cette inscription, qui pouvait convenir également à un temple chrétien :

BONVS INTRA MELIOR EXI.

A 200 mèt. O. du prétoire on voyait naguère un *cirque* de 400 mèt. de diamètre, et dont les quatorze portes mesurent : douze, 2 mèt.; deux, 3 mèt.

Les inscriptions sont fort nombreuses. M. Léon Renier en a publié plus de 1,400. Sur la plupart d'elles, on lit :

.... R. P. LAMBAESITANORVM.
.... République des Lambésitains.

GENIO. LAMBAESIS.
....
L. BAEBIVS. FAUSTIA
NVS. SIG. LEG. TERTIAE
VOTVM SOLVIT

» Genio Lambaesis,... Lucius Baebia-
« nus Faustianus signifer legionis tertiae
« votum solvit, »

FORTVNAE
AVG.
RES PVBL. LAMB.
DD. PP.

« Fortunae Augustae Respublica Lam-
» baesitanorum decreto decurionum pe-
« cunia publica. »

Le titre de LEGIO.III.AVGVSTA.PIA VINDEX, ou bien encore LEGIO.III. AVG. CON. (STANTIANA), gravé sur la plupart des monuments, des briques et des tuiles, prouve que cette 3e légion habitait dans la ville et aux environs, et qu'elle était organisée de manière à pouvoir construire elle-même tous les monuments à son usage; on a trouvé d'autres briques portant le nom de la 8e légion : LEG. VIII.GE.(MINA).

A une extrémité de Lambæsis, s'élève le *tombeau* de Q. Flavius Maximus, un des préfets de cette 3e légion ; c'est un monument carré, terminé en pyramide, haut de 6 mèt., que firent construire, comme le dit l'inscription, les héritiers de Julius Secundus, centurion de la même légion, auquel Flavius Maximus avait, par testament, imposé l'obligation de lui élever ce tombeau du prix de 12,000 sesterces. Pour préserver ce monument d'une destruction imminente, le colonel Carbuccia en ordonna la dépose et la reconstruction pierre par pierre. Il en manquait une que les Arabes avaient enlevée dans leur recherche incessante des trésors : sur celle qui la remplaça, le colonel fit graver une inscription à la gloire de la légion qu'il commandait. Les cendres du général romain furent pieusement replacées dans son tombeau, et la garnison de Batna, conviée à cette conclamation d'un nouveau genre, défila devant le mausolée rétabli, en saluant le souvenir de la garnison romaine. On peut être un brave officier, un savant général, et n'avoir pas cette verve de poésie.

Du *cirque* il ne reste plus que l'emplacement. Des fouilles, encore dues comme les premières, à M. Barnion, ancien directeur du pénitencier, ont amené la découverte d'une partie des *thermes*, entre le prétoire et la porte du Nord. Le *grenier d'abondance* a enfin été retrouvé sous une butte de décombres, à une profondeur de 15 mèt. Les quatre faces correspondent aux quatre points cardinaux ; c'est l'orientation du prétoire. De l'E. à l'O., le monument mesure 60 mèt. de longueur.

C'est au milieu de tous ces monuments, disparus en grande partie, qu'est assis le village qui a succédé à la Lambæsis des Romains, à la Tazzout des Arabes, Les colons y bâtissent à l'envi, suivant en cela l'exemple d'Acilius Clarus, qui a consacré, par une inscription encastrée dans la maison du Génie, le souvenir de son séjour en Afrique.

MŒNIA QVISQVE DOLET NOVA
CONDERE SVCCESSORI INCVLTO MANEAT
LIVIDVS HOSPITIO
ACILIVS CLARVS. V. COS. P. P. N.
SIBI ET SVCCESSORIB. FECIT.

« Qu'il reste à se morfondre dans son gîte barbare, l'égoïste qui s'affligerait de bâtir peut-être pour un successeur. Acilius Clarus, gouverneur de la province de Numidie, a construit ceci pour lui et ses successeurs. »

Lambèse n'est pas le seul endroit que le savant puisse visiter ; la province de Constantine offre à l'explorateur, dans un rayon de 60 kil. autour de Batna, une ample moisson de documents.

Trois directions de voies antiques partaient de Lambæsis : l'une allait au N.-O. à *Sitifis*, Setif (*V.* R. 56) ; l'autre au N. à *Cirta*, Constantine ; la troisième à l'E. à *Theveste*, Te-

bessa (R. 65),et se continuait jusqu'à Carthage.

ROUTE 63.

DE CONSTANTINE A BISKRA

233 kil.

De Constantine à Batna, service de diligences tous les jours ; coupé, 18 fr. ; intérieur, 14 fr. ; banquette, 10 fr.

De Batna à Biskra : 1° Service du courrier, correspondant avec l'arrivée de la diligence de Constantine, les lundis, mercredis et samedis, la voiture contient 3 places à 25 fr. Il est utile de faire retenir sa place, à Constantine, en télégraphiant à Batna, *avec réponse payée.* — 2° Service de diligences, les dimanches, mardis et jeudis ; coupé, 25 fr.; intérieur, 20 fr.

De Constantine à Biskra, voitures particulières à 4 places de 30 à 40 fr. par jour. Le voyage dure 5 jours : 2 jours de Constantine à Batna ; 1 jour d'arrêt à Batna ; 2 jours de Batna à Biskra. Le voyageur devra contrôler les renseignements ci-dessus variables selon le temps et la saison.

119 kil. de Constantine à Batna (*V.* R. 62).

La route nouvelle de Batna à Biskra, terminée sur tout son parcours, passe au fond de la vallée, en suivant la ligne télégraphique.

129 kil. *El-Biar* (les puits) ; ruines romaines : *Ad Basilicam Diadumene?* De Constantine à Biskra, la route traverse trois bassins différents : 1° Le bassin méditerranéen, auquel appartient la vallée du Bou-Merzoug, dont les eaux, se joignant à celles du Roumel, à Constantine, vont se jeter, sous le nom de oued-el-Kebir, dans la mer, entre Djidjelli et Mersez-Zitoun ; 2° le bassin intérieur comprenant une série de plaines, séparées les unes des autres par des montagnes ; les eaux de ces plaines ne communiquent pas entre elles d'une vallée à l'autre ; elles se perdent par évaporation, quand elles ne forment pas des lacs ou bien des *r'dir*, plaines fangeuses en hiver, comme on en rencontre sur quelques plateaux de l'Auvergne, ou au-dessus de Spa, celles-ci bien connues sous le nom de *fanges ;* 3° le bassin saharien, commençant après El-Biar, et dont les eaux vont se perdre dans le Désert.

Au-delà d'El-Biar, à dr., *route muletière de Barika*, passant par 8 kil., *Aïn-Drin ;* 34 kil., Sidi-Moussa ; 47 kil., *Aïn-Sfian*, ruines romaines et eaux thermales, à 24°, d'un débit de 120 à 150 lit. par seconde, et utilisées pour les irrigations ; 67 kil., *Barika* (*V.* p. 407).

141 kil. *Ras-el-Aïoun ;* caravansérail.

145 kil. *les Ksour ;* caravansérail.

A 6 kil. S.-O. **Aïn-Touta** (la source du Mûrier), village d'Alsaciens-Lorrains, est situé au milieu d'excellentes terres, abondamment pourvues d'eaux très-saines, parmi lesquelles les *eaux salines sulfatées-sodo-magnésiennes*, à 13° et d'un débit de 10 litres par seconde. D'Aïn-Touta on va franchir un col ; à g., à 3 kil., ruines romaines ; plus loin, sources et belles cascades, dominées par des montagnes rocheuses et dénudées. De là on suit la rivière jusqu'au caravansérail des Tamarins. D'Aïn-Touta, une autre *route muletière de Barika* passe par 27 kil., *Bordj-Segana*, 55 kil. ; **Barika** (*V.* p. 407).

148 kil. *La Baraque ;* auberge et relais. La Baraque, construite par l'entrepreneur des diligences, pourrait s'appeler *hôtel de Tagouzide*, car elle s'élève sur les ruines romaines de *Symmachi*, auxquelles les Arabes ont donné le nom de Tagouzide.

161 kil. *Les Tamarins*, à l'endroit appelé par les Arabes *Nza-ben-Messaï*, caravansérail, à l'entrée de la gorge dans laquelle la route s'engage, avec l'*oued-Kantra*, entre le

djebel-Tilatou à dr., et le *djebel-Gaous* a g. La route gravit une pente rapide, puis descend du *col des Juifs* par d'affreux escarpements. L'appellation de col des Juifs, fréquente en Algérie, désigne toujours un endroit où l'on pillait les caravanes, où l'on assassinait les voyageurs isolés. La diligence, qui était souvent obligée de chercher un passage dans le lit même de l'oued-Kantra, suit maintenant une bonne route sur la rive g. de ce torrent.

171 kil. Ruines romaines de *Ad duo flumina*, situées précisément à la rencontre de l'oued-Kantra avec un de ses nombreux affluents, l'*oued-Fedala*.

Cependant les rochers s'écartent, au point de former une petite vallée, au fond de laquelle l'oued-Kantra se précipite par une immense coupure. La nouvelle route a rendu inutile le chemin qui, taillé en corniche sur la rive dr. de la rivière, passait, à l'aide d'un pont jeté sur le précipice, aux escarpements les plus accessibles de la rive g. A 150 mèt. en avant du pont, s'élève, au milieu d'un beau verger entre l'oued et les rochers à pic, l'*hôtel Bertrand* ou hôtel d'El-Kantra, contenant plusieurs chambres à coucher; 3 fr. 50 c. par repas. *El-Kantra*, le pont, qui a donné son nom à l'oasis qu'il domine, est de construction romaine; il a une seule arche de 10 mèt. d'ouverture; sa largeur est de 4 mèt. 90 c.; sa hauteur au-dessus de la rivière, en temps ordinaire, de 14 mèt. 50 c. Une restauration inopportune lui a enlevé sa physionomie primitive; il doit sa conservation à son importance et à son utilité; sa possession rendait maître du passage du Tell dans le Sahara oriental de l'Algérie; passage si bien appelé par les Arabes : *Foum-es-Sahara*, Bouche du Sahara. La position de ce pont est à la fois sauvage et pittoresque ; la vue que l'on découvre dans la direction de l'oasis, dont on aperçoit les premiers palmiers, est vraiment admirable.

Si l'on traverse le pont, on remarquera sur le rocher, dans un encadrement, qui a dû recevoir autrefois une inscription sur marbre ou sur bronze, une inscription plus moderne, peinte sur un fond jadis blanc :

2e ET 3e DE LIGNE
2e DU GÉNIE
1844

rappelant les travaux de route et la réparation des abords du pont, faits par ces différents corps de troupes. Sur l'autel que l'on voyait autrefois à dr. du pont, et qui a été transporté à Biskra, est gravée l'inscription suivante :

MERCVRI
T. HERCV
I. ET. MA
TI. SACR
T. IVLIV
RVFVS.
LEG. III. AV
F. F

Autel élevé à Mercure, à Hercule et à Mars par Titus Julius Rufus, centurion de la 3e légion Auguste.

Quand on a dépassé le pont, on ne tarde pas à déboucher sur les beaux jardins d'El-Kantra.

178 kil. **El-Kantra**, le *Calceus Herculis* des Romains, devait être une position militaire très-importante. On rencontre pêle-mêle, dans les bâtisses en pisé de l'oasis et dans la mosquée, des fragments de fûts, de chapiteaux, de colonnes, des ornements d'architecture; l'écurie d'un cabaret français, sur la route, à l'enseigne du *Retour du Sahara*, est un bâtiment romain. Des inscriptions semblables à celles du pont rappellent, comme à Lambèse, le passage de la fameuse 3e légion.

Le moindre déblai met à découvert des tombes romaines.

L'oasis d'El-Kantra est formée de la réunion de trois dacheras, qui

sont : *Khrekar*, sur la rive g. de l'oued; *Dahraouïa*, sur la rive dr.; *Kbour-el-Abbas*, au confluent de l'oued-Kantra et de l'*oued-Bioda*, rivière blanche. Ces trois villages, au milieu de 20,000 palmiers, sont entourés par un mur en pisé, assez fort pour résister autrefois aux attaques des maraudeurs, et flanqué de tours du haut desquelles ils étaient signalés.

La population des trois dacheras est de 2,000 âmes. Les femmes tissent la laine; les hommes cultivent les palmiers et un peu de céréales dans les jardins conquis par les irrigations sur les terrains d'alluvion des bords de la rivière, et arrosés au moyen de grossiers barrages et de canaux, *sakia*, qui portent partout la vie et la végétation sur tous les espaces qu'ils parcourent, dans ces régions autrefois désolées.

Si la vue du pont est, comme nous l'avons déjà dit, des plus magnifiques, celle qu'offre l'oasis, se détachant sur les masses gigantesques des rochers du djebel-Gaous et du *djebel-Essor*, mérite les mêmes eloges

D'El-Kantra à El-Outaïa, la route, suivant l'oued d'assez près, passe sur des terrains remplis de cailloux roulés et de fossiles parmi lesquels on voit des huîtres, des oursins et des peignes en grande quantité.

A 6 kil. d'El-Kantra, sur la rive g. de l'oued, le *djebel-Selloum*, contrefort du *djebel-Kteuf*, est couronné d'un édifice en ruine qui a servi de station au télégraphe aérien. Ces ruines sont celles d'une redoute, *Burgum Commodianum*, élevée par les ordres de Marc-Antoine Gordien, fils de Marcellus, pour servir d'observatoire entre deux routes et veiller efficacement à la sûreté des voyageurs.

..... BVRGVM COMMODI
ANVM SPECVLATO
RVM INTER DVAS VI
AS AD SALVTEM COMME
ANTIVM.....

L'une de ces deux routes est la route actuelle d'El-Kantra à Biskra; l'autre est probablement celle que remplace aujourd'hui un sentier arabe allant d'El-Kantra à Biskra également en passant par *Teniet-Tizin*, les *Beni-Ferah*, les *Beni-Zouik*, *Djemora* et *Branès*. Cette excursion se recommande aux touristes amateurs de sites sauvages : on rencontre çà et là des villages perchés sur les montagnes et accessibles seulement au moyen de cordes ou d'échelles, comme dans certaines localités de la Syrie. Le parcours est de 70 kil., à peu près. On trouve à coucher et à manger dans les endroits indiqués sur la route.

104 kil. *Mguesba*, butte de ruines frustes.

196 kil. *El-Hammam*, ou *thermes d'Aquæ Herculis*, au pied du *djebel-Khroubset*. Une piscine profonde de 4 à 5 pieds reçoit, en cet endroit, les eaux qui arrivent du Khroubset; ces eaux, d'une odeur hépatique et d'une saveur saline assez prononcée, atteignent dans la piscine une température de 36°.

Avant d'arriver à El-Outaïa, « on laisse à dr., dit M. l'ingénieur Dubocq, une montagne élevée, dont les couches, profondément disloquées, sont formées de marnes, de gypse gris et de sel gemme : c'est le *djebel-R'arribou*, également appelé *djebel-el-Melah* ou montagne de sel... Cet immense amas de sel est exploité grossièrement et d'une manière superficielle par les Arabes, qui enlèvent, au retour de la belle saison, les blocs que les pluies d'hiver ont dégagés et rendus plus faciles à abattre, pour les vendre sur les marchés voisins du Tell et des Ziban. »

198 kil. **El-Outaïa**, à 266 mèt. d'altitude: à côté est un caravansérail.

El-Outaïa, dont le nom signifie grande plaine, et où l'on trouve des ruines romaines, celles entre autres d'un amphithéâtre dont une inscription, encastrée à la porte du cara-

vansérail, rappelle sa réédification sous les empereurs M. Aurèle Antonin et L. Aurèle Commode :

.....AMPHITHEATRVM.
VETVSTATE CORRVPTVM A SOLO
RESTITVERVNT....

(*V.* l'inscription 1650 du recueil de M. Léon Renier), est l'ancienne *Mesar-Filia* (?). Ce ksar ou dachera, bâti sur une immense butte, ne montrait, il y a trente ans, qu'un seul palmier, qui avait échappé à la destruction de l'oasis, dans les guerres du Sahara, à l'époque de la prise d'Alger, tandis que le malheureux village était brûlé et ses habitants massacrés. De nouvelles plantations de palmiers ont fait une verte ceinture à El-Outaïa, « dont les environs offrent un grand développement de cultures, mais qui sont loin d'atteindre celui qu'elles devaient présenter, sous la domination romaine; on en peut juger par les restes d'un aqueduc, placé auprès du gué, et traversant la route d'El-Kantra qui faisait arriver les eaux dans les parties supérieures de cette vaste plaine, et par les ruines assez considérables que l'on observe sur les deux bords de la rivière, entre El-Kantra et El-Outaïa. » (*M. Dubocq.*) Ces cultures ne deviendront réellement importantes qu'au moyen de barrages faciles à établir.

Le coton longue-soie réussit admirablement dans l'oasis d'El-Outaïa, où l'administration a l'intention de créer un centre de colonisation.

Le *djebel-bou-R'ezal*, peu élevé, limite entièrement vers, le S. la plaine d'El-Outaïa, et s'étend jusqu'au bord de la rivière, que l'on traverse avant d'arriver au col de *Sfa*, par lequel passe la route. Lorsqu'on atteint le point culminant de ce col, on découvre l'immense Sahara : à g., les contre-forts du djebel-Aurès ; à l'horizon et à dr., le sable, partout le sable, constellé de taches noires (les oasis); ce qui faisait dire à Ptolémée que cette contrée ressemble à une peau de panthère. Tout en laissant le touriste à ses propres impressions, il nous est impossible de ne pas rappeler l'effet que produisit sur nos soldats la vue du Sahara, avec son horizon sans montagnes, et se confondant presque avec le ciel : « La mer! la mer! » s'écriaient-ils.

223 kil. Entre Sfa et le rideau de collines au N. de Biskra, jaillit une source sulfureuse de 46°, d'un débit de 150,090 litres à l'heure, qui porte le nom d'*Hammam-es-Salehin* (le Bain des Saints), et que les Européens et les indigènes fréquentent beaucoup. L'établissement d'Hammam-es-Salehin consiste en un bassin protégé par un toit; il est devenu un but d'excursion pour tous ceux qui vont à Biskra. Hammam-es-Salehin, appelée par les Français *Font-Chaude*, n'est pas éloigné de deux petits lacs clairs et profonds.

En descendant vers Biskra, on retombe dans une série de collines d'une hauteur peu variable ; sur un mamelon sont les ruines de l'ancien *fort Turc*, dans lequel l'Odjak entretenait une petite garnison ou *nouba* de 5 *seffra* (80 hommes), chargée de recouvrer les impôts et de veiller sur les mouvements des Sahariens.

A l'époque où les frères Aroudj et Kheir-ed-Din fondèrent la régence d'Alger, sans doute les tribus sahariennes jugèrent le moment favorable pour devenir libres et s'affranchir de tous les impôts qu'il leur fallait payer. Biskra, Tougourt et Ouargla, malgré les montagnes et la longueur des routes qui les séparaient d'Alger, furent visitées, pillées et rançonnées par Salah-Raïs, troisième pacha, en 1553 (960 de l'hég.).

De cette époque date aussi la création de la citadelle, plus connue sous le nom de *bordj Turc*, élevée à la prise des eaux de l'oued Biskra, nécessaires pour l'arrosage des palmiers.

Le nom de Salah devait peser sur

Biskra. La résistance opposée par cette ville au bey de Constantine, lorsque ce dernier allait châtier la ville de Tougourt, amena sa ruine : Salah-Bey la détruisit pour éviter tout retour de rébellion, fit massacrer les principaux cheiks, et ne laissa les habitants s'établir dans la même localité qu'à la condition de se fractionner dans plusieurs petits centres différents.

Salah-Bey alla quatre fois dans les Ziban, où il laissa, comme partout, des souvenirs de son esprit organisateur. Les partages des eaux si nécessaires aux palmiers n'étaient plus en harmonie avec les mutations nombreuses qu'avait subie la propriété. Salah-Bey fit faire le recensement des oasis, et divisa l'eau proportionnellement aux palmiers. Ces partages servaient encore de base à la culture à l'époque où nous avons pris possession des Ziban.

Avant d'arriver à Biskra, on rencontre encore quelques monticules isolés et régulièrement alignés. Le fort Saint-Germain a été établi sur l'un de ces monticules, qui a été dérasé pour sa construction, et dont on ne retrouve aujourd'hui les traces que dans les fossés du fort.

231 kil. **Le Fort Saint-Germain**, doit son nom à un commandant du cercle de Biskra, tué à Sériana, en 1849, à la suite de l'insurrection de Zaatcha. C'est le quartier français de la capitale des Ziban. Ce fort carré de 200 mètres, avec bastions aux quatre coins, renferme des casernes, un hôpital et tous les bâtiments nécessaires à l'installation d'une garnison. Il borne le côté E. d'une place plantée d'arbres et entourée de maisons au N. et au S., parmi lesquelles l'hôtel du Sahara et le cercle militaire; le jardin d'acclimation, situé non loin du quatrième côté, à l'O., a été établi aux frais de l'Etat, en 1851. C'est maintenant une promenade publique.

La petite oasis de *Beni-Mora*, à 1 kil. S.-E. du fort Saint-Germain, a été affectée au service des pépinières. Un jardin d'essai, dirigé par M. Béchu, y a été fondé pour façonner les Arabes à nos modes de cultures et pour faire des expériences de plantes en tous genres.

233 kil. **Biskra*** est située, par 47′ 42″ de latitude N. et 3° 22′ de longitude E., à 111 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sur l'oued-Biskra, que forment l'oued-Kantra et l'*oued-Abdi*.

Biskra est chef-lieu d'un cercle de la subdivision de Batna, d'une commune de plein exercice, d'une commune mixte et d'une commune indigène. La population de la commune mixte est de 1,607 hab., dont 228 Français, 56 Israélites, 1,221 indigènes, 102 étrangers. La population de la commune indigène est de 103,898 hab., dont 22 Français, 103,874 indigènes et 2 étrangers.

Histoire. — « La ville de Biskra, l'*Ad-Piscinam* ou *Ouesker* des Romains, est, dit Ibn-Khaldoun, la capitale du Zab, région qui a pour limite El-Doucen du côté de l'occident, Tennouma (qui n'existe plus), et Badis, du côté de l'Orient. Le Zab est séparé de la plaine, nommée El-Hodna, par des montagnes dont la masse principale se dirige du N. au S., et dont plusieurs cols facilitent les communications entre les deux pays... Le Zab est un pays étendu, renfermant de nombreux villages, assez rapprochés les uns des autres, et dont chacun s'appelle *Zab*, pluriel *Ziban*.... »

Dès l'époque de la domination romaine, nous voyons au nombre des commandants, *præpositi*, placés sous les ordres des comtes des marches, *comites Africæ limitanæi*, un *præpositus limitis Zabensis*. Le quarantième des évêques de la Mauritanie sitifienne, qui répondirent à la convocation d'Hunéric, en 484, est *possessor Zabensis*. Æthicus, dans sa cosmographie au ve s., nomma cette contrée Zabos. Salomon, au vi^e s., rend tributaire des Romains

la province de Zaba, située, dit Procope, au-delà des monts Aourès. Au temps des Arabes, sous les différentes dynasties, qui se succédèrent dans le Mar'reb, Biskra, d'après Ibn-Saïd, Abou'l-Féda, Ibn-Khaldoun, El-Aïachi, est toujours la capitale du Zab.

Le 4 mars 1844, Biskra fut occupée par le duc d'Aumale, qui y laissa une compagnie de soldats indigènes, commandée par cinq officiers et sous-officiers français. Leur massacre par de misérables fanatiques ne tarda pas à être vengé ; une occupation mieux organisée nous rendit définitivement maîtres de Biskra, le 18 mai suivant, et nous assura peu à peu la domination et la possession du Sahara, dans cette partie E. orientale de l'Algérie.

Description. — « Biskra, dit El-Bekri, possède beaucoup de dattiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers, est environnée d'un mur et d'un fossé, l'on y trouve un djamê, plusieurs mosquées et quelques bains. Les alentours sont remplis de jardins, qui forment un bocage de six milles d'étendue. On trouve à Biskra toutes les variétés de la datte... Les faubourgs de Biskra sont situés en dehors du fossé, et entourent la ville de tous les côtés. On trouve à Biskra beaucoup de savants légistes ; les habitants suivent le même rite que ceux de la ville de Médine. Une des portes de Biskra s'appelle Bab-el-Mokbara, la porte du cimetière ; une autre Bab-el-Hammam, la porte du bain, la troisième Bab-eb-Mouldoun, la porte des mulâtres. La population de cette ville appartient à la race mélangée, dont le sang est moitié arabe, moitié berbère.... La ville renferme dans son enceinte plusieurs puits d'eau douce ; il y a même, dans l'intérieur de la grande mosquée, un puits qui ne tarit jamais. On voit aussi dans l'intérieur de la ville un jardin qu'arrose un ruisseau, dérivé de la rivière... »

El-Aïachi, pèlerin marokain, qui a visité Biskra en 1059 (1649 de J.-C.), dit à son tour dans la relation de son voyage, traduite par M. Berbrugger : « .... La foule qui se pressait aux portes de Biskra fut cause que je n'y entrai que le mercredi, vers l'eucha (deux heures après le coucher du soleil). J'allai ensuite visiter Abou'l-Fadel, dont le tombeau est en dehors de la ville. A côté de ce monument est une mesjid, autour de laquelle il y a des constructions habitées. Je pénétrai dans la mosquée, et montai dans le minaret, qui est un bel et solide édifice, remarquable par son élévation et son étendue. Une mule chargée peut arriver jusqu'au sommet, où conduit un escalier de 120 marches. La mosquée est grande et d'une solide construction ; mais elle est peu fréquentée et peu habitée. Personne ne vient y enseigner ni y apprendre, ce qui m'étonna d'autant plus que Biskra peut passer pour une belle ville parmi les belles villes, que la population y est considérable, le commerce actif, et qu'il y vient beaucoup de monde, soit du Tell, soit du Sahara.... Cependant elle a déchu par le mauvais gouvernement des Turcs, et par les hostilités des Arabes du dehors. Quand les uns l'avaient pressurée par des incursions passagères, après leur départ venaient les Bédouins, qui, à leur tour, exerçaient leurs rapines, apportant tous leur tribut de malfaisance envers cette malheureuse ville. Cet état de choses dura jusqu'à ce que les Turcs bâtirent un château fort, à la source de la rivière, qui fournit de l'eau à la ville, ce qui les rendit complètement maîtres du pays. Alors ils foulèrent et maltraitèrent les habitants tout à leur aise.... Sous l'empire de cette complication de maux, la population diminua, les habitations tombèrent en ruine, et, sans le grand commerce et l'industrie dont ce lieu est le centre, ce qui est cause que les gens tiennent à y

rester, Biskra eût été abandonnée. »

Voici maintenant ce qu'est de nos jours la *Biskra-en-Nokkel*, « la Biskra aux palmiers ». La ville française, celle où l'on pénètre quand on vient de Constantine, consiste principalement en une grande rue, bordée, d'un côté seulement, de maisons à arcades, construites presque toutes en *tôb*, ou briques séchées au soleil, d'après le procédé des indigènes. Les places et les jardins sont ornés de plantes tropicales et abondamment arrosées. Les principaux édifices sont l'église, l'école, le marché couvert, le cercle et l'hôtel du Sahara.

Le village nègre fait suite à la ville française, puis vient la ville d'El-Bekri et d'El-Aïachi, dont il ne reste que l'emplacement, sur lequel on pouvait voir, il y a trente ans encore, le minaret de la grande mosquée, dans lequel un officier, qui n'avait pas lu la relation de voyage d'El-Aïachi, monta avec son cheval qui se rompit les jambes à la descente. Au nord de cette immense place, s'élève de plusieurs mètres au-dessus du sol de l'oasis, la *kasba* construite en pisé, dans laquelle la garnison française résida jusqu'à l'achèvement du fort Saint-Germain.

Les Biskris, obligés, à ce que rapporte la tradition, de quitter les ruines croulantes de leur ville, se divisèrent en autant de fractions que Biskra avait de quartiers. Réunis et agglomérés sous le nom de Biskris, les gens de Biskra continuent à s'appeler entre eux du nom de la tribu que portaient leurs pères, ainsi : les *Douaouda*, les *Koreïch*, les *Abid*, les *Sidi-Barkat*, les *Sidi-Malek*, les *Beni-Souid*, les *Djoua*, les *Safri*, etc.

Les villages, groupes de maisons et de tentes, dont la réunion forme la Biskra moderne, qui s'étend sur une longueur de 5 kil., sur la rive dr. de l'oued, et sur une largeur de 100 à 400 mètres, sont : *Bab-el-Khrokhra*, au N. de la kasba, *Bab-el-R'aleck* à l'E., *Mçid* au S.-E., *Koura*, au S.-O., *Bab-el-darb* à l'O. et en deçà de l'oued-Biskra, *Gaddecha* au N.-E., et enfin *Filiach*, au S.-E. Tous ces villages sont bâtis en tôb, et n'ont de remarquable que l'étrangeté de leur construction et le pittoresque de leur position, au milieu d'une forêt de 140,000 palmiers, et de 6,000 oliviers, entre lesquels les indigènes font du jardinage et un peu de céréales.

On visitera, au-dessus de Bab-el-darb, la *koubba*, à moitié enfouie dans les sables, d'Abou'l-Fadel (celui qui gouvernait le Zab en 678, 1279 de J.-C.); à Bab-el-Khrokhra, quelques maisons baroques dont les balcons, percés de fenêtres en forme d'étoiles ou de triangles, retombent sur des colonnes faites de palmier et de débris appartenant à la ville romaine de Ad-Piscinam ; à Bab-el-R'alek, la mosquée de Sidi-Malek ; entre Bab-el-R'alek et la kasba, le cimetière où reposent nos officiers, égorgés en 1844.

Nous avons trop souvent parlé du palmier-dattier, à propos des contrées sahariennes de l'Algérie, pour ne pas donner un extrait d'un remarquable mémoire sur la culture de cet arbre, par M. Hardy, ancien directeur du jardin du Hamma, près d'Alger.

« Le dattier (*Phœnix dactylifera*, L.) est l'arbre caractéristique des régions sahariennes ; le dernier recensement, dans le Zab, donne 513,137 palmiers imposés. Son fruit, sous le nom de datte, est la base de la nourriture des peuplades nomades ou sédentaires de races blanche ou noire, qui sont disséminées dans ces immenses contrées. La culture du dattier étant prédominante dans ces contrées, qui s'ouvrent chaque jour davantage à nos investigations, acquiert une véritable importance.

« Les dattiers commencent à montrer leurs fleurs, chaque printemps, lorsque la température moyenne est d'environ 18°. Cette moyenne arrive

à Biskra, vers la fin de mars. La fécondation s'effectue au fur et à mesure de l'ouverture de l'anthère des fleurs, sous une température moyenne diurne de 20° à 25°. La maturité des dattes doit être achevée à l'automne, lorsque la température moyenne retombe au-dessous de 18°, ce qui arrive à la fin d'octobre.

« Cependant le dattier ne donne ses fruits qu'à la condition qu'une abondante irrigation baigne ses racines. C'est ce qui justifie le proverbe des indigènes : « Le dattier veut avoir « sa tête dans le feu et son pied « dans l'eau. » D'où il suit que la culture du dattier est une culture à irrigation, au plus haut degré.

« Les eaux qui fournissent à l'irrigation de l'oasis de Biskra proviennent du djebel-Aurès ; réunies en un seul cours, elles prennent le nom d'oued-Biskra, ou Ras-el-Ma (la tête de l'eau).

« En avant de l'oasis, au-dessous du fort turc, est établi un épi en maçonnerie pour servir à la dérivation des eaux. C'est de ce point que les anciens dominateurs réduisaient les habitants de l'oasis, lorsqu'ils se refusaient à payer l'impôt, en interceptant l'eau nécessaire à l'arrosement des dattiers. Ce cours d'eau, passant devant la façade N. et O. du fort Saint-Germain, donne un débit régulier pendant l'été, c'est-à-dire à l'étiage, de 632 litres à la seconde, qui sont employés à l'irrigation de 1290 hectares complantés en palmiers, surface que représente l'oasis de Biskra et de ses annexes.

« Le nombre des palmiers plantés sur cette surface est de 140 000 ; ils sont distribués sans ordre. Leur répartition, pour l'ensemble des terrains occupés, est à raison de 100 arbres environ par hectare. Pendant la période d'été, les arrosages, qui se répètent tous les cinq jours, se donnent 49 fois. La somme d'eau, employée pendant cette saison est de 10 378 mèt. cubes par hectare. Chaque palmier reçoit 100^{m}70 cubes d'eau pendant le même temps; l'arrosage des palmiers n'emploie pas toute l'eau que débite l'oued-Biskra ; le surplus est employé à l'irrigation des céréales.

« L'eau n'est pas répandue sur toute la surface du terrain. Chaque pied de palmier est arrosé individuellement : on creuse, près du tronc, une fosse à peu près circulaire ; la terre extraite sert à butter l'arbre et à recouvrir les racines adventives, qu'il développe à sa base, en grande abondance. Chacune de ces fosses peut contenir environ 2 mèt. cubes d'eau; elles sont remplies au moyen de rigoles qui les mettent en communication.

« Chaque arbre produit, dans sa plus grande force, de 8 à 10 régimes, par an, donnant chacun 6 à 10 kilogr. de dattes, ce qui fait en moyenne 72 kilogr. de dattes par arbre, 7200 kilogr. par hectare. Considérées en masse, les dattes valent, dans le désert, au moment de la récolte, une fois moins que le blé, c'est-à-dire que, dans l'échange, on a deux de dattes pour un de blé. Dans le Tell, au contraire, au moment de la moisson, les dattes valent deux fois le blé. c'est-à-dire que l'on a deux de blé pour un de dattes : d'où il suit que la valeur du blé et celle des dattes est la même; la différence qui peut exister s'établit par les frais de transport, de conversion et de magasinage. La culture du blé produit aux indigènes du Tell 6 quintaux à l'hectare, dans les bonnes récoltes. La culture du dattier dans le Sahara produit un poids de dattes douze fois supérieur à sa surface égale.

« Outre les dattes destinées à la consommation régulière, on récolte encore des dattes de luxe, qui sont préparées avec des soins spéciaux pour l'exportation, et qui se vendent beaucoup plus cher. Le dattier, cultivé et observé depuis un temps immémorial, n'a pas produit, entre les mains des indigènes, moins de variétés que nos arbres fruitiers les

mieux cultivés. On compte 70 variétés de dattes dans les Ziban.

« Le dattier offre encore quelques autres ressources, qui sont utilisées sur place par les indigènes. Les branches, que les indigènes nomment *djerid*, servent à faire des toitures, des plafonds, des clôtures. Les folioles servent à tresser des nattes, des paniers, des couffins. On exporte un nombre considérable de *djerid* en Europe, pour la confection de cannes. Les troncs refendus servent aux charpentes des maisons; mais ils fléchissent facilement et l'on ne peut leur donner une grande portée : cette circonstance oblige à faire des habitations très-étroites. Ces troncs servent à boiser les puits, à établir des ponts sur les canaux d'irrigation.

« Lorsque les dattiers sont vieux et près d'être sacrifiés, on en extrait la sève pour en faire du vin de palmier. D'autres fois, la partie cellulaire et naissante du bourgeon est enlevée, et donne alors un mets dont les indigènes font grand cas.

« Les fruits peuvent donner un alcool d'excellente qualité, mais on les emploie peu pour cet objet. En Égypte, selon Delille, on en retire tout le vinaigre qui se consomme dans le pays, et il est excellent. Les noyaux de ces fruits, concassés ou ramollis dans l'eau, sont souvent donnés au bétail.

« Enfin le dattier, par sa convenance parfaite au climat saharien, par les services multipliés qu'il rend aux populations du Sud, peut être considéré à bon droit comme l'arbre providentiel de ces régions; et l'on conçoit dès lors les soins, l'espèce de culte dont il est l'objet, car c'est par lui qu'elles sont rendues habitables. »

Environs. — Les **Ziban** se divisent, comme au temps d'Ibn-Khaldoun, en trois parties : le *Zab-Chergui* ou de l'Est; le *Zab-Guebli* ou du Sud; le *Zab-Dahraoui* ou du Nord.

Il paraîtra plus ou moins intéressant aux touristes de parcourir toutes les oasis qui composent les Ziban; nous en donnons les distances, prises de Biskra :

Le **Zab-Chergui**. Le premier groupe d'oasis du Zab-Chergui comprend, au N.-E. de Biskra :

8 kil. **Chetma** : cette oasis possède plus de 15 000 palmiers, arrosés par des sources, dont trois sont fort abondantes.

14 kil. **Sidi-Khelil.**

A 3 kil. N. de Sidi-Khelil et 13 de Biskra, **Droh.** Cette oasis reçoit de deux sources, dont une très-considérable, environ 100 litres d'eau, par seconde.

17 kil. **Seriana,** sur un bras de l'oued-el-Abiod, torrent descendu de l'Aurès.

21 kil. **Garta,** sur une branche de l'oued-el-Abiod.

Ces différentes oasis s'élèvent sur des collines qui occupent le pied du *djebel-Ahmar-Khreddou*, la Joue-Rouge, une des chaînes S.-O. de l'Aurès, dont les puissantes assises de calcaire rougeâtre appellent de loin l'attention.

La route de Biskra (107 kil.) à Khranguet-Sidi-Nadji, direction E.-S.-E., mérite surtout d'être recommandée.

On quitte Biskra par Filiach, après avoir traversé l'oued-Biskra sur un pont. Le terrain est tour à tour sablonneux ou cultivé; à g., se perdent à l'horizon les montagnes qui font suite au djebel-Ahmar-Khreddou; en face, une ligne noire de palmiers prend une autre teinte à mesure que l'on approche de Sidi-Okba, qu'elle dérobe à la vue.

20 kil. **Sidi-Okba**, à 44 mèt. d'altitude, misérable bourgade où foisonnent les lépreux, les aveugles, les gens atteints de la maladie d'yeux. C'est pourtant la capitale religieuse des Ziban, comme Biskra en est la capitale politique. Sidi-Okba possède une école de droit musulman.

« Okba-ben-Nafiê, nommé deuxième

gouverneur ou émir de l'Ifrikia par le khralife Moaouïa, en 50 de l'hég. (670 de J.-C.), fonda la ville de Kaïrouan. Les Francs, dont la discorde avait affaibli la puissance, se réfugièrent alors dans leurs places fortes, et les Berbères continuèrent à occuper les campagnes jusqu'à l'arrivée d'Abou'l-Mohadjer, affranchi auquel le nouveau khralife, Yézid, fils de Moaouïa, venait d'accorder le gouvernement d'Ifrikia.

« Le droit de commander au peuple berbère appartenait alors à la tribu d'Aureba, et fut exercé par Koçeila, chef des Benarès. Il avait pour lieutenant Sekerdid-Ibn-Roumi. Chrétiens d'abord, ils s'étaient tous les deux faits musulmans, lors de l'invasion arabe; mais ensuite, sous l'administration d'Abou'l-Mohadjer, ils renoncèrent à leur religion, et rallièrent tous les Benarès sous leur drapeau. Abou'l-Mohadjer marcha contre les révoltés et, arrivé aux sources de Tlemcen, il les battit complétement et fit Koçeila prisonnier. Le chef berbère n'évita la mort qu'en faisant de nouveau profession de l'islamisme.

« En l'an 62 de l'hég. (681-2 de J.-C.), sous le khralifat de Yézid, Okba vint prendre, pour la seconde fois, le commandement de l'Ifrikia. A peine arrivé, il témoigna une grande antipathie pour Koçeila, à cause de l'amitié que ce chef portait à Abou'l-Mohadjer. Celui-ci essaya, mais inutilement, d'obtenir pour son protégé la bienveillance du nouveau gouverneur. Okba se mit alors en marche pour le Mar'reb... Dans cette expédition, il défit les princes berbères qui, soutenus par les Francs, lui avaient livré bataille dans le Zab et à Tehert. Après avoir abandonné au pillage le bien des vaincus, il reçut la soumission de Julien, émir des R'omara, qui s'était présenté devant lui avec un riche cadeau. Julien lui indiqua les endroits faibles du pays... Après y avoir fait beaucoup de butin et de prisonniers, Okba poussa jusqu'au bord de la mer, et revint ensuite, toujours victorieux.

« Pendant cette expédition, il ne cessa de témoigner un profond mépris pour Koçeila, qu'il retenait prisonnier auprès de lui, et, un jour, il lui ordonna d'écorcher un mouton devant lui. Koçeila voulut confier cette tâche dégradante à un de ses domestiques; mais, forcé par Okba de s'en charger lui-même, il se leva en colère et commença l'opération. Chaque fois qu'il retirait sa main pleine de sang du corps de l'animal, il la passait sur sa barbe, et, interrogé par les Arabes au sujet de ce geste, il répondit : « Cela fait du « bien aux poils. » Un des vieillards, qui entendit ces paroles, les avertit que c'était une menace de la part du Berbère. Abou'l-Mohadjer, ayant su ce qui venait de se passer, pria Okba de laisser le prisonnier tranquille : « Le prophète de Dieu, ajouta-t-il, « chercha à se concilier les chefs « d'entre les Arabes, tandis que toi, « tu prends plaisir à indisposer le « cœur d'un homme qui tient un « haut rang parmi son peuple, et qui « se trouve actuellement sur les lieux « où il déployait naguère une grande « autorité, à l'époque où il était in- « fidèle. Je te conseille maintenant « de bien t'assurer de sa personne et « d'être en garde contre lui. »

« Okba ne fit aucune attention à ce discours, et, parvenu à Tobna, il renvoya ses troupes, par détachements, à Kaïrouan, tant il croyait avoir effectué la conquête du pays et la soumission des Berbères. Resté à la tête d'uu petit corps de guerriers, il se mit en marche pour Tehouda ou pour Badis, afin d'y établir une garnison. Les Francs s'aperçurent de son imprudence et formèrent le projet de le surprendre. Koçeila apprit leur intention par un message qu'ils lui firent parvenir, et il profita d'une occasion favorable pour en faire avertir ses parents et leurs alliés, les Berbères.

« Arrivé aux environs de Tehouda, Okba se vit attaquer à l'improviste par les Berbères, qui le suivaient depuis longtemps. Ses troupes mirent pied à terre, dégaînèrent leurs épées et en brisèrent les fourreaux, dont ils sentaient bien qu'ils n'auraient plus besoin; un combat acharné s'ensuivit, et Okba y succomba avec tous les siens. Ils étaient environ trois cents guerriers, les uns, anciens compagnons de Mohammed, les autres, disciples de ceux-ci. Tous trouvèrent le martyre sur le même champ de carnage. Abou'l-Mohadjer, qu'Okba avait gardé aux arrêts jusqu'alors, et qui, ce jour-là, déploya la plus grande bravoure, resta parmi les morts...., Le corps d'Okba repose dans une tombe enduite de plâtre sur laquelle on a érigé une mosquée. Cet édifice s'appelle la mosquée d'Okba et forme un but de pèlerinage, un lieu saint, dont la visite est censée attirer la bénédiction divine.» (*Ibn-Khaldoun, traduction de M. de Slane.*)

La mosquée de Sidi-Okba, le plus ancien monument de l'islamisme en Algérie, est toujours debout; elle est entourée d'un portique et sa terrasse est soutenue par vingt-six colonnes, dont les chapiteaux, diversement sculptés, sont ornés de peintures. Le minaret est carré et va en s'amincissant. El-Aïachi, qui a visité Sidi-Obka en 1073 (1663 de J.-C,), dit : « Les pèlerins croient que le minaret tremble lorsque quelqu'un touche le pilier et le secoue en disant : « Je jure par toi, ô minaret, « par la vérité de Sidi-Okba et jus- « qu'à ce que tu remues.» Quand j'y suis monté et que j'ai examiné les choses de près, je ne l'ai pas trouvé tel qu'on l'a rapporté; mais j'ai vu que le fait allégué tient à la hauteur et à la légèreté du minaret : de sorte qu'en secouant fortement le pilier, on imprime un ébranlement qui se communique à tout l'édifice, ce que les pèlerins prennent pour un effet de leur invocation. » (*Traduction de M. A. Berbrugger.*)

Nous avons cité ce passage du voyage d'El-Aïachi, parce que le droit d'examen pour un miracle, en 1663, annonce un musulman peu ordinaire.

« La plupart des personnes qui viennent visiter la mosquée, continue El-Aïachi, écrivent leur nom sur les murailles. » Nous avons visité Sidi-Okba, en 1847, et nous pouvons affirmer que ses murailles sont effectivement entièrement couvertes de noms arabes, auxquels sont venus se joindre, depuis 1844, les noms de visiteurs européens.

Sidi-Okba repose dans une koubba à droite du mihrab : le tsabout ou châsse qui recouvre l'émir est des plus modestes : il a probablement remplacé l'œuvre d'art remarquable, dont parle El-Aïachi. Des pièces d'étoffe de soie, brodées d'inscriptions arabes, sont jetées sur le tsabout. Une petite armoire, creusée dans le mur de la koubba, renferme quelques ouvrages dépareillés sur la religion, le droit et la grammaire. Sur un des piliers de la koubba on lit : « *Hada kobr Okba ibn Nafé rhamaho Allah :* ceci est le tombeau d'Okba fils de Nafé, que Dieu le reçoive dans sa miséricorde. » Cette inscription, en caractères koufiques, qui rappellent le premier siècle de l'hégire, est la plus ancienne de l'Algérie; nous l'avons copiée en 1847; elle mesure 1 mèt. 28 c. sur 0 mèt. 19 c.; les lettres ont 0 mèt. 13 c. de hauteur.

On ne quittera pas la mosquée sans s'arrêter devant une porte en bois d'un travail admirable, et qui vient dit-on, de Tobna dans le Hodna.

On peut voir dans la maison du cheikh de Sidi-Okba, le seul édifice qui, avec la mosquée, soit blanchi à la chaux, une inscription romaine gravée sur un autel, dédicace au Dieu invaincu, d'un Marcus Messius Messor, préfet de cohorte, pour son salut et celui des siens; cette inscription vient de *Tehouda*, l'ancienne

gouverneur ou émir de l'Ifrikia par le khralife Moaouïa, en 50 de l'hég. (670 de J.-C.), fonda la ville de Kaïrouan. Les Francs, dont la discorde avait affaibli la puissance, se réfugièrent alors dans leurs places fortes, et les Berbères continuèrent à occuper les campagnes jusqu'à l'arrivée d'Abou'l-Mohadjer, affranchi auquel le nouveau khralife, Yézid, fils de Moaouïa, venait d'accorder le gouvernement d'Ifrikia.

« Le droit de commander au peuple berbère appartenait alors à la tribu d'Aureba, et fut exercé par Koçeila, chef des Benarès. Il avait pour lieutenant Sekerdid-Ibn-Roumi. Chrétiens d'abord, ils s'étaient tous les deux faits musulmans, lors de l'invasion arabe ; mais ensuite, sous l'administration d'Abou'l-Mohadjer, ils renoncèrent à leur religion, et rallièrent tous les Benarès sous leur drapeau. Abou'l-Mohadjer marcha contre les révoltés et, arrivé aux sources de Tlemcen, il les battit complétement et fit Koçeila prisonnier. Le chef berbère n'évita la mort qu'en faisant de nouveau profession de l'islamisme.

« En l'an 62 de l'hég. (681-2 de J.-C.), sous le khralifat de Yézid, Okba vint prendre, pour la seconde fois, le commandement de l'Ifrikia. A peine arrivé, il témoigna une grande antipathie pour Koçeila, à cause de l'amitié que ce chef portait à Abou'l-Mohadjer. Celui-ci essaya, mais inutilement, d'obtenir pour son protégé la bienveillance du nouveau gouverneur. Okba se mit alors en marche pour le Mar'reb... Dans cette expédition, il défit les princes berbères qui, soutenus par les Francs, lui avaient livré bataille dans le Zab et à Tehert. Après avoir abandonné au pillage le bien des vaincus, il reçut la soumission de Julien, émir des R'omara, qui s'était présenté devant lui avec un riche cadeau. Julien lui indiqua les endroits faibles du pays... Après y avoir fait beaucoup de butin et de prisonniers, Okba poussa jusqu'au bord de la mer, et revint ensuite, toujours victorieux.

« Pendant cette expédition, il ne cessa de témoigner un profond mépris pour Koçeila, qu'il retenait prisonnier auprès de lui, et, un jour, il lui ordonna d'écorcher un mouton devant lui. Koçeila voulut confier cette tâche dégradante à un de ses domestiques ; mais, forcé par Okba de s'en charger lui-même, il se leva en colère et commença l'opération. Chaque fois qu'il retirait sa main pleine de sang du corps de l'animal, il la passait sur sa barbe, et, interrogé par les Arabes au sujet de ce geste, il répondit : « Cela fait du « bien aux poils. » Un des vieillards, qui entendit ces paroles, les avertit que c'était une menace de la part du Berbère. Abou'l-Mohadjer, ayant su ce qui venait de se passer, pria Okba de laisser le prisonnier tranquille : « Le prophète de Dieu, ajouta-t-il, « chercha à se concilier les chefs « d'entre les Arabes, tandis que toi, « tu prends plaisir à indisposer le « cœur d'un homme qui tient un « haut rang parmi son peuple, et qui « se trouve actuellement sur les lieux « où il déployait naguère une grande « autorité, à l'époque où il était in- « fidèle. Je te conseille maintenant « de bien t'assurer de sa personne et « d'être en garde contre lui. »

« Okba ne fit aucune attention à ce discours, et, parvenu à Tobna, il renvoya ses troupes, par détachements, à Kaïrouan, tant il croyait avoir effectué la conquête du pays et la soumission des Berbères. Resté à la tête d'un petit corps de guerriers, il se mit en marche pour Tehouda ou pour Badis, afin d'y établir une garnison. Les Francs s'aperçurent de son imprudence et formèrent le projet de le surprendre. Koçeila apprit leur intention par un message qu'ils lui firent parvenir, et il profita d'une occasion favorable pour en faire avertir ses parents et leurs alliés, les Berbères.

« Arrivé aux environs de Tehouda, Okba se vit attaquer à l'improviste par les Berbères, qui le suivaient depuis longtemps. Ses troupes mirent pied à terre, dégaînèrent leurs épées et en brisèrent les fourreaux, dont ils sentaient bien qu'ils n'auraient plus besoin; un combat acharné s'ensuivit, et Okba y succomba avec tous les siens. Ils étaient environ trois cents guerriers, les uns, anciens compagnons de Mohammed, les autres, disciples de ceux-ci. Tous trouvèrent le martyre sur le même champ de carnage. Abou'l-Mohadjer, qu'Okba avait gardé aux arrêts jusqu'alors, et qui, ce jour-là, déploya la plus grande bravoure, resta parmi les morts...., Le corps d'Okba repose dans une tombe enduite de plâtre sur laquelle on a érigé une mosquée. Cet édifice s'appelle la mosquée d'Okba et forme un but de pèlerinage, un lieu saint, dont la visite est censée attirer la bénédiction divine.» (*Ibn-Khaldoun, truduction de M. de Slane.*)

La mosquée de Sidi-Okba, le plus ancien monumeut de l'islamisme en Algérie, est toujours debout; elle est entourée d'un portique et sa terrasse est soutenue par vingt-six colonnes, dont les chapiteaux, diversement sculptés, sont ornés de peintures. Le minaret est carré et va en s'amincissant. El-Aïachi, qui a visité Sidi-Obka en 1073 (1663 de J.-C,), dit : « Les pèlerins croient que le minaret tremble lorsque quelqu'un touche le pilier et le secoue en disant : « Je jure par toi, ô minaret, « par la vérité de Sidi-Okba et jus-« qu'à ce que tu remues.» Quand j'y suis monté et que j'ai examiné les choses de près, je ne l'ai pas trouvé tel qu'on l'a rapporté; mais j'ai vu que le fait allégué tient à la hauteur et à la légèreté du minaret : de sorte qu'en secouant fortement le pilier, on imprime un ébranlement qui se communique à tout l'édifice, ce que les pèlerins prennent pour un effet de leur invocation. » (*Traduction de M. A. Berbrugger.*)

Nous avons cité ce passage du voyage d'El-Aïachi, parce que le droit d'examen pour un miracle, en 1663, annonce un musulman peu ordinaire.

« La plupart des personnes qui viennent visiter la mosquée, continue El-Aïachi, écrivent leur nom sur les murailles. » Nous avons visité Sidi-Okba, en 1847, et nous pouvons affirmer que ses murailles sont effectivement entièrement couvertes de noms arabes, auxquels sont venus se joindre, depuis 1844, les noms de visiteurs européens.

Sidi-Okba repose dans une koubba à droite du mihrab : le tsabout ou châsse qui recouvre l'émir est des plus modestes : il a probablement remplacé l'œuvre d'art remarquable, dont parle El-Aïachi. Des pièces d'étoffe de soie, brodées d'inscriptions arabes, sont jetées sur le tsabout. Une petite armoire, creusée dans le mur de la koubba, renferme quelques ouvrages dépareillés sur la religion, le droit et la grammaire. Sur un des piliers de la koubba on lit : « *Hada kobr Okba ibn Nafé rhamaho Allah :* ceci est le tombeau d'Okba fils de Nafé, que Dieu le reçoive dans sa miséricorde. » Cette inscription, en caractères koufiques, qui rappellent le premier siècle de l'hégire, est la plus ancienne de l'Algérie; nous l'avons copiée en 1847; elle mesure 1 mèt. 28 c. sur 0 mèt. 19 c.; les lettres ont 0 mèt. 13 c. de hauteur.

On ne quittera pas la mosquée sans s'arrêter devant une porte en bois d'un travail admirable, et qui vient dit-on, de Tobna dans le Hodna.

On peut voir dans la maison du cheikh de Sidi-Okba, le seul édifice qui, avec la mosquée, soit blanchi à la chaux, une inscription romaine gravée sur un autel, dédicace au Dieu invaincu, d'un Marcus Messius Messor, préfet de cohorte, pour son salut et celui des siens; cette inscription vient de *Tehouda*, l'ancienne

7 kil. de Badès et 124 kil. de Biskra. **Zeribet-Ahmed,** le clos d'Ahmed.

30 kil. de Zeribet-Ahmed et 94 kil. de Biskra. **El-Faïd**, la plaine inondée; c'est le nom collectif donné à deux dacheras situées entre l'oued-el-Arab et l'oued-Debbah; celle de l'O. appartient aux Oulad-bou-Khedidja. Une koubba et un palmier occupent le milieu du terrain, entre les deux villages.

De Khrenguet-Sidi-Nadji, dont les jardins sont à 254 mèt. au-dessus du niveau de la mer, le sol va en s'abaissant à 182 mèt., à Badès, et à 9 mèt., alors au-dessous du niveau, à El-Faïd. La plaine, très-unie en cet endroit, où vont se perdre les eaux pluviales et l'oued-el-Arab, donne d'abondantes moissons, dont les gens d'El-Faïd vont échanger les produits au Souf, contre des dattes et divers objets venant de Tunis.

El-Faïd est le point le plus éloigné au S.-E. de Biskra, dans le Zab-Chergui.

4 kil. d'El-Faïd. L'*oued-Debbah*, affluent de l'oued-el-Arab.

12 kil. d'El-Faïd. L'*oued-Rabah,* affluent de l'oued el-Arab.

34 kil. d'El-Faïd et 60 kil. de Biskra, **Sidi-Mohammed-Moussa**, près de l'oued-Djedi, la rivière du chevreau, qui poursuit son cours à l'E., et va se perdre dans le chot Melr'ir. Sidi-Mohammed-Moussa est dans un lieu bas et marécageux, où poussent quelques palmiers, et où l'on fait un peu de culture.

45 kil. d'El-Faïd et 49 de Biskra. **El-Haouch**, la ferme; palmiers au S. et à l'E.; dunes sablonneuses et koubbas, à l'O.

24 kil de Biskra. Maison de commandement de *Taher-Rashou*, tète nette, près des bois de tamarisques de *Saâda.* C'est au-dessus de Saâda, à *Mlaga,* que l'oued Biskra va se perdre dans l'oued-Djedi. Complètement à sec, au-dessous de Biskra, cette rivière renaît plus bas, en toute saison, par des sources abondantes.

On sort de Biskra par Koura, pour visiter le **Zab-Guebli.**

16 kil. **Oumach.** Cette oasis, dont les environs sont réputés fiévreux, est arrosée par la source du même nom, qui descend des montagnes (à 12 kil.) au moyen d'un canal. La source. ou plutôt les huit sources d'Aïn-Oumach, naissent du rocher, au pied de la montagne de Matraf, et donnent de 180 à 250 litres par seconde; deux de ces sources tombent en cascade, deux autres sont intermittentes. Oumach est de fondation ancienne. En l'an 665 de l'hégire (1266-67 de J.-C.), El-Mostanser, le sultan Hafside, la donna comme fief, avec Maggara dans le Hodna, à Mohammed-Ibn-Abd-el-Kaouï, émir des Beni-Toudjin, tribu puissante, qui occupait autrefois le Sersou, au S. du Tell, à partir des sources de la Mina, et le Ouanseris jusqu'au Chelif.

28 kil. **Melili** et **Bigou**. Ces deux oasis sont séparées par la route, autant qu'on peut donner ce nom à des sables mouvants, et arrosées par l'*Aïn-Melili*, qui forme par son abondance un véritable cours d'eau, allant se jeter dans l'oued-Djedi.

On rencontre çà et là quelques ruines, que les sables n'ont pas tout à fait recouvertes. En faisant exécuter des fouilles à *Kasbat*, lieu situé entre Melili et Ourlal, le capitaine Pigalle a découvert une pierre votive sur laquelle on lit: .... GEMELL. REGRESSI, les Gemellensiens de retour dans leur pays.., mais qui ne déterminerait pas en cet endroit un cantonnement de la légion *Gemella* ou l'emplacement de *Gemellæ,* qu'il faut chercher à l'E., entre Biskra et Tehouda.

34 kil. **Ourlal.** On y visitera le bâtiment assez curieux où s'assemblent les notables de l'endroit composant la djema, espèce de conseil municipal. Ruines romaines.

36 kil. **Benthious.** Cette oasis

devait donner son nom à Ourlal et à Melili, car El-Bekri dit : « Les villes de Benthious sont au nombre de trois, et assez rapprochées les unes des autres. Chaque ville possède une djema.... une de ces villes est habitée par des gens d'origine persane, appelés les Beni-Djordj. La seconde de ces villes est habitée par une peuplade de sang mêlé ; la troisième est occupée par les Berbères... Ces villes, situées dans une plaine vaste et fertile, sont entourées de murs et de fossés. Dans ce canton, quand on a fini d'ensemencer un champ, l'on peut apprécier avec certitude, et sans risque de se tromper, la quantité de grains dont se composera la récolte... »

La petite mosquée de Sidi-Abd-er-Rahman-Ser'ir-el-Akhdar, avec sa koubba ovoïde, produit, au milieu des palmiers, un effet assez pittoresque ; en face, on remarquera un haut et large mur romain, dont les pierres de grand appareil sont bien taillées ; ce mur semble avoir appartenu à une forteresse.

42 kil. **Saïra.**

44 kil. **Lioua.** « L'oasis de Lioua, à laquelle on arrive, d'abord, en suivant le cours de l'oued-Djedi, joint à son industrie agricole l'extraction du salpêtre. Cette exploitation se fait sur des terres prises dans les constructions d'une partie de l'oasis, aujourd'hui en ruine, et sur les résidus des anciens lessivages, que l'on reprend, après un certain intervalle, dans les tas assez considérables qui existent au N.-O. de l'oasis. Ces matériaux sont d'abord soumis à un lessivage d'eau froide, dans des réservoirs en argile battue, d'une capacité de 2 hectolitres au plus, où on les laisse séjourner, au contact de l'eau, pendant un espace de deux ou trois jours. On soutire ensuite, au moyen d'un conduit en roseaux, placé à la partie supérieure du réservoir et bouché par un fausset en bois, les eaux chargées des sels solubles que renfermaient les terres, et on les soumet à une première concentration, dans des bassins exposés à l'action du soleil ; la majeure partie du sulfate de chaux, entraîné en dissolution, se précipite sur les parois de ces bassins, et la concentration du nitre s'achève, au moyen de la chaleur, dans de petites chaudières en cuivre dont la capacité ne dépasse pas 10 à 15 litres.

« Cette industrie exercée à El-Kantra, Doucen et Tehouda, ne suffirait du reste pas à alimenter une raffinerie, d'une manière régulière et continue. » (*M. Dubocq.*)

Plus au S.-O., toujours sur la rive g. de l'oued-Djedi :

84 kil. **Ouled-Djellal.**

92 kil. **Sidi-Khaled.**

Le **Zab-Dahraoui** est séparé, par des sables ou des marécages, du Zab-Guebli, dans une longueur de 5 à 6 kil. On peut en visiter les oasis, en se dirigeant de Benthious à Bou-Chagr'oun. Mais nous prenons toujours Biskra pour point de départ.

31 kil **Bou-Chagr'oun**, sur l'oued que vient de former une fontaine remarquablement abondante, au milieu des dunes de sables, qui envahissent quelquefois les jardins de palmiers, au sud. La mosquée de Sidi-Aïssa-ben-Ameur, à Bou-Char'oun, est le monument le plus rebelle à la ligne droite qu'on puisse imaginer ; son minaret, percé de nombreuses ouvertures, va en s'amincissant comme un obélisque ou une cheminée d'usine à vapeur ; les coupoles qui couronnent l'édifice sont disgracieuses. L'architecte de cette mosquée est un nommé Mohammed-ben-Mahallen. Le tombeau de Sidi-Mabrouk, un autre marabout de Bou-Chagr'oun, est abrité par une grosse tour carrée, percée, à sa partie supérieure, d'une foule d'ouvertures en triangle ; des espèces de perchoirs sortent des murs et contribuent à donner à ce bâtiment un faux air de pigeonnier.

De Bou-Chagr'oun à Lichana l'accumulation des sables continue.

35 kil. **Lichana**, oasis renommée pour ses magnifiques tapis en laine, teinte des couleurs les plus vives, et ses dattes, *deglet-en-nour*, les meilleures de toutes celles que produit le Zab. La mosquée de Lichana est un peu plus régulière que celle de Bou-Chagr'oun, son minaret est moins élevé. Si nous citons ces bâtisses informes, c'est qu'elles sont, en somme, le spécimen de l'architecture monumentale dans les Ziban, et représentent un degré plus ou moins bas de l'art.

36 kil. **Zaatcha**, célèbre par le siège qui amena sa ruine, en 1849. Bou-Zian, ancien porteur d'eau à Alger, et cheikh de Zaatcha, voulant jouer le rôle de chérif, prétexta l'augmentation de la taxe des palmiers, portée de 25 centimes à 40 ; son appel aux armes réveilla le fanatisme des populations voisines, qui arrivèrent en foule à Zaatcha et opposèrent, pendant 52 jours, la résistance la plus formidable, résistance qu'on ne peut s'expliquer, quand on ne connaît pas une oasis, c'est-à-dire une forêt où dominent les palmiers, formant des jardins entourés de murs et de ruelles étroites, au centre desquels se trouve la dachera. C'était un cas tout à fait nouveau dans la science obsidionale, que celui d'une place forte, perdue dans un épais massif, protégée par un labyrinthe qu'il s'agissait de canonner et d'emporter, au fond d'un bois. Il n'est donc pas extraordinaire que nos troupes aient été surprises et arrêtées dans une opération pour laquelle Vauban ni Carnot n'ont pas à coup sûr tracé de règles.

Zaatcha fut enfin prise d'assaut, le 26 novembre, par trois colonnes, sous les ordres des intrépides colonels Canrobert, depuis maréchal de France, de Barral, depuis général, tué en Kabilie (1851) et de Lourmel, depuis général, tué à Sébastopol. Bou-Zian fut tué, et avec lui un nommé Hadj-Moussa, qui avait, pendant quelque temps, voulu opposer son pouvoir à celui d'Ab-el-Kader.

Le corps expéditionnaire, commandé par le général Herbillon, eut à subir des pertes cruelles : le colonel Petit, du Génie, le commandant Guyot, puis les Graillet, les Duhamel, les Rosetti, et tant d'autres trouvèrent la mort, pendant les opérations du siège et au moment de l'assaut.

38 kil. **Farfar**.

40 kil. **Tolga** est la plus grande oasis des Ziban, après Biskra ; elle comprend *Tolga* proprement dit, *Zaouïa* et *Beffanta*. Tolga est une des plus anciennes villes du Zab ; mais les descriptions qu'en ont laissées les géographes et les historiens arabes ne sauraient s'appliquer à ce que l'on voit aujourd'hui.

Tolga, qui a été romaine, possède un castrum avec six tours bien conservées, dans lesquelles s'enchevêtrent les bâtisses des Sahariens.

Tolga renferme encore un grand nombre de mosquées, de zaouïas, de koubbas et une école de droit musulman. La grande mosquée est construite en pierre, ce qui est assez rare dans les Ziban : les chapiteaux et quelques colonnes appartiennent à l'époque romaine. La mosquée n'a point de minaret, elle est surmontée de coupoles demi-sphériques ou ovoïdes. La zaouïa la plus célèbre est celle de Sidi-Ali-ben-Ameur ; on y garde quelques livres ayant trait à la religion et à la grammaire.

C'est à Tolga, VIIe s. de l'hégire, qu'un nommé Seeda entreprit la réforme des mœurs peu régulières de ses parents, compagnons et amis ; il sut se créer bientôt des partisans, auxquels il donna le nom de sonnites, c'est-à-dire, respectant les prescriptions de la *Sonna*, ou recueil des actes et des paroles de Mohammed. Seeda et ses partisans opposèrent longtemps une sérieuse résistance à la famille des Mozni, gouverneurs des Ziban pour les sultans Hafsides.

C'est à Tolga aussi que Si-Meïoub, kaïd du Zab-Dahraoui, donna l'hospitalité au sergent-major Pelisse, le seul Français échappé au massacre de la kasba, à Biskra, en 1844, en attendant qu'il pût faire prévenir, par un courrier, le duc d'Aumale, de ce qui se passait.

42 kil. **El-Bordj.**

46 kil. **Foukala.**

48 kil. **El-Amri** qui a essayé de se révolter en 1876, comme Zaatcha en 1849. Le général Carteret de Trécourt réprima promptement l'insurrection.

« Le chemin qui relie le groupe d'oasis du Zab-Dahraoui à la plaine d'El-Outaïa, traverse le massif montagneux du *djebel-Matraf*, au N. de Lichana et de Zaatcha..... On rencontre d'abord deux mamelons isolés, entre lesquels passe le chemin, et dont les sommets ont été exploités par les Romains, sur une vaste échelle, pour les constructions dont on observe encore les ruines à Lichana, à Tolga, ainsi que dans les oasis d'Ourlal et de Mlili. Le pourtour de ces collines est complètement enlevé aux environs du sommet. On retrouve encore dans leurs flancs, taillés à pic, les témoins des colonnes et des pierres d'appareil que l'on a extraites, et le dérasement des flancs de ces monticules leur a fait donner par les indigènes le nom d'*El-Meïda*, la table.

« En parcourant les Ziban, en parcourant les ruines et les villages délabrés qu'ils renferment, on est conduit à reconnaître que ce pays a joui autrefois d'une prospérité qu'il est loin d'atteindre encore, et qu'il sera facile de faire renaître, en aménageant les sources existantes, en substituant des conduites régulières et durables aux rigoles que les Arabes font suivre aux eaux sur les flancs des rochers, et en établissant des barrages sur les cours d'eau, de manière à augmenter l'étendue des terrains que ces eaux peuvent féconder dans les diverses saisons de l'année. La culture des céréales et des dattiers pourrait ainsi recevoir tout le développement que comporte l'époque actuelle ; et le seul but utile que l'on doive aujourd'hui chercher à atteindre avec la sonde, doit être d'établir, au moyen de forages artésiens, des centres de culture et des villages dans la région déserte qui sépare Biskra des oasis de l'oued-Rir', qui sont exclusivement alimentées par des eaux souterraines, et d'attirer ainsi sur la route de Biskra à Tougourt, en augmentant la sûreté et la facilité du parcours, le mouvement des caravanes qui sillonnent la région S. de la province. » (*M. Dubocq.*)

Le vœu exprimé par M. l'ingénieur Dubocq a reçu et reçoit pleine satisfaction, par l'impulsion qu'a su donner, ainsi qu'on le verra plus loin, M. le général Desvaux, aux forages de nombreux puits artésiens, dans les Ziban et dans l'oued-Rir'.

Il nous reste à dire qu'une partie des Zibanais émigrent dans les grandes villes de l'Algérie. (Voir l'introduction.)

ROUTE 64.

DE BISKRA A TOUGOURT.

206 kil.

Route de caravanes. (Voir les observations p. 124).

Les ouvrages, livres ou notices consultés pour cette route sont de MM. le général Desvaux, Dubocq, de Slane, Chevarrier, Berbrugger, Prax et Cherbonneau.

20 kil. Bordj-Sâda sur l'oued-Djedi. (V. p. 430). De là au Sethil, plateaux légèrement ondulés.

35 kil. *El-Chefeur*, puits.

45 kil. *Bir-Sedir*, puits.

49 kil. *Bir-Chegga.* Cette localité possédait, comme El-Chefeur et Bir

Sedir, un puits ou plutôt une mare, au fond de laquelle suintait une eau infecte. On y a foré en 1857, un puits débitant 90 litres par minute, qui a servi à en faire un gîte d'étape, avec un caravansérail ; quelques maisons ont été bâties, quelques palmiers et arbres fruitiers plantés. Comme ce puits n'était pas suffisant pour faire vivre les nomades qui se sont fixés à Chegga, on a fait un nouveau sondage donnant 100 litres d'eau par minute.

66 kil. *Sethil,* puits dans le lit de l'oued-el-Bahadj, à sec, pendant la majeure partie de l'année. L'*oued-el-Bahadj* ou *oued-Itel,* prenant sa source dans le S.-O. et se jetant dans le chot Melr'ir, a toujours de l'eau; ses bords, dans le parcours de Biskra à Tougourt, sont le lieu de station habituelle des caravanes et des nomades.

73 kil. *Koudiat-ed-Dour.* Les plateaux viennent s'interrompre à cette double colline, d'où l'on aperçoit le vaste marais salé ou *chot-Melr'ir,* et les premiers villages de l'Oued-Rir' apparaissent à l'horizon. La partie inférieure de la plaine, dans laquelle on descend, est marécageuse et couverte de nombreuses efflorescences salines ; elle se rattache au chot-Melr'ir, qui s'étend, à g. de la route, sur d'immenses espaces que le mirage transforme constamment aux yeux du voyageur. Ce lac salé, où l'on voit généralement beaucoup plus de sel que d'eau, s'étend au loin jusque dans le Sahara tunisien, sur 300 kil. de longueur, et peut-être plus. On dit qu'il se décharge dans la Méditerranée par l'oued-Oudrif. « C'est sur les collines de Dour, dit M. Berbrugger, que Sidi-Okba, déjà fatigué des solitudes désolées qu'il venait de parcourir, s'arrêta pour contempler les steppes immenses qui se déroulaient devant lui. Pour peu que le mirage y aidât, il dut se croire en face d'une vaste mer. Le panorama était magnifique et capable d'enflammer l'enthousiasme d'un artiste ; mais le chef d'un peuple, qui abandonnait un pays de déserts pour chercher des terres fertiles, ne dut pas être enchanté du coup d'œil. Bref, après une courte inspection, Sidi-Okba ne pensa pas que le Rir' méritât l'honneur de sa visite, et *tourna* aussitôt bride vers le N. De là, les collines historiques, où il inscrivit son *Nec plus ultra,* reçurent le nom de *Dour,* que l'on pourrait très bien traduire par *tourne-bride,* si l'on s'en tenait à la valeur étymologique du mot.»

La salure des eaux du chot, qui se couvrent, après la saison des pluies, d'une croûte d'efflorescences, doit être attribuée au dépôt des matières salines, dont les eaux se chargent dans leur parcours, et qu'elles abandonnent ensuite lorsqu'elles sont absorbées par les rayons solaires, ainsi que cela s'observe dans tous les bassins fermés de l'Algérie. Le sable qui occupe le fond du chot est couvert en effet d'une croûte de sel assez considérable. Les indigènes en retirent, en le dissolvant dans l'eau et en laissant cristalliser le sel dans de petits bassins, deux variétés de sels, l'une blanche et l'autre rouge.

Au delà de Melr'ir, le sol se relève.

88 kil. *Our'ir,* oasis inhabitée. Quelques palmiers sont arrosés par une source, qui sort du pied d'un monticule, à g., sur lequel est assise la *Koubba Sidi-el-Meurlifi.*

93 kil. *N'sira,* à dr. de la route, est inhabitée comme Our'ir.

99 kil. **Mr'eir,** 500 hab. Cette oasis, inférieure de 20 mèt. au niveau de la mer (?), est d'une grande étendue ; elle est pourvue d'eau, au moyen de puits creusés par les habitants, jusqu'à la rencontre d'une nappe souterraine qui remonte jusqu'à la surface du sol, et jaillit de manière à pouvoir ensuite être répandue à l'aide de rigoles dans les jardins. Ce sont, comme on le voit, de véritables puits artésiens creusés par la main des hommes sur une section plus considérable que celle

des puits forés à l'aide de la sonde.

Dendoura est un groupe d'oasis à 6 kil. E. de Mr'éir.

106 kil. *Aïn-el-Kerma*, la source du Figuier. On ne voit là que des palmiers ; mais on peut supposer qu'il y avait aussi en cet endroit, à une époque plus ou moins éloignée, d'autres arbres, parmi lesquels des figuiers. A 5 kil. O. d'Aïn-el-Kerma, oasis de **Gouira**.

110 kil. **Sidi-Khelil**, à 8 mèt. d'altitude, oasis arrosée par trois puits remontant à une époque assez ancienne. **El-Berd** est à 7 kil. S.-E. de Sidi-Khelil.

122 kil. *Drâ-Mtâ-Abd-el-Aziz*, monticule ; sa hauteur, à l'endroit où la route le traverse, est de 39 mèt. au-dessus du niveau de la mer. De là on aperçoit un nouveau groupe d'oasis.

127 kil. L'*oued-el-Melah*, petit ruisseau d'eau salée, coulant au milieu d'un terrain plat, et allant se jeter à l'E. dans le *chot-el-Ahmar*, marais salé très-étendu.

129 kil. *Aïn-Rfihen*, la source du Corbeau, entourée de quelques palmiers. Des essais de curage ont été faits dans cet ancien puits.

136 hil. *Zaouïet-Riab*.

139 kil. *Aïn-Cheria ;* eaux abondantes.

141 kil. **Our'lana**, à 14 mèt. d'altitude, oasis de 300 maisons, qui est arrosée par un puits et un étang, ou *bahar*, mer en arabe, très-profond, dont les eaux, renouvelées par voies souterraines, sont peuplées de poissons.

142 kil. **Djemâ**. C'est un village de 50 maisons avec une oasis de 5,500 palmiers qui, jusqu'à l'établissement d'un puits artésien, étaient arrosés insuffisamment par l'écoulement d'un étang semblable à celui d'Our'lana. Le puits artésien dont le forage, sous la direction de MM. l'ingénieur Jus et le sous-lieutenant Lehaut, a atteint une profondeur de 64 mèt., donne par minute un débit de 4,600 litres, de 77 par seconde. Ce succès a rempli tous les Sahariens de la circonscription d'Our'lana de la plus grande joie. Ce sondage et ceux de Sidi-Amran et de Tamerna-Djedida prouvent que c'est dans cette région moyenne de l'oued-Rir' que se trouve la nappe artésienne la plus abondante. Au reste, ce qui le démontre, c'est que nulle part ailleurs dans l'oued-Rir' on ne retrouve les oasis, les villages plus groupés, plus rapprochés les uns des autres.

Sidi-Amran est une petite oasis à 8 kil. E. de Djemâ, et 12 kil. N.-E. de Tamerna ; elle était autrefois très-prospère. La tradition raconte qu'un marabout très-vénéré lança sur les habitants une malédiction, dont les terribles effets ne tardèrent pas à se faire sentir. Les puits se tarirent et l'oasis tomba en ruine. A l'époque actuelle, Sidi-Amran ne comptait plus qu'une quinzaine de maisons, 5,600 palmiers et 800 arbres fruitiers, insuffisamment arrosés, soit par le manque d'eau, soit par suite de leur trop grande élévation au-dessus de la source. Les anciens du pays prétendent que les cheikhs de Tougourt avaient essayé, à plusieurs reprises, de faire creuser de nouveaux puits à Sidi-Amran ; mais ils n'avaient pu conjurer la malédiction qui pesait sur cette malheureuse oasis. Même en rejetant la superstition de la légende, les gens de l'Oued-Rir' prétendaient que, par la constitution du sol qu'il fallait traverser, un sondage à Sidi-Amran présenterait des obstacles que nous ne pourrions vaincre. La réponse à cette incrédulité est aujourd'hui une magnifique source artésienne, d'un débit de 4,800 litres par minute (80 par seconde), qu'on a appelée *Aïn-el-Boïna*, la fontaine de la Preuve. Avec cette fontaine, on pourra créer, à Sidi-Amran, une oasis de 20,000 palmiers.

151 kil. **Tamerna-Kedima**, ou la Vieille, s'élève sur un mamelon, à l'E. d'une vaste plaine marécageuse ; elle présente quelques ruines assez

considérables qui témoignent de sa grandeur déchue; elle est entourée de dattiers et de belles cultures d'orge,

154 kil. **Tamerna-Djedida**, ou la Neuve, a été fondée, il y a une cinquantaine d'années, par le cheikh Brahim, auquel deux souverains ont succédé depuis, dans le gouvernement de l'Oued-Rir'. La prospérité de cette oasis a longtemps reposé sur un seul puits, que ce même Brahim fit creuser, en donnant aux ouvriers une mesure de blé pour une mesure de sable extrait.

C'est dans cette oasis de l'Oued-Rir' que le premier puits artésien, grâce à l'initiative du général Desvaux, a été creusé, en 1856. « Tout donnait lieu d'espérer un succès rapide. On se mit donc à l'œuvre avec une ardeur extrême, sous la direction de M. Jus, ingénieur civil, aidé du maréchal des logis Lehault, du 3e de spahis, et d'un détachement de soldats de la légion étrangère. Le premier coup de sonde était donné, dans le commencement du mois de mai 1856, et, le 19 juin, une véritable rivière de 4,020 litres d'eau par min. (67 par seconde), s'élançant des entrailles de la terre, venait récompenser le dévouement de nos soldats, et inaugurer la série de ces travaux qui feront bénir le nom français chez les populations sahariennes. La joie des indigènes fut immense : la nouvelle de ce forage se répandit dans le S. avec une rapidité inouïe. On vint de très-loin pour voir cette merveille. Dans une fête solennelle, les marabouts avaient béni la fontaine nouvelle, et lui avaient donné le nom de *Fontaine de la Paix*. » (*Général Desvaux.*)

167 kil. **Sidi-Rached**. Au delà de cette oasis, revivifiée par un puits, donnant environ 72 litres d'eau par min., le terrain s'abaisse vers une série de marécages, que l'on traverse en laissant à gauche une ceinture, à peine interrompue, d'oasis, s'étendant comme une épaisse forêt jusqu'à Tougourt, et alimentées par des eaux souterraines, qu'on atteint à des profondeurs variables.

169 kil. **Sidi-Sliman**. Le puits de 76 mèt. de profondeur, creusé dans cette oasis, donne 4,000 litres à la minute.

171 kil. **Ksour**. Son puits, pratiqué au fond d'un ancien puits arabe, à 47 mètres de profondeur, donne 3,336 litres d'eau par min. « Ce sondage et celui de Sidi-Sliman, comme les puits des oasis de la Thébaïde, dans la haute Égypte, ont présenté, peu de temps après leur achèvement, le singulier phénomène de poissons qui habitent dans leurs eaux. Cet énorme courant donne-t-il lieu à une nappe souterraine, assez puissante pour que des poissons y puissent circuler, ou bien est-ce à l'état de frai que l'eau les amène, et la reproduction a-t-elle lieu dans le canal souterrain? C'est une question à étudier. Ce phénomène, du reste, ne s'observe presque jamais, nous le croyons, au moment même du jaillissement. » (*Général Desvaux.*)

174 kil. **Mgarin-Djedida** compte 200 maisons; elle a un marché très-fréquenté. C'est à Mgarin que fut livré, vers la fin de 1854, le combat qui amena la soumission de l'Oued-Rir'.

176 kil. **Mgarin-Kedima**, dépeuplée par la création de Mgarin-Djedida.

178 kil. **Sidi-Megrib.**

182 kil. **R'omra.**

186 kil. **Zaouïa.**

190 kil. **Tebesbet**, 50 maisons. — Tous les jardins sont établis à l'E. du village. Les dégâts causés par les sables, que le vent d'O. amène sur les jardins, sont incessants; de grandes étendues de terrain ont été envahies ainsi, et condamnées à la stérilité dans un court intervalle de temps.

194 kil. **Ben-Aziz.**

196 kil. **Sidi-Mohammed-Ben-Yahïa.**

206 kil. **Tougourt**. *Tekkert*, *Ticart*, *Téchort*, *Tuggurt*, capitale de l'Oued-Rir', est situé par 4° 2′ de longitude E., et au 33° 23′ de latitude N., à 51 mèt. d'altit., au point le plus haut, entre le pays des Beni-Mzab à l'O., et l'Oued-Souf à l'E.

Histoire. « Lors des divisions qui éclatèrent dans le sein des peuples Zenatiens, les *Rir'a*, qui se composaient de plusieurs familles, se dispersèrent. Un grand nombre allèrent s'établir dans le pays qui sépare les bourgades du Zab d'avec le territoire de Ouargla. Ils y bâtirent plusieurs villes, villages et bourgades, sur le bord d'un ruisseau, qui coule de l'O. à l'E. Ce ruisseau, signalé par Ibn-Khaldoun, et qui a été l'objet de quelques controverses, est formé par la portion de l'eau des puits artésiens, que les irrigations n'ont point absorbée; il est bien certain, dit M, Berbrugger, et il l'a observé sur place, qu'il existe une ligne de fond le long des plantations de palmiers de l'Oued-Rir', ligne qui aboutit au grand chot Melr'ir. La population des ksour était très-nombreuse.» De nos jours, xive s., on appelle cette localité le pays des Rir'a; en effet, ils y sont en majorité, mais on y rencontre aussi des Sindja, des Beni-Ifren et d'autres peuplades Zenatiennes. L'union de ces populations ayant été brisée par les efforts des unes à dominer les autres, il en est résulté que chaque fraction occupe une ou plusieurs bourgades, et y maintient son indépendance. L'on rapporte qu'autrefois il y avait bieu plus de monde qu'à présent, et l'on attribue la ruine du pays à Ibn-R'ania, qui, dans les guerres avec les Almohades, première moitié du xiiie siècle, avait fait des incursions dans toutes les provinces de l'Ifrikia et du Mar'reb, et dévasté ce territoire, dont il abattit les arbres et combla les sources d'eau. Des villages en ruine, des débris d'édifices et des troncs de dattiers renversés, semblent encore attester la vérité de cette tradition.

« Les dévastations faites par Ibn-R'ania ont laissé des traces encore visibles. Je citerai seulement, dit M. Berbrugger, et comme échantillon, celles qui se rencontrent dans la partie septentrionale de l'Oued-Rir'. Un peu à l'E. de la route orientale de Tougourt à Biskra, entre Tougourt et Mr'eir, on trouve deux villes ruinées : *Adama* et *Djedlaoun*. Je les ai visitées toutes deux; je dois dire que les traces de la première ne m'ont guère paru visibles que dans la tradition. Il est vrai que le mode de construction des cités sahariennes (des briques séchées au soleil ou un mauvais pisé) ne permet pas que les ruines durent longtemps; une pluie abondante les a bientôt réduites en une boue qui se confond facilement avec le sol. Mais Djedlaoun, bâtie avec de grosses pierres gypseuses, montre encore ses murailles en talus, auprès d'une belle fontaine, d'où s'écoule un ruisseau, affluent de l'oued-Rir'. Le défunt cheikh de Tougourt m'a dit que cette bourgade avait été bâtie par les Beni-Mzab, et dévastée, il y a plusieurs siècles, par des nomades. Des *achchan*, ou palmiers sauvages, se montrent en cet endroit, comme pour rappeler au voyageur que jadis la culture du dattier y prospérait. »

Dans le temps de la dynastie Hafside, le pays des Rir'a était placé sous l'autorité du chef Almohade qui gouvernait le Zab. Quand El-Mostancer, le souverain Hafside, tua dans un guet-apens le chef des Douaouida, cette tribu se vengea par la mort d'Ibn-Attou, cheikh Almohade gouverneur du Zab, et par la conquête de ce pays, du Rir'a et de Ouargla. Ensuite le gouvernement Hafside leur concéda ces conquêtes à titre de fief. Plus tard, le sultan de Bougie accorda le gouvernement de toutes ces contrées à Mansour-Ibn-Mozni, dont les descendants

y exerçaient encore l'autorité quand Ibn-Khaldoun écrivait son histoire des Berbères. Le chef de cette famille se conformait de temps en temps à l'ancien usage, et frappait une contribution extraordinaire sur les habitants de ces bourgades, au nom du sultan. Il marchait alors contre eux avec des fantassins Zabiens et des cavaliers arabes; mais, pour obtenir le concours des Douaouida, il était obligé de leur laisser la moitié des sommes perçues.

La plus grande de ces bourgades était et est encore Tougourt. Le gouvernement de Tougourt appartenait à la famille de Youssef-Ibn-Obeid-Allah, qui faisait partie de la tribu des Rir'a, ou, selon d'autres auteurs, de celle des Sandja.

La dynastie des Ben-Djellâb, qui tirait son origine des Beni-Merin ou Zenata, a gouverné à son tour Tougourt, depuis le commencement du XVe siècle jusque dans ces derniers temps.

Tougourt a été assiégée, prise et saccagée à plusieurs époques.

En l'an 742 de l'hég. (1341-42 de J.-C.), Mohammed-Ibn-Hakïm, général des Hafsides, après avoir perçu l'impôt à Biskra, fit une expédition dans le Rir'a, s'empara de Tougourt, et en enleva toutes les richesses. Est-ce à cette époque qu'il faut rapporter la destruction de la primitive Tougourt, bâtie à 2 kil. de la nouvelle, au milieu des palmiers de Nezla?

Haëdo nous apprend que, en 1552, le roi de Ticart (Tougourt) ne voulant plus payer, comme par le passé, certains tributs au pacha d'Alger, Salah-Raïs entreprit une expédition contre ce prince, au commencement d'octobre. « Il amena 3000 arquebusiers turcs ou renégats, 1000 cavaliers, et pas plus de deux pièces de canon. Il cacha soigneusement le but de sa marche, afin de surprendre son ennemi. Aussi il était déjà à quelques lieues de Tougourt, avec son camp, lorsque le roi de ce pays en fut informé. Celui-ci, n'osant sortir pour le combattre avec ce qu'il avait de monde, se laissa assiéger dans la ville, qui était très-forte, par le conseil de son gouverneur, car ce roi était encore fort jeune. Il espérait que ses vassaux ou les autres Mores et Arabes, ses voisins et amis, lesquels étaient tous grands ennemis des Turcs, viendraient le dégager.

« Salah-Raïs battit la ville, pendant trois jours, avec ses deux pièces; le quatrième, il donna l'assaut et la prit, avec grand carnage de ses habitants. Le roi, qui avait été pris vivant, fut amené devant le pacha, qui lui demanda pourquoi il avait osé combattre contre la bannière du Grand Seigneur, et manqué à la foi qui lui était due. Le jeune prince s'excusa sur son gouverneur, qui avait autorité sur lui.... Le pacha fit attacher ce dernier à la bouche d'un canon auquel on mit le feu. L'explosion déchira ce malheureux en pièces.

« Les habitants de Tougourt et des alentours, au nombre d'environ 12 000, de tout âge et condition, furent vendus comme esclaves. Le pays fut pillé et ravagé; après quoi Salah-Raïs emmena le roi, qui avait à peu près 14 ans. Salah alla ensuite attaquer Ouargla, puis il reprit la route d'Alger. En passant par Tougourt, il y laissa le jeune roi, qui s'engagea ainsi que les principaux du pays, auxquels on rendit la liberté et auxquels on le confia, à demeurer fidèle et loyal envers les Turcs, et à leur donner annuellement un tribut de quinze nègres.... » (*Traduction de M. A. Berbrugger.*)

Deux cents ans plus tard environ, Tougourt devait, comme Biskra, être prise d'assaut par un autre Salah.

Salah, bey de Constantine, se contentait difficilement du tribut que lui payait Tougourt. Enfin, à l'avénement du cheikh Ferhat-Ben-Djellâb, il entama des négociations avec

lui au sujet de cet impôt : mais on n'arrivait à aucun arrangement raisonnable. La principauté de l'Oued-Rir' avait défié tous les beys de Constantine ; elle crut pouvoir se moquer des menaces de Salah-bey. Cependant, vers la fin de l'année 1788, l'impôt de Tolga, Bou-Chagr'oun, Zaatcha et autres oasis, avait été versé entre les mains du khralifa, à Lichana. Le moment parut favorable à Salah-bey, et, après dix-huit jours de marche, il planta ses tentes en face de Tougourt, que protégeait un fossé profond et rempli d'eau. Les canonniers ouvrirent le feu contre la porte, dite Bab-el-Khadra, au S., celle de Sidi-Abd-el-Selam, et le quartier El-Tellis à l'O. Pendant ce temps, une partie des soldats abattaient à coups de hache les arbres, qui constituent la richesse du pays. Le siège dura plusieurs semaines, et, comme Salah-bey avait juré de détruire Tougourt de fond en comble, le cheikh Ferhat, comprenant la situation, fit des propositions au bey. Il fut convenu que l'Oued-Rir' payerait les frais de guerre, et un impôt de 300,000 réaux bacetas.

Il paraît que plus tard l'impôt ne fut plus payé régulièrement, car Ahmed-el-mamlouk, bey de Constantine, assiégea Tougourt, en 1821, mais il fut vigoureusement repoussé.

La prise de Biskra, en 1844, amena de la part de Ben-Djellâb, alors cheikh de Tougourt, la reconnaissance de notre autorité. A la mort du cheikh, en 1854, un usurpateur, du nom de Sliman, s'empara du commandement de l'Oued-Rir', et se déclara l'ennemi de la France. Mais, au mois de novembre de la même année, le colonel Desvaux, aujourd'hui général, fut envoyé contre Sliman, avec une petite colonne ; le combat livré, à Mgarin, par le commandant Marmier, et un court engagement devant Tougourt, le 2 déc., nous ouvraient les portes de cette ville, dans laquelle le colonel Desvaux faisait son entrée, le 5. Tougourt est depuis cette époque administrée en notre nom. Dans la terrible insurrection de 1871, dès le mois de janvier, une petite garnison de turcos, laissée à Tougourt, fut massacrée et la ville livrée au pillage; mais tout rentrait dans l'ordre quelques semaines après.

Description. La ville actuelle de Tougourt se trouve à 2 kil. de l'ancienne, qui était située au milieu des palmiers de Nezla. Sa forme est à peu près ronde, et elle mesure dans son plus grand diamètre, du N.-O. au S.-E., un peu plus de 400 mèt. Bâtie sur un terrain incliné vers le S.-E., qui se raccorde aux plateaux environnants dans toute la région occupée par les sables, cette ville est entourée d'un fossé rempli d'eau, de 15 mèt. de largeur et de 2 à 3 de profondeur, et dominée par un talus de 8 à 10 mèt. de hauteur dans la région O. Ce talus préserve la ville de l'envahissement des sables.

Les maisons qui avoisinent le fossé se relient entre elles de manière à faire une enceinte continue, à laquelle on n'accède que par deux portes *Bab-el-Bled* ou *Bab-el-Khrohkra* au S.-E. et *Bab-el-R'arb* ou *Bab-Abd-el-Selam*, au N.-O. Une troisième porte, *Bab-el-Khadra*, qui ne s'ouvrait que pour le cheikh, ou en cas d'hostilité avec les nomades et les populations voisines, communique de la kasba aux jardins de Nezla.

Tougourt est divisée en plusieurs quartiers ou rues (zgag), qui sont : au N., *Zgag-el-Medjarrias*, juifs convertis à l'Islam ; au N.-E., *Zgag-el-oust-el-Kouadi* ; à l'E., *Zgag-el-Mestaoua*, étrangers ; au S.-E., *Zgag-el-Abid*, nègres affranchis ; au S., la *kasba ;* à l'O., *Zgag-el-Hadara*, citadins; au N.-O., *Zgag-el-Tellis ;* au centre enfin, entre le kasba et la place, *Zgag-oulad-Mansour*. Ce que dit Ibn-Khaldoun de la double population de l'Oued-Rir', est arrivé traditionnellement jusqu'à nos jours. Ainsi à Tougourt, les *Beni-Mansour* se considèrent comme de vrais

Rouar'a, et ils appellent étrangers les *Mestaoua*, qui ne sont séparés d'eux que par la rue, dirigée du N.-O. au S.-E., de la porte d'Abd-el-Selam à la porte Khrokhra, et coupant la ville en deux parties égales. Ce fait explique les discordes qui déchiraient la contrée, et qui se manifestaient, il n'y a pas bien longtemps encore, comme il y a quatre siècles.

Les *maisons* de Tougourt sont la plupart construites comme dans tous les villages de l'Oued-Rir', en briques séchées au soleil ; cependant celles des riches sont bâties en moellons de plâtre reliés par un mortier de plâtre cuit et de sable fin ; elles sont généralement à un rez-de-chaussée ; peu d'entre elles ont un étage au-dessus. Elles présentent à l'intérieur des galeries à arcades et de nombreux murs de refend destinés à diminuer la portée des branches de palmier qui supportent les terrasses. Ces murs sont percés par des baies cintrées, d'un style très-lourd et d'un cachet tout spécial. Les terrasses sont quelquefois surmontées d'une espèce de potence, qui sert à accrocher les outres dans lesquelles on fait rafraîchir l'eau.

La *kasba* ne diffère guère des habitations ordinaires que par son étendue ; un ornement dentelé couronne sa terrasse, à la façade principale, et de larges bancs sont adossés, de chaque côté de la porte d'entrée. Quant à l'intérieur, il s'en faut que le luxe y règne ; des murs nus, des parquets en terre foulée comme dans l'aire d'une grange et d'une propreté douteuse, quelques tapis, des coffres pour les hardes, voilà ce que le voyageur pourrait admirer, si le désir lui en prenait, dans l'ancien palais des Ben-Djellâb !

Les *mosquées* sont au nombre de vingt, mais on en compte deux principales sur la place ou *souk*, au centre de la ville : la première, dite *djama-Kebir*, et la seconde, connue sous le nom de *djama-Meskin* ; elles ont seules des minarets construits en briques cuites ; elles ont de plus des tableaux de porte et de colonnettes en marbre. Une inscription, gravée sur une plaque de marbre blanc, et décorant la porte de djama-Kebir, relate que cette mosquée a été achevée par l'émir Ibrahim, fils de feu le cheik Ahmed-ben-Mohammed-ben-Djellâb, en l'année 1220 de l'hég. (1805 de J.-C.). Il ne peut être ici question que de la réparation de l'oratoire. Une autre inscription rapporte qu'un second Ibrahim-ben-Djellâb a restauré la grande mosquée en 1250 de l'hég. (1834 de J.-C.). Les dalles dont elle est pavée, les colonnes qui en supportent la voûte, sont en marbre de Tunis. Ces matériaux ont été amenés à grands frais sur le sable par un long attelage d'hommes et de chameaux.

Les *Marchés* se tiennent : l'un, le matin, sur la place de la mosquée ; il s'y vend des laines, des tissus de laine et des dattes. L'autre, à la porte Khrokhra, est ouvert l'après-midi ; on s'y approvisionne de légumes, de fruits, de bois à brûler, de viande de mouton et de chèvre.

L'*industrie* comprend 80 boutiques, à peu près, de cordonniers, de selliers, de forgerons, d'armuriers, d'orfèvres, de menuisiers, de tailleurs, de barbiers, de boulangers, de marchands de haïks, de tabac, d'huile, et enfin de denrées diverses venant de Constantine ou de Tunis. Comme dans tous les pays sahariens, les femmes tissent la laine.

L'intérieur de Tougourt renferme trois *puits artésiens*, dont l'un avoisine la porte des jardins, Bab-el-Bled ou Bab-el-Khrokhra ; les deux autres sont creusés dans le jardin de la kasba, qui possède des arbres fruitiers, des dattiers et quelques cultures.

Tougourt a deux faubourgs, **Nezla** (étangs malsains) au S., et **El-Balouch** au N.-E. C'est en avant d'El-Balouch que campent les filles des

Oulad-Nail, qui, là, comme à Bou-Sada et dans d'autres localités du S., font métier de leurs charmes ; l'endroit où elles dressent leurs tentes a pris le nom significatif de *drâ-el-Guemel*, le mamelon des poux.

Le cimetière est situé à l'O., au-delà des *zaouïas* de *Sidi-Abd-el-Selam*.

Les magnifiques jardins, où les cultures de céréales et de légumes se développent, à l'ombre de 400,000 palmiers, sont plantés au S. et à l'E. de Tougourt ; ils sont arrosés par des puits, dont trois servent également à l'approvisionnement du marché du dehors de Nezla et de Balouch.

Pour en finir avec Tougourt, cette ville est sous l'un des climats les plus violents qu'on connaisse : on y a vu des froids de sept degrés au-dessous de zéro, et des chaleurs de cinquante-six degrés à l'ombre !

Temacin est à 10 kil. S.-O. de Tougourt ; c'est, après cette dernière, l'oasis la plus importante de l'Oued-Rir' ; elle a, comme elle, un mur, à peu près circulaire, d'un développement de 1,500 mèt. Ibn-Khaldoun nous apprend que Temacin était gouvernée au XIVe s. par les Beni-Ibrahim, famille appartenant à la tribu des Rir'a, Moula-Ahmed dit qu'elle obéissait, en 1073 de l'hég. (1662 de J.-C.), à un Ben-Djellâb, cousin de l'émir de Tougourt, et qu'on y voyait, à cette époque un minaret solidement bâti, fort élevé, sur la porte duquel se lisaient le nom de son architecte : Ahmed-ben-Mohammed-el-Fâhsi, et la date de sa construction : 817 de l'hég. (1414 de J.-C.)

Temacin est entourée d'une forêt de palmiers, qui sont pourvus d'eau au moyen de puits forés très-abondants.

M. le général Desvaux a fait opérer deux forages dans l'oasis de Temacin, près de la *Zaouïa* de *Tamelh'at*. « C'est là, dit le général, que réside le chef de l'ordre religieux de Tedjini, sidi Mohammed-el-Aïd-Ben-el-Hadj-Ali. Il nous avait donné des preuves irrécusables de ses sympathies ; son influence pénètre chez les Touaregs et jusqu'au Soudan. Nos projets d'avenir commandaient d'attacher encore plus fortement à notre cause ce marabout, dont on a peine à se figurer la puissance, et qui rappelle les évêques du moyen âge. »

Une fontaine, dite de la Bénédiction, d'un débit de 35 litres par minute, et une autre, dite de l'Amitié, d'un débit de 120 litres par minute, furent le résultat de deux sondages, à Tamelh'at. Ces débits ne sauraient se comparer à ceux que nous avons mentionnés plus haut ; mais la fontaine de l'Amitié fournissait, en somme, deux fois plus d'eau que les puits indigènes. Le marabout donna une fête à nos soldats, les remercia, devant toute la population de Temacin, de leur discipline, et voulut les accompagner jusqu'aux limites de l'oasis.

Le projet d'essayer les forages a été réalisé depuis 1856. Le succès a été complet, et dans quelques oasis les résultats ont dépassé les espérances : il y a quelques années, les puits artésiens, forés par nous à des profondeurs variables, et généralement considérables, donnaient ensemble plus de mille litres d'eau par seconde. (Il paraît que, depuis, le débit de beaucoup d'entre eux a baissé, on ne sait trop pourquoi.) Grâce à ces eaux, de nouvelles oasis ont été créées ; d'autres, qui avaient vu leurs anciens puits comblés, perdus par les sables, sont repeuplées, et la vie reparaît là où naguère était le désert. Les Arabes du S., obtenant ainsi de suffisantes récoltes, ne seront peut-être plus obligés, comme autrefois, de venir dans le Tell chercher pour leurs troupeaux des pâturages qu'ils trouveraient chaque jour plus difficilement ; car, à mesure que la colonisation s'avance et qu'en même temps se perfectionne

la culture indigène, les espaces abandonnés jadis au parcours du bétail se restreignent de plus en plus.

Déjà, de Batna à Temacin, les puits artésiens ont jalonné la route, et ce n'est pas un des moins curieux spectacles de la conquête, que celui des Arabes venant admirer ces merveilleuses fontaines, que font jaillir, au milieu du Désert, de petites escouades de soldats, si vite formés au travail du sondeur, et dont l'intelligence et le dévouement semblent encore grandis par l'œuvre qu'ils sont chargés de poursuivre.

Les Arabes, qui regardent tous les chrétiens comme des sorciers, et qui disaient que ces mêmes chrétiens, jaloux de ne pouvoir plus posséder le riche pays des oasis, avaient fait, par leurs maléfices, rentrer sous terre toutes les sources du Sahara, peuvent ajouter aujourd'hui que nous leur avons rendu ces sources.

Disons maintenant quelques mots sur le forage des puits par les Rouar'a. « L'emplacement des puits ne paraît soumis à aucune règle déterminée. Le seul instrument que l'on emploie pour les creuser est une sorte de houe à manche très-court et très-incliné sur le plan de l'outil, qui sert à la fois pour le travail des jardins, pour régler la distribution des eaux dans les divers quartiers, en déplaçant les petits barrages en terre, établis sur les rigoles de distribution, et pour le commencement des puits. Deux montants verticaux établis sur l'emplacement, où l'on se propose de creuser, et reliés à leur partie supérieure par deux traverses, entre lesquelles est fixée une molette en bois, complètent l'installation nécessaire pour le travail. Un câble tressé avec des fibres ligneuses de la partie supérieure du palmier s'enroule sur la molette; il sert à monter et à descendre les ouvriers, ainsi qu'à l'extraction des matières et à l'épuisement des eaux. Un seul ouvrier travaille à la fois, au fond du puits ; il est accroupi, et la hauteur qu'il occupe dans cette position sert de terme de comparaison pour apprécier la profondeur des travaux ; cette unité, appelée kama, équivaut à une coudée 1/4, soit à 1m,625.

« On traverse, pour arriver à la nappe aquifère, 5 variétés de roches désignées par les indigènes, sous les noms de :

« *Es-sbah*, gypse terreux qui forme le sol des environs de Tougourt ;

« *Et-tin* ou *et-trab*, roche marneuse jaune rougeâtre, empâtant des cristaux de gypse ;

« *Et-tizaouïn*, mélange de sable siliceux, de plâtre et d'argile à structure arénacée ;

« *El-hadjer*, roche gypseuse, rougeâtre et compacte ;

« *El-mazoul*, argile d'un blanc verdâtre, très-compacte et très-grasse, au-dessous de laquelle se trouvent les sables aquifères.

« C'est à la partie supérieure du tizaouïn que l'on rencontre deux nappes d'eau saumâtre, fétide, qui obligent parfois, par leur abondance, à renoncer aux travaux; mais on les franchit habituellement en plaçant derrière les cadres de boisage un corroi formé d'argile et de fumier mélangés en proportion convenable, et le creusement se continue sans obstacle jusqu'à la nappe aquifère.

« Les puits sont boisés jusqu'à el-hadjer, que l'on atteint communément entre 30 et 40 mèt. Le coffrage est confié à des ouvriers spéciaux, qui débitent le bois et posent les cadres dans le puits. Il se compose d'une suite de cadres jointifs de bois de palmiers, refendus en six. On pose neuf à dix cadres par mètre courant. Ces coffrages, qui sont établis avec soin, descendent jusqu'au banc gypseux, au-delà duquel on continue, sans boiser.

« Pour travailler, les Rouar'a demeurent attachés au câble, et se bouchent les oreilles avec de la graisse de chèvre. Dès qu'il voit

sourdre l'eau, l'ouvrier fait un signal, et on le remonte au jour ; quelquefois l'eau jaillit avec tant de force qu'elle ne permet pas de retirer l'ouvrier, qui est asphyxié ; mais le plus souvent l'eau arrive lentement, en charriant avec elle une proportion assez considérable de sable argileux, qui obstrue le bas du puits sur 15 ou 20 pieds de hauteur. On favorise son arrivée au jour, en enlevant ce sable avec des seaux que l'on manœuvre aussi rapidement que possible.

« La durée des puits est assez bornée : les brins de palmiers qui forment les cadres, peu résistants de leur nature, ne tardent point à se pourrir ; les marnes détrempées par les eaux s'éboulent et viennent, au bout de peu d'années, réduire le volume des eaux. Il arrive souvent ainsi qu'un quartier, qui s'est imposé les plus grands sacrifices pour creuser un puits, qui a coupé les plus beaux palmiers de ses jardins pour le boiser, voit les nouvelles plantations dépérir par le manque d'eau, au moment où elles arrivent à être productives, et quelques puits tarissent, au bout de 12 à 15 ans, sans que l'on puisse les nettoyer ou remplacer les boisages défectueux. » (*M. Dubocq.*)

L'introduction de nos méthodes de forage dans l'Oued-Rir' a été, comme on le voit, un immense bienfait pour les populations de cette partie du Sahara, excepté pour la corporation des plongeurs, *r'tass*, qui, obéissant à des sentiments de dépit, d'éloignement pour des procédés inconnus, montrent encore de la répugnance à prendre part à nos travaux. « J'ai tout fait, dit M. le général Desvaux, pour amener les r'tass à comprendre que, loin de ruiner leur industrie, nous voulions la rendre moins dangereuse. Malgré leur obstination, je ne renonce pas encore à les associer à notre œuvre ; ils conserveront le privilège du curage des puits, aux anciennes conditions. Le métier qu'ils exercent est des plus pénibles ; forcés de plonger pendant quelques minutes sous la pression d'une colonne d'eau de 30 à 40 mèt. de hauteur, il arrive parfois qu'ils sont asphyxiés. Toujours la phthisie les emporte, après quelques années de cette périlleuse profession. Mais ils jouissaient d'une considération particulière, et étaient des hommes indispensables, fêtés, exempts d'impôts : ce prestige a disparu, et, au lieu de participer au progrès, ils sont restés stationnaires, cherchant même à dénigrer les procédés européens. Heureusement notre triomphe a été si éclatant, si considérable, qu'ils n'ont pu égarer l'opinion publique. S'ils persistent à ne pas entendre raison, je ferai instruire d'autres Rouar'a, et la lutte leur deviendra impossible... »

La compagnie Degousée et C. Laurent, qui avait exécuté tant de forages dans les oasis de la haute Egypte, a confectionné le matériel, et fait diriger les sondages artésiens dans le Sahara par M. l'ingénieur Jus, auquel fut adjoint le lieutenant Lehault, dont on eut, plus tard, à déplorer la perte.

L'**Ouad-Souf**, et mieux l'*Ouad-Izouf*, est située entre l'Oued-Rir' et la régence de Tunis. « Ce canton, tout de sables, dit M. Berbrugger, compte sept bourgades, bâties en maçonnerie, et qui se partageaient en deux fractions distinctes : les *Oulad-Seoud*, reconnaissant la suprématie du cheikh de Tougourt, et comprenant : **Kouinin** (2,900 hab.), **Tar'zout** (1,960 hab.), et **Zghoum** (1,750 hab.); et les *Achache*, alliés de Temacin, établis à **El-Oued** (7,700 hab.), à **Gueman** (4,400 hab.), **Behima** (1,650 hab.), à **Debila** (550 habit.), et à la **Zaouïa de Sidi-Aoun**. Les Souafa prétendent que, du temps des chrétiens, l'*Ouad-Izouf*, la « Rivière qui murmure » coulait dans leur contrée du N. au S. Mais les chrétiens, forcés de se retirer devant l'Islam victorieux, l'enfermèrent sous

terre, ainsi que tous les autres oued sans eau, que l'on rencontre dans ce canton. » On a vu plus haut que cette tradition est commune à l'Oued-Rir'.

L'Ouad-Izouf, composée de dunes mobiles, a été visitée par le général Desvaux, à la suite de l'expédition de Tougourt, en 1854. De Tougourt à El-Golea, *V.* plus haut, p. 131, le résumé de l'expédition du général de Galliffet.

Cet ensemble d'oasis contenant, toutes réunies, environ 300,000 palmiers, renferme 21,000 à 22,000 hab.: Kabiles, Arabes, Nègres, métis. Les maladies d'yeux y sont communes, et l'on rencontre un très-grand nombre d'aveugles dans les bourgades de l'Ouad-Souf.

De Chegga, 49 kil. de Biskra, jusqu'à Sidi-Khelil, 110 kil., la route de Tougourt côtoie les bords ouest du chot Melr'ir, point de départ de la *mer intérieure*, qui irait se jeter dans le golfe de Gabès, en Tunisie. Les études relatives au projet de cette mer, faites par M. le commandant Roudaire, ont été l'objet d'un rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. Voici pour nos lecteurs la partie intéressante du résumé de ces études : « Les vents du Sud se chargeraient en vingt-quatre heures de 783 millions d'hectolitres d'eau, tranformés en vapeur, qui iraient arroser la Tunisie et l'Algérie ; une surface considérable de terres d'alluvions situées sur le littoral nord des chots serait rendue à la culture ; le sirocco qui dessèche les moissons en fleur deviendrait inoffensif, bienfaisant même, puisqu'il amènerait des pluies et des orages dans le Tell ; les rivières reprendraient leur cours régulier et permanent. Les sauterelles et les sables du Sud seraient entravés dans leur marche vers le Nord... Aux points de vue économique et commercial, la mer intérieure transformera les régions de l'Algérie et de la Tunisie, situées au Sud de l'Atlas. Il est difficile de se faire actuellement une idée de la richesse de ces contrées, auxquelles il ne manque qu'une sécurité complète et des voies de communication facile, pour que l'agriculture, le commerce et l'industrie y atteignent un haut degré de prospérité. Par la vallée de l'oued-Djedi, tout le Sud de l'Algérie se trouverait en relations plus faciles et plus promptes avec les ports de la nouvelle mer, qu'avec ceux du littoral méditerranéen. Cette vallée deviendrait une grande voie commerciale, traversant notre colonie dans toute sa profondeur, depuis la frontière du Marok jusqu'à celle de Tunisie. Quelle impulsion nouvelle donnée à l'industrie de ce magnifique pays ! Quelle transformation profonde, si l'on songe que le climat se modifierait en même temps ! Ce serait la fertilité et la vie substituées à la stérilité et à la mort, la civilisation refoulant le fanatisme !.. »

ROUTE 65.

DE CONSTANTINE A TEBESSA.

203 kil.

Service de diligences, tous les jours ; mais la route est très-mauvaise, en hiver, surtout entre Aïn-Beïda et Tebessa.

26 kil. **Oulad-Rahmoun,** *V.* p. 371. On remonte l'oued-Kelb, affluent du Bou-Merzoug.

38 kil. **Sigus,** village en création, 30 feux et 4 fermes; près de ce village, *Bordj-Zekri*, ancienne maison de commandement, sur l'*oued-Kelb*. Une inscription trouvée, en 1851, par M. Léon Renier donne à Sigus le titre de *pagus Siguensium*, *Siguitanorum ;* une dédicace à la Victoire, qui est encastrée dans le mur du bordj, nous apprend comme l'ex-

plique M. Léon Renier, qu'il existait dans cette localité, une confrérie, vouée au culte de la Victoire : *Cultores qui Sigus consistunt.* Comme position militaire, Sigus ne le cède à aucun des établissements romains que nous connaissons. Il occupe un défilé qui tient la tête de la plaine de *Bahira-el-Touila*, et en commande l'entrée. C'est par là que passent les caravanes d'Aïn-Beïda, de Khenchela, de Tebessa et de Souk-Ahras. A voir les décombres qui couvrent le sol, les massifs de béton et les pans de mur encore debout, il y a lieu de supposer que Sigus avait une certaine importance. Plusieurs dolmens et environ 300 inscriptions latines ont été retrouvées là par MM. L. Renier, Creuly et Cherbonneau. L'eau ne manque pas en cet endroit. Outre les trois fontaines, restaurées par le Génie militaire, une rivière, l'oued Kelb, coule dans la direction des Oulad-Rahmoun. Une superficie de 12,000 hect. de belles terres à blé se développe presque sans ondulations dans la direction d'Aïn-Beïda ; les indigènes sont trop paresseux pour les soumettre à la charrue.

56 kil. **Aïn-Fekroun**, la fontaine de la tortue, village en création, 30 feux et 5 fermes.

67 kil. *Moulaber* (*Oum-el-Aber*), chez les Haracta, près de l'emplacement de ruines romaines parmi lesquelles on a découvert une inscription libyque.

86 kil. *Oum-el-Bouagui*, lieu où l'on fabrique des sébiles de bois, caravansérail et maison de commandement, au pied du Djebel-Sidi-Rer'is (1,628 mèt.). On laisse, à une grande distance sur la dr., le Guera-el-Tharf, lac salé de 20,000 hect. d'étendue, voisin de deux autres lacs également salés : le Guera-el-Guellif (500 hect.) et l'Ank-Djemel (6,000 hect.).

101 kil. *Bir Rougad.*

112 kil. **Aïn-Beïda** ⋆.

Aïn-Beïda, la Source blanche, s'appelle ainsi d'une fontaine donnant par minute plus de 400 litres d'une eau excellente ; on y rencontre les ruines d'un poste romain, dont le nom n'a pu encore être déterminé. Elle a été occupée, pour la première fois, par notre armée, le 28 mars 1848. Chef-lieu d'un cercle militaire, créé pour assurer notre domination sur les *Haracta*, Aïn-Beïda a bientôt vu s'élever, autour de ses deux bordjs, construits en 1848 et en 1850, cent cinquante maisons, une église, une synagogue, des écoles auxquelles il faut ajouter les constructions du marché arabe et le *village des Nègres*, qui se trouvent en dehors des alignements de la ville naissante. Érigée en ch.-l. de commune, elle compte avec Meskiana, son annexe, 2,445 habitants dont 340 Français, 533 Israélites, 1,414 indigènes et 158 étrangers. La commune indigène est de 44,494 hab., dont 54 Français, 44,402 indigènes et 38 étrangers.

La tribu des Haracta proprement dite, dont le territoire touche, au N., à celui des Hanencha et des Guerfa ; à l'E., à celui des Oulad-Yahïa-ben-Thaleb ; à l'O., aux tribus de l'oued-Zenati, aux Amer-Cheraga et aux Zemoul ; au S., aux montagnes de l'Aurès, se divisait en quatre grandes fractions : 1° les *Oulad-Saïd ;* 2° les *Oulad-Siouan ;* 3° les *Oulad-Khranfeur ;* 4° les *Oulad-Eumara.* Cette seule tribu, ayant une population de 28,000 âmes, pouvait mettre à cheval plus de 4,000 hommes ; elle comptait environ 1,500 fantassins. La tribu des Haracta, alliée des Turcs qui l'avaient soumise par la force des armes, vivait uniquement pour la guerre et par la guerre ; à partir de 1854, ils commencèrent à s'adonner à la culture des terres ; ils vendirent une partie de leurs chameaux, propres aux fuites rapides, et ils achetèrent des bœufs de labour. Sur beaucoup de points, le gourbi se substitua à la tente, et, sous l'empire de ce nouvel ordre de

choses, la paix et le calme le plus parfait n'ont cessé de régner. Enfin les Haracta possèdent aujourd'hui des immeubles à Aïn-Beïda, des jardins maraîchers, et 30,000 hect. de terrains cultivés en céréales.

Le cercle d'Aïn-Beïda est un des plus curieux à visiter, sous le rapport des ruines romaines, qu'on y rencontre à chaque pas. Un volume serait insuffisant pour les énumérer toutes. On signalera donc les principales :

Ksar-Sbehi, à 35 kil. N.-O., sur un des contre-forts S.-E. de la Chebka-mta-Sellaoum, d'où l'on découvre admirablement l'immense plaine des Haracta. Une redoute byzantine s'élève au-dessus de la source dite Aïn-Sbehi ; cette redoute est dominée elle-même par un des sommets de la Chebka, qui porte les ruines d'un monument semblable à celui de Souma (*V.* R. 67), et connu des indigènes sous le nom de Rehaâ ; parmi les inscriptions découvertes à Ksar-Sbehi, l'une porte le mot VIDICA, qu'on pourrait prendre pour le nom de la localité, si une seconde inscription.... PATRICIO FAB.... VM EST... T... dont M. Léon Renier propose la restitution suivante : *Patricio Fabatian. castellum. est. restitutum*, ne faisait voir dans Ksar-Sbehi, dont la position géographique ne s'oppose pas à cette conjecture, le *castellum Fabatianum* des itinéraires anciens. — A 18 kil. N.-O. de Ksar-Sbehi, on rencontre *Aïn-Temlouka*, qui, d'après M. Renier également, occuperait les positions de *Rotaria*, V. de Numidie, qui avait un évêque : R. P. C. R. O... A.

Mrikeb-Talha, à 26 kil. O. d'Aïn-Beïda, au S. du djebel-bou-Rer'is, le *Macomabidus* d'Antonin (?). Un peu plus à l'O. encore, *Ksar-el-Hamar*, fort byzantin, sur les pentes N. du djebel-Guellif.

Fedj-Souïoud, à 25 kil. N.-E. d'Aïn-Beïda, sur le versant N.-N.-E. du djebel-Terguelt. Une borne milliaire, dégradée aujourd'hui, haute de 2 mèt. 33, 41 centimètres de diamètre, porte cette inscription :

....
KARTHAGINE N...
HIPPONI. R. M. P.
CIRTAE. M. P. L...
LAMBAESE. M. P...
THEVESTE. N. .

« Placée en un point d'où partaient des voies vers Carthage, Hippone, Cirta et Theveste, cette colonne détermine d'une manière certaine la position de *Vatari*. » (Commandant *Dewulf*.) (*V.* R. 66 d'Aïn-Beïda à Khrenchela.) « A *Aïn-Gueber*, la fontaine du tombeau, chez les Nememcha, le colonel Boudville a relevé deux inscriptions chrétiennes, de la basse époque, qui offrent un grand intérêt. En voici le texte : 1° sur un liteau de porte : « *Fide in Deu et ambula; si Deus pro nobis qui adversus nos?* » 2° sur un autre pierre provenant du portail d'une église : « *Spes in domino et Christo ejus.* » Aujourd'hui, ceux qui parcourent cette âpre contrée ne se contentent pas de mettre leur confiance en Dieu : « Fide in Deu (*sic*) et ambula », ils prennent des carabines et et des revolvers. » (*A. Cherbonneau*).

140 kil. **Meskiana**, naguère caravansérail sur l'oued du même nom, est aujourd'hui un joli village, annexe d'Aïn-Beïda. Un pont et un moulin français ont été établis sur l'oued-Meskiana, rivière qui contribue à former l'oued-Mellègue, affluent de l'importante Medjerda. El-Bekri, dans sa description de l'Afrique septentrionale, dit que Meskiana était un bourg situé sur une rivière. *Enchir-Cheragnak*, à 12 kil. N. de Meskiana, sur la rive g. de l'oued de ce nom, est peut-être, d'après sa position géographique, *Justi*, de l'itinéraire d'Antonin (?). Les ruines y sont étendues. *Enchir-el-Bey*, à 10 kil. S.-O. de Meskiana, sur la rive d. de l'oued de ce nom.

156 kil. *Enchir-Halloufa*, localité

où, comme son nom d'*Enchir* l'indique, on trouve des ruines romaines. Long défilé, site remarquable.

199 kil. *Hammam* , ruines romaines. Moulin européen.

200 kil. *Aïn-Chabro*, source d'une branche de l'oued-Mellègue ; ruines romaines.

210 kil. **Tebessa***.

Situation. — Tebessa est située à 1,088 mèt. d'altitude, par 35° 25′ de latitude N. et 5° 45′ de longitude E., à 17 kil. O. de la frontière de la Tunisie, et au pied des derniers mamelons N. du *djebel-Osmor*, contre-fort du *djebel-Doukkan*, qui lui-même est une des nombreuses ramifications de l'Aurès.

Histoire. — Tebessa est la *Theveste* des Romains...: civitas thevestinorvm..., d'après une inscription trouvée à 4 mèt. au-dessus du sol, sur la face du rempart qui regarde du côté de Constantine. « Remarquant, dit M. Letronne, que ni Strabon ni Pline n'en ont fait mention, et qu'on voit paraître pour la première fois son nom dans la géographie de Ptolémée, puis avec le titre de *Colonia* dans l'itinéraire d'Antonin, j'ai cru pouvoir en conclure que, si l'établissement romain existait déjà lorsque Pline rédigeait son livre, il devait être peu considérable, et qu'il ne prit d'accroissement qu'après Vespasien et Titus. Ce sont là, sans doute, de simples inductions historiques, qui ont besoin d'être confirmées par les inscriptions qu'on pourra découvrir plus tard, à la suite d'une exploration complète de Theveste. »

Cette exploration a eu lieu depuis et a confirmé les conjectures de M. Letronne ; M. le colonel du Génie Moll, auteur d'un mémoire historique et archéologique sur Theveste, publié dans l'annuaire de Constantine, année 1858-59, croit pouvoir faire remonter la fondation de cette ville à l'an 71 ou 72 après J.-C. Theveste, selon lui, aurait commencé par être un camp passager d'abord, permanent dans la suite, transformé en cité par un décret de Vespasien, et élevé par un des Antonins au rang de colonie romaine. Au commencement du iiie s., sous le règne de Septime-Sévère, Theveste avait atteint son apogée de richesse et de splendeur. C'est à cette dernière époque, continue M. le colonel Moll, qu'il convient de faire remonter la construction de ses principaux monuments. Vers la fin du iiie s., l'Église d'Afrique compte parmi ses martyrs saint Maximilien, mis à mort à Theveste, le 12 mars 295, sous le consulat de Tuscus et d'Anullinus.

Theveste a dû se maintenir dans son état de prospérité jusqu'au moment même de l'invasion vandale. Une inscription, gravée sur l'arc de triomphe de Caracalla, nous apprend que Theveste, détruite par les barbares, fut relevée de ses ruines par Salomon, successeur de Bélisaire, 543 de J.-C., après l'expulsion des Vandales du N. de l'Afrique, qui eut lieu en 534.

Une légende islamique, traduite du *Fotoh Ifrikia*, par M. Cherbonneau, dit que Tebessa fut prise par Sidi-Okba, l'an 45 de l'hégire.

Ibn-Khaldoun nous apprend qu'en l'an 333 de l'hég. (944-5 de J.-C.), Aboud-Yezid s'empara une première fois de Tebessa, et que, après l'avoir occupée une seconde fois, il en tua le gouverneur. On voit par cette citation que Theveste était devenue arabe.

El-Bekri dit : « La ville de Tebessa est d'une haute antiquité et renferme beaucoup de monuments anciens ; elle abonde en arbres et en fruits. »

Au temps des Turcs, une petite garnison de 40 janissaires appuyait l'autorité du kaïd de Tebessa, pour assurer la rentrée des contributions, et protéger les caravanes, qui se rendent de Constantine à Tunis. Le kaïd, choisi parmi les habitants de la ville, avait sous ses ordres, au dehors, un douar nommé el-Aazib.

Depuis la prise d'Alger, Tebessa, se gouvernant à peu près seule, était pour les tribus environnantes un terrain neutre où elles creusaient leurs silos et déposaient leurs grains afin de les soustraire au hasard des querelles fréquentes qui leur mettaient les armes à la main. La plus puissante de ces tribus, celle des *Nememcha*, établie au S. de Tebessa, supportait peu facilement l'action de l'autorité centrale. Lorsqu'on pouvait envoyer des troupes sur son territoire, ce qui n'arrivait qu'à des intervalles irréguliers et souvent éloignés, on nommait un kaïd, qui profitait de la présence de ses troupes pour percevoir les impôts. Mais, après leur départ, l'autorité du kaïd devenait à peu près illusoire, et souvent même ce fonctionnaire ne pouvait demeurer sans danger au milieu de ses administrés.

Tebessa, où une première reconnaissance militaire fut faite par le général Négrier le 31 mai 1842, et une seconde en juillet 1846, par le général Randon, depuis maréchal, a été définitivement occupée, en 1851, par le général de Saint-Arnaud, depuis maréchal, lors de son expédition à travers l'Aurès oriental. Une garnison a été laissée, dès cette époque, dans ce nouveau cercle destiné à contenir au besoin les Nememcha, comme le cercle d'Aïn-Beïda est destiné à contenir les Haracta.

Tebessa est le chef-lieu d'un cercle militaire, d'une commune mixte et d'une commune indigène ; la commune mixte compte 2,902 hab., dont 185 Français, 77 Israélites, 2,571 indigènes et 69 étrangers ; la commune indigène compte 24,102 hab., dont 16 Français, 24,071 indigènes et 15 étrangers. Le climat est tempéré ; les eaux sont bonnes et abondantes ; de grands et magnifiques jardins fruitiers existent sous les murs mêmes de la ville ; les environs sont fertiles ; les montagnes environnantes sont revêtues de forêts ; le pays est enfin couvert de ruines de villages, d'établissements particuliers, parmi lesquels les *torcularia*, moulins et pressoirs à huile, qui témoignent de son ancienne richesse. De nombreuses et belles fermes et des moulins à vapeur ou mus par des chevaux entourent la ville.

Description.—M. le capitaine Bardol a donné sur Tebessa, un excellent mémoire manuscrit, accompagné de cartes, que nous avons mis à contribution pour la description de Tebessa et ses environs. C'est au milieu des ruines immenses de Theveste, vers la partie S.-O., que s'élève la ville arabe de Tebessa, renfermée dans la citadelle bâtie par Salomon. La *muraille* encore debout de cette citadelle, haute de 7 mèt., épaisse de 2, large de 300 mèt. au N. et au S. et de 250 mèt. à l'O. et à l'E., est percée de trois portes : *Bab-el-Kedima*, la vieille porte ou arc de triomphe de Caracalla, au N.-E, ; la *porte de Constantine* à l'O., et la porte de Salomon à l'E. Treize tours carrées flanquent cette muraille.

La ville, sauf la *kasba* française à l'angle faisant face à la *kasba* turque à l'angle S.-O., sauf encore quelques constructions européennes, est arabe. Les rues sont droites et pavées ; les maisons bien construites en partie avec les ruines de Thèveste.

Au S., à d. du chemin du djebel-Osmor, après le quartier de cavalerie et la koubba de Sidi Abd-el-Rahman, village arabe de *Zaouïa*.

L'*Arc de triomphe*, dont la masse principale offre un cube de près de 11 mèt., est du genre de ceux appelés *quadrifons*. Chaque face représente un arc de triomphe ordinaire à une seule arche. M. le colonel Moll pense que, d'après cette disposition, il devait, de toute nécessité, être isolé complétement et orner sans doute le milieu d'une place ou d'un établissement public. L'attique de la façade S. sert de piédestal à un petit édicule à 4 colonnes. Il est placé dans l'axe même de la porte

et semble disposé pour recevoir une statue. L'arc de triomphe de Theveste, construit pendant les années 211, 212 et une partie de 213 après J.-C., et dédié à Septime-Sévère, Julia Domna, sa femme, et Caracalla, son fils, est un véritable chef-d'œuvre d'architecture; il doit être rangé parmi les monuments les plus remarquables et surtout les plus rares de l'antiquité romaine. « Avant la découverte de ce monument, dit M. Letronne, il existait un seul arc debout, présentant le même caractère: c'est l'arc de Janus quadrifons à Rome ; mais, ajoute-t-il, ceux qui se rappellent la construction de ce dernier conviendront que celui de Theveste est infiniment plus riche et plus élégant. »

« Vers la fin du ve s., continue M. Moll, Theveste fut abandonnée par ses habitants après avoir été saccagée par les Maures et détruite de fond en comble. L'arc de triomphe a dû subir le même sort, et sa démolition partielle remonte à cette époque. Plus tard, Salomon, en relevant les murs de l'antique cité, adopta pour le tracé d'un des côtés de sa citadelle le prolongement de la façade S. du monument ; en fermant d'ailleurs, par une maçonnerie grossière, les arceaux des façades E. et O. ainsi que la partie supérieure de l'arceau N., il transforma de cette manière en porte de ville et tour de flanquement ce bel édifice dont les restes sont encore magnifiques. » En 1863, le dégagement et la restauration de l'arc de Caracalla par le capitaine du génie Hinstein ont mis à nu une inscription où l'on trouve le nom du personnage qui a fait exécuter ou peut-être réparer deux des côtés du monument: QVINTVS CLODIVS.

Le *Temple de Minerve*, situé entre l'ancienne kasba turque et l'arc de triomphe, après avoir servi, dans ces derniers temps de fabrique de savon, de bureau du génie, de cantine, de prison, a été transformé en église catholique. C'est un fort beau monument dans le style corinthien, placé à 4 mèt. au-dessus du sol, soutenu par 3 voûtes, et auquel on arrivait par un escalier de 20 marches. Le temple de Minerve est large de 8 mèt. et long de 14 mèt. y compris le pronaos ou portique entouré de 5 colonnes, mais non surmonté, comme c'était l'usage, d'un fronton sans doute remplacé par des statues. Les fouilles entreprises par M. Moll ont amené la découverte d'un portique séparé du sanctuaire par un espace d'une largeur de 16 mèt. dans un sens et 24 dans l'autre. La façade principale de ce portique, qui donnait sans doute sur une grande place, est encore debout sur une longueur de 8 à 10 mèt.

Le *Mosquée* est un chétif monument qui ne doit point arrêter longtemps l'attention du voyageur ; elle est établie sur la plus grande partie d'une tour dont le segment visible était accolé d'un petit socle supportant une pierre haute de 2 mèt. 40 cent. sur laquelle on lit une inscription tout à la fois dédicace et indication de distance entre Theveste et Carthage :

..... VIAM
A CARTHAGINE THE
VESTEM MIL PCCXII
DCCXXXX......

Le mille romain étant de 1,330 mèt., on trouverait pour la distance de Carthage à Theveste 281,614 mèt., soit 70 lieues. C'est bien à peu près ce que donne sur la carte le développement de la voie romaine passant par Hidra et Le Kef.

On peut visiter, au N.-E. de Tebessa, en avant du cimetière européen, et à 300 mèt. de la porte de Caracalla, des ruines que des fouilles faites en 1870, par le commandant Clarinval, ont fait reconnaître pour celles d'une basilique, construction de plusieurs périodes, dans laquelle ont été retrouvés des mosaïques et un tombeau du IVe s. appartenant à l'évêque

Palladius, mort à Tebessa, en se rendant de son évêché d'Idicra à Carthage.

La ville byzantine, dont la citadelle ou Tebessa occupe l'angle S.-O., renferme dans ses murailles, au N. et à l'E., de magnifiques jardins au milieu desquels M. le colonel Moll a relevé 50 *tours*, 23 *bassins* et 7 *puits*.

Le *Cirque*, présentant une arène circulaire de 45 à 50 mèt. de diamètre, environnée d'un massif de maçonnerie qui se terminait intérieurement par 15 ou 16 rangées de gradins, pouvant contenir 6 à 7,000 spectateurs, est situé à 120 mèt. de l'angle S.-E. de la kasba française, sur la rive g. du ravin qui traversait Theveste dans toute sa longueur et la partageait en deux parties à peu près égales. Ce monument n'offre rien de remarquable.

A 150 mèt. S. de la kasba commence le *conduit* de $1^{m},30$ déblayé sur une longueur de 300 mèt. et amenant les eaux de l'*Aïn-Chela*, dont le débit est de 50 à 60 litres à la minute.

Parmi les inscriptions relevées par M. le colonel Moll dans les jardins de Tebessa, figure celle d'un Lucius Minucius Saturus qui a vécu 127 ans!

La ville romaine, dont la ville byzantine n'était qu'une partie, renferme des ruines de *camps*, des *nécropoles*, des *puits* et des *tours ;* la *koubba de Sidi-Djab-Allah* à 390 mèt. N.-E. de la basilique, monument romain hexagonal que les Arabes ont terminé en dôme et dans lequel ils ont fait une trouée pour y déposer le marabout Djab-Allah ; à 800 mèt. E. de la porte de Salomon, l'*Aïn-el-Bled*, d'un débit de 2,000 litres à la minute, et dont la *chambre d'eau*, le *conduit* maçonné de 500 mèt. et l'*aqueduc* traversant le ravin, ont été restaurés par les Français.

ENVIRONS. — Si l'on sait que Theveste était le point de jonction de 8 routes, on ne sera plus étonné de l'immense quantité de ruines datant de l'époque romaine proprement dite et de l'occupation byzantine, ces dernières en plus petit nombre, qui jonchent le sol aux environs de Tebessa.

Le touriste peu soucieux d'archéologie ne manquera pas, de son côté, de buts d'excursions. « Les montagnes environnantes, dit M. Moll, sont boisées pour la plupart jusqu'à leur sommet, et les accidents de terrain, tels que roches, ravins, cascades qui se succèdent sans interruption pour ainsi dire, donnent au pays un aspect pittoresque.»

A 13 kil. O., ravins et grottes d'*Okkous*. Ruines romaines, peut-être celles d'*Aquæ Cæsaris*.

A 4 kil. S.-O., gorges de *Rfana* et ruines. Une route taillée dans le roc par les Romains, sur une longueur de 2 kil., porte encore les traces faites par les roues des voitures. « Les Arabes ont donné à cet endroit le nom de *Trik-el-Careta*, chemin de la voiture. Cette voie n'était peut-être qu'un simple chemin d'exploitation ; les environs sont encore maintenant très-boisés et fournissaient sans doute à la ville des bois de toutes sortes, soit de construction, soit de chauffage. On y rencontre d'ailleurs quantité de carrières, dont une, entre autres, de marbre rouge de toute beauté. Un échantillon de ce marbre a été envoyé au musée de Constantine. Nous avons visité ces carrières ; leur exploitation par les Romains est incontestable. » (*Col. Moll.*)

A 5 kil. S.-O., *Khrella*.

A 30 kil. S.-O., au-dessous d'Okkous et en quittant Rfana, on rencontre, dans le *Bahiret-el-Mchentel*, 4 groupes de ruines séparés l'un de l'autre de 5 à 600 mèt., et connus sous les noms suivants : 1° *Ksar-Bel-Kassem*, tour byzantine avec inscriptions ; 2° *El-Blida ;* 3° *El-Met-Kedes;* 4° *Aïn-Khïar*. Dans une autre localité du Bahiret-el-Mchentel,

appelée *Soma-Tasbent*, M. Moll a signalé un tombeau, monument carré de 12 à 13 mètres de hauteur, ayant à peu près la forme d'une tour, soma, à 2 étages, sur lequel on lit l'épitaphe d'un octogénaire.

A 30 kil. S., par le chemin de Bekkaria où l'on trouve des ruines, le *Bahiret-el-Arneb*, ou Plaine des Lièvres, renferme encore beaucoup de ruines et d'inscriptions tumulaires donnant les noms de plusieurs nonagénaires.

A 8 kil. S.-E., au pied du *djebel-Osmor*, défilé ou gorges de *Tnoukla*, conduisant également au Bahiret-el-Arneb.

A 15 kil. N., sources, cirques, forêts et ruines du *djebel-Dir*.

A 25 kil. N.-O., *Enchir* (ruines de *Ben-Khrelif* près de la montagne de ce nom chez les *Oulad-Iahïa-ben-Taleb*).

A 32 kil. N.-O., *Morsoul*, le *Vasompus* des Romains ?

Enfin, à 39 kil. N.-E., sur le territoire tunisien, ruines importantes d'*Hidra*, entre autres l'enceinte en partie écroulée et l'arc de triomphe.

ROUTE 66.

D'AÏN-BEÏDA A KHRENCHELA

37 kil.

Route à peu près carrossable. Service de voitures très-irrégulier.

8 kil. L'*oued-Ouilman* et ruines romaines du *Ksar-bel-Kroun ;* ce ruisseau, qui se jette à l'O. dans le *Guera-el-Tarf*, prend naissance au N.-E., au milieu de ruines, chez les *Beni-Khanfeur*.

12 kil. *Enchir-el-Amara*, ruines romaines ou byzantines. Elles couvrent le sol dans cette région S.-E.

17 kil. L'*oued-Nini*, prenant sa source au N.-E., dans le *Djebel-Djazia*, et se jetant, comme l'oued Ouilman dans le Guera-el-Tarf, à l'ouest.

23 kil. L'*oued-M'toussa*, sortant du *djebel-Tafrent*, au milieu de ruines connues sous le nom d'*Enchir-M'toussa*.

32 kil. L'*oued-el-Haïmeur*, venant de l'Aurès à l'E. de Krenchela. A 8 kil. O. de la route, par *Enchir-Haïmeur*, *Vagaïa* de Saint-Augustin, on trouve **Ksar-Baraï**, sur un affluent du lac salé de Tharf, au pied de l'Aurès, à 34 kil. S.-O., sur l'emplacement d'une ville fondée aux beaux temps de l'empire romain. Donat fut un de ses évêques, en 348. Envahie par les Vandales, Vagaïa fut détruite et resta déserte jusqu'à l'arrivée des Byzantins, qui s'y établirent solidement ; Kahina la fit démolir lors de l'invasion arabe. « Hassan-Ben-Nôman envahit l'Ifrikaïa en 698 de J.-C (78 de l'H.). Kahina était reine de l'Aurès. Tous les Roums la craignaient ; les Berbères lui obéissaient. Ayant appris la nouvelle de l'arrivée d'Hassan, Kahina chassa les Roums de Baraï et détruisit la ville, de peur que l'ennemi ne s'y fortifiât.» Bara ïse repeupla plus tard, puisqu'au temps d'El-Bekri (vers le xe s.) elle était habitée. A quelle époque la ville fut-elle de nouveau dépeuplée ? Quelques vieillards du pays prétendent que dans leur enfance Baraï possédait encore des magasins. On voit à Baraï un grand fort bastionné entouré de fondouks, de bains et de marchés sur trois de ses faces ; la quatrième, celle de l'O., est baignée par l'oued-Baraï ; quatre rangées de colonnes en marbre blanc, encore en partie debout, figurent à l'intérieur du fort, ainsi que la mosquée, qui date du xie s. Une inscription, découverte dans le fort, donne le nom de l'empereur Marc-Aurèle-Antonin et celui du proconsul Cassianus.

37 kil. **Khrenchela**, au pied de l'Aurès, chef-lieu d'un cercle militaire, d'une commune mixte de 1,067 hab., dont 329 Français, 45 Israélites, 639 indigènes, 54 étran-

gers, et d'une commune indigène de 19,131 hab. Église ; école ; marché important le vendredi. Sur la troisième ligne d'une inscription latine encastrée dans le mur du bordj, on it :

... ATÆ.,. VE....MNI MASCVL..... A

Cette inscription détermine d'une manière incontestable la position de *Mascula*. Cette ville fut célèbre dans les fastes de l'Église, non-seulement par le martyre du confesseur Archinanus, condamné à mort par Genseric, mais encore par la part que prirent ses évêques aux luttes théologiques qui se livrèrent, dans l'Église d'Afrique, entre les donatistes et les catholiques.

« L'*Aurès*, l'*Aourasious* des anciens, au pied duquel Khrenchela est situé, s'étend en partie au S.-E. de la route de Constantine à Tebessa ; c'est un pâté montagneux d'une superficie de un million d'hect., borné à l'E. par le djebel-Cherchar, au S. par les Ziban, à l'O. par le Hodna, au N. par l'oued-Barika ou oued-Chaïr, le djebel-Tougourt, Batna, Lambèse, Timegad et Aïn-Khrenchela. Au point de vue de l'altitude, ce massif de calcaire et de craie est le second de l'Algérie : le mont Chelia y atteint 2,312 mèt. Le versant N. de l'Aurès est profondément découpé ; es pentes en sont abruptes, couvertes de forêts et de rochers ; elles se terminent brusquement, formant une ceinture de 500 à 800 mèt. de hauteur, aux vastes plaines d'halfa, où l'on rencontre des chots, des ruines, et çà et là quelques cultures indiquant l'envahissement civilisateur dans ces contrées longtemps endormies sous la nonchalance des Arabes. » (*Cap. W. Ragot.*) L'ascension du djebel-Chelia, à 40 kil. O. en droite ligne de Khrenchela, récompense le touriste de ses fatigues par les vues splendides qu'il y découvre sur les plaines du N. dont nous avons parlé plus haut, et sur les croupes tourmentées, ravinées, laissant passage aux torrents en hiver, ruisseaux en été, qui vont se perdre dans l'immensité du Sahara.

Les tribus de l'Aurès sont berbères ou arabes, mais ces dernières se sont berbérisées au point d'oublier la langue du Koran. Cette contrée fournit beaucoup de bois de construction, des fruits de toute espèce, surtout des noix renommées. C'est dans ces montagnes qu'ont été remarquées des tribus dont les habitants semblent appartenir à la race blonde. On a longuement discuté sur les populations blondes de l'Aurès, et on les a tour à tour fait descendre des Romains, des Vandales, d'un peuple autochthone, etc. Une tradition arabe présente les monts Aurès comme un des principaux foyers et comme le dernier asile de l'indépendance de la race *Chaouïa*, avant qu'elle fût entièrement soumise. Les Chaouïa habitent des maisons et cultivent des jardins comme les Kabiles du littoral de la Méditerranée. Il faut croire que le besoin d'écouler leurs produits et de s'approvisionner à Constantine fut longtemps le seul lien qui les retînt sous l'autorité du pacha ; l'intervention de l'infanterie régulière fut toujours nécessaire pour percevoir chez eux les contributions dues au Beylik.

Khrenchela, à 91 kil. E. de Batna et 92 kil. O. de Tebessa, se trouve sur la voie romaine de Lambèse à Theveste ; sans nous occuper ici de géographie comparée, sans vouloir déterminer des points indécis, nous indiquerons à l'archéologue les localités mentionnées dans les itinéraires d'Antonin et de Peutinger, dont la synonymie ne fait aucun doute.

A 36 kil. O.-N. *Enchir-Mamra* ; c'est le *Claudi* de l'itinéraire d'Antonin. Les ruines de Claudi, parmi lesquelles sont celles d'une église et d'un poste défensif rectangulaire, s'étendent sur la rive g. de l'*oued-Taouzient*, une des rares rivières du pays qui ne tarissent jamais.

A 44 kil. *Aïn-Khrenguet-el-Ousla*, ruines de *Liviana*, tables de Peutinger.

A 54 kil., toujours O.-N., *Enchir-el-Abassi*, sur le versant N. du *djebel-Amran*, le *Popleto* des tables de Peutinger.

A 62 kil., en contournant le S. du djebel-Amran, on arrive devant *Enchir-Timegad*, *Tamugas* d'Antonin et de Peutinger.

.... RESPVBLICA COLONIAE
TAMAGADENSIVM....

N° 1505 du recueil Léon Renier.

D'autres inscriptions trouvées dans le forum, comme la précédente, font conclure que la fondation de Tamugas est due à Trajan. Cet empereur, voulant récompenser les vainqueurs de la 30e légion, *Ulpia victrix*, de la participation qu'ils avaient prise dans la guerre contre les Parthes, les avait établis à Tamugas, dans ce riche pays, et dans une situation où leur valeur militaire pouvait être utilisée pour réprimer les turbulences des habitants de l'Aurès. Les ruines de Tamugas offrent des monuments nombreux qui sont, comme architecture, bien supérieurs à ceux de Lambèse. Ces monuments sont un arc de triomphe, un des plus beaux de la Numidie; un temple de Jupiter Capitolin dont les colonnes avaient 1 mèt. 90 de diamètre à la base, un théâtre, une forteresse byzantine dont les murailles et les tours sont encore debout, et une église chrétienne. Tamugas a été, dans ces derniers temps, le but d'explorations fort intéressantes faites par M. Masqueray.

A 70 kil. *Enchir-Touchin*, ruines de *Lambafudi*.

...... M ....
AFVNDENSIVM ...

Possessore vici Lambafundensium. N° 1,575 du recueil Léon Renier.

A 78 kil. et à 3 kil. S. de Lambèse, *Verecunda*, aujourd'hui *Marcouna*, vicus sous Antonin le Pieux, municipe à partir de Marc-Aurèle et de Lucius Verus.

Les principaux monuments sont un forum et un arc de triomphe sur l'attique duquel on lit :

RESPVBLICA. VERECVND.
DEDICANTE.
M. AEMILIO SATVRNINO
LEG. AVG. PR. PR.

« Respublica Verecundensium dedi-
« cante Marco Aemilio Saturnino legato
« augusti pro praetore. »

Des fouilles récentes ont fait découvrir à Marcouna des tombes en briques, ayant la forme de baignoires, d'une époque indéterminée.

A 81 kil. Lambèse (*V.* p. 414).

Entre Khrenchela et Tebessa, à l'E., les itinéraires anciens indiquent *Thymphas* et *Vegesala*. Nous n'avons pas de données assez certaines pour préciser leur emplacement au milieu des ruines nombreuses situées entre Khrenchela et Lambèse.

ROUTE 67.

DE CONSTANTINE A GUELMA.

108 kil.

Service de diligences, tous les jours, pendant l'hiver ; toutes les nuits pendant l'été. — Coupé, 20 fr. ; intérieur, 15 fr.

On part de Constantine par la place de Nemours ou de la Brèche, la grande rue Nationale, le pont en fer, jeté sur le gouffre du Roumel. Quand on a dépassé la gare du chemin de fer, on laisse à g. la maison hospitalière du *Bon-Pasteur* et à d. la *Pépinière*, puis à

4 kil. *Sidi-Mabrouk* (*V.* p.347), on entre dans la fertile vallée de l'oued-Bou-Merzoug qui coule à dr.

12 kil. Station de l'*oued-Hamimin*, affluent du Bou-Merzoug.

14 kil. La route de terre laisse à

dr. le chemin de fer qui se dirige sur Setif et qui se dirigera plus tard sur Batna, à la bifurcation d'El-Guerra.

16 kil. **Le Khroub** (*V.* R. 51). A 2 kil. N.-O. hameau de *Fornier*, près du monument romain en ruine, connu sous le nom de *Soma* (tour ou minaret).

17 kil. Bifurcation de la route de terre sur Guelma, à dr., sur Batna, à g. sur l'oued-Zenati; le chemin de fer est parallèle à la route de terre tantôt à dr., tantôt à g.

30 kil. **Bou-Nouara**, station du chemin de fer de Constantine à Bône, sur l'oued-Berda, affluent du Bou-Merzoug. Village créé par la Société algérienne. La place du village et une allée sont déjà plantées d'arbres d'une belle venue.

43 kil. **Aïn-Abid**, village annexe de l'Oued-Zenati, créé par la même Société : il se trouve entre les bassins du Bou-Merzoug et de la Seïbouse, sous un climat très-sain, à 800 mèt. d'altitude. Afin de pourvoir aux besoins des colons, on a construit un aqueduc qui amène sur la place du village les eaux de la *Touifza*, affluent de l'oued-Zenati. Deux terrains d'une superficie de 7 hect. et un ravin long de 5 kil. ont été plantés d'arbres d'essences variées, qui servent de pépinière. A dr. du village, à 4 kil. au-delà de la route, ruines romaines, connues des Arabes sous le nom de *Enchir Kebira* (la grande ruine). Autres ruines à 4 kil.

58 kil. **Aïn-Regada**, station de chemin de fer, autre village de la Société algérienne, sur l'oued-Zenati, chef-lieu de la commune-mixte de l'Oued-Zenati, population 12,881 hab., dont 19 Français, 1,2851 indigènes et 11 étrangers. Des fûts de colonnes, des chapiteaux et des inscriptions ont été découverts à Aïn-Regada. On peut visiter près de là un ravin entre des rochers; sur la paroi de l'un deux est sculpté un *Hercule*.

66 kil. *Koubba de Sidi-Tamtam*, bien connue de notre armée, lors de la première expédition de Constantine; elle fut respectée par les spahis et les turcos de Yusuf, quand on marchait sur cette ville ; il n'en fut pas de même au retour. Après avoir traversé un pont sur l'*oued-Zenati*, on arrive à

72 kil. **L'oued-Zenati** *, station du chemin de fer, chef-lieu de commune comptant, avec Aïn-Abid, son annexe 8,338 hab., dont 202 Français, 46 Israélites, 7,988 indigènes et 102 étrangers. Église ; école mixte. Un canal de dérivation amène les eaux de l'oued-Zenati dans le village. Auberges et relais de poste. Marché arabe très-important tous les lundis et jeudis.

On laisse à g. le chemin de fer qui s'enfonce au N.-O., jusqu'à *Bordj-Sebat*, au confluent de l'oued de ce nom et de l'oued-Hamdan.

78 kil. *Ras-el-Akba*, défilé au pied des pentes S. du *djebel-Sada*, entre les bassins du Zenati et de l'oued-Cherf ou Seïbouse supérieure. C'est entre Ras-el-Akba et le djebel-Sada que gisent les ruines d'Announa. *Announa*, ville romaine dont le nom antique *Tibili*, longtemps ignoré, a été retrouvé par M. le général Creuly, sur l'inscription suivante, découverte dans des fouilles qu'il fit faire à Announa au mois de mai 1856 :

FAUSTINAE....
IMP. CAES. ANTO
NINI. AVG. AR
MENIACI. PAR
THICI. MAXI
MI. MEDICI
THIBILITA
NI. P. P.
D. D.

« A Faustine Auguste, femme de l'empereur César Antonin Auguste, l'Arméniaque, le Parthique très-grand, le Médique. les Thibilitains, des deniers publics, par décret des décurions. »

Les ruines d'Announa couvrent la croupe d'un mamelon à pentes raides, enserré à l'E. par l'*oued-Cherf*,

et au N.-O. par *l'oued-Announa.* Les plus remarquables de ces ruines sont : au centre un arc de triomphe de 4 mèt. d'ouverture, et qui devait avoir, d'après M. le commandant de Lamarre, 8 mèt. de hauteur sur 10 mèt. et demi de largeur ; au N.-O. de cet arc, un espace rectangulaire de 30 mèt. sur 20, avec des murs de 0,80 ; à l'extrémité N. du plateau, au bord du fossé naturel qui le termine, des figures obscènes sculptées sur les parties restantes des murs de la ville ; vers le S., une porte de la ville et des bas-reliefs ; en tournant vers l'O., des mosaïques, des fûts, des chapiteaux de 1 mèt. ; plus à l'O. encore, des inscriptions tumulaires et une autre porte de ville ; enfin, sur le plateau au S.-O., l'église dont les traces laissent encore voir la disposition : mesurant 12 mèt. 30 c sur 15 mèt. 30, elle était divisée en trois nefs ; celle du milieu était terminée par une abside de 4 mèt. 90 d'ouverture.

Les ruines d'Announa ont été étudiées et décrites à différentes époques par MM. Berbrugger, Falbe et Temple, de Lamarre, Ravoisié et le général Creuly. Quant au voyageur Peyssonel, il les a parcourues rapidement et n'y a vu dans le temps, en fait d'inscriptions, que celle d'un tombeau d'un enfant de quinze ans, sans aucun intérêt pour la science. Sur la rive dr. de l'O. Cherf, à l'E. d'Announa, *Hamman-Seniour*, sources nombreuses, sulfureuses, 50° et 60°.

Reprenant la route, on laisse à dr. à 2 kil. *Aïn-Amara.* M. Poulle y a relevé, chez le colon Bauer, une inscription provenant des ruines d'Announa, *Tibili*, et terminée par cette ligne : R. P. M. T., Respublica municipii Thibilitani. Le village de **Clauzel** ou l'Oued-Cherf, chef-lieu de commune de 1,220 hab., dont 126 Français, 1,089 indigènes et 5 étrangers. Église et école.

82 kil. Ferme, auberge et relais. Quelques centaines de mèt. plus loin à g., route d'*Hammam-Meskroutin* (*V.* p. 472). Ici commencent les beaux massifs d'oliviers, presque tous greffés, et les belles cultures de céréales qui font la fortune de cette partie du territoire de Guelma.

85 kil. **Medjez-Ahmar**, le gué rouge, station de chemin de fer de Guelma à Constantine, créé en 1848, et annexé à Guelma, le 31 décembre 1856, rappelle le souvenir de la 2e expédition de Constantine, en 1837. Pour ne point laisser à Ahmed-bey l'espoir qu'il nourrissait peut-être de gagner du temps et d'échapper encore cette année au péril dont il se sentait menacé, le général de Damrémont résolut de se rapprocher de Constantine en occupant fortement la position favorable de Medjez-Ahmar, destinée à devenir le point de départ des opérations ultérieures ; un vaste camp y fut tracé et devint bientôt une immense place d'armes. Le 20 septembre 1837, Ahmed en personne, à la tête de 10,000 hommes, espéra surprendre le camp, sur lequel les Arabes se précipitèrent avec fureur; ils furent repoussés avec des pertes considérables. L'armée expéditionnaire, partie de Medjez-Ahmar le 1er octobre suivant, arrivait, le 6, sous les murs de Constantine, qui tombait en notre pouvoir, le 13.

L'ancien camp concédé d'abord, en 1849, avec 500 hect. de terrain, à M. l'abbé Landmann pour la création d'un orphelinat semblable à ceux de Ben-Aknoun, de Bou-Farik et de Misserguin (*V.* p. 199), fut remis ensuite à M. l'abbé Plasson, par décret du 26 juillet 1852. Au 31 décembre 1856, il était encore confié à la direction des religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Depuis 1857, ces religieux ont renoncé à leur concession ; l'orphelinat a été dissous, et les enfants ont été répartis dans les autres établissements du même genre en Algérie. Par suite, la concession est rentrée dans les mains de l'Etat, qui l'a donnée en location,

en attendant qu'une occasion se présente d'en tirer meilleur parti. C'est à Medjez-Ahmar que le chemin de fer vient retrouver la route de terre.

La jonction, au-dessous de Medjez-Ahmar, de l'*oued-Cherf* et de l'oued *Bou-Hamdan*, continuation de l'*oued-Zenati*, forme la *Seïbouse*, l'*Ubus* des anciens, qui, coulant d'abord de l'O. à l'E., remonte ensuite au N. et va se jeter dans la Méditerranée près de Bône.

La route, traversant plusieurs ponts sur la Seïbouse, côtoie cette rivière tantôt à dr. tantôt à g., puis définitivement à dr. jusqu'à Guelma, au milieu des belles plaines de Bou-Far, plantées d'oliviers, exploitées en partie par M. Viguier : ces plaines sont dominées à g. par les gradins que termine le *djebel-Debbar*, haut de 1,030 mèt.

La route, tournant et montant brusquement à dr., conduit à

108 kil. **Guelma** *.

Situation. — Guelma est située à 279 mèt. d'altitude par 5° 5′ de longitude E. et 37° 27′ de latitude N., à 2 kil. S. de la rive dr. de la Seïbouse et à 2 kil. 1/2 du *djebel-Mahouna*, dans une plaine sans grands accidents de terrain, qui descend en glacis doux, depuis les dernières limites inférieures de cette montagne jusqu'à la rivière.

Histoire. — Guelma n'est pas, comme on l'a prétendu un instant, sur l'emplacement de *Suthul*, la formidable citadelle, dépositaire des trésors de Jugurtha, et sous les remparts de laquelle le prince numide fit éprouver un grave échec aux aigles romaines.

Guelma, telle que les Français la trouvèrent à la fin de 1836, était bâtie avec les matériaux provenant de l'ancienne Kalama, nommée pour la première fois par Saint-Augustin; mais l'emplacement qu'elle occupe n'était pas celui sur lequel fut jadis construite la véritable cité romaine. Celle-ci était devenue la proie soit des Maures révoltés, soit des Vandales : probablement elle avait eu beaucoup à souffrir, tant dans ses monuments et ses remparts que dans la personne de ses habitants. Ceux-ci, profitant d'un moment de répit, se construisirent une forteresse imposante, à côté de l'ancienne Kalama, dont ils employèrent une partie des matériaux. Mais, en 1836, le rempart de la seconde Kalama était renversé sur tout son pourtour d'une manière irrégulière ; et, si la main des hommes avait contribué à cette destruction, un examen approfondi de la situation de certaines fractions restées encore debout prouvait d'une manière incontestable qu'un ou plusieurs tremblements de terre avaient été la cause principale de la chute de cette citadelle.

Voici, parmi les nombreuses inscriptions trouvées à Guelma, une de celles qui figurent sur un monument élevé, au moyen d'une souscription, à Quintus Domitius Victor, patron de Kalama :

Q. DOMITIO. Q. F.
QVIR. VICTORI
PRAEF. COH. VI. BRITTON
TRIB. MIL. LEG. X. FRETENSIS
TRIB. MIL. LEG. III. CYRENAICÆ
CALAMENSES
PATRONO
AERE CONLATO

Le maréchal Clauzel, frappé de l'importance stratégique de Guelma, y établit un camp permanent, destiné à surveiller le bassin de la Seïbouse et à préparer définitivement la conquête de la province de l'E. Guelma présentait des pierres de taille en immense quantité, des carrières de bon calcaire, des pierres à plâtre, du bois de chauffage à proximité. De belles casernes et un hôpital parfaitement installé s'élevèrent, une place publique fut tracée, des fontaines furent établies, des plantations eurent lieu, et bientôt le camp de Guelma, dont le colonel (depuis général) Duvivier fut le premier

commandant, devint l'un des plus beaux établissements militaires de l'Algérie et le ch.-l. d'un cercle important et d'une sous-préfecture. Guelma, chef-lieu d'une commune de plein exercice, possède avec *Aïn-Touta*, son annexe, 5,233 hab., dont 1,149 Français, 344 Israélites, 2,194 indigènes, 1,546 étrangers. La population de sa commune mixte est de 13,963 hab., dont 4 Français, 13,679 indigènes, et 10 étrangers.

Description.— Guelma, jolie ville neuve d'un aspect tout à fait européen, placée en dehors de la vieille Kalama, devenue sa citadelle, est entourée d'un *rempart* crénelé dans lequel sont percées cinq *portes* qui doivent aux routes qui en partent les noms de Bône, de la Pépinière, de Constantine, de Medjez-Ahmar et d'Announa.

Aux *places* de l'Église, Saint-Augustin, Saint-Cyprien, Coligny, de la Fontaine et du Fondouk, viennent aboutir de belles *rues* plantées d'arbres, pour la plupart, et arrosées par de nombreuses bornes-fontaines. Les rues principales sont les rues Saint-Augustin, Saint-Louis, de Bône, d'Announa, de Medjez-Ahmar, Mogador, Duquesne, Bélisaire, Jean-Bart, Négrier, de la Fontaine, etc. La rue d'Announa, au N. de la ville, longue d'un kil., habitée par des Arabes, est la plus curieuse à visiter le lundi, jour du grand marché arabe. Les marchands de nouveautés, les teinturiers, les bouchers, les restaurateurs, les cafetiers et les mendiants, aux costumes bizarres, aux allures bibliques, donnent à cette rue une physionomie qui, pour n'être pas celle des rues d'Alger, ou de Tlemcen, ou de Constantine, n'est pas dépourvue cependant d'un vif intérêt.

Une modeste église, un plus modeste oratoire protestant, une élégante mosquée, la plus jolie qu'on ait construite dans la province de Constantine, constituent les *édifices religieux*. Les *édifices militaires* sont : l'hôtel du commandant supérieur du cercle, un bureau arabe, quatre casernes et un hôpital dans l'ancienne forteresse romaine. Quant aux *édifices civils*, sauf les écoles, la halle au blé et l'abattoir dont la destination a été toujours la même, on les citera pour mémoire.

Le *Musée* de Guelma, installé à dr. de la place de l'Eglise dans un fort joli jardin, renferme des statues, des tombeaux, des autels, des inscriptions qui ont été recueillies par le Génie militaire. Cette belle collection, susceptible de devenir plus riche, au moyen des nombreuses ruines qui entourent Guelma, serait plus importante depuis longtemps si la ville n'avait pas été rebâtie de nos jours par des constructeurs malheureusement pleins de dédain pour les objets d'art et pour les reliques des temps passés. Indépendamment de la kasba reconstruite avec des matériaux romains, on peut visiter encore, entre la halle au blé et la rue d'Announa, l'ancien théâtre, assez bien conservé, mais souillé par les Arabes, qui en ont fait leur *via stercoraria*.

Il nous reste à parler du commerce et de l'industrie assez prospères à Guelma, mais qui prendront plus de développements encore quand le chemin de fer qui reliera cette ville à Constantine et à Bône sera définitivement ouvert. Là, comme pour presque toutes les villes de l'Algérie, est la question vitale. L'*industrie* principale consiste en minoteries, tanneries et briqueteries. Les *marchés* sont : le marché aux légumes, place Saint-Cyprien, tous les jours; le marché au bois, place Coligny, tous les jours également ; le marché au blé et aux huiles, place de l'Hôpital, les mardis et les samedis ; et enfin le marché aux bestiaux, le plus important, les lundis et les mardis, au champ de manœuvres.

Les *promenades* immédiates de Guelma sont : l'Esplanade, prolongement de la place Saint-Augustin,

le jardin des fleurs et l'ex-pépinière convertie en promenade.

EXCURSIONS autour de Guelma :

Hammam-Meskhroutin. *V.* p. 472.

Hadjar-Tseldj et *Ksar-Tekkout*, à 18 kil. 50 de Guelma. A la limite des *Beni-Four'al* et de l'oued-Zenati, tout près du chemin d'Hammam-Meskhroutin, Hadjar-Tseldj, la Pierre de la Neige, et Ksar-Tekkout, le Château du Coucou, 1,040 mèt. de hauteur, dominent un immense panorama formé de vallées et de collines couvertes d'une végétation de toute beauté. « Ces deux points, éloignés l'un de l'autre de 1,740 mèt., prennent le sommet de la chaîne dite *Ench-Engab* et laissent voir au N. l'*oued-Bou-Hamdan*, l'*oued-Djebbara*, le *Kef-Ms'ouna,* le *Kef-Aouneur,* le *djebel-Taïa* et la Méditerranée ; à l'E., les sommets des environs de Guelma, de Bône, de Souk-Ahrras et de la Tunisie ; au S., cent lieues d'un horizon légèrement ondulé ; au fond le regard devine le désert, quand il s'est reposé sur le *Sidi-Rouis* et le *Guérioun ;* à l'O. enfin, la vallée de l'oued-Zenati, les Ameur-Cheraga et les crêtes élevées de Batna et de Setif.» (*Annuaire archéologique de la province de Constantine*, 1869.)

Oum-Guerrigch, à 40 kil. S.-O. — De Guelma à Medjez-Ahmar, 12 kil. De là on suit en droite ligne la rive g. de l'*oued-Cherf,* affluent de la Seïbouse, pendant 24 kil.; puis, appuyant à l'O. au pied N. du *djebel-el-Houfa*, on remonte à (4 kil.) Oum-Guerrigch, où le commandant de Génie Dewulf a signalé le premier un fort byzantin, des corniches et des chapiteaux annonçant des monuments d'une certaine importance, et couvrant un espace assez considérable. La découverte principale est celle d'une inscription, dédicace à Septime-Sévère, en 201, et restituant à Oum-Guerrigch son premier nom de *Civitas Nattabutum*.

A 3 kil. S., le *djebel-Mahouna*, couvert de forêts, de clairières, de ravins et de rochers, au milieu desquels Gérard, le tueur de lions, a commencé sa renommée.

Roknia, à 16 kil. N.-O., sur le ruisseau du même nom, affluent du Sannedja ou oued-el-Kebir. Sorti par la porte de Bône et traversant le pont sur la Seïbouse, le touriste laisse à dr. la route de Jemmapes et se dirige en droite ligne sur les pentes O. du djebel-Debbar'. A 2 kil. de la dernière croupe de cette montagne et au N. d'Hammam-Meskhroutin, il trouvera d'innombrables tombeaux, monuments mégalithiques, tantôt en plein air, sous forme de dolmen, tantôt creusés dans le roc et représentant des chambres carrées de 1 mèt. 50 c. à 2 mèt. de côté, auxquelles les indigènes donnent le nom de *hanout*, boutiques. On discute beaucoup sur l'âge de ces monuments et sur la race d'hommes dont les os y ont été retrouvés.

ROUTE 68.

DE GUELMA A PHILIPPEVILLE

99 kil.

Service d'omnibus de Guelma à Jemmapes et de Jemmapes à Saint-Charles. Chemin de fer de Saint-Charles à Philippeville.

2 kil. Pont sur la Seïbouse. Direction N.-O.

4 kil. Embranchement de la route de Medjez-Ahmar à Héliopolis.

6 kil. **Oued-Touta**, la rivière du Mûrier, village annexe de Guelma, dans une vallée, au pied du *djebel-Debbar'*. Église ; école mixte ; jardins arrosés par un canal de 500 mèt., amenant les eaux de l'oued-Touta, affluent de l'oued-Seïbouse.

21 kil. **Enchir-Saïd,** chef-lieu de commune de 341 hab., dont 47 Français, 258 indigènes et 36 étrangers. Église ; école mixte ; moulins à eaux.

38 kil. **Gastu**, nom d'un général mort à Constantine; village créé dans la vallée de l'*oued-Sanedja*, au lieu dit *Ksentina-Kedima*, population, 495 hab., dont 113 Français, 370 indigènes et 12 étrangers. Église et école.

46 kil. *Pont de l'Emchekel*, à l'embranchement de la route de Bône à Philippeville.

52 kil. **Sidi-Nassar**, village annexe de Jemmapes.

58 kil. **Jemmapes** *, chef-lieu de canton; sa population, avec celle de ses annexes Sidi-Nassar et Ahmed-ben-Ali, est de 1,940 hab., dont 738 Français, 69 Israélites, 805 indigènes, 328 étrangers. Jemmapes est une charmante petite ville aux rues larges et aérées convergeant vers un square au milieu duquel se dresse un monolithe de 5 mèt. de haut, extrait d'une carrière des environs. Justice de paix; église; écoles; marché couvert; marché arabe le lundi.

A 9 kil. N.-E. de Jemmapes, **Djendel**, village en création sur une colline couverte de ruines d'établissements romains, parmi lesquelles M. Poulle a signalé des débris de murs ornés de peintures et de briques vernissées, une statuette en marbre blanc et un autel avec inscription. Près de là, *eaux sulfureuses*, à 40°, fréquentées par les Arabes.

A 6 kil. S.-O. **Ahmed-ben-Ali**, annexe de Jemmapes, à l'endroit dit *Ksar-mta-el-Aribia*, où l'on voyait des ruines romaines.

A 6 kil. plus bas, dans la même direction, à *Souk-el-Sebt*, dans la vallée du Fendek, **Robertsau**, village en création. M. Poulle a remarqué dans cette localité des marbres tumulaires, des inscriptions, des fragments de statues, de briques et de tuiles.

Reprenant la route de Philippeville, on rencontre

70 kil. **Ras-el-Ma**; on a abandonné depuis quelque temps l'exploitation de la mine de mercure située en cet endroit.

82 kil. **Saint-Charles**, chemin de fer jusqu'à Philippeville *V*. R. 60.

99 kil. Philippeville, *V*. p. 401.

ROUTE 69.

DE CONSTANTINE A BÔNE

172 kil.

1° 108 kil. de Constantine à Guelma, *V*. R. 67.

2° 64 kil. de Guelma à Bône. Service de diligences deux fois par jour; coupé, 7 fr.; autres places, 5 fr.

108 kil. **Guelma** (*V*. p. 456).

110 kil. Pont sur la Seïbouse. Après le pont, à g., route de Guelma à Jemmapes.

115 kil. **Héliopolis**, commune de 1,137 hab., dont 391 Français, 668 indigènes et 78 étrangers. Église; écoles; salle d'asile. Jolies maisons disséminées au milieu de gais vergers; nombreux moulins à blé et à huile mus par des eaux abondantes, au moyen d'une dérivation de 150 mèt.; route plantée de beaux arbres.

117 kil. *Hammam-Berda*, le bain du bât, près de l'*oued-Bou-Sba*, ruines romaines, et source saline carbonatée calcique, à 29°; ses eaux sont employées dans les affections de la peau. « La route qui y conduit est montagneuse, accidentée... On ne tarde pas à apercevoir Hammam-Berda assis sur une colline verdoyante, et qui fut sans doute pour les Romains un lieu de plaisance, car l'on voit encore à mi-côte les restes d'anciens bains, des pierres, des colonnes, à présent recouvertes de branches touffues de lauriers et de vignes vierges qui, courant en désordre, se joignent et s'entrelacent en berceaux, en gracieux festons au-dessus de la source, d'où l'eau s'échappe pour retomber dans un bassin entouré de grandes pierres

que le temps n'a pu séparer. Ces eaux tout à fait thermales bouillonnent dans une cuvette naturelle en forme de vaste baignoire, au fond de laquelle l'œil distingue à travers une limpidité de cristal un sable doux et fin. Délicieuse oasis jetée sur les plages africaines, et d'où la pensée, franchissant 250 lieues de distance, se reporte vers les eaux élégantes de Bagnères ou de Bade, pour les comparer à celles d'Hammam-Berda bien plus poétiques et bien plus agrestes.... » (*M. Bavoux.*) On a quelquefois donné à Hammam-Berda le nom ancien d'*Aquæ Tibilitanæ;* on sait que ces dernières sont le Hammam-Meskhroutin des Arabes.

120 kil. **Guelaât-Bou-Sba**, sur le ruisseau de ce nom, dans la fertile vallée d'Hammam-Berda, a été créé en 1853 sur les ruines de *Villa Serviliana;* l'inscription suivante, n°2863 du recueil Léon Renier, trouvée au milieu de ces mêmes ruines, permet de le supposer :

. . . .
VSQF
QVIR
SERVI
LIANVS
VALXX
HSE

Guelaât-Bou-Sba, qui garde encore l'enceinte crénelée des premiers temps de sa fondation, est aujourd'hui un chef-lieu de commune de 626 hab., dont 117 Français, 432 indigènes et 77 étrangers.

A 1 kil. N.-E. du village, ruines romaines s'étendant au pied du versant S. du Fedjoudj, parmi lesquelles on lit sur un autel le nom d'une divinité indigène : *Baldir.*

BALDIR. AVG
SACRVM
. . . .
N° 2862, Léon Renier.

Au-delà de Guelaât-Bou-Sba, la route monte, laissant à g. de nombreuses ruines de postes reliant l'ancienne voie romaine; au point culminant, le 68e régiment de ligne a élevé une colonne sur laquelle une inscription rappelle la part prise aux travaux de cette route, le maréchal Randon étant gouverneur de l'Algérie, le général Mac-Mahon commandant la province de Constantine et le général de Tourville commandant la subdivision de Bône. Ce point élevé (617 mèt.), dominé par l'Aouara (976 mèt.), est bien connu sous le nom de *col de Fedjoudj.* La vue y embrasse un vaste horizon : en face, les immenses plaines de Dréan et de D'Uzerville, constellées de fermes, de hameaux et de villages; à l'O., le lac Fetzara et les montagnes boisées de l'Edour'; Bône enfin, détachant ses blanches maisons sur le golfe bleu qui s'étend du cap de Garde au cap Rosa. Admirable tableau qu'on ne saurait trop contempler.

129 kil. **Nechmeïa**, *l'ornière* en arabe, créé sur l'emplacement d'un ancien camp qui reliait, en 1837, la route suivie par l'armée expéditionnaire de Constantine, et surnommé par nos soldats *camp des Scorpions*, à cause de la grande quantité de scorpions qu'ils trouvèrent en cet endroit. Nechmeïa est un chef-lieu de commune de 514 hab., dont 183 Français, 281 indigènes, et 50 étrangers. Église; école.

Près de Nechmeïa, ruines romaines d'Ascours, *Ascurus*, sur le versant O. d'une colline au pied de laquelle sourdent les ruisseaux qui arrosent Nechmeïa.

140 kil. **Penthièvre**, au confluent de l'*oued-Berda* et de l'*oued-Gaïsse*, qui forment la Meboudja, appelée aussi le Ruisseau d'Or. C'est, comme tous les villages qui jalonnent la route de Guelma à Bône, un centre agricole en pleine prospérité. Les Allemands y sont nombreux. Chef-lieu de commune de 1,537 hab., dont 138 Français 1,313 indigènes et 86 étrangers. Église et école.

De Penthièvre à Dréan, la route descend d'abord au milieu des len-

tisques et des myrtes, puis court en ligne droite à travers les cultures, laissant à g. le lac Fetzara. A 4 kil. de Penthièvre, à dr., route de Mondovi.

150 kil. *Dréan*, à g.; c'était en 1836, lors de la première expédition de Constantine, un camp bastionné, entouré d'un fossé profond et armé d'artillerie, servant de lieu d'étape, et mettant à l'abri de ses canons les populations indigènes qui avaient fui la domination d'Ahmed-bey. Quelques levées de terrain, qui disparaissent de jour en jour, sont tout ce qui rappelle le camp de Dréan.

155 kil. *El-Hadjar*, hameau et fermes, annexe de Duzerville.

160 kil. **Duzerville** ou D'Uzerville, du nom de *Monk-d'Uzer*, un de nos généraux algériens, au lieu dit *Bou-Zaroua*, près du pont de Constantine sur la *Meboudja*, affluent de la Seïbouse, et à la bifurcation des routes de Bône et de Souk-Ahrras. Chef-lieu de commune de 3,409 hab., dont 186 Français, 2,989 indigènes et 234 étrangers. Église; écoles.

172 kil. **Bône.**

SITUATION. — ASPECT GÉNÉRAL. — Bône se trouve près de l'ancienne ville d'Hippone, par 5° 25′ de longitude E. et 36° 52′ de latitude N., à l'extrémité d'un des contre-forts de l'Edour', chaîne de montagnes qui s'étend sur le bord de la mer, depuis le cap de Fer jusqu'au cap de Garde; elle est située sur le golfe de Bône et tout près de l'embouchure de l'oued-Bou-Djema et de la Seïbouse. Bône est sans contredit une des plus jolies villes de l'Algérie. « Sous ce beau ciel, dit M. E. Bavoux, à travers cette atmosphère si limpide et si transparente, au fond de cette belle rade dans laquelle entre majestueusement la mer azurée comme le ciel, se dessine élégamment la ville de Bône avec ses murailles blanches. Protégée par le fort Génois, dont le nom trahit l'origine, elle est dominée par la kasba, construite sur le sommet de la seconde colline. Un rocher auquel la nature a donné la forme d'un lion semble l'un des hôtes de ces rivages, préposé là comme une sentinelle à la garde de la terre natale.... Bône a considérablement perdu de sa physionomie originale, grâce aux nouvelles rues percées à la française et garnies de boutiques de nos marchands, grâce à ses nouvelles places.... »

HISTOIRE. — « La ville de Bône, dit El-Bekri, fondée à une époque très-reculée, était la demeure d'Augotchin, Saint-Augustin, grand docteur de religion chrétienne. Elle est située auprès de la mer, sur une colline d'accès difficile, qui domine la ville de Seïbouse. De nos jours elle porte le nom de *Medina-Zaoui*. Elle est à 3 milles de la ville neuve, et renferme des mosquées, des bazars et un bain. Les environs sont très-riches en fruits et en céréales. Bône la neuve, *Bonet-el-Hadîthâ*, fut entourée de murs un peu plus tard que l'an 450 (1058 de J.-C.); elle possède auprès de la mer un puits taillé dans le roc et nommé Bîr-en-Nethra, qui fournit à presque toute la population l'eau dont elle a besoin.»

S'il faut en croire El-Bekri, Hippone, la ville de Saint-Augustin, n'aurait pas disparu en 78 de l'hégire (697 de J.-C.), ou tout au moins les Arabes, après s'en être rendus maîtres à cette époque, l'auraient reconstruite et l'auraient appelée *Bouna*, corruption du mot Hippone. Quant à cet autre nom de *Medina-Zaoui*, la ville de Zaoui, il est possible, dit M. de Slane, traducteur d'El-Bekri, que Moez-Ibn-Badis, 4e souverain zîride, ait donné la ville de Bône en apanage à son parent, Zaoui-Ibn-Zîri, qui, après avoir fait de Grenade la capitale d'un royaume berbère, rentra en Afrique, l'an 410 (1019-20 de J.-C.).

Mais il s'agit de la Bône actuelle élevée, selon quelques-uns, sur l'*Aphrodisium* des anciens, et que les géographes arabes désignent sous le nom de *Bouna*; son autre

nom de *Beled-el-Anab* ou *Annaba,* la ville aux jujubiers, qui lui vient de la grande abondance de jujubiers qui couvraient la campagne autour d'elle, ne lui a été donné qu'au XVIe s.

Un autre historien arabe, Ibn-Haukal, qui visita Bône en 360 (970 de J.-C), dit : « La ville s'élève sur le bord de la mer et renferme de nombreux bazars. Parmi les objets de son commerce, on compte la laine, la cire, le miel et beaucoup d'autres marchandises qui sont très-recherchées, parce que les habitants se bornent généralement à un léger profit. La plus grande abondance règne dans cette ville ; les jardins du voisinage produisent une grande quantité de fruits, et, dans toutes les saisons, l'orge et le blé y sont pour ainsi dire sans valeur. Bône possède aussi de riches mines de fer. Le gouverneur de la ville, qui est indépendant, entretient un corps nombreux de Berbères, dévoués à sa personne et toujours prêts à agir, comme le sont les troupes établies dans le ribât. »

On a vu plus haut que Bône fut entourée de murs en 450 (1058 de J.-C.).

Ibn-el-Athir nous apprend qu'en 547 (1152-53 de J.-C.), la flotte de Roger, commandée par Philippe de Mehedia, vint assiéger Bône. Secondé par les Arabes, cet officier s'empara de la ville dans le mois de Redjeb, et réduisit les habitants en esclavage.

Le sultan Hafside Abou-Zakaria étant mort sous les murs de Bône, en 647 (1249 de J.-C.), dans la 22e année de son règne, fut enterré dans la grande mosquée de cette ville; mais, en 666 (1267 de J.-C.), quelque temps avant le siège de Tunis par les chrétiens, on transporta son corps à Constantine.

Bône, qui à cette époque appartenait, comme on le voit, aux sultans de Tunis, tombait cent ans après, pour quelque temps, au pouvoir d'Abou'l-Hassen le Merinide, qui y laissait comme gouverneur Abou'l-Abbas-el-Fadl le Hafside, auquel l'attachaient des liens de parenté, 748 (1347 de J.-C.).

Mais Bône a des pages d'histoire beaucoup plus intéressantes que celles de ses guerres ; nous voulons parler des relations commerciales qu'elle entretenait avec l'Italie et l'Espagne.

« Les Pisans avaient à Bône un établissement très-important. Ils y jouissaient des mêmes privilèges qui leur étaient concédés à Tunis et à Bougie. Dans l'enceinte de la ville, les hommes de la commune de Pise possédaient un fondouk ou loge avec une église, un four et un bain pour leur usage particulier, suivant l'ancienne coutume, c'est-à-dire un jour par semaine. Aucun marchand, chrétien ou musulman, ne pouvait entrer dans la fonde destinée à la demeure des Pisans, si ce n'était avec leur permission, et les officiers de la douane n'étaient admis à y exercer leurs fonctions qu'en présence du consul, qui avait le droit de nommer des préposés pour veiller à la sûreté de l'établissement.

« Les Florentins, devenus au XVe s. les maîtres de Pise, remplacèrent les marchands de cette nation dans les ports de l'Amérique septentrionale ; mais leur commerce maritime ne prit jamais une grande extension.

« Tous les ans, la flotte marchande, qui faisait le trafic sur la côte des États barbaresques, visitait Bône où elle s'arrêtait trois jours. Les Florentins y portaient leurs draps fameux et autres tissus de leurs fabriques qu'ils échangeaient contre des chevaux et des laines.

« Les Génois, ainsi que les Pisans, entretenaient avec les princes mahométans de l'Afrique des relations très-actives. A Bône, où ils pouvaient vendre et acheter toute espèce de marchandises, un terrain avec des maisons leur avait été concédé.

« Les Catalans fréquentaient aussi les marchés de Bône. Une étroite alliance existait entre les rois d'Aragon et les souverains de Tunis et de Bougie. Quand le blé manquait en Europe, on allait en acheter dans la Barbarie au taux stipulé par les traités : « précaution sage, dit Depping, qui, dans ces temps peu favorables à l'agriculture, prévenait les famines, et qu'on n'aurait dû jamais abandonner en Europe. » Un négociant de Barcelone avait obtenu du roi de Tunis, en 1446, la ferme de la pêche du corail, dont l'importance commerciale était alors si grande.

« Les Vénitiens, qui avaient avec les Etats-barbaresques des traités très-détaillés stipulant la liberté et la sûreté du commerce dans toutes les terres de la domination musulmane, et le droit d'y avoir des fondes régies par des consuls nationaux, se montraient peu à la Calle et à Bône. Les villes situées à l'O. d'Alger étaient surtout visitées par les marins vénitiens.

« Les Marseillais avaient également, et depuis 1220, des relations de commerce avec la ville de Bône, où ils se livraient à des échanges très-lucratifs qui fournissaient en grande partie de cuirs et de laines les fabriques de la Provence. La France fut plus tard redevable de ses établissements en Afrique à ces mêmes relations que les négociants de Marseille avaient conservées avec les Etats barbaresques. » (*Elie de la Primaudaie.*)

Bône au commencement du XVIe s. appartenait encore à Tunis; elle avait alors 300 feux, et voici ce que Léon l'Africain dit de ses habitants : « Les hommes sont fort plaisants, dont les uns exercent le train de marchandises, les autres sont artisans et tissiers de toiles, lesquelles ils vendent en grande quantité aux cités de Numidie. Mais ils sont tant outre-cuidés et brutaux qu'outre qu'ils massacrent leurs gouverneurs, ils prennent encore cette présomption d'user de menaces envers le roi de Thuna, et de rendre la cité entre les mains de chrétiens, s'il ne leur donne ordre qu'ils soient pourvus de bons et suffisants gouverneurs... »

Kheïr-ed-Din, devenu pacha d'Alger, envoya une garnison dans la kasba de Bône ; mais, en 1535, après la prise de Tunis par Charles V, les Turcs de Kheïr-ed-Din quittèrent Bône et furent remplacés par des Génois sous les ordres de don Alvar Zagal. A la mort de ce dernier, les Génois se rembarquèrent après avoir détruit toutes les fortifications. Les Tunisiens reprirent possession de Bône, mais les Turcs d'Alger s'en emparèrent de nouveau quelques années après.

« En 1561, dit M. de la Primaudaie, Thomas Linchès et Carlin Didier fondèrent le Bastion de France ; l'établissement de la Maison de Bône date sans doute de la même époque. Les habitants de cette ville consentirent d'autant plus volontiers à traiter avec les deux Marseillais, qu'ils n'avaient eu qu'à se louer d'avoir accueilli autrefois les marchands de cette nation. La maison de Bône payait annuellement à la douane, pour droit d'entrée et de sortie de marchandises, 14,000 doubles ou 7,000 livres, monnaie française.... »

Après la prise d'Alger, Bône ayant ouvert ses portes au général Damrémont, le 2 août 1830, garda jusqu'au 18 du même mois l'armée française. La ville fut alors évacuée par suite des évènements de Juillet et de l'incertitude où l'on était de savoir si l'Algérie serait conservée. La kasba fut occupée, le 13 septembre de l'année suivante, par le commandant Houder et 125 zouaves, puis, le 25 mars 1832, par les capitaines d'Armandy et Yussuf à la tête de trente marins. Le général Monk d'Uzer vint enfin prendre possession de Bône le 26 juin suivant, et notre

drapeau n'a pas cessé d'y flotter depuis.

Bône, qui, jusqu'à la prise de Constantine, fut la capitale civile et militaire de la province de l'Est, en est aujourd'hui un chef-lieu de subdivision et de sous-préfecture ; elle est encore le siège d'un tribunal de première instance, d'une justice de paix et d'une chambre de commerce. La population est de 23,186 hab., dont 6,037 Français, 666 Israélites, 6,487 indigènes et 9,996 étrangers ; sa population de la commune mixte est de 9,662 hab., dont 80 Français, 9,562 indigènes et 20 étrangers. La commune indigène compte 3,001 hab. dont 70 Français, 2,839 indigènes et 92 étrangers.

DESCRIPTION. — Bône est bâtie sur un terrain fort inégal, de forme rectangulaire, dont la plus grande longueur est dirigée dans le sens du méridien. La ville est baignée à l'E. et au S. par la mer ; le côté E. est une falaise élevée au pied de laquelle se trouve le nouveau port. A l'O. de l'ancien fort de la Cigogne, le long de la côte S., se trouve la darse, où vient aboutir le petit chemin de fer de l'Alélik. La partie O., doublée aujourd'hui par une nouvelle ville que le Cours National sépare de l'ancienne, s'ouvre sur une campagne magnifique, traversée par la route de Constantine. La partie N. enfin est dominée par le fort des Santons et la kasba.

Port. — On ne pouvait donner ce nom à la petite baie dans laquelle les barques venaient chercher un abri. D'un autre côté, les mouillages des Casarins et des Caroubiers, bons en été, ne l'étaient pas toujours en hiver. Bône, qui se rappelle encore l'ouragan du 24 au 25 janvier 1835, dans lequel onze bâtiments périrent, possède aujourd'hui un véritable port. Au moyen de deux grandes jetées, l'une de 650 mèt. et l'autre de 800 mèt., on a créé un vaste avant-port de 79 hectares, et, au fond de cet avant-port, un port intérieur, spécialement affecté au commerce, de 10 hectares de superficie, entouré, sur deux côtés, de 600 mètres de quais en maçonnerie, fondés jusqu'à 12 et 14 mètres sous l'eau. Les navires peuvent y opérer, à quai, leurs chargements et embarquer et débarquer leurs voyageurs.

Murs et portes.—Bône était entourée de deux enceintes. La première, haute d'environ 8 mèt. et d'un développement de 1,600 mèt., reliée par des tours carrés sans terrassement : c'était l'ancienne enceinte arabe réparée par le génie, et qu'on a démolie à l'O. et au N. La seconde enceinte, la seule qui protège maintenant la ville, consiste en un mur crénelé plus en rapport avec la défense actuelle. Les murs sont percés de six portes : la *porte Randon*, donnant accès au village Sainte-Anne ; la *porte de l'Aqueduc*, sous laquelle passe la route du fort Génois ; la *porte des Caroubiers*, près de l'abattoir ; la *porte de la Marine ;* la *porte d'Hippone* et la *porte des Kharesas*, près du champ des manœuvres.

Forts. — L'*ancien fort de la Cigogne*, l'ouvrage le plus important, enclavé dans les murs mêmes de la ville, a été rasé pour faire place à une batterie commandant la rade.

La *kasba*, construite au XIVe s., par les sultans de Tunis, à 400 mèt. de Bône, sur une colline de 500 mèt. de hauteur, commande la ville qu'elle couvre entièrement du côté du N. On sait le rôle qu'y jouèrent les capitaines d'Armandy et Yussuf avec les marins du brick *la Béarnaise ;* introduits dans la kasba par Ibrahim-bey, rival d'El-Hadj-Ahmed, bey de Constantine, au milieu de soldats turcs d'une fidélité douteuse, ils parvinrent, à force de sang-froid et d'audace, à protéger la place jusqu'à l'arrivée du général Monk d'Uker. L'intérieur de la kasba est vaste, ses murs sont élevés ; de nombreuses et nouvelles réparations y ont été faites à la suite de l'évènement épouvan-

table dont ce fort fut le théâtre le 30 janvier 1837 : l'imprudence d'un garde d'artillerie ayant amené l'explosion du magasin à poudre, 200 hommes furent tués et 500 blessés ; les deux chambres du commandant furent emportées: sa femme et lui furent perdus dans les décombres. La kasba, après avoir servi de caserne dans les premiers temps de l'occupation, a été disposée en prison centrale pour les prisonniers aux fers; elle a été convertie un instant en maison de détention pour les transportés politiques.

La hauteur sur laquelle est bâtie la kasba se prolonge dans la direction du N. au S., et descend par divers étages dans la plaine. A l'E., elle se termine à la mer, et ses rameaux viennent finir à la *batterie des Caroubiers*, à la *batterie du Lion*, au mouillage et à la *batterie des Casarins*. A l'O., sur un des contre-forts inférieurs, s'élève le *fort des Santons* qui, avec la *redoute Damrémont*, construite un peu au-dessous, bat les abords de la ville à g. et éclaire toute la rive dr. vers la montagne.

Places et promenades. — La *place d'Armes* est la principale de Bône ; elle est plantée de palmiers, d'orangers et de gutta-percha, au milieu desquels l'eau d'une fontaine tombe dans une très-belle vasque. La mosquée borde un des côtés de cette place; les trois autres côtés sont occupés par des maisons à arcades. La *place du Commerce* est également plantée d'arbres et ornée à son centre d'une fontaine en marbre blanc. Le général commandant la subdivision et les directeurs de différents services civils ont leur hôtel sur cette place. La *place Rovigo* est ornée d'un jardin et d'une fontaine. Le marché aux légumes se tient sur la *place de Constantine*, devant la porte du même nom. La promenade ou *Cours National*, séparant la vieille Bône de la nouvelle, a remplacé l'ancien rempart O. Terminé au N. par l'église, et au S. par la darse offrant d'agréables promenades, ce cours est bordé à l'O. par le théâtre, des hôtels, des cafés, et les principaux établissements commerciaux, et à l'E. par de belles constructions particulières. La *pépinière* et *les Santons* à travers une forêt de pins, à l'O., où l'on remarque les ruines d'un aqueduc romain et de nombreuses inscriptions libyques et romaines, offrent d'agréables promenades.

Rues. — Les rues étroites et tortueuses, avec les petites boutiques bien connues de Maures, de Juifs et de Mzabis, ont fait place en grande partie aux nouvelles rues à l'européenne. Quelques-unes, comme les rues Suffren, Fréart, Philippe, sont escarpées par suite de l'inégalité du terrain. Les rues de Constantine, de Saint-Augustin et de Damrémont comptent parmi les plus belles de la ville de Bône.

Maisons. — Nous renvoyons à la page 26, pour la description des maisons mauresques de Bône, en tout semblables à celles d'Alger ; quant aux maisons européennes, les plus remarquables se trouvent sur le Cours National.

Édifices religieux.— L'*église* principale, au N. du Cours National, est construite dans le style gréco-byzantin et compte trois travées. Une autre église, plus modeste et qui fut longtemps la seule de Bône, a été installée dans une mosquée. Les protestants ont établi un *temple* dans une ancienne mosquée, et les Juifs possèdent une *synagogue*.

La mosquée principale, *Djama-el-Bey*, orne un des côtés de la place d'Armes ; elle a subi extérieurement un grand changement dans ces temps derniers ; on lui a ajouté une façade mauresque en rapport avec l'intérieur ; et son ancien minaret rond en remplace un autre qui est carré, et sur lequel les cigognes ont fait leur nid. *Djama-Sidi-Khrelil* et *Djama-Sidi-Abd-er-Rahman*, ser-

villas, des maisons de maraîchers et quelques ruines.

Hippone, l'ancien Ubba, colonie marchande de Carthage, reçut des Romains le nom d'Hippo Regius, de ce que, dès l'époque de la première guerre punique, le roi des Massésyliens, attiré par la beauté du pays et la douceur du climat, venait camper près de là pendant une partie de l'année. Quand la Numidie fut réunie à l'empire, Hippone, jusqu'alors capitale de Juba, devint colonie romaine et eut tous les droits de la cité. Au IIIe et au IVe s., Hippone était avec Carthage le plus opulent marché de l'Afrique romaine. «Cette époque de la décadence, dit M. de la Primaudaie, est celle de la plus grande gloire d'Hippone. C'est alors que les habitants, enrichis par le commerce, élevèrent ces magnifiques monuments de l'art antique, et exécutèrent ces aqueducs gigantesques, ces réservoirs immenses, ces grandes voies de communication, qui étonnent la civilisation moderne. C'est alors aussi qu'elle avait Saint-Augustin pour évêque. Converti depuis 4 ans, il fut ordonné prêtre à Hippone, en 390, à l'âge de 36 ans, par Valérius, qui le prit pour coadjuteur en 395. L'année suivante, Valérius étant mort, Saint-Augustin lui succéda. Ses *Confessions* datent de 397 ; c'est de 413 à 426 qu'il écrivit sa *Cité de Dieu*. Hippone eut le bonheur de posséder Saint-Augustin pendant 35 ans, et ce furent pour elle 35 années de la gloire la plus belle : Carthage n'était plus que la seconde ville de l'Afrique. L'année qui suivit la mort de Saint-Augustin, Hippone fut prise par les Vandales, août 431. Les habitants se défendirent avec un grand courage pendant 14 mois; mais l'empire romain croulait de toutes parts, et cette longue résistance qui, dans des circonstances meilleures, aurait pu sauver l'Afrique, ne servit qu'à exaspérer les vainqueurs. Maîtres d'Hippone, les Vandales la réduisirent en cendres. La cathédrale de Saint-Augustin fut seule respectée, et, par une providence particulière, la bibliothèque et les manuscrits du pieux évêque, qu'il avait légués en mourant à son église, échappèrent aux flammes. Reprise en 534 par Bélisaire, Hippone tomba en 697 au pouvoir des Arabes, qui achevèrent l'œuvre de destruction commencée par les Vandales. »

Cependant, s'il faut en croire El-Bekri, que nous avons cité plus haut, p. 461, Hippone aurait encore survécu, du temps des Arabes, sous le nom de *Medina-Zaoui*.

« L'enceinte de la ville antique embrassait à peu près 60 hectares. On remarque sur un espace de plus d'une demi-lieue de nombreux vestiges d'antiquités, des pans de murs rougeâtres, d'énormes fragments d'une maçonnerie épaisse et solide ; mais le monument le plus remarquable et en même temps le mieux conservé, c'est l'établissement hydraulique composé de plusieurs grands réservoirs et d'un aqueduc qui, prenant naissance dans les pentes du mont Edough, conduisait dans la cité royale les eaux de la montagne. »

Un peu plus haut que cette vaste citerne, sur un mamelon planté d'arbres de toute nature, on a élevé une statuette en bronze de Saint-Augustin sur un socle en marbre blanc. De cet endroit, la vue que l'on a de Bône, de l'Edough et de la mer, est des plus magnifiques.

Entre le mamelon de Saint-Augustin et la Seïbouse, on rencontre un second mamelon, connu des Arabes sous le nom de *R'arf-el-Antran* sur lequel fut construit l'établissement disciplinaire pour les soldats : c'est aujourd'hui un bâtiment servant à l'exploitation d'une très-belle ferme. Au bas de R'arf-el-Antran, on voit encore sur le bord de la Seïbouse, et à 1,000 mèt. de son embouchure, des fragments de maçonnerie, des éperons déchaussés, restes d'un ancien quai de débarquement.

Là était le port d'Hippone ; là, en l'an 709 de Rome, la flotte de Métellus Scipion, partisan de Pompée, fut détruite par celle de Publius Sittius, lieutenant de César.

Le touriste peut encore visiter l'Orphelinat de la rive gauche du Bou-Djema. Au surplus les environs immédiats de Bône offrent, comme ceux d'Alger, mille promenades imprévues et charmantes.

ROUTE 70.

DE BÔNE A PHILIPPEVILLE

A. Par Jemmapes. 100 kil.

Service de diligences tous les jours de Bône à Saint-Charles ; chemin de fer de Saint-Charles à Philippeville.

La route de terre, souvent parallèle au chemin de fer de la compagnie de Mokta-el-Hadid, court au S.-O. jusqu'à l'*oued-Zid*, pointe N.-E. du Fetzara, après avoir traversé la plaine des *Kharesas*, bordée à g. par la montagne du même nom, dans laquelle la société de Mokta-el-Hadid exploite une mine de fer. La concession, à 12 kil. de Bône, est d'une superficie de 1,438 hectares.

20 kil. Le *lac Fetzara*. Ce lac est situé dans une plaine qu'encadrent au nord les monts Edough, au S. des mamelons moins élevés ; à l'O., elle s'ouvre sur la vallée inférieure de l'*oued-Senendja*, qui débouche non loin de là dans la mer ; à l'E., elle se prolonge dans la vaste plaine qui se développe entre Dréan et Bône, sur les bords de la Seïbouse. Le niveau du lac est à 15 mèt. environ au-dessus de la mer. Sa superficie est de 12,700 hectares. La profondeur moyenne de ses eaux est de 2 mèt. ; la profondeur maxima 2 mèt. 60 c. ; leur niveau varie peu. Elles s'alimentent de divers cours d'eau qui descendent, au N. et au S., des montagnes environnantes. L'eau en est amère et salée et contient par litre 6 à 7 grammes de chlorure ; cependant une source d'eau douce jaillit vers le milieu jusqu'à la surface.

Le Centre algérien disait, dans son numéro du 20 janvier 1857, que des ruines considérables venaient d'être découvertes vers le milieu du lac Fetzara. Cette découverte éclaire un problème historique vainement discuté jusqu'à ce jour. Les géographes grecs et romains, non plus que les anciens itinéraires, ne font aucune mention de ce lac. Saint Augustin lui-même, évêque d'Hippone, à quelques lieues de là, n'y fait aucune allusion. Parmi les auteurs arabes, El-Bekri est le seul qui, sans le nommer, l'indique assez clairement pour qu'on ne puisse le méconnaître : il dit qu'il abonde en gros poissons et qu'il est fréquenté par le grèbe, auquel il donne le nom de kaïkel, « oiseau singulier par son industrie de faire des nids flottants». Le silence général dans les temps anciens, le peu de notoriété dans le moyen âge portent à croire que ce lac est le résultat d'un affaissement du sol, produit pendant la période arabe par quelques tremblements de terre, et les ruines découvertes dans les eaux pourraient bien être celles de la station *ad Plumbaria*, dont les savants ont jusqu'ici cherché vainement les traces à 5 lieues d'Hippone, sur la route de Rusicade, Philippeville.

Le lac Fetzara doit être desséché, comme vient de l'être le lac Halloula dans la province d'Alger, mais l'insuffisance des ressources du budget de l'Algérie n'a pas encore permis au gouvernement de donner suite à la convention intervenue entre lui et la Société générale Algérienne pour le dessèchement de ce lac dont la pêche donne de gros barbeaux utilisés pour l'huile, la colle de poisson, les salaisons.

24 kil. A droite de la route, l'**Oued-el-Aneb**, annexe de Aïn-

Mokhra, centre de l'exploitation forestière de la compagnie *Besson*. Du lac à Aïn-Mokhra, la Société générale algérienne a fait planter des eucalyptus sur une étendue de 29 hectares ; les arbres sont vigoureux; le terrain frais dans lequel ils se trouvent paraît leur convenir ; le massif de la plantation forme entre le chemin de fer de Mokta et le lac un épais rideau qui a déjà atteint une hauteur moyenne de 8 mètres.

34 kil. **Aïn-Mokhra**. C'était d'abord un caravansérail ; c'est maintenant un chef-lieu de canton de 2,215 hab., dont 361 Français, 1,175 indigènes et 679 étrangers. C'est encore le chef-lieu d'une commune mixte de 8,179 hab., dont 118 Français, 7,754 indigènes et 307 étrangers. A 1 kil. N. de Aïn-Mokhra, mines de fer oxydulé magnétique de *Mokta-el-Hadid*, la Coupure du fer; ces minerais, les plus riches en fer de tous les minerais connus, 62 0/0, s'exportent jusqu'en Amérique. L'extraction, qui est de 400,000 tonnes par an, se fait à ciel ouvert et dans des galeries. Huit trains amènent 1,600 tonnes de minerai par jour au port de Bône, où il est chargé sur de magnifiques bâtiments affectés au transport pour les différentes directions.

Au N.-O. d'Aïn-Mokhra, **Herbillon** (*V.* p. 467).

45 kil. *Aïn-el-Halleug* à l'extrémité E.-O. du lac Fetzara.

58 kil. *Pont de l'Emchekel* (*V.* p. 459).

76 kil. **Jemmapes** ; de Jemmapes à Philippeville par Saint-Charles (*V.* p. 459).

100 kil. **Philippeville** (*V.* p. 401).

B. Par Le Filfila. Route carrossable.

On laisse à Aïn-Mokhra, à g., une route qui conduit à Jemmapes, pour prendre à dr. un chemin qui monte insensiblement d'abord vers le N.-O. et traverse

46 kil. L'*oued-Senendja*, affluent de l'*oued-el-Kebir* qui se jette dans la mer entre le Cap de fer et le djebel-Filfila. La route suit pendant 7 kil. d'E. en O. la lisière des forêts du *djebel-Safia*, remonte ensuite au N.-O. en côtoyant les pentes boisées du *djebel-Bou-Kseba*, sur un parcours de 8 kil., puis contourne les pentes S. du *djebel-Filfila*, renommé par ses carrières de marbre blanc et ses mines de fer. Les marbres du Filfila, connus et exploités par les Romains, ont une puissance de gisements estimée à 18 millions de mètres cubes. La route incline alors du N.-E. au S.-O. jusqu'à

73 kil. *La Ferme-Barrot.* La ferme Barrot, ou *ferme Planchamp* (ainsi nommée du village de la Lozère d'où sort la famille du propriétaire), est entourée de 600 hectares de terrain de première qualité, tous en cultures. Cette exploitation est la plus belle de la province ; céréales, plantes fourragères et potagères, arbres à fruits, arbres forestiers indigènes ou exotiques, tout pousse à merveille dans les terrains de Planchamp.

76 kil. *Pont* sur le *Safsaf*, qui arrose la belle vallée du même nom (*V.* p. 404).

80 kil. **Philippeville** (*V.* p. 401)

ROUTE 71.

DE BÔNE A GUELMA

88 kil.

Chemin de fer.

(*Voir* aux *Indicateurs* spéciaux pour le tarif de chaque classe et de chaque station.)

En attendant que les chemins de fer de Tunis à Souk-Ahrras et du Marok à Bône par Alger, Setif et Constantine, amènent un plus grand nombre de voyageurs et de marchandises à Bône, les bâtiments de la gare de cette ville, établis à l'E. sur le bord de la mer, suffisent, quant à

présent, aux exigences de la traction. Ces bâtiments consistent en un pavillon à un étage avec deux ailes au rez-de-chaussée, et en baraques pour remiser 12 voitures et 4 locomotives, et pour les ateliers de réparation, bureaux de l'entretien et lampisterie.

515 mèt. de la gare, pont de 35 mèt. de deux travées, avec tablier métallique, sur l'*oued-Bou-Djema*.

1 kil. 200 mèt. La voie coupe le chemin de fer de Mokta-el-Hadid (*V*. p. 470).

2 kil. 500 mèt. Route de la Calle.

8 kil. *Canal Bauchet;* pont de 10 mèt. Tablier métallique.

10 kil. 250 mèt. **D'Uzerville** (*V*. p. 461).

18 kil. 500 mèt. **Randon** ; on se rend au village par *Sidi-Denden*. Randon, sur un mamelon couvert de vignobles et dominant une admirable plaine, compte avec l'*oued-Berbès*, son annexe, village créé par la Société générale algérienne, une population de 4,546 hab., dont 286 Français, 4,131 indigènes et 129 étrangers. Église ; école.

19 kil. Route de Bône à Souk-Ahrras ; à 150 mèt. plus loin, pont voûté de 10 mèt., à 3 arches, sur l'*oued-Sba*.

23 kil. **Mondovi***, sur la rive g. de la Seïbouse, chef-lieu de canton de 1,089 hab., dont 494 Français, 432 indigènes et 183 étrangers. Ce beau village, situé sur un sol fertile et entouré de fermes importantes, parmi lesquelles la *ferme Nicolas*, possède une église, une école, une mairie, une justice de paix, un marché couvert. Trois puits, dont un fut creusé par les Romains, donnent à Mondovi une eau abondante et d'excellente qualité.

29 kil. Pont voûté de 8 mèt. sur l'*oued-Berda*. A 200 mèt. de là, **Barral**, nom d'un général tué en Kabilie, en 1850. Appelé d'abord Mondovi II et annexe du premier Mondovi, ce village est aujourd'hui un chef-lieu de commune de 580 hab., dont 363 Francais, 120 indigènes et 97 étrangers. Ses maisons, comme celles de Randon et de Mondovi, s'étagent sur un mamelon dominant la Seïbouse. Église ; école. A l'E. montagnes boisées des *Beni-Salah*. C'est dans la forêt de ce nom, qui n'a pas moins de 30,000 hectares que l'on rencontre à

41 kil. **Saint-Joseph**, centre forestier, village en création.

46 kil. Pont métallique sur l'*oued-Frara*.

47 kil. 300 mèt. « L'*oued-Frara*, halte, tenant pour ainsi dire la tête d'un *pont romain* dont on voit encore une pile corrodée par les eaux au milieu de la Seïbouse. C'est là que, longeant l'oued-Frara, la voie romaine d'Hippone à Thagaste passait d'une rive à l'autre de la rivière. Fermes éparses dans les broussailles et au milieu des oliviers ; ruines romaines » (*O. Niel*).

55 kil. **Duvivier***. Ce village, situé sur la rive d. de la Seïbouse, à 1 kil. de la station, porte le nom d'un général bien connu en Algérie ; créé en 1857, au lieu dit *Bou-Chagouf*, c'est aujourd'hui un chef-lieu de commune comprenant avec Medjez-Sfa son annexe (*V*. R. 73) une population de 1,149 hab., dont 330 Francais, 1 Israélite, 685 indigènes et 133 étrangers. Église ; école. Marché tous les dimanches, grand commerce de grains, de bestiaux et de laines. A Duvivier s'embranche le chemin de fer de Tunis par Souk-Ahrras (*V. R.* 73).

55 kil. 300 mèt., pont voûté de 12 mèt. sur le *Chabet-el-Ahmar;* le chemin de fer, qui jusqu'à ce point se dirigeait vers le S., tourne à l'O.

61 kil. Route de terre de Guelma à Duvivier. Après avoir traversé une gorge longue, étroite et étrangement pittoresque, on arrive au

68 kil. *Nador*, gare destinée plus tard à l'écoulement des produits métallurgiques du Djebel-Nador. Près de là sont des sources salines de 42 à 45°, sur la route de Guelma à

Souk-Ahrras, connues sous le nom de *Hammam-Nbaïl-Nador*.

74 kil. Pont de 80 mèt. à 2 travées, avec tablier métallique sur l'oued-Seïbouse.

80 kil. **Petit**, nom d'un colonel tué devant Zaatcha, village annexe de Millésimo. Église et école. A quelques centaines de mètres plus loin, pont voûté de 3 arches de 14 mèt. sur l'*oued-Redjel*.

84 kil. 400 mèt. **Millésimo**, chef-lieu de commune de 1,444 hab., dont 370 Français, 997 indigènes, 77 étrangers. Église, écoles et salle d'asile. Millésimo, comme Petit, est situé au milieu de plantureux jardins entourés eux-mêmes de magnifiques terres de culture.

88 kil. **Guelma** (*V*. p. 456). La gare, située au Nord de la ville près de la route d'Héliopolis, est un peu plus étendue que celle de Bône. L'altitude du chemin de fer, de 1 mèt. 20 sur la plage de Bône, atteint 244 mèt. 65 à Guelma.

ROUTE 72.

DE GUELMA A CONSTANTINE

128 kil.

Chemin de fer.

La voie est ouverte jusqu'à Hammam-Meskhroutin.

Le chemin de fer de Guelma à Constantine a été concédé à la Compagnie des Batignolles, déjà concessionnaire de la ligne de Bône à Guelma jusqu'au Khroub ; il se raccorde en cet endroit avec le chemin de fer de Constantine à Setif, appartenant à la Compagnie Joret.

A 500 mèt. de la gare de Guelma, le chemin de fer croise la route de terre de Guelma à Constantine, qu'elle laisse à dr.

5 kil. Pont de 50 mèt. à 2 travées, avec tablier métallique sur la Seïbouse.

13 kil 1/2, **Medjez-Ahmar** (*V*. p. 455). L'oued-Cherf vient se jeter dans la Seïbouse au S.

15 kil. 253 mèt. Pont de 50 mèt. avec tablier métallique sur l'*oued-Hamdan* (Seïbouse plus bas). La voie ferrée remonte brusquement au N.-O. entre l'oued-Hamdan et la route d'Hammam-Meskhroutin, jusqu'à

19 kil. L'*oued-Chedakhra*, affluent de l'oued-Bou-Hamdan ; on le traverse sur un viaduc de 90 mèt.

19 kil. 350 mèt. **Hammam-Meskhroutin** * à g. de l'oued-Bou-Hamdan qu'il domine à 300 mèt. d'alt.

On peut encore, après Medjez-Ahmar, *V*. p. 455, un peu au-delà de la 79ᵉ borne kilométrique de Bône à Constantine, 14ᵉ de Guelma, prendre à dr. une excellente route qui conduit aux Bains après un parcours de 2 kil. Mais le voyageur, en quête d'impressions neuves et imprévues, préfèrera toujours les sentiers arabes qui sillonnent en zigzag les flancs des montagnes, s'il veut voir se dérouler devant lui les capricieuses beautés d'une nature orientale. Quelque route qu'il suive d'ailleurs, il devinera de loin l'emplacement des sources aux nuages de vapeur qui s'en échappent comme de la surface de chaudières en ébullition.

« Elles sourdent sur la rive dr. de l'oued-Bou-Hamdan, petit affluent de l'oued-Seïbouse. Le plateau d'où s'échappent ces eaux forme la partie inférieure d'un versant à pente douce, exposé au N., et n'offre pas moins d'intérêt par sa végétation que par les phénomènes géologiques anciens ou modernes dont il est le théâtre.

« Vues de haut, elles occupent le centre d'un large bassin, entouré d'une ceinture de montagnes modérément élevées. Sur le second plan, le *djebel-Debbar'*, le *Taïa*, le *Ras-el-Akba*, la *Mahouna*, contre-forts atlantiques, dont l'altitude varie en-

tre 1000 et 1300 mèt., dessinent leurs crêtes abruptes aux quatre coins de l'horizon, et encadrent le pays le plus pittoresque qu'il soit possible d'imaginer. Des montagnes aux fronts chauves et dénudés, des plateaux couverts d'une végétation luxuriante et primesautière, des ravins profonds, deux ou trois cours d'eau torrentueux, cachés dans une épaisse forêt de lentisques, de lauriers-roses et d'oliviers, le tout noyé dans un océan de lumière et d'azur, telle est la perspective qui se déroule aux regards et frappe l'âme la plus prosaïquement constituée.

« Le nombre des sources est en quelque sorte illimité ; des changements se sont opérés dans leur lieu de dégagement, à une époque reculée, et continuent de nos jours sur une moins large échelle. Il n'est pas rare, en effet, de les voir tarir dans un point pour ne plus reparaître, ou pour se faire jour dans un autre généralement plus déclive. Quelquefois au contraire, et cette circonstance est à noter, en creusant le sol à de faibles profondeurs, on en fait jaillir de nouvelles.

« Elles sourdent par groupes ou bassins distincts, et MM. Hamel et Grellois en admettent six, sous les noms de : sources de la Cascade, des Bains, de la Ruine, de l'Est, sources nouvelles et sources ferrugineuses. Les deux groupes de la Cascade et des Bains servent seuls aux besoins de l'établissement militaire ; ils fournissent 100,000 litres d'eau à l'heure. La source principale donne 5,000 litres à l'heure.

« Toutes les eaux thermales vont grossir l'oued-Bou-Hamdan, après s'être réunies en un ruisseau, important dans la topographie du pays, l'*oued-Chedakhra* ou *Sekrouna*, rivière chaude ; en s'y jetant, les sources de la Cascade donnent naissance à une belle chute d'eau, et revêtent les ondulations du sol d'un vernis calcaire éblouissant de blancheur. Une teinte rouge uniforme remplace par moments la blancheur de la cascade. Elle résulte, pour M. le docteur Moreau, de Bône, des plantes textiles que les Arabes font rouir sur le griffon des sources.

« A mesure qu'elles s'éloignent de leur point de départ et s'épandent sur le sol, les eaux déposent les sels calcaires qu'elles tenaient en dissolution. Le dépôt s'effectue au lieu même d'émergence, quand la température approche du degré d'ébullition, et, en thèse générale, d'autant plus loin que la température est moins considérable. Par l'addition lente et progressive de nouveaux matériaux, une colonne s'élève autour de chaque source et produit à l'état de complet développement ces cônes bizarres qu'on croirait sculptés dans le roc, tant leur forme est régulière et bien dessinée. On en compte plus de cent ayant 3, 4 mèt. et plus de hauteur et autant de circonférence à la base. Une ouverture, existant suivant l'axe, représente le conduit ascendant d'une source tarie. La terre, qui s'y est accumulée avec le temps, en fait des espèces de pots à fleurs naturelles, où les graines entraînées par le vent viennent germer. Quand, dans la brume du soir et à travers les vapeurs des sources, on voit de loin blanchir ces pyramides, on croit avoir sous les yeux, dit M. le docteur F. Jacquot, les pierres tumulaires d'un cimetière de géants.

« En présence de toutes ces choses, l'imagination ne pouvait manquer de se donner carrière. Dépourvu de notions scientifiques, ignorant les plus simples lois de la nature, l'Arabe fait appel au merveilleux pour expliquer les faits qui dépassent son intelligence, et voici, entre autres légendes spéciales à Hammam-Meskhroutin, celle qui a le plus de crédit :

« Un Arabe riche et puissant avait une sœur ; mais, la trouvant trop

belle pour la fiancer à un autre qu'à lui, il voulut l'épouser malgré l'interdiction formelle de la loi musulmane, malgré les remontrances et les supplications des anciens de la tribu, dont il fit rouler les têtes devant sa tente. Alors commencèrent les fantasia, les danses, terminées par un immense festin, puis, comme le couple maudit allait se retirer, les éléments furent bouleversés : le feu du démon sortit de terre, les eaux de leur lit, le tonnerre retentit effroyablement; puis, quand tout revint au calme, on retrouva l'Arabe et sa sœur, les gens de loi, les invités, les danseuses et les esclaves pétrifiés : les cônes représentent tous les acteurs de ce drame. Si, sur certains points, le sol résonne sous les pieds des chevaux, c'est la musique infernale de la noce. Si l'une des sources de la Cascade rejette au dehors des corps ronds ou ovoïdes, gros comme de petites dragées, les indigènes ne manquent pas de vous dire que ces petits corps, *pisolithes*, formés dans une colonne liquide tenant des sels en solution, sont les grains de kouskoussou du repas de noce. Et, ajoutent-ils, quand vient la nuit, fuyez cet endroit : chaque pierre reprend sa forme, la noce recommence, les danses continuent, et malheur à celui qui se laisserait entraîner; quand le jour reviendrait, il augmenterait le nombre des cônes.

« Les eaux d'Hammam-Meskhroutin, celles de la Cascade, comptent parmi les plus chaudes que l'on connaisse; leur température s'élève à 95°. Celles du Geyser, en Islande, sont de 109°, et celles de las Trincheras de 96°. Les Arabes utilisent cette haute température pour dépouiller de leurs parties solubles certaines plantes textiles qu'ils emploient à la confection de cordes et de nattes; pour laver leur linge et détruire les parasites dont il est trop souvent rempli; pour faire cuire des œufs, des légumes, de la volaille, etc.

« Les sources de la Ruine font monter le thermomètre à 90°. La source ferrugineuse a atteint 78°.

« Les eaux d'Hammam-Meskhroutin rentrent dans la classe des eaux salines; chlorurées sodiques simples, selon M. Durand-Fardel; tout aussi bien sulfatées calcaires, selon M. Hamel, le sulfate de chaux étant représenté par le même chiffre que le chlorure de sodium. Elles se rapprochent de plusieurs eaux thermales importantes et tiennent à la fois des Eaux-Bonnes de Bagnères, de Plombières, de Loëche, de Bath, d'Aix en Savoie et de Hammam-Rir'a (Miliana). (*V.* p. 75.)

« La source ferrugineuse sort des flancs des marnes ferrifères, sur la rive dr. de l'oued-Chedakhra, à environ 1000 mèt. de l'établissement militaire. C'est une eau ferrugineuse sulfatée presque identique aux eaux de Spa, de Bussang et de Pyrmont. L'existence d'une eau de cette nature à côté de sources salines et sulfureuses est d'une utilité reconnue. En permettant d'élargir le cercle des indications thérapeutiques, elle contribuera pour sa part à faire d'Hammam-Meskhroutin une station thermale des plus importantes.

« Les eaux d'Hammam-Meskhroutin se prêtent aux applications les plus larges de la médication thermale.

« L'efficacité de ces eaux était du reste connue des Romains. Les *aquæ Tibilitanæ* ont précédé Hammam-Meskhroutin. Ces thermes ont laissé des vestiges à différents endroits du plateau. Quelques piscines ont surtout résisté à l'action destructive du temps et des révolutions. L'une d'elles n'a pas moins du 55 mèt. de long; mais la hauteur où elle est placée n'a pas permis de l'utiliser, les eaux ayant baissé de niveau depuis des siècles, et ne sortant de terre qu'à un point de beaucoup inférieur. Les autres piscines, situées au-dessous des sources actuel-

les, ont repris leur ancienne destination; restaurées par les soins du Génie, elles ont formé jusqu'à ce jour les piscines de l'établissement militaire.

« De nouvelles baignoires, récemment terminées, au nombre de neuf, sont renfermées dans un grand bâtiment, et assez spacieuses pour que quatre ou cinq personnes y prennent place à la fois. L'appareil a été installé dans une anfractuosité de rocher, mais les bains de vapeur, établis dans une hutte en planches, divisée en deux compartiments, laissent beaucoup à désirer.

« Toutefois, comme on peut le voir, le mode d'administration des eaux en douches, en bains de vapeur et de piscine, en boisson et par inhalation, a lieu à Hammam-Meskhroutin comme dans les établissements thermaux les plus fréquentés. Leur efficacité est authentiquement démontrée, et nul doute qu'on leur restituera, au profit de la colonisation algérienne, l'importance qu'elles avaient acquise au temps des Romains. » (*Docteur Hamel.*)

Les eaux d'Hammam-Meskhroutin, qui donnent plus de 100,000 litres à l'heure, se prennent en boissons, douches, inhalations, bains ordinaires, bains de vapeur. L'hôpital militaire, créé d'abord pour 160 lits dès 1844, a été considérablement agrandi. Mais, parmi les améliorations introduites d'année en année, on signalera la création d'un établissement civil, de plusieurs groupes de jolis chalets, renfermant chacun de 5 à 6 chambres, où l'on peut se mettre en pension, nourriture comprise, pour 5, 7 et 9 fr. par jour.

A 17 kil. N.-O. d'Hammam-Meskhroutin, on visitera les belles grottes remplies de stalactites du *djebel-Taïa* (1,200 mèt.) et les cavernes à ossements de *R'ar-ed-Djemma*. Nombre d'inscriptions votives ont été gravées sur les parois des grottes, en l'honneur d'une divinité locale, l'auguste Bacax :

BACACI AVG SAC

. . . .

Voir le recueil Léon Renier, n°s 2583 à 2597.

La partie du chemin de fer, comprise entre Hammam-Meskhroutin et le Kroub, ne sera livrée que plus tard à la circulation. En voici une description sommaire :

De Meskhroutin à Bordj-Sabat, ou confluent de l'oued-Sabat et de l'oued-Bou-Hamdan, la voie ferrée prend une direction générale O., parallèle à l'oued-Bou-Hamdan, tantôt à dr., tantôt à g., et qu'elle coupe à

23 kil. sur un pont de 40 mèt. à 2 travées avec tablier métallique.

25 kil. Autre pont de 40 mèt.

35 kil. *Aïn-Taïa*, halte.

40 kil. Viaduc de 87 mèt. sur le Bou-Hamdan.

44 kil. Pont de 25 mèt. avec tablier métallique sur l'oued-bordj-Sabat. *Bordj* à dr. sur l'oued-Sabat; *Moulin* à g. sur l'oued-Bou-Hamdan. De là le chemin de fer s'en va au S.-O. entre le Bou-Hamdan à g. et l'oued-Zenati à dr., jusqu'au village de Sidi-Tamtam.

47 kil. *Bordj-Sabat,* station.

62 kil. **L'Oued-Zenati** *, station et village, *V.* p. 454. La voie ferrée rejoint en cet endroit la route de terre qu'elle avait quittée à Medjez-Ahmar.

72 kil., **Aïn-Regada**, station, *V.* p. 454.

87 kil. **Aïn-Abid**, station, *V.* p. 454. L'altitude de 855 mètres est ici la plus haute de route la ligne.

100 kil. **Bou-Nouara,** station, *V.* p. 454, direction N.-O.

114 kil. **Le Khroub***, station, *V.* p. 371. Embranchement sur Constantine à dr. et sur Setif à g.

128 kil. **Constantine**, *V.* p. 305.

belle pour la fiancer à un autre qu'à lui, il voulut l'épouser malgré l'interdiction formelle de la loi musulmane, malgré les remontrances et les supplications des anciens de la tribu, dont il fit rouler les têtes devant sa tente. Alors commencèrent les fantasia, les danses, terminées par un immense festin, puis, comme le couple maudit allait se retirer, les éléments furent bouleversés : le feu du démon sortit de terre, les eaux de leur lit, le tonnerre retentit effroyablement; puis, quand tout revint au calme, on retrouva l'Arabe et sa sœur, les gens de loi, les invités, les danseuses et les esclaves pétrifiés : les cônes représentent tous les acteurs de ce drame. Si, sur certains points, le sol résonne sous les pieds des chevaux, c'est la musique infernale de la noce. Si l'une des sources de la Cascade rejette au dehors des corps ronds ou ovoïdes, gros comme de petites dragées, les indigènes ne manquent pas de vous dire que ces petits corps, *pisolithes*, formés dans une colonne liquide tenant des sels en solution, sont les grains de kouskoussou du repas de noce. Et, ajoutent-ils, quand vient la nuit, fuyez cet endroit : chaque pierre reprend sa forme, la noce recommence, les danses continuent, et malheur à celui qui se laisserait entraîner; quand le jour reviendrait, il augmenterait le nombre des cônes.

« Les eaux d'Hammam-Meskhroutin, celles de la Cascade, comptent parmi les plus chaudes que l'on connaisse; leur température s'élève à 95°. Celles du Geyser, en Islande, sont de 109°, et celles de las Trincheras de 96°. Les Arabes utilisent cette haute température pour dépouiller de leurs parties solubles certaines plantes textiles qu'ils emploient à la confection de cordes et de nattes; pour laver leur linge et détruire les parasites dont il est trop souvent rempli; pour faire cuire des œufs, des légumes, de la volaille, etc.

« Les sources de la Ruine font monter le thermomètre à 90°. La source ferrugineuse a atteint 78°.

« Les eaux d'Hammam-Meskhroutin rentrent dans la classe des eaux salines; chlorurées sodiques simples, selon M. Durand-Fardel; tout aussi bien sulfatées calcaires, selon M. Hamel, le sulfate de chaux étant représenté par le même chiffre que le chlorure de sodium. Elles se rapprochent de plusieurs eaux thermales importantes et tiennent à la fois des Eaux-Bonnes de Bagnères, de Plombières, de Loëche, de Bath, d'Aix en Savoie et de Hammam-Rir'a (Miliana). (*V.* p. 75.)

« La source ferrugineuse sort des flancs des marnes ferrifères, sur la rive dr. de l'oued-Chedakhra, à environ 1000 mèt. de l'établissement militaire. C'est une eau ferrugineuse sulfatée presque identique aux eaux de Spa, de Bussang et de Pyrmont. L'existence d'une eau de cette nature à côté de sources salines et sulfureuses est d'une utilité reconnue. En permettant d'élargir le cercle des indications thérapeutiques, elle contribuera pour sa part à faire d'Hammam-Meskhroutin une station thermale des plus importantes.

« Les eaux d'Hammam-Meskhroutin se prêtent aux applications les plus larges de la médication thermale.

« L'efficacité de ces eaux était du reste connue des Romains. Les *aquæ Tibilitanæ* ont précédé Hammam-Meskhroutin. Ces thermes ont laissé des vestiges à différents endroits du plateau. Quelques piscines ont surtout résisté à l'action destructive du temps et des révolutions. L'une d'elles n'a pas moins du 55 mèt. de long; mais la hauteur où elle est placée n'a pas permis de l'utiliser, les eaux ayant baissé de niveau depuis des siècles, et ne sortant de terre qu'à un point de beaucoup inférieur. Les autres piscines, situées au-dessous des sources actuel-

les, ont repris leur ancienne destination; restaurées par les soins du Génie, elles ont formé jusqu'à ce jour les piscines de l'établissement militaire.

« De nouvelles baignoires, récemment terminées, au nombre de neuf, sont renfermées dans un grand bâtiment, et assez spacieuses pour que quatre ou cinq personnes y prennent place à la fois. L'appareil a été installé dans une anfractuosité de rocher, mais les bains de vapeur, établis dans une hutte en planches, divisée en deux compartiments, laissent beaucoup à désirer.

« Toutefois, comme on peut le voir, le mode d'administration des eaux en douches, en bains de vapeur et de piscine, en boisson et par inhalation, a lieu à Hammam-Meskhroutin comme dans les établissements thermaux les plus fréquentés. Leur efficacité est authentiquement démontrée, et nul doute qu'on leur restituera, au profit de la colonisation algérienne, l'importance qu'elles avaient acquise au temps des Romains. » (*Docteur Hamel.*)

Les eaux d'Hammam-Meskhroutin, qui donnent plus de 100,000 litres à l'heure, se prennent en boissons, douches, inhalations, bains ordinaires, bains de vapeur. L'hôpital militaire, créé d'abord pour 160 lits dès 1844, a été considérablement agrandi. Mais, parmi les améliorations introduites d'année en année, on signalera la création d'un établissement civil, de plusieurs groupes de jolis chalets, renfermant chacun de 5 à 6 chambres, où l'on peut se mettre en pension, nourriture comprise, pour 5, 7 et 9 fr. par jour.

A 17 kil. N.-O. d'Hammam-Meskhroutin, on visitera les belles grottes remplies de stalactites du *djebel-Taïa* (1,200 mèt.) et les cavernes à ossements de *R'ar-ed-Djemma*. Nombre d'inscriptions votives ont été gravées sur les parois des grottes, en l'honneur d'une divinité locale, l'auguste Bacax :

BACACI AVG SAC

. . . .

Voir le recueil Léon Renier, nos 2583 à 2597.

La partie du chemin de fer, comprise entre Hammam-Meskhroutin et le Kroub, ne sera livrée que plus tard à la circulation. En voici une description sommaire :

De Meskhroutin à Bordj-Sabat, ou confluent de l'oued-Sabat et de l'oued-Bou-Hamdan, la voie ferrée prend une direction générale O., parallèle à l'oued-Bou-Hamdan, tantôt à dr., tantôt à g., et qu'elle coupe à

23 kil. sur un pont de 40 mèt. à 2 travées avec tablier métallique.

25 kil. Autre pont de 40 mèt.

35 kil. *Aïn-Taïa*, halte.

40 kil. Viaduc de 87 mèt. sur le Bou-Hamdan.

44 kil. Pont de 25 mèt. avec tablier métallique sur l'oued-bordj-Sabat. *Bordj* à dr. sur l'oued-Sabat; *Moulin* à g. sur l'oued-Bou-Hamdan. De là le chemin de fer s'en va au S.-O. entre le Bou-Hamdan à g. et l'oued-Zenati à dr., jusqu'au village de Sidi-Tamtam.

47 kil. *Bordj-Sabat*, station.

62 kil. **L'Oued-Zenati** *, station et village, *V.* p. 454. La voie ferrée rejoint en cet endroit la route de terre qu'elle avait quittée à Medjez-Ahmar.

72 kil., **Aïn-Regada**, station, *V.* p. 454.

87 kil. **Aïn-Abid**, station, *V.* p. 454. L'altitude de 855 mètres est ici la plus haute de route la ligne.

100 kil. **Bou-Nouara**, station, *V.* p. 454, direction N.-O.

114 kil. **Le Khroub***, station, *V.* p. 371. Embranchement sur Constantine à dr. et sur Setif à g.

128 kil. **Constantine**, *V.* p. 305.

ROUTE 73.

DE BÔNE A SOUK-AHRRAS

A. Chemin de fer. — *B*. Route de terre.

A. — 107 kil. 55 kil. de Bône à Duvivier. 52 kil. de Duvivier à Souk-Ahrras. Voir les indicateurs spéciaux pour le tarif de chaque classe à chaque station.

55 kil. de Bône à Duvivier, *V*. R. 71.

De Duvivier, station du chemin de fer de Bône à Guelma, se détache le chemin de Souk-Ahrras dans une direction générale S.-E.

55 kil. 1/2, pont sur la Seïbouse.

56 kil., **Duvivier**, *V*. p. 471.

64 kil. Pont sur l'oued-Melah, affluent de la Seïbouse.

65 kil. **Medjez-Sfa**, annexe de Duvivier, à la jonction des routes de Guelma et de Bône à Souk-Ahrras. Le village est situé à dr. du chemin de fer dans un crochet que ce dernier fait entre le 66e et le 69e kil. Après avoir traversé un tunnel, on arrive à

73 kil. 1/2, *Aïn-Tahamimin*, hameau dépendant de Duvivier. Le chemin de fer monte et s'engage dans deux petits tunnels.

78 kil., *halte forestière*. Le chemin de fer, montant toujours, fait dans la direction E., pour revenir à l'O., un crochet de 12 kil. Tunnel de 800 mèt. au 83e kil. et de 200 mèt. au 86e kil.

90 kil. 1/2., **La Verdure**, village de 25 feux, devant son nom à un cantinier qui s'était fixé sur ce point, il y a une vingtaine d'années.

92 kil. Tunnel de 500 mèt.

93 kil. Tunnel de 200 mèt. La gorge dite du *Colimaçon*, que vient de parcourir la voie ferrée, est des plus sauvages et des plus pittoresques.

98 kil. **Aïn-Seïnour**. *V*. ci-dessous.

Après avoir atteint, au 100e kil., la plus grande altitude de la route, 778 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et avoir traversé un dernier tunnel au 106e kil., on arrive à

107 kil. **Souk-Ahrras** (*V*. plus bas).

B. — 99 kil. Route carrossable.

12 kil. **d'Uzerville** (*V*. p. 461).

25 kil. **Mondovi** (*V*. p. 471).

30 kil. **Barral** (*V*. p. 471).

44 kil. **Bou-Daroua**, sur la rive g. de la Seïbouse, village de 30 feux avec 10 fermes isolées, en création; ruines romaines.

58 kil. **Duvivier** (*V*. p. 471).

68 kil. **Medjez-Sfa** (*V*. ci-dessus).

72 kil. *Aïn-Tahamimin* (*V*. ci-dessus).

75 kil. A dr., route vicinale conduisant au hameau, 2 kil., et au village, 6 kil. de l'**Oued-Cham**; ce nouveau centre de 55 feux est situé dans une fertile contrée. « Du mamelon qui touche au village, sort une source superbe que les Romains avaient aménagée. Au point où elle sourd, a été découvert un bassin antique bien conservé mesurant 1 mèt. de hauteur et 18 mèt. de diamètre, et sur le terrain environnant plusieurs inscriptions chrétiennes.» (*O. Niel*).

80 kil. **La Verdure** (*V*. ci-dessus.)

88 kil. **Aïn Senour**, où l'on arrive après avoir traversé une belle forêt de chênes-lièges; village de 50 feux en création. Les *eaux gazeuses* froides d'Aïn-Senour sont utilisées pour la table à Souk-Ahrras.

99 kil, **Souk-Ahrras** *.

HISTOIRE. — La ville de Souk-Ahrras, située par 36° 15′ de latitude N. et 5° 37′ de longitude E. à 4 kil. O. de l'*oued-Medjerda*, *Bagradas* des anciens, et 35 kil. O. de la Tunisie, s'élève sur un petit plateau mamelonné, à 630 mèt. d'altitude. Des ruines, couvrant un périmètre de 10 hectares sur ce plateau, attestent l'existence d'un établissement romain important, d'où l'on rayonnait dans les bassins de la Seïbouse, de

la Medjerda et de la Mellaya. Diverses inscriptions, découvertes principalement par M. le capitaine J. Lewal, permettent d'assurer la synonymie de Souk-Ahrras avec Thagaste, siège d'un évêché. Voici les fragments essentiels de l'une d'elles :

MAMVLLIOM
FIL . . . . .
ORDO SPLENDI
DISSIMVS THA
GASTENSIVM
. . . .

« A Marius Amullius, fils de Marius..... le très-splendide corps municipal des citoyens de Thagaste. »

Saint-Augustin, que nous retrouverons plus loin, est né le 13 novembre 334, à Thagaste, dont Patrice, son père, était décurion.

Souk-Ahrras, le Marché du Bruit, est le nom qui a prévalu pour l'appellation de la ville actuelle. D'après M. le capitaine J. Lewal, l'origine de ce mot vient de Souk, marché, et d'Ahrras, nom d'un cordonnier qui possédait une petite boutique établie dans des ruines romaines, près de la fontaine nommée Aïn-el-Bouïra, à 2 kil. E. de la ville actuelle. « Le marché, qui avait pris le nom du cordonnier, dut se déplacer, parce que les sources ne fournissaient presque plus d'eau. Il fut transféré aux ruines de Thagaste, que les indigènes nommaient *Sidi-Messaoud;* mais on conserva au marché le nom d'Ahrras, sous lequel il était connu. »

Quoi qu'il en soit, Souk-Ahrras, ancien centre de commandement de la puissante tribu des Hanencha, fut, lors de la révolte de ces derniers, en 1852, érigé en poste militaire, annexe de Guelma, et en cercle militaire dépendant de Bône, à la fin de 1855.

L'heureuse et exceptionnelle position de Souk-Ahrras, sur la jonction des routes de Tunis à Constantine et de Tebessa à Bône, et sur la jonction du chemin de fer de Tunis avec les chemins de fer de l'Algérie, l'importance du commerce qui s'effectue avec la régence de Tunis, dont il est distant de 35 kil. en droite ligne, les immenses quantités de grains et les nombreux bestiaux, bœufs et moutons, que fournit cette contrée, l'étendue des forêts environnantes, bois de construction et liège, un marché très-important, des terres de qualité supérieure, de grandes facilités pour l'élevage du bétail, des cours d'eau abondants et un climat des plus salubres forment une réunion d'avantages qu'on chercherait difficilement ailleurs, et expliquent le développement rapide dû à la seule initiative des colons.

Souk-Ahrras, chef-lieu de commune de l'arrondissement de Guelma, compte 3,065 hab. dont 842 Français, 121 Israélites, 822 indigènes et 1,980 étrangers. La commune indigène est de 52,865 hab., dont 255 Français, 52,370 indigènes et 240 étrangers.

Description. — Il n'y a rien à dire sur les constructions de la nouvelle ville, assez bien alignées et distribuées. On peut visiter l'église, les écoles, la mosquée, le marché aux grains et le bordj qui renferme la maison du commandant supérieur du cercle, le bureau arabe et les bâtiments pour une petite garnison. C'est dans ce bordj également que sont réunis les différents débris de monuments de Thagaste, tombeaux, pierres tumulaires, inscriptions. Voici, parmi ces dernières, celle d'une centenaire :

D. M. S.
CLAVDIA. RVFI
NA SACERDOS
MAGNA. PIA. VIX.
ANNIS. CIII.
H. S. E.

et cette autre :

THA
GASI
CHAE
RE

que M. le capitaine du génie Hartman explique ainsi, en faisant des deux lignes le mot grec χαῖρε : « *Salut, Thagasiens!* »

La région située au S. de Souk-Ahrras offre à l'archéologue, dans un rayon moyen de 25 kil., des points fort curieux à visiter, qui sont Khremissa, Tifech, Mdaourouch et Taoura.

A 26 kil. O.-S.-O., à 940 mèt. d'altit., près des sources de la Medjerda, les Romains avaient fondé la cité de *Thubursicum-Numidarum*, aujourd'hui *Khremissa*. La ville ancienne couvre de ses ruines une suite de collines rondes et verdoyantes formant amphithéâtre ; on remarque parmi ces ruines celles d'un théâtre, cachées en partie par une construction dont la destination est inconnue. Une source thermale sourd d'un bâtiment reconnaissable à la porte cintrée des citernes ; des fragments de palais, de constructions particulières, de murs d'une ville, d'une basilique, d'un arc de triomphe et de mosaïque offrent un vaste champ d'études à l'explorateur. Parmi les inscriptions, on signalera la suivante établissant le nom de la ville romaine :

IMP. CAES. M. AVRELIO CLAVDIO. . . .
. . . . RESPVB. COLONIAE
THVBVRS. NVMIDARVM

Les inscriptions tumulaires recueillies à Khremissa sont nombreuses ; toutes sont latines, mais plusieurs d'entre elles présentent des prénoms romains associés à des noms qui appartiennent évidemment à une autre race, ceux par exemple cités par M. l'abbé Léon Godard : Namgedde, Malabatha, Soremita. Du reste, tout le pâté montagneux qui environne la Seïbouse paraît avoir été, du temps des Romains, habité principalement par des populations indigènes plus ou moins assimilées à la nation conquérante ; et c'est là surtout qu'on rencontre le plus fréquemment des souvenirs libyens.

L'inscription suivante fixe l'orthographe du nom de la tribu des *Musulames*, tribu qui joue un rôle dans la révolte de Tacfarinas ; ce nom offrait de nombreuses variantes dans les auteurs anciens : C. CORNELIVS.... PRAEF. COHOR. I. MVSVLAM. IN MAVR... « Caïus Cornelius... préfet de la première cohorte des Musulames en Mauritanie.... »

Thubursicum eut souvent à souffrir de diverses invasions et des querelles sans nombre de ses administrateurs. Sous ses vestiges, dit M. Chabassières, on retrouve les preuves incontestables de cinq ou six réédifications successives. Elle était la résidence d'un intendant ou procureur ; elle fut relevée la première fois par Caïus Gracchus, vers la même époque que Carthage et Zama (22 ans av. J.-C.).

Thubursicum, qu'on retrouve dans le *Teboursek* des Arabes, avait conservé son nom jusqu'au milieu du XIVe s. Ebn-Chemân a raconté dans sa chronique la guerre de l'émir de Tunis, Abd-el-Azis (1297 à 1307), avec l'émir de Bône, Abou-Abd-Allah ; ce dernier, poursuivi de Teboursek à la Seïbouse, éprouva de grandes pertes.

M. l'abbé Godard signale, entre Khremissa et Tifech, une citadelle dont les murs présentent des peintures frustes d'origine carthaginoise ; Dréa, selon le même écrivain, n'aurait été qu'un castellum destiné à défendre le défilé qui conduit de Tifech à Khremissa.

A 6 kil. 1/2 E. de Khremissa et 25 kil. S.-O. de Souk-Ahrras, se trouve *Tifech, Tipasa*, à 958 mèt. d'altit. ; entre la Medjerda et l'oued-Tifech : ce dernier, grossi par les deux grandes sources d'Aïn-Khellakhel, est la tête de la Seïbouse. El-Bekri dit : « Tifech est une ville d'une haute antiquité, remarquable par l'élévation de ses édifices. Elle possède plusieurs sources, des terres en plein rapport, et occupe une position sur

le flanc d'une montagne. On voit dans cette ville beaucoup de ruines anciennes. » La ville arabe a complètement disparu. Les ruines de Tipasa, nom que l'on retrouve dans une autre localité de la province d'Alger (*V.* p.97), dominent l'immense plaine de Tifech, qui devait être d'une fertilité incalculable à en juger par le grand nombre de fermes et de villas éparses sur une surface de plus de 1,000 hectares. La citadelle de Tipasa est en grande partie debout. Accessible seulement du côté S., elle s'élevait par gradins dans sa partie N., et dépassait alors de 45 à 50 mèt. le seuil de la porte. Sur l'emplacement des forêts qui couvraient les montagnes, séparant Tipasa de Thubursicum, M. Chabassières signale l'existence de citernes grillées autrefois, communiquant entre elles, et qu'il suppose avoir été destinées à renfermer les animaux qui servaient aux combats et aux jeux dans les divers points de l'Afrique.

A 4 kil. S.-E. de Tifech, au lieu dit *Ouarce*, dolmens nombreux.

A 12 kil. S., forêts du *djebel-Dakla*. 4 kil. plus loin, ruines d'un établissement antique à *Aïn-Tamatmat*. A 10 kil. plus loin encore et à 26 kil. S. de Souk-Ahrras, à 935 mèt. d'altit., *Mdaourouch*, autrefois *Madaure*, une des plus anciennes colonies romaines. La position de la ville est admirable. Au N., sont de nombreux cours d'eau alimentant la Medjerda. Au S., les forêts couronnant les crêtes du *djebel Bou-Sessou*. Au N.-E., les pittoresques et montueux horizons du cercle de Souk-Ahrras et les principales chaînes dentelées des montagnes de la Tunisie. On trouve dans ses ruines des restes de constructions intéressantes, des fragments de sculptures, de colonnes torses, de chapiteaux, de corniches du plus beau style, et une forteresse byzantine qui, dans l'origine, a dû être un palais; elle a été édifiée par le préfet Gabinius et par Sabinius; elle est faite de matériaux divers, parmi lesquels des bas-reliefs et des inscriptions, celle-ci entre autres :

. . . . . CLAVDIVS
. . . . VERI
TATIS AMATOR
VIXIT ANN. CV
H. S. E.

« . . . . Claudius. . . . ami de la vérité, a vécu 105 ans. Il repose ici. »

« Voilà, dit M. Léon Godard, une épithète très-convenable pour un habitant centenaire d'une ville savante. »

Apulée, philosophe, rhéteur et romancier latin, naquit dans la colonie romaine de Madaure, l'an 114 de J.-C., à la fin du règne de Trajan. Il vint s'établir à Carthage à 34 ans, et il y épousa une riche veuve. Il mourut en 184, à l'âge de 70 ans, sous le règne de Commode. « L'ouvrage qui fera vivre le nom d'Apulée, dit M. A. Pierron, c'est le roman où il a développé le sujet si vivement esquissé par Lucien, les tribulations d'un âne qui avait été homme, et qui finit par reprendre sa dignité de bipède. *L'Ane d'Or* est un tableau complet de la vie et de la société au IIe s. Mais la barbarie dans le style s'étale complaisamment chez Apulée, et prend pour ainsi dire possession de la langue romaine. »

Saint-Augustin fit une partie de ses études dans la même ville et la quitta à l'âge de seize ans, pour aller suivre un cours de rhétorique à Carthage.

A 22 kil. S.-E. de Souk-Ahrras, près d'*Aïn-Guettar*, ancienne smala de spahis, *Taoura*, l'ancienne Tagura. « Elle présente ses ruines, dit M. A. Berbrugger, sur les pentes mamelonnées de la rive dr. d'un ruisseau, lequel prend naissance à une fontaine qu'on trouve sur la route, à 4 kil. de Tamatmat, et qui va se jeter dans la Medjerda, direction

Nord. Le mamelon le plus rapproché de ce ruisseau offre des pentes rocheuses escarpées sur trois faces, abordables seulement du côté opposé. Ce mamelon est couronné par un petit fort dont les restes sont la partie la plus intéressante de ces ruines. » Ce fort n'était autre qu'un ancien temple que les Arabes avaient crénelé. Sur la route du Souk-Ahrras à Taoura, à 10 kil. dans un défilé, *Hammam-Tassa*, eaux sulfureuses à 43°, très-utilisées par les Arabes ; un gourbi sert d'établissement.

A 11 kil. N.-E., sur le chemin de Souk-Ahrras à la Calle, au versant S. du *djebel-Mçid*, et près de nombreuses ruines romaines, coulent des eaux thermales sulfureuses et salines d'une température de 32° ; elles sont connues sous le nom de *Hammam-Oulad-Zeïd ;* deux piscines récemment construites permettent de se baigner dans ces eaux. Plus haut, à 29 kil., entre les Beni-Salah et Bou-Hadjar, *Hammam des Oulad-Messaoud,* eaux sulfureuses de 45 à 47°.

ROUTE 74.

DE BÔNE A LA CALE

A. Par la Cheffia. — *B*. Par Bordj-Ali-Bey.

A. 80 kil. — Route carrossable.

Après avoir laissé à d. le chemin de fer de Bône à Guelma et l'oued-Seïbouse, la route traverse l'immense et belle plaine des *Beni-Urgin* jusqu'à

18 kil. **Randon** (*V*. p. 471).

23 kil. **Zériger n° 1**, village en création sur la rive g. de l'*oued-Bou-Namoussa*, affluent du Mafrag. A droite, sur le chemin de Mondovi à La Calle, à 6 kil. **Zeriger n° 2**.

Bassin de la Cheffia entre les *Merdès* et les *Beni-Ahmar*. Cette contrée est remarquable par les nécropoles libyques et les monuments mégalithiques, longuement et savamment décrits par MM. Reboud, Faidherbe, Cherbonneau, Poulle, Letourneux, etc. Le bassin de la Cheffia possède de nombreuses sources thermales et minérales, celle entre autres, sulfureuse-gazeuse à 35°, dite *Hammam-Cheffia*, au pied du *Djebel-en-Mâga* à 30 kil. O.-S.-O. de La Calle.

46 kil. L'*oued-Cheffia*.

52 kil. L'*oued-Zitoun*.

60 kil. L'*oued-Guergour*.

62 kil. *Le Tarf*, emplacement d'un futur village.

74 kil. La route passe entre *El-Guera-el-Oubeira*, à g., et *El-Guera-el-Hout*, à d. Près du premier de ces deux lacs, *Hammam-el-Mazen,* eaux sulfureuses et tièdes, fréquentées par les Arabes.

80 kil. **La Calle** (*V*. ci-dessous).

B. 64 kil. Route muletière.

Plaines marécageuses entre la Seïbouse et le *Mafrag* que l'on traverse sur un bac, à 20 kil de Bône.

44. kil. *Bordj-Ali-Bey*.

56 kil. La route passe entre *El-Guera-el-Melah* à g. et *El-Guera-el-Oubeira* à d.

64 kil. **La Calle** *.

SITUATION. La ville de La Calle est située sur la côte septentrionale de l'Afrique par 6°7′ de longitude orientale et 36°55 de latitude N. ; elle est entourée par la mer, excepté à l'E., où s'étend une plage de sable d'environ 150 m. de longueur et où se trouve la porte de terre. Dans toutes les autres directions la ville est défendue par des rochers inabordables. Elle est bâtie sur ces rochers. Sa longueur est de 350 m., et sa largeur de 60. Une somme de 1 million a été employée pour la construction d'une jetée qui a fait disparaître une barre ou brisant qui rendait très-dangereux aux navires à vapeur et aux bateaux corailleurs l'accès du petit port de la Calle.

Histoire. La Calle est-elle la *Tunilia*, une des stations anciennes marquées sur la Table de Peutinger? En attendant que l'affirmative soit résolue, on sait que la Calle est le *Mers-el-Kharez*, le port aux breloques, ou *Mers-ed-Djoun*, le port de la baie, des Arabes. « A l'orient de Bône, dit El-Bekri, il y a une autre ville renommée Mers-el-Kharez, où se trouve le corail. La mer environne cet endroit de tous les côtés, à l'exception d'un chemin très-étroit; elle parvient même quelquefois à couper ce passage pendant la saison de l'hiver. Mers-el-Kharez est entourée d'un mur et renferme un bazar très-fréquenté. Depuis peu de temps on y a établi un débarcadère pour les navires. On construit à Mers-el-Kharez des vaisseaux et des bâtiments de guerre, qui servent à porter le ravage dans le pays de Roum et les côtes de l'Europe. Cette ville est le rendez-vous des corsaires ; il en arrive de tous les côtés, attendu que la traversée de là en Sardaigne est assez courte pour être effectuée en deux jours. Vis-à-vis de Mers-el-Kharez est un puits appelé Bir-Azrag, dont l'eau est malsaine ; aussi dit-on proverbialement : « Il vaut mieux recevoir un coup de javelot que de boire au puits d'Arzag. » Le revenu de Mers-el-Kharez s'élève à dix mille dinars, 100,000 francs.

Ibn-Khaldoun nous apprend qu'en 686 (1287 de J.-C.), les Siciliens, commandés par le marquis Roger Loria, battirent en brèche et prirent d'assaut Mers-el-Kharez. Ils y mirent le feu, après l'avoir pillée, et emmenèrent les habitants en captivité.

La Calle s'appelait encore Mers-el-Kharez, lorsque des établissements français furent formés sur la côte de Barbarie, en vertu du traité de commerce conclu sous le règne de Hassen-ben-Kheir-ed-Din, traité qui accordait à la France : 1° le privilège exclusif de la pêche du corail le long de la côte d'Afrique dépendant de la régence d'Alger; 2° l'exportation annuelle d'une certaine quantité de grains, ainsi que des cuirs, des laines, des cires et autres productions du pays.

Ce privilège remonte à l'année 1560. A cette époque, un certain nombre de négociants, la plupart Marseillais et parmi lesquels on cite Thomas Linches et Carlin Didier, formèrent une association qui fut connue sous la dénomination de Compagnie d'Afrique jusqu'en 1799, époque de l'expédition des Français en Egypte. Le premier établissement qu'ils formèrent fut le *Bastion de France,* entre la Calle et le cap Rosa. Cet établissement eut à subir des vicissitudes diverses jusqu'en 1694, époque à laquelle la Compagnie crut devoir l'abandonner pour établir le siège de ses opérations à la Calle.

Des considérations de diverses nature déterminèrent ce choix. On doit citer entre autres l'avantageuse position du rocher isolé de la Calle, le joli port que cette position procure, la fertilité des environs, la bonté et l'abondance des eaux, l'heureuse configuration du terrain pour la défense militaire, enfin le voisinage des mers les plus riches en corail : aussi la Calle est-elle restée, pendant plus d'un siècle, le centre de tout le commerce de la Compagnie d'Afrique; il y avait ensuite de simples comptoirs à Bône, à Collo, et en dernier lieu à Tabarka, dans la régence de Tunis.

Avec tant de ressources, la Calle devait parvenir et parvint bientôt en effet à un état florissant. La Compagnie y entretenait dans les derniers temps un agent principal avec le titre de gouverneur, un certain nombre d'employés et une garnison de 50 hommes commandée par un capitaine.

L'établissement de la Calle profitait à nos provinces du Midi, auxquelles il offrait des matières premières utiles ; il fut longtemps une

excellente école de matelots pour notre navigation.

Au milieu de la guerre déclarée aux privilèges, en 1789, ceux des compagnies commerciales ne pouvaient pas être épargnés. Toutes ces compagnies furent dissoutes, hors celle d'Afrique, mais la guerre maritime lui porta un coup funeste, et, en 1779, la saisie des propriétés de la Compagnie força les habitants de la Calle d'abandonner la colonie. Tout ce qu'ils laissèrent sur les lieux fut livré au pillage et à la destruction.

Sur ces entrefaites l'Angleterre, restée maîtresse de la Méditerranée, profita de son ascendant sur la régence d'Alger pour se faire céder, en 1807, nos concessions d'Afrique moyennant une redevance annuelle de 267,500 fr. : elle les garda près de 10 années ; notre reprise de possession ne date que de 1816. Nous n'avions alors à reprendre que des ruines. La restauration des bâtiments dut, en conséquence, être le premier soin du Gouvernement.

Le privilège commercial fut concédé en 1822 à M. Paret, de Marseille, pour 8 années, et l'exploitation de la pêche du corail fut dirigée par le département des affaires étrangères. Ces deux systèmes d'exploitation étaient en pleine vigueur lorsque la guerre éclata tout à coup, en juin 1827, entre la France et Alger. L'abandon de la Calle et sa destruction par les troupes du dey en furent la suite.

La conquête d'Alger, en 1830, devait appeler l'attention du Gouvernement sur les avantages qu'il était permis d'attendre de la restauration de la Calle. Une reconnaissance fut faite au mois de mai 1831. A cette époque, la Calle ne présentait que des masures abandonnées ; Bône ne nous appartenait point encore, et l'occupation de la Calle, qui présentait de grandes difficultés, n'eut lieu que le 22 juillet 1836.

La Calle, cercle militaire de la subdivision de Bône et chef-lieu de commune de plein exercice, compte avec Kef-Oum-Teboul, son annexe, 5,961 hab., dont 630 Français, 66 Israélites, 1,220 indigènes et 4,045 étrangers. La population de la commune indigène est de 17,234 hab., dont 40 Français et 17,194 indigènes.

La pêche du corail, faite sous la surveillance d'un petit bâtiment de l'Etat, donne à la Calle une grande animation pendant la belle saison. Le nombre des bateaux corailleurs, qui était de 62 en 1832, est de 225 en 1876, 164 Français et 61 Italiens.

Ce n'est pas sortir de notre sujet que de dire comment se fait la pêche du corail. Le procédé pour extraire cette matière du fond de la mer est fort simple, et c'est toujours celui qu'on employait au xi[e] et xii[e] s. On prend une croix de bois de la longueur d'environ une coudée au centre de laquelle on attache une pierre très-pesante, capable de la faire descendre et de la maintenir au fond de l'eau ; on garnit ensuite de petites bourses, faites d'un chanvre très-fort, chaque extrémité de la croix, qu'on tient horizontalement au moyen d'une corde et qu'on laisse tomber dans la mer. Lorsque les pêcheurs sentent que la croix a touché le fond, ils lient la corde au bateau, puis ils rament à dr. à g. et circulairement sur les couches de corail. La pierre détache des rochers cette substance précieuse, qui tombe dans les filets ou demeure pendante aux bras de la croix. L'équipage d'un bateau, qui jauge de 6 à 14 tonneaux, se compose de 10 à 12 hommes, y compris le patron et un poupier. Les meilleurs matelots sont payés 500 et 400 fr. pour les six mois d'été ; le plus grand nombre est à la solde de 300 et même 200 francs. Tous reçoivent des rations de vivres dont le coût journalier est évalué à 0,50 c.

Description. La Calle comprenait, au temps de la Compagnie d'Afrique,

un grand nombre de beaux magasins, des quais, une église, un lazaret, des postes militaires, des bastions armés de canons, un ouvrage avancé dit du *Moulin*, une mosquée pour les Maures employés par la Compagnie, enfin tout ce qui pouvait être nécessaire au bien-être, à l'approvisionnement et à la défense d'une ville de 2,000 âmes, bien qu'en certaines saisons la population descendît au-dessous de ce chiffre. Lors de la reconnaissance faite en 1831, quelques pans de murs, qui étaient encore debout, ne pouvaient servir qu'à faire reconnaître le tracé et la disposition intérieure des établissements. Les batteries avaient beaucoup souffert ; la tour du Moulin, construite sur une hauteur isolée et munie de retranchements, était seule dans un assez bon état de conservation. Comme, lors de la prise de possession définitive de la Calle, en 1836, il n'était pas aussi nécessaire de fortifier la presqu'île sur laquelle elle est bâtie, et qu'il ne s'agissait alors que de se défendre contre les Arabes, on se contenta d'abord de relever les anciennes murailles. Ce n'est que dans ces derniers temps que la Calle a été entourée d'une nouvelle enceinte, renfermant tous les bâtiments militaires que comporte l'installation d'une petite garnison de 200 hommes, et tous les bâtiments civils nécessaires à l'administration et à une population tant sédentaire que flottante. On n'a du reste aucun monument saillant à signaler dans la Calle.

Environs. — *Les Lacs*. Le cercle de la Calle est couvert de riches forêts de chênes-lièges, qui sont exploitées. En avant de ces forêts, qui couvrent une superficie de plus de 15,000 hect., s'étendent les trois lacs dont on a parlé plus haut. Le plus petit, *Guera-el-Melah*, étang salé, à 8 kil. O. de la Calle, communique avec la mer par un chenal. Le second, *Guera-el-Gara* ou *El-Oubeira*, est situé à 5 kil. 1/2 S. Le troisième, à 6 kil. O., est le *Guera-el-Hout*, étang des poissons. La petite rivière qui conduit les eaux de ce lac à la mer s'appelle *oued-el-Hout*, la rivière des poissons. Les bords de ces trois lacs sont garnis d'ormes, de saules, de frênes, de charmes et de peupliers de diverses espèces. Le territoire compris entre ces trois lacs et la mer a environ 16 lieues de circonférence. Plus de la moitié de ce sol est non-seulement cultivable, mais fertile et arrosée par de nombreux ruisseaux.

12 kil. N.-O., *le Bastion* ou *Vieille Calle*, entre la mer et l'extrémité N.-O. du Guera-el-Melah. Le Bastion, dont il ne reste plus qu'une tour en ruine, a été fondé, en 1561, comme on l'a vu plus haut, par les deux Marseillais Linches et Didier, pour l'établissement de la Compagnie d'Afrique, en même temps que la Calle était occupée pour offrir un abri aux navires de cette même compagnie. Détruit en 1599 par les Turcs de Bône, sous le prétexte de la famine attribuée à l'exportation des grains, le Bastion fut rétabli, en 1618.

Le Bastion, détruit et relevé à plusieurs reprises, fut abandonné en 1694 ; l'établissement fut transporté à la Calle.

11 kil. E. *Kef-oum-et-Teboul*, le Rocher des Scories, piton isolé de 320 mèt. d'altitude et taillé en pain de sucre, entre Guera-el-Hout et la frontière de Tunis. Kef-oum-Teboul dont les mines produisent du plomb argentifère d'un grand rendement, est aujourd'hui un des principaux établissements industriels de l'Algérie. Le personnel de l'administration et des ouvriers, au nombre de 300, occupe un bâtiment dans le *camp retranché*, noyau d'un futur village.

11 kil. S.-E. *Hammam-Si-Ali-Labrak*, le *Nalpotès* des Romains, au pied du Kef-el-Hammam. Eaux thermales simples, à 35°, utilisées par les Arabes.

QUATRIÈME SECTION

—

TUNIS

I. — DE MARSEILLE A TUNIS

Voir les renseignements généraux pour le service des paquebots-postes, les heures des départs et les prix des places.

La distance de Marseille à Tunis est de 660 milles ou 1222 kil. 1/3; la durée de la traversée est de 88 h., arrêts compris.

Le paquebot-poste de la compagnie Valery, après avoir quitté le mercredi, à 6 h. du soir, le bassin et l'avant-port de La Joliette, passé devant le fort Saint-Jean qui défend l'ancien port, laissé à g. les îlots de Ratonneau et de Pomègue et à dr. les Catalans et la vallée des Auffes qui domine Notre-Dame-de-la-Garde, prend une direction S.-E.

Le jeudi, au point du jour, les monts *Cinto* et *d'Oro* s'estompent dans la brume ; puis les montagnes s'accentuent, les côtes se dessinent plus nettement, et à 9 heures du matin, on arrive à

186 mil. ou 344 kil. 1/2, **Ajaccio**, dont le port, large et sûr, s'ouvre dans un golfe profond qui a plus de 50 kil. de tour. Un arrêt de 2 h. permet au voyageur de descendre à terre et de visiter la ville. (Consulter l'itinéraire général de la France (*Corse*), par A. Joanne.)

Le paquebot, repartant à 11 h., passe plus tard devant les côtes O. de Sardaigne, puis va droit sur Bône dans une direction S.-S.-O.

Le vendredi, à midi, les brumes terrestres se dissipent, et laissent voir la ligne de montagnes commençant au cap Takoutch à l'O., pour se perdre dans les Beni-Salah, à l'E.

Après avoir dépassé à dr. le phare du cap de Garde, le rocher du Lion et les coteaux verdoyants des environs de Bône, le paquebot entre d'abord dans l'avant-port et vient bientôt s'accoter contre le quai, à 2 heures du soir, après une traversée de 44 heures.

Un arrêt de 24 h. est plus que suffisant pour permettre de visiter, dans la matinée, la jolie ville de Bône, et de faire une excursion aux ruines d'Hippone (*V.* p. 467).

C'est à Bône que le paquebot, parti de Marseille, embarque pour Tunis les voyageurs venant de la côte d'Alger à Bône; le départ a lieu le samedi à 2 h. de l'après-midi.

De Bône à la Calle, direction E. (*V.* p. 356), durée de la traversée 4 h.

531 mil. ou 983 kil. 1/2, **La Calle** (*V.* p. 480). Le paquebot touche devant cette petite ville, la première et la troisième semaine de chaque mois. Après un arrêt de 2 h., on re-

part de la Calle le samedi à 8 h. du soir ; de la Calle le paquebot double le *cap Roux*, tête de limite de nos possessions entre la province de Constantine et la Régence de Tunis (*V.* p. 357).

Au cap Roux succède le *cap de Tabarka*, d'un aspect aussi triste que le précédent. La côte, en ce point, se courbant vers le S.-E., forme une baie à l'ouverture de laquelle on remarque, tout d'abord, l'*île de Tabarka*, rocher stérile couronné de fortifications du côté du N. et couvert, dans les autres parties, de ruines d'anciennes murailles ou d'anciens travaux de défense. Cette île a appartenu pendant plusieurs siècles aux Lomellini de Gênes, qui y entretenaient une colonie de 1,500 personnes, y compris 80 soldats de la garnison et les équipages des bateaux corailleurs. L'île de Tabarka fut livrée par trahison au bey de Tunis, en 1738.

Derrière l'île, à g. de l'oued-Zaine, se trouve le petit fort de *Bordj-ed-Djedid.*

La côte remonte ensuite au N.-E. Au-delà de plages assez étendues, elle s'élève jusqu'au *cap Nègre*, à une hauteur de 490 mèt. La Compagnie d'Afrique a eu, dès 1604, un établissement dans cet endroit, pour le commerce des grains, des laines, des cuirs et de la cire.

Après les hauteurs du cap Nègre, les terres présentent une grande vallée entre elles et le *cap Serrat ;* ce dernier se reconnaît à deux mamelons arrondis plus élevés que le reste de la côte.

Le paquebot laisse dans le lointain à sa g., entre le cap Nègre et le cap Serrat, l'*île de la Galite*, dont le sommet le plus élevé a 476 mèt. Cette île, sur laquelle on rencontre des débris d'anciennes constructions, a souvent servi de refuge aux pirates et aux contrebandiers. Il y a quelques années encore, c'était le rendez-vous et le dépôt des contrebandiers italiens, qui apportaient des munitions et des armes aux Arabes : les bateaux corailleurs faisaient presque tous ce métier, avant que nos bâtiments de guerre vinssent surveiller l'île de la *Galite.* C'est aux abords de cette île que des pêcheurs italiens pêchent les langoustes, qu'ils vont porter en Sicile ou sur les côtes d'Afrique.

Du cap Serrat au *cap d'El-Keroun*, on passe devant les petits *îlots de Fratelli.*

Le *cap Blanc* vient ensuite. C'est le *Ras-el-Biod* des Arabes, le *Candidum promontorium* des anciens ; ce cap n'a donc pas changé de nom.

La petite ville, descendant en pente douce d'une colline à la mer, est celle de **Bizerte** (*Ben-Zert*), à l'entrée d'un lac portant le même nom. Cette ville, bâtie en triangle et entourée de murs défendus par des tours et des bastions, contient une population de 5,000 hab. dont 200 Européens. Bizerte fait un grand commerce de céréales et de laines ; elle est aussi le rendez-vous des pêcheurs de corail ; quelques travaux feraient de son port un des meilleurs de la Tunisie. Bizerte est l'ancienne *Hippo-Zaritus* ou *Diarrytus* des Romains ; la géographie comparée nous l'a appris depuis longtemps ; mais la découverte de l'inscription suivante, faite par M. Victor Guérin, n'en est pas moins intéressante :

GENIO. COL. IVLIAE
HIPP. DIARR. SACR
COLONI. COL. IVLIAE
CARPIT

On voit clairement qu'il s'agit ici d'un hommage de la colonie de Julia Carpitana au Génie de la colonie de Julia-Hippo-Diarrhytus. Cette inscription se trouve à une hauteur de 9 mèt. sur un des murs extérieurs du *Bordj-Sidi-Hadid*, qui flanque l'angle N.-O. de l'enceinte.

Le cap ou *Ras-Sidi-Ali-el-Mekki*, l'ancien promontoire d'Apollon, forme avec le *Ras-Addar*, ou cap Bon, l'an-

cien promontoire de Mercure, situé à 66 kil. environ vers l'E.-S.-E., le golfe de Tunis, autrefois golfe de Carthage.

On passe entre **Porto-Farina** ou *R'ar-el-Mela*, avec ses trois forts et son lac, célèbre dans les annales de la piraterie barbaresque, et l'*île Plane* ou *Kamela*, la *Corsura* des anciens.

Un peu plus loin, on aperçoit l'embouchure de la *Medjerda*, le *Bagradas* des Romains, qui prend sa source en Algérie; non loin de là est Utique et ses ruines.

Le *cap Kamart* fuit bientôt; après lui, le *cap Sidi-Bou-Saïdi* et son village et ses villas; on peut distinguer du bord, lorsque le temps est calme, les ruines gigantesques du port de Carthage que baigne la mer, et que domine la colline au sommet de laquelle *la chapelle de Saint-Louis*, avec sa coupole surmontée d'une croix, a remplacé l'ancienne acropole de Carthage. Quelques minutes après, on jette l'ancre, à 400 mèt. du rivage et à 660 mil. ou 1,222 kil. de Marseille, dans la rade de la Goulette, le port de Tunis.

II. LA GOULETTE

V. aux renseignements généraux et à l'index pour les hôtels, voitures, bateaux, chemin de fer, etc.

La Bouche, *Foum-el-Oued*, ou le Gosier, *Halk-el-Oued* d'où **Goletta** ou **Goulette** ⋆, est le nom donné au canal, large de 25 mèt., par lequel le lac de Tunis ou *Bahira* communique avec le golfe, et à la petite ville qui forme deux quartiers bien distincts. Du côté N., sur une langue de terre se rattachant aux collines de Carthage, est située la ville proprement dite ; du côté S., sur une autre langue allant finir au village de R'adès, est situé le quartier militaire.

La Goulette, dont le nom carthaginois ne nous est pas parvenu, est l'*Oppidum Ligulæ* des Romains, et la *Galabras* des Byzantins. L'histoire ne fait pas grande mention de cette ville bâtie avec des matériaux provenant de Carthage, « cette mine immense que l'on exploite depuis tant de siècles sans pouvoir l'épuiser ». « Nous savons seulement, dit M. Victor Guérin, que le lac de Tunis était, dès lors, ouvert du côté de la mer; car dans la troisième guerre punique le consul romain Censorinus y fit entrer sa flotte. Il est donc certain ou que ce lac communiquait naturellement avec la mer, ou que les Carthaginois avaient déjà ouvert le canal qui existe encore maintenant, et qui, au lieu d'avoir été creusé et construit par les Arabes, comme ceux-ci le prétendent, aurait été simplement réparé par eux à différentes époques. Le nombre prodigieux de vaisseaux que Carthage entretenait, permet de penser que les deux ports de cette ville étaient insuffisants pour les contenir tous, et qu'elle avait dû, de bonne heure, mettre à profit, comme asile pour ses flottes, en temps de paix, le vaste bassin du lac de Tunis, qui s'étendait en quelque sorte à ses portes. »

Quand les Arabes eurent définitivement détruit Carthage, vers la fin du VIIe s., et qu'ils eurent fait de Tunis la capitale de la Régence, ils réparèrent le canal et entreprirent même un instant de le continuer, à travers le lac, jusqu'auprès de Tunis. Ce projet, repris plus tard, au commencement de notre siècle, par Hamouda-pacha, sous la direction du docteur Franck, auteur d'une *Histoire*

de Tunis, n'a pas abouti. Le lac, si pur et si brillant à sa surface, reste toujours l'immonde cloaque de Tunis.

Descendu du canot sur les quais de la Goulette, 2 fr. par personne, bagages compris, le voyageur, en l'absence de son consul à Tunis, doit, s'il veut jouir de sa protection, se faire immatriculer sur les registres de la chancellerie, au vice-consulat situé sur le quai même.

La Goulette, qui s'agrandit et se peuple de jour en jour, en dehors de son enceinte, a une physionomie moitié orientale, moitié européenne. Sa population est de 10 à 12,000 hab. dont un cinquième d'Européens, la plus grande partie Italiens et Maltais; les Français sont en plus petit nombre.

La Goulette peut être visitée en quelques heures. On signale au touriste la *Forteresse* qui défend l'entrée du canal ; assiégée et prise par Charles-Quint, en 1535, malgré l'énergique résistance de Kheir-ed-Din, ancien pacha d'Alger, *V.* p. 7, elle est reprise, en 1584, par Sinan-pacha qui passe la garnison espagnole au fil de l'épée, démolit les fortifications et les reconstruit à peu près telles qu'elles existent aujourd'hui ; près de la forteresse est une batterie défendue par des canons de tous calibres parmi lesquels on ne manquera pas de remarquer une pièce de fabrique vénitienne dont l'énorme culasse représente la tête de Saint-Pierre, ciselée avec art ; l'*église catholique* desservie par des PP. capucins; à côté, l'*établissement* des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, où les jeunes filles reçoivent de l'instruction et les malades des médicaments ; l'*hôtel* du ministre de la marine, gouverneur de la Goulette, et les différentes maisons habitées par les agents des consuls n'ont rien qui attire l'attention.

De l'autre côté du canal, dans le quartier militaire, on visitera l'*ancien seraï*, aujourd'hui inhabité, et le *nouveau seraï* dont l'intérieur est meublé avec luxe ; on ne pénètre dans ce dernier que pendant l'hiver, le bey l'habitant avec sa cour à l'époque des grandes chaleurs ; l'*arsenal*, nouvellement réparé ; dans l'atelier des machines, on lit sur un autel antique servant de pierre d'assise, une inscription latine de onze lignes, dédicace des citoyens de Missua, MISS. CIVES, à un Flavius Arpacius, patron de cette ville. Cette inscription, découverte par M. Gaspary, assure une nouvelle synonymie dans la géographie comparée du N. de l'Afrique ; celle de Missua s'identifie aux ruines romaines de Sidi-Daoud-en-Nebi, auprès du cap Bon, à 64 kil. E. de Tunis. On peut voir d'autres inscriptions venant de Missua et de Thysdrus (Ed-Djem), au vice-consulat. L'arsenal est affecté en partie à la *karak* ou bagne, où fut enchaîné Saint-Vincent de Paul.

La Goulette est le port et l'arsenal principal de la Tunisie. Nous dirons ici quelques mots de la marine du bey ; elle comprend une douzaine de navires tant en bois qu'en fer, ces derniers en majorité, d'une force totale de 1,500 chevaux, armés de 60 canons et montés par 1,000 hommes d'équipage, avec un nombreux personnel d'officiers, à ce point qu'on compte un officier pour sept matelots, et dix officiers par bâtiment.

En attendant le rétablissement des anciens ports de Carthage, dont le projet est appuyé par le gouvernement français, c'est entre R'adès et la Goulette que mouillent les bâtiments marchands. Quant aux navires de guerre, ils jettent l'ancre à 4 kil. environ de la Goulette, sous le cap de Sidi-bou-Saïd.

III. DE LA GOULETTE A TUNIS

1° par le lac; service quotidien de bateaux à vapeur; 4 départs par jour; 1re cl., 1 piastre d'argent ou 1 fr. 10 c. 2e cl., 1 piastre en cuivre ou 0 fr. 60 c.

La distance de la Goulette par le lac est de 9 kil.; une heure suffit pour effectuer le trajet.

El-Bahira, la petite mer ou le lac de Tunis, a 28 kil. de circonférence et à peu près 2 mèt. de plus grande profondeur, ce qui fait qu'avant le service des bateaux à vapeur, quand le vent était absent, on manœuvrait les sandals ou bateaux plats avec de longues perches, au milieu de la vase formée de jour en jour par les immondices de Tunis, qui finiront par combler le lac, si on n'y remédie point.

Arrivé à la hauteur de l'*ilot de Chikli*, portant encore un vieux fort espagnol, on embrasse le magnifique panorama de Tunis et de ses environs. A dr. c'est d'abord le bourg arabe de *Sidi-Bou-Saïd*, la *chapelle de Saint-Louis* remplaçant l'acropole de Byrsa, les collines de *Carthage* et du *Belveder* dominant les plaines où passent la route de terre et le nouveau chemin de fer. Devant soi, c'est « Tunis entière avec son enceinte, ses forts, ses mosquées, s'élevant en pente douce sur un plan légèrement incliné; l'épithète de *blanche* qu'elle portait dans l'antiquité, comme le montre un passage de Diodore de Sicile (XX, 8, 7), lui convient encore parfaitement de nos jours, tant à cause de ses maisons et de ses monuments extérieurement blanchis à la chaux, qu'à cause de la nature du sol où elle est située, sol composé de terres calcaires ou d'une argile blanchâtre. Considérée dans son ensemble, Tunis se présente sous un aspect qui séduit et qui enchante, et elle mérite alors, en partie du moins, les éloges pompeux que les Arabes lui décernent, *cette fleur d'occident*, comme ils l'appellent » (*V. Guérin.*)

A g., dans le lointain, le village et la *Koubba de Lella-Manouba*; plus en avant le *bordj-Ahmed-Raïs*; près du lac, la *koubba de Sidi-Chadeli;* et enfin, à l'horizon, les montagnes escarpées et dentelées de *Hammam-Lif*, de *Bou-Kourneïn* et du *Ressas* se détachent, comme Tunis et les collines de Carthage, sur un ciel azuré et éblouissant.

Arrivé au quai de la marine, le voyageur débarque à *la Douane*, où il fait visiter ses bagages avant d'entrer à Tunis.

2° Route de terre presque abandonnée depuis l'ouverture du chemin de fer. Voitures à 4 places; prix 5 fr. pour la voiture.

La route de terre, longue de 15 kil., suit le N. du lac, d'abord par la langue de terre ou plutôt de sables, la *Tænia* ou *Ligula* de l'antiquité, sur laquelle on a établi une double chaussée pour la route et le chemin de fer. Laissant ensuite à dr. le petit village de *Douar-ech-Chot*, au pied des collines de Carthage, on arrive à mi-chemin devant le café si pittoresque de l'*Aouina.* On continue à longer les bords du lac, à travers les grandes plaines où Kheir-ed-Din perdit la bataille qui rendit Charles-Quint maître de Tunis. On suit après le pied du *Belveder,* couvert d'oliviers et derrière lequel sont les villas de l'*Ariana* et de *Djafar;* puis on atteint enfin Tunis, après être passé par la douane, où, comme en venant par mer, se fait la visite des bagages.

3° Chemin de fer. Les trains correspondent avec l'arrivée des paquebots; mêmes prix que ceux des bateaux à vapeur de la Goulette à Tunis.

Le chemin de fer suit presque parallèlement la route de terre ; on n'en fera donc pas la description. Le voyageur, qui passe quelque temps à Tunis, montera immédiatement en wagon. Dans tous les cas, s'il a de nombreux bagages, il peut les confier à l'un des agents des *hôtels de la Régence et de Paris* à Tunis, qui se charge de leur transport et de leur visite en douane.

IV. TUNIS.

1° *Situation, direction et aspect général.* — 2° *Histoire.* — 3° *Description.* -- Remparts et Portes; Forts et Casernes; Places; Rues; Passages et Bazars; Marchés; Maisons; Édifices religieux; Édifices publics; Bibliothèque; Collège; Imprimerie; Fontaines: Industrie et Commerce.

SITUATION, DIRECTION ET ASPECT GÉNÉRAL

Tunis * est située par 36°50′ de latitude N. et par 7°52' de longitude E., entre le lac ou Bahira à l'E.-N. qui communique avec la mer par le canal de la Goulette et le lac ou *Sebkhra-es-Seldjoum* au S.-O. , ce dernier sans communication avec la mer; il est salé et presque à sec en été. La ville est bâtie au pied et sur le penchant fort doux d'une colline qui occupe l'isthme que laissent entre eux les deux lacs ; elle a vue sur celui de la Goulette.

Tunis se divise en quatre parties : la ville proprement dite, les deux faubourgs et le quartier franc. La ville, selon la comparaison des Arabes, comparaison appliquée également à Constantine, a la forme d'un burnous étendu dont le capuchon serait la Kasba ; elle a 1,600 mèt. de long et 800 mèt. de large, depuis la Kasba qui est dans le haut jusqu'à la porte de la Marine qui est dans le bas ; un mur crénelé et flanqué de tours le circonvient presque complétement, car une partie en a déjà disparu du côté du lac. La Kasba, à l'O., fait saillie à l'extérieur du mur auquel elle se relie par un de ses côtés.

Les faubourgs de Tunis sont *Rebat-Bab-es-Souika,* au N., et *Rebat-Bab-ed-Djezira*, au S. Ils sont l'un et l'autre presque aussi étendus que la ville proprement dite, entourés comme elle d'un mur crénelé, excepté du côté du lac où commence le *quartier franc* compris entre Tunis et la douane. Le développement général de Tunis, de ses deux faubourgs et de son quartier franc est de 8,000 mèt.; mais il existe dans l'intérieur de ce vaste périmètre des cimetières et beaucoup de terrains qui ne sont pas bâtis.

Les Musulmans habitent généralement la ville haute ; les Juifs, le bas du faubourg d'Es-Souika, et les Européens la partie basse de la ville et le quartier franc de récente création.

Tunis fait un grand commerce, et le va-et-vient d'une population nombreuse et variée dans ses types y est continuel. Ce qui étonnera le touriste, venant de l'Algérie, ce sera de voir les Musulmanes et les Juives en pantalon collant et en brodequins. Tunis est loin de ressembler à Constantinople, la ville aux bazars par excellence; mais Tunis qui, malgré son

quartier franc, son télégraphe électrique et ses nouveaux chemins de fer, conserve en grande partie son aspect oriental, est toujours pour le touriste venu d'Alger ou de Constantine la *grande cité de Thunes* dont Léon l'Africain nous a laissé la description suivante, traduite par Jean Temporal (Lyon, 1536) :

« Thunes est appelée des Latins *Tunetum*, et *Tunis* par les Arabes. Elle est pour le présent une des singulières et magnifiques cités d'Afrique. Des bourgs à l'entour d'elle, l'un est hors de la porte Beb Suuaica (Bab-es-Souika), qui contient environ troys cents feus. Un autre hors la porte nommée Beb-el-Manera (Bab-ed-djezira), qui en fait mille, et tous ces deux remplis d'une infinité d'artisans : comme apoticaires, pescheurs et autres. En ce dernier, il y a une rue séparée quasi comme si c'étoit un autre bourg, et là font résidence les chrétiens de Thunes, desquels le Seigneur se sert pour ses gardes, étans encore, qu'ils vaquent à autres ofices : esquels les Mores ne se daigneroyent employer. Il s'est fait encore un autre bourg qui est hors de la porte appelée Beb-el-Bahar, qui signifie la porte de la marine ; laquelle est prochaine du lac de la Golette, environ demy mile, et là vont loger les marchands chrétiens étrangers, comme les Genevoys, Veniciens et ceux de Cataloigne : lesquels ont tous leurs boutiques, magazins et hoteleries séparées d'avec celles des Mores : mais les maisons sont petites, de sorte que, comprenant la cité et les faubourgs, le tout peut contenir environ dix mille feus. La cité est fort belle et bien gouvernée : et avec ce qu'elle est fort peuplée, et habitée de gens qui sont à peu près tous artisans, et principalement tissiers de toiles, lesquelles se vendent par toute l'Afrique : pour ce qu'il s'en y fait une infinité, et bonne en perfection. Outre ce il y a un grand nombre de boutiques de marchans, estimés les plus riches de Thunes, avec un grand nombre d'autres artisans, comme de ceux qui vendent, les perfumeurs, veloutiers, couturiers, selliers, peletiers, fruitiers, ceux qui vendent du lait, les autres qui font fritures en huile, et bouchers. Il y a encore plusieurs autres métiers, si je voulois décrire particulièrement, ce seroit une chose non moins inutile que superflue. Le peuple est fort courtoys et amyable, et les prêtres, docteurs, marchands, artisans, ensemble tous ceux qui sont commis à quelque espèce, se tiennent magnifiquement en ordre, portant des turbans en tête.... Il ne se trouve dans la cité aucun moulin assis sur l'eau, mais on les fait tourner par des bêtes. Il n'y a fleuve, fontaine, ny aucun puys d'eau vive ; mais, en défaut de ce, les habitants ont plusieurs citernes, dans lesquelles s'écoule et demeure l'eau de la pluye ; vray est qu'il se trouve plusieurs bons puys, mais ils sont réservés pour le Roy et sa cour. Là se voit un beau temple fort spacieux, selon le revenu duquel on y institue une grande quantité de prêtres, et s'en trouve d'autres par les bourgs de la cité, mais de moindre grandeur. Outre ce, il y a plusieurs collèges et monastères de religieux, lesquels ont bon moyen de s'entretenir honnêtement de grandes aumônes du peuple. La plus grande partie des bâtiments est de pierre de taille d'assés belle montre. Il y a force étuves. Hors la cité il y a plusieurs possessions produisant de beaux fruits. Quant aux jardins, ils sont quasi en infinité remplis d'orangers, citrons, roses, fleurs gentilles et souëves, mêmement en un lieu appelé Bardo, là où sont les jardins et maisons de plaisance du Roy... » Ce tableau de Tunis, vieux de 300 ans, est encore d'une grande vérité.

HISTOIRE

Tunisium, *Tunetum*, *Thunetum*, *Tuneta*, *Tounes*, *Thunes* ou *Tunis* a eu pour premiers habitants des colons phéniciens. Sa fondation date d'avant Rome; elle est contemporaine de celle de Carthage ou du moins de très-peu de temps postérieure. Quoi qu'il en soit des hypothèses, les historiens de la république romaine font déjà mention de Tunis dès le temps de la première guerre punique (490 à 513 de la fondation de Rome).

Tunis dut suivre la fortune de Carthage dont l'empire rivalisa si longtemps avec celui de Rome. Après mille combats qui ensanglantèrent la Sicile, l'Espagne, l'Italie et enfin le sol même où la domination carthaginoise avait jeté de si profondes racines, Carthage fut écrasée et l'Afrique devint une province romaine qui subit passivement toutes les révolutions de la République, de l'Empire des Césars et du Bas-Empire jusqu'à la chute des derniers titulaires des trônes de Rome et de Constantinople. L'Afrique avait successivement reçu ses maîtres des rivages de la mer tyrienne, des bords du Tibre et des parages du Pont-Euxin ; la faiblesse de ses derniers possesseurs appela bientôt à sa conquête d'autres dominateurs venus de l'extrême Nord : les Vandales, repoussés successivement de presque toutes les contrées européennes, vinrent à leur tour jeter leur essaim dévastateur sur les provinces du littoral de l'Afrique et en disputer par de longues guerres la possession aux empereurs qui régnaient encore nominativement à Byzance. Mais, tandis qu'ils étaient refoulés à grand'peine par les Grecs derrière le versant de l'Atlas, une autre puissance se levait dans l'Arabie et venait à son tour faire peser un joug commun sur les vainqueurs et les vaincus. Les sectaires de l'*Islamisme*, qui avaient déjà arraché l'Égypte aux gouverneurs que lui avait imposés Byzance, se répandaient comme un torrent que nul obstacle ne pouvait arrêter, depuis les sables de la Libye jusqu'aux colonnes d'Hercule d'où ils devaient bientôt s'élancer pour enlever l'Espagne aux Visigoths.

La première invasion des Arabes, poussée jusqu'à Barka et Tripoli par Amrou-ben-el-Aas, a lieu en l'an 23 de l'H. (644 de J.-C.).

Quatre ans après, 27 de l'H. (647 de J.-C.), Abd-Allah ravage la Cyrénaïque, la Tripolitaine et l'Afrikïa ou Tunisie actuelle.

En 45 de l'H. (665 de J.-C.), Moaouïa-Ibn-Khadidja, dévaste en plus la Sicile.

En 46 de l'H. (666 de J.-C.), nouvelle invasion par Bakir-ben-Arta.

Okba-ben-Nafê (*V.* p. 425) conduit en 50 de l'H. (670 de J.-C.), une cinquième expédition jusque sur les côtes occidentales de la Mauritanie, et fonde, à son retour, en 55 de l'H. (675 de J.-C.), la ville de Kaïrouan, à une trentaine de lieues S. de Tunis.

Enfin, en 69 de l'H. (689 de J.-C.), Hassan-ben-Nouman s'empare de Carthage et de Tunis; il détruit Carthage, et Tunis est dès lors gouvernée par des émirs que nomment les gouverneurs généraux du Mar-r'eb, nommés eux-mêmes par les khalifes. Les gouverneurs et les émirs s'affranchissent bientôt des souverains de l'Islamisme, occupés de leurs conquêtes en Orient.

Des compétiteurs nombreux s'arrachent le pouvoir, quand arrive Ibrahim-ben-Arlab, lieutenant du khalife Aroun-er-Rechid ; imitant bientôt ses prédécesseurs, il se déclare le maître absolu de l'Afrique qu'il arrache pour toujours aux khalifes d'Orient, et fonde la dynastie des **Ar'labites**, 184 de l'H. (800 de J.-C.).

L'un de ses descendants, Ahmed-ben-Abou'l-Abbès, qui mourut en 249 (883), construisit le grand aqueduc et la mosquée qui sont près de Bab-ed-Djezira. Le fils de ce dernier transfère la résidence royale de Kaïrouan à Tunis où il fait élever un palais, 281 H. (894 de J.-C.).

296 à 555 de l'H. (908 à 1160 de J.-C.), dynastie des **Zerïtes.**

555 H. (1160 de J.-C.). Prise de Tunis par Abd-el-Moumen, chef de la dynastie des **Almohades.**

580 à 607 H. (1184 à 1207 de J.-C.), règne des **Almoravides** (*Morabetin*).

605 (1205 de J.-C.), Abd-el-Ouahed, petit-fils du cheikh Omar-abou-Hafs, fonde la dynastie des **Beni-Hafs** ou *Hafsides*. C'est pendant la dix-huitième année du règne de son petit-fils El-Mostancer-b'Illah, que saint Louis vient assiéger Tunis, en 669 de l'H. (1270 de J.-C.). Les chroniqueurs du temps, le sire de Joinville en tête, et plus tard nos historiens, ont longuement raconté la sixième croisade. Quelques-uns de nos historiens modernes ont dit que saint Louis commit une véritable iniquité en attaquant sans motif un prince allié, et en se lançant dans une aventure qu'il paya de sa vie et du désastre de son armée. Voici maintenant comment Ibn-Khaldoun, l'historien des Berbères, explique la cause de cette expédition :

« ... Peu après la reddition de Damiette, le chef des Francs (saint Louis) rompit le traité et se décida à mener une expédition contre Tunis. L'on dit qu'il motiva sa conduite sur le fait suivant : des marchands de son pays avaient prêté de l'argent à Luliani (récemment mis à mort). Après la catastrophe qui ferma la carrière de ce fonctionnaire, les marchands réclamèrent au sultan le remboursement de la somme prêtée et qui se montait à 300,000 dinars (près de trois millions de francs). Comme ils ne produisirent aucune pièce à l'appui de leur demande, le sultan repoussa leurs prétentions. Alors ils allèrent s'en plaindre à leur roi. Ce prince prit parti pour eux et se laissa pousser à entreprendre une expédition contre Tunis, « ville, disaient-ils, très-facile à prendre, vu la famine et la grande mortalité qui la désolent. »

« Alors le Français, roi des Francs, Louis fils de Louis, envoya chez tous les rois chrétiens pour les inviter à faire partie de cette expédition. Il transmit aussi un message au pape, personnage que les chrétiens regardent comme le vicaire du Messie, et ce dignitaire encouragea tous les autres rois à seconder les efforts du roi de France. Il lui permit même d'enlever aux églises l'argent dont il pourrait avoir besoin... El-Mostancer envoya des ambassadeurs auprès du roi des Français, afin de connaître ses intentions et de lui proposer des conditions de paix assez avantageuses pour arrêter son ardeur guerrière... Pendant qu'ils étaient avec lui, il arriva un ambassadeur envoyé par le souverain d'Egypte. On le présenta au roi des Français qui l'invita à s'asseoir. L'ambassadeur refusa, et, debout comme il était, il récita les vers suivants d'Ibn-Matrouh, poète du sultan d'Egypte ; voici le sens des derniers : « Annonce aux Français que la maison de Lokman est encore prête ; que les chaînes et le taouchi Sabîh s'y trouvent encore ! »

« La maison de Lokman était le nom d'un endroit, à Alexandrie, dans lequel on emprisonna le roi de France, et Sabîh était la personne chargée de le garder... Le mot *taouchi* est employé par les habitants de l'Egypte dans le sens d'eunuque.... » (*de Slane*).

On sait comment finit l'expédition de saint Louis. Mais, si ce que dit Ibn-Khaldoun est exact, on pourrait, tout en condamnant saint Louis, lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

En 748 de l'Hég. (1347 de J.-C.), les Beni-Hafs sont dépossédés de

Tunis par le *Mérinide Aboul-Hassen-Ali,* sultan du Mar'reb ; ils réoccupent plus tard le trône tunisien jusqu'à l'époque de la conquête de Tunis par le sultan de Constantinople.

En 940 de l'Hég. (1533), *Moulaï-Hassen,* montant sur le trône, fait étrangler ses frères, à l'exception du plus jeune, Reschid, qui s'échappe et se réfugie à Alger, auprès de Kheir-ed-Din. Celui-ci accueille le fugitif, l'emmène avec lui à Constantinople, et propose au sultan Soliman de se servir de Reschid pour faire la conquête de Tunis. Une flotte ottomane arrive devant Tunis; les habitants chassent Moulaï-Hassen, ouvrent leurs portes à Kheir-ed-Din, qui leur apprend que leur maître est désormais le sultan Soliman. Moulaï-Hassen s'adresse à son tour à Charles-Quint, qui s'empare de Tunis vers la fin de juillet 1535, et remet Hassen sur son trône, après avoir laissé à la Goulette une garnison de mille hommes et dix galères sous le commandement de Bernardin de Men doza. Moulaï-Hassen, chassé de nouveau et par deux fois, en 1537 et en 1542, revient à la tête d'une faible armée, que son fils taille en pièces. *Hamidou* fait ensuite crever les yeux à son père.

En 1570, El-Euldj-Ali, pacha d'Alger, s'empare de Tunis, dont il chasse Hamidou. Trois ans plus tard, Philippe II donne le commandement d'une expédition à son frère naturel D. Juan d'Autriche, qui s'empare de Tunis, bientôt reprise par Sinan-Pacha et El-Euldj-Ali, devenu capitan-pacha (amiral). Les Espagnols sont massacrés, et, avant de quitter Tunis, Sinan-Pacha en organise le gouvernement, dont le commandement est confié à un pacha avec le titre de *bey*. 981 de l'Hég. (1574 de J.-C.). Il lui adjoint un divan composé presque entièrement de gens de guerre, et met sous les ordres du bey et du divan un corps de cinq mille janissaires, qui doit assurer leur autorité et contenir les nouveaux sujets du sultan.

Deux ans après, les janissaires massacrent les membres du divan, qu'ils remplacent par ceux qu'ils choisissent entre eux, et à la tête desquels ils mettent un *day* ou *dey,* dont l'autorité doit balancer celle du bey. Les janissaires d'Alger devaient plus tard agir de même, (*V.* p. 10).

Dix ans après, le bey, qui met le pays à contribution pour payer ses dettes, est chassé et remplacé par un nouveau pacha-bey que la Porte remplace tous les trois ans.

La puissance des beys commence à s'accroître, et *Mourad-bey*, premier du nom, usant de l'influence que lui donnent ses victoires sur les Algériens, se rend maître de l'élection du dey, maîtrise le divan, et tente de rendre le titre de bey héréditaire dans sa famille.

Le sultan, forcé de fermer les yeux, envoie toujours des pachas-beys, nommés, destitués et remplacés par les intrigues du seraï ou du divan. Quelques-uns veulent reconquérir, par l'intrigue ou par la force, la position active de leurs prédécesseurs; ils échouent chaque fois.

Enfin, vingt ans se sont à peine écoulés depuis la conquête de Sinan-Pacha, que les janissaires se révoltent de nouveau, chassent le pacha, et établissent un gouvernement de forme à peu près républicaine, 1003 de l'hég. (1594 de J.-C.).

On donne tantôt le titre de bey, tantôt celui de dey au nouveau dépositaire du pouvoir ; mais toute l'autorité réside uniquement dans le divan composé soit des principaux chefs de la milice, soit même de quelques soldats intrigants et audacieux.

Aucune partie de l'histoire de Tunis ne présente moins de faits mémorables que cette période de beys électifs tirés du corps de la milice, et mourant presque tous de mort sanglante.

Cet état de choses dure à peu près

un demi-siècle, jusqu'à l'époque où le dey *Mohammed-Tchelebi,* le dernier des beys ou deys élus, est renversé par ses deux frères, qui parviennent à se soustraire au joug de la milice et à rendre le pouvoir héréditaire dans leur famille, 1060 hég. (1650 de J.-C.).

Ali-bey, l'aîné, après un règne paisible, est remplacé par son frère.

Mohammed. Sous le règne de ce dernier, Châban, dey d'Alger, s'empare de Tunis, 1100 de l'hég. (1689 de J.-C.), et place sur le trône *Ahmed-ben-Chouk,* que Mohammed revient renverser à son tour, 1107 de l'hég. (1695 de J.-C.).

Ramdan, troisième frère de Mohammed-Tchelebi, succède à Mohammed, puis est mis à mort par son neveu.

Mourad-ben-Ali. Celui-ci est assassiné, à son tour, par Brahim-ech-Cherif; en lui finit la dynastie de Mohammed-Tchelebi.

Ibrahim-bey, fait prisonnier dans un combat contre les Algériens, est remplacé par Hassen-ben-Ali, qui fonde la nouvelle dynastie des **Hassenides**, encore régnants, après avoir fait mettre à mort Ibrahim, que les Algériens avaient rendu à la liberté, 1118 de l'hég. (1706 de J.-C.).

Hassen-ben-Ali-bey, supplanté après 29 ans de règne par son neveu Ali, est décapité, 1148 de l'hég. (1735 de J.-C.).

Ali-bey, meurt étranglé par les fils d'Hassen-ben-Ali, qui avec l'aide des Algériens se rendirent maîtres de Tunis, 1169 de l'hég. (1755 de J.-C.).

Mohammed-bey, l'aîné d'Hassen, meurt après deux ans et demi de règne, laissant pour lui succéder deux fils en bas âge : Mahmoud et Ismaïl, 1172 de l'hég. (1757 de J.-C.).

Ali-bey, second fils d'Hassen, succède à son frère, sous promesse de restituer plus tard le pouvoir à l'aîné de ses neveux. C'est sous son règne qu'à la suite d'actes de piraterie et de nombreux dommages causés au commerce français, une flotte bombarde Porto-Farina, Byserte, Soussa et Monastir, 1185 de l'hég. (1770 de J.-C.).

Ali, malgré ses promesses, laisse en mourant le pouvoir à son second fils Hamouda, 1196 de l'hég. (1782 de J.-C.).

Hamouda-bey. Un des premiers actes d'Hamouda fut d'accueillir Ismaïl-ben-Younès, petit-fils d'Ali, neveu d'Hassen ; Ismaïl, conspirant contre Hamouda, est pris au Bardo, où il logeait, et meurt étranglé. Hamouda, pour mettre un terme aux troubles que veulent susciter les Turcs, dont l'esprit est inquiet et remuant, et l'influence dangereuse, les remplace par une autre milice. Les Turcs veulent tuer Hamouda quand il se rendra du Bardo à la Grande-Mosquée, pour la prière du vendredi. Hamouda, prévenu à temps, ne quitte pas le Bardo. Les Turcs pillent et incendient les boutiques de Tunis, et se réfugient ensuite dans la Kasba, où ils veulent organiser la défense ; mais, écrasés par le feu des forts qui dominent la Kasba, ils s'échappent dans la campagne, où les Arabes les poursuivent et les mettent à mort en grande partie. Hamouda meurt après un règne de 32 ans, en 1229 de l'hég. (1814 de J.-C.).

Otman-bey, fils aîné d'Hamouda, lui succède ; mais, au bout de trois mois, il est massacré avec ses enfants, 1230 de l'H. (1814 de J.-C.). Avec Otman-Bey finit la branche collatérale descendant d'Ali-Bey. Le pouvoir suprême rentre dans la branche aînée des Hassenides.

Mahmoud-ben-Mohammed-Bey règne un peu plus de neuf ans et meurt en 1239 de l'H. (1824).

Husseïn-Bey, frère de Mahmoud, meurt en 1253 de l'H. (1837). Chekib-Sabtab, premier ministre de Moustafa-Bey, poussé par une ambition effrénée et encouragé par la Porte, veut prendre la place de son maître.

Mandé au Bardo, il y est étranglé dès son arrivée.

Ahmed-Bey, fils du précédent, reçoit le titre de pacha-bey; mais Constantinople voit bientôt d'un œil malveillant les innovations qu'Ahmed introduit dans son royaume ; grâce à l'attitude énergique de la France, Ahmed peut entreprendre tranquillement les améliorations poursuivies par ses successeurs.

Mohammed-bey règne quelques mois.

Mohammed-es-Sadok, le bey actuel est monté sur le trône, le 27 safar 1276 (avril 1868), par ordre de primogéniture. L'héritier présomptif est *Sidi-Ali* qui porte, comme tous les héritiers, le titre de *Bey du Camp*.

Le souverain de Tunis est autocrate dans le sens le plus étendu du mot. Il est le maître absolu du pays et dispose à son gré du domaine de l'Etat, de ses revenus, de l'armée de terre et de mer. Son conseil comprend le khaznadar, ministre des affaires étrangères et président, le ministre de la guerre, le ministre des finances et le ministre de l'intérieur. Parmi les autres fonctionnaires, on compte un grand nombre d'Européens dont plusieurs Français.

Tunis, V. de 125,000 hab., dont 75,000 musulmans, 25,000 Juifs et 25,000 Européens parmi lesquels 10,000 Anglo-Maltais, 6,000 Italiens, 1200 Français et 2000 Algériens, est la capitale d'un royaume « charmant et plein de ressources ». La Régence de Tunis, qui formait autrefois l'Afrique propre, *Africa propria*, est bornée au N. et à l'E. par la Méditerranée, à l'O. par l'Algérie, province de Constantine. Elle comprend une superficie de 11 à 12 millions d'hectares, et une population de 1 million et demi d'hab., Maures, Turcs, Arabes, Juifs, Berbères et Européens. La partie septentrionale, en général montagneuse, renferme plus d'une localité stérile et déserte ; la partie occidentale est au contraire bien arrosée et fertile en céréales comme en fruits de toute espèce. Le commerce de la Tunisie est prospère et ne peut que s'agrandir par la création de chemins de fer.

L'Européen est fort bien accueilli dans ce pays, où il sait se rendre utile et influent. « Après l'influence algérienne, l'influence de l'Italie pèse plus que toute autre sur cette côte. L'Italie serre de près Tunis, et des caps septentrionaux de la Tunisie, de Biserte et du cap Bon, on peut, par de très-beaux jours, distinguer dans le bleu du N. les caps sardes et siciliens les plus avancés vers le S. Les Italiens de l'ancien royaume de Naples, les Siciliens, les Maltais, ces brocanteurs intrépides auxquels leur patois arabe rend le séjour facile en Berbérie, ce sont là les Européens qui prédominent dans la capitale et dans les ports de commerce. Les Français viennent ensuite. » (*O. Reclus*.)

DESCRIPTION.

Remparts et Portes.

Tunis a deux *enceintes :* l'une intérieure, de construction mauresque, crénelée et flanquée de tours rapprochées, enfermant la cité proprement dite et se rattachant d'un côté à la Kasba ; le mur, en mauvais état sur beaucoup de points, a été démoli du côté S., pour faire place à la rue des Maltais. La deuxième enceinte, se rattachant également à la Kasba, consiste en une muraille plus solide que la première, enveloppant les deux faubourgs de Bab-es-Souika et de Bab-Djezira ; sa construction, qui remonte au commencement du siècle, est due au Hollandais Hombert.

Tunis a cinq portes : *Bab-el-Kha-*

dra, la porte Verte, au N.-E., par laquelle on va à la Goulette ; *Bab-es-Souika,* la porte du Petit-Marché, au N., ouvrant sur le chemin de l'Ariana et de Djafar ; c'est à Bab-es-Souika que l'on pend, de temps immémorial ; *Bab-es-Sadoun*, au N.-O., sur la route du Bardo et de Porto-Farina ; *Bab-Fellah,* à l'O.-S.; *Bab-Djedid,* la porte neuve au S. ; *Bab-Djezira*, la porte des Iles, au S.-E., ces deux dernières conduisant aux routes de Sousa et de Kaïrouan ; *Bab-el-Bahar*, la porte de la Mer, à l'O., entre la ville et le nouveau quartier européen, ne s'appuyant depuis quelques années à aucune muraille, a disparu.

Forts et Casernes.

Tunis, qui ne saurait résister à une attaque sérieuse d'Européens, est défendue à l'O. par la *Kasba;* c'est un vaste château, agrandi par les Espagnols, de forme rectangulaire, entouré de hautes murailles crénelées, mal entretenu et peu armé ; il sert aujourd'hui de poudrerie et de manutention. On y remarque la porte d'entrée curieuse par ses peintures, une mosquée fondée par Iahïa-Abou-Zakaria, en 630 de l'H. (1233 de J.-C.), et une tête d'aqueduc construite par les Espagnols. Quant au palais des sultans africains, qui fut plus tard celui des beys, il a été complétement rasé. C'est de la Kasba que 20,000 esclaves chrétiens enfermés par Kheir-ed-Din s'échappèrent pour ouvrir les portes de Tunis à Charles-Quint, en 1535. On a parlé plus haut de la révolte des janissaires à la Kasba, sous Hamouda, en 1811.

Au dehors de Bab-Djezira, près des bords du lac, existe, sur un monticule, une grande zaouïa dédiée à un marabout célèbre dans le pays, Si-bel-Hassen-ech-Chadelî ; un peu plus loin, en tirant vers la sebkhra de Seldjoum, est la koubba ou tombeau d'une sainte plus célèbre encore, Lella-Manouba. Ces deux localités sont jointes par un *mur crénelé*. Entre les deux on trouve le petit fort, dit *Bordj-Ahmed-Raïs ;* tout cela forme la ligne de défense en avant de Bab-Djezira, au S. Cette ligne prolongée coupe à peu près à angle droit les bords de la Sebkhra de Seldjoum, qui sont dominés à l'O. de la ville par des escarpements assez abrupts sur le haut desquels s'élèvent deux petits forts : *Bordj-el-Oustani* et *Bordj-Zouaoua*.

C'est entre le lac de la Goulette et la Sebkhra de Seldjoum qu'est située la tête du chemin de fer de Tunis à la frontière algérienne.

Tunis se trouve donc défendue par la nature et par l'art au S. et à l'E.; à l'E. elle l'est par le lac et la Goulette, mais au N. elle n'est couverte que par le mur d'enceinte qui est sans valeur.

Les *casernes* à l'intérieur de Tunis, sont au nombre de cinq : *Kachlat-el-Attarin*, près du souk de ce nom. Bâtie par Hamouda-Pacha, elle est occupée par les *dabtia* ou agents de police dont le gouverneur de Tunis a la direction ; *Kachlat-Souk-el-Ouzar*, *Kachlat-Souk-el-Blat* et *Kachlat-el-Bchamekia*, bâties toutes trois par Hamouda-Pacha et réservées à l'infanterie ; *Kachlat-el-Hussinïa*, ancienne mosquée du sultan, *Djama-el-Soltan*, appropriée au casernement de l'infanterie par Husseïn-Bey.

A l'O. de Tunis, sur la route du Bardo, *Kachlat-Et-Tobja,* caserne d'artillerie, bâtie par Ahmed-Bey, et plus loin, à la Manouba, *Kachlat-el-Khïala*, caserne de cavalerie, autrefois palais d'été d'Hamouda.

L'armée régulière, comprenant cinq régiments d'infanterie, deux régiments d'artillerie et un régiment de cavalerie, compte environ 10,000 hommes. La tenue est à peu près celle des zouaves français. L'armée irrégulière, levée par le bey pour le recouvrement des impôts, compte également une dizaine de mille hommes, Koulour'lis et Kabiles fantas-

sins, et Arabes spahis. Cette dernière armée forme plusieurs camps dont l'un est toujours commandé par l'héritier présomptif du trône appelé Bey-du-Camp.

Le *hamba* ou gendarme, préposé comme le dabtia à la police de la ville et du faubourg, veille également à la sécurité des consuls et des voyageurs qui peuvent obtenir d'être accompagnés par l'un d'eux dans des voyages d'explorations scientifiques ou artistiques.

Places.

Tunis compte, sans les espaces vides ou couverts de décombres, un grand nombre de places devant ses mosquées, ses bazars, en avant ou derrière ses portes; les énumérer serait chose inutile. On citera cependant la *place de la Kasba,* curieuse par sa fontaine, sa mosquée, son café, et de laquelle on embrasse une vue magnifique de la ville, du lac et du golfe; et la *place de la Marine* ou *des Européens,* bordée de constructions européennes.

Rues.

« Si Tunis offre de loin l'aspect d'une belle et magnifique cité, on est vite désenchanté, quand on en approche et surtout quand on y pénètre; c'est la déception que causent généralement les villes de l'Orient dont la position est admirable et le coup d'œil d'ensemble si frappant, et qui, parcourues dans leur intérieur, détruisent elles-mêmes le charme qu'elles avaient produit... Tunis forme intérieurement un réseau confus et irrégulier de rues et de ruelles mal percées, mal bâties, encore plus mal entretenues... Deux ou trois artères la sillonnent néanmoins dans une grande partie de son étendue et sont comme autant de points de repère pour l'étranger qui s'aventure sans guide dans ce dédale presque inextricable... Le quartier habité par les Juifs, et dans lequel pullule une population pressée et misérable ou affectant les dehors de la misère, est le plus immonde de tous. » Il y a beaucoup de vrai dans le tableau que fait de Tunis M. Victor Guérin en 1859; mais d'importantes améliorations ont été introduites depuis dans Tunis; la ville qui, par exemple, n'était éclairée, la nuit venue, que par la lune, quand elle se montrait, l'est aujourd'hui par le gaz. L'étranger pourra désormais, quand il s'attardera, retrouver son chemin plus facilement; il n'aura plus à attendre comme autrefois le passage d'une patrouille de *louadja,* chercheurs, munis de bâtons et de lanternes.

On peut désirer des rues mieux alignées, des impasses moins nombreuses, des places mieux pavées; mais il ne faudrait pourtant pas que ces améliorations fussent faites aux dépens des arcades qui joignent un côté de rue à un autre, des arbres qui débordent l'alignement, mais ombragent si pittoresquement un mur de mosquée, ou une boutique de barbier, ou un café. Que la ville devienne complétement propre, rien de mieux; mais qu'on n'en fasse pas une ville européenne comme Alger!

L'Européen, arrivant à Tunis, prendra pour point de repère la place de la Marine; on y arrive, en venant de la douane, par le beau boulevard bordé de constructions auxquelles ont fait place d'anciens cloaques, et habitées par les Européens; la place de la Marine donne naissance à dr. ou au N. à une ruelle où aboutit le consulat d'Italie, et au-dessus, parallèlement, à la rue ou *Zankat-el-Hara,* quartier des Juifs; à l'entrée sont les bureaux de la douane; en face ou à l'O. commencent à dr. la rue longue, *Zankat-el-Touïla* et encore *Kaouat-er-Raïs;* et à g., la rue de l'Église ou *Zankat-Mordjani;* au S. enfin, c'est la rue des Consuls ou *Zankat-Sidi-Bou-Mendil,* où se trouvent les consuls d'Autriche, d'Espa-

gne, de Suède, et l'hôtel de Paris.

La *rüe des Maltais,* remplaçant d'anciens remparts à dr. et à g. du quartier franc, a près de 6 kil. de développement; elle aboutit au N. à Bab-es-Sadoun et au S. à Bab-Djedid. C'est la rue la plus animée de Tunis, pendant la matinée, quand les gens du dehors apportent les approvisionnements en volailles, en fruits, en légumes, en charbon, en bois, en poteries.

Deux grandes artères traversent la vieille ville dans toute sa largeur, l'une, allant du quartier franc à Bab-Sadoun, et la seconde, allant de Bab-ed-Djedid à Bab-Sadoun.

Avec les indications ci-dessus, l'étranger ne saurait se perdre en plein jour dans Tunis.

Maisons.

Les maisons arabes de Tunis sont bâties généralement à un étage ; elles sont à peu près semblables aux maisons d'Alger et de Constantine ; nous renverrons donc, pour leur description, aux p. 26 et 321 de cet itinéraire.

Édifices religieux.

On ne saurait indiquer toutes les Djamas, Mesdjeb, Zaouïas, Koubbas et Bît-es-Salat (*V.* p. 322 pour toutes ces appellations), innombrables dans la ville et au dehors. Il n'est pas facile de pénétrer dans les mosquées de Tunis, si l'on n'est pas muni d'un *Amra-Bey* ou permission. Les principales sont :

Dans la Kasba, *Djama-el-Kasba,* bâtie par le sultan hafside Abou-Zakaria en 630 de l'H. (1232 de J.-C.); c'est la plus ancienne avec Djama-ez-Zitouna et Djama-bab-Djezira ;

La *mosquée* en dehors de la Kasba, près de Dar-el-Bey, était primitivement une église bâtie par Charles-Quint; les deux clochers ont fait place à deux minarets.

Djama-ez-Zitouna, la mosquée de l'Olivier, une des plus anciennes de Tunis, près de Souk-el-Attarin; on y remarque à l'intérieur 150 colonnes venant de Carthage et une fort belle bibliothèque (*V.* plus loin). Djama-ez-Zitouna est entourée d'un mur élevé qui dérobe au dehors sa forme et son architecture.

Djama-Sidi-Mah'rez, à Rebat-bab-es-Souika. Cette mosquée est une des plus grandes de Tunis; elle se termine par une belle coupole centrale entourée de coupoles plus petites. Le marabout qui y est enterré, Sidi-Mh'arez est considéré comme un des principaux patrons de Tunis. Cette mosquée a été longtemps un lieu d'asile pour les créanciers, sans doute trop avides, et pour les débiteurs.

Djama-Bey-M'hammed en face de la précédente.

Djama-Sidi-Jussef, à Souk-el-Bey, porte le nom du bey, son fondateur.

Djama-Hamouda-Pacha ou *Sidi-Bel-Arous,* près de la Deriba, prison civile.

Djama-ed-Djedid, près de Souk-el-Blat et de la caserne d'infanterie, élevée par Ahmed-Bey, en dehors de la porte du même nom.

Djama-bab-Djezira, en dehors de la porte de ce nom, près du moulin à vapeur de Ben-Aïet, une des plus anciennes de Tunis.

Djama-Sahab-et-Tabadji, en face du palais du Kaznadar, à Halfaouin, bâtie par Youssef-Sahab, garde des sceaux en 1830 ; elle est restée inachevée, son fondateur ayant été mis à mort, sous prétexte de malversations. Ses colonnes en marbre blanc supportant les arcades, ses plafonds en bois sculpté et peint et ses parois stuquées et fouillées d'admirables arabesques, en font encore une des plus belles de Tunis.

Djama-Bey-M'hammed, près d'Halfaouin, également.

Djama-el-Hulq, près du marché aux laines.

Toutes ces mosquées appartiennent soit au rite Maleki, soit au rite

Hanéfi. Il y a un mufti pour chaque rite; mais le premier est le mufti Maleki qui prend le titre de Bach-Mufti et de Cheikh-el-Islam. C'est un fort grand personnage.

Les *Mdersa* où se donne l'instruction sont nombreuses; près de la porte de l'une d'elle, ancienne mosquée, se trouve une colonne milliaire fort curieuse, donnant la distance de Carthage aux frontières de la Numidie; en voici les six dernières lignes :

..... VIAM. A. KARTHAGINE. VS
QVE. AD FINES. NVMIDIAE
P......... LONGA. INCVRIA
..... P..... ADQVE.....
RESTITVERVNT
LXX.

Parmi les zaouïas et koubbas, les plus célèbres, celles qui attirent le plus grand nombre de fidèles sont, au dehors de Bab-Djezira, la *zaouïa* de *Sidi-Bel-Hassen-ech-Chadeli* et la *Koubba-Lella-Manouba*. La légende de Lella-Manouba est curieuse : Manouba, qui avait fait vœu de chasteté, fut mariée de force à un kadi. Comme ce dernier voulait exercer ses droits de mari, il fut changé en femme, jusqu'au moment où il consentit à divorcer avec Lella-Manouba.

Les chrétiens catholiques, grecs ou protestants, et les Juifs jouissent, dans la régence de Tunis, de la liberté la plus étendue pour l'exercice de leur religion.

Les pères de la Rédemption, n'ayant plus d'esclaves à racheter, ont abandonné la maison religieuse de Tunis, la première établie. Les pères capucins ont construit, sur l'emplacement qui leur a été concédé par le bey, dans la rue Mordjani, leur couvent et l'*église* qui sert actuellement aux catholiques.

C'est dans la maison des pères capucins que sont les deux dalles en marbre blanc, rapportées de la Mohammedia, en 1850. Sur l'une on lit les noms des trois évêques : *Romanus, Rusticus* et *Exitiosus*, sans mention de leur siège épiscopal; sur la seconde, le nom d'un sous-diacre, *Constantinus*.

Non loin du couvent, les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, toutes Françaises, ont un établissement installé dans quatre petites maisons contiguës; dans l'une, l'instruction gratuite est donnée aux filles pauvres; dans une autre, on reçoit, moyennant une rétribution, des externes et des pensionnaires; dans une troisième, une pharmacie est ouverte pour les pansements ou maladies à guérir aux malades de toutes les religions.

Les frères de la doctrine chrétienne, installés dans l'ancienne maison de la Rédemption, tiennent une école gratuite et un pensionnat pour les garçons.

Les chrétiens grecs ont une *chapelle;* les Juifs possèdent sept *synagogues*.

Édifices publics.

Dar-el-Bey, palais du bey, bâti par Hamouda pacha et occupé par le souverain à l'époque du Ramadan, ou mois du jeûne. C'est un monument qui ressemble extérieurement à une grande caserne; il renferme plusieurs salles richement décorées et meublées, réservées au logement des étrangers de distinction que la politique ou la curiosité attirent à Tunis. C'est dans ce palais que le général Kheir-ed-din a fait installer un *Musée* d'antiquités recueillies en Tunisie, et une *exposition* des produits de l'industrie tunisienne. Dans l'avant-corps de Dar-el-Bey, du côté du Souk-el-Bey ou Souk-el-Barka, on a percé une croisée où le souverain a l'habitude de se placer pour assister à la vente aux enchères des objets d'art et des bijoux.

La *Municipalité,* près de Djama-el-Ksar, est encore une grande mai-

son dans laquelle on admirera quelques beaux plafonds.

La *Deriba,* prison de ville, près de la Kasba.

La *Douane,* entre le quartier franc et le lac de la Goulette, vaste enclos fermé du côté de la ville par une immense grille en fer.

El-Moroustan, dans le quartier des Sbatias, cordonniers, grand hôpital dont la construction est due à Aziza-Osmana, de la dynastie des Hafsides.

Bibliothèque. — Collège Sadiki. — Imprimerie.

L'installation de la *bibliothèque* dans la Grande-Mosquée, Djama-ez-Zitouna, ne remonte pas, dit M. A. Rousseau, à une époque fort éloignée. Avant 1840, la Grande-Mosquée de Tunis ne possédait environ que 150 ouvrages, tous ayant trait à la religion. Ces livres provenaient de dons faits par des particuliers, et il n'existait en ville aucune autre bibliothèque publique. Ce fut en 1840 seulement que cet établissement fut régulièrement fondé, un règlement administratif arrêté, des conservateurs nommés, voici dans quelles circonstances. A cette époque, la charge de Bach-Mamlouk, chef des mamlouks, ou garde particulière du bey, était occupée par Husseïn-Kodja, qui possédait la collection d'ouvrages la plus considérable qui eût existé jusque-là à Tunis.

Tombé en disgrâce, ruiné et ne pouvant satisfaire ses créanciers, Husseïn dut être mis en faillite, et la vente de toutes ses propriétés fut ordonnée. La précieuse collection de manuscrits qu'il avait lentement et péniblement réunie, fut d'abord mise aux enchères ; mais bientôt Ahmed-Bey, prince éclairé et qui voulait relever, autant qu'il était en lui, le goût des études dans ses États, et essayer de rappeler les beaux jours des anciennes universités de Tunis et de Kaïrouan, Ahmed-Bey fit acheter tous les livres sur les fonds de sa cassette particulière et les donna, avec la bibliothèque du Bardo, à titre de *habous* et *ouakaf* (propriété de main morte) à la Grande-Mosquée de Tunis.

Tous les livres de la bibliothèque, ainsi constituée, furent renfermés dans vingt armoires, dont dix trouvèrent place à dr. du Mihrab, et les dix autres à g. En outre, un catalogue général de ces ouvrages fut dressé par ordre du bey, et sur la dernière page de ce catalogue on inscrivit le règlement pour le prêt des livres à l'intérieur comme à l'extérieur de la Grande-Mosquée.

Le collège Sadiki ou *Mdersa Sadekia,* près du quartier franc, a été fondé, en 1875, par le bey actuel, Es-Sadok ; l'enseignement absolument gratuit, donné à 150 élèves, 50 internes et 100 externes, comporte l'étude du Koran, des lettres, des sciences et des langues arabe, turque, française et italienne.

L'*imprimerie,* de récente création, a déjà commencé l'impression d'une partie des ouvrages déposés dans la bibliothèque de Djama-ez-Zitouna.

Fontaines. — Aqueduc.

La ville, alimentée par des citernes jusque dans ces derniers temps, l'est désormais par de nombreuses *fontaines* dont la principale a son bassin souterrain, point d'arrivée et de distribution, dans Tunis, de la masse d'eau fournie par l'aqueduc de Zar'ouan dont les travaux de restauration ont coûté plus de dix millions de francs.

« Le rétablissement de l'*aqueduc* de Carthage a été conçu et exécuté d'après le plan suivant : là où le canal de l'aqueduc s'enfonçait sous le sol, il était presque partout assez bien conservé, et pour le restaurer il ne s'agissait que d'enlever les terres qui l'avaient en partie comblé et d'en réparer les parois et les voûtes. Là, au contraire, où les plaines et les

vallées succédant aux collines, il sortait lui-même du sol et apparaissait supporté dans les airs sur des arcades dont la hauteur était d'autant plus grande que les vallées étaient plus profondes, on se contentait de poser dans la terre d'énormes tuyaux en tôle bitumée où l'eau coulera pour remonter ensuite d'elle-même, en vertu d'une loi de physique bien connue, jusqu'au niveau du canal antique. » (*V. Guérin.*)

Marché et bazars.

La place aux Voitures, vis-à-vis de la régie des Tabacs, avant la porte de la Marine, sert également, dès 8 h. du matin, pour le *marché aux guenilles* et *aux vieilles armes;* un collectionneur peut trouver là plus d'une bonne aubaine.

Le *marché aux poissons* se tient rue des Maltais, près de la même porte.

Les bazars ou souk sont : dans le haut de la ville, près de Djama-ez-Zitouna, *Souk-el-Attarin*, bazar des Parfumeurs; près de Dar-el-Bey (*V.* plus haut), *Souk-el-Bey*, bazar des bijoux, des armes, des coffrets, des tapis et autres objets de prix vendus par l'intermédiaire des *dellalin* ou encanteurs, comme à Alger et à Constantine (*V.* p. 26 et 334). Souk-el-Bey était autrefois *Souk-e -Barka*, le marché aux esclaves. Au bout de Souk-el-Bey se trouve une impasse où les Juifs font le commerce de médailles, de monnaies et de pierres gravées plus ou moins antiques. Nous n'avons pas besoin de recommander au touriste la plus grande méfiance dans ses achats.

En dehors de la ville, près de Djama-Djedid est le *Souk-el-Blat* marché aux laines.

Les rues de la vieille Tunis à ciel ouvert, couvertes en planches, ombragées d'arbres, ou voûtées, sont remplies de petites boutiques contiguës les unes aux autres et occupées très-souvent par des marchands exerçant la même industrie. Sous ce rapport, Tunis ressemble aux autres villes de l'Afrique et de l'Orient. Les *amins* ou syndics réglementent chaque corporation.

Industrie. — Commerce.

Tunis a de nombreuses manufactures de soieries, de lainages et de fez, chachïa ou calottes renommées partout et dont la teinture se fait principalement à Zar'ouan.

Les couvertures de laine de Djerba, les burnous blancs, les djebbas, sorte de gandoura en soie et en laine, sont encore des tissus qui ont une grande réputation.

Tunis exporte des céréales, des huiles, des laines, des cuirs, des peaux, des essences pour vingt millions de francs; l'importation, consistant surtout en tissus de coton, monte à trente millions. C'est avec Marseille, Gênes, Livourne, Trieste, Malte et le Levant que se font les transactions commerciales de la Tunisie.

ENVIRONS DE TUNIS

Voitures à 4 places pour la journée, 15 à 18 fr. 25 à 30 piastres. — Chevaux pour la journée, 9 fr. ou 15 piastres; dans l'après-midi, 3 fr. ou 5 piastres.

De Tunis à Carthage.

16 kil.

La distance indiquée est celle de Tunis à la chapelle de Saint-Louis, où se feront directement conduire les touristes qui n'auront pas le temps d'explorer complétement l'emplacement de Carthage et de ses ruines bien frustes aujourd'hui. Une visite à la *Chapelle*, au *Cirque*, à l'*Amphithéâtre* et aux *Citernes* sera l'affaire d'une journée, l'aller et le retour compris.

Deux ou trois jours sont nécessaires pour bien visiter les ruines qui s'étendent sur le bord de la mer, des environs de *la Goulette* à *Sidï-Bou-Saïd*, *La Mersa* et *Kamart*, et couvrent les terrains des trois pauvres dacheras de *Douar-ech-Chot*, *Malka* et *Sidi-Daoud*. C'est de la Goulette que devra commencer l'exploration. On devra préalablement avoir lu les excellents travaux de MM. Falbe, Dureau de la Malle, Beulé et Victor Guérin, d'où nous avons extrait la notice historique suivante :

L'an 813 ou 814 avant J.-C., une colonie phénicienne s'établissait sans violence sur la côte africaine et occupait une colline escarpée qui n'avait que 2,000 pas de circonférence. Cette colline, facile à fortifier, contint, dans le principe, toute la ville. On l'appela *Byrsa,* mot qui paraît signifier tour, forteresse. Quand la population se fut accrue, Byrsa devint une acropole. Autour d'elle, les maisons se groupèrent en cercle, comme autour d'un refuge toujours prêt. On s'étendit vers les ports, puis sur toute la plage; enfin, en passant derrière la petite montagne de Sidi-Bou-Saïd, on alla rejoindre encore la mer. De ce côté la plaine était fertile, les puits fréquents, l'irrigation facile; les riches bâtirent des maisons entourées de haies vives et de frais jardins. C'était le quartier de Megara. Ainsi se forma une ville qui comptait, après quelques siècles, de 7 à 8 lieues de tour et qui prit le nom de *Karthad-Hadtha,* la ville nouvelle, Carchédon en grec, Carthago en latin.

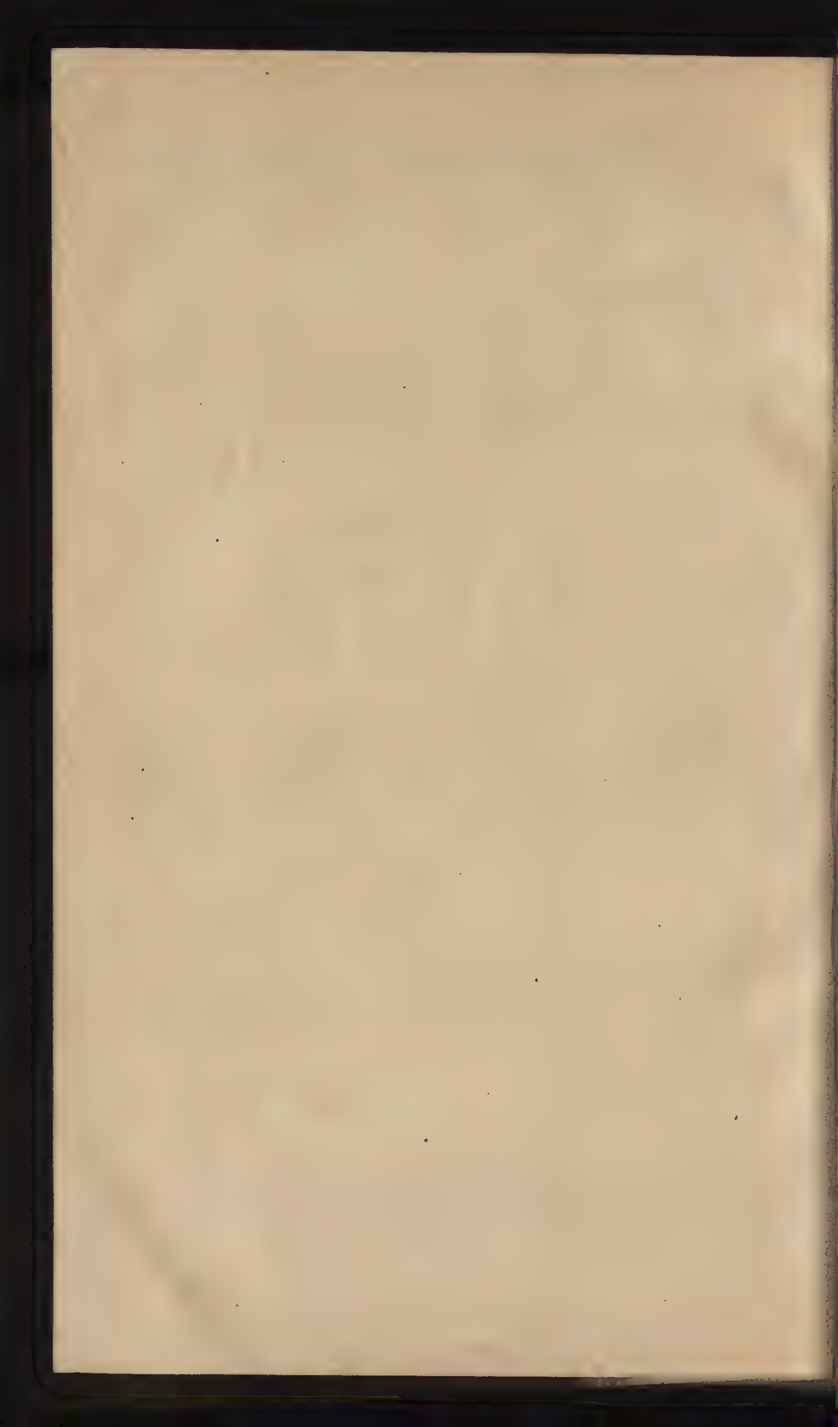
Byrsa fut fortifiée, dès sa fondation; plus tard, des constructions grandioses furent substituées aux fortifications primitives. Le VIe s. avant J.-C. vit l'extension merveilleuse de la puissance des Carthaginois.

La forme de Byrsa était à peu près rectangulaire; elle était couronnée par le temple d'Esculape; mais ce n'est que par des efforts d'imagination que nous nous figurerons les autres édifices qui remplissaient Byrsa. L'histoire a omis tous ces détails parce qu'elle n'a été écrite que par les ennemis de Carthage.

TUNIS par L. PIESSE. HACHETTE & Cie Editeurs, Paris.



Gravé chez Erhard Imp Baster & Vieillemard Paris.



Muets sur ses splendeurs, ils n'ont d'éloquence que pour raconter sa ruine.

Après les Romains vinrent les Vandales et les Byzantins, puis Hassan, gouverneur de l'Egypte, qui laissa en 697 une garnison à Carthage ; mais cette garnison ne sut pas se défendre contre le patricien Jean, qui reprit la ville et répara de nouveau les fortifications. Irrité, Hassan revint, chassa les Byzantins et prononça la ruine définitive de Carthage. Tout fut renversé, rasé.

Tillemont rapporte qu'un « Mausamuz, sarrasin, qui était maître de presque toute l'Afrique, entreprit de rétablir Carthage vers 1180 (576 H.) ». Le succès fut médiocre; au temps de l'expédition de saint Louis, la ville n'était guère qu'une bourgade.

Abou-Obeïd-Bekri, qui vivait au XIe s. cite les citernes, le gymnase, l'aqueduc, l'amphithéâtre et le port de Carthage. Edrisi, 150 ans plus tard, décrit avec admiration les mêmes monuments.

La croisade de saint Louis, 1270, eut pour résultat de faire abandonner Carthage par les Arabes. Les ruines ne furent plus visitées que pour être détruites. On y venait faire provision de colonnes et de marbres précieux, et qui ? non-seulement Tunis, mais les Pisans, les Gênois ; plus tard Ahmed-Bey, pour son palais de Constantine. Dans ces derniers temps un Anglais, M. Davis, a passé plusieurs années à remuer le sol de Carthage, sans jamais entreprendre une fouille qui eût pour but de résoudre quelques-unes des grandes questions historiques qui se rattachent à cette localité célèbre. C'est à ce sujet que Beulé dit avec raison : « Je ne me dissimule pas que les efforts d'un particulier, si persévérants qu'ils soient, ne peuvent obtenir que de modestes résultats. Il faut les ressources dont un gouvernement dispose : puisse l'exemple de l'Angleterre qui a enfoui une somme considérable dans le territoire de Carthage, être tôt ou tard suivi ! Seulement, on devra adopter un système tout opposé au système de M. Davis, qui ne cherchait que des objets propres à orner le musée britannique. »

Malgré tant d'efforts pour la détruire, Carthage subsiste encore avec un plan reconnaissable, avec des débris assez nombreux pour qu'on puisse la reconstruire et s'y promener par la pensée.

Nous décrirons les ruines de Carthage en remontant du S. au N., à Sidi-Bou-Saïd ; puis de ce village au N.-O., en passant par Malka et Sidi-Daoud ; de ce point nous redescendrons au S., à Douar-ech-Chot, et de là nous irons sur l'emplacement de Byrsa où s'élève la chapelle de Saint-Louis qui domine toutes les ruines.

A 2 kil. N.-E. de la Goulette, en face du coude que fait la route de Tunis, commencent sur le bord de la mer les ruines des *quais*, qui présentent jusqu'à *Bordj-djedid*, la batterie neuve, un développement de plus de 3 kil. On pouvait encore étudier, il y a quelques années, vers le milieu de ces quais le *port militaire* ou Cothon et le *port marchand* ruinés lors de l'invasion arabe de 697. Le port militaire avait gardé sa forme circulaire ; au milieu du bassin s'élevait l'îlot entouré jadis de grands quais, de même que les bords opposés du bassin. Les fouilles de Beulé constataient un périmètre de 333 mèt., un diamètre de 130 mèt. Les quais avaient 9 mèt. 35 c. de largeur. Un goulet intérieur, unissant le port militaire au port marchand, avait 23 mèt. de larg. Le port marchand était long de 456 mèt. et large de 325. Sur l'emplacement de ces ports s'élève aujourd'hui, au milieu d'un fort beau jardin, la résidence d'été de Si-Moustafa, ancien premier ministre du bey de Tunis. Non loin de là, le général Kheir-ed-Din, son gendre, a transformé les dunes de sable en

un bois où poussent à l'envi les arbres du nord et les arbres du midi.

Arrivé à Bordj-djedid, on rencontre au S., parmi les débris de grands édifices, ceux qui appartiendraient à la *basilique* de Thrasamund, le roi vandale ; à côté sont d'énormes pans de murs en blocage, ruines immenses de thermes (?). A 200 mèt. O. du port, sont de très-belles *citernes,* moins étendues que celles de Malka, mais presque toutes intactes. Ces citernes, au nombre de 18, ont 30 mèt. de longueur sur 7 mèt. 50 de largeur et 9 de profondeur. Elles sont alimentées par les eaux pluviales.

Allant de l'O. à l'E., on arrive au village de *Malka* qu'une distance de 1,500 mèt. sépare de Bordj-djedid. Malka s'élève sur une colline formée en grande partie de décombres amoncelés. Les habitants de ce village logent leurs troupeaux dans d'immenses citernes extrêmement délabrées où aboutissait jadis comme à un vaste château d'eau le fameux aqueduc de Carthage. Les citernes de Malka, puniques en ce qui concerne leur première origine, sont romaines par leur construction définitive. L'*aqueduc* qui y aboutissait, l'un des ouvrages les plus gigantesques que les Romains aient exécuté en Afrique, amenait à Carthage, par un canal tantôt souterrain, tantôt porté sur de hautes et magnifiques arcades, les eaux limpides de deux sources abondantes, celle de Zar'ouan et celle de Djougar. Les divers tronçons encore debout de cet aqueduc prodigieux qui, par un détour immense, franchissaient collines et vallées, disparaissaient et reparaissaient tour à tour, selon les accidents du sol, et que le touriste pourra admirer dans les diverses excursions autour de Tunis, ont presque complètement disparu dans la partie qui aboutit aux citernes de Carthage. On pourra voir encore quelques vestiges de piliers se prolongeant de Malka à l'*Ariana* par *Sidi-Daoud*, sur une longueur de quelques kilomètres.

Près des citernes sont les ruines d'une *tour* qui en défendait probablement l'approche.

A 300 mèt. S. de la tour est l'*amphithéâtre* ayant un peu plus de 200 mèt. dans sa plus grande longueur. Il était encore assez bien conservé au temps d'El-Bekri en 1082, et d'Edrissi en 1154. « Cet édifice, dit ce dernier, de forme circulaire, se compose d'environ 50 arcades subsistantes. Au-dessus de chacune d'elles s'élèvent cinq rangs d'arcades, les unes au-dessus des autres, de même forme et de même dimension, construites en pierre d'une incomparable beauté. Au sommet de chaque arcade est un cintre où se voient diverses figures et représentations curieuses d'hommes, d'animaux et de navires, sculptés avec un art infini. Il était anciennement destiné, à ce qu'on assure, aux jeux et aux spectacles publics. » « Cet amphithéâtre rappelle aussi le souvenir des persécutions sanglantes subies par l'église de Carthage et qui ont immortalisé les noms de Cyprien, de Perpétue et de Félicité. Aujourd'hui l'arène ensanglantée est retournée par la charrue ; les caveaux où l'on renfermait les bêtes féroces sont détruits ou obstrués ; les gradins où se pressaient tant de milliers de spectateurs ont disparu totalement, et le souvenir seul de tous les drames sanglants qui y furent joués a survécu à ce monument anéanti. »

A 500 mèt. S.-E. de l'amphithéâtre, on distingue l'emplacement et l'enceinte d'un vaste *cirque*. Le cirque, dit Falbe, a environ 1,600 pas de long sur 330 de large. La partie de l'épine, *spina*, qui existe encore, a environ 1,000 pas. A l'extrémité orientale, tout auprès du chemin qui conduit de Malka à *Douar-ech-Chot*, on peut aisément reconnaître, entre deux fondements de mur, une ouverture qui a dû être l'une des entrées du cirque. Le petit village

de Douar-ech-Chot avoisine le cirque à l'E.

On pourra visiter encore quelques ruines d'immenses édifices dont l'ancienne destination ne saurait être bien précisée, au N.-O. et au N.-E. de Douar-ech-Chot; puis, par un chemin contournant *Byrsa* à l'O., on arrivera sur le plateau de la *Chapelle Saint-Louis.*

La forme de Byrsa est à peu près rectangulaire; le pourtour du plateau dominant la mer de 63 mèt., est de 1,400 mèt. On ne distingue plus sur le sol que de nombreuses citernes et de faibles vestiges de divers édifices qui le couvraient. Beulé a indiqué et décrit dans le *Journal des Savants*, année 1859, tous ceux qu'une attentive et perspicace exploration du terrain lui a fait connaître.

Vers l'extrémité orientale du plateau s'élève la chapelle de Saint-Louis, au milieu d'un enclos entouré de murs. On sait que le bey Ahmed a concédé gratuitement à la France le sommet de la colline de Byrsa, pour y ériger un sanctuaire en l'honneur du pieux monarque qui avait consacré par sa mort, sinon cet emplacement, du moins l'un des points de cette côte. Il est assez difficile de préciser avec exactitude l'endroit où, le 25 août 1270, Louis IX rendit le dernier soupir. Quoi qu'il en soit, c'est au milieu des ruines de Carthage, où son armée était campée, qu'il succomba au fléau qui ravageait ses troupes.

La chapelle, dont la première pierre avait été posée, le 25 août 1840, fut inaugurée, en 1842, avec une certaine pompe.

Sur une assez large enceinte, aplanie avec soin, entourée d'un mur d'appui et au milieu de laquelle s'élève une plate-forme ronde élégamment dallée à compartiments symétriques, et à laquelle on monte par six marches établies circulairement sur tout le pourtour, est construite la chapelle, d'une forme octogone. L'intérieur offre un rond-point entièrement libre au-dessous du dôme. On aperçoit ainsi dès l'entrée, au fond, en face de la porte, l'autel et au-dessus la statue de saint Louis, en marbre blanc des Pyrénées, due au ciseau de M. Émile Seurre. L'édifice est bâti en pierre appelée marbre de Soliman, avec des remplissages en pierre de tuf, du sol de Carthage, et voûté en brique de Gênes avec enduit de mortier de chaux formant stuc à la manière du pays; ses fondations s'appuient sur les bases du temple d'Esculape ou Eschmoun, dont l'immense escalier s'avançait sur la mer.

M. Jourdain, chargé de la construction de la chapelle, le fut également, en 1843, de l'exécution des dépendances nécessaires à sa garde, à son entretien, à sa desserte. Ces dépendances consistent en un mur d'enceinte et trois corps de bâtiments à rez-de-chaussée et à terrasses, comprenant le logement du gardien, une sacristie et une salle d'attente pour les visiteurs. Ces bâtiments sont reliés entre eux par des cloîtres de forme ogivale. La chapelle est environnée d'un bosquet ombreux. Le jardin est orné de divers restes d'antiquités, trouvés soit à Carthage, soit sur d'autres points de la Régence. Les parois des cloîtres sont également couvertes d'inscriptions païennes ou chrétiennes, mais dont la plus curieuse, au point de vue géographique, est celle rapportée par M. Mattéi d'*Ed-Djem*, puisqu'elle donne le nom antique de cette localité : *Thysdrus.*

L'enceinte de Saint-Louis renferme des citernes dont l'eau est excellente. Pendant l'été, le bey de Tunis et les consuls étrangers y envoyaient puiser tous les jours.

Byrsa est peut-être le seul point de Carthage que Saint-Louis n'ait point occupé. Peu importe au fond la place choisie pour lui consacrer un monument. Il est d'un heureux augure que la France ait pris pied sur cette petite colline, qui a été le

berceau de la puissance carthaginoise, et qu'ont habitée les proconsuls romains, les rois vandales, les grands généraux de Justinien... Les Arabes eux-mêmes ont traîné la statue de Saint-Louis jusqu'au sommet de la colline. Ils confondent Sidi-Bou-Saïd le marabout avec Saint-Louis qui se serait fait musulman !

La chapelle de Saint-Louis qui, lors de sa fondation, a eu M. l'abbé Bourgade pour aumônier, est desservie depuis 1875 par des prêtres de la mission d'Alger.

De Tunis à la Marsa et Sidi-Bou-Saïd.

18 kil.

Chemin de fer et voitures.

Le chemin passe au-dessus de l'*Ariana*, de *Sidi-Daoud*, de *Malka*, de *Saint-Louis*, et s'arrête à

18 kil. **La Marsa**, entre le cap *Kamar* au N. et le cap de Carthage ou *Sidi-Bou-Saïd*, au S.

La Marsa, où les Carthaginois avaient leurs jardins, est le village le plus en renom de tous les villages aux environs de Tunis. Le bey y possède un palais ; le consul de France habite, dans la belle saison, une maison située au milieu d'une splendide végétation, et connue sous le nom *la Camilla*. Le touriste visitera à la Marsa un charmant café arabe, orné d'une jolie colonnade aux arceaux dentelés et ombragé de grands arbres.

De la Marsa à Sidi-Bou-Saïd.

4 kil. **Sidi-Bou-Saïd** est un village complètement arabe qui s'élève dans une situation très-pittoresque sur la pointe de l'ancien cap de Carthage. Il domine toute l'étendue des ruines de Carthage, au-dessus desquelles s'élève la chapelle Saint-Louis ; au fond, à l'horizon, la blanche Tunis. Sidi-bou-Saïd prend son nom d'un marabout dont la Koubba est à l'angle S.-E. du village. Plus bas sur le rivage est une source où les navires s'approvisionnent d'eau douce. Plus au N.-E. est la tour d'el-Nadhour, qui sert de phare et dont le sommet est à 141 mèt. au-dessus de la mer. Enfin on ne manquera pas d'entrer, à Sidi-Bou-Saïd, dans un café arabe à galerie et coupole, auquel on accède par un escalier de 15 marches.

De Tunis à l'Ariana et Djafar

4 et 6 kil.

Le village de l'**Ariana**, à 4 kil. de Tunis, que l'on quitte par *Bab-el-Khadra*, est, après la *Marsa*, l'endroit le plus en réputation de la banlieue de Tunis, pour les agréments de la campagne ; une grande partie des fonctionnaires tunisiens, des consuls et des négociants européens y ont leurs villas. L'Ariana produit une immense quantité de roses, qui alimentent les distilleries d'huile essentielle dont les produits sont si estimés en Orient.

De l'Ariana, on peut aller visiter **Djafar**, autre village non moins bien situé que l'Ariana ; tous deux sont à l'E. du massif du *djebel-Ahmar*, dont fait partie la colline du *Belvéder*, dominant le lac de la Goulette, au N.

De Tunis au Bardo

2 kil.

Chemin de fer, voitures et chevaux.

On obtient facilement du gouverneur la permission de visiter le Bardo, surtout pendant l'absence du bey, qui réside pendant près de huit mois à la Goulette.

Le Bardo est le but d'une des premières excursions à faire aux environs de Tunis. Quand on est sorti de la ville par *Bab-es-Sadoun*, au N. de la Kasba, on suit une route bien empierrée et bordée d'arbres parallèle au petit chemin de fer. On passe d'abord devant *Kachlat-et-Tobjia*, la

caserne d'artillerie, bâtie par Ahmed-bey; on laisse à dr., non loin de là, un fort isolé, destiné à défendre Tunis de ce côté; puis on passe sous les arches hautes et étroites d'un aqueduc romain.

Vu du dehors, le **Bardo**, de construction arabe, palais d'hiver du bey, entouré d'un mur flanqué de tours et de bastions, et d'un fossé, ressemble à une caserne. Au dedans, c'est l'ensemble de plusieurs corps de bâtiments agencés sans goût; quelques-uns valent cependant la peine d'être visités.

Quand on a franchi la porte du Bardo, on entre dans un passage bordé d'un côté par les dépendances du seraï et de l'autre par des petites boutiques, si communes en Orient, où sont accroupis quelques pauvres marchands. Le passage est terminé par le vestibule ou skifa de l'appartement du khaznadar ou premier ministre. Un couloir tournant, voûté et sombre, conduit ensuite à une première cour que ses quatre murs élevés et percés de quelques fenêtres grillées font ressembler à la cour d'une prison. Un second couloir conduit au harem. L'entrée du sérail est dans une seconde cour; on y arrive par un très-bel escalier; la cour est spacieuse, dallée en marbre; une fontaine-vasque avec son bassin en orne le milieu; autour sont les cloîtres ou galeries à arcades retombant sur des colonnes en marbre blanc. Le trône du bey, étincelant de dorures, occupe toute la largeur d'une profonde galerie dont la porte est sur un côté de la cour; cette galerie ou salle du trône renferme d'assez belles toiles offrant l'image en pied des principaux souverains de l'Europe. A l'entrée de cette même cour est une autre galerie où le bey rend la justice deux fois par semaine, justice expéditive, dont les avantages sont plus grands que les inconvénients.

C'est au Bardo qu'Ahmed-Bey, à son retour d'un voyage en France, fit installer une école polytechnique.

Du Bardo à **la Manouba**, on compte 3 kil. On peut se rendre directement à la Manouba par le chemin de fer. La distance de Tunis à ce village est alors de 9 kil. (*V.* Route de Tunis à la frontière algérienne).

De Tunis à Bou-Chateur (Utique)

35 kil.

On sort de Tunis par *Bab-es-Sadoun*. Après avoir traversé l'aqueduc du Bardo, on laisse à dr. *Kachlat-et-Tobjia*, caserne d'artillerie, à g. le *Bardo*, puis les maisons de plaisance et les jardins de *la Manouba*. La route, passant ensuite dans des bois d'oliviers, prend une direction N.-O.

14 kil. *Koubba de Sidi-Merouan.*

16 kil. *Sebbalat* ou fontaine ornée d'une galerie à arcades que soutiennent quatre colonnes ioniques; près de là est un fondouk. Fontaine et fondouk sont dans un site charmant.

22 kil. Montée; ruines à dr.; koubba à g. et ruines d'une maison de plaisance, bâtie, sous Hamouda-pacha, par le célèbre Youssef Sahab-et-Taba (*V.* p. 498).

26 kil. L'*oued-Medjerda.* Cette rivière, la plus grande de la Tunisie, mais non navigable, à cause des irrégularités de profondeur qu'elle présente, prend sa source au S.-E. de Souk-Ahrras en Algérie, et se jette dans la mer au-dessous de Porto-Farina, après un parcours d'environ 300 kil. L'oued-Medjerda, le *Bagradas* des anciens, près duquel on tua le fameux serpent de Régulus, après avoir arrosé les vastes plaines, témoins des combats entre Carthage et Rome, a déplacé son lit dans la dernière partie de son cours et changé la configuration du pays, surtout par rapport à la position d'Utique.

On traverse la Medjerda, large en

cet endroit de 90 mèt., sur un pont de sept arches et dont les piles ont des ouvertures cintrées pour l'écoulement des grandes eaux.

30 kil. L'*oued-Sr'ir*, affluent de la Medjerda; on tourne immédiatement à dr. vers le N., en longeant des collines à g.

35 kil. *Bou-Chateur*, misérable dachera dont la population, plus misérable encore, anime seule aujourd'hui les ruines d'*Utique*, que domine la koubba de Bou-Chateur. Ces ruines ne rappellent que fort peu l'antique splendeur de cette ville célèbre, fondée douze siècles avant J.-C. Comme Carthage, dont elle était la sœur aînée, et qui seule l'éclipsait en magnificence et la dépassait en étendue, elle a été presque complètement anéantie, et les vestiges qu'elle a laissés sur le sol ne sont plus guère qu'une ombre de ce qu'elle fut autrefois.

Utique comprenait deux quartiers bien distincts : la ville haute et la ville basse. La ville haute occupait une suite de collines, séparées les unes des autres par des ravins plus ou moins profonds. On pourra voir encore dans cette partie des débris de l'aqueduc qui amenait les eaux du djebel-Kechbata à 10 kil., vers l'O. des citernes à moitié comblées, servant d'étables, comme celles de Carthage, et un vaste amphithéâtre pratiqué dans un ravin naturel et dont les gradins ont disparu.

Quand on se dirige vers le N., on rencontre, avant un ravin, un plateau couronné par les koubbas de Sidi-Bar'-el-Lil et Sidi-El-Kouri. Au-delà du ravin est un deuxième plateau que dominait l'acropole, dont il reste à peine d'insignifiants débris ; du haut de cette colline, qui s'avance comme un promontoire vers la plaine, on jouit d'une vue fort étendue. A l'E. sont les hauteurs de *Kalat-el-oued*, les *Castra Cornelia*, non loin desquels Scipion l'Africain, après avoir débarqué son armée dans le voisinage de *Pulchrum promontorium*, vint abriter sa flotte, et où il assit son camp et fixa ses quartiers d'hiver.

En descendant de l'acropole, on arrive à une plaine, puis à une colline semi-circulaire à laquelle s'adossait un théâtre; plus loin, on voit les ruines d'un immense édifice, citadelle ou palais, que les Arabes appellent *Seraïat-es-Soultan*. Près de là encore sont les ruines d'un temple, d'une basilique chrétienne, et d'une autre grande construction; vient ensuite un terrain marécageux dans lequel sourdent des eaux thermales, 33°, recueillies dans un petit bassin où les Arabes viennent se baigner.

Un canal communiquant avec la mer traversait la ville dans son milieu; il est comblé ; les quais qui le bordaient, couverts d'édifices, de magasins et d'abris voûtés, paraissent avoir été considérables. Ce canal aboutissait à un grand bassin circulaire, comblé également, au centre duquel devait s'élever un puissant édifice ; c'était le Cothon ou port militaire : le port marchand a disparu sous les alluvions de la Medjerda.

M. Victor Guérin, dans son *Archéologie de la Tunisie,* et M. Daux dans le *Tour du Monde,* livraison 590 ont longuement décrit Utique et ses ruines. Ces ouvrages seront consultés avec fruit par les touristes qui voudront visiter complétement Bou-Chateur.

De Tunis à Hammam-Lif (El-Enf)

15 kil.

On sort de Tunis par *Bab-el-Djezira* et le faubourg du même nom. A dr. de la route, sur une hauteur, s'élève la koubba de *Sidi-Bel-Hassen-ech-Chadeli.*

2 kil. plus loin, koubba de *Lella-Kebira*, mère d'un bey de Tunis.

4 kil. Village et zaouïa de **Sidi-Fethalla.** Ce village est composé de belles maisons mauresques et dominé par la zouïa et la koubba du marabout Sidi-Fethalla, renommé, de son vivant, par son savoir et sa sainteté. Sidi-Fethalla passe encore pour un grand faiseur de miracles. On lui attribue surtout la vertu de rendre les femmes fécondes. Il existe à cet effet, près de la koubba, sur la pente d'un rocher, un sentier rapide, une sorte de glissoire sur laquelle les femmes atteintes de stérilité n'ont, pour acquérir la faculté de devenir mères, qu'à se laisser glisser à plat-ventre. A. Dumas, dans son voyage du *Véloce*, raconte très-curieusement ce pieux exercice.

8 kil. *Choucha* ou *Chouchet-Radès*, ferme, fondouk et café.

10 kil. L'*oued-Miliana,* le *Catada* de Ptolémée; on le traverse sur un pont en pierre de cinq arches, construit, en 1749, par des Arabes et des Espagnols, sur des fondations qui paraissent romaines. L'oued-Miliana se jette dans le golfe de Tunis, un peu au-dessous et à l'E. de *Radès,* petit village arabe, la *Maxula* des Romains.

Bientôt après, laissant à dr. de nombreuses ruines, on entre dans une forêt d'oliviers et d'orangers, on passe près d'un bordj ; puis on se dirige à travers les broussailles et les arbustes, houx, myrtes, arbousiers et lentisques, vers l'extrémité du cap de montagnes qui s'avance dans la plaine. Ce cap est coupé par une fente profonde à laquelle les Arabes donnent le nom de *Darbet-mta-Sidna-Ali*, coup de notre seigneur Ali. Suivant la tradition, Ali, lieutenant de Mohammed, se trouvant acculé à la montagne par une armée chrétienne, lui échappa en s'ouvrant d'un fort coup de sabre un passage à travers la montagne où coule désormais un canal d'eau froide, la seule que l'on trouve auprès d'Hammam-Lif. Ali n'est pas le seul fendeur de montagnes que l'on rencontre dans le nord de l'Afrique. On a pu lire, plus haut, p. 111, la légende de Sidi-Mohammed-bou-Chakour, qui fendit la montagne d'où descend depuis l'oued-Chiffa.

15 kil. **Hammam-Lif** et mieux *Hammam-el-Enf*, adossé au djebel-Bou-Korneïn, est renommé pour ses sources d'eaux chaudes, 40°, sulfureuses ferrugineuses et purgatives. On visitera à Hammam-Lif : *Dar-el-Bey,* d'autres palais de ministres et d'un ancien bey de Tripoli qui s'était fixé en cet endroit, et le *Fondouk,* magnifiquement construit avec piscines et appartements, dans lequel on a utilisé non-seulement les matériaux, mais aussi quelques-unes des dispositions des thermes antiques.

Le *djebel-Bou-Korneïn* fait partie d'une petite chaîne qui court vers le S. et se rattache à une autre chaîne qui s'étend de la rive dr. de l'oued-Miliana à la presqu'île du cap Bon. Le *djebel-Rsas* ou *Monte-Piombino* en est le pic le plus remarquable. Au pied des derniers escarpements du Bou-Korneïn à 1 kil. E. d'Hammam-Lif et à *Sebbalat-el-Bey*, fontaine du bey, des vestiges, peut-être ceux d'*Ad Aquas* (?), couvrent une étendue assez considérable.

Entre le djebel-Rsas, le djebel-Bou-Korneïn et l'oued-Miliana, règne une belle plaine traversée par différents petits cours d'eau ; on y trouve de nombreuses et belles fermes en exploitation. Au S. de cette plaine sont les ruines d'*Oudena* (*V.* plus bas).

De Tunis à la Mohammedia

10 kil.

On quitte Tunis par *Bab-Djezira.* On longe à dr. la Sebkhra-es-Seldjoum s'étendant au S.-O. de la ville dans une longueur d'au moins 8 kil. sur une largeur de 4 à 5 kil. A g., dans le lointain, l'horizon est terminé

par *djebel-Bou-Korneïn*, au pied duquel est *Hammam-Lif*, le *djebel-Bou-Rsas* et le *djebel Zar'ouan*. Entrant dans la vallée de l'*oued-Miliana*, on arrive à

10 kil. **Mohammedia**, *Tabaria* autrefois. C'est aujourd'hui un pauvre village dont le nom rappelle la splendeur passée, alors que Ahmed-Bey y faisait construire, pour l'habiter ensuite, un palais magnifiquement orné, qui fut dévasté à sa mort. Ce palais, près duquel est un fondouk, est précédé de deux grandes cours autour desquelles régnait une suite non interrompue de petites boutiques, qui faisaient de ces deux cours, tout comme au passage du Bardo, un marché permanent pour le nombreux personnel qu'Ahmed emmenait avec lui. L'une de ces cours est traversée aujourd'hui par l'aqueduc restauré de Carthage.

C'est en creusant les fondations d'une aile du palais, en 1750, que l'on trouva les dalles tumulaires du trois évêques (*V.* p. 499) de l'ancienne église d'Afrique.

Au S. de Mohammedia, la vallée de l'oued-Miliana est coupée par une partie considérable de l'aqueduc. Plus haut est située, dans une position plus agréable que Mohammedia, *Gornia*, autre maison de campagne d'un bey.

De Tunis à Zar'ouan

40 kil.

Après être sorti de Tunis par Bab-Djezira et avoir traversé les ondulations de terrains qui s'étendent entre la Sebkhra-es-Seldjoum et le lac de la Goulette, on entre dans la plaine appelée *Behert-Fouchana*, à environ 5 kil. de Tunis.

17 kil., dans la direction S.-S.-E., *Oudena*, le Thuburbo Majus des anciens, dont les ruines jonchent le sol sur une grande étendue. Avant d'atteindre la masse de ces ruines, on aperçoit vers la g. une arcade supportant une muraille assez élevée. C'est à cet endroit qu'on a trouvé le bassin revêtu de mosaïques, d'où l'on a détaché l'Amphitrite qui se voit au musée d'Alger. A dr. on remarque les ruines d'une tour et quelques tombeaux indiquant les limites septentrionales de la ville ; au delà on atteint les collines où gisent les ruines les plus considérables, parmi lesquelles on signalera *El-habs*, la prison, appellation pleine de justesse puisqu'elle s'applique aux ruines d'un amphithéâtre où il y avait, pour les gens et les bêtes condamnés à y combattre, des cachots et des cages ; *el-Beïache* est le nom donné par les Arabes aux citernes, qui comprennent huit compartiments ; *Fesguïa-el-Kebira* et *Fesguïa-es-Sr'ira* sont deux autres réservoirs d'eau où les Arabes font souvent élection de domicile. On voit encore à Oudna un large puits ; les restes d'un aqueduc qui amenait les eaux du djebel-Rsas ; *Ksar-el-Rorab*, le château des corbeaux, monument assez considérable ; *El-Kalaâ*, la forteresse, grand bâtiment rectangulaire en pierre de taille, et enfin *Belad-djedida*, ou le nouveau canton, autre massif de ruines, prenant son nom de la colline où on les trouve.

On quitte Oudena pour traverser l'oued-Abaïa sur un pont romain sans parapet et à trois arches inégales ; celle du milieu est beaucoup plus large et plus élevée que les deux autres. Le pont se rattache à une chaussée qui, par le S., se dirige vers l'aqueduc de Zar'ouan.

On longe encore le majestueux aqueduc de Carthage à droite. Le terrain continue à offrir des mines nombreuses de travaux hydrauliques, conduites d'eau et citernes. A 4 kil. environ, 21 kil. de Tunis, la route serpente entre des collines argileuses. Le terrain s'élevant, de plus en plus, annonce l'approche du djebel-Zar'ouan, la plus haute montagne de la Tunisie.

22 kil., *Oued-ksar-el-Kollal*, rivière du château des poteries ; quelques substructions antiques et des débris de vases sont un sûr indice de l'existence d'un établissement romain dans cet endroit.

Après avoir remonté la rive de l'oued-Ksar-el-Kollal, et à un peu plus d'un kilomètre, le défilé où l'on marche depuis quelque temps s'évase, et l'on débouche dans une plaine de médiocre étendue. On coupe à

31 kil., un petit ruisseau pour entrer ensuite dans un magnifique bois d'oliviers planté très régulièrement.

40 kil., **Zar'ouan.** Cette ville, adossée à une haute montagne, arrosée par des sources nombreuses, et cachant ses blanches maisons dans une ceinture de charmants jardins, ressemble beaucoup à Blida. On y entre par une porte triomphale en belles pierres de taille, seul monument encore debout et à peu près intact de la ville romaine que Zar'ouan a remplacée. La clef de voûte de cette porte représente une tête de bélier, ce qui peut faire supposer que la ville était dédiée à Jupiter-Ammon. On rencontre dans Zar'ouan beaucoup de maisons dans la construction desquelles entrent des matériaux anciens, pierres de taille, colonnes, etc. Zar'ouan compte une population de 3,000 hab., dont 400 Juifs ; les Maures descendent d'Andalous réfugiés ; leur principale industrie est la teinture en écarlate des bonnets de laine ou chachïas, si renommés dans toute la Tunisie.

A 2 kil. 1/2 S. de Zar'ouan, on visitera les ruines d'un temple antique, connues dans le pays sous le nom de *Enchir aïn-Kasba.* La forme générale est celle d'un hémicycle. A droite et à gauche d'un sanctuaire de 7 mèt. 20 sur 4 mèt. 13, dont l'autel est surmonté d'une niche pour la statue de la divinité à laquelle le temple était consacré, s'arrondit une double galerie de 4 mèt. 28 de large ; elle formait un ensemble de 24 arcades supportées par des colonnes faisant face à autant de pilastres. Ces colonnes supportent aujourd'hui les voûtes de la grande mosquée de Zar'ouan. En avant du temple est un vaste bassin semi-circulaire auquel on descend à dr. et à g. par un escalier de douze marches, aujourd'hui très-dégradé. Ce bassin est alimenté par un canal souterrain.

On ne quitte pas Zar'ouan sans avoir fait l'ascension du *Sidi-bou-Gabrin,* la cime la plus haute du *Djebel-Zar'ouan* (1,300 mèt.). Sidi-bou-Gabrin est un marabout dont la koubba s'élève sur la montagne. On y trouve de l'eau, du lait et des fruits. L'ascension demande près de six heures, mais on est dédommagé de la fatigue par le vaste panorama que l'on découvre au sommet de la montagne, et qui est un des plus admirables que l'on puisse voir. Au N., c'est la Goulette, Tunis et ses lacs, Sidi-Bou-Saïd et Carthage, et le vaste golfe allant de Ras-Sidi-Ali-el-Mekki à Ras-Addar ou cap Bon ; au N.-O. les montagnes dominant les vallées de la Medjerda ; à l'O. celles du Kef ; au S. le mont Djougar et les massifs des monts Ousselets ; au S.-E., les hauteurs de Takhrouna, les villes d'Hergla et de Soussa; à l'E. Hammamet et son golfe ; puis du N. au S. la ligne de l'aqueduc de Carthage, traversant, dans un parcours de 130 kil., collines et vallées.

Ici s'arrêtent les excursions aux environs de Tunis, qui est, à l'E., la station extrême de nos paquebots-poste algériens. Mais, en attendant que l'itinéraire de la Tunisie soit complète, il a semblé intéressant de décrire : 1° l'*excursion à Ed-Djem* où se trouve l'amphithéâtre, la merveille de la Tunisie ; 2° le nouveau chemin de fer de Tunis à la frontière algérienne qui se rattachera bientôt à la ligne de Souk-Ahrras à Constantine, par Guelma.

De Tunis à Ed-Djem

A. PAR LA ROUTE DE TERRE.

216 kil.

Les distances kilométriques sont calculées sur le pas du cheval, 6 kil. par heure. Le terrain, souvent sablonneux, marécageux et rempli de fondrières, est à peu près accessible aux chevaux et aux voitures, pendant le printemps et l'été. La voiture permet d'emporter des vivres et rend moins grande la fatigue des voyageurs. La voiture, la nourriture des voyageurs, du cocher et des chevaux, coûtent de 45 à 50 fr. par jour. S'adresser à Tunis, sur la place du quartier franc, aux nombreux Maltais, qui ont le monopole de l'entreprise des transports.

15 kil. de Tunis à Hammam-Lif, *V.* p. 508. En sortant d'Hammam-Lif, on entre dans un pays fertile, mais inculte; on laisse à dr. le *djebel-bou-Korneïn,* aux cimes jumelles; plus loin, l'horizon est borné par le *djebel-Rsas*, la montagne de plomb.

16 kil. *Sebbalat-el-Bey*, fontaine publique; plus loin source et ruines romaines, peut-être celles d'*Ad-Aquas* (?).

33 kil. L'*oued-Tounis*.

39 kil. **Khrombalia**, village de 600 à 700 hab. Le bey y possède une tuilerie. Ruines romaines. Non loin de Khrombalia, **Bled-Tourki**, autre village bâti sur des ruines modernes. Après avoir traversé l'*oued-Tebournok* et l'*oued-Defla*, on arrive à

46 kil. *Bir-Arbaïn*, le puits des quarante, près d'un cimetière où sont enterrés quarante *Moudjehadin*, ou champions de la guerre sainte, morts pour la foi. (*V.* le cimetière de Husseïn-Dey, p. 62.) Près de là sont les ruines d'un ancien municipe.

Jusqu'à Hammamet, la route s'engage dans un long défilé à travers des fourrés où de nombreux m'chahed informes, pierres tombales, rappellent des assassinats.

69 kil. *Bir-el-Bouïta*, caravansérail.

71 kil. **Hammamet,** 3,000 hab., au bord de la mer, dans un pays sablonneux, mais entouré de beaux vergers. Hammamet a des murailles et une petite forteresse qui défend la plage où viennent aborder les sandals et autres bateaux côtiers d'un faible tonnage.

De Hammamet à Hergla, vastes plaines caillouteuses dans lesquelles passe le chemin entre la mer, à g., et plus tard une sebkhra, à dr.

77 kil. *Kasr-el-Menara;* c'est un ancien tombeau, édifice circulaire de 10 mèt. de hauteur et de 14 mèt. de diamètre, reposant sur une base carrée, et sur le sommet duquel on a élevé un phare, *menara.*

La route, parallèle à la mer, à une distance de 2 kil., passe à

88 kil. L'*oued-Knater*, sur un pont moderne. Plus loin, autre rivière ou ruisseau et autre pont; puis, à dr., *Henchir-Selloum*, ruines d'un village, couvrant une colline. Après l'*oued-Seraouis*, on laisse une sebkhra, à dr., les vestiges d'une chaussée antique, à g., et l'on atteint,

110 kil. *Le poste militaire*, à g., protégeant la route, mais quelquefois inoccupé; on peut s'y reposer; c'est ce qu'on appelle en Algérie un *konak* « gîte d'étape ». Après avoir franchi l'*oued-Amoucha*, sur un pont moderne de trois arches, on arrive à

119 kil. **Hergla,** dans une position pittoresque, sur un monticule sablonneux, à 150 mèt. du rivage. Rien n'indique l'ancienne splendeur de cette bourgade, l'Horrea-Cælia d'Antonin. On y fabrique de belles nattes particulières au pays; mais le véritable commerce est, comme dans toute la Tunisie, celui de l'huile.

125 kil. *Sebkhra-Djeriba;* on la traverse sur une longueur de 1 à 4 kil., selon l'état de sécheresse du sol.

131 kil. *Kasr-el-Blida,* ou encore *Hanout-el-Hadjem,* ruines romaines.

Les vergers d'oliviers sont traversés par la route jusqu'à

140 kil. L'*oued-El-Hammam*, chemin sablonneux; ensuite de grandes plantations d'oliviers et de nombreux jardins annoncent la proximité de Soussa.

146 kil. **Soussa**, 8,000 hab., dont 600 Européens, Maltais et Siciliens, et 1,000 Israélites. Le commerce est entre les mains de ces derniers. Les Siciliens sont pêcheurs; les Maltais ont, comme à Tunis, le monopole des transports, voitures, chevaux et mulets.

Histoire. — Soussa, ancienne colonie phénicienne, joue un rôle dans les guerres puniques; Trajan en fait la colonie romaine d'*Hadrumetum*, qui devint la capitale du Byzacium. Détruite par les Vandales, restaurée par Justinien, ruinée par Sidi-Okba, qui emploie les pierres de ses édifices dans la construction de Kaïrouan, Soussa est relevée par les Turcs qui en font un des repaires de leurs pirateries; elle est alors attaquée par Charles V, en 1537, puis par André Doria, en 1539. Soussa, administrée aujourd'hui par un khralifa ou lieutenant du bey, est, après Tunis, la ville la plus importante de la Régence.

Description. — Soussa, fortifiée contre les attaques des Arabes, est entourée de murs crénelés, flanqués de tours et percés de trois portes : *Bab-el-Bahar*, la porte de la marine; *Bab-ed-Djedid*, la porte neuve; *Bab-el-R'arbi*, la porte de l'Ouest. La ville, bâtie en amphithéâtre, est dominée par la *Kasba*, résidence du khralifa. Le *port*, dans lequel les bateaux ou bâtiments de faible tonnage trouvent une sécurité parfaite, n'est plus que la réduction de l'ancien port dont les môles submergés font voir l'étendue primitive. Le môle actuel est défendu par *Kasr-el-Ribat*, ancien couvent fortifié élevé sur des ruines byzantines.

Une des curiosités de Soussa est *El-Kaouat-el-Koubba*, le café du dôme ou de la coupole, installé dans une ancienne basilique byzantine dont les voûtes reposent sur des arcades et des colonnes. Rien de plus pittoresque que ce fouillis de tapis, de nattes, d'ustensiles accrochés aux débris de l'ancienne église et pailletés çà et là par le soleil. Le dôme ou koubba, qui a donné son nom au café, est cannelé jusqu'à son sommet et produit un effet très-remarquable. Les *mosquées*, comme dans toute la Régence, sont inaccessibles aux touristes qui ne portent pas le costume arabe et ne parlent pas la langue du pays.

Archéologie. — Substructions romaines à la kasba. A Bab-el-R'arbi, sarcophage en marbre avec inscription, servant de fontaine. Vestiges nombreux encastrés dans les maisons. Vestiges de théâtre et d'amphithéâtre observés par M. Daux. Bas-relief et fragment de statue équestre signalés par MM. Féraud et Playfair dans la maison d'un négociant israélite. Citernes et inscriptions.

On quitte Soussa par *Bab-el-Bahar*, la porte de la marine; puis l'on passe au milieu du cimetière entouré d'oliviers.

151 kil., **Zaouiet-el-Soussa**, joli village, au milieu de plantations d'oliviers. A dr., ruines d'*El-Kasr*. Ce dernier nom, que l'on retrouve souvent, signifie château et s'applique aux nombreuses ruines dont le sol de la Tunisie est jonché.

172 kil., **Menzel**, au milieu de plaines fertiles, bien irriguées mais malheureusement incultes. C'est, entre Soussa et Ed-Djem le seul endroit où l'on puisse faire étape. Au loin, à d., l'immense sebkra d'*El-Hani*, derrière laquelle est **Kaïrouan**, la ville sainte, la Mekke des Tunisiens, bâtie par le fameux Sidi-Okba (*V.* p. 426).

192 kil., **Djamaïl**, pauvre bourgade, puis **Zermdin** et **Bou-Merdès**. Ed-Djem profile la masse imposante de son amphithéâtre auquel on ar-

rive après avoir passé, depuis Tunis, à travers les ruines de cités, de bourgs, de villes ou de forts isolés dont la destruction remonte au temps de Kahina, la reine des Berbères.

216 kil., **Ed-Djem**, bourgade de 1,000 hab., est construite à l'E. de l'amphithéâtre avec les pierres arrachées à ce monument ou provenant des ruines de Thysdrus.

Thusdru, Tusdrita de Pline, *Thysdrus* de Ptolémée ; c'est ce dernier nom qui figure sur l'inscription rapportée d'Ed-Djem à Saint-Louis de Carthage. Thysdrus était, sous les Romains, une des trente villes libres d'Afrique. Hirtius, lieutenant de César, en parle dans les guerres d'Afrique, *de Bello Afric.,* ch. XXXVI ; Pline, Ptolémée et Peutinger la mentionnent. Dihïa-t-el-Kahina-bent-Tabeta, qui tint un instant en échec les armées arabes de Hassen-ibn-Naamân, fut assiégée dans l'amphithéâtre dont elle avait fait une forteresse. Une large brèche de 20 mèt. dans le côté O. du monument fut ouverte plus tard par un bey de Tunis, alors que des Arabes qui ne voulaient pas payer l'impôt s'y étaient réfugiés. L'histoire est désormais muette sur Ed-Djem ou Thysdrus.

L'*amphithéâtre,* qui, après avoir bravé les intempéries des siècles, finira par être dépecé par les barbares modernes, est toujours le splendide monument que l'on peut comparer au Colisée de Rome et aux autres amphithéâtres de l'Europe. Voici les mesures comparées du grand axe extérieur de quelques-uns :

Pouzzoles...........	190m	
Rome...............	187	77
Ed-Djem...........	148	50
Nîmes..............	132	18

Le grand axe de l'arène d'Ed-Djem, courant de l'E. à l'O., est de 64m,92 ; le petit axe de 52m,22 ; l'épaisseur totale des murs est de 41m,79. L'amphithéâtre est extérieurement décoré d'arcades ; il y en avait 60, espacées par des colonnes d'ordre composite aux premier et troisième étage, et par des colonnes d'ordre corinthien au deuxième étage. Le quatrième étage a complétement disparu. La hauteur des étages encore debout est de 33 mèt. environ. Les escaliers servant de communications sont effondrés ; les gradins descendant de la première galerie à l'arène ont disparu également ; mais l'amoncellement des sables, dest erres et des ruines, permet l'ascension du premier étage, et la promenade dans les galeries.

Sous l'arcade qui forme la porte de l'E., M. Alphonse Devoulx, qui visitait l'amphithéâtre, en 1830, signalait l'entrée d'une citerne de 4 mèt. de large sur 45 mèt de long. Les Arabes, toujours portés vers le merveilleux, disent que c'est un souterrain conduisant jusqu'à Mehedia, l'ancienne Africa, à quinze lieues de là, près de la mer, et que Kahina recevait par ce souterrain les approvisionnements qui lui permettaient de lutter contre Hassen-ben-Naamân. Nous nous rangeons à l'avis de M. Féraud : il a vu dans le conduit en question, le canal qui amenait dans l'amphithéâtre l'eau nécessaire aux naumachies.

Sauf l'inscription transportée par M. Ch. Tissot à Carthage, il n'en existe aucune à Ed-Djem. Quant aux caractères hébreux ou koufiques, gravés sur les murs du monument avec accompagnement de poignards et de couteaux, en voici l'explication pour les savants futurs : « Je me suis trouvé à mon tour, dit M. Féraud, devant ces mêmes dessins lapidaires, et en présence d'un groupe d'Arabes j'ai lu à haute voix la phrase qui les accompagne : « *Fabriqué par le nommé Abd-Allah-Djenir* ». Les Arabes qui m'entouraient ont souri en entendant un chrétien lire dans leur langue, et cela a amené entre nous une conversation qui m'a expliqué l'origine et le but même de ces ins-

criptions. Si-Ali-ben-Redjeb-ben-Djenir, actuellement kaïd d'Ed-Djem, m'a raconté que son grand-père, Abd-Allah-Djenir, était fabricant de couteaux et poignards à l'usage des Arabes, et que, pour montrer la bonté de la trempe de ses produits, il s'en servait afin de graver, avec la pointe, des inscriptions et des dessins sur les pierres d'Ed-Djem, qui sont aussi tendres que celles de Malte ou de Mahon..... »

B. PAR LA ROUTE DE MER ET DE TERRE.

De Tunis à Soussa, 120 milles ou 222 kil.; paquebot à vapeur de la compagnie Rubattino. Voir aux renseignements généraux les jours et heures de départ.

De Soussa à Ed-Djem 70 kil. Voir ci-dessus. Les Maltais résidant à Soussa fournissent, comme à Tunis, les voitures et les chevaux nécessaires pour faire l'excursion.

De Tunis à la frontière algérienne.

195 kil. chemin de fer.

V. aux indicateurs spéciaux, pour le prix de chaque classe entre chaque station.

Au sortir de Tunis, par l'O.-S., on passe d'abord dans un tunnel de 316 mèt., entre le lac de la *Goulette* et la *Sebkhra-el-Seldjoum*, puis on remonte au N.-O. jusqu'à

9 kil., **La Manouba**; ce village, qui est le plus joli but de promenade à cheval des environs de Tunis, est une réunion de jardins-orangeries et de villas appartenant pour la plupart aux grands fonctionnaires de la cour. On visitera à la Manouba l'ancienne maison de campagne d'Hamouda-pacha, convertie en caserne de cavalerie par Ahmed-bey, et, en demandant l'autorisation, les propriétés du khaznadar, où sont rassemblés, dans un parc, des débris fort curieux provenant des ruines de Carthage. (*V.* plus haut la koubba de Lella-Manouba qui a donné son nom à cette partie des environs de Tunis.)

Au-delà de la Manouba, à l'O., on admirera un magnifique tronçon de l'*ancien aqueduc* de Carthage.

Après avoir traversé l'*oued-Chafeur*, affluent de l'*oued-Medjerda*, sur un pont voûté de 13 mèt., puis l'oued-Medjerda sur un pont métallique de 58 mèt., à 2 travées, on arrive à

28 kil., **Djedeïda**, joli village sur la rive dr. de la Medjerda, riche, bien planté, aux abords agréables. Si l'on se retourne vers le chemin parcouru, on a la vue d'un splendide paysage que termine dans le lointain l'aqueduc romain de la Manouba. On franchit la Medjerda sur un très-beau pont en pierre, et, après avoir suivi la rive g. de cette rivière qui forme un grand nombre de méandres et coule dans un bassin resserré entre les collines du djebel-Meina à dr., et un large vallon à g., on arrive à l'*Enchir-bou-Djadi*, sur un plateau; pans de mur, citernes, ruines de l'ancienne *Ucris;* on lit sur une inscription découverte par Falbe :

... (CI) VITAS VCRIS D. D.

Ucris a été la résidence d'un évêque assistant, comme donatiste, à la conférence de Carthage, en 411.

De Djedeïda à Medjez-el-Bab, la voie est toujours parallèle à l'oued-Medjerda. Nous avons dit (p. 507) que cette rivière, la plus grande de la Tunisie, était le *Macar* de Polybe et le *Bagrada* ou l'*Ad-Bagradas* des Romains; il roule ses eaux limoneuses entre des berges plus ou moins escarpées, mais dans de vastes et fertiles plaines.

33 kil., **Tebourba**. Cette charmante petite ville, entourée de jardins et de vergers, compte une population de 25000 hab. descendant en grande partie des Maures-Andalous et exerçant généralement le métier de jardiniers-maraîchers. Te-

bourba, qui possède trois mosquées et quelques koubbas, n'est pas du tout le *Thuburbo - Minus* de l'antiquité; c'est à quelques kil. de là, à l'O., sur une colline que couronne la koubba de Sidi-Ras-Allah et près de la dachera de ce nom, qu'il faudra visiter l'emplacement de la ville, qui a possédé un évêque, *Thuburbitanorum-Minorum* (Morcelli, *Africa Christiana*).

53 kil. Pont voûté de 10 mèt. sur l'*oued-Abd-Allah,* affluent de la Medjerda.

66 kil. **Medjez-el-Bab**, la *Membressa* d'Antonin (?). En quittant la station, on se dirige vers un point que l'on traverse pour arriver dans la ville. Le pont, de 8 arches, bien construit avec des matériaux antiques où l'on retrouve des inscriptions, date de 150 ans.

Medjez-el-Bab, qui compte 15 à 1,600 hab., est bâtie, comme le pont, avec les matériaux de la ville antique à laquelle elle a succédé et dont il reste des inscriptions, des thermes décorés de marbres, des citernes, plusieurs pans de murs le long de la Medjerda, les vestiges d'un pont et une porte triomphale. Construite dans un style fort simple, sans pilastres ni colonnes, cette porte a un développement de 9 mèt. 85. L'ouverture de l'arcade est de 4 mèt. 80. La hauteur est de 6 mèt. sous clé de voûte. Cette dernière est ornée d'un buste en haut-relief, fort endommagé aujourd'hui. L'inscription de la porte contenait, d'après Peysonnel et Shaw, une dédicace à Gratien, à Valentinien et à Théodose.

Résidence d'un évêque, Medjez-el-Bab est illustre, à l'époque chrétienne, par ses nombreux martyrs. Procope, dans la *Guerre des Vandales,* nous apprend que Bélisaire défit, sous ses murs, le rebelle Stozas.

Les environs de Medjez-el-Bab offrent un vaste champ d'explorations à l'archéologie. En remontant vers Tebourba, on rencontre, à 12 kil., sur la rive dr. de la rivière, l'*Enchir-Zaouïa-Sidi-Median* avec des ruines et des inscriptions, et, plus à l'O., *Krich-el-Oued,* l'ancienne *Chisidus* (?) avec des ruines et des inscriptions également.

Sur la rive g. de la Medjerda sont échelonnés : l'*Henchir-Smidia*, citernes, puits, vestiges de voie romaine; l'*Henchir - el - Hamira*, village abandonné, bâti avec les matériaux ou ruines de *Cluacaria* d'Antonin, ou *Clucar* de Peutinger; l'*Enchir-Si-Ahmed;* l'*Enchir-Tungar* couvrant de ses ruines le sommet et les pentes d'une colline.

De Medjez-el-Bab à l'oued-Zerga, le chemin de fer quitte la Medjerda et remonte au N.-O. jusqu'à

85 kil. l'*oued-Zerga,* station sur le ruisseau de ce nom, affluent de la Medjerda; on le traverse sur un pont voûté de 36 mèt. à 3 arches.

De l'oued-Zerga à Beja, la Medjerda est tellement sinueuse qu'il n'a pas fallu moins de 9 ponts jetés sur le parcours de 21 kil. 271 mèt. que fait le chemin de fer. Ces magnifiques travaux d'art comprennent : 3 ponts voûtés de 15 mèt., 20 et 30 mèt., et 6 ponts métalliques de 83 à 88 mèt. à 3 et à 4 travées. Avant d'arriver à Beja, on passe sous un tunnel de 350 mèt.

106 kil., **Beja**, station de la ville du même nom, située au N. à 12 kil. de là.

Beja, 4,000 hab., est bâtie sur le penchant d'une haute colline; une muraille flanquée de tours carrées et offrant, comme en Algérie, les caractères d'une reconstruction byzantine, l'entoure de toutes parts. Une kasba en occupe le point culminant. Cette citadelle, fort délabrée, renferme une fontaine, l'*Aïn-Boutaha*, dont l'eau est préférable à celle de l'*Aïn-Beja,* qui coule dans la ville.

Beja est la *Vacca* de Salluste. C'était, à l'époque de Jugurtha, une cité riche et commerçante que visitaient et habitaient beaucoup de mar-

chands italiens. Plutarque et Procope écrivaient Βάγα, mais le *b* se prononçait comme le *v* des Latins. Pline dit Oppidum Vagense.

Sur l'une des pierres des murs extérieurs de la mosquée de Sidna-Aïssa, ancienne basilique chrétienne, M. V. Guérin a relevé plusieurs inscriptions dont l'une donne le nom ancien de Beja, *Colonia Septimia Vaga :*

L. POMPONIO. DEXTRO. CELE
RINO. C. V. COS. AVRELIANO
ANTONINIANO. ORDO
SPLENDIDISSIMVS
COL. SEP. VAG. PATRO
NO. PERPETVO. CVR.
C. SERGIO. PRIMIANO. EQR. FL. PP.

A l'époque chrétienne, Beja était la résidence d'un évêque. Parmi les nombreuses inscriptions relevées par M. V. Guérin, voici l'épitaphe d'un chrétien centenaire :

Ici le monogramme du Christ.

... ESTA. FIDELI
.... PACE. VIXSIT (*sic*)
... IS CENTV. ETX

El-Bekri dit : « Badja renferme cinq bains... elle possède un grand nombre de caravansérails, et trois places ouvertes où se tient le marché des comestibles. Les environs de Badja sont couverts de magnifiques jardins, arrosés par des eaux courantes... Badja est surnommé le grenier de l'Ifrikïa ; le froment a tant de valeur que l'on peut en acheter la charge d'un chameau pour deux dirhems, environ un franc. »

Beja est bien déchue aujourd'hui d'une pareille richesse. Néanmoins elle est restée le marché le plus important pour les céréales. L'ouverture des chemins de fer redonnera à cette ville l'ancienne prospérité dont parle El-Bekri.

128 kil. pont voûté de 30 mèt., sur l'*oued-Kessob,* affluent de la Medjerda.

132 kil. **Souk-el-Kmis,** station.

136 kil. pont métallique de 40 mèt. sur l'oued-bou-Hertma.

150 kil. pont voûté de 45 mèt. à 3 arches.

154 kil. **Souk-el-Arbâ,** station. Le chemin de fer suit désormais, jusqu'à la frontière, la rive droite de la Medjerda.

173 kil. **Souk-et-Tnin,** station.

176 kil., pont voûté de 15 mèt. sur l'*oued-Meliz.*

190 kil. **Gradinaou,** station.

195 kil. frontières des États Tunisiens et de l'Algérie, province de Constantine, cercle de Souk-Ahrras.

CINQUIÈME SECTION

—

TANGER

Voir les Renseignements généraux pour les jours et heures de départ des paquebots à vapeur, le prix des places à chaque classe, et l'Index pour les autres renseignements.
Les auteurs consultés pour la notice sur Tanger sont MM. Élie de la Primaudaie, Berbrugger, C. Didier, Léon Godard, E. Renou et Drummond Hay.

Oran, *V.* p. 162.

D'Oran à Nemours, *V.* description du littoral, p. 206 à 208.

Nemours, *V.* p. 249.

Gibraltar, *V.* Itinéraire de l'Espagne et du Portugal, par Germond de Lavigne.

Arrivé devant Tanger, c'est à dos d'homme, juif généralement, qu'on se fait débarquer sur le quai. Après la visite des bagages à la douane, le voyageur choisit l'hôtel dans lequel il veut se loger (*V.* l'Index).

TANGER

Situation, direction et aspect général. — Tanger, située par 35° 48′ de longitude N. et 8° 50′ de longitude O. entre *Ksar-es-Sr'ir* à l'E. et le cap *Spartel* à l'O., bâtie à l'entrée du détroit de Gibraltar et adossée à un des contre-forts qui se détachent du cap Spartel, se présente sous un aspect pittoresque. Son périmètre, de forme presque carrée, occupe une superficie de 28 hect. Sans être une des villes les plus populeuses du Marok, elle est cependant une des plus importantes, à cause de sa situation avantageuse, et parce qu'elle est le siège de tous les consulats européens. C'est aussi à Tanger que réside habituellement le pacha, exclusivement employé par l'empereur dans ses rapports avec les diverses puissances.

Voici ce que disait de Tanger le voyageur Jean Léon l'Africain (traduction de Jean Temporal, Lyon, 1556) :

« Tangia est nommée par les Portugalois Tangiara, et est grande cité, édifiée anciennement, selon le faux jugement de quelques historiens, par un seigneur appelé Sedded, fils de Had, qui, comme ils disent, dompta et gouverna tout l'univers. Au moyen de quoi il lui print envie de faire bâtir une cité conforme et ressemblante au paradis terrestre. Et, persistant en son opinion, feit ériger les murailles et couvrir les maisons d'or, d'argent, expédiant en toutes parts des commissaires pour recevoir les tributz. Mais les vrais historiens sont d'opinion que les Romains la fondèrent du temps qu'ils subjuguèrent la Grenade : distante du détroit des colonnes d'Hercule par l'espace de trente milles et cent cinquante de Fez, d'où étant puis les Gotz possesseurs, cette cité fut ajoutée au domaine de Sebta, jusques à ce que les

Mahommetans s'en emparent, qui fut lors qu'ils subjuguerent Arzilla. Elle se montra toujours fort civile, noble et bien habitée : avec ce, qu'elle étoit embellie par la superbe structure des somptueux palais tant anciens que modernes. Le territoire n'est pas fort bon pour semer; mais il y a aucunes valées prochaines qui sont arrousées par l'eau d'une vive fontaine, et là se trouvent plusieurs vergers qui produisent oranges, limons, citrons, et autres espèces de fruits. Il y a semblablement hors la cité quelques vignes; mais le terroir est tout sablonneux.... »

Histoire. — Tanger, Tandja, remonterait à l'invasion de la Palestine par les Hébreux, 1450 avant J. C. Refoulée vers la mer, la population phénicienne de l'intérieur s'embarqua sur les vaisseaux de Tyr et de Sidon, et alla fonder des colonies jusqu'aux extrémités occidentales de la Méditerranée. Procope, l'historien du Bas-Empire, raconte qu'on voyait encore de son temps à Tanger deux colonnes avec une inscription phénicienne portant : « Nous sommes ceux qui avons fui devant le brigand Josué, fils de Navé. »

« Les anciens auteurs prétendent, dit Plutarque, qu'après la mort d'Antée, sa femme Tingès, ayant eu commerce avec Hercule, en eut un fils, nommé Sophax, qui régna dans le pays et bâtit une ville qu'il appela Tingès, du nom de sa mère.... » Cette fable prouve que, si les Grecs ne connaissaient pas la véritable origine de Tanger, ils savaient du moins que c'était une ville très-ancienne.

Au temps des Romains, Tanger, Tingis, était le siége d'un établissement considérable. Élevée au rang de colonie par l'empereur Claude, elle devint le chef-lieu de la Mauritanie tingitane. De nombreux colons de l'Espagne et même de l'Italie, séduits par les richesses que l'Afrique prodiguait alors à ceux qui les lui demandaient par l'agriculture ou par le commerce, vinrent accroître la population et la splendeur de Tanger. Sous les empereurs byzantins et sous les rois goths, Tanger conserva son opulence. Lorsque les Arabes s'en emparèrent, elle était considérée comme la première ville de toute l'Afrique occidentale. Ils l'appelaient la maison royale des rois d'Occident, la mère des cités du Marr'eb, la plus belle et la plus ancienne. El-Bekri assure que Tanger renfermait encore au XI[e] s. de nombreux et magnifiques restes de monuments antiques.

Au moyen âge, l'importance de Tanger, comme centre commercial, était moins grande que celle de Ceuta : tous les marchands chrétiens n'y étaient pas admis. Les Vénitiens, et parmi eux les Soranzi et les Contarini, avaient obtenu le privilège d'y trafiquer.

En 1437, Édouard, roi de Portugal, déjà maître de Ceuta, résolut de s'emparer de Tanger, malgré l'opposition de plusieurs membres de son conseil. Dans les derniers jours du mois d'août, l'armée d'expédition, forte de 12 à 15000 hommes, débarquait à Ceuta. Le 23 septembre, un premier assaut de Tanger était repoussé par Sala-ebn-Sala, gouverneur de la ville. Un second assaut ne réussissait pas mieux, et les Portugais, entourés bientôt par le sultan de Fez, offraient de capituler en rendant Ceuta et en laissant pour otage, comme garantie du traité, l'infant Don Ferdinand, frère du roi. Les cortès refusaient de ratifier le traité, et Don Ferdinand mourait prisonnier en 1443.

En 1464, une seconde tentative sur Tanger n'était pas plus heureuse.

En 1471, le 28 août, les Portugais entraient dans Tanger, qui, jusqu'en 1580, fut une dépendance du Portugal. A cette époque, elle passa au pouvoir de l'Espagne et redevint portugaise trois ans après, 23 août 1643.

En 1662, Charles II, roi d'Angle-

terre, ayant épousé l'infante Catherine de Portugal, reçut en dot la ville de Tanger, qui devait rendre l'Angleterre maîtresse de tout le commerce de la Méditerranée et la dédommager ainsi de la perte de Dunkerque, qui venait d'être rendue à la France. Charles II fit de Tanger un port franc et lui accorda les privilèges d'une cité marchande.

Lord Belassis, gouverneur de Tanger, chercha inutilement à étendre le territoire autour de la ville; il n'y parvint pas plus en 1665, en négociant avec R'eïlan qui disputait Fez à Moulaï-er-Rechid, qu'en 1674 avec le nouveau chérif Ismaël. La garnison de Tanger, tenue dans une alerte perpétuelle, eut, au contraire, à repousser de fréquentes attaques.

En 1679, Moulaï-Ismaïl attaquait Tanger, mais ne pouvait s'en faire ouvrir les portes.

En 1683, le parlement refusait de voter les fonds nécessaires pour l'entretien de Tanger, où la position des Anglais devenait tous les jours plus difficile. L'année suivante, une escadre, commandée par lord Darmouth, vint chercher la garnison, qui se retira après avoir détruit la jetée et rasé les fortifications.

Depuis cette époque, Tanger est toujours demeurée au pouvoir des Marokains, sans qu'il se soit passé aucun évènement important. On sait que, le 6 août 1844, elle fut bombardée par la flotte française que commandait le prince de Joinville. Plusieurs jours après, 14 août, le maréchal Bugeaud gagnait la bataille d'Isly.

DESCRIPTION

Le port.

Le port de Tanger est petit et peu profond; les sables l'envahissent, et il ne peut recevoir que des navires d'un faible tirant. La baie, entourée de collines, est très-belle. Entre le ras-el-Menar et la pointe de Tanger, elle présente un enfoncement d'un mille et demi. C'est le meilleur de tout le Marok : en été, la mer y est rarement grosse; en hiver, la rade n'est pas sûre, les vents du large s'y font sentir avec une grande violence.

Sous le gouvernement de lord Belassis, l'ingénieur Cholmeley fit exécuter d'importants travaux pour l'amélioration de la rade et la défense de la place. On y dépensa plus de 50 millions. La construction du môle destiné à fermer le port du côté de la baie en coûta, à elle seule, près de trente.

D'après les plans de l'époque, les rochers que l'on voit à fleur d'eau, à la porte de la marine (Sandwich), formaient alors comme une espèce de brise-lame en avant du môle, armé de deux batteries, l'une au mussoir, l'autre à quelque distance à g., de manière à pouvoir répondre à la ligne d'embossage qui, en cas d'attaque, devait naturellement se développer vers le N.

Des ouvrages extérieurs protégeaient en outre les abords de la place sur le plateau maintenant sans défense, qui s'étend au S.-O. de la Kasba.

Quelques ruines que l'on aperçoit au mouillage de Tanger et sous le château rappellent seules aujourd'hui l'occupation anglaise.

Les décombres du môle et du fort rasés par les Anglais, à leur départ de Tanger, furent jetés dans le port afin de le combler et de rendre le mouillage impossible.

Remparts et forts.

La ville est ceinte sur tout son pourtour de murailles crénelées dans leur partie supérieure, et flanquée de

distance en distance de tours rondes ou carrées. Elles ont été construites par les Portugais et n'ont nulle part moins de trois mèt. de hauteur. Les parties du N. et de l'E., qui regardent la mer, sont dans un assez bon état de conservation. *La Kasba* occupe la partie O. de la ville. On y monte de cette dernière par un sentier assez rude. Elle est armée d'une batterie de 16 canons, qui porte ses feux sur la campagne, au S. et sur l'entrée du détroit à l'O. La ville est en outre défendue par 5 forts : au N., *Bordj-ed-Djedid*, le Fort-Neuf, batterie circulaire ayant 8 canons; au même côté, mais un peu en arrière, *Bordj-er-Richa*, de forme carrée, armée de 4 canons; au-dessus de la porte de la mer, *Bordj-el-Gancha*, batterie plongeante de 18 canons formant la courtine du bastion; et à l'extrémité de la face E. de la ville, *Bordj-el-Tobna*, armé de 20 pièces. Ces trois dernières batteries, formant étage, croisent leurs feux sur le mouillage situé à environ un mille de la plage.

Indépendamment de l'artillerie de la place, la baie est défendue par cinq batteries; ce sont, en partant de l'E., *Bordj-el-Menar*, près de la tour qui sert de vigie au cap du même nom ou pointe Malabata; et, dans l'intérieur de la baie, *Bordj-el-Mrira, Bordj-el-Gandouri*, *Bordj-Arbi-es-Saïdi*, *Bordj-es-Souani*, ce dernier à hauteur du vieux Tanger, sur le bord même de la mer. A l'O. de la ville, au pied de l'escarpement que couronne la Kasba, il y a un autre fort de 6 canons, et un peu plus loin près de l'oued-Boubara, dite encore rivière des Juifs, une deuxième batterie de 12 canons qui défend l'entrée de la rade du côté du cap Spartel.

Rues.

Les rues de Tanger sont étroites et tortueuses. La principale, qui traverse toute la ville de bas en haut, de *Bab-el-Bahar*, porte de la Mer, à *Bab-es-Souk*, porte du Marché, est coupée à peu près au milieu par une place, l'unique de Tanger, et bordée dans sa partie supérieure de deux rangs de boutiques, espèce d'antres noirs creusés dans le mur, sans porte, avec une fenêtre à hauteur d'appui où la marchandise est étalée et par laquelle on sert le chaland qui reste au dehors.

Édifices publics.

Tanger compte plusieurs mosquées, mais elle n'en a qu'une un peu apparente : c'est la *Grande Mosquée*, surmontée d'un haut minaret carré, recouvert de faïences vertes qui reluisent au soleil comme les écailles d'un lézard gigantesque.

« La seule partie de Tanger qui ait du caractère est la Kasba qui domine toute la ville. Ce château a pu être fort autrefois; les bâtiments tombent en ruine. Mais, malgré son état de dégradation, c'est un monument d'architecture moresque intéressant à étudier.... On pénètre à l'intérieur par un couloir oblique et obscur, et l'on entre dans une première cour ornée de colonnes évidemment romaines, et sur lesquelles s'ouvrent plusieurs appartements dans le style de l'Alhambra de Grenade ou plus exactement de l'Alcazar de Séville, mais bien moins spacieux et moins riches. Les plafonds, qui sont concaves et sculptés en bois avec une délicatesse extrême, sont encore charmants quoique à moitié tombés. Le temps aura bientôt achevé d'en consumer les dorures. Les lambris étaient décorés d'arabesques peintes; mais on a tout passé à la chaux. Les arabesques elles-mêmes ont beaucoup souffert; le mur est lisse en plus d'un endroit.

« Les portes, qui ont été sculptées avec le même art que les plafonds, sont vermoulues et hors d'usage.... Les cours sont pavées de dalles de pierres, quelques-unes avec assez de goût. Les portes et les voûtes sont arrondies en trois quarts de cercle, coupe sacramentelle de l'art mores-

que. Un escalier mène aux terrasses supérieures. L'ascension est difficile; mais, en atteignant le faîte, on est bien dédommagé de la dificulté de l'entreprise, par l'air pur qu'on y respire et par le vaste horizon qu'on a sous les yeux. Ces terrasses, dont quelques-unes ne sont pas sans élégance, ne forment point une plate-forme unie, mais elles sont échelonnées en gradins inégaux et séparées par les cours intérieures..... Quelques masures, groupées autour de la Kasba, forment une espèce de faubourg qui a sa mosquée particulière.... De la Kasba on domine du même coup d'œil toute la ville. Vue ainsi à vol d'oiseau, Tanger est pittoresque; le rapprochement des maisons moresques et des palais consulaires forme un contraste piquant; et, quand les pavillons flottent dans l'air, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ondoient au soleil. La mer ajoute à la beauté du coup d'œil. Cette mer, la plus belle, la plus poétique du monde, est le détroit de Gibraltar. Ce n'est plus la Méditerranée, ce n'est pas encore l'Océan : c'est la grâce de l'une, son azur limpide et argenté; c'est la majesté de l'autre, ses longues lames et ses grands coups de vent. La côte d'Europe est imposante; Tarifa blanchit au pied des montagnes d'Andalousie comme un nuage vaporeux. Tarifa est la petite ville plus arabe qu'espagnole, célèbre par ses voleurs et ses jolies femmes qui ont les yeux bleus et les cheveux blonds (les femmes). Tarifa est la ville de Gusman-el-Bueno, le Junius Brutus espagnol, qui aima mieux voir, du haut des remparts confiés à sa garde, son jeune fils égorgé sous ses yeux que de livrer la place à l'infidèle. »

(*Charles Didier.*)

Maisons.

Sauf les maisons consulaires carrées et spacieuses, avec cour à arcades, qui ressemblent à celles d'Alger, toutes les autres sont basses, irrégulières et taillées sur le même modèle, un cube blanchi à la chaux sans autre ouverture extérieure que la porte (*V.* p. 26).

Fontaines.

Tanger est alimentée d'eau par trois fontaines peu monumentales, qui coulent dans l'intérieur de la ville, mais dont le volume diminue considérablement pendant l'été, au point même de tarir quelquefois. On se sert alors de l'eau des puits, ou on en apporte de la campagne. C'est toujours un curieux spectacle que celui de cette population indigène criant et luttant pour remplir l'outre goudronnée ou la cruche de forme antique, pendant que le Juif attend humblement son tour.

Commerce, industrie et marchés.

Le commerce n'est pas très-actif. La garnison anglaise de Gibraltar tire de Tanger une partie des denrées nécessaires à sa consommation. La France y achète des sangsues, du tannin et quelques peaux brutes. Sous le rapport de l'industrie, Tanger possède quelques tanneries ou métiers à tisser la laine.

Tanger, sauf les petites boutiques de la haute ville et le *Souk-es-Sr'ir*, petit marché en dedans de la ville, ne compte réellement qu'un seul marché qui se tient au dehors près de *Bab-es-Souk*. « Du côté de la campagne, et à la porte même de la ville, est une place toute creusée de matamores, fosses profondes et circulaires où l'on conserve le blé, ainsi que cela se pratique en Calabre et ailleurs. Le sol résonne et même quelquefois s'enfonce sous le pied des chevaux.... C'est sur cette place que se tient le marché. C'est un coup d'œil assez pittoresque pour mériter qu'on s'y arrête.

« On ne vend là rien de bien précieux, mais on y vend de tout, et l'on peut y prendre une assez juste

idée de l'industrie et de la civilisation indigène; il y règne moins de confusion qu'on ne pourrait croire; les diverses denrées sont rangées par ordre, et l'on circule d'un point à l'autre sans trop de difficulté. Des soldats, armés de fusils et de bâtons, vont de groupe en groupe, et un officier spécial préside en dictateur. Quiconque méprise les ordonnances de police est châtié sur place, de même que ceux qui trompent sur les poids et mesures ou sur la quantité et le prix des marchandises. Cette justice économique a ses avantages si elle a ses abus, et c'est la seule qui convienne à ces peuples barbares; leur abjection est si grande, qu'ils n'en comprendraient pas d'autre.... Le marché m'intéressait moins en lui-même que par les scènes populaires dont il est l'occasion et les saltimbanques qui s'y donnent rendez-vous. Ici tournait un carrousel à bascule où les petits Maures faisaient la culbute avec des éclats de rire faits pour guérir un hypocondre; là, deux bâtonnistes, noirs et nus, se donnaient de grands coups de bâton sans se toucher, et en faisant des contorsions épouvantables. Plus loin, c'étaient des lutteurs du Riff. » (*Charles Didier.*) C'est au Souk que se font les exécutions à mort. Des crochets plantés au-dessus de la porte de la ville, comme il y en avait autrefois à Bab-Azzoun, à Alger, reçoivent les têtes des suppliciés.

Population.

La population de Tanger est d'une vingtaine de mille âmes, Marokains, Européens et Juifs.

Le *Marokain,* dont la figure est bronzée, se coiffe d'un large turban de mousseline, s'enveloppe d'un burnous blanc et se chausse de babouches jaunes.

Les *Européens,* au nombre de 2 à 300, sont en grande partie Italiens et Espagnols; ils sont négociants, hôteliers ou employés dans les consulats.

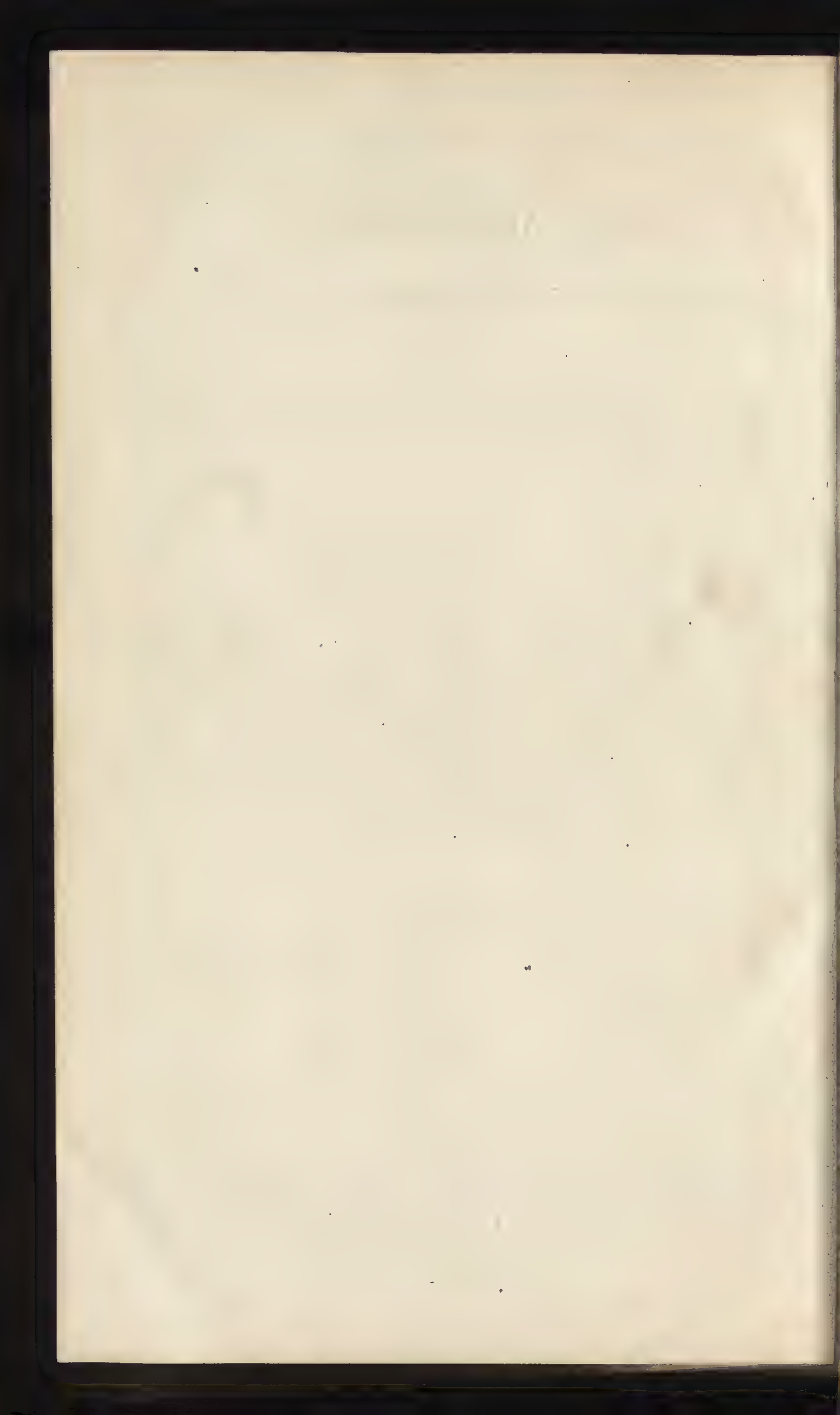
Le Juif s'habille d'une grande robe sans manches en drap bleu, par-dessus une deuxième robe à manches en indienne à petits dessins, dont la fente, ornée de petits boutons en passementerie très-rapprochés et demi-ouverte sur la poitrine, laisse voir sa chemise bordée, ainsi que le col, d'une dentelle en fil écru très-épaisse, mais délicieuse de travail et de dessin. Il ne porte qu'une calotte de drap bleu ou noir, et le plus souvent, en homme riche et de bonne compagnie, il a des bas et des souliers à la Molière. Les Juifs, descendant pour la plupart des familles chassées de l'Espagne, sont tolérés plutôt qu'acceptés; ils payent d'énormes impôts : « *Con los Moros plomo o plata,* avec les Maures du plomb ou de l'argent. » A défaut de plomb à leur envoyer dans la tête, ils donnent de l'argent qu'ils savent reprendre par les gains du commerce dont ils sont généralement les maîtres.

Environs de Tanger. — Il y a quelques beaux jardins autour de Tanger, notamment celui du consulat de Suède, qui intéresserait un botaniste, autant par la rareté que par la beauté des plantes et des arbres qu'il renferme.

A 3 kil. E. on rencontre les vestiges de *Tanja-Balia,* le vieux Tanger.

Un peu plus loin, 8 kil., le *Ras-el-Menar,* le cap du Phare, ouvre à l'E. la baie de Tanger.

A 4 milles O. de Tanger, on trouve le *cap Spartel* (317 m.), le *Ras-Achbertîl* d'El-Bekri, avec les vastes cavernes qui existaient déjà du temps des Romains et d'où l'on tire toujours des meules à moudre le grain; une de ces grottes était consacrée à Melkart ou Hercule, le dieu du commerce chez les Carthaginois.



INDEX ALPHABÉTIQUE

CONTENANT LES RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Abréviations : A, province d'Alger ; — O, province d'Oran ; — C, province de Constantine ; — T, Tunisie ; — Ta, Tanger.

A

id.; — *Grand Café-Glacier*, à l'angle du square; — *Riche*, rue Rovigo.

Cercles : — *d'Alger*, rue de Palmyre ; — *du Commerce*, passage du Commerce ; — *de la Bourse*, galerie Duchassaing.

Académie militaire : — place Bresson.

Bibliothèque et Musée : — rue de l'Intendance; ouvert t. l. j. de midi à 4 h., excepté les dimanches et jours fériés. Vacances pendant les mois d'août et de septembre.

Société des Beaux-Arts : — rue du Marché-d'Isly, 2. Exposition de peinture, dimanches et jeudis, de 1 heure à 4 heures. Concerts intimes tous les 15 jours.

Exposition permanente des produits de l'industrie : — entrée par l'escalier de la Pêcherie. Ouverte les mardis, jeudis et dimanches de midi à 4 h. en hiver; de 1 h. à 5 h. en été. Les étrangers sont admis tous les jours.

Commissionnaires : — ville basse, colis jusqu'à 25 kilog., 25 c.; au-dessus de 25 kil., 75 c. — Ville haute, colis jusqu'à 25 kilog., 30 c.; au-dessus de 25 kilog., 1 fr.

Tramways : — place du Gouvernement : 1° d'Alger à Saint-Eugène : Bab-el-Oued, 1re cl. 15 c., 2e cl. 10 c.; cimetière européen, 20 c. et 15 c.; plateau de Saint-Eugène, 25 c. et 20 c.; — 2° d'Alger à Husseïn-Dey : Bab-Azzoun, 15 c. et 10 c.; Moustafa inférieur, 20 c. et 15 c.; cimetière arabe, 25 c. et 20 c.; Husseïn-Dey, 30 c. et 25 c.

Omnibus ou Corricolos : — dans Alger, la place, 15 c.; — au champ de manœuvre, 20 c.; — au restaurant Belcourt, 30 c.; — au Jardin d'Essai, 40 c.; — au Ruisseau, 45 c.; — à Husseïn-Dey, 40 c.; — à Moustafa supérieur, 25 c.; — à la colonne Voirol, 50 c.; — à l'hôpital du Dey, 20 c.; — au Frais-Vallon, 25 c.; — au Moulin Léo, 40 c.; — à Saint-Eugène, 25 c.; — à la Pointe-Pescade, 40 c.; — au Bou-Zaréa, 1 fr.; — au Fort-l'Empereur, 60 c.; — au Bivac-des-Indigènes, 75 c.; — à Birmandraïs. 50 c.; — à Birkhadem, 1 fr.; — au Fondouk, 1 fr. 50 c.; — à Rovigo, 1 fr. 50 c.; — à Deli-Ibrahim, 1 fr.; — à Douera, 2 fr.; — à Cheraga, 1 fr.; — à Koléa, 3 fr.

Voitures de place : — **à l'heure et à la journée,** *dans un rayon de 8 kil., excepté Notre-Dame d'Afrique et le Petit-Séminaire, le cimetière de Moustafa, le village d'Isly* par le chemin après la porte, *le Frais-Vallon et la Bouzaréa* par les carrières : l'heure, 2 fr.; la demi-journée de 6 h., 11 fr.; la journée de 12 h., 20 fr. — La voiture prise à l'heure à Alger, pour le tour du ravin de la *Femme Sauvage*, a droit au prix *minimum* de 6 fr.

A la course, *y compris le retour de la voiture à vide.* Alger-ville : ville basse, jusqu'à la hauteur du 2me tournant Rovigo (avenue Gandillot) et du n° 10 de la rampe Valée, 1 fr. — Ville haute, jusqu'à la cité Bisch et le n° 40 de la rampe Valée, 1 fr. 50 c. — Ville haute jusqu'à la porte du Sahel, 2 fr. — Agha-Supérieur et gare de l'Agha, hôpital du Dey et cité Bugeaud, 1 fr. 25 c. — Moustafa-Inférieur (hôpital), Fontaine-Bleue, chemin du Sacré-Cœur jusqu'à la briqueterie, Saint-Eugène et le Plateau, jusqu'au 4me kilomètre, Climat de France, 2 fr. — Jardin d'Essai, Pâté de Moustafa, palais d'été du Gouverneur et Moustafa-Supérieur, quartier d'Isly et aqueduc du Télemly, jusqu'à la route de Moustafa-Supérieur, route de la Pointe-Pescade (les Deux Moulins), 2 fr. 50 c. — Ruisseau, par les Platanes, pont d'Husseïn-Dey, par la route de la mer, Colonne Voirol, 3 fr. — Pointe-Pescade, Frais-Vallon (Moulin Léo) (*), 3 fr. 50 c. — El-Biar (église), 4 fr. — Notre-Dame d'Afrique (*), le Petit-Séminaire (*), cimetière de Moustafa (*), 5 fr. — Bouzaréa, 6 fr.

Avis important. — Article 11 de l'arrêté. — Toute voiture de place, sans distinction, qu'on enverra chercher au lieu de stationnement pour charger en ville, ne pourra s'y refuser. Si elle est prise à l'heure, l'heure commencera au départ de la voiture de son lieu de stationnement; si elle est prise à la course, une indemnité de 50 c. par quart d'heure, pour déplacement et attente, sera due au cocher; si enfin, elle est renvoyée sans avoir été employée, l'indemnité sera de 50 c. outre l'indemnité d'attente. Lorsque la voiture prise à l'heure sera quittée hors des fortifications, il sera dû une indemnité de 35 c. par kil. restant à parcourir pour le retour.

Art. 12. — Tout voyageur pourra prendre une calèche à l'heure, dans le périmètre déterminé par les points extrêmes indiqués au tarif et aux prix de 2 fr. l'une. La première heure est due en entier, les autres se comptent au quart d'heure de 50 c.; le quart d'heure commencé sera payé en entier.

Art. 13. — Après 11 h. du soir, le prix de l'heure et de la course sera augmenté de moitié. Toutefois cette disposition n'est pas applicable aux

(*) Avec faculté, pour le voyageur, de profiter du retour de la voiture. En cas de stationnement, le cocher aura droit à une indemnité de cinquante centimes par quart d'heure.

voitures commandées pour le service du théâtre.

Art. 14. — Pour les points intermédiaires entre chaque station, le prix sera payé au taux de la station la plus éloignée.

Les réclamations devront être adressées à M. le Commissaire central.

Messageries générales de l'Algérie : — *Boniffay et Cie*, place du Gouvernement. (*V.* les Routes, p. 85 à 155, département d'Alger.)

Chemin de fer d'Alger à Oran. — La gare est sur le quai. (*V.* les indicateurs spéciaux pour les heures du départ et prix de chaque place pour chaque classe et chaque station.)

Canots : — par personne, 30 c.; par colis, 20 c. Promenade, par personne, 1 à 2 fr. suivant le temps.

Bateaux à vapeur. — Bureaux des Transatlantiques, boulevard de la République; bureaux des Messageries maritimes, de la Navigation mixte, des Transports maritimes, sur le quai. (*V.* aux renseignements pratiques pour les jours, heures de départ et prix de chaque classe.)

Poste : — boulevard de la République. Bureaux ouverts l'été de 7 h. du matin à 6 h. du soir; l'hiver de 8 h. du matin à 6 h. du soir; jusqu'à 3 h. les jours fériés. A l'arrivée des courriers de France, les bureaux fermés pendant le triage des dépêches, sont ensuite ouverts pour la distribution des lettres, qui se continue sans interruption. — Le départ pour la France a lieu t. l. j. excepté le lundi et le mercredi; la dernière levée est faite à 4 h. du soir, mais une boite supplémentaire posée à bord du vapeur reçoit les dépêches jusqu'au moment du départ. (*V.* les renseignements généraux en tête du volume.)

Télégraphe : — boulevard de la République, pour l'envoi et la réception des dépêches. (*V.* les renseignements généraux.)

Un bureau supplémentaire des Postes et Télégraphes est ouvert place du Gouvernement.

Trésor : — boulevard de la République. Les bureaux sont ouverts du 1er octobre jusqu'au 30 avril de 8 h. à 11 h. du matin, le soir de 1 h. à 3 h. pour les recettes et 4 h. pour les dépenses; du 1er mai au 30 septembre de 7 h. à 10 du matin et de 1 h. à 4 h. du soir. Les coupures sont de 500 fr., 2,000 fr., 5,000 fr., 10,000 fr. et 20,000 fr.

Banquiers : — *Banque de l'Algérie*, boulevard de la République (bureaux ouverts de 8 h. à 10 h. du matin et de midi à 3 h., dimanches et fêtes exceptés). — *Compagnie Algérienne*, en face le square. — *Crédit Lyonnais*, boulevard de la République. — *Crédit foncier de France*, rue Rovigo, 35; — *Rouquier*, rue Duquesne, 26; — *Roure*, rue de la Lyre, 44.

Changeur : — *Castera*, galerie d'Apollon.

Bains : — *Bains français*, rue du Soudan. — *Bains Parisiens*, 44, rue Bab-el-Oued. — *Bains du Bazar*, rue de Chartres. — *Bains maures* : rue de l'État-Major; rue du Divan; rue de la Kasba; rue de la Porte-Neuve; rue de Nemours; rue Sidi-Ramdan; rue Boutin. — Tous sont ouverts pour les hommes, du soir à midi, et pour les femmes, de midi à 6 h. du soir. — *Bains de mer*, avec restaurant-café, *Nelson*, à Bab-el-Oued, et *Courriou*, à Moustafa inférieur.

Libraires : — MM. *Jourdan*, place du Gouvernement; — *Gavaut*, — *Saint-Lager*, — *Orlando*, — *Héonnet*, rue Bab-Azzoun; — *Cheniaux-Franville*, rue Bab-el-Oued.

Photographes : — *Berthomier*, rue Colbert; — *J. Geiser*, rue Bab-Azzoun; — *Leroux*, place Bresson; — *Hoppé*, galerie Malakoff.

Journaux et Revues : — *Bulletin officiel des actes du Gouvernement général de l'Algérie;* 10 fr. par an. — *L'Akhbar*, paraissant tous les jours excepté le lundi; 38 fr. par an. — *La Solidarité*, paraissant tous les jours excepté le lundi; 20 fr. par an. — *Bulletin de la Société d'agriculture*, paraissant tous les mois; 6 fr. par an. — *Le Petit Colon*, paraissant tous les jours; 20 fr. par an. — *Le Nouvelliste de l'Algérie*, paraissant 5 fois par semaine; 30 fr. par an. — *La Vigie algérienne*, tous les jours; 34 fr. par an; — *L'Algérie agricole*, paraissant chaque mois; 10 fr. par an. — *Bulletin de l'Instruction publique*, bi-mensuel; 6 fr. par an. — *Bulletin Judiciaire de l'Algérie*, bi-mensuel; 12 fr. par an. — *Journal de la Jurisprudence* de la Cour d'appel d'Alger, paraissant tous les 2 mois; 20 fr. par an. — *Le Mobacher* (qui annonce de bonnes nouvelles), paraissant 2 fois par semaine, le mercredi, texte français, 5 fr. par an; le samedi, texte arabe, 10 fr. par an; français-arabe, 15 fr. par an. — *L'Economiste Algérien*, paraissant tous les mois; 10 fr. par an. — *Journal de Médecine et de Pharmacie de l'Algérie*, paraissant tous les mois; 8 fr. par an. — *Alger médical*, publié par l'Ecole de médecine d'Alger, paraissant tous les mois; 6 fr. par an. — *Journal agricole*, Echo de l'agriculture algérienne, paraissant tous les dimanches; 5 fr. par an; — *La Revue Africaine*, tous les deux mois, 12 fr. par an.

Théâtre : — place Bresson (saison d'hiver). Grands opéras, opéras-comiques, drames et vaudevilles. — Abonnements au mois et à l'année (saison de 96 représentations).

Consulats : — d'*Allemagne*, rue Rovigo, 18; — d'*Angleterre*, place Bresson; — d'*Autriche-Hongrie*, rue Clauzel, 7; — de *Belgique*, à Moustafa Supérieur; — du *Danemark*, de la *Russie*, rue Clauzel, 7; — d'*Espagne*, des *États-Unis*, rue de Strasbourg, 6; — de la *Grèce*, rue Bab-Azzoun; — de la *Hollande*, rue Clauzel, 7; — de l'*Italie*, rue Mogador; — de la *Suisse*, rue Clauzel; — de *Suède* et *Norwège*, boulevard de la République, 19; — de la *Bolivie*, d'*Haïti*, du *Nicaragua*, du *Pérou*, des *États-Unis de Colombie*, rue Roland-de-Bussy, 1.

B

D

E

F

G

I

J

K

L

M

1re h., 3 fr.; chaque 1/4 d'h. en plus, 75 c. — *Prix extra-muros* (aller et retour) : d'Oran : à l'Abattoir, 2 fr. (30 min. d'attente); au cimetière Tamashouet, id.; au village Noiseux, id.; au Château-d'Eau, id.; au pont de la route de la Sénia, 2 fr. 50 c. (45 min. d'attente); à la ferme Dar-Beïda, route de Mostaganem, id.; aux Bains de la Reine, 3 fr. (1 h. d'attente); — au Pont-Albin, 5 fr. (1 h. d'attente); à toutes les localités de la banlieue non indiquées au présent tarif et comprises dans le périmètre de la commune d'Oran, 2 fr 50 c. (45 min. d'attente). — *Bagages :* 25 c. par colis.

Chemin de fer : — d'Oran à Alger; gare, faubourg Saint-Michel.

Messageries : — *Générales ;* — *du Commerce.* —Voir p. 215 à 284 pour les différentes lignes desservies par ces messageries.

Canots : — par personne, le jour, 25 c.; la nuit, 40 c.; par colis, le jour, 20 c.; la nuit, 35 c. — Promenade, l'heure, 2 fr.

Bateaux à vapeur : — pour *Nemours, Gibraltar, Tanger;* — *Mostaganem, Arzeu, Alger;* — *Alicante, Carthagène, Valence, Barcelone, Port-Vendres, Cette* et *Marseille.*

ORLÉANSVILLE, A, 82. — Histoire, 82. — Description, 83. — Antiquités, 84. — Station du chemin de fer d'Alger à Oran.

Buffet et buvette.

Hôtels : — *Grand-Hôtel de France;* — *du Commerce;* — *du Midi.*

Cafés et brasseries.

Libraire : — *Mauclerc.*

Journal : — *Le Chelif.*

Poste et télégraphe.

Messageries : — pour *Tenès.*

T

Appartements meublés : — de 30 à 60 fr. par mois; femmes de ménage et cuisinières italiennes ou maltaises, 40 à 50 fr. par mois.

Cafés européens : — *de France*, place des Consuls; journaux français; cours de la Bourse et dépêches Havas; — *Italien*, en face du consulat de France; — *d'Orient*, à côté du consulat de France. — *Cafés maures* dans toute la ville.

Théâtre : — presque en face du Consulat de France. — 600 places. — Des Italiens y jouent des comédies et des drames.

Photographes : — *Catalanotti*; — *Garrigues*.

Consulat général de France : — sur la promenade de la Marine, ouvert de 9 h. du matin à midi et de 2 h. à 4 h. du soir.

Poste et télégraphe : — bureaux : *Français; Italien*

Voitures : — la course ou l'heure, 1 fr. 80, ou 3 piastres; la journée pour excursions, 15 à 18 fr., 25 à 30 piastres.

Chevaux de selle : — la journée, 9 fr., ou 15 piastres; l'après-midi, 3 fr., ou 5 piastres.

Chemin de fer : — de Tunis au Bardo et à la Goulette; de Tunis à Souk-Ahrras (Algérie). — *V.* les indicateurs spéciaux pour les heures de départ, les distances et le tarif.

Bateaux à vapeur : — *Cie Générale Transatlantique*, pour la *France*, la *ligne de Tunis à Alger*, la *côte tunisienne, Tripoli, Malte* et *Syracuse*. — *Cie Rubattino*, pour la *ligne de Tunis à Soussa, Sfax* et *Malte*.

U

V

Y

Z

Paris. — Typ. Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19. — 10595.

PUBLICITÉ DES GUIDES JOANNE

Appendice 1881-1882

I

RENSEIGNEMENTS UTILES AUX VOYAGEURS

LIVRETS ET INDICATEURS

JARDIN D'ACCLIMATATION

JOURNAUX

COMPAGNIES FINANCIÈRES

CHEMINS DE FER FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

SERVICES MARITIMES. — TÉLÉGRAPHES

CHEMINS DE FER DE L'EST

EXCURSIONS ET VOYAGES CIRCULAIRES
A PRIX RÉDUITS

VOYAGE CIRCULAIRE A PRIX RÉDUITS pour visiter LES BORDS DU RHIN ET LA BELGIQUE, avec séjour facultatif dans toutes les villes principales.
Prix du billet, valable pendant **un mois** : 1re cl., 149 fr.

VOYAGE CIRCULAIRE A PRIX RÉDUITS au départ de Paris, pour visiter l'EST DE LA FRANCE, la SUISSE CENTRALE (OBERLAND BERNOIS) et le LAC DE GENÈVE, avec séjour facultatif dans toutes les villes principales.
Prix des billets valables pendant :
Un mois : 1re classe, 151 fr. 45 c.: 2e classe, 118 fr. 15.
Deux mois : 1re classe, 164 fr. 85; 2e classe, 128 fr. 20.
La délivrance des billets commence le 1er *juin* et cesse le 30 *septembre* pour les billets d'un mois, et le 31 *août* pour les billets de deux mois.

VOYAGE CIRCULAIRE A PRIX RÉDUITS pour visiter l'EST DE LA FRANCE, le JURA et l'OBERLAND BERNOIS, avec séjour facultatif dans toutes les villes principales.
Prix des billets valables pendant **un mois** :
1. *viâ* Belfort, Delle, Delémont, Bienne : 1re cl., 136 fr. 25; 2e cl., 107 fr.
2. *viâ* Belfort, Mulhouse, Bâle, Delémont, Bienne; 1re cl., 142 fr. 55; 2e cl., 111 fr. 70.
La délivrance des billets commence le 1er *juin* et cesse le 30 *septembre*.

VOYAGE CIRCULAIRE A PRIX RÉDUITS au départ de Paris, pour visiter le NORD-EST DE LA SUISSE et le GRAND-DUCHÉ DE BADE. Avec séjour facultatif dans les villes principales.
Prix des billets valables pendant **un mois** :
1re cl., 176 fr. 65; 2e cl., 133 fr.
La délivrance des billets commence le 1er *juin* et cesse le 30 *septembre*.

VOYAGE CIRCULAIRE A PRIX RÉDUITS au départ de Paris, pour visiter les VOSGES ET BELFORT, avec séjour facultatif dans toutes les villes du parcours.
Prix des billets, valables pendant **15 jours** :
Voyageurs, 1re cl., 85 fr.; 2e cl., 65 fr.
On délivre des billets du 15 *mai* au 15 *octobre*.

PARIS-BALE. — Pendant la saison d'été, du 15 *mai* au 15 *octobre*, la Compagnie fait délivrer à la gare de PARIS des billets de PARIS à BALE, *viâ* Belfort-Delle ou *viâ* Belfort-Mulhouse et retour.
Prix des billets valables pendant **un mois** :
1re cl., 106 fr. 05; 2e cl., 79 fr. 35.
Les voyageurs ont droit au transport gratuit de 30 kil. de bagages sur tout le parcours.

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES DIRECTS POUR L'ANGLETERRE

TRAINS RAPIDES

1° Par Calais et Douvres à heures fixes. — 10 heures de trajet.
Une heure et demie de traversée

PARIS A LONDRES

STATIONS	Tous les jours		Quand il n'y a pas de train de marée partant de Paris à 9 h. 30 ou 11 h. 15 matin.
	1. 2 cl.	1re cl.	1. 2 cl.
Paris ... dép.	7.35 m.	7.45 s.	9.55 mat.
Calais ...	1.20 s.	1.30 m.	3.30 soir
Londres Victoria arr.	5.45 s.	6.10 m.	7.45 »
Londres Ludgate H.	5.45 s.	6.10 m.	7.45 »
Londres Holborn V.	5.48 s.	6.13 m.	7.48 »
Londres Cannon S.	5.30 s.	6. » m.	7.25 »
Londres Charing C. ar	5.40 s.	6.10 m.	7.32 »

LONDRES A PARIS

STATIONS	Tous les jours		Quand il n'y a pas de train de marée partant de Londres à 9 h. 15 ou 11 h. 10 m.
	1. 2 cl.	1re cl.	1. 2 cl.
Londres Charing C. d.	7.40 m.	8.05 s.	10 » mat.
Londres Cannon. S.	7.45 m.	8.10 s.	10.05 »
Londres Holborn V.	7.35 m.	8. » s.	10 » »
Londres Ludgate H.	7.38 m.	8.01 s.	10.01 »
Londres Victoria.	7.40 m.	8. » s.	10 » »
Calais ...	midi 35	1. » m.	2.30 soir
Paris ... arr.	6.05 s.	6. » m.	7.55 »

2° Par Boulogne et Folkestone à heures variables.
8 h. 1/2 de trajet. — 1 h. 1/2 de travrsée.
Service journalier par trains spéciaux de marée. — Consulter les affiches spéciales et indicateurs pour les heures.

PRIX DES BILLETS PAR TRAINS RAPIDES :

BILLETS SIMPLES VALABLES PENDANT 8 JOURS

Vid Calais et Douvres; 1re classe, 75 fr.; 2me classe, 56 fr. 25 cent.
Vid Boulogne et Folkestone; 1re classe, 70 fr.; 2me classe, 52 fr. 50 cent.
Billets d'aller et retour valables pour un mois, soit par Calais, soit par Boulogne
1re classe, 118 fr. 75. — 2me classe, 93 fr. 75.

SERVICE A PRIX RÉDUITS

1° Par Calais et Douvres à heures fixes.

PARIS A LONDRES

	1re 2e 3e clas.
Paris ... dép.	4. » soir
Calais ...	1.30 m.
Londres Cannon-Street ... arr.	8.34 »
Londres Charing-Cross ...	8.45 »
Londres Ludgate-Hill ...	10.38 »
Londres Holborn-Viaduct ...	10.39 »
Londres Victoria-Station ... arr.	10.42 »

LONDRES A PARIS

	1re 2e 3e clas.
Londres Victoria-Station ... dép.	6.25 soir
Londres Holborn-Viaduct ...	6.20 »
Londres Ludgate-Hill ...	6.22 »
Londres Charing-Cross ...	6.15 »
Londres Cannon-Street ...	6.28 »
Calais ...	5 » m.
Paris ... arr.	1.40 soir

2° Par Boulogne et Folkestone, à heures variables.
3 heures de traversée.
Trains ordinaires de 2e et 3e classe.
CONSULTER LES AFFICHES SPÉCIALES ET INDICATEURS

3° Par Boulogne et la Tamise.
Service journalier à heures variables par trains ordinaires de 1re, 2me et 3me classe.
CONSULTER LES AFFICHES SPÉCIALES ET INDICATEURS

PRIX DES BILLETS DU SERVICE A PRIX RÉDUITS :

Par Boulogne ou Calais

Billets simples valables pour 3 jours :
2e classe et 2e chambre ... 39 fr. 35
3e classe et 2e chambre ... 26 fr. 25
Billets d'aller et retour, valables pour 14 jours :
2e classe et 2e chambre ... 58 fr. 75
3e classe et 2e chambre ... 39 fr. 35

Par Boulogne et la Tamise

Billets simples valables pour 3 jours :
1re cl. 1e ch. 34 fr. 35; 2e cl. 1re ch. 28 fr. 75
2e cl. 2e ch. 24 fr. 35; 3e cl. 2e ch. 20 fr. 60
Billets d'aller et retour, valables pour 14 jours :
1re cl. 1re ch. 65 fr. 60; 2e cl. 1re ch. 50 fr. 00
2e cl. 2e ch. 43 fr. 75; 3e cl. 2e ch. 32 fr. 50

SÜDBAHN-GESELLSCHAFT

Compagnie des Chemins de fer du sud de l'Autriche

ITINÉRAIRE DU TYROL

Trois lignes de chemins de fer conduisent de France au Tyrol. — La ligne d'Italie, la ligne de Suisse, la ligne d'Allemagne.

Tout voyageur qui parcourra le Tyrol peut être sûr, quel que soit le but de son voyage, d'être dédommagé de ses peines et fatigues. Le paysage grandiose qui se déroulera sous ses yeux charmera ses loisirs, et s'il pénètre plus avant dans les montagnes, la richesse de la végétation lui donnera maints sujets d'études.

Nous engageons les voyageurs qui auraient besoin d'informations plus précises, tant sur les hôtels que sur les moyens de transports pour faire leurs excursions, à s'informer auprès des chefs de gare. Sur la ligne du Tyrol et du Pusterthal, un grand nombre d'agents du chemin de fer parlent, outre l'allemand, le français et l'italien.

PUSTERTHAL

Cette partie du Tyrol, presque inconnue encore aujourd'hui aux touristes, est destinée à devenir le rendez-vous de tous les amateurs de belle nature, de végétation sauvage et de paysages grandioses.

Ce n'est qu'à la fin de 1871 que fut inauguré le chemin de fer reliant la Carinthie au Tyrol et qu'on appelle Pusterthaler Bahn. Les points extrêmes de la ligne sont Franzensfeste et Marburg sur la Drave, en Styrie.

Le voyageur transporté dans cette longue vallée où l'horizon est borné par de hautes montagnes boisées, où rien, si ce n'est le sifflet d'une locomotive, ne vient troubler le calme de la nature, subira une impression particulière.

Après un voyage dans le Pusterthal, on comprend l'amour des montagnards pour leur pays et comment ils ne peuvent se faire à la vie des villes.

En quittant Franzensfeste, le chemin de fer traverse la forteresse et passe au milieu des bastions et des remparts. Les ponts sont mobiles et peuvent se replier à l'intérieur du fort. Le pont principal sur l'Eisach, d'une hauteur de 250 pieds, est un modèle de hardiesse et d'élégance. La première station qu'on rencontre est :

Mühlbach, sur la Rienz, autrefois célèbre par ses forges d'armes. Excursions au château de Rodeneck et dans le Valserthal.

Vintl, où le torrent de Pfunderbach vient se jeter dans la Rienz, possède une église dont les cloches sont, dit-on, les plus anciennes de tout le Tyrol. Excursions, en passant par Terrenten, aux châteaux de Schœneck et d'Ehren-

RÉSEAU DE LA SUDBAHN-GESELLSCHAFT.



burg, à l'Eidexspitz (2,736 mètres) et dans la vallée de Pfunderthal où se trouve la cascade de Schmauserbach.

Bruneck, à l'entrée de la vallée du Taufer. Joli bourg où il y a un vieux château transformé aujourd'hui en caserne (hôtels : Post, Sonne). Excursions dans le Taufererthal, d'où l'on aperçoit les glaciers du Zillerthal ; au château de Taufer, magnifique ruine dont le style architectural et les dimensions imposantes attestent une grandeur passée; à la Burg de Reisach, d'où l'on a un beau panorama sur les montagnes.

A partir de Brunneck le chemin de fer longe les Dolomites jusqu'à Lienz.

Olang. — Excursions dans l'Autholgerthal et au lac de ce nom.

Welsberg. — Sources minérales, bains, excursions au Schlesburg et dans le Griessthal.

Niederdorf. — Hôtels : Post et bei der Emma. Excursions aux bains de Maistadt et dans le Pragserthal, où se trouve le lac de Act-Prag, et enfin dans l'Ampezzothal. Cette dernière excursion est une des plus belles qu'on puisse faire. Même sans s'écarter de la grande route qui conduit de Niederdorf à Cortina d'Ampezzo en passant par Schluderbach, on peut avoir un aperçu général de la vallée. Le mont Cristallo (3,244 mètres), la mer de glace, le mont Popena (3,166 mètres), la Corda Rossa, immense roche de porphyre. Cette partie du Tyrol est la plus grandiose. Le petit nombre des touristes qui jusqu'à présent l'ont parcourue en sont revenus dans l'admiration.

Toblach est le point culminant de la ligne du Pustherthal. Excursions dans l'Ampezzothal comme dans le Niederdorf. La compagnie des chemins de fer de la Südbahn a fait construire à Toblach un hôtel de premier ordre, où les voyageurs visitant l'Ampezzothal trouvent tout le comfort moderne. On commence à savoir que cette contrée surpasse en beauté les points les plus fréquentés de la Suisse, et l'affluence des voyageurs y est telle maintenant qu'on s'est vu obligé, l'année passée, d'agrandir l'hôtel de Toblach, qui ne suffisait plus au grand nombre des touristes.

Innichen, où la Drave prend sa source. Excursions dans le Sextenthal et à Wildhad Innichen, sources minérales et bains.

Sillian, à l'entrée du Willgratenthal. Beau château de Heimfels. Excursions dans le Willgratenthal et le Kartitschthal.

Lienz. — La ville la plus importante du Pusterthal (Hôtels, Post, weisses Ross). Centre de nombreuses excursions dans les vallées de Mœll, de l'Isel et au Gross-Glockner.

C'est à partir de Lienz que commence la Carinthie, cette autre province de l'Autriche tout aussi pittoresque que le Tyrol, mais moins grandiose. Nous citerons Villach avec le joli lac de Velden, dont les eaux sont toujours tièdes, Klagenfurt, capitale de la Carinthie.

La Compagnie de la Südbahn a fait faire depuis peu un album des principaux points de vue du Tyrol et du Pusterthal, qui est livré dans toutes les gares aux voyageurs à un prix très modique.—Cette collection de gravures, véritable œuvre artistique est pour tous les touristes, en même temps qu'une acquisition utile pour leurs excursions, un joli souvenir de voyage.

VOYAGES CIRCULAIRES OU D'EXCURSIONS

SUR LES CHEMINS DE FER

De Paris à Lyon et à la Méditerranée

Les billets de ces voyages se délivrent :
Jusqu'au 30 septembre 1881 inclusivement pour les voyages nos 1 à 31 ;
Jusqu'à nouvel avis pour les voyages nos 32 à 45.

NOMENCLATURE DES ITINÉRAIRES

1 Paris, Fontainebleau, Sens, Dijon, Besançon, Pontarlier, Neuchâtel, Bienne Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, Culoz, Aix-les Bains, Annecy, Chambéry, Modane, Bourg (ou Lyon), Mâcon, Chalon-sur-Saône, Paris. Valables 45 jours; 1re cl. 160 fr., 2e cl. 120 fr.

2 Paris, Fontainebleau, Montargis, Nevers, Moulins, Vichy, Clermont-Ferrand, Montbrison, St-Etienne, Lyon, Culoz, Aix-les-Bains, Annecy, Chambéry, Modane, Bourg (ou Lyon), Mâcon, Chalon-sur-Saône, Dijon, Sens, Paris. Valables 45 jours ; 1re cl. 160 fr., 2e cl, 120 fr.

3 Paris, Fontainebleau, Sens, Dijon, Chalon-sur-Saône, Mâcon, Lyon, Vienne, Valence, Montélimar, Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Cannes, Nice, Monaco, Vintimille. Valables 60 jours ; 1re cl. 160 fr., 2e cl. 120 fr.
Modane, Chambéry, Aix-les-Bains, Annecy, Culoz, Bourg (ou Lyon), Mâcon, Dijon, Sens, Fontainebleau, Paris, ou réciproquement. Valables 60 jours ; 1re cl., 160 fr.; 2e cl., 120 fr.

4 Paris. Fontainebleau, Sens, Dijon, Dôle, Pontarlier, Neuchâtel, Bienne, Berne, Interlaken, Fribourg, Lausanne, Genève, Bourg, Mâcon (ou Vallorbes, Pontarlier, Dôle), Dijon, Sens, Fontainebleau, Paris. Valables 30 jours ; 1re cl. 136 fr. 75, 2e cl. 103 fr. 60, et 60 jours, 1re cl. 149 fr., 2e cl. 112 fr. 70.

4 *bis* Paris, Fontainebleau, Sens, Dijon, Chalon-sur-Saône, Mâcon, Bourg, Culoz, Genève, Lausanne, Fribourg, Berne, Thoune, Darligen, Interlaken, Bonigen, Brienz, Alpnach, Lucerne, Olten, Bâle, Mulhouse (ou Delle), Belfort, Chaumont, Troyes, Paris. Valables 1 mois ; 1re cl. 151 fr. 45, 2e cl. 118 fr. 15, et 2 mois, 1re cl. 164 fr. 85, 2e cl. 128 fr. 20.

4 *ter* Paris, Sens, Dijon, Dôle, Pontarlier, Neuchâtel, Bienne, Berne, Thoune, Darligen, Interlaken, Bonigen, Brienz, Alpnach, Lucerne, Olten, Bienne, Délemont, Delle (ou Bâle, Mulhouse), Belfort, Chaumont, Troyes, Paris. Valables 1 mois, *vid* Belfort-Delle; 1re cl. 136 fr. 25, 2e cl. 107 fr., et 1 mois, *vid* Belfort, Mulhouse-Bâle, 1re cl. 142 fr. 55, 2e cl. 111 fr. 70.

5 Paris, Sens, Dijon, Besançon, Pontarlier, Neuchâtel, Bienne, Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, Lyon, Valence, Avignon, Cavaillon, Aix, Marseille, Toulon, Cannes, Grasse, Nice, Monaco, Menton, Marseille, Arles, Nimes, Montpellier, Cette, Narbonne, Perpignan, Port-Vendres, Toulouse, Foix, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Lourdes, Pierrefitte, Pau, Bayonne, Biarritz, Hendaye, Arcachon, Bordeaux, Angoulême, Poitiers, Niort, Angers, Tours, Orléans, Paris. Valables 45 jours, 1re cl. 315 fr., 2e cl. 235 fr.

6 Paris, Sens, Dijon, Besançon, Pontarlier, Neuchâtel, Bienne, Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, Lyon, St-Etienne, Le Puy, Roanne, Vichy, Clermont-Ferrand, Aurillac, Rodez, Albi, Toulouse, Foix, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Lourdes, Pierrefitte, Pau, Bayonne, Biarritz, Hendaye, Arcachon, Bordeaux, Angoulême, Poitiers, Tours, Orléans, Paris. Valables 40 jours; 1re cl. 255 fr., 2e cl. 190 fr.

7 Paris, Sens, Dijon, Mâcon, Lyon, Voiron, Grenoble, Montmélian, Modane, Aix-les-Bains. Chambéry, Culoz, Genève, Lausanne, Fribourg, Berne, Bienne, Neuchâtel, Pontarlier, Besançon, Dôle, Dijon, Paris. Valables 30 jours ; 1re cl. 160 fr., 2e cl. 120 fr.

8 Paris, Sens, Dijon, Besançon, Bourg, Aix-les-Bains, Annecy, Grenoble, Lyon, Roanne, Vichy, Moulins, Nevers, Montargis, Paris (*vid* Moret ou *vid* Corbeil). Valables 30 jours ; 1re cl. 100 fr., 2e cl., 75 fr.

Nota. — Le trajet de Lyon à Moret peut s'effectuer, au choix des voyageurs, soit par Roanne et Nevers, soit par Mâcon et Dijon.

VOYAGES CIRCULAIRES OU D'EXCURSIONS (Suite)

9 Paris, Fontainebleau, Sens, Tonnerre, Dijon, Mâcon, Chalon-sur-Saône, Lyon, St-Etienne, Le Puy, Clermont-Ferrand, Vichy, Moulins, Nevers, Montargis, Paris (*viâ* Moret ou *viâ* Corbeil). Valables 25 jours; 1re cl. 100 fr., 2e cl. 75 fr.

10 Dijon, Gray, Besançon, Mouchard, Pontarlier, Lons-le-Saulnier, Bourg, Genève, Ambérieu, Lyon, Mâcon, Chalon-sur-Saône, Dijon. Valables 19 jours; 1re cl. 67 fr. 75, 2e cl., 51 fr. 25.

11 Lyon, Voiron, Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains, Annecy, Genève, Ambérieu, Bourg, Mâcon, Lyon. Valables 13 jours; 1re cl., 58 fr., 2e cl., 43 fr. 50.

12 Lyon, Bourgoin, Voiron, Grenoble, Gap, Grenoble, Moirans, Romans, Valence, Vienne, Lyon. Valables 13 jours; 1re cl. 56 fr., 2e cl. 42 fr.

13 Lyon, Ambérieu, Genève, Aix-les-Bains, Chambéry, Grenoble, Gap, Aix, Marseille, Avignon, Orange, Valence, Vienne, Lyon. Valables 21 jours; 1re cl, 70 fr. 75, 2e cl., 53 fr. 50.

14 Lyon, St-Etienne, Le Puy, Brioude, Clermont-Ferrand, Thiers, Montbrison, St-Etienne, Lyon. Valables 10 jours; 1re cl. 45 fr. 25, 2e cl. 34 fr.

15 Lyon, Ambérieu, Genève, Aix-les-Bains, Chambéry, Grenoble, Voiron, Bourgoin, Lyon. Valables 10 jours; 1re cl. 43 fr. 50, 2e cl. 32 fr. 75.

16 Lyon, Bourgoin, Voiron, Grenoble, Modane, Chambéry, Aix-les-Bains, Genève, Ambérieu, Lyon. Valables 13 jours; 1re cl. 58 fr., 2e cl. 43 fr. 50.

17 Marseille, Toulon, Cannes, Grasse, Nice, Vintimille, Marseille. Valables 12 jours; 1re cl. 55 fr. 50, 2e cl. 41 fr. 50.

18 Marseille, Tarascon, Nîmes, Brioude, Clermont-Ferrand, Thiers, St-Etienne, Lyon, Valence, Avignon, Marseille. Valables 20 jours; 1re cl. 59 fr. 50, 2e cl. 44 fr. 75.

19 Marseille, Avignon, Valence, Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains, Ambérieu, Lyon, Vienne, Valence, Orange, Avignon, Marseille. Valables 21 jours; 1re cl. 69 fr. 75, 2e cl. 52 75.

20 Nevers, Moulins, Vichy, Clermond-Ferrand, Le Puy, St-Etienne, Lyon, Roanne, Moulins, Nevers. Valables 15 jours; 1re cl. 61 fr. 50, 2e cl. 46 fr. 50.

21 Nevers, Moulins, Vichy, Clermont-Ferrand, Le Puy, St-Etienne, Lyon, Voiron, Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains, Genève, Bourg, Macon, Chalon-sur-Saône, Autun, Nevers. Valables 24 jours; 1re cl., 74 fr., 2e cl. 56.

22 Nevers, Moulins, Vichy, Clermont-Ferrand, Nîmes, Tarascon, Marseille, Aix, Cavaillon, Avignon, Valence, Romans, Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains, Genève, Lyon, Mâcon, Chalon-sur-Saône, Dijon, Chagny, Autun, Nevers. Valables 34 jours; 1re cl. 82 fr. 50, 2e cl., 62.

23 Lyon, Macon, Chalon-sur-Saône, Dijon, Autun (ou le Creusot), Nevers, Moulins, Vichy, Gannat, Clermont-Ferrand, Thiers, Montbrison, St-Etienne, Lyon. Valables 16 jours; 1re cl. 64 fr., 2e cl. 48 fr. 50.

24 Lyon, Macon, Chalon-sur-Saône, Dijon, Autun (ou le Creusot), Moulins, Vichy, Gannat, Clermont-Ferrand, Arvant, St-Etienne, Le Puy, Lyon. Valables 18 jours; 1re cl. 67 fr., 2e cl, 50 fr. 50.

25 Lyon, St-Etienne, Le Puy, Alais, Nîmes, Tarascon, Arles, Marseille, Aix, Pertuis, Cavaillon, Avignon, Orange, Livron, Valence, Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains, Genève, Culoz, Ambérieu, Lyon. Valables 25 jours; 1re cl. 74 fr. 50, 2e cl. 56 fr. 50.

26 Lyon, St-Etienne, Montbrison, Thiers, Clermont-Ferrand, Langogne, Alais, Nîmes, Tarascon, Arles, Marseille, Aix, Pertuis, Cavaillon, Avignon, Orange, Valence, Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains, Genève, Culoz, Ambérieu, Lyon. Valables 27 jours; 1re cl. 76 fr, 2e cl. 57 fr. 25.

27 Lyon, Vienne, Valence, Orange, Avignon, Cavaillon, Aix, Marseille, Pertuis, Digne, Gap, Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains, Genève, Culoz, Ambérieu, Lyon. Valables 23 jours; 1re cl., 72 fr. 25, 2e cl. 54 fr. 75.

28 Lyon, Vienne, Valence, Orange, Avignon, Cavaillon, Aix, Marseille, Pertuis, Digne, Gap, Grenoble, Bourgoin, Lyon. Valables 18 jours; 1re cl. 67 fr., 2e cl. 50 fr. 50.

29 Marseille, Aix, Digne, Gap, Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains, Genève, Culoz, Montmélian, Grenoble, Lyon, St-Etienne, Le Puy, Alais, Nîmes, Tarascon, Arles, Marseille. Valables 28 jours; 1re cl., 76 fr. 75, 2e cl. 58 fr.

30 Marseille, Aix, Pertuis, Cavaillon, Avignon, Tarascon, Nîmes, Lunel, Montpellier, Cette, Aigues-Mortes, St-Gilles, Arles, Miramas, Marseille. Valables 14 jours; 1re cl. 44 fr., 2e cl. 33 fr.

VOYAGES CIRCULAIRES OU D'EXCURSIONS (Suite)

31 **Marseille, Aix, Pertuis, Cavaillon, Avignon, Orange, Livron, St-Ambroix, Alais, Nîmes, Montpellier, Cette, Aigues-Mortes, Arles, Miramas, Marseille. Valables 16 jours; 1re cl. 63 fr. 75, 2e cl. 48 fr. 25.**

32 **Paris à Cette** (*viâ* Clermont-Ferrand, ou *viâ* Dijon-Lyon, avec faculté de passage par Marseille), Perpignan, Cerbère, Barcelone, Tarragone, Sagunto, Valence, La Encina, Aranjuez, Madrid, Tolède, Madrid, Escurial, Avila, Salamanque, Zamora, Médina, Valladolid, Santander, Burgos, Bilbao, St-Sébastien, Irun, Bayonne, Bordeaux, Tours, Paris. Valables 45 jours (En Espagne 35 jours); 1re cl. 328 fr. 25, 2e cl. 243 fr. 80.

33 **Paris à Cette** (*viâ* Clermont-Ferrand, ou *viâ* Dijon-Lyon, avec faculté de passage par Marseille), Perpignan, Cerbère, Barcelone, Tarragone, Sagunto, Valence, Encina, Cordoue, Grenade, Malaga, La Roda, Utréra, Cadix, Xérès, Séville, Cordoue, Aranjuez, Madrid, Tolède, Madrid, Escurial, Avila, Zamora, Salamanque, Médina, Valladolid, Santander, Burgos, Bilbao, St-Sébastien, Irun, Bayonne, Bordeaux, Tours, Paris. Valables 65 jours (En Espagne 55 jours); 1re cl. 437 fr. 30; 2e cl. 327 fr.

34 **Paris à Cette** (*viâ* Clermont-Ferrand, ou *viâ* Dijon-Lyon, avec faculté de passage par Marseille), Perpignan, Cerbère, Barcelonne, Tarragone, Sagunto, Valence, Encina, Ciudad-Real, Badajoz, Porto, Lisbonne, Badajoz', Ciudad-Réal, Tolède, Madrid, Aranjuez, Madrid, Escurial, Avila, Zamora, Salamanque, Médina, Valladolid, Santander, Burgos, Bilbao, Saint-Sébastien, Irun, Bayonne, Bordeaux, Tours, Paris. Valables 70 jours (en Espague et en Portugal 60 jours); 1re cl., 445 fr. 30, 2e cl. 333 fr. 50.

35 **Paris à Cette** (*viâ* Clermont-Ferrand, ou *viâ* Dijon-Lyon, avec faculté de passage par Marseille). Perpignan, Cerbère, Barcelone, Tarragone, Sagunto, Valence, Encina, Cordoue, Séville, Xérès, Cadix, Utréra, La Roda, Grenade, Bobadilla, Malaga, Cordoue, Belmez, Badajoz, Porto, Lisbonne, Badajoz, Ciudad-Réal, Tolède, Madrid, Aranjuez, Madrid, Escurial, Avila, Zamora, Salamanque, Médina, Valladolid, Santander, Burgos, Bilbao, Saint-Sébastien, Irun, Bayonne, Bordeaux, Tours, Paris. Valables 85 jours (en Espagne et en Portugal 75 jours); 1re classe 539 fr. 40, 2e cl. 404 fr. 80.

36 **Lyon, Valence, Avignon, Nîmes, Cette, Toulouse, Pau, Bayonne.** — *En Espagne :* les villes comprises dans le 32e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nîmes, Avignon, Valence, Lyon, Valables 45 jours (en Espagne 35 jours); 1re cl. 303 fr. 20, 2e cl. 225 fr.

37 **Lyon, Valence, Avignon, Nîmes, Cette, Toulouse, Pau, Bayonne.** — *En Espagne :* les villes comprises dans le 33e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nîmes, Avignon, Valence, Lyon. Valables 65 jours (en Espagne 55 jours); 1re cl. 412 fr. 25, 2e cl. 308 fr. 20.

38 **Lyon, Valence, Avignon, Nîmes, Cette, Toulouse, Pau, Bayonne.** — *En Espagne* et *en Portugal :* les villes comprises dans le 34e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nîmes, Avignon, Valence, Lyon. Valables 70 jours (en Espagne et en Portugal 60 jours); 1re cl. 420 fr. 25, 2e cl., 314 fr. 70.

39 **Lyon, Valence, Avignon, Nîmes, Cette, Toulouse, Pau, Bayonne.** — *En Espagne* et *en Portugal :* les villes comprises dans le 35e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nîmes, Avignon, Valence, Lyon. Valables 85 jours (en Espagne et en Portugal 75 jours); 1re cl. 514 fr. 35, 2e cl. 386 fr.

40 **Marseille, Cette** (*viâ* Tarascon ou Arles), **Toulouse, Pau, Bayonne.** — *En Espagne :* les villes comprises dans le 32e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nimes, Marseille (*viâ* Lunel ou Tarascon). Valables 45 jours (en Espagne 35 jours); 1re cl., 277 fr. 50, 2e cl. 205 fr. 75.

41 **Marseille, Cette** (*viâ* Tarascon ou Arles), **Toulouse, Pau, Bayonne.** — *En Espagne :* les villes comprises dans le 33e itinéraire). — Cerbère, Cette, Nimes, Marseille (*viâ* Lunel ou Tarascon). Valables 65 jours (en Espagne 55 jours); 1re cl. 386 fr. 55, 2e cl. 288 fr. 95.

42 **Marseille, Cette** (*viâ* Tarascon ou Arles), **Toulouse, Pau, Bayonne.** — *En Espagne* et *en Portugal :* les villes comprises dans le 34e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nimes, Marseille (*viâ* Lunel ou Tarascon). Valables 70 jours (en Espagne et en Portugal 60 jours). 1re cl. 394 fr. 55, 2e cl. 295 fr. 45.

43 **Marseille, Cette** (*viâ* Tarascon ou Arles), **Toulouse, Pau, Bayonne.** — *En Espagne* et *en Portugal :* les villes comprises dans le 35e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nîmes, Marseille (*viâ* Lunel ou Tarascon). — Valables 85 jours (en Espagne et en Portugal 75 jours); 1re cl. 488 fr. 65, 2e cl. 366 fr. 75.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

SAISON DE 1881

BAINS DE MER

BILLETS D'ALLER ET RETOUR A PRIX RÉDUITS

Valables du SAMEDI au LUNDI inclusivement

A dater du 1er Mai

DE PARIS A	BILLETS D'ALLER ET RETOUR 1re classe Fr.	C.	2e classe Fr.	C.
DIEPPE — Le Tréport, Criel	30	»	22	»
CANY — Veulettes, les Petites-Dalles	33	»	24	»
SAINT-VALERY-EN-CAUX — Veules				
LE HAVRE — Sainte-Adresse, Bruneval				
LES IFS — Etretat, Bruneval	33	»	24	»
FÉCAMP — Yport, Etretat, Bruneval, les Petites-Dalles				
TROUVILLE-DEAUVILLE — Villerville, Villers-sur-Mer				
HONFLEUR	33	»	34	»
CAEN				
CABOURG — Le Home-Varaville	37	»	27	»
DIVES — Houlgate, Beuzeval				
LUC, LANGRUNE (Ces prix comprennent le parcours total.)				
SAINT-AUBIN, BERNIÈRES	38	»	28	»
COURSEULLES, LION-SUR-MER				
BAYEUX — Arromanches, Pont-en-Bessin, Asnelles	40	»	30	»
COUTANCES — Agon, Coutainville	57	»	44	»
ISIGNY — Grand-Camp, Sainte-Marie-du-Mont	44	»	33	»
VALOGNES — Port-Bail, Carteret, Quinéville, St-Vaast	50	»	38	»
CHERBOURG	55	»	42	»
GRANVILLE — Saint-Pair, Donville	50	»	38	»
ST-MALO-ST-SERVAN — Dinard-St-Enogat, St-Briac, Paramé	66	»	50	»
LE TRÉPORT, par Serqueux et Abancourt. Du 1er juil. au 30 sept.	33	20	»	»
EAUX THERMALES				
FORGES-LES-EAUX (Seine-Inf.), ligne de Dieppe par Gournay	21	45	16	05
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze et la Ferté-Macé. *Ces prix comprennent le parcours total*	47	»	36	»

DÉPART par tous les Trains du Samedi 7 au Lundi 16 août.
RETOUR par tous les trains jusqu'au Mardi 17 août.

Les deux coupons d'un billet d'aller et retour ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés par la *même personne.*

Les Billets de *Paris* au *Havre* sont admis au retour par *Honfleur, Trouville-Deauville* et *Caen*; ceux de *Paris* à *Honfleur, Trouville-Deauville* et *Caen*, sont admis au retour par *le Havre.*

Exceptionnellement, les billets sont valables le *Vendredi soir*, savoir :

Ceux de **Paris** à **Bayeux**, **Coutances**, **Isigny**, **Valognes** et **Cherbourg**, par le Train no 49 (8 h. du soir).

Ceux de **Paris** à **Cabourg**, **Dives**, **Caen** et la ligne de **Caen** à la **Mer**, par les Trains no 49 (8 h. soir) et no 63 (9 h. 25 du soir).

Ceux de **Paris** à **Trouville-Deauville** et **Honfleur**, par le Train no 97 (10 h. 15 soir).

Ceux de **Paris** à **Saint-Malo**, par les trains no 19 (8 h. du soir) et no 23 (10 h. 20 du soir).

Enfin ceux de **Paris** à **Bagnoles** de l'Orne, **Granville** et **Coutances**, par le Train no 63 (8 h. 45 du soir).

NOTA. — Les prix ci-dessus ne s'appliquent qu'au parcours en chemin de fer. Les billets de 2e classe ne seront admis que dans les Trains qui comportent des voitures de cette classe.

Ces billets sont délivrés à Paris : à la gare Saint-Lazare et à la gare Montparnasse (*Bureau des Correspondances*), aux bureaux de ville de la Compagnie : rue du Perche, 9 ; rue Palestro, 7 ; place Saint-André-des-Arts, 9 ; rue du Bouloi, 9 ; rue du Quatre-Septembre, 10, et rue de l'Échiquier, 27. On trouve également ces billets à l'Agence des Trains de plaisir, boulevard Saint-Denis, 20.

Appendice 1881-1882

II

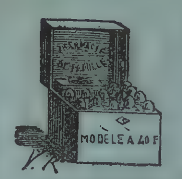
PARIS

HOTELS — RESTAURANTS

CAFÉS

INDUSTRIES DIVERSES

Institutions pour jeunes gens et pour demoiselles



PHARMACIE NORMALE

19, rue Drouot, et 15, rue de Provence

PHARMACIE DES FAMILLES
ET DE VOYAGE

MÉDAILLÉES AUX EXPOSITIONS

Demander la note explicative. Elle est adressée gratuitement et franco aux personnes qui la demandent

---

PLUS DE TÊTES CHAUVES!...

Hautes récompenses

MALLERON, chimiste, 85, rue de Rivoli, Paris.

Guérison de toutes les calvities. Arrêt immédiat de la chute des cheveux. Repousse certaine (à forfait). On expédie gratuitement renseignements et preuves.

ON JUGERA.

VINAIGRE DE PENNÈS

Rapport favorable de l'Académie de Médecine (11 février 1879)

ANTISEPTIQUE HYGIÉNIQUE, DÉSINFECTANT, CICATRISANT

Expérimenté avec succès dans vingt hôpitaux

Supérieur à tous les autres produits pour les soins intimes et hygiéniques du corps

Le flacon, **2** fr. — Le litre, **10** fr.

(*Exiger le timbre de l'État, pour éviter les contrefaçons.*)

BAIN DE PENNÈS

HYGIÉNIQUE, RECONSTITUANT ET STIMULANT.

Remplace les **Bains alcalins, ferrugineux, sulfureux,** surtout les **Bains de mer.**— Le rouleau, 1 fr. 25.

(*Exiger le timbre de l'État, pour éviter les contrefaçons.*)

GROS : **Rue de Latran, 2, à Paris.** — DÉTAIL : Toutes pharmacies

---

OBÉSITÉ (EMBONPOINT)

DE TOUTE PROVENANCE

Guérie (**sans repos ni régime**), en 30 jours

PAR LES

PILULES INFAILLIBLES du DOCTEUR RONCERAY

45, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, A PARIS

(*Succès consacré depuis 15 ans dans le monde entier.*)

Envoi franco par la poste, avec l'instruction, contre mandat-poste de 20 francs. — Traitement par correspondance.



Le Café Riche.

5 B

FAÇADE PRINCIPALE DU GRAND HOTEL



Immeuble occupant l'espace compris entre la place de l'**Opéra**, les rues **Auber, Scribe** et le **boulevard des Capucines.** Sa surface totale est d'environ 6,000 mètres, dont 1,000 mètres en cours et l'excédent sous constructions.

Cette somptueuse résidence qui semble exclusivement destinée aux grandes fortunes est parfaitement accessible aux bourses moyennes, grâce aux heureuses innovations qui y sont incessamment appliquées.

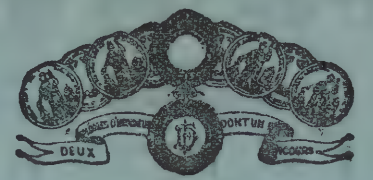
On y trouve des appartements à des prix modérés ne laissant rien à désirer au point de vue du confortable, quel que soit l'étage où ils sont situés.

L'Hôtel ne possède pas moins de 700 chambres et salons meublés avec luxe.

Cour d'honneur — Jardin d'hiver — Terrasse — Éclairage électrique — Grande hauteur sous plafond dans les chambres — Café — Billards — Fumoir — Journaux de tous pays — Bureau de poste et Télégraphe — Office des théâtres — Bains de toute nature.

PRIX RÉDUITS POUR SÉJOUR PROLONGÉ

6 Médailles, — 3 en or, plus



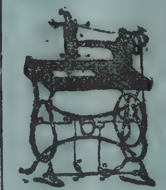
ONT ÉTÉ DÉCERNÉES A

CRESPIN aîné, de Vidouville (Manche)

Machine à plisser.

Demeurant à Paris

Machine à coudre.



11, 13, 15, BOULEVARD ORNANO

1° Pour avoir créé son genre de

VENTE A CRÉDIT

Reconnu création utile ;

2° Pour la bonne qualité de ses marchandises et leur bon marché.

LA NOUVELLE MACHINE A PLISSER ET A TUYAUTER

Système CRESPIN aîné, breveté s. g. d. g. en France et à l'Étranger

LES MACHINES A COUDRE

DES MEILLEURS SYSTÈMES

HORLOGERIE, BIJOUTERIE, PIANOS, VOITURES D'ENFANTS, ETC., ETC.

Les Magasins sont immenses (6,000 mètres environ). On voit tout montés les mobiliers en bois de **60 Chambres à coucher**. — De cette manière, le Client peut se rendre compte de l'effet que feront les Meubles chez lui. — **L'Entrée est libre.**

Neuf agrandissements successifs et 200,000 *Clients*, les médailles et les diplômes ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence combien cet Etablissement est utile et agréable à toutes les classes de la société ?...

La confiance qu'a su inspirer CRESPIN aîné, en continuant de livrer à ses clients pendant les deux siéges de Paris; le grand choix d'articles que l'on trouve dans ses magasins ; la quantité jointe à la bonne qualité des marchandises et à la douceur des prix, y attirent une affluence considérable d'acheteurs.

On envoie gratis et *franco* une brochure ou un prospectus explicatif. Un employé passera pour traiter au domicile des personnes qui le désireront. En province, on expédie les machines à coudre, les machines à plisser et à tuyauter, à moitié payement. **A Paris on donne encore de plus grands avantages dans cet article.**

Appendice 1881-1882

III

FRANCE

VERSAILLES. — SAINT-GERMAIN

NORMANDIE — BRETAGNE

TOURS. — LIMOGES. — PÉRIGUEUX. — POITIERS. — LA ROCHELLE. — ROYAN. — ARCACHON. — BORDEAUX. — TOULOUSE, ETC.

LES PYRÉNÉES

VICHY ET AUTRES STATIONS THERMALES

DE L'EST ET DU CENTRE DE LA FRANCE

Dijon, Mâcon. — La Savoie. — Le Dauphiné.

LYON, MARSEILLE

ET LES VILLES D'HIVER DE LA MÉDITERRANÉE

MONACO

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

PAVILLON LOUIS XIV

HOTEL ET RESTAURANT. — GRAND JARDIN

Le même propriétaire tient à **Nice l'Hôtel du Louvre**, EN PLEIN MIDI

VERSAILLES

GRAND HOTEL DES RÉSERVOIRS

RESTAURANT

Attenant au palais et au parc, rue des Réservoirs, 9, 11 et 11 *bis*.
Maison meublée et annexe. — Grands et petits jardins.

HOTEL VATEL, *Rue des Réservoirs*, 28.

A l'angle du boulevard de la Reine, en sortant du Parc, grille de Neptune, à gauche, rue des Réservoirs. — RIVIÈRE, propriétaire. — Les prix des dîners dans l'hôtel et au restaurant sont de 3 fr. 50 à 5 fr.—Service à la carte. — Grands et petits appartements meublés. — Pension de famille.

LE HAVRE

GRAND HOTEL ET BAINS FRASCATI

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Reconstruit et meublé à neuf en 1871

Seul hôtel du Havre situé au bord de la mer. — Omnibus et voitures à l'hôtel.

Bien que Frascati soit à la hauteur des positions les plus élevées, il est aussi à la portée des fortunes modestes.

HOTEL D'ANGLETERRE

Rue de Paris, 124 et 126. — GRELLÉ, propriétaire.

Etablissement très confortable, situé dans le quartier le plus beau et le plus central. — **Appartements pour familles.** — **Salons de musique et de conversation.** — Table d'hôte et Restaurant à la carte. — Déjeuners : 2 fr. 75 ; dîners, 3 fr. 75, vin compris.— **Chambres de 2 à 5 fr.** — On parle anglais et allemand.

TOURS

GRAND HOTEL DE L'UNIVERS

Sur le Boulevard, près de la Gare. — Réputation européenne. — Recommandation exceptionnelle de tous les guides français et étrangers.

HOTEL DE LA BOULE-D'OR

29, RUE ROYALE, 29

De premier ordre.— Recommandé aux familles par sa situation et son confortable. — Omnibus à tous les trains. — **Eug. BONNIGAL**, *propriétaire.*

PAU

STATION D'HIVER

Saison du 1er octobre à fin mai

Pau est située au pied des Pyrénées. Sa position topographique à l'extrémité d'un plateau entouré de coteaux élevés qui le protègent contre les vents, a fait déjà la réputation de cette ville comme station d'hiver. Excellente contre les maladies de gorge et de poitrine, elle est à proximité des grandes stations thermales des Pyrénées. La colonie étrangère, qui la fréquente depuis trente ans, en a fait sa ville de sport de prédilection. — Courses de chevaux, polo, chasse au renard, tir aux pigeons, casino, théâtre, skatings. — Églises et temples pour tous les cultes. — Consuls. — Hôtels, boarding-houses, maisons, villas, appartements à prix modérés et très confortables. — Renseignements GRATUITS au bureau de l'**Union syndicale**, 7, rue des Cordeliers, PAU.

GRAND HOTEL BEAU-SÉJOUR

DE PREMIER ORDRE

Au centre du quartier le plus recherché, recommandé par son confort, sa situation incomparable et la magnificence du panorama. — Beaux appartements pour familles avec vue embrassant toute la chaîne des Pyrénées, les coteaux et la vallée du Gave. — Jardins environnant l'hôtel.

American and English family hotel.

VICHY

CERCLE INTERNATIONAL

Ce magnifique établissement est situé sur le parc, au centre des établissements thermaux, des sources et des théâtres.

Grand salon de réception, salles de billards, de jeu et de lecture.

Restaurant de premier ordre.

On peut dîner ou souper à toute heure.

Les étrangers sont admis à ce cercle à la condition d'êtres munis d'une carte indiquant qu'ils font partie d'un autre cercle français ou étranger ou bien encore s'ils sont présentés par deux membres du Cercle de Vichy.

J. JURIETTI, gérant.

LYON

GRAND HOTEL DE L'UNIVERS

EN FACE LA GARE DE PERRACHE

Seule maison située au midi

GRAND HOTEL BELLECOUR

Ancien Hôtel BEAUQUIS. — BRON, propriétaire

Hôtel restauré, meublé à neuf et agrandi d'une maison tout entière. — Façade d'entrée sur la place Bellecour, près le grand bureau de la poste et l'église de la Charité. — Grands et petits appartements pour familles. — Installation confortable. — Salons et appartements au rez-de-chaussée. —Table d'hôte. — Interprètes. — Voitures. — Omnibus.

Grand Hôtel de Bordeaux et du Parc

Le plus près et le plus en vue de la gare de Perrache

LAPAIRE, propriétaire

Maison de premier ordre. —Nouveaux agrandissements. — Salons et appartements pour familles. — Bon restaurant.

English spoken. — Hier spricht man Deutsch.

AU PLUS BEAU PANORAMA DU MONDE

OBSERVATOIRE

RESTAURANT ET PASSAGE GAY

Seul établissement pour voir le splendide panorama de Lyon.

CAFÉ-RESTAURANT JEAN MADERNI

Rue de Lyon, 19, et place de la Bourse

En face de la Bourse, de la Banque, et du Grand-Hôtel.

Grands salons pour noces et dîners de corps, depuis 20 jusqu'à 150 couverts. — Entrée spéciale sur le grand escalier, place de la Bourse.—Dîners à la carte et à prix fixe. — Service au dehors pour dîners et soirées. —On parle toutes les langues.



La Place des Palmiers, à Hyères.

IV.—PAYS ÉTRANGERS

ANGLETERRE — BELGIQUE — SUISSE — ITALIE.

V

SUPPLÉMENT

ANNONCES NON CLASSÉES A LEUR ORDRE

Papier Émeri. — Curaçao d'Amsterdam d'Erven Lucas Bols.

Mme Lachapelle : Maladies des femmes.

Pharmacie Gaffard, d'Aurillac.

Cloche à air comprimé du Dr Guillermin, dentiste à Genève.

Asperges d'Argenteuil. — Chocolat Menier.

Vêtements confectionnés Godchau.

Spécialité de Plants d'Asperges, Fraisiers, Figuiers, Vignes.

LOUIS LHÉRAULT

HORTICULTEUR-CULTIVATEUR

20, rue des Ouches

A ARGENTEUIL (SEINE-ET-OISE)



ASPERGE LOUIS LHÉRAULT

(Grosseur naturelle)

Les ASPERGES hâtives et tardives de **LOUIS LHÉRAULT**, d'Argenteuil, ont obtenu les **plus hautes récompenses officielles. GRAND PRIX à l'Exposition universelle**, Paris, 1878, pour leur grosseur, beauté, précocité et rendement.

Médaille d'or au concours général, Paris, 1880.

Unique Lauréat des nombreuses **Médailles d'honneur** qui ont été attribuées en France et à l'étranger, à ce légume si réputé.

Médailles d'or, Paris 1878, pour mes figuiers. **Culture de la vigne** de table et de cuves. Collection de mille variétés. **Culture des fraisiers** les plus renommés, 300 nouvelles et rares variétés.

La vente de mes **plants d'asperges** se fait de janvier à fin avril, celle des **plants de mes figuiers, fraisiers et vignes** d'octobre à fin avril.

Pour avoir de ces plants, s'adresser **directement** et **exclusivement** à LOUIS LHÉRAULT, à Argenteuil (Seine-et-Oise).

Envoi franco du Catalogue sur demande et tous autres renseignements concernant la culture des asperges, etc.

Instruction générale sur la culture des asperges par LOUIS LHÉRAULT. Prix. .... 1 fr.

La **culture du figuier**, du même auteur. Prix.............. 1 fr.

Les productions de la Maison

LOUIS LHÉRAULT

doivent porter cette marque

pour en garantir l'authenticité

